

ALBERT GARCIA

LA DÉCOUVERTE
ET LA
CONQUÊTE DU PÉROU

D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS X

-LE 18 JUIN 1971-

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES

UNIVERSITE DE LILLE III

- 1976 -

COMPOSITION DU JURY

M. MINGUET, *Président, Professeur à Paris X,*

M. F.MAURO, *Rapporteur, Professeur à Paris X,*

M. A.SAINT-LU, *Professeur à Paris III,*

M. J.BONNEVILLE, *Président de l'Université de Grenoble II.*

ALBERT GARCIA

LA DÉCOUVERTE ET LA CONQUÊTE DU PÉROU

D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES



THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS X

-LE 18 JUIN 1971-

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES

UNIVERSITE DE LILLE III

- 1976 -

ALBERT GARCIA

LA DÉCOUVERTE

ET LA

CONQUÊTE DU PÉROU

PAR LES ESPAGNOLS



UNIVERSITY OF LEIDEN

LIBRARY

UNIVERSITY OF LEIDEN

LIBRARY

A la mémoire d'Albert CAMUS qui sut m'enseigner la philosophie, hors des sentiers battus, en 1934, à l'Université populaire d'Alger.

A Mita RUIZ, toujours présente dans l'élaboration de ce travail

L'étude d'ouvrages contemporains sur les conquistadors, leurs relations réciproques, et leur comportement à l'égard des incas et des Indiens du Tawantinsuyu, désigné par les Espagnols sous le nom de 'Pérou', dès la deuxième expédition de Pizarro et d'Almagro (1526-1528), nous ayant paru présenter de nombreuses lacunes et erreurs, graves parfois, nous a amené à écrire cette thèse. C'est donc pour cerner de plus près la vérité historique, à partir des textes de chroniqueurs et d'historiens du XVIème siècle, principalement, que nous avons entrepris ce travail. Ce faisant, peut-être avons-nous éclairé d'un jour nouveau les mobiles des hommes qui devaient, en principe, porter la "bonne nouvelle" aux païens, princes et sujets de l'empire civilisé de l'Amérique du Sud, les réactions de ces derniers et les événements historiques où les uns et les autres se virent impliqués. Dans l'affirmative, cela nous dédommagerait de nos recherches et de nos peines.

Qu'il nous soit permis d'exprimer ici notre gratitude à nos maîtres M. Marcel Bataillon qui sut nous donner le goût des lettres hispaniques dès notre entrée à l'Université d'Alger, à M. Robert Ricard à qui nous devons tant pour la connaissance de l'espagnol et du portugais.

Nous ne saurions remercier assez M. le professeur Frédéric Mauro qui nous a encouragé dans la poursuite de cette tâche et M. le professeur Bernard Potier qui sut nous conseiller avec bonheur. Merci à notre ami M. le professeur Charles Minguet dont la compréhension n'a jamais failli à notre égard.

Nos remerciements vont aussi aux bibliothécaires du Musée de l'Homme, à ceux du Centro Nacional de Investigación Científica de Madrid, aux directeurs de l'Archivo de Indias et de la Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Séville, à Monsieur García Blanco de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

Que MM. Joly, professeur de cartographie, Gau et Simonin, cartographes, veuillent trouver ici l'expression de notre reconnaissance pour l'aide qu'ils nous ont apportée pour l'établissement de la carte des "Routes suivies par Diego de Almagro, Francisco Pizarro et Bartolomé Ruiz".

I - INTRODUCTION

De nombreux chroniqueurs et historiens du XVIème siècle à nos jours ont écrit des ouvrages d'intérêt et d'importance variables pour retracer l'épopée grandiose où s'affrontèrent les civilisations de deux mondes totalement différents, de l'Espagne et du Pérou. Le terme Pérou évoque aussitôt au profane le moins averti l'empire des incas, l'empire des fils du Soleil, mais aussi les deux principaux artisans de cette geste: Francisco Pizarro et Diego de Almagro. Les noms de ces deux hommes valeureux, amis à l'origine d'une entreprise jugée hasardeuse et folle, puis rivaux et adversaires quand elle se réalisa, resteront à jamais indissolublement liés à l'Histoire. C'est avec raison que Zérate (I) dit qu'il est bon de les connaître l'un et l'autre, quand il est question de traiter "de la découverte du Pérou". Or ce jugement peut s'appliquer aux hommes qui ont fait l'histoire de tous les pays de notre univers: "L'histoire qui serait écrite sans considérer que ce sont les hommes qui la font, dit M. Ballesteros Gaibrois, et que chez ces hommes les passions et les réactions psychologiques jouent un rôle décisif, ne sera pas une véritable histoire." (2)

Néanmoins les oeuvres qui ont été consacrées à la découverte et à la conquête du Pérou et partant à Francisco Pizarro et à Diego de Almagro, même de nos jours, nous ayant paru incomplètes, nous nous sommes proposé d'éclairer leurs visages d'un jour nouveau, afin de mieux faire apparaître leurs traits essentiels.

(I)-Agustín de Zérate: "Historia del descubrimiento y conquista de la provincia del Perú y de las guerras y cosas señaladas en ella. B.A.E., tome 26, liv.4, chap.9, P.498-"Pues toda la historia del descubrimiento del Perú de que se trata tiene origen en los dos capitanes....que son el marqués Francisco Pizarro y el Adelantado don Diego de Almagro, es justo escribir sus costumbres y cualidades."

(2)-M. Ballesteros Gaibrois: "Historia del descubrimiento y conquista del Perú", Salvat éditeur, Barcelone 1963-"La historia que no se escriba teniendo en cuenta que la hacen los hombres y que en estos las pasiones y las reacciones psicológicas tienen un papel decisivo no será verdadera historia."

Ce faisant, nous nous sommes attachés à découvrir des personnalités de premier plan, qui étaient restées dans l'ombre, tels le pilote Bartolomé Ruiz, Hernando Pizarro, demi-frère cadet de Francisco, le dominicain fray Vicente de Valverde, Hernando de Soto, le futur découvreur de la Floride, Rodrigo Orgoñez, général de Diego de Almagro, et d'autres capitaines qui prirent une part importante, voire même capitale à l'occasion, dans l'aventure de ce qui constitua, du XIème au XVIème siècle le "Tawantinsuyu", le pays des "quatre sillons", des "quatre directions", à partir du Cuzco, nombril ou centre du pays. (3)

La domination de cet empire, qui avait atteint comme le Mexique à un haut degré de civilisation, fit se manifester les vertus et les vices, les qualités et les défauts des soldats espagnols et de leurs capitaines. Elle révéla également la fermeté de coeur et d'âme, la noblesse de certains de ses princes indiens, dignes et glorieux continuateurs des meilleurs de leurs ascendants: Titu Cussi Yupanqui et son fils Huaina Capac, qui leur léguèrent un immense territoire englobant dans ses frontières une multitude de peuples et de peuplades, et celles de leurs grands généraux et capitaines, estimables au plus haut point, tels Challcuchimac et le défenseur anonyme d'une tour de la forteresse de Sacsahuaman du Cuzco: le premier, émouvant par son fidèle attachement à Atahualpa et son irréductible hostilité aux envahisseurs blancs, le second par sa ténacité inébranlable contre les assauts répétés de l'ennemi.

La découverte du Pérou, plus encore que la conquête, fut une épreuve de longue durée, on ne peut plus probante de la vaillance des conquistadors, de leur vitalité surhumaine, de leur endurance aux souffrances de toutes sortes. Pour la mener à bonne fin, il fallut la constance, la mâle hardiesse, l'esprit de décision du fils aîné de Gonzalo Pizarro "el romano", qualités déployées lors de la victoire de Cajamarca, alliées à une astuce

(3) Inca Garcilaso de la Vega: "Comentarios Reales", 1ère partie, liv.2, chap.II de l'édition EMECE, Buenos Aires, 1943, P.89: "Los reyes incas, dividieron su Imperio en cuatro partes que llamaron Tawantinsuyu, que quiere decir las cuatro partes del mundo conforme a las cuatro principales del cielo: oriente, poniente, setentrion y mediodia. Pusieron por punto o centro la ciudad del Cuzco, que en la lengua particular de los incas (lengua quechua) quiere decir -ombligo de la tierra-: llamaronla con buena semejanza

diplomatique sans défaillance.

Francisco Pizarro nécessita l'aide généreuse et le courage à toute épreuve de son compagnon d'armes Almagro, lequel l'apprécia, l'estima et l'aima sincèrement jusqu'à son retour d'Espagne en 1530. Si la ruse et l'envergure politique de l'un firent défaut à l'autre, il n'en reste pas moins vrai que celui-ci donna des preuves irréfutables de sa supériorité morale au cours des événements de 1537-1538. Des historiens mal intentionnés, pizarristes convaincus pour la plupart, ont voulu faire endosser à Almagro la condamnation de l'inca Atahualpa et la responsabilité de la première guerre civile péruvienne, dite de las Salinas, en 1538; ils ont également insinué qu'il traita fort mal les Indiens. Si cela avait été, aurait-il été défendu par l'auteur de la "Nueva Corónica y buen Gobierno", Guaman Poma de Ayala, et les vieux teneurs de quipus, les "quipucamayus", interrogés par le Président Vaca de Castro au cours de l'année 1543? Et à sa mort aurait-il été pleuré amèrement par les naturels du Cuzco qui le connaissaient bien et l'estimaient beaucoup?

Francisco Pizarro, forte personnalité dévorée d'ambition, n'eut de cesse qu'il ne vînt à bout et se défit de celui auquel l'unirent autrefois des liens d'affection, voire d'amitié fraternelle, comme se complaît à le répéter l'historien Gonzalo Fernández de Oviedo.

La victoire de Cajamarca sur l'inca usurpateur lui donnait droit, en principe, au Tawantinsuyu tout entier, du rio "Ancasmayu" au rio "Maule", mais ceci ne suffit pas à apaiser cette soif de puissance, évidente déjà lors des Capitulations de Tolède de 1529. Elle explique les condamnations de l'inca Atahualpa, du général indien Chalcuchimac, les tentatives avortées de soumettre Manco Inca, la sentence inique prononcée contre Diego de Almagro et enfin le refus catégorique de céder le gouvernement

(3) suite- ombligo porque todo el Perú es largo y angosto como un cuerpo humano, y aquella ciudad está casi en medio."

Noter que 'suyu' en quechua a dû signifier à l'origine "sillon", "ligne", puis direction cardinale, sens qui subsiste aujourd'hui à Catamarca dans le Tucumán argentin, et qui demeure en partie du moins dans la définition que nous en donne Garcilaso.

de la Nouvelle Tolède au tuteur du fils de l'Adélantade : Diego de Alvarado.

Enfin, il faut déplorer que les extraordinaires vertus combattives des Espagnols, qui purent passer tout d'abord pour des êtres divins aux yeux des populations indigènes soumises docilement à l'omnipotence de leurs souverains naturels, n'aient pas été contrebalancées davantage par les vertus morales du christianisme dont ils se proclamaient les propagateurs et les défenseurs. La conquête du Tawantinsuyu et, en conséquence, l'adhésion des masses indiennes à la civilisation occidentale, à la foi chrétienne, eût été alors grandement facilitée. Or les conquistadors ne voulurent pas entendre ou ne comprirent pas qu'ils avaient affaire non pas à des mécréants, mais à des païens, et au nom d'une religion de douceur et de charité, ils donnèrent partout en Amérique - à de rares exceptions près, qui concernent des êtres supérieurs - libre cours à leurs instincts primitifs, et à leur soif toujours inassouvie des biens matériels : perles, pierres et métaux précieux surtout. Prêchant la bonne parole d'une part et se révélant grossiers et cupides de l'autre, ils ne pouvaient que choquer et pousser à la révolte des êtres qui ne manquaient ni de sensibilité ni de noblesse d'âme, et se révélèrent parfois plus moraux, plus compatissants qu'eux-mêmes. Tel fut le cas du prince Manco II, digne d'un meilleur sort, victime de la tyrannie des Pizarro et de sa générosité envers quelques uns de leurs compatriotes, réfugiés dans son repaire de Vitcos.

Notre étude a pour objet de mettre en évidence les diverses données énoncées plus haut. Nous avons utilisé avant tout des documents, et particulièrement les écrits de chroniqueurs et historiens dits " primitifs du XVI^e siècle ", qui seront fréquemment cités dans cet ouvrage. Par eux, grâce à des recoupements successifs, il nous a été permis, non de déterminer la vérité historique - ce qui serait présomptueux de notre part - sur les événements et les hommes, mais de tenter du moins de la cerner autant que nos facultés nous le permettaient.

De ces auteurs, certains connurent le Pérou. Ils prirent souvent une part active aux expéditions et à la conquête. Ce fut le cas des secrétaires particuliers et officiels de

Francisco Pizarro: Francisco de Jerez, Pedro Sancho, et également de son frère Hernando, de son jeune cousin Pedro Pizarro, qui pour des raisons relatives à leur fonction ou à leur parenté avec le grand conquistador pouvaient altérer les motivations qui poussèrent celui-ci à agir. D'autres, ont heureusement éclairé, selon nous, d'un jour nouveau des événements essentiels de la conquête ou des traits psychologiques des deux grands conquérants de l'Empire du Soleil. Tels furent , à titre d'exemple, Manuel de Estete et Cristobal de Molina. Ce dernier assista non seulement à la prise de la Puna, de Tumbez, de Cajamarca et du Cuzco, mais encore il accompagna Diego de Almagro dans son expédition du Chili.

Il nous a paru bon de recourir aussi à des auteurs qui étant arrivés au Pérou après la conquête, comme ce fut le cas du fameux historien Pedro de Cieza de Leon, avaient assez de clairvoyance et d'équanimité pour porter des jugements impartiaux et objectifs sur les hommes et leurs comportements.

Avant lui et même de son temps, il se trouvait encore des partisans de Francisco Pizarro d'une part, et de Diego de Almagro de l'autre. Nous avons cité plus haut quelques " pizarristes", et l'auteur de la " Historia del Descubrimiento y conquista del Peru ", Agustin de Zarate, le fut aussi, tandis que Gonzalo Fernandez de Oviedo penchait plutôt du côté contraire.

Enfin, il nous a semblé indispensable d'avoir recours à des auteurs péruviens des XVI^e et XVII^e, Indiens ou métis, pour la simple raison qu'ils apportent une vision très particulière sur les événements historiques de leur pays et sur les Espagnols qui, après l'avoir conquis, y régnèrent en maîtres. Parmi les premiers, il nous faut citer le fils bâtard de Manco II: Diego de Castro Titu Yupanqui, et surtout Huaman Poma de Ayala. L'Inca' Garcilaso de la Vega, fils d'un gentilhomme espagnol et d'une princesse de sang royal, cousine germaine de l'infortuné souverain Huascar, mérite une place à part. Ses " Commentaires Royaux", composés de deux parties, passent à

juste titre pour une oeuvre majeure des lettres américaines, mais nous ne pensons pas qu'il faille le tenir pour un historien stricto sensu; cette oeuvre fourmille, en effet, d'erreurs et d'inexactitudes historiques plus ou moins graves. Nous aurons l'occasion d'en souligner quelques unes au cours de notre étude.

Et pour permettre au lecteur de mieux connaître le sujet de notre thèse, nous avons eu recours à des ouvrages d'historiens contemporains, notamment à l' "Histoire de la conquête du Pérou " - ' History of the conquest of Peru ' de l'américain William Hickling Prescott. Cet ouvrage publié en 1847 n'a quasiment pas démerité de nos jours. Il reste dans son ensemble objectif, sans parti pris, qualités inestimables, qui font hélas défaut à certains historiens d'aujourd'hui.

Pour ne pas nous écarter de la voie que nous signalait Prescott et qui fut une règle d'or pour Pedro de Cieza de Leon, dans les premières decennies du XVIe siècle, nous avons dû parfois mettre en évidence des actions et des réactions des conquistadors, répréhensibles, à l'égard des princes vaincus et de leurs sujets. Et il n'entre nullement dans notre dessein d'ajouter à la " Légende noire " de l'Espagne, mais de dire uniment, mais aussi sans ambages, la réalité telle qu'elle nous est apparue. Ce faisant, il nous a semblé opportun de nous replacer dans le contexte psychologique et moral des vainqueurs et des vaincus des deux ethnies, au XVIe siècle. Puissions-nous ne pas nous être déviés des objectifs que nous nous étions proposés d'atteindre !

II - LA DECOUVERTE DU PEROU

I - La découverte de l'Océan Pacifique

Le vingt-cinq Septembre 1513, date mémorable dans l'histoire de la découverte des territoires américains, l'un des deux alcaldes de Santa María la Antigua du Darien (I), Vasco Núñez de Balboa découvrait, après vingt jours de marche harassante à travers des forêts inextricables, depuis l'une des cimes peu élevées de la Cordillère panaméenne, une vaste mer qu'il désigna sous le nom de "Mar del Sur" (2). Il avait sous ses ordres un vaillant capitaine qui, depuis quatre ans, combattait contre les aborigènes des pays alors dénommés "Nueva Andalucía" et "Castilla del Oro" (3)! Francisco Pizarro y González.

Depuis quand, cet homme était-il venu en Amérique? Quels étaient ses antécédents militaires, ses origines? C'est ce que nous allons tenter d'établir ici.

(1) - Dans le golfe de Uraba - Colombie actuelle -, Santa María la Antigua del Darien se trouvait sur la côte Ouest, opposée au lieu dit "Punta Arenas" (état de Bolivar).

(2) - Il lui donna ce nom par opposition à l'Océan Atlantique, alors appelé : "Mar del Norte".

(3) - "La Nueva Andalucía" accordée par Capitulation Royale à Alonso de Hojeda - ou Ojeda - allait du Cabo de la Vela jusqu'au rio Darien - aujourd'hui rio Atrato en Colombie du Nord-Ouest -

"La Castilla del Oro" partait de la rive gauche de ce fleuve jusqu'au Cap de Gracias a Dios - frontière du Honduras et du Nicaragua actuels -.

Les Capitulations Royales relatives à ces deux provinces furent établies à Burgos le 9 Juin 1508. Pour la publication desdites voir la "Colección de Documentos inéditos de Indias", tome 22, p. 13 Madrid 1864-1884; voir également Herrera, op.cit tome 3, liv.7, chap.7 p. 132-133"...y se les concedieron estas gobernaciones, como las pidieron, y se señalaron por límite de la de Hojeda desde el cabo que él mismo dijo, de la Vela, hasta la mitad del Golfo de Uraba, y a ésta llamaron Nueva Andalucía, y de la de Diego de Nicuesa, desde la otra mitad del golfo hasta el Cabo de Gracias a Dios; y a ésta mandó el Rey que se llamase Castilla del Oro, y dióseles a ambos la isla de Jamaica, para que desde allí se proveyesen de los bastimentos que hubieren menester".

Francisco Pizarro, parti d'Espagne avec la flotte de Nicolás Ovando, avait débarqué à Santo Domingo de la Española, aujourd'hui Ciudad Trujillo, - République de Saint Domingue - en 1502 (4). Cette flotte, la plus importante de celles qui jusqu' alors avaient traversé l'Océan Atlantique, quitta Sanlúcar de Barrameda le 13 Février 1502, elle comprenait cinquante-quatre navires, dont vingt-quatre caravelles et emmenait plus de trois mille personnes, équipage compris.

A son arrivée dans la capitale de l'île antillaise, dans toute la force de l'âge, puisqu'il venait d'avoir trente-quatre ans, Francisco Pizarro se vit confier, grâce à ses antécédents militaires et à son indéniable courage qui se confirma jusqu'à sa mort, des missions contre les indigènes insulaires.

Le 10 Novembre 1509, il prit part à l'expédition de Alonso de Hojeda, nommé gouverneur de la Nouvelle Andalousie. Ce territoire dut son nom à la capitale Cartagena - "Caramari", pour les autochtones -. (5).

(4) - Le 15 avril 1502 : il accompagnait le commandeur de Lares - l'une des plus importantes commanderies de l'Ordre d'Alcántara -, voir Ordonnance Royale du 13 Novembre 1529 adressée au capitaine Francisco Pizarro "Adelantado, Gobernador y General de la Provincia de Tumbez", in "Colección de Documentos Inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las Antiguas Posesiones Españolas de América y Oceanía, Madrid, Imprenta de Manuel G. Hernández, 1884, tome 42, p. 38, où il est dit : "Nos feciste relación que...puede haber veinticinco años poco más o menos (en réalité cela faisait vingt-sept ans) que pasaste a la isla Española con el Comendador de Lares, gobernador que fue de la dicha isla...y vos hallaste en la conquista y pacificación della..."

M. Ballesteros Gaibrois, dans son ouvrage "Descubrimiento y Conquista del Perú" déjà cité, chap.3, pp.55-56, se fonde sur un écrit présenté par les descendants de Francisco Pizarro au roi - cité par Quintana - admet que ledit Pizarro accompagna Colomb dans son quatrième et dernier voyage. Pour lui, il fut mêlé à l'odyssée malheureuse du découvreur du Nouveau Monde, alors que le 9 Mai 1502, date du départ de Colomb, il se trouvait à Saint-Domingue depuis près d'un mois, puisqu'il y était arrivé le 15 Avril 1502. Voici ce que dit cet historien : "Malo fue el comienzo de la experiencia colonizadora del extremo, pero excelente como entrenamiento para lo que tenía que pasar después, que no fue inferior a lo que soportó junto al Almirante en este desgraciado viaje. Avistadas las costas de la Española, donde Ovando trataba de enmendar los yerros de gobierno que había cometido el Almirante, hubo dificultades para el desembarco, pues

Faute de moyens pécuniaires, Ojeda partit avec une flotille composée de deux nefes et de deux brigantins, et il avait sous ses ordres une troupe de trois cents soldats; les fameux pilote et encore plus fameux cartographe Juan de la Cosa l'accompagnait.

Malgré les conseils de ce dernier qui, vue l'hostilité des Indiens, le priait d'aller vers l'Ouest, en direction du golfe de Urabá, où l'on pourrait troquer, sans dommage, les bagatelles castillanes contre des bijoux et des pépites d'or, Ojeda décida de conquérir le territoire, situé dans l'hinterland, mais son armée subit un échec désastreux à quelques kilomètres à peine du littoral. Avec le malheureux Juan de la Cosa moururent, dans d'atroces souffrances, une centaine de ses hommes blessés par les flèches empoisonnées de leurs adversaires.

Découragé, le Gouverneur partit de Cartagena; il longea les côtes colombiennes et fonda, non loin du rio Darien, la ville de San Sebastián, au nom significatif (6). Or, les Caraïbes ne cessèrent de le harceler lui et ses soldats. Il avait pu jusque là échapper aux coups de ses ennemis, protégé par sa rondache qui couvrait presque entièrement son corps de petite taille mais il finit par être grièvement blessé (7).

Prévoyant de plus grandes difficultés encore, il demanda au capitaine Francisco Pizarro, nommé alors "Alcalde Mayor" de ne rester à San Sebastián que sept semaines de plus; passé ce délai, il pouvait prendre sur lui la décision qui lui paraîtrait la plus opportune.

(4) suite "el Comendador de Lares tenía órdenes concretas de que Colón no pisara la tierra de Santo Domingo. Fueron y vinieron emisarios, pues Colón necesitaba cosas de la isla, y, además temía por la seguridad de los barcos, pero no se permitió a nadie bajar a tierra y de este modo, Pizarro, como todos, hubo de contener sus deseos de pisar por fin el Nuevo Mundo. En ella capearon el temporal...Salidos de aquel trance, pasaron los acompañantes de Colón por las fatigas de un naufragio y de una larga estancia en Jaragua para, tras largos meses y la heroica gestión de Diego Méndez, obtener el permiso de desembarcar en Santo Domingo. Allí se decidió la carrera americana de muchos de los acompañantes de Colón, entre ellos la de Pizarro".

(5) - Ainsi appelée parce que le paysage rappelait beaucoup celui de la "Nova Cartago" d'Espagne."...por cuanto una isla opuesta a las olas entrantes y la anchura del lugar y los

Voilà donc la première mission d'importance confiée à Pizarro. Il s'en tira de son mieux. Malgré les attaques incessantes des indigènes, il tint opiniâtement tout le temps qui lui fut assigné (8); combattit sans trêve "apretándoles cruel hambre" et repartit, avec ses soixante hommes, bien mal en point, sur les deux brigantins qui lui furent laissés par Ojeda. Une violente tempête, peu après le départ, engloutit sous ses yeux, l'un des bâtiments. Le destin lui réservait une fin encore plus violente.

A quelques jours de là, il se retrouva à nouveau face au port de Cartagena où avait débarqué le bachelier Enciso, venu trop tard au secours de Alonso de Ojeda. C'est à cette époque

(5) suite "lados circulares le hacían semejante al puerto de Cartagena de España". Voir Pedro Mártir de Anglería ! "Décadas del Nuevo Mundo", Buenos Aires, 1944, 2e Décade, chap. Ie page 120, in "Fuentes para la Historia de América".

D'après Herrera, op.cit.id., liv. 7, chap. 14, p. 169, Hernán Cortés y Pizarro...son jeune cousin, né à Medellín (Badajoz) en 1485, devait l'accompagner dans cette expédition, mais une grave tumeur au jarret l'en empêcha: "...y se embarcára también Hernán Cortés si no se hallara con una postema en la corva de una pierna".

(6) - "...tomándole (dit Herrera, op.cit.id.ibid. chap. 16 p. 181) por abogado contra las flechas de la yerba mortífera".

(7) - Il dut son salut à la brûlure de la plaie causée par une flèche empoisonnée; il supporta la douleur avec un rare stoïcisme : "Esto sufrió Hojeda voluntariamente, con gran paciencia y constancia, sin que le atasen ni tuviesen; notorio argumento de su gran ánimo y señalado esfuerzo, y de esta manera sanó. Cf: Herrera, op. cit.id.liv. 8, chap, 4 p. 205.

(8) - Pedro Mártir de Anglería, op. cit. Década 2^a p. 124 : "...dejando (Ojeda) a Francisco Pizarro, varón noble, por prefecto para guardar el fuerte que había edificado...con sólo sesenta hombres...con la condición de que no serían tenidos por traidores si él no volvía dentro de cinquenta días con bastimentos y auxilio de nuevos compañeros".

qu'il dut revoir ou connaître Vasco Nuñez de Balboa (9), qui se serait embarqué, clandestinement, sur l'un des deux navires de Enciso, pour fuir des créanciers trop pressants. Balboa acquit sans tarder un grand ascendant sur les Espagnols de Cartagena. C'est lui qui poussa Enciso à partir pour le Darien, où, sur l'autre rive du fleuve, existait, disait-il, une localité bien pourvue en vièvres et dont les habitants n'utilisaient pas de poison sur leurs flèches (10). Cette localité devait devenir, après l'établissement des Espagnols, Santa María la Antigua, ainsi dénommée à la suite d'un voeu fait à la Vierge, patronne d'une église de Séville, "Nuestra Señora de la Antigua" à laquelle ils adressèrent leurs prières pour vaincre les autochtones. Or, la nouvelle fondation espagnole se trouvait dans le territoire attribué par la Couronne à Diego de Nicuesa. Celui-ci, venu de Nombre de Dios où la vie était des plus pénibles, se vit rejeté par les deux alcaldes de Santa María la Antigua (II); on le fit s'embarquer de force sur un mauvais brigantin qui faisait eau, avec une vingtaine de compagnons et ils moururent tous dans l'immensité de la Mer des Antilles.

Après le départ de Nicuesa, Balboa n'eut de cesse qu'il ne se défît du représentant de Ojeda : le bachelier Enciso, qui en réalité ne pouvait prétendre à exercer la moindre autorité sur le territoire de la Castille de l'Or. Il lui ordonna donc de partir, dans les plus brefs délais, pour la Hispaniola ou pour la métropole. Ceux qui avaient dû contracter des dettes

(9) - Balboa fit partie de l'expédition de Rodrigo de Bastidas, découvreur de la côte colombienne du Nord - vers la fin de l'année 1500 - : Santa Marta, l'embouchure du río Magdalena, Caramari, le golfe de l'Urabá, la côte du Darien jusqu'à Nombre de Dios. Il dut revenir avec lui à Santo Domingo en 1502. Connut-il alors Francisco Pizarro. Sans doute, puisque le départ de l'expédition de Alonso de Ojeda n'eut lieu que sept ans plus tard.

(10) - Vasco Nuñez de Balboa, note Herrera (op.cit.id. ibid.chap.5, p. 211): "...era un hombre de treinta y cinco años bien alto y dispuesto de cuerpo, de buenos miembros y fuerzas y de gentil rostro y pelo rubio, y muy entendido y sufridor de trabajos...."

(11) - En l'occurrence, Vasco Nuñez de Balboa, si l'on en croit Herrera (op.cit.id.ibid.chap. 8 p. 227) , se comporta perfidement. Il aurait fait agir son confrère Zamudio qui menaça

envers lui, comme c'était le cas de Francisco Pizarro, se gardèrent bien de les honorer. Enciso s'en souvint et il se réserva le droit de les leur réclamer en Espagne, le moment venu; nous le verrons agir en 1529 à Séville contre le futur gouverneur du Pérou.

Enciso parti, Balboa pouvait désormais agir à sa guise d'autant qu'il venait de se faire élire "Alcalde Mayor" de Santa María la Antigua et de recevoir de Santo Domingo une ordonnance, qui le faisait officiellement "capitán general de toda la tierra" (12). Or, ayant appris par la suite que le bachelier Enciso s'était plaint à la Cour des offenses que Diego de Nicuesa et lui-même avaient reçues, Balboa décida d'organiser une expédition vers l'Ouest, afin de découvrir des richesses qui suffiraient à calmer les esprits du Conseil des Indes, et obtenir de la sorte le pardon du roi. Cette expédition, au dire des Indiens du Darien, et plus spécialement du fils du cacique Comogre, devait lui permettre de découvrir, au-delà des montagnes, un grand océan dont les eaux baignaient un pays richissime situé vers le Sud.

Francisco Pizarro secondait alors Balboa; il fut témoin des agissements de son chef en toutes circonstances. A aucun moment il ne prit partie ni pour Enciso ni pour Nicuesa; opportunément, il pencha toujours du côté du plus fort. L'arrivée,

(II) - suite - de mort le malheureux Nicuesa, lequel: "...protestaba de se quejar mucho ante el juicio de Dios de tan gran crueldad como contra Dios y contra él cometían", et Balboa prit auparavant ses dispositions pour se disculper éventuellement devant les autorités royales, faisant, en effet, rédiger une protestation de son innocence par devant notaire:.... (diciendo) como él no era en lo que se hacía contra Nicuesa y lo pidió por testimonio, y que antes estaba aparejado para obedecerle como gobernador del Rey"; voir Herrera, op.cit.id.ibid. chap. 7 p. 223.

(12) - Herrera, op. cit.id.liv.9 chp. 13 pp.336-37 : "...y según se dijo, el tesorero Pasamonte envió a Vasco Nuñez una previsión de capitán general de toda aquella tierra porque se entendía que tenía poder del rey para constituir capitanes y gobernadores de la Tierra Firme como le pareciese".

vers la mi-juillet 1514 à Santa María la Antigua du gouverneur de la Castille de l'Or, Pedrarias Dávila - ou de Avila -, ségovien d'origine, investi de pouvoirs supérieurs à ceux de Balboa, le décida à abandonner celui qu'il avait servi jusqu'alors. Il n'est donc pas étonnant de noter qu'il se trouva placé à la tête du détachement qui arrêta à Acla (12 b), dans les premiers jours de Janvier 1519, le gentilhomme qui durant des années lui avait accordé sa confiance et qu'une décision royale de 1515 avait pourtant nommé "Adelantado de la Mar del Sur" et gouverneur de Panama-Coiba. Comme on le sait, Balboa, qui s'était rendu à une convocation de son perfide rival, fut condamné à mort quelques jours après son arrestation et exécuté aussitôt, sans avoir pu se justifier (13).

(12 b) - Acla, avait été fondée par Francisco Pizarro et Diego d' Almagro dans le golfo de Caledonia, aujourd'hui Golfo de San Blas à quelques 75 Kms à l'est de Portobelo.

(13) - "...Topó (Balboa) a Francisco Pizarro con la gente que le iba a prender y díjole : ¿qué es esto Francisco Pizarro? No solíades vos así salirme a recibir". Herrera, op. cit. Décade 2 tome 4, liv.2 chap.21, p. 191.

II - Les origines de Francisco Pizarro et ses antécédents militaires

Tel nous apparaît Francisco Pizarro de 1502 à 1519. Si nous admettons la thèse vraisemblable du vicomte de Amaya, Antonio de Orellana Pizarro, auteur d'un opuscule paru à Trujillo en 1928 et intitulé "Francisco Pizarro", le futur conquistador du Pérou naquit le 16 mars 1468 (1).

Personne ne peut rien affirmer, pas même le vicomte de Amaya lui-même, sur les années qui précédèrent le départ de Pizarro pour les Antilles. Agé d'un peu moins de vingt-quatre ans, lors de la prise de Grenade, il faut supposer qu'il dut prendre part aux combats qui précédèrent la chute du califat. Comme beaucoup de jeunes hommes issus des classes militantes, celles des hidalgos, des gentilshommes et des nobles titrés des provinces espagnoles de la péninsule ibérique, il n'est pas exclu de penser qu'il put se trouver à la prise de Malaga (1487), de Baza (1489) et de Grenade (1492). En tout cas, le "Gran Capitán", Gonzalo Fernández de Cordoba, qui lui servit de modèle au point qu'il l'imita jusque dans la manière de se vêtir dans ses dernières années (2), et le gouverneur de la "Nueva Andalucía", Alonso de Ojeda qu'il accompagna dans son expédition américaine de 1509, luttèrent, eux, pour la prise des dernières citadelles maures d'Espagne.

Il faut supposer aussi qu'il participa auprès de son père Gonzalo Pizarro, surnommé "el romano" aux batailles qui opposèrent le "Gran Capitán" aux troupes françaises à Béminara (1495)

(1) - Voir p. 11: "Francisco Pizarro nació en la ciudad de Trujillo, provincia de Cáceres, el 16 de Marzo de 1468".

(2) - Francisco López de Gómara : "Historia General de las Indias", op. cit. tome II. chap. 154 p. 79 : "No vestía ricamente, aunque muchas veces se ponía una ropa de martas que Fernando Cortés le envió. (En fait nous verrons plus tard qu'il prit ce vêtement à Pedro de Alvarado qui dénonça ce larcin au roi) Holgaba de traer los zapatos blancos y el sombrero, porque así los traía el gran capitán".

et à Atella (I496) en Calabre, et qu'il dut aussi combattre contre les corsaires du Biscayen Venoldo Guerri à Ostie, qui opprimaient Rome et empêchaient l'approvisionnement de la cité papale d'Alexandre VI (Borgia).

C'est à peu près tout ce que nous pouvons nous permettre de conjecturer sur l'activité militaire de Francisco Pizarro avant 1502.

Or, que savons-nous sur sa naissance et son enfance? Bâtard du colonel Gonzalo Pizarro, surnommé en raison de sa taille " el largo ", fils lui-même du "regidor" de Trujillo, Hernando Alonso Pizarro, Francisco Pizarro naquit, comme le dit l'Inca Garcilaso de la Vega (3): " à Trujillo du très noble lignage qui porte ce nom à Trujillo."

Il n'y a pas lieu de tenir compte de l'affabulation montée de toutes pièces par Gómara sur sa naissance (4).

Les Pizarro appartenaient à l'une des trois plus vieilles et nobles familles de Trujillo: les Añasco; ils prirent part à la conquête de la ville encore occupée par les Arabes, le 25 Janvier 1232 (5).

(3)- Inca Garcilaso de la Vega: "Comentarios Reales", op. cit. 2^e partie, liv.I, chap.I, p.20, éd. EMECE Buenos Aires 1944.

(4)- Gómara, op. cit. id. ibid. p.78: " nació en Trujillo, echáronle a la puerta de la iglesia, mamó una puerca ciertos días no hallándose quien le quisiese dar leche."

-Inca Garcilaso: op. cit. id. liv.3, chap.9, p.266: "Todas son palabras de aquel autor sobre las cuales había (sens de habría) mucho que reprender -si nos fuera lícito- porque no era razón decir cosas tan bajas de un caballero de quien él mismo ha escrito tantas grandezas tan hazañosas en armas..."

(5)- Rómulo Cúnes Vidal: " Vida del conquistador del Perú" don Francisco Pizarro, éd. Manucci, Barcelona 1925, p.27.

- Antonio de Orellana-Pizarro, op. cit. p.12: " Don Gonzalo Pizarro ostentaba añeja nobleza como representante del linaje de los Añascos, unos de los tres que rigieron los destinos de la ciudad."

Gonzalo Pizarro " el largo " fonda un majorat à " la Zarza", domaine situé à une vingtaine de kilomètres de la ville où Francisco, l'aîné des quatre demi-frères du même nom (Francisco, Hernando, Juan et Gonzalo) dut passer une partie de son enfance (6). Sa mère, Francisca González Alonso, était d'humble origine; elle appartenait à une famille de paysans, "labradores" du quartier de Trujillo dénommé "Arrabal de las Huertas de las Animas" (7), mais ils étaient tenus pour "cristianos viejos" et "limpios de la mancha de judíos conversos ni de moros" (8)

Francisco Pizarro dut éprouver une affection certaine pour sa mère Francisca (il appela sa fille, issue de son union illégitime avec la soeur consanguine de Huascar et Tupac Huallpa : Francisca de Huailas), affection qu'il reporta également sur

(6)- Antonio de Orellana-Pizarro, op. cit. pp.23-24: " Para mí el mayor fue don Francisco, siguiéndole en edad don Hernando, siendo éste el primogénito en la legitimidad, según se deduce del testamento hecho en Pamplona en 1522." (Cf. don Gonzalo "el largo" mourut des suites de ses blessures, après le siège malheureux, pour lui, de Amaya.)

Hernando Pizarro devait avoir environ de dix à quinze ans de moins que Francisco et donc, comme nous allons le voir bien tôt, il était à peu près de l'âge de Diego d'Almagro. Il mourut presque centenaire, n'y voyant plus puisqu'il ne put signer son testament en l'année 1578, en présence de sa femme et nièce Francisca, fille du Gouverneur du Pérou. Voir à ce sujet Antonio de Orellana-Pizarro, op. cit. p.24, qui écrit: " En 1578 hace un codicilo Hernando Pizarro en unión de su mujer y sobrina, doña Francisca Pizarro, cuyo documento no pudo firmar por estar postrado en cama y carecer de vista, haciéndole por él un criado. Murió de edad muy avanzada, más no llegó al siglo, y habiendo nacido don Francisco en 1468, es lógico asegurar su mayoría de edad con respecto a don Hernando."

(7)- Quintana (Manuel José): "Vida de Francisco Pizarro" ed. Austral, N°388, Espasa Galpe 1959, p.10, note 2: " Llamábanse Juan Mateos y María Alonso."

(8)- Fragment tiré de la "Real Provisión" pour la concession du grade de Commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques à Francisco Pizarro en 1534; cité par Antonio de Orellana-Pizarro, op. cit. p.13: " Si saben u oyeron decir que la madre del dicho capitán Pizarro y el padre y la madre de la dicha madre, nombrándolos a cada uno de ellos por su nombre, hayan sido habidos comúnmente por cristianos viejos, libres de la mancha de judíos conversos ni de moros, como dicho es, contestaron personas de Trujillo pertenecientes a la nobleza, clero y estado llano, favorablemente y dando toda clase de datos según se exigía."

son jeune frère utérin: Francisco Martín d'Alcántara. Un même destin tragique unit les deux hommes, puisque l'un et l'autre périrent assassinés, à quelques instants près, sous les coups des partisans d'Almagro le Jeune, à Lima, dans l'après-midi du vingt-six Juin 1541.

Francisca González y Alonso dut s'occuper de son enfant, peut-être même à la Zarza, puisque les fermiers du domaine étaient ses oncles maternels (9).

Le jeune Francisco reçut sans doute l'éducation des fils d'hidalgos de son temps. C'est à Trujillo qu'il apprit probablement le métier des armes et, comme nous l'avons supposé, il put accompagner son père dans ses campagnes contre les Maures en Andalousie et contre les Français en Calabre. Mais il est fort étonnant qu'avant sa mort à Pampelune, le colonel Gonzalo Pizarro n'ait nullement mentionné son fils Francisco dans son testament. Le père et le fils se brouillèrent-ils avant le départ de Ovando pour Santo Domingo de la Española en 1502, ou faut-il retenir la raison invoquée par Antonio de Orellana-Pizarro, selon laquelle Gonzalo "el largo" se désintéressa d'un fils engendré à une époque où il se considérait libre de tout engagement moral? (10) Il n'est pas impossible non plus de supposer que Gonzalo Pizarro, n'ayant aucune nouvelle de son premier-né, le crut décédé en 1522, ou bien qu'il lui en ait voulu d'avoir hérité de son frère Juan, oncle de Francisco.

(9)- N'y avait-il pas un lien de parenté entre la mère du futur gouverneur du Pérou et son grand-père paternel: Hernando Alonso Pizarro?

(10)- Antonio de Orellana-Pizarro, op. cit. pp.24-25: "Y a propósito de este hecho -la naissance de Francisco en 1468- y como encadenado con él, me hago la siguiente reflexión: don Gonzalo Pizarro, padre de los conquistadores, en su testamento se ocupa de todos sus hijos legítimos -Hernando Pizarro et ses deux soeurs germaines- y naturales, después de muerte su mujer doña Isabel de Vargas, y al no mencionar como hijo natural a Francisco, pienso que lo hubo de soltero de Francisca González, y esta circunstancia hizo que, al tomar estado aquella... prescindiera en absoluto don Gonzalo de un hijo habido en época en la que se consideraba libre de todo compromiso moral."

Selon toute probabilité, Francisco Pizarro y González dut quitter la métropole pour l'Amérique avec son oncle paternel Juan Pizarro qui mourut aux Indes, sans laisser d'héritier légitime, avant 1522. Ceci apparaît dans l'instrument testamentaire de Gonzalo Pizarro "el largo" dont l'une des clauses dit textuellement ce qui suit: (Voir Antonio Orellana-Pizarro, op. cit. p.21) "Y por cuanto el dicho Juan Pizarro, mi hermano y al tiempo que falleció dejó en las Indias y en otras partes mucha cantidad de maravedís y bienes, lo cual me pertenece a mí como su hermano y heredero,

Tous les chroniqueurs et historiens s'accordent à reconnaître que Francisco Pizarro était robuste et courageux (II); toute sa vie durant, il s'appliqua à maintenir son corps dans une excellente forme physique par des exercices au jeu de paume et aux quilles, dès qu'il en avait l'occasion; même dans son âge avancé, il s'y adonnait presque tous les jours.

Comme son père, il était de belle taille, bien fait de sa personne; il savait s'attirer la sympathie des hommes malgré sa grande réserve naturelle, étant peu enclin à ouvrir son cœur, même à ses intimes (I2).

Pedrarias Dávila lui confia, dès 1514, des missions périlleuses dans les régions dépendant de la Castille de l'Or (I3) ou au Darien, à l'exception, à partir de 1515 de celles de Panama-Coiba, attribuées à l'Adélantade de la Mer du Sud. Et comme ledit

(IO)- suite: "...mando al dicho Hernando Pizarro, mi hijo y sus hermanas, mis hijas legítimas, lo cobren todo y lo repartan todo entre sí igualmente." (Hernando Pizarro avait outre ses deux soeurs légitimes, quatre demi-frères et trois demi-soeurs, illégitimes; le testament précité ne mentionne pas Francisco, mais il fait état de trois enfants légitimes et six illégitimes.

(II)- Gómara, op. cit. chap. I44, P.79: "Fue grosero, robusto, animoso, valiente y honrado."

- Gonzalo Fernández de Oviedo qui le connut personnellement, dit dans son "Historia General y Natural de las Indias", proemio du liv.8, 3ème partie, tome I2I B.A.E., p.30: "... (era) buena persona y de buen ánimo, cuerpo robusto y hombre de ninguna letra ni industria para gobernar."

(I2)- William Hickling Prescott: "History of the conquest of Peru", 1ère édition Boston 1847: Cf. ed. de la Everyman's Library- Dutton: New York- Last reprinted in London 1968- 648 p. liv. IV, chap.5, p.420: "He was tall in stature, well-proportioned, and with a countenance not unpleasing. Bred in camps, with nothing of the polish of a court, he had a soldier-life bearing, and the air of one accustomed to command. But though not polished, there was no embarrassment or rusticity in his address, which, where it served his purpose, could be plausible and even insinuating. The proof of it is the favorable impression made by him, on presenting himself, after his second expedition- stranger as he was to all its forms and usages- at the punctilious court of Castile."

(I3)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. ibid. p. 30: "... cuando se descubrió la Mar del Sur fue uno de los soldados que el capitán Vasco Nuñez de Balboa consigo llevó. Y después militó debajo de la gobernación de Pedrarias Dávila en Castilla del Oro

gouverneur savait qu'il avait découvert avec Balboa le Pacifique et le Golfe de San Miguel (I4), il lui demanda de participer à l'expédition de Gaspar de Morales (I5I5), dont le but essentiel fut d'entraver la découverte par Balboa de l'Archipel des Perles où, au dire des Indiens, abondaient des perles fines, spécialement autour de l'île de Perarique qui devint pour les Espagnols, par modification phonétique, "Tierra Rica", dénomination d'autant plus méritée qu'on y trouva dans ses eaux, en quantités infinies, les brillantes et merveilleuses concrétions nacrées si recherchées: " ... de très nombreuses perles étaient grosses comme des noisettes et d'autres encore plus grosses", (I5) et des vivres et des poissons en quantité.

(I4)- Herrera, op. cit. id. liv.I0, chap.3, p.373, tome2: " Con tal determinación se embarcaron Vasco Nuñez y muchos indios con ochenta hombres de los más sanos en las nuevas canoas y muchos indios remeros; y porque en el sobredicho golfo entraron día de San Miguel que es a 29 de Setiembre (I5I3), púsole aquel nombre que hoy le tiene." C'est sur cette côte, au dire de Herrera (op. cit. id. ibid. p.376) que le cacique Tumaco confirma à Vasco Nuñez de Balboa l'existence du riche Tawantinsuyu: " Aquel cacique Tumaco dió nuevas a Vasco Nuñez como aquella costa adelante corría larguísima, sin fin, señalando hacia el Perú y que en ella había gran cantidad de oro y usaban los naturales ciertos animales adonde ponían sus cargas, que eran las ovejas de aquellas provincias, y de tierra hizo una figura para que mejor se entendiese. Estaban los castellanos admirados. Unos decían que eran camellos, otros ciervos o dantas... que son como pequeñas terneras". Il s'agissait des lamas, bien entendu.

(I5)- Herrera, op. cit. tome4, Décade 2, liv.Ier, chap. 3, p.26: "... hallóse concha con diez, veinte y treinta perlas y con más, aunque menudas."

(I6)- Comme le réfère fray Bartolomé de las Casas dans son ouvrage "Historia de las Indias", ed. Agustin Millares Carlo-Fondo de Cultura Económica, Mexico 1965, chap.4I, pp.573-574: " Recibiendo pues el rey de Comogre a los españoles con mucha humildad y alegría que está dicha, luego, como si fueran sus más caros hermanos y vecinos antiguos, amicísimos, los metió en su casa y les mostró todas las piezas y particularidades della, hasta el secreto lugar o sala donde tenía sus muertos, que debía tener por oráculo o por templo. El hijo mayor de los siete, que dijimos ser mancebo prudente, dijo allí: ' Digna cosa es que regocijemos a estos hombres extranjeros y les hagamos buen tratamiento, porque no tengan causa de hacer en nosotros y en nuestra casa lo que en nuestros vecinos han hecho.' Mostrada la casa y las cosas della, manda traer Comogre ciertas piezas de oro muy ricas en la hechura y la fineza, que pesarian 4.000 pesos... y dáselos a Vasco Nuñez y a Colmenares, conociendo ser los principales, por señal de amistad y por presente; este oro recibido, apartaron luego para el rey

Gaspar de Morales poussa l'exploration de la côte jusqu'au Pérou, avec l'intention de découvrir l'Eldorado décrit par le fils du cacique de Comogre dans les premiers mois de l'année 1513 (16); il atteignit la "Punta de Carachine", aujourd'hui "Punta Garachiné", située à 8° de latitude Nord, puis les lieux déjà explorés en 1514 par Francisco Becerra. Il dépassa ce cap; fort vraisemblablement, il dut pousser jusqu'au rio Birou ou Birouquete, situé entre le rio Atrato ou Darien qui se jette dans le golfe de Urabá et le rio San Juan (49,1' de latitude Nord), le remonta jusqu'au coeur des terres du cacique Birou (province de Choco, Colombie), avec le secret espoir d'atteindre la Mer du Nord. Ce sont là de simples conjectures, mais, de l'ensemble, il faut retenir que Francisco Pizarro participa activement et à la découverte de la Mer du Sud et aux premières explorations du littoral pacifique en particulier à celle de Morales (17). Que le désir de découvrir le pays de l'or l'ait hanté et même obsédé jusqu'au moment où Pedrarias Dávila lui accorda la licence tant désirée, après le voyage frustré de Pascual de Andagoya en 1522, ne fait aucun doute pour nous. Et comme il ne disposait pas des fonds nécessaires pour mener à bien une telle entreprise, il pensa s'associer à deux hommes qui pouvaient lui apporter une aide précieuse et indispensable: Diego d'Almagro et Hernando de Luque. Ce dernier était curé et maître des jeunes ^{prêtres} de l'église-cathédrale de "Nuestra Señora de la Asunción" de Panama, ville fondée précisément le 15 Août

(16)- suite : "... dello, el quinto; lo demás entre sí se repartieron. Al tiempo que lo repartían comenzaron a reñir entre sí, dando grandes voces, sobre, quizá, quien llevaría las mejores y más bien hechas piezas; visto por el hijo mayor del rey Comogre arremete a las balanzas del peso con que lo pesaban, dándoles con el puño cerrado recio, y echa mano del oro, y despárcele arrojándolo por aquel suelo y dice así: ' ¿ qué es esto cristianos ? ¿ por tan poca cosa reñís? Si tanta gana tenéis de oro que por haberlo inquietáis y fatigáis por estas tierras las pacíficas gentes, y con tantos trabajos vuestros os desterrastéis de vuestras tierras, yo os mostraré provincia donde podáis cumplir vuestro deseo; pero es menester para esto que seáis más en número de lo que sois, porque habéis de tener pendencia con grandes reyes, que con mucho esfuerzo y rigor defienden sus tierras, y entre aquellos habéis de topar, primero, con el rey Tubamana que abunda de este oro que tenéis por riquezas, y dista de nuestra tierra, de andadura, obra de seis soles (que son seis días), y señalaba entonces hacia la Mar del Sur, que es el mediodía, con el dedo, la cual decía que verían pasando ciertas sierras, donde navegaban otras gentes con navíos o barcos poco menos que los nuestros, con velas y remos ;

1519, sur la côte pacifique où devaient désormais se déployer les activités des colons et des soldats espagnols. Ces deux hommes étaient arrivés à Santa María la Antigua du Darien avec le nouveau gouverneur nommé par Ordonnance Royale d' Août 1513. Le prêtre apporta un soutien pécunière appréciable et facilita à Pizarro l'obtention de la licence de découverte; il entretenait avec Pedrarias Dávila d'excellentes relations et devait l'aider de ses lumières pour résoudre non seulement ses problèmes d'ordre spirituel et de conscience, si tant est qu'il en eût, mais encore ceux qui concernaient les affaires administratives de la colonie (18).

(16)- suite: "... pasado aquel mar, eso mismo añadía, que hallarían de oro gran riqueza y que tenían grandes vasos de oro en que comían y bebían. Y porque había entendido de los nuestros que habían gran cantidad de hierro en España, de que se hacían las espadas, significaba que había más oro que hierro en Viscaya, de lo cual parece que tenían estas gentes de aquella parte de Tierra Firme, hacia el Darién, y estos que estaban la costa abajo treinta leguas, mucha noticia de las gentes y riquezas del Perú, y de las balsas en que navegaban con remos y con velas. Y éste fue el primer indicio que se comenzó a manifestar y a tener de aquella grande tierra..."

(17)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.5, pp.24 à 32.

(18)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. ibid. p.31 : " Estando estos dos buenos amigos, Francisco Pizarro y Diego de Almagro en Panamá, tomaron otro compañero e hicieron partícipe en la amistad y hacienda a un clérigo llamado el maestrescuela don Fernando de Luque, persona muy acepta al gobernador Pedrarias Dávila."

III- L'Association de Panama: Diego d'Almagro, Hernando de Luque, Francisco Pizarro.-

Avant d'en venir à l'association de Panama où furent établies les bases de la première expédition du Pérou en 1524, il convient d'en connaître les participants. Nous insisterons davantage sur les origines et la personnalité de Diego d'Almagro en raison de son concours actif qu'il apporta à l'entreprise dans ses débuts et au rôle qu'il joua dans la découverte et la conquête de l'empire des Incas, puis dans la première guerre civile péruvienne.

Nous savons bien peu de choses sur Hernando de Luque; il devait être sensiblement plus âgé que Francisco Pizarro (1). Originaire d'Olvera en Andalousie, il était parti d'Espagne le 11 Avril 1514, en compagnie de l'évêque de Santa María la Antigua : fray Juan de Quevedo. Sa formation théologique lui permit d'être nommé "maestrescuela" et "provisor" à Panama, c'est à dire écolâtre, "coadjuteur et official" de la cathédrale. Pedrarias, pour le remercier de ses bons offices, lui accorda l'île de la Taboga, située à quelque quinze milles au Sud de la ville; elle était fertile et bien peuplée et "l'encomienda" dont il jouissait fournit une grande part du capital investi dans la compagnie de la Mer du Sud (2). Par un jeu de mots facile, les habitants de Panama, pour censurer avec humour sa participation à une entreprise qui leur semblait de plus hasardeuses l'appelèrent "Hernando el loco". Il mourut fort vieux, dans le courant du mois de Décembre 1533 (3).

(1)-"Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento...", op. cit. tome 42, pp.88-89. Le licencié Espinosa écrit au roi, en date du 1er Octobre 1533: "El electo obispo (Hernando de Luque) está tan al cabo así de vejez como de pobreza..."

(2)- En l'année 1524, Hernando de Luque était désigné sous le nom de "Señor de la Taboga". Avant la deuxième expédition dans le contrat établi en date du 10 Mars 1526, il est stipulé qu'Hernando de Luque fournissait tous les fonds nécessaires à l'entreprise soit 20.000 pesos d'or en barre, valant chacun d'eux 450 maravédis. Ses associés reconnaissaient: "... no lo podemos hacer (el viaje) por no tener dinero y posibilidad... y vos el dicho Fernando de Luque nos lo dais, porque esta compañía la hagamos por partes iguales." -Voir: "Carta de Compañía" in Documentos inéditos para la Historia de Chile (1518-1818) par José Toribio Medina- Biblioteca Hispano-Americana, Santiago de Chile 1895, t.4, chap. I, p. 2.

(3)- Le fragment de la lettre d'Espinosa au roi, cité plus haut (note 1) le laisse déjà entendre. Le testament de Hernando de Luque fut établi chez le licencié Gaspar de Espinosa, le 13

En ce qui concerne Diego d'Almagro, il est nécessaire de dissiper une légende dont il est lui-même l'artisan principal; on comprendra pourquoi. Nul, à l'exception peut-être de Gonzalo Fernández de Oviedo, ne savait quelle était sa patrie véritable. Était-il originaire d'Extremadoure comme la plupart des conquérants? Zárata le fait naître à Malagón (province de Badajoz) et Cieza de León à Aldea del Rey, à environ vingt-cinq kilomètres au Sud-Ouest d'Almagro (province de Ciudad Real) (4). Gómara, pour sa part, affirme avec raison qu'il était né à Almagro (5).

À la différence de Francisco Pizarro, il était donc Castillan. La petite ville d'Almagro fut, depuis le règne d'Alphonse XI, le centre de l'Ordre militaire de Calatrava, le plus ancien et le plus important des ordres espagnols. Alphonse X "le Sage" y tint ses Cortes en l'an 1373. Le grand-maître de Calatrava avait droit de visite sur les Ordres d'Alcántara et de Montesa et même sur celui d'Avis, ordre portugais, dont la fondation fut réalisée grâce à la concession de divers châteaux et domaines par le septième "maestre" de Calatrava, don Rodrigo Garcés de Aza. Cet ordre castillan s'établit également en Aragon et sa richesse fut telle qu'il possédait plus de trois cent cinquante localités: villes, bourgs, villages, hameaux, groupant une population de deux cent mille âmes. Encore aujourd'hui, autour de Ciudad Real, abondent les agglomérations telles que Carrión, Torralba, Moral, Valenzuela, Aragamasilla, Villamayor, Alcolea, qui toutes sont suivies du qualificatif "de Calatrava".

Le futur gouverneur de la Nouvelle Tolède était un bâtard, tout comme son ami et associé Pizarro. Toutefois, lui, ne fut pas reconnu. S'il portait le nom d'Almagro, ce n'était pas à la manière des sémites d'origine juive ou moresque, mais uniquement pour se distinguer de nombreux soldats chrétiens désignés communément par le nom de la province ou du village qui les vît naître

(3)- suite. Fray Tomás de Berlanga, dans sa lettre à l'impératrice Isabelle (Panama, 5 Avril 1537) écrit: "Luque est mort, ayant presque perdu connaissance et a laissé comme exécuteur testamentaire le licencié Espinosa". Article de Maticorena Estrada (Miguel) in "Caravelle" N° 7. 1966, p.60

(4)- voir l'ouvrage de Rolando Mellafe: "Diego de Almagro y el descubrimiento del Perú", Santiago de Chile, 1954, p.22 où l'auteur écrit: "... información falsa que dio él mismo en algunas ocasiones."

(5)- cf. infra l'assertion de Gonzalo Fernández de Oviedo Gómara, op. cit. chap.I4I, pp.68-69: "Era Diego de Almagro natural de Almagro; nunca se supo cierto quien fue su padre, aunque se asegura..."

et qui, comme lui, pouvaient avoir pour patron Saint-Jacques, protecteur de la Galice et de l'Espagne toute entière. En fait, malgré l'affirmation gratuite de Gómara, ses origines ne furent pas aussi obscures que cet historiographe le prétend (5). A Gonzalo Fernández de Oviedo qui fut son ami intime, il avoua qu'il était natif de la susdite Almagro, sans jamais faire allusion à son père, et c'est pour dérouter les curieux et brouiller les pistes qu'il laissa circuler de fausses rumeurs, entre autres qu'il était fils d'un prêtre. Né en 1478 ou 1479 (6), il avait quelques dix ans de moins que Francisco Pizarro. Sa mère, Elvira Gutiérrez, appartenait à une famille paysanne aisée du bourg "calatraveño", et elle fut séduite par un certain Juan de Montenegro, échanson du grand-maître de l'ordre, don Rodrigo Tellez Girón.

Pour épouser Elvira Gutiérrez, de condition sociale inférieure à la sienne, Montenegro n'aurait pas hésité à user de chantage, ce qui lui valut, semble-t-il, d'être blessé en duel, par le beau-frère de son amie. Diego ne fut pas le seul enfant de ces amours illégitimes qui durèrent donc un certain temps, puisqu'on admet qu'il eut une soeur: Isabel. Sa mère ayant épousé par la suite un nommé Cellinos, abandonna l'éducation de son fils d'abord à une servante, Sancha López, qui s'occupa de lui à Bolaños, à cinq kilomètres au Nord-Est d'Almagro et à Aldea del Rey. Puis il fut élevé par son oncle maternel: Hernan Gutiérrez, lequel châtiât durement les espiègleries de l'enfant. Quelques années plus tard, Diego d'Almagro, fit comme beaucoup d'adolescents de son époque: ne pouvant supporter les mauvais traitements dont il était l'objet il partit en quête d'une vie aventureuse à travers la péninsule. On le retrouvera au service d'un certain Luis Polanco, alcalde de Séville, jouissant donc d'une situation enviable jusqu'à une époque indéterminée; il fut, en effet, dans l'obligation de vivre hors de la ville, et sans doute à l'étranger, après une querelle où il blessa grièvement son adversaire (7). C'est vraisemblablement quelques années plus tard qu'il s'embarqua clandestinement sur l'un de

(6)- Voir Rolando Mellafe, op. cit. chap.2, p.24.

- W.H. Prescott, op. cit. liv.2, chap.2, p.126:"...

Diego de Almagro, was a soldier of fortune somewhat older, it seems probable, than Pizarro; though little is known of his birth, and even the place of it is disputed." **Relevons ici au moins deux erreurs récurrentes.** (7)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. Premio del lib.92, 3a parte, p.124:"...siguióse que se acuchilló con otro marcebo sobre ciertas diferencias y las heridas fueron tales que ...

navires de Pedrarias Dávila, car son nom ne figure pas sur le "Libro de asientos de pasajeros" tenu dès 1509 par la "Casa de Contratación" de Séville, fondée en 1503.

Imaginons-le à son arrivée à Santa María la Antigua en Juillet 1514 à l'âge de trente-cinq ou trente-six ans. Quand il débarqua au Darien, lui aussi était dans la force de l'âge, et peut-être s'était-il engagé quelques années avant dans quelque compagnie en partance pour l'Italie; il put combattre également sous les ordres de Gonzalo Fernández de Córdoba dans les années qui précédèrent le retour de ce dernier en Espagne. Quoi qu'il en soit, il participa, sous les ordres de Francisco Pizarro aux "cabalgadas" ou "entradas" en terres indiennes du Darien et de Veragua contre les caciques rebelles et, sans doute aucun, il apprécia la vaillance du capitaine "extremeño" qui connaissait parfaitement le comportement, les ruses guerrières des autochtones. Ils se trouvèrent ensemble à la fondation du fort d'Acla qui permettait d'étendre l'influence espagnole sur la Castille de l'Or et il milita sous le commandement du licencié Espinosa, adjoint de Pedrarias Dávila, en territoire de Coiba.

Quand la garnison d'Acla fut détruite par les Indiens rebelles, lui et Pizarro participèrent au combat victorieux mené grâce à l'intervention opportune de Vasco Núñez de Balboa. C'est peu après cette action guerrière que l'un et l'autre dirigèrent l'acheminement des pièces des deux brigantins construits à la demande de l'Adelantado, du fort d'Acla situé sur la côte atlantique jusqu'au "rio de las balsas" qui se jette dans la mer du Sud (8).

(7)- suite: "...Almagro (aunque su amo era alcalde) no quiso ni oír atender a su juicio y ausentóse y fue por una parte y otra vagando, y finalmente fue a parar a Tierra Firme."

(8)- "... fue una de las obras más asombrosas del genio conquistador español en la época", dit Rolando Mellafe, op. cit. p.32, mais elle coûta la vie à cinq cents naturels chargés de transporter, avec une trentaine de nègres, les lourdes pièces de bois, les ancres, les agrès, les cables, les énormes clous, jusqu'au rio susnommé. Cet audacieux et incroyable transport dut avoir lieu dans le courant de l'année 1517, puisque la "Compañía de la Mar del Sur" de Balboa se vit fixer un délai qui expirait le 24 Juin 1518, "fiesta de San Juan."

Physiquement ils étaient très différents.⁽⁹⁾ Dans le portrait anonyme de Francisco Pizarro, peint postérieurement à l'année 1534, puisque l'insigne de l'Ordre de Saint-Jacques apparaît sur sa cape (IO), on est avant tout frappé par la gravité de l'expression de son visage long et mince, aux arcades sourcilières bien dessinées, abritant des yeux profonds et mélancoliques, au nez rectiligne, à la bouche moyenne dont les lèvres charnues dénonceraient une nature assez sensuelle.

D'une manière générale, Diego d'Almagro est décrit comme un homme laid et de taille à peine moyenne; après les combats qu'il livra contre les Indiens de Puerto Quemado (1ère expédition) il perdit l'usage d'un oeil, et de quelques doigts d'une main;

(9)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. "Proemio" du 1.º 8 de la 3ème partie, p.30, écrit: "Hubo en estas Indias nuevas, dos amigos y compañeros en las haciendas, tan hermanos y conformes, que un tiempo fueron una voluntad y un querer, y parecían un mismo hombre en dos cuerpos..." et p.31: "Esta (amistad) pues, hubo, no menos perfecta entre Pizarro y Almagro y duró hasta que los hermanos del Francisco entraron en medio, o el común enemigo del linaje humano.", puis encore -id. ibid. chap.1er, p.32: "Estos capitanes Francisco Pizarro y Diego de Almagro, como se ha dicho... vivieron en tanta conformidad y amistad que eran ejemplo de grandes personas, y fue esto principio de su autoridad y crédito, aunque no era todo tan fundado sobre verdadero amor (según el tiempo lo mostró adelante) como por arte y necesidad. Declárome: Almagro era hábil, diligente, liberal, expédito en lo que había de hacer, y hombre del campo; Pizarro, lento o espacioso, y al parecer de buena intención pero de corta conversación y valiente hombre por su persona; ambos muy conformes y unánimes, sin saber el uno ni el otro leer ni escribir..."

(10)- Voir M. Ballesteros y Gaibrois, op. cit. illustration, p.219.

(11)- Après la bataille de las Salinas, lorsque Alonso de Alvarado alla à chercher dans une tour de la forteresse de Sacsahuaman où il s'était réfugié, un jeune capitaine pizarriste: Pedro de Castro, voulut lui donner un coup de crosse d'arquebuse en plein visage, tant il le trouvait laid. Voir Cieza de León: "Guerra de las Salinas", op. cit. chap.64, pp.328-329: "El Adelantado estaba en la fortaleza del Cuzco, como dijimos, y luego como la batalla fue vencida, se fue para allá el capitán Alonso de Alvarado, y después de haber tenido algunas pláticas con él lo sacó del cubo, y llegado en aquel instante el capitán Pedro de Castro, viendo cuan feo de rostro era el Adelantado, alzando el arcabuz le quiso dar con él diciendo: '¡Mirad por quién se han muerto tantos caballeros! Alonso de Alvarado, poniéndose en medio, le estorbó de lo que quería hacer..."

l'âge, les vicissitudes d'une vie pénible, la syphilis dont il souffrit durant de longues années, lui donnèrent sans doute un masque repoussant (II).

Au moment de la fondation de Panama, le 15 Août 1519 par Pedrarias Dávila, désormais seul et omnipotent gouverneur de la Castille de l'Or et des territoires annexes, chacun d'eux reçut une "encomienda" d'Indiens et un "repartimiento" consistant en domaines, troupeaux de vaches, de porcs, en mines aurifères qu'ils exploitaient de leur mieux, étant l'un et l'autre très entreprenants et actifs.

Cinq ans plus tard, après maintes démarches aux résultats toujours différés, le gouverneur permettait enfin à Francisco Pizarro de réaliser le voyage qu'il projetait depuis de longues années. Mais nous pouvons nous demander, ici, quelles raisons poussèrent l'ombrageux Pedrarias à accorder la licence de la découverte de la côte dénommée alors du "Levante".

Par capitulation royale, González Gil Dávila, qui assumait les fonctions de maître des comptes, - "contador", à Saint-Domingue en 1511, avait obtenu grâce à l'appui de l'évêque Fonseca, l'exploration de la côte pacifique vers le "Poniente", c'est à dire celles des terres du Costa Rica et du Nicaragua actuels. A Panama, l'envieux gouverneur Pedrarias s'opposa tout d'abord à cette expédition, et se refusa tout net, malgré l'ordonnance du roi, à fournir les navires et les moyens nécessaires pour la mener à bonne fin. C'est seulement lorsque González Gil Dávila lui offrit de partager les bénéfices éventuels de la future exploration, qu'il consentit à répondre aux besoins formulés. L'expédition, commencée en 1522, s'avéra bientôt fructueuse; elle devait fournir un butin précieux en or et en perles fines, et la découverte de deux grands lacs dans un riche territoire portant le nom du principal cacique des lieux: Nicaragua. Sans perdre de temps et à l'insu de Pedrarias, González Gil Dávila demanda aussitôt au Conseil des Indes et à Charles Quint le gouvernement des régions reconnues par lui (I2).

(I2)- Carta de Gil González Dávila al Rey desde Santo Domingo, fecha del 6 de Marzo 1524, Colección Muñoz, Academia de la Historia de Madrid, tome 26, folios 311-312.

Cependant, le gouverneur du Darien, ne tarda pas à être informé de cette requête et tenta de la faire échouer. Aussi envoya-t-il, en toute hâte, un certain capitaine Herrera à Saint-Domingue, avec mission de recruter, dans les plus brefs délais, des soldats et de se procurer des chevaux, des armes et des munitions qui seraient acheminés vers le Nord, dès leur arrivée à Nombre de Dios. Herrera, qui n'avait pas l'intention de se risquer dans une affaire hasardeuse, chargea Juan de Basurto de le substituer. Or, l'impatient Pedrarias Dávila qui voyait le temps s'écouler trop vite à son gré, prépara une expédition nicaraguayenne dont il confia le commandement à Francisco Hernández de Córdoba, grâce aux fonds qui lui furent prêtés, en l'occurrence, par Hernando de Luque, Diego d'Almagro et Francisco Pizarro. Juan Basurto se présenta à Nombre de Dios, au moment même où Francisco Hernández de Córdoba s'apprêtait à faire appareiller ses navires. Il ne manqua certes pas, de marquer sa déception et, en guise de compensation, Pedrarias lui offrit de se charger de la découverte des rivages du "Levante", dont l'exploration avait été remise depuis 1522.

Juan Basurto, qui ne pouvait équiper de navires à Panama partit aussitôt à la Hispaniola, et quand il revint, il mourut peu de jours après son débarquement, à Nombre de Dios (13), d'une manière assez mystérieuse.

À qui le gouverneur du Darien allait-il confier maintenant la découverte du Pérou? Il faut bien admettre que les trois "encomenderos" de Panama devaient nourrir le ferme espoir d'atteindre les provinces dorées du Sud, puisqu'ils n'avaient pas hésité à prêter une aide substantielle à Pedrarias Dávila, qui se sentait très obligé à leur égard, d'autant plus que Hernando de Luque son conseiller spirituel, devait avoir beaucoup d'ascendant sur lui.

Il convient cependant de dire ici, que le véritable promoteur de l'entreprise péruvienne fut Francisco Pizarro. Deux ans avant l'arrivée de ses futurs associés, dans le courant de l'année 1513 et antérieurement à la découverte de la Mer du Sud par Balboa

(13)- Herrera, op. cit. tome 7, Décade 3, liv.5, chap.1 p.78: "Y porque Juan de Basurto no podía proveerse en Panamá de las cosas que había menester, volvió a la Española, y murió en nombre de Dios, con que se levantó el ánimo a algunos vecinos de Panamá para pretender aquel descubrimiento."

il avait appris l'existence du pays riche en métaux précieux; peut-être même assista-t-il à la scène provoquée par ses cupides compagnons chez le cacique Comogre (I4). Ayant participé activement à l'exploration du golfe de San Miguel par l'Adélantade de la Mer du Sud et à l'expédition de Gaspar de Morales, il devait être vraiment convaincu de l'existence d'un "Eldorado"; aussi, tout en feignant de ne point s'intéresser aux missions maritimes qui se succédèrent de 1513 à 1522, attendait-il le moment opportun de prendre la direction des opérations.

Très conscient des moyens susceptibles de l'aider à la réalisation de son projet mûrement réfléchi, il sut choisir ses partenaires. Almagro possédait des biens appréciables à Panama, et des amitiés sûres qu'il avait su se gagner par son aimable caractère et sa générosité naturelle; en dix ans, il lui avait donné des preuves incontestables de bravoure. Le "seigneur de la Taboga", pouvait se charger, lui, de la correspondance avec le Conseil des Indes et la Couronne; de plus, il passait pour être très riche.(I5) Sans lui, Pizarro, qui n'avait pas plus de biens que beaucoup d' "encomenderos" de Panama, n'aurait même pas songé à entreprendre son expédition (I6) et Pedrarias Dávila aurait fini par la confier à un capitaine audacieux, disposant de fonds suffisants.

(I4)- Voir note supra N° I6, chap.II

(I5)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. ibid. chap.I, p.31: "... estando estos dos buenos amigos en Panamá, tomaron otro compañero tercero, e hicieron partícipe en la amistad y hacienda a un clérigo llamado el maestrescuela don Fernando de Luque, persona muy acepta al gobernador Pedrarias Dávila, el cual tenía un cacique llamado Periquete, mejor y de mejor gente que la de los compañeros."

(I6)- Id. p.32: "...y con la compañía del padre Luque o loco (que así le llamaban algunos por se haber juntado con estos capitanes) estaban favorecidos y hacíase la hacienda de todos bien, y si estuvieran separados, corrieran a la par con otros muchos..."

- Id. p.33: le même auteur confirme son assertion : " ... y eligió Su Majestad por obispo al padre Luque, compañero de estos capitanes, con cuya hacienda hicieron ellos sus hechos, puesto que el uno y el otro se lo pagaron con ingratitud, según a mí me lo escribió el mismo electo, de su mano," (Sur ce dernier point voir infra chap.I4, note I8.)

"Un document officiel daté du 20 Mai 1524, mais tenu secret un certain temps, fut établi entre les trois coassociés (I6 b) et le cupide gouverneur du Darien. Celui-ci, sans risquer un seul maravédi (I8) devait jouir du quart des bénéfices de l'entreprise. Nous verrons bientôt que cette société fut reconduite, le 10 Mars 1526, mais sans Pedrarias Dávila, peu avant le début de la deuxième expédition vers le rio San Juan (I7)

La compagnie quatripartite de la Mer du Sud, obligea donc trois des sociétaires non seulement à investir tous les capitaux dont ils disposaient, mais encore à contracter des dettes qui dépassaient leurs propres biens liquides et à faire hypothéquer leurs "repartimientos". Sur ce point, Diego d'Almagro joua un rôle capital auprès de ses nombreux amis panaméens (I9).

(I6 b)- "Un certain Juan de Espinosa, qui n'avait rien de commun avec le licencié Gaspar de Espinosa, déclara "que pour dissimuler ce secret, ils décidèrent (c'est-à-dire les quatre coassociés) d'établir une écriture de compagnie." ("... por encubrir este secreto concertaron entre sí que se hiciese una escritura de compañía." Cf. Maticorena Estrada (Miguel), op. cit. p.76.

(I7)- L'Inca Garcilaso affirme sans preuve qu'un acte fut dressé dès 1524 et que les trois associés jurèrent, publiquement, d'en respecter les clauses. Voir "Comentarios Reales" op. cit. id. pp.20-21: "Juraron todos tres en público y otorgaron escritura de obligación de no deshacer la compañía por gastos ni desgracias que en la empresa que pretendían de la conquista del Perú les sucediese y que partirían hermanablemente cualquiera ganancia que hubiese." C'est là, notons-le, une libre interprétation du texte de Gómara (op. cit. chap.108, p.2) où il est dit: Juraron todos tres de no apartar compañía por gastos ni reveses que les viniesen, y de partir igualmente las ganancias, riquezas y tierras que adquiriesen todos juntos y cada uno por sí."

(I8)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. ibid. p. 31: "... tomó una cuarta parte en la compañía a pérdida y ganancia a igual costa; pero en ésta no puso más de palabra."- Ce qui caractérise bien le personnage, c'est le rôle qu'il s'attribua officiellement dans l'entreprise où il prétendit avoir couvert la majeure partie des frais. Voir Raul Porras Barrenechea: "Cronistas primitivos de Indias", p.59, lettre au roi du gouverneur Pedrarias Dávila en date du 10 Avril 1525: "Al Levante por la mar del Sur tengo enviada otra armada, como le he escrito a Vuestra Majestad, a descubrir con el capitán Pizarro, mi teniente del Levante, con muy buena gente y buenos aderezos, do espero muy buenas nuevas cada hora de que Dios y Va Mad. serán servidos y estos reinos ennoblecidos porque hay nuevas de mucha riqueza; plega a Nuestro Señor guiarlo todo de manera que en algo pueda servir a Va Mad. Para esta armada del Levante me han ayudado con sus haciendas el Reverendo padre don Fernando de Luque, maestrescuela, y el dicho capitán Pizarro y Diego de Almagro, con aquella voluntad que de verdaderos vasallos de Va Mad. debía haber."

Il fut décidé que les tâches des trois associés actifs de l'entreprise seraient bien déterminées. Francisco Pizarro, qui avait hâte de découvrir le pays de l'or, et qui, dans son for intérieur, se proposait de se faire valoir aux yeux de Pedrarias Dávila et auprès du Conseil des Indes, décida de partir le premier avec le seul bateau disponible, le "San Cristóbal", construit quelques années auparavant par Vasco Nuñez de Balboa et réparé pour la circonstance. Diego d'Almagro mettrait à la voile après lui, quand le second navire en construction serait en état de partir, et il accepta tout bonnement, de servir de pourvoyeur à son astucieux ami (20), mais il pouvait, de son côté, explorer le rivage tout en suivant les traces laissées par Pizarro et ses compagnons (21). Fernando de Luque, pour sa part, se chargerait de faire exploiter les haciendas, les mines mises en commun et réparties dans leurs "encomiendas" respectives, et aussi de surveiller l'élevage des troupeaux de bêtes à cornes et de porcs, nécessaires à la consommation locale et à celle des expéditionnaires, qui afin de disposer de viande fraîche emportaient des animaux vivants.

(19)- D'après Gutiérrez de Santa Clara: "Historia de las guerras civiles del Perú", B.A.E. tome 166, chap. 52, p. 219: "...el anhelo de los tres socios fue ganar honra y reputación y amplificar nuestra santa fe católica." Et, ajoute-t-il, en tant qu'élément secondaire, mais principal à notre avis: "... conseguir las grandísimas riquezas... que había dejado debajo de la línea equinoccial."

(20)- Pizarro s'arrangea pour le maintenir dans ses fonctions subalternes jusqu'après la prise de Cajamarca.

(21)- L'intention des deux associés consistait principalement à explorer les rivages, et, à l'occasion, de pénétrer à l'intérieur des terres par les voies fluviales, mais prudemment, sans s'aventurer trop avant pour ne pas risquer la vie de leurs hommes. Voir Gómara, op. cit. chap. 108, p. 2: "... y aún también que conquistase él (Almagro) por su parte, si hallase coyuntura y disposición en la tierra que llegase."

IV- Les deux premières expéditions péruviennes

Francisco Pizarro partit de Panama le 14 Novembre 1524 (1), emmenant avec lui cent douze hommes et un nombre indéterminé d'Indiens "cuevas" (du Darien et du golfe de Panama).

La saison s'annonçait peu propice à ce premier voyage maritime; c'était l'automne et les courants et les vents contra-riaient beaucoup la navigation. Les expéditionnaires s'arrêtèrent à l'île de la Taboga, puis dans l'archipel des Perles, sans doute à Terarique, la plus importante des îles, aujourd'hui "Isla del Rey", pour s'approvisionner en vivres, eau, bois de chauffage et herbe (2). On fit halte plus loin au "port des Ananas" (Puerto Piñas) (3), après être passé au large du cap Carachine, limite méridionale du golfe de San Miguel.

(1)- Francisco de Jerez: "Verdadera Relación de la Conquista del Perú y provincia del Cuzco, llamada la Nueva Castilla conquistada por Francisco Pizarro", ed.B.A.E., tome 26, p.320 : " Y partió de la ciudad de Panamá a 14 días del mes de noviembre de 1524 años, llevando en su compañía ciento y doce españoles, los cuales llevaban algunos indios para su servicio."

La mi-novembre -à un jour près- peut être tenue pour décisive et faste, en général, pour Francisco Pizarro: départ de Panama le 14 Novembre 1524; prise de Cajamarca le 16 Novembre 1532; prise du Cuzco le 15 Novembre 1533. Huit ans, à deux jours près, devaient séparer le premier départ de Panama de la victoire fulgurante de la petite troupe pizarriste sur l'armée innombrable de l'Inca Atahualpa.

Herrera, op. cit. id. liv.6, chap.I3, p.181, confirme cette date et ajoute que Francisco Pizarro se renseigne auprès de Pascual de Andagoya sur la manière de s'orienter dans sa navigation et sur les terres qu'il trouverait au moins jusqu'au rio Birú: "Estando, dit-il, todas las cosas a punto, salieron del puerto de Panamá a mediados del mes de noviembre, con el navío y dos canoas (qui permettraient les débarquements et la reconnaissance des côtes et des ports des rivières) habiendo platicado con Pascual de Andagoya como se habían de gobernar en la navegación y descubrimiento de las tierras adonde iban. Quedó Diego de Almagro en Panamá para seguir con más gente y provisiones."

(2)- Le bois était indispensable pour la préparation des mets chauds, et l'herbe pour les quelques chevaux qui furent emmenés (au nombre de quatre selon Herrera).

(3)- "Pasó el puerto de Piñas, doce leguas más adelante que le llaman así por muchas que se crían junto a él." Herrera, op. cit. id. p.181.

Dès cette étape commencèrent les ennuis qui devaient s'achever avec la première expédition, environ un an après (fin 1525). On remonta en canots, pendant trois jours, une rivière (dénommée à tort río Birú par Herrera, puisque le cours d'eau de ce nom devait se situer plus au Sud), et après avoir traversé des étendues rocailleuses et très accidentées, en suivant les berges des fleuves et les fissures du terrain, afin d'éviter les pentes des montagnes couvertes d'une végétation très dense, on trouva une agglomération indienne à peu près dépourvue de vivres et abandonnée par les habitants. Le retour à bord du navire s'imposant, les soldats reprirent le chemin à rebours; ils arrivèrent sur le rivage, exténués par une longue marche (4), dans une atmosphère étouffante, sous un ciel pluvieux, affamés.

L'étape suivante fut encore plus pénible; ils débarquèrent au lieu dit "Puerto de la Hambre", désignation qui se passe de commentaires; il faut admettre qu'à ce moment toutes les réserves alimentaires étant épuisées ou presque, marins et soldats se nourrirent de ce qu'ils purent trouver dans les parages: coeurs de palmiers amers, fruits insipides des palétuviers, poissons, rares semble-t-il, et coquillages (5). L'expédition prenait une tournure désastreuse. Les Espagnols n'avaient pu découvrir de métaux précieux et au Puerto de la Hambre où, d'après Jerez, l'on débarqua soixante-dix jours après le départ de Panama, le 25 Janvier 1525, la troupe se vit réduite à quatre-vingts hommes; les pertes étaient donc très sensibles. Aussi, quand on eut prospecté la région avoisinante pendant quelques jours, Pizarro prit-il la décision de renvoyer son navire à la recherche de vivres, non à Panama, pour éviter la diffusion de fâcheuses nouvelles et donc un changement d'attitude de Pedrarias à l'égard de la Compagnie, mais à l'archipel des Perles. "Un capitaine", dit laconiquement Jerez, fut désigné pour diriger cette mission (6), lequel s'appelait Gil Montenagro (7).

(4)- Herrera, op. cit. id. p.182: "... era su cansancio tan grande que de sólo esto murió un soldado llamado Morales" (Ce fut la première victime de l'expédition de Francisco Pizarro)

(5)- Jerez, op. cit. p.320.

(6)- Jerez, op. cit. ibid.

Jusqu'au retour de ce capitaine, malgré les adversités et les souffrances de tous, Francisco Pizarro prouva à ses compagnons ses réelles qualités de chef: sa constance, sa fermeté et son espoir inébranlable dans l'aboutissement fécond de l'entreprise ne se démentirent à aucun moment. Il releva le courage des soldats défaillants, offrant ce qu'il avait de meilleur aux malades dans cette terrible pénurie (8). Mais il allait connaître d'autres ennuis, encore plus graves, quelques jours après. Il devait subir, en effet, la plus rude épreuve de sa première expédition, à "Pueblo Quemado" précisément. Nous allons voir bientôt que cette pittoresque désignation fut donnée quelques mois plus tard au village indien où il s'arrêta avec les siens (9).

Dans cette petite agglomération, défendue par une palissade et totalement abandonnée, les Espagnols trouvèrent des vivres en abondance, mais le lendemain ils furent attaqués par les habitants bien armés et, dit le chroniqueur, les découvreurs chrétiens furent mis en déroute (10). Au cours de cet engagement Francisco

(7)- D'après Herrera, op. cit. id. p.184: "Tocó el viaje a Gil Montenegro, con algunos compañeros."

Or, selon Jerez, Montenegro qu'on espérait revoir après un délai de dix jours ne revint que quarante-sept jours plus tard, et dans l'entretemps: "... murieron más de veinte hombres", autrement dit la troupe se vit réduite presque de moitié.

Jerez se trompe, sans doute aucun, dans l'évaluation du temps, puisque le 2 Février 1525, jour de la Chandeleur, l'expédition, ayant suivi sa route vers le Sud, une fois Montenegro revenu, atteignit le lieu désigné sous le nom de "Puerto de la Candelaria". Le capitaine-pourvoyeur ne dut pas dépasser le délai imparté si toutefois l'on admet que le "San Cristóbal" mit vraiment soixante-dix jours pour atteindre le "Puerto de la Hambre" depuis Panama.

(8)- Herrera, op. cit. id. p.185.

(9)- Jerez, op. cit. p.321, décrit d'une manière concise et nette cette localité indienne: "... llegó a un pueblo situado sobre la mar, que está en una fuerza alta, cercado el pueblo de palisadas."

(10)- Jerez, op. cit. p.320: "...como eran belicosos y bien armados, y los cristianos estaban flacos de la hambre y trabajos pasados, fueron desbaratados." Jerez ajoute (ibid) une réflexion comique par son ingénuité: "... y el capitán (quedó) ferido de siete heridas, la menor dellas peligrosa de muerte." (!). Et la "mayor" se demande le lecteur.

Pizarro fut grièvement blessé et comme les attaquants crurent qu'il était mort, ils le laissèrent pour tel (II).

Après cette défaite qui s'ajoutait au malheur précédent, il fallut songer au retour immédiat à bord du "San Cristóbal", et comme Pizarro n'avait aucune nouvelle de son associé, qu'il n'avait plus le coeur de poursuivre l'expédition, malmené comme il l'avait été coup sur coup par l'adversité, il pensa que le mieux serait encore de revenir vers le Nord. Pouvait-il, en tout état de cause, se présenter au gouverneur et le tenir au fait de son entreprise malheureuse qui se soldait par tant de pertes humaines, tant de blessés, et une si minime quantité d'or de bas aloi? (I2) Il jugea donc plus prudent de ne pas essuyer des reproches justifiés et de s'arrêter à Chicama, face à l'archipel des Perles, dans le golfe de San Miguel, où il possédait en commun avec Almagro un "repartimiento" (I3); et sans trop tarder, il envoya à Panama le trésorier royal Nicolás de Ribera, avec charge de rendre compte à Pedrarias Dávila des résultats du voyage, et de faire réparer le navire rongé par le taret (I4).

(II)- Selon Jerez, op. cit. ibid., il y eut à Puerto Quemado sept morts et dix-sept blessés.

(I2)- Herrera, op. cit. id. liv.8, chap.II, p.325, dit que peu avant Puerto Quemado, la troupe pizarriste découvrit un hameau indien abandonné avec " más de seis cientos pesos de oro bajo."

(I3)- "Chichama" dans la relation de Jerez -"Chinchama"- pour Gómara et l'Inca Garcilaso -"Chicamá" pour Herrera- de préférence nous retiendrons cette dernière forme en usage aujourd'hui.

(I4)- Le taret, la "broma" des Espagnols, est un mollusque perforant du bois. Il ronge le bois des navires et les pilotis en faisant des galeries à l'aide de sa petite coquille à bords coupants. Le manteau secrète du calcaire autour du tube et deux rames en forme de palettes régularisent les ouvertures siphonales. Le taret peut atteindre jusqu'à soixante centimètres de longueur. Voir "Coquillages du monde entier", petit guide publié par les éditions "Des deux coqs d'or" ed. Golden Press, New-York 1962, dessin p.155.

Mais que fit Almagro de son côté?

Parti cinq mois environ après Pizarro, et donc vers la mi-avril 1525 sur un navire construit à Panama, de plus petit tonnage que le "San Cristóbal", il emmena avec lui quelques soixante-dix hommes, des armes, des munitions, des vivres surtout (15). Il dut se trouver ou bien à l'île de la Taboga, première escale abondamment pourvue d'aliments et de bois, ou bien à Terarique, alors que son associé était sur le point de débarquer à Chicama. Il n'est donc pas surprenant que les deux navires ne se soient pas rencontrés (16). Almagro emmenait avec lui un pilote, déjà fameux et qui le devint encore plus par la suite : Bartolomé Ruiz. Il suivit à peu près la même route que Pizarro, s'arrêtant aux lieux où, selon les instructions, il trouverait des traces laissées par les expéditionnaires du "San Cristóbal": croix faite de branchage sur les plages, signes peints ou gravés sur l'écorce des arbres, restes de feux de bois... D'étape en étape, il atteignit Puerto Quemado, et là, ses compagnons et lui-même engagèrent de rudes combats contre les Indiens hostiles, décidés à chasser de leurs terres ces nouveaux envahisseurs.

Almagro donna un bel exemple de courage, mais il fut lui aussi grièvement blessé, perdit, comme nous l'avons signalé déjà, l'usage d'un oeil et de quelques doigts d'une main. C'est alors que pour venger leur chef, les Espagnols mirent le feu au village qui dès lors fut désigné sous le nom que nous lui connaissons (17).

(15)- 64 hommes pour Herrera; 70 selon Jerez et Zárate.

(16)- Jerez, op. cit. p.321: " Cuando este navío llegó a Panamá, pocos días antes había partído en seguimiento y busca del capitán Pizarro el capitán Diego de Almagro."

(17)- Gómara, op. cit. chap.108, p.2, donne à ce propos une version difficilement acceptable : "... y porque peleando le quebraron los indios un ojo y le maltrataron la gente, quemó el pueblo." On imagine mal, en effet, Almagro, dans l'état où il devait se trouver, donnant l'ordre de brûler le village. En fait, ses hommes durent le venger en mettant le feu aux paillotes indigènes avant de se retirer.

Herrera, op. cit. id. chap.12, p.331, offre une information plus circonstanciée du combat de Puerto Quemado: "... los indios, con su vocería y con sus malas cataduras que tenían en las pinturas que usaban, pusieron a los castellanos que eran bisoños en gran confusión y espanto; pero Diego de Almagro, valerosamente acometió, siguiéndole los suyos. Peleábase fuertemente de ambas partes; descargaban los indios sus arcos y tiraban sus dardos; los castellanos pegábanse con ellos, y tiraban buenas cuchilladas, y tanto los apretaron que les ganaron el balenque o estacada. Diego

Malgré ses blessures, le chef de l'expédition, demanda à Bartolomé Ruiz de poursuivre la navigation vers le Sud, désireux de retrouver le "San Cristóbal" et son ami Pizarro, mais aussi des lieux plus hospitaliers qui le dédommageraient peut-être des mésaventures passées. Le 24 Juin 1525, quelques jours après s'être arrêté à l'embouchure d'une rivière qu'on appela "Río de Baeza", du nom d'un soldat qui y trouva la mort, et où, enfin, on découvrit de l'or en grande quantité et des vivres à discrétion (18), le petite troupe espagnole atteignit le río San Juan (19), et on eut alors l'impression d'avoir découvert une région encore plus riche et plus fertile que la précédente.

Comme depuis Puerto Quemado, Almagro n'avait trouvé aucune trace des soldats de Pizarro, il décida de revenir à Panama. Dans une île de l'archipel des Perles où il fit escale, on lui apprit que ce dernier se trouvait à Chicama. Il s'y rendit aussitôt (20)

(17)- suite:"... de Almagro que haciendo tanto el oficio de sabio capitán como de valiente soldado ganaba tierra y apretaba a los indios, fue herido de un golpe de dardo en un ojo, de manera que se le quebró, y tantos indios cargaron sobre él, que aquella vez quedará muerto si un esclavo suyo, negro, no le socorriera."

(18)- Herrera, op. cit.id. p.332:" Este valle es rico de oro, muy poblado y bastecido con mucha caza."

(19)- D'après Gutiérrez de Santa Clara, op. cit. id.ibid. le río fut appelé San Juan de la Buenaventura, et ce qualificatif s'appliqua par la suite à la région environnante.

Jerez, op. cit.p.321, écrit de son côté: "... un gran río que llamaron San Juan porque en su día llegaron allí."

Girolamo Benzoni, auteur de la "Historia del mondo nuovo" ed. Venezia 1572 (fonds Paul Rivet, Bibliothèque du Musée de l'Homme de Paris) p.II7 verso : "Il Magro (sic) entró in un fiume che da lui fu nominato Santo Giovanni e benignamente fu raccolto dai paesani e gli dettero più di tre mila ducati d'oro, poi dette la volta."

(20)- Herrera, id. p.332:"... y tocando en la isla de las Perlas, supo que Nicolás de Ribera había pasado y dicho que Fernando Pizarro quedaba en Chicama, y con mucha alegría volvió a buscarle y hallándole fue grande el contentamiento con que se recibieron..."

Pizarro avait attendu longtemps à Chicama des nouvelles d'Almagro et de son envoyé auprès de Pedrarias Dávila. Malgré la fermeté de son caractère et sa profonde conviction de l'existence du pays riche en métaux précieux, il n'est pas impossible qu'il soit passé par de pénibles états dépressifs et que la confiance lui ait été rendue par son ami Almagro, comme le suggère Gómara (21). Chicama, par son paysage et son climat pluvieux et chaud, pouvait en effet décourager les plus optimistes (22).

Les deux chefs décidèrent donc d'organiser un second voyage, Almagro irait seul à Panama pour supporter le mécontentement et les blâmes du Gouverneur, et, par la même occasion, il ferait radoubler les deux navires qui, une fois en état, piqueraient droit de conserve, vers le río San Juan.

Pedrarias n'avait pas ménagé Nicolás de Ribera, et il reprochait à Pizarro d'avoir engagé tant de vies humaines dans une entreprise si peu fructueuse. Luque sut trouver des raisons qui le calmèrent et Diego d'Almagro un argument décisif et convaincant. En effet, le Gouverneur de la Castille de l'Or, s'appêtant partir pour le Nicaragua afin de châtier son délégué Francisco Hernández de Córdoba qui prétendait maintenant s'emparer du pays, avait besoin d'argent et Almagro dut lui promettre mille pesos d'or, moyennant quoi, il se retira de la Compagnie où il n'avait rien engagé, permit la poursuite de l'entreprise et accorda au chef castillan le titre de capitaine. Dès lors Almagro se trouvait être sur un pied d'égalité avec son associé extremeño (23).

(21)- Gómara, op. cit. ibid. p.3 : "... más como entendí que estaba (Pizarro) en Chinchama fuese luego allá para comunicar con él la vuelta a la tierra que había descubierto, ca le parecía bien y con oro."

(22)- Cieza de León: "Guerra de las Salinas", ed. Viuda de Rico, sans date, Madrid, chap. 42, p. 226 où après la sentence du père mercédaire Francisco Bobadilla, Almagro se plaint de l'injustice de ladite et de Francisco Pizarro, à ses hommes: "... porque yo os certifico... si este viejo tuerto que aquí veis no pusiera tanta vehemencia en el descubrimiento y con tanta solicitud no lo tratara, que Pizarro lo dejara por hacer, pues muchos saben quantas veces intentó la vuelta a Tierra Firme."

(23)- Herrera, op. cit. id. p. 334: "... aunque dijo (Pedrarias) que quería enviar compañero a Francisco Pizarro y de este vez se comenzó a publicar la ida para el Perú, y Pedrarias Dávila dio título de capitán a Diego de Almagro para que juntamente con Francisco Pizarro hiciese la empresa."

La promotion d'Almagro répondait sans doute à un voeu et à la sollicitation de ce dernier qui ne désirait en aucune façon que le gouverneur nommât un capitaine, adjoint à Pizarro, autre que lui-même (24). Pedrarias dut accéder d'autant plus facilement à la requête du futur "Mariscal" que Pizarro avait obtenu de lui une permission officielle de découverte; il ne pouvait donc s'opposer en principe à l'entreprise du Pérou, sous peine de se désavouer (25).

La nomination d'Almagro dut beaucoup déplaire à Francisco Pizarro. C'est sans doute à partir de cette époque là que les relations entre les deux hommes se refroidirent (26). Almagro comprit peut-être, grâce à des amis plus lucides que lui les objectifs tout à fait personnels et égoïstes de son associé. Quoiqu'il en soit la société devait s'établir sur des bases plus solides. Profitant de l'absence de Pedrarias, parti pour le Nicaragua afin de résoudre lui-même le problème qui le préoccupait, en Janvier 1526, Pizarro se rendit à Panama, et c'est le 10 Mars 1526 que fut dressée et signée la "carta de compañía" entre Hernando de Luque, Diego d'Almagro et Francisco Pizarro (27).

(24)- Herrera, op. cit. id. ibid. : " ... mucho sintió Pizarro que le diese compañero, y no creía que aquello hubiese salido de Pedrarias, sino que lo había procurado Diego de Almagro, pero hizo de la necesidad virtud y hubo de acomodarse al tiempo porque Diego de Almagro decía que tuvo por mejor aceptar el cargo que consentir que se le diese a otro que no fuese tan conforme y amigo suyo."

(25)- Jerez le suggère assez explicitement: op. cit. p.320: " En Panamá hubo por contradicción de Almagro y otros -sans doute le cabildo de la ville+ alcaldes y regidores-diciendo que no se debía proceder en tal viaje, de que S.Mad. no era servido. El capitán Almagro... requirió al gobernador Pedrarias que no los estorbase... porque ellos creían con ayuda de Dios, que S.Mad. sería servido de aquel viaje, y Pedrarias fue forzado consentir que hiciese gente..."

(26)- Il se peut aussi que Francisco Pizarro en voulut inconsciemment à son ami de ne pas l'avoir rejoint à temps, puisque Montenegro dut pourvoir à l'approvisionnement de sa troupe et qu'il accepta mal que l'expédition de son compagnon ait eu des résultats plus heureux que la sienne: d'une part, elle fut moins meurtrière, et rapporta, d'autre part une quantité d'or appréciable à la société quadripartite. En poussant sa navigation jusqu'au río San Juan où lui-même n'était pas parvenu, Almagro n'éveilla-t-il pas, en outre, des sentiments de jalousie chez son coassocié? Les découvertes respectives des deux chefs, les pertes humaines et les bénéfices pouvaient, par le truchement de l'administration du Darien, ou autrement, être connus du Conseil des Indes et donc de la Couronne.

(27)- M. Maticorena Estrada : "El contrato de Panamá, 1526, para el descubrimiento del Perú", in Cahiers du Monde Hispanique et Luso-Brésilien (Caravelle N°7, 1966. Numéro Spécial consacré à la première partie du Colloque International sur la "Littérature et l'Histoire du Pérou- Institut d'Etudes Hispaniques, Hispano-Américaines et Luso-Brésiliennes de l'Université de Toulouse. " Appendice" pp. 78 à 83:

"Escritura de Compañía entre Francisco Pizarro, Diego de Almagro y el Padre don Hernando de Luque, para el descubrimiento del Perú- Panamá, 10 de Marzo de 1526."

"En el nombre de la Santísima Trinidad, Padre, Hijo y Espíritu Santo, tres personas distintas y un solo Dios Verdadero y de la Santísima Virgen María, Nuestra Señora, hacemos esta compañía.

Sepan cuantos esta carta de compañía vieren como yo don Hernando de Luque, clérigo presbítero, vicario de la santa iglesia de Panamá de la una parte, y de la otra el capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro, vecinos que somos en esta ciudad de Panamá decimos que somos concertados y convenidos de hacer y formar compañía, la cual sea firme y valedera para siempre jamás de esta manera: Que por cuanto nos los dichos capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro tenemos licencia del Señor Gobernador Pedro Arias de Avila para descubrir y conquistar la tierra y provincias de los reinos llamados del Perú, que está, por noticia que hay, pasado el golfo y travesía del mar de la otra parte; y porque para haver la dicha conquista y jornada y navíos y gentes y bastimento y otras cosas que son necesarias, no lo podemos hacer por no tener dinero y posibilidad tanta cuanta es menester, y vos el dicho don Hernando de Luque nos los dais porque esta compañía la hagamos con vos por iguales partes: somos concertados y convenidos de que todos tres hermanablemente, sin que haya de haber ventaja más el uno que el otro, ni el otro que el otro de todo lo que se descubiere, ganare y conquistare, y poblar en los dichos reinos y provincias del Perú, y por cuanto vos el dicho Hernando de Luque nos disteis y ponéis de puesto por vuestra parte en esta dicha compañía para gastos de la armada y gente que se hace para la dicha jornada y conquista del dicho reino del Perú, veinte mil pesos en barras de oro, y de a cuatrocientos y cincuenta maravedís el peso, los cuales los recibimos luego en las dichas barras de oro que pasaron de vuestro poder al nuestro, en presencia del escribano de esta carta, que lo valió y montó; y yo Hernando del Castillo doy fé, que los vide pesar los dichos veinte mil pesos en las dichas barras de oro y los recibieron en mi presencia los dichos capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro, y se dieron por contentos y pagados de ella. Y nos los dichos capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro ponemos de nuestra parte en esta dicha compañía la merced que tenemos del dicho señor gobernador, y que la dicha conquista y reino que descubriéremos de la tierra del dicho Perú, que en nombre de S.M. nos ha hecho, y las demás mercedes que nos hiciere y acrecentare S.M., y los de su Consejo de las Indias, de aquí adelante, para que de todo gocéis y hayáis vuestra tercera parte, sin que en cosa alguna hayamos de tener más parte cada uno de nos, el uno que el otro, sino que hayamos de todo ello partes iguales. Y más ponemos en esta dicha compañía nuestras personas y el haber de haver la dicha conquista y descubrimiento con asistir con ellas en la guerra todo el tiempo que se tardare en conquistar y ganar y poblar el dicho reino del Perú, sin que por ello hayamos de llevar ninguna ventaja y parte más de la que vos el dicho don Hernando de Luque llevaredes, que ha de ser por iguales partes todos tres, así

(27)- suite: "... de los aprovechamientos que con nuestras personas tuviéremos y ventajas de las partes que nos cupieren en la guerra y en los despojos y ganancias y suertes que en la dicha tierra del Perú hubiéremos y gozaremos y nos cupieren por cualquier vía y forma que sea, así a mí el dicho capitán Francisco Pizarro como a mí Diego de Almagro, habéis de haber de todo ello, y es vuestro, y os lo daremos bien y fielmente, sin defraudaros en cosa alguna de ello, la tercera parte, porque desde ahora en lo que Dios Nuestro Señor nos diere, decimos y confesamos que es vuestro y de vuestros herederos y sucesores, de quien en esta compañía sucediere y lo hubiere de haber, en vuestro nombre se lo daremos y le daremos cuenta de todo ello a vos, y a vuestros sucesores, quieta y pacíficamente, sin llevar más parte cada uno de nos que vos el dicho Hernando de Luque y quien vuestro poder hubiere y le perteneciere; así de cualquier dictado y estado de señorío perpétuo, o por tiempo señalado que S.M. nos hiciere merced en el dicho reino del Perú, así a mí el dicho capitán Francisco Pizarro, o a mí el dicho Diego de Almagro, o a cualquiera de nos, sea vuestro el tercio de toda la renta y estado y vasallos que a cada uno de nos se nos diere y hiciere merced, en cualquier manera o forma que sea en el dicho reino del Perú por vía de estado, o renta, repartimiento de Indios, situaciones, vasallos, seáis señor y gocéis de la tercia parte de ello como nosotros mismos, sin adición ni condición alguna, y si la hubiere y alegáremos, yo el dicho capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro, y en nuestros nombres nuestros herederos, que no seamos oídos en juicio ni fuera dél, y nos damos por condenados en todo y por todo como en esta escritura se contiene, para lo pagar y que haya efecto. Y yo el dicho don Hernando de Luque hago la dicha compañía en la forma y manera que de suso está declarado, y doy los veinte mil pesos en buen oro para el dicho descubrimiento y conquista del dicho reino del Perú, a partida y ganancia, como Dios Nuestro Señor sea servido, y de lo sucedido en el dicho descubrimiento de la dicha gobernación y tierra he yo de gozar la tercera parte, y la otra tercera para el capitán Francisco Pizarro, y la otra tercera para Diego de Almagro, sin que el uno lleve más que el otro, así de estado de señor, como de repartimientos de Indios perpétuos, como de tierras, solares, y heredades, como de tesoros y escondrijos encubiertos, como de cualquier riqueza o aprovechamiento de oro, plata, perlas, esmeraldas, diamantes y rubíes, y de cualquier estado y condición que sea, que los dichos capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro hayáis y tengáis en el dicho reino del Perú, me habéis de dar la tercera parte. Y nos el dicho capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro decimos que aceptamos la dicha compañía y la hacemos con el dicho don Hernando de Luque de la forma y manera que lo pide él y declara, para que todos por iguales partes hayamos en todo y por todo, así de estados perpétuos que S.M. nos hiciere mercedes en vasallos o Indios, o en otras cualesquiera rentas, goce el derecho don Hernando de Luque, y haya la dicha tercia parte de todo ello enteramente, y goce de ello como cosa suya desde el día que S.M. nos hiciere cualesquiera mercedes como dicho es. Y para mayor verdad y seguridad de esta escritura de compañía y de todo lo en ella contenido, y que os acudiremos y pagaremos nos los dichos capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro a vos, el dicho Hernando de Luque con la tercia parte de todo lo que se hubiere y descubriere y nosotros hubieremos por cualquier vía y forma que sea; para mayor fuerza de que lo cumpliremos como en esta escritura se contiene, juramos a Dios Nuestro Señor y a los santos Evangelios, donde

(27)- suite: "... más largamente son escritos y están en este libro Misal donde pusieron sus manos el dicho capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro, hicieron la señal de la cruz en semejanza de esta con sus dedos de la mano, en presencia de mi el presente escribano, y dijeron que guardarán y cumplirán, esta dicha compañía y escritura en todo por todo, como en ello se contiene, so pena de infames y malos cristianos, y caer en caso de menos valer, y que Dios se lo demande mal y caramente; y dijeron el dicho capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro, amén; y así lo juramos y le daremos el tercio de todo lo que descubriéremos y conquistaremos; poblaremos en el dicho reino y tierra del Perú, y que goce de ellos como nuestras personas, de todo aquello en que fuere nuestro y tuviéremos parte como dicho es en esta dicha escritura; y nos obligamos de acudir con ello a vos el dicho Hernando de Luque, y a quien en vuestro nombre le perteneciere y hubiere de haber, y les daremos cuenta con pago de todo ello, cada y cuando que se nos pidiere, hecho el dicho descubrimiento y conquista y población del dicho reino y tierra del Perú; y prometemos que en la dicha conquista y descubrimiento nos ocuparemos y trabajaremos con nuestras personas, sin ocuparnos en otra cosa hasta que se conquiste la tierra y se ganare, y si no lo hiciéremos seamos castigados por todo rigor y justicia por infames y perjuros, seamos obligados a volver a vos el dicho Hernando de Luque los dichos veinte mil pesos de oro que de vos recibimos. Y para cumplir y pagar y haber por firme todo lo en esta escritura contenido cada uno por lo que le toca, renunciaron todas y cualesquier leyes y ordenamientos y pragmáticas y otras cualesquier constituciones, ordenanzas, que esten hechas en su favor, y cualesquiera de ellos, para que, aunque las pidan y alegue que no les valga. Y valga esta escritura dicha, y todo lo en ella contenido, y traiga aparejada y debida ejecución así en sus personas como en sus bienes, muebles y raíces habidos y por haber; para lo cumplir y pagar, cada uno por lo que le toca, obligaron sus personas y bienes habidos y por haber según dicho es, y dieron poder cumplido a cualesquier justicias y jueces de S.M. para que por todo rigor y más breve remedio de derecho les compelan y apremien a lo así cumplir y pagar, como si lo que dicho es fuese sentencia definitiva de juez competente pasada en cosa juzgada; y renunciaron cualesquier leyes, fueros y derechos que en su favor hablan, especialmente la ley que dice: Que general renunciación de leyes no valga. Que es fecha en la ciudad de Panamá a diez días del mes de Marzo, año del nacimiento de nuestro Salvador Jesúscrito de mil quinientos veinte y seis años. Testigos que fueron presentes a lo que dicho es, Juan de Panés y Alvaro de Guijo (ou de Quiro) y Juan de Vallejo, vecinos de la ciudad de Panamá, y firmó el dicho don Hernando de Luque y porque no saben firmar el dicho capitán Francisco Pizarro y Diego de Almagro firmaron por ellos en el registro de esta carta Juan de Panés y Alvaro de Guijo a los cuales otorgantes yo el presente escribano doy fe que conozco. Don Hernando de Luque; - A su ruego de Francisco Pizarro - Juan de Panés; y a su ruego de Diego de Almagro - Alvaro de Guijo y yo Hernando del Castillo, escribano de S.M., y escribano público y del número de esta ciudad de Panamá, presente fui al otorgamiento de esta carta, y la hice escribir en estas cuatro fojas con ésta, y por ende hice aquí mi signo a tal entestimonio de verdad. Hernando del Castillo, escribano público".

Selon les clauses de l'acte passé par-devant le notaire officiel de Panama Hernando del Castillo:

19)- Hernando de Luque avançait 20.000 pesos d'or en barres à quatre cent cinquante maravédis le peso: ses deux coassociés reconnaissant qu'ils n'apportaient, quant à eux, aucun argent puisqu'ils en étaient tout à fait démunis:

"Nous ne pouvons entreprendre (ladite conquête et le voyage) n'ayant ni argent ni disponibilités indispensables...", (a) mais en contrepartie ils engageaient leurs personnes pour la découverte et la conquête du Pérou:

"Et, en outre, nous engageons dans ladite compagnie nos personnes et promettons de réaliser la conquête et la découverte précitées en prenant part aux combats pendant tout le temps que pourrait durer la conquête et le peuplement du royaume du Pérou susnommé" (b)

22) - Chacun des trois membres de la Compagnie devait bénéficier, d'une manière égale, des faveurs royales ou de celles que pourrait accorder son Conseil des Indes, et aurait droit au tiers des biens acquis par troc ou de toute autre manière, et aussi aux butins de guerre:

"...chacun recevra une part égale, tant des profits que nous pourrions tirer et des parts qui nous reviendraient au cours de la guerre et des butins, gains et capitaux que dans ledit pays du Pérou nous pourrions acquérir pour en jouir et vous reviendraient de quelque forme et manière que ce soit....sans vous frustrer aucunement du tiers...(c)

Cette clause sera spécifiée d'une façon plus concrète dans un alinéa subséquent :

"...sans que l'un acquière plus que l'autre pour tout domaine seigneurial, "repartimiento" d'Indiens à perpétuité, biens fonds, terrains à bâtir, trésors et cachettes secrètes, et toute richesse ou apport en or, argent, perles, émeraudes, diamants et rubis de quelque nature ou caractère que ce soit...." (d)

32) - Vu son état ecclésiastique, Hernando de Luque pouvait céder sa part à toute personne jouissant de sa procuration:

"...(à) qui disposerait de votre mandat ou pourrait en disposer..." (e)

42) - Pour donner plus de solennité audit contrat, Francisco Pizarro et Diego d'Almagro jurèrent par-devant Dieu et les

Saints Evangiles de le respecter dorénavant et sans restriction; à cet effet, ils firent une croix de leur main droite sur le missel que leur présenta leur coassocié, affirmant qu'ils respecteraient et la Compagnie et le document notarié: "...sous peine de passer pour infâmes et pour mauvais chrétiens et tenus pour hommes deshonorés. Et que Dieu vous le fasse payer dûrement et chèrement et le dit capitaine Pizarro et Diego d'Almagro répondirent amen" (§).

Or, nous le verrons par la suite, ces deux hommes commirent un parjure au moment du partage de la rançon d'Atahualpa et tous deux payèrent "durement et chèrement" ce faux serment.

Le contrat du 10 Mars 1526 fut passé officiellement par-devant Hernando del Castillo "notaire officiel de sa Majesté, en la ville de la Asunción de Panama", en présence des trois intéressés assistés de trois témoins: Juan de Vallejo, Juan de Panés, alcalde, et Alvaro de Quiro, les deux derniers signant respectivement pour Francisco Pizarro et Diego d'Almagro, illettrés l'un et l'autre. 2

2 2
La deuxième expédition dut commencer tout de suite après la signature du contrat et dès que les deux navires furent remis en état. Bien qu'elle n'ait pas été fixée dans le temps par les chroniqueurs, nous pouvons la situer dans la deuxième quinzaine de mars. Pizarro qui ne voulait pas perdre de temps, était sûrement impatient de connaître le río San Juan découvert par son compagnon et il ne voulait pas non plus affronter de tempête; l'expérience de la navigation dans les eaux du Pacifique ayant permis aux pilotes de déterminer que la meilleure saison pour entreprendre le voyage vers le Sud, se situait de janvier à mars, les vents soufflant alors du Nord au Sud, tandis qu'il se produisait un véritable renversement dans les mois suivants (28)

Les deux navires durent partir ensemble de Panama et non pas de Chicama comme le supposent, Gómara, Herrera et après eux l'Inca Garcilaso de la Vega (29). Ils avaient été radoubés

(28) - M. Ballesteros indique (op.cit.chap.3 p. 72) que le départ se fit avant septembre 1526, ce qui laisserait supposer qu'il put avoir eu lieu en pleine mauvaise saison.

à Panama (30) et c'est donc de ce port qu'ils firent voile avec cent vingt hommes (Jerez dit à tort cent dix), des chevaux en plus grand nombre, des armes, des munitions et des vivres, en quantité suffisante, pensaient-ils, pour atteindre leur but. A l'instigation de l'astucieux Pizarro, croyons-nous, les deux chefs, avaient dû décider de laisser les hommes de la première expédition à Chicama, assurés ainsi d'éviter toute défection qui n'aurait pas manqué de se produire à Panama, entraînant de graves préjudices à l'entreprise. Ils s'arrêtèrent à Chicama afin de les rembarquer et comme ils étaient une cinquantaine, la troupe comprenait au total le nombre mentionné par l'auteur de la "Verdadera relación de la conquista del Perú", soit cent soixante-dix chrétiens et un nombre indéterminé d'Indiens de service pris dans les divers "repartimientos" employés à bord et à terre, à toutes sortes de travaux pénibles, et surtout au transport des charges après les débarquements opérés grâce à trois canots, (deux sur le "Sain Critóbal" de plus grand tonnage, un sur l'autre navire dont le nom ne nous a pas été conservé) qui pouvaient contenir vingt hommes respectivement. Les chefs perdirent-ils un temps précieux à reconnaître la côte avant le río San Juan de la Buenaventura, comme le croit Jerez ? Non, sans doute. Ils durent descendre, quelques dix jours au plus après Chicama, à l'embouchure d'un rio appelé "Cartagena", tout près du río San Juan, afin de surprendre les habitants d'un pueblo établi sur l'une de ses berges, et là, ils s'emparèrent, par surprise, d'un beau butin en or de bas aloi (31). Mais comme il

(29) - Jerez, qui aurait pu nous préciser et la date et le lieu de départ de cette deuxième expédition, ne dit rien d'autre que ceci! "Los dos capitanes partieron en sus navíos con ciento y setenta hombres", op.cit.p. 321.

(30) - Etant donné que l'entreprise ne disposait pas de fonds avant la signature du contrat du 10 mars 1526, qu'il fallut ne pas engager de dépenses superflues, mais au contraire utiliser au mieux les vingt mille pesos prêtés par Hernando de Luque, il est hors de doute, pour nous, que les capitaines n'achetèrent pas comme l'affirme W.H. Prescott (op. cit. p. 145) deux navires plus grands que les précédents: "Two vessels were purchased, larger and every way better than those employed on the former occasion"

fut décidé d'organiser une "entrada" à l'intérieur du pays, on s'aperçut bien vite de la difficulté de l'entreprise qui s'avéra quasiment impossible. La contrée était couverte d'une forêt inextricable coupée de nombreuses rivières et de marécages (32). Pizarro, après en avoir délibéré avec Almagro et les principaux capitaines, comme il avait coutûme de le faire chaque fois que les circonstances l'exigeaient (puisque le rivage de la Buenaventura semblait assez riche pour permettre un séjour prolongé d'une grande partie de la troupe), décida que lui y demeurerait, tandis que le capitaine Almagro retournerait à Panama afin de recruter à nouveau des hommes et reviendrait, dans les meilleurs délais, avec des renforts, ce qui permettrait la poursuite active de l'expédition. Pendant ce temps, le pilote Bartolomé Ruiz partirait pour une mission de découverte vers le Sud.

Pizarro était persuadé que d'Eldorado qui paraissait s'éloigner comme un mirage, finirait bien par devenir une réalité tangible. Bartolomé Ruiz, originaire de Moguer, était un excellent pilote; il fut, nous le savons, le premier à avoir poussé la découverte de la côte pacifique jusqu'au rio San Juan (première expédition d'Almagro) et seul, maintenant, n'obéissant plus qu'à sa propre initiative, il fut non seulement le premier européen à passer l'Equateur dans ce sens en longeant les côtes pacifiques mais encore à atteindre les limites septentrionales de l'empire des Incas, puisqu'il atteignit le cap Pasado ou Pasao (s), lequel se trouve à 1250' au sud du rio Ancasmayu (rivière bleue) ou Santiago, selon les Espagnols, qui constituait la frontière nord du Tawantinsuyu à l'époque de Huaina-Capac et de ses fils Atahualpa et Huascar. C'est après l'avoir légèrement dépassé

(31) - Herrera, op. cit. id, chap, 13, p. 335; "Partiendo estos capitanes de Chicama, llegaron a un río que llamaron de Cartagena, cerca del río de San Juan, y pasando adelante, salieron de las canoas "algunos" (sic) castellanos (sans doute une soixantaine); dieron de repente en un pueblo de los del río de San Juan, tomaron quince mil pesos de oro bajo; hallaron bastimentos, prendieron algunos indios con que se volvieron a los navios alegres, porque hallaban tierra rica".

(32) - Herrera, op. cit. ibid. pp. 335-336: "...que no se podía andar sino por agua".

- de là le nom - qu'il revint à son point de départ où , il retrouva, avec joie Francisco Pizarro et ses compagnons. Pour effectuer ce voyage, aller et retour, il mit soixante dix jours (33). En cours de route, il reconnut l'île de la "Gorgona" et, plus au sud, l'île du "gallo" qui, l'une et l'autre allaient bientôt jouer un rôle dans l'histoire de la découverte, la baie de San Mateo et le cap San Francisco. Nous n'insisterons pas davantage sur ces points et d'autres qui furent découverts par ce pilote et où par mesure de prudence il se garda bien de débarquer.

C'est après avoir passé l'embouchure du río Santiago et vraisemblablement après avoir doublé le cap San Francisco, au large de Coaque, qu'une vision étrange et inattendue allait frapper les regards des Espagnols. Une embarcation basse, à voile latine , cinglait vers le navire; c'était la première fois, depuis la découverte de l'Amérique par Colón, que les sujets castillans voyaient un tel bateau (34) , puisque les Mexicains eux-mêmes ignoraient ce mode^{de}/propulsion.

En fait, il s'agissait d'un radeau formé de troncs d'un bois très léger, - désigné aujourd'hui sous le nom de "balsa" (35) - , guidé par un timon grossier. Il pouvait se mouvoir à la

(33) - Jerez, op.cit.p. 321: "El navío que fue a descubrir (on notera en passant que Bartolomé Ruiz n'est pas nommé par le secrétaire du futur gouverneur du Pérou) volvió a cabo de setenta días al río de San Juan".

(34) - Herrera, op.cit.ibid, pp.336-337: "Pasó descubriendo hasta Coaque, y caminando por la derrota del Poniente, reconoció por alta mar una vela latina de tan gran bulto que le pareció caravela, cosa que tuvieron por muy extraña, y al fin hallaron que era balsa, y la tomaron con dos muchachos y tres mujeres....mostraban lana hilada y por hilar de sus ovejas, de las cuales decían que eran tantas que cubrían los campos, nombraban muchas veces al rey Guayna~~na~~sapa (sic) y al Cuzco adonde había mucho oro y plata".

(35) - Bernabé Cobo, - Historia del Nuevo Mundo, B.A.E. tome 91, Liv.6 chap. 124, p. 283 - donne une description de l'arbre à balsa; titre du chapitre: "Del palo de balsa" - "Si unas maderas se estiman por ser duras y pesadas, no por eso se desechan las blandas y livianas, porque para diferentes usos se requieren de contrarias cualidades, tal es la que llamamos en estas Indias, palo de balsa, porque se hacen de ella buenas balsas. El árbol es grande y en algunas partes crece más que los mayores nogales; su hoja se parece a la del laurel; no echa fruto, sino

voile ou à la rame. Zárate nous en donne une description des plus pittoresques (36).

La découverte du radeau incaïque fut d'une extrême importance. Elle confirmait les relations des caciques du Darien à Vasco Nuñez de Balboa: l'existence vers le Sud d'une nation civilisée et riche. Les Indiens qui furent pris par les Espagnols, des enfants et des femmes qui ne purent s'enfuir comme les autres passagers, assez vigoureux pour le faire, n'étaient pas nus comme les naturels des régions connues jusque là. Ils portaient des tuniques plus ou moins longues selon le sexe, faites d'une étoffe de coton aux couleurs bigarrées, de tissage délicat, portant des figures géométriques, des oiseaux, des animaux, des poissons, des fleurs et des plantes stylisées. En outre, le pilote et ses marins s'emparèrent d'un butin consistant en objets et bijoux divers d'argent et d'or, en tissus de laine et de coton, en céramique (37). Mais

(35)- suite: "una agallas o botoncillos como los de la yara. Su madera es tan blanda y fofa, que cuando se corta este árbol, a cada golpe se entra toda la hacha por el tronco. De sus maderos, después de secos, se hacen en muchas partes de este reino balsas para navegar por la mar y por los ríos; las cuales por ser de madera tan liviana, son muy ligeras. Suple esta madera a falta de corcho, que no hay en esta tierra sino lo que se trae de España. La corteza de este árbol es gruesa como dos dedos, y secándola entera de arriba abajo, hacen de ella, después de mojada, fuertes sogas. También esta corteza, golpeándola bien, sirve a los indios y negros de vestido, porque queda delgada y a manera de red; y para que cubra bien el cuerpo, le dan dos o tres dobleces."

(36)- Zárate: "Historia del Descubrimiento y de la Conquista del Perú", B.A.E., tome 26, chap.6, p.466: "Estas balsas, son hechas de unos palos largos y livianos, atados sobre otros dos palos, y siempre los de encima son nones, comúnmente cinco, y algunas veces siete o nueve, y el de el medio es más largo que los otros, como pértigo de carreta, donde va sentado el que rema; de manera que la balsa es hechura de la mano tendida, que van menguando los dedos y encima hacen unos tablados por no mojarse. Hay balsas en que caben cincuenta hombres y tres caballos; navegan con la vela y con los remos, porque los indios son grandes marineros dellas."

(37)- W.H.Prescott, op. cit. liv.2, chap.2, p.148: note 2: "In a short notice of this expedition, written apparently at the time of it or soon after, a minute specification is given of the several articles found in the balsa; among them are mentioned vases and mirrors of burnished silver and curious fabrics cotton and wollen."

Voir aussi la relation tirée de la bibliothèque impériale de Vienne, dénommée "Relación Sámano-Jerez" par Raúl Porras Barrenechea: "... traían muchas piezas de plata y oro para el adorno de las personas para hacer rescate con aquellos con

ce qui retint surtout leur attention ce fut des sortes de balances romaines qu'on méconnaissait dans toutes les autres régions civilisées des Amériques, celles des Aztèques et des Mayas Quichés.

Grande fut la joie de la troupe qui attendait au rio San Juan et elle dut être débordante chez Francisco Pizarro, qui voyait enfin son rêve se réaliser.

Pour poursuivre l'expédition, il fallait attendre le retour d'Almagro. Cela ne se fit pas sans souffrances pour beaucoup de ces hommes; certains périrent sous les dards et les flèches des naturels quand ce ne fut pas de maladie (38).

o

o

o

Almagro dut arriver dans les parages de Panama vers le mois de Juillet ou d'Août 1526. Mais il préféra s'arrêter dans une île -sans doute la Taboga- proche de la ville, n'osant pas se présenter au nouveau gouverneur de la Castille de l'Or: Pedro de los Ríos, nommé dans ses nouvelles fonctions par Ordonnance Royale en date du 28 Octobre 1525 et arrivé au Darien quand Pedrarias

(37)- suite: "... quienes iban a contratar, en que intervenían coronas y diademas y cintos y puñetes y armaduras como de piernas y petos y tenazuelas y cascabeles y sartas y mazos de cuentas -les quipús- y rosicleres (alliage d'argent, d'arsenic et de soufre) y espejos guarnecidos de la dicha plata y tazas y otras vasijas para beber y traían muchas mantas de lana y algodón, y camisas y aljubas y alcáceres (sic) y alaremes (sic) (s.d. alamares) y otras muchas ropas, todo lo más de ello muy labrado de labores, muy ricos de colores de grana y carmesí y azul y amarillo, y de todas otras colores de diversas maneras de labores y figuras de aves y animales, y pescados, y arboledas y traían unos pesos chiquitos de pesar oro como hechuras de romanas, y otras muchas cosas."

(38)- Herrera, op. cit. id. ibid. p.337: "Aguardaban los castellanos a Diego de Almagro sufriendo mucha pesadumbre porque morían algunos y otros adolecían, y a los sanos se acababa la paciencia de verse en tan perversa tierra; y al pasar de los ríos perecían otros, comidos de los caimanes." Dans ce passage, Herrera nous raconte comment quatorze Espagnols qui s'étaient aventurés sur un canot en amont d'une rivière, furent impitoyablement tués par des Indiens dans le lit d'un fleuve, resté à sec après la marée descendante.

Dávila se trouvait précisément au Nicaragua. Pedro de los Ríos, cordouan d'origine, venait en compagnie d'un certain Juan de Salmerón "Alcalde mayor y juez de residencia" (39) en remplacement de l'indésirable Pedrarias. Le futur "Mariscal" du Pérou pensa à tort, que Pedro de los Ríos ferait des difficultés pour la poursuite de l'entreprise du "Levante" (40). Or, il avait reçu des instructions du Conseil des Indes à ce sujet; il était question de respecter les accords passés entre Francisco Pizarro et son prédécesseur au gouvernement du Darien, confirmés par la Cour. Prudemment, Almagro écrivit à Hernando de Luque, son associé, et lui relata les péripéties de l'expédition, l'or rapporté qui servirait à recruter de nouveaux renforts pour atteindre l'Eldorado que l'on devinait tout proche. C'est seulement après avoir reçu la réponse du "maestrescuela", qu'il fit rédiger une relation identique destinée à Pedro de los Ríos. Luque s'employa, fort probablement, à faciliter l'entrevue des deux hommes (41). Herrera s'avance trop, sans doute, quand il dit que l'on fit état des pertes en hommes subies depuis le début de la seconde expédition. On dut, évidemment, passer ce fâcheux détail sous silence, pour éviter toute contradiction, puisque la licence fut accordée, sans réserve par le gouverneur qui alla, en personne, recevoir le capitaine castillan au débarcadere.

(39)- Le grand chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo, ami de Diego d'Almagro, dont la vie avait été sérieusement menacée au Darien, partit pour la métropole afin de dénoncer les méfaits commis par Pedrarias. Il écrivit un mémorial au roi dont le contenu essentiel est le suivant: "Primeramente ha de saber V.Med. que la mucha edad de Pedrarias, y su mucha codicia y poca constancia, no son de calidad que así en poco espacio se puedan decir, ni el daño que el servicio de Dios y del Emperador, y aquella tierra han recibido por su culpa y mala gobernación; porque ningún celo, ni obra se conoce de este hombre para semejante cargo; todo su fin es adquirir dineros y perlas para sí, por cualquier vía que pueda, sin otro respeto." (cité par Mario Hernández Sanchez-Barba in Historia Universal de América, tome Ier, ed. Guadarrama, Madrid 1963, pp.354-355.)

(40)- Elle fut désignée de la sorte jusqu'au début de la troisième expédition; alors, elle devint d'abord "la empresa de Tumbes y del Perú" pour devenir par la suite "la empresa del Perú."

(41)- D'après Gonzalo Fernández de Oviedo, (op. cit. 3ème partie, liv.5, chap.2, p.II.) cette entrevue eut lieu en Septembre 1526: "Esto era en el mes de septiembre". Almagro demeura environ quatre mois à Panama pour préparer son retour au río San Juan. Selon le même auteur il fit voile vers le Sud le 8 Janvier 1527, emmenant avec lui cinquante hommes (sans compter les Indiens), des

Janvier était propice au voyage vers le Sud, Almagro retrouva son compagnon vers le quinze du même mois, au plus tard. Et le départ vers les régions découvertes par Bartolomé Ruiz ne fut certainement pas trop retardé. Tous étaient désireux de quitter au plus tôt la Buenaventura. Cependant, au lieu de cingler droit sur le cap Pasado, on procéda à divers débarquements, avec l'intention de râtisser la côte et de prélever d'éventuels butins intéressants. Le rivage demeurerait inhospitalier. On débarqua à l'île du "gallo" (42), où la troupe resta quinze jours; on voulut aussi reconnaître une rivière; malheureusement, en passant la barre, un canot chavira et cinq soldats périrent noyés. Puis on naviga jusqu'à la baie de San Mateo où les ennuis ne cessèrent pas; bêtes et hommes étaient harcelés, sans trêve, par des nuées de moustiques. Pour éviter leur piqure et donc la malaria, les Espagnols et les Indiens s'enterraient dans le sable "jusqu'aux yeux". Enfin, après avoir longé la côte, la troupe passa le río Esmeralda ainsi appelé à cause des riches mines de cette pierre précieuse qui existaient à proximité, puis elle arriva à Tacamez (aujourd'hui Atacamez en Equateur) (43).

Tacamez apparut aux Espagnols comme une terre promise. Gómara la qualifie de "terre sans palétuviers, abondante en maïs et en aliments" (44). Si l'on admet la version de Jerez, les découvreurs (45) qui s'étaient avancés après avoir débarqué à une lieue de la localité, furent accueillis par plus de dix mille Indiens sur le pied de guerre qui, voyant " que les chrétiens ne leur voulaient pas de mal, ni ne désiraient leur prendre leurs biens, mais leur parlaient de paix avec beaucoup de douceur... ils cessèrent de les attaquer", mais on comprend vite que le chroniqueur

(41)- suite: ...chevaux, des vivres et l'attirail habituel. Nous admettons ce nombre avancé par Jerez; Herrera le réduit à quarante, tandis qu'il est de quatre-vingt pour Gómara.

(42)- Girolamo Benzoni, op. cit. p.II8, recto: " que per haver una punta a modo d'un gallo, gli Spagnuoli gli hanno posto tal nome."

(43)- W.H.Prescott, op. cit, id, chap.3, p.I53: " Here, too, was the fair River of Esmeralda, so called from the quarries of the beautiful gem on its borders, from which the Indian monarchs enriched their treasury."

(44)- Gómara, op. cit. chap.I09, p.4: " tierra sin manglares y de mucho maiz y comida."

(45)- Jerez, op. cit. p.32I: "... que no les querían hacer mal los cristianos, ni tomarles de sus bienes, antes con mucho amor (1) tratándoles de paz... dejaron de les hacer guerra."

altère la vérité historique, puisqu'il ajoute, peu après: " Il sembla aux capitaines et aux autres Espagnols, vu leur petit nombre, qu'ils ne tiraient aucun profit de cette contrée, puisqu'ils ne pouvaient résister aux Indiens."

Il faudrait plutôt croire que ce départ presque immédiat de Tacamez fut davantage dû à l'hostilité des naturels qu'à leurs bons sentiments à l'égard des étrangers. Ils la manifestèrent avant le débarquement (46) qui eut lieu tout de même, car les découvreurs barbus devaient à tout prix se ravitailler en eau et en aliments frais. Des rapports s'établirent entre les nouveaux venus et les Indiens, et ils furent gâtés par le comportement des chrétiens qui poussèrent trop loin leurs exigences (47); une attaque indienne était imminente; les Espagnols étaient prêts à la repousser, quand se produisit un incident inattendu, prodigieux pour les naturels et qui leur fit prendre une fuite éperdue (48).

(46)- D'après la version Sámano-Jerez, note W.H.Prescott op. cit. chap.2, p.153: " But here again they (Spaniards) were doomed to be disappointed by the warlike spirit of the people who, conscious of their own strength, showed no disposition to quail before the invaders. On the contrary, several of their canoes shot out, loaded with warriors, who, displaying a gold mask as their ensign, hovered round the vessels with look of defiance, and, when pursued, easily took shelter under the lee of the land."

Gómara, op. cit. id. ibid; décrit la merveilleuse impression causée sur les Espagnols par les habitants de Tacamez: "... los de allí, écrit-il, traían sembradas las caras de muchos clavos de oro, ca se las horadan por muchos lugares y meten un grano o clavo de oro por cada agujero, muchos meten turquesas y finas esmeraldas."

L'Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.8, pp.35-36, répète à peu près cette version sans en indiquer la source. Cette description inattendue et brillante n'est rapportée par aucun autre chroniqueur.

(47)- Malgré l'affirmation de M. Ballesteros (op. cit. chap.3, p.55), les Espagnols ne furent pas attaqués par les habitants de Tacamez, et pas un chroniqueur, (même Jerez), ne l'affirme. Voici ce qu'écrit M. Ballesteros: "Pero esta visión de paz se tornó inmediatamente hostil ya que los castellanos fueron atacados por diez mil indios -al decir de los cronistas- que intentaban echarlos de la costa. Jerez, le seul chroniqueur à évaluer les indiens au nombre de dix mille, n'affirme rien de pareil."

(48)- W.H.Prescott, op. cit. id.p.153-154: " and it might have gone hard with the Spaniards, hostilely pressed by their resolute enemy so superior in numbers, but for a ludicrous accident reported by the historians as happening to one of the cavaliers. This was a fall from his horse, which so astonished the barbarians, who were not prepared for this division of what seemed one of the same being into two, that, filled with consternation, they fell back

L'alerte dut être chaude, puisque d'après la version appelée aujourd'hui Sámano-Jerez, si cet incident ne s'était pas produit, tous les chrétiens auraient été massacrés.

Le séjour à Tacamez, terre fertile et moins malsaine que les précédentes, ne pouvait, en conséquence, être envisagé. Francisco Pizarro décida alors de renvoyer, une fois de plus, son associé à Panama pour obtenir de nouveaux renforts. Almagro, qui ne pouvait pas encourir cette fois un refus catégorique de Pedro de los Ríos, ni se voir exposé aux difficultés créées par la municipalité et ses propres créanciers, refusa cette mission. Mieux valait, selon lui, trouver une région plus accueillante. Pizarro insistait, et devant l'opposition réitérée de son associé, il en vint à lui reprocher d'ignorer les souffrances de la découverte, son rôle s'étant borné jusque là à remplir, imparfaitement, ses fonctions de pourvoyeur. Le capitaine castillan répliqua qu'il préférerait rester désormais avec les hommes. La discussion s'échauffa; ils en virent tous deux à dégainer leurs épées, mais tout rentra dans l'ordre, grâce à l'intervention du trésorier Nicolás de Ribera et du pilote Bartolomé Ruiz.

Cependant Almagro céda; il repartirait pour la capitale du Darien, tandis que la troupe l'attendrait plus au Nord, dans l'île du Gallo. Mais la plupart des soldats étaient mécontents; ils disaient, non sans raison, qu'on les retenait en captivité, puisque les chefs s'opposaient à leur départ (49).

Les deux navires s'arrêtèrent l'un après l'autre, et à quelques jours de distance à l'île du Gallo, située en face de la pointe septentrionale de la rade de Tumaco (22 de latitude Nord), et au-delà donc de la frontière Nord du Tawantinsuyu. On fit débarquer les hommes; Almagro s'en alla, et prit soin de détruire toutes les lettres qui lui furent remises par eux.

(48)- suite: "... and left a way open for the christians to regain their vessels."

(49)- Les hommes restés à l'île du Gallo n'étaient pas au nombre de plus de 250 comme l'affirme, sans preuve, l'Inca Garcilaso (op. cit.id.chap.8, p.36), mais moins d'une centaine. Voir Herrera (Década 3a, liv.IO, chap.3, p.436), mieux informé, pour qui il n'étaient pas plus de 85, ce qui laisse supposer, compte-tenu du renfort amené par Almagro, que depuis Chicama, dans l'espace d'un an environ, une centaine d'hommes étaient morts, soit de maladie, soit sous les coups des Indiens, sur les côtes hostiles depuis le río San Juan jusqu'à Tacamez.

L'Inca Garcilaso de la Vega met, fort injustement, sur le compte du capitaine castillan, l'intention délibérée et impitoyable de ne ramener personne avec lui au Darien, hormis quelques compagnons indispensables à l'accomplissement de sa délicate mission (50).

Les deux mesures prises à l'encontre des malheureux expéditionnaires qui voulaient sortir de l'enfer du Pérou : empêchement de revenir à Panama et destruction des lettres de doléance, doivent être imputées aux deux capitaines, sans discrimination.

Quelques jours après le départ de son associé, Pizarro envoya vers la capitale panaméenne, le second navire avec le "veedor" (inspecteur du quint), Carballo. Cette disposition répondait, pensons-nous, à une mesure de prudence. Il est vraisemblable qu'on laissa entendre, jusqu'au dernier moment, aux hommes qu'ils seraient ramenés à Panama; la résistance, fraccionnée de la sorte, s'avèrerait inopérante et Carballo pourrait ramener de son côté des renforts supplémentaires. Et qui sait s'il ne fut pas chargé de surveiller le capitaine Almagro?

2

2

2

Almagro n'avait pas tort d'appréhender d'éventuelles difficultés de la part de Pedro de los Ríos et de l'Administration royale et municipale de la capitale de la Castille de l'Or. Peu de jours après son arrivée, et malgré les précautions prises relativement à la correspondance des expéditionnaires, une lettre de plaintes parvint au gouverneur. Fut-elle confiée à un homme du premier navire ou du second? La question reste posée. Pour notre part,

(50)- Jerez, op. cit. id. p.321: "... porque allí podían estar seguros entre tanto que los navíos llegaban a Panamá a hacer saber al gobernador la nueva del descubrimiento." Comme la petite île du Gallo était à peu près dépourvue de vivres, Pizarro fit construire dans les jours qui suivirent, une embarcation qui passait le bras de mer de temps à autre et rapportait des provisions fraîches, du bois de chauffage et de l'herbe.

Voir Garcilaso, op. cit. id. ibid. : " Muchos de los suyos, desfallecidos de ánimo quisieron volverse con él, más Almagro no quiso llevar ninguno, ni aún cartas dellos por que no contasen los trabajos que habían pasado y difamasen su empresa."

nous inclinons à penser qu'elle arriva avec le bateau de Carballo. Chroniqueurs et historiens s'accordent pour dire que la - ou les lettres, (il n'est pas sûr qu'elle fut unique) était dissimulée dans une pelote de coton ou de laine. Elle fut remise au destinataire, Pedro de los Ríos, soit par sa femme Catalina de Saavedra, soit par Pascual de Andagoya qui, depuis son expédition de 1522, vivait à Panama, soit encore par une tierce personne non désignée (51).

Le fait, est, comme le rapporte Jerez, d'une manière concise et claire, que l'on écrivit au gouverneur pour qu'il fit revenir les soldats mécontents (52). Un quatrain accompagnait, semblait-il, la lettre. Il fut récité publiquement, peut-être même chanté, à Panama, par les ennemis personnels des trois associés de la

(51) - Pour Gómara, op.cit., chap. 109, p. 5, il s'agit de Pascual de Andagoya: "...porque un Sarabia de Trujillo, dit-il, envió cartas de ciertos amigos suyos, o como dicen otros, una suya firmada de muchos a Pascual de Andagoya, envuelta en un gran ovillo de algodón, so color que le hiciesen dél una manta, que estaba desnudo".

L'Inca Garcilaso écrit de son côté (C.R. op. cit. ibid) que Saravia, originaire de Trujillo comme Francisco Pizarro (?) "negó a su capitán...siendo obligado a seguirle más que otro..." et envoya "... en un ovillo de hilo de algodón (en achaque de que le hiciesen unas medias de aguja) una petición a un amigo", et cet ami n'est pas nommé.

Pour Herrera, op. cit., Liv. 10, chap. 3 p. 436, la lettre fut remise à la "gobernadora" qui avait demandé quelques pelotes de coton rapportées par Almagro: "...y por muchas diligencias que se hicieron para que no se entendiesen las quejas de los soldados, habiendo doña Catalina de Saavedra, mujer del gobernador Pedro de los Ríos, pedido que se le buscasen algunos ovillos de algodón de lo que iba en el navío, dentro de uno tan grande como una cabeza, se halló un papel, que escribió un soldado, adonde se daba noticia del cautiverio en que aquellos soldados estaban, pidiendo al gobernador que los remediase".

(52) - Jerez, op. cit. p. 321: "...porque por algunas personas fue escrito al gobernador que mandase volver a la gente de Panamá, diciendo que no podían sufrir más trabajos de los que habían sufrido en tres años que había que andaban descubriendo".

"Compañía del Levante" et le menu peuple de la ville. Gómara le reproduit et, après lui, l'Inca Garcilaso (53).

C'est à partir du 29 août 1527, lendemain de l'arrivée du second navire, piloté par Bartolomé Ruiz, que le gouverneur ouvrit une information sur les plaintes portées par les mécontents de l'île du Gallo. Pour se mettre à couvert des blâmes du Conseil des Indes et du Roi, il fit instruire, aussitôt, un procès et il entendit quelques témoins à charge venus, soit avec Almagro, soit avec J. de Carballo.

Dans le document qui fut dressé alors, si la fertilité et la richesse des terres, dignes d'être peuplées par les Espagnols, étaient clairement exprimées : "...la terre découverte jusqu'à présent est bonne, riche, très fertile et abondante en vivres indigènes; jamais dans toutes les contrées découvertes de Terre Ferme, il n'en a été vus autant, et ses habitants sont très bien vêtus : la région a de l'or et de l'argent, elle est faite pour pouvoir être peuplée sans tarder", on ne chercha pas à dissimuler les sévères accusations portées contre les deux capitaines, elles sont, au contraire, formulées sans ambages, puisqu'il écrit : "...le capitaine Pizarro nous dit que, lui vivant, nous ne partirons pas à Panama, et il laisse entendre qu'il nous a achetés de son argent, que nous sommes ses esclaves ; il prend notre bien, malgré nous et contre notre volonté (de telle sorte) que "nous nous faisons dessus", tant il nous effraye, et nous sommes si maigres et hâves que pas un seul parmi nous ne doit être apte à combattre". Et le déclarant ajoute alors ce trait

(53) - Gómara, op. cit. id, chap. 109, p. 5

"Pues, señor gobernador,	"Eh bien, Monsieur le Gouverneur,
Mírelo bien por entero;	Considérez entièrement la chose;
Que allá va el recogedor,	Là-bas se présente le racoleur,
Y acá queda el carnicero".	"Ici demeure le boucher".

Almagro, comme on le voit, y est traité de "racoleur" et Francisco Pizarro, moins estimé en général, de "boucher", d'homme cruel et sanguinaire.

Si l'on admet que ces vers accompagnaient réellement la lettre ou furent exprimées les doléances des mécontents, on s'apercevra que l'auteur n'avait pas accompagné Almagro : "Allá va el recogedor", dit-il, "acá queda el carnicero"; il faut donc admettre que la missive fut envoyée, dissimulée ou non dans une pelote de coton dès, ou bien après le départ du premier navire, et que l'auteur, Saravia, ou un autre, resta malgré lui à l'île du Gallo.

qui dit nettement l'oppression que lui et ses compagnons d'infortune subissaient de la part des deux chefs:"...parce que sur trois cents hommes qu'ils ont emmenés pour cette expédition, tous les autres sont morts...de faim et par suite du mauvais sort et tout en sachant cela, si l'un de nous tombe malade, les capitaines disent qu'il fait le malade par fourberie et il est enterré et ils ne le croient pas" (54).

Pedro de los Ríos, après ces déclarations accablantes pour les deux capitaines chargés respectivement du recrutement à Panama et de la découverte du Pérou(accablantes surtout pour Francisco Pizarro dont la rigueur de caractère était soulignée d'une façon pittoresque)comprit qu'il pouvait enfin prendre des dispositions contre eux;elles contreviendraient, certes,aux ordonnances royales, récemment parvenues au Darien et qui reconduisaient la licence accordée aux trois associés par son prédécesseur Pedrarias Dávila,mais il n'hésita point à donner l'ordre

(54) - Colección de documentos inéditos para la historia de Chile, par Toribio Medina. Santiago de Chile 1895 - tome VI, pp. 28 à 31 . Voici les noms des quatre témoins à charge : "Juan Camacho, Alonso Nuñez de Madrid, Francisco Lucena, Juan de Fuentes".

"...la tierra que está descubierta es muy buena, talentosa (sic) , muy fertil y abundosa de todos los bastimientos de indios, en más y mayor cantidad que nunca se ha visto en todo lo descubierto de esta tierra firme, y las gentes de ellas muy lucidas : tiene la tierra oro y plata, (está aparejada para poderse luego poblar)".

"...diciéndonos el capitán Pizarro que en sus días no nos iremos a Panamá, dando a entender que nos ha comprado por dinero y que somos sus esclavos, tomando lo nuestro por fuerza y contra nuestra voluntad...(de tal forma) que nos cagamos (sic) de miedo de él y estamos tan flacos y amarillos que ninguno de nosotros será para hombre".

"...porque de trescientos hombres que para este viaje han sacado, todos los demás son muertos...y todos de hambre y mala ventura y con ver los capitanes esto, si alguno cae malo, dicen que lo hace de bellaco y está enterrado, y no lo creen".

à un noble personnage, cordouan comme lui : Juan Tafur, de partir avec deux navires - peut-être même ceux d'Almagro et Juan de Carballo - pour ramener, non pas tous les hommes restés à l'île du Gallo, mais ceux qui en manifesteraient expressément le désir et "le Gouverneur disposa que tous ceux qui voudraient revenir à Panama, pussent le faire, et ceux qui voudraient y rester pour découvrir le pays plus avant, eussent la liberté d'agir à leur guise". (54 bis).

On savait dans ce passage l'intention délibérée de Pedro de los Ríos de ne pas contrarier tout à fait les dispositions de la Couronne (55). Toutefois il manda à son délégué de revenir à Panama avec les deux navires (56). Cette énergique disposition pouvait agir, en effet, sur une âme moins forte que

(54 bis) - Jerez.op.cit. p. 321 : "...a lo cual proveyó el gobernador que todos los que quisiesen venir a Panamá, que lo pudiesen hacer, y los que quisiesen quedar para descubrir más adelante, que tuviesen libertad para ello".

(55) - "Capitulación que se toma con Hernando de Luque y otros sobre el descubrimiento del Perú", datée du 17 mai 1527 et adressée au gouverneur de la Castille de l'Or, in "Colección de documentos inéditos del archivo de Indias", Madrid 1874, tome 22, p. 245: "Pedro de los Ríos, nuestro lugarteniente general y gobernador de Tierra Firme, llamada Castilla del Oro, y nuestro alcalde mayor en dicho oficio, por parte de Hernando de Luque, maestrescuela de la Iglesia de Nuestra Señora de Santa María la Antigua del Darién, y de los capitanes don Francisco Pizarro y don Diego de Almagro, vecinos de la ciudad de Panamá, me fue hecha relación que por nuestro servicio y por descubrir la costa del Perú, que es en la mar del Sur, siendo Pedrarias Dávila nuestro gobernador de esa tierra, hicieron tres navíos (sic) en los cuales han pasado trescientos españoles ...en lo cual diz que han gastado más de veinte y cinco mil castellanos, y que se temen que en el asiento que sobre ello se tomó con el dicho Pedro Arias vos hacéis alguna mudanza, o novedad, de que podrían recibir agravio y me fue suplicado y pedido por merced vos mandare que les guardádes y cumplieredes los asientos y capitulaciones que cerca del dicho descubrimiento y población había tomado con ellos el dicho Pedro Arias Dávila sin que en ello hubiese falta...por ende yo vos mando que luego me enviéis relación de cómo lo susodicho pasa y del asiento que con los susodichos tomó...el Pedro Arias para que yo mande proveer lo que sea servido y entre tanto...sobre el descubrimiento y población no hagáis ni consistáis hacer novedad ni mudanza alguna, antes los ocupad y favoreced como a personas que andan a nuestro servicio, y no fagades al por alguna manera".

(56) - Jerez, op. cit., p. 321.

celle de Francisco Pizarro. Celui-ci , d'après Quintana, aurait reçu une lettre de ses deux coassociés l'adjurant de ne pas revenir à Panama "même s'il pensait en crever" (57). Eux s'engageaient, de leur côté, à lui envoyer, dans les plus brefs délais, des renforts et des vivres.

o

o

o

A son arrivée à l'île du Gallo, Juan Tafur fit connaître aux expéditionnaires la décision du gouverneur. Avec beaucoup d'humour, Garcilaso note que la plupart d'entre eux - tous à l'exception de douze hommes - "...allèrent s'embarquer en toute hâte", mais il donne de l'épisode du Gallo, une version, devenue classique il est vrai, mais quelque peu inexacte et beaucoup trop pompeuse, trop solennelle, à notre sens et par le geste de Pizarro et par le discours qu'il adressa à ses hommes. Sans doute aucun, l'Inca Garcilaso a-t-il voulu donner plus de relief à la figure du grand conquistador péruvien auquel il ne ménagea pas son admiration au cours des trois premiers livres de la deuxième partie de ses Commentaires Royaux (58). Il écrit en effet: "Pour tirer ses hommes de la confusion où ils étaient, mais aussi pour connaître ceux qui se déclaraient ses amis, il tira son épée, et de la pointe de celle-ci il traça une raie par terre orientée vers le Pérou, où ses désirs le conduisaient. Puis se tournant vers les siens, il leur dit : "Messieurs, cette raie signifie peines, faim, soif et fatigue, blessures et maladies, et tous les éventuels dangers et soucis qu'il faudra souffrir jusqu'à la mort. Ceux qui auraient le courage de les affronter et de les vaincre dans une entreprise aussi héroïque, qu'ils passent cette raie, marque et preuve de la vaillance de leur âme, afin de témoigner

(57) - Quintana, op.cit.,note I, p. 23 , écrit littéralement: "...que aunque supiese reventar".

(58) - Inca Garcilaso de la Vega, op.cit.,liv.3, chap. 7, 8 et 9, pp. 257 à 268.

"Por sacarlos (a sus hombres) de confusión y también por ver los que se declaraban por amigos suyos, echó mano a la

et d'affirmer qu'ils seront de fidèles compagnons, et ceux qui se sentiraient indignes d'un si haut exploit, qu'ils s'en retournent à Panamá, mon intention ne consistant pas à forcer n'importe lequel d'entre vous. Pour ceux qui resteraient même en petit nombre, et j'espère pour le plus grand honneur et pour la plus grande gloire de Dieu aussi bien que pour leur perpétuelle renommée, que son Eternelle Majesté les aidera, eux et moi, de telle façon que ceux qui s'en iront ne nous feront pas défaut".

Les circonstances de ce moment historique d'une grande transcendance pour la conquête du Pérou, sont tout autres dans la version d'Herrera. Ici, la simplicité, la sobriété qui les caractérisent leur donnent un air de vérité "Juan Tafur, écrit cet historien (59), arriva chargé de sa mission

(58) suite - "...espada, e hizo con la punta de ella una raya en el suelo, hacia la parte del Perú, donde le enca-minaban sus deseos, y volviendo el rostro a los suyos, les dijo: "Señores, esta raya significa el trabajo, hambre, sed y cansancio, heridas y enfermedades, y todos los demás peligros y afanes que en esta conquista se han de pasar hasta acabar la vida. Los que tuviesen ánimo de pasar por ellos y vencerlos en tan heroica demanda, pasen la raya en señal y muestra del valor de sus ánimos, y en testimonio y certificación de que serán fieles compañeros, y los que se sintieran indignos de tan gran hazaña, vuélvanse a Panamá, que yo no quiero hacer fuerza a nadie, que con los que me quedarán, aunque sean pocos, espero en Dios que para mayor honra y gloria suya, y perpetua fama de los que me siguieren, nos ayudará su Eterna Magestad de manera que no nos hagan falta los que se fueren".

(59) - Herrera, op. cit. id., p. 438: "...llegó con su recado a la isla del gallo a tiempo que el barco (il s'agit de la barque faite par les hommes de Pizarro pour s'approvisionner de l'autre côté du détroit) volví de tierra firme, cargado de maíz, el cual Tafur fue recibido con general alegría, pareciendo a todos que salían de un grandísimo cautiverio, bendiciendo al gobernador, por tanto bien como les hacía diciendo que lo había hecho por divina inspiración, más el capitán Francisco Pizarro, visto lo que el maestrescuela y Diego de Almagro le escribían, determinó perseverar en su propósito, confiando en Dios le favorecería y dijo a sus compañeros, con una singular modestia y constancia, que los que quisiesen irse, fuesen en buena hora, pero que le pesaba; que iban a padecer mayores trabajos y pobreza y necesidad y perdían lo que tanto habían sudado y fatigado, pues no dudaba sino que se había de hallar cosa con que todos quedasen consolados y ricos, como le decían los indios que tomó Bartolomé Ruiz, pero que le daba muy gran satisfacción que en lo que se había padecido, no se había excusado de ser él, el primero, procurando que antes faltase (comida) para él, y que así sería siempre".

à l'île du Gallo au moment où le bateau (il s'agit de la barque faite par les hommes de Pizarro pour s'approvisionner de l'autre côté du détroit) revenait de terre ferme, chargé de maïs. Ce Tafur fut reçu dans la liesse générale; il semblait que tous achevaient une longue captivité et ils bénissaient le gouverneur pour le grand bien qu'il leur faisait, disant qu'il avait été grandement inspiré par Dieu; mais le capitaine Pizarro, vu ce que le maître de théologie et Diego d'Almagro lui écrivaient, décida de poursuivre son entreprise. Il était assuré que Dieu le favoriserait et il dit à ses compagnons, non sans modestie et fermeté d'âme, que ceux qui voudraient partir s'en allaient à la bonne heure; mais il lui en coûtait puisqu'ils allaient souffrir de plus grands tourments de pauvreté, d'indigence, et tout ce qu'ils avaient enduré et subi ne leur servirait de rien; il ne doutait pas que l'on trouverait ce qui les rendrait tous heureux et riches, selon les récits des Indiens pris par Bartolomé Ruiz; il leur dit aussi son grand contentement dans les souffrances, car il avait été le premier à les subir, s'arrangeant pour que les aliments lui fassent défaut, plutôt à lui, et qu'il en serait toujours ainsi".

C'est à la suite de cette courte allocution qui concorde parfaitement avec le caractère que nous connaissons à Pizarro que Juan Tafur - et non le capitaine "extremeño" - pour connaître ceux qui voudraient le suivre, traça une raie sur le pont de l'un des deux navires (comment? avec quoi?, Herrera ne le dit pas) et, faisant passer Pizarro de l'autre côté, il demanda à tous les soldats qui voulaient poursuivre l'aventure péruvienne de se placer auprès de leur chef. Douze hommes, dit Zárate, passèrent alors la ligne et non pas treize comme l'affirme Gamilaso, puisque Bartolomé Diaz, le pilote, était resté à Panama pour essayer de ramener les secours promis (60).

(60) - Agustín de Zárate, op.cit.,chap.2,p.464: "...de forma que doce hombres se quisieron quedar con Francisco Pizarro."

Quand Jerez, op.cit.,p.321,dit: "... y así se quedaron con el capitán Pizarro dieciséis hombres"; ne compte-t-il pas là les trois jeunes indiens ramenés par Bartolomé Diaz et un noir que nous verrons débarquer à Tumbez?

Il serait bon de savoir quels étaient ces fameux compagnons du futur Gouverneur du Pérou que l'on a désigné depuis sous le nom de "los trece de la Fama": "les treize de la Renommée".

L'Inca Garcilaso, s'appuyant sur le texte de Gómara, dit que ce chroniqueur n'en cite que deux: Bartolomé Ruiz et le candiote Pedro de Candía (61). Seulement il croit devoir apporter quelques rectifications à la liste de Zárate, liste qu'il va compléter en y ajoutant deux autres noms, inventés par lui pour la circonstance.

Tout d'abord, il dit qu'il y eut un autre Ribera parmi les "treize", et "il ne se souvient plus exactement de son prénom", hésitant entre Jerónimo et Alonso. Pour les distinguer, ajoute-t-il, on les désignait par l'épithète: "le jeune" ou "le vieux"; ce dernier qualificatif étant appliqué à Nicolás, non parce qu'il était plus âgé que son homonyme, mais pour la simple raison qu'il s'était trouvé parmi ceux qui participèrent à la première expédition de Pizarro au "Levante", tandis que l'autre était parti plus tard avec Almagro.

C'est avec une fausse modestie d'écrivain qui veut passer pour un historien soucieux de précision, qu'il ajoute à la fin du chapitre cité: "Nous avons ajouté ce supplément à ce qu'écrit Agustín de Zárate pour éclairer davantage son histoire..." (62)

Mais, au fait, qu'y a-t-il de vrai dans tout cela? Quels furent, en réalité, les "trece de la Fama"? Herrera nous en donne la liste exacte (63); la voici: Cristóbal de Peralta, Nicolás de Ribera, Domingo de Soraluze, Francisco de Cuéllar, Pedro de Candía, Alonso de Molina, Pedro Alcón, García de Jerez, Antonio de Carrión, Alonso Briceño, Martín de Paz, Juan de la Torre et Bartolomé Ruiz.

(61)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.9, P.38:
" ... y de Pizarro cuantos con él estaban (huyeron), sino fueron Bartolomé Ruiz de Moguer, su piloto, y otros doce, entre los cuales fué Pedro de Candía, griego y natural de aquella isla."
(Il cite Gómara, op. cit. chap.109, P.5) et il ajoute à ceux-ci sept autres noms pris à Zárate (Liv.I, chap.2, P.464, op. cit.): "Nicolás de Ribera, natural de Olvera (comme Hernando de Luque), Juan de Torre, Alonso Briceño, natural de Benavente, y Cristóbal de Peralta, natural de Baeza, y Alonso de Trujillo, natural de Trujillo, y Francisco de Cuéllar, natural de Cuéllar y Alonso de Molina, natural de Ubeda." A ces noms, il ajoute un certain Francisco Rodríguez de Villa Fuerte, et il substitue Alonso de Trujillo par son homonyme Diego de Trujillo.

Cette liste ne peut être mise en question; elle correspond tout à fait à celle qui est mentionnée dans les capitulations passées entre la Couronne et Francisco Pizarro, à Tolède, à la date du 26 Juillet 1529 (64).

Zárate ne commet qu'une seule erreur quand il indique Alonso de Trujillo, tandis que chez Garcilaso elle est triple; il cite, à tort, trois noms qui ne figurent pas dans la liste officielle: Jerónimo ou Alonso de Ribera, Alonso ou Diego de Trujillo et Francisco Villafuerte.

2

2

2

Il faut admettre que Francisco Pizarro et ses douze hardis compagnons partirent de l'île du Gallo pour l'île de la Gorgona, située à quelque cent kilomètres plus au Nord, sur l'un des deux navires qui regagnèrent Panama (65), et qu'ils y débarquèrent donc quelques jours plus tard.

Le transfert de l'île du Gallo, très proche de la côte, à la Gorgona, qu'un bras de mer large d'environ trois lieues

(62)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid. " Hemos hecho este suplemento a lo que Agustín de Zárate escribe, por declarar más su historia..."

(63)- Herrera, op. cit. id. P.438-439

(64)- Dans les deux listes qui concordent tout à fait, - à l'exception de quelques erreurs d'orthographe de certains noms- le premier soldat mentionné est Cristóbal de Peralta; ceci nous porte à supposer qu'il fut le premier à passer la fameuse "raya". Si dans la liste officielle, il vient après Bartolomé Ruiz, c'est sans doute à cause du rôle de premier plan joué par le pilote dans la découverte des côtes de Panama à Santa; et si Ruiz est cité en dernier lieu dans celle d'Herrera, c'est, pensons-nous, parce que ne se trouvant pas à l'île du Gallo quand J. Tafur s'y présenta, il pilota néanmoins le navire, équipé par Almagro, jusqu'à Santa avec ses douze compagnons et Pizarro.

(65)- W.H.Prescott, op. cit. id. chap.4, P.161, influencé par l'Inca Garcilaso ("Comentarios Reales", op. cit. id. ibid. P.37) dit que Pizarro fit construire une barque ou un radeau pour se rendre avec ses hommes de l'île du Gallo à la Gorgona: " The Spaniards, therefore, by his orders, constructed a rude boat or raft, on which they succeeded in transporting themselves to the little island of Gorgona, twenty five leagues from the continent, and was uninhabited." A quoi bon compliquer les choses? Juan Tafur ne pouvait s'opposer au transfert de ses compatriotes sur l'un des bateaux appartenant à la "Compañía de Levante" et donc aux associés dont Pizarro, et il eut été inhumain et cruel de les laisser exposés aux attaques inopinées des Indiens de l'erre Ferme.

sépare de la Terre Ferme, s'imposait au petit groupe d'hommes restés fidèles à Pizarro. Ils ne pouvaient plus envisager de s'approvisionner comme ils l'avaient fait jusqu'alors, car les naturels du rivage voisin n'auraient pas tardé à se défaire d'eux. Il fallait donc s'arrêter et attendre les secours futurs en un lieu sûr et propice à un séjour qui pouvait durer longtemps.

La Gorgona, ainsi dénommée " parce qu'elle avait un grand nombre de fontaines et de ruisseaux" (66), n'était pas démunie de ressources, comme le disent à tort Gómara, Zárate et après eux l'Inca Garcilaso (67). Et les Espagnols n'eurent à souffrir que de leur isolement. Jerez tait les privations matérielles qui n'existèrent point, puisque Herrera, de son côté, rapporte que les treize hommes et leurs serviteurs pouvaient manger du poisson en abondance. Dans les anfractuosités des rochers, ils prenaient des espèces d'anguilles qu'ils appelèrent " agujas " à cause de leur forme longue et mince; ils les tuaient à coups de bâtons, quand par les nuits de pleine lune, elles venaient, en grand nombre, frayer près des plages. En outre, ils chassaient de grands lièvres, à chair très savoureuse -appelés guadoquinajes- et " avec la maïs qu'ils avaient, ils ne manquèrent jamais de nourriture" (68).

La Gorgona, cependant, n'était pas un paradis de la mer pacifique. Il y pleuvait beaucoup et les moustiques pullulaient. D'énormes serpents se glissaient un peu partout dans une

(66)- A. de Zárate, op. cit. ibid.

(67)- Gómara, op. cit. P.6

Zárate, ibid.

Inca Garcilaso, id. P.37-38.

Nous retenons de préférence le texte de ce dernier auteur qui, selon son habitude, donne une description plus circonstanciée et plus colorée que celle de ses prédécesseurs. Il écrit ce qui suit: " Pasáronse en una barca a otra isla, que llaman la Gorgona, donde padecieron grandísima hambre; mantuviéronse muchos días y meses solamente con el marisco que podían haber; forzados de la hambre, llegaron a comer grandes culebras y otras malas sabandijas, que las hay muchas en aquella isla, donde llueve perpetuamente, con increíble multitud de truenos y rayos. Así padecían lo que no se puede decir."

(68) Herrera, op. cit. ibid. P.440.

végétation luxuriante, mais ils ne s'attaquaient pas aux hommes; ceux-ci n'avaient nul besoin de les tuer pour apaiser leur faim, comme le prétend, sans raison, Garcilaso qui veut ajouter à l'horreur de ce séjour.

Francisco Pizarro et ses compagnons demeurèrent de longs mois dans cette île: cinq au dire de Jerez. Au vrai, un an environ s'écoula entre le début du séjour à l'île du Gallo et le retour de Bartolomé Ruiz à la Gorgona (69).

Il faut croire que les démarches de Hernando de Luque et d'Almagro auprès du Gouverneur furent en partie couronnées de succès, puisqu'ils obtinrent, après le retour de Juan Tafur l'envoi d'un navire " pour qu'au moins il allât rechercher ces hommes" (70). Pedro de los Ríos espérait que, faute de renforts en hommes, armes, munitions et chevaux, Pizarro reviendrait à Panama, mettant ainsi fin à l'expédition si coûteuse en vies humaines. Prévoyant néanmoins que l'on pourrait se risquer, malgré tout, à tenter l'aventure jusqu'au bout, il fixa un sursis de six mois, au plus, qui ne devait pas être transgressé sous peine de graves condamnations (71).

Bartolomé Ruiz, qui avait reçu des "instructions" et du Gouverneur et des deux coassociés de Panama, connaissant le caractère opiniâtre de Pizarro, partit, lui, avec l'intention bien délibérée de retrouver le point où il avait rencontré le radeau des "tumbecinos". Il arriva à la Gorgona dans les délais les plus brefs: une quinzaine de jours durent suffire pour couvrir la distance de la capitale du Darien à ...

(69)- Jerez, op. cit. P.321: " El capitán Pizarro estuvo en aquella isla cinco meses, hasta que volvió el uno de los navíos."

(70)- Herrera, op. cit. id. chap.4, P.442: "... para que a lo menos fuese por aquella gente."

(71)- Herrera, op. cit. id. ibid. : "... dijo el gobernador que fuese con la bendición de Dios, con que cumpliese una instrucción que daba, por la cual, mandó que dentro de seis meses, so graves penas, volviese Francisco Pizarro a dar cuenta de lo que hubiese hallado."

l'île. Almagro ne l'accompagnait pas et ceci pour deux raisons essentielles : d'abord, il était tenu de soigner sérieusement sa maladie infectieuse - la syphilis - qui diminuait fort son potentiel physique et mental, et il devait aider également le vieil Hernando de Luque à gérer les biens de l'association, grâce auxquels l'expédition pouvait être poursuivie.

Le pilote partit de Panama à une époque peu favorable à la navigation (72), avec les seuls marins indispensables à la marche du navire. C'était, dit justement Garcilaso "un socorro más para desmayar y que volvieran atrás, que no para animarles a que pasaran adelante" (73), et c'est bien ce que désirait Pedro de los Ríos. Or cette disposition ne fit que stimuler Pizarro (74).

Il ne tarda pas à faire mettre le cap vers le Sud, et il comprit qu'il n'y avait pas lieu de faire débarquer des hommes en vue d'une prospection du pays, même limitée, le risque de les voir capturés ou tués par les naturels devant être tout à fait écarté. Au cours de ce voyage, le capitaine 'extremeño' fit preuve de la plus grande prudence. S'il laissa deux soldats trop faibles pour être emmenés à la Gorgona, il prit soin de partir avec les jeunes Indiens pris par Bartolomé Diaz lors de son expédition au cap Pasado; ayant vécu de longs mois avec des Espagnols, ils pouvaient lui rendre déjà d'incalculables services.

(72) - Sans doute vers la fin juillet 1528. Les dates indiquées par M. Ballesteros (op. cit., p. 79) nous semblent erronées. "La llegada de Bartolomé Ruiz a la Gorgona, écrit-il, en marzo de 1528 fue providencial para los Robinsones voluntarios que allí esperaban en las peores condiciones. "Si l'on admet, en effet, la date indiquée, on ne comprend pas que le navire ait mis près de cinq mois pour atteindre l'île Santa Clara (fête le 12 août) et la punta de Santa Elena (fête le 18 août).

(73) - Inca Garcilaso, op. cit. id., chap. X, p.39.

(74) - En fait comme le remarque judicieusement W. H. Prescott, op. cit. id. p. 162-163 : "...he (Rios) reluctantly consented that a vessel should be sent to the island of Gorgona, but with no more hands than were necessary to work her...and (Pizarro) greeted it with joy, as affording the means of solving the great problem of the existence of the rich southern empire..."

Quinze jours environ après leur départ de la Gorgona, les expéditionnaires abordèrent dans une petite île. Ils y relâchèrent pour s'approvisionner en eau potable et en bois de chauffage, (75) et la désignèrent sous le nom de "isla de la Plata". Elle se trouve à environ un degré de latitude Sud - à hauteur de Jipijapa, état de Manabí, Equateur -. Si les Espagnols la désignèrent aussi sous le nom de "isla de la Plata", c'est qu'ils y trouvèrent beaucoup d'objets de ce métal précieux, entre autres, qui, pour la plupart, décoraient une espèce d'oratoire, à la manière de nos ex-votos, et tout particulièrement un grand vase qui les étonna par ses dimensions (76).

Les jeunes Indiens connaissaient cette île sacrée, puisque, disaient-ils, on y célébrait des sacrifices de toutes sortes y compris des sacrifices humains. Ils apprirent aussi aux étrangers que Tumbez n'était plus trop éloignée de là et qu'ils y trouveraient en abondance ce qu'ils recherchaient

Une fois doublée la pointe de Santa Elena (18 août 1528), le navire espagnol, après être passé au large de la Puna et de l'île de Sta. Clara (75) découvrit une grande "balsa", identique à celle qu'avait rencontrée Bartolomé Ruiz; elle était chargée de guerriers "tumbecinos" qui allaient châtier les "puñenos", révoltés contre leur souverain, l'inca Huaina Capac. Grâce aux jeunes interprètes on entra aussitôt en rapport avec eux. Pizarro demanda au chef de les accompagner à Tumbez, ce qu'ils firent lui et ses hommes, et peu après, il se trouva en face de quatre autres radeaux chargés de remplir une mission identique.

Escorté de toutes ces embarcations, le navire espagnol se trouva, quelques heures après, face à l'embouchure du río Tumbez et non loin de l'agglomération incaïque, du même nom, peuplée en majeure partie de "mitimaes" quichuas,

(75) - Herrera *op. cit. ibid.* 443 confond la "isla de la Plata" et la "isla de Sta. Clara". W. H. Prescott reproduit cette erreur, *op. cit. id.* p. 164 quand il écrit : "...The Spaniards at length came to anchor off the island of Sta. Clara, lying in the entrance of the Bay of Tumbez". La "isla de la Plata" se trouve à environ 225 Kms, à vol d'oiseau, au nord de la "isla de Sta. Clara".

fidèles au roi du Cuzco.

Comme les soldats d'Hernan Cortés à leur arrivée au Mexique, les hommes de Pizarro furent émerveillés par la vue du paysage qu'ils avaient devant eux: Une campagne rian-
te et fertile, coupée d'innombrables canaux d'irrigation et d'acqueducs. Bientôt la côte fut couverte par des milliers d'Indiens venus voir l'étrange machine à voiles, si différente de leurs radeaux et plus rapide.

En l'occurrence, Pizarro réagit avec la plus grande circonspection. D'abord il envoya à terre les jeunes inter-
prètes et quelques Indiens des radeaux qui étaient montés à son bord, pour tranquiliser leurs compatriotes sur son comporte-
ment et celui de ses hommes. Il leur fit dire qu'il n'était pas allé vers eux pour leur faire la guerre ou leur causer le moindre préjudice, mais pour leur offrir son amitié (77).

La réaction des "tumbecinos" fut des plus cordiales. Ils crurent, comme le note Herrera, (78) que " de tels hommes étaient envoyés par la Pouvoir divin et qu'il était bon de bien les loger ." Aussi leur envoyèrent-ils sans tarder une dizaine de radeaux chargés de vivres, de fruits, de leur bois-
son: " la chicha ", et un jeune lama qui étonna beaucoup le capi-
taine espagnol, car il retrouvait là l'espèce décrite par le cacique de Tumaco (79).

Ne doutant pas des bonnes intentions des habitants de la ville à l'égard des siens, il chargea le marin Bocane-
gra d'aller quérir de l'eau potable et d'en remplir vingt tonnelets. Un noble inca, "orejón", - personnage qui frappa de stupeur les Espagnols par ses oreilles agrandies démesu-
rément par des cercles d'or -, un 'oreillard' dirions-nous,

(76)- Herrera, op. cit. id. ibid. : " Hallaron muchas piezas de oro y plata, pequeñas a manera de figuras de manos, pechos de mujeres y cabezas y un cántaro de plata que fue el primero que se halló en que cabía una arroba de agua, y mantas de lana amarilla, ricas y vistosas."

(77)- Herrera, id. chap.3, P.438-439.

(78)- Herrera, id. chap.4, P.444: "... que tal gente era enviada por la mano de Dios y que era bien hacerles buen hospedaje."

(79)- Cf.note I4 supra, chap.II et Herrera, op.cit. ibid.: "Francisco Pizarro los recibió muy bien espantado de ver el cordero."

messenger sans nul doute de Huaina-Capac, renseigné depuis de longs mois sur l'arrivée des étrangers sur ses rivages, monta à bord. Il satisfait toute sa curiosité en visitant avec soin le navire et posa une foule de questions, qui toutes parurent pertinentes au capitaine. Pizarro l'invita à déjeuner avec lui et l'historiographe Herrera note que l'émissaire royal "aux grandes oreilles" resta à bord plusieurs heures (80).

On profita de ce temps pour l'entretenir de l'omnipotence de Dieu, de la toute puissance des rois de Castille et de l'inanité des idoles païennes. Après quoi, l'inca repartit avec quelques présents, peu semblables à ceux que l'on avait coutume d'offrir aux naturels rencontrés jusque là : une hache de fer, un porc et une truie, quatre poules et un coq; probablement parce que cet outil et ces animaux durent susciter la curiosité et l'intérêt du messenger inca.

Avec ce noble personnage, descendit à terre un premier envoyé de Pizarro: le téméraire Alonso de Molina, auquel furent confiées à diverses reprises des missions dangereuses. Il était accompagné d'un nègre. Et l'on saisit, ici, l'intention délibérée de Pizarro d'étonner, une fois de plus, les "tumbecinos". Bocanegra dut éveiller la curiosité des naturels par son aspect physique inattendu; et cet autre blanc, accompagné d'un noir, ne fit que la stimuler et l'accroître (81).

Molina se rendit à Tumbez, distante de quelques kilomètres du rivage - et y demeura quelques heures pour rapporter à son chef une relation assez détaillée de tout ce qu'il avait vu. Il revint émerveillé, parlant de demeures construites en pierres et en "adobes", d'une forteresse dominant la ville, d'un palais où le seigneur utilisait pour

(80) - Herrera, op. cit. id. ibid., p. 445: "...desde la mañana hasta dos horas después del mediodía". On déjeunait alors en Espagne vers midi.

(81) - C'est ce qui ressort du texte d'Herrera, op. cit. id. chap. 5, p. 447: "...no se cansaban de mirarle, -il s'agit du nègre - hacíanle lavar, para ver si se quitaba la tinta negra, y él lo hacía de buena gana, riéndose y mostrando sus dientes blancos, y llegaban unos a verle y luego otros, y eran tantos que no le daban lugar para comer".

son service personnel des vases d'or et d'argent, d'un couvent de jolies filles, portant de riches vêtements. On ne crut pas au récit de Molina, tant il semblait le fruit d'une imagination délirante; il fallait donc que quelqu'un confirmât ses informations. C'est vraisemblablement le lendemain matin, de bonne heure, que Pizarro envoya le grec Pedro de Candía vers les autorités de la ville, lui donnant pour mission de rechercher le meilleur moyen de l'investir afin de s'en emparer quand, dans un prochain voyage, ils reviendraient en force.

Candía allait surprendre encore plus les Indiens. Il était de très grande taille et avait une carrure athlétique peu commune. Il partit donc, couvert de son armure brillante au gai soleil matinal, un espadon sur le côté et une arquebuse sur l'épaule.

L'image physique et morale que nous donne du candiotte l'Inca Garcilaso, diffère en tous points, de celle que trace Herrera; à n'en pas douter, elle est chez le premier auteur, imaginaire, et vise à préparer les deux miracles qui, selon lui, se produisirent à Tumbez (82).

Pour l'Inca Garcilaso, Pedro de Candía a, envers tous ses compagnons, une attitude exemplaire. Il est le seul

(82) - Inca Garcilaso de la Vega, op. cit. id., chap. 11. p. 40 : Les soldats espagnols arrivés devant Tumbez (!) n'osent ni débarquer tous ensemble, ni envoyer vers le gouverneur de la ville l'un d'entre eux, par crainte du danger où ils l'exposerait. Or, "...en esta confusión, dit l'Inca, salió Pedro de Candía con ánimo varonil y con fe y confianza de cristiano y dijo : "Yo determino ir solo a ver lo que hay en este valle. Si me mataren, poco o nada habréis perdido en perder un compañero solo; y si saliere con nuestro deseo, habrá sido mayor vuestra victoria". Diciendo esto se puso sobre el vestido una cota de malla que le llegaba a las rodillas, y una celada de hierro de las muy bravas y galanas que llevaban, y una rodela de acero, y una espada en la cinta, y en la mano derecha una cruz de palo de más de una vara de medir en alto, en la cual fiaba más que en sus armas, por ser insignia de nuestra redención. Era Pedro de Candía muy alto de cuerpo, según decían...Así salió de entre sus compañeros, rogandoles que le encomendasen a Dios; fue al pueblo paso ante paso, mostrando un semblante grave y varonil, como si fuera señor de toda aquella provincia".

Herrera, op. cit. id. chap. 5, p. 448-449: "Salió Pedro de Candía y como había indios en la playa, lleváronle

à vouloir affronter la ville de Tumbez tout entière, et il le fait, animé par une foi ardente et un courage viril peu communs. Sa générosité et sa vaillance sont d'autant plus remarquables qu'il garde, jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à son retour à bord, une sérénité, une équanimité qui surprennent tous les hommes : les Indiens et les Espagnols eux-mêmes. Tel un Saint-Christophe, il va donc vers les naturels, armé de pied en cap, autant pour attaquer que pour se défendre, éventuellement. Mais l'auteur des Commentaires Royaux, comme nous pouvons le noter, remplace l'arquebuse par une croix de bois, haute d'un mètre environ, tenue par Candía dans sa main droite et élevée bien haut : "...portant dans la main droite une croix de bois d'une 'vara' de hauteur". (83)

Ainsi se présenta-t-il sur la place de la ville, au milieu d'une foule de "tumbecinos" sur le pied de guerre. Mais personne n'osa lui faire de mal. C'est là, pour l'auteur des Commentaires Royaux, le premier miracle, le miracle de la Croix, qui se produisit en terre incaïque. Le second, suit de près celui-ci. Pour éprouver l'intrépide étranger, les notabilités de Tumbez et le gouverneur, le cacique ou "curaca", décidèrent, d'un commun accord, de lâcher sur lui un tigre et un lion, entendons par là un jaguar et un puma; et l'Inca Garcilaso nous fait assister alors à une scène hagiographique digne des premiers temps de l'ère chrétienne. Les fauves, loin d'attaquer le candiote vinrent vers lui, le léchèrent et se couchèrent à ses pieds : "...ces fiers animaux voyant le chrétien et la croix (c'est ce qu'il y a de plus certain), allèrent vers lui, et perdant leur cruauté naturelle, le caressèrent et se couchèrent à ses pieds. Pedro

(82) suite - "al señor, y todos se holgaron de ver su buena disposición, y como otros indios le habían visto traer un arcabuz en el navío, rogáronle que lo disparase; puso la cuerda, apuntó a un tablón y pasóle; los indios cuando disparó cayeron y otros gritaban; juzgaban a Pedro de Candía por muy valiente, por el tiro y por su buena persona".

(83) - Cf: Inca Garcilaso. op. cit. ibid "....llevando en la mano derecha, una cruz de palo de más de una vara de alto", la 'vara' mesure exactement 0m,835.

(83 b) - Inca Garcilaso . op. cit. id. chap. 12 p.40

de Candia, songeant au prodige de Dieu notre Seigneur et prenant plus de courage, se baissa pour passer la main sur la tête et le dos des bêtes et il leur posa la croix dessus, faisant comprendre à ces païens que la vertu de cet emblème apaisait et ôtait la férocité aux fauves". Si nous avons insisté sur ces miracles, c'est qu'ils ont été relatés aussi par un esprit beaucoup plus réaliste et moins enclin au surnaturel que celui de l'Inca Garcilaso (84).

Pedro de Candía qui avait vu lui aussi l'agglomération indienne, avec beaucoup d'attention, revint à bord, encore plus émerveillé que Molina. Non seulement il confirma le récit de son compagnon espagnol, mais il rapporta; à son tour, des renseignements qui aiguillonnèrent la cupidité de tous les expéditionnaires. Il avait vu aussi des vases d'argent, beaucoup de bijoux ouvragés, de nombreux joailliers en plein travail, et visité même un temple dont les murs étaient recouverts, à l'intérieur, de plaques d'or et d'argent (85). Il ajouta encore qu'il avait pu visiter la forteresse, le couvent des vierges choisies, la plupart d'entre elles très belles et dignes d'être aimées (86).

D'après le témoignage des "Trece de la Fama", reproduit dans un document officiel établi par-devant notaire,

(84) - Pour confirmer l'authenticité de sa relation hagiographique, Garcilaso cite la première partie de la "Crónica del Perú" de Cieza de León, (Ist. A. B. I. I., chap. 54) -dit-il- en fait il s'agit du chap. 53, p. 165 - Cieza de León écrit textuellement ceci: "...las cuales bestias deben de ser las que se echaron para que despedazasen al capitán Pedro de Candía, al tiempo que el gobernador Francisco Pizarro con sus trece compañeros...llegaron a esta tierra". Il est aisé de noter tous les détails imaginaires que le métis 'cuzqueño' a ajouté à la relation de l'écrivain andalous.

Herrera, op. cit. id: ibid., p. 449, nous donne un récit différent et plus vraisemblable de l'événement; sans doute a-t-il été influencé lui aussi par le passage précité de Cieza de León; il écrit ce qui suit; "Mandó el señor que trajesen allí un tigre y un león, para ver si se defendía de ellos; él soltó el arcabuz y cayeron más indios espantados que primero, y llegaron a él los animales muy mansos, y el cacique los mandó volver adonde estaban".

Que le puma et le jaguar aient été aperçus, au moins, lors du premier débarquement à Tumbes, soit par Alonso de Molina, soit par Pedro de Candía, cela ne fait pas de doute, puisque Francisco Pizarro demanda au roi Charles Quint qu'on lui permît de les faire figurer sur son blason, quand il fut question de son marquisat.

Pedro de Candía rapporta à Pizarro une toile peinte qui reproduisait le plan de la ville et des lieux les plus intéressants, pour l'investissement et la prise de Tumbez au cours d'une future expédition (87).

o

o

o

Tumbez ne fut pas le point extrême atteint par le pilote Bartolomé Ruiz au cours de ce voyage. A l'instigation de Francisco Pizarro, il poussa bien au-delà de cette importante localité du Tawantinsuyu. La route maritime fut ponctuée d'une série d'escalas où les expéditionnaires durent faire halte pour s'approvisionner en bois et en eau potable: Payta, "Punta Aguja" - à cause de sa forme effilée - , Santa Cruz, "Punta Negra", "isla de los lobos marinos", "Punta de Mal Abrigo" (peut-être l'actuelle Punta Desierta, bien que pour Herrera elle jouxte Trujillo), islas Guañape, isla Chao et enfin, Santa.

Quand ils eurent doublé la "Punta de Mal Abrigo", les Espagnols aperçurent les pics enneigés des Andes grandioses. Dès lors ils virent sans cesse cette cordillère qui leur servit de point de repère.

(85) - Herrera, op. cit. id. ibid., pp. 449-450

(86) - D'après Cieza de León, op. cit. chap. 53 cité, elles étaient plus de deux cents: "...eran las más hermosas que se hallaron en la comarca, hijas de los principales de los pueblos".

Herrera, op. cit. id., p. 449 : "Reconoció la fortaleza y el monasterio de las mamaconas que son las vírgenes sagradas, las cuales enviaron a rogar al señor que se les enviasen y holgaron en extremo de verle. Hacían labor de lana de que labraban fina ropa para el servicio del templo: las más eran hermosas y amorosas".

(87) - Voir Raúl Porras Barrenechea "Cronistas del Perú", pub. Sanmarti y Cía - Lima 1944, p. 22 : "... (Pedro de Candía) trajo la figura (de Tumbez), pintada en un paño y toda la razón y relación della, la cual Francisco Pizarro lleva ante Va. Majestad".

Montesinos, cité par W. H. Prescott, "Anales 1527", note 6, p. 71 id. op. cit. va plus loin encore dans la description merveilleuse de la ville, puisque à l'instar de

Santa ne fut pas dépassée, malgré le désir de Pizarro de poursuivre l'exploration plus loin encore, au moins jusqu'à la fameuse vallée de Chinchá, dont les naturels vantaient la fertilité et l'extrême richesse. Mais le pilote et certains de ses compagnons insistèrent pour le faire revenir vers le Nord (88).

La où ils s'arrêtaient, les découvreurs chrétiens étaient accueillis, fêtés joyeusement par les indigènes qui venaient leur offrir spontanément des vivres et des boissons.

La rumeur d'un vaisseau étrange, conduit par des hommes blancs, barbus, pacifiques et généreux, se propagea rapidement à travers tout l'empire, depuis le débarquement de Tumbez. Le fait que les sujets naïfs de Huaina Capac aient pris les Castellans pour des êtres divins, n'a rien d'étonnant. Peut-être même les désignait-on déjà sous le nom de "Viracochas", vocable qui s'appliquait à la divinité suprême des Quichuas. Au vrai, tous les habitants de la côte voulaient approcher ou connaître les inconnus, jugés supérieurs par leur manière de se comporter, leurs armes blanches, les arquebuses (89).

Au cours de ce voyage, il faut retenir quelques

(87) suite - l'Inca Garcilaso (voir Comentarios Reales, Ière partie, Liv. 6, chap. 2) il mentionne un jardin doré, attenant habituellement aux palais incaïques et aux temples : "...que había visto (Candía) un jardín donde las yerbas eran de oro, imitando en todo a las naturales; árboles con frutas de lo mismo y otras muchas cosas de este modo, con que aficionó grandemente a esta conquista".

(88) - Herrera, op. cit. id., chap. 6, pp. 453-454: "...fueron navegando y descubriendo hasta que llegaron a lo de Santa, con gran deseo de descubrir la ciudad de Chinchá: de la cual contaban los indios grandes cosas; pero aquí los castellanos rogaron a Francisco Pizarro que no pasase más adelante, pues que ya había conseguido lo que deseaba.." Le temps passait en effet, et le délai accordé par Pedro de los Ríos approchait.

Santa se trouve à 9° de latitude Sud et Chinchá à 14°. En disant, lors de son voyage en métropole en 1529, qu'il avait découvert le Pérou jusqu'à Chinchá, le futur gouverneur de la Nouvelle Castille commit une erreur notable. Involontairement ? Cinq cents kilomètres, à vol d'oiseau, séparent en effet les deux localités de Santa et de Chinchá.

incidents significatifs, concernant aussi bien les Indiens que les Espagnols. Ceux-ci, après avoir doublé la "Punta Aguja", venaient de jeter l'ancre dans un port qu'ils appelèrent "Santa Cruz" - peut-être l'actuel Reventazón, état de Lambayeque du Pérou - . Là, les indigènes entourèrent le navire de leurs radeaux, et offrirent, comme leurs congénères de Tumbes, des poissons, des fruits et des vivres de toutes sortes aux étrangers, et ils leur proposèrent même de débarquer, car disaient-ils, leur princesse ou "cacica", qui répondait au nom de "La Capullana", désirait les connaître. Par prudence, mais aussi pour ne pas interrompre sa découverte, Pizarro promit d'accepter l'invitation, plus tard, quand il reviendrait dans les parages; ce qu'il fit d'ailleurs, et nous verrons quelles raisons l'y incitèrent.

A quelques milles au sud de Santa Cruz, le marin Bocanegra, débarqué pour accomplir sans doute son habituelle mission consistant à remplir des tonnelets d'eaux, ne voulut pas revenir à bord, préférant rester et vivre parmi de si bons Indiens. Bien qu'il envoyât quelqu'un à sa recherche, Pizarro n'insista pas beaucoup pour le ramener, considérant que cet homme pourrait être utilisé plus tard comme truchement. Peu de jours après, Alonso de Molina, descendu à terre pour faire provision de bois, ne put rejoindre le navire, la mer étant devenue très houleuse. Après trois jours d'attente au large des côtes, on décida d'abandonner ce soldat à son sort, pensant qu'il ne lui arriverait rien de fâcheux. En fait, quand après l'escale de Santa, on fit voile vers le Nord, on s'arrêta à Santa Cruz, dans la nuit, afin de prendre des informations complémentaires sur ce pays qui semblait civilisé. A trois heures du matin, dit Herrera, Alonso de Molina monta à bord, à la grande joie de ses compagnons, heureux de le retrouver. Il réitéra l'invitation de "la Capullana", raconta des merveilles de la région, du Cuzco et du souverain inca "Huaina Capac" (90).

(89) - Il nous paraît assez vraisemblable que les Indiens péruviens aient considéré le tir de l'arquebuse de Candia à Tumbes comme similaire à l'attribut du dieu Viracocha, "l'illapa", trinité adorée chez les Incas et qui réunissait les

Quand il débarqua en ces lieux, Francisco Pizarro prit tout de même quelques mesures de prudence. D'abord il fit descendre à terre avec Molina, Pedro Alcón et deux fonctionnaires royaux: le trésorier Nicolás de Ribera et le "veedor" ou contrôleur du quint, Francisco de Cuellar. La "cacica", qui ne manquait ni de perspicacité ni de suite dans les idées, comprit la réserve cauteleuse du capitaine espagnol. Pour le tranquilliser tout à fait sur ses intentions pacifiques, elle monta à bord du navire espagnol avec des dignitaires de sa suite, et en laissa une dizaine en guise d'otages.

L'accueil de "La Capullana" est à la fois le plus spontané, le plus généreux aussi de ceux qui furent réservés aux Espagnols au cours de leur voyage; aucune méfiance, aucune hostilité de la part des Indiens ne le troubla. La conduite des chrétiens fut exemplaire. D'ailleurs pouvaient-ils mal se comporter, étant réduits à un si petit nombre? A Santa Cruz eurent lieu de vraies relations amicales entre les représentants des deux races, des deux civilisations. La princesse indienne, parée comme l'exigeait son rang, vint donc chercher les chrétiens, suivie d'un cortège brillant et joyeux, porteur de branchages et d'épis de maïs, symboles de paix et de fraternité (91).

On offrit aux invités des mets nombreux et succulents, beaucoup de fruits et de "chicha". Le caudillo ne manqua pas de remplir la mission évangélisatrice dont il était investi, comme tout découvreur de terres ou 'conquistador', d'après les dispositions de la Couronne d'Espagne. Par les jeunes interprètes, il fit comprendre à son hôtesse et à ses dignitaires la nécessité pour eux d'abandonner leurs idoles pour n'adorer qu'un Dieu unique et triple. Il dit encore qu'il avait l'intention de revenir, dans un avenir proche, en compagnie de religieux qui les catéchiseraient et les baptiseraient.

"....trois éléments: éclair, tonnerre et foudre. Voir à ce propos ce que dit l'Inca Garcilaso, Commentaires Royaux, Ière partie, Liv.3, chap.21, p. 173 et suivantes. Le pouvoir de faire usage de l'"illapa" a dû contribuer à la divinisation des Espagnols, à l'époque de la découverte tout au moins.

(90) - Herrera, tome 8, Década IVa, Liv.2, chap.7, p. 120: "...y que referían (los indios) muchas grandezas del Cuzco y de su rey Guaynacapa (sic)".

Les Espagnols repartirent ce même jour, vraisemblablement vers la fin de l'après-midi . C'est avant d'atteindre Tumbez, - nous dit Herrera - au cap Blanc, que Pizarro, heureux d'avoir découvert enfin le riche Eldorado imaginé à l'époque où, accompagnant Vasco Nuñez de Balboa, il atteignit les rivages de l'Océan Pacifique, qu'il prit officiellement possession du "Pérou", en présence d'un notaire, au nom des souverains de Castille (92).

Au cours de l'escale à Tumbez, sur la demande insistante des Indiens, Alonso de Molina et le marin Ginés acceptèrent de rester parmi eux. Pizarro, par ailleurs, prévoyant la conquête prochaine du pays des incas, considérait que ces deux hommes pourraient rendre alors d'inappréciables services en tant qu'interprètes. Mais ces prévisions furent déjouées puisque l'un et l'autre moururent pendant les engagements qui se produisirent entre les habitants de la Puna et de Tumbez.

Comme le capitaine 'extremeño' n'avait pas l'intention d'enfreindre les ordres de Pedro de los Ríos relativement au délai fixé pour le retour à Panama, qu'il voulait de plus ménager sa susceptibilité et le rendre favorable à ses projets, il réduisit et écourta les haltes au maximum.

Au cabo de Santa Elena, en particulier, il accepta des couvertures que vinrent lui offrir, à tour de rôle, trente Indiens. Ces présents, qui s'ajoutaient aux objets précieux de l'île de Santa Clara et aux dons plus ou moins riches qui lui furent faits un peu partout, devaient lui permettre d'attirer l'attention bienveillante du gouverneur du Darien et, pensait-il, faciliter la reprise des expéditions vers le Sud. Après s'être arrêté à la Gorgona pour reprendre les deux

(91) - Herrera, op. cit. id. ibid, p. 121

(92) - Herrera, op. cit. id. chap. 8, p. 124: "...con los autos acostumbrados tomó posesión de toda aquella tierra por la corona de Castilla y de León, y lo pidió por testimonio a un escribano".

hommes qu'il avait laissés (93), " il entra au Port de Panamá le jour ou le délai expirait" (94).

(93) - Herrera, op. cit. id. ibd. p. 126.; l'un d'eux: Alonso de Trujillo, étant mort dans l'entre-temps, il ne reprit que Martin de Paz, compté néanmoins officiellement parmi les "Trece de la Fama".

(94) - Jerez, op. cit. id., p. 321. "...y el día que el término se cumplió entró en el puerto de Panamá".

V - Retour à Panama et voyage de Francisco Pizarro en Espagne

Son retour inattendu bouleversa la capitale du Darien. Les lamas qu'il ne manqua pas de ramener de Santa ou de Tumbez remplirent d'étonnement aussi bien les Espagnols que les autochtones. On ne cessait de regarder ces animaux étranges qui tenaient du mouton et du chameau et c'est pourquoi ils furent désignés tout d'abord et dans les années suivantes sous le nom de " brebis du Pérou " : " ovejas del Perú " . Les couvertures et les vêtements finement tissés suscitaient l'admiration de tous, tant par leurs dessins que par leurs teintures délicates qui n'avaient rien à envier à ceux que l'on connaissait. Dans toute la ville, on ne parlait que du Pérou (1).

Mais le succès de cette téméraire expédition fut sans effet sur Pedro de los Ríos. Les trois associés, malgré leurs prières réitérées ne purent obtenir de lui la licence de recruter des hommes afin de poursuivre la découverte et déjà la conquête des terres de Tumbez, de Santa et de Chincha. A leurs demandes, il ne cessa d'opposer un refus catégorique et inébranlable. Pouvait-il, sans se déjuger, revenir sur la décision prise quelque six mois auparavant, alors que Pizarro et ses douze courageux compagnons se trouvaient à la Gorgona? La nouvelle expédition, s'il l'admettait, allait prendre nécessairement un caractère plus actif; elle exigerait de gros effectifs. Malgré les dernières instructions royales, Pedro de los Ríos pouvait-il laisser partir le meilleur des forces vives de la colonie panaméenne, vouées peut-être, en partie, sinon en totalité, à un sort funeste?

Les trois associés voyaient, eux, la réalisation possible de leurs projets, jugés chimériques et sévèrement critiqués par leurs adversaires. Il n'était plus question pour eux d'abandonner une entreprise qui leur avait coûté, depuis quatre ans bien révolus, tant d'efforts, tant de souffrances et l'épuisement.

(1)- Herrera, op. cit. tome VIII, liv.3, chap.Ier, pp. I39-I40: "No se hablaba en la ciudad otra cosa sino en el Perú."

sement de leurs biens péniblement amassés (2). Leurs "encomiendas" se trouvaient fortement hypothéquées. Il fallait donc songer à demander, sans tarder, au Conseil des Indes, de soutenir l'expédition malgré le gouverneur. Qui donc allait se charger de cette délicate mission?

Hernando de Luque, le plus indiqué des trois associés, ne pouvait envisager d'entreprendre un tel voyage, vu son grand âge et ses délicates fonctions religieuses assumées dans une ville où les moeurs étaient particulièrement relâchées. Il aurait aimé, pour sa part, que l'on confiât à un tiers les démarches et les requêtes, et il songea sérieusement au licencié Corral, personnage en qui l'on pouvait avoir une totale confiance. Or, Diego de Almagro qui pensait, à juste titre, qu'il valait mieux que l'un des associés se chargeât personnellement des affaires de la Compagnie, n'hésita pas à déléguer tout son pouvoir à son ami Francisco Pizarro (3). Il est bien vrai que le capitaine 'extremeño' méritait plus que nul autre cette délégation. N'était-ce pas lui qui, le premier avait songé à découvrir le Pérou, avant même que ses futurs associés aient débarqué à Santa María la Antigua du Darien avec le cortège brillant et pompeux du gouverneur Pedrarias Dávila? Et il est incontestable aussi qu'il s'était donné à l'entreprise sans ménager sa peine.

(2) - Puisque Francisco Pizarro, parti le 14 novembre 1525, ne rentre à Panama, après la découverte de Santa, qu'à la fin de décembre 1528.

Gómara affirme, à tort, qu'il fallut plus de trois ans pour découvrir le Pérou. Voir, op.cit., chap.109, p.6: "Anduvo Francisco Pizarro más de tres años en este descubrimiento que llamaron el Perú, pasando grandes trabajos, hambre, peligros, temores y dichos agudos." Il est vrai que pour lui la première expédition ne commença qu'en 1525: Voir, op.cit., chap.108, cité, p.2: "Año de 1525 fueron a descubrir y poblar con licencia del gobernador Pedrarias, según dicen algunos, Francisco Pizarro y Diego de Almagro."

(3) - Herrera, op.cit.id., chap.2, p.141: "Diego de Almagro dijo a Francisco Pizarro que no era justo que al que había tenido ánimo para gastar tres años de tiempo en manglares, sufriendo trabajos nunca oídos y hambre increíble, le faltase para ir a Castilla a pedir al Rey aquella gobernación, lo cual se negociaba mejor que por tercera persona."

Selon Quintana, op.cit., p.32, Pizarro n'accepta cette délégation qu'après s'être fait prier instamment. "Pizarro, dit-il, o deseo de descansar o no teniendo bastante confianza en sí mismo (!) para negociar en la Corte, no se prestaba fácilmente a ello. N'était-ce pas plutôt une manoeuvre astucieuse destinée à donner le change à l'innocent Almagro et provoquer son insistance, quand il sentit la réticence de Hernando de Luque?

Le "maestrescuela" de Panama qui avait une profonde connaissance des hommes et de leurs secrets mobiles, tenta en vain de contrarier la proposition d'Almagro (4), que le cauteleux Pizarro feignit de repousser à maintes reprises. Il accepta donc, selon toutes les apparences, à son corps défendant, de partir pour la métropole. Il fallut alors solliciter l'aide de certains personnages de Panama pour réunir les fonds nécessaires aux dépenses du voyage et du séjour en métropole du capitaine 'trujillano' et de Pedro de Candía qui l'accompagna; il n'était pas question de faire fondre les bijoux et autres objets précieux rapportés de la côte incaïque. De la sorte, on put réunir péniblement mil pesos d'or (5).

Avant de prendre congé de ses associés et du pilote Bartolomé Ruiz, Pizarro leur promit de ne pas revenir sans rapporter à chacun d'eux des charges, des honneurs et des bénéfices qui les satisferaient pleinement. Pour sa part, disait-il, le titre de gouverneur du Pérou lui suffirait; et il s'engagea à demander "l'adelantamiento" pour Almagro, la mitre d'évêque pour Luque et le titre d'alguazil principal ("Alguacil mayor") pour Bartolomé Ruiz. Il promit aussi de ne pas oublier les douze autres compagnons "de la Fama". A tous il donna sa parole d'agir loyalement et sans aucune ma-

(4) - Il aurait dit aux deux amis: "Plegue a Dios, hijos que no os hurtéis la bendición el uno al otro, que yo todavía holgaría que a lo menos fuérais entrambos." cf. Herrera. *ibid.* p.141.

De multiples raisons, de nature diverse, expliqueraient le comportement du capitaine castillan. Il était de petite taille, malingre, et il souffrait beaucoup déjà de la maladie vénérienne qu'il traîna de longues années et jusqu'à son dernier jour; la perte d'un oeil enlaidissait davantage son visage ingrat. De plus, comment aurait-il pu se présenter à la Cour, quand il n'était même pas légitimé comme son compagnon? Par contre, celui-ci, grand et bien fait de sa personne, pouvait faire état de ses nobles origines et tout en étant peu loquace, il savait, quand il le fallait, sortir de sa réserve naturelle. Almagro éprouva pour lui du respect et une estime certaine, tout au moins jusqu'en 1530, année qui marque le retour de Pizarro à Panama. Voir Oviedo, *op.cit.* id., Liv.8, chap.1er, p.33: "... porque siempre tuvo respeto y deseó honrarle."

(5) - D'après Gómara, *op.cit.*, chap.110, p.6: "... y le dieron mil pesos de oro y aún buscaron emprestada buena parte dellos"

Pour Herrera, *op.cit.* id. *ibid.*, p.141-142, seul Almagro se mit en peine de trouver cet argent, -mille cinq cent pesos-: "Era grande, écrit-il, la sumisión que Francisco Pizarro mostraba a Diego de Almagro, el cual entendió luego en buscar dinero para la provisión del viaje... (y) como Diego de Almagro era hombre muy diligente y de buen crédito halló mil quinientos pesos de oro prestados."

Jerez, toujours explicite en ce qui concerne de près ou de loin son ami Pizarro, dit, ici, fort laconiquement (*op.cit.*, p.321) "... con poco más de mil castellanos -ce qui fait environ mil pesos- que el capitán Francisco Pizarro pudo haber prestados entre sus

lice (6).

Selon toute vraisemblance, Pizarro s'embarqua à Nombre de Dios, au printemps de l'an 1529, emmenant outre le grec Pedro de Candia, dont la faconde pouvait lui être d'un grand secours, en métropole, les jeunes interprètes indiens, quelques indigènes du Tawantinsuyu, des lamas, et il emporta tout ce qui pouvait lui servir à obtenir charges et privilèges du roi et de son Conseil des Indes.

Son voyage se déroula sans incident jusqu'à Séville, mais peu après son arrivée en cette ville, il fut appréhendé par la police de la Casa de Contratación et jeté en prison, à la demande du bachelier Martín Fernández de Enciso dont le nom nous rappelle la Cartagena de la "Nueva Andalucía", la fondation de Santa María la Antigua du Darien, et certaines dispositions prises contre lui par Vasco Núñez de Balboa. Le futur gouverneur du Pérou lui devait une certaine somme de maravedís et ces dettes, justifiées sans doute par des reconnaissances, suffirent pour le faire

(5) suite - amigos se vino a Castilla." Comme on le voit le chroniqueur ne fait aucune allusion aux démarches d'Almagro concernant cet emprunt.

(6) - Herrera, op.cit.id.ibid: "... y al fin se capituló que Francisco Pizarro negociase la gobernación para sí, y para Diego de Almagro el adelantamiento, y para Hernando de Luque el obispado, y para Bartolomé Ruiz el alguacilazgo mayor, y mercedes para los que quedaban vivos de los trece compañeros, afirmando siempre Francisco Pizarro que todo lo quería para ellos y prometiendo que negociaría lealmente y sin ninguna cautela."

Il est surprenant que M.Ballesteros, en mentionnant les promesses faites par Francisco Pizarro, passe sous silence celles qui concernent Almagro. Voir, op.cit., chap.3, p.84: "Antes de partir escribió cet historien-, sin embargo, los socios habían hecho nuevamente recapitulación de todo. Almagro quedaba voluntariamente en segundo lugar (?) (Pourquoi employer cette expression vague et non définie, quand tout le reste est si clairement explicité?) siendo la gobernación para Pizarro, el obispado para Luque, el alguacilazgo mayor para Bartolomé Ruiz y muchas prendas a pedir para todos los sobrevivientes de tantas penalidades." Le texte d'Herrera suit ici de près, est visiblement tronqué en ce qui concerne Almagro.

arrêter. Dans cette fâcheuse affaire, il n'est nullement question de Pedro de Candía qui dut s'employer, de son mieux, à faire élargir son capitaine. Quoi qu'il en soit, le roi, qui se trouvait alors à Tolède, donna l'ordre, dès qu'il fut au courant de l'arrivée de Pizarro et de l'incident subséquent, de le faire libérer, sous caution juratoire (7).

Le cortège de Pizarro éveilla la vive curiosité des populations espagnoles sur la route qui le mena de Séville à la Cour; il faut supposer qu'il fût en sorte que l'on vît bien les premiers lamas importés en Europe, les sujets incaïques vêtus de leurs habits traditionnels finement tissés, et peut-être recouverts de plumes bigarrées (8). L'imaginatif Candía l'aida beaucoup par les récits colorés et brillants, qu'il répétait partout, de son débarquement à Tumbez, si bien que la rumeur publique prépara à Pizarro, dès avant son arrivée au palais royal, une réception digne des relations merveilleuses amplifiées outre mesure par la fantaisie populaire. Lui-même, si réservé et peu éloquent à l'ordinaire, trouva les termes les plus appropriés, les plus expressifs aussi pour faire valoir les services rendus à la Couronne (9).

L'habile capitaine 'trujillano' insista à coup sûr, non seulement à propos des souffrances endurées le long de la côte pacifique, et au cours des deux premières expéditions dans les îles du Gallo et de la Gorgona, mais également sur ses activités à Cartagena en l'absence d'Ojeda, puis à Saint-Sébastien, à Santa María de la Antigua, lors de la découverte de la Mer du Sud sous le commandement de Vasco Núñez de Balboa, ses "cabalgatas" dans

(7) - Herrera, op.cit.id., Liv.6, chap.3, p.351.

(8) - Herrera, op.cit.id.ibid.

(9) - Herrera, op.cit.id.ibid., p.p.351-352: "Fué Francisco Pizarro muy bién recibido del Emperador... Admiraba la extraña forma de aquellos animales; parecía bien la manera y talle de los indios; las muestras y alhajas y las preseas de oro y plata prometían bien la grandeza, que significaban de la tierra descubierta. Oyó el rey su relación del mismo tiempo que con sus compañeros anduvo buscando aquellas provincias y los trabajos increíbles que padecieron, cuales nunca sufrieron hombres humanos... Tuvo el rey gran lástima, cuando decía que sin vestidos ni calzados, los pies corriendo sangre, nunca viendo el sol, sino lluvias, truenos y relámpagos, muertos de hambre, por manglares y pantanos, sujetos a la persecución de los mosquitos, que sin tener con qué defender sus carnes los martirizaban, expuestos a las flechas emponzoñadas de los indios, anduviesen tres años sirviéndole por engrandecer su corona y honrar su nación."

les terres inhospitalières de Panama, Coiba, Veragua; certes, il pouvait, sans forfanterie aucune, manifester qu'il était l'un des vétérans des Antilles et des contrées de l'Amérique du Sud. Et après avoir exposé de tels états de services, ne pouvait-il pas formuler aussi quelques prétentions? C'est ce qu'il fit en présentant, ses "memoriales" ou suppliques. S'il insista, sans beaucoup de retenue, tant auprès du roi que du Conseil des Indes sur ses propres exploits c'était afin d'obtenir pour lui seul tous les privilèges, toutes les charges désirées. Mais comme il ne pouvait passer sous silence les services rendus par Almagro, puisque des lettres et des cédules furent échangées entre le gouverneur de Panamá et la Couronne, il s'arrangea néanmoins pour glisser rapidement sur ce chapitre. Dans les Capitulations tolédanes du 26 juillet 1529, il se tailla vraiment, sans réserve, la part du lion (10).

Il va sans dire que Pizarro s'était engagé à tenir des promesses qu'il s'empressa d'oublier, non pas seulement parce que l'ambition lui monta à la tête, en présence du roi, mais surtout parce qu'un tel comportement était naturel chez un tel homme, froidement calculateur et uniquement guidé par ses seuls intérêts, par un égoïsme forcené. C'est pourquoi il ne s'embarrassa jamais de scrupules ni envers Balboa qu'il lâcha pour se mettre au service du plus puissant Pedrarias, aussitôt que l'occasion se presenta à lui, ni envers Almagro à qui il ne pardonna peut-être pas d'avoir osé se faire nommer capitaine par ce même gouverneur, ni surtout d'avoir eu le front de lui tenir tête, quand il lui demanda, ou lui ordonna,

(10) - M. Ballesteros, op.cit.,chap.4,p.89, voudrait nous faire admettre que "Pizarro pensaba conseguir de Carlos Quinto todo lo que habia capitulado con sus socios"; si telle avait été son intention, ni Bartolomé Ruiz ni Almagro n'auraient eu à se plaindre de lui, comme nous le verrons par la suite. Et ce même historien ajoute:(id.p.p.92-93) "Duro e injusto es Quintana, cuando dice de las pretensiones de Pizarro en este momento, que la ambición, hasta entonces o dormida o suspensa en su ánimo, se despertó con una violencia tal que le hizo romper todos los vínculos de la fé prometida de la amistad, de la gratitud. Injusto porque en realidad prometió cumplir con sus amigos todo aquello que le habían comisionado que pidiera. Si consiguió mayores prebendas para él, ciertamente que lo hizo solamente por personal y lícita aspiración (!), no por alzarse (!) aprovechando su condición de interlocutor y negociador para disminuir sus socios y amigos." Affirmation déconcertante, qui nous confond.

de retourner à Panama afin de solliciter de Pedro de los Ríos la licence de recruter des renforts, au moment où la petite troupe des expéditionnaires fut dissociée au río San Juan, en août 1527 (11).

Il faut admettre que Pizarro voulut tirer le maximum d'avantages personnels de son séjour en métropole. En lisant attentivement les clauses de la capitulation de Tolède, (12), l'on s'aperçoit qu'il ne manqua pas de bien mettre en valeur, tout d'abord son

(11) - Rien ne justifie l'attitude insoupçonnée de Francisco Pizarro à l'égard de son ami et coassocié Almagro. M. Ballesteros trouve, à ce propos, des arguments peu convaincants. Il écrit, en effet, (op.cit.id., p.24) ce qui suit: "Preeminencias honoríficas y materiales que indudablemente habían de escocer a Diego de Almagro, y que Pizarro consiguió exclusivamente para sí pensando sin duda que no se le había consultado cuando se le dió al otro capitán como compañero, sin su consentimiento (!), cuando la sociedad hecha entre los dos era solamente de carácter económico."

(12) - Capitulación con Francisco Pizarro para continuar el descubrimiento, conquista y población de la provincia del Perú, Toledo, 26 de julio 1529. Publiée dans la Colección Torres de Mendoza, op.cit.id., chap.5, p.p.363-367:
 "...que le daría licencia para continuar el descubrimiento, conquista y población de la tierra del Perú hasta 200 leguas de tierra por la misma costa que comenzasen desde el pueblo dicho Temumpala (sic) hasta Chíncha, que podían ser las dichas 200 leguas, poco más o menos. Que se le daba título de Gobernador y Capitán General por toda su vida en este distrito, con salario de setecientos y veinticinco mil maravedís cada año, y que del dicho salario hubiese de sustentar Alcalde Mayor y los Oficiales Reales. Diósele el título de Adelantado y la vara de Alguacil Mayor durante su vida... Y que atenta la buena vida del P. Hernando de Luque y lo que en esta empresa había trabajado, el Rey le presentaría a Su Santidad para el obispado de Tumbez, con los límites que de Su Majestad, por la autoridad que tenía de la Sede Apostólica, serían señalados; y que entre tanto que venían las Bulas, fuese Protector General de los indios, con salario de mil ducados cada año, mientras había diezmos eclesiásticos de que ser pagado; y que entre tanto que Su Majestad tenía más relación de los vasallos que había en aquellas provincias para hacer merced al dicho capitán Francisco Pizarro, en satisfacción de sus trabajos y servicios, se le concedía la veintena parte de todos los provechos de cada año, con que no excediese de mil quinientos ducados; los mil para sí y los quinientos para Diego de Almagro. Que hacía merced a Diego de Almagro de la tenencia de la fortaleza que había o hubiese en la ciudad de Tumbez con cincuenta mil maravedís de salario y doscientos mil de ayuda de costa en cada un año; y que Su Majestad le haría hombre hijodalgo para que como tal gozase de las preeminencias que los tales debían gozar en todas las Indias, islas y Tierra Firme del mar océano, y daría legitimación a su hijo que tuvo con Ana Martínez, su criada, mujer soltera, siendo también él soltero... Que a suplicación suya, hacía Su Majestad su Piloto Mayor de la mar del Sur a Bartolomé Ruiz, con setenta y cinco mil maravedís de salario en cada año, y título de Escribano del número de la ciudad de Tumbez a un hijo

initiative personnelle - ce qui correspond sans doute à la réalité historique- mais aussi ses dépenses relatives à l'entreprise de la mer du Sud. Il y est dit: "...vous nous avez informé que vous et vos précités compagnons, désireux de nous servir...vous vous êtes engagés à conquérir, découvrir et peupler...à vos frais et à ceux de vos compagnons...". L'on verra aussi qu'il insiste particulièrement sur l'épisode de la Gorgona et des "Treize de la Renommée", qu

(12) suite - "...del dicho Bartolomé Ruiz, siendo hábil. Y porque el dicho capitán significó a Su Majestad la mucha constancia y fe con que sus trece compañeros le habían seguido, que eran Bartolomé Ruiz, Cristóbal de Peralta, Pedro de Candía, Domingo de Soraluze, Nicolás de Ribera, Francisco de Cuéllar, Alonso de Molina, Pedro Alcón, García de Xeréz, Antonio de Carrión, Alonso Briceño, Martín de Paz, Juan de la Torre, acatando sus servicios, Su Majestad hacía hijosdalgo a los que de ellos no lo eran notorios de solar conocido, y a los que eran hidalgos, que fuesen caballeros de Espuela Dorada.

Hízole Su Majestad merced de veinticinco yeguas y otros tantos caballos de los que tenía en la isla de Jamaica y de trescientos mil maravedís, pagados en Castilla del Oro, para comprar municiones para la artillería, para la jornada; y más doscientos ducados para ayuda al acarreo de la artillería y municiones y otras cosas suyas que se hubiesen de pasar de Nombre de Dios a la mar del Sur, para la jornada. Que pudiese llevar cincuenta esclavos negros, que por lo menos el tercio fuesen hombres, libres de derechos. Y el dicho capitán Francisco Pizarro se obligó a salir de estos Reinos dentro de seis meses con los navíos, municiones y aparejos necesarios, con doscientos cincuenta hombres: los ciento cincuenta naturales de estos Reinos y otras partes no prohibidas, y los otros ciento de las islas y Tierra Firme del mar Océano, con que no sacase de Tierra Firme más de veinte hombres, si no fuese de los que se hallaron con él en el primero o segundo viaje, porque a éstos se daba licencia para poderle seguir y que llegado a Panamá, fuese obligado de comenzar el viaje dentro de otros seis meses. Que llevase a la jornada y tuviese en su gobernación los religiosos, eclesiásticos y Oficiales Reales que por Su Majestad fuesen nombrados; los religiosos para la doctrina de los naturales y para hacer la conquista y descubrimiento con su parecer; y los Oficiales, para el buen recaudo de la Real Hacienda; y con que en la conquista y pacificación de los indios y sus personas y bienes fuese obligado de guardar las Ordenanzas que estaban hechas y se le darían, y asimismo para la encomienda de los indios"

précéda la découverte du Tawantinsayu (13).

En fait, il obtenait licence de continuer à découvrir et à conquérir l'empire de Huaina Capac, de "Zemuquella" ou "Te-mumpala", [localité située à proximité de la rivière bleue des Incas (rio Ancasmayu)], à Chinchu qu'il dut considérer, d'après les informations qu'il tenait des Indiens de Tumbez et des localités où il fit halte jusqu'à Santa, comme l'une des plus riches agglomérations indiennes du Pacifique, soit, disait-il, deux cents lieues de côte environ. Et il lui fut concédé également, à vie, les titres de gouverneur, de général en chef, d'adélantade principal, d'alguazil principal (ces deux titres promis astucieusement à Almagro et à Bartolomé Ruiz), de tous ces territoires dénommés, dès lors "La Nueva Castilla", qui par leur ampleur paraissaient contrebalancer, dans l'hémisphère Sud, "la Nueva España" de Cortés (14).

De ses compagnons, Diego de Almagro était, à tous égards le plus lésé. Il obtenait, un titre dérisoire, humiliant pour un homme qui avait engagé tous ses biens dans l'entreprise, et sa vie, au moins dans la plus dangereuse des expéditions, celle de Puerto Quemado, qui lui coûta la perte d'un oeil et de deux ou trois doigts d'une main. Pour toute charge, il lui était octroyé une lieutenance

(13) - "...nos hiciste relación que vos y los dichos compañeros, con deseo de nos servir...tomaste a cargo de ir a conquistar, descubrir y poblar...a vuestra costa y de los dichos vuestros compañeros..." . Francisco Pizarro s'était présenté à la Cour d'Espagne sous les meilleurs auspices. Charles V se trouvait alors au sommet de la gloire, nous dit fort justement Quintana (op. cit. p. 34) et il s'app préparait à partir pour Bologne afin d'y recevoir du Saint Pontife la couronne d'empereur d'Allemagne. Il ne parut pas impossible que Pizarro lui offrît un riche empire en Amérique, à l'instar de son parent Hernán Cortés, et à quelques années de distance.

(14) - Le comble de l'arrogance, de l'ingratitude de Pizarro à l'égard de ses deux associés, de sa prétention démesurée apparaît aussi très nettement dans la devise adoptée pour son blason. Il y fit porter l'inscription suivante: "Caroli Caesaris auspicio, et labore, ingenio ac impensa ducis Pizarro inventa et pacata". Les deux premiers termes soulignés font fi des peines d'Almagro, des dépenses engagées par celui-ci et le Père Luque, le troisième ne pouvait être employé encore. Mais "Audaces fortuna juvat"...

("tenencia") -sous la dépendance donc de l'omnipotent Pizarro- d'une forteresse à l'existence douteuse, à Tumbez (15) : "Nous faisons grâce au capitaine Diégo d'Almagro de la lieutenance de forteresse qui existe ou existerait dans ladite ville de Tumbez". Outre cela, il recevait un salaire de 50.000 maravedís annuels et le titre d'hidalgo: "...nous le faisons hidalgo".

Il faut supposer ou bien que Pizarro dut prévoir que ces conditions décourageraient si bien son compagnon qu'il abandonnerait l'entreprise, ou que sa santé, précaire, comme nous l'avons déjà noté, l'empêcherait de la poursuivre, car il est dit en termes bien clairs que le salaire énoncé lui serait payé en quelque lieu que ce fût: "...même si, dit la clause, ledit capitaine Almagro demeurerait à Panama ou dans une autre région". Nous inclinons à croire qu'il voulut l'évincer, injustement, des chartes et privilèges royaux, quoi qu'en pense Ballesteros, et le dégoût à jamais de l'expédition péruvienne. Autrement comment expliquer que Pizarro (peut-être déjà mal conseillé par son frère Hernando qui dut l'aider dans ses démarches à la Cour, ou par d'autres personnes mal intentionnées envers l'associé castillan)(16), ait pu tolérer le jour même où les capitulations furent signées, qu'on évinçât "son ami" des territoires situés au-delà de Chincha. En effet, le 26 juillet 1529, il était accordé au Portugais Simão de Alcazaba (qui sait si ce ne fut pas à l'instigation du gouverneur du Pérou?), "serviteur et gentilhomme de la Maison du Roi", la licence de découvrir, de conquérir et de peupler: "...les terres et les provinces qu'il y a depuis le lieu de Chincha, dans la mer du Sud, fin et limite du Gouvernement du capitaine Pizarro, sans dépasser les deux cents lieux, vers le détroit de Magellan, à pa

(15) - "Hacemos merced - dit la clause de la capitulation tolédane- al capitán Diego de Almagro de la tenencia de la fortaleza que hay o hubiere en la dicha ciudad de Tumbez".

Son associé 'extremeño' obtenait, pour sa part, 725 maravedís par an, sous réserve d'avoir à retirer de cette somme émoluments dus à un "alcalde mayor", dix écuyers, trente fantassins, un médecin et un apothicaire, soit les deux-cinquièmes au maximum du total précité.

Une clause d'une autre ordonnance royale, en date du 23 octobre 1529, stipulait toutefois que Diego de Almagro succèd

de deux cents lieues de ladite Chincha vers le détroit". (17)
Et cette licence fut accordée pour un délai de trois ans, à partir du jour de la signature de la capitulation. Si Pizarro s'était comporté en ami véritable, aurait-il admis que cette charge fût accordée à un autre qu'à Diego de Almagro, qui de la sorte ne pouvait prétendre à aucune contrée située à moins de quatre cents lieues de "Temumpala". Et il convient d'ajouter que Simon de Alcazaba était fait gouverneur "pour toute sa vie, avec une rétribution de 1.500 ducats" (18).

o

o

o

Avant de passer rapidement en revue les charges et privilèges accordés à Hernando de Luque, à Bartolomé Ruiz et aux douze autres compagnons de la Renommée, il nous faut revenir à Panama, pour considérer le comportement de Diego de Almagro, si différent de son coassocié. Son souci majeur, après le départ de Pizarro pour la métropole, fut de préparer l'expédition future. Mais comme il ne pouvait songer à recruter des hommes à Panama, il dépêcha au Nicaragua, gouverné par Pedrarias Dávila, deux fidèles compagnons : le pilote Ruiz et Nicolás de Ribera. Partis pour tenter d'intéresser à leur entreprise les hommes les plus influents

(15) suite "...à Pizarro, comme gouverneur du Pérou: "que por su muerte de Francisco Pizarro, fuese gobernador Diego de Almagro, por su muerte el tesorero Riquelme, y por la suya el Contador, y en defecto de éste el veedor..." Voir Herrera, op. cit. id. ibid., p. 368.

(16) - Ceci est finement suggéré par l'Inca Garcilaso: (op. cit. id., chap. 14, p. 46). "No dejaban de culpar a don Francisco Pizarro los que lo sabían de que no hubiese hecho mención del compañero ante Su Majestad, para que le diera algún título honroso; decían que había sido descuido suyo o malicia de los consejeros".

(17) - Voir "Documentos inéditos del archivo de Indias", op. cit., tome 22, pp. 262-263. "...las tierras y provincias que hay desde el lugar de Chincha, en la mar del Sur, término y límite de la gobernación del capitán Pizarro, dentro de doscientas leguas, hacia el estrecho de Magallanes, continuadas las doscientas leguas desde el dicho lugar de Chincha hacia el estrecho".

(18) - "...por toda (su) vida, con salario de 1.500 ducados". Heureusement pour Almagro, Simon de Alcazaba ne put organiser son expédition, trop onéreuse pour lui; elle fut concédée encore

et les plus riches du pays : Hernán Ponce de León, Hernando de Soto et Francisco Compañón, ils se heurtèrent dès leur arrivée à la Ciudad de León (au Nicaragua actuel), au mauvais vouloir de Pédrarias qui prétendit avoir été trompé par Almagro et grandement frustré dans ses intérêts, à la fin de la première expédition péruvienne. On sait la mauvaise foi de cet homme qui se retira de la compagnie où il n'avait pas engagé un seul maravedí, avec une compensation imméritée de mille escudos d'or. Il tenta d'entraîner les trois personnages contactés par les deux envoyés d'Almagro dans une expédition qui devancerait celle des associés panaméens. Mais il ne parvint pas à réaliser ce perfide projet. N'ignorant pas qu'il ne pouvait se lancer dans une expédition confiée déjà officiellement aux trois associés, il tenta néanmoins, de retenir les deux délégués d'Almagro qui échappèrent, de justesse, par deux fois, à l'embarco de leur navire par un alguazil mandé d'abord au port de León, puis à quelques lieues plus au Sud, à la halte La Chira (au Costa Rica aujourd'hui) (19).

O

O

O

Francisco Pizarro n'oublia ni le père Luque ni les deux hommes de l'expédition de la Gorgona à Santa. Aucun d'eux ne pouvait lui porter ombrage. Le "maestrescuela" obtint ce qu'il désirait; le roi devait le proposer au Saint Père pour qu'il fût nommé évêque de la ville de Tumbez, et dans l'entre-temps il devenait "protecteur universel des Indiens du Pérou" avec une rente

(18) suite "...aux banquiers allemands Függer qui eux ne l'acceptèrent pas, "No pudo, Alcazaba, organizar la expedición por falta de medios y se otorgó el territorio a los Fúceres, con exorbitantes concesiones, pero al cabo no la aceptaron. De nuevo capituló Alcazaba, en 1534, dándole solamente territorio entre el extremo Sur de la gobernación de Pedro de Mendoza a 36 Sur y el estrecho, de una extensión de doscientas leguas de cost, c'est-à-dire une partie de la Pampa argentine et la Patagonie, et il fut massacré par des rebelles espagnols de son expédition en juin 1535 - Voir Diccionario de la Historia de España, pub. par Revista de Occidente - Madrid 1952, tome Ier, art. "Simon de Alcazaba", p. 95.

(19) - Herrera, op. cit. id., chap. 3 p. 350 - Cependant leur mission ne fut pas inutile. Ils obtinrent d'Hernán Ponce

mille ducats annuels, prélevés sur les rentes royales dudit pays (20).

Si Bartolomé Ruiz n'acquiesçait pas la charge d'"Alguazil Mayor" qu'il avait sollicitée, il recevait en échange un dédommagement substantiel. Nommé "pilote principal" de la Mer du Sud, il devait percevoir un traitement annuel de 75.000 maravedís.

Les douze autres "de la Renommée" reçurent aussi une récompense. Comme Diego de Almagro (21), ils furent élevés au rang d'"hidalgos notorios", s'ils ne jouissaient pas de ce titre, et, dans l'affirmative, devenaient "caballeros de la espuela dorada", d'un échelon au-dessus dans la hiérarchie nobiliaire.

Pour être valables, les capitulations de 1529 impliquaient certaines limitations et obligations. Il était laissé six mois à Pizarro pour préparer son départ d'Espagne et autant pour commencer la troisième expédition à partir de Panama; autrement dit, avant le 26 janvier 1530, il lui fallait affréter, équiper en armes, munitions et vivres des navires, et quitter l'Espagne pour le port de destination en terre américaine, c'est-à-dire Nombre de Dios, puis, une fois arrivé à Panama, partir pour la conquête des territoires découverts, dans un délai maximum de six mois. S'il respecta le premier délai, impératif puisqu'il se trouvait en métropole, il n'en fut pas de même pour le second, et nous verrons bientôt pour quelles raisons. Il ne leva l'ancre vers le sud pacifique et Tumbez qu'à la fin de décembre 1530 (22). De plus, il

(19) suite "...de León, la promesse formelle que ni lui, ni les deux autres personnalités contactées, n'essayeraient, en aucune manière, de contrarier l'entreprise panaméenne. Il s'engagea, en outre, à mettre leurs deux navires, armés, équipés et bien approvisionnés, à la disposition de Pizarro quand il reviendrait de la métropole.

(20) - Voir note 12 au sujet des Capitulations Royales du 26 juillet 1529.

(21) - Diego de Almagro obtenait en outre la légitimation de son fils Diego, lequel était né d'une indienne ou d'une métisse panaméenne, nommée "Ana Martínez, su criada, mujer soltera, siendo también él soltero". Voir Capitulaciones du 26/7/1529, note n° 12 supra.

(22) - Voir Raúl Porras Barrenechea : "Las Relaciones primitivas de la conquista del Perú", Imprimerie des Presses Modernes - Paris 1927, p. 79.

devait emmener un contingent de cent cinquante hommes pris en Espagne et "dans d'autres régions non interdites" (23) et cent hommes des Antilles et de Terre Ferme, appelée la Castille de l'Or.

Ainsi, nanti de ces capitulations, il pouvait faire fi de l'autorité de Pedro de los Ríos, lequel ne continua pas à exercer sa charge après l'arrivée du gouverneur du Pérou à Panama. Pizarro, en effet, se souvenant qu'il avait entravé son entreprise, porta plainte auprès des hautes instances d'Espagne, dès qu'il eut l'occasion et avant même que les faveurs royales aient comblé ses désirs (24).

L'affaire du Pérou étant prise au sérieux par le Conseil des Indes, on nomma des administrateurs chargés du trésor royal ("oficiales de la hacienda real") : trésorier, maître des comptes et contrôleur du quint ("tesorero, contador, veedor") (25) des religieux et des prêtres qui avaient pour mission principale d'assister le caudillo de leurs conseils et porter la bonne nouvelle aux Indiens afin de les convertir à la religion catholique (26).

o

o o

A son arrivée à Séville, Francisco Pizarro ne tarda pas à rencontrer son parent et ami Hernán Cortés y Pizarro, venu

(23) - Colección de documentos del Archivo de Indias op.cit. tome 22, p. 283: "...los ciento cincuenta destos Reinos y otras partes no prohibidas y los ciento de Antillas, Tierra Firme llamada Castilla del Oro".

(24) - Herrera, op. cit. id. ibid., p. 352: "...y remitió sus memoriales al Consejo Supremo de las Indias adonde fue benignamente oído, dando mucha culpa a Pedro de los Ríos que pudiendo excusar el viaje de Francisco Pizarro, debiera ayudarle en lo que pedía, pues para ello tenía orden".

(25) - Herrera, op. cit. id. ibid., chap. 5 p. 368 : "Fueron nombrados por tesorero de esta provincia :Alonso Riquelme Antonio Navarro por contador y García de Salcedo por veedor de fundiciones".

(26) - Fray Reginaldo de Pedraza fut chargé de choisir six moines de l'ordre de Saint-Dominique auquel il appartenait, il se trouva parmi eux fray Vicente de Valverde qui jouera un rôle de premier plan dans la conquête. Voir Herrera, op. cit. id. ibid. "Mandóse a Fray Reginaldo de Pedraza que apercibiese seis religiosos de la Orden de Santo Domingo que habían de ir a la jornada..."

Tolède, dès le mois de Mai 1528 pour se justifier aux yeux du roi, de l'administration de la Nouvelle Espagne. Cortés et Hernando Pizarro durent l'aider dans ses démarches officielles et en facilitèrent le cours. La présence d'Hernando, seul fils légitime du Colonel Gonzalo, mort au siège de Pampelune (27), expliquerait peut-être le comportement étrange, pour le moins, de Francisco à l'égard de Diego de Almagro. Hernando ne connaissait pas le capitaine castillan, mais les prétentions de celui-ci à l'"adelantamiento" du Pérou, durent suffire pour qu'il le tint dès lors pour un rival de son frère à évincer à tout prix, et à supplanter même dans les bénéfices futurs des territoires du Sud pacifique.

Après les Capitulations, Francisco Pizarro, déjà à bout de ressources et tenu de respecter les délais prescrits ne pouvait demeurer longtemps en Espagne. Les Ordonnances et autres documents officiels qui lui furent remis à Tolède pour que l'on favorisât ses démarches, en tous lieux, en métropole aussi bien qu'au Darien, ne lui donnaient pas, pour autant, les fonds nécessaires à l'affrètement et à l'équipement des navires (28). Peut-être trouva-t-il déjà des ressources en Extrémadoure. auprès de nobles gentilshommes qui acceptèrent de l'accompagner. Herrera ajoute aussi qu'il fut aidé par Hernan Cortés à Seville (29).

(27) - Il mourut le 31 août 1522 et fut enseveli au couvent de San Francisco de Pampelune : cf son testament, in "Vida del Conquistador del Perú" par Romúlo Cúneo Vidal, op. cit. p. 56.

(28) - La clause sur l'aide de la Couronne pour l'approvisionnement en bouches à feu et munitions en Espagne et au Darien et leur charroi, diminuée des intérêts et agios ne prenait effet qu'en Castille de l'Or. Voir Col. de Documentos del Archivo de Indias, tome 22, pp. 280-281 : "Otrosí, vos hacemos merced de 300.000 maravedís pagados en Castilla del Oro, para el artillería y munición que habéis de llevar a la dicha provincia del Perú, llevando fe de nuestros oficiales de la casa de Sevilla, de las cosas que así compraste y de lo que vos costó, contando el interés y cambio dello y más vos faremos merced de otros doscientos ducados, pagados en Castilla del Oro, para ayuda del acarreo de la dicha artillería y munición de otras cosas, desde el Nombre de Dios a la ciudad del Sur". La Couronne, comme on le voit, toujours à court d'argent, s'arrangeait pour ne faire aucune cession pécuniaire sur son trésor métropolitain; elle prenait, de plus, des dispositions fort prudentes en ce qui concernait les conquêtes éventuelles.

(29) - Herrera, op. cit. id. chap. 10. p. 399: "...allí se vio con el marqués del Valle (Hernán Cortés) y dijose que le prestó dinero y ayuda para disponer el viaje; y la verdad es que ellos eran grandes amigos".

C'est dans sa province natale où la gloire d'avoir découvert un vaste empire riche et civilisé le devança, qu'il rassembla la plupart des volontaires pour l'aventure péruvienne. Toutefois à la fin de l'année 1529, il était loin d'avoir groupé le nombre de cent cinquante hommes fixé par la clause correspondante des capitulations. Et nous ne savons pas après quelles tractations, il put prendre en louage quatre navires. L'un d'eux fut envoyé, dès novembre 1529 avec vingt soldats dont le chef devait communiquer au gouverneur Pedro de los Ríos et aux deux associés le contenu des accords passés à Tolède. Ainsi les coups destinés à Almagro et au gouverneur de la Castille de l'Or furent-ils assés indirectement. Lui-même, prévenu d'une visite des trois autres navires ancrés à San Lúcar de Barrameda, par les Officiers de la Casa de Contratación de Séville (30), quelques jours avant l'expiration du délai, partit à la hâte, en chargeant Hernando et ses trois autres demi-frères de le rejoindre à l'île de la Gomera (31).

S'il leur donna pour point de ralliement cette petite île de l'archipel des Canaries, c'est qu'elle permettait d'éviter tout ennui avec les autorités supérieures des îles.*/

En partant de la sorte, il ne permit pas aux inspecteurs de la Casa de Contratación de savoir le nombre exact des expéditionnaires qui partirent dans les deux premiers, et Hernando qui ne manquait ni d'astuce ni de sang froid, put soutenir que le complément de la troupe voguait déjà vers l'Amérique.

Ainsi le départ des soldats destinés à la conquête de l'empire des Incas, se fit en trois temps, et les derniers partirent de San Lúcar deux jours avant la date limite, c'est-à-dire le 24 janvier 1530, quatre jours après l'appareillage du navire du Gouverneur.

(30) - Ordre émanant du Conseil des Indes, en date du 18 janvier 1530, mandant aux "Oficiales" de la Casa de Contratación de visiter à San Lúcar de Barrameda les navires affrétés par Francisco Pizarro: "... y viesen si en ellos llevaba recado de gentes y lo demás conforme a la capitulación; y que no hallando que cumplía no lo dejasen partir. Voir Herrera, tome 9, op.cit. id., Liv.7, chap.9, p.63.

(31) - Herrera, op.cit. ibid., p.p.62-63.

*/et l'approvisionnement en excellente eau potable et en bois.

VI - L'arrivée à Cartagena et à Nombre de Dios

Les frères Pizarro se retrouvèrent donc au rendez-vous insulaire après une semaine environ de navigation (1). Leurs bateaux naviguèrent de conserve pour atteindre Santa Marta en Nouvelle Andalousie (Etat de Magdalena, Colombie) où le gouverneur du Pérou pensait pouvoir recruter des hommes. Or, sa tentative s'avéra non seulement inopérante, mais négative. A l'instigation du gouverneur García de Lerma, qui prit des dispositions contre les prétentions de son confrère, quelques nouveaux venus, effrayés par le tableau peu engageant des souffrances qui les attendaient sur la côte pacifique, refusèrent de remonter à bord des navires qui les avaient amenés (2).

On conçoit sans peine que Pizarro n'ait pas voulu s'attarder à Santa Marta; il repartit donc pour Nombre de Dios, et quand il y débarqua, il ne lui restait plus que cent vingt-cinq hommes, selon Herrera, ce qui faisait juste la moitié du contingent prévu.

Dans ce port de l'Atlantique -aujourd'hui Colón- dont la position géographique se trouve être diamétralement opposée à celle de Panama-, Almagro apprit le retour de son associé et le sort qui lui avait été réservé, sans doute dès janvier 1530, par le chef du groupe des vingt hommes partis d'Espagne quelque deux mois auparavant, et plus concrètement par la copie officielle des Capitulations de 1529. S'en étant plaint amèrement à Hernando de Luque, il essuya des reproches justifiés, atténués toutefois par un léger espoir de voir sa situation s'arranger (3).

(1) - Il fallut dix jours entiers, moins une nuit, à Christophe Colomb pour atteindre la Gomera. Voir Bartolomé de las Casas "Diario de a bordo de Cristóbal Colón", ed. Arcadia, Barcelona 1957: "Jueves 9 de Agosto. Hasta el domingo (II de Agosto), en la noche no pudo el Almirante tomar la Gomera..."

(2) Herrera, op.cit.ibid.p.64: "Fué navegando con buen tiempo hasta tomar a Santa Marta, adonde por inducimiento del gobernador García de Lerma y de la gente que allí estaba se le quedaron algunos soldados, porque les daban a entender que iban engañados y que iban a pasar grandes trabajos en tierra donde no había que comer sino culebras, peorros y lagartos."

(3) Herrera, Década 4a, tome VIII, liv.6, chap. 10, pp. 398-399.

Ulcéré par le procédé inqualifiable de celui qu'il avait considéré jusqu'alors comme un ami véritable (4), Almagro aurait tout d'abord décidé de cesser toute activité au bénéfice de la Société, et à cet effet, il partit de Panama pour exploiter les mines d'or du rio Chagre et ruminer, à son aise, son désappointement. Nicolás de Ribera, à la prière de Luque, vint le trouver et le supplia de ne pas les abandonner "por amor de Dios (5)".

Almagro se laissa fléchir "ayant bon caractère et une âme généreuse" (6).

A l'arrivée de Francisco Pizarro, il se trouva au débarcadère. Il fit alors la connaissance des quatre demi-frères du gouverneur; ils durent lui produire une impression plutôt fâcheuse. Sans tarder, il apprit que son coassocié revenait d'Espagne endetté de trois à quatre mille ducats d'or et qu'il comptait sur les biens économisés à Panama pour parer aux premiers besoins de l'expédition qui ne devait souffrir aucun retard, vu les délais fixés par le Conseil des Indes. (7).

Almagro attendit d'être seul avec Francisco Pizarro pour lui demander des explications sur la teneur des clauses des Capitulations. Il lui reprocha ouvertement d'avoir failli à leur vieille amitié, à ses promesses; le titre de "lieutenant-gouverneur" de la forteresse de Tumbez devant être pris plus pour une vexation que pour un sujet d'honneur. Ses ennemis à Panama n'avaient pas manqué de le tourner en ridicule, étant donné les fonds engagés par lui, les démar-

(4) M. Ballesteros, op.cit.id.p.98 note que Diego d'Almagro allait interpréter "les Capitulations" d'une manière péjorative". Comment pouvait-il en être autrement? "Ya una vez, écrit-il, habían llegado a las manos Almagro y Pizarro y los vientos sembrados en las Capitulaciones, interpretados peyorativamente por Almagro traerían tremendas tempestades".

(5) - Herrera, op.cit.ibid.p.399: "...pues sin él no se podía llevar adelante aquella empresa, que por amor de Dios no los desamparase, que si algún yerro había habido, que vería que no se habría podido hacer más, y que le ofrecía que todo se haría a su voluntad." Nicolás de Ribera connaissait encore mal Francisco Pizarro.

(6) Herrera, op.cit.ibid.

(7) Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.3a parte, liv.9, proemio cité p.125: "...e vino empeñado en tres o cuatro mil ducados."

ches faites, les peines endurées et les charges et privilèges qu'il espérait recevoir du roi.(8) Pizarro tenta de se justifier. Il prétendit que la Couronne, sachant que le gouvernement d'une province ne souffrait pas d'être confié à deux hommes, -l'exemple de Pedrarias Dávila et de Vasco Núñez de Balboa étant relativement récent et assez probant- avait voulu éviter toute éventualité malencontreuse. Et pourtant, la réalité était toute autre, le contenu de la Cédula royale en date du 18 Novembre 1529, adressée à Francisco Pizarro et reçue par lui avant son départ pour l'Amérique est assez éloquent à ce sujet. (9).

(8) Herrera,op.cit. tome IX,liv.7,chap.9.p.64:
 "... se quejó de la poca cuenta que con él había tenido, pues que siendo una misma cosa, no fuera razón dejarle fuera y traerle solamente el alcaidía de Tumbez; acordole el amistad tan antigua, de entrambos, el juramento de guardarla, los trabajos padecidos, lo mucho puesto de su hacienda en aquella demanda, y lo que más estimaba era la vergüenza que recibía y lo que todo el mundo diría de ver a un hombre como él, tan deseoso de ser honrado de su rey, y que por ello había trabajado y gastado tanto, excluido de lo que esperaba."

(9) "Real Cédula que concede a Francisco Pizarro, Adelantado, Gobernador y Capitán General de la Provincia de Tumbez, en el Perú, hijo del capitán Gonzalo Pizarro, el escudo de armas que podrá usar en su casa y reposteros, en atención a sus grandes y dilatados servicios que refiere, hechos a la Corona en las Indias, cuyo escudo se declara". Madrid - Noviembre 13 de 1529, in Colección de Documentos Inéditos.op.cit.,tome22p.38 sqs: "Armas - El Capitán Francisco Pizarro... y que por más os señalar en Nuestro Servicio, el año pasado de mil y quinientos y veintitrés (sic) (il s'agit de l'année 1528) con licencia del dicho Pedrarias Dávila hiciesteis ciertos navíos en la dicha Mar del Sur, y con la más gente que pudisteis haber, todo a vuestra costa, fuisteis a descubrir por la Costa de la dicha Mar del Sur hacia la parte de Levante, para poblar donde halláredeis mejor tierra y disposición; donde os empleasteis y ocupasteis mucho tiempo porque hallasteis en algunas partes de la dicha tierra gente de guerra belicosa en partes fragosas de montañas y ciénagas, adonde los Indios viven y tienen sus casas y edificios encima de los árboles muy altos donde se hacían fuertes; y hallasteis mucha resistencia y fuesteis por ellos herido diversas veces vos y la gente que con vos iba, y derramasteis mucha sangre de vuestra persona y pasasteis mucha hambre y necesidades; y que por ser en partes tan remotas y donde no podíais ser socorrido de gente y de las otras cosas necesarias para poder sojuzgar y pacificar y poner debajo de Nuestro yugo y obediencia la gente de la dicha tierra,

(9) - suite --

... no poblasteis en ella, y tomasteis por remedio de enviar la gente que teníais muy cansada y destrozada a la Ciudad de Panamá de donde habíais hecho vuestro viaje; y con catorce hombres y un navío y los marineros, proseguisteis la Costa adelante hacia el dicho Levante, y descubristeis hasta el número de quinientas leguas de costa, donde hallasteis muy buena tierra en que hay muchas ciudades o villas o lugares, especialmente cuatro ciudades que se dicen Tumbez y Tamipumpa (sic) (sans doute Tumibamba), y Curaz (Cajas?) y Chínche (Chincha), de grandes poblaciones y visteis en la dicha costa y tuvisteis noticia de otras muchas que hay en la tierra adentro, lo cual dicen que es muy rica y poblada de pueblos y casas de piedra, cercados y almenados, con templos ricos y gente de contratación por mar y por tierra; en todo lo cual habéis pasado muchos trabajos, peligros y necesidades, y Nos habéis hecho otros muchos señalados servicios; y con el deseo que tenéis de los continuar, tornéis agora a la dicha tierra para perseverar en ella y conseguir la dicha conquista; y Nos suplicasteis y pedisteis por merced vos diésemos y señalásemos armas, para que además de las que tenéis de vuestros antecesores, vos y vuestros sucesores para siempre jamás las pudieseis esculpir y pintar y poner y traer en vuestros reposteros y casas, o en otras partes que quisierais y por bien tuviereis; y Nos acatando lo susodicho y los trabajos que en ello habéis pasado..."

A la lecture de cette Cédule, notons tout d'abord que Francisco Pizarro avait sollicité, après l'octroi des titres, charges et bénéfices que nous connaissons, l'attribution d'un écusson d'armes, qu'on ne lui refusa pas; qu'il n'est nullement question, ensuite de ses associés -ni même de Bartolomé Ruiz qui le mena jusqu'à Santa -. Selon lui, seul, il avait couvert les frais des expéditions, et avait été blessé plusieurs fois dans ses engagements contre les Indiens, perdu un sang qu'il n'avait jamais ménagé pour la plus grande gloire de son roi. (Les combats de Diego d'Almagro à Puerto Quemado y sont, bien entendu, escamotés de même que sa découverte avec Ruiz de la côte jusqu'au rio San Juan). Ce qui est mis en évidence, avec une audace sans mesure, c'est les cinq cents lieues de côte découvertes avec ses quatorze compagnons, au prix de ses peines, ses périls, ses privations

(10) Herrera, op.cit.id.pp.64-65: "... pues, como sabía la tierra del Perú era tan grande que había en ella para todos". Mais comme Almagro ne devait pas ignorer que Simon de Alcazaba avait obtenu le gouvernement des terres situées au-delà de Chincha, quel crédit pouvait-il accorder aux protestations d'amitié et aux propositions qui lui furent faites par l'astucieux Pizarro? Cf: Gómara, id.chap.110, p.7: "Prometia de negociarle otra gobernación en la misma tierra y renunciarle luego el adelantamiento, y de no apartar compañía y decía que siendo compañeros, era también gobernador y que así podría mandar y disponer de todo como le pluguiese".

Il voulut néanmoins tranquilliser Almagro et lui dit:
"... que le Pérou était si grand qu'il y en aurait pour tout le monde." (10)

Dans son for intérieur, Almagro pensait qu'il n'avait cessé de donner des preuves de dévouement complet à la cause de la Société. Non seulement il avait continué à vouloir amener des renforts à Panama (les démarches de Bartolomé Ruiz et de Nicolás de Ribera au Nicaragua en sont une preuve), mais il s'était chargé, sans répit, de la gestion des biens communs; il avait fait lever les hypothèques qui pesaient sur ceux-ci; honoré les dettes contractées qui assurèrent le départ et le séjour en Espagne de Pizarro, amassé aussi, selon Oviedo, une somme de trois mille pesos d'or environ.

Les promesses faites par le gouverneur devaient donc, en principe, tranquilliser Almagro, le maintenir dans les dispositions d'esprit qui étaient les siennes avant l'arrivée de la flotte à Nombre de Dios. Or, nous le voyons prendre, précisément, une attitude d'opposition. Pourquoi?

Peu de jours après leur entrevue, il demanda à son associé de ne plus compter sur sa participation dans l'entreprise: "il ne voulait plus de sa compagnie". Selon lui, mieux valait partager les biens communs et annuler le contrat.(11).

Que s'était-il passé de grave pour qu'Almagro changeât ainsi d'attitude?

Francisco Pizarro était venu en compagnie d'un certain nombre de gentilshommes d'Extrémadoure, dont ses quatre demi-frères. Or, ces liens du sang avec le tout puissant gouverneur qui assumait par ses titres flambant neufs tous les pouvoirs au Pérou, accroissaient la morgue naturel-

(11) - Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.-: "... y dijo a Pizarro que tomase su mitad y asimismo de las vacas y hacienda y esclavos e indios y todo lo que tenía, porque no quería más su compañía y que si deudas y cambios traía, que los pagase de su hacienda y los buscase, que no quería que con sus bienes hiciese más sus hechos, como hasta allí lo había hecho".

le et les prétentions de ces derniers. (12) Tout leur était dû, note avec justesse Herrera. Almagro, ce petit Castillan, chétif, laid et borgne, n'était après tout qu'un bâtard non légitimé, et il avait le front de leur tenir la dragée haute, de ne pas délier, prestement, pour eux, les cordons de la bourse! (13) Le plus odieux des Pizarro était sans conteste Hernando, le seul légitime des quatre frères; le capitaine castillan ne pouvait souffrir son orgueil, sa présomption sans mesure, son verbe haut et grossièrement méprisant. Dans le portrait que l'historien Oviedo nous fait de lui, il est un détail particulièrement significatif, qui à notre avis, n'a pas été assez mis en évidence jusqu'ici. Le voici: "... et de tous les (frères), Hernando Pizarro était le seul légitime et le plus légitime en orgueil: personnage de haute taille et gros, les lèvres et la langue épaisses, la pointe du nez trop charnue et enluminée, et cet homme brouilla tout le monde et plus spécialement les deux vieux compagnons: Francisco Pizarro et Diego d'Almagro (14).

Dans l'expression curieuse "la lengua y labios gordos", Oviedo glisse habilement la grossièreté du personnage et il suggère aussi, par un autre terme qui confirme le sens de l'épithète "gordos" et le complète, qu'il devait avoir un penchant certain pour la dive bouteille, ayant

(12) Herrera, op.cit. id. chap. 9, p. 65.

(13) - D'Almagro dépendaient tous ces jeunes nobles, aux manières apparemment courtoises, richement vêtus, mais au gousset vide. Cf: Herrera, op.cit. ibid.: "... (Francisco Pizarro) solicitaba a Diego de Almagro de quien dependía todo, porque otro ninguno no tenía dinero ni crédito; y así pasaba todo por su mano, hasta la comida de cuantos habían llegado de Castilla."

(14) Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit. id. liv. 8 chap. Ier., p. 33: "... y de todos ellos (los hermanos), el Hernando Pizarro sólo era legítimo y más legitimado en la soberbia: hombre de alta estatura y grueso: la lengua y los labios gordos, y la punta de la nariz con sobrada carne, y encendida; y éste fué el desavenidor del sosiego de todos y en especial de los dos viejos compañeros Francisco Pizarro y Diego de Almagro." Il faut donner à "lengua" le sens de "lenguaje", manière peculiar de parler de alguien" et à "gordo" celui de "palabra gorda, palabrota". Oviedo joue sur la double valeur de "gordo". Cf: Covarrubias "art. gordo", éd. 1943 Martín de Riquer: "Tener la lengua gorda, estar bien bebido, que con la humedad, como es esponjosa, se hincha."

"la punta de la nariz encendida"

Cieza de León est beaucoup plus précis sur le premier point. En Avril 1536, au Cuzco, après l'expédition du Chili, Hernando osa traiter Almagro de "moro retajado" (d'Arabe circoncis), ce qui à l'époque était considéré comme une insulte particulièrement grave et des plus malsonnantes, étant donné l'importance accordée à la "pureza de la sangre" (15)

Faut-il donc s'étonner de ce que le gouverneur - lieutenant de l'hypothétique forteresse de Tumbez ait voulu - vue l'attitude particulière d'Hernando Pizarro, épargner ses propres deniers et les ait ménagés et mesurés à ceux qui n'avaient encore rien fait pour l'entreprise péruvienne et s'arrogeaient déjà des droits immérités? Rien de plus normal aussi qu'il ait voulu rompre l'association, dès qu'il se vit exposé au mépris et aux insultes plus ou moins déguisés des frères du gouverneur. (16)

Il fallut l'intervention de personnages ou bien intéressés à ce que l'affaire continuât, comme ce fut le cas du licencié Espinosa, coassocié aussi, semble-t-il, de Hernando de Luque et d'autres tels Bartolomé Ruiz et ses douze compagnons "de la Renommée", ou celui du futur gou-

(15) Cieza de León: "Guerra de las Salinas", chap. 6 p. 30, ed. Viuda de Rico, Madrid, sans date: "Vasco de Guevara, que era capitán de Almagro, me dijo a mí, en esta ciudad de Lima, que este mismo día, estando don Diego de Almagro diciendo que pensaba darle a Hernando Pizarro cuarenta a cincuenta mil pesos por le haber negociado la gobernación, le dijeron que Hernando Pizarro había dicho en el Cuzco que él era un moro retajado, y recibió mucho enojo de ello y respondió: "...miente en eso que dice, y eso merezco yo por a él y a sus hermanos haverles quitado las liendres." Para informarme de esto, si fué cierto que lo dijo Hernando Pizarro, le pregunté a Pedro de Hinojosa; díjome que lo había oído; pero la verdad es. Otros dicen que Hernando Pizarro lo dijo muchas veces, así en España como en las Indias, por donde no se le daría nada decirlo en el Cuzco viendo que las cosas se iban enconando."

(16) Ces provocations firent naître chez Almagro, d'après Gutiérrez de Santa Clara "une très grande haine et rancœur à l'égard des Pizarro, et il ne put jamais s'en débarrasser. Cf: "Historia de las guerras civiles del Perú", op.cit., id. p 221: "...se le arraigó en su pecho grandísimo odio y rencor contra todos los Pizarros que jamás lo pudo arrancar de sí hasta que murió en la batalla de las Salinas donde le cortaron la cabeza." Ce dernier point, nous le verrons par la suite, est inexact.

verneur de la Castille de l'Or, le licencié de la Gama (17) et des dominicains, conseillers éventuels des conquistadores, pour faire revenir Almagro sur sa décision. Et, faut-il le dire? une circonstance nouvelle l'y obligea peut-être aussi.

A Panama étaient arrivés deux des plus riches personnages du Nicaragua, pressentis, comme nous le savons, quelques mois auparavant par Nicolás de Ribera et Bartolomé Ruiz: Hernando Ponce de León et Hernando de Soto. Ils avaient relâché au port avec deux navires chargés d'esclaves (18).

Almagro allait-il renoncer aux richesses possibles du Pérou en s'obstinant dans son attitude intransigeante? En toute hypothèse, Pizarro pouvait désormais se passer de son aide; il revint sur sa décision. Le Gouverneur, de son côté, fit revenir ses frères à de meilleures dispositions envers son associé. Nous ne croyons pas, cependant, qu'il faille retenir la version de l'Inca Garcilaso de la Vega, qui nous montre le caudille "extremeño" conscient de ses fautes et repentant, battant sa coulpe devant Hernando, avec

(17) L'historiographe Gonzalo Fernández de Oviedo rapporte (op.cit.ibid.p.125) que Francisco Pizarro fit intervenir lui-même quelques personnalités dont le licencié de la Gama, nommé "juez de residencia" du Darien. En tant que tel, il devait demander des justifications de l'administration de la Castille de l'Or à Pedro de los Ríos. La première mesure prise par ce juge, qui ne tarda pas à assumer les fonctions de gouverneur de Panama, fut de faire déposer les trois mille pesos d'or de la Société aux mains du contrôleur de la fonte des métaux précieux, le chroniqueur Oviedo précisément, pour assurer en principe la perception du quint royal, mais en fait et surtout pour éviter le partage des biens qui aurait pu être fatal à l'entreprise péruvienne. Cf; Oviedo, op.cit.id.pp.125-26:"...e por favorecer a Pizarro, depositó (don Antonio de la Gama) aquellos tres mil pesos de oro, o poco menos, de minas que estaba fundiendo el dicho Almagro, de la Compañía, y embargáronse en mi poder, como veador de las fundiciones de oro, y yo los tuve en depósito hasta que se dió asiento entre los dos capitanes y tornaron a concertar y a su amistad primera, aunque siempre de allí adelante fué muy escrupulosa."

(18) - Herrera, op.cit.liv.7, chap.9, pp.66-67:
 "...en esto quieren algunos decir que vino Diego de Almagro porque llegó a la sazón Hernando Ponce de León de Nicaragua con dos navíos cargados de esclavos suyos y su compañero Hernando de Soto, con el cual se concertó también don Francisco Pizarro, que le diesen los navíos para la jornada, pagando los fletes, con que a Hernando de Soto hiciése capitán y teniente de gobernador en el pueblo más principal que se poblase, y a Hernán Ponce uno de los mejores repartimientos"

une humilité toute chrétienne.(19)

A coup sûr, Pizarro promet de faire des démarches auprès du roi pour que le gouvernement des territoires situés après la vallée de Chincha pût revenir à Almagro, non à Simón de Alcazaba, et que les clauses du contrat de mars 1526 fussent respectées. (20)

Tout, apparemment, rentrait dans l'ordre. Mais les esprits étaient surexcités. Dans les journées et les semaines qui suivirent l'arrivée à Panama du Gouverneur et de son cortège métropolitain, avant le commencement de la troisième expédition vers le Sud, se manifestèrent déjà les prodromes annonciateurs des querelles qui opposeraient ouvertement, quelques mois après la victoire de Cajamarca, les partisans des deux capitaines rivaux: les "pizarristes" et les "almagristes". Ceux-ci osaient déjà dire à voix haute (21): "... qu'il suffisait à Almagro d'avoir été la victime de la perfidie de Pizarro, sans se voir exposé en outre aux insultes de la famille venue s'enrichir des dépouilles de la conquête lesquelles appartenaient à leur chef." A partir de là, leurs capitaines respectifs s'appliquèrent à dissimuler leurs sentiments. Les relations amicales naguère, tant louées par Oviedo, ne furent plus qu'une

(19) - Inca Garcilaso, op.cit.id.,chap.14,p.46: "...Hernando Pizarro, como hombre bravo y áspero de condición se indignaba más que otro alguno de ellos, y trataba mal de don Diego de Almagro, y se enfadaba con el hermano de que sufriese aquellas miserias y poquedades. El cual le respondió que era justo sufrir a don Diego, porque tenía mucha razón en lo que hacía, porque le había sido mal compañero en no haberle traído algún cargo honroso."

(20) - Quintana,op.cit.p.40, cite à peu près textuellement la version d'Herrera (op.cit.ibid.p.66) qui apporte des détails complémentaires intéressants: "...el uno (Francisco Pizarro) por la necesidad que tenía y el otro porque verdaderamente era hombre de ánimo generoso, se concertaron con que don Francisco Pizarro dejase a Diego de Almagro la parte que tenía en la Taboga, y que para sí ni para sus hermanos pudiese pedir merced alguna hasta que diese a Diego de Almagro una gobernación que comenzase donde acababa la de Francisco Pizarro, y que de todo el oro, plata, joyas, naborías, esclavos y otros cualesquiera bienes fuesen de los dos y del electo don Hernando de Luque."

(21) - W.H.Prescott,op.cit.liv.3,chap.Ier.,p.193: "They loudly complained that it was quite enough to suffer from the perfidie of Pizarro, without being exposed to the insults of his family. Who had come over with him to fatten on the spoils of conquest which belonged to their leader".

trompeuse apparence. De part et d'autre, en effet, (22):
"... commencèrent des soupçons, des ruses et dissimulations...
qui par la suite engendrèrent de grands maux".

(22) - Herrera, op.cit.id.ibid.p.65: "... comen-
zaron sospechas cautelas y disimulación... que después cau-
saron grandes males."

III - LA CONQUETE DU PEROU



I - La troisième expédition jusqu'à l'épisode de la Puna

Comme les Pizarro étaient démunis de ressources, les frais de l'expédition furent couverts par Almagro et vraisemblablement aussi par le licencié Espinosa et les deux riches 'encomenderos' du Nicaragua: Hernán Ponce de León et Hernandó de Soto. Aux deux navires que ces nobles gentilshommes avaient amenés à Panama, on adjoignit celui qu'avait dû faire réparer le 'teniente-alcaide' de Tumbez pendant l'absence de Pizarro et son séjour en métropole (1). Trois bateaux furent donc prêts à cingler vers les côtes incaïques. Diego de Almagro accepta de rester à Panama pour remplir, comme par le passé, ses fonctions de pourvoyeur(2).

Il convient de noter maintenant, pour reprendre le mot de M. Ballesteros, qu'il acceptait de "demeurer volontairement en second lieu". Il aurait pu, lui aussi, faire partie de l'expédition vouée à un meilleur sort que les deux précédentes. Mais, sans doute, voulut-il mettre de la distance entre la famille Pizarro et lui-même, afin de mener à bien ses propres affaires, en s'adressant à son tour à la Couronne, au Conseil des Indes et mettre enfin les choses au point. Aidé par l'archiprêtre de Panama, Francisco González de Lazcamo et son ami le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo, il fit dresser une 'probanza', ou preuve juridique, en date du 13 Avril 1531, par-devant l'alcalde de Panama, Juan de Panés, où était rapporté exactement le rôle qu'il avait joué dans la découverte du Pérou (3).

(1) Herrera, op.cit. tome VIII, liv. 6, chap. 10, p. 399: "Diego de Almagro...dijo: que iría a Panamá y que entre tanto se tratase bien a los que habían llegado de Castilla. Fué luego y los habló bien y proveyó carpinteros de ribera que cortasen madera en el río de Lagartos para adobar los navíos para que cuando llegase Pizarro los hallase a punto."

(2) Herrera, op.cit. id. liv. 7, chap. 9, p. 67.

(3) Gonzalo Fernández de Oviedo demanda même à son arrivée en Espagne, pour Almagro, le gouvernement des territoires voisins de la vallée de Chincha. La Couronne qui s'était engagée envers Simón de Alcazaba pour une durée de trois ans, ne pouvant accepter cette proposition, la déclina, mais elle accorda toutefois, par Cédule du II juillet 1532, le titre de 'Mariscal' à Almagro.

Notons, néanmoins, qu'elle aurait pu accéder à la demande formulée par l'historiographe, pour son ami, à

C'est forte de cent quatre-vingt-cinq hommes, sans compter les marins, que la flotille quitta le port de Panama, vers la fin décembre 1530, début de janvier 1531. Trente-cinq chevaux, animaux extrêmement précieux pour la conquête, accompagnaient les meilleurs soldats (4).

Si l'on admettait la version de l'Inca Garcilaso,

(3) suite - ...la fin de ce même mois, mais elle laissa le temps passer sans prendre de décision. Pourquoi?

(4) Ni Jeréz, ni Trujillo qui firent partie de la troisième expédition ne mentionnent la date de ce départ. Le premier, op.cit.p.132 écrit: "...y con la firmeza que en la persecución de ello tuvo (Pizarro) con la más gente, que fueron ciento ochenta hombres y treinta y siete caballos en tres navíos, partió del puerto de Panamá". Chroniqueurs et historiens ne nous donnent aucune précision à ce sujet. Seul Agustín de Zárate écrit (op.cit.liv.2,chap.1er.p.474): "... él (Francisco Pizarro) se hizo a la vela en principio del año de 31". WH. Prescott confirme ce texte et dit que les expéditionnaires quittèrent le port de Panama, dans les premiers jours de Janvier 1531 ("... and early in January 1531"). Mais dans la note n° 2, p.194, op.cit. id.ibid.,p. 195 l'on note ce passage tiré de la "Relación Sumaria" du père Navarro: "El cual (Francisco Pizarro) habiendo hecho bendecir en la iglesia mayor las banderas y estandartes reales el día de San Juan Evangelista (28 Décembre) del dicho año de 1530, y que todos los soldados confesasen y comulgasen en el convento de Nuestra Señora de la Merced, día de los Inocentes en la misa cantada que celebró con toda solemnidad y sermón que predicó el padre Presentado fray Juan de Vargas (dominicain), uno de los cinco (six en réalité) religiosos que en cumplimiento de la obediencia, de sus preladados y orden del Emperador pasaban a la conquista

M. Ballesteros reprend ce texte et ajoute, (sans doute d'après un fragment de la chronique rimée de 1538 et citée par Raúl Porras Barrenechea dans son édition de la "Relación de Diego de Trujillo", publiée par la Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Séville en 1948, note 2, page 67:

"Ya mil quinientos y treinta mostraba
El año cumplido el mes que es postrero,
Y a veinte del mes que viene primero,
Todo dejaba..."

que lesdits navires quittèrent le port de Panama vers la fin Janvier 1531 (op.cit.id.p.106). Il est assez incompréhensible qu'on ait fait communier les hommes le jour des Saints Innocents, c'est-à-dire le 29 Décembre 1530, pour les faire partir environ un mois plus tard. Nous jugeons, pour notre part, qu'il était plus censé de ne pas les laisser plus longtemps encore dans une ville au climat moralement malsain. Les navires durent lever l'ancre, le même jour ou le lendemain au plus tard (29 ou 30 Décembre), le délai de six mois notifié par la Couronne étant d'ailleurs largement dépassé.

l'intention du gouverneur du Pérou était d'atteindre, au plus tôt, l'importante agglomération de Tumbez. Mais, dit-il, les vents contraires l'en empêchèrent. (5) Or, Francisco de Jeréz dit précisément: "... il naviga avec tant de bonheur qu'en treize jours, il atteignit la baie de San Mateo"(op.cit.p. 322). Faut-il accepter la version de l'historien M. Ballesteros qui, adoptant celle de Herrera écrit qu'à San Mateo on hésita à débarquer"étant donné que les chevaux supportaient mal le voyage en mer". Ce débarquement à San Mateo obéissait, selon nous, à un tout autre motif. La limite Sud de cette baie correspondait à la frontière septentrionale du Tawantinsuyu. Là, en effet, se jetait le rio Ancasmayu et à partir de là, il fallait prospecter un territoire plus civilisé que les précédents, dépendant de la zone concédée à Francisco Pizarro par les Capitulations de 1529.

A Tacames, lors de la deuxième expédition Pizarro-Almagro. -d'après la relation Sámano-Jeréz- les navires espagnols s'étaient vus entourés de radeaux chargés de soldats indiens, porteurs d'armes, faites de métaux précieux. Pour Pizarro et ses hommes, il fallait donc procéder à un véritable ratissage de toute la zone côtière avant Tumbez. De là, cette route parallèle des fantassins et des cavaliers d'une part, et des trois navires qui longeaient le rivage de l'autre. En cas de danger grave, on pouvait de la sorte réembarquer sans perte de temps.

Que les découvreurs-conquistadors aient, en cette période de l'année, trouvé sur leur chemin des obstacles imprévus au débarquement à San Mateo, cela ne fait aucun doute. Garcilaso a peut-être trop insisté sur les souffrances subies par la troupe espagnole. Herrera, plus sobre et moins affirmatif sur ce point, cerne sans doute davantage la réalité. (6) Il fallut passer diverses rivières dont le

(5) Inca Garcilaso de la Vega, op.cit.chap.15,p.47

(6) Inca Garcilaso,op.cit.id.ibid.: "Pasaron mayores trabajos en el camino... porque sufrieron mucha hambre y cansancio por la aspereza y esterilidad de la tierra; hallaron grandes ríos que entraban en la mar y muchos esteros que salían de ella y entraban por la tierra muy adentro; pasábanlos con grandísimo trabajo..."

Herrera, op.cit.tome IX,id.p.68:"...camino con mucho trabajo la gente, porque hallaron ríos y esteros y una mañana dieron en un pueblo dicho Quaque (sic)."

rio Santiago, les Quiximies et d'autres, avant d'atteindre la riche Coaque, qui tomba au pouvoir des Espagnols après une attaque soudaine. La surprise fit s'enfuir les habitants qui ne s'attendaient pas à un tel comportement de la part des étrangers barbus. Pour ceux-ci, il n'était plus question d'entente pacifique, de relations amicales. Ils étaient venus en nombre, décidés à s'emparer des trésors que "les treize de la Renommée" avaient regardés, lors de la précédente expédition, avec une convoitise habilement dissimulée.

L'ère de la conquête commença donc en fait à Coaque (7). Et les 'Viracochas' étonnèrent les sujets des Incas qui les avaient reçus comme de vrais envoyés de leur dieu principal quelque deux ans plus tôt (8).

Coaque devait laisser une profonde impression sur Pizarro et sa troupe. Elle fut pour eux, tout d'abord, la ville des métaux précieux et des émeraudes, puis aussi un lieu maudit où ils subirent à des degrés divers les attaques d'une terrible maladie qu'ils appelèrent la "verru-ga" (9).

(7) Herrera, op.cit. ibid., signale que: "... una mañana dieron (los españoles) en un pueblo dicho Quaque puesto entre grandes montañas, adonde hallaron grande despojo, porque aunque los indios pudieron alzarlo, no lo hicieron porque pensaron que no habiendo hecho injuria a aquellos hombres no les harían mal sino que se holgarían unos con otros, pero halláronse burlados y por esto se fueron al monte."

(8) - Le chroniqueur Francisco de Jeréz voulant justifier l'attitude belliqueuse de ses compagnons dit, qu'avant d'atteindre Coaque, ceux-ci trouvèrent toutes les localités indigènes soulevées: "... y en todas las poblaciones de ella hallaban la gente alzada." op.cit. p.322.

Herrera ne fait pas état d'une pareille attitude de la part des Indiens. Voir ce qu'il rapporte, op.cit. id. ibid., p.68: "... tomaron puerto (los españoles) y platicose lo que se había de hacer para no errar el principio de la empresa, y después de diversos pareceres se resolvió que los caballos se sacasen en tierra y fuesen por la orilla de la mar, y los navíos costeando; caminó con mucho trabajo la gente, y una mañana,..." Cf: note 7

Quintana note avec concision le changement d'attitude inopiné des conquistadores, op.cit. p.40: "Los indios, viéndolos venir, los esperaron sin recelo, como que ningún mal merecían de aquella gente extrangera. Mas ya su marcha era enteramente hostil."

Jamais, depuis le début de la première expédition, les Espagnols ne s'étaient emparés de tant de richesses; elles consistèrent principalement en or, argent et émeraudes. (10), qui ne furent pas reconnues comme telles par la majeure partie des expéditionnaires. L'Inca Garcilaso relate, sans y insister, un incident curieux qu'il tire de Francisco López de Gómara (11). Il y ajoute, comme à l'ordinaire, quelques détails complémentaires qui le rendent très pittoresque: "... ils trouvèrent, écrit-il, beaucoup de fines émeraudes; ils brisèrent la plupart d'entre elles, non comme de bons lapidaires; ils disaient que si elles étaient fines, elles ne seraient pas brisées, malgré les grands coups qu'on leur donnerait sur une enclume à deux cornes où elles étaient éprouvées". Et à Tumbez, selon lui, le même fait se répéta à quelques mois de distance (12)

(9) Diego de Trujillo, op.cit.p.47: "...Coaque... era un gran pueblo, muy rico de oro, plata, esmeraldas y otras muchas piedras de otros colores y chaquira de oro y plata, y de hueso..."

(10) - Herrera, op.cit.ibid.: "...tomaron más de veinte mil castellanos en plata, oro y muchas esmeraldas finas que en todas partes valieran gran tesoro en aquel tiempo."

Jeréz, op.cit.p.322, évalue le butin de Coaque à 15.000 pesos d'or et 1.500 marcos d'argent: "...y allí tomaron 15.000 pesos de oro y 1.500 marcos de plata y muchas piedras de esmeraldas que por el presente no fueron conocidas ni tenidas por piedras de valor." Outre cela, le chroniqueur consigne qu'après avoir arrêté le "cacique" du lieu, "...hallaron mucha ropa de diversas maneras y muchos mantenimientos."

(11) - Gómara, op.cit.chap.110, p.9: "Coaque, lugar bien proveído y rico donde se repararon asaz cumplidamente y hubieron mucho oro y esmeraldas, de las cuales quebraron algunas para ver si eran finas."

(12) - "...hallaron... muchas esmeraldas finas; quebraron las más de ellas, como no buenos lapidarios, diciendo que si eran finas no se habían de quebrar por grandes golpes que les diesen en una bigornia donde hacían la prueba." Visiblement l'Inca Garcilaso veut prouver la richesse de sa patrie natale: "Lo mismo, écrit-il, hicieron en Tumpiz donde quebraron otras muchas de grandísimo precio, que valían a dos y a tres y a cuatro mil ducados y a más y a menos. No fueron estos españoles solos los que cayeron en esta simplicidad, que también la tuvieron los que poco después entraron en aquella misma tierra con el Adelantado don Pedro de Alvarado, que también quebraron, como atrás dejamos apuntado, otra muchedumbre de esmeraldas y turquesas que valían innumerable tesoro." op.cit.ibid.

Ce que ne savait pas Garcilaso, c'est que fray Reginaldo de Pedraza, choisi par la Couronne pour apporter l'évangile aux Indiens, poussait les naïfs soldats chrétiens à se défaire des pierres qu'il s'appropriait, en leur faisant croire que la véritable émeraude était plus dure que l'acier; celles qu'ils avaient prises ne valaient donc rien (13).

Pedraza -au nom prédestiné- et quelques astucieux de son espèce surent se réserver les plus belles d'entre elles qu'ils se gardèrent bien de présenter au "caudillo" évitant ainsi tout partage avec leurs compagnons ou tout prélèvement dû au roi d'Espagne. D'après le chroniqueur Diego de Trujillo, l'avide dominicain accapara de la sorte, plus de cent pierres précieuses qu'il dissimula habilement dans un ourlet de son pourpoint. Et c'est pour jouir au plus tôt de sa malhonnêteté en métropole qu'il retourna à Panama, laissant Pizarro et ses soldats à Coaque où ils demeurèrent encore de longs mois (14). Or, il passa de vie à trépas deux jours après son arrivée dans la capitale du Darien, victime probable du virus de la "verruca" (15).

La relation de l'escroquerie du dominicain est authentique. La Couronne qui connut la chose, diminua le nombre d'émeraudes découvertes sur lui, pour atténuer, peut-être la malhonnêteté d'une personnalité religieuse

(13) - Herrera, op.cit.id.ibid.: "... y así se perdieron muchas (esmeraldas), porque fray Reginaldo de Pedraza, de la orden de Santo Domingo, afirmaba que la esmeralda era más dura que el acero y que no se podría romper; y probándolo algunos la rompían con martillos, aunque no faltó quien dijese que él las guardaba, y otros hubo que lo hicieron también".

(14) - Diego de Trujillo, op.cit.p.48: "En el pueblo de Coaque nadie conoció las esmeraldas sino fué un Resinaldo (sic) que juntó más de ciento y tantas, y las cosió en un jubón y de allí murió y le sacaron las esmeraldas y después hicimos servicio a Su Majestad".

(15) - "Carta del licenciado de la Gama a la Emperatriz", en date du 31 Mai 1532. Voir note 5 de Raúl Porras Barrenechea de son éd. de Trujillo, op.cit.p.69: "Cuan-do Pizarro vino de Gobernador trajo cinco frailes dominicos, el uno por vicario fray Reginaldo de Pedraza el que ha tres meses vino del Perú. Murió desde a dos días porque venía malo..."

au comportement peu édifiant (16). La maladie qui le frappa et n'épargna presque aucun des soldats chrétiens était: "étrange et affreuse": ("extraña y abominable"). A l'exception de Jeréz qui la passe sous silence, chroniqueurs et historiens la mentionnent et la décrivent avec plus ou moins de minutie.

S'inspirant de la "Historia" de Gómara, l'Inca Garcilaso nous en donne une description qui ne manque pas de pittoresque. Chez lui, les hommes sont horriblement défigurés par des appendices qui pendent, telles des figues mûres, de la pointe du nez, des oreilles, des sourcils, des joues, du front. Et l'auteur des Commentaires Royaux, qui visiblement veut provoquer la compassion du lecteur, rate tout à fait son effet, puisque c'est surtout une impression de grotesque et de comique que nous laisse son texte (17).

Sur les symptômes et la durée de la maladie, nous savons par Miguel de Estete (18) et Gutiérrez de Santa Clara (19) qu'elle se manifestait tout d'abord par des saignements de nez et que les verrues pouvaient persister trois à quatre mois durant.

(16)- "Una cédula real - dit encore R. Porras Barrenechea dans cette même note- expedida en Zaragoza a 8 de Marzo de 1533 confirma el deslíz del dominico y ordena devolver 'treze (sic) esmeraldas de tentadas por fray Reginaldo de Pedraza a los soldados de Pizarro'. La cédula dice (libro 10, folio 109, Archivo de Indias) que: 'Fray Reginaldo de Pedraza de la Orden de Santo Domingo sacó de la dicha provincia 'ascondidamente' trece esmeraldas que eran de los dichos pobladores y conquistadores.' Cette Cédule royale est, comme on le voit, presque postérieure d'un an à la mort du moine.

(17)- Inca Garcilaso, op. cit., ibid. P.47: " ... se les recreció a los de Pizarro una enfermedad extraña y abominable y fue que les nacían por la cabeza, por el rostro y por todo el cuerpo unas como verrugas que lo parecían al principio quando se les mostraban, mas después, yendo creciendo, se ponían como brevas prietas y del tamaño dellas; pendían de un pezón, distilaban de sí mucha sangre, causaban grandísimo dolor y horror, no se dejaban tocar; ponían feísimos a los que daban, porque unas verrugas colgaban de la frente, otras de las cejas, otras del pico de la nariz, de las barbas y orejas; no sabían qué les hacer, murieron muchos."

(18)- Miguel de Estete, "Noticias del Perú" P.14:

Or, contrairement à ce que prétend Garcilaso, la "verruga" n'a jamais été une maladie " que corrió todo el Perú" et qui a disparu depuis lors (20); il affirme quelques cinquante ans après avoir quitté le sol natal : "... je vis au Cuzco trois ou quatre Espagnols qui souffraient de la même maladie et en guérissent." C'était et c'est encore de nos jours, une maladie endémique qui sévit dans certaines vallées du Pacifique, et il semblerait que depuis la conquête espagnole elle se soit déplacée vers le Sud, puisqu'on la retrouve aujourd'hui, non plus dans la région de Manta, mais dans les trois départements péruviens qui ont le triste privilège de la subir: ceux qui sont désignés sous les noms de "Libertad, Ancash et Lima" (21).

Dans une douzaine de vallées et de gorges de cette zone assez bien délimitée puisqu'elle s'étend de trente à soixante kilomètres du bord de la mer à une altitude variant de mille à trois mille mètres, subsistent, en effet, deux formes de cette maladie contagieuse: "la verruga mular" désignée ainsi parce qu'elle s'attaque également aux équidés et particulièrement aux mulets, et la "verruga millar".

(19)- Gutiérrez de Santa Clara, op. cit. id. chap. 53 P.222: " Estas verrugas salen por la frente y encima de las narices y duran tres o cuatro meses hasta que se van marchitando y se resuelven y caen y quedan los que las han tenido después con buena disposición, sanos y enteros, sin señal ninguna en la cara por do salieron las verrugas, y al tiempo que salen dan grandísimos dolores.."

(20)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. P.48: " ... vi en el Cuzco tres o cuatro españoles con la misma enfermedad.... después acá no se sabe que haya habido tal plaga."

(21)- Voir Raul d'Harcourt: " La médecine dans l'ancien Pérou", publié par la Librairie Maloine, Paris 1939.

(22)- "La Crónica Rimada" de 1539, citée par Raúl Porras Barrenechea (voir note 22 de son édition de Diego de Trujillo, P.76) rapporte que: sesenta personas murieron de males perversos que allí se cobraron."

La première forme correspond à celle que décrit Garcilaso, la seconde étant caractérisée par une multitude de petites vésicules qui affectent le corps tout entier, de là l'emploi de l'épithète "millar".

A Coaque, nous dit Herrera, moururent beaucoup de soldats de la troisième expédition (22). Il écrit (23): "... il advint qu'ils se couchaient en bonne santé et se réveillaient enflés, et quelques uns étaient trouvés morts le matin... d'autres, avec des membres contractés, et il leur fallait vingt jours pour guérir."

Cieza de León et Herrera rapportent que les Espagnols attribuèrent le mal dont ils étaient frappés à des poissons que les Indiens avaient peut être empoisonnés avant de les leur offrir (24).

En fait, nous savons aujourd'hui, après bien des recherches et des tâtonnements que " la verruga" est due à un virus isolé par le Péruvien, doctor Barton - de là le nom de "Bartonella vacilliformis" - et qu'elle est transmise par des phlébotomes (25).

(23)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.69.

(24)- Pour Cieza de León ("Crónica del Perú", la Par. chap. 46, P.151) il s'agissait d'une espèce de bonite : "Tienen estos indios muchas pesquerías, adonde matan pescado en cantidad; entre ellos se toman unos que llaman bonitos, que es mala naturaleza de pescado, porque causa a quien lo come calenturas y otros males, y aun en la mayor parte de esta costa se crían en los hombres unas verrugas bermejas del grandor de nueces y les nacen en las frentes, y en las narices y en otras partes; que, demás de ser mal grave, es mayor la fealdad que hace en los rostros, y créese que de comer algún pescado procede este mal."

Herrera, quant à lui, op. cit. id. ibid. P.70, écrit ceci: "... díjose que este mal fue causado de cierto pescado emponzoñado que les dieron los indios." Plus loin, op. cit. id. chap.10, P.75, il ajoute que " la verruga était peut être causée par l'eau potable empoisonnée par les Indiens : " ... y se tuvo también opinión que el mal de las verrugas que sucedió en este tiempo fue por haber estos indios atosigado el agua de donde bebían los castellanos."

(25)- Raul d'Harcourt, op. cit. voir note supra.

D'après les témoignages et les textes précités, la " verruga" fit d'assez nombreuses victimes parmi les hommes de Pizarro, l'obligeant à prendre de nouvelles dispositions: il dépêcha ses trois navires vers le Nord; deux s'arrêteraient à Panama, tandis que l'autre poursuivrait sa route vers le port de León de Nicaragua afin de lever de nouvelles recrues qui viendraient renforcer la troupe diminuée de Coaque (26).

Almagro reçut alors une somme de vingt mille pesos d'or qui devait stimuler les volontaires quelque peu défaillants à Panama et à Nombre de Dios (27).

Le séjour à Coaque se prolongea, sans doute, plus que ne l'auraient voulu Pizarro et ceux qui étaient restés avec lui. C'est bien des mois après, que Bartolomé Ruiz, revint de Panama avec ses deux navires, vingt-six cavaliers, trente fantassins, et les fonctionnaires royaux ('oficiales reales') que les frères du gouverneur avaient laissés à leur départ de Sanlúcar de Barrameda, le 24 Janvier 1530, et qui, partis longtemps après, ne purent rejoindre la troupe que vers la fin du mois d'Août 1531. Si nous nous en tenons à la version de Trujillo qui participa à la troisième expédition et accompagna toujours Francisco Pizarro, celui-ci et la plupart de ses hommes y demeurèrent plus de huit mois. (28)

(26)- D'après la note 21, P.75 de l'éd. de Diego de Trujillo de Raul Porras Barrenechea, op. cit., et le texte de Francisco de Jerez, op. cit. p.322, Bartolomé Ruiz prit le commandement des deux navires à destination de Panama; il était assisté par Cristóbal Quintero qu'il faut se garder de confondre avec son homonyme Francisco Martín Quintero, venu plus tard au Pérou avec Pedro de Alvarado. Le troisième navire fut confié, d'après Herrera, à Bartolomé de Aguilar, op. cit. P.69 : "... con la presa del oro que fue en piezas ricas y vistosas acordó don Francisco Pizarro de enviar dos navíos a Panamá y otro a Nicaragua a cargo de Bartolomé de Aguilar, para llevar gente y caballos."

(27)- Gómara, op.cit.id.ibid.: "...Pizarro aunque sentía la dolencia y muertes de sus compañeros no dejó la empresa, antes envió veinte mil pesos de oro a Diego de Almagro, para que le enviase de Panamá y Nicaragua los más hombres, caballos, armas y vituallas que pudiese, y para abonar la tierra de su conquista que tenía ruin fama."

(28)- Pour Herrera le séjour des Castellans à Coaque dura sept mois. Op. cit. id. ibid. P.69: "Los que quedaron en Coaque... padecieron mucho en siete meses que aguardaron", tandis que pour Trujillo, il dépassa huit mois: op. cit. P.48: "... y quedamos en aquel pueblo más de ocho meses."

Si l'on en croit Herrera, la Casa de Contratación de Séville prit ombrage du procédé retors ("cauteloso") des frères Pizarro à l'endroit des administrateurs du trésor royal restés, malgré eux, en terre espagnole. Elle envoya diverses commissions rogatoires, "requisitorias", au juge de Panama afin d'empêcher la poursuite de l'expédition péruvienne, mais la décision du roi révoqua ces ordres. Voici ce qu'écrivit cet historien, op. cit. id. ibid. P.70: " ... los oficiales de la Casa de Contratación de Sevilla... despacharon requisitorias a las justicias de Panamá para que les impidiesen su jornada, especialmente habiéndose dejado los oficiales reales, sin llevarlos consigo; pero el Rey mandó que sin embargo de la requisitorias, no se le impidiese la jornada y que entre tanto que iban los oficiales, nombrase don Francisco Pizarro otros en su lugar, y que éstos partiesen con toda brevedad."

II- L'épisode de l'île de la Puna.-

D'après l'Inca Garcilaso, les Espagnols partirent de Coaque pour atteindre directement Tumbez où, selon lui, la troupe fut rejointe par Sebastián de Belalcázar - et non Benalcázar, corrige-t-il, et Juan Fernández "... et on ne sait pas d'où il était natif" (1).

Cette assertion de l'auteur des Commentaires Royaux ne concorde pas avec la vérité historique. D'abord, selon les chroniqueurs et les historiens, un autre renfort appréciable en cavaliers et fantassins - trente hommes et douze chevaux - rejoignit le Gouverneur ou bien à Coaque (version de Jeréz et Trujillo qui participèrent tous deux à l'expédition), ou bien à Puerto Viejo, localité située à quelques lieues au sud de Coaque - versions de Gómara, de Zarate et de Herrera - (2).

(1)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.I5, P.48:
"... que no se sabe de donde era natural."

Juan Fernández est également mentionné par Gómara, op. cit. ibid.: "Estando allí vinieron Sebastián de Benalcázar y Juan Fernández con gente y caballos."

D'après Diego de Trujillo, il faut noter que Hernando de Soto - et non Sebastián de Benalcázar - débarqua à l'île de la Puna, non à Tumbez - avec la première femme venue au Pérou; elle s'appelait Juana Fernández. Gómara a tout simplement changé le sexe de Juana Fernández et Garcilaso l'a suivi, mais pour nous faire croire, une fois de plus, qu'il était plus au fait des choses du Pérou, cette Juana devint chez lui "un capitán que no se sabe de donde era natural". Voici le passage de Trujillo, op. cit. P.52: "Luego vino Hernando de Soto de Nicaragua con dos navíos y trajo mucha gente, caballos y bastimentos y... con Hernando de Soto vino la primera mujer que vino a este reino, que se llamaba Juana Hernández."

(2)- Herrera, op. cit. id. chap.I0, P.75, apporte à ce propos quelques détails complémentaires que nous notons ici: "... y aquí llegaron de Nicaragua Sebastián de Belalcázar, Mogrovejo de Quiñones, Juan de Porras, Francisco de Fuentes, Diego Prieto, Francisco Martínez, Alonso (sic) Beltrán, con otros, que en todo fueron treinta, y doce /...

Il est certain, en outre, qu'après le retour des deux navires de Bartolomé Ruiz à Coaque et de celui de Bartolomé de Aguilar, revenu du Nicaragua, Francisco Pizarro continua sa route. Il longea encore le littoral en compagnie de ses cavaliers et de ses fantassins; de la sorte il poursuivit/sans peine, la visite de ses territoires, pénétrant parfois à l'intérieur du pays (3).

Les étapes de cette route terrestre sont marquées par des arrêts plus ou moins prolongés, d'abord à Pasao (4),

(2)-suite.- "... caballos."

Trujillo, quant à lui, donne une autre liste qui rejoint celle-ci et la complète, op. cit. P.48: "Del navío que fue a Nicaragua vino luego Sebastián de Belalcázar en un navío, y trajo poca gente, que fueron Mogrovejo de Quiñones y Alonso Pérez de Vivero y Hernando Beltrán y Alonso Maraver y Diego Ojuelos y Martín Bueno y Miguel Astete (sic) y otros..." Nous avons souligné en toute intention deux noms. Dans la version d'Herrera, probablement erronée, il doit s'agir de Hernando Beltrán, car nous nous référons, de préférence, à la version de Trujillo. Pour Alonso Maraver: "debe ser - dit Raul Porras Barrenechea - note 30, P.82 de son édition de Trujillo - Francisco Maraver y no Alonso. En el reparto de Cajamarca aparece Francisco Maraver, hombre de a caballo..."

(3)- Trujillo le laisse entendre, op. cit. P.49: "Habiendo ya venido los navíos de Panamá y Nicaragua, salimos de Coaque con la más gente enferma y fuimos hasta el cabo de Pasao (sans doute 'Pasao' comme le suggère Raul P. Barrenechea, P.84 de son éd. de Trujillo), y no pudimos pasar la punta, abrimos camino por la montaña (c.a.d. à travers bois) y llegamos al Pueblo de Pasao y pasamos hasta llegar a la bahía de los Caraques con gran falta de agua dulce."

Voir aussi Herrera, op. cit. id. chap.9, P.71.

Miguel de Estete: op. cit. P.17

Girolamo Benzoni: op. cit. P.120

qui confirment cette version.

(4)- Herrera, op. cit. id. ibid. : "... donde el cacique ofreció a Francisco Pizarro una piedra esmeralda tan grande como un huevo de paloma."

"Allí - écrit Miguel de Estete op. cit. P.17- los indios usan una a manera de balanza romana y reducen las cabezas de sus enemigos de tal forma que... un rostro de hombre se consume y disminuye en ser tan pequeño que mucho más es que uno de niño acabado de nacer."

puis dans les Caraques à Puerto Viejo où les habitants étaient presque tous des sodomites (5). Pour Trujillo, l'agglomération de Puerto Viejo, située également loin de la mer, sur une hauteur, était gouvernée par une "cacica", tout comme Santa Cruz dépendait, comme nous l'avons vu, de la généreuse Capullana. A Puerto Viejo, la troupe s'arrêta plus de deux mois (6). Après quoi, toujours dans la région de Manta, elle fit halte à Picuaza, puis au port de Marchan; elle traversa ensuite des terres sèches et désertes où elle souffrit de la soif. Faute de vivres, on mangea des chiens à l'étape de la Punta de Santa Elena. Enfin, après ces tribulations, fut découverte la province de Odon (7), qui dépendait de la grande tribu des Huancavilcas, " terre bien pourvue en vivres". Là, les conquistadors s'arrêtèrent quinze jours pour se remettre de leur fatigue et des privations subies.

C'est en arrivant à hauteur de la Puna, devant le détroit de Huaina Capac, que le gouverneur décida de débarquer dans cette grande île qui fut appelée "isla de Santiago" sans doute parce qu'on y arriva le jour de la fête de Saint-Jacques, le 25 Juillet 1531.

(5)- Herrera, op. cit. id. chap.10, P.74-75: "...gente mala y sodomita aunque se tenía por religiosa y valiente, y se vieron en ella formas feás con miembros deshonestos en que adoraban". Point confirmé par:

G.Benzoni, id.P.120, pour toute la province de Manta dont dépendait Puerto Viejo: " Sono di natura bruti, sporchi, sodomiti e pieni d'ogni malvagità."

(6)- Trujillo, op. cit. P.49: " Estuvimos en tierra de Puerto Viejo más de dos meses; había maíz y pescado, y fruta de la tierra, papayas; había miel, hecha de maíz...y hay cacao de lo de Méjico, aunque poco."

(7)- Toutes ces étapes sont mentionnées par Trujillo op. cit. P.50. Sur Odon voici ce qu'il dit: "... de allí - punta de Santa Elena - fuimos a una provincia que se dice Odón, en los Guancavilcas, tierra abundosa de comida, y allí estuvimos quince días para reformar la gente y los enfermos."

Ce n'est pas le hasard qui poussa le Gouverneur vers cette terre. Selon les jeunes interprètes, en effet, la Puna située à quelque douze lieues -environ soixante-dix kilomètres- de Tumbez, passait pour être fort riche et bien pourvue en vivres (8). En outre, il savait depuis longtemps -depuis son voyage à Santa exactement- que les insulaires étaient des ennemis irréductibles des 'Tumbecinos'. Il imagine alors qu'il était peut être bon de ne pas s'aliéner le cacique de la Puna, son aide pouvant lui être d'une grande utilité au cas où Tumbez lui résisterait (9).

Il est possible que le Gouverneur ait envoyé des émissaires indiens pour prévenir le cacique, appelé Tumbala, de son intention de lui rendre visite; il n'est pas exclu de croire que ce chef indien prévint son geste et qu'il se présenta de lui-même au Gouverneur pour lui offrir ses services. C'est là l'opinion de Trujillo. L'entrevue dut avoir lieu face à la Puna, dans la région voisine de l'actuelle Naranja (Equateur), l'autorité de Tumbala s'exerçant non seulement sur l'île, mais aussi sur les rivages de Terre Ferme situés en face de celle-ci (10).

(8)- Jerez, op. cit. P.322:"... y por ser esta isla bien poblada y rica y abundosa de mantenimientos pasó a ella en los navíos y en balsas de maderas que los indios tienen en las cuales pasaron los caballos."

La distance d'environ soixante-dix kilomètres qui sépare Tumbez de la Puna, est précisée par l'Inca Garcilaso de la Vega; elle correspond en droite ligne, à l'écart entre Tumbez et la pointe Sud-Ouest de l'île: op. cit. id. chap. 16, P.48:"... porque está doce leguas la mar adentro". Mais le détroit de Huaina Capac était beaucoup plus court; il mesure tout au plus vingt-cinq kilomètres.

(9)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.76:"... porque habiendo entendido que los de la isla de la Puna eran belicosos y enemigos de los tumbecinos, determinaba de pasar a la isla para confederarse con ellos en caso que no se hallase forma para entrar en Tumbez pacífica y amigablemente; y luego dió orden en el pasaje."

(10)- Trujillo, op. cit. P.51:"... y de allí (Odón) venimos al paso de Guayna-Caba (sic) llamado así porque por allí entró Guayna-Caba cuando conquistó la isla de la Puna y allí salió el señor de la isla que se decía Tumbala con mucha gente y balsas y nos recibió con grandes fiestas y regocijos."

Certains chroniqueurs et historiens, à l'exception de Jerez, admettent que Tumbala, au moment de la traversée du détroit par les soldats chrétiens, tenta de se défaire d'eux en usant de perfidie. Il aurait donné l'ordre de délier les cordages qui retenaient les troncs des radeaux qui servaient au transport. Cette ruse perverse, employée avec succès contre les dignitaires et la troupe de Huaina Capac, quelques années auparavant, aurait été déjouée grâce aux jeunes interprètes indiens (II).

(II)- Trujillo, id. P.51:"... y traía (Tumbala) que en yendo en mitad del estrecho la gente en las balsas, desata- sen las ligaduras; y que allí muriésemos todos, excepto la balsa en que el señor de la isla iba, y el gobernador."

Herrera, op. cit. id. ibid. P.76:"... y aunque éste fue un ofrecimiento malicioso porque habían acordado de destejer a un tiempo las balsas y ahogar a los castellanos cuando más descuidados fuesen, don Francisco Pizarro, sin entenderlo respondió agradeciendo mucho a Tomala (sic), señor de la isla, la buena voluntad con que le acogía, y el señor, muy alegre, pensando que el caso le había de suceder como pensaba, envió con diligencia las balsas; pero los intérpretes sospechando de la diligencia con que los indios andaban, preguntando y repreguntando, entendieron el caso y de ello dieron noticia a don Francisco Pizarro, que lo agradeció mucho..."

Sans apporter de précision, l'Inca Garcilaso fait allusion à un grand danger couru par les conquistadors : op. cit. id. P.48:" Con el nuevo socorro de los españoles se atrevió don Francisco Pizarro ir a conquistar las islas que llaman Puna... Pasó a ella en balsas con mucho peligro, porque está doce leguas la mar adentro..."

Gómara et Zárate sont pourtant plus explici- tes. Gómara écrit: op. cit.chap.3.P.10:" Al pasar de la tierra a la isla quisieron los indios cortar las cuerdas a las balsas y ahogar a los cristianos, según a Pizarro avisaron sus farau- tes; y así, mandó a los españoles que llevasen desenvainadas las espadas por meter miedo a los indios."

Zárate,op. cit. liv.2,chap.2,P.274:"... pasó (Francisco Pizarro) los caballos y la gente aquel brazo de mar con gran peligro porque los indios tenían concertado entre sí de cortar las cuerdas de las balsas y anegar los cristianos que en ellas llevaban."

Néanmoins, malgré ces divers témoignages, il n'est pas certain du tout que le cacique ait voulu faire périr ses hôtes chrétiens dans le détroit de Huaina Capac qui serait aujourd'hui le "canal del Morro" ou le "canal de Jambeli"(12). Cela n'empêche nullement que Pizarro et les capitaines de son Conseil se soient méfiés de lui et qu'ils aient pris des mesures de prudence pour parer à toute tentative malveillante. Aussi, l'astucieux Pizarro, après avoir accepté l'offre de Tumbala, le garda-t-il à vue, et ce jusqu'au débarquement des hommes, des bêtes et des armes du dernier radeau. Informé du succès de l'opération, il passa à son tour à la Puna en compagnie du Cacique (13).

Bien qu'ils se soient défiés, les Espagnols furent particulièrement bien reçus et fêtés par les dignitaires et les sujets de Tumbala (14). Une telle réception de la part des Indiens, qui passaient pour être résolument hostiles à tous les étrangers, avait tout lieu de surprendre les nouveaux venus. Diego de Trujillo essaye d'expliquer ce comportement inattendu par l'influence bénéfique sur les insulaires d'un membre de l'expédition précédente: Alonso de Molina.

(12)- Raul Porras Barrenechea, note 51, P.89 de son édition de la "Relación" de Diego de Trujillo: "El paso de Huaina Capac" "Llamábase el paso de Huayna Capac al canal que separa la isla de la Puna de la Tierra Firme. Pudiera ser el llamado actualmente 'Canal del Morro' o acaso 'el de Jambelí!."

(13)- Trujillo, op. cit. P.51: "... y así mandó que se quedasen con él en tierra el señor de la isla con otros señores de la isla, y que en otro camino irían; y así pasó la gente sin peligro, y luego volvieron las balsas, y llevaron al gobernador y a los demás que quedaron con él."

(14)- Jerez, op. cit. P.322: "El gobernador fue recibido en esta isla... con mucha alegría y buen recibimiento así de mantenimiento como de diversos instrumentos músicos que los naturales tienen por su recreación."

Après leur débarquement au lieudit "Tucu", au Nord-Est, les conquistadors se rendirent à "El Estero", localité située dans la partie orientale de la Puna. Ils allaient assister alors à un incident curieux et particulièrement émouvant. "Dans ce village, dit le chroniqueur, nous trouvâmes une grande croix et un crucifix sur une porte et une clochette suspendue; l'on prit cela pour un miracle et aussitôt après sortirent de la maison plus de trente jeunes garçons et filles, beaucoup d'entre eux disaient: ' Loué soit Jésus-Christ! Molina! Molina!" (I5)

Alonso de Molina, le plus téméraire des "Treize de la Renommée" était resté, lors de la deuxième expédition, comme nous le savons, à Tumbez avec le marin Ginés, au retour de Santa Cruz. Tandis que ce dernier fut tué dans les environs de Tumbez, à Cinto, " parce qu'il avait regardé (sic) une femme d'un cacique" ("porque miró(sic) a una mujer de un cacique") Molina, nous le devinons par le passage précédemment cité, s'était rendu à la Puna où il demeura un temps suffisamment long pour laisser une impression vivace chez les insulaires et tout particulièrement sur les enfants. Malheureusement, quelques semaines avant l'arrivée de ses compatriotes, il avait été tué par les 'chonos', alliés des 'tumbecinos', et ennemis implacables des 'puneños' (I6).

(I5)- Trujillo, op. cit. P. 5I: " En aquel pueblo hallamos una cruz alta y un crucifijo pintado en una puerta y una campanilla colgada; túvose por milagro y luego salieron de la casa más de treinta muchachos y muchachas y muchos diciéndo: '¡Loado sea Jesucristo! ¡Molina! ¡Molina!"

(I6)- Trujillo, ibid.: "... el Molina se vino a la isla de Puna al cual tenían los indios por su capitán contra los chonos y los de Tumbez, y un mes antes que nosotros llegásemos le habían muerto los chonos en la mar pescando; sintieronlo mucho (sic) los de la Puna su muerte..."

Apparemment les habitants de l'île, malgré leurs démêlés avec Huaina Capac, étaient restés fidèles au souverain légitime du Cuzco, Huascar, tandis que leur ennemie Tumbez, prise par les troupes de Quito, était passée du côté de l'usurpateur Atahualpa (I7). Qu'ils aient vu dans l'arrivée inopinée des étrangers un secours inespéré et quasi miraculeux leur permettant de vaincre leurs ennemis héréditaires, c'est à peu près évident. Et Pizarro et ses hommes furent non seulement bien reçus à la Puna, mais on les traita avec égard dans les premiers temps, du moins, d'un séjour qui devait durer plusieurs mois (I8).

Ce n'est pas tout de suite après le débarquement comme l'affirment Zárate puis Garcilaso (I9) que les choses se gâtèrent.

Plusieurs raisons expliqueraient le changement d'attitude de Tumbala et des principaux chefs de l'île. Jerez met en évidence un motif qui nous semble secondaire, mais assez révélateur du comportement des étrangers à l'égard des indigènes, tenus, d'une manière générale, pour des êtres inférieurs desquels on était en droit d'exiger toutes sortes de services qui souvent prenaient un caractère vexatoire (20).

(I7)- Jómara, op. cit. chap-II2, r.II: "Halló Pizarro en la Puna más de seiscientas personas de Tumbez cautivas que, según pareció, eran de Atabaliba, el cual guerreando el año atrás aquella tierra contra su hermano Huáscar, quiso ganar la Puna."

(I8)- Jeréz, op. cit. P.322: "Y por ser el tiempo de invierno, el gobernador reposó con su gente en aquella isla; porque caminando en tal tiempo con las aguas que hacía, no podía ser sin gran detrimento de los españoles; y entre tanto que pasó el invierno, fueron allá curados algunos enfermos que había." Les chrétiens passèrent donc toute la saison des pluies à la Puna avant de reprendre leur route vers le Sud.

(I9)- Zárate, op. cit. ibid.: "... y llegados a la isla, los indios les salieron de paz, y los recibieron muy bien, aunque les tenían armada celada por los matar todos aquella noche, y sabido por el gobernador dio sobre ellos y los desbarató y prendió al cacique principal..."

Non seulement les Indiens durent fournir aux chrétiens des provisions abondantes et fraîches, de l'eau potable, du bois, mais encore ils se virent contraints à porter de lourds fardeaux, à assurer des travaux domestiques, et l'on aurait voulu même qu'ils rendissent grâce quand ils voyaient leurs biens pillés, leurs femmes et leurs filles violées, les tombeaux de leurs ancêtres saccagés (21).

Mauvais traitements infligés aux hommes, viols, sacrilèges (tous actes que la soldatesque espagnole répéta maintes fois, par la suite, en divers lieux du Tawantinsuyu) étaient des motifs suffisants pour inciter les esprits des Indiens à la révolte. Mais, comme si cela ne suffisait pas encore, Pizarro, qui ne devait pas s'éterniser dans l'île, voulut avant d'en partir, s'attirer les faveurs des 'tumbecinos' et bien entendu d'Atahualpa. Il usa dès lors, à l'égard des deux princes indiens qui s'épuisaient déjà dans une lutte fratricide, de la duplicité dont il avait donné des preuves à Santa Maria la Antigua, dès le débarquement du gouverneur de la Castille de l'Or, Pedrarias Dávila. Et nonobstant l'attitude amicale de Tumbala qui dut, plus d'une fois, tolérer les

(19)- suite.

Garcilaso, op. cit. ibid. : " Pasó a ella (la Puna) con mucho peligro...Tuvo batallas con los naturales; matáronle cuatro españoles e hirieron muchos, y entre ellos a Hernando Pizarro de una mala herida en la rodilla."

(20)- Voici ce que dit, avec une certaine inconscience, le chroniqueur Jeréz op. cit. ibid. : " ... y como la inclinación de los indios es no obedecer ni servir a otra generación si por fuerza no son atraídos a ello..."

(21)- Gómara, op. cit. chap.3, P.10, dit que le curaca Tumbala donna ordre de tuer tous les blancs "... por lo que hacían en las mujeres y la ropa."

Benzoni, op. cit. P.121 est plus explicite à ce sujet: " Alla Puna, écrit-il, fu (Francisco Pizarro), dal governatore amorevolmente ricevuto, ma, poi che vide, i mali e pessimi portamenti dei cristiani che andavano per le case cercando oro e argento, pigliando le femine, e facendo dell'altre cose, che la gente di guerra sogliono fare, con una buona quantita d'indiani si messe in arme."

vexations, spoliations, et autres actes répréhensibles supportés par ses sujets, ce dernier se vit contraint à rendre aux chefs 'tumbecinos' convoqués à la Puna, " trois idoles d'or et six cents esclaves" pris par les insulaires au cours d'une incursion récente dans la capitale ennemie: (22)

Ceci lui aliéna, sans rémission, Tumbala et ses capitaines. Depuis de longues semaines, le comportement des chrétiens avait fini par épuiser la patience des 'puneños', fidèles à Huascar. Ces étrangers s'étaient enfin démasqués et montraient leur vrai visage.

Le soulèvement préparé, dans le plus grand secret, fut tout de même connu des interprètes indiens et dévoilé au gouverneur espagnol. La répression qui s'ensuivit préfigure, en quelque sorte, les événements futurs de Cajamarca. Pour la première fois, le capitaine 'trujillano' mettra en pratique les conseils de son compatriote et parent Hernan Cortés. Le guet-apens, tendu par les indigènes pour surprendre et massacrer leurs adversaires, échoua. Pizarro s'empara de Tumbala, de trois de ses fils et de deux chefs indiens "... sans désordre d'aucune sorte" (23), tandis que cavaliers et fantassins attaquaient, par surprise, les guerriers indiens, ils profitaient de leur facile victoire pour piller le palais du curaca et les riches demeures jusqu'alors épargnées (24).

(22)- Trujillo, op. cit. P.51-52.

(23)- Gómara, op. cit. id. ibid. "... sin alborozo ninguno."

(24)- Jeréz, op. cit. P.322: " Sabida la verdad, y habida información secretamente sobre ello, luego mandó el gobernador prender al cacique y a tres hijos suyos y a otros dos principales que pudieron ser presos y tomados a vida, y en la otra gente dieron los españoles de sobresalto, y aquella tarde mataron alguna gente; y los demás todos huyeron y desampararon el pueblo; y la casa del cacique y otras fueron metidas a saco, y en ellas se halló algún oro y plata y mucha ropa."

III.- L'arrivée à Tumbez.-

La capture du prince Tumbala ne fit pas échouer la rébellion; elle eut pour effet, contrairement aux prévisions de Pizarro, de stimuler le courage des insulaires décidés à se défaire, coûte que coûte, des étrangers. Les 'puneños' eurent alors un comportement semblable à celui des Aztèques après l'arrestation de Moctecuzohma par Cortés et ses compagnons.

Dès le lendemain, à l'aube, le campement castillan fut investi et des combats acharnés se déroulèrent aussi bien sur terre que sur mer (1). Ils durèrent plusieurs heures. Il va de soi que, grâce à la cavalerie et à la supériorité de leurs armes, les Espagnols vinrent à bout de la résistance de leurs ennemis; elle persista, néanmoins, une vingtaine de jours. Jeréz (2) dit qu' " on leur fit la guerre pendant vingt jours", ce qui ne veut nullement signifier qu'elle n'ait pas continué plus longtemps.

Au cours des combats ou " guazavaras" successifs (3) il y eut quatre morts et plusieurs blessés chez les chrétiens et parmi ceux-ci, il faut compter, de l'avis quasi unanime, et selon Trujillo, témoin oculaire, Hernando Pizarro (4).

(1)- Les marins des deux navires ancrés près des côtes durent repousser les assauts incessants d'Indiens venus sur leurs légers radeaux. Jeréz, op. cit. P.322, ajoute ceci: "... y todavía, como Nuestro Señor favorece y socorre en las necesidades a los que andan en su servicio, los indios fueron desbaratados y volvieron las espaldas y los de a caballo siguieron el alcance, hiriendo y matando en ellos; y en este recuento fue muerta alguna cantidad de gente, y recogidos los cristianos al real, porque los caballos estaban fatigados, porque desde la mañana hasta mediodía duró el seguir el alcance."

(2)- Jeréz, op. cit. P.322.

(3)- Voir Raul P. Barrenechea, note 60, p.95 éd. de Trujillo: " El término 'guazavara' aparece con frecuencia entre los cronistas, significa propiamente pelea o batalla contra indios."

(4)- Trujillo, op. cit. P.52: "... levantaronse los indios de guerra y les dieron muchas guazavaras, matando algunos españoles, e hirieron a Hernando Pizarro de un flechazo en una pierna."

A la Puna, Pizarro avait commencé à sévir cruellement contre les rebelles. Pour la première fois, et ce fut pour frapper de terreur les esprits des Indiens (qui croyaient à la survie des corps dans l'au-delà, mais à la condition qu'ils fussent conservés intacts), il avait donné l'ordre de faire brûler quelques nobles personnages (5).

Après cet 'exploit', dont la nouvelle se propagea en Terre Ferme, dans les territoires de Tumpala, à Tumbez et dans le Tawantinsuyu tout entier, Pizarro décida de passer le détroit.

En fait, comme les Indiens harcelaient ses hommes sans répit, que les pluies avaient cessé, il jugea inutile de demeurer plus longtemps à la Puna, désormais appauvrie, assez dépeuplée (6), et où le climat humide et chaud leur était préjudiciable (7).

Une autre raison de son départ pour Tumbez, essentielle à nos yeux, mais non mentionnée par les chroniqueurs, fut l'arrivée d'un renfort placé sous le commandement de Hernando de Soto. Venu après le partage du butin de l'île entre le caudillo et ses hommes, Soto devait désirer que l'on se rendit, sans tarder, à Tumbez, qui, dans la conquête du Pérou, passait pour une localité importante. Pizarro se rendit

(4) suite.- Voir aussi Gómara, op. cit. id. P.II et l'inca Garcilaso, op. cit. id. chap.I6,P.48, qui confirment ce point et localisent mieux encore la blessure du frère légitime du Gouverneur. Pour eux, il fut grièvement blessé à un genou. Zárate, id. P. 474, dit qu'il s'agissait de Gonzalo Pizarro: "... aunque otros quedaron mal heridos, especialmente Gonzalo Pizarro de una peligrosa herida que le dieron en una rodilla."

(5)- Jerez, op. cit. P.322: "De estos (principales) hizo justicia el gobernador, quemando algunos y a otros cortando las cabezas."

(6)- Jerez, op. cit. P.323, avoue cyniquement que: "... en aquella isla ya no se podía hacer fruto."

(7)- Gómara, op. cit. id. ibid.: "Comenzaron tras esto a enfermar los españoles, como la tierra lo probaba, a cuya causa y porque se andaban los isleños con balsas entre los manglares sin hacer paz ni guerra, determinó Pizarro de ir a Tumbez que cerca estaba."

alors assez fort pour s'en emparer, si on lui resistait. Mais il était à peu près convaincu que les 'tumbecinos' le recevraient de bon gré, puisqu'il les avait obligés, en procédant, comme nous le savons, à une restitution de trésors et de guémiers retenus en esclavage, par Tumpala. Il envoya donc en avant trois radeaux conduits par des Indiens avec ses propres affaires, confiées à quelques uns de ses soldats et capitaines. Et notons qu'il n'est pas question, alors, comme le croient, à tort, Gómara et Garcilaso, d'une mission diplomatique déléguée vers le cacique de la ville. L'auteur de la "Historia General de las Indias" décrit, non sans une pointe d'humour macabre, l'arrivée des ambassadeurs à Tumbez (8) ^{Pizarro} "... envoya avant lui trois Espagnols avec certains indigènes afin de demander la paix et le droit d'entrée. Ceux de Tumbez reçurent ces trois Espagnols avec dévotion, car sans tarder ils les livrèrent à des prêtres qui les sacrifièrent à une idole du Soleil, appelée 'guaca' tout en pleurant et non par compassion, mais selon la coutume qu'ils observent devant la guaca."

Ainsi, les trois malheureux qui débarquèrent du premier radeau furent pris et ne tardèrent pas à disparaître (9).

(8)- Gómara, op. cit. chap.II2, p.I2:"... envió delante tres españolas con ciertos naturales a pedir paz y entrada. Los de Tumbez recibieron aquellos tres españoles devotamente, ca luego los entregaron a unos sacerdotes que los sacrificaron a cierto ídolo del Sol llamado guaca, llorando y no por compasión, sino por costumbre que tienen delante de la guaca."

(9)- Herrera, op. cit. id. liv.9, chap.Ier, P.I76.

Sur les deux autres radeaux, selon le même auteur, se trouvaient respectivement Hernando de Soto et le capitaine Cristóbal de Mena. Pour Pedro Pizarro, témoin de la conquête, le Gouverneur fit partir de la Puna deux embarcations seulement. De la première furent pris les trois otages. L'auteur du "Descubrimiento y conquista del Perú", Francisco Martín de Alcántara et Alonso de Mesa, qui souffrait encore de la "verryga", se trouvaient sur la deuxième. En arrivant près de la côte, ils durent l'abandonner au ressac pour éviter d'être capturés comme leurs compagnons, et les Indiens s'emparèrent pres tement de la 'recámara' -linge, bijoux et objets personnels- du Gouverneur et d'autres capitaines espagnols (IO).

L'attitude étrange et inattendue des 'tumbecinos' pouvait surprendre Pizarro. Evidemment, ils faisaient preuve d'ingratitude envers ceux qu'ils avaient reçus avec beaucoup d'égards deux ans auparavant et qui venaient de libérer six cents des leurs, retenus en esclavage à la Puna. Comment expliquer ce changement de comportement? Que se passa-t-il dans l'esprit des habitants de Tumbes? L'Inca Garcilaso qui sait bien à quoi s'en tenir sur la conduite des Espagnols, aussi bien à la Puna que dans les régions du Tawantinsuyu, rapporte simplement que les captifs eux-mêmes desservirent la cause des chrétiens auprès des leurs. Ils se comportèrent, dit-il, "comme des hommes ingrats et oublieux" ("como gente ingrata y desconocida"). Il ajoute toutefois, insidieusement: "... en se voyant parmi les leurs, ils tournèrent casaque, et les accusèrent d'être cupides et avides d'or et d'argent, puis pour indigner davantage les leurs, ils dirent que c'était des fornicateurs et des adultères" (II). Et ce faisant, l'auteur

(IO)- Pedro Pizarro, op. cit. P.21: "... robaron la recámara del marqués de los Atabillos... y de otros muchos asimismo que metieron sus haciendas en las balsas."

(II)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. P.49: "... viéndose entre los suyos, trocaron las manos, acusándoles de codiciosos y avarientos de oro y plata, y para indignar más a los suyos dijeron que eran fornicarios y adúlteros."

des Commentaires Royaux rapporte des actes authentiques, des jugements mérités, tout en laissant supposer, astucieusement, le contraire (I2). Les habitants de Tumbez craignirent qu'on ne les traitât comme des ennemis; et ils prirent des précautions qui manifestaient plus de frayerie que d'hostilité.

Pour tous les auteurs espagnols qui ont rapporté la capture des trois soldats de Pizarro, ceux-ci furent bel et bien tués (I3). Herrera va même jusqu'à évoquer une image grandguignolesque, d'un réalisme excessif, que nous ne saurions retenir, pour la simple raison que les 'tumbecinos' n'avaient rien d'un peuple anthropophage. Il écrit, en effet: " Lequel (Hurtado) arriva le premier et les Indiens de Tumbez avec beaucoup de zèle l'aidèrent à débarquer, et ils l'emmenèrent lui et les autres (deux) en ville, disant que c'était pour les loger; mais sitôt après, ils leur arrachèrent les yeux, leur coupèrent les membres et ils les jetèrent encore en vie dans de grandes marmites qu'ils avaient mises sur le feu où ils périrent misérablement." (I4)

(I2)- On peut noter ici comment le cauteleux Inca se garde fort habilement d'accuser directement les compatriotes de son père, de cupidité et de paillardise. Il essaye même de donner le change en accusant à son tour les 'tumbecinos'. Cette critique indirecte des Espagnols se répète à maintes reprises tout au long de son oeuvre, habile panegyrique de ses parents; en tant que métis, il devait craindre que ses jugements sur Francisco Pizarro et ses compagnons ne fussent pas considérés comme impartiaux. Il comprit qu'il ne pouvait pas se permettre d'user de la liberté de langage d'un Cieza de León, par exemple.

(I3)- Pedro Pizarro, op. cit. P.20.

Gómara, op. cit. ibid.

Zarate, op. cit. id. chap.3, P.475.

(I4)- Herrera, op. cit. ibid.: "El cual (Hurtado), llegando el primero, los indios tumbecinos con gran diligencia le ayudaron a salir a tierra, y llevaron a él y a los otros (dos) al lugar, diciendo que para aposentarlos; pero luego les sacaron los ojos y les cortaron los miembros y vivos los echaron en grandes ollas que tenían puestas al fuego, donde miserablemente murieron."

Sur ce point, l'Inca Garcilaso réfute les chroniqueurs et historiens espagnols; sans doute lui était-il difficile d'admettre le sacrifice des trois chrétiens par les Indiens, sacrifice qui contrariait sa thèse, affirmée avec constance, sur la bonté des naturels civilisés du Tawantinsuyu qui, dès l'expédition antérieure, avaient pris les Espagnols pour des "Viracochas", fils du Soleil. C'est par le biais du père jésuite, Blas Valera, qu'il nous donne son jugement; nous avons tout lieu de croire qu'il exprime ici, non celui du religieux, mais le sien propre (I5).

Voici ce qu'il relate à propos des trois victimes des Indiens: " C'est ce que disent Gómara et Agustín de Zárate. Mais le père Blas Valera, qui mérite tout notre crédit; dit que ce fut là imagination de la part des Espagnols au sujet des trois soldats, puisqu'ils ne parurent plus jamais. Mais, par la suite, le Gouverneur découvrit que l'un s'était noyé dans une rivière, par sa faute, et les deux autres étaient morts de diverses maladies en peu de temps, car cette région comme nous l'avons dit précisément, est très malsaine pour les étrangers; et l'on ne peut admettre que les Indiens les auraient tués et sacrifiés, après avoir vu ce que le tigre et le lion firent à propos de Pedro de Cándia, c'est pourquoi ils les prirent pour des dieux." (I6)

(I5)- Les citations prises dans les fragments de l'oeuvre du père Blas Valera que le père Pedro Maldonado Saavedra (voir Commentaires Royaux, Ière partie, liv.Ier, chap.6, P.2I), professeur de théologie, lui aurait remis à Cordoue en I600, seraient, selon nous, accompagnées de guillemets. Ici, lesdits guillemets n'existant pas, nous pouvons supposer que le passage est de l'invention de Garcilaso. Le contexte, par ailleurs, qui apporte des affirmations toutes gratuites, donne bien l'impression d'être apocryphe. Et Blas Valera, une fois de plus, jouerait, à notre avis, le rôle de paravant utile.

(I6)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid. : "Esto dicen Gómara et Agustín de Zárate, Pero el padre Blas Valera, a quien se le debe todo crédito, dice que fueron imaginaciones que los españoles tuvieron de aquellos tres soldados, porque no parecían más. Pero después averiguó el gobernador que el uno se había ahogado en un río por su culpa, y los otros dos habían muerto de diversas enfermedades en breve tiempo, porque aquella región como atrás se ha dicho, es muy enferma para los extranjeros; y no es de creer que los indios los matasen y sacrificasen, habiendo visto lo que el tigre y el león hicieron con Pedro de Cándia. por lo cual los tuvieron por dioses."

Et nous voyons ici qu'il use, encore une fois, d'affirmations tout à fait gratuites. Personne, n'a jamais rapporté, comme il le fait, que Pizarro ait eu la preuve, après enquête, de la mort des trois hommes, par noyade de l'un d'eux, et à la suite d'une maladie foudroyante, des deux autres.

Par leur comportement, les 'tumbecinos' manifestaient nettement aux conquistadors qu'ils les considéraient tout à fait indésirables sur leur terre, et sans doute agissaient-ils de la sorte à l'instigation de leur souverain Atahualpa, renseigné régulièrement par ses coureurs " chasquis " sur les événements et les agissements des étrangers.

Quand le Gouverneur et ses hommes arrivèrent à Tumbez, désertée par ses habitants, ils furent bel et bien défiés par les guerriers indiens qui se tenaient sur la berge du rio aux eaux torrentueuses (I7).

Le gouverneur de Tumbez se moqua des étrangers barbus et de leurs propositions de paix. Tous les jours, ceux-ci étaient harcelés et lorsque les indiens de service -les "yanaconas"- s'écartaient du campement des chrétiens pour quérir des victuailles, ou de l'herbe pour les chevaux, ils étaient massacrés (I8).

Sur ces incidents de Tumbez, qui au dire de Jeréz durèrent tout de même un certain nombre de jours, Garcilaso se montre d'une sobriété surprenante. Il se borne à rapporter les faits, à grands traits, d'une manière assez sèche, en s'écartant visiblement de ses devanciers, de Zárate surtout qui pouvait lui fournir d'intéressants détails (I9).

(I7)- Jeréz, op. cit. P. 323: " Algunos días pasaron que no quisieron venir (los indios a Tumbez), antes se ensoberbecían y hacían fuertes de la otra parte del río, que iba creciendo y no se podía apear (sens de vadear) y decían que pasaran allá los españoles, que a los otros tres ya los habían muerto."

(I8)- Gómara, op. cit. id. P.I3: " Asentó real (Pizarro) sobre Tumbez e hizo mensajeros al capitán, rogándole con la paz y la amistad: el cual no los escuchaba y hacía burla de los barbudos, como eran pocos, y dábales cada día mil rebatos con los del pueblo y mataba, con los que fuera tenía, los indios de servicio que por yerba y comida salían del real, sin recibir daño ninguno."

(I9)- Zárate, op. cit. id. ibid. p.475: " Y más de veinte días el gobernador estuvo en Tumbez haciendo mensajeros al señor de aquella tierra, y jamás a las paces quiso venir,

Pour lui, (comment pourrions-nous nous en douter?) les Indiens comprirent que leur défaite avait été voulue par le Soleil. Au sujet des présents offerts aux étrangers par le curaca de Tumbez, l'auteur des Commentaires Royaux ne manque pas de décocher, fort habilement d'ailleurs, un trait contre les soldats espagnols assoiffés d'or et d'argent. Au texte antérieurement cité, il ajoute cette phrase assez significative: " ... (les Indiens) crurent que c'était là un châtement du Soleil; il leur parut bon de faire un grand présent(en leur offrant) maints joyaux d'or et d'argent; ils pensaient les apaiser de la sorte, puisque'ils manifestaient tant de désir d'en avoir." (20)

Les choses, comme nous le voyons par le récit de Zárate, ne se passèrent pas aussi simplement. En fait, le gouverneur du Pérou, après quelques jours d'attente qui lui permirent de réunir toutes ses forces venues de la Puna, passa à l'offensive et il n'eut de cesse qu'il n'écrasât ses adversaires, les obligeant à se soumettre inconditionnellement.

(19)- suite. "... y contino hacía mucho daño a la gente servil del real cuando por comida iban, sin que los españoles le pudiesen ofender, porque estaban de la otra parte del río, hasta que el gobernador hizo traer balsas de la costa allí, sin que los indios lo supiesen. Y una tarde con sus hermanos Juan Pizarro y Gonzalo Pizarro, y con el capitán Soto y Benalcázar, pasaron más de cincuenta de a caballo el río en las balsas, y dando una trasnochada muy trabajosa, por ser el camino muy angosto y de espesos montes y de espinos, dieron, cuando amaneció, sobre el real de los indios, y haciendo cuanto daño pudieron en él, hicieron todos aquellos quince días de cruda guerra a fuego y a sangre por los tres españoles que sacrificaron, hasta que el principal señor de Tumbez vino a las paces con algún presente de oro y de plata."

Voici ce que relate l'Inca Garcilaso, op. cit. ibid: "... fueron al pueblo; tuvieron muchas peleas, mas al fin los españoles quedaron con la victoria y los enemigos tan amedrentados con la mortandad que en ellos se hizo que se rindieron del todo."

(20)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid. : "... creyeron (los indios) que había sido castigo del Sol; tuvieron por bien hacerles un gran presente de muchas joyas de oro y plata, entendiendo aplacarlos, pues tan ansiosos andaban por ella, y el curaca vino a darles la obediencia."

Tout comme Gómara et Zárate, Garcilaso paraît ignorer un événement assez curieux qui se rattache à l'épisode de Tumbez, que révèle Miguel de Estete, op. cit. P.20. Là apparaît, d'une manière assez éloquente, l'appétit de l'or chez les Nicaraguayens, venus avec Hernando de Soto, et leur déception quand, après le débarquement en Terre Ferme, ils

.../...

Jerez va même jusqu'à laisser entendre qu'il y eut tant de morts parmi les 'tumbecinos' que Hernando de Soto - non désigné par le chroniqueur - fit cesser la poursuite, écoeuré par l'effusion de sang. (21).

Après ces cruelles représailles, le curaca, nommé Quilimasa, tout en tremblant de crainte, vint faire ses propositions de paix. Il ne nia pas que les trois Espagnols furent sacrifiés par des chefs 'tumbecinos', et il se justifia disant qu'il n'y était pour rien. Les recherches effectuées alors pour retrouver les coupables s'avérèrent inutiles. Il faut donc supposer qu'ils rejoignirent Atahualpa aux ordres duquel ils avaient obéi. (22).

(20)- suite. ... découvrirent Tumbes en ruines. La ville avait été saccagée et brûlée par les 'punefios' au cours de combats qui se déroulèrent quelques semaines avant le débarquement des Espagnols à la Puna.

Pedro de Candia, qui depuis l'expédition de 1527 n'avait pas tari d'éloges sur les fabuleuses richesses recélées par le palais, le temple solaire et le couvent des vierges, fut même sur le point d'être lapidé par les mécontents: "... y cierto, dit le chroniqueur, la gente estuvo por apedrear este hombre, y mas aquellos que habían dejado sus asientos y casas por la fama que había de este dicho pueblo de la tierra."

(21)- Jerez, op. cit. P. 323.

(22)- Jerez, op. cit. ibid. : "El cacique le respondió (a Francisco Pizarro): Yo supe que ciertos principales mios, que en las balsas venian, llevaron tres cristianos y los mataron, y yo no fui en ello; pero tuve temor que me echases a mí la culpa. Los principales que eso hicieron me traed aquí, y venga la gente a sus pueblos. El cacique envió a llamar a su gente y a los principales, y dijo que no se podía haber los que mataron a los cristianos, porque se habían ausentado de su tierra."

o

o

o

D'après Gómara -et c'est probable- à la Puna, Francisco Pizarro sut qu'une guerre intestine ravageait le Tawantinsuyu et opposait deux des fils de Huaina Capac: Huascar, seigneur du Cuzco, et Atahualpa, souverain de l'ancien royaume des Karas, son demi-frère et inca illégitime, sa mère n'étant pas princesse du sang. Cette nouvelle confirmée, très certainement dans les derniers temps du séjour des Espagnols dans l'île, expliquerait la politique ambiguë et quelque peu machiavélique du Gouverneur, qui jusqu'à la veille de son entrée au Cuzco s'arrangea pour ne s'aliéner aucun des deux partis: les légitimistes de la métropole et les rebelles de Quito, les utilisant, à tour de rôle, suivant les circonstances. L'épisode de la Puna illustre cette cauteleuse duplicité d'un politique consommé puisque Tumbala fut desservi au profit des 'tumbecinos' ralliés à Atahualpa.

La victoire remportée sur Tumbez révoltée, premier obstacle sérieux opposé par Atahualpa aux envahisseurs mystérieux, eut, probablement de graves et profondes résonnances dans l'esprit de ce prince. La marche de la petite troupe chrétienne vers Cajamarca, où il avait établi son campement, dut le jeter dans un grand désarroi et les signes de ce trouble n'échappèrent point à l'attention vigilante de Pizarro et de ses principaux conseillers au cours des étapes qui le conduisirent de la côte des Sullanas à la capitale des Chachapoyas.

IV.- En marche vers Cajamarca.-

Le départ de Tumbez vers le Sud-Est eut lieu, selon Jerez, le seize Mai 1532 (1).

La marche du Gouverneur vers Cajamarca ne fut pas précipitée. Il voulait découvrir et conquérir ses deux cents lieues de territoire, et cela il le fit posément, prudemment. Pour couvrir la distance qui le séparait d'Atahualpa, soit au total environ huit cents kilomètres, il mit, à partir de Tumbez, six mois exactement (2).

Les étapes principales de la route de Cajamarca suivie par la troupe des conquistadors, si nous nous reportons à Jerez "témoin direct" ("testigo presencial") sont marquées par celles du rio Poechos ou Chira, dont les rives fertiles et la région environnante furent aussitôt pacifiées; puis en descendant le long du cours de la rivière, le Gouverneur fit rechercher le port de Paita "qui était le meilleur de la côte" ("que era el mejor de la costa"), où il dut faire relâcher le navire piloté par Bartolomé Ruiz, lors de la première expédition de Santa en 1527 (3).

Dans les jours qui suivirent, vint le moment de fonder le premier "pueblo español" en terre incaïque. Garcilaso n'insiste pas assez sur les raisons profondes qui poussèrent le Gouverneur à créer cette première localité coloniale à quelques kilomètres de Paita, en pays poecho. Il note simplement qu'elle fut appelée San Miguel de Tangarara "... parce qu'elle fut fondée le jour consacré à ce saint" ("porque se fundó en su día"), c'est à dire le 29 Septembre 1532, et,

(1)- Jerez, op. cit. P.323: "... y así se partió, dejando en ella (Tumbez) su teniente con los cristianos que se quedaron en guarda del fardaje, y el cacique (Quilimasa) quedó de paz, recogiendo su gente a los pueblos.

El primer día que el gobernador partió de Tumbéz que fue a 16 de Mayo de 1532 años..."

(2)- Du 16 Mai 1532 au 15 Novembre de la même année. La victoire de Cajamarca, marquée par la capture de l'inca Atahualpa, ayant eu lieu le samedi 16 Novembre en fin d'après-midi. Voir Jerez, op. cit. P.331.

(3)- Herrera, op. cit. Década 3a, liv.IO, chap.6, tome VII, P.451: "Determinó Francisco Pizarro de pasar adelante en su descubrimiento, llevando un muchacho que le dieron (en Tumbez) para que mostrase el puerto de Paita, que por ser muy bueno, es ahora la principal escala de todo el Perú, y .../...

ajoute-t-il, il y laissa quelques hommes " pour recevoir ceux qui viendraient de Panama et du Nicaragua" (4). En réalité, San Miguel qui fut transférée, quelques années plus tard, dans une région moins humide et plus saine, devenant alors San Miguel de Piura, fut fondée en 1532 et non en 1531, comme il le dit; elle devait assurer aux Espagnols une première position de repli, en cas d'urgente nécessité, la seconde étant le port de Paita lui-même. Notons, entre parenthèses, que le Gouverneur s'inspirait, une fois de plus, du procédé adopté par Cortés au Mexique, San Miguel-Paita rappelant la Villa Rica de la Vera Cruz. La raison mentionnée par Garcilaso venant s'ajouter à celle-ci: les renforts arrivés de Panama, en provenance du Nicaragua, des Antilles, de la métropole, devaient trouver, en effet, à San Miguel-Paita et un lieu de repos et un refuge contre les attaques éventuelles des Indiens (5).

Dès la fondation de San Miguel, commença l'évangélisation des Indiens. La première église chrétienne fut implantée sous le vocable de Jésus-Christ " pour honorer notre Seigneur", dit Herrera. Pizarro pourvut aussi à la création d'une municipalité, après réunion du Conseil des autorités civiles, des administrateurs du trésor royal ("oficiales reales") et du dominicain fray Vicente de Valverde; il procéda à la répartition des "solares" et des " encomiendas" d'Indiens aux "vecinos" de San Miguel. Tout cela demanda de longues semaines de travaux et de discussions. C'est vers cette époque, et afin d'apaiser l'inquiétude de ses hommes et des

(3)- suite.- "... está cinco grados, y siguieron su navegación..."

(4).- Inca Garcilaso, op. cit. ibid.

(5).- Herrera, op. cit. tome X, Década 5a, liv.Ier, chap.2, P.20:"... para que en caso de desgracia tuviese la retirada y la gente que acudiese de fuera hallase adonde recogerse y repararse."

renforts débarqués à l'embouchure du rio Chira, qu'il prit, à titre de représailles, des mesures extrêmement sévères à l'encontre de certains chefs adjoints au curaca La Chira et tout particulièrement contre le curaca Almotaje et certains de ses subalternes (6).

Tous ces Indiens rebelles périrent par le feu. Si Francisco Pizarro fit appliquer à nouveau ce supplice, c'est qu'il avait compris l'effet qu'il produisait. Rien ne pouvait terroriser autant les naturels. Il n'en reste pas moins vrai que le souverain de Quito avait tenté, une deuxième fois, d'intimider les envahisseurs en leur faisant sentir qu'une menace constante pèserait sur eux. Or, le Gouverneur, en réagissant comme il le faisait, lui prouvait qu'il ne le craignait pas (7).

(6)- Almotaje était "curaca" d'une localité située sur la rive droite du río Chira et de toute la région environnante jusqu'à la côte. Lui et ses principaux adjoints avaient fait peser de sérieuses menaces sur des marchands et des hommes envoyés de Tumbez à Paita par Hernando Pizarro.

Voici ce qu'écrit Jerez, op. cit. P.324, à ce propos: "... alguna della (la gente) vino por mar con el fardaje en un navío y en un barco y en balsas. Estos eran venidos de Panamá con mercaderías... Sabido por el gobernador que estos navíos eran llegados, porque con más brevedad se descargase el fardaje y se subiese el río arriba, él se partió del pueblo de Poechos, por el río abajo con alguna gente. Llegado donde está un cacique llamado Lachira, halló ciertos cristianos que habían desembarcado, los cuales se quejaron al gobernador que el cacique les había hecho mal tratamiento, y la noche antes no habían dormido de temor, porque vieron alterados a los indios y acaudillados. El gobernador hizo información de los indios naturales y halló que el cacique de Lachira con sus principales y otro llamado Almotaje tenían concertado de matar a los cristianos el día que llegó el gobernador. Vista la información, el gobernador envió secretamente a prender al cacique de Almotaje y a los principales indios, y él prendió también al de Lachira y algunos principales, los cuales confesaron el delito. Luego mandó hacer justicia, quemando al cacique de Almotaje y a sus principales y algunos indios y a todos los principales de Lachira..."

(7)- Nous avons déjà signalé (P.93) d'après la version de Gómara que Francisco Pizarro dut apprendre qu'il existait une guerre fratricide opposant Huascar et Atahualpa, à la Puna.

Herrera, (op. cit. Década 5a, liv. Ier, chap. 2, P.20) pense qu'il en fut informé à San Miguel de Tangarara.

Après l'expédition punitive contre les rebelles indiens, les forces espagnoles se regroupèrent à San Miguel où l'on ne pouvait s'éterniser sans risquer de laisser croire à Atahualpa qu'on le craignait; elles quittèrent la nouvelle fondation le 24 Septembre 1532, d'après Jerez (8). Le Gouverneur y laissa cependant cinquante-cinq "vecinos" et douze "residentes" "... que se quedaron sin vecindad por su voluntad"; c'était soit des marchands, soit des marins ou même des soldats qui ne voulurent pas ou ne purent pas, pour des raisons de santé, poursuivre le chemin et, en conséquence, ne jouirent d'aucun des privilèges accordés aux "encomenderos" ou "vecinos" (9).

Auparavant, Pizarro avait envoyé de San Miguel une quantité assez importante de pesos d'or à Panama (10).

(7).- suite.

Raul Porras Barrenechea, op. cit. note 72, P.99, éd. de Trujillo, admet que c'est seulement à Cajas, après la fondation de San Miguel "... donde los españoles conocieron la verdadera situación del imperio incaico y la guerra entre Atahualpa y Huascar, atestiguada por los cadáveres colgados en los cerros de Cajas." Pour nous, il ne fait à peu près aucun doute que le caudillo 'extremeño' fut au courant de cet événement, capital pour lui (Herrera, dira, ibid. P.20, que "... Pizarro estimó en mucho que le ofreciese Dios tanto aparejo para conseguir lo que pretendía"), sinon dès son arrivée au pays des Incas -frontière du rio Ancasmayu- du moins à la Puna ou même dans la zone de Terre Ferme dépendant du cacique Tumbala; nous avons déjà exposé les raisons qui nous incitent à admettre ce point de vue: son désir de se concilier Atahualpa avant l'arrivée à Tumbez. Là, à Poechos, à San Miguel, à Cajas, à Angarara, les événements, au fil des jours, ne firent que confirmer, à notre avis, ce qu'il savait déjà.

(8)- Date sans doute erronée, puisque la ville fut fondée le 29 Septembre 1532 (cf.note 4)

(9)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. liv.8, 3ème partie, chap.3, P.39.

(10)- Evaluée à trente mille pesos par l'Inca Garcilaso. Cf: "Comentarios Reales", op. cit. id. ibid. P.49-50: "De allí envió don Francisco Pizarro a Panamá los tres navíos que tenía, para que le enviasen más gente. Envío con ellos más de treinta mil pesos de oro y plata, sin las esmeraldas, por muestra de la riqueza de su conquista."

En fait, après avoir procédé à la fonte dubutin et des présents rassemblés à San Miguel, il envoya à Diego d' Almagro en même temps que le quint royal tous les trésors lui revenant et ceux de ses compagnons d'armes, capitaines et soldats pour faire revenir celui-ci à de meilleures dispositions à son égard, et pour qu'il lui envoyât des renforts. Si l'on admet la version de Jerez (II), Almagro voulait venir à Tumbez " avec l'intention de peupler (la région) pour son propre compte. Et le Gouverneur lui fit savoir " combien Dieu et Sa Majesté seraient desservis s'il tentait de fonder une nouvelle localité pour entraver ses projets"(I2).

Il n'est pas invraisemblable d'admettre que Diego d' Almagro, encore ulcéré et sans doute mal conseillé par ses partisans, ait songé à découvrir, pour son propre compte, des territoires à l'intérieur du pays, puisque les limites orientales de ceux concédés à son associé, par la Couronne, n' étaient pas bien définis par les Capitulations du 26 Juillet 1529. Nous verrons par la suite ce que le capitaine castillan décida de faire après la capture d'Atahualpa et la prise du Cuzco.

o

o

o

(II)- Jerez, op. cit. P.324.

(I2)- Jeréz, op. cit. P.324-325:" El gobernador envió a avisar al capitán Almagro, cuanto sería deservido Dios y Su Majestad de intentar hacer nueva población para estorbarle su propósito."

De San Miguel de Tangarara, l'Inca Garcilaso fait passer les expéditionnaires à travers un désert extrêmement chaud, "... de plus de vingt lieues de sables stériles" (I3) où les Espagnols, sans expérience du pays " en tant que novices et nouveaux venus en ces terres", souffrirent beaucoup du manque d'eau; après quoi, ils atteignirent de riantes et vertes vallées bien pourvues de vivres. Ces détails sont conformes à la réalité. Quand on passe aujourd'hui de l'ancien pueblo de San Miguel de Tangarara -situé sur la rive opposée à l'actuel Sullana- à Piura et à Serrán, on traverse, en effet, dans sa partie septentrionale, le vaste désert de Séchura. Mais ce passage des Commentaires Royaux est on ne peut plus laconique sur la découverte et la conquête de ce territoire.

Si l'on se reporte aux chroniqueurs, témoins ou non des événements, mais dignes de foi, tels Jerez, Trujillo et Cieza de León (I4), il sera aisé de combler cette lacune de l'Inca Garcilaso qui, ici, suit de près ses devanciers, Gómara et Zárate, eux-mêmes insuffisamment informés. On notera ainsi les principales étapes qui menèrent la petite troupe forte de soixante-deux cavaliers et de cent six fantassins (I5) de San Miguel à Cajamarca, par la vallée de Carrán, (aujourd'hui "hacienda Serrán", sur le río Piura, portés sur la carte officielle du Pérou) les vallées de Motupe, Gayanca, Túcume,

(I3)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid. P.50:" ... de más de veinte leguas de arenales muertos"

(I4)- Voir en particulier la note 74, P.99 de Raul Porras Barrenechea, éd. de "Trujillo".

(I5)- Jerez commet, par négligence, une petite erreur de calcul à propos du nombre des fantassins qui accompagnèrent effectivement le caudillo. Il dit (op. cit. P. 325): "... y contando los cristianos que llevaba en el valle de Piura, halló sesenta y siete de a caballo y ciento diez de a pie, tres de ellos escopeteros y algunos ballesteros, y porque el teniente de San Miguel le escribió que quedaban allá pocos cristianos, mandó pregonar el gobernador que los que quisiesen volver a avecindarse en el pueblo de San Miguel que asignarían indios con que se sostuviesen, como a los otros vecinos que allá quedaban; y que él iría a conquistar con los que quedaban, pocos o muchos. De allí se volvieron cinco de caballo y cuatro de a pie. Por manera que se cumplieron con estos cincuenta y cinco vecinos, sin otros diez o doce que

Cinto, Collique, Caña (aujourd'hui Saña) (I6), C'est de Saña, d'après Pedro Sancho, que partait le chemin de la sierra menant à Cajamarca.

De Pabor (I7), localité rencontrée tout de suite après la vallée de Piura et avant Serrán, Pizarro envoya un capitaine vers la ville plus importante de Cajas -à l'Est dans les Andes- avec quarante cavaliers (I8). Celui-ci y trouva un temple de vierges sacrées, en fit sortir un grand nombre qu'il livra à ses soldats qui ne tardèrent pas à s'adonner à des débats sacrilèges. Ils furent d'ailleurs violemment blâmés lui et ses hommes, par le curaca du lieu (I9).

Sur la route de la sierra, en un point non déterminé, Garcilaso rapporte que le Gouverneur reçut un ambassadeur de Huascar, prisonnier des généraux d'Atahualpa: Chalcuchima et Quizquiz. Puis il ajoute -d'après quelle information? -

(I5)- suite. "... quedaron sin vecindades por su voluntad; al gobernador quedaron sesenta y dos de a caballo -ce qui est exact- y ciento y diez de a pie"(erreur:I06 en fait). Ce chiffre de cent six est confirmé par Gonzalo Fernández de Oviedo (op. cit. liv.8, 3 ème partie, chap.3, P.39) qui corrige l'erreur de Jerez.

(I6)- D'après Raul Porras Barrenechea, note 74 de l'éd. de Trujillo, citée supra, note I4.

(I7)- Jerez, op. cit. P. 325.

(I8)- Ce capitaine non désigné nommément par Jerez (voir sa "Verdadera Relación", op. cit. P. 324-325 et 328) détaché ensuite comme ambassadeur vers Atahualpa aux thermes de Pultamarca, n'est autre que le vaillant et téméraire Hernando de Soto. Trujillo (op. cit. P. 54) l'accompagna à Cajas

(I9)- Trujillo, op. cit. P. 54: " Cajas, de grandes edificios, y en él estaba un capitán de Atabalipa (sic), con más de dos mil indios de guerra, y había en aquel pueblo tres casas de mujeres recogidas que llamaban 'mamaconas', y como entramos, y se sacaron las mujeres a la plaza, que eran más de quinientas, y el capitán dió muchas de ellas a los españoles, el capitán del inga se soberbió mucho, y dijo: ' cómo osáis vosotros hacer esto estando Atabalipa veinte leguas de aquí, porque no ha de quedar hombre vivo de vosotros."

qu'elle dut avoir lieu sur l'initiative d'un curaca légitimiste: "... par compassion de voir comment les tyrans traitaient ce véritable inca, seigneur légitime de cet empire." (20)

Selon ce même auteur (21), une autre ambassade, mandée par Atahualpa, devait rencontrer le Gouverneur espagnol deux jours après. Plus solennelle, afin de mieux honorer les 'viracochas' étrangers, elle était, dit-il, dirigée par l'inca Titu Atauchi "frère germain" ("hermano de padre y de madre") du prince de Quito. Or, d'après Pedro Sarmiento de Gamboa (22), ce noble personnage était frère consanguin, non pas de l'usurpateur, mais de Tupac Cusi Huallpa "que l'on nomme communément Huascar", et ce détail est confirmé par Miguel Cabello Balboa (23), lequel ajoute même qu'il accompagnait son frère Huascar en tant que conseiller; il aurait éventé un complot ourdi par un certain Chusqui Huaman contre la personne du roi, avant le déchaînement de la guerre fratricide. Plus tard, dit Bernabé Cobo, lui et Huascar furent faits prisonniers à une lieue du Cuzco, dans la plaine de Quipaypan par le général Quizquiz qui n'hésita pas à le tuer en présence du malheureux souverain, son frère; et dans la mort il fut accompagné par les jeunes princes du sang, les parents et les serviteurs du roi du Cuzco (24).

(20)- Inca Garcilaso, op. cit. *ibid.*: "... de lástima de ver cual tenían los tiranos al verdadero inca, señor legítimo de aquel imperio."

(21)- Inca Garcilaso, op. cit. *id.* chap. I7, P. 51.

(22)- Pedro Sarmiento de Gamboa, "2a parte de la Historia llamada *indica*," Berlin 1906, éd. allemande *Verdmatruche Buchnanlung*, chap. 60, P. 101.

(23)- Miguel Cabello Balboa, "Miscelánea Antártica Quito 1945, chap. 24, P. 369.

(24)- Padre Bernabé Cobo: "Historia del Nuevo Mundo" liv. 12, chap. 19, P. 96, B.A.E. tome 92: "Fueron presos Tito Atauchi y Tupac Atau, sus hermanos (de Huascar) que en la batalla no se apartaron de su lado, y otros muchos señores principales. Los capitanes de Atau Huallpa (sic) los hicieron matar en presencia de Huascar, sacándolo de la cárcel en que estaba, para ver este cruel espectáculo, a todos sus hermanos, hijos y deudos que habían sido presos, con todos los criados que servían al inca de las puertas adentro."

Tout nous porte à croire que l'ambassade de Titu Atauchi à Pizarro n'a existé que dans l'imagination fertile de Garcilaso, sensible à la beauté du nom et l'ayant retenu, peut être, dans son enfance, pour l'utiliser à tort dans les Commentaires Royaux. Il est, en tout cas, le seul auteur à la mentionner au cours d'un assez long chapitre (25). En toute hypothèse, il faut admettre que Francisco Pizarro reçut pour le moins deux missions officielles du prince de Quito. Gómara et Zárate les ont relatées, et c'est à partir d'éléments concrets pris dans leur respective histoire et peut être aussi à partir de souvenirs personnels, que Garcilaso a constitué son récit fictif où apparaissent en tant qu'éléments essentiels les lamas offerts, les "chaussures bigarées" et les "bracelets d'or" (26).

Le ton du discours de Titu Atauchi aux étrangers, doux, soumis, d'une humilité craintive, jure avec la simplicité, la sobriété du délégué incaïque chez Jerez (27), la rudesse menaçante du capitaine d'Atahualpa à Cajas, et la réponse précise et inquiétante de ce même chef indien en un lieu situé à "ocho leguas de Cajamalca (sic)", d'après Trujillo (28).

Si l'on confronte ces diverse versions et celle que nous donne Herrera (29), on s'apercevra qu'elles sont plus vraisemblables que celle de Garcilaso. Atahualpa avait tenté d'intimider les envahisseurs à Tumbes, à la Chira, à San Miguel de Tangarara et même à Cajas, comme nous allons le voir bientôt, mais devant l'obstination de ces êtres mystérieux qui remportaient de faciles victoires contre ses guerriers et déjouaient les guets-apens comme celui de la Chira,

(25)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. chap. I7 intitulé: "Una embajada con grandes presentes que el Inca hizo a los españoles."

(26)- Gómara, op. cit. chap. II3, P. I5.

Zárate, op. cit. id. ibid. chap. 4, P. 475.

(27)- Francisco de Jerez, op. cit. P. 326.

(28)- Diego de Trujillo, op. cit. P. 55.

(29)- Antonio de Herrera, op. cit. tome X, Dpecade 5 liv. I, chap. 3, P. 28-29.

il était partagé entre deux sentiments opposés: la crainte des nouveaux venus pris pour des dieux ou tout du moins pour des êtres dotés de pouvoirs surnaturels, au début de la conquête de son pays, et la curiosité mêlée du désir de s'emparer de leurs personnes (30). Les Espagnols, de leur côté, ne devaient pas s'attendre à un mouvement quelconque de clémence de la part d'un homme dont la cruauté s'était déchaînée déjà en territoire cañari, à Tumbamba et en divers autres lieux du Tawantinsuyu. Sur ces massacres impitoyables, ses partisans ne manquèrent pas d'insister.

Ce procédé destiné à remplir de crainte et de confusion les envahisseurs, se répéta à Cajas (31). En effet, à leur arrivée dans cette localité, le premier spectacle qui frappa leurs regards fut celui d'Indiens pendus par les pieds (32).

(30)-Jerez, op. cit. P. 325. A San Miguel de Tanagera, les naturels, préparés par leurs chefs qui durent avoir reçu des ordres formels d'Atahualpa, usèrent, pour éviter d'en venir à combattre les chrétiens qu'ils craignaient, d'une méthode d'intimidation assez grossière. Ils proclamèrent la puissance militaire du seigneur de Quito, qui venait d'infliger une lourde défaite à son frère. Ce procédé rappelle celui qu'employèrent aussi, à plusieurs reprises, les délégués de Moctecuhzoma à l'égard de Cortés et de ses soldats, sur la route de Cempoalla à Mexico-Tenochtitlan.

Voir Bernal Diaz del Castillo: "Verdadera Historia de los sucesos de la conquista de la Nueva España", B.A.E. tome 26, chap. 87, en particulier P.81.

Cf. aussi Hernán Cortés: "Cartas de Relación", B.A.E., tome 22, carta 2a, P.23 : "... y tanto, que no les quedaba sino decir que defenderían el camino si todavía porfiase."

(31)- Jerez, op. cit. P. 326. Le capitaine du souverain usurpateur vint vers Hernando de Soto, feignant tout d'abord de se lamenter des tributs excessifs que le tyran imposait à sa région, et il ajouta, aussitôt après, "... que cada día hace en ellos grandes crueldades."

(32)- Jerez, op. cit. p.326: "... había ciertos indios ahorcados de los pies."

Selon la version donnée par le cacique, ces hommes avaient été condamnés à ce supplice parce que l'un d'eux avait osé pénétrer dans le couvent des vierges " pour se coucher avec l'une d'elles" (" a dormir con una") et l'inca, mis au fait de ce sacrilège, avait donné l'ordre de pendre le coupable et les portiers du monastère (33).

Sans repousser tout à fait cette version, nous pouvons nous demander si elle correspond vraiment à la réalité. Atahualpa, qui s'était trouvé quelques jours auparavant à Cajas (34), ne voulait-il pas intimider plutôt une fois de plus, et d'une manière plus frappante, les téméraires envahisseurs en leur offrant un exemple de sa rigueur, et en leur signifiant ce qui les attendait, au cas où ils persisteraient dans leur folle entreprise?

Dans les jours qui suivirent, vue l'opiniâtreté du Gouverneur qui, malgré ces avertissements réitérés, poursuivait sa marche vers l'hostile barrière des Andes et Cajamarca, sans se laisser tenter, à Saña, par la voie facile et attrayante de l'opulente Chíncha (35), Atahualpa admit l'éventualité d'une entrevue, ceci n'excluant pas, bien entendu, certaines tentatives d'attaques projetées mais non réalisées comme celle de Cajas. En fin de compte, il convint, de laisser pénétrer fort avant dans son territoire, l'étrange petite troupe. Gonzalo Fernández de Oviedo note judicieusement qu'il le fit consciemment, afin de tenir ces hommes intrépides à son entière disposition, "liés", vu leur petit nombre (36).

(33)- N'est-ce pas cette évocation érotique, et ce défi, qui incitèrent les Espagnols à commettre le sacrilège que nous connaissons? Tout en assouvissant leurs désirs charnels, ceux-ci et Hernando de Soto, en particulier, relevaient le gant.

(34)- Jerez, op. cit. id.

(35)- Ce choix de la voie de Cajamarca et des Andes hostiles par Pizarro, fait penser à celui que fit Cortés de Cholula, préférée à Guaxocingo, malgré les conseils des caciques de Tlascala. Cf: Bernal Díaz del Castillo, op. cit. chap. 79, p. 71.

(36)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. ibid., chap. 4, P. 45.

D'après Jerez et Herrera, il leur fit offrir, par ses envoyés, de curieux présents, à Zarán. C'était: " ... deux forteresses qui ressemblaient à des fontaines en pierre, pour que Pizarro boive, et deux charges de canards écorchés afin que, réduits en poudre il se fasse encenser, tel est l'usage parmi les seigneurs du pays; il leur fait dire qu'il veut être son ami et qu'il l'attend en paix à Cajamarca." (37)

L'intention de l'inca était-elle vraiment amicale, vue l'hostilité manifestée, d'une manière plus ou moins directe depuis Tumbes?

Trujillo, autre témoin oculaire, va-t-il trop loin quand il dit qu'après Saña, le capitaine d'Atahualpa à Cajas, envoyé par le Gouverneur vers son seigneur aux thermes de Pultamarca, revint et offrit, en pleine sierra, l'un des deux cadeaux étranges que nous venons de mentionner? Il s'agit des canards écorchés. Mais que dit le messenger indien? "... et le présent consistait en canards écorchés et remplis de laine qui ressemblaient à des appeaux pour attraper des canepetières; et comme on lui demandait ce que cela signifiait, il répondit: 'Atahualpa dit qu'il en fera autant de votre peau à tous, si vous ne lui restituez pas tout ce que vous avez pris dans son pays'." (38)

(37)- Jerez, op. cit. P.326.

Herrera, op. cit. ibid. P. 29-30, qui reproduit presque à la lettre le texte de Jerez, écrit: "... llegó con este capitán (Soto) un indio que parecía principal y dijo al gobernador: '... que le llevaba un presente de su rey Atahualpa que eran dos vasos de piedra para beber, de hechura extraordinaria y maravillosa, y una carga de patos o gansos secos, desollados, para que hechos polvos se sahumase con ellos, porque tal era aquel uso entre los más principales de aquella tierra, y que le hacía saber que tenía voluntad de ser su amigo y esperarle de paz en Cajamarca.'"

(38)- Trujillo, op. cit. P.55: "... y el presente eran unos patos desollados y llenos de lana que parecían añagazas para matar a sisonos; y preguntándole qué era aquello, respondió y dijo, dice Atahualpa, que de esta manera os ha de poner los cueros a todos vosotros, si no le volvéis cuanto habéis tomado en la tierra."

Ainsi l'inca de Quito voulut-il, une fois de plus, selon Trujillo et Mena (39), décourager les envahisseurs et il les engageait à se retirer s'il ne voulaient pas encourir ses foudres.

Dans ces présents, on ne saisit pas au juste la signification des forteresses -version de Jerez et de Herrera- (40). Pour notre part, nous serions enclins à admettre qu'elles avaient une valeur symbolique, liée d'ailleurs à celle des canards écorchés. Nous y verrions une menace qui devait

(39)- Cristobal de Mena, d'après la note 80 de l'éd. de Trujillo de Raul Porras Barrenechea : "... refiere lo mismo que Trujillo y coincide con Trujillo en que la intención del regalo era de provocación y amenaza. " El presente -dice- era todo de patos desollados que significaba que así habían de desollar a los cristianos; y más trujo dos fortalezas hechas de barro: diciendo que otras había adelante como aquellas."

"La Conquista del Perú" publiée pour la première fois à Séville en Avril 1534 et en fac. simil par la "New-York Public Library" en 1929, est attribuée par Raul P. Barrenechea à Cristobal de Mena. Cet auteur, dont nous ignorons la biographie, arriva à Séville, selon Jerez (op. cit. P.345) le 5 Décembre 1533: " Año de 1533, a 5 días del mes de Diciembre, llegó a esta ciudad la primera de estas cuatro naos (flotille qui apportait les trésors du Pérou, sous le commandement de Hernando Pizarro) en la cual vino el capitán Cristobal de Mena. Item vino un reverendo clérigo, natural de Sevilla, llamado Juan de Sosa."

Au sujet du cadeau qui marquait l'hostilité d'Atahualpa envers les envahisseurs, voir éd. précitée P.2 v°

(40)- Nous trouvons dans les histoires de Gómara et Zárate des offrandes d'un tout autre genre. Tous deux rapportent en effet qu'un second messenger d'Atahualpa offrit à Pizarro " unos zapatos pintados" (entendons des "ojotas" ou chaussures indiennes, en laine de vigogne, de couleurs vives) et " unos puñetes de oro "; l'un de ces bracelets devait être porté par le Gouverneur afin de permettre à l'inca de le reconnaître aussitôt. Le premier auteur note la réponse pleine d'humour malicieux de Pizarro, ce qui prouverait qu'il avait saisi tout de suite l'intention perfide mais naïve d'Atahualpa d'appréhender le chef de la troupe étrangère, sans la moindre hésitation.

se concrétiser en cours de route, et au plus tard à Plutamarcá où Atahualpa avait dressé un campement fort de vingt à quatre-vingt mille hommes, les forteresses de pierre pouvant figurer celles qui jalonnaient le chemin, et, en dernier lieu, l'édifice thermal auprès duquel se trouvait l'armée du prince de Quito (41).

Nous trouvons, dans la "Historia de las Guerras Civiles del Perú" de Pedro Gutiérrez de Santa Clara (42), une curieuse combinaison des présents déjà énoncés: les forteresses de pierre de Jerez deviennent chez lui "deux pièces d'or fin" ("dos piezas de oro fino"), "les charges de canards secs" ("las cargas de patos secos"), dit-il, assez platement, "sont comme les seigneurs de ce pays avaient coutume de les préparer et non nulle autre quelle que fût sa qualité", les "chaussures" ("los zapatos") ne sont plus peintes, mais "très élégantes et tissées d'or et de pierreries" ("muy galanos y labrados de oro y pedrería") et les bracelets ("puñetes") deviennent "de grands bracelets d'or fin" ("unas ajorcas grandes de oro fino").

Mais tous ces auteurs, y compris le métis Gutiérrez de Santa Clara, au récit déjà plus complexe et plus brillant que celui de ses prédécesseurs, sont loin de la profusion riche et variée, complaisamment étalée par l'Inca Garcilaso (43)

(41)- Les nombres varient selon les chroniqueurs et les historiens.

(42)- Gutiérrez de Santa Clara, op. cit. chap. 53, P. 223.

(43)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. P. 51: "Dicho esto, mandó que trujesen ante el gobernador los regalos que traían para los españoles. Luego vinieron los capitanes y ministros a cuyo cargo venía el presente, y lo entregaron a los españoles. Traían muchos corderos y carneros, mucho tasajo del ganado bravo -huanacu, vicuña, ciervos, corzos y gamos-, y destas mismas reses llevaron muchas vivas, para que vieses de qué ganadero era aquella carne hecha tasajos. Presentaron muchos conejos caseros y campestres; muchas perdices vivas y muertas, y otras aves del agua; innumerables pájaros menores; mucho maíz en grano y mucho amasado de pan; mucha fruta seca y verde; mucha miel en panales y fuera de ellos; mucha pimienta de los indios, que llaman uchu; cantidad de su brebaje, así hecho de maíz como del grano que llaman mulli. Sin esto presentaron mucha ropa fina de la que el rey vestía, y mucho calzado del que ellos traen. Presentaron muchos papa-

Là nous retrouvons les éléments pris à Gómara et à Zárate, et beaucoup d'autres encore. Sa présentation n'est nullement confuse, au contraire, elle est des plus méthodiques. Viennent d'abord divers spécimens de bétail domestique ou sauvage, du gibier à poil et à plume, sans compter des perroquets, des singes et des serpents (vivants? ou sous forme de bijoux d'or ou d'argent?, le texte ne le dit pas), des vivres: du maïs tendre ou dur, cuit ou non, des "zancus" ou pains sacrés offerts aux divinités et aux incas lors des solennités religieuses, des piments -ajis-, de la "sora" ou chicha. Et à cette liste qui n'en finit plus, s'ajoutent des vêtements fins de laine de vigogne, des vases d'or et d'argent, des émeraudes et des turquoises -complément indispensable des métaux précieux chez Garcilaso-. Puis, Titu Atauchi offre les fameux "zapatos" et les "puñetes". Pour plus de précision, et afin de compléter les histoires de Gómara et de Zárate, il sera spécifié que lesdits objets étaient portés par le souverain inca; ils revêtaient donc un caractère hiératique. A ce sujet, il faut donc, nous dit Garcilaso, rectifier l'erreur commise par les deux auteurs espagnols. Les Indiens, qui ne portaient pas de chemises à manches, ne pouvaient offrir aux "Viracochas" des poignets -"puñetes"- impropreté notable, non exempte de ridicule, dit-il, mais des bracelets -"ajorcas" dit Gutiérrez de Santa Clara, d'or ou "chipanas" portés au bras gauche par le roi ou par le prêtre suprême, désigné sous le nom quichua de "Vilac Umu" (44).

(43)- suite.-: "...guacamayas, micos y monos y otros animales y sabandijas que hemos dicho que hay en aquella tierra. En suma, no dejaron cosa de las que pudieron traer que no la trujesen. Presentaron muchos vasos de oro y plata para beber, y platos y escudillas para el servicio de la mesa, y muchas esmeraldas y turquesas..."

(44)- La description de la "chipana" nous est donnée par l'Inca Garcilaso, op. cit, 1ère partie, tome 2 EMECE, liv. 6, chap.22, P.52: "El fuego para aquel sacrificio (allumé pour la grande fête de l'Intip Raïmi au moment du solstice de Juin) había de ser nuevo, dado de mano del Sol, como ellos decían. Para el cual tomaban un brazalete grande que llaman "chipana" (a semejanza de otros que comunmente traían los incas en la muñeca izquierda) el cual tenía un vaso cóncavo como media naranja, muy bruñido; poníanlo contra el sol y a un cierto punto, donde los rayos que del vaso salían daban en junto, ponían un poco de algodón muy carmenado, que no supieron.../."

Et, nous retrouvons chez l'Inca une note inattendue, puérile et savoureuse à la fois. Les souverains indiens, dit-il, ne portaient jamais qu'un seul bracelet, mais si Atahualpa en offrit deux ("quelques uns" disent pourtant Gómara et Zárate) à Pizarro, c'était pour qu'il en eût un de rechange " por que tuviese que remudar".

En outre, dans cette page des Commentaires Royaux, Indiens et Espagnols rivalisent de courtoisie. On en vient même à oublier que la rencontre a lieu dans un endroit désert et froid des hauteurs andines, et l'on a la sensation de se trouver, brusquement au coeur même de l'une des cours les plus civilisées et les plus raffinées d'Europe.

Titu Atachi, après avoir souhaité la bienvenue aux fils du dieu Soleil, les "Viracochas", les supplie de daigner lui accorder trois dons (tout se passe comme dans certains romans de chevalerie ou contes de fées); deux d'entre eux, le deuxième et le troisième sont si inattendus qu'ils semblent être le fruit d'une imagination aberrante. Titu Atachi demande, en premier lieu, avec une humilité excessive, l'amitié perpétuelle de Pizarro pour Atahualpa, son frère, puis le pardon des délits commis par les sujets indiens, imputables à l'ignorance et à l'irréflexion; enfin sa compassion envers les habitants des régions que les Espagnols auraient à traverser avant d'atteindre Cajamarca où, il est bon de le rappeler, une armée innombrable attendait la petite troupe espagnole

(44).- suite.- "...hacer yesca, el cual se encendía en breve espacio, porque era cosa natural. Con este fuego dado así, de mano del Sol, se quemaba el sacrificio, se asaba toda la carne de aquel día."

forte de cent soixante-huit hommes (45).

Garcilaso nous dira encore une fois, avec la fausse modestie qui le caractérise parfois, qu'il se permet ici, de compléter les relations des auteurs espagnols Gómara et Zárate, qui n'ont presque rien dit sur les riches et nombreux présents offerts par le roi de Quito et n'ont rapporté ni le message de Titu Atauchi, ni l'allocution brève et courtoise de Pizarro. Dans cet assez long message, il convient de souligner l'attitude singulière d'Atahualpa. N'en soyons pas surpris, s'empresse d'ajouter Garcilaso; il fallait, selon lui, apaiser avant tout les "Viracochas" chrétiens, descendants du Soleil, et de ce fait, apparentés aux incas. En effet d'après une prophétie annoncée par Huaina Capac lui-même, peu de jours avant sa mort, des étrangers, venus par la mer, détrôneraient les incas et détruiraient leurs idoles. En réalité, toujours d'après la version des Commentaires Royaux, le valeureux, l'impitoyable Atahualpa était inquiet depuis le passage des frontières septentrionales du Tawantinsuyu par les conquistadores et, s'il leur avait transmis des propositions de paix par le truchement de son frère, c'était parce qu'il ne tenait pas à "montrer lui-même, d'une manière trop évidente, la faiblesse de son âme". Les craintes qu'éprouvaient l'inca farouche, rude et cruel jusque là, le rendirent "courageux et soumis jusqu'à sa mort" ("acobardado, rendido hasta su muerte") (46).

(45)- Inca Garcilaso, op. cit. 2^e partie, tome I, EMECE, liv. Ier, chap. I7, P. 51: "Inca Viracocha, (dit Titu Atauchi au Gouverneur) hijo del Sol, pues me cupo en suerte esta felicísima embajada, quiero con la felicidad della atreverme a suplicarte me hagas merced de concederme tres dones: la primera sea que tengas por amigo a mi Inca y Rey Atahualpa y asientes con el paz y amistad perpetua; la segunda, que perdonando cualquiera delito que los nuestros, con ignorancia y poca advertencia te hayan hecho, nos mandes todo lo que fuere de tu gusto y servicio, para que hagas experiencia de nuestra voluntad y veas el ánimo con que de hoy más te servimos a ti y a todos los tuyos; y por última merced te suplico que el castigo de muerte que por mandado del gran dios Viracocha, tu padre y nuestro, hiciste en los de la isla de la Puna y en los de Túmpiz y otras partes, no lo hagas con los de Cajamarca ni con los que de aquí delante hallares, sino que temples
.../..

Ne nous laissons pas leurrer cependant par l'insistance de Garcilaso sur les étranges dispositions d'esprit d'Atahualpa. Sans doute aucun, il nous prépare à la prodigieuse, à la miraculeuse victoire de la petite troupe hispanique contre l'énorme armée indienne, victoire due à la Providence divine qui châtiât de la sorte l'idôlatrie et la cruauté du prince inca et voulait faire entrer dans le giron de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, ces malheureux païens (47).

Il est bien certain toutefois que Pizarro ne se fiant ni à cette étrange ambassade, ni aux renseignements contradictoires recueillis sur sa route, dans les jours qui suivirent (48), envoya, à son tour, un messenger indien, "curaca", natif de la province de San Miguel de Tangarara vers les bords de Putamarca, et il lui confia la mission délicate de

(45).- suite.- "... la ira y saña que tu padre tiene por los enojos que le han hecho, y les perdones a todos con tu clemencia y mansedumbre, pues eres Inca, hijo del Sol"

(46)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. P.53:
"...por no mostrar tan al descubierto la flaqueza de su ánimo cobarde."

(47)- Inca Garcilaso, ibid.

(48)- Jerez, op. cit. P. 326. Les présents étranges déjà mentionnés, furent offerts à Zarán par "un indio principal" rencontré sur la route par Hernando de Soto. Plus loin, à Motux (id.P.327) Pizarro apprit que le cacique de la localité était parti à Cajamarca, emmenant avec lui "trescientos hombres de guerra"; à l'étape suivante, la presque totalité des Indiens s'était enfuie, emportant leurs biens et leurs vêtements, et par un notable, "un principal", torturé, il sut qu'Atahualpa "esperaba de guerra con su gente", "en tres partes", l'une au pied de la sierra, l'autre à Cajamarca (la troisième n'est pas mentionnée) (id. P. 327) : "... diciendo que ha de matar a los cristianos". A Cinto, à une journée de marche plus loin, un cacique lui confirme les dispositions belliqueuses de l'inca qui se trouvait au-delà de Cajamarca, à Huamachuco " con mucha gente de guerra que serían cincuenta mil hombres."

l'informer sur les intentions du prince des Karas et de dénombrer le mieux possible les forces dont il disposait. Au dire de Jerez, malgré les autres propositions de paix formulées au délégué incaïque à Zarán (49), Pizarro demanda à son messenger de faire savoir à Atahualpa "... comment sont bien traités les caciques pacifiques par les chrétiens qui ne font la guerre qu'à ceux qui s'y livrent". Cette ferme proposition signifiait au souverain indien, dont l'attitude équivoque n'avait pas échappé au perspicace chef 'extremeño', qu'on ne le craignait pas, et que les obstacles, de quelque nature qu'ils fussent, n'empêcheraient point les Castellans d'aller jusqu'à lui.

La petite troupe de soldats chrétiens fut véritablement entraînée à l'assaut des Andes. Mais tous les hommes ne partageaient pas son enthousiasme (50) et quand il fut question enfin de prendre la rude montée de la Cordillère et laisser la voie aisée et prometteuse de Chinchá, il dut, entre autres choses, leur dire (51) une vérité qui les convainquit tous: "... que s'ils abandonnaient ce chemin (de la sierra) les Indiens diraient qu'ils n'osaient pas aller vers eux et ils n'en seraient que plus orgueilleux (52).

(49)- Jerez, op. cit. P. 326: "... que como él supo que hacía guerra a sus contrarios, determinó de ir a verlo y ser su amigo y hermano, y favorecerlo en su conquista con los cristianos que con él venían..."

(50)- Peu après San Miguel de Tangarara, cinq cavaliers et quatre fantassins ne poursuivirent pas la route, selon Jerez, op. cit. P. 325: "... porque el teniente de San Miguel le escribió que quedaban allí pocos cristianos." En fait, nous dit Herrera, op. cit. ibid. P. 25, et sa version nous paraît plus complète et serrer de plus près la réalité, si le lieutenant de San Miguel craignait effectivement que la petite garnison dont il disposait ne pût "tener en quietud tan grandes provincias como había en aquel distrito", Pizarro s'aperçut aussi que quelques uns de ses compagnons se montrèrent assez tièdes quand ils apprirent la puissance militaire dont disposait Atahualpa: "... porque con las nuevas que corrían del gran poder de Atabalipa y de las grandes poblaciones y multitud de gente que se descubrían, conocía alguna tibieza en algunos de sus compañeros."

(51)-(52)- Jerez, op. cit. P. 328: "... que si dejasen aquel camino (de la sierra) dirían los indios que no osaban ir a ellos y tomarían más soberbia de la que tenían."

Gonzalo Fernández de Oviedo exprime cette même pensée empruntée presque textuellement à Jerez, mais.../

La témérité de Pizarro, qui ne connut aucune défaillance jusqu'à Cajamarca, contrastait avec le comportement inquiet d'Atahualpa. A quelques journées de marche de la capitale des Chachapoyas, dans un village presque entièrement abandonné par ses habitants, le Gouverneur apprit par deux chefs indiens, interrogés successivement, "... que trois jours avant Atahualpa était venu de Cajamarca et qu'il avait avec lui beaucoup de monde qui ignorait ce qu'il voulait faire; qu'ils avaient toujours ouï qu'il désirait la paix avec les chrétiens"(53). Plus loin, parv~~ens~~^{en} à peine sur le plateau interandin, plat, dépouillé, où ne pousse qu'une herbe semblable à l'alfa ("ichu"), les expéditionnaires, après avoir dressé leurs tentes et allumé des feux pour se défendre de la rigueur du froid, virent venir vers eux des messagers du prince rebelle; ils amenaient avec eux dix lamas qu'ils offrirent au capitaine étranger (54).

Interrogé sur les guerres fratricides qui ravageaient le pays, l'un de ces messagers s'expliqua assez longuement sur leurs causes, sur le comportement respectif des deux frères ennemis, le déroulement des opérations militaires, toujours favorables au seigneur de Quito. En conclusion, Pizarro apprit la défaite de Huascar, arrêté par les généraux d'Atahualpa. L'intention des ambassadeurs indiens et de leur maître fut parfaitement saisie par lui, et il y répondit en conséquence (55). A cette occasion, il répéta ses propositions d'amitié et d'aide contre les ennemis d'Atahualpa, l'assurant de ses intentions pacifiques (56) et de son dessein de passer le long du territoire incaïque, sans nul désir

(52)- suite.... avec plus de rigueur, op. cit. id, P.44: "... si dejasen aquel camino de la sierra y se fuesen por el otro dirían que de miedo no osaban venir a ellos, y se doblaría su soberbia."

(53)- Jerez, op. cit. P. 328: "... como había tres días que Atahualpa era venido de Cajamarca y que tenía consigo mucha gente que no sabían lo que quería hacer; que siempre habían oído que quería paz con los cristianos."

(54)- Herrera, op. cit. id. chap.4, P.37, ajoute à ce présent " otras cosillas". Ces relations, si simples, sont sûrement plus proches de la réalité que le récit baroque de Garciaso, surchargé de détails brillants, colorés et fastidieux (cf: notes 43 et 44)

de s'y fixer, puisqu'il voulait découvrir une autre mer.

o

o

o

Garcilaso ne mentionne qu'une seule ambassade d'Atahualpa auprès de Francisco Pizarro. Mais si l'on se reporte à Jerez qui nous fournit le plus d'informations à ce sujet, il y eut en fait cinq ambassades officielles de l'inca sur le chemin qui conduisait la troupe espagnole de Zarán à Cajamarca: la deuxième, formée de plusieurs envoyés, alla trouver les étrangers " sur les hauteurs de la sierra" ("en lo alto de la sierra") (57), la troisième se présenta le soir du jour suivant " dans des villages (de la sierra) que Pizarro trouva dans une vallée" (58) Ce fut le surlendemain soir que la quatrième offrit au Gouverneur et à ses compagnons, tout comme les deux précédentes, des vivres, dans la plaine dite " de Zavana" par le chroniqueur (59). Enfin, arrivé à Cajamarca, Pizarro reçut "un indio de Atabalipa" (60)

(55)- Jerez, op. cit. P.329: "... y creyendo el gobernador que todo lo que este indio había dicho era de parte de Atahualpa, por poner temor a los cristianos y dar a entender su poderío y destreza...", sans se départir de son calme, il répondit avec une fière audace qui figea d'étonnement ses interlocuteurs : "... con estos pocos cristianos que conmigo vienen he yo desbaratado mayores señores que Atabalipa."

(56)- Jerez, ibid.: " Si él quisiese mi amistad.. yo le seré buen amigo y ayudaré en su conquista y se quedará en su estado: porque yo voy por estas tierras de largo hasta descubrir otra mar."

(57)- Jerez, op. cit. P.328: ".en lo alto de la sierra."

(58)- Id. P.329.

(59)- Id. P.330

(60)-Id. P.331

Un incident imprévu et surprenant se produisit lors de la troisième mission inca. Elle fut confiée à ce noble personnage qui à Zaran avait offert au Gouverneur les forteresses et les canards écorchés et secs. Comme précédemment, il voulut intimider les chrétiens en insistant sur l'importance de l'empire et de l'armée de son seigneur et il offrit à boire aux capitaines espagnols, en utilisant cinq ou six vases d'or fin: " Cet ambassadeur avait un service de seigneur et cinq ou six vases d'or fin avec lesquels il buvait, et il les utilisait pour donner à boire aux Espagnols la chicha qu'il apportait." (61) C'est alors que revint le chef indien de San Miguel de Tangarara dépêché par Pizarro auprès d'Atahualpa. A peine vit-il le messager de l'inca " qu'il se jeta sur lui et le prenant par les oreilles, il tira fortement dessus jusqu'à ce que le Gouverneur lui donna l'ordre de le lâcher." (62)

Manifestement, ce geste à l'égard d'un oreillard, devait avoir une signification: on ne peut plus injurieuse et pouvait correspondre à l'époque, pour un chef espagnol, à celui qui aurait consisté à lui tirer la barbe. Quelles raisons pouvaient-elles l'expliquer?

D'abord, le messager de l'inca fut traité en fieffé menteur, " de grand coquin qui vient dire des mensonges" (63); au dire de l'indien de San Miguel de Tangarara, Atahualpa attendait les chrétiens, hors de Cajamarca, évacuée de ses habitants, avec une armée fort imposante, sur le pied de guerre. Et, ajouta-t-il en outre, non

(61)- Id. P.339 : " Este embajador traía servicio de señor y cinco o seis vasos de oro fino, con que bebía, y con ellos daba de beber a los españoles de la chicha que traía."

(62)- Id. P.329 : "... que arremetió contra él."

(63)- Jerez, op. cit. P.329 : " .. de gran bellaco que viene a decir mentiras."

seulement le prince des Karas avait refusé de le recevoir, mais on l'avait même menacé de mort. On l'aurait tué, s'il n'avait eu la présence d'esprit de dire: " ..si l'on me tuait, l'on tuerait ici les ambassadeurs venus de là-bas" (64). Au campement de Pultamarca, on avait refusé de lui donner à manger, tandis qu'il voyait l'espion ennemi traité avec beaucoup d'égards. De plus, après avoir été interrogé minutieusement sur les vertus guerrières des étrangers et sur la qualité de leurs montures et de leurs armes, on se moqua ouvertement de ses réponses; l'on tourna en ridicule leur troupe insignifiante et la résistance de leurs bêtes aux coups des lances indiennes. Et de surcroît, l'on ne manqua pas de dire que l'on ne craignait pas leur artillerie qui se réduisait en tout et pour tout à deux bouches à feu. Ces informations prouvaient bien que les missions officielles ou non (l'espionnage étant amplement pratiqué par les Indiens) tenaient Atahualpa au courant des particularités les plus intéressantes sur les Espagnols.

Les justifications spécieuses de l'oreillard ne trompèrent guère le cauteleux Pizarro. En fin politicien, il feignit de croire toutes les bonnes raisons alléguées; bien mieux, pour donner le change, il reprit sévèrement son messenger en présence de son adversaire auquel il exprima même des regrets; après quoi il continua à le traiter avec mille attentions (65).

L'ambassade suivante, celle qui eut lieu la veille même de l'arrivée à Cajamarca, se fit en fait dans une savane, d'après Gonzalo Fernández de Oviedo (66), qui, tout en copiant presque à la lettre Jerez, corrige certaines erreurs. Il ne s'agit donc pas, pour "Zavana" d'un toponyme, mais d'un mot d'origine caraïbe qui s'applique en général à une vaste plaine, rase et sans arbres.

(64)- Id. P.329: "...que si me mataban, matarían acá a los embajadores de allá."

(65)- Jerez, op. cit. P.330

(66)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. chap. 5 , P.50.

V.- L'arrivée à Cajamarca - Mission des deux Hernandos.-

C'est le vendredi 15 Novembre 1532, " au moment des vêpres", d'après Herrera, que les Espagnols arrivèrent à Cajamarca (I). Garcilaso qui ne mentionne pas de date, nous dit que les nobles et les plébéiens de la ville organisèrent une réception digne de ceux qu'ils tenaient pour les descendants du Soleil et de Viracocha. Ils les logèrent dans des demeures qu'ils jonchèrent de fleurs et de plantes odorantes, puis ils les festoyèrent en leur offrant une grande variété de mets accompagnés de boissons. Le curaca de la ville, que Garcilaso nomme Cullqui Huaman (ce nom n'apparaît dans aucune chronique et il est sans doute encore inventé pour donner plus de vraisemblance au récit) se surpassa en aimables prévenances. Les Indiens, eux aussi ne sachant comment obliger les nouveaux venus, mirent des palets d'or -tejos- et d'argent dans les mangeoires des chevaux, car, pensaient-ils, puisque ces bêtes se nourrissent de fer (il s'agit du mors qu'ils paraissaient mâchonner), les métaux précieux seraient pour eux une meilleure nourriture.

En réalité, que se passa-t-il dès l'entrée des Espagnols à Cajamarca?

Si l'on devait accepter la version de Gómara, un " gentilhomme" ("caballero") de l'inca vint dire à Pizarro, en guise de bienvenue, " ... de ne pas se loger jusqu'à en recevoir l'ordre d'Atabalipa; mais lui, prit un logement sans lui répondre." (2)

(I)- Herrera, op. cit. id. liv.2, chap.9 P.129
Juan Ruiz de Arce, op. cit. P.92: " Este pueblo tendría mil casas..", le quart de la métropole incaïque.
Jerez, op. cit. P.330: "... es mayor que ninguna de España, toda cercada con dos puertas que salen a la calle."

(2)- Gómara, op. cit. ibid. "... que no se aposentasen hasta que lo mandase Atabaliba; más él se aposentó sin volverle respuesta."

Jerez, témoin oculaire et donc plus digne de foi, rapporte que le Gouverneur qui, pour parer à toute éventualité fâcheuse, avait déjà disposé sa troupe en trois sections formées de cavaliers et de fantassins, entra dans la grande place de la ville, entourée de hauts murs de clôture, et donna l'ordre à ses cavaliers de ne pas mettre pied à terre et à ses fantassins de ne pas quitter les lieux.

Il fit visiter l'agglomération, précaution très opportune qui lui permit de constater qu'aucun piège ne lui était tendu et de s'apercevoir en outre que la place, de forme triangulaire nous dit Herrera, était le point stratégique le plus adéquat. N'ayant rencontré aucun guerrier, mais des femmes qui préparaient la chicha (3), il envoya, l'un après l'autre, deux messagers indiens vers Atahuallpa qui se trouvait, en effet, comme l'avait annoncé l'indien de San Miguel de Tangarara, hors de la ville, avec une armée très importante. Il les chargea de dire au roi " de venir s'entretenir avec lui"(4), mais, aucune réaction ne s'étant manifestée, il convoqua ses capitaines pour leur demander conseil. On voit ici avec quelle prudence agissait Pizarro. Tout d'abord, il ne voulut pas confier cette mission délicate et dangereuse à aucun de ses capitaines, et il prit aussi l'initiative d'une démarche qui,

(3)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.130.

Cristóbal de Mena, op. cit. f.3 recto, confirme l'arrivée des Espagnols à Cajamarca, peu avant les vêpres, sous une pluie violente de grêle. Ils y trouvèrent en grand nombre, des bergers et des lamas, et beaucoup de vieilles femmes qui préparaient de la chicha: " Antes de hora de visperas, llegamos a vista del pueblo que es muy grande, y hallamos muchos pastores y carneros del real de Atahuallpa, y vimos abajo del pueblo cerca de una legua una casa cercada de árboles; alrededor era el real donde Atabalipa nos estaba esperando en el campo. Allí llegamos al pueblo y entró primero el señor Hernando Pizarro con alguna gente; y granizaba muy grande; en el pueblo había muy poca gente que serían 400 a 500 indios que guardaban las puertas de las casas del cacique Atabalipa que estaban llenas de mujeres que hacían chicha para el real de Atabalipa. Luego, se aposentó el gobernador con su gente, con harto temor de los muchos indios que estaban en el real."

(4) Jerez, op. cit. P.330: "... que viniese a hablar con él."

si elle se réalisait comme il le prévoyait et le désirait, lui donnerait une indéniable supériorité psychologique sur l'inca, et peut être même la possibilité de le capturer.

Les chefs des deux troupes, Pizarro d'une part et Atahualpa de l'autre, devaient être dans l'expectative; ni l'un ni l'autre ne voulait prendre la décision qui les engagerait dans une action périlleuse et dont ils pouvaient avoir à se repentir. Mais comme le temps passait, que l'impatience et l'inquiétude gagnaient les Espagnols qui se savaient à la merci d'une armée innombrable et craignaient une attaque de nuit, le Gouverneur décida de dépêcher aux thermes de Pultamarca (5) " un capitaine accompagné de vingt cavaliers", (Jerez, op. cit. P.330) chargé de réitérer les propositions déjà formulées par les deux délégués indiens.

Ce capitaine, nous le savons par Hernando Pizarro n'était autre que Hernando de Soto, qui partit avec quinze cavaliers (et non vingt comme le dit Jerez). Le frère légitime du Gouverneur blâma vivement cette disposition (cf. lettre aux "oidores" de Santo Domingo) (6) imprudente qui réduisait dangereusement les effectifs espagnols, ne leur laissant que quarante-cinq cavaliers, peu habiles et des chevaux éclopés. Francisco Pizarro comprit le bien-fondé des observations et en eut si bien conscience, en voyant du haut de la forteresse de Cajamarca, la multitude des tentes et le grand nombre de soldats indiens vers lesquels se dirigeaient l'intrépide Soto et ses compagnons, qu'il expédia aussitôt en renfort Hernando " avec vingt autres cavaliers (en disant) d'agir là-bas comme il lui paraîtrait convenable".

(5)- Jerez, op. cit. id. : "... un capitán con veinte de a caballo."

Le lieu où se trouvaient ces thermes était désigné sous le nom de " Paltamarca ou Pultamarca " : "région des fèves" : Cf. "Relación de la conquista del Perú" par Diego de Castro Titu Cussi Yupanqui, op. cit. supra, P.II note IO de Carlos A. Romero.

(6)- Hernando Pizarro: "Carta a los magníficos señores oidores de la Audiencia Real de Su Majestad que residen en la ciudad de Santo Domingo", datée du II Novembre 1533, in "Colección de libros y documentos referentes

Celui-ci s'en alla, nanti des mêmes instructions qui avaient été données à Soto; elles étaient d'une extrême prudence (7).

En l'absence de ses deux capitaines, Pizarro prit déjà quelques dispositions stratégiques, et cela prouverait qu'il ne voyait, dans sa situation, d'autre issue possible que la capture de l'inca. Il fit placer sur la terrasse de la tourelle qui jouxtait la place et faisait partie de l'enceinte, les couleuvrines confiées à l'artilleur Pedro de Candía (8).

2

2

2

La mission des deux Hernandos n'était pas, comme le relate Garcilaso, destinée à manifester de la reconnaissance à l'inca pour les présents si riches et si variés dont il avait comblé les Espagnols (9).

(7)- Jerez, op. cit. P.330-331: "... al cual mandé fuese pacíficamente sin trabar contienda con su gente, aunque ellos la quisiesen; que lo mejor que pudiese llegase a hablarle (a Atahualpa) y volviese con la respuesta."

(8)- Cristóbal de Mena, op. cit. f.3 verso: "... una fortaleza muy fuerte que estaba en medio de la plaza; en la cual estaba Pedro de Candía, capitán por Su Majestad con ocho a nueve escopeteros y cuatro tiros de artillería ... que guardaba aquella fortaleza que tenía por mandado el gobernador."

(9)-Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. chap.8 P.54: "... porque -dit-il- pareciese que se mostraban tan ingratos y desconocidos a los regalos y buen recibimiento que les habían hecho."

Hernando Pizarro, dont le rôle, avant tout, était de protéger éventuellement Soto, ne se rendit pas non plus aux bains de Pultamarca pour honorer, par sa présence, le maître incontesté du Tawantinsuyu, et prouver ainsi que les chrétiens se montraient sensibles au geste du roi qui avait envoyé vers eux son frère Titu Atauchi.

Pour connaître le déroulement exact et minutieux des faits qui précédèrent l'assaut imprévu et foudroyant des forces hispaniques contre les Indiens figés de stupeur sur la place de Cajamarca, il faut se reporter à la meilleure source d'informations sur cette phase de la conquête du Pérou: "la Verdadera Historia" de Jerez. Les choses se passent en effet d'une manière plus simple et plus vraisemblable que chez Trujillo (IO). Soto arrive à la lisière du campement indien, bordé par une rivière, il laisse ses cavaliers sur la berge et, craignant de prendre un pont qui lui paraît trop fragile, il franchit à gué le cours d'eau menant en croupe l'interprète.

Après être passé au milieu d'une troupe de soldats, il parvient à une place où se tenaient quelque quatre cents Indiens qui paraissaient monter la garde auprès de la tente du souverain. Celui-ci était assis sur un "duho", "siège bas" ("asiento bajo"), dit le chroniqueur. Des hommes et des femmes formaient cercle autour de lui.

Cette version de Jerez correspond, à peu de choses près, à celle que nous donne Hernando Pizarro dans sa lettre aux "oidores". Atahualpa y est montré également assis sur un "duho", "(II)

(IO)- Diego de Trujillo, op. cit. P.56, qui dit avoir accompagné Hernando Pizarro, "... a reconocer lo que había, yo fui con él", ne nous convainc pas. D'une part, il dit que le Gouverneur envoya son frère craignant que les Indiens n'aient tué Soto qui attendit très longtemps avant d'être reçu "hasta que era muy tarde". Hernando Pizarro et Atahualpa nous déconcertent beaucoup aussi. Le premier se présente en maître dans le campement royal et, ne pouvant dissimuler ni son irritation ni sa grossièreté, ordonne en effet, de faire dire "al perro" de venir sans tarder, et comme si cet ordre impérieux ne pouvait être transgressé, Atahualpa se montre aussitôt, portant deux vases d'or remplis de chicha, l'un pour le coléreux Hernando Pizarro,

Dans les deux textes cités, le roi ne répond pas directement à Soto; il le fait par le biais de l'interprète et d'un noble personnage de sa suite " un principal suyo", mais sans jamais relever la tête ni regarder son interlocuteur (I2).

Hernando de Soto, dans le récit que nous donne Herrera sur l'entrevue (I3), ne se borne pas à transmettre à l'inca le désir qu'éprouvait le Gouverneur de faire sa connaissance; pour dissiper tout sentiment d'hostilité et créer un climat de cordialité, il lui fait part également d'une invitation ou à dîner ce soir là, ou à déjeuner le lendemain: " Don Francisco, son capitaine, l'envoyait pour le saluer et le supplier de bien vouloir aller dîner avec lui à Cajamarca, sinon le lendemain à déjeuner parcequ'... il ne manquerait pas de le bien traiter, avec grand respect." (I3)

Quand arrive Hernando Pizarro, l'inca daigne alors relever la tête; il regarde le nouveau venu et s'adresse directement à lui, marquant ainsi une nette différence entre les deux délégués. Mais les premiers mots prononcés par lui sont des reproches non déguisés, atténués toutefois, aussitôt après, par une déclaration d'amitié: " Maizabálica, un de mes capitaines au rio Zuricara m'a envoyé dire combien vous maltraitez les caciques et que vous les enchaîniez; il m'a envoyé un collier (un harnais) en fer et dit qu'il a tué trois chrétiens et un cheval; mais moi je me réjouis d'aller demain voir le Gouverneur et d'être l'ami des chrétiens, parce que ce sont de braves gens." (I4)

(IO).- suite. ... l'autre pour lui; et puis, pour marquer la différence qu'il fait entre les deux délégués espagnols, Atahualpa offre à boire à Soto, mais en lui présentant un vase d'argent."

(II)- Hernando Pizarro, op. cit. P.169.

(I2)- Jerez, op. cit. P.331 : "... y que otras razones le dijo, a las cuales no respondió ni alzó la cabeza a le mirar, sino que un principal suyo respondía a lo que el capitán hablaba."

(I3)- Herrera, op. cit. id. ibi. Chap.X,P.136.

(I4)- Jerez, op. cit. id.

Après cela, Hernando Pizarro se moque de Maizabílica, aux propos mensongers, et il débite sans tarder une série de forfanteries où il s'emploie à rabaisser le curaca qualifié de "bellaco" (coquin), tandis que les soldats indiens sont taxés de poules mouillées, de "gallinas"; puis le courage surhumain des Espagnols est mis en évidence : "... parce qu'un seul chrétien tuerait (Mazabílica) et tous les Indiens de cette rivière là " (15).

Atahualpa veut mettre à l'épreuve, aussitôt, la vaillance des blancs. Il demande à son interlocuteur d'aider ses soldats contre un chef rebelle légitimiste; et le frère du Gouverneur répond fièrement que dix cavaliers viendraient à bout de l'ennemi, sans aide aucune.

Toutes ces fanfaronnades, débitées avec une telle désinvolture, finissent par faire sourire l'inca qui, pour sceller la nouvelle amitié, invite les deux messagers chrétiens à boire. Ceux-ci se refusent d'abord, prétextant qu'ils jeûnaient; puis finissent par prendre la chicha que des jeunes femmes leur offrent dans deux vases d'or (sur ce point on ne marque aucune différence entre les deux Hernandos), vite remplacés par des vases plus grands, sur un simple regard du souverain, pour inciter, peut-être encore une fois, la convoitise des Espagnols, comme on l'avait fait deux jours avant leur arrivée à Cajamarca (16)

(15)- Jerez, op. cit. id.; "... porque a él y a todos los indios de aquel río mataría un solo cristiano".

(16)- Jerez, cf. supra, chap.4 , note 61

D'après Juan Ruiz de Arce, op. cit. P.96, Atahualpa en offrant à boire aux deux délégués de Francisco Pizarro ne faisait que suivre l'usage traditionnel en terre incaïque: "... y la usanza de aquella tierra, escribió, cuando se da de beber/^{es} en esta manera; él que da de beber trae dos vasos y antes que lo dé al que lo ha de beber le hace la salva y dáselo y después ha de beber lo que queda." De la sorte, l'on apporta trois vases, puisqu'Atahualpa but à chacun des vases offerts à ses visiteurs.

Le soleil s'était déjà couché, rapporte Hernando Pizarro dans sa lettre aux "oidores", quand les deux messagers prirent congé d'Atahualpa; ils voulaient éviter toute surprise désagréable de la part des Indiens dont ils se méfiaient et tranquiliser également ceux qui les attendaient anxieusement. L'inca promet d'aller voir le chef des blancs le lendemain matin : "... Atahualpa promet d'aller voir le Gouverneur le lendemain matin (I7). Hernando ajoute de son côté que l'inca lui demanda de faire loger les Espagnols dans les "trois grands édifices (galp- nes) qui se trouvaient sur cette place, réservant pour lui celui du milieu". De la sorte, il se réservait celui du centre, et semblait donc vouloir imposer sa volonté aux étrangers.

La version de Garcilaso n'a rien de commun, nous le voyons, avec celle de Jerez, et elle s'écarte aussi beaucoup des sources connues de lui. Les deux Hernandos, nous dit-il, partent avec l'indispensable "Felipe", "natural de la Puna" (en réalité il était natif de Poechos): "... et tout en étant maladroit dans les deux langues, on ne pouvait se passer de lui"(I8). Ils sont accompagnés en outre par un cortège brillant de deux cent nobles Indiens. Ainsi, malgré les guerres fratricides meurtrières, Atahualpa disposait, à sa guise, d'un grand nombre de personnages de qualité. Dans une pareille ambiance de courtoisie cordiale, à quoi donc auraient pu servir les cavaliers espagnols? Il n'en est évidemment pas question. Les deux ambassadeurs chrétiens partent en toute confiance, sans protection aucune, pour répondre à l'aimable invitation du souverain indien. Et tout se déroulera selon un cérémonial des plus protocolaires.

(I7)- Jerez, op. cit. id.: "... quedando Atabali- pa de ir a ver al gobernador otro día por la mañana."

(I8)- Inca Garcilaso, op. cit. P.55: "... que aunque torpe en ambas lenguas no podían pasar sin él."

Son Altesse Royale, (il n'est plus question ici du cruel usurpateur du trône impérial) brûlait de voir "ces deux fils du Soleil", depuis deux jours entiers qui durent lui paraître bien longs. Aussi, par déférence et en signe de vénération, envoya-t-il vers eux un "maese de campo" -l'équivalent d'un général"- à la tête d'un régiment. C'est à mi-chemin entre la ville et les thermes de Pultamarca que la rencontre eut lieu. Mais alors, le fougueux Soto rompit brusquement cette heureuse et idyllique harmonie, voulant faire entendre aux naturels " que s'ils n'avaient pas été ses amis, lui seul suffisait pour eux tous, et il lança son cheval, arrivant tout près d'eux au galop... et ainsi il s'arrêta près du général." (19)

Les historiens espagnols, ajoute Garcilaso, disent qu'il s'agissait du souverain et non pas du général, que le cheval de Soto fit des courbettes et que le Capitaine espagnol osa s'approcher du siège royal, mais qu'Atahualpa ne se départit pas de son calme olympien pour autant: "... il ne fit aucun mouvement, bien que le cheval lui souffla sur le visage, et il donna l'ordre de faire tuer ceux qui s'enfuirent en voyant courir le cheval près d'eux" (20).

Le terme " los historiadores" devient quelques lignes après "aquel autor" ("cet auteur là"). Garcilaso ne nomme pas cet auteur, mais il est aisé de reconnaître Gómara (21). "Aquel autor" et celui qui relata le récit dirent un faux témoignage à l'égard de Soto et de l'inca. Garcilaso tente alors en vain de démentir chacune de leurs affirmations: d'abord, dit-il, il ne s'agissait pas de l'inca, mais d'un général; s'il s'était agi de l'inca, celui-ci n'aurait pas ordonné de tuer qui que ce fût "même si le délit eût été grave"(c'est là encore un changement inattendu et étonnant dans le caractère et le comportement

(19)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid.

(20)- Inca Garcilaso, ibid.

(21)- Gómara, op. cit. id. P.15

de l'impitoyable et sanguinaire Atahualpa), enfin, et voilà l'argument majeur brandi par l'auteur des Commentaires Royaux, les Indiens s'écartèrent pour laisser passer Soto, par respect et courtoisie: " ... ce fut modération et courtoisie de leur part quand ils firent place pour laisser passer ceux qu'ils tenaient pour des fils du Soleil, en agissant autrement c'eût été un sacrilège pour eux car ... c'était se montrer méprisants et irrespectueux envers ceux qu'ils reconnaissaient pour des êtres divins venus du ciel " (22); et ni le souverain n'était homme " d'esprit si obtus qu'il fût donner l'ordre de tuer, devant les ambassadeurs eux-mêmes, les Indiens qui les avaient honorés", ni Hernando de Soto ne se serait montré si inconsidéré et discourtois qu'il fût souffler son cheval sur le roi, bien placé pour être aspergé d'écume, alors qu'il allait lui parler.(23) Par ailleurs, l'incident pouvait avoir des suites fâcheuses pour lui et ses compagnons.

Avant de passer en revue les divers autres incidents de cette ambassade qui prend un caractère si solennel il est bon de revenir sur les points de la critique que Garcilaso fait du texte de Gómara.

L'imposante délégation du " maese de campo" est purement fictive, n'en doutons pas. Et il n'est pas invraisemblable que Soto ait eu l'audace de lancer son cheval au galop, soit en arrivant près du souverain, comme le relatent Gómara et Zárate, soit en partant avec Hernando Pizarro, une fois leur mission remplie, si l'on en croit Trujillo, chose beaucoup plus plausible (24), puisqu'il s'agissait d'effrayer les sujets d'Atahualpa. Ce geste n'aurait rien d'étonnant, vu le caractère téméraire de ce

(22)- Garcilaso, op. cit. ibid.: "... fue comedimiento y cortesía que hicieron en dar lugar para que pasaran los que tenían por hijos del Sol, que de hacer lo contrario fuera para ellos sacrilegio porque... era menospreciar y desecatar los que confesaban por hombres divinos venidos del cielo."

(23)- Garcilaso, op. cit. id. P.56.

(24)- Trujillo, op. cit. P.57: "... y al despedirse, Hernando de Soto batió las piernas de su caballo hacia donde estaba el primer escuadrón de gente y huyeron los indios y aun cayeron unos sobre los otros."

capitaine, toujours volontaire quand il s'agissait de remplir des expéditions dangereuses -telles la reconnaissance des berges de la rive droite du rio Piura, et enfin la mission aux bains de Pultamarca-. Et cela rappelle singulièrement l'incident que nous relate Bernal Diaz del Castillo au sujet de Cortés et des caciques de Tabasco effrayés par l'aspect du cheval d'Ortiz, qui hennissait, soufflait et écumait à proximité de la tente où se déroulait l'entrevue, et où l'on avait eu soin d'attacher la jument de Juan Sedeño (25).

Or, rien n'est plus naïf et plus absurde que de vouloir nous faire admettre que les soldats indiens étaient respectueusement écartés pour laisser passer "ce fils du Soleil" et son impétueuse monture. Garcilaso aurait dû se souvenir, ici, de ce qu'il avait rapporté déjà sur la peur panique éprouvée par les Indiens à la vue des chevaux (26). Voici ce qu'il dit: "D'une manière générale les Indiens ont très grand peur des chevaux; dès qu'ils les voient courir, ils perdent la tête de telle façon que, si large que soit la rue, ils ne savent pas se plaquer contre des murs pour le laisser passer, mais il leur semble que où qu'ils soient (même par terre) ils les bousculeront, et ainsi, lorsqu'ils voient venir le cheval à fond de train, ils traversent la rue deux ou trois fois, d'un côté à l'autre en le fuyant; et sitôt qu'ils arrivent à un mur, il leur semble tout à coup qu'ils étaient plus en lieu sûr à l'autre où ils reviennent en courant. Ils sont si aveuglés et étourdis par la frayeur, qu'il leur est advenu maintes fois (comme je les ai vu) de se trouver en face du cheval qu'ils voulaient fuir."

(25)- Bernal Diaz del Castillo "Conquista de la Nueva España" B.A.E., tome 26, chap. 55, P. 29-30.

(26)- Inca Garcilaso, 1ère partie des Commentaires Royaux, tome II, liv. 9, chap. 16, P. 254: "Comúnmente los indios tienen grandísimo miedo a los caballos; en viéndolos correr, se desatinan de tal manera que, por ancha que sea la calle, no saben arrimarse a una de las paredes y dejarle pasar, sino que les parece que dondequiera que estén (como sea en el suelo) los han de trompillar, y así, viendo venir el caballo corriendo, cruzan la calle dos o tres veces de una parte a otra, huyendo de él, y tan presto como llegan

Tous les chroniqueurs et historiens, à l'exception de Zárate, (et il ne s'agit pas de Gómara comme le dit Garcilaso) sont d'accord pour déclarer que l'inca donna l'ordre de tuer les Indiens qui prirent la fuite devant le cheval de Soto, non en présence des deux capitaines espagnols, mais après leur départ. Cela nous semble plus vraisemblable (27). Trujillo, pour sa part, écrit: " Atabalipa donna l'ordre de tuer trois cents Indiens, parce qu'ils avaient fui, car le lendemain après la défaite, nous les trouvâmes morts; il les avait tués parce qu'ils avaient fui devant les chevaux." (28) Mais rien ne prouve cependant, malgré cette affirmation, qu'Atahualpa ait été l'auteur de cette tuerie. Nous croyons qu'il pourrait s'agir de sacrifices volontaires de parents et de serviteurs, après la néfaste nouvelle de la débandade de l'armée et de la capture de leur souverain (29).

Pour en revenir à Garcilaso, nul heurt ne se produisit entre les envoyés espagnols et le " maese de campo", et quelques instants après avec Atahualpa. Bien au contraire, les deux délégués chrétiens furent vénérés. le premier les présenta à ses hommes comme des fils " de notre Dieu Viracócha". Les Indiens furent remplis d'admiration par l'aspect des divers messagers. Le roi, à son tour, les embrassa très gentillemeut, en leur souhaitant la bienvenue d'un mot d'une simplicité élégante, d'une courtoisie exquise: " Soyez les bienvenus, Capac Viracochas dans mes provinces" (30). Ils furent traités d'égal à

(26).- suite.- "...a la una pared, tan presto les parece que estaban más seguros a la otra y vuelven corriendo a ella. Andan tan ciegos y desatinados del temor, que muchas veces acaeció (como yo los vi) irse a encontrar con el caballo por huir de él."

(27)- Zárate, op. cit. chap. 4, P. 475: "... y cuando Soto llegó al real en presencia de Atabalipa, arremetió el caballo, y algunos indios con miedo se desviaron de la carrera, por lo cual Atabalipa les hizo luego matar."

(28)- Note de Raul Porras Barrenechea N° 89, éd. de Trujillo, op. cit. P. 105: " Mandó matar Atabalipa trescientos indios, porque habían huido, que otro día después del desbarate, los hallamos muertos; mátolos porque habían huido del caballo."

Voir aussi Trujillo, op. cit. P. 57.

égal(31). N'étaient-ils pas fils du Soleil comme lui, et descendants de son ancêtre Viracocha? Aussi leur offrit-il à boire, leur faisant présenter par deux jolies princesses du sang, des "ñustas", à chacun d'eux et à Hernando Pizarro tout d'abord, en sa qualité de frère du général chrétien, un vase d'or contenant de la chicha, tandis que lui-même buvait quelques gorgées d'un autre vase identique. Cela faisait partie du cérémonial traditionnel des incas, comme nous l'avons signalé, quand ils recevaient des hôtes de marque ou que se déroulaient, en cours d'année, de grandes solennités indiennes, tel "l'Intip Raïmi". Sur ce point donc, Garcilaso doit serrer la réalité de près. Jerez le confirme mais avec une grande sobriété; il ne dit point que le roi but en même temps que les Espagnols, détail qui manque dans sa relation, mais non dans les Commentaires Royaux où la scène est enjolivée: les deux "ñustas" sont accompagnées de quatre jeunes gens de sang royal, trait ajouté pour mieux nous convaincre de la véracité du récit. C'est certainement pour cette même raison qu'il fait boire le reste de chacun des deux vases d'Atahuallpa par Titu Atauchi, d'une part, et par un autre frère consanguin, "de padre", nommé "Choque Huaman" (Ce prince qui apparaît ici pour la première fois; a-t-il existé vraiment?) Bien d'autres éléments viennent surcharger ce tableau, de telle sorte qu'il finit par nous lasser. Les fruits secs et les fruits frais de diverses espèces, le pain le plus délicat, un breuvage à base de "mulli" sont présentés aux deux Espagnols avec de magnifiques serviettes de coton, par six pages et six jeunes filles nobles; l'une d'elle Pillcu Ciça Nusta (personnage réel ou fictif?) parle aux nouveaux venus et leur adresse quelques mots aussi ennuyeux que mièvres.

(29)- Juan Ruiz de Arce, op. cit. P.97, moins excessif que Trujillo dit que l'inca Atahuallpa fit tuer seulement de trente à quarante Indiens: "Así como arremetió su caballo, huyeron treinta o cuarenta indios que estaban hacia donde el caballo iba, y luego, como nosotros nos fuimos, mandó que hiciesen justicia de ellos y que les cortasen la cabeza."

Tant d'amabilités, dit Garcilaso, éveille enfin la méfiance des deux Hernandos.

Soto, et non pas le frère du Gouverneur, fait alors à Atahuallpa un discours plein d'emphase où il reprend la proposition énoncée déjà au prince Titu Atauchi, lors de son ambassade dans la sierra, et il répète en somme que lui et ses compagnons venaient de la part du pape et de Charles Quint, afin d'établir les prémices " de l'établissement de l'union, de la parenté et de la paix perpétuelle qui doit régner parmi nous" (32).

Ces heureuses propositions furent, au dire du père Blas Valera, malheureusement altérées, une fois de plus, par l'interprète Felipillo, indigne de remplir une si délicate mission, par son ignorance des deux langues et par son manque de charité chrétienne (!) Mais que vient faire cette carence qui ne pouvait modifier la traduction du discours prononcé de part et d'autre?

(30).-Inca Garcilaso, op. cit. 2eme partie, liv I chap.I9, P.57:" Seais bienvenidos,Capac Viracochas, a estas mis regiones."

(31).- Inca Garcilaso, op. cit. ibid.

(32).- Inca Garcilaso, op. cit. ibid. : "... del asiento de la concordia, parentesco y paz perpetua que ha de haber entre nosotros."

Garcilaso ne cessera de charger le malheureux Felipillo du poids de la responsabilité de la mésentente, qui se manifestera chaque fois plus entre Indiens et Espagnols. Ici, par le biais du père Blas Valera, il ne manque pas de critiquer sa maladresse. Par sa faute, ni les conquistadors, ni les religieux qui les accompagnaient ne purent remplir leur mission évangélisatrice. Les Indiens ne comprirent pas l'essentiel du discours de Soto:"... parce qu'il traduisit ces mots d'une manière si barbare et si lourde qu'il commit beaucoup de contresens, de sorte que non seulement il affligea l'inca, mais il ennuya ses auditeurs en affaiblissant et en réduisant à rien la majesté de l'ambassade." (33)

Atahualpa et sa suite de nobles personnages, tout comme les Espagnols, se rendirent compte alors de l'incompétence de l'interprète.

Or, si nous en croyons Herrera, le souverain indien comprit très bien la harangue de Soto et les Espagnols admirent, d'un commun accord, la grande habileté du truchement:"... Atahualpa avait compris ce que lui dit Hernando de Soto par le truchement de Felipe de Poecho, Indien de ceux que Don Francisco avait ramenés de Tumbez, et il l'avait emmené avec lui en Espagne, ce qui l'avait rendu très habile dans l'usage de la langue espagnole " (34).

(33)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid.:"... porque declaró aquellas palabras tan bárbara y torpemente que muchas dijo en contrasentido, de manera que no solamente afligió al inca, más enfadó a los oyentes, porque apocó y deshizo la majestad de la embajada."

(34)- Herrera, op. cit. id. ibid. : " ...habiendo Atahualpa entendido lo que dijo Hernando de Soto por el intérprete Felipe de Poechos, indio de los que don Francisco llevó de Tumbéz, y le había traído consigo a España, con que se había hecho muy diestro en la lengua castellana."

o

o

o

Si les choses se passent simplement dans les relations des chroniqueurs et historiens espagnols, il n'en va pas de même dans celle que nous donne Garcilaso qui prend, en cette occasion, une position diamétralement opposée à celle de Zárate et de Gómara surtout. Dans la "Historia General de las Indias", Atahualpa ne s'embarrasse pas de phrases dans sa réponse au seul Hernando Pizarro (puisque'il ne daigne même pas adresser la parole à Soto). Il dit cependant qu'il admettrait d'être l'ami de Charles Quint et du capitaine Francisco Pizarro, à une condition, inacceptable pour les étrangers: " S'il rendait tout l'or et l'argent et d'autres choses qu'il avait prises à ses vasseaux et amis, et s'il quittait sans tarder son pays et (il ajoute) que le lendemain il se trouverait à Cajamarca afin de donner des ordres concernant leur départ" (35)

Or, que dit Garcilaso?

Atahualpa adresse aux ambassadeurs espagnols un long discours, plein d'emphase, au ton larmoyant, dont le contenu pouvait les remplir d'étonnement, de joie et de quelque gêne aussi.

D'abord, en les traitant d'hommes divins (varones divinos), il leur apprend que leur venue avait été annoncée par les prédictions de ses ancêtres; il leur dit aussi, sans aucune prudence mais avec beaucoup de candeur, que la fin de son empire était si proche qu'elle se réaliserait pendant son règne: " en mis días". Et malgré tout, il considérait cette époque d'un très heureux augure: " Je tiens ces temps pour très heureux, puisque le Dieu Viracocha nous a envoyé de tels hôtes" (36).

(35)- Gómara, op. cit. id. ibid. "Si volviese todo el oro y la plata y otras cosas que había tomado a sus vasallos y amigos, y se fuese luego de su tierra y que otro día siguiente sería con él en Cajamarca para dar orden de la vuelta..."

Le fier et cruel Atahualpa ne s'en tient pas là, il ajoute d'autres paroles plus surprenantes encore. Malgré les méfaits commis par les envahisseurs, ni lui ni ses capitaines n'ont jamais tenté de leur résister, de les refouler hors de son territoire (ce qui sous-entend qu'ils l'auraient fait s'ils l'avaient voulu), croyant vraiment qu'ils étaient "... fils de notre grand Dieu Viracocha et messagers de Pachacamac" (37).

Et Atahualpa, qui venait à peine de vaincre la métropole incaïque, y avait déjà fait publier, plus précisément dans les écoles, " une loi, selon laquelle, personne ne s'avisât de prendre les armes contre eux ni ne fît rien pour les contrarier" (38)

(36)- Inca Garcilaso, op. cit. id. P.60:" ... tengo estos tiempos por felicisimos, por habernos enviado el Dios Viracocha tales huéspedes."

(37)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid. "...hijos de nuestro gran Dios Viracocha y mensajeros de Pachacamac."

(38)- Pour l'auteur des Commentaires Royaux il ne peut s'agir que des chrétiens appartenant à l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Voir son autre ouvrage: "La Florida", éd. Biblioteca Americana, proyectada por Pedro Henríquez Ureña, y publicada en memoria suya. Fondo de Cultura Económica -Mexico D.F. "Proemio al lector, P.5-6: " En la cual historia... se hace relación de las muchas y muy grandes provincias que el gobernador y adelantado Hernando de Soto y otros muchos caballeros... descubrieron en el gran reino de la Florida. Para que de hoy más... se esfuerce España a la ganar y poblar, aunque sin lo principal que es el aumento de nuestra Santa Fe Católica, no sea más de para hacer colonias donde envíe a habitar sus hijos..."

Une conséquence inattendue découlait de tout cela. Atahualpa et tous les hommes de son empire étaient prêts à s'offrir, en toute humilité, aux coups de ces fils de Viracocha, messagers de Pachacamac, qui dans l'esprit de Garcilaso, finit par se confondre avec le Dieu des catholiques. On accepte mal qu'un orgueilleux tyran, naguère assoiffé de sang, puisse offrir, dans une volte-face inespérée, sa gorge, celle des siens et de ses hommes en général, aux lames des envahisseurs. Une réaction plus déconcertante, plus gênante même pour les deux Hernandos se produisit aussitôt après chez les nobles personnages de l'entourage de l'Inca, ses capitaines, ses curacas. A la fin du discours royal, ils se mirent à verser d'abondantes larmes, poussant même de profonds soupirs et des gémissements (39).

Pour justifier toutes ces invraisemblances, Garcilaso répètera ce qu'il avait déjà déclaré, après l'ambassade de Titu Atauchi à Francisco Pizarro. Atahualpa était bel et bien " intimidé et soumis " ("acorbadade y rendido"). Il était donc prêt à ne rien faire contre les messagers divins; toute résistance éventuelle s'avérant inutile après les prédictions énoncées, manifestations certaines de la volonté divine omnipotente. Et ces dispositions d'esprit expliqueront, n'en doutons nullement, la passivité des Indiens devant l'attaque soudaine des descendants de Viracocha à Cajamarca.

Toutefois, pour faire admettre au lecteur les préparatifs de guerre des Espagnols, au retour des deux capitaines revenus de Pultamarca, Garcilaso va tout de même introduire le doute et la confusion chez eux. Le discours d'Atahualpa, si pacifique et plein de soumission respectueuse, sera malheureusement faussé par le jeune Felipillo. Ils comprirent, à tort, qu'on leur reprochait les ravages et les massacres de la Puna et de Tumbes. Cette confusion, selon Garcilaso, sera atténuée par les présents

(39)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid.

divers dont ils seront comblés au moment de quitter les thermes royaux. L'auteur nous dispense d'une relation minutieuse des vivres qui leur furent donnés, mais il ne manque pas de noter "qu'on leur donna beaucoup d'or et d'argent ouvragé ou non". (40)

Pour l'entrevue dont il a été question, la version de Garcilaso nous paraît on ne peut plus invraisemblable. Selon lui, Atahualpa et ses capitaines étaient animés des meilleurs intentions à l'égard des étrangers; nous avons également l'impression que ceux-ci ne savaient vraiment quel parti prendre. Et cela parce que, en substance, Felipillo avait mal rendu les propositions qu'ils avaient transmises à l'inca par son intermédiaire. Est-ce un argument valable et peut-on le retenir? Garcilaso lui-même était-il convaincu de ce qu'il avançait, malgré les informations divergentes de Gómara et Zárate? On ne saurait sur ce point, répondre d'une manière affirmative. Il est hors de doute que Hernando Pizarro et Hernando de Soto n'auraient pas admis de transmettre à un chef de la trempe de Francisco Pizarro, des propositions si incertaines. Assurément, ils ne seraient pas retournés vers lui sans se faire préciser les points essentiels d'une affaire aussi transcendante.

(40)- Inca Garcilaso, op. cit. id. P.61

VI- Dispositions de combat chez les Espagnols - Arrivée d'Atahualpa à Cajamarca- L'attaque.-

Au retour des deux Hernandos à Cajamarca, les Espagnols, nous dit encore Garcilaso, ne manifestèrent aucune inquiétude. A leurs compagnons qui les attendaient anxieusement, ils dressèrent un tableau " des grandeurs et richesses" du campement royal, et ils mirent l'accent sur l'aimable courtoisie dont ils furent l'objet. Après quoi, ils partagèrent les vivres qu'on leur avait donnés, s'en régalerent, puis préparèrent leurs armes et leurs chevaux pour lutter vaillamment, ce qui nous semble assez contradictoire. On suppose, après cela, qu'ils attendirent, sans émoi, l'aube pour prendre d'une manière plus précise les dispositions de combat (1).

Or, d'après les versions de Gómara et Zárate, les deux capitaines espagnols manifestèrent surtout leur crainte au Gouverneur, vue la multitude de soldats dont disposait Atahualpa : " Hernando lui inspira quelque crainte, parce que pour un seul chrétien, il y avait cent Indiens"(2)

(1)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.21, P.62:
" ... y se apercibieron con su buen ánimo para pelear como españoles"

(2)- Zárate, op. cit. id. ibid. P. 476.
Gómara, op. cit. id. P.15.

Ce chiffre pourrait correspondre à la réalité. Atahualpa ayant envoyé le gros de ses troupes contre son frère Huascar, sous le commandement des généraux Quizquiz, Chalcuchimac et Ocumari, ne devait pas disposer d'un contingent d'hommes qui surpassât le nombre de vingt mille. Jerez, pour sa part, avance d'abord le chiffre de trente mille, supposé par les deux ambassadeurs: "... parecióles que había en el real más de treinta mil hombres (la crainte et l'imagination grossissant le danger), puis, par une contradiction plus qu'excessive, ce nombre est presque triplé par la suite. Quand, avant l'entrée de l'inca dans la place de Cajamarca, le samedi 16 Novembre 1532, Francisco Pizarro encourage ses hommes au combat éventuel contre les Indiens, il leur dit (Jerez, op. cit. P.331): "... y aunque para cada cristiano había quinientos indios, que tuviesen el esfuerzo que los buenos suelen tener en semejantes tiempos y que Dios pelearía por ellos." Herrera dit que les deux Hernandos évaluèrent l'armée incaïque à plus de cinquante mille hommes, tandis que les Indiens eux-mêmes mentionnèrent soixante-dix mille soldats, sans compter les douze mille hommes qui accompagnèrent le souverain .../...

A supposer qu'on leur ait offert des vivres délicats, ni les délégués ni leurs compagnons ne durent les manger aussi tranquillement que veut le faire croire Garcilaso. Dans l'appréhension du danger latent qui pouvait se concrétiser pendant la nuit, il y a tout lieu de supposer qu'ils se préparèrent fiévreusement au combat.

(2).- suite.- ... jusqu'à l'entrée de la ville.

L'attitude d'Atahualpa à l'égard des étrangers, si elle ne fut pas aussi cordiale que veut le faire croire Garcilaso, ne dut pas être non plus intransigeante. D'après Gómara, en effet, il aurait fait dire aux délégués du Gouverneur: " ... sería buen amigo del capitán si volviese todo el oro y otras cosas que había tomado a sus vasallos y se fuese de su tierra." (op. cit. id. ibid.) et cela ne correspondrait pas à son caractère et aux circonstances du moment. Voir Miguel de Estete ("Noticias del Perú" in "Colección de libros y documentos para la historia del Perú", tome 8, 2ème série, P.29, Lima 1924) " Su intención era vernos y preguntarnos de donde veníamos y quién nos había echado allí, y qué queríamos, porque era muy sabio y discreto y aunque sin luz y escritura, amigo de saber y de sutil entendimiento."

Ils étaient trop à l'intérieur des terres pour recevoir un secours quelconque de la côte: "... porque desde allí a la villa de San Miguel había más de ochenta leguas" (Estete, op. cit. P.28), et le campement indien qui s'étendait, d'après ce même auteur, sur plus d'une lieue et demie: "... no parecía sino un cielo muy estrellado en la noche." (id. P.29)

Huaman Poma de Ayala: "Nueva Corónica y Buen Gobierno", éd. de Miguel León Portilla, op. cit. foja 383, P.144-145, ajoute cependant un élément curieux et encourageant pour les chrétiens. Il dit que Soto, en lançant son cheval au galop au milieu des Indiens de la garde de l'inca, nota avec Hernando Pizarro, la panique qui s'empara d'eux tous, au point qu'ils s'enfuirent en laissant le prince seul: "... y así llegó (Hernando Pizarro) a su hermano don Francisco... y dijeron los caballeros: ¡albricias! ¡albricias! hermanos míos, ya yo tengo convencido y espantado a los indios; será Dios servido que le comencemos la batalla, que todos se espantaron y dejaron en tierra a su rey, y cada uno echó a huir! buena seña! ¡buena seña!

C'est ce que Gómara affirme et sa version nous paraît plus acceptable. L'anxiété au sujet des événements futurs dont le déroulement et l'issue ne pouvaient être prévus par eux, les tenait, certainement dans un état d'excitation qui empêcha la majorité d'entre eux de se reposer, mais cet historien va un peu loin quand il ajoute, non sans une pointe de malice ironique et scatologique: "... quelques uns se faisaient dessus en voyant si près d'eux un tel nombre de guerriers indiens"(3)

Les plus importantes mesures de combat furent prises dès avant l'aube, afin de prendre le souverain comme dans une souricière. Jerez dit bien que l'ordre fut donné par Pizarro " qu'on le prit vivant". Pour cela, il disposa que les mousquetaires, les arquebusiers et les artilleurs seraient placés sur le haut d'une tourelle donnant sur la place, et que les couleuvrines de Pedro de Candía au tir orienté vers la campagne, devaient frapper d'effroi et tuer un grand nombre de guerriers indiens restés hors de l'enceinte. Jerez confirme d'ailleurs cette disposition (4).

Chroniqueurs et historiens, y compris l'Inca Garcílaso, s'accordent sur la répartition des cavaliers en trois groupes de vingt hommes (5), sous le commandement respectif de Hernando Pizarro, Hernando de Soto et Sebastián de Benálcázar. Disssimulés dans trois "galpones", ils avaient ordre de faire irruption à un signal convenu

(3)- Gómara, op. cit. P.16: "... que algunos ciscaban con ver tan cerca tantos indios de guerra."

(4)- Jerez, op. cit. P.332: "... que tuviese los tiros asestados hacia el campo de los enemigos y cuando fuese tiempo les pusiese fuego."

(5)- Jerez indique le nombre de vingt, Trujillo vingt-quatre, et Herrera quinze. Puisqu'ils n'étaient que soixante-six, Jérez est le plus exact, à deux chevaux près.

102541 001 102541 001 001

-le tir des armes à feu de la tourelle- dans des directions divergentes de façon à pouvoir entrer en action sans se gêner mutuellement. La plupart des fantassins se tiendraient, par petits groupes, au débouché des rues de la ville sur la place, et seuls resteraient avec le Gouverneur une vingtaine d'hommes résolus (6).

A ce propos, Garcilaso dit que le Gouverneur et ses cent fantassins "se tinrent à un bout de la place du Tampu, où ils attendirent le roi Atahualpa" (7).

Ce dernier point ne doit pas correspondre à la réalité historique. Pizarro voulait surprendre, frapper de stupeur l'inca et les quelque milliers d'hommes qui, le suivant de près, se trouveraient à l'intérieur de l'enceinte; s'il dissimula les cavaliers, il en fit tout autant des fantassins, lui et ses vingt "rodeleros" intrépides restant à l'intérieur d'une demeure qui donnait sur la place, afin d'attirer Atahualpa, mais il se réservait en se dissimulant, de surprendre l'ennemi par une irruption inattendue et, en conséquence, garder une supériorité psychologique incontestable.

Cavaliers et fantassins eurent bien le temps de ronger leur frein. La marche du long cortège de l'inca et de toute sa troupe, à l'exclusion des femmes et des gardes du campement des thermes, prit en effet une bonne partie de la journée, soit de cinq à six heures. Garcilaso écoute

(6)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. P.62.

(7)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid.: "... pusiéronse a un cabo de la plaza del Tampu, donde esperaron al rey Atahualpa."

la durée du trajet, à "más de cuatro horas". "En respectant cette formation militaire, dit-il, Atahualpa parcourut une lieue qui séparait son campement du cantonnement des Espagnols, et pour ce faire il mit quatre heures".(8)

Or que disent les autres Espagnols?

Herrera nous montre les préparatifs de départ des Indiens dès le point du jour (9), et Jerez relate que le Gouverneur "... voyant que le soleil allait se coucher ... envoya dire (à Atahualpa), par un Espagnol d'entrer dans la place et qu'il vînt le voir avant la nuit tombée" (10).

(8)- Inca Garciaso, op. cit. ibid.: "Con esta orden militar, caminó Atahualpa una legua de camino que había desde su real hasta el alojamiento de los españoles, en la cual tardó más de cuatro horas."

Cristóbal de Mena, op. cit., folio 3 verso, apporte des précisions intéressantes et dit que dès le matin des messagers allaient et venaient du campement du prince inca à Cajamarca, ce qui dénonce une inquiétude certaine, confirmée par l'indécision d'Atahualpa, qui finit par se montrer vers midi: "Ctro día por la mañana no hacían sino ir y venir mensajeros al real de Atahualpa y una vez decía que había de venir con sus armas; otra vez decía que había de venir sin ellas... A hora de medio día comenzó Atabalipa a partir de su real con tanta gente que todos los campos venían llenos y todos estos indios traían unas patenas grandes de oro y plata como coronas en las cabezas, parecía que venían todos con sus armas, vestidos. A hora de víspera, comenzaron a entrar por el pueblo."

(9)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.139: "... en siendo de día se vieron infinitos fuegos y gran movimiento en el campo del inga."

(10)- Jerez, op. cit. P.332 : " ... viendo que el sol se iba a poner... envióle a decir (a Atahualpa) con un español que entrase en la plaza y viniese a verlo antes que fuese noche."

La marche des armées sous le commandement de l'inca était-elle toujours lente? Tout devait dépendre des circonstances. Contre des rebelles dangereux qui pouvaient menacer la sécurité de l'empire, les armées devaient se porter en hâte vers le ou les points névralgiques. Ce fut sans doute le cas des combats livrés contre les Chancas au temps de Viracocha Inca ou de Pachacutec Inca Yupanqui, son fils. Mais en l'occurrence, les Espagnols ne paraissant pas présenter de sérieux dangers, vu leur nombre restreint, il n'est pas exclu de croire que le fier et astucieux Atahualpa voulut accroître leur crainte par la vision de l'interminable suite de troupes qui s'allongeait dans la plaine, dès la fin de la matinée jusqu'au déclin du jour. Si les intentions de l'inca avaient été pacifiques, comme le prétend Garcilaso, il se serait rendu à l'invitation du Gouverneur avec un cortège plus réduit, sans se faire attendre si longtemps. Or, que fit-il en fait? D'après Jerez auquel nous revenons ici pour la raison précédemment exposée, il se fit d'abord annoncer par un messenger, disant qu'il viendrait " ... avec des hommes en armes, puisque toi tu as envoyé la tienne pourvue d'armes"(II); puis, quelque temps après, voyant que Pizarro lui fit savoir tout de même qu'il avait l'intention de le recevoir " comme un ami et comme un frère" (" como amigo y hermano"), il délégua un autre messenger qui déclara précisément le contraire, tout en laissant planer le doute (I2). Il fit néanmoins demander qu'on lui réservât une demeure dans la maison dite du "serpent".

(II)- Jerez, op. cit. P.331: "... con gente armada , pues tú enviaste la tuya armada."

(I2)- Jerez, op. cit. ibid. : " Atabalipa te envía a decir que no querria traer su gente armada."

Enfin, la longue cohorte de guerriers indiens s'avance, s'étire, fait de multiples pauses, repart et la tête de ce monstre effrayant se fixe " près du campement des chrétiens" (I3).

On dresse les tentes du roi à moins de mille mètres de l'entrée de la ville (I4). Atahualpa fait dire alors " qu'il était enfin tard, qu'il voulait dormir là... et qu'il viendrait dans la matinée" (I5).

Ici, il convient de se demander si la lenteur de cette armée impressionnante, les contradictions du souverain, la dernière particulièrement flagrante, ne visaient pas surtout à intimider Pizarro et ses hommes. C'est fort probable, mais l'inca n'éprouvait-il pas de son côté une certaine appréhension? Ne devait-il pas affronter le plus puissant de ces mystérieux personnages?

Le Gouverneur voyant le temps passer, craignant le danger d'une attaque nocturne, ses plans si minutieusement préparés sur le point d'être déjoués, prit une décision qui allait lui permettre d'achever cette phase essentielle de la conquête du Pérou. Son frère Hernando rapporte qu'il délégua un chrétien auprès du roi pour le prier de venir sans tarder; il l'attendait en effet à dîner et il ajouta même qu'il ne dînerait pas sans lui (I6)

En fait, si l'on en croit Jerez, Atahualpa qui, dès le matin, avait demandé à Pizarro de lui envoyer un Espagnol pour l'accompagner et aller vers lui, avait es-suyé un refus:"... je ne vous envoie pas de chrétien parce que cela ne se fait pas parmi nous et nous n'envoyons pas d'intermédiaire d'un seigneur à l'autre seigneur". Le souverain ne prit-il pas ombrage de cette décision? (I7)

(I3)- Jerez, op. cit. P.332:"...cerca del real de los cristianos."

(I4)- Hernando Pizarro:"Carta a los oidores",op. cit. P.171:"... y en llegar^hasta un campo que estaba medio cuarto de legua de Cajamarca tardó hasta que el sol iba muy bajo. Allí asentó sus toldos."

(I5)- Hernando Pizarro, op. cit. id. : "... que ya era tarde, que él quería dormir allí... que por la mañana vendría."

(I6)- Hernando Pizarro:"Carta a los oidores",op. cit. ibid.

Pour se faire pardonner cette évidente maladresse, Pizarro demanda, selon Herrera, un volontaire, et il devait procéder de la sorte chaque fois qu'il s'agissait de faire remplir une mission dangereuse. C'est un certain Hernando de Aldana qui connaissant "médiocrement le quichua" ("medianamente del quichua"), se proposa d'aller vers l'inca. Il y a tout lieu de supposer, que le prince indien fut sensible au fait qu'on lui envoyât un capitaine étranger avec lequel il pouvait presque s'entendre. Aussi, perdant un peu de sa méfiance et de son inquiétude, accepta-t-il l'invitation, non sans avoir pris des mesures, selon Jerez et Herrera, pour venir facilement à bout des étrangers, si besoin était. Le chroniqueur officiel dit que Aldana devança l'inca pour prévenir son chef et lui dire: "... que les hommes de devant portaient des armes secrètes sous leurs tuniques courtes, sorte de pourpoints de coton épais et des bourses remplies de pierres et des frondes ; il lui semblait qu'ils nourrissaient de mauvais desseins" (18).

(17)- Jerez, op. cit. P.332: "... no le envío cristiano porque no se usa entre nosotros enviarlo de un señor a otro."

(18)- Jerez, op. cit. *ibid.*: "... que la gente que traía delantera (Atahualpa) traían armas secretas debajo de las camisetas, que eran jubones de algodón fuerte, y talegas de piedras y hondas que le parecía que traían ruin intención."

Herrera, op. cit. *id. ibid.*, P.140, confirme ces dispositions belliqueuses et ajoute quelques détails complémentaires quant aux armes dissimulées par les Indiens sous leur courte tunique: "... vestían debajo de las camisetas corazas que usaban de hoja de palma tan fuertes que no son fáciles a las espadas y lanzas, y otros llevaban hondas y burjacas de piedras, y otros escondidas las macas o porras de cobre, con agudas puntas, todo tan disimulado que nadie lo echara de ver."

o

o

o

Garcilaso qui n'a pas manqué d'écrire avec la profusion de détails habituels les riches présents offerts par Titu Atauchi à Pizarro et la brillante réception faite par Atahualpa aux deux Hernandos aux bains de Cajamarca, se montre d'une sobriété étonnante à propos du cortège princier qui se dirigeait vers l'entrée de la ville. On peut s'étonner qu'il n'ait pas tiré tout le parti possible d'un tableau qui lui offrait, ici, l'occasion d'exercer ses qualités descriptives et son goût de la couleur.

Gómara, sobre et concis en général, rend l'essentiel de cette scène vivante, et l'on se plaît à imaginer les feux du soleil jouant sur l'or, les pierres fines, les plumes chatoyantes et bigarrées de la litière du souverain, sur les riches vêtements des nobles personnages du cortège royal: " (Atahualpa) venait sur une litière d'or recouverte de plaques (sic) et tapissée de plumes bigarrées de perroquets; des hommes la portaient sur leurs épaules; lui était assis sur un coussin garni de pierreries lequel était placé sur une énorme planche d'or. Sur son front, une grande frange d'or rouge, d'une laine très fine, lui couvrait les sourcils et les tempes: c'était là l'in-
signe des rois du Cuzco. Le suivaient trois cents serveurs, ou davantage encore, portant livrée pour la litière et pour ôter les brindilles et les pierres du chemin. Tous dansaient et chantaient devant lui et un grand nombre de seigneurs sur des brancards et des hamacs venaient derrière lui, pleins de majesté." (19) et (20)

(19)- Gómara, op. cit. ibid. : "Venía (Atahualpa) en litera de oro, chapada y aforrada de plumas de papagayos de muchos colores, que traían hombres en hombros, y sentado en un tablón de oro sobre rico cojín de lana guarnecido de muchas piedras. Cólgabale una gran borla colorada de lana finísima de la frente, que le cubría las cejas y sienes, insignias de los reyes del Cuzco. Traía trescientos o más criados con librea para la litera y para quitar las pajas y las piedras del camino, y bailaban y cantaban delante, y muchos señores en andas hamacas, por majestad de su cortejo."

L'entrée d'Atahualpa dans la place de Cajamarca ne se fit pas sans qu'il n'eût été renseigné par quelques Indiens, envoyés en avant-coureurs, sur les dispositions des Espagnols. Comme le dit Herrera, ils auraient appris à leur seigneur que "... les Castellans n'apparaissaient pas, qu'ils s'étaient retirés dans les demeures et qu'il n'y en avait que très peu sur la place"(21). Tous les auteurs, (sauf Garcilaso en ce qui concerne les fantassins) sont d'accord sur le point suivant: toute la troupe espagnole était dissimulée, à l'exception de Francisco Pizarro et de ses "rodeleros". Il ne fait pas de doute que l'inca

(20)- Jerez, op. cit. ibid., ajoute quelques détails curieux; la litière d'Atahualpa était précédée d'Indiens portant des livrées"... de colores a manera de escaques", c'est-à-dire des dessins figurant des cases de damier ou de jeu d'échecs, tels que les reproduit Huaman Poma de Ayala(éd. Luis F. Bustios Galvez, Lima 1956) quand il représente par exemple l'inca Viracocha et Tupac Inca Yupanqui, P.79 et 83. Ces cases portaient à l'intérieur des signes divers: étoiles, losanges concentriques etc... et même des signes rappelant des chiffres romains ou arabes. Tous ces hommes chantaient et dansaient selon la tradition incaïque. Puis, à la suite du prince venait ... "muchu gente con armaduras, patenas y coronas de oro y plata".

Miguel de Estete, op. cit. P.30, note également les couleurs des vêtements des Indiens et de l'inca lui-même: "... era blanca y colorada, como las casas de un ajedrez", et les porteurs de la litière royale, au nombre de quatre-vingt, "... estaban vestidos de una librea azul muy rica; y él (Atahualpa) vestida su persona muy ricamente con su corona en la cabeza y al cuello un collar de esmeraldas grandes; y sentado en la litera, en una silla muy pequeña como un cojín muy rico".

(21) Herrera, op. cit. id. ibid. chap.II, P.145 "... los castellanos no parecían, y que estaban retirados de miedo en los aposentos que solamente estaban en la plaza muy poco." ... " se levantó en pie en sus andas, y a voces dijo que fuesen valientes y que mirasen bien que no se les escapase cristiano, caballo ni perro, porque escondidos los hallarían."

se méprit lourdement sur l'état d'esprit des étrangers, et il est probable que les premiers mots qu'il adressa aux siens correspondent davantage à ceux que Gómara lui fait dire: "Ceux-ci sont à ma merci" -forme brève et significative- qu'à la longue phrase, violente et ridicule que rapporte Herrera, où il menaçait les hommes, les chevaux et les chiens (21).

Garcilaso, lui, s'éloigne des versions de Gómara et de Zárate semblables en tous points. Mais il se contredit nettement. D'abord, il dit bien qu'Atahualpa "... venait... avec autant de pompe et de majesté de son palais et de sa cour que de férocité, vue la puissance de ses troupes armées... Il n'avait nul dessein de combattre... mais d'entendre l'ambassade du pape et de l'empereur." (22)

Il semblerait donc partagé entre l'influence de Gómara et Zárate et l'opinion qu'il avait du tyran qui avait ordonné à ses généraux de ne pas épargner la famille royale légitime; et c'est l'idée maintes fois exprimée, mais dont il ne pouvait se départir, sous peine de se contredire: le caractère divin des envahisseurs chrétiens aux yeux des Indiens, qui l'emporta enfin.

Aussi, en voyant Pizarro et ses compagnons, pressés les uns contre les autres, "entassés comme des gens craintifs", le roi fut pris de compassion et, sans se dresser sur sa litière, dit à ses capitaines: "Ce sont là des messagers de Dieu; il n'y a pas de raison de les offenser, mais nous devons au contraire les traiter avec courtoisie et sollicitude". (22) A la lecture des Commentaires Royaux, on se demande, après l'entrée des trois

(22)-Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. p. 62-63
 "... venía ... con tanta pompa y majestad de casa y corte como ferocidad de pujanza de armas y guerra." "No llevaba ánimo de pelear... sino de oír la embajada que llevaban del papa y del emperador."

escadrons de huit mille Indiens chacun, où pouvait se tenir Pizarro et ses intrépides "porteurs de rondaches". Herrera indique un chiffre de guerriers incaïques, qui conviendrait davantage à la capacité de la place et au déroulement des événements. Il parle d'environ huit mille hommes en tout : "... qui prestement et pleins d'ardeur entraient dans la place, faisant une grande masse bien compacte, serrés les uns contre les autres." (23).

o

o

o

Garcilaso prétend que la version du discours du dominicain au souverain inca et la réponse de celui-ci n'ont pas été rapportées intégralement par les chroniqueurs et les historiens. Sa relation, ajoute-t-il, est beaucoup plus complète et d'une authenticité incontestable. En ce qui concerne les propos du religieux, il affirme tirer ses informations des documents du jésuite Blas Valera, qu'on ne saurait mettre en doute. Ce père jésuite aurait lu la relation des événements de Cajamarca par fray Vicente de Valverde à Trujillo (Pérou), à plusieurs reprises, de sorte que, après l'avoir apprise par coeur, il la reproduisit dans ses écrits, hélas perdus à jamais. Au sujet de la réponse de l'inca, Garcilaso dit avoir eu recours aux "quipus" historiques, aux récits entendus par lui dans son enfance et son adolescence, de la bouche même de certains témoins oculaires, et tout particulièrement d'Alonso

(23)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.145: " ... que con prisa y brío iban entrando en la plaza haciendo una gran muela unos sobre otros, bien apretados."

Valera, père de Blas Valera (24).

Rien n'est moins sujet à caution que des assertions aussi invérifiables, aussi discutables. Personne aujourd'hui ne dispose des écrits du père jésuite mentionnés par Garcilaso; personne ne sait déchiffrer les quipus à valeur statistique et à fortiori les quipus dits "historiques". Et c'est afin de mieux nous persuader, que l'Inca affirme, par ailleurs, que sa thèse concorde entièrement avec celle des historiens espagnols: Gómara et Zárate. En fait, comme nous le verrons sous peu, elle s'en écarte beaucoup pour l'essentiel. Il commence par ajouter quelques éléments secondaires et personnels au discours du père Valverde: Dieu, créateur du monde et d'Adam, récompense les bons en leur donnant la vie éternelle et châtie les méchants, en leur infligeant une peine perpétuelle: "... el cual da los premios de la vida eterna a los buenos y castiga a los malos con pena perpétua" (25), ou encore celui-là: l'autorité spirituelle de Saint Pierre, premier vicaire du Christ sur terre, a échu à ses successeurs appelés papes, lesquels sont des pontifes romains qui disposent "... de la suprême autorité... maintenant et toujours ils ont eu, et ils ont, le souci de s'exercer avec beaucoup de sainteté à la prédication et à l'enseignement des hommes au sujet de la parole de Dieu" (26).

Cependant, lorsque Gómara dit que Francisco Pizarro était venu prier Atahualpa d'être l'ami et le tributaire du roi d'Espagne (27), Garcilaso apporte une modification

(24)- Cet Alonso Valera s'appelait en réalité Luis Valera. Cf. Raul Porras Barrenechea: "Crónicas perdidas, presentes y olvidadas sobre la conquista del Perú".

(25)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. chap. 22, P. 64.

(26)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid.

(27)- Gómara, op. cit. id. P. 17.

essentielle qui répond à vrai dire à un vœu tout personnel. Il ne s'agit plus en effet d'une amitié exprimée rapidement et donc vague, mais, pour lui, d'une véritable alliance fondée sur l'amitié perpétuelle entre les deux peuples qui rendrait plus acceptable la soumission de l'inca au roi d'Espagne. " (il vient)... pour asseoir une confédération et une alliance ^{de} ~~perpétuelle~~ ^{amitié} ~~entre~~ Sa Majesté et Votre Altesse, de sorte que Votre Altesse et tout son royaume lui soient tributaires" (28).

En ce qui concerne la religion chrétienne, Garcilaso suit d'assez près Gómara et il va même plus loin dans ce sens. De gré ou de force, Atahualpa et ses sujets devront obéir au pape, recevoir la foi du Christ, y croire et par voie de conséquence, mépriser et rejeter l'abominable superstition des idoles : "... une fois assise cette paix et amitié et après t'être soumis de gré ou de force à l'obéissance vraie du pape, le grand pontife et avoir reçu et admis la foi de Jésus-Christ, Notre Dieu, et méprisé et rejeté complètement l'abominable superstition des idoles, cela même t'affirmera combien sainte est notre loi et fausse la tienne, inventée par le diable" (29).

Chez Gómara, il est laissé une certaine latitude ~~choix~~ aux païens; il y est dit: "... car si après en être bien informé, lui, de plein gré, la voulait croire, (Valverde) ferait ce qu'il conviendrait pour le salut de son âme; dans le cas contraire, ils ne l'y forceraient point" (30).

(29) - Inca Garcilaso, op.cit.ibid. p.65-

"...hecha esta paz y amistad, y habiéndote sujetado de grado o por fuerza haz de dar verdadera obediencia al papa, sumo pontifice y recibir y creer la fe de Jesucristo, Nuestro Dios, y menospreciar y echar de tí totalmente la abominable supersticion de los idolos que el mismo hecho te dira cuan santa es nuestra ley u cuan falsa la tuya, y que la invento el diablo."

(30)- Zárate, op. cit. id. ibid. "... que si después de bien informado de ella, él, de su voluntad, la quisiese creer, que haría (Valverde) lo que convenía a la salvación de su ánima; donde no, que ellos no le harían fuerza sobre ello."

La position de Garcilaso, passionnée, fanatique, aurait dû choquer Atahualpa. Sur ce point encore, sa version diverge tout à fait de celle de ses prédécesseurs. et elle ne correspond aucunement au comportement manifesté par la suite par le père dominicain (31), ni à la réalité, sans doute. Raul Porras Barrenechea a, en effet, mis en lumière " l'accent humanitaire du premier évêque du Pérou". Voici ce qu'il en dit (32): " Le père Valverde qui avait étudié la théologie au Collège de San Gregorio de Valladolid, était le personnage le plus instruit de la troupe ignorante de Francisco Pizarro. C'est ce que prouve l'acte de fondation du Cuzco, rédigé par lui et tout imprégné de théologie catholique et d'un accent humanitaire, qui fait présentir Vitoria, de même que ses lettres au Roi sur les guerres civiles entre Pizarro et Almagro".

Il est assez peu vraisemblable, comme le rapporte encore Garcilaso, d'après le témoignage d'au moins cinq religieux (33), que le discours de Valverde, " fut très

(31)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.25 P.73.

(32)- Raul Porras Barrenechea: "Crónicas perdidas, presentes y olvidadas sobre la conquista del Perú", op. cit. P.37-38.: " El padre Valverde que había estudiado teología en el colegio de San Gregorio de Valladolid, era el personaje más ilustrado en la ignara hueste de Pizarro. Lo demuestra el Acta de fundación del Cuzco, redactada por él e impregnada de teología católica y de acento humanitario, que presiente a Vitoria, y sus cartas al Rey sobre las guerras civiles entre Pizarro y Almagro"

(33)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.23,P.66 : "... Juan de Oliva y Cristóbal de Medina, sacerdotes, grandes predicadores y muy sabios en la lengua de los indios, y Juan de Montalvo, sacerdote y gran intérprete, y Falconio Aragonés, doctor de ambos derechos, en el libro que escribió " De libertate Indorum servanda", y fray Marcos Jofré, franciscano, y otros muchos varones que dejaron libros escritos, dice que todos ellos refieren la oración de fray Vicente de Valverde por entero en ambas partes, como se ha dicho, y que todos ellos concuerdan que fue muy seca y áspera, sin ningún jugo de blandura ni otro gusto alguno, y que la interpretación fue mucho peor como luego veremos."

sec et rude sans aucune douceur ni autre élément agréable! Mais, en vérité, là encore, le grand fautif, pour l'auteur des Commentaires Royaux, ce fut Felipillo; il traduisit mal les propos du moine et du prince à cause de sa mauvaise connaissance de la langue générale du Cuzco, qu'il avait apprise, non pas dans la métropole incaïque, où le quichua était parlé avec beaucoup d'élégance, mais à Tumbez. En outre, issu d'une famille plébéienne, il n'avait pu recevoir l'éducation des fils de curacas ou d'oreillardards. Parmi les Espagnols, le jeune interprète indien n'avait pu retenir, ajoute-t-il, que les jurons de la soldatesque, comme "diantre" ("voto a tal") ou "par Dieu" ("juro a tal") (34). Or Garcilaso ne tient aucun compte d'un séjour de plusieurs mois en Espagne -de Juin 1529 à fin Janvier 1530- de Felipillo et d'autres jeunes naturels qui avaient accompagné Francisco Pizarro dans son voyage; il dut, alors, entrer en rapport avec des personnages autres que ceux de la milice. Et il faut bien dire que la petite troupe qui captura Atahualpa n'était pas constituée uniquement d'hommes rustres, et ni le père Valverde, ni les trois religieux de l'ordre de la Merci, ni même le prêtre Cristóbal de Molina, ne devaient l'être.

Sans refuser d'admettre que le jeune interprète Felipillo -s'il s'agit vraiment de lui- ait pu commettre quelques erreurs, voire des contresens, il faut noter, une fois de plus, que seul Garcilaso, parmi tous les auteurs, les souligne avec insistance. Il reconnaît cependant qu'il ne mit aucune malice à altérer les idées qu'on lui demandait de transmettre de part et d'autre: "... non parce qu'il voulût le faire avec malice, mais parce qu'il ne comprenait pas ce qu'il interprétait et le répétait comme un perroquet"(35).

(34)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid.

(35)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid. P. 67: "... no porque lo quisiese hacer maliciosamente, sino porque no entendía lo que interpretaba, y lo decía como papagayo."

Peu d'Indiens parlaient bien l'espagnol, ajoute Garcilaso, au moment où lui même quitta sa patrie natale pour l'Espagne, c'est-à-dire au début de 1560, et donc plus de vingt-six ans après la conquête. Pour sa part, il n'en connaissait alors que deux au Cuzco, dont Carlos Inca, fils de Paullu, demi-frère des princes Huascar et Atahualpa. Il n'y avait donc rien d'étonnant qu'un jeune homme de la qualité de Felipillo commît des erreurs grossières comme celle qui consistait à dire que le Dieu des chrétiens " seul en trois personnes", "trino y uno", était en réalité constitué par quatre personnes, puisqu'il ajoutait un à trois (36).

Prévoyant la question que tout lecteur sensé pouvait se poser sur l'origine d'une telle affirmation, Garcilaso répondra qu'il tenait l'origine de ce non sens, des quipus annuels de Cajamarca. Que répondre à un argument aussi naïf?

Quoi qu'il en soit, au discours invraisemblablement long du père dominicain, suit la réponse de l'inca tout aussi longue et invraisemblable. Pour agencer ces véritables dissertations, Garcilaso ne tient aucun compte ni du temps précieux qui s'écoulait, ni des facteurs psychologiques, et principalement de l'impatience des soldats et de Francisco Pizarro qui désiraient réaliser, dans les plus brefs délais, leur dessein essentiel: la capture du souverain indien. Il faut bien noter que l'auteur accumule les fantaisies dans les moments qui précéderent cette action transcendante. Il nous dit tout d'abord qu'Atahualpa " s'attrista" ("se entristeció") en écoutant la deuxième partie du discours du dominicain, comprenant alors que les Viracochas se comportaient^{non} comme des dieux, mais comme des ennemis mortels, et qu'il soupira "atac" (hélas!), mot chargé de regrets.

(36)- Inca Garcilaso, op, cit. *ibid.*: "., y por decir trino y uno dijo Dios tres y uno que son cuatro, sumando los números por darse a entender."

Mais, au fait, n'était-il pas tout disposé, de toutes les façons, à se soumettre aux Espagnols? N'avait-il pas dit aux deux Hernandos, aux bains de Pultamarca: " En conséquence, vous pouvez faire de nous ce que vous voudrez et ce qu'il vous plaira de faire ; ce sera, en effet, une grande gloire pour nous de mourir sous les coups de ceux que nous tenons pour des êtres divins et des messagers de Dieu"(37).

Dans sa réponse, le prince de Quito, après avoir reproché aux Espagnols d'avoir interposé entre lui et eux un mauvais interprète, ignorant et sans expérience (38), reprendra point par point les propos tenus par le père Valverde, et les réfutera, comme un bon étudiant d'une université espagnole, rompu à une dialectique subtile et rigoureuse.

De tout cela, retenons seulement l'élément capital et que Garcilaso ne perd jamais de vue. Si les chrétiens sont, comme il le pense, les ministres de Pachacamac choisis par ce Dieu suprême pour le châtier et détruire l'Inca et avec lui tout ses sujets " pour notre châtiment et notre anéantissement" (39), ils sont prêts à accepter la mort, non par crainte, dit-il, mais " pour réaliser ce que mon père Huaina Capac nous enjoignit à l'heure de sa mort: de servir et d'honorer des êtres barbus, tout comme vous l'êtes, qui devaient venir après sa mort. Il nous dit qu'ils auraient une religion meilleure, de meilleures coutumes, qu'ils seraient plus prudents et plus courageux que nous (39)

(37)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.20,P.60
"Por tanto podéis hacer de nosotros lo que quisierades y fuere vuestro gusto y voluntad, que harta gloria será para nosotros morir a manos de los que tenemos por divinos y mensajeros de Dios."

(38)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.24,P.70
:"... ya que me negáades todas las otras cosas, a lo menos me concediérades sola una, y era que diérades lugar a hablarme por intérprete más sabio y experimentado y más fiel."

(39)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid.

En outre, Atahualpa était persuadé qu'il ne saurait résister aux messagers " du grand Dieu Viracocha" (40).

Plus encore qu'au moment du départ de Hernando Pizarro et de Hernando de Soto des thermes de Pultamarca, les Espagnols se sentirent confus quand Atahualpa implorera, cette fois, leur compassion, leur miséricorde (41).

Le raisonnement de l'inca, d'une logique serrée, nous paraît à la longue si fastidieux, malgré son bon sens que nous comprenons fort bien l'impatience des Espagnols. Ceux-ci finissent par attaquer le cortège royal.

Or, là encore, Garcilaso adopte une position toute personnelle, bien différente de celle des auteurs connus de lui et des chroniqueurs et historiens qui ont relaté les incidents qui précédèrent immédiatement la charge de la cavalerie.

Pour lui, l'attaque des Espagnols fut motivée par la convoitise de l'or et des bijoux qui paraient les nobles personnages de la suite du roi: (là enfin il découvre son vrai sentiment, sans chercher à le dissimuler, en faisant allusion à un auteur espagnol). (42).

(40)- Notons ici que les Espagnols ne sont plus les descendants de Viracocha, dieu solaire, parent des incas, mais des messagers " del gran dios Viracocha"; exceptionnellement, semble-t-il, Garcilaso confond Pachacamac et Viracocha, bien qu'il ait soutenu jusqu'ici qu'on ne saurait prendre l'un pour l'autre, le créateur Pachacamac et le créé Viracocha.

(41)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid. P.71: "Pero el gran dios Viracocha tiene también piedad y misericordia. Por tanto debéis hacer como mensajeros y ministros divinos y no permitir que pasen adelante las muertes, robos y **crueledades** que en Tumpiz y su comarca se han hecho."

(42)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.25, P.72: "A este tiempo les españoles, no pudiendo sufrir la proximidad del razonamiento, salieron de sus puestos y arremetieron con los indios para pelear con ellos y quitarles las muchas joyas de oro y plata y piedras preciosas, que, como gente que venía a oír la embajada del monarca del universo, habían echado sobre sus personas, para más solemnizar el mensaje."

Avant d'en arriver à ce moment décisif, voyons comment chroniqueurs et historiens relatent, eux, les réactions d'Atahualpa.

Le père Valverde se présente à lui, parce que, selon l'usage, il fallait avant même d'exiger la soumission des Indiens, leur donner connaissance des principes de la religion chrétienne.

Les versions de Jerez, de Trujillo, de Ruiz de Arce et de Herrera, dans leur grande sobriété, doivent cerner la réalité de beaucoup plus près que ne le fait Gómara, qui s'étend trop sur la création du monde, le péché d'Adam, la naissance du Christ, sa mort, sa résurrection, points qui pouvaient être évoqués et développés, par la suite, après la capture du souverain, en vue de sa formation spirituelle chrétienne. Jerez dit que le dominicain se présenta, accompagné d'un interprète -non désigné- tenant une croix d'une main et une bible de l'autre (43), puis il dit: " Moi, je suis un prêtre de Dieu et j'enseigne aux chrétiens les choses de Dieu, et je viens également vous en instruire. Ce que j'enseigne, c'est ce que Dieu nous a dit dans ce livre; et par suite, de la part de Dieu et des chrétiens, je te prie d'être leur ami, parce que Dieu le veut ainsi et tu en tireras davantage; et va parler au Gouverneur qui t'attend." (44)

(43)- Pour Garcilaso, il s'agissait non pas de la bible mais de la "Súmula" de Silvestre, op. cit. id. chap.22, P.63.

(44)- Jerez, op. cit. P.332: "Yo soy sacerdote de Dios y enseño a los cristianos las cosas de Dios, y asimismo vengo a enseñar a vosotros. Lo que yo enseño es lo que Dios nos habló que está en este libro; y por tanto, de parte de Dios y de los cristianos, te ruego que seas su amigo, porque así lo quiere Dios, y venirme ha bien de ello; y ve a hablar al gobernador que te está esperando."

Cristóbal de Mena, op. cit. f.4 recto, rapporte ce qui suit: "... y un fraile de la orden de Santo Domingo, con una cruz en la mano, queriendo decir las cosas de Dios, le fue a hablar y le dijo que los cristianos eran sus amigos; y que el señor gobernador le quería mucho y que entrase en su posada a verle. El cacique respondió que él no pasaría más adelante."

Le père Valverde invita donc Atahualpa, en dernier lieu, à aller parler au Gouverneur, qui l'attendait pour dîner avec lui, ce qui prouve bien que, jusqu'au bout, Francisco Pizarro tenait à dominer la situation, à avoir l'avantage sur le souverain indien.

La fin de la courte harangue du religieux fut suivie par la question sensée, posée par l'inca, et reproduite d'une manière concise par Trujillo : "... qui dit cela, et il répondit c'est Dieu qui le dit, et Atahualpa reprit : 'Comment Dieu le dit-il?' et frère Vicente réplica : 'Vois la parole de Dieu est écrite ici'." (45). Vicente de Valverde tend alors son livre à l'inca; celui-ci essaye de l'ouvrir et y parvient non sans quelque maladresse, après quoi, sans manifester la moindre surprise, ce qui correspond assez à son caractère orgueilleux, déjà mis en évidence précédemment, il le jette à " cinq ou six pas de lui" (46), laissant enfin déborder sa colère, explicable peut-être par sa déception de ne rien entendre à l'écriture sacrée.

On peut deviner ce qui se passa dans l'esprit du roi. Entouré de ses nombreux capitaines et d'une multitude de soldats; face à un religieux qui venait lui parler de Dieu, de paix, tandis que ses compatriotes, les fameux guerriers, manifestaient apparemment leur crainte, il admit que le moment était venu de faire éclater sa colère. Il reprocha aux nouveaux venus leur mauvais comportement sur les chemins de son royaume, et le vol des vêtements lui appartenant dans les "entrepôts" ("buhíos") de Cajamarca. Gonzalo Fernández de Oviedo, plus explicite et plus

(45)- Trujillo, op. cit. P.58: "... quien dice esto, y él respondió Dios lo dice, y Atahualpa cómo lo dice Dios, y fray Vicente le dijo veslas aquí escritas."

(46)- Jerez, op. cit. P.332.

clair en général que Jerez, reprend ainsi la version du chroniqueur: "Je sais bien tout ce que vous avez fait sur ce chemin, que vous avez mis à sac mes localités et dérobé les vêtements à mes caciques; (je sais aussi) de quelle façon vous les avez traités et ici même vous avez pillé mes entrepôts et pris les vêtements que j'y avais." A quoi le père dominicain répliqua: "... quelques uns de ses indiens (il s'agit des yanaconas de Francisco Pizarro) sont allés hier à des entrepôts et ont rapporté des vêtements, à l'insu du Gouverneur, et il a donné l'ordre de les rendre à un gentilhomme de l'inca" (47). L'inca, après avoir répondu qu'il ne partirait pas sans qu'on lui ait restitué ce qui lui avait été pris, se dressa sur sa dernière et cria aux siens quelques mots qui durent être proférés sur un ton de menace; tous ses guerriers répondirent d'une seule voix (48).

Fray Valverde avait rempli sa mission; sans perdre de temps, nous dit Miguel de Estete (49), il se baissa reprit son livre et " presque en courant", il vint dire à Pizarro: " Attaquez-le, moi je vous absous."

(47)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. chap. 7, P.55: "Bien sé todo lo que habéis hecho por ese camino, que habéis rancheado mis pueblos y tomado la ropa a mis caciques e como los habéis tratado, y aquí habéis saqueado mis buhíos y tomado la ropa que en ellos tenía."

Juan Ruiz de Arce précise davantage les griefs allégués par l'inca furieux (op. cit. P.99), et il y ajoute des menaces de mort non déguisées: "¡Habeisme robado la tierra por donde habéis venido, y ahora estame esperando -el caudillo- para cenar! No he de pasar de aquí, si no me traéis todo el oro y plata y esclavos y ropa que me traéis y tenéis, y no lo trayendo tengóos de matar a todos."

Le même auteur fait dire à fray Vicente Valverde, op. cit. P.99: "Atabalipa, el gobernador te está esperando para cenar y te ruega que vayas, porque no cenará sin ti."

Trujillo, op. cit. *ibid.*: "... y le (el breviarío) arrojó después que lo vio como un tiro de herrón de allí, diciendo: 'ea, ea, no escape ninguno', y los indios dieron un gran alarido diciendo: 'ho, inga,' que quiere decir 'hágase así'."

R. Porras Barrenechea, éd. de Trujillo, op. cit. note 96, P.108, dit que l'exclamation poussée par la foule était: "Ancha hatun apu intip churi", ce qui signifie: " ¡oh! muy grande hijo del Sol."

Garcilaso rejette, avec raison, la thèse de Gómara qui accable le dominicain. D'après ce dernier historien, il aurait crié: " Les évangiles à terre. Vengeance! Vengeance! chrétiens! Sus à eux! à eux! ils ne veulent ni notre amitié, ni notre religion! (50); mais l'auteur des Commentaires Royaux ne recule pas, non plus, devant une invraisemblance insoutenable; selon lui, il est bien vrai que les Indiens poussèrent de grands cris, mais ils le firent sans hostilité, après que leur seigneur eut demandé des raisons à Valverde au sujet du tribut à payer à Charles Quint, et, le père dominicain qui s'était pris d'estime pour Atahualpa, à cause de sa finesse et de son esprit, cria aux Espagnols de ne pas faire de mal aux Indiens(51).

De ces versions, seule celle de Estete nous paraît digne d'être retenue.

Les Espagnols devaient réagir rapidement et le père Valverde comprit qu'il était impossible de faire entendre raison à Atahualpa.

Or Garcilaso, voulant rétablir la vérité historique des événements, dit que Valverde, ému par les cris soudains des Indiens, se leva du siège qu'il occupait, (on voit mal le religieux assis sur un siège bas -un duho- et parler à Atahualpa juché sur sa litière élevée

(48)- Jerez, op. cit. id.

(49)- Miguel de Estete, op. cit. P.31 : " Salí a él que yo os absuelvo."

(50)- Gómara, op. cit. id. P.18: " Los evangelios en tierra, ¡ venganza! ¡venganza! cristianos; ¡ a ellos! ¡ a ellos!, que no quieren nuestra amistad ni nuestra ley."

Juán Ruiz de Arce, op. cit. id., confirme le point de vue de l'Inca Garcilaso. Fray Vicente de Valverde serait revenu vers le Gouverneur: "... llorando y llamando a Dios."

(51)- Inca Garcilaso, op. cit. id. ibi. P.73

assez haut par des porteurs de belle taille) lâcha la croix,:" lâcha la croix qu'il tenait de ses mains et le livre qu'il avait placé sur ses genoux tomba, et le prenant par terre, il alla vers les siens." (52) Dans ce même passage, Garcilaso prend la défense du tyran sanguinaire qui fit mourir impitoyablement les incas légitimes, proches parents de sa mère Isabel Chimpu Ocllo (53). Ce sont là des contradictions surprenantes.

2

2

2

L'on ne saurait admettre, comme le dit Trujillo, que Francisco Pizarro perdit un temps précieux à se déshabiller et à prendre ses armes (54). Jérez répète à peu près la même chose, à cette différence près qu'il n'est pas question, chez lui, pour le Gouverneur " de se déshabiller" ("de desnudarse"). Celui-ci qui, depuis longtemps devait s'attendre à l'éventualité d'une réaction hostile de la part de l'inca, était sans doute tout prêt à passer à l'offensive. Il fit donc aussitôt le signe convenu à Pedro de Candía, qui devait suivre attentivement la scène du haut de la tourelle de l'enceinte (55).

(52)- Inca Garcilaso, op. cit. id. *ibid.* : "... soltó la cruz que tenía en las manos y se cayó el libro que había puesto en su regazo y alzándolo del suelo, se fue a los suyos."

(53)- Inca Garcilaso, op. cit. *ibid.* : "... porque (Atahualpa) ni echó el libro, ni lo tomó en las manos"

(54)- Trujillo, op. cit. P.59: "... se desnudó y tomó su sayo de armas y una espada y una adarga y una celada."

(55)- Herrera dit que Francisco Pizarro agita une serviette: "... levantó una toalla." op. cit. *ibid.* P. I46.

Pour Gómara (op. cit. P.18) il s'agit non d'une serviette mais d'un étendard : "... mandó sacar un pendón", écrit-il.

Quant à Estete, témoin oculaire, il dit que le Gouverneur fit sonner une trompette et cria aussitôt aux siens : " Santiago, y a ellos", op. cit. P.31. C'est cette version qu'il faudrait retenir, nous semble-t-il.

Quel que fût le signal, les couleuvrines, les mousquets, les arquebuses entrèrent en jeu sans tarder, et à leur fracas se joignit le bruit assourdissant des trompettes et des tambours. Presque en même temps, les cavaliers firent irruption au milieu des Indiens; leurs bêtes qui portaient un grand nombre de grelots furent lancées à fond de train dans la foule interdite.

A ce vacarme insoupçonné peu auparavant, il faut ajouter les cris des blessés par les armes à feu, hors de l'enceinte, et dans la place les cris des hommes percés par les lances et frappés par les épées, pour comprendre la terreur panique qui s'empara des soldats d'Atahualpa, non habitués à ce genre d'attaque (56).

Il est donc puéril d'affirmer, à la manière de Garcilaso, que les guerriers incaïques ne réagirent point parce que leur roi " a grands cris" (" a grandes voces") leur demandait de ne pas offenser les Viracochas " même s'ils le prenaient et le tuaient"(57). En fait, il se produisit, nous dit-il, un second miracle de la croix, le premier ayant eu lieu, comme nous l'avons signalé, à Tumbes, lors du débarquement de Candía. La croix que tenait le père Vicente de Valverde changea les dispositions bellicieuses du souverain. Mais, se demandera-t-on, n'était-il pas, depuis la mission de Titu Atauchi et celle des deux Hernandos aux bains de Pultamarca, disposé à se soumettre, coûte que coûte? Il est dit ici, par l'auteur des

(56)- Herrera, op. cit. ibid, P.147:"... nunca ellos usaron de pelear sino muy a propósito y de pensado, y no de sobresalto."

(57)- Garcilaso, op. cit. ibid. P.72.

Commentaires Royaux, et par le biais du jésuite Blas Valera, dont le texte n'est pas cité, que " la présence de la grande croix que le bon père fray Vicente de Valverde tenait dans ses mains, changea l'esprit furieux et belliqueux du roi Atahualpa, non seulement en mansuétude et douceur, mais en une très grande soumission et humilité, car il donna l'ordre aux siens de ne pas combattre, même si on le tuait ou on l'arrêtait" (58).

L'évidente et incontestable passivité des Indiens due à l'ordre de leur souverain, est confirmée, ajoute encore Garcilaso (59) par les historiens, surtout par Gómara. A ce sujet, il cite un passage tiré de la " Historia

(58)- Garcilaso, op. cit. *ibid.* "... con la presencia de la gran cruz que el buen padre fray Vicente de Valverde tenía en las manos, trocó el ánimo airado y belicoso del rey Atahualpa, no solamente en mansedumbre y blandura, sino en grandísima sumisión y humildad, pues mandó a los suyos que no peleasen, aunque le matasen y prendiesen."

D'après le père Ruiz Naharro, de l'Ordre de la Merci (Cf: Colección de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, tome 6 ,Ière série, Lima 1917) il se produisit un miracle plus sensible encore que celui de la croix, celui des apparitions de la Vierge portant l'Enfant Jésus et de Saint Jacques, vêtu de blanc, à cheval sur un blanc destrier: " Sucedió este milagro, que por tal lo tengo, puesto que los Anales de mi Orden dicen que los tres religiosos nuestros que se hallaron presentes, afirmaron haber oído después a infinitos indios que el haber suspendido el ejercicio de las armas los de Ataballipa, no fue tanto por el asombro que les causó el estruendo de los tiros y arcabuces y vistas de los nuestros, especialmente los de a caballo, aunque fue grande, juzgando que se les caía el cielo encima, cuanto por el miedo que les causó una señora que con un niño en los brazos y un hombre vestido de blanco sobre un caballo del mismo color con una espada en sus manos, acompañaban a los nuestros, matando más indios el hombre de blanco solo que todos los españoles juntos; cosa que por tradición de unos a otros refieren los que hoy viven." (P.202-203)

(59)- Garcilaso, op. cit. *id.* chap. 26, P.75.

General de las Indias" (60). En voici le contenu: " Pas un seul Indien ne lutta, bien que tous avaient leurs armes, chose tout à fait remarquable, en égard à leurs menaces et leurs habitudes; ils ne combattirent pas, vu qu'on ne leur donna pas d'ordre et l'on ne fit pas non plus le signe convenu entre eux (en cas de nécessité), si grande fut la surprise et la subite frayeur qu'on provoqua chez eux; ils furent paralysés par la crainte et le bruit conjugué des trompettes, des arquebuses, de l'artillerie et des chevaux qui portaient des colliers à sonnaillles pour les épouvanter". Il est clair que Garcilaso, s'en tenant astucieusement à la première partie de la période de Gómara, passe sur l'essentiel et fait affirmer au chroniqueur espagnol tout le contraire de ce qu'il dit en réalité. Dans ce passage, ce qui est particulièrement souligné, c'est le fait qu'Atahualpa ne donna pas à ses soldats l'ordre d'attaquer parce que, tout comme eux, il fut déconcerté et effrayé , "ils restèrent tous paralysés de peur", par le concert de bruits assourdissants qui éclata tout à coup.

La terreur des Indiens fut si grande, que ne pouvant tous sortir par les deux issues qui donnaient sur les champs et qui durent être rapidement obstruées, ils se portèrent en masse contre le mur d'enceinte; la poussée fut si forte que les pierres et les adobes (61) s'écroulèrent et ensevelirent un grand nombre d'entre eux. Dans la panique collective d'autres hommes durent mourir piétinés par leurs congénères.

(60)-Gómara, op. cit. ibid. : "No hubo indio que pelease, aunque todos tenían sus armas, cosa bien notable contra sus fieros y costumbres; no pelearon porque ne les fue mandado, ni se les hizo la señal que concertaron para ello (si menester fuese), con el grandísimo rebato y sobresalto que les dieron, porque se cortaron todos de puro miedo y ruido que hicieron a un mismo tiempo las trompetas, los arcabuces y artillería y los caballos, que llevaban pretales de cascabeles para los espantar."

(61)- Jerez, op. cit. P.333.

Voir également Garcilaso, op. cit. id.P.77
Inca Garcilaso, op. cit. id. ibid.

Cependant, Francisco Pizarro et ses fantassins, se frayant un passage jusqu'à la litière royale, tentèrent de s'emparer d'Atahualpa, non pas tant, comme le pense Garcilaso, pour pouvoir disposer ainsi de tous les trésors du Tawantinsuyu (62), mais pour s'assurer une victoire totale par la capture du prince. " Il savait, dit en effet Herrera, que la victoire consistait toujours à s'emparer de la personne des seigneurs"⁽⁶³⁾ Francisco Pizarro dut se souvenir de la manière dont Cortés disposa des Aztèques en prenant pour otage Moctecuhzoma. Aussi, ni lui ni ses soldats n'hésitèrent à massacrer les porteurs de la litière de l'inca; ceux-ci tombaient aux pieds de leur prince tandis que d'autres hommes les relayaient aussitôt, pour les rejoindre dans la mort sous les coups qu'ils subissaient passivement les uns après les autres.

Herrera rend d'une manière saisissante le dévouement à toute épreuve de ces Indiens et la fureur meurtrière des Espagnols: " Francisco Pizarro et ses quinze compagnons allèrent tout droit vers la litière, et donnant des coups d'épée sur ceux qui la portaient, dès qu'ils en abattaient un, un autre le remplaçait, et même si l'on avait tué deux jours durant, on admit qu'il n'aurait pas manqué d'Indien pour soutenir la litière"(63).

(62)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.27,P.76 : " Don Francisco Pizarro y sus infantas acometieron al rey Atahualpa, porque ganada aquella joya, pensaban tener en su poder todos los tesoros del Perú."

(63)- Herrera, op. cit. ibid.: "Sabía que la victoria consistía siempre en apoderarse de la persona de los señores".

" Francisco Pizarro y sus quinze compañeros se fue derecho a las andas, e hiriendo en los que las llevaban, en derribando uno, entraba otro, aunque se estuviera matando dos días, se juzgó que no faltaría quien entrara a tener las andas."

Inca Garcilaso, op. cit. ibid. P.77. Cet auteur apporte quelques précisions sur ce point. Faut-il les admettre vraiment? Il dit que le mur d'enceinte "...de cantería muy pulida y que se había hecho en tiempo del gran inca Pachacútec, que ganó a Cajamarca" ceda sur une longueur de plus de cent pas. Et il ajoute: " Aquí dice un autor (non mentionné) que aquel muro y sus piedras mostraron más blandas y piadosas que los corazones de los españoles, pues se dejaron caer por dar lugar y salida a la huida de los indios, viéndolos encerrados con angustias...

Malgré cet obstacle inattendu et dans la confusion et le carnage, le Gouverneur et ceux qui approchaient de plus près le prince inca, dont Miguel de Estete -selon Francisco de Jerez- finirent, en le tirant par ses vêtements qu'ils déchirèrent, par le renverser et le faire tomber de son siège. Et nous avons du mal à croire, comme Herrera (64), qu'à ce moment là, Francisco Pizarro fut blessé à la main en défendant la personne du roi contre les soldats espagnols. N'avait-il pas donné l'ordre à ses hommes de prendre l'inca vivant? Sans doute insista-t-il assez pour que cet ordre ne fût pas transgressé. Atahualpa vivant pouvait être au moins aussi utile que l'avait été Moctecuzohma à Cortés et à ses compagnons. En fait, la suite de l'histoire prouvera qu'il le fut bien plus encore, étant donné le comportement des naturels péruviens beaucoup moins belliqueux que les Aztèques.

Pour nous, le Gouverneur fut blessé malencontreusement par l'un de ceux qui frappaient les porteurs, ou bien même reçut-il un coup de dague qui glissa sur l'une des plaques d'or qui garnissaient la litière royale. Certains Espagnols, en effet, ne perdirent pas leur temps et voulant satisfaire, sans tarder, leur grande convoitise, s'emparèrent ainsi de ce précieux butin de guerre qui était à portée de leurs mains. Ceci nous est signalé par Zárate: " ... et pendant ce temps les chrétiens donnaient tant de coups de poignard sur la litière qui était en or, qu'ils blessèrent le Gouverneur à la main." (65).

(63).- suite.- "... de la muerte." Cet auteur anonyme, ne serait-ce pas Garcilaso lui-même?

(64)- Herrera, op. cit, id. ibid.

(65)- Agustin de Zárate, op. cit. id. ibid. P. 477: "... y en este tiempo los cristianos daban tantas cuchilladas en las andas porque eran de oro, que hirieron en la mano al gobernador."

VII.- Capture d'Atahualpa- Conséquences de la victoire hispanique.-

Faut-il admettre la version d'Herrera d'après laquelle une pluie providentielle arrêta le carnage des Indiens? Manuel Ballesteros Gaibrois note à juste titre que la pluie ne pouvait retenir les Espagnols (1): " Je ne crois pas, écrit-il, qu'une pluie, aussi forte soit elle, aurait arrêté les Espagnols dans des moments si périlleux."; et il ajoute qu'il vaut mieux croire Trujillo qui mentionne une poursuite des fuyards " plus d'une demi-lieue" (2).

Si nous nous en tenons à ce que rapporte Hernando Pizarro dans sa " Carta a los oidores de Santo Domingo" la poursuite dut être poussée bien plus loin encore, jusqu'aux thermes de Pultamarca: "... les soldats poursuivirent les fuyards jusqu'au lieu même où se trouvaient les Indiens en armes. On ne rencontra aucune résistance, parce que la nuit était déjà tombée." (3) Et c'est aussi la nuit et la crainte d'une surprise inattendue qui durent faire revenir les cavaliers espagnols à leurs quartiers. Quant au général Rumiñahui, posté avec ses cinq mille hommes aux abords de l'entrée principale de la ville (munis de sorte de lassos à boules pour capturer les chevaux et les hommes), il s'était évanoui dans les ombres nocturnes.(4)

(1)- M. Ballesteros Gaibrois, op. cit. chap.5, P.138: " No creo que una lluvia, por fuerte que fuere, detuviera a los españoles en momentos tan comprometidos."

(2)- Trujillo, op. cit. P.59: " Siguióse el alcance de los indios aquella tarde, más de media legua."

(3)- Hernando Pizarro, op. cit. id. ibid. P.172 " ... la gente siguió el alcance hasta donde estaban los indios en armas. No se halló en ellos resistencia, porque ya era de noche."

(4)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.25, P.74, désigne improprement ces lassos de lances à cordes: "Ya Yrruminavic (sic), capitán principal y de quien tenía gran confianza, se dio cargo de usar de aquel género de armas que los indios llaman ayllos, que son unas astas largas con ciertas cuerdas para tomar a los hombres como con redes o lazos para que ninguno se escape."

Il est difficile d'évaluer le chiffre des victimes indiennes de ce combat unilatéral qu'on ne saurait même qualifier d'escarmouche. Pour l'Inca Garcilaso il y en eut plus de cinq mille dont trois mille cinq cents " à l'arme blanche" (" a hierro"), les autres, " la foule et la masse de ses propres guerriers et des chevaux les étouffa" (5).

Gómara, tout en disant que " beaucoup d'entre eux moururent lorsque l'on arrêta Atahualpa", se garde bien d'en préciser le nombre. Quant à Zárate, il mentionnera seulement que " sur la place il en mourut deux mille, dans compter les blessés". On voit que l'auteur des Commentaires Royaux n'admet pas ce nombre qu'il aurait pu retenir; il avance un chiffre de tués bien supérieur, qui dépasse également ceux avancés par les chroniqueurs, témoins de l'événement -Jerez, Trujillo- et l'historien Herrera (6).

(5)Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.25,P.74:
"... los (otros) los ahogó la muchedumbre y tropel de su propia gente y de los caballos."

Cristóbal de Mena(op. cit.fol.4 verso), qui prit part à la poursuite des Indiens, évalue le nombre des morts à six ou sept mille:"... (el gobernador) con aquellos pocos de a pie que llevaba y con la gente de a caballo salió al campo; y muchos de ellos cayeron sobre los indios que iban huyendo, que eran tantos, que por huir, derribaron una pared de seis pies de ancho y más de quince de largo y de altura de un hombre; en ésta cayeron muchos de a caballo, y en espacio de dos horas (que no tenían más de día) toda aquella gente fue desbaratada, y en verdad no fue por nuestras fuerzas que éramos pocos sino por la gracia de Dios que es mucha. Quedaron aquel día muertos en el campo seis a siete mil indios sin otros muchos que llevaban los brazos cortados y otras heridas, y aquella noche anduvo la gente de a caballo y la de a pie por el pueblo, porque vimos cinco o seis mil indios en una sierra que está encima del pueblo, y anduvimos guardándonos de ellos. Porque los cristianos se recogiesen al real, mandó el gobernador soltar un tiro de artillería, y luego se recogieron los de a caballo que andaban en el campo pensando que los indios daban en el real y asimismo los de a pie siendo pasadas cuatro o cinco horas de la noche..."

(6)- Gómara, op. cit. ibid. P.19:"... murieron muchos indios a la prisión de Atabalipa."

Jerez, op. cit. P.133:"... en la plaza quedaron muertos dos mil, sin los heridos."

M. Ballesteros (7) pense que les Espagnols ne durent tuer que quelques centaines d'Indiens, dans l'espace de temps écoulé entre l'attaque et la fin de la poursuite, évalué par Jerez et Ruiz de Arce à une heure environ. Nous ne partageons pas son avis, considérant que les cavaliers et les fantassins espagnols, au nombre de cent soixante, mus par le désir de remporter une victoire fulgurante et par la crainte des réactions insoupçonnées de leurs adversaires, surtout aux approches de la nuit, pouvaient fort bien tuer dans ce laps de temps le nombre d'Indiens mentionné par Garcilaso. Il s'agissait pour les conquistadors, d'abattre des hommes qui non seulement ne leur résistaient pas, mais offraient leurs dos ou leurs poitrines aux coups des lances et des épées, tant ils étaient terrorisés par les chevaux lancés après eux. Il faut tenir compte aussi des ravages causés dans la masse compacte des Indiens qui attendaient hors des murs d'enceinte de Cajamarca, par les boulets des coulevrines, les balles des mousquets et des arquebuses. Personne ne fut épargné." Tous, dit Jerez, tous ceux qui portaient la litière d'Atahualpa étaient, à ce qu'il semble, des gentilshommes, et tous ceux-là moururent, et également ceux qui venaient en litière ou sur des hamacs; et celui de la litière était son page, seigneur de son état, et (Atahualpa) l'estimait beaucoup; et les autres étaient aussi des seigneurs, chefs de grandes peuplades, ses conseillers; le cacique, seigneur de Cajamarca, y trouva également la mort." (8).

(7)- M. Ballesteros Gaibrois, op. cit. id. P.136-139: "Sabemos que el día ya declinaba y por lo tanto que no más de una hora pudo durar la escaramuza -para mí es tal- y que por muy ligero que manejaran los españoles la espada, no pudieron morir, en todo caso más de unos centenares de indios. Entre otras cosas porque en las naraciones no se nos habla del enterramiento el día siguiente -que hubiera sido pesadísimo- ni del transporte fuera de la plaza de tantos miles de cadáveres, aspecto de la cuestión que no ha sido considerado hasta el presente."

(8)- Jerez, op. cit. P.333: "Todos los que traían las andas de Atabalipa pareció ser hombres principales, los cuales todos murieron, y también los que venían en literas y hamacas; y el de una litera era su paje y señor,

.../...

Si, dans les récits de Jerez et de Gonzalo Fernández de Oviedo (9), on ne s'étend pas sur l'enterrement des nombreuses victimes indiennes, c'est sans doute pour ne pas insister sur une action guerrière qui, à dire vrai, n'avait rien d'un exploit. M. Ballesteros écrit avec une ingénuité inattendue: "que l'enterrement aurait été pénible" ("que el entierro hubiera sido pesadísimo") (10). Il dut l'être non pas pour les vainqueurs, mais pour les malheureux vaincus, pour ceux qui ne purent s'enfuir, qui furent arrêtés soit à Cajamarca par les fantassins de Pizarro, soit le soir même aux thermes de Pultamarca par les cavaliers; il se peut que les "yanaconas" aient participé aussi à l'inhumation des morts (11). C'est aux indigènes qu'incomba les soins d'enterrer les victimes le dimanche 17 Novembre 1532, non aux chrétiens qui se limitèrent assurément à donner les ordres les plus opportuns pour la salubrité générale.

Il convient de noter ici, si l'on en croit M. de Estete (12), que la charge de la troupe espagnole ne fit aucune victime parmi les assaillants, à l'exception d'un noir.

(8).- suite.- "... a quien él mucho estimaba; y los otros eran también señores de mucha gente y consejeros suyos; murió también el cacique, señor de Caxamalca."

(9).- Jerez, op. cit. P.334: "... y entre tanto la gente del real hicieron sacar a los indios que fueron presos los muertos de la plaza."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. ibid. chap.8, P.58: "Y entre tanto la otra gente que había quedado en el real, con muchos indios de los que la noche antes habían sido presos, sacaron todos los cuerpos muertos de la plaza, y echáronlos fuera en el campo, en parte donde no pudiesen dar mal olor a los vivos."

(10).- M. Ballesteros Gaibrois, op. cit. id. P. 139. Cf:supra note 7- ...

(11).- Les Indiens "yanaconas", au service des Espagnols, devaient être particulièrement nombreux puisque le chroniqueur Miguel de Estete dit que le soir de l'arrivée de la troupe de Pizarro à Cajamarca, le vendredi 15 Novembre 1532: "... si alguna flaqueza en nosotros sintieran los muchos indios que llevábamos nos mataran."

Garcilaso expose avec clarté comment la vérité historique fut modifiée à dessein par les chroniqueurs de Francisco Pizarro et ce, non seulement sur le comportement d'Atahualpa avant l'assaut des conquistadors, mais encore sur le nombre des tués indiens et sur la cause de la blessure du Gouverneur. Elle le fut aussi, et particulièrement par Gómara qui nous donne des informations destinées à discréditer le père dominicain fray Vicente de Valverde. Garcilaso rectifie, avec une chaleur qui l'honore, la version tendencieuse du chroniqueur -non nommé par lui, tant la calomnie dut le choquer- qui n'hésite pas à affirmer que le moine incita ses compatriotes à la vengeance, leur conseillant même de frapper, non de taille et de revers, mais de pointe afin de ne pas âbimer leurs-épées. " Ce que l'on dit du père fray Vicente de Valverde, écrit Garcilaso, qui donna l'alarme en demandant de se venger des Indiens et qu'il conseillait aux Espagnols de ne pas frapper de taille ni de revers, mais d'estoc, afin de ne pas casser leurs épées, (et c'est pour cette raison que le nombre des Indiens tués fut si élevé) cela même prouve que ce fut une fausse relation rapportée aux historiens -pluriel imprécis voulu- qui écrivent en Espagne, sur ce qui s'est déroulé à trois mille lieues de là. Car il est difficile d'imaginer, et encore plus de croire, qu'un moine catholique et théologien de surcroît, ait prononcé de telles paroles; à la rigueur on pourrait les croire dites par un Néron, mais non par un religieux qui, par ses grandes vertus et sa bonné doctrine, mérita d'être évêque et mourut sous les coups des Indiens en prêchant la foi catholique." Nous verrons plus loin ce qu'il y a lieu de penser de cette dernière affirmation concernant le père dominicain.

(12)- Il y eut aussi deux blessés: le chroniqueur Francisco de Jerez (op. cit. P.348, cf. "Al Emperador Rey Nuestro Señor" : "... Y ganó en esta jornada, traer la pierna quebrada...") et le Gouverneur lui-même.

M. de Estete, op. cit. P.32: "... que sin matar sino solo un negro de nuestra parte, fueron todos desbaratados y Atabalipa preso y la gente puesta en huída"

2

2

2

Les soldats d'Atahualpa qui purent s'enfuir par les deux issues et la brèche de l'enceinte et tous ceux qui s'enfuirent dans la campagne furent attaqués et poursuivis par les cavaliers " jusqu'à ce que la nuit les fit disparaître de leur vue", dit Garcilaso, mais il ajoute: " Puis ces derniers pillèrent le camp royal où il y eut beaucoup de bijoux d'or et d'argent et un grand nombre de perles précieuses" (I3); c'est là aller un peu vite et trop présumer aussi des forces physiques des Espagnols qui, s'ils passaient encore pour des dieux aux yeux de naturels naïfs, n'en étaient pas moins des hommes. D'après Hernando Pizarro lui-même (I4) , ses compagnons d'armes se contentèrent de pousser leur attaque " jusqu'au campement où se trouvaient des indiens armés". Ils purent, ce soir là, se permettre, tout au plus, une légère incursion dans le campement indien de Pultamarca. Et l'on ne saurait admettre avec Benzoni (I5) qu'ils s'adonnèrent toute la nuit à une orgie effrénée, puisque d'après les relations de Jerez et de Cristóbal de Mena, par mesure de prudence, le Gouverneur les rappela au camp en faisant tirer des coups de feu et sonner des trompettes (I6).

(I3)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.26 P.75

(I4)- Hernando Pizarro: " Carta a los oidores.." op. cit. P.I72.

(I5)- Girolamo Benzoni, op. cit. f.I24: "... stettero tutta la notte in balli e feste lussuriando."

(I6)- Jerez, op.cit. P.I33: "... Como ya fuese de noche y viese el gobernador que no eran recogidos los que habían ido en el alcance, mandó tirar los tiros y tañer las trompetas por que se recogiesen."

Cristóbal de Mena, voir note supra 5.

Il faut supposer que pendant l'absence des cavaliers, la centaine de fantassins espagnols dut s'occuper activement, entre autres choses, à désarmer les Indiens valides, à les grouper et les tenir en respect, choses aisées puisqu'ils^{avaient} affaire à des êtres anéantis par la crainte. Pizarro et ses capitaines, eux, se chargèrent du souverain. Tiré de sa litière, sans ménagements, il se trouva en quelques instants, entièrement dépouillé de ses riches vêtements et de ses bijoux, et le Gouverneur ordonna de lui faire donner des habits du pays, afin qu'il couvrît sa nudité (I7). Et après s'être employé par d'astucieux mensonges à le réconforter, il le conduisit dans son propre logement, le fit manger à sa table, puis dormir dans un lit voisin du sien, sous bonne surveillance(I8).

C'est au retour des cavaliers, et pour ne pas manquer à une coutume traditionnelle, que les chrétiens, vainqueurs des innombrables païens, rendirent grâce à Dieu par une procession qui se déroula sur la place, au cours de laquelle fut entonné avec enthousiasme le "Te Deum laudamus".(I9)

(I7)- Jerez, op. cit. P.333.

(I8)- Jerez, op. cit. id.:" No tengas por afrenta haber sido preso y desbaratado, porque los cristianos que yo traigo, aunque pocos en número, con ellos he sujetado más tierra que la tuya y desbaratado otros mayores señores que tú, poniéndolos debajo del señorío del Emperador cuyo vasallo soy, el cual es señor de España y del universo mundo, y por su mandado venimos a conquistar esta tierra, porque todos vengáis en conocimiento de Dios y de su santa fe católica."

Voici le portrait que fait du prince des Karas, Pedro Pizarro (op. cit. P.51):" Este Atabalipa ya dicho era indio bien dispuesto, de buena persona, de medianas carnes, no grueso demasiado, hermoso de rostro y grave en él, los ojos encarnizados, muy temido de los suyos,,, Poníase este señor la manta por encima de la cabeza y atábasela debajo de la barba, tapándose las orejas: esto traía por tapar una oreja que tenía rompida, que cuando lo prendieron los de Huáscar, se la quebraron."

(I9)- Gutiérrez de Santa Clara, op. cit. liv.3, chap.53,P.225:" Habida esta victoria tan buena señalada y preso el inga, los cristianos dieron muchas y grandes alabanzas a Dios Nuestro Señor, por tanto bien como les había hecho, cantando el cántico de Te Deum laudamus, andando la procesión a la redonda de la plaza."

VIII.- Dispositions prises après la victoire de Cajamarca
Les propositions d'Atahualpa.-

Le lendemain, Francisco Pizarro chargea trente cavaliers sous le commandement d'un capitaine -probablement l'intrépide Soto, non nommé par Jerez- de mettre à sac le campement incaïque de Pultamarca (1). Il lui demanda en particulier, à titre préventif, de faire briser les armes des Indiens, celles qui jonchaient le sol: lances, piques, flèches, arcs et longs casse-têtes étoilés.

Le libidineux Gómara ne manque pas de noter (2) que les quelques milliers de femmes indiennes acceptèrent avec joie la compagnie des sensuels conquistadors. Par ailleurs, le pillage fut des plus fructueux, puisque Jerez nous dit que la petite troupe revint avant midi avec un grand nombre d'otages, masculins et féminins, des lamas, des vêtements somptueux et un trésor qui dut paraître fabuleux (3). Miguel de Estete complète l'énumération du butin et insiste en particulier sur l'énorme quantité de vêtements que l'on découvrit dans les tentes des guerriers : ".toutes ces tentes et leur attirail" (sic), vêtements de laine et de coton, étaient en si grand nombre qu'à mon avis il eût été nécessaire de disposer de plusieurs navires pour les y faire tenir." (4)

(1)-Cristóbal de Mena, op. cit. f.4 verso: "Recogióse mucho oro que había en algunos toldos derramado por los campos, asimismo mucha ropa. Todo esto recogieron los negros y los indios de servicio... recogieronse cincuenta mil pesos de oro."

(2)- Garcilaso reproduit le passage de la Historia General de las Indias, dans ses Commentaires Royaux, op. cit. id. chap.27, P.77: "Hallaron en el baño y real de Atabalipa cinco mil mujeres que, aunque tristes y desamparadas, holgaron con los cristianos."

(3)- Jerez, op. cit. P.334: "... en esta cabalgata hubo ochenta mil pesos (de oro) y siete mil marcos de plata y catorce esmeraldas; el oro y plata en piezas monstruosas y platos grandes y pequeños, y cántaros y ollas y braseros y copones grandes y otras piezas diversas."

(4)- Miguel de Estete, op. cit. P.33: "... todas estas cosas de tiendas y ropas de lana y algodón eran en tan grande cantidad que a mi parecer fueran menester muchos navíos en que cupieran."

A l'exception des trésors, le Gouverneur fit procéder le jour même à une sage répartition des captifs et des lamas. Il demanda à ses soldats de prélever là-dessus ce dont ils avaient besoin pour leur service personnel et pour leur nourriture. Et il se refusa nettement, comme certains Espagnols le lui suggéraient, à tuer les guerriers indiens ou à les amputer des deux mains. Pour les rassurer, il dit à tous ses hommes : " ... qu'ils fussent assurés que les ayant délivré du danger de la veille, il les délivrerait dorénavant, puisque les intentions des chrétiens étaient d'attirer les païens barbares au service de Dieu et à la connaissance de la sainte foi catholique." (5)

(4).- suite.- Le texte de Jerez, (op. cit. *ibid.*) intéressant déjà par l'énumération du butin de guerre, nous donne également une description fort curieuse et minutieuse des thermes de Cajamarca, qui deviennent, grâce à lui, une réalité concrète que nous n'aurions pu imaginer à la lecture des autres chroniqueurs et historiens du XVI^{ème} siècle. La voici : " La casa de aposento de Atabalipa, que en medio de su real tenía, es lo mejor que entre indios se ha visto, aunque pequeña; hecha de cuatro cuartos y en medio de un patio, y en él un estanque, al cual viene agua por un caño, tan caliente, que no se puede sufrir la mano en ella. Esta agua nace hirviendo en una sierra que está cerca de allí. Otra tanta agua fría viene por otro caño al estanque; y cuando quieren que venga la una sola, tienen el caño de la otra. El estanque es grande, hecho de piedra; fuera de la casa, a una parte del corral, está otro estanque, no tan bien hecho como éste; tiene sus escaleras de piedra, por do bajan a lavarse. El aposanto donde Atabalipa estaba entre día es un corredor sobre un huerto, y junto está una cámara, donde dormía con una ventana sobre el patio y estanque, y el corredor asimismo sale sobre el patio; las paredes están enjabelgadas de un betumen bermejo, mejor que almagre, que luce mucho, y la madera que cae sobre la cobija de la casa está teñida de la misma color; y el otro cuarto frontero es de cuatro bóvedas, redondas como campanas, todas cuatro encorporadas en una; éste es encalado, blanco como la nieve. Los otros dos son casas de servicio. Por la delantera de este aposento pasa un río."

(5)- Jerez, op. cit. *ibid.* : "... que tuviesen por cierto que él los había librado del peligro del día pasado, los libraría de allí delante, siendo las intenciones de los cristianos buenas, de atraer aquellos bárbaros infieles al servicio de Dios y al conocimiento de su santa fe católica."

On ne saisit pas dans les Commentaires Royaux, le machiavélisme dont fit preuve le Gouverneur espagnol à l'égard de son auguste prisonnier. Dès les premiers instants il s'employa, en effet, à le tranquiliser, à créer un véritable climat de confiance. Avant tout, selon lui, Atahualpa devait s'estimer heureux d'avoir été vaincu par des hommes compatissants: " Et vous devez tenir pour un événement heureux, le fait de n'avoir pas été fait prisonnier ni vaincu par des hommes cruels, comme vous l'êtes, car vous n'épargnez personne dans vos guerres; bien au contraire, nous usons d'une grande compassion à l'égard de ceux que nous appréhendons, même s'ils sont nos ennemis et s'ils nous ont offensés" (6).

Depuis son débarquement en terre incaïque, ajouta Francisco Pizarro, il avait déjà donné maints exemples de générosité. Il s'était gardé de détruire ses ennemis "...bien mieux, je leur ai pardonné, parce que tout en tenant à merci le cacique, seigneur de l'île Santiago (la Puna), je l'ai relâché pour le laisser vivre dans son île, afin qu'il fût bon désormais, et j'ai agi de même avec le cacique de Tumbez et beaucoup d'autres" (7).

Atahualpa pouvait alors espérer un traitement identique; non seulement Pizarro le laissa aller et venir dans sa geôle, mais il lui permit encore de vivre avec ses femmes et ses concubines, d'être servi par de nobles personnages (8), et de recevoir de nombreuses visites (9).

(6)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. chap. 7, P. 57: " Y debéis tener a buena ventura que no habéis sido preso ni desbaratado por gente cruel, como vosotros sois, que no dais vida a ninguno en vuestras guerras; antes usamos de mucha piedad con los que en nuestros manos tenemos, aunque sean nuestros enemigos y nos hayan ofendido."

(7)- Gonzalo Fernández de Oviedo, ibid.: "... antes los he perdonado, porque teniendo preso al cacique señor de la isla de Santiago (la Puna), le solté y puse en libertad, y lo dejé en su isla, porque de allí adelante fuese bueno, y lo mismo hice con el cacique de Tumbez y con otros muchos."

(8)- Garcilaso, op. cit. id. chap. 28, P. 77: "La gente noble que había huido de la matanza de Cajamarca, sabiendo que su rey era vivo, se volvió a servirle en la prisión."

Contrairement à ce que supposait Garcilaso, Atahualpa ne fut pas enchaîné dans les premiers temps de sa détention (IO); il jouissait même d'un régime de faveur puisqu'il pouvait recevoir des visiteurs de marque qui lui offraient, comme par le passé, des présents royaux aussitôt distribués à ses cupides gardiens. En homme avisé, il se rendit compte bien vite que l'appétit de l'or, chez eux, l'emportait de loin sur tout autre penchant.

Garcilaso a noté, à la suite de Gómara, deux moments dans sa proposition de rachat au Gouverneur. Il s'engagea tout d'abord "... pour qu'on le relâchat à couvrir de vases d'argent et d'or le sol d'une grande salle où il était tenu prisonnier" puis, " comme il vit les Espagnols qui étaient présents, faire la grimace, il pensa qu'ils ne le croyaient pas (ce sont là les termes mêmes de Francisco López de Gómara), il affirma qu'il leur donnerait, dans un certain délai, autant de vases et d'autres pièces d'or et d'argent qui leur permit de remplir la salle jusqu'au point qu'il atteignit de sa main levée sur ce mur; c'est là qu'il fit tracer une raie rouge tout autour de la salle en guise de marque. Mais il ajouta que ce devait être à la condition, et après promesse, de ne pas défoncer ou écraser les jarres, les cruches et les vases que l'on y mettrait, jusqu'à atteindre la raie"(II).

(9)- Sans doute trop nombreuses au gré des gardes espagnols, des capitaines et du Gouverneur. Voir W.H. Prescott, op. cit. liv.2, chap.5 P.264: " Tantos acudían a verle y tal adhesión le mostraban que al fin los vencedores comenzaron a abrigar sospecha."
"... and such devotion was shown by his vassals to the captive monarch, as did not fail, in the end, to excite some feelings of distrust in his keepers."

(IO)- Garcilaso, op. cit. id. ibid: " El inca Atahualpa viéndose preso en cadenas de hierro, trató de su rescate, por verse fuera dellas."

(II)- Garcilaso, op. cit. ibid: " ... por que le soltasen... cubrir de vasijas de plata y oro el suelo de una gran sala donde estaba preso." "... como vió torcer el rostro a los españoles que presentes estaban, pensó que no lo creían(palabras son de Francisco de Gómara), afirmó que les daría dentro de cierto tiempo tantas vasijas y otras piezas de oro y plata, que hinchiesen la sala .../...

En fait, d'après Jerez, la proposition du souverain indien fut beaucoup plus directe et plus alléchante. Il s'engagea à donner beaucoup d'or et d'argent pour être "épargné". Et à la question précise et concrète du Gouverneur : " le Gouverneur lui demanda quelle quantité de métaux précieux il donnerait et sous quel délai " (I2), il répondit (détails qui manquent chez Garcilaso et les deux auteurs qu'il suit de près) qu'il remplirait une salle de vingt-deux pieds de long sur dix-sept de large, jusqu'à la hauteur d'une raie blanche -non rouge- qui se trouvait à une taille et demie d'homme, au dessus du sol -"un estado y medio"- qu'il n'atteignit pas et ne pouvait pas atteindre du bout des doigts, même en se haussant sur la pointe des pieds; ce qu'il offrait représenterait, après conversion en mètres, le contenu d'un parallélépipède droit d'environ 5,00m sur 6,00m sur 2,50m, soit environ 75 mètres cubes. Et il ne s'agissait pas, comme dans la version Gomara-Garcilaso de mêler les objets mais de remplir le volume indiqué par des pièces d'orfèvrerie; il s'engageait en outre à ajouter à cela deux salles combles de vases d'argent, le tout dans un délai de deux mois.

(II),_ suite.- "... hasta lo que él mismo alcanzó con la mano en la pared, por donde hizo echar una raya colorada alrededor de toda la sala para señal. Pero dijo que había de ser con condición y promesa que ni le hundiesen ni quebrasen lastinajas, cántaros y vasos que allí metiesen, hasta llegar a la raya."

(I2)- Jerez. op. cit. P.335: "...el gobernador le preguntó qué tanto daría y en qué término. Atabalipa dijo que daría de oro una sala que tiene veinte y dos pies de largo y diez y siete en ancho, llena hasta una raya blanca que está a la mitad del altor de la sala, que será lo que dijo de altura de estado y medio, y dijo que hasta allí henchiría la sala de diversas piezas de oro, cántaros ollas y tejuelos, y otras piezas, y que de plata daría todo aquél bohío dos veces lleno, y que esto cumpliría dentro de dos meses."

Atahualpa était persuadé, d'après la conversation qu'il avait eue avec le Gouverneur, sitôt après sa capture, que la rançon offerte par lui ne ferait que faciliter sa mise en liberté. Dans sa relation, Jerez se garda bien de prononcer ce mot et on ne le trouve pas non plus dans la "Carta de Hernando Pizarro a los oidores". Néanmoins, dans " la Conquista del Perú" du chroniqueur précédemment cité, le Gouverneur tranquillisa son prisonnier: " Le Gouverneur lui dit qu'...en remplissant son engagement, il n'avait rien à craindre", ce qui veut dire, à notre sens, que le secrétaire de Pizarro réservait ainsi, fort habilement, à son maître, dans la version officielle adressée au Conseil des Indes, un moyen de se justifier contre l'accusation éventuelle qui pourrait lui être adressée, plus tard, d'avoir failli à sa parole à l'égard du souverain inca. En effet, Francisco Pizarro pouvait se justifier de n'avoir pas libéré son royal captif parce que celui-ci n'avait pas tenu sa promesse.

Se basant sur le texte de Pedro Sancho, où il est dit que le Gouverneur, par acte dressé par-devant notaire après la fonte des trésors apportés à Cajamarca (" il donna l'ordre au notaire de faire dresser un acte" selon lequel " il tenait pour libre le cacique Atabalipa et qu'il le déliait de la promesse et de l'engagement pris envers les Espagnols qui l'avaient arrêté, ceci à propos de la maison d'or qu'il leur avait promise". M. Ballesteros Gaibrois dit que ce passage signifie que la salle ne fut pas remplie(13), et partant que le roi indien n'avait pas rempli ses engagements. Nous pensons, au contraire, que cet "absolvía" veut dire simplement qu'Atahualpa s'était dégagé de sa promesse, pour la bonne raison qu'il l'avait bel et bien remplie. Et demandons nous encore, pourquoi Francisco Pizarro décida-t-il de changer les gardes indiens mis sur l'initiative du prince

à l'entrée de la susdite demeure, par des gardes espagnols, sous le faux prétexte " d'avoir l'or sous meilleure garde" et ceci vers le vingt Janvier 1533, après la seconde remise importante d'objets précieux? (I4)

Il est à peu près certain que Francisco Pizarro promit à l'inca la liberté en échange de la rançon précitée, comme l'affirment, après Trujillo (I5), Gómara, Herrera, Zárate et Garcilaso; mais il était décidé, pour des raisons

(I3)- Jerez, op. cit. id.:" El Gobernador dijo que... cumpliendo lo que decía no tuviese ningún temor."

Pedro Sancho:"Relación para Su Majestad de lo que sucedió en la conquista..." op. cit. chap.I,P.I5: "mandó que el notario extendiera una escritura..." "...daba por libre el cacique Atabalipa y le absolvía de la promesa y palabra que había dado a los españoles que lo prendieron de la casa de oro que les había otorgado."

M. Ballesteros Gaibrois, op. cit. chap.6, P.I48:" lo que quiere decir que la casa no se llenó."

Contre cette affirmation gratuite, il convient de citer cette phrase laconique mais précise de Juan Ruiz de Arce, témoin de tous les événements de Cajamarca: " ... y él lo cumplió (lo prometido) muy como señor, aunque no se hizo con él como era razón." (op. cit. P.I01)

(I4)- Jerez, op. cit. P.337:" El capitán Hernando Pizarro se partió de Cajamarca, vispera de los Reyes del año 1533; quince días después llegaron a Cajamarca ciertos cristianos con mucha cantidad de oro y plata..en cántaros, ollas grandes y otras diversas piezas. Todo lo mandó el gobernador poner con lo que primero habían traído, en una casa donde Atabalipa tenía puestas guardas, diciendo que él lo quería tener a recaudo, pues había de cumplir lo que había prometido, para que venido lo entregare todo junto; y por tenerlo a mejor recaudo puso el gobernador cristianos que lo guardaron de día y de noche, y al tiempo que se mete en la casa lo cuentan todo, porque no haya fraude."

(I5)- Trujillo, op. cit. P.59:" Metióse a Atabalipa en la fortaleza y preguntaba si a él habían de matar, y le dijeron que no, porque los cristianos con aquel ímpetu mataban, más que después no, y le hicieron entender que él se iría a Quito, a la tierra que su padre le dejó, y por esto mandó un buhío lleno de oro."

M. Ballesteros Gaibrois déforme le texte de Trujillo pour affirmer la thèse du non engagement de Pizarro il dit: "Lo que dice Trujillo ya lo conocemos: que Atahuallpa 'prometía' marcar a Quito y llenar un buhío de oro (op. cit. P.I49). Il n'en est rien et cet historien semble ignorer le passage mentionné ci-dessus.

politiques dont la portée ne nous échappe pas et que nous exposerons par la suite, à ne pas relâcher Atahualpa. Celui-ci, faisait figure à ses yeux comme aux yeux de ses frères, de certains capitaines, voire de soldats, d'une poule aux oeufs d'or qu'il fallait sacrifier après le partage des trésors et avant la reprise de la conquête des terres menant au Cuzco.

Pour honorer ses engagements, l'inca dépêcha diverses missions, dont la direction fût confiée à de nobles personnages, vers les principales localités du Ta-wantinsuyu. Pour hâter l'exécution de ses ordres et sans doute aussi pour tranquiliser ses geôliers, il demanda même que Pizarro envoyât, de son côté, ses délégués dans les mêmes directions (I6), et il ne manqua pas alors de faire proclamer que l'on reçût et hébergeât ces chrétiens " ... avec toute la sollicitude et les réjouissances possibles" (I7). Ce même auteur et la plupart des chroniqueurs et historiens ont particulièrement insisté sur deux missions principales (I8): celle de Pachacamac et celle du Cuzco. Ces deux agglomérations étaient les lieux de pèlerinage les plus fréquentés. La métropole en tant que résidence royale, comprenait outre un bon nombre de palais qui renfermaient les trésors personnels de la plupart des souverains de la dynastie incaïque, le riche couvent des " acllas" et des "mamaconas" -les jeunes vestales et leurs supérieures- et le fameux temple du Soleil, le "Coricancha". Pachacamac, sur la côte pacifique, à quelques kilomètres au sud de Rimac (Lima), était depuis une

(I6)- Herrera, op. cit. id. liv.3, chap.Ier.P. I59.

(I7)- Garcilaso, op. cit. ibid. P.79:"... con todo el regalo y fiesta que pudiesen hacerles."

(I8)- Cependant Trujillo dit, op. cit. P.59, que Atahualpa:"... envió a esta ciudad (Quito) desde Cajamarca por ello, y se lo llevaron, y después que tuvo dado el oro, dijeron que hacía gente en el río de Lavanto!

époque très reculée, le sanctuaire du grand dieu " qui anime le monde" (19); or, Pachacamac, après la conquête incaïque, se confondit vite avec le dieu ancestral des quichuas: Viracocha. De tous les lieux du vaste Tawantinsuyu, de nombreux pèlerins affluaient, en tous temps, vers ce temple de la côte pacifique et offraient à la divinité toutes sortes de présents, parmi lesquels des bijoux faits de pierres et de métaux précieux, souvent ouvragés avec art.

(19)- Garcilaso, op. cit. Ière partie des Commentaires Royaux, tome Ier, liv.2, chap.2, P.66:"... es nombre compuesto de Pacha, que es mundo universo y Camac, que es ánima. Pachacamac quiere decir el que da ánima al mundo universo, y en toda y propia significación quiere decir el que hace con el universo lo que el ánima con el cuerpo."

IX.- Mission de Hernando Pizarro à Pachacamac.- Mission espagnole au Cuzco.- Mort de l'inca Huascar.-

La mission espagnole à Pachacamac, confiée à Hernando Pizarro et à une vingtaine de ses cavaliers fut antérieure à celle du Cuzco, contrairement à ce qu'affirme Garcilaso (1). Elle se situe, si l'on en croit la relation de Miguel de Estete, insérée dans la "Verdadera Relación de la Conquista del Perú y provincia del Cuzco" de Francisco de Jerez, entre le 6 Janvier 1533 qui marque le départ du frère du Gouverneur " mercredi, jour de l'Épiphanie " que l'on appelle vulgairement la fête des trois rois mages " et le 25 mai de la même année, date de son retour à Cajamarca (2). Le départ de Hernando Pizarro de la capitale des Chachapoyas fut d'ailleurs précédé de quelques jours par celui d'un groupe d'Indiens qui, sur l'ordre du cacique de la ville sainte, devaient, en principe, faciliter la venue des chrétiens (3).

Hernando Pizarro ne partit pas immédiatement vers la côte pacifique; il dut faire un crochet par Huamachuco " qui se trouve à trois journées de marche de Cajamarca ", dit Jerez, pour s'assurer qu'il n'y se faisait pas de rassemblement de guerriers indiens, et aussi et surtout, " pour qu'il fit venir l'or et l'argent qui se trouvent à Huamachuco " (4).

(1)- Garcilaso, op. cit. 2^{ème} partie des Commentaires Royaux, liv.Ier, chap.29, P.80: " Poco después de haber partido Hernando de Soto y Pedro del Barco, fue Hernando Pizarro a ver el templo de Pachacamac, movido de la gran fama de su mucha riqueza. "

(2)- Francisco de Jerez, op. cit. P.337: " miércoles, día de la Epifanía que se dice vulgarmente la fiesta de los tres reyes magos. "

Miguel de Estete, op. cit. P.339, l'arrivée de Hernando Pizarro à Pachacamac eut lieu le dimanche 30 Janvier 1533: " Otro día domingo, a 30 de Enero... llegó (el capitán Hernando Pizarro) a Pacalcami (sic), que es el pueblo donde está la mezquita. "

(3)- Ce cacique était venu à Cajamarca en compagnie du grand prêtre de Pachacamac: " pasados sesenta días de la prisión de Atabalipa " dit Jerez. Ce chroniqueur commet sans doute une erreur chronologique puisqu'Atahualpa avait été arrêté le 16 novembre 1532, les délégués indiens du curaca "yunga" devaient partir aux alentours du

Il est vraisemblable que les Indiens "yungas", arrivés avant le capitaine trujillano à Pachacamac, furent chargés d'une mission secrète par le pontife du temple; elle dut consister à faire disparaître la majeure partie des trésors qu'il recélait, puisque le frère du Gouverneur et ses hommes manifestèrent un grand désappointement quand ils le visitèrent (5).

Néanmoins, selon Garcilaso, leurs regards furent éblouis, un jour qu'ils cheminaient vers cette ville sainte de la plaine littorale, par la vision d'un coteau tout étincelant d'or. "Un jour, dit l'auteur (6), au cours de ce voyage, alors que les Espagnols cheminaient sur les hauteurs d'un coteau, ils virent que le versant de l'autre, qui se trouvait devant eux, sur le même chemin, était d'or; par l'éclat du soleil il brillait de telle façon qu'il éblouissait. Ils cheminèrent émerveillés, ne pouvant comprendre ce que cela pouvait être. Quand ils l'atteignirent, ils virent que c'était des jarres dont quelques unes très grandes, des cruches petites et grandes, des marmites, des braseros, des rondaches et des pavois et beaucoup d'autres choses ouvragées d'or et d'argent, qu'un frère d'Atahualpa, nommé Quiliscacha... apportait pour aider à son rachat, d'une valeur de deux millions, quoique les historiens (7) ne vont pas au-delà de trois cent mille pesos. Les Indiens qui portaient ces pièces sur le dos s'étaient déchargés pour prendre quelque repos, et de la sorte le coteau semblait être d'or."

(3)- suite.- 15 Janvier 1533. Or, ils précédèrent comme nous l'avons dit, Hernando Pizarro, lequel quitta Cajamarca le 5 Janvier 1533, dit M. de Estete, date confirmée par Jerez: "víspera de los Reyes Magos del año 1533" (op. cit. P.337)

(4)- Jerez, op. cit. P.338: "que está tres jornadas de Cajamarca."

Un incident curieux se produisit à Cajamarca à l'arrivée du cacique de Pachacamac, venu voir l'inca Atahualpa en compagnie du "guardián" du fameux temple, entendons par là le grand prêtre. Le voici tel que le raconte Jerez (op. cit. id.): "Pasados sesenta días de la prisión de Atabalipa, un cacique del pueblo donde está la mezquita, y el guardián della, llegaron ante el gobernador, el cual

.../...

Toujours d'après Garcilaso, à Pachacamac, Hernando Pizarro et ses hommes furent grandement étonnés par les "incroyables richesses" de la populeuse agglomération de la côte pacifique. Là encore, on les adora, tels des dieux. Comme à Cajamarca, les Indiens apportèrent ingénument de l'or et de l'argent, qu'ils offrirent en guise de nourriture aux chevaux, et, bien entendu, encore une fois les astucieux Espagnols tirèrent parti de leur candeur.

(4).- suite.- "... preguntó a Atabalipa que quién eran; dijo que el uno era señor del pueblo de la mezquita, y el otro guardián de ella, y que se holgaba con su venida, porque pagaría las mentiras que le había dicho; y pidió una cadena para echar al guardián porque le había aconsejado que tuviese guerra con los cristianos, que el ídolo le había dicho que los mataría a todos; y también dijo a su padre el Cuzco (Huaina Capac) cuando estaba a la muerte, que no moriría de aquella enfermedad; y el gobernador mandó traer la cadena, y Atabalipa se la echó diciendo que no se la quitasen hasta que hiciera traer todo el oro de la mezquita, y dijo Atabalipa que lo quería dar a los cristianos, pues que su ídolo es mentiroso; y dijo el guardián: 'yo quiero agora ver si te quitará esta cadena ese que tu dices y que es tu dios!'"

(5)- Jerez, op. cit. P.337.

(6)- Garcilaso, op. cit. *ibid.*:" Un día de los de aquel camino, yendo los españoles por lo alto de un cerro, vieron que la ladera de otro, que estaba delante de ellos en el mismo camino, era de oro, porque por el resplandor del sol relumbraba de manera que quitaba la vista. Caminaron con admiración, no pudiendo entender qué fuese aquello. Cuando llegaron allá, vieron que eran tinajas y tinajones, cántaros grandes y chicos, ollas, braseros, rodelas y paveses y otras muchas cosas labradas de oro y plata, que un hermano de Atahualpa, llamado Quilis-cacha,... llevaba para ayuda de su rescate, en cantidad de dos millones, aunque los historiadores no dicen más de trescientos mil pesos. Los Indios que lo llevaban a cuestas se habían descargado para descansar, y así parecía de oro el cerro."

(7)- Gómara, dit en effet que: "Hernando Pizarro ... encontró en el camino, cerca de Quachuco (sic) a Illegas que traía trescientos mil pesos de oro y grandísima cuantía de plata para el rescate de su hermano Atabalipa."

Zárate, op. cit. *id.* chap.6, P.478, répète à peu près la même chose, mais le lieu indiqué est Guamachuco, c'est- à-dire Hyamachuco."

Il y avait tant d'or à Pachacamac, ajoute Garcilaso, que Hernando Pizarro ne put tout emporter, et il donna l'ordre d'envoyer le reste à Cajamarca, non sans prévenir les Indiens de ne pas tenter de le cacher (8). Or, ce sont là encore des rêves dorés, fruits de l'imagination de l'auteur des Commentaires Royaux; en fait, quand Hernando Pizarro et ses compagnons arrivèrent au fameux temple, non seulement ils ne furent pas l'objet de la vénération des habitants, mais encore: "... les prêtres ... du temple de Pachacamac et du Soleil firent sortir et cachèrent plus de quatre cents charges d'or et d'argent et l'on entend par charge ce que pouvait porter un homme (9). Ce point est confirmé par le chef de l'expédition lui-même; il dit que malgré leurs recherches, les Espagnols ne purent trouver de métal précieux hormis la faible quantité "d'or pourri" laissé dans la "mosquée", le reste ayant été dissimulé (10). Estete, de son côté, écrit que lui et ses compagnons trouvèrent au pied de l'idole de Pachacamac " quelques bijoux d'or " et, en outre, "... que le peuple tout entier de cette côte servait cette mosquée par des dons d'or et d'argent et il donnait chaque année un certain tribut; ils avaient leur intendant et leurs maisons où ils déposaient leur tribut; c'est là que l'on trouva de l'or et des traces qui prouvaient que l'on en avait emporté beaucoup plus" (II).

(8)- Garcilaso, op. cit. id. P.81: " Del oro que en el templo había, tomó Hernando Pizarro lo que pudo llevar, y dejó orden que toda la demás riqueza la llevasen a Cajamarca, diciendo a los indios que era para el rescate de su rey Atahualpa, por que la llevasen de buena gana y no la escondiesen."

(9)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.3, P.174: "... los sacerdotes... del templo de Pachacamac y del Sol sacaron y escondieron más de cuatrocientas cargas de oro y plata, y cada carga se entiende que es lo que podía llevar un hombre."

(10)- Hernando Pizarro: " Carta a los oidores..." op. cit. P. 176: " Los caciques comarcanos me vinieron a ver y trujeron presente, y allí en la mezquita se halló algún oro podrido que dejaron cuando escondieron lo demás".

(II)- Miguel de Estete, "Relación del viaje..." op. cit. P.339-40: "... algunas joyas de oro... que toda la gente de esta costa servía a esta mezquita con oro y.../".

En tout cas, malgré leur déconvenue, les Espagnols rapportèrent de Pachacamac un grand nombre de charges d'or et d'argent (I2). Elle provenaient non pas du temple, comme le relate Jerez, mais de nombreux présents faits aux chrétiens par plusieurs curacas, chimus y chinchas, et dont la valeur totale atteignit, d'après Estete, le chiffre de quatre-vingt-dix mille pesos (I3). A cela s'ajouta l'or rassemblée par le général Chalcuchima que Hernando Pizarro alla trouver, non sans témérité, à Jauja. L'entrevue eut lieu grâce à l'intervention d'un frère d'Atahualpa (I4). Là encore, le capitaine espagnol s'arrangea pour dominer la situation. Il fit en sorte que le général indien allât le trouver et lui présenta des excuses. Bien plus, comme celui-ci voulait demeurer à Jauja, il insista tant qu'il le ramena avec lui " et trente charges d'or de bas aloi et...environ trente ou quarante charges d'argent" (I5).

La mission de Hernando Pizarro prenait fin et mieux qu'il n'aurait pu l'espérer au départ de Cajamarca. Il réussit un vrai coup de maître. En ramenant Chalcuchima, il diminuait la puissance d'Atahualpa et, en conséquence, le danger qui pouvait menacer les soldats espagnols.

(II).- suite.- "... plata y daban cada año cierto tributo; tenían sus casas y mayordomos a donde echaban el tributo, a donde se halló algún oro y muestras de haber alzado mucho más."

(I2)- Jerez, op. cit. P.337: " Trujo de la mezquita veintisiete cargas de oro y dos mil marcos de plata."

(I3) Miguel de Estete, op. cit. id., cite plusieurs " señores" (roitelets) et nobles personnages qui vinrent offrir des dons aux étrangers barbus, tels ceux de Malaque, de Hoar, de Gualco, de Chinchas (o Timbianves) de Guarva (o Guaxchapaicho), de Colixa (o Aci) de Salliacai-Marca (o Ispilo) et d'autres encore non désignés.

(I4)- Miguel de Estete, op. cit. P.341, le désigne comme " el hijo del Cuzco viejo", c'est à dire le fils du vieil Inca.

(I5)- Id. de Estete, op. cit. id.

Herrera exprime bien ce sentiment, quand il dit : " ... il lui sembla qu'il était bon qu'un gage d'une si grande autorité et d'une telle importance se trouvât là où chaque jour l'on pouvait avoir l'oeil sur lui "(I6). Chalcuchima fut désormais gardé à vue par les chrétiens et ne put rejoindre ses troupes laissées dans les parages de Jauja.

L'entrevue du général inca et de son auguste maître dut avoir lieu quelques jours avant le 15 Avril 1533 (I7), au moment où Hernando Pizarro rentra à Cajamarca. Garcilaso fait allusion à un dialogue entre le prince et Chalcuchima, où il met en évidence le stoïcisme de l'inca qui s'attendait à sa défaite, voulue par Pachacamac, annoncée depuis longtemps par de vieilles prophéties et prédictions, confirmées finalement par Huaina Capac le jour de sa mort.

Dans ce passage cependant, ni l'humble soumission du chef indien, ni la fierté d'Atahuallpa ne parviennent à nous émouvoir. La lecture du passage concis que nous offre Estete, nous laisse une impression bien différente, singulièrement pathétique.(I8)

(I6)- Herrera, op. cit. ibid. : " ... con treinta cargas de oro bajo y ... hasta treinta cargas de plata."

Voir aussi Cristóbal de Mena, op. cit. f.6 recto: " Luego llevaron aquel capitán indio a la casa del señor Hernando Pizarro. Y pusieron diligentemente guarda sobre él porque así convenía que se pusiese; porque más obedecía la mayor parte de la gente al mandato de este capitán que al del mismo cacique Atabalipa su señor, porque era muy valiente hombre en la guerra."

Herrera, op. cit. ibid.

(I7)- Date indiquée par Jerez. Estete dit le 25 mai. Il est assez probable que sur ce point " in medio veritas". Estete marque en effet le passage de Hernando Pizarro à Andamarca vers le 7 Avril, et à l'aller, pour atteindre cette localité il mit environ une semaine. Si comme l'affirme Jerez, Diego de Almagro arriva le 14 Avril et que Hernando Pizarro le précéda, celui-ci dut rentrer entre le 10 et le 14 de ce même mois.

(I8)- Miguel de Estete, op. cit. P.343: " Aquí se ha visto una cosa que no se había visto después que las Indias se descubrieron, y aún entre los españoles es bien de notar, que al tiempo que Chilicuchima (sic) entró por las puertas donde estaba preso su señor, tomó a un indio de los que consigo llevaba una carga mediana, y echósele
.../...

Le voici: " L'on a vu ici un fait que l'on n'avait pas vu depuis que les Indes ont été découvertes, et il est bon que les Espagnols le sachent; au moment où Chilicuchima (sic) passa les portes où se trouvait emprisonné son maître, il prit/à un indien de ceux qui l'accompagnaient une charge moyenne, et il la mit sur son dos, et avec lui beaucoup d'autres notables de ceux qui venaient avec lui; et chargés comme ils étaient, il entra là où se tenait son seigneur et quand il le vit il leva les mains vers le Soleil et lui rendit grâce parce qu'il lui avait permis de le voir; et puis, avec un grand respect, tout en pleurant, il s'approcha de lui et lui donna des baisers sur le visage, sur les mains et les pieds, et les autres notables qui venaient avec lui en firent tout autant. Atabalipa (sic) manifesta tant de majesté que, tout en n'ayant pas dans son royaume quelqu'un qui l'aimât autant, il ne le regarda même pas au visage, ni n'en fit pas plus de cas que du plus misérable indien qui se serait trouvé en face de lui; et cette habitude de porter une charge pour entrer voir Atabalipa c'est une cérémonie que l'on fait à tout seigneur qui a régné en ce pays."

(18).- suite.- "... encima, y con él otros muchos principales de aquellos que consigo llevaba. Y así cargado él y los otros, entró donde su señor estaba, y cuando lo vió alzó las manos al Sol y dióle gracias porque se lo había dejado ver; y luego con mucho acatamiento, llorando, se llegó a él y le besó en el rostro y las manos y los pies y asimismo los otros principales que venían con él. Atabalipa mostró tanta majestad, que, con no tener en todo su reino a quien tanto quisiese, no le miró a la cara ni hizo de él más caso que del más triste indio que viniera delante de él; y esto de cargarse para entrar a ver a Atabalipa es cierta ceremonia que se hace a todos los señores que han reinado en aquella tierra."

C'est le quinze Février 1533, nous dit Jerez dans sa "Verdadera Relación..." que les délégués du Gouverneur partirent pour le Cuzco. Garcilaso, qui suit de près les "Historias" de Gómara et de Zárate, reproduit l'erreur que commettent ses devanciers quand il dit que cette mission délicate fut confiée à Hernando de Soto et Pedro del Barco. En fait, nous savons par Herrera, mieux informé, qu'il y eut trois principaux mandataires: "Pedro Moguer, Zárate, ou mieux Francisco Martínez Zárate, et Martín Bueno", tous trois fantassins (19) assistés par un commis officiel du roi qui exerçait les fonctions de garde-notes, "escribano público". Ces hommes furent accompagnés par un bon nombre d'Indiens de service, quelques noirs et des personnages de qualité délégués par Atahualpa.

On peut se demander pourquoi la mission du Cuzco partit si tard. La raison officielle invoquée par Jerez n'est pas convaincante du tout. Selon lui, la promesse de l'Inca n'avait pas encore été remplie; le délai de deux mois demandé peu après la conquête de Cajamarca prenant fin, en effet, dans les jours qui suivaient le 16 Janvier 1533 (20). Or, est-ce la vraie raison? En effet, Francisco Pizarro n'était pas encore arrivé à Cajamarca qu'il reçut une lettre d'un certain Rodrigo Pérez, secrétaire d'Almagro (21), selon laquelle son vieil associé venait d'être promu au titre de "Mariscal"; il devenait en quelque sorte l'adjoint au "Capitán General", et le personnage jouissant officiellement de plus d'autorité après lui. Rodrigo Pérez apprenait en outre au Gouverneur qu'Almagro avait l'intention d'occuper les terres situées

(19)- D'après la liste donnée par Herrera (cf. Décade 5, liv.3, chap.3 P 178) des cavaliers et fantassins qui assistèrent le Gouverneur dans sa victoire fulgurante de Cajamarca.

Jerez cite aussi trois mandataires du Gouverneur sans les nommer, et un "oficial real" qui les accompagna, op. cit. P.337. Voir aussi, infra note 23.

au-delà de la Nouvelle Castille dont les limites méridionales avaient été fixées à deux cent cinquante lieues au-delà du rio Santiago (22).

La vraie raison de la mission du Cuzco nous la saisissons bien mieux d'après le contexte même du chroniqueur de la conquête, Jerez, secrétaire tout dévoué à la cause de Francisco Pizarro. Il dit que celui-ci donna pouvoir à l'un de ses délégués "... l'un d'eux pour qu'à sa place, au nom de Sa Majesté, il prit possession de la ville du Cuzco et de ses régions, par-devant un notaire qui les accompagnait"(23). Ainsi il prévenait la démarche d'Almagro au cas où il aurait tenté de s'emparer de la riche métropole incaïque. Il nous faudra d'ailleurs revenir sur le voyage d'Almagro, sur son arrivée à Cajamarca et les incidences qu'elle eut sur le sort de l'inca Atahualpa.

La mission des trois fantassins espagnols et du notaire au Cuzco se fit sans peine pour eux, comme le rapporte Garcilaso; les Indiens, en se relayant à tour de rôle, les transportèrent en hamac: "... ainsi l'ordonna l'inca pour qu'ils fussent mieux traités et qu'ils fissent leur voyage plus vite" (24). En cours de route, ils

(20)- Jerez, op. cit. P.337: "Viendo el gobernador la dilación que había en el traer del oro, envió tres cristianos."

(21)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.Ier: P. 161: "... dicho Rodrigo Pérez avisó a don Francisco Pizarro que don Diego de Almagro no llevaba buen propósito y que pensaba ocupar lo mejor de la tierra."

(22)- D'après les Capitulations du 26 Juillet 1529.

Zárate, op. cit. id. chap.7 P.478-79, confirme la relation de Herrera: "Estando el gobernador don Francisco Pizarro en la provincia de Pochos, antes que llegase a Cajamarca (como está dicho) recibió una carta sin firma, que después se supo haberla escrito un secretario de Don Diego de Almagro desde Panamá, dándole aviso como don Diego había hecho un gran navío para con él y con otros embarcarse con la más gente que pudiese, e irle a tomar la delantera, y a posesionarse en la mejor parte de la tierra, que era pasados los límites de la gobernación de don Francisco; la cual conforme a las provisiones que había llevado de Su Majestad, duraba desde la línea equinoccial doscientas y cincuenta leguas adelante norte sur; de la cual carta del gobernador a nadie dio parte..."

furent fêtés partout, puisqu'ils traversèrent des régions réstées fidèles à l'inca légitime Huascar. Et Garcilaso n'exagère nullement quand il écrit qu' "...ils les recevaient dans chaque localité avec les plus grands honneurs et les plus grands égards qu'ils pouvaient leur témoigner" (25). Herrera qui écrivit ses Décades à l'époque où précisément l'inca terminait la deuxième partie de ses Commentaires Royaux, dit aussi qu'à leur arrivée au Cuzco, les Espagnols furent l'objet de l'admiration et du respect de la population, de telle sorte qu' "...il ne manquait plus qu'à les adorer, car ils croyaient qu'il y avait en eux quelque divinité secrète" (26). Mais Garcilaso va plus loin encore dans ce sens et la vénération manifestée par les naturels à l'égard des chrétiens prend chez lui l'aspect d'une véritable adoration. On les tenait pour des " dieux messagers du Dieu suprême", et donc il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on leur offrit " des dons, des présents et même des sacrifices" (27) destinés à les

(23)- Jerez, op,cit. P.337:"... uno de ellos para que en su lugar, en nombre de Su Majestad, tomase posesión del pueblo del Cuzco y de sus comarcas, ante un escribano público que con ellos iba."

(24)- Garcilaso, op. cit. chap.28, p.79:"... que así lo mandó el inca, porque fuesen más regalados y más apriesa."

(25)- Garcilaso, op. cit. ibid.:"... los recibían en cada pueblo con toda la mayor honra y acatamiento que podían hacerle."

(26)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.2, p.163
"... que no faltaba sino adorarles, creyendo que en ellos había alguna oculta deidad."

(27)- Garcilaso, op. cit. ibid.:" Presentábales dones y dádivas de cuanto tenían, hasta ofrecerles sacrificios, porque con la mucha simplicidad y abundancia de supersticiones que entonces tenían, adoraban por dioses a los españoles."

apaiser puisque, après Cajamarca, on les considéra comme des divinités "terribles et cruelles" (28). Dans les chapitres des Commentaires Royaux où il est question des messagers chrétiens mandés au Cuzco, (29) rien ne laisse supposer qu'ils déméritèrent ni de leur chef, ni des habitants de la métropole inca. On continua pendant tout leur séjour à leur prodiguer des démonstrations de soumission, de respect et d'amour, "bien méritées".

En fait, ces trois, disons mieux ces quatre Espagnols et certains de leurs compagnons, noirs ou indiens yanaconas, d'après la version de Herrera, se comportèrent d'une manière si grossière qu'ils choquèrent les Indiens dans leur dignité, leur sens moral, leurs sentiments religieux surtout; en un mot, ils se rendirent si odieux qu'on eut grand envie de les tuer (30): "...mais don Francisco Pizarro ne prit pas une bonne décision lors qu'il envoya des hommes dépourvus de la prudence qui aurait été indispensable pour savoir reconnaître cette grande considération et la conserver. Au cours de leur mission ils se comportèrent, en effet, comme des maîtres absolus des hommes et des biens, et par leur manque de sagesse, ils perdirent cette estime; ils se moquaient des nombreuses marques de soumission qui leur étaient données et des services rendus avec tant d'humilité. Aussi, par suite de leur faible retenue en toutes choses, et par leur manière

(28)- Garcilaso, op. cit. ibid. "... no dejaron de tenerlos por dioses, empero por dioses terribles y crueles."

(29)- Voir en particulier les Commentaires R. op. cit. liv. Ier, chap. 28, 31, 32, 35.

(30)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap. 2, P. 168-169: "... pero no tuvo buen consejo don Francisco Pizarro en enviar hombres sin la prudencia que fuera necesaria para saber conocer esta gran estimación y conservarla, porque en ella fueron absolutos señores de los hombres y de las haciendas y con su poco saber la perdieron, riéndose de las muchas sumisiones que se les hacían y del servicio con tanta humildad, y así fue que por su poca continencia en todo, y por todo, y por la indiscreta y grosera manera de proceder, los indios conocieron que estos hombres no eran hijos de Dios, y así los aborrecieron con gran pena y sentimiento de que tal gente sujetase a

de se comporter, indiscreta et grossiére, les Indiens reconnurent que ces hommes n'étaient pas des fils de Dieu c'est pourquoi, ils les prirent en horreur, très peínés et affligés qu'une telle race assujétit leur pays. Ils pleurèrent sur les grands maux qui devaient naître du désordre de ces hommes et bien volontiers ils les auraient tués, mais ils décidèrent de les renvoyer du Cuzco aussi vite que possible, afin d'éviter le peu de respect qu'ils marquaient, même pour les choses sacrées. Dès cet instant, l'on comprit que les Indiens commencèrent à perdre le respect manifesté aux Espagnols, et s'ils le leur avaient gardé plus longtemps, l'on estime que leurs entreprises auraient été plus aisées, sans ^{entraîner} autant d'effusion de sang et autant de peines."

(30),- suite.-:"... su tierra, llorando muchos males que juzgaban que de su desorden habían de proceder, y de buena gana... los mataran, pero determinaron de des-pacharlos para que cuanto antes saliesen del Cuzco, por excusar el poco respeto que hasta con las cosas sagradas tenían, y desde este punto se entendió que los indios comenzaron a perder a los castellanos (el respeto), que si mucho tiempo les conservaran se juzga que sus empresas fueran más fáciles, con menor derramamiento de sangre y menos trabajo."

Cristóbal de Mena, f.5 verso, décrit la rapacité des messagers de Pizarro au Cuzco:"... y sin ayuda ninguna de indios (porque ellos no los querían ayudar porque era bohío del Sol, diciendo que se morirían) determinaron con unas barretas de cobre de desguarnecer estos bohíos; y así los desguarnecieron según por su boca ellos lo dijeron y más desto juntaron por el pueblo muchos cántaros de oro y los trujeron a los cristianos que los llevasen por rescate de su señor. En todas aquellas casas del pueblo dicen que había tanto oro que era cosa de maravilla. En otra casa entraron donde hallaron una silla de oro donde hacían sus sacrificios; esta silla era tan grande que pesaba diez y nueve mil pesos; y se podían echar dos hombres en ella. En otra casa muy grande hallaron muchos cántaros de barro cubiertos con hojas de oro, que pesaban mucho; no se los quisieron quebrar por no enojar a los indios, en aquella casa estaban muchas mujeres y estaban dos indios en manera de embalsamados, y junto con ellos estaba una mujer viva con una máscara de oro en la cara ventando con un aventador el polvo y las moscas; y ellos tenían en las manos un bastón muy rico de oro. La mujer no les consintió entrar dentro si no se descalzasen; y descalzándose fueron a ver aquellos bultos secos y les sacaron muchas piezas ricas, y no se las acabaron

o

o

Selon Garcilaso et conformément aux versions de Gómara et de Zárate (31), les délégués du Gouverneur au Cuzco auraient rencontré sur leur route le malheureux Huascar. Le lieu est fixé par l'auteur des Commentaires Royaux à Janja, ce qui n'est pas impossible puisque, selon Estete, c'est là que Hernando Pizarro, au retour de son expédition de Pachacamac, vit le général Chalcuchima, lequel dut être chargé d'amener le royal prisonnier à son frère Atahualpa, tandis que Quizquiz attendait au Cuzco les ordres de son maître. Rien ne s'oppose donc à une entrevue entre le souverain légitime et les mandataires de Francisco Pizarro. On admet mal qu'ils se soient entendus par signes(32): "faute d'interprète". Les trois Espagnols chargés de la mission délicate que nous connaissons disposèrent d'un truchement, tel Martinillo, indien Poecho comme Felipillo (33). Huascar, alors, fort imprudemment aurait dit à Pedro Moguer et à ses compagnons de l'emmenner à Cajamarca, persuadé que le Gouverneur, selon la justice qu'il se faisait fort de faire respecter, lui rendrait son royaume " puisqu'il annonçait qu'il venait redresser les torts" (34) et en guise de compensation,

(30).- suite.-:"... de sacar todas porque el cacique Atabalipa los había rogado que no se las sacasen diciendo que aquel era su padre el Cuzco; y por eso no osaron sacarle más."

(31)- Gómara, op. cit. chap.II4, P.21.

Zárate, op. cit. id. chap.3, P.477.

(32)- Garcilaso, op. cit. id.chap.31, P.84.

(33)- Gutiérrez de Santa Clara, op. cit. chap. 54, P.226, dit bien que:"...iendo pues los cuatro exploradores por su camino adelante, encontraron con Huascar (sic) inga, el cual mediante el intérprete que llevaban, habló con ellos..."

(34)- Garcilaso, op. cit. P.84.

Huascar se serait engagé à donner beaucoup plus d'or que son frère n'en avait promis: "... non seulement il remplirait d'or (et d'argent ajoute ingénument Garcilaso) jusqu'à la raie qui était marquée dans la grande pièce, mais qu'il la remplirait jusqu'au plafond, trois fois plus élevé, et quant à lui, il pourrait mieux accomplir ce que son frère avait promis, car il savait où se trouvaient tous les trésors de son père et de ses ancêtres"(35).

La rencontre des Espagnols et de Huascar est relatée par Gútierrez de Santa Clara, Gómara, Zárate, Garcilaso de la Vega. De son côté, Herrera dit que ce prince, après avoir appris la défaite d'Atahuallpa, se flatte ouvertement de donner aux étrangers, envoyés certainement par Viracocha -vue la victoire facile d'un si petit nombre d'hommes contre l'armée puissante de son frère ennemi- "...beaucoup plus encore qu'il n'en devait recevoir de lui" (35 b.).

D'une façon ou d'une autre, le roi de Quito fut tenu au courant des intentions de Huascar. D'autre part, on avisa Pizarro de l'arrivée prochaine à Cajamarca du fils légitime de Huaina Capac. Dans cette conjoncture, l'astucieux trujillano prouvera une fois de plus son habileté politique froidement objective, dépourvue de tout scrupule. Le texte de Estete (36), à l'insu même de son propre auteur, suggère clairement le procédé de Francisco Pizarro. Celui-ci fit en sorte qu'il poussât son prisonnier à se défaire de son frère, tout en ayant l'air de vouloir ~~de~~ tenir la main qu'il armait. Ainsi, fit-il d'une

(35)- Garcilaso, *ibid*: "... no solamente henchiría de oro (y plata) hasta la raya que estaba puesta en la sala, pero que la llenaría hasta lo alto del techo, que era tres tantos más, y que él podía cumplir mejor lo que decía que su hermano había prometido, porque sabía donde estaban todos los tesoros de su padre y de sus antepasados."

Zárate donne un autre détail intéressant; il dit: "... porque para cumplir Atabalipa lo que había prometido, le era forzoso deshacer la casa del Sol del Cuzco... por no tener otra parte donde hacerlo y él tenía en su poder todos los tesoros y joyas de su padre, con que fácilmente podía cumplir mucho más que aquello; en lo

.../...

pierre deux coups. Il se débarrassa d'un prince dont l'autorité s'étendait sur la majeure partie du Tawantinsuyu à l'exception du royaume de Quito, malgré ses défaites, et par la même occasion il aliéna tout à fait^à Atahualpa les Indiens légitimistes hésitants, gagnés presque à sa cause, et cela parce que depuis sa fameuse victoire, Pizarro passait pour un mystérieux justicier, divinisé sans doute aucun. Ce rôle allait prendre plus de force encore lorsqu'il châtia le tyran fratricide. Mais n'anticipons pas. Voici le texte de Miguel de Estete qui éclaire pour nous certains aspects psychologiques du conquistador du Pérou, insuffisamment éclairés jusqu'ici par les historiens: " Ayant appris que près de ces lieux venait Huascar son frère, ramené prisonnier de la ville du Cuzco, le Gouverneur dit à Atahualpa qu'il savait que son frère venait captif et qu'il avait été défait par ses guerriers: et qu'on lui avait dit que, lui-même, avait donné l'ordre de le tuer en quelque lieu où il serait trouvé; qu'en aucune façon il ne devait agir de la sorte, puisque c'était contraire au service de Dieu et de l'Empereur; qu'une fois arrivé (à Cajamarca) il ouvrirait une information sur eux deux pour connaître à qui appartenait la seigneurie du pays, qu'il leur rendrait justice et que l'on donnerait ordre afin de faire régner la paix et la concorde entre eux; ce qui ne dut pas être de son goût, parce qu'après cela, quelques jours plus tard, l'on apprit que son frère était mort et lui se disculpa en disant qu'il ne l'avait pas ordonné et que ceux qui en avaient charge l'avaient tué d'eux-mêmes; il en fut blâmé par le Gouverneur et le prédicateur..."

(35).- suite.- "... cual decía verdad, aunque los tenía todos enterrados en parte donde persona del mundo no lo sabía, ni después acá se ha podido hallar..."

(35b).- Herrera, op. cit. id. ibid. P.166: "... mucho más y más que se había recibir de él."

(36)- Miguel de Estete, Noticia del Perú, P.35-36: "Sabido por el Gobernador que cerca de allí venía el Huascar, su hermano (de Atahualpa), que se le traían preso de la ciudad del Cuzco, dijo a Atabalipa, que él

.../...

Si jusque là Atahualpa n'avait pas eu l'intention de faire disparaître son frère, il est hors de doute qu'il y pensa dès cet entretien avec le Gouverneur, car il n'avait pas intérêt à le voir défendre sa cause devant le chef chrétien, disposé à rendre, selon ses dires, une stricte justice à chacun d'eux, ~~en~~ ^{au} égard à leurs droits respectifs.

Il faut admettre la vraisemblance de la comédie de la douleur jouée peu de jours après par le roi de Quito, comédie destinée à étudier les réactions de Pizarro, qui l'incitèrent précisément à commettre son crime fratricide. Zárate a mis en évidence le comportement des deux principaux acteurs de ce jeu au dénouement tragique pour l'infortuné fils légitime de Huaina Capac, déjà bien malmené par le sort adverse (37).

(36).- suite.- "... sabía como su hermano venía preso y había sido desbaratado por su gente; y que le habían dicho que él había enviado a mandar, que dondequiera que le topasen en el camino, le matasen; que en ninguna manera él tal hiciese; porque de aquellas cosas Dios Nuestro Señor era deservido y que también lo sería el Emperador; que venido él, habría información de entambos, cuyo fuese el señorío de la tierra, y les administraría justicia y se daría orden de paz y concordia entre ellos; lo cual le debió hacer mal sabor, porque luego, de allí a pocos días vino nueva que su hermano era muerto y él se disculpó con decir que él no lo había mandado, y que los que lo traían a cargo lo habían hecho de suyo; lo cual le fue reprehendido por el gobernador y el predicador..."

(37)- Garcilaso reproduit intégralement le passage du texte de Zárate (op. cit. id. chap.6, P.478) dans ses Commentaires Royaux (id. chap.33, P.88): "Y así acordó de tentar el ánimo del gobernador para ver que sentiría sobre el caso; lo cual hizo con mucha industria, que un día finjió estar muy triste y llorando y sollozando, sin querer comer ni hablar con nadie; y aunque el gobernador le importunó mucho sobre la causa de su tristeza, se hizo de rogar en decirla, y en fin le vino a decir que le habían traído nueva que el capitán suyo, viéndole a él preso, había muerto a su hermano Guascar. Lo cual había sentido mucho, porque le tenía por hermano mayor, y aún por padre, y que, si le había hecho prender, no había sido con intención de hacerle ningun daño en su persona ni reino salvo para que le dejase en paz la provincia de Quito que su padre le había mandado dar después de haberla ganado y conquistado, y siendo cosa fuera de su señorío

Le jeu puéril d'Atahualpa dut amuser et réjouir à la fois Francisco Pizarro qui tenait dans ses mains habiles les ficelles de cette marionnette royale.

Huascar fut donc sacrifié. Peut-être se plaignit-il, comme le rapporte Herrera (38), de la cruauté de son

(37).- suite.-

" El gobernador le consoló que no tuviese pena, que la muerte era cosa natural y que poca ventaja se llevaban unos a otros, y que, cuando la tierra estuviese pacífica, él se informaría quienes habían sido en la muerte y los castigaría. Y como Atabalipa vió que el Marqués tomaba tan livianamente el negocio, deliberó de ejecutar su propósito. Y así envió mandar a los capitanes que traían preso a Guascar, que luego lo matasen."

D'après Juan de Santa Cruz Pachacuti Yamaf qui Salcamaygua: "Historia del Perú" in col. de libros y documentos... 2ème série, tome 9: Quizquiz tourmenta Huascar et ses proches parents. Ainsi, le souverain et sa mère Rava Ocllo furent insultés, battus; on les obligea à boire des urines et des herbes médicinales fort amères: " Al fin... les da de beber orines y en lugar de coca un poco de chillca o sus hojas." (P.231)

L'Indien Felipe Guaman Poma de Ayala, dans sa "Corónica y Buen Gobierno" op. cit. Ed. Portilla -2ème partie- publiée par Joaquín Cortiz: Instituto de Historia de la Universidad de México, P.149 (folio 389), dit qu'Atahualpa, après avoir fait arrêter son frère Huascar, lui fit subir d'ignobles avanies: "... le dio a comer maiz "chuño" (pourri), y por coca le dio hojas de chilca (herbe médicinale), y por llipta le dio suciedad de los hombres y estiércol de carnero majado, y por chicha orines de carnero, y por frazadas, esteras, y por mujer una piedra larga vestida como mujer. En el sitio llamado Andamarca le mataron los cañaris, chachapoyas cantando: 'pohuya, pohuya, inga, inga' y mataron todos los auquiconas y ñustas (príncipes y princesas), a las indias preñadas les abrían las barrigas (P.150). Todo se hizo por consumir y acabar al dicho Huascar inca, con toda su generación, para que no hubiese legítimos incas, porque había(n) preguntado los cristianos del legítimo rey inca y así lo mandó matar."

(38)- Herrera, op. cit. chap.2, P.167: "... quejábase del cruel hermano, pidiendo a Dios justicia, diciendo que confiaba en Dios que los cristianos en cuyo poder estaba le habían de vengar."

demie-frère. En tout état de cause, on lui infligea la mort la plus épouvantable qui fût, selon les croyances indiennes de l'ère incaïque: "... parce que, dit encore l'auteur des Décades, ces peuples considéraient les noyés et les brûlés vifs comme des êtres condamnés à une éternelle peine, et ceux qui reçoivent une sépulture, selon eux, allaient jouir d'un bonheur perpétuel; c'est pourquoi ils leur faisaient des sépultures pleines de pompe et de magnificence." (39)

(39)- Herrera, *op. cit. ibid.*: "... porque aquellas gentes tenían a los ahogados y quemados por condenados a eterna pena, y los que reciben sepultura juzgaban que iban a gozar de perpetuo bien, y por eso les hacían sepulturas con tanta pompa y magnificencia."

D'après Gutiérrez de Santa Clara, *op. cit.* chap. 54, n. 227, Huascar aurait annoncé la mort du tyran: "Yo espero... que él muera antes de mucho, que así me lo dijo el gran sacerdote del dios Pachacamac pues lo tienen preso los cristianos." ...

X.- Arrivée de Diego de Almagro à Cajamarca.- Départ
de Hernando Pizarro pour la Métropole.-

Herrera a noté d'une manière sommaire (1) que Diego d'Almagro était parti de Panama avec l'intention, d'après ses ennemis, de devancer Pizarro dans la conquête des terres méridionales du Tawantinsuyu (2). Or, l'auteur des Commentaires Royaux partage bien cet avis, puisqu'il ajoute, peu après, qu'Almagro, une fois au courant de la victoire de Cajamarca et surtout des richesses incroyables offertes en vue de l'élargissement du prince prisonnier des Espagnols: "...decida de changer de dessein et de se rendre là où se trouvait son victorieux compagnon; en effet, selon leurs conventions, la moitié des biens acquis lui revenait" (3). Sur ce dernier point, Garcilaso commet deux erreurs importantes. D'une part, l'exploit de Francisco Pizarro à Cajamarca devait avoir lieu deux mois et un jour après le départ d'Almagro de Panama. D'autre part, aux termes des capitulations, les trésors obtenus devaient être partagés équitablement entre les trois associés, puisque Hernando de Luque vivait encore à la date du 1er Octobre 1533, bien après la répartition des trésors (4).

(1)- Herrera, op. cit. ibid. chap. Ier, P. 165.

(2)- Herrera, op. cit. supra, note 21, chap. IX.

(3)- Garcilaso, op. cit. P. 90-91 : "...acordó mudar propósito de ir donde estaba el compañero victorioso, pues conforme a las capitulaciones dellos era suya la mitad de la ganancia."

(4)- Cf. infra: Lettre du Licencié Espinosa au Roi, écrite le 1er Octobre 1533. Cf. chap. XI.

M. Bataillon dans: "Le lien religieux des conquérants du Pérou" in "The hispanic and luso-brazilian councils", London 14-5-1956, dit que le licencié Espinosa, sans doute intéressé à l'entreprise du "Levante", fit intervenir le Conseil Municipal de Panama pour faire prêter serment à Almagro, afin de l'engager à rejoindre son associé et lui apporter secours en hommes, chevaux, armes et munitions. Et cet engagement revêtit un caractère solennel et officiel; il fut pris, en public, par serment prêté devant l'autel consacré, puis authentifié par acte établi en présence du notaire

Le départ d'Almagro du port de Panama eut lieu, en effet, à la date du 15 Septembre 1532 (5), c'est-à-dire deux bonnes semaines avant que Pizarro ne partît de San Miguel de Tangarara vers les Andes. Il avait fait embarquer cent cinquante-trois hommes et cinquante chevaux, des armes, des munitions, des vivres(6), non pas sur un seul navire comme le dit Garcilaso, mais sur trois. (7)

(4).- suite.- Castillo. Voir lettre du licencié Espinosa au roi, datée de Panama, 20 Octobre 1532, in "Col. de documentos inéditos para la Historia de Chile", de J.T.Medina, tome VI, Santiago de Chile 1895, P.52.

(5)- Elle n'est pas mentionnée par Garcilaso. Voir "Col. de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de América y Oceanía, sacados de los archivos del Reino y muy especialmente del de las Indias, tome 42, in "Carta a Su Majestad, del maestre-escuela de la catedral de Panamá, don Fernando de Luque electo obispo del Perú, datée du 20 Octobre 1532: " Partido el capitán (Almagro) con los navíos e gente de pie e de a caballo e otros bastimentos e aparejos necesarios para la población e pacificación de la tierra, como por otras letras se ha fecho relación a Vuestra Majestad, que fue a quince del mes de Setiembre pasado de este año, llegaron a esta ciudad de Panamá dos navíos que venían del Perú, los cuales trajeron nuevas de cómo el gobernador Francisco Pizarro había fecho e poblado un pueblo en la provincia veinti siete leguas adelante de Tumbez."

(6)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.159: "Eran tan grandes las diligencias de don Diego de Almagro a quien ya había llegado el título de Mariscal, y el mucho crédito que tenía que, aunque se hallaba enfermo en Panamá se dio tan buena maña que juntó ciento cincuenta y tres castellanos con cincuenta caballos y las armas que se podía haber, en una nave de dos gabias que había labrado, y en las de Hernando Ponce que habían vuelto del Perú (ici Herrera se trompe assurément, puisque d'après la lettre de Hernando de Luque les deux navires, venus du Pérou, arrivèrent après le départ du "Mariscal") salió de Panamá llevando consigo al famoso piloto Bartolomé Ruiz."

(7)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. chap.10, P.65: " Veinte días eran pasados del mes de diciembre del año que es dicho, cuando llegaron a aquel pueblo de Caxamalca ciertos indios mensajeros del pueblo de San Miguel, con cartas en que hacían

.../...

Almagro dépêcha un navire, sans doute piloté par le fameux Bartolomé Ruiz, vers le sud. Celui-ci connaissait bien la côte; il s'arrêta à Tumbes où il apprit par le curaca de la ville que des Espagnols s'étaient établis plus au sud, sur les berges du río Chira à quelques lieues de la mer, dans la localité de Tangarara. Bartolomé Ruiz apprit également ce qui s'était passé à Cajamarca. Sans plus attendre, il reprit le chemin inverse et retrouva la flotille d'Almagro à Puerto Viejo, après avoir doublé le cap de San Lorenzo. C'est donc à Puerto Viejo que le "Mariscal" fut mis au courant des heureux événements; c'est là aussi qu'il apprit la félonie de son majordome et secrétaire Rodrigo Pérez. Sans attendre, il fit le procès du coupable; celui-ci confessa sa faute et sitôt après, il le fit pendre à la vergue d'un navire (8). Hernando Pizarro, porteur du quint royal, peu après son arrivée en Espagne, ne tarda pas à accabler Almagro. Il fit présenter une plainte par Maria González, épouse de Rodrigo Pérez et il n'hésita pas à déformer la vérité des faits en accusant son ennemi d'avoir voulu fomenter des troubles pour s'emparer de Puerto

(7).- suite.- "... saber al gobernador como habían arribado a la costa, a un puerto que se dice Cancebí, junto a Coaque, seis navíos en que venían ciento cincuenta españoles y ochenta y cuatro caballos. Los tres navíos mayores de ellos ibán de Panamá con el capitán Diego de Almagro, y con los ciento e veinte hombres de los que es dicho; e las otras tres carabelas iban de Nicaragua con treinta hombres; e que venían a aquella tierra con voluntad de servir en ella."

(8)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.162: "... le hizo proceso y tomada su confesión y averiguando el caso le hizo ahorcar y no pareció mal ese castigo, respeto de la integridad y fe que debe tener un secretario."

Viejo, situé dans la partie nord du territoire de son frère (9).

Il y a lieu de noter en passant la perfidie de Hernando Pizarro qui met en évidence non pas que Diego d'Almagro avait l'intention de conquérir des régions situées au-delà de celles qui furent concédées à son frère, mais de gagner les soldats du Gouverneur afin de s'emparer d'une contrée attribuée à ce dernier en l'occurrence Puerto Viejo et ses environs, assez deshéritée dans l'ensemble. Ainsi, l'attention du Conseil des Indes n'était pas attirée sur les provinces se trouvant hors des limites déterminées dans les Capitulations de Juillet 1529, et que le Gouverneur s'était déjà octroyées, en envoyant la mission à caractère ~~semi~~-officiel des quatre Espagnols au Cuzco. De

(9)- Cf. Col. de documentos inéditos, tome 4, P.99 in "Declaración de Hernando Pizarro sobre una muerte de justicia mandada ejecutar por Diego de Almagro" faite à Tolède le 3 Mars 1534: "Fue preguntado a Hernando Pizarro si sabe o oyó qué fue la causa por que así lo ahorcó, e dijo: que este testigo oyó decir a muchas personas que dicho Diego de Almagro, en la ciudad de Panamá, había tenido con el dicho Rodrigo Pérez, que era su mayordomo y secretario, y que el dicho Rodrigo había escrito al gobernador Francisco Pizarro y a este testigo avisándoles que el dicho Diego de Almagro hacía una hacienda a propósito de ir a poblar en la provincia de Puerto Viejo, que es en la gobernación del dicho Francisco Pizarro e que habían escrito al dicho Diego de Almagro algunas personas de las que estaban con el dicho Francisco Pizarro, que poblando allí ellos, amotinaría la mayor parte de la gente que estaba con el dicho Francisco Pizarro e se irían a él; e que... estando el dicho don Diego de Almagro en la provincia de Puerto Viejo, oyó decir este testigo que había sido avisado el dicho Diego de Almagro en cómo el dicho Rodrigo Pérez había escrito lo susodicho; y que por esta causa oyó decir este testigo que lo había ahorcado... e dijo... que no sabe que el dicho Diego de Almagro hubiese hecho proceso contra el dicho Rodrigo Pérez, e preguntado, si le había oído e si tenía jurisdicción para hacer justicia del, dijo: que este testigo oyó decir que no se hizo proceso contra él, ni le oyó más de que le dijo que se confesase e que había respondido que no tenía hecho porqué lo matase ni tenía necesidad de confesar; y que sabe que el gobernador Francisco Pizarro no tenía el dicho Diego de Almagro jurisdicción, que de Su Majestad no lo sabe."

plus, Hernando Pizarro insista sur le crime commis par Almagro qui, dit-il, fit exécuter hâtivement le coupable, sans lui permettre de se confesser, dans un territoire où il n'avait nulle autorisation d'exercer sa juridiction, ni du Gouverneur, ni des souverains castillans (IO).

Il est vraisemblable qu'avant son départ de Panamá, Almagro abrita le secret dessein de secouer la tutelle de son associé et de découvrir des terres pour son propre compte, mais, bien entendu " ... une fois dépassées les limites du gouvernement de don Francisco" (II). Les fabuleux trésors accumulés depuis la victoire de Cajamarca, qu'il ne pouvait même pas imaginer, stimulèrent aussi sa convoitise. Et Almagro fut encore plus alléché quand, à San Miguel de Tanagera, il trouva deux envoyés de Pizarro: Diego d'Agüero et Pedro Sancho le chroniqueur, qui l'incitèrent à prendre, sans tarder, la route de Cajamarca " ... afin que tous puissent prendre part à l'heureux événement..." (I2)

(IO)- C'est sans doute pour ne pas tenir le prestige de Francisco Pizarro que M. Ballesterós Gai-brois dit que celui-ci dénonça lui-même à son vieux compagnon le vil procédé de Rodrigo Pérez. Et ce faisant, selon nous, il obtient précisément le résultat inverse. Voici ce qu'il écrit (op. cit. chap.6.P.61) " Pizarro envía a Diego de Agüero y Pedro Sancho a entrevistarse con el Mariscal y saber de sus intenciones, no ocultándole a éste las informaciones recibidas y el origen de ellas."

(II)- Zárate, op. cit. id. chap.7, P.479:"... pasados los límites de la gobernación de don Francisco."

(I2)- Herrera, op. cit. ibid. P.162 : " ... para que todos participasen de la buena dicha."

Par ailleurs, le Gouverneur qui pouvait craindre de se heurter au mauvais vouloir de son associé, fit d'habiles propositions à certains compagnons de ce dernier, dans le but délibéré, de les lui aliéner et se les attacher : "... leur faisant beaucoup de promesses..." (I3). Mais Almagro n'abritait aucune intention hostile et il partit de San Miguel en compagnie des fonctionnaires royaux, "oficiales reales", restés là depuis le départ de Pizarro vers Cajamarca.

Avant d'atteindre cette ville, Almagro fut salué par son vieil associé qui alla à sa rencontre en compagnie de ses principaux capitaines. Il y eut de part et d'autre de grandes démonstrations d'affectueuse amitié (I4). Or, Hernando Pizarro qui était revenu de Pachacamac depuis peu (I5) et avait accompagné son frère eut une attitude très réservée et froide; il n'adressa même pas la parole au nouvel arrivé. Francisco Pizarro l'en blâma, une fois rentré chez lui, et il le fit revenir à de meilleurs sentiments puisqu'il accepta d'aller faire amende honorable auprès d'Almagro (I6).

Ce dernier, venu à Cajamarca le 14 Avril 1533, arrivait presque, jour pour jour, cinq mois après la capture de l'inca. Les fonctionnaires royaux qui étaient restés à San Miguel et les soldats de la flotte commandée par Almagro et Godoy n'avaient aucun droit, en principe, aux trésors incaïques. On le leur fit entendre sans tarder, ce qui dut provoquer en eux

(I3)- Herrera, op. cit. ibid: "... haciéndoles muchos ofrecimientos..."

(I4)- Herrera, op. cit. id. P.71: "... le salió al encuentro el gobernador y ambos amigos y viejos compañeros se recibieron con grandes demostraciones de amor."

(I5)- cf. note supra, chap.IX.

(I6)- Herrera, op. cit. id. chap.2, P.174: "... no podía (Hernando Pizarro) sufrir que nadie tuviese igualdad con su hermano, porque saliéndoles todos a recibir no le habló de que pesó mucho al gobernador y se lo reprendió y muchos fueron luego a la posada del mariscal a donde se excusó mucho Hernando Pizarro del desuido que había tenido con él..."

des sentiments de jalousie et exacerber leur cupidité. Ils jouèrent vraisemblablement un rôle, comme nous le verrons bientôt, dans la condamnation à mort du souverain prisonnier. Quoi qu'il en soit, si comme le dit W. Prescott, les chroniqueurs et les historiens se taisaient sur la part du butin revenant à Almagro, nous pouvons, pour notre part, dire qu'il n'aurait pas dû être lésé, en principe, par son associé qui lui promit la moitié du butin revenant à la société tripartite, dans jamais remplir son engagement. En tout cas, cet historien commet une erreur quand il affirme que Hernando de Luque était passé de vie à trépas avant le départ d'Almagro de Panamá (17).

Ces deux points apparaissent clairement dans une lettre du licencié Espinosa à Charles Quint, datée du 1er Octobre 1533. En voici le passage le plus intéressant: "Le père Hernando de Luque, Evêque élu et Protecteur des provinces du Pérou écrit, je crois à votre Majesté; il se plaint de Francisco Pizarro et du capitaine Diego d'Almagro, son compagnon, disant qu'ils ne lui ont pas versé ^{ni ne veulent lui verser} le tiers de ce qui a été acquis dans cette affaire du Pérou; en vérité le bon droit est bien de son côté et jusqu'à présent je l'ai empêché de porter l'affaire en justice, vu que toute discorde entre eux avant la résolution complète de cette affaire serait très préjudiciable et gênerait tout, alors qu'il y a de quoi à présent et que tout

(17)- W.H.Precott, op. cit. id. chap.7, p.285-286: "Nothing is said, in the partition, of Almagro himself, who, by the terms of the original contract, might claim an equal share of the spoil with his associate. As little notice is taken of Luque, the remaining partner. Luque himself was, indeed, no longer to be benefited by worldly treasure. He had died a short time before Almagro's departure from Panama; too soon to learn the full success of the enterprise, which, but for his exertions, must have failed; too soon to become acquainted, with the achievements and the crimes of Pizarro."

réussit si bien. Loué soit Notre Seigneur pour tant de prospérité, mais l'Evêque élu est tellement vieux et tellement pauvre qu'il serait juste qu'il perçoive ce qui lui revient; il suffira pour ce faire que Votre Majesté donne ordre au Gouverneur et au capitaine, autrement ils ne céderont rien si Votre Majesté ne le leur ordonne." (18)

(18)- Col. de documentos inéditos, op. cit. tome 42, P.88-89: "El padre Hernando de Luque, Electo obispo e Protector de las provincias del Perú, creo escribe a Vuestra Majestad, quejándose de Francisco Pizarro e del capitán Diego de Almagro su compañero, diciendo que no le han acudido ni quieren acudir en su tercia parte de lo que se ha habido en esta negociación del Perú; en verdad que él tiene harta razón e fasta agora yo le he detenido que no pusiese el negocio a la justicia, porque cualquier discordia entre ellos antes que esta negociación hobiese del'eto (sic) que se ha habido, fuera muy dañoso e dar estorbo a todo, agora que hay sobre que, e es toda cosa en términos, loado Nuestro Señor de tanta prosperidad e el electo tan al cabo así de vejez como de extremada pobreza será bien que él cobre lo suyo e para lo que bastará que Vuestra Majestad lo envíe a mandar al gobernador e capitán porque ellos no cederán en cosa de que Vuestra Majestad les mandare."

Miguel Maticorena Estrada, dans sa communication de l'après-midi du 4 Novembre 1965, parue dans les " Cahiers du Monde Hispanique et Luso-Brésilien, Caravelle, op. cit., écrit au sujet du contrat du 10 Mars 1526 : " Bien que nous penchions davantage pour admettre un point de vue négatif, nous croyons qu'il manque encore l'appui de documents indispensables pour repousser l'existence de l'écriture de 1526". ("Aunque nos inclinamos más hacia el punto de vista negativo, creemos que aún falta el apoyo documental indispensable para rechazar la escritura del 26.")

Nous avons déjà vu (Cf. supra, chap.3, note 16 bis) que l'association quatripartite fut établie par un contrat secret, le 20 mai 1524. A fortiori, le contrat du 10 Mars, basé sur le troc ("rescate") ramené par Diego d'Almagro de la zone du rio San Juan, et non sur des possibilités hasardeuses, devait, vu l'importance de la deuxième expédition, s'appuyer sur un instrument en bonne et due forme. Manuel Maticorena admet que "l'absence d'un acte notarié en 1526, pour une compagnie comme celle du "Levante" est déjà en soi particulièrement suspecte..." (" aunque la ausencia de escrituras notariales en una compañía como la del Levante (en 1526) ya de por sí es suma ente sospechosa..." op. cit. 1.72.

Notre argumentation sur l'existence dudit contrat se base essentiellement sur cette lettre du licencié Gaspar de Espinosa à Charles Quint, en date du 1er Octobre 1533. Comment ce magistrat aurait-il mentionné le désir de Hernando de Luque d'avoir recours à la justice royale si l'acte du 10 Mars 1526 n'avait pas existé, comme l'admettent Bertrand Lee (Cf: "El descubrimiento del Perú y el maestrescuela Hernando de Luque"), et après lui M. Bataillon (Cf: "Le lien religieux des conquérants du Pérou", op. cit. P.13-14)?

Le fait que ledit acte ne figure pas dans les chroniques primitives du XVIème siècle ne nous surprend nullement. Il suffit de lire attentivement le début de la "Verdadera Relación" de Francisco de Jerez pour noter que Hernando de Luque n'y est point mentionné, (Cf. B.A.E. tome 26, P.321-322) pour aucune des trois expéditions. Et ceci, comme nous l'avons déjà dit et nous le répèterons encore, parce que Francisco Pizarro voulait, avant tout, marquer officiellement qu'il était le principal artisan, sinon le seul, de l'entreprise du "Levante".

Si Francisco de Jerez ne souffle mot de l'apport financier de Luque, comment veut-on que d'autres chroniqueurs officiels, acquis à Pizarro, tels Pedro Sancho et Diego de Trujillo aient agi autrement?

La lettre à Charles Quint de Hernando de Luque, adressée le 20 Octobre 1533, ne fait que confirmer d'ailleurs celle de son ami le licencié Gaspar de Espinosa. Elle nous fournit cependant un détail qui ne saurait passer inaperçu. L'évêque élu de Tumbez dit bien que les fonds avancés constituaient une somme lui appartenant à lui et à quelques uns de ses amis. "No nos ha quedado cosa nuestra ni de nuestros amigos." L'astucieux Gaspar de Espinosa, profitant de l'état de déficience physique et probablement mentale du vieux Luque, presque "in articulo mortis", fit établir un testament (13 Décembre 1533) qui l'avantageait puisqu'il fut institué "exécuteur testamentaire" ("albacea"). De là à faire bénéficier son fils Juan de l'héritage de Luque, il n'y avait qu'un pas, et il le franchit.

L'acte du 6 Août 1531 auquel on fait souvent allusion, nous semble apocryphe. Luque ne pouvait affirmer: "que le tiers des bénéfices de la compagnie universelle revenait à monsieur le licencié Espinosa ... et qu'ayant pris part à la compagnie desdits royaumes et terres du Pérou, puis (en conséquence) à tous les avantages et rentes que lesdits gouverneurs: don Francisco Pizarro et Diego d'Almagro doivent m'attribuer (sic), afin que vous, ledit licencié Gaspar de Espinosa, les obteniez et les perceviez... et je vous fait cession de tout cela... comme d'une chose vous appartenant." (Cf: Maticorena Estrada, op. cit. P.59) et cela pour plusieurs raisons. D'abord lui-

même avait dû verser une partie des fonds nécessaires, puisqu'il disposait de biens propres, étant seigneur de l'île de la Taboga et d'autres encomiendas au Darien. Et il affirmait, en outre, dans sa lettre précitée au roi, que 'des amis' l'avaient aidé financièrement. Parmi eux, Gaspar de Espinosa, et peut-être aussi Nicolás de Ribera, Bartolomé Ruiz... sans compter la cathédrale de Nuestra Señora de La Asunción de Panama. Fray Tomas de Berlanga n'avait-il pas dit, en termes assez clairs, "... que l'avance faite par le Protecteur Général des Indiens provenait sans doute des rentes de l'évêché de Panama? Mais Berlanga se montre, à notre sens, un peu trop passionné, quand il affirme que Luque "... n'avait pas en 1526 de biens propres et qu'il entra dans l'association grâce aux rentes dudit évêché." (" Sin tener otros bienes algunos de su patrimonio y que con lo que hubo de la renta del obispado (el difunto Luque) dice que tomó compañía con los gobernadores don Francisco Pizarro y Diego de Almagro, para descubrir la provincia del Perú.") (lettre de l'évêque de Panama, fray Tomás de Berlanga, à l'impératrice Isabelle: Panamá, 5 Avril 1537). Berlanga nous a paru assez passionné pour altérer la vérité, tout en étant de bonne foi. (Cf. infra chap. XVI, note 9, à propos de l'étendue du territoire que s'octroyait, selon lui, le Gouverneur de la Nouvelle Castille.)

L'acte du 20 Octobre 1535 par lequel Francisco Pizarro affirme l'inexistence de tout contrat écrit avec Hernando de Luque, semble, malgré les apparences, valider notre point de vue. Il y est dit: "Le fils d'Espinosa et Pizarro déclarent, qu'entre ce dernier et Luque, il n'existe ni instrument public ni acte quelconque, tant pour ce qui est de l'établissement d'un contrat de ladite compagnie du "Levante" que des dépenses engagées et des intérêts qui en découlent." (" no existe carta ni escritura alguna, así en la contratación principal de la dicha compañía (del Levante) como en los gastos e intereses.") Selon nous, cette prise de position du Gouverneur de la Nouvelle Castille s'expliquerait par le fait même qu'il ne voulait pas déboursier ce qui aurait dû revenir à l'évêque de Pumbez (décédé après la prise du Cuzco : 15 Novembre 1533), soit le tiers du butin de Cajamarca, du Cuzco... Sa dénégation pouvait faire taire et fray Tomás de Berlanga qui se trouvait précisément à Lima à l'époque - puisqu'il y resta du 24 Juin 1535 jusqu'au 1er Janvier 1536 - (Cf. Chap. XVI, note 10) et faire admettre son iniquité par le Conseil des Indes et l'empereur. De là, cette précision apportée quant à l'attitude de Luque, après 1526: "... algunas veces contradijo y deshizo la dicha compañía que así teníamos." ("un certain nombre de fois il manifesta de l'opposition et même il dénonça la compagnie que nous avions constituée.") De là aussi l'attribution, non pas de

20.000 pesos, mais de 13.000 seulement à Juan de Espinosa, afin de prouver qu'il n'y avait pas eu d'engagement de sa part avec Luque, pour l'institution d'une "société universelle" d'une part, et pour faire taire, d'autre part, le fils du licencié Gaspar, bien content de tirer au moins cette somme qui pouvait représenter au plus la mise de fonds de 1526, par son père.

Si l'existence du contrat du 10 Mars 1526 avait été prouvée, la part de l'ex-official de la Cathédrale de Panama -et elle devait avoir une importance ~~extraordinaire~~ pouvait tomber dans le lot dit "biens des défunts" ("bienes de difuntos"). Et alors, elle serait revenue partie à la Couronne, partie à l'évêché de Panama, mais non pas au Gouverneur de la Nouvelle Castille.

Il est curieux de noter que l'année 1535 marque l'établissement de deux actes: le premier passé entre Francisco Pizarro et l'Adelantado Diego d'Almagro qui reconduisait la compagnie, cette fois bipartite; le second, quelques/mois après, entre le même Pizarro et Juan de Espinosa. Et ceci alors que fray Tomás de Berlanga, mandé expressément par Charles Quint. était venu afin de mettre bon ordre aux affaires du Pérou et qu'il se trouvait à Lima, lui aussi.

Cette lettre prouverait que les deux compères se mirent d'accord pour partager le butin revenant à l'association, en deux parts égales, sans tenir compte du malheureux Luque qui, n'intervenant pas d'une manière active dans l'entreprise, dut avancer une plus grande quantité de fonds que ses deux compagnons. La lettre que le vieux professeur de théologie de la cathédrale de Panama écrivit à Charles Quint, annoncée par le licencié Espinosa, est datée du 20 Octobre 1533; elle est particulièrement émouvante et Luque dit uniment au souverain: "... mon indigence et ma pauvreté sont si notables, vu les grandes et excessives dépenses qui ont été engagées pour la découverte, la pacification et le peuplement des terres du Pérou, qu'il ne nous est rien resté de nos biens et de ceux de nos amis" (I8b). Aussi demanda-t-il, instamment, que lui soient payés les émoluments attachés à sa charge de "Protecteur des Indiens" ("Protector de los Indios"). Cette situation pitoyable de Luque ne plaide ni en faveur de Francisco Pizarro ni en faveur de Diego d'Almagro, qui fut berné lui aussi par l'astucieux Gouverneur, comme nous le verrons par la suite.

o

o

o

Les renseignements fournis par Garcilaso sur le montant des parts revenant au Gouverneur et à ses soldats: cavaliers et fantassins (I9) sont erronés

(I8b)- Carta a Su Majestad del Maestre-es-cuela de la catedral de Panamá a Fernando de Luque, Electo obispo del Perú, dando gracias por su presentación para aquel obispado, e esponiendo las causas porqué no pasó al Perú con Almagro." Panamá, Octubre 20 de 1532. (Archivo de Indias, Patronato -Est.2º, caj2º, Legajo 2) Voir Colección de documentos inéditos op. cit. tome XLII, P.66-67: "... mi necesidad y pobreza es tanta por haber sido tan grandes y largos los gastos que se han fecho en el descubrimiento, pacificación y población de la tierra del Perú, que no nos ha quedado cosa nuestra ni de nuestros amigos."

parce qu'excessifs; chez lui, ils sont plus que doublés. Muñoz (20) indique les valeurs exactes mentionnées par Pedro Sancho qui fit office de "teniente de escribano". Francisco Pizarro reçut 57.220 pesos d'or et 2.350 marcos d'argent, et il s'octroya le "duho" ou siège d'or de la litière d'Atahualpa, appelé "Ticina del Escaño" (21), évalué à 25.000 pesos. Il devait partager cette somme incroyable avec son seul coassocié présent, Diego d'Almagro; en oubliant volontairement Luque, puis le "Mariscal", Francisco Pizarro s'attribua ce qu'il jugeait lui revenir, puisque seul, il avait capturé le souverain inca.

o

o

o

C'est après le 17 Juin 1533, jour où Pizarro demanda l'assistance de Dieu pour: "... respecter le droit de chacun", dans la répartition des trésors péruviens (22) que le départ de Hernando Pizarro pour la métropole fut décidé(23). Diverses raisons motivaient le voyage du frère du Gouverneur. En premier lieu, il fallait qu'un personnage de qualité allât remettre au roi le quint qui lui revenait des biens acquis par les conquistadors; il s'élevait d'après

(19)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.38.

(20)- Muñoz: "Colección" tome 42, P.65-66.

(21)- Herrera, op. cit. id. chap.3, P.170.

(22)- Herrera, op. cit. id. ibid.

(23)- M. Pierre Chaunu: "L'Amérique et les Amériques" P.83, mentionne le montant de la rançon d'Atahualpa et sa valeur relative à la production européenne. "La rançon de Atahualpa, écrit-il, 971.125 pesos d'or et 40.860 marcs d'argent en deux mois, soit l'équivalent prestigieux d'un demi-siècle de la production européenne."

Hernando Pizarro lui-même (24) à " cent mille castellanos d'or et cent mille marcs d'argent; figurés par des cruches et des vases et des personnages (sic) remarquables"(25). A cela venait s'ajouter le "servicio" prélevé sur le butin, destiné en principe à aider Charles-Quint dans ses entreprises guerrières, toujours très coûteuses, mais surtout à attirer les faveurs royales sur la personne du Gouverneur qui ne manqua pas entre autres choses, de demander au roi de vouloir bien étendre plus au sud les limites de son territoire péruvien, fixées par les capitulations de 1529 (26). Almagro formulait précisément une demande analogue à celle de son associé; il suppliait le roi de " lui donner le gouvernement du pays situé au-delà de celui de don Francisco Pizarro, et le titre d'Adelantade" (27). Pour la faire aboutir, il confia son pouvoir à Hernando Pizarro et, le sachant particulièrement vénal, il lui promit, en cas de succès, plus de vingt-mille ducats. Néanmoins, comme il se défiait à juste titre, de son mandataire, il donna par ailleurs un autre pouvoir à deux amis fidèles: Cristóbal

(24)- Colección de documentos inéditos: lettre au roi, de Sanlúcar de Barrameda, datée du 14 Janvier 1534, tome 42, P.97.

(25)- "cien mil castellanos de oro e cien mil marcos de plata; vienen a cántaros e ollas e otras personas (sic) que son de ver."

Jerez, op. cit. P.346, apporte quelques précisions intéressantes sur les vases d'or et d'argent rapportés par le frère du Gouverneur: "Allende de la sobredicha cantidad trujo esta nao para su majestad treinta y ocho vasijas de oro y cuarenta y ocho de plata, entre las cuales había una águila de plata que cabían en su cuerpo dos cántaros de agua, y dos ollas grandes, una de oro y otra de plata, que en cada una cabrá una vaca despedazada; y dos costales de oro, que cabrá en cada uno dos hanegas de trigo, y un ídolo de oro de tamaño de un niño de cuatro años, y dos atambores pequeños. Las otras vasijas eran cántaros de oro y plata, que en cada uno cabrán dos arrobas y más. Item en esta nao trujeron, de pasajeros, veinte y cuatro de plata y cuatro de oro."

de Mena et Juan de Soto "... pourque, au cas où Pizarro ne mènerait pas bien ses affaires, eux y pourvoient" (28). L'on sait de quelle façon Hernando Pizarro voulut arranger les affaires de son mandant. (29)

Il n'est pas dit non plus que le Gouverneur ait voulu se défaire, au moins pour un certain temps, de son zélé frère qui s'entendait admirablement à semer la zizanie là où il se trouvait. La lettre de Hernando de Luque au roi, datée du 20 Octobre 1532, nous éclaire bien à ce sujet (30).

(26)- Herrera, op. cit. id. chap.4, P. 180.181 : "... le suplicase al Rey le aumentase los límites de su gobernación y le pidiera otras mercedes."

(27)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.181: "... darle en gobierno la tierra más adelante de la que tenía don Francisco Pizarro, con título de Adelantado."

(28)- Herrera, ibid: "... para que en caso de que Pizarro no hiciese bien sus negocios, ellos los ayudasen".

(29)- Herrera, ibid. et note supra.

(30)- Cf. Colección de documentos inéditos, tome 42, P.65-66: "... tiénese por cierto así de los que vienen como de todos los que de allá lo escriben que Hernando Pizarro, hermano del gobernador, es causa de toda la discordia, porque le va a la mano al gobernador a que no se faga más de la voluntad de Hernando Pizarro; así mesmo le va a la mano a los oficiales e a otras personas de mucho bien y experiencia de los conquistadores; desta causa están muchos descontentos e desasosegados, e se presume que si no se remedia, que algún día habrá/escándalos que por ventura ha habido en otras tierras que nuevamente se han poblado; e tiénese por muy cierta opinión entre todos los vecinos desta ciudad que sienten la cosa, que mientras Hernando Pizarro estuviere en la tierra, que jamás podrán tener paz ni conformidad, ni fazerse cosa que convenga al bien y pacificación e población de la tierra, porque de continuo ha de haber pasiones; residendo el dicho Hernando Pizarro no se espera jamás que se pueda facer cosa buena, e saliendo de entre ellos tenga Va majestad por cierto que tendrán toda la paz e concordia que cualesquier hermanos de padre e madre tuvieron; e esta opinión es de cuantos residen en este reino; e porque con mejor voluntad se haga, el gobernador Pizarro o el capitán Diego de Almagro con otras personas de bien, hidalgos, le manden ayudar a Hernando Pizarro con dos mil pesos de buen oro, para con que se vaya a Castilla a reposar
.../...

(20).- suite.- "... e los deje en su quietud
e paz que siempre todos de diez y ocho años a esta
parte han tenido.

XI.- La mort d'Atahualpa.

Nous avons donné notre sentiment (I) au sujet du rachat d'Atahualpa. Sa promesse, au dire de Herrera, fut largement remplie après le retour des envoyés de Francisco Pizarro au Cuzco. Aussi le souverain indien demanda-t-il qu'on le relâchât (2), mais le temps passait et le Gouverneur fit la sourde oreille, ceux qui s'aperçurent de l'abattement dans lequel tombait l'inca, firent part de son état moral à leur chef, mais celui-ci dissimulait sa pensée et répondait "qu'il y songeait" : " que iba mirando en ello." (3). En fait, il se demandait comment il pourrait se défaire de son royal otage, sans supporter lui-même tout le poids d'une pareille décision.

Garcilaso, qui tout au long de la deuxième partie des Commentaires Royaux ne manque pas de manifester des sentiments pro-pizarristes, d'une manière plus ou moins évidente, n'a pas pensé un seul instant que Francisco Pizarro ait pu jouer le rôle principal dans la condamnation du fils bâtard de Huaina Capac. Il en fait retomber la responsabilité sur Almagro et ses partisans et surtout sur l'interprète Felipillo; il admet également l'influence d'une circonstance particulière: le retour des Espagnols mandés au Cuzco. Nous allons voir que ces causes qui lui semblent essentielles ne jouèrent en fait, dans l'ensemble, qu'un rôle secondaire.

(I)- Cf. supra, chap.8

(2)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.3, P.174

(3)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.4, P.179

Pour des raisons politiques qui s'imposèrent à lui, le grand artisan, à nos yeux, de la condamnation d'Atahualpa, et partant le principal responsable de sa mort, n'est autre que le Gouverneur lui-même. Mais avant de le prouver, voyons ce que nous dit l'auteur des Commentaires Royaux à ce propos.

Il est bien évident que l'incroyable butin de guerre et les nombreuses charges d'or et d'argent qui affluèrent et continuaient d'affluer à Cajamarca, après l'arrivée d'Almagro, de Godoy, de leurs hommes et des fonctionnaires royaux partis de San Miguel de Tangarara, leur fit espérer à tous qu'ils en recevraient une part non négligeable. Or, ils furent détrompés, sans tarder, par ceux qui, à bon droit, prétendaient les mériter exclusivement, pour avoir encouru de réels dangers avant et pendant l'attaque de Cajamarca. " En peu de temps, les hommes de don Francisco détrompèrent les soldats de don Diego; ils disaient que dès lors qu'ils ne s'étaient pas trouvés présents à l'arrestation de ce Roi, ils ne devaient avoir aucune part à ce qui avait été recueilli, ni à ce que l'on grouperait afin d'atteindre la raië qu'Atahualpa avait marquée et promis de remplir jusqu'à son rachat " (4). Cette affirmation doit cerner la réalité de près, mais Garcilaso s'en éloigne, selon nous, quand il nous fait connaître le doute des Almagristes sur l'accomplissement de la promesse dudit roi. Aussi, d'après lui, furent-ils les premiers à proposer que l'on tuât l'inca "... afin qu'ils eussent leur part de ce que l'on gagnerait dorénavant" (5). La chose est d'ailleurs tout à fait vraisemblable.

(4)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap. 36, P.91: " En breve tiempo los de don Francisco desengañaron a los soldados de don Diego, diciendo que pues no se habían hallado en la prisión de aquel Rey, no habían de haber parte alguna de lo que hasta allí se había recogido, ni de lo más que se juntase hasta cumplir y llenar la raya que Atahualpa había señalado y prometido enbchir hasta su rescate."

Une autre raison importante, et qui en quelque sorte rejoint la précédente, provint du retour de Pedro Moguer et de ses compagnons de leur mission au Cuzco. Ils rapportèrent un riche butin et la vision également, selon Garcilaso, de monuments tapissés d'or et d'argent, ce qui ne doit pas être tout à fait exact, puisque l'on s'arrangeât pour ne pas laisser ces impénitents sacrilèges pénétrer dans tous les lieux sacrés de la métropole incaïque, mais on les renvoya, dès que possible, vers Cajamarca (6). Quand ils parvinrent au campement espagnol, leurs récits ne firent qu'enflammer l'imagination enfiévrée des Almagristes, des fonctionnaires royaux, et aiguillonna au maximum leur convoitise.

Gómara et Zárate n'ont pas manqué de mettre en évidence le rôle perfide joué par Felipillo dans la condamnation d'Atahualpa. Sur ce point, Garcilaso n'hésite pas à suivre ces deux historiens et, dans son ouvrage, il cite intégralement le chapitre II8 de la "Historia general de las Indias" (7), faisant ainsi sienne la thèse qui accable le jeune interprète. Il faut reproduire ici le passage qui en donne l'essentiel: " Il ouvrit (Pizarro) un procès (contre Atahualpa) au sujet de la mort de Guascar, roi de ces provinces et on lui prouva également qu'il tentait de tuer les Espagnols. Mais cela ce fut l'oeuvre de ^{mauvaise} ~~ré-~~lipillo qui affirmait les déclarations des Indiens qu'il prenait pour témoins, à sa convenance, et pas un seul Espagnol n'y prenait garde et n'y entendait rien " (8).

(5)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid: "... para que ellos hubiesen su parte de lo que de allí adelante se ganase."

(6)- Cf. supra, chap.9.

(7)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid.

(8)- Gómara, op. cit. chap.II8, P.28: " Hízole (Pizarro a Atahualpa) proceso sobre la muerte de
.../...

En somme, Felipillo s'était épris de l'une des femmes de l'inca avec laquelle il entretenait des relations coupables, tenues, d'après les lois incaïques pour crime de lèse-majesté. Et c'est pour jouir, en toute quiétude, de ces amours blâmables qu'il n'hésita pas à charger son seigneur.

Ainsi, l'interprète poecho d'une part, les Almagristes et les fonctionnaires royaux qui avaient intérêt à voir poursuivre la conquête du pays jusqu'à la riche capitale du Tawantinsuyu, d'autre part, furent ceux qui accablèrent le plus le malheureux Atahualpa.

Jerez qui manifestement cherche à disculper le Gouverneur affirme avec une assurance qui ne saurait nous égarer, qu'un cacique de Cajamarca vint prévenir Pizarro que le général Rumiñahui était prêt, à la nuit tombée, à fondre sur le campement espagnol: " Il viendra dans la nuit et il attaquera le campement; il mettra le feu partout, et le premier qu'ils s'efforceront de tuer ce sera toi, et ils tireront de prison leur seigneur Atahualpa" (9). Et Rumiñahui, ajoute encore l'auteur de la "Conquista del Perú", est à la tête de deux cent mille quiteños et trente mille cannibales, "trente mille cannibales qui mangent de la chair humaine".(9). Pareille menace pouvait faire trembler d'effroi les soldats espagnols les plus vaillants et les plus aguerris, puisqu'ils risquaient fort d'être dévorés sans merci. Par ailleurs, un oncle de l'inca (lequel?) confirma ces menaces et il se trouva même des personnages de qualité et des indiennes(!) pour accabler le prince: Ainsi Jerez énonce une suite de preuves, et elles sont si excessives ou invraisemblables qu'on ne saurait les prendre toutes au sérieux.

(8).- suite.- "...Guascar, rey de aquellas tierras y probósele también que procuraba matar a los españoles. Mas esto fue maldad de Felipillo que declaraba los dichos de los indios que por testigos tomaba como se le antojaba, no habiendo español que lo mirase ni entendiese."

Certaines d'entre elles sont réelles cependant, tel est le cas des accusations formulées par des personnages de qualité, du parti de Huascar, qui gardés en otage par l'usurpateur inca jusqu'à l'emprisonnement de celui-ci, se retournèrent contre lui dès qu'ils le purent, c'est-à-dire dès le lendemain même de sa défaite.

Jerez aurait pu dire aussi qu'il se trouvait parmi les ennemis d'Atahualpa, outre les indiennes concubines-domestiques des Espagnols, des "yanaconas" tout dévoués à leurs nouveaux maîtres. Seulement, et maintenant nous touchons au fond même de la question, ces "yanaconas" qui étaient passés brusquement de la condition d'esclaves dépersonnalisés qui était la leur, quand ils vivaient sous la dépendance des caciques et des nobles oreillards, à celle de serviteurs des étrangers, mais de serviteurs imbus de leur nouveau rôle et désireux de prendre leur revanche à l'égard de leurs anciens seigneurs "étaient devenus très libertins, orgueilleux et riches grâce à tout ce qu'ils avaient volé" (10). Qu'ils se soient fait l'écho des fausses rumeurs relatives à une attaque inopinée des Espagnols par des troupes indiennes prêtes à libérer le roi, cela n'a rien d'étonnant. Mais il est hors de doute qu'ils obéissaient, ce faisant, à un ou plusieurs provocateurs, tel Felipillo ou tel autre jeune interprète, lesquels à leur tour pouvaient avoir reçu des ordres d'une personnalité qui, dominant

(9)- Jerez, op. cit. P.344 : " Vendrá de noche y dará en este real, quemándolo por todas partes, y el primero que trabajarán de matar será a ti, y sacarán de prisión a su señor Atabalipa."

(10)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.4, P. 130: " ... se habían hecho muy libres, soberbios y ricos con lo que habían hurtado."

la situation, la menait à sa guise. Herrera a bien noté que le Gouverneur "... dissimulait avec astuce ses desseins et, en grand secret, n'en parlait qu'à quelques uns" (II). Pizarro n'avait pas intérêt à dévoiler ses intentions à tous ses soldats, ni même aux capitaines, bons meneurs d'hommes peut-être mais dépourvus d'une vision politique suffisamment ample. Il avait compris à Cajamarca, et sans doute dès la conquête de la riche vallée du rio Chira, que le Pérou pouvait devenir un des plus beaux fleurons des possessions espagnoles d'outre-mer. Comme le suggère finement Herrera, il voulut, dès lors, "fonder l'empire de la couronne de Castille", et il jugea avec une perspicacité qui fait honneur à cet homme illettré mais doté d'une grande intelligence et d'une riche personnalité qu' "...il ne pouvait trouver un autre moyen plus stable si ce n'est la mort d'Atahualpa, puisqu'il tenait également pour très opportune celle de son frère Huascar, considérant que cela était juste dès lors que c'était profitable (pour lui)" (I2). Si Atahualpa n'avait, durant son incarcération de plus de neuf mois (I3), donné des preuves évidentes de son prestige et de son autorité (les nombreuses visites d'oreillards, de curacas, de capitaines l'attestent suffisamment), de son intelligence vive et aigüe (les chefs espagnols s'en rendirent bien compte puisqu'ils eurent l'occasion de prendre plaisir à son commerce : "... son commerce les distrayait car il avait appris à jouer aux échecs et aux dés et il parlait admirablement l'espagnol et posait des questions plaisantes et spirituelles") (I4), Francisco Pizarro

(II)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.183: "... encubría astutamente sus designios y, con pocos, con gran secreto los confería."

(I2)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.182: "... fundar el imperio de la corona de Castilla."

"... otro medio más estable no podía hallar sino la muerte de Atahualpa, ya que también le había caído

.../...

ne s'en serait pas défait. De toute évidence, il était impossible qu'il le libérât, car alors Atahualpa n'aurait pas attendu longtemps pour tenter de prendre sa revanche, et il aurait fait payer cher et sa défaite de Cajamarca et son long emprisonnement (15)

Il n'est pas exclu, non plus, d'admettre que ses capitaines, voyant que l'on retenait leur seigneur trop longtemps à leur gré, aient pu songer à le délivrer (16). Il convient, à ce sujet, de se souvenir du crochet que dut faire Hernando Pizarro, tant à l'aller (Huamachuco) qu'au retour (Jauja), quand il réalisa sa mission à Pachacamac.

(12).- suite.- "... muy a propósito la de su hermano Huascar, y esto tenía por justo ya que era provechoso."

(13)- Neuf mois et treize jours exactement. Arrêté le 16 Novembre 1532, il fut condamné à mort le 29 Août 1533, jour de la décollation de Saint Jean-Baptiste, d'après Velasco: "Historia de Quito", tome Ier, P.472.

(14)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.2, P. 171 : "... se entretenían en su conversación porque había aprendido a jugar al ajedrez y a los dados y hablaba admirablemente (castellano) y preguntaba cosas donosas y agudas."

(15)- Libro de cabildos de Lima, tome3, 3ème partie, cité par le père Alberto María Torres O.P. : "El padre Valverde" 1ère édition: Guayaquil 1912, 2ème édition: Quito 1932: "Ensayo biográfico y crítico" chap.7, P.131, lettre de Francisco Pizarro datée de la "Ciudad de los Reyes" en date du 6-II-1536 (non 1535 comme l'indique à tort le père Torres, puisqu'à cette date l'évêque de Panama se trouvait à Lima (Ciudad de los Reyes) et non dans la capitale du Darien) adressée al "juez comisario por Su Majestad, obispo de Tierra Firme, fray Tomás de Berlanga: "...y a lo que toca haber sido en deservicio de Su Majestad, écrit le Gouverneur, la muerte de Atahualpa, bien parece que Vuestra Señoría habla de talanquera (c.a.d. à l'abri de tout danger); que vino a la tierra en tiempo que ya le abandonaron los temores pasados, porque tenemos en más deservicio que los españoles todos murieran y que Su Majestad perdiera la tierra; y de esto se mostrará descargo tal que Su Majestad se tenga por servido."

9

9

Pour condamner Atahualpa, Francisco Pizarro comprit que le moment le plus opportun se présenta après l'arrivée des charges d'or venues du Cuzco, mieux encore, après le partage du butin qui provoqua un certain malaise parmi tous les Espagnols et plus spécialement chez ceux qui étaient venus avec Diego d'Almagro. Ces derniers, bien que n'ayant pris aucune part à la capture de l'inca, se sentirent tout de même frustrés. Quand ils s'embarquèrent à Panama, peut-être aussi plus tard à Puerto Viejo, et plus encore à San Miguel de Tangarara, Diego d'Almagro dut leur promettre une merveilleuse rétribution; on leur attribua un dérisoire dédommagement (I7).

Cependant le Gouverneur sut bien exploiter cette situation qui l'aidait à réaliser ses ténébreux projets. Il ne tarda pas à prendre des mesures concrètes à l'égard du prince. Un beau jour, il l'accusa ouvertement de le trahir sans pudeur (I8), de vouloir le faire tuer perfidement lui et ses hommes en préparant contre eux une attaque menée par plusieurs armées indiennes (I9). Atahualpa, qui crut tout d'abord à

(I6)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.4, P. I79: " Esta dilación movió a los mayores capitanes de Atahualpa, deseando verle fuera de cautiverio, para ofrecerle que levantarían ejércitos y si él fuese servido usarían de fuerza para buscar remedio... Nunca el inga quiso permitir que nadie se moviese, antes bien, mandaba que se pusiese todo cuidado en servir a los castellanos."

(I7)- Colección Muñoz, op. cit. ibid. D'après Pedro Sancho, Pizarro leur fit donner vingt mille pesos pour eux tous, ce qui ferait environ cent quarante pesos par personne, et ceci pour éviter un soulèvement

(I8)- Jerez, op. cit. P.344: " El gobernador habló a Atabalipa diciendo: ' ¿ Qué traición es ésta que me tienes armada, habiéndote yo hecho tanta honra como a hermano y confiándome de tus palabras?'"

une plaisanterie, répondit fort judicieusement que:
"... étant en son pouvoir et sa vie à sa merci pour
l'en priver à son gré, il s'étonnait que l'on fît
pareille chose " (20).

L'inca eut beau se défendre, on feignit de ne
pas croire à son évidente disculpation. Bien mieux,
dans la relation officielle, Jerez écrira que le sou-
verain indien répondit à son geôlier: " Ne me dis pas
de telles plaisanteries, et cependant il ne manifes-
tait aucun trouble, mais riait, pour mieux dissimuler
(21). Et aussitôt après, le malheureux qui avait joui
d'une liberté relative, pendant plusieurs mois, allant
et venant dans la demeure qui lui fut assignée, fut
chargé de lourdes chaînes; il en avait une au cou,
une autre entrait sa marche. Alors, rapporte Herre-
ra, il se plaignait amèrement, et se lamentant, il
disait: "...qu'après avoir pris ses trésors ils par-
laient de le tuer" (22).

(19)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.182: "...
con haberle conservado la vida, tratase perfidamente
de matarle con sus soldados, haciéndole venir para
ello los ejércitos que públicamente se decía."

(20)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.182: "...
estando en su poder y su vida en su mano para privar-
le de ella a su voluntad, se maravillaba se hiciese
tal cosa."

(21)- Jerez, op. cit. P.344: "No me digas estas
burlas, y a todo esto sin mostrar semblante de turba-
ción, sino riendo, por mejor disimular."

(22)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.183: "...
que después que le habían tomado su tesoro trataban
de matarle."

9

9

Une fois prise cette décision, il fallait que Francisco Pizarro donnât le change à ses hommes, à ceux qui n'étaient pas dans le secret de ses desseins intimes. C'est alors qu'il fit répandre des rumeurs, savamment orchestrées, sur des attaques indiennes destinées à massacrer les Espagnols afin de libérer Atahualpa. Et il dut alors se servir des interprètes, et par eux des "yanaconas" et des nobles oreillard, ennemis d'Atahualpa. Manifestement il fallait qu'il inquiétât assez ses hommes pour qu'ils finissent par demander eux-mêmes l'exécution du coupable. Ce procédé, on ne peut plus astucieux, rappelle étrangement - bien qu'il s'agisse d'objectifs tout à fait différents- ceux que n'hésita pas à employer Hernan Cortés y Pizarro, son cousin, quelques quatorze ans auparavant pour se faire élire "magistrat suprême, alcade principal et généralissime de l'armée" ("justicia, alcade mayor y capitán del ejército") par sa troupe à Vera-Cruz, et pour parvenir à réaliser ce qu'improprement on a appelé "l'incendie des vaisseaux" ("la quema de los barcos") (23).

Dans les jours qui précédèrent la condamnation du roi de Quito, Pizarro fit multiplier les rondes de nuit et, dans la journée, il fit doubler les patrouilles. On prit également des mesures de sécurité pour vouer à l'échec toute attaque nocturne: les chevaux furent sellés en permanence: cavaliers et fantassins dormaient armés et ils restaient sans cesse sur le qui-vive. Pour porter l'inquiétude de ces soldats à

(23)- Bernal Diaz del Castillo, B.A.E. tome 26 chap.42, P.37 et chap.58, P.50-51 de la "Conquista de la Nueva España."

son comble, il est rapporté dans la relation de Jerez que deux "yanaconas" vinrent trouver le Gouverneur, un jour au crépuscule, très effrayés, apparemment, et ils lui dirent qu'ils avaient fui devant une armée qui se trouvait à quelques trois lieues de là et qui s'apprêtait à attaquer le campement cette nuit même ou le lendemain : "... parce qu'ils arrivaient à vive allure" (24). Cette éventualité fit le plus grand tort à l'inca; sans plus attendre, la majorité des Espagnols réclama sa condamnation à mort (25). Toutefois, il faut bien noter que cette sanction n'était pas admise par tous les capitaines. Certains, comme ce fut le cas de Hernando de Soto, de Rodrigo Orgoñez et d'autres soldats, demandaient que l'on envoyât Atahualpa en Espagne où il serait jugé par l'empereur. Nous reviendrons d'ailleurs sur ce point. Le Gouverneur, afin de dissimuler ses vrais sentiments, feignait d'être fort embarrassé; il avait cependant atteint son but. Voici ce que relate Herrera (26) à ce propos: " Les choses en étaient là, les uns disant que la mort de l'inca s'imposait, d'autres qu'il fallait l'emmener en Espagne, autrement ce ~~serait~~ user de ~~cr~~auté, selon eux; Francisco Pizarro se montrait perplexe et pour mieux manifester sa crainte, il fit arrêter Chaliquichima (sic) et le fit mettre là où personne ne pouvait lui parler."

(24)- Jerez, op. cit. P.344: "... porque a gran priesa se venían acercando."

(25)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.183: "... afirmándose que los enemigos estaban cerca crecían entre los castellanos el alteración y el temor y éstos aumentaban la instancia que se hacía al gobernador para la muerte del inga, teniendo por cierto que era el único remedio para salvar todo peligro."

(26)- Herrera, op. cit. ibid.: " Hallándose las cosas en este estado, diciendo unos que era necesaria la muerte del inga y otros que se trajese a Castilla, pareciéndoles crueldad, Francisco Pizarro mostraba hallarse perplejo, y para mostrar más su temor mandó prender a Chaliquichima y ponerle adonde nadie le pudiese hablar."

Ainsi il fit arrêter ce général pour faire croire à sa participation active au complot, mais, pour marquer qu'il n'y avait nulle précipitation dans ses décisions, il envoya quelques cavaliers reconnaître les lieux où les deux "yanaconas" disaient avoir rencontré l'armée d'ennemis. Parmi eux se trouvaient, bien entendu, les principaux défenseurs du royal prisonnier: ceux que nous avons signalés déjà et en outre Lope Velez de Guévара, Pedro Ortiz et Miguel de Estete (27). Mais ces hommes n'étaient pas encore revenus de leur mission de reconnaissance que Pizarro fit instruire hâtivement un procès de culpabilité contre Atahualpa. Les deux points essentiels de l'acte d'accusation retenus contre l'inculpé sont mentionnés par les chroniqueurs et les historiens du XVIème siècle. Gómara, en particulier, les énonce dans un passage de son ouvrage, reproduit intégralement par Garcilaso (28): " Il lui fit un procès sur la mort de Guascar, roi de ces provinces et on lui prouva également qu'il essayait de tuer les Espagnols". Pour l'auteur des Commentaires Royaux, le procès fut "solenel et très long" ("fue solemne y muy largo"), et il se déroula, selon lui, d'après les normes en usage en Espagne, c'est-à-dire qu'il y eut un juge: le Gouverneur lui-même, assisté d'un adjoint: Diego d'Almagro, un greffier: Sancho de Cuéllar, un procureur général (non nommé), un avocat de la défense (non nommé non plus) et deux avocats de l'accusation: "... nous ne les nommons pas pour de bonnes raisons" dit Garcilaso (28b).

(27)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.184.

Voir aussi Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. chap.22, P.122: "... e fueron el capitán Hernando de Soto, el capitán Rodrigo Orgoñez e Pedro Ortiz e Miguel de Estete e Lope Velez a ver esos enemigos que decían que venían, y el gobernador les dió una guía o espía que decía que sabía donde estaban. Y a dos días de camino se despeñó la guía de un riscal ..."

(28)- Gómara, op. cit. chap.II8, P.28.

Aux charges essentielles mentionnées plus haut Garcilaso en ajoute d'autres qui, si elles étaient authentiques, feraient douter du bon sens, voire de l'équilibre mental de Pizarro et des membres du tribunal, tant elles nous semblent stupides. On aurait, dit-il, demandé à l'inca, entre autres choses (29): " s'il avait fait des guerres injustes et si beaucoup d'hommes y avaient été tués" (8ème question).("Si Atahualpa había hecho guerras injustas y muerto en ellas mucha gente"); " s'il avait eu beaucoup de concubines(9ème question)("Si tenía Atahualpa muchas concubinas"); "s'il avait perçu, dépensé et gaspillé les tributs de l'empire après la conquête de celui-ci par les Espagnols"(10ème question) ("si había cobrado gastado y desperdiciado los tributos del imperio después que los españoles tomaron la posesión dél")

La cause d'Atahualpa ne traîne pas du tout, contrairement à ce que laisse entendre cet auteur. Sans doute fut-il jugé et condamné dans la même journée; et le procès ne fut pas instruit avec tout l'appareil judiciaire mentionné. Bien mieux, dans la forme qui nous est relatée dans les Commentaires Royaux, il est, pour l'ensemble, un fruit de l'imagination de l'inca. Il se trouve même que certains défenseurs du prince des Karas n'étaient pas encore arrivés au Pérou.(30), et (31).

(28 b)- Inca Garcilaso, op, cit. id. chap.37, P.96:"... no los nombramos por buenos respetos."

(29)- Garcilaso, op. cit. id. chap.37, P.96-97.

(30)- Raúl Porras Barrenechea:" Nuevos estudios sobre el inca Garcilaso de la Vega" Symposium de Lima, 23 Juin 1955, P.181 : " Garcilaso nos da también íntegramente el proceso del inca, y dice hasta quienes declararon; cita a todos los personajes que declararon en el proceso del inca, las acusaciones que se hicieron al inca; parece que hubiera tenido el proceso en las manos. Sin embargo, Cieza que tuvo todos los procesos de la conquista en las manos, Herrera que consultó todos los antecedentes en el Archivo de Indias, en el Consejo de Indias, nadie ha hablado de

(30).- suite.- "... este proceso que duró varios días, con acusadores, con fiscales ; pero aún más, si recorremos los nombres de los fiscales, si recorremos los nombres de los declarantes, de los testigos, de los trece conquistadores que se opusieron, de los veinte, no sé cuantos eran, a la muerte de Atahualpa, veremos por ejemplo que estaba Diego de Mora, y Diego de Mora no había llegado al Perú, llega sólo con Pedro de Alvarado, veremos que estaban una serie de conquistadores de los que llegaron con Pedro de Alvarado; veremos que el principal acusador fue Juan de Rada, Juan de Rada el futuro jefe de los conquistadores que mataron a Pizarro; todo esto revela francamente la creación popular, en la leyenda reparativa que se forja en todos los pueblos para vengarse del dominador, es la leyenda creada en la región norteña, en la región de Chachapoyas, quizá, yo lo he insinuado alguna vez, quizá por el hecho de que allí, según algunos cronistas, según Guamán Poma, nació la madre de Atahualpa, que era una india Quilaco; entonces en ese pueblo que albergó a la madre de Atahualpa, se forja la leyenda reparativa, la leyenda en la cual se venga la muerte de Atahualpa y se crean todos estos hechos legendarios que en la relación anónima van a parar a las manos del Inca Garcilaso y el Inca Garcilaso recoge, con su amor a la leyenda, con su espíritu no de novelista pero sí de amante de la novela historial, recoge todo esto, es curioso, recoge porque además es una emanación del alma popular; pero estos no son hechos ciertos. Ninguna de las versiones de Garcilaso sobre la conquista es cierta. La parte de Garcilaso sobre la conquista es sumamente deleznable."

(31)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.37, P.97.

Néanmoins, ceux qui prirent effectivement sa défense insistèrent assez sur le fait que Francisco Pizarro et l'accusation n'avaient pas le droit de s'ériger en juges contre un roi ("no se hiciesen jueces contra un Rey") rapporte Garcilaso (31) (" que no tenían jurisdicción sobre él"), car l'exécution d'Atahualpa deshonorerait l'Espagne (32).

Sur ce premier point, Garcilaso se fait l'écho d'une opinion partagée alors par maints Espagnols à Cajamarca et plus tard en d'autres lieux. Tel est le sentiment du licencié Espinosa à Panama; il l'exprime dans une lettre au roi d'Espagne, en date du 1er Octobre 1533 (33).

(32)- Inca Garcilaso, op. cit. ibid.: "... que mirase por la honra de la nación española, que en todo el mundo se diría la tiranía y crueldad que se hacía en matar a un Rey prisionero, debajo de palabra que le habían dado de soltarle por su rescate."

(33)- Cf. Col. de documentos inéditos, op. cit. tome 42, P. 74 à 76, lettre du licencié Espinosa au roi, en date du 1er Octobre 1533. " Antes que partiesen de Cajamarca mataron al cacique Talarico (sic) porque dicen que tenía fecha gran junta de gente para venir sobre nuestros españoles e gente, e que para ello el gobernador fue persuadido, casi forzado a lo facer por grandes pedimientos e requerimientos que le fueron fechos por los oficiales de Vuestra Majestad... la hueste (sans doute ce terme est mal transcrit pour "muerte") deste cacique, allá e acá ha fecho mucha lástima; a mi parecer había de ser muy conocida e averiguada la culpa, e muy sin otro remedio la necesidad para matar un hombre que se vino a meter e poner en su poder, que tanto bien hizo e dio e descubrió, sin que hasta hoy haberse fecho mal a español ni a otra persona alguna... e porque sé la codicia de los españoles e de toda generación es tan grande, especial en los desta tierra, que nunca se harta, e mientras más dan los caciques más procuran los españoles de persuadir a los capitanes e gobernadores a que los maten e atormenten para que den más... en este caso paréceme que convendría al servicio de Vuestra Majestad e a la seguridad de su real conciencia, que se proveyese que ningún gobernador ni capitán general en casos semejantes, matasen cacique ni gran señor, salvo en caso que contase evidentemente que era menester para salvar la tierra e gente, e que no obiese otro remedio para ello, e que pudiéndolos echar o desterrar de la tierra, siendo menester para la pacificación della en teniendo aparejo para ello, lo saquen della para otras provincias de las pobladas de cristianos, quen veraz que se pudiera fazer así con Talarico, porque había navío en el puerto e mucho aparejo que lo pudieran remitir e enviar a esta ciudad con sus mujeres y servicio como su persona lo merecía... e él diz que lo pidió muchas veces que lembiasen a Vuestra Majestad, e fuera notable fecho proveello; desta manera cesaban todos los inconvenientes que se podían poner."

o

o

o

Au dire d'Oviedo, Atahualpa qui souffrit les angoisses de la mort depuis le jour où on lui signifiât par de lourdes chaînes qu'il devait passer de vie à trépas, et plus vivement au cours du jugement expéditif et dans les heures qui précédèrent l'exécution de la sentence, aurait, en dernier recours, promis encore d'immenses trésors, tous ceux qui seraient désirés (34). Mais le Gouverneur, pour faire entendre qu'il ne doutait pas de la culpabilité totale de l'accusé, l'aurait fait torturer en lui faisant brûler les pieds par de la paille enflammée (35).

Nous avons dit assez comment Pizarro avait pris ses dispositions pour accroître l'inquiétude et le trouble des soldats espagnols en leur faisant admettre, par divers moyens, la trahison d'Atahualpa et l'imminence d'une attaque par des armées indiennes. Pour prononcer la condamnation du souverain, il parût céder à la requête des officiers du roi et ^{des hommes} d'Almagro, comme le note Raul Porras Barrenechea (36) qui apporte ici le témoignage de Benzoni,

(34)- Oviedo, op. cit. liv.46, chap.22,P.122:"... tratándole bien le chaparía los caminos de plata y le allnaría las sierras y los montes, e le daría a él e a los cristianos cuanto oro quisiera."

(35)- Oviedo, op. cit. ibid. : "... y en pago de sus ofrecimientos, encendidas pajas se las ponían en los pies, ardiendo, porque dijese que traición era la que tenía ordenada contra los cristianos; inventando e fabricando contra él falsedades, le levantaron que los quería matar."

(36)- Raul Porras Barrenechea, note 107 de son éd. de Trujillo: "... por sentimentalismo natural, no puede dejar de reconocer la oposición del gobernador a la muerte de Atahualpa, y dice que Riquelme y los oficiales reales y los soldados de Almagro exigían la muerte del Inca como indispensable para la tranquilidad del país y para los intereses de la Corona. A estas terribles sugestiones no dio oídos Pizarro... o aparentó no darlos, mostrando visible repugnancia en sacrificar a su prisionero."

Guaman Poma de Ayala innocente tout à fait Diego d'Almagro, alors qu'il accuse formellement le Gouverneur. Cf. éd. de Miguel León Portilla, op. cit. (folio 391 P.151): " De cómo había pronunciado un auto y sentencia

.../...

lequel dit: "...la majeure partie (de la troupe espagnole) décida qu'il fût tué" ("...fu determinato dalla magior parte que fosse morto"), et également celui d'Oviedo, mais il convient de noter que cet historien écrit: " Et ainsi, quand le marquis retint en prison le grand roi Atabalipa, des hommes dénués d'entendement lui conseillèrent de le tuer...", mais ils s'empresse d'ajouter la petite parenthèse suivante: " ou lui même en eut envie " : "o él lo tuvo en gana" (37).

Raul Porras Barrenechea ajoute encore que Prescott, si acharné contre Pizarro: "...por sentimentalismo natural " ne manque pas de reconnaître l'opposition du Gouverneur à la condamnation à mort d'Atahualpa, et il dit que Riquelme et les fonctionnaires royaux et les soldats d'Almagro exigeaient la mort de l'inca, indispensable à la tranquillité du pays et aux intérêts de la Couronne. A ces terribles suggestions Pizarro ne prêta pas l'oreille." Cependant il convient de noter que Prescott ajoute aussitôt après: "ou il fit semblant de ne pas la prêter...montrant une visible répugnance à sacrifier son prisonnier." (37 b).

(36).- suite - "... don Francisco Pizarro de cortarle la cabeza (sic) a Atahualpa inca, no quiso firmar don Diego de Almagro (ni los demás) la dicha sentencia, porque había dado toda la riqueza de oro y plata y le sentenció."

Cette affirmation de Guaman Poman de Ayala est confirmée par les vieux "quipucamayos" interrogés par le Président Vaca de Castro. Cf. Col. de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, tome 2, 2e série, Lima 1920 : " Informaciones sobre el antiguo Perú - Declaraciones a Vaca de Castro." Le capitaine Diego de Almagro s'opposa à la mort du prince Atahualpa et désira: "...que le enviaran a España a Su Majestad." (p.31)

(37) - Oviedo, op.cit. ibid. chap. 22, p. 121: " Y así cuando el marqués don Francisco Pizarro tuvo preso al gran rey Atabalipa le aconsejaron hombres faltos de buen entendimiento que lo matase..."

(37 b).- "... por sentimentalismo natural, no puede dejar de reconocer la oposición del gobernador a la muerte de Atahualpa, y dice que Riquelme y los oficiales reales y los soldados de Almagro exigían la muerte del inca como indispensable para la tranquilidad del país y para los intereses de la Corona. A estas terribles sugerencias Pizarro no dio oídos.", et W.H. Prescott ajoute, non pas ce que prétend R. Porras B., mais bien le contraire: (op.cit. liv. 2 chap. VII, p. 299): " If Pizarro had felt the reluctance to his conviction, which he pretended, why did he send de Soto, Atahualpa's best friend, away, when the inquiry, was to be instructed?...The solemn farce of mourning and deep sorrow affected by Pizarro, who by these honours to the dead would intimate the sincere regard he had entertained for the living, was too thin a veil to impose on the most credulous."

Oviedo et Prescott, qui se gardèrent bien d'affirmer ce que prétend ^{Raul Porras B.}, ne sont donc pas tellement sûrs que Pizarro se soit opposé à la sentence de mort prononcée contre Atahualpa. D'abord qui, sinon lui-même prononça cette sentence? S'il avait vraiment voulu épargner le souverain, qui aurait osé le contredire? Et pourquoi n'attendit-il pas le retour de Hernando de Soto et de ses compagnons qui apportèrent un démenti formel aux fausses rumeurs propagées avant l'exécution du jugement. Raul Porras Barrenechea, et après lui M. Ballesteros Gaibrois (38) ont peut-être cru, naïvement, à l'innocence de Francisco Pizarro. Nous disons, pour notre part, que la condamnation du royal prisonnier était voulue, sans doute, par des Almagristes -surtout par Juan Rada- et les fonctionnaires royaux -en particulier Alonso Riquelme, le trésorier- (ces deux hommes résistant moins, peut-être, à la cupidité qui devait les ténasser plus que leurs compagnons) lésés, pensaient-ils, dans le partage du butin, mais elle s'imposa comme une fatale nécessité au "justicia mayor". Il lui

(38)- Commentant un passage tiré des Décades de Herrera qu'il reproduit et que voici (Herrera, op. cit. id. ibid. P.182) " Juzgaba que el dominio que habia de establecer consistía en la disipación que tenían y poseían los indios, y juzgaba que otro medio más estable no podía hallar, sino la muerte de Atahualpa, ya que también le había caído muy a propósito la de su hermano Guascar, y esto tenía por justo, pues era provechoso." M. Ballesteros Gaibrois écrit: " Esta maquiavélica exposición de Herrera no deja de ser una conjetura de historiador, poco ajustada a la realidad pues Pizarro procuró siempre reponer un inca en la dignidad real, como lo probó con "la coronación" de Tupac Huallpa y con la de su hermano Manco. No buscaba pues, Pizarro la "disipación" total del régimen indio." Bien entendu, Pizarro avait fort bien compris qu'il fallait apaiser les esprits des Indiens révoltés contre sa cruauté en remplaçant Atahualpa par l'un de ses frères, fils de Huaina Capac: Tupac Huallpa, puis à la mort de celui-ci, par Manco Inca. S'il ne désirait pas la disparition totale du régime incaïque, il ne voulut pas non plus que les successeurs d'Atahualpa puissent prendre trop d'autorité sur leurs sujets. A ces yeux, aux yeux de ses frères et de quelques capitaines assez astucieux pour saisir la portée des actes de Francisco Pizarro, ces rois "fantômes" devaient provoquer et faciliter la remise des trésors dont l'acheminement fut arrêté sitôt après l'assassinat d'Atahualpa. Or, Manco Inca se rendit compte du rôle qu'on voulait lui faire jouer et, comme nous le verrons par la suite il finit par échapper aux insatiables chrétiens.

sembla particulièrement hasardeux de confier la personne du roi à Hernando de Soto qui s'était réellement proposé de le faire embarquer à Paita, le port de San Miguel de Tangarara. Si Atahualpa venait à être délivré par ses hommes et le général Rumiñahui qui se trouvaient entre Quito et Cajamarca (lesquels n'auraient pas hésité à le faire), toute la conquête et l'établissement des Espagnols au Pérou, déjà prévus, étaient remis en question.

Si l'on fait abstraction des raisons politiques qui poussèrent le cauteleux Pizarro à se défaire du souverain inca, lesquelles répondent à des vues lointaines et perspicaces, nous devons bien reconnaître qu'Atahualpa fut l'objet d'une farce odieuse et ignoble. Le Gouverneur put compter sur l'appui du Très Révérend père fray Vicente de Valverde qui, en l'occurrence, n'hésita pas à user de son autorité morale sur les soldats espagnols pour condamner celui qu'ils faisaient passer tous deux pour un traître perfide. Aussi quand on lui présenta la sentence écrite, celui-là même qui devait être le premier évêque du Pérou n'hésita pas à la signer, portant ainsi le coup fatal à l'innocent, et il dit: "... qu'il signerait, car c'en était assez pour que l'inca fût condamné à mort" (39)

Atahualpa fut condamné à être brûlé vif. Il n'était pas le premier chef indien à subir le supplice du feu (40); on lui permit toutefois d'éviter cette mort horrible pour un naturel, car elle signifiait, selon les croyances de l'époque, le néant total et donc l'impossibilité d'une survie future, mais à la condition qu'il se convertît au christianisme par l'acceptation du baptême (41).

(39)- Herrera, op. cit. ibid. P.184: "... que firmaría, que era bastante para que el inca fuese condenado a muerte."

Cet auteur n'a pas été dupe de ces manoeuvres puisqu'il ajoute ici: "... porque aun en lo exterior quisieron justificar su intento."

Oviedo, op. cit. id. ibid. P.122, considérait le père Valverde comme un: "... inquieto, desasosegado y deshonesto clérigo." Dans quelle mesure cette grave accusation était-elle fondée?

Ce baptême "in extremis" fut administré par le père Valverde, dans la nuit, à la lueur du bûcher allumé pour le forcer à accepter cette misérable conversion, imposée par des procédés aussi réprouvables, à un homme qui jusqu'alors l'avait refusée, bien que la doctrine chrétienne lui eût été enseignée depuis son arrestation, précisément par celui qui lui donnait les derniers encouragements dont il n'avait nul besoin, puisqu'il accepta enfin la mort avec beaucoup de stoïcisme et beaucoup de courage. (42)

La peine fut donc commuée au dernier moment. On le fit périr par la garrote. D'après Benzoni, on chargea un nègre d'accomplir cette triste besogne (43). Et si l'on

(40)- Jerez, op. cit. P.322. A la Puna quelques nobles personnages rebelles furent brûlés et sur les berges du río Chira, non loin de San Miguel de Tangarara. Voir aussi, même ouvrage, P.324: "... mandó hacer justicia (el gobernador) quemando al cacique de Almotaje y a sus principales e algunos indios y a todos los principales de La-chira."

(41)- Jerez, op. cit. P.344: "... (Francisco Pizarro) mandó... por la traición por él cometida que muriese quemado si no se tornase cristiano."

(42)- Jerez, op. cit. P. 345: "Así acabó este que tan cruel había sido, con mucho ánimo, sin mostrar sentimiento, diciendo que encomendaba sus hijos al Gobernador."

Morúa: "Historia del origen y genealogía real de los reyes incas del Perú", éd. du Consejo Superior de Investigación Científica, Madrid 1946. P.129: "... el cual murió con esfuerzo, pidió el santo bautismo."

(43)- Benzoni, op. cit. f.II5 recto.

en croit Pedro Sancho, témoin oculaire, après la mort, on brûla en partie le cadavre du roi (44).

Garcilaso nous surprend par l'aveuglement passionné qui le caractérise parfois, quand il rend grâce à Dieu pour cet ignoble baptême." Qu'un indien idolâtre qui avait commis tant d'atrocités, comme ce fut le cas d'Atahualpa, mourût baptisé, nous incite à rendre grâces à Dieu Notre Seigneur, qui ne repousse pas de sa miséricorde infinie des pécheurs aussi grands que lui..." (45). Et il commet une erreur d'importance quand, après Blas Valera, il admet que le roi de Quito fut incarcéré durant trois mois (46).

(44)- Pedro Sancho, op. cit. chap.I, P.19: " Después de haber sido ahogado, de esta manera, en cumplimiento de la sentencia se le arrió fuego de modo que se le quemara alguna parte de la ropa y de la carne." On peut imaginer sans peine la veillée funèbre éclairée par les torches des gardes espagnols; les Indiens rendant leurs devoirs au seigneur, au frère, à l'époux, les femmes pleurant et se lamentant désespérément. Certaines d'entre elles qui voulurent, comme c'était l'usage, accompagner le défunt dans l'au-delà, se suicidèrent. Voir Herrera, op. cit. id. chap.5, P.187-188 : " Muerto Atahualpa, y dando el cuidado de enterrarle al padre Morales, clérigo, como no importaba tener secreta su muerte, luego se supo, y comenzaron los alaridos de las mujeres y de las otras que las servían, haciendo dolorosas lamentaciones; quisieron muchas muy hermosas enterrarse con él, y como no se lo consentían se apartaban y ahogaban con sus propios cabellos y con cordeles, y si el Gobernador no pusiera en ello orden, fuera gran número de ellas que lo hicieran; los castellanos todos mostraban pesadumbre por la extrañeza del caso..."

(45)- Inca Garcilaso, op. cit. chap.36, P.95: " De que un indio idólatra que tantas crueldades había hecho como Atahualpa muriese bautizado, debemos dar gracias a Dios Nuestro Señor, que no desecha de su infinita misericordia los pecadores tan grandes como él..."

(46)- Inca Garcilaso, op. cit. id. chap.36, P.96: " Dice (Blas Valera) que estuvo en la prisión tres meses."

De fait, nous le savons, il fut appelé Juan, pour la simple raison que son exécution eut lieu le jour de la Décollation de Saint Jean-Baptiste: 29 Août 1533 (47), et Jerez rappelle que ce fut un samedi : " Il mourut un samedi à l'heure où il fut fait prisonnier et vaincu" (48), ce qui triple, au moins, le temps de détention du prince inca.

Le Gouverneur lui fit faire des obsèques solennelles ; il assista à la cérémonie funèbre avec tous les Espagnols car il avait donné l'ordre "... que tous les Espagnols assisteraient à son enterrement, ~~avec~~ avec la croix et tout l'appareil religieux, il fut emmené à l'église et enterré aussi solennellement que s'il avait été le premier Espagnol de notre campement" . Ce chroniqueur ajoute à la suite cette phrase absurde, marquée du sceau de la stupidité et d'une condescendance d'un christianisme formel et pharisaïque : " Par quoi les principaux seigneurs et les caciques qui le servaient furent très satisfaits; ils songeaient au grand honneur qui leur était fait et que, grâce à sa conversion au christianisme, il n'avait pas été brûlé vif et qu'on l'avait enterré comme s'il s'était agi d'un Espagnol!"(49)

Sur le lieu du supplice et avant de mourir, Atahualpa confia ses enfants au Gouverneur (50), et il exprima le vœu que son corps fût transporté à Quito, sa ville natale. Or les ~~drétiens~~ drétiens ne respectèrent pas cette dernière volonté du souverain inca, considérant que les Indiens ne

(47)- Cf. supra, note 13.

(48)- Jerez, op. cit. P.345: " Murió en sábado a la hora que fue preso y desbaratado."

(49)- Pedro Sancho, op. cit. ibid. : "De lo cual todos los principales señores y caciques que lo servían recibieron gran contento, considerando la gran honra que se les hacía, y por saber que por haberse hecho cristiano no fue quemado vivo, y que fue enterrado como si fuera español."

(50)- Pedro Sancho, op. cit. id. P.18-19: "... mas cuando vio que se lo ponían (el cordel) para matarle, dijo que recomendaba al gobernador sus hijos pequeños, que los tomase consigo." Il comprit, hélas, que personne mieux que son propre bourreau ne pouvait être chargé de cette délicate mission.

manqueraient pas de l'inhumer selon le rituel païen. Ils l'enterrèrent dans l'église de Saint François de Cajamarca, mais peu après leur départ, le corps fut exhumé par ses hommes et transporté secrètement là où il devait reposer définitivement (51).

o

o

o

En se défaisant d'Atahualpa, Pizarro accomplissait le secret dessein qu'il s'était proposé de réaliser dès avant la mort de Huascar; il devenait, pour l'heure, le maître incontesté d'un vaste empire dont il ignorait encore les limites méridionales. Du point de vue moral son comportement est inexcusable. Et l'on ne peut s'empêcher de sourire lorsque Jerez, son affidé secrétaire, tente de le justifier en accumulant des griefs contre l'inca supplicié. Ils paraissent si voulus et si excessifs qu'ils nous éclaireraient si nous n'avions pas déjà compris pourquoi, dans quel but ils étaient formulés (52).

(51)- Cf. Herrera, op. cit. id. ibid. P.188 dit: "... lo llevaron al Cuzco secretamente, sin que jamás se pudiera saber adonde lo pusieron." C'est sans doute à Quito et non au Cuzco, que l'on transporta le cadavre du prince.

Inca Garcilaso, chap.36, P.95: "Atahualpa se mandó enterrar en Quito con sus abuelos maternos y no en el Cuzco con los paternos."

M. Ballesteros Gaibrois, chap.6, P.187, contrairement à ce que nous relate le chroniqueur Jerez, témoin oculaire, sur l'enterrement d'Atahualpa (op. cit. P.345) dit que : "Pizarro había concedido a los parientes del inca ajusticiado que se hicieran cargo de su cadáver para enterrarlo en el lejano Quito." Sic scripta est Historia.

(52)- Jerez, op. cit. P.325: "... y así pagó los grandes males y crueldades que en sus vasallos había hecho, porque todos a una voz dicen que fue el mayor carnícero y cruel que los hombres vieron y que por muy pequeña causa asolaba un pueblo, por un pequeño delito que un solo hombre dél hubiese cometido mataba diez mil personas; por tiranía tenía subjeta toda aquesta tierra, y de todos era malquisto."

En tout cas, le meurtre d'Atahualpa que nous pouvons qualifier d'assassinat, eut des conséquences non prévues par l'astucieux Pizarro. La première nous la trouvons exprimée par le métis Gutiérrez de Santa Clara: tous les Indiens, sans exception, aussi bien les légitimistes que leurs adversaires, furent effrayés par le comportement de ceux qu'ils avaient pris pour des êtres divins, peut-être bien pour des "Viracochas". Dès lors, ils furent tenus, selon le mot de Garcilaso, pour des "çupays", c'est-à-dire des démons. Ils dirent, avec beaucoup de bon sens : " ... puisqu'ils avaient tué un si noble seigneur qu'advierait-il d'eux? aussi furent-ils tous effrayés" (53). A partir de là, comme le note Herrera, les Indiens perdirent tout à fait l'estime dans laquelle ils tenaient les Castellans et par voie de réciprocité, ceux-ci commencèrent à les mépriser (54). Il va sans dire que les mouvements des théories d'Indiens qui affluaient vers Cajamarca, chargés de métaux précieux, furent arrêtés sitôt après ^{que} la mort de l'inca fut connue, et les "chasquis", encore en service, ne tardèrent pas à en diffuser partout la nouvelle.

C'est pour faire reprendre ces mouvements au plus tôt que Francisco Pizarro fit élire Tupac Hualpa par les oreillards présents, dans la capitale des Chachapoyas (55).

(53)- Gutiérrez de Santa Clara, op. cit. chap.55, P.228: " ... que pues a tan gran señor habían muerto ¿ qué sería dellos? Y así quedaron todos espantados."

(54)- Herrera, op. cit. id. ibid. P.189: " Esta muerte del inga dio causa para que con el ahorcamiento los indios perdiesen totalmente la estimación en que tenían a los castellanos, y ellos la cuenta que hacían a los indios, convirtiéndola en todo menosprecio."

(55)- D'après Cristóbal de Mena, op. cit. f.7 recto Tupac Hualpa et un de ses frères (lequel?) étaient venus peu avant l'exécution d'Atahualpa: " Pocos días antes habían venido a nuestro real, dos indios, hijos del Cuzco viejo, hermanos de Atabalipa de padre y no de madre; éstos vinieron muy escondidos de miedo de su hermano. Cuando el gobernador supo que eran hijos del Cuzco viejo, hízoles mucha honra. El señor gobernador alzó por señor de aquella tierra al hijo mayor del Cuzco viejo con condición que quedasen él y toda su gente por vasallos del emperador; y él prometió de hacer (sic). Luego vino gran multitud de gente, por mandado del cacique."

Faut-il répéter ici que l'Inca Garcilaso et après lui des historiens contemporains (56) ont altéré et défiguré la vérité historique quand, pour décharger tout à fait les épaules de Francisco Pizarro, ils font retomber tout le poids de la mort d'Atahualpa sur l'interprète Felipillo -créature du Gouverneur selon nous- et sur Almagro et ses partisans. Pour M. Ballesteros Gaibrois, en particulier, Pizarro ne fut pas satisfait de s'être laissé entraîner, par les uns et par les autres, à condamner Atahualpa. Or c'est bien ce que le "capitán general" voulut donner à entendre à Hernando de Soto et à ses compagnons au retour de leur mission dans la région où, d'après les fausses rumeurs, ils devaient trouver des armées indiennes sur le pied de guerre. Soto lui vit en effet, un visage empreint d'une grande tristesse et, pour le cas où cette apparente affliction n'attirerait pas suffisamment l'attention, il portait : " un grand chapeau de feutre sur la tête, en signe de deuil, et très enfoncé au-dessus des yeux". (57). Il faut croire que le futur découvreur de la Floride ne fut pas convaincu par les justifications qui lui furent données par Pizarro et qu'il fit son enquête personnelle, car à quelques jours de là, il y eut une explication orageuse entre les trois principaux compères de ^{la} farce : " La vérité connue, et comme l'on réprouvait la cruauté dont on avait fait preuve à l'égard de ce prince, le Gouverneur, le père Valverde et le trésorier Riquelme en vinrent à s'insulter,

(56)- Raul Porras Barrenechea, cf. note II7 précitée dans son édition de la "Relación" de Trujillo.

M. Ballesteros Gaibrois (op. cit. id. P. 174) : " Las opiniones eran bien diferentes entre unos y otros ante el cuerpo muerto del último inca. Los almagristas habían visto sus deseos cumplidos y ya todos los españoles estaban embarcados en un mismo pie de igualdad en las aventuras que subsiguieran. Chalcuchima salía de la cárcel demostrando alegría (como s'il avait été heureux d'avoir été jeté en prison et d'apprendre la mort de son seigneur) sin duda, y los documentos testimoniales permiten pensarlo así; el único que no se sentía satisfecho era el jefe de todo Francisco Pizarro." Beau contresens à notre avis.

chacun d'eux disant que l'autre était l'auteur (du crime) et, à plusieurs reprises, ils se traitèrent de menteurs, et bien des hommes ouïrent leur dispute" (58).

Que les choses se soient passées ainsi ou non, il ne fait pas de doute que le principal coupable fut Francisco Pizarro dont l'autorité spirituelle sur tous les Espagnols était incontestée et incontestable (59).

(57)- Oviedo, op. cit. id. chap.22, P.122 "... un gran sombrero de fieltro puesto en la cabeza, por luto, y muy calado sobre los ojos."

(58)- Oviedo, op. cit. ibid.: " Sabida esta verdad y murmurándose de la crueldad que con aquel príncipe se usó, vinieron a malas palabras el gobernador, fray Valverde y el tesorero Riquelme, e cada uno dellos decía que el otro lo había fecho, y se desmintieron unos a otros muchas veces, oyendo muchos su rencilla."

(59)- W.H.Prescott, op. cit. Book III, chap.VII, P.298-299: " La manière dont fut traité Atahualpa, du début à la fin, est sans doute aucun l'un des plus noirs chapitres de l'histoire coloniale espagnole. Il y aurait pu y avoir des massacres perpétrés sur une plus vaste échelle et des exécutions accompagnées d'un plus grand raffinement de cruauté. Mais les annales sanglantes de la conquête n'apportent pas un pareil exemple de sang-froid et de persécution systématique, non pas à l'égard d'un ennemi mais d'un homme dont le comportement général avait été celui d'un ami bienfaisant..."

"Pizarro avait prévu la réprobation générale qu'il aurait déclanchée sur lui par la mort de son royal captif s'il n'avait apporté des raisons suffisantes; pendant qu'il s'efforçait de les établir, il se refusait malgré tout à endosser la responsabilité de cette mort et préférait la perpétrer en obéissant aux suggestions des autres plutôt qu'aux siennes propres. Comme beaucoup de politiciens immoraux, il souhaitait récolter le bénéfice d'un méfait et laisser les autres en supporter le blâme."

" The treatment of Atahualpa, from first to last, forms undoubtedly one of the darkest chapters in Spanish colonial history. There may have been massacres perpetrated on a more extended scale, and executions accompanied with a greater refinement of cruelty. But the blood-stained annals of the conquest afford no such example of cold-hearted and systematic persecution, not of an enemy, but of one whose whole deportment had been that of a friend and a benefactor." Pizarro foresaw the odium that would be incurred by the death of his royal captive without sufficient grounds;....."

XIII.- En marche vers le Cuzco - L'arrivée des troupes espagnoles dans l'ex-métropole incaïque - Fondation de la "ciudad del Cuzco".-

Dans les jours qui suivirent l'exécution d'Atahualpa et avant même de s'engager sur la voie royale qui menait de Cajamarca à la prestigieuse métropole incaïque, Francisco Pizarro devait appréhender que les Indiens, privés si brutalement de leur souverain, ne se tournent contre lui et ses compagnons. C'est donc pour apaiser les esprits et recréer, autant que possible, un climat de confiance qu'il fit procéder à l'élection du successeur de l'inca. Ce prince, en ralliant autour de lui les factions adverses les "quiteños" et les "cuzqueños", pouvait éviter d'éventuels désordres et des hostilités contre les envahisseurs étrangers (1).

En politique avisé, Francisco Pizarro sut choisir parmi les fils de Huaina Capac qui se trouvaient à Cajamarca, celui qui se plierait plus facilement à sa volonté. Jerez et Pedro Sancho le désignent, à tort, sous le nom de Atabalipa, ce qui crée d'abord une certaine confusion puisqu'il porte, pour eux, le même nom que son prédécesseur(2). Si ces deux chroniqueurs établissent le lien exact de parenté entre Atahualpa et Tupac Huallpa, Herrera (3) va jusqu'à affirmer que celui-ci était le propre fils du prince défunt. En fait il n'en était rien.

(1)- Pedro Sancho, op. cit. chap.2, P.20, a eu conscience de cette double éventualité, quand il dit que: "... de no ser así resultaría gran confusión, porque cada uno se alzara con su señoría y costara gran trabajo traerlos a la amistad de los españoles y al servicio de Su Majestad

(2)- Francisco de Jerez, op. cit. P.345: " Luego tomó el gobernador otro hijo del Cuzco viejo, llamado Atabalipa, que mostraba tener amistad a los cristianos y lo puso en el señorío en presencia de los caciques y señores comarcanos y de otros indios; y les mandó que lo tuviesen todos por señor y le obedeciesen como antes obedecían a Atabalipa, pues éste era señor natural por ser hijo legítimo del Cuzco viejo; y todos dijeron que lo tenían por tal señor y le obedecerían, como el gobernador les mandaba."

Le nouveau souverain fut presque certainement imposé aux nobles et aux capitaines indiens, par le Gouverneur Le texte de Jerez (4) nous paraît suffisamment explicite. Il y est dit, à deux reprises, que le Gouverneur ordonna qu'on lui obéît. C'est à dessein que nous y soulignons les mots "fils légitime du vieil Inca (Huaina Capac). En effet, contrairement à l'affirmation de Herrera et de M. Ballesteros Gaibrois (5), de W.H. Prescott (6), Tupac Huallpa n'était ni frère germain d'Atahualpa, comme le laisse entendre l'historien américain, ni fils de ce prince comme le croient les premiers. Il était bel et bien légitime,

(2).- suite.-

Pedro Sancho, op.cit. id. P.20-21: " Por esto y por otras razones no los hizo juntar el gobernador (a los señores y los principales indios) y hallándose entre ellos un hijo de Gucunacaba (sic) llamado Atabalipa, a quien tocaba por derecho el reino...él quería darles un señor que contentara a todos, y que este era Atabalipa, que tenían allí presentes al cual pertenecía legitimamente aquel reino..."

(3)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.5, P.189: "... y aunque eran vivos algunos de Guainacaba, como los orejones que se hallaban en Cajamarca eran hechuras de Atahualpa, propusieron a un hijo suyo llamado Jopaipa (sic), y don Francisco Pizarro lo hubo por bien, y juntando a los señores del modo acostumbrado le saludaron por Rey."

(4)-Jerez, op. cit. P.345

(5)- M. Ballesteros Gaibrois, op. cit.id. P.175: " Los nobles incaicos reunidos en Cajamarca, y que habían visto morir a su señor, eran todos de la corte del inca ajusticiado y no de Huascar (affirmation erronée puisque certains nobles légitimistes étaient venus à Cajamarca après la victoire des Espagnols, pour défendre la cause de leur seigneur prisonnier de Quizquiz). No era, pues dudosa su elección: un hijo de Atahualpa y el señalado fue Toparca o Tupac Huallpa."

(6)- W.H. Prescott,op. cit. id. chap.VIII, p.302-303: " The true heir to the crown was a second son of Huayna Capac, named Manco, a legitimate brother of the unfortunate Huascar. But Pizarro had too little knowledge of the dispositions of this prince; and he made no scruple to prefer a brother of Atahualpa, and to present him to the Indian nobles as their future inca."

(7)- Pedro Sancho, op. cit. chap.2, P.20. Pour le yamqui Juan de Santa Cruz Pachacuti, ces mêmes liens de parenté l'unissaient à Huascar. La mère de Huascar et de Tupac Huallpa était la coya Rahua Ocllo.

fils de Huaina Capac et frère germain de Huascar, alias Titu Cusi Huallpa, à la différence de Manco Inca, frère consanguin de ce dernier. Ce point se trouve confirmé par les deux autres auteurs qui exercèrent l'un après l'autre les délicates fonctions de secrétaire de Francisco Pizarro (7).

Un fait concret et bien significatif confirme notre version. L'intronisation officielle de Tupac Huallpa, selon la tradition incaïque, se fit au lendemain d'une claustration et d'un jeûne de trois jours. Auprès de lui s'assirent, d'un côté Chalcuchima, Tice (ou Tizas), les capitaines et personnages de qualité des territoires rattachés à Quito, et de l'autre ses frères et les seigneurs du Cuzco et des régions annexes (8).

Par ailleurs, il n'est guère étonnant que le chef 'extremeño' ait désigné un "cuzqueño" pour succéder à l'usurpateur (9). En procédant de la sorte, il manifestait une seconde fois sa sympathie au parti légitimiste. Ne l'avait-il pas déjà démontré par la condamnation à mort d'Atahualpa? Avec l'aide de Tupac Huallpa, toute la contrée s'étendant des Chachapoyas aux confins méridionaux de l'empire pouvait s'ouvrir à lui sans réserve (10)-

(7).- suite.- Jerez, op. cit. P.345.

Voir aussi R.Cúneo Vidal: "Historia de las guerras de los últimos incas peruanos contra el poder español" éd. Maucci -Barcelona 1926, P.20.

(8)- Pedro Sancho, op. cit. id. P.22-23: "Se asentó junto a él, Calichima (sic), el gran capitán de Atabalipa que le conquistó esta tierra, como se cuenta en la relación hecha de las cosas de Caxamalca, y junto de él el capitán Tice, uno de los principales, y de la otra parte ciertos hermanos del señor, y seguían de uno y otro lado, otros caciques y capitanes y gobernadores de provincias y otros señores de grandes tierras..."

(9)- Francisco Pizarro qui, très vraisemblablement, songea à réserver à ses enfants le droit de succession sinon au trône du moins au gouvernement du Pérou, prit pour concubine une soeur de l'inca légitime Tupac Huallpa: la "ñusta" doña Inés Huaylas Yupanqui qui lui donna deux enfants: Gonzalo et Francisca, laquelle épousa plus tard son oncle paternel Hernando Pizarro. Voir Cúneo Vidal, op. cit supra, note 7.

(10)- Il est bien possible que le docile Tupac Huallpa ait pu jouer auprès du Gouverneur un certain rôle...

Pour sa part, Chalcuchima put jouir d'une liberté totale, en principe, après l'exécution de son seigneur. Pizarro, qui se méfiait de lui à cause du grand prestige qu'il exerçait sur les Indiens du parti "quiteño", dut faire surveiller les faits, les gestes et les moindres paroles de ce général par ses plus fidèles "yanaconas". A aucun moment, ce fameux capitaine d'Atahualpa ne fut libéré, comme le mentionne Garcilaso (II).

(IO).- suite.- dans la condamnation d'Atahualpa, coupable de la mort de sa mère et de ses frères: Huascar, Titu Atauchi... Pedro Pizarro laisse entendre qu'il se rendit à Cajamarca après la victoire espagnole quand il écrit (op. cit. P.55): "Este (Tubalipa) había venido a ver a Atabalipa cuando estaba preso, haciéndose muy su amigo, y fingió estar enfermo todo el tiempo que Atabalipa estuvo enfermo (peu avant sa condamnation), no saliendo de su aposento. Esto hizo éste, temiéndose no le mandase matar Atabalipa como a los demás hermanos."

(II)- Garcilaso, op. cit. liv.2, chap.3, P.II7-II8 : " (Rumiñahui) estuvo aguardando que los capitanes y curacas llegasen a Quito con el cuerpo de Atahualpa. Rumiñahui les hizo un gran recibimiento, de mucha gente que había juntado para llorar a su Inca; los unos y los otros hicieron grandísimo llanto sobre su cuerpo, y abreviaron las obsequias, que, habiendo de durar un año, se concluyeron en quince días. Al fin dellos le pareció a Rumiñahui no dejar pasar la ocasión que en las manos tenía para su pretensión, pues su buena dicha le había juntado todos los que deseaba matar (para rebelarse más seguramente), como eran los hijos y el hermano de Atahualpa, y el maese de campo Chalcuchima y tantos capitanes y señores de vasallos que tenía presentes, para que adelante no hubiese quien le contradijese. Con este acuerdo apercibió a todos ellos que otro día siguiente comiesen juntos, para tratar lo que les conviniese hacer contra los españoles, y para elegir y nombrar a Quilliscacha por visorrey y gobernador del reino de Quito, entretanto que el hijo mayor de Atahualpa era pupilo y le faltaba edad para gobernar por sí. Los capitanes y curacas se juntaron a consejo con Quilliscacha en la casa real del Inca, y propusieron algunas cosas de las que convenían, mas no determinaron alguna. En esto se llegó la hora de comer. Rumiñahui, que tenía apercebido un solene banquete, les convidó a comer. Pasada la comida, que fue abundante, trujeron de beber... Pues como Rumiñahui viese los capitanes y curacas caídos (tant ils avaient bu), sin sentido alguno, los degolló todos, y entre ellos al maese de campo Chalcuchima y a Quilliscacha y a los muchachos y muchachas hijas de Atahualpa, por que no quedase quien le fuese bando contrario."

Chalcuchima partit donc avec la troupe espagnole en direction du Cuzco. Le Gouverneur ne pouvait, en effet, se défaire de lui; il exerçait encore un grand ascendant sur les chefs "quiteños" et leurs hommes, maîtres du Cuzco. Dans les premiers temps, il fut traité au moins avec autant de ménagements et d'égards que Tupac Huallpa, mesures qui prouveraient chez Pizarro le désir de se concilier les deux factions rivales (I2). Or le comportement du Gouverneur à l'égard du général indien changea peu avant l'arrivée de la troupe espagnole à Jauja. En effet, à quelques lieues de l'agglomération, un "yanacona" vint lui dire: "... que de nombreux guerriers s'étaient rassemblés à Jauja pour tuer les chrétiens qui venaient" (I3), et ces guerriers ennemis devaient être nombreux puisqu'ils obéissaient à quatre capitaines; ils surveillaient un passage difficile, situé à Parma, cinq lieues avant Jauja, afin d'empêcher les conquistadors de le franchir. Après enquête, il fut avéré que Chalcuchima dirigeait les troupes adverses avec l'intention de prendre la fuite à la première occasion. On s'aperçut que Tupac Huallpa n'était pas du tout au courant des manoeuvres secrètes et que toutes les précautions étaient prises pour qu'il n'en sût rien (I4). Ceci prouve bien que le successeur d'Atahualpa appartenait au parti légitimiste et que les "quiteños" le tenaient à l'écart de leurs desseins, le considérant peu sûr et ami des conquistadors. Ils ne se trompaient guère, puisque peu de jours après, il confirma lui-même l'information donnée par le "yanacona" à Pizarro, et il ajouta que les adversaires s'apprêtaient à brûler la ville: "... afin que les chrétiens ne trouvent aucun lieu où loger." (I5)

(I2)- Herrera, op. cit. Décade 5, liv.4, chap.I0, P.322: "Iba el nuevo Inga en andas, y de la misma manera Chialiquichiamas (sic)"

(I3)- Pedro Sancho, op. cit.id.P.28: "... que se había juntado mucha gente de guerra en Jauja para matar a los cristianos que venían."

(I4)- Pedro Sancho, op. cit. id. P.28: "... de cuyos tratos no era sabedor el cacique Atabalipa (Tupac Huallpa) y por esto no dejaban estas gentes que ningún indio pasara

La manière d'agir du prince élu n'avait rien de surprenant; il ne voulait pas voir détruire par ses ennemis un centre urbain qui n'avait cessé de témoigner sa fidélité à la cause du Cuzco. Par ailleurs les avant-gardes espagnoles purent constater que les menaces qui pesaient sur la ville n'étaient pas vaines. Ils poursuivirent des adversaires au-delà de Jauja où Francisco Pizarro et le gros de sa troupe furent joyeusement fêtés comme des libérateurs par les habitants.

A partir de là, Chalcuchima fut surveillé plus étroitement. On chargea vingt fantassins chrétiens de le garder à vue (I6).

Si les relations entre Chalcuchima et Tupac Huallpa furent, comme nous le supposons, peu chaleureuses après l'intronisation de ce dernier, elles se refroidirent beaucoup et s'envenimèrent même quand le général "quiteño" s'aperçut que l'inca contrariait ses plans, et il nous faudra admettre le bien fondé de l'accusation portée contre Chalcuchima au sujet de la mort mystérieuse de Tupac Huallpa, laquelle eut lieu dans les jours qui suivirent l'arrivée des Espagnols à Jauja (I7).

(I4).- suite.- "... a la parte del cacique para que no le pudiera dar noticia de estos tratos."

(I5)- Pedro Sancho, op. cit. id. P.30.

(I6)- Pedro Sancho, ibid.: "Sabido esto por el gobernador hizo aparejar sesenta y cinco caballos ligeros, y con veinte peones que guardaban a Chalichuchima, sin estorbo de bagajes, se partió para Jauja..."

(I7)- Pedro Sancho, op. cit. chap.5, P.38: "Se dijo públicamente que el capitán Chalichuchima le dio con que muriese porque deseaba que la tierra quedara por la gente de Quito y no por la natural del Cuzco, ni por los españoles."

Cette rumeur est confirmée dans une lettre du conseil municipal de Jauja au Roi, en date du 20 Juillet 1534. Voir "Col. de documentos inéditos relativos al descubrimiento..." op. cit. P.II9: "... porque el cacique que en Caxamalca se fizo, murió de su dolencia; luego que aquí llegamos, público fue, aunque dello no hubo averiguación ni certinidad, quel capitán Chalicochima le había dado yerbas a beber con que murió."

o

o

o

La mort de Tupac Huallpa remettait en question la succession au trône incaïque. Les deux partis opposés s'affrontaient derechef plus ouvertement. Chalcuchima et les capitaines "quiteños" manifestaient qu'ils étaient décidés à ne pas céder aux contraintes des étrangers et à secouer leur tutelle. Le Gouverneur comprit qu'il devait les ménager, au moins momentanément, s'il voulait parvenir à ses fins: conquérir, dans l'immédiat, la capitale de l'empire et affermir, par la suite, l'établissement de la colonie espagnole au Pérou. Mais il ne devait pas décevoir non plus ceux qui jusque là lui avaient facilité la tâche. Selon le mot de Pedro Sancho, il désirait "entretenir de bonnes relations avec tous" ("estar bien con todos"). Pour s'assurer sinon l'amitié, du moins la non belligérance des partisans "quiteños", il laissa entendre qu'il admettait la candidature de Atitoc, fils d'Atahualpa, proposé par Chalcuchima. Mais dans son for intérieur, selon le chroniqueur, il était bien décidé à enfreindre cette disposition. Quant aux autres, il leur garantit: "... qu'il leur donnerait pour seigneur celui qu'ils désiraient" (18).

(18)- Pedro Sancho, op. cit. chap.5, P.39: "... que les daría por señor al que ellos quisiesen." "... el gobernador le dijo con arte (a Chalcuchima) estas palabras, y le dio esta esperanza, no porque tuviera ánimo de hacerlo, sino para que entre tanto que aquel hijo de Atabalipa venía para este efecto, hiciera que aquellos capitanes de guerra que habían tomado las armas vinieran de paz."

Or Chalcuchima, profitant des heureuses dispositions du Gouverneur, demanda qu'on lui ôta ses chaînes. Pareille faveur ne pouvait lui être refusée, "... ce capitaine étant là clé pour tenir le pays tranquille et soumis" (19); et bien qu'on ne relâchât pas la surveillance dont il était l'objet, il espérait prendre la fuite à la faveur du désordre d'un combat prochain.

A la duplicité de Pizarro, Chalcuchima opposa sa duplicité. N'étant point dupe du jeu mené par le chef espagnol, ayant bien saisi le secret mobile de ses actions, il continua donc à renseigner Quizquiz sur les mouvements de leurs ennemis. Les avant-gardes espagnoles, sous le commandement du téméraire Hernando de Soto, se trouvèrent à plusieurs reprises devant des ponts brûlés qu'il fallait réparer à la hâte, des villages détruits ou incendiés, toujours dépourvus de vivres et d'eau potable. A Vilcas, ce capitaine essuya une défaite, la première depuis l'invasion du pays. Trujillo l'explique par la supériorité des ennemis sur la cavalerie espagnole incapable de réagir dans une région très accidentée "... les Indiens, vu la rudesse du pays, remportèrent des victoires sur nous, et non pas nous sur eux" (20).

A quelques jours de là, le même capitaine qui avait reçu l'ordre d'avancer avec prudence et d'attendre le gros de la troupe plutôt que d'attaquer, osa poursuivre une armée forte de plusieurs milliers d'hommes et probablement

(19)- Pedro Sancho, op. cit. id. P.40: "... por ser aquel capitán, la llave para tener la tierra pacífica y sujeta."

(20)- Trujillo, op. cit. P.61: "... los indios por ser la tierra tan áspera antes ganaron con nosotros que nosotros con ellos." "... fuénos forzoso soltar la presa que les teníamos de las mujeres e indios... y entonces se retiraron."

commandée par le général Quizquiz, au-delà du fleuve Abancay vers Rimactampu (21) et le Cuzco où, lui et ses compagnons se promettaient de bonnes compensations à leurs peines (22). Les Indiens l'attendirent de pied ferme dans la difficile montée de Vilcaconga; les chevaux essoufflés et fatigués tombèrent dans des chausse-trapes au fond hérissé de pieux aigus, et les cavaliers furent attaqués impietoyablement. Vilcaconga aurait pu être fatale non seulement à Soto et à ses hommes mais à toute la troupe de Pizarro: "... il s'en fallut de peu que tout ne fût perdu" écrit Estete (23). La défaite fut beaucoup plus cuisante qu'à Vilcas. Et, si l'on en croit Herrera et Trujillo (24), il y eut cinq morts et plusieurs blessés parmi les chrétiens (25).

(21)- Inca Garcilaso, op. cit. Liv.2, chap.5, P.121

(22)- Trujillo, op. cit. P.61: "... y hubo pareceres que allí esperaríamos al Gobernador y Diego de Almagro, y algunos dijeron como fue Rodrigo Orgoñez, y Hernando de Toro y Juan Pizarro de Orellana y otros valientes, que pues que nosíamos gozado de las duras, que gozásemos entrar en el Cuzco, sin el socorro, que atrás venía..."

(23)- Estete, op. cit. P.44.

(24)- Herrera, op. cit. id. chap.30, P.351
Trujillo, id. P.62: " Otro día caminamos en cuesta arriba, y al medio de la cuesta a do se hace un poco de llano, que pasa un arroyito de agua antes que llegásemos a este llano como un tiro de piedra, dieron los indios en nosotros de golpe, que de 40 de caballos que éramos mataron a 5 que fueron Hernando de Toro y Miguel Ruiz y Francisco Martín y Marquina y Juan Alonso, y hirieron 17, y los que más daño nos hicieron fueron los trescientos indios que nos querían venir de paz, porque esto se supo por cierto; y aquella noche estuvimos en mucho trabajo, porque nevava, y con el frío quejábanse mucho los heridos, y decían los indios(que nos mantenían cercados y muchos fuegos alrededor) 'nosotros no os queremos matar de noche, sino de día, y holgarnos con vosotros'."

(25)- Le nombre des blessés varie selon les textes; - pour Pedro Sancho il est de dix, de onze pour Herrera et de dix-sept pour Trujillo."

A n'en pas douter, les soixante cavaliers de Soto auraient péri si les assaillants indiens n'avaient levé le siège dans la nuit, après l'arrivée fort opportune de Diego d'Almagro, annoncée par la trompette du soldat Alconchel.

Avant l'arrivée au Cuzco, et quand le danger d'une attaque des guerriers de Quizquiz parut définitivement écarté, Francisco Pizarro prit de nouvelles dispositions contre Chalcuchima. Il le fit enchaîner de nouveau et le menaça de le faire brûler vif: "... si tu ne fais en sorte que tes amis indiens abandonnent les armes et viennent avec des intentions pacifiques, comme je te l'ai dit d'autres fois" (26). Chalcuchima se défendit bien mal, lui qui, au dire de Herrera n'avait pas manqué de laisser paraître sa joie quand il vit partir Soto pour Vilcas, ne trouva rien d'autre à dire: "... que l'on ne faisait pas ce qu'il ordonnait à ces capitaines parce qu'ils ne voulaient pas obéir" (27). Pizarro comprit qu'il ne pouvait plus rien attendre d'un homme qui, ayant deviné ses intentions secrètes, continuerait à dissimuler les siennes et resterait jusqu'au bout son ennemi irréductible. Il se dit comme le note judicieusement Herrera, que si ce général lui avait suscité tant de graves ennuis, malgré les gardes qui le surveillaient sans cesse et les chaînes dont il l'avait chargé, que ne ferait-il pas s'il parvenait à recouvrer sa liberté? Chalcuchima constituait le plus grand obstacle à la réalisation de ses entreprises de conquête et d'occupation du pays. Une fois de plus, Pizarro se vit contraint de sacrifier un grand personnage pour satisfaire aux raisons politiques que nous connaissons.

(26)- Pedro Sancho, op. cit. P.59: "... si no das traza de que estos indios amigos tuyos dejen las armas y vengan de paz, como te he dicho otras veces."

(27)- Herrera, op. cit. id. chap.3 P.21: "... que no se hacía lo que él mandaba a aquellos capitanes porque no querían obedecer." "Chaliquichima... hizo gran demostración de alegría por haber visto divididos los castellanos cuando iban la vuelta de la sierra."

Le jugement et la condamnation de Chalcuchima furent plus expéditifs encore que pour l'inca Atahualpa. Ils eurent lieu à Sacsahuana, appelé aussi Yahuarpampa(28). Et nous retrouvons dans la version officielle du fidèle Pedro Sancho, et presque trait pour trait, le processus adopté à Cajamarca, quelques mois auparavant pour le roi de Quito. Considérant cependant que Chalcuchima n'avait droit à aucune commutation de peine, on le condamna irrémissiblement à subir le supplice du feu. Au dernier moment pour racheter cette âme païenne, le père Valverde tenta en vain d'opposer la douceur céleste du Paradis aux ardentes flammes de l'éternel enfer (29).

(28)- Pedro Sancho, op. cit. chap.IO, P.59.

Inca Garcilaso, 1ère partie des Commentaires Royaux. Liv.IX, chap.37, P.288-290: "Pusiéronle (a los familiares de Huascar) en el campo llamado Yahuarpampa, que es campo de sangre. El cual nombre se le puso por la sangrienta batalla que en él hubo de los Chancas y Cozcos... Decían los indios que por la sangre real que en aquel campo se derramó se le confirmó el nombre Yahuarpampa, que es campo de sangre."

(29)- Pedro Sancho, op. cit. chap.IO, P.60 écrit: "... él no quiso ser cristiano, diciendo que no sabía qué cosa fuera esa ley, y comenzó a invocar Paccamama (sic) y al capitán Quizquiz que vinieran a socorrerlo."

W.H.Frescott, op. cit. P.125, se demande pour quoi les Espagnols faisaient subir le supplice du feu aux Indiens. Il écrit à ce sujet:(op. cit. id. ibid. P.3II) "Why this cruel mode of execution was so often adopted by the spanish conquerors is not obvious; unless it was that the Indian was an infidel, and fire, from ancient date, seems to have been considered the fitting doom of the infidel as the type of that inextinguishable flame witch awaited him in the regions of the damned." La raison nous la connaissons. Elle concernait les Indiens et non les chrétiens eux-mêmes. En terrifiant les naïfs naturels par un supplice horrible sur terre et dans l'au-delà, puisqu'il signifiait pour eux l'anéantissement total, les conquistadors faisaient tomber 'ipso facto' toute tentative de résistance et pouvaient en conséquence s'emparer de vastes territoires sans coup férir.

Si la mort inique d'Atahualpa fut justifiée par Francisco de Jerez, celle de son général ne le fut pas moins par Pedro Sancho (30). L'un et l'autre soulignent avec une insistance délibérée, la cruauté de l'inca et de Chalcuchima. Et si Jerez avait noté qu'Atahualpa était " détesté de tous " (" de todos malquisto"), Pedro Sancho ira plus loin dans ce sens quand il dira " ... tous les habitants du pays se réjouirent infiniment de sa mort parce qu'il était particulièrement haï de tous; ils savaient combien il était cruel." (31).

Comme pour la condamnation du souverain quiteño, on ne manqua pas de mentionner dans la version officielle, adressée au Conseil des Indes, que la mort du général indien fut exigée non par le Gouverneur mais par Hernando de Soto et Diego d'Almagro. Voici ce qui est dit à ce sujet:(32) " Dès qu'ils entrèrent dans ce pueblo pour y être logés, le capitaine (Hernando de Soto) et le "Mariscal" (Almagro) demandèrent au Gouverneur de châtier Chalicuchima, parce qu'il devait savoir ^{de} tout ce que faisaient les chrétiens, Chilichuchima en informait les ennemis." Une fois encore, le Gouverneur céda aux instances de

(30)- Le premier écrit en effet (op. cit. P.345): " Algunos dijeron que por sus pecados murió...; y así pagó los grandes males y crueldades que en sus vasallos había hecho, porque todos a una voz dicen que fue el mayor carnicero y cruel que los hombres vieron; que por muy pequeña causa asolaba un pueblo, por un pequeño delito que un solo hombre dél hubiese cometido, y mataba diez mil personas; por tiranía tenía sujeta toda aquella tierra, y de todos era malquisto."

Pedro Sancho dit, de son côté, (op. cit. chap. 8, P.61): " De este modo pagó este capitán las crueldades que hizo en la conquista de Atabalipa, y las maldades y traiciones que traguó en daño de los españoles y deservicio de S.M. Toda la gente de la tierra se alegró infinito de su muerte, porque era muy aborrecido de todos por conocer lo cruel que era."

(31)- Pedro Sancho, op. cit. chap.8, P.61: " Toda la gente de la tierra se alegró infinito de su muerte, porque era muy aborrecido..."

(32)- Pedro Sancho, id. P.60: " Entrados a aposentarse en este pueblo, el capitán y el mariscal pidieron al gobernador que hiciera justicia de Chilichuchima, porque había de saber que todo lo que hacían los cristianos lo avisaba Chalicuchima a los contrarios."

ses subordonnés qui lui apprirent (comme s'il ne le savait pas) le rôle néfaste joué par son prisonnier de marque. Une fois encore, il tenta, par le biais de son secrétaire, de se décharger du poids d'une condamnation dont il était le principal artisan.

2

2

2

C'est un jour après l'exécution de Chalcuchima, que se présenta à Francisco Pizarro, dans la plaine de Sacsahuana, un jeune inca âgé d'environ seize ans (33). Il était le fils de Huaina Capac, frère consanguin de Huascar, d'Atahualpa, de Tupac Huallpa, et rallié au parti légitimiste. D'après Trujillo (34), il fut présenté au Gouverneur par un curaca nommé Chilche, qui lui dit: " Celui-ci est fils de Guaynacava; il a fui sans trêve les capitaines d'Atahualpa."

(33)- Cristóbal de Molina, "Gobierno y población del Perú", P.156: " Mochacho de hasta diez y seis años."

(34)- Trujillo, op. cit. P.63 : " Este es hijo de Guaynacava que ha andado huyendo de los capitanes de Atahualpa."

Garcilaso situe cet événement transcendant après la prise du Cuzco par les Espagnols, et plus précisément à l'époque où Diego d'Almagro se rendait, en toute hâte, à San Miguel pour prendre des dispositions relativement au débarquement de Pedro d'Alvarado. L'auteur des Commentaires Royaux, ne pouvant utiliser la note sommaire et imprécise de la Historia de Gómara (op. cit. chap.123, P.36): "... estuvo allí (en Vilcas) Pizarro cinco días, a ver en qué paraba la guerra. Vino Mango, hermano de Atabalipa, a dársele; él lo recibió muy bien, y lo hizo rey, poniéndole la borla que acostumbraban a los ingas. Siguió su camino...", apporte, sans aucune retenue, un certain nombre de changements relatifs à la chronologie et aux faits mêmes. Une fois de plus, Garcilaso substitue à la réalité qu'il méconnaissait, les scènes que lui suggérait son imagination. On saisit mieux les modifications apportées en rapprochant le texte sobre et concis de Trujillo (op. cit. P.63) du sien (op. cit. Historia General del Perú, Liv.2, chap.2, P.137 et chap.12, P.138) Les voici:

Trujillo: "... y luego por la mesma cuesta abajo (vino) Mango inca con otros dos o tres orejones, y traía una manta y camiseta de algodón amarilla, y Chilche (que al presente es cacique de Yula) dijo al gobernador: 'Este es hijo

.../...

(34).- suite.- "... de Guaynacava que ha andado huyendo los capitanes de Atabalipa, y así caminamos al Cuzco'..."

Garcilaso:" Así fue al Cuzco (Manco inca) acompañado de muchos señores de vasallos y mucha parentela dellos, pero de la suya llevó muy pocos, porque la crueldad de Atahualpa los había consumido todos. Hizosele un gran recibimiento; salieron a él todos los españoles, así los de a pie como los de a caballo, buen trecho fuera de la ciudad; el gobernador se apeó llegando cerca del Inca, el cual hizo lo mismo, que iba en unas andas, no de oro, como eran las de sus padres y abuelos, sino de madera, que, aunque los suyos le habían aconsejado que fuese como Rey, pues lo era de derecho, que llevase sus andas de oro y su corona en la cabeza, que era la borla colorada, el Inca no quiso llevar ni lo uno ni lo otro, porque dijo que era desacato contra el gobernador y sus españoles llevar puestas las insignias reales yendo a pedir la restitución del reino, que era decirles que aunque ellos no quisiesen había de ser Inca, pues llevaba tomada la posesión del Imperio con la borla colorada. Dijo que llevaría la amarilla para que los viracochas (que así llaman los indios a los españoles y así les llamaré yo también, pues soy indio) entendiésen que era el príncipe heredero legítimo.

El gobernador hizo su cortesía al Inca a la usanza castellana, y le dijo que fuese muy bien venido. El Inca respondió que venía a servir y adorar a los que tenía por dioses, enbiados por el sumo Pachacamac. Habláronse pocas palabras, por falta de buenos intérpretes. Luego que el gobernador hubo hablado al Inca, se apartó, por dar lugar a que los demás españoles le hablasen. Entonces llegaron sus dos hermanos, Juan Pizarro y Gonzalo Pizarro.

El Inca, sabiendo que eran hermanos del 'Apu', que es capitán general, les abrazó y hizo mucha cortesía porque es de saber que antes que el Inca llegase a hablar a los españoles había prevenido que un indio de los que con ellos huviese andado, que tuviese noticia de los capitanes de guerra y de los demás ministros, estuviese delante al hablarles, y les diese a conocer. Y así estuvo un indio, criado de los españoles, que decía a uno de los señores de vasallos que estaban cabe el Rey el cargo que tenían cada uno de los que llegaban a hablarle, y el curaca lo decía al Inca para que estuviese advertido. Desta manera habló a los capitanes y oficiales de la hacienda imperial con alguna diferencia que a los demás soldados que llegaron en cuadrillas a hablar al Inca; y a todos en común les hizo mucha honra, y les mostró mucho amor en el aspecto y en las palabras. Y al cabo dijo a los suyos lo mismo que Atahualpa cuando vio a Hernando Pizarro y a Hernando de Soto: 'Verdaderos hijos son estos hombres de nuestro Dios Viracocha, que así semejan a su retrato en rostro, barbas y vestido. Merecen que les sirvamos, como nos lo dejó mandado en su testamento nuestro padre Huaina Capac.' "

Con lo dicho se acabó la plática. Los españoles subieron en sus caballos y el Inca en sus andas. El gobernador se puso a la mano izquierda del Inca, y sus hermanos y los demás capitanes y soldados iban delante, cada compañía de por sí. El gobernador mandó que una dellas fuese

(34).- suite.- "... en retaguardia del Inca, y que dos docenas de infantes se pusiesen en derredor de las andas del Rey, de lo cual se favorecieron los indios muy mucho, porque les pareció que mandarles ir todos juntos en una cuadrilla los igualaban, subiéndolos a la alteza de los que tenían por divinos. Así entraron en la ciudad con gran fiesta y regocijo. Los vecinos della salieron con muchos bailes y cantares compuestos en loor de los viracochas, porque sintieron grandísimo contento de ver a su Inca y por entender que había de reinar el legítimo heredero, pues las tiranías de Atahualpa se habían acabado. Tenían la calle por donde el Inca había de pasar cubierta de juncia, y algunos arcos triunfales puestos a trechos, cubiertos de flores como solían hacerlos en los triunfos de sus Reyes. Los españoles llevaron al Inca a una de sus casas reales, que llamaban Casana, que estaba en la plaza mayor, frontero de donde está ahora el colegio de la Compañía. Allí le dejaron muy contento y lleno de esperanzas, imaginando que sería la restitución de su Imperio a medida del recibimiento de su persona."

Le procédé de Garcilaso en égard aux événements historiques n'a plus lieu de nous étonner. Il est tout de même curieux qu'en dépit des textes (chronique de Trujillo, Historia de Gomara, par exemple) M. Ballesteros Gaibrois (Cf. op. cit. id. P.184) considère que la 'défection' de Manco Inca ait pu influencer le moral des soldats de Quizquiz, alors que ce jeune prince avait dû s'enfuir de la métropole pour éviter d'être pris par les guerriers "quiteños" et peut-être bien tué comme beaucoup d'oreillards légitimistes.

(35)- Dire comme M. Ballesteros Gaibrois (op. cit. P.184) que Manco Inca, après avoir résidé au Cuzco dans l'expectative, pendant que ses deux frères s'entredéchiraient et "... que se había separado de Quizquiz y venía a entregarse a los españoles", c'est méconnaître ou ne pas admettre les événements capitaux tels que le massacre de la famille royale à Andamarca et à Yahuarpampa, près du Cuzco, et les luttes impitoyables des deux factions en présence, marquées après la victoire espagnole à Cajamarca, par la mort successive de Huascar et de Tupac Huallpa. C'est aussi ne pas tenir compte des textes des chroniqueurs Pedro Sancho et Trujillo, pourtant très explicites.

Voir Pedro Sancho, chap.II, P.61 : " Y a la mañana siguiente vino a visitar al gobernador un hijo de Guainacaba, hermano del cacique muerto, el mayor y más principal señor que había entonces en aquella tierra, que había andado fugitivo porque no le mataran los de Quito."

Trujillo, op. cit. P.63: "... y Chilche dijo al gobernador: ' éste es hijo de Guaynacava, que ha andado huyendo de los capitanes de Atabalipa! "

Voir aussi la lettre écrite au roi par "el ayuntamiento de Jauja" en date du 20-7-1534 (op. cit. supra, P.120-121) où Gerónimo de Aliaga dit: " Los naturales

.../...

Manco Inca, après avoir échappé au massacre général des nobles indiens ordonné par Atahualpa, dut vivre dans des refuges isolés. Les condamnations à mort du tyran fratricide, de son général Chalcuchima, l'élection de Tupac Huallpa par Francisco Pizarro, l'amènèrent à considérer vraisemblablement les envahisseurs étrangers comme des défenseurs de la cause des princes "cuzqueños" et l'incitèrent à faire acte de candidature au trône incaïque qui lui revenait de droit (35).

Le jeune inca arrivait à point pour tirer le Gouverneur de son embarras quant à la succession du regretté Tupac Huallpa. Aussi fut-il reçu " avec beaucoup de joie et (le Gouverneur) ordonna qu'il fût honoré et respecté de tous"(36). En homme habile qui sait tirer parti de toutes les situations avantageuses, Pizarro ne manqua pas de déclarer, par ailleurs, avec une tranquille audace, qu'il avait entrepris la longue et pénible expédition de Jauja au Cuzco, sur l'ordre de son empereur Charles Quint, tout exprès pour réparer les offenses dont Manco Inca était l'objet de la part de ses ennemis et pour libérer les habitants du Cuzco de leur tyrannie (37).

En fait Manco, comme ses deux frères, devait être utilisé par Pizarro pour mieux subjuguier et dominer le pays (38). D'une manière plus précise, il devait, aux yeux

(35)- suite.- "... del Cozco ficiéron buen recibo a los españoles e especial un hermano de los caciques muertos que al gobernador vino de paces que, hasta allí, había siempre huído por amor de la gente de Quito."

(36)- Herrera, op. cit. chap. 3, P. 23 : "... con mucha alegría y (el gobernador) mandó que de todos fuese honrado y respetado."

(37)- Pedro Sancho, op. cit. chap. II, P. 62: "... por que estaba yo en Xauxa seguro de tener guerra con ellos, y era excusado el trabajo de hacer tan largo y difícil jornada pero sabiendo los agravios que te hacian quise venir a remediarlos y desfacerlos, como me lo mandaba el Emperador mi señor. Y así puedes estar seguro de que haré en favor tuyo todo lo que me parezca conveniente, y también para libertar de esta tierra a los del Cuzco."

(38)- Benzoni, op. cit. P. 125 recto: "... l'intento suo (di Francesco Pizarro), fu sempre di levarlo dinanzi a gli occhi, por meglio potere soggiogare e dominare il paese."

des Indiens, non seulement couvrir les futures actions du rusé capitaine espagnol, mais encore veiller à ce que ses fidèles sujets, toujours prêts à le servir en tous lieux (39), n'hésitent pas à pourvoir les chrétiens de ce qui leur serait nécessaire, et à se mettre à leur disposition pour transporter toutes charges, d'un lieu à un autre, en temps de paix ou de guerre (40).

2

2

2

L'entrée de la troupe espagnole au Cuzco ne se fit pas sans résistance. Celle-ci fut le fait, non pas des habitants de la ville, comme le prétend l'Inca Garcilaso (41), mais des soldats de Quizquiz. Ceux-ci, comme l'avait annoncé Manco, étaient assez nombreux (42) et le combat qui se déroula entre l'avant-garde espagnole constituée par quarante cavaliers sous les ordres de deux ou trois capitaines (43) et les Indiens, fut si acharné que les

(39)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.3, P.23.

(40)- Diego de Castro Titu Cusi Yupanqui: "Relación de la Conquista del Perú" op. cit. tome II, chap. Ier, P.24 : "... (mandó) que tuviese en mucho a Pizarro y a los suyos y los proveyesen de todo lo necesario."

(41)- Garcilaso, op. cit. Liv.2, chap.7, P.126: "Cerca de la ciudad del Cuzco salieron sus moradores con armas a defender el paso; más con poca resistencia que hicieron, se volvieron a sus casas y, llevando sus mujeres y hijos y lo que más pudieron de sus haciendas, se fueron a los montes..."

(42)- Zárate, op. cit. Liv.2, chap.8, P.480: "...en el Cuzco le estaba aguardando mucha gente de guerra."

(43)- Deux capitaines, non nommés, d'après Pedro Sancho, op. cit. chap. II, P.13.

Trois selon Herrera: Diego d'Almagro, Hernando de Soto et Juan Pizarro, op. cit. Tome XI, Liv.6, chap. 3, P.23.

premiers se virent contraints de reculer et de rejoindre le gros des forces, dans la plaine. Après quoi, l'on dépêcha d'autres cavaliers qui mirent en fuite les adversaires et dans leur poursuite en tuèrent un bon nombre⁽⁴⁴⁾ Néanmoins, par mesure de prudence, on remit au lendemain l'entrée dans la métropole incaïque. Les Espagnols attendirent toute la nuit "tenant leurs chevaux sellés et bridés" dit Pedro Sancho.

Avant de quitter définitivement la ville, longtemps occupée par eux, les "quiteños" prirent diverses dispositions destinées à contrarier leurs ennemis. Ils mirent le feu en divers quartiers, saccagèrent le temple du Soleil et plusieurs édifices et emmenèrent les vierges du couvent "acllahuasi". Si, comme l'écrit Garcilaso, un accord s'était établi auparavant entre Quizquiz et Manco Inca, ces actes d'hostilité n'auraient pas eu lieu (45).

o

o

o

(44)- Zárate, id.: "Matando en el alcance muchos dellos."

(45)- Garcilaso, op. cit. id. Liv.2, chap.7, p.125 : " ... acordaron (Quizquiz et ses hommes) con buen consejo militar restituir el Imperio a quien legítimamente le pertenecía, porque todos los indios fuesen a una para resistir y echar del reino a los españoles o para vivir juntamente con ellos, porque así serían más estimados y más temidos, que no estando divididos en bandos y parcialidades."

Le vendredi 15 Novembre 1533 " à la pointe de l' aube" (" al rayar el alba"), la troupe de Francisco Pizarro, forte de quatre-cent quatre-vingts chrétiens et de quelques milliers d'Indiens, originaires des diverses régions parcourues jusque là, fit son entrée au Cuzco, mais sur le qui-vive ("sobre aviso" dit Pedro Sancho) et, à sa grande surprise, elle ne rencontra aucun obstacle (46)

S'il faut en croire Gómara, cité d'ailleurs par Garcilaso qui, sur ce point, n'apporte aucun démenti (47), les conquistadors et les naturels alliés ne perdirent pas leur temps: "... sans tarder ils commencèrent à retirer les plaques des murs du temple, lesquelles étaient d'or et d'argent; d'autres à déterrer les bijoux et les vases d'or qui se trouvaient auprès des morts; d'autres à s'emparer des idoles faites des mêmes métaux; ils pillèrent également les maisons et la forteresse (de Sacsahuaman) qui contenait encore beaucoup d'or et d'argent ayant appartenu à Guaynacapa" (47). Ces déprédations, non mentionnées par le secrétaire du Gouverneur, Pedro Sancho, et pour cause, sont toutefois suggérées par Diego de Trujillo qui termine sa relation par la profanation du temple du Soleil par ses compatriotes. En ce haut lieu sacré du Tawantinsuyu, le prêtre principal, le 'Vilaoma' (48) osa reprocher aux étrangers leur monstrueuse audace: "... Vilaoma^{dit} comment osez-vous entrer ici, vous; celui qui veut entrer ici doit tout d'abord jeûner une année, et il doit entrer portant une charge sur le dos et nu-pieds". Or ceux-ci, sans faire le moindre cas de cet obstacle prévu et contrariant, pénétrèrent dans le sanctuaire (49).

(46)- Gómara, op. cit. chap. I23, P.36: "Entraron los españoles... sin contradicción ninguna."

(47)- Gómara, op. cit. P.37: "... luego comenzaron a desentablar las paredes del templo, que de oro y plata eran; otros, a desenterrar las joyas y vasos de oro que con los muertos estaban; otros a tomar los ídolos que de lo mismo eran; saquearon también las casas y la fortaleza (de Sacsahuaman) que aún tenía mucha plata y oro de lo de Guaynacapa."

Garcilaso, op. cit. ibid. P.I27.

Les chrétiens, déçus de ne pas trouver tout l'or qu'ils espéraient -sans doute emporté par les hommes de Quizquiz- (50), égarés par une insatiable rapacité n'auraient pas hésité à torturer leurs prisonniers et ce pour que leur soient révélées les cachettes des trésors (51).

Une disposition du Gouverneur et du dominicain Vicente de Valverde, devait nécessairement concerner les idoles. Dans la mesure où toute représentation passait pour avoir un tel caractère, on ne manquait pas de la détruire, et quand elle était faite d'or ou d'argent, on la vouait au feu d'où elle sortait, sous forme de lingots ('tejuelos') à partager entre le Gouverneur et ses compagnons (52).

(48)- Garcilaso, op. cit. Ière partie liv. 3, chap 22, P.175: " Al sumo sacerdote llaman los españoles Vilao-ma, habiendo de decir 'Uillac Umu', nombre compuesto deste verbo uilla, que significa decir, y deste nombre umu, que es adivino o hechicero; añadido el nombre umu quiere decir el adivino o el hechicero que dice..."

(49)- Trujillo, op. cit. P.64: "... dixo Vilaoma.. cómo entráis aquí vosotros, que el que aquí ha de entrar ha de ayunar un año primero, y ha de entrar cargado con una carga y descalzo." "... y sin hacer caso de lo que dijo entramos dentro."

(50)- Trujillo, op. cit. P.63: "... se halló gran cantidad de plata, más que de oro..."

(51)- Girolamo Benzoni, op. cit. P.127 recto: " Il giorno seguente Pizarro entró dentro (du Cuzco) e ammazzó il Presidio, fece prigionieri, saccheggió la terra, et spolió il richissimo tempio del Sole, onde fu maggior questa preda del Cuzco che quella di Atabaliba in Cassiamalca(sic). Ma non satio ancora, arrabatio d'avaritia ingorda, ripieni di crudeltá, tormentavano i prigionieri per rivelare i tesori sepolti."

(52)- C'est sans doute aux images d'or et d'argent découvertes dans la ville et les environs que se réfère Miguel de Estete dans sa " Noticia del Perú", op. cit. P.46-47 : " Halláronse en la ciudad y en ciertos templos a ella comarcanos, muchas estatuas y figuras de oro y plata, enteras, hechas a la forma toda de una mujer y del tamaño della, muy bien labradas y formadas las facciones, de vaciadizo, que creo yo que era de lo primo que se puede labrar en ninguna parte; de estas hubo más de veinte estatuas de oro y plata, estas debían de ser hechas a imagen de algunas señoras muertas; porque cada de ellas tenía su servicio de pajes y mujeres como si fueran vivas, las cuales las servían y limpiaban con tanta obediencia y respeto como si estuvieran en su propia carne, y las .../.

Il fallut sans doute peu de temps pour que la ville et ses environs immédiats fussent visités et fouillés de fond en comble. Les 'yanaconas' au service des Espagnols et les Indiens amis, à l'exception peut-être des hommes ralliés à l'inca, eurent leur part de ce butin facile. Manco Inca, malgré ses bonnes dispositions à l'égard des étrangers, malgré l'estime où il pouvait les tenir avant l'entrée dans la capitale de ses ancêtres, dut être grandement choqué par leur comportement. Comme tous les Indiens attachés encore à leurs vieilles traditions religieuses, il dut supporter péniblement les brutales profanations des lieux sacrés: "Coricancha" et autres sanctuaires, palais des incas, monastère des vierges du Soleil, sépultures des nobles personnages de sa famille etc... N'était-ce pas aussi pour éviter de pareils ravages qu'il s'était rallié à Pizarro avant l'entrée des troupes dans sa ville natale?

L'occupation de la métropole indienne confirmait l'acte dressé par le notaire et les trois messagers envoyés de Cajamarca quelque six mois auparavant. Désormais Almagro ne pouvait solliciter de la Couronne la concession de cette province. Pour paralyser éventuellement toute prétention future, de sa part, le Gouverneur fit en sorte que ce fut son coassocié qui annonça lui-même au roi la conquête du Cuzco et de sa région. Et le naïf "Mariscal" disait, en effet, dans une lettre à Charles-Quint, datée de San Miguel de Tangarara, 8 Mai 1534 (53): "... et à la sortie de la ville de Cajamalca avec l'aide de Dieu Notre Seigneur, le Gouverneur a pacifié et conquis au nom de Votre Royale et Catholique Majestée, cette province du Cuzco et sa région ... laquelle a été pacifiée et conquise récemment sans perte de soldats espagnols."

(52)- suite.- "... guisaban de comer tan a punto y tan regaladamente como si en efecto lo hubieran de comer; y así se lo llevaban y ponían delante; y haciendo cierta oración al Sol se lo quitaban y lo comían aquellos sus sirvientes, derramando contra (sens de 'hacia') el Sol alguna parte del manjar."

o

o

o

Après l'entrée de ses troupes au Cuzco, le Gouverneur prit de prudentes mesures destinées à parer à tout danger et à toute surprise dans l'immédiat et dans les jours à venir. Il logea ses hommes dans les édifices qui entouraient la place principale de la ville, nommée "Haucaipata" (54). Ainsi il les tenait groupés et prêts à intervenir pour parer à une attaque inopinée. En outre, il leur donna l'ordre de dresser leurs tentes sur ladite place, et c'est là qu'ils se tinrent, dès la nuit tombée et jusqu'à l'aube, durant tout un mois, afin de repousser aussitôt tout assaut éventuel. Craignant également la dispersion des forces rassemblées autour de Manco et par suite une possible union de certaines d'entre elles avec les "quiteños"(55), il fit procéder, dès le lendemain de son

(53)- Carta a Su Majestad de Diego de Almagro, diciendo que el Gobernador Francisco Pizarro había conquistado la Provincia del Cuzco que describe..." in Col de documentos inéditos relativos al descubrimiento... op.cit. tome 42, P.I04 : " ... e así fue que salido del pueblo de Cajamalca con ayuda de Dios Nuestro Señor, el gobernador ha pacificado y conquistado en nombre de Vuestra Católica Real Majestad esta provincia del Cuzco y su comarca... la cual se ha pacificado y conquistado agora nuevamente sin pérdida de gentes españolas."

(54)- Garcilaso, op. cit. Ière partie, Liv.7, chap. IO, P.IIO : " Delante de aquellas... casas reales, está la plaza principal de la ciudad llamada Haucaipata, que es andén o plaza de fiestas y regocijos. Tendrá, norte sur, doscientos pasos de largo poco más o menos, que son cuatrocientos pies; y leste hueste, ciento y cincuenta pasos de ancho hasta el arroyo."

(55)- Certains nobles "cuzqueños" n'acceptèrent pas, dès les premiers jours, la soumission de Manco aux étrangers; à ceux-ci, ils préféraient leurs ennemis de Quito et sans doute envisageaient-ils de s'unir à eux pour chasser les chrétiens du Tawantinsuyu. Deux d'entre ces oreillards furent dénoncés dans les premiers jours de Janvier 1534, alors que Manco se préparait à partir pour une seconde expédition punitive contre Quizquiz et ses guerriers, à la tête de dix mille Indiens et en compagnie d'un capitaine et de cinquante chevaux légers. Voir Pedro Sancho, op.cit. chap.I3, P.69:"... otro día llamado el cacique (Manco) y

entrée au Cuzco, à l'intronisation officielle du jeune inca. Sans doute exigea-t-il de lui, comme il le fit pour Tupac Hualpa, l'engagement de se tenir dès lors pour vassal du roi d'Espagne (56).

Manco tint sa promesse et passa sans tarder à l'action. Il montra aussi combien grand était son prestige. Dans l'espace de quatre jours, nous dit le secrétaire de Pizarro, il rassembla cinq mille Indiens et il partit presque aussitôt avec ces forces et un groupe de cinquante cavaliers commandés par un capitaine espagnol -Hernando de Soto ou Diego d'Almagro- vers le nord, afin de chasser Quizquiz des territoires qu'il considérait siens. Le jeune inca donna des preuves de sa bonne foi et de sa fidélité. Au cours de cette expédition, notamment, il sauva tous les cavaliers chrétiens voués à une mort certaine (57).

(55).- suite.- "... otros principales a su aposento (de Francisco Pizarro) les dijo lo que se contaba de ellos, de lo cual hecha averiguación y dado tormento a algunos indios, resultaron el cacique y los principales sin culpa alguna, y se certificó que ni en dicho ni en hecho se había tratado cosa alguna en daño de los españoles, pero sí que dos principales eran los que habían dicho que puesto que sus antepasados no habían estado nunca sujetos a otro, no debían ellos ni el cacique someterse."

(56)- Voir la "Conquista del Perú", ouvrage anonyme déjà cité, imprimé à Séville en avril 1534 et publié en fac-similé par la "New York Public Library" sous le titre: "The conquest of Peru, as recorded by a member of the Pizarro expedition, reproduced from the copy of the Sevilla edition of 1534 in the New York Public Library, with a translation and annotations by Joseph H. Sinclair. Cf. folio 7 recto: "El señor gobernador alzó por señor de aquella tierra al hijo mayor del Cuzco viejo (Huaina Capac) con condición que quedasen él y toda su gente por vasallos del emperador; y él prometió de hacer (sic)."

(57)- Pedro Sancho, op. cit. chap. I2, P.66: "... bien se conoció que el cacique (Manco Inca) tenía amistad verdadera y no fingida con el gobernador y los cristianos, porque los apartó de aquel camino en donde no habría escapado ningún español."

C'est à la tête d'une armée encore plus importante accrue de cinquante cavaliers et d'autant de fantassins commandés par Francisco Pizarro lui-même, Diego d'Almagro et Hernando de Soto, qu'il prit part, peu de temps après, à une action défensive menée contre les "quiteños" qui, ne voulant pas renoncer à la possession du Cuzco, étaient venus jusqu'aux abords de la ville, défier les conquistadors. Malgré la défaite cuisante qu'ils essuyèrent au pont du rio Apurimac, Quizquiz et ses hommes, dont le but principal fut, en désespoir de cause, d'affaiblir leurs ennemis, attaquèrent à Jauja, l'arrière-garde espagnole chargée de veiller à l'acheminement du trésor. Si l'on en croit Herrera (58), malgré la vive attaque de la cavalerie de Gabriel de Rojas, beaucoup d'Indiens de Manco Inca furent tués et tous les Espagnols, sans exception, blessés.

La bataille de Jauja fut néanmoins décisive, puisque le général adverse prit la fuite en se dirigeant vers Quito (59), mais elle aurait pu être fatale aux combattants chrétiens et en particulier au trésorier Alonso de Riquelme (60). Elle eut pour conséquence le rapide départ de celui-ci vers le Cuzco, car il avait hâte de dégager sa responsabilité relativement au précieux dépôt dont il

(58)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.7, P.42: "... y en el primer impetu mataron a muchos indios de los que llevaban los castellanos... los castellanos hicieron gran mortandad en los indios (de Quizquiz), pero todos quedaron heridos y uno solo muerto, que así lo hallaron debajo de su caballo, y también mataron tres caballos, cosa de gran pérdida, por la gran importancia y por el valor, que ya llegaba el precio de un caballo a cuatro o cinco mil pesos."

(59)- C'est dans cette région qu'il fut attaqué et vaincu à jamais, comme nous le verrons plus tard, par les forces conjointes de Diego d'Almagro et de Pedro d'Alvarado.

(60)- Pedro Sancho, op. cit. chap.I3, P.73-74: "... y al tesorero que iba delante de todos por el rio abajo, le acertaron una(piedra) en la coronilla de la cabeza que lo echó del caballo en medio del río, y atarantado se lo llevó el agua un gran tiro de piedra, de suerte que se

avait la charge. Peu de jours après son arrivée dans la capitale, il fut procédé à la fonte des objets d'or et d'argent et tout de suite après, au partage du butin entre les quatre cent quatre-vingt membres de la troupe.(60)

Vers cette même époque, c'est-à-dire en Mars 1534, après qu'on eut dressé l'acte de fondation de la ville, lu à tous les Espagnols par le notaire de l'armée Pedro Sancho, que l'ancienne capitale incaïque devint: "la muy noble y gran ciudad del Cuzco." (62)

(60)- suite.- "... hubiera ahogado si no lo hubieran socorrido unos ballesteros españoles que allí estaban, que lo sacaron con mucho trabajo. Dieron asimismo a su caballo una pedrada en una pierna que se la rompieron, y murió luego."

(61)- On ne sait pas au juste ce qui revint aux capitaines, aux cavaliers et aux fantassins. Gómara, op. cit. chap.123, P.37, dit que: "... hubieron allí(au Cuzco) y a la redonda, más cantidad de oro y plata que con la prisión de Atabalipa habían habido en Cajamalca. Empero, como eran muchos más que no allá, no les cupo a tanto; por lo cual, y por ser segunda vez y sin prisión de Rey, no se sonó acá mucho."

Cette information est confirmée d'ailleurs par Herrera (op. cit. id. ibid. chap.3, P.25): "Quiso luego el gobernador distribuir el tesoro, de lo cual, sacado el quinto, se hicieron cuatrocientas ochenta partes. Muchos dijeron que cada parte montó cuatro mil pesos; otros dicen dos mil y setecientos marcos de plata..."

(62)- Pedro Sancho, op. cit. chap.14, P.177. La ville du Cuzco disposa donc de deux alcaldes, de conseillers municipaux, d'officiers ministériels élus. Pizarro fit procéder à la répartition des terrains à bâtir entre les 'vecinos' qui, à ce titre, bénéficièrent de 'repartimientos' et d' 'encomiendas' d'Indiens. "... fue señalada, écrit Pedro Sancho (op. cit. id. P.77-78), a todos (los vecinos) una cierta parte y cantidad, encomendando un número de ellos (les Indiens) a los españoles que se quedaran para que los enseñaran y endoctrinaran en las cosas de nuestra santa fe católica."

XIII.- Expédition de Pedro d'Alvarado au Pérou.- Prise de Quito par Benálcazar et Diego d'Almagro.

La première fondation espagnole au Pérou, San Miguel de Tangarara, située à quelques lieues de la côte pacifique, recevait de Panama ou du Nicaragua les renforts en hommes en chevaux et les armements destinés à la conquête du pays. C'était donc une place de première importance qui pouvait, par cela même, attirer les coups des Indiens, ennemis des conquérants. Pizarro comprit qu'il devait y nommer un homme connu déjà par sa valeur militaire et son autorité: son choix s'arrêta sur Sebastián de Benálcazar, qui s'était distingué dès la conquête de la Puna. Or ce capitaine sut, peut-être à son arrivée à San Miguel que la capitale du royaume d'Atahualpa passait pour receler encore de grandes richesses. Il brûlait en conséquence du désir d'en s'emparer. Mais comment pouvait-il organiser une expédition vers Quito sans l'autorisation de son supérieur? L'occasion s'offrit à lui, quand il apprit que l'adélantade du Guatemala, Pedro d'Alvarado, se disposait à venir au Pérou pour conquérir les régions, en principe, non occupées par Pizarro. Quito pouvait bien être l'objectif principal de ce gentilhomme ambitieux.

Sans perdre de temps, et à l'insu du Gouverneur, Benalcázar prépara son expédition; il devait par ailleurs continuer à attaquer les "quiteños" qui ne cessaient de harceler les Cañari de Tumbamba, alliés des Espagnols. Pour couvrir son intrépide initiative et se justifier à l'égard du Gouverneur, il convint avec une grande astuce, de se faire déléguer par le Conseil municipal de San Miguel afin d'aller combattre les ennemis (1). Après quoi, il prévint son supérieur (2), et il partit à la tête de

(1)- Herrera, op. cit. id. ibid. chap.II, P.328.

(2)- Herrera, op. cit. ibid.: "... al cual (a Pizarro) dio cuenta de su jornada y de los motivos que había tenido, y tanto más se había conformado en hacerla sin su licencia cuanto los que llegaban de Nicaragua y Guatemala afirmaban que el adelantado don Pedro de Alvarado tenía fin de ir la vuelta de Quito.

cents hommes, cavaliers et fantassins, tous bien équipés (3). Mais bien vite il se rendit compte que le chemin de Quito était des plus pénibles et qu'il devait affronter des adversaires décidés et tenaces. En effet Rumiñahui l'attaqua près de Cajas - à Teocajas - , si vivement, que l'issue du combat fut des plus incertaines. Les Indiens, nous dit Gómara, (4) blessèrent beaucoup d'Espagnols, en tuèrent quelques uns et, à leur grande joie, trois ou quatre chevaux: "...car ils estimaient davantage égorger un animal de ceux-là qui les poursuivaient tant, que dix hommes, et ils mettaient toujours -les têtes des chevaux- là où les chrétiens pouvaient les voir, en les ornant de maintes fleurs et de feuillages en signe de victoire." Pour se débarrasser des animaux qui les terrorisaient tant, Rumiñahui et ses soldats tendirent de nombreux pièges aux abords de Riobamba, qui consistaient à hérissier le fond de fossés plus ou moins profonds et recouverts de branchages et d'herbes, de pointes acérées. Or, un Indien 'yanacona' avertit Benalcázar; celui-ci détourna sa troupe des lieux dangereux et infligea une grande défaite à ses adversaires à La Tacunga, au-delà de Riobamba. Cette victoire ouvrit la route de Quito. La capitale des Karas fut abandonnée par le général indien à l'arrivée de Benalcázar. Elle subit un sort identique à celui de la métropole incaïque; les flammes dévoraient les principaux édifices quand les conquistadors y firent leur entrée. Rumiñahui emportait, outre les trésors, onze fils d'Atahualpa (5) et quatre mille femmes,

(3)- Pedro Sancho, op. cit. chap.I5, P.81.

Il est inexact d'affirmer, comme le fait Garcilaso (op. cit. 2ème partie. liv.2, chap.9, P.131) que Francisco Pizarro ait envoyé le capitaine Sebastián de Benalcázar châtier le général Rumiñahui et aider Diego d'Almagro en cas de besoin, pour la bonne raison que le 'Mariscal' ne se trouvait pas encore dans la région et qu'il vint, nous le verrons bientôt, à San Miguel quand le lieutenant du Gouverneur ne s'y trouvait plus. Voici ce qu'il écrit: "El gobernador para castigo de aquel tirano (Rumiñahui) y para remedio de los inconvenientes que su levantamiento pudiesen causar envió al capitán Sebastián de Belalcázar con gente bien apercebida, así de caballos como de a pie, con orden que socorriesen a Diego de Almagro, si lo hubiese menester."

(4)- Gómara, op. cit. chap.I25, P.40: "...cá preciaban más degollar un animal de aquellos, que tanto los perseguía, que diez hombres, y siempre los ponían -las cabezas de los caballos- donde las viesan los cristianos, con muchas flores y ramos en señal de victoria."

beaucoup d'entre elles provenaient des couvents de vierges choies. Celles qui décidèrent de demeurer dans leurs monastères et "voulurent attendre le sort heureux ou malheureux que les dieux voulaient attendre leur offrir" (6), furent grossièrement insultées et tuées sur l'ordre du général (7) indien que Benalcázar poursuivit néanmoins jusque dans l'arrière-pays des Karas, dans les montagnes Yumba où il dut abandonner une partie du trésor à ses ennemis. Que devint-il après cela? Gonzalo Fernández de Oviedo dit que ses soldats le tuèrent (8), et Garcilaso, de son côté, raconte que

(5)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. chap. I. P.II2.

(6)- Herrera, op. cit. id. tome XI, liv.6, chap.5, P.

(7)- Gómara, op. cit. ibid. ,n'a pas manqué de donner tout d'abord au meurtre des vierges et des matrones. Le récit qu'il en donne a été repris par le pudibond Garcilaso qui, en l'occurrence, se montre encore plus libidineux que son modèle. Voici les textes:

Gómara: " Dijo Ruminagui (sic) a sus mujeres: ' Alegráos que ya vienen los cristianos, con quien os podréis holgar. Ríyese algunas como mujeres, no pensando quizá mal ninguno...' "

Garcilaso: op. cit.,id.,liv.2, chap.4, P.II9:" Una inhumanidad de mucha lástima que, entre otras, hizo entonces Rumiñahui a Quito, hablando con sus mujeres les dijo: 'Alegráos que ya vienen los cristianos, con quien os podréis holgar', y que algunas rieron, no pensando mal ninguno. El entonces degolló las risueñas. Lo que pasó, en hecho de verdad, es que aquel tirano fue un día aquellos a visitar la casa de las vírgenes que llamaban escogidas con intención de sacar para sí las que mejor le pareciesen... hablando con ellas los sucesos de aquella jornada, entre otras cosas contó el traje y la figura de los españoles... y para mejor administración y encarecimiento dijo a lo último que eran tan extraños traían casas hechas a manera de chozas pequeñas, en que encerraban los genitales. Díjolo por las braguetas, que no se sabe con que discreción se inventaron ni con que honestidad." Les femmes choisies furent insultées puis, selon lui, enterrées vivantes.

(8)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. chap.2. P.II4.

Garcilaso, op. cit.id.chap.9, P.I32

malgré ses appels à la résistance, il fut abandonné de tous; découragé, "désespéré de l'existence", il se retira dans les "montañas", c'est à dire dans la forêt amazonienne.

La prise de Quito déçut beaucoup Sebastián de Benalcázar et ses hommes. Malgré les fouilles systématiques et méticuleuses, malgré les procédés répréhensibles employés à l'égard des naturels qui n'avaient pas quitté leur ville (9), il ne trouva aucun butin précieux ni là, ni dans les environs. Et il en fut si dépité qu'il assouvit sa colère sur les femmes et les enfants d'une localité voisine de Quito, appelée Quioche (10), en ordonnant de les faire tuer tous sans exception.

2

2

2

A l'époque où Sebastián de Benalcázar combattait contre les forces de Rumiñahui et s'approchait progressivement de Quito, une troupe forte de cinq cent cinquante hommes convergeait lentement vers les mêmes lieux; elle était commandée par l'adélantade Pedro d'Alvarado, gouverneur du Guatemala.

Plus tard (II) Almagro, parti à son tour de San Miguel, prit le chemin de la capitale des Karas. Que fit-il auparavant?

(9)- Ces procédés sont suggérés par Herrera, op. cit. id. ibid. chap.5, P.35 : "... los indios eran muy solicitados para que descubriesen los tesoros escondidos."

(10)- Herrera, op. cit. ibid.

(II)- Voir infra note suivante.

Après avoir combattu vaillamment contre les forces de Quizquiz à Jauja et inspecté, à la demande du Gouverneur, les régions environnantes, toujours peu sûres, il fut chargé de surveiller attentivement la côte pacifique depuis la zone s'étendant au nord de San Miguel jusqu'à la vallée de Chincha, limite extrême sud des terres pizarristes (I2).

Cette mission s'expliquait très vraisemblablement par le fait que Gabriel de Rojas, revenu du Nicaragua, avait avisé Pizarro que l'adélantade du Guatémala projetait de débarquer au Pérou. Et Diego d'Almagro devait avant tout surveiller et faire surveiller le littoral, afin d'empêcher ce débarquement; c'est pourquoi il donna des ordres dans ce sens au lieutenant de Pizarro à Pachacamac: Nicolás de Ribera. Et il dépêcha deux éclaireurs vers San Miguel chargés de le prévenir au cas où ils noteraient quelque irrégularité. Une dizaine de jours après, l'un de ces deux hommes vint le trouver, près du territoire de Cénaco, où il se trouvait (I3). Il avisa le 'Mariscal' que, peu de jours auparavant, deux cent cinquante hommes, venus de Panama, avaient débarqué à San Miguel; et il ajouta que le capitaine "... qui se trouvait en cette ville (San Miguel), avec les deux cents hommes dont soixante-dix cavaliers, s'en était allé vers les provinces de Quito pour les conquérir" (I4). Il s'agissait évidemment du capitaine Sebastián de Benalcázar (I5).

(I2)- Pedro Sancho, op. cit. id. P.79-80.

(I3)- Pedro Sancho, op. cit. id. P.81.

(I4)- Pedro Sancho, op. cit. ibid.: "... que estaba en aquella ciudad (San Miguel), con los doscientos hombres, de los setenta de a caballo, se había ido a las provincias de Quito para conquistarlas."

(I5)- Il ne fait pas de doute que Benalcázar avait pris sur lui de conquérir Quito pour s'emparer des riches trésors recelés dans les temples et les palais, selon les Indiens. Son comportement ressemble étrangement à celui de Hernando de Soto et de ses compagnons à Apurímac, avant l'arrivée, au Cuzco, de la troupe de Francisco Pizarro. Il est donc tout à fait erroné de supposer que Pizarro, averti par son lieutenant de Puerto Viejo, Pedro Pacheco, ait décidé d'envoyer aussitôt Almagro et Sebastián de Benalcázar pour devancer Pedro d'Alvarado. Dans le texte de Borregán, op. cit. chap. I, P.33, assez confus parce que mal orthographié et elliptique, il est dit que: "... Pedro Pacheco avisó al gobernador y a don Diego de Almagro como don Pedro de Alvarado subía a Quito por las espaldas de la tierra de los Guancavelicos y como llegó la nueva al Cuzco bajóse Almagro con Benalcázar y

Cette nouvelle inattendue dut surprendre et inquiéter Almagro, et pour le tranquiliser, les émules du capitaine, parti "sans licence de son supérieur" ("sin licencia de su superior"), c'est-à-dire Francisco Pizarro, s'empressèrent de lui répéter que le Gouverneur avait bien mal placé sa confiance puisque Benalcázar l'avait trahi pour aller rejoindre Pedro d'Alvarado.

Contrairement au récit de Pedro Sancho, Almagro, sans se départir de son calme, prévint le Gouverneur, se rendit à San Miguel et attendit ses ordres. Ils ne tardèrent pas à lui parvenir. Il était question, avec ses hommes et les forces disponibles à San Miguel : "...qu'il conquît, pacifiât et peuplât ces provinces"(16).

(15).-suite.- "...que por la posta tomase a Quito aunque don Pedro saliese púdolo hacer porque se tardó don Pedro con salir más de siete meses, y como tuvo noticias que ya salía avisó por la posta a don Diego de Almagro (y) vino por la posta hacia Quito ."

Ce passage renferme trois erreurs doublées d'invéraisemblances: 19) Benalcázar se trouve être au Cuzco avec Almagro, alors que l'un était à San Miguel et l'autre dans la région yunga -entre San Miguel et la vallée de Chíncha- 29) Benalcázar n'attendit pas qu'on lui demandât de s'emparer de Quito, il le fit de son propre chef. 39) On ne saurait admettre qu'il pût attendre l'arrivée d'Alvarado à Quito pour en aviser Almagro, resté tranquillement à San Miguel.

Il est hasardeux, à notre sens, de s'appuyer comme le fait M. Ballesteros Gaibrois, sur un texte aussi fragile, aussi contestable, qui conduit cet historien à faire des suppositions insoutenables comme celle (op. cit. chap. 7, P. 197) que nous soulignons dans le passage suivant: "Pizarro acordó, como veremos, que Almagro hiciese la gestión con Alvarado, mas para abreviar ordenó sin duda que Belalcázar ganara por la mano al adelantado de Guatemala dirigiéndose a Quito 'y que por la posta'-dice Borregán-tomase a Quito y lo poblase."

Les choses se firent, comme nous le savons, posément et prudemment; il ne fut pas question de gagner du temps ("abreviar") De plus le Gouverneur ne demanda pas à Benalcázar de devancer Alvarado; et l'ordre de s'emparer de Quito ne s'adressait pas à lui, mais à Almagro, contrairement à ce que croit M. Ballesteros Gaibrois, car dans l'expression "y por la posta", il faut sous-entendre Almagro et non Benalcázar.

(16)- Pedro Sancho, op. cit. id. P. 83-84: "... escritas sus cartas (de Francisco Pizarro) a la ciudad de San Miguel y al Mariscal diciéndole qué se había de hacer, despachó con ellas tres cristianos para que fueran con más presteza y más seguras, mandándoles que se diesen priesa en el camino y de continuo fueran avisando lo que supieran. Después de esto vinieron al gobernador nuevas... que el Adelantado Alvarado había arribado a

... / ...

De San Miguel, le 'Mariscal' avait écrit au roi d'Espagne (I7) pour lui dire comment le Gouverneur l'avait chargé d'une mission consistant à repeupler la ville de "vecinos" de défenseurs, afin d'aider les soldats nouvellement débarqués et soigner les malades. A la suite, il ajouta aussi quelques informations concernant Pedro d'Alvarado. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Néanmoins, dans cette lettre, il n'est aucunement question de Sebastián de Benalcázar. A quoi servirait de compiler des événements qui n'avaient rien de simple et d'attirer l'attention de la Couronne sur les dissensions secrètes entre les principaux conquistadors?

Le pouvoir adressé à Almagro par le Gouverneur arrivait sans doute dans les jours qui suivirent le 8 Mai 1534; c'est donc après cette date que le 'Mariscal' partit rejoindre Benalcázar (I8).

(I6).- suite.- "...Puerto Viejo hacía ya tres meses, cuatrocientos hombres y ciento y cincuenta de a caballo, y con ellos entraba la tierra adentro la vuelta de Quito, creyéndose que llegaría allí al tiempo que el Mariscal don Diego... Y para poner remedio con acuerdo de los oficiales envió a sus mensajeros por mar en un bergantín, con los cuales mandó poderes al Mariscal para que en nombre de Su Majestad con las gentes que llevaba con la demás que ya estaría a punto en la ciudad de San Miguel, la cual mandaba que le diera ayuda, conquistara, pacificara y poblara aquellas provincias de Quito."

Ici Herrera modifie les événements historiques un peu librement. Il affirme qu'Almagro qui combattait à Vilcas, en compagnie de Fernando de Soto, contre le cacique Incarabayo, lieutenant de Quizquiz, décida aussitôt de défendre la "gobernación" de Francisco Pizarro, qu'il partit donc à San Miguel et ne trouvant pas Sebastián de Benalcázar, il s'en alla, en toute hâte, avec quelques hommes vers Quito et le rejoignit: "... al tiempo que... andaba buscando los tesoros." (Cf. op. cit. id. chap. 7, P. 43-44.)

(I7)- Carta a Su Majestad de don Diego de Almagro de Mayo de 1534. Col. de documentos inéditos, op. cit. tome X P. 106-107.

(I8)- La lettre de Diego d'Almagro au roi (op. cit. note I7) et le texte de Pedro Sancho (op. cit. ibid.) permettent de dater approximativement les moments où Almagro apprit le départ du capitaine Benalcázar, la nouvelle du débarquement de Pedro Alvarado à Puerto Viejo et le départ du Mariscal vers Quito. P. 1: Almagro est rejoint par son éclaireur près de Cóna: "... pascua pasada" (Pâques 1534); il lui apprend le départ de Sebastián de Benalcázar.

P. 63: "... la vigilia de Pascua de Espíritu Santo", soit quatre jours après, "recibió (el gobernador) carta de San Miguel, enviada por Almagro, lui annonçant que Pedro d'Alvarado avait débarqué depuis trois mois à Puerto Viejo.

Ne le trouvant pas à son arrivée dans l'ancienne capitale des Karas, il le fit appeler, non pour le blâmer sévèrement, mais pour lui adresser quelques reproches justifiés " avec douceur" ("con suavidad") (19). Ne devait-il pas ménager ce capitaine qui disposait de forces surpassant de beaucoup les siennes et qui devait l'aider, en principe, à faire entendre raison à Pedro d'Alvarado et peut-être même à le combattre? Benálcázar n'eut aucune peine à trouver une justification valable (20).

A quelque temps de là, Almagro et Benálcázar apprirent, par des Indiens capturés au cours d'un engagement, que la troupe d'Alvarado se trouvait dans la région. Avant de connaître les dispositions prises par eux alors, il est bon de revenir en arrière dans le temps, et de se demander pourquoi Pedro d'Alvarado, qui gouvernait le Guatemala, avait décidé d'organiser une expédition vers le Sud au cours de laquelle il débarquerait sur les confins des territoires concédés à Francisco Pizarro par la Couronne.

C'est le pilote Juan Fernández dont l'occupation essentielle consistait à armer des navires au Nicaragua, pour les conduire à Panama et au Pérou, qui le premier incita Alvarado à partir vers l'Eldorado conquis par son compatriote "extremeño". Juan Fernández s'était trouvé avec Sebastián de Benálcázar au moment de la conquête de la Puna, de Tumbez et de Cajamarca; puis, après s'être brouillé avec son capitaine, il était parti au Nicaragua. Et il décrivit à l'ambitieux Alvarado l'extraordinaire butin des thermes de Pultamarca, la rançon encore plus riche de l'inca. Il ajouta en outre que, de source sûre, il savait qu'à Quito il y avait de grandes richesses et que cette province n'était pas occupée par don Francisco Pizarro, et ne se trouvait pas dans son gouvernement" (21).

(18).- suite.-

P. 83-84: Le Gouverneur mande un pouvoir à Diego d'Almagro: "... para que en nombre de Su Majestad, con la gente que llevaba y con la demás que ya estaría a punto en la ciudad de San Miguel... conquistara, pacificara y poblara aquellas provincias de Quito." Il faut supposer qu'il dut s'écouler une bonne semaine pour que les ordres acheminés par mer pussent arriver à leur destinataire.

(19)- Herrera, op. cit. ibid. chap.8, P.49.

(20)- Herrera, ibid.: "No le había movido a lo hecho, sino el deseo de servir."

L'Adélantade du Guatémala, qu'une inquiétude naturelle poussait à entreprendre toujours de nouvelles conquêtes, se disposait à cette époque là à partir pour découvrir de nouvelles terres; il avait, en effet, obtenu de la Couronne une licence "... pour découvrir et peupler telle province où ne se trouveraient pas des Espagnols" (22). Aux termes de cette convention, il pouvait donc conquérir les territoires situés en dehors des limites des provinces assignées au Gouverneur de la Nouvelle Castille. Il fut même spécifié, par capitulation, qu'il pourrait s'emparer de terres non encore découvertes (23). Or, l'accord signé entre le roi et Pizarro, à la date du 26 Juillet 1529 à Tolède, n'incluait pas dans la Nouvelle Castille le royaume de Quito; il y était dit seulement, d'une manière assez vague, étant donné l'ignorance géographique de l'intérieur du Tawantinsuyu, qu'il était conféré à Francisco Pizarro les titres de "Adélantade, Général en Chef et Magistrat Suprême" de deux cents lieues de terre en suivant la côte qui commenceraient du dit pueblo de Temumpala jusqu'à Chincha" (24). Alvarado pouvait donc s'emparer de Quito et des régions non voisines de la côte pacifique, sans léser, apparemment, le capitaine 'trujillano'.

(21)- Herrera, op. cit. tome II, id. liv.6, chap. Ier

(22)- Gómara, op. cit. chap. 126, P.41.

(23)- Par acte dressé à Quito le 26 Août 1534 entre Almagro et Alvarado, celui-ci cédait à Francisco Pizarro "todas las mercedes que el Rey le hizo por su capitulación para descubrir en el Sur con su armada." Voir Herrera, op. cit. ibid. chap. 10, P.62, note 3 de Miguel Gómez del Campillo: "Se otorgaron tres escrituras ante notario en Santiago (sic) de Quito el 26 de Agosto de 1534, en la que...otra, en la misma ciudad y cediendo Alvarado a Pizarro todas las mercedes que el Rey le hizo por su capitulación en el Sur con su armada."

Il n'est pas exclu d'admettre comme l'Inca Garcilaso (op. cit. id. liv.2, chap.4, P.3) que le roi réserva un "no man's land" au sud de la région concédée à Pizarro. Selon lui Alvarado obtint une "licencia para que tantas leguas fuera de la jurisdicción y gobierno de don Francisco Pizarro pudiese conquistar y poblar y ser gobernador de lo que ganase."

(24)- Herrera, op. cit. tome 8, Décade 4, liv.6, chap. P.364: "Adelantado, Gobernador, Capitán General y Justicia Mayor de doscientas leguas de tierra por la misma costa que comenzó desde el pueblo dicho Temumpala hasta Chincha."

Avant de se lancer dans cette expédition où il allait entraîner bon nombre de gentilshommes et de soldats espagnols, il voulut prendre de nouvelles informations sur le pays des Karas, par mesure de prudence. Aussi, envoya-t-il un certain García Holguín "gentilhomme de Cáceres, sur un navire pour s'informer de ce qu'il y avait dans le pays, et de ce qu'il en était." (25) Ce chevalier, empêché par le mauvais temps d'aller au-delà de Puerto Viejo, prit ses renseignements, revint et déclara que la terre de Quito était riche et prospère. Alvarado n'hésita plus. Le 18 Janvier 1534, une flotte de douze voiles quitta le port de La Posesión, sous la direction du pilote Juan Fernández, emportant quatre cent trente-six soldats castillans dont deux cent soixante quatorze cavaliers et cent arbalétriers, sans compter un fort contingent d'Indiens guatémaltèques, et ce, malgré l'interdiction de la Audiencia et de son président l'évêque don Sebastián Ramírez (26). En passant le long de la côte du Nicaragua, il s'empara de deux navires que Gabriel de Rojas, envoyé de Pizarro, avait fait équiper; ils étaient prêts à emmener vers le Pérou un renfort de deux cents hommes, de chevaux, d'armes et de munitions (27). Rojas repartit comme il put, du Nicaragua, avec quelques amis et alla informer son supérieur de cette violence. Quant à Alvarado, il est peu probable qu'il ait eu, comme l'affirme Herrera (28), l'intention de gagner les rives situés au-delà de Chincha pour n'avoir pas à débarquer sur le territoire de Francisco Pizarro, et que c'est sur l'insistance de ses compagnons qu'il fit entrer ses navires dans la baie des Caranques, avant Puerto Viejo. L'Adelantado du Guatemala n'était pas homme à s'embarasser de scrupules, et il l'avait prouvé en mettant l'embargo sur les navires frétés par Gabriel de Rojas.

(25)- Herrera, op. cit. tome II, Décade 5, liv.6, chap. I P.8.

(26)- Alarde general de gentes hecho por el Adelantado don Pedro de Alvarado en la isla de los Naguereis el II de Enero 1534; pub. de José Rujula y Ochotorena et Antonio del Solar y Taboada, tome IO9, cuad.12 (Julio-Septiembre 1936) du Boletín de la Real Academia de la Historia, appendice Nº12a "Los Alvarados en el Nuevo Mundo".

(27)- Herrera, op. cit. tome IO, Décade 5, liv.3, chap. 5, P.191.

(28)- Herrera, op. cit. tome XI, Décade 5, liv.6, chap. Ier, P.9.

Pourquoi allait-il renoncer aux trésors de Quito qu'avaient su faire briller, l'un après l'autre, Juan Fernández et García Holguín?

Les habitants de Puerto Viejo et de la région circonvoisine étaient soumis aux Espagnols; ils obéissaient aux ordres de Pedro Pacheco, lieutenant de Pizarro à l'époque du débarquement de Pedro d'Alvarado et de ses soldats, et approvisionnaient, de bon gré, les navires qui relâchaient en ces lieux en vivres, en eau et en bois de chauffage (29). Ils réservèrent donc un bon accueil à l'Adélantade et à sa troupe. Or, ils ne tardèrent pas à comprendre que les nouveaux venus ne le méritaient pas. On les attaqua traitreusement; beaucoup d'entre eux, les plus vigoureux surtout, furent enchaînés et, dans les jours qui suivirent, forcés de quitter leur pays et de porter de lourdes charges; les autres, les enfants en particulier, furent tués et dévorés par les Indiens guatémaltèques (30).

Cette information, si elle exagère assurément le comportement de Pedro d'Alvarado ("... il a ordonné et permis qu'ils mangent de la chair humaine" écrit le 'Mariscal') nous apprend toutefois que les naturels du Guatemala étaient anthropophages; de plus, elle est confirmée par Herrera (31).

Le chemin de Puerto Viejo à Quito ne fut pas des plus aisés. Gómara (32) donne un rapide aperçu des souffrances endurées par l'Adélantade et ses compagnons en cours de route.

(29)- Carta de don Diego de Almagro a Su Majestad, de 8 de Mayo 1534, in col. de documentos inéditos, op. cit. tome 2 P.Io7-Io8.

(30)- Carta de don Diego de Almagro précédemment citée P.Io8.

(31)- Herrera, op. cit. ibid. P.II: "El capitán Luis de Moscoso salió a descubrir y halló dos pueblos, el uno dicho Vacain y el otro Chionana, adonde se halló mucho bastimento; se tomaron algunos indios, a los cuales cundo los castellanos no lo podían impedir, se comían los indios que se llevaban de Guatemala para el servicio."

(32)- Gómara, op. cit. chap.I26, P.42: "... entró Alvarado en unos llanos de muy espesos montes, donde aina perecieron sus hombres de sed, la cual remediaron acaso, ca toparon unas muy grandes cañas llenas de agua, mataron la hambre con carne de caballo, que para eso degollaban aunque valían a mil y más ducados. Llovióles muchos días ceniza, que lanzaba el volcán de Quito a más de ochenta leguas... Abrieron a manos buena parte del camino: tales boscajes había. Helaronse allí sesenta personas...

Après Puerto Viejo, dit-il "... Alvarado entra dans des plaines couvertes de bois épais, où très vite ses hommes seraient morts de soif, chose qu'ils remédièrent par hasard, car ils rencontrèrent de très grands roseaux remplis d'eau (33), ils apaisèrent leur faim en mangeant de la viande de cheval, qu'ils égorgeaient tout exprès alors que chacun d'eux valait mille ducats et plus. Il leur plut dessus, des jours durant, des cendres projetées par le volcan de Quito situé à plus de quatre-vingt lieues. Ils ouvrirent à la main une bonne partie du chemin: si denses étaient les bois. Là soixante personnes (34) moururent gelées de froid et quand ils se virent hors de ces neiges, ils remercièrent Dieu qui les avait délivrés et ils vouaient au diable le pays et l'or (35) à la recherche duquel ils allaient, avides à en mourir" (36)

Tous ces graves ennuis finirent par atteindre le moral du chef de l'expédition et de tous ses compagnons. Pour comble du malheur, ils aperçurent, à deux journées de marche, au-delà des montagnes, des traces de sabots de chevaux. Ils ne se mirent pas en peine de chercher leur compatriotes alors, ayant fort à faire avec les Indiens de la région.

(32).- suite.- "... y cuando fuera de aquellas nieves se vieron, daban gracias a Dios, que dellas los librara y daban al diablo la tierra y el oro (35), tras que ioan hambrientos y muriendo."

(33)- Sur ces roseaux miraculeux qui n'ont pas dû exister, voir l'article de M. Bataillon: "Une légende botanique de l'épopée des conquistadors: les roseaux géants pleins d'eau, in *Miscellanea* Paul Rivet, Mexico 1958."

(34)- Gómara, op. cit. *ibid.*

(35)- Pour Herrera (op. cit. *ibid.* chap. 8, P. 48) les morts furent beaucoup plus nombreux; il est vrai qu'il fait état non seulement des Espagnols -quinze hommes et six femmes- mais des nègres et des Indiens: "... murieron en estos dos pueblos quinze castellanos y seis mujeres castellanas, muchos negros y dos mil indios; cuando salieron de las nieves iban todos como difuntos; y muchos de los indios escaparon sin dedos, sin pies y algunos ciegos." Cette hécatombe d'Indiens s'explique par le fait qu'ils étaient légèrement vêtus et portaient des charges très lourdes en général.

(36)- Gómara, voir note *supra*.

Ils assiégeaient un rocher au sommet duquel s'étaient réfugiés un capitaine indien et ses guerriers, quand les envoyés d'Almagro (36) vinrent aux renseignements, mais ils furent surpris par Diego d'Alvarado, frère de l'Adelantado et se virent dans l'obligation de fournir des informations à ceux qu'ils étaient venus épier et tenaient pour des adversaires (37). L'Adelantado sut dès lors quelles forces pouvaient lui être opposées. Il écrivit au 'Mariscal', lui disant qu'il était parti du Guatemala avec l'intention de conquérir des territoires en dehors des limites de ceux attribués par le roi à Pizarro (38).

La première réponse d'Almagro à cette lettre consistait à fonder Riobamba, ce qui rejetait toute prétention de l'Adelantado sur cette ville et sa région. La fondation eut lieu: "... avec les formalités habituelles, afin d'alléguer les droits du premier possesseur "(39). Mais il ne faut pas croire, d'après cela, que l' 'Mariscal' songeait à défendre les territoires de celui qui était encore son associé. Avant tout, il voulait décourager Pedro d'Alvarado de s'installer au Pérou, considérant qu'il constituait un danger sérieux pour ses propres prétentions sur les régions situées en dehors des limites fixées à Pizarro par les capitulations de 1529. Il le fit entendre nettement, dans une lettre envoyée à

(37)- Gómara, op. cit. chap.127, P.43, dit qu'ils étaient au nombre de sept.

Pour Herrera (op. cit. ibid. P.50) Almagro et Benalcázar envoyèrent sous le commandement de Lope de Idiaquez : " algunos de los que tenían mejores caballos" et il nomme en outre cinq cavaliers. Il convient de signaler que cet historien doit commettre une erreur en désignant le chef du petit groupe d'éclaireurs sous le nom de Lope de Idiaquez qui, en fait, faisait partie de la troupe de l'Adelantado Alvarado (cf:Herrera, op.cit.ibid.P.9) où ce capitaine est désigné parmi les principaux personnages: "...los principales que iban en esta armada eran Gómez de Alvarado y Diego de Alvarado, hermanos del Adelantado; Garcilaso de la Vega -père de l'Inca Garcilaso -, don Enrique de Guzmán, Luis Moscoso, Lope de Idiaquez."

(38)- Herrera, op. cit. ibid.chap.9, P.54 : "... había salido para entrar en aquello que cayese fuera de los límites de gobernación del Adelantado Francisco Pizarro."

(39)- Herrera, op.cit.ibid. : "... con los ordinarios requisitos, por alegar primera posesión."

Alvarado par trois messagers. Sous prétexte de lui souhaiter la bienvenue, il lui dit en particulier : "... qu'il savait pertinemment que son compagnon don Francisco était gouverneur de la majeure partie de ce royaume; mais outre cela, il attendait, à tout moment, les lettres patentes, (notifiant) ce qui vers le Levant tombait hors de son territoire." (40).

Ces deux points étant bien signifiés, une lutte sourde, sournoise, s'engagea entre les deux capitaines, dès l'instant même où cette lettre fut remise à son destinataire. Les messagers s'employèrent à répandre, en effet, parmi les hommes d'Alvarado, que les provinces découvertes par Pizarro étaient si riches qu'ils seraient gratifiés de trésors et de "repartimientos" s'ils demeuraient avec lui. En conséquence, il ne leur convenait pas d'abandonner cette félicité réelle pour se hasarder dans une aventure où non seulement ils n'étaient pas sûrs de trouver ce qu'ils recherchaient (41), mais de plus ils risquaient fort d'essuyer des épreuves aussi pénibles que le passage des sierras enneigées.

Dans la réponse qu'il adressa à Almagro, Alvarado fit comme s'il n'avait pas compris l'intention de le faire renoncer à son projet. Il pria son correspondant de lui fournir des interprètes pour le guider dans sa marche en avant. Celui-ci, sans acquiescer à cette demande, comme si elle n'avait pas été formulée, répliqua : "... qu'il ne convenait pas et qu'il n'était pas permis de passer à la découverte de territoires conquis, avec une si grande armée, et qu'il n'y avait pas de vivres pour autant de soldats". (42) Et, faut-il le dire, au cours de ces allées et venues, on ne manqua pas de soudoyer les gens d'Alvarado et de faire miroiter à leurs yeux les trésors 'cuzqueños'. L'Adélantade, de son côté, usa de procédés aussi cauteleux pour suborner, à son tour, ceux qui pourraient lui être de quelque utilité. Ses messagers gagnèrent ainsi Félipillo, interprète extrêmement précieux, puisqu'il connaissait outre le dialecte poecheo, sa langue maternelle, le quichua et l'espagnol. En l'attirant à lui, Alvarado réussit un coup de

(40)- Herrera, op.cit.ibid.

(41)- Herrera, op. cit.ibid. P.55.

(42)- Herrera, op.cit.ibid.

maître, puisqu'il pouvait et il put être ainsi mis au courant d'un grand nombre de faits importants. Almagro dut ressentir profondément cette désertion, et il s'en souvint plus tard, au retour de son expédition du Chili: nous aurons l'occasion d'y revenir. (43)

Sur le moment Felipillo se rendit très utile à ses nouveaux maîtres; il les renseigna exactement sur les forces qui pouvaient leur être opposées, sur les armements dont elles disposaient; et il les informa aussi de ce que leurs positions étaient défendues par de profondes fosses. Il proposa même de faire venir un nombre suffisant d'Indiens qui incendieraient les cantonnements d'Almagro et l'obligeraient à fuir avec ses hommes, les mettant ainsi dans une situation d'infériorité susceptible d'être exploitée (44).

Alvarado pensait bien tirer parti de ces intéressantes données et propositions. Mais à son tour il éprouva une grande contrariété, car Antonio Picado, son secrétaire, passa dans les rangs adverses, non qu'il fût circonvenu, mais dit Herrera, pour éviter les conséquences funestes auxquelles conduirait tout cela (45)

De fait, Picado fut extrêmement utile au 'Mariscal' il l'éclaira sur l'état d'esprit de l'Adélantade, et sans doute lui suggéra-t-il aussi des idées qui, exploitées, pouvaient atteindre profondément l'adversaire et le faire revenir à de meilleures dispositions. En effet, quand Alvarado vint, fièrement, à la tête de toute son armée, étendard au vent, réclamer Picado là

(43)- Garcilaso, op.cit.id.liv.2,chap.IO,P.I33, a écrit à tort que Felipillo déserta la troupe d'Almagro parce que depuis l'accusation injuste portée contre l'inca Atahualpa (que sa conscience lui reprochait sans cesse), il craignait un châtiment sévère. Cet auteur interprète ici librement une allusion de Gómara qui dit à ce sujet: "Filipillo de Poecho(s), que descontento y enojado estaba, se pasó al real de Alvarado". L'Inca écrit donc à son tour: "Este indio hizo aquella traición porque como malhechor acusado su conciencia, andaba temeroso que le habían de castigar por el testimonio que levantó al rey Atahualpa de que procuraba matar los españoles, lo cual fue causa de su muerte."

(44)- Garcilaso note encore (op.cit.ibid.), mais à tort qu'Alvarado refusa noblement de se prêter aux lâches propositions de Felipillo: "...Alvarado, aunque holgó de saber lo que en su favor había, rehusó de hacer lo que Felipillo decía, porque esperaba negociar mejor por otro camino."

(45)- Herrera, op.cit.ibid.

où Almagro avait établi son quartier général, celui-ci le somma, par Dieu et par le Roi, "...d'éviter le scandale, de n'exercer aucune pression sur la justice royale et de ne pas faire son entrée dans une ville qu'il avait peuplée; il devait s'en retourner à son gouvernement du Guatemala et laisser ce que le Roi avait confié à Francisco Pizarro, insistant sur les dommages, la ruine et la mort des naturels, ce qui s'ajouterait au reste." (46)

Ces raisons firent leur effet. L'Adelantado du Guatemala comprit que, si abusant de ses forces, il écrasait celles de son adversaire, il se mettrait dans une très fâcheuse posture à l'égard du Roi d'Espagne dont il s'attirerait les foudres. Il dut penser aussi qu'il avait fait fausse route en venant au Pérou. Dès avant son départ, il avait enfreint les ordres de la 'Audien-cia', emmenant malgré elle, un grand nombre d'Indiens guatémaltèques, morts pour la plupart dans les neiges des montagnes proches de Quito. Peu après avoir quitté le port de La Posesión, il s'était conduit en vrai flibustier en s'emparant des deux navires équipés par Gabriel de Rojas; il supposait bien qu'il s'était aliéné le gouverneur Pizarro par ce méfait et aussi parce qu'ayant débarqué sur son territoire, sans aucun droit, il s'était comporté en ennemi en laissant maltraiter les naturels de Puerto Viejo. Il savait enfin que beaucoup de ses soldats, gagnés déjà aux raisons séduisantes d'Almagro, non seulement ne lutteraient pas pour lui, mais passeraient dans le camp opposé à la faveur d'un combat éventuel. Tout cela l'amena à envoyer vers Almagro deux émissaires : le licencié Caldera et le capitaine Luis de Moscoso, pour tenter de trouver un compromis honorable.

Pour Almagro une seule solution pouvait résoudre la situation: le départ de son rival des terres péruviennes. Toutes les dispositions prises par lui jusqu'à ce moment le prouvaient nettement: n'avait-il pas, par des promesses, voire des présents, semé la discorde dans les troupes d'Alvarado pour l'affaiblir?

(46)- Herrera, op.cit.ibid. P.56:"... que no diese lugar a escándalos, ni oprimiese la justicia real, ni entrase en la ciudad que tenía poblada, sino que se volviese a su gobernación de Guatemala, y dejase lo que el Rey había encomendado a Francisco Pizarro, protestándole los daños, muertes y destrucción de naturales que sobre ello se recreciesen."

Et ne l'avait-il pas découragé dans ses prétentions de s'établir en quelque région que ce fût du pays inca? Une transaction se fit donc entre les parties grâce à l'intervention du licencié Caldera. Il fut convenu de la tenir secrète encore un temps pour éviter des troubles au sein de l'armée de Pedro d'Alvarado, car certains soldats, et non des moindres, n'auraient pas manqué de manifester rudement leur profonde déception (47). On apprit d'abord à ces hommes que leur général irait vers le Sud afin de conquérir les royaumes et provinces situés au-delà de la vallée de Chíncha (48), dont les côtes avaient dû être reconnues par le pilote Juan Fernández.

Aux termes de ce traité, connu des intéressés et de leur conseillers immédiats, Almagro s'engageait à verser à l'Adélantade cent mille pesos d'or de bon aloi (49). En contre-partie, celui-ci céderait sa flotte, renonçant à la découverte et à la conquête des terres péruviennes, y compris celles qui se trouvaient passée la vallée de Chíncha, et même dit Garcilaso: " il fit le serment de ne plus revenir jamais au Pérou, durant la vie des deux associés Pizarro et Almagro" (50).

Il peut paraître surprenant que Pedro d'Alvarado ait pu accepter des conditions aussi strictes, voire sévères, car rien ne s'opposait à ce qu'il découvrit et conquît les régions méridionales de l'empire incaïque, au-delà des deux cents lieues concédées au Gouverneur. Almagro lui fit les propositions alléchantes que nous connaissons, et peut-être même alla-t-il plus loin encore et lui offrit-il de riches présents à titre personnel. Mais nous pouvons penser aussi qu'il ne lui cacha pas que, s'il persistait à vouloir s'établir au Pérou, il aurait contre lui toutes les forces conjuguées des pizarristes et de ses propres partisans, au moins aussi puissantes que les siennes.

(47)-Gómara, op. cit. chap.I27, P.44

(48)- Garcilaso, op. cit.id.chap.II, P.I35.

(49)- Gómara, op. cit. ibid.

(50)- Garcilaso, op. cit.ibid. : "... luego juró de no volver más al Perú durante la vida de los dos compañeros Pizarro y Almagro."

En outre Almagro passait pour un capitaine "... affable et généreux; tout le monde l'aimait et se serait laissé tuer pour lui" ("afable y liberal, y todos le amaban y mostraban voluntad de morir por él") (51). Parmi les hommes d'Alvarado, beaucoup n'attendaient qu'un signal de lui pour se tourner contre leur chef (52).

Pour toutes les raisons mentionnées, et craignant aussi de ne pas saisir l'occasion de percevoir les cent mille pesos qui le dédommageraient au moins en partie de ses dépenses et de ses peines, Alvarado finit par accepter le pacte proposé. Faisant contre mauvaise fortune bon coeur, il reconnut qu'il avait perdu la partie. A Riobamba, où il vit enfin le 'Mariscal', il lui dit: "... qu'il ne voulait pas permettre que le Roi fût desservi", puisque Dieu avait permis qu'il trouvât le pays occupé (53). A son tour, son interlocuteur, enchanté de la tournure que prenaient les événements, lui répondit avec délicatesse: "... qu'il n'avait jamais pensé qu'un gentilhomme si honorable et si noble ne prendrait d'autre disposition que celle-là" (54).

Le pacte de Riobamba fut officiellement conclu par trois actes notariés, deux d'entre eux dressés à San Francisco de Quito le 26 Août 1534. Par le premier, Alvarado vendait à Almagro toute sa flotte avec l'artillerie et les agrès, pour la somme de cent mille pesos d'or de bon aloi; le second, auquel nous avons déjà fait allusion, stipulait que l'Adélantade cédait à Pizarro: "... toutes les faveurs que le Roi lui avait faites par sa capitulation pour qu'il fît des découvertes, dans le Sud, avec sa flotte" (54).

(51)- Herrera, op. cit.id.ibid.chap.IO,P.59. C'est parmi les capitaines et les soldats venus du Guatémala qu'il trouva plus tard les plus fervents de ses partisans.

(52)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.: "... se le amotinaron aquella misma noche más de ciento a Alvarado, a causa de lo cual otro día capituló como le convino." Un certain nombre de ceux-là ne partirent pas vers le Sud, mais restèrent avec Benálcázar pour peupler les nouvelles fondations.

Voir Zárate, op. cit.id.chap.II,P.482 : "... y así muchos de los que vinieron con don Pedro se quedaron en Quito."

(53)- Herrera, op.cit.id.ibid.chap.IO,P.61.

(54)- Herrera, op. cit.ibid. P.61-62.

M. Ballesteros Gaibrois qui note fort justement (op.cit.id.P.216), que pour une raison de prestige, l'adélantade du Guatémala ne pouvait demeurer au Pérou, "... De haberse quedado, como lo iban a hacer sus propios parientes, hubiera tenido...

Par ces documents officiels, Almagro l'emportait enfin sur son éventuel émule. Il ne restait plus qu'à passer à la réalisation des clauses de cet accord. Aussi dut-il dépêcher des messagers à Francisco Pizarro qui se trouvait ou à Jauja, ou sur la côte pacifique; le Gouverneur avait l'intention, en effet, de transférer la capitale de la future colonie espagnole au Pérou, de cette localité située dans une région particulièrement fertile, mais trop éloignée de la mer, dans une vallée littorale(55).

Son associé et l'adélantade du Guatémala prirent donc le chemin de San Miguel de Tangarara. Or, en cours de route, dans les parages de Tumbamba, ils se heurtèrent, par hasard, à l'avant-garde de l'armée du général Quizquiz qui, après les défaites successives de Vilcas, du Cuzco et de Jauja, revenait à Quito. Cette armée, déployée sur une vaste zone, comprenait une

(54).-suite. "...que subordinarse a la autoridad de Francisco Pizarro, que a sus ojos era todavía un recién venido, que estaba afirmando su poder en una tierra no conquistada del todo, al tiempo que él era ya gobernador desde antes, y de una provincia que también era rica", soutient une opinion très discutable, quelques pages plus loin (P.222), à propos des raisons profondes qui avaient pu inciter Pedro d'Alvarado à éviter la bataille de Riobamba. Il dit qu'elle n'eut pas lieu : "...no solo porque quizá fuera impopular una batalla entre coterráneos (recuérdese que casi todos eran extremeños) sino porque a ello se oponía su sentido hispánico de lo justo." Et que penser alors de l'embargo des deux navires de Gabriel de Rojas, du débarquement sur la côte des Caranques dépendant du territoire de Francisco Pizarro et de la circonvension de Felipillo?

(55)- Le troisième acte fut dressé, en effet, à Lima le 1er Janvier 1535. Il y est mentionné qu'Alvarado reconnaissait avoir reçu la somme stipulée par les deux associés: le Gouverneur Pizarro et le 'Mariscal' Almagro.

Voir Herrera, op.cit.id.ibid.chap.II,P.62,note3.

avant-garde suivie à quelque distance par le gros de la troupe encadré de deux ailes et de l'arrière-garde. Les Espagnols attaquèrent donc les Indiens et les mirent sans peine en déroute, mais ils rencontrèrent une sérieuse résistance quand ils combattirent le gros de l'armée, sous le commandement d'un certain "Guaypalcon" ou "Huaipallca" (56), puis l'aile gauche et enfin l'arrière-garde. Au cours de ces engagements, ils perdirent un certain nombre d'hommes. Zárate dit même qu'une quinzaine de chrétiens furent décapités par l'ennemi (57), et Almagro se vit en grand danger de mort (58).

Finalement, Quizquiz dut battre en retraite, laissant quelques milliers de prisonniers des deux sexes. Tandis que ses adversaires continuaient leur route vers la côte, lui-même, alors qu'il se dirigeait vers Quito, fut attaqué encore par Benalcázar et vaincu. Son prestige militaire fut bien diminué par toute cette suite de combats malheureux. Néanmoins, désireux de poursuivre la résistance jusqu'au bout, après avoir reconstitué son armée affaiblie, il refusa la proposition de Huaipallca qui voulait ou demander la paix aux chrétiens, ou les attaquer sans tarder. Furieux, le parent d'Atahualpa le transperça de sa lance et les autres chefs qui avaient assisté à la scène l'achevèrent à coups de hache et de casse-têtes. Ainsi périt ce fameux général indien. A la manière de Chalcuchimac et de Rumiñahui, il s'était toujours opposé aux envahisseurs étrangers et avait refusé de pactiser avec eux.

(56)- Zárate, op.cit.id.chap.I2, P.483, le désigne sous le nom de Guaypalcón, frère, selon lui, d'Atahualpa.

L'Inca Garcilaso (op.cit.id.ibid.chap.I4, P.I43), rectifie l'orthographe du nom et l'appelle Huaipallca "... por ser del lenguaje del Quito, no sé qué significa", et il ajoute qu'il n'était pas frère du roi de Quito, mais parent maternel.

(57)- Zárate, ibid.

(58)- Gómara, op.cit.id.chap.I29, P.46.

Comme nous l'avons signalé, Francisco Pizarro avait quitté le Cuzco peu avant Pâques de l'année 1534 (59) pour Jauja non sans avoir laissé une ville organisée administrativement et en plein essor. Elle comptait une municipalité régie par un ~~cor~~regidor, deux alcaldes, huit 'regidores' dont les deux frères du Gouverneur: Juan et Gonzalo Pizarro, une église qui bientôt deviendrait cathédrale, à la tête de laquelle se trouverait l'évêque Vicente de Valverde, nommé dès Octobre 1535 par le pape Paul III- Alexandre Farnèse, favorable à Charles Quint- (60), enfin des 'vecinos' qui firent construire par des Indiens 'encomendados' leurs demeures sur les ruines des palais incaïques. (61)

Nonobstant, l'affirmation de l'Inca Garcilaso (62), le Gouverneur n'y laissa pas Manco Inca, mais l'emmena avec lui, pensant que sa présence applanirait les difficultés qui pouvaient surgir sur la route, et certainement aussi pour tirer des Indiens et des curacas tous les trésors possibles.

(59)- Pedro Sancho, op.cit. chap. I5, P.78.

(60)- L'évêque Valverde fit détruire en partie le temple du Soleil -"Coricancha"-, réservant les bases de l'édifice sur lesquelles il fit ériger l'église de Santo Domingo (voir: W.H.Prescott, op.cit. Book 3d, chapter IX, P.321)

(61)- Au nombre des quatre vingt-dix (Voir "Carta a Su Majestad del Ayuntamiento de Jauja, con varias noticias de gobierno e hacienda e dando las gracias por las mercedes que le ha concedido. In. col. de documentos inéditos relativos al descubrimiento... op.cit. P.122: " ...el Gobernador fizo la fundación e población de aquella ciudad depositando los naturales en noventa vecinos que allí dejó para en guarda e sostenimiento de la ciudad, hasta en tanto que Vuestra Sacra Majestad proveyese otra cosa sobrello."

Pedro Sancho, op.cit. id. P.77-78: "... vistas y consideradas las personas de los vecinos, hasta tanto que Su Majestad dispusiera lo que se había de hacer en el repartimiento de los naturales; en el intermedio fue señalada a todos una cierta parte y cantidad encomendando un número de ellos a los españoles que se quedaran para que los enseñaran y doctrinaran en las cosas de nuestra santa fe católica."

(62)- Garcilaso, op.cit. id. ibid. chap. I5, P.147, dit ingénument que Francisco Pizarro lui recommanda ses deux frères

La troupe hispano-indienne de Pizarro ne demeura pas longtemps dans l'altiplano, mais elle se dirigea vers la frange littorale en empruntant, selon toute vraisemblance, le chemin qui, par la Oroya, longeait la vallée de Rimac (63).

L'Inca Garcilaso a bien vu, selon nous, les raisons qui purent déterminer le Gouverneur à ne pas donner rendez-vous à Alvarado au Cuzco. Il voulut, dit-il, lui éviter une partie du chemin et les fatigues du voyage, mais aussi et surtout l'empêcher de demeurer trop longtemps sur un territoire qu'il tenait pour sien et, partant, de regretter le marché conclu, sur lequel il serait peut-être revenu, s'il avait vu la ville impériale (64).

Deux autres motifs plausibles de la décision de Pizarro de passer sur la côte pacifique, dans la zone s'étendant entre la vallée de Rimac et l'actuel río San Juan (vallée de Chíncha), indépendamment de son désir de procéder à la fondation de la métropole espagnole en terre péruvienne, ont été signalés par l'historien Herrera. Il s'y serait rendu pour résister, au besoin, à la flotte d'Alvarado et mieux secourir son associé " au cas où il aurait besoin de lui" ("... si le hubiese menester"), et

(62).-suite.- ... et les 'vecinos' espagnols. Et Inca aurait répondu avec générosité: "... que de sus hermanos y de los demás viracochas que dejaba, no llevase cuidado, que él los regalara como vería cuando volviese." Pour Garcilaso, l'histoire en ce qui concerne ses parents maternels, est une suite ininterrompue de gestes d'une grande noblesse et d'une courtoisie extrême.

(63)- Carte de Joseph H. Sinclair: " Map showing overland routes followed in the conquest of Peru" in: " The conquest of Peru as recorded by a member of the Pizarro expedition", in Pedro Mártir de Anglería : *Décadas del Nuevo Mundo*, éd. Sajel, Buenos Aires 1944.

(64)- Garcilaso, op. cit. ibid. P.146.

Cette crainte de Francisco Pizarro se trouve confirmée par ailleurs dans la lettre adressée par la municipalité de Jauja au roi, lettre rédigée par Gerónimo de Aliaga, ' escribano de Su Majestad', et mentionnée ci-dessus. Voir, Col. de documentos inéditos... op.cit.P.128. Il y est dit: "... otra cosa debe Vuestra Majestad mandar proveer con la mesma brevedad, porque conviene en general a estos Reynos e naturales, e porque Alvarado no se meta en ello; que la Ciudad del Cuzco e sus subyctos se dé por gobernación a Francisco Pizarro, pues... lo tiene poblado e aparejado para lo sostener e conservar e en mucha obediencia de Vuestra Majestad."

Cette lettre très intéressante prouve que Francisco Pizarro qui avait pressenti Gerónimo de Aliaga (au cours

pour tenter de plus, mais en vain, de retrouver le grand trésor du temple de Pachacamac, qui avait échappé aux anxieuses recherches de son frère Hernando un an auparavant (65).

Pedro d'Alvarado et Diego d'Almagro arrivèrent à San Miguel dans le courant du mois de Septembre, selon toute probabilité. C'est à partir de là qu'ils envoyèrent, à Puerto Viejo, deux capitaines: García Holguín et Diego de Mora, l'un représentant l'Adélantade, devait livrer à son compagnon, mandataire du 'Mariscal', la flotte qui se trouvait là depuis plusieurs mois. Notons, en passant, le geste confiant, mais imprudent de l'Adélantade du Guatémala qui aurait pu attendre jusqu'au dernier moment que l'engagement fut honoré par Pizarro et Almagro.

Après s'être arrêtés quelques jours à San Miguel, les deux chefs espagnols reprirent leur route vers Pachacamac où les attendait le Gouverneur. Il se trouva des hommes de son entourage qui lui conseillèrent de ne pas remettre à Alvarado la somme de cent mille pesos d'or, mais de le détenir en raison des méfaits commis par lui au Nicaragua et à Puerto Viejo. D'autres insinuèrent aussi que cinquante mille pesos suffisaient amplement, étant donné que deux des navires de la flotte avaient été équipés par Gabriel Rojas et volés par l'Adélantade du Guatémala. Pizarro, trop content de résoudre cette affaire délicate à l'amiable et considérant aussi que Pedro d'Alvarado avait amené au Pérou un important contingent de soldats encadrés par un bon nombre de capitaines valeureux, n'écoula pas les mauvais conseils, semeurs de zizanie. Il aurait même ajouté, d'après certains historiens, à la somme convenue beaucoup de bijoux de haut prix.

(64).- suite. ... d'une visite à Jauja où il vint demander à Diego d'Almagro de partir pour San Miguel) quelques jours auparavant, avait bien conscience que le Cuzco ne se trouvait pas dans son territoire.

(65)- Herrera, op.cit.ibid.chap.II, P.66-67 : "... y aunque hizo muchas diligencias para descubrir (el gran tesoro) no pudo, por el gran secreto que en algunas cosas tienen los indios."

Cette somme, rapportée à sa demande, du Cuzco, par Hernando de Soto avait été prélevée, du moins en partie, sur les biens des défunts (66).

Tout fut résolu définitivement le premier Janvier 1535 (67), et c'est quelques jours après, dans la liesse générale, que le Gouverneur fonda la capitale du Pérou, appelée, en raison de la date de sa fondation " la très noble Ville des Rois" (" la muy noble Ciudad de los Reyes").

Pizarro restait le maître incontesté de la Nouvelle Castille qui, avec le Cuzco et sa région, accrue d'ailleurs d'une grande partie du Collao -découvert moins d'un mois après la prise de la capitale andine (68), au début de Décembre 1533- dépassait largement les limites fixées par la Couronne. Son frère Hernando s'était déjà employé activement en Espagne à obtenir, par des moyens parfois peu honorables, que ces limites fussent déplacées vers le Sud. Nous noterons bientôt quel fut le résultat de ces démarches.

(66)- Herrera, op.cit.ibid.chap.I2,P.72.

D'après Gómara(op.cit.chap.I29,P.47) ces bijoux furent ajoutés aux cent mille pesos convenus - soit cent vingt mille castellanos- pour remercier Alvarado d'avoir livré la flotte à Diego de Mora, avant même d'avoir perçu la valeur ar-
rêtée.

L'Inca Varcilaso accroît le montant du marché de vingt mille pesos qui devaient parer aux dépenses supplémentaires de l'Adélantade (!) et il y ajoute (comment aurait-il pu se passer, ici, de mentionner encore des pierres et des métaux précieux) beaucoup d'émeraudes, beaucoup de turquoises de grand prix, et un nombre important de vases d'or et d'argent (cf: op.cit.id.ibid.P.147) : " Al fin dellos (días de regocijo) dio el don Francisco Pizarro a don Pedro de Alvarado los cien mil pesos de oro del concierto y otros veinte mil pesos de ayuda de costa, y muchas esmeraldas y turquesas de mucho precio y muchas vasijas de oro y plata para su servicio."

(67)- Acte passé par-devant notaire, suivant lequel l'Adélantade donnait quittance de la somme perçue (voir note 23 supra)

(68)- Pedro Sancho,op.cit.chap.I6,P86:" Para saber el estado de esta tierra y su gobierno, mandó el Gobernador dos cristianos que le trajesen de ello larga información, los que partieron a principios de Diciembre."

XIV .- Retour de Hernando Pizarro - Diego d'Almagro s'empare du Cuzco.-

Dès son arrivée à Sanlucar de Barrameda, le 14 Janvier 1534 (69), Hernando Pizarro avisa Charles Quint, qui se trouvait alors à Calatayud, de ce qu'il rapportait le quint des trésors péruviens et se présenterait à lui dans les plus brefs délais, pour lui offrir un don -"servicio"- de bijoux et objets précieux. Parmi ceux-ci, il faut sans doute compter les plus beaux et les plus originaux des joyaux débarqués à la Casa de Contratación de Séville (70). En gentilhomme avisé, il sut mettre en évidence les angoisses et les souffrances de toutes sortes, endurées par les Espagnols aux prises avec une nature et des Indiens hostiles, avant leur arrivée à Cajamarca. Il relate le piège astucieux tendu par son frère à Atahualpa et la victoire miraculeuse remportée sur cet inca. Il ne manqua certes pas de faire état de ses exploits personnels à Pachacamac, à Jauja, et il mentionna aussi la mission des trois Espagnols dépêchés vers la métropole incaïque, qui se trouvait au-delà des limites australes fixées aux territoires de son frère aîné. Aussi demanda-t-il au souverain, en récompense des services rendus et du zèle déployé, d'accepter de déplacer ses frontières d'une centaine de lieues vers le Sud. Et il faut supposer qu'au cours de cet entretien et de ceux qui suivirent, soit avec le roi, soit avec ses ministres ou les membres du Conseil des Indes, il oublia de mentionner, délibérément, les activités et les exploits de Diego d'Almagro. (71)

(69)- Carta de Hernando de Pizarro al Rey, anunciando su llegada con el oro y plata que traía. Voir.Col. Torres de Mendoza, vol.42, P.96-97.

(70)- Herrera, op.cit.id.ibid.chap.I3, P.79:"... descargó para el Rey ciento cincuenta y cinco mil trescientos pesos de oro y cinco mil cuatrocientos marcos de plata, treinta vasijas de oro y cuarenta de plata, grandes y medianas, que eran unas tinajas y otros cántaros, ollas, costales y atambores y de otras maneras y un ídolo de oro, como un niño de dos años."

(71)- Herrera, op.cit.id.ibid. P.81:"... porque habiendo llegado el capitán Cristóbal de Mena y Juan de Soza a la Corte, fuese por sospecha o por cierta información que tuviesen que

Si à la date du 8 Mars 1533, on admettait par cédula royale (72) que Francisco Pizarro pût nommer, éventuellement, son associé à la succession du gouvernement des régions qui lui furent assignées au Pérou, il ne fut pas cependant question de ce dernier dans la Provision du 4 Mai 1534. Par cet acte, en effet, il fut admis que les frontières de la Nouvelle Castille s'étendraient à soixante-dix lieues au-delà de la vallée de Chincha " en suivant le méridien" (" por cuenta del meridiano") (73). En conséquence, il faut convenir que les envoyés particuliers d'Almagro :Cristóbal de Mena et Juan de Sosa, firent de leur côté les démarches nécessaires qui obligèrent Hernando Pizarro à remplir, sans enthousiasme, la mission qui lui avait été confiée par son rival à Cajamarca. Et c'est plus de deux semaines après la première capitulation -le 21 Mai 1534- que l'alcalde de l'éventuelle forteresse de Tumbez obtenait enfin la juste récompense de ses efforts et de ses peines dans la découverte et la conquête du Pérou. Par capitulation royale, il recevait en effet:"... le gouvernement de tout le territoire qui pouvait comprendre deux cents lieues de côte, en ligne droite de l'Est à l'Ouest, et du Nord au Sud, du lieu où prendraient fin les limites de la Nouvelle Castille, nom du gouvernement de don Francisco Pizarro, et il lui ordonna de l'appeler la Nouvelle Tolède.", et de surcroît le titre d'Adélantade. (74)

(71).- suite. "... Hernando Pizarro no procedía en las pretensiones del Mariscal Almagro con ánimo sincero, dieron sus cartas al Emperador y a los ministros."

(72)- Cédula del 8 de Marzo 1533 (Voir Herrera, op.cit. ibid. note4, P.82):"... se le hizo merced a don Francisco Pizarro que después de sus días, en su testamento pudiese nombrar por gobernador a Diego de Almagro o a Hernando Pizarro y no hallándose éstos al que mejor le pareciese."

(73)- Herrera,op.cit.ibid.

(74)- Herrera,op.cit.ibid.P.83:"... la gobernación de toda parte de la tierra que pudiesen comprender doscientas leguas de costa, línea recta de Este a Oeste, y Norte Sur, desde donde acabasen los límites de la Nueva Castilla que se llamaba la gobernación de don Francisco Pizarro, y le mandó llamar la Nueva Toledo."

L'Inca Garcilaso, à la suite de Cómara (op.cit. id.chap.I30,P.48) et de Zárate (op.cit.id.chap.I3,P.483) commet une erreur notable quand il dit que don Diego de Almagro obtenait:"... una gobernación de cien leguas en largo, norte-sur, pasada la gobernación del marqués."

Malgré les avertissements du maître de théologie Hernando de Luque (75), malgré ceux du prêtre Juan de Sosa aux ministres du roi et aux membres du Conseil des Indes sur la nécessité de ne pas laisser repartir au Pérou Hernando Pizarro, qui s'entendait à envenimer toutes les affaires auxquelles il se trouvait mêlé, la Cour ne prit aucune mesure contre ce capitaine. Elle se sentait l'obligée d'un homme qui, opportunément, venait renflouer le trésor royal, épuisé par les abondantes saignées dues à la politique de Charles Quint en Europe. De plus, comment pouvait-elle lui barrer la route alors qu'il avait promis d'ajouter au futur quint un don gracieux - "servicio" - qu'il se faisait fort de percevoir auprès des riches conquistadors et pour lequel on lui remit des billets portant le timbre de la Couronne et qui devaient mentionner les noms des donateurs et les sommes versées (76).

Hernando Pizarro vit donc son retour grandement facilité. Il repartit vers l'Amérique après avoir séjourné quelque temps à Trujillo où il recruta de nombreux gentilshommes, la plupart d'entre eux originaires d'Extremadoure, qui désiraient puiser, eux aussi, à pleines mains au Pactole péruvien (77).

Quand il aborda à Himore de Dios, il devait ignorer la mort d'Atahualpa et la prise du Cuzco, événements qui eurent lieu dans la deuxième moitié de l'année 1533, du moins tout ce qui concernait Pedro d'Alvarado et la fondation de la Ciudad de los Reyes. Son frère Francisco se trouvait probablement déjà sur le territoire des Chimous, où il venait de fonder officiellement Trujillo (78), tandis qu'Almagro gouvernait la ville du

(75)- Cf. supra, chap.IO, note 30.

(76)- Herrera, op.cit.ibid.chap.I3,P.84:"... y porque Hernando Pizarro ofreció al Rey de poner todas sus fuerzas en que la gente del Perú le hiciese un servicio voluntario se le dieron treinta y siete cédulas en blanco, para que se valiese con las personas que le pareciese."

(77)- Herrera, op.cit.ibid.P.85, donne une liste des plus notables gentilshommes emmenés par Hernando Pizarro.

Borregán (op.cit.chap.Ier,P.35), pour sa part, cite en particulier Gómez de Tordoya et Lorenzo de Aldana qui jouèrent un rôle important dans le cours de l'histoire, surtout pendant les guerres civiles : " Pues como Hernando Pizarro viniese de Castilla, trujo consigo a muchos de su tierra, a un Gómez de Tordoya y Lorenzo de Aldana."

(78)- Le choix des lieux où devait s'élever la capitale actuelle du département péruvien de "Libertad" fut arrêté

Cuzco et sa région, ayant reçu les pleins pouvoirs de son associé pour remplir cette mission précédemment confiée à Hernando de Soto.

Dans le mois qui suivit l'arrivée de la flotte placée sous le commandement de son frère à Panama (79), Francisco Pizarro apprit, par un certain Cazalleja, les nouvelles concernant son associé, qui lui causèrent une désagréable surprise et l'émurent quelque peu. Le jeune Cazalleja disait, à qui voulait l'entendre, que le 'Mariscal' avait été nommé gouverneur des régions situées au Sud de Chincha (80).

Or Cazalleja, ou quelqu'un d'autre, dut remettre au Gouverneur de la Nouvelle Castille une lettre de Hernando Pizarro, le mettant au courant des dernières dispositions royales le concernant.

Il pensa alors, et sans doute sur le conseil de son nouveau secrétaire Antonio Picado, qu'il serait prudent, en l'occurrence, de retirer les pouvoirs accordés précédemment à Almagro, afin de lui faire entendre que la ville du Cuzco ne se trouvait pas dans les limites de la Nouvelle Tolède, et qu'en conséquence il ne devait se faire aucune illusion à ce sujet. Cette disposition, dictée par la prudence cauteleuse qui caractérisait Francisco Pizarro, prouverait, à notre sens, qu'il n'était pas sûr du tout que les limites de son territoire agrandi englobassent la belle métropole incaïque. Pour ne pas choquer outre mesure Almagro, et atténuer en quelque sorte la rudesse du coup porté, il lui fit savoir qu'il lui réservait la découverte et la conquête du pays des Chirihouanas, situé à l'Ouest des Charcas, aux confins méridionaux du Tawantinsuyu. Cette mission repoussée par son associé, préfigurait déjà l'expédition du Chili qui, nous le verrons, représenta, en fait, un exil pour Almagro et ses partisans, astucieusement combiné par Francisco Pizarro et ses conseillers intimes : son frère Hernando, Antonio Picado et le licencié Caldera.

(78).-suite.- par Diego d'Almagro (Cf.Herrera, op.cit. id.liv.7.chap.6,P.I23-I24 : "... y considerando (Francisco Pizarro) la buena elección que Diego de Almagro hizo de aquel puesto cuando dejó allí a Miguel Estete, pasando desde Pachacamá al Cuzco, fue a fundarla y la llamó Trujillo, en honra a su patria."

(79)- Herrera,op.cit.id.liv.6.chap.I3,P.84.

(80)- Herrera,op.cit.id.liv.7,chap.6,P.I25.

Quand Melchor Verdugo, messager du Gouverneur, se présenta au Cuzco pour signifier à Almagro qu'il devait résigner ses fonctions et les transmettre à Juan Pizarro, il y trouva une atmosphère des plus tendues. La ville était le théâtre de querelles incessantes entre deux factions rivales: les partisans de Francisco Pizarro s'opposaient ouvertement à ceux d'Almagro. On peut dire que c'est alors que se cristallisa cet antagonisme latent depuis plusieurs années; né, dès le retour de Francisco Pizarro à Panama après son voyage en Espagne de 1529-1530, il prit corps à Cajamarca, et éclata enfin au Cuzco, au retour de Hernando Pizarro.

Cazalleja avait, comme on le sait, divulgué sans discrétion, les nouvelles conventions royales concernant Almagro. Or, il se trouvait précisément à Trujillo un dénommé Diego d'Agüero qui, sans plus ample informé, partit à marches forcées pour la capitale andine, afin d'aviser le 'Mariscal' des bonnes nouvelles le concernant et en tirer une généreuse gratification; et elle le fut vraiment (81), après qu'il lui eût dit "sans ordre ni mission" ("sin orden ni comisión") qu'il le félicitait de la part de Francisco Pizarro (82).

Sans attendre la confirmation de cette nouvelle, le 'Mariscal' admit en toute bonne foi, et ingénument, que le Cuzco lui revenait (83). Et il le fit savoir aux administrateurs royaux, aux alcaldes, aux regidores et aux 'vecinos' de la ville qui se refusèrent d'admettre la chose tant qu'un document officiel ne viendrait pas la ratifier.

(81)- Herrera, op.cit.ibid. P.126: "... y las albricias que dio a Diego de Agüero se dijo que le valieron más de siete mil castellanos."

(82)- Herrera, op.cit.ibid. P.125.

(83)- Garcilaso, op.cit.id.ibid.chap.19, P.157-158, rapporte d'une manière judicieuse le raisonnement d'Almagro: "... y porque le parecía que el término de la gobernación del marques era de doscientas leguas de largo dende la equinoccial (ce qui est parfaitement exact) hacia el Sur (como quiera que se midiese o por la costa, o por la tierra adentro o por el aire) no llegaba su jurisdicción (de Francisco Pizarro) al Cuzco, y aquella ciudad entraba en su jurisdicción."

Les partisans d'Almagro, qui espéraient supplanter sans tarder les privilégiés mis en place par le Gouverneur, lesquels jouissaient d'encomiendas, de repartimientos et autres bénéfices, se chargèrent de leur pronostiquer un avenir misérable; en réponse, leurs prétentions étaient tournées en dérision.

Quand Melchor Verdugo arriva porteur des instructions de Francisco Pizarro, la situation ne fit qu'empirer. Almagro se jugeant maître officiel de la ville, ne voulait pas respecter les ordres du Gouverneur et, en conséquence, ne reconnaissait pas l'autorité de l'orgueilleux Juan Pizarro. Celui-ci fut soutenu, dès les premiers moments des troubles, par les personnages intéressés à ne pas perdre le moindre de leurs droits et certains gentilshommes 'extremeños' nouveaux venus, parmi lesquels nous dit l'auteur des Commentaires Royaux, son père Sebastián Garcilaso de la Vega et d'autres capitaines tels Alonso de Alvarado (84). Du côté des almagristes, avec l'oncle et le frère de l'Adélantade du Guatemala: Gómez et Diego d'Alvarado, figuraient beaucoup de soldats et des chefs qui, eux aussi, avaient pris part à l'expédition de Quito. Il se trouvait aussi un grand nombre d'hommes arrivés après la capture d'Atahualpa, lesquels, comme nous l'avons déjà signalé, n'avaient reçu qu'une part dérisoire du très riche butin de Cajamarca, de Pultamarca et du rachat de l'inca.

Au cours de ces journées de fièvre, il semblerait que les deux frères du Gouverneur, Juan et Gonzalo Pizarro, perdirent toute sérénité et prudence, se répandant en propos injurieux, voire en calomnies contre Diego d'Almagro (85). Et cela s'expliquerait aisément: le nouvel Adélantade semblant tout disposé à gratifier ses plus chauds partisans des 'encomiendas' des pizarristes (86).

(84)- Garcilaso, op.cit.id.ibid.P.I58.

(85)- Herrera, op.cit.id.ibid.P.I28

(86)- Garcilaso, op.cit.id.ibid., dit à la suite de Gómara (op.cit.chap.I30, P.48), sans raison d'après nous, que "Almagro dio indios de repartimiento". Herrera, qui ne va pas si loin et cerne sans doute davantage la réalité, dit de son côté: "... que ya se tenía Almagro por gobernador del Cuzco y trataba de repartir las provincias a sus amigos".(op. cit.ibid. chap.7,P.I33)

Hernando de Soto qui, avant Almagro, avait rempli le rôle de lieutenant du Cuzco sur l'ordre de Francisco Pizarro, plusieurs mois durant (87), depuis le départ du Gouverneur pour Jauja et jusqu'à l'arrivée du 'Mariscal' après la fondation de la Ciudad de los Reyes (et à ce titre jouissait d'un prestige certain dans la colonie espagnole de la capitale), intervint et tenta de calmer Juan et Gonzalo Pizarro; il les blâma sans excès, leur demandant de ne pas provoquer de scandale, ce qui lui valut, avec une rebuffade imméritée, d'être taxé de déloyauté envers le Gouverneur et d'ami inconditionnel d'Almagro (88).

Les choses n'allèrent pas plus loin, grâce au sang froid et à la prudence de Soto qui, pour éviter des querelles sanglantes, demanda à Almagro, aux Pizarros, de ne pas quitter leurs demeures et de se considérer frappés d'arrêt.(89)

(87)- Voir en particulier la "Instrucción de Francisco Pizarro a Hernando de Soto, nombrado su teniente de gobernador en el Cuzco para ir a ejercer este empleo." Jauja, Julio, 27 de 1534, Archivos de India. Patronato, Est.12, Cq.42, leg.12, in Col. de documentos inéditos relativos al descubrimiento..., op.cit.id.P.132 à 134.

(88)- Herrera, op.cit.ibid. P.128-129:" Hernando de Soto, conociendo que las cosas caminaban a manifiesto rompimiento, fue a casa de los Pizarros y con buen término los amonestó que no diesen lugar a escándalo, y con descompostura le respondieron : que mostraba él amistad de Almagro y que de él no había que fiar." Il fut même taxé par eux de " parcialero" - partisan d'Almagro- d'après Pedro Pizarro, op.cit.P.87.

Garcilaso, op.cit.ibid.P.158, va jusqu'à affirmer qu'il y eut des luttes à main armée, effusion de sang, des morts et des blessés de chaque côté: "... y andaban los unos y los otros tan apasionados, que muchas veces vinieron a las manos, y hubo muertos y heridos de ambas partes."

(89)- Herrera, op.cit.ibid.P.129:" Y ordenó a los dos hermanos y a sus amigos que tuviesen sus casas por cárcel, y al Mariscal que tampoco saliese de las suyas, porque con su ejemplo mejor obediesen."

Comme il fallait en premier lieu que l'information rapportée par Agüero fut confirmée, puis que le Gouverneur apprît les événements du Cuzco, et principalement le comportement de ses frères, Almagro, en toute bonne foi, et sur les conseils d'amis avisés, envoya vers Lima deux messagers, l'un après l'autre. Le premier, Vasco de Guevara, avait pour mission de rechercher Cazalleja, porteur des copies des provisions royales (les originaux ayant été confiés au général de la flotte, Hernando Pizarro); de son côté, le second, Luis Moscoso, renseignerait le Gouverneur et l'obligerait ainsi à prendre une décision.

Moscoso ne tarda pas à voir Francisco Pizarro; il le rencontra sur le chemin du Cuzco, alarmé par les informations que des individus bien intentionnés lui avaient fournies (90).

Le Gouverneur ne venait pas seul; comprenant qu'il ne pourrait peut-être pas imposer sa volonté à son associé, s'il ne l'intimidait par le nombre de ses partisans, il avait levé une troupe assez nombreuse, n'ignorant pas les forces dont pouvait disposer le nouvel Adélantade (91).

Arrivé au Cuzco, il se rendit directement à l'église de Santo Domingo où il convoqua Almagro. A ce propos, M. Ballesteros Gaibrois écrit: " Une fois au Cuzco, il ne voulut même pas se reposer... et sans adresser la parole à quiconque, il se dirigea vers l'église -ce qui prouve l'intention de Pizarro de trouver un lieu neutre et par la même occasion respecté de tous- et il envoya faire savoir à Almagro qu'il vînt s'entretenir avec lui. Celui-ci se présenta aussitôt..." (92)

(90)- Herrera cite deux de ces propagateurs de fausses nouvelles: un certain Andrés Enamorado qui vit Pizarro à Lima et un dénommé Pedro Alonso Carrasco qui lui fit remettre une lettre sur le chemin de Lima au Cuzco. Tous deux firent entendre au Gouverneur qu'il ne trouverait pas ses frères en vie, s'il ne venait pas immédiatement.

(91)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.chap.20, P.II6 dit: " En esto estaban cada día para pelear los unos contra los otros (y en espacio de setenta días y hasta que llegó el gobernador Francisco Pizarro con mucha gente."

Girolamo Benzoni, op.cit.liv.3, f.I27verso, confirme cette information: "... pur trovandosi (Almagro) di forze inferiore finisi di esser contento alla fine d'ogni suo volere."

(92)- M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.chap.8, P.238.

Certes, l'église était un terrain neutre et respecté de tous, mais en s'y rendant le premier, Pizarro se réservait une supériorité psychologique sur son associé; il n'allait pas demander des explications, mais attendait qu'on lui en donnât. Ce procédé rappelle quelque peu celui qu'il avait adopté à l'égard d'Atahualpa à Cajamarca.

Almagro ne se rendit pas seul au lieu de la citation; il était accompagné par Hernando de Soto et quelques conseillers et il fut suivi ou précédé de près par Juan et Gonzalo Pizarro, eux aussi en compagnie de quelques personnalités du Cuzco. Pizarro fit des reproches à son vieux compagnon: ne s'était-il pas précipité un peu trop vite en s'octroyant le droit de gouverner la ville du Cuzco, après avoir rejeté les pouvoirs qu'il lui avait donnés? Quel titre officiel pouvait-il présenter, sinon des copies d'actes sujettes à caution, remises depuis peu par Cazallega? Les documents dûment scellés par la Couronne ne sauraient tarder, et alors il serait temps d'aviser. Almagro ne sut que répondre; il fut facilement confondu par l'astucieux Pizarro et par trois personnages versés dans les lois et habiles à le interpréter dans le sens qui convenait aux intérêts du Gouverneur: le notaire Antonio Picado, le licencié Caldera et enfin un certain Antonio Tellez de Guzman, envoyé au Pérou par la Audiencia de Santo Domingo pour régler les différends qui pouvaient opposer Pedro d'Alvarado et les associés Francisco Pizarro et Diego d'Almagro (93). Mais il est bien évident que ce magistrat n'était pas qualifié pour résoudre les démêlés entre le Gouverneur de la Nouvelle Castille et l'Adelantado de la Nouvelle Tolède. Il fut sans doute gagné par Pizarro, car il n'avait plus rien à faire au Pérou, dès lors que la question Alvarado avait été réglée avant son arrivée dans le pays.

Il se trouva donc au Cuzco, non pas tant pour faire entendre raison au naïf Almagro, mais pour le menacer des foudres du roi d'Espagne. C'est à n'en pas douter pour faire taire

(93)- Herrera, op.cit.ibid.P.129:" En el camino de los Reyes a Trujillo topó don Francisco Pizarro a un caballero llamado Tello de Guzmán que iba enviado a la Real Audiencia que residía en la ciudad de Santo Domingo de la isla Española."

toute velléité de discussion, qu'il menaça les parties en présence" de mort et de confiscation de biens." (94)

Après cela et pour conclure ces habiles tractations menées par le rusé et perspicace Pizarro, qui connaissait parfaitement le caractère de son vieux compagnon, il fut procédé, sans doute à son instigation, à la reconduction légale de la compagnie par-devant notaire, en l'occurrence, comme on pouvait s'y attendre, Antonio Picado, secrétaire du Gouverneur (95).

Pourquoi Pizarro répéta-t-il un acte qui, il le savait bien, s'avèrerait inutile, si ce n'était pour endormir la méfiance d'Almagro et le lier par un engagement pris par-devant Dieu? Les deux compagnons jurèrent devant le Très Saint Sacrement de l'autel: "... en présence de Notre Seigneur Dieu, devant lequel ils se trouvaient respectueusement; d'observer et de remplir, sans aucune arrière-pensée le contenu des chapitres lus en ce lieu; et ils en appelèrent à Sa Divine Majesté, disant que celui qui irait contre ce qui était convenu perdît son âme par l'application d'une justice stricte et rigoureuse de même que sa vie, sa renommée, son honneur et ses biens, vu qu'il aurait enfreint sa foi engagée et qu'Il les châtiât si justement" (96).

(94)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. : "... y entrometido (Antonio Téllez de Guzmán) en el juzgado, como juez de comisión que se decía (sin la tener) comenzó a poner penas... so pena de las vidas e perdimiento de todos sus bienes para la Cámara e Fisco de Sus Majestades. Y les puso tales temores e se dio tal maña con ambos competidores (entendons ici que seul Diego d'Almagro y pouvait être sensible) que el gobernador y Almagro se conformaron, hubieron por bien de estar en paz, como buenos compañeros; e al intruso juez se le pagaron muy bien, e le dieron diez o doce mil pesos de oro, según se dijo públicamente, con que se fue a Toledo en España de donde era natural."

(95)- Herrera, op.cit.ibid.chap. ., P.135, note I: Escritura de amistad y compañía otorgada por Pizarro y Almagro en la Ciudad del Cuzco, a doce de Julio de 1535, ante el escribano Antonio Picado, en la que se contienen las estipulaciones que el texto de Herrera reproduce; fueron testigos el licenciado Hernando Caldera, Francisco Pineda, Antonio Téllez de Guzmán y el doctor Diego de Loaísa."

(96)- Herrera, op.cit.ibid.P.136.
Herrera, op.cit.ibid.P.137, dit textuellement ceci: "Todos dijeron que era su voluntad de cumplir, poniendo a Dios Nuestro Señor por juez y a su gloriosa Madre con todos los Santos por testigos, y este juramento se hizo en el Cuzco, en las casas del gobernador, a 12 de Junio de su año 1535, en
.../...

Des cinq clauses de cet acte à caractère hiératique, dégageons les traits essentiels de trois d'entre elles, des deux premières surtout, qui nous semblent particulièrement curieux:

1ère clause: la compagnie ne saurait être résiliée par suite " d'intérêts, de convoitise ou d'ambition."

2ème clause: Chacun des deux contractants s'engageait à ne pas calomnier l'autre, directement ou indirectement, ni lui-même ni par l'intermédiaire d'un tiers, sur son honneur ou sur sa vie et ses biens. (97)

5 ème clause: il s'engageait également à partager les biens acquis sans fraude ni tromperie d'aucune sorte.(98)

(96).-suite.- "... presencia de muchas personas, estando diciendo la misa el padre Bartolomé de Segovia, y habiendo dicho el pater noster, los dos gobernadores pusieron sus manos derechas, encima de la mano consagrada del sacerdote, que tenía el Santísimo Sacramento, y esto llaman partir la hostia."

A ce propos M. Bataillon écrit dans "Le lien religieux des conquérants du Pérou", op.cit.P.7 : "Une messe fut dite par le Père Bartolomé de Segovia et après le Pater, c'est-à-dire au moment de la fraction de l'hostie consacrée, que le prêtre allait consommer, les deux hommes posèrent leur main droite sur l'autel pour confirmer la promesse qu'ils avaient faite de rester fidèles à leur association et loyaux l'un envers l'autre, prenant Dieu pour juge et la Vierge et tous les Saints pour témoins. On reconnaît ici une forme du jugement de Dieu ou ordalie, procédure connue dans le Moyen Age chrétien."

C'est ainsi que les choses se passèrent en fait et non comme le relate Herrera qui voulut en quelque sorte lier les deux coassociés par des liens plus sacrés apparemment.

(97)- Herrera, op.cit.ibid.: "... no lo calumniaría el uno al otro en daño de su honra, vida y hacienda, directa ni indirecta, por sí ni por tercera persona, evitando los daños que se pudiesen recrecer..."

(98)- Herrera, op.cit.ibid.

Zárate, op.cit.id.chap.I3, P.484 apporte, sous réserve d'ailleurs, un élément étrange à tout le moins, au sujet d'Almagro, probablement imaginé par un pizarriste convaincu, peut-être par lui-même: "Y algunos dicen que Almagro juró de no tocar en el Cuzco ni en ciento treinta leguas adelante, aunque Su Majestad se lo diese en gobernación, y que hablando con el Santo Sacramento dijo así: "Flega a ti, Señor, que cuando este juramento quebrantare tú me confundas cuerpo y alma..."

Voici le contrat in extenso, passé entre Pizarro et Almagro d'après W.H.Prescott, op.cit.Appendice No XI, P.631 : " Contrato entre Pizarro y Almagro, M.S., fechado en el Cuzco a 12 de Junio 1535 .

(98).-suite.-

"This original exists in the archives of Simancas", dit W.H.Prescott:

"Nos don Francisco Pizarro, Adelantado, Capitán General, y Gobernador por S.M. en estos reinos de la Nueva Castilla, e don Diego de Almagro asimismo Gobernador por S.M. en la provincia de Toledo, decimos: que por mediante la íntima amistad y compañía que entre nosotros con tanto amor ha permanecido, y queriendo Dios Nuestro Señor hacer, ha sido parte y causa que el Emperador e Rey Nuestro Señor haya recibido señalados servicios con la conquista, sujeción e población destas provincias y tierras, e trayendo a la conversión y camino de nuestra santa fe católica tanta muchedumbre de infieles, e confiando S.M. que durante nuestra amistad y compañía su real patrimonio será acrecentado, e así por tener este intento como por los servicios pasados, S.M. Católica tubo por bien de conceder a mí el dicho don Francisco Pizarro la gobernación de estos nuevos reinos, y a mí el dicho don Diego de Almagro la gobernación de la provincia de Toledo, de las cuales mercedes que de su real liberalidad hemos recibido, resulta tan nueva obligación que perpétuamente nuestras vidas y patrimonios y de los que de los descendieren en su real servicio, se gasten y consuman; y para que esto más seguro y mejor efecto haya, y la confianza de S.M. por nuestra parte no falezca, renunciando la ley que acerca de los tales juramentos dispone, prometemos e juramos, en presencia de Dios Nuestro Señor, ante cuyo acatamiento estamos, de guardar y cumplir bien y enteramente, y sin cautela ni otro entendimiento alguno, lo expresado y contenido en los capítulos siguientes: e suplicamos a su infinita bondad que a cualquier que fuere en contrario de lo así convenido, con todo rigor de justicia permita la perdición de su ánima, fin y mal acabamiento de su vida, destrucción y perdimiento de su familia, honras y hacienda, porque como quebrantador de su fe, la cual el uno al otro y el otro nos damos, y no temerosos de su acatamiento, reciba de tal justa venganza. Y lo que por parte de cada uno de nosotros juramos y prometemos es lo siguiente:

Primeramente: Que nuestra amistad e compañía se conserve, mantenga para en adelante con aquel amor y voluntad que hasta el día presente entre nosotros ha habido no la alterando ni quebrantando por algunos intereses, codicias, ni ambición de cualesquiera honras e oficios, sino que hermanablemente entre nosotros se comuniquen y seamos parcioneros en todo el bien que Dios Nuestro Señor nos quiera hacer.

Otrosí: Decimos, so cargo del juramento e promesa que hacemos, que ninguno de nosotros calumniará ni procurará cosa alguna que en daño o menoscabo de su honra, vida y hacienda al otro pueda suceder ni venir, ni dello será causa por vías directas ni indirectas por sí propio ni por otra persona tácita ni expresamente causándolo ni permitiéndolo, antes procurará todo bien y honra y trabajará de se lo llegar y adquirir, y evitando todas pérdidas y daños que se le puedan recrecer, no siendo de la otra parte avisado.

Otrosí: Juramos de mantener, guardar y cumplir lo que entre nosotros está capitulado, a lo cual al presente nos referimos, e que por vía o causa, ni maña alguna ninguno de nosotros vendrá en contrario ni en quebrantamiento de ello, ni hará .../..

... diligencia, protestación ni reclamación alguna, e que si alguna hubiere hecho, se aparta o desiste de ella o la renuncia so cargo de dicho juramento.

Otrosí: Juramos que juntamos ambos a dos, y/uno sin el otro, informaremos y escribiremos a S.M. las cosas que según nuestro parecer mejor a su real servicio convengan, suplicándole, infórmandole de todo aquello con que más su Católica conciencia se descargue, y estas provincias y reinos más y mejor se conserven y gobiernen, y que no habrá relación particular por ninguno de nosotros hecha en fraude e cautela y con intento de dañar y empecer al otro, procurando para sí, posponiendo el servicio de Nuestro Señor Dios y de S.M., y en quebrantamiento de nuestra amistad y compañía, y asimismo no permitirá que sea hecho por otra cualquier persona, dicho ni comunicado, ni lo permita ni consienta, sino que todo se haga manifiestamente entre ambos, porque se conozca mejor el celo que de servir S.M. tenemos, pues de nuestra amistad e compañía tanta confianza ha mostrado.

Item: Juramos que todos los provechos e intereses que se nos recrecieren así de los que yo don Francisco Pizarro hubiere y adquiriere en esta gobernación por cualquiera vía y causas como los otros que yo don Diego de Almagro he de haber en la conquista y descubrimiento que en nombre y por mandado de S.M. hago, lo traeremos manifiestamente a montón y colación, por manera que la compañía que en este caso tenemos hecha permanezca, y en ella no haya fraude, cautela, ni engaño alguno, e que los gastos que por ambos e cualquier de nos se hubieren de hacer se haga moderada y discretamente conforme, y proveyendo a la necesidad que se ofreciere, evitando lo excesivo y superfluo, socorriendo y proveyendo a lo necesario.

Todo lo cual según e la forma que dicho está, es nuestra voluntad de lo así guardar y cumplir so cargo del juramento que así tenemos hecho, poniendo a Nuestro Señor Dios por juez y a su gloriosa madre Santa María con todos los Santos por testigos; y porque sea notorio a todos los que aquí juremos y prometemos, lo firmamos de nuestros nombres, siendo presentes por testigos el Licenciado Hernando Caldera, Teniente General de Gobernador en estos reinos por el dicho señor Gobernador, e Francisco Pineda, capellán de Su Señoría, e Antonio Picado, su secretario, e Antonio Téllez de Guzmán y el Doctor Diego de Loaisa; el cual dicho juramento fue hecho en la gran ciudad del Cuzco en casa del dicho Gobernador don Diego de Almagro; estando diciendo misa el padre Bartolomé de Segovia, clérigo, después de dicho el pater noster, poniendo los dichos Gobernadores las manos derechas encima del ara consagrada a doce de Junio de 1535 años.- Francisco Pizarro.- El Adelantado Diego de Almagro. Testigos, el Licenciado Hernando Caldera.- Antonio Téllez Guzmán.

Yo Antonio Picado, escribano de S.M., doy fe que fui testigo y me hallé presente al dicho juramento e solemnidad hecho por los dichos Gobernadores, y yo saqué este traslado del original que queda en mi poder como secretario del Señor Gobernador don Francisco Pizarro, en fe de lo cual firmé aquí nombre. -hecho en la gran ciudad del Cuzco a 12 días del mes de Julio de 1535 años.- Antonio Picado; escribano de S.M.

XV.- L'expédition de Diego d'Almagro au Chili.

Une fois la paix scellée, Pizarro avait hâte de retourner vers la côte pacifique, afin de veiller à la fondation de Trujillo et de la Ciudad de los Reyes; mais il ne pouvait partir du Cuzco en y laissant Almagro, qui pouvait d'un jour à l'autre recevoir les originaux des Provisions dont il avait pris connaissance par les copies rapportées par Cazalleja et revendiquer, en conséquence, la possession de la capitale andine. Et il l'incita, très habilement, à prendre la route du Sud où se trouvaient les provinces qui, disait-il, venaient de lui être concédées par la Couronne (1). Il dut, pour cela, faire appel à la persuasion de Manco Inca et de nobles personnages indiens, dont le pontife Villac Umu qui, nous le verrons bientôt, avait tout intérêt à dissocier les forces hispaniques (2). Les territoires méridionaux du Tawantinsuyu passèrent donc pour recéler de grandes richesses. Almagro disposait, par ailleurs, d'une troupe de partisans déjà fort importante, constituée en grande partie par les soldats et les capitaines de Pedro d'Alvarado. Ces hommes déjà déçus à Quito et naguère au Cuzco, désiraient anxieusement découvrir et conquérir, eux aussi, un autre Eldorado. Ils pesèrent beaucoup dans la décision du 'Mariscal' qui se décida enfin, mais non de gaieté de coeur, à abandonner la merveilleuse métropole incaïque. Comme pour dissiper ses ultimes hésitations, son vieux compagnon le tranquillisa en lui promettant de partager le Pérou déjà conquis, au cas où les régions à découvrir ne le satisferaient pas (3).

(1)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.P.I26.

(2)- Girolamo Benzoni, op.cit.id.fºI27 verso: "E perche gl'Indiani vedevano andare il lor paese in distruttione, e rovina, e che ogni giorno veniva nuovo soccorso di Spagnuoli, avanti che ingrossassero più, desiderosi di ricuperare la libertà loro, per divider le forze de gli cristiani, pubblicarono come il paese di Chili, lontano mille miglia del Cuzco, verso lo stretto di Magalianes, era abundante d'oro e d'argento, e de tutte le altre cose necessarie per sostentare la vita."

(3)- Benzoni, op.cit.id.fºI28 recto: "Pizarro vedendo questa buona occasione per cacciare Almagro del Cuzco, tanto lo stimulo che lo mando a questa impresa; era stati d'accordo che trovando il paese buono, che d'all'Imperatore si procurarebbe quelle governatione per lui, e quanto que no, que si ritornasse

Certains dirent alors, non sans raison, que les Pizarros chassaient Almagro du Cuzco pour en jouir seuls, à leur aise (4).

La veille de son départ, Almagro aurait supplié Francisco Pizarro d'exaucer une requête qui lui tenait à coeur; il lui demanda, pour leur bien propre à eux deux et pour celui du Pérou, de renvoyer ses frères en Espagne. Tous s'en plaignaient car leur suffisance et leur morgue étaient insupportables. Il s'engagea d'ailleurs à les dédommager personnellement en permettant à son associé de prélever sur ses biens la somme qu'il jugerait convenable; mais Francisco Pizarro repoussa avec arrogance cette prudente proposition (5).

(3).- suite.- "... e partirebbono il paese da loro trovato e conquistato, conforme alle capitulatione fatte in Panamá, e così di nuovo facero altri molti giuramenti di sempre conservare l'amicitia fra di loro..."

(4)- Benzoni dit bien (voir note précédente): "Pizarro vedendo questa buona occasione per cacciare Almagro del Cuzco.. et l'Inca Garcilaso confirme à son tour cette intention, fondée selon toute vraisemblance: "... no faltaron, dit-il, maliciosos que dijeron que los Pizarros echaban del Perú a Almagro, con haber sido tan buen compañero y tanta parte para lo ganar, por gazárselo ellos a solas..." (Of. op. cit. id. ibid. chap. I9, P. I58-59.

Gómara, op. cit. chap. I30, R48, dit de son côté que la proposition de Francisco Pizarro aurait été: "... harto buen concierto... si engañoso no fuera."

(5)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 9, P. I44-45

o

o

o

L'Adélantade de la Nouvelle Tolède n'eut aucune peine à grouper plus de cinq cents volontaires pour son expédition dite "du Chili" par les chroniqueurs et les historiens. Herrera reconnaît que tous partaient de bon gré, car Almagro était aimable et généreux, et il savait se faire aimer (6). Il se trouva même certains 'vecinos' du Cuzco^{qui} abandonnèrent leurs biens pour l'accompagner (7).

Pour aplanir toutes les difficultés éventuelles dans les diverses régions qu'il aurait à parcourir, il fit partir avant lui un fils de Huaina Capac, demi-frère de Manco Inca, Paullu Inca, et le grand prêtre Villac Umu. Le souverain indien se sépara volontiers du premier prince au caractère docile, qui se soumettait trop volontiers aux ordres des Espagnols et tentait de le supplanter auprès d'eux et des 'orejones' (8). Mais cet historien commet une erreur (les événements postérieurs le prouvent), quand il affirme que Manco Inca voulait se défaire également de Villac Umu (9).

Ces deux nobles personnages s'en allèrent donc, mais en compagnie de trois Espagnols chargés de préparer les approvisionnements en vivres pour l'avant-garde, sous le commandement de Juan de Saavedra; le gros de la troupe devait être emmené par l'Adélantade lui-même et l'arrière-garde dirigée par le capitaine Noguerol de Ulloa.

(6)- Herrera, op.cit.ibid.P.I42.

(7)- Zárate, op.cit.liv.3, chap.Ier,P.484.

(8)- Herrera le dit: Voir op.cit.ibid.P.I43

(9)- Herrera, op.cit.ibid.

Les départs de chacune de ces fractions s'échelonnèrent sur plusieurs semaines. Almagro laissa au Cuzco son lieutenant Rodrigo Orgoñez qui devait rassembler un renfort de soldats et le suivre ensuite; il est vraisemblable qu'il lui demanda de le tenir au courant des événements qui pourraient avoir lieu après l'arrivée au Pérou de Hernando Pizarro. Une mission identique fut confiée à Juan de Rada et à Ruy Díaz; eux, devaient recruter des hommes à la Ciudad de los Reyes et le rejoindre dans les provinces australes. Juan de Espinosa, son secrétaire accompagna ces capitaines; il était nanti de pouvoirs spéciaux; il partait en effet pour la métropole afin de solliciter des faveurs royales pour le jeune métis Diego d'Almagro -fils du 'Mariscal'-, lui acheter des biens rentables et préparer son mariage avec la fille du Docteur Carvajal, membre du Conseil des Indes (IO).

La troupe d'Almagro emmena quelques milliers d'Indiens (IOb). Parmi eux se trouvaient les prisonniers faits au cours des engagements contre Quizquiz dans la région de Quito, des Quichuas et des Aymaras de la région du Cuzco et du Collao. L'Inca Garcilaso qui, d'une manière générale tente d'idéaliser les relations entre Indiens et Espagnols, rapporte que le passage de l'avant-garde dirigée par Saavedra du Cuzco aux Charcas, deux cents lieues plus au Sud, se fit dans un climat de concorde et de paix (II). Or la réalité fut toute autre. D'après un témoin de l'expédition, le père Cristóbal de Molina (I2), les

(IO)- Herrera, op.cit.ibid.liv.IO,chap.4,P.333.

Borregán, op.cit.chap.Ier,P.34, mentionne ce voyage d'Espinosa en Espagne; il commet toutefois une confusion entre la mission d'Espinosa et celle confiée précédemment à Mena et à Gosa. Il écrit ce qui suit: "Había enviado Almagro a España un Espinosa le trujese la gobernación después de haber dado el término que con Su Majestad había capitulado el gobernador Pizarro..."

(IOb)- Il partit le 3 Juillet 1535 (cf.infra,chap.XVII P.245, note IO)

(II)- Inca Garcilaso,op.cit.liv.2chap.20,P.160.

(I2)- Cristóbal de Molina,op.cit.P.167:" He apuntado esto que vi por mis ojos y en que por mis pecados anduve."

conquistadors, pour éviter que les porteurs indigènes ne prennent la fuite, les avaient enchaînés par groupe d'une douzaine. Ces malheureux portaient de grandes et lourdes charges: vivres pour les hommes et les bêtes, munitions, armes qui quelquefois écrasaient leurs épaules, quand il s'agissait de pièces d'artillerie: canons, couleuvrines, faconneaux. Il leur arriva même de transporter en litière leurs nouveaux maîtres, comme le faisaient les incas quelques années auparavant, les cavaliers espagnols préférant ce confortable mode de transport qui, de surcroît, évitait des fatigues inutiles à leurs montures (I3). Mais ces pénibles souffrances physiques, accrues encore par le désarroi moral où les plongeait la séparation de leur famille, de leur village, décimaient les porteurs. Par ailleurs les soldats chrétiens procédaient, là où ils passaient à de véritables rafles où toute pitié, toute charité humaine étaient proscrites. Les enfants, les hommes et les femmes étaient souvent emmenés de force; ces dernières subissaient des violences quand elles plaisaient aux reîtres ou à leurs séides, nègres ou yaconas.(I4)

Les habitants des villages traversés devaient approvisionner la troupe en victuailles et en bois de chauffage, indispensable dans ces régions particulièrement froides, dès la nuit tombée. Et quand il leur était impossible de répondre aux demandes excessives, ils voyaient aussitôt leurs cabanes détruites, et même en guise de représailles, ils devaient s'attendre à subir les plus odieux sévices (I5).

(I3)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.I66 : " Otros por su pasatiempo se hacían llevar en andas, llevando los caballos del diestro por que fuesen más gordos."

(I4)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.I66.

Herrera, op.cit.ibid. liv.I0, chap.Ier, r.322, dit que les noirs et les serviteurs indiens étaient encore plus cruels que leurs maîtres: "... de los cuales eran (los indios) tan maltratados que muchos perecían por el trabajo y mal tratamiento."; et les responsables faisaient mine de ne rien voir.

(I5)- Cristóbal de Molina, op.cit.id.

Or Cristóbal de Molina n'est pas le seul auteur espagnol à avoir noté ces brutalités (16). Il est vrai qu'on ne trouve nulle part ailleurs une description aussi détaillée des méfaits commis par ceux qui prirent part à l'expédition du Chili.

La découverte et la conquête des provinces australes du Tawantinsuyu ne se fit pas aussi facilement que le laisse entendre Garcilaso (17). La troupe espagnole, aussi bien le groupe de Juan de Saavedra que celui du chef de l'expédition ou de Noguero de Ulloa, et même de Rodrigo Orgoñez affrontèrent des noyaux de résistance qu'ils ne détruisirent pas toujours aisément. Avant même d'atteindre la barrière hostile des Andes, des combats acharnés eurent lieu à Jujuy, Chihuahua et Quirequire (18). Sans doute faut-il voir dans cette opposition indienne, inopinée, la conséquence normale des appels ardents à la lutte et à la résistance lancés, peu de temps auparavant par le pontife Villac Umu qui voua aux Espagnols, dès leur entrée au Cuzco, cyniquement profané, une haine implacable. A Quirequire, il fut constaté, après enquête, que la forteresse était occupée par des Indiens provenant de diverses provinces (19). C'est fort probablement à l'instigation du grand pontife que les trois Espagnols, partis avec lui pour éclairer la marche de la troupe, furent massacrés après sa fuite. Il est vrai,

(16)- Herrera par exemple (op.cit.ibid.liv.7,chap.9, P.145) : "... no tuvo en nada (Almagro) la tierra que conocia, y esto fue asimismo causa que disimulase muchos excesos de los soldados que causaron grandes destrucciones."

(17)- Garcilaso, op.cit.idem.liv.2, chap.20 dont le titre est: " Don Diego de Almagro entra (en) Chile con mucho daño de su ejército y el buen recibimiento que los del Inca le hicieron."

(18)- El capitán Pedro Mariño de Lobera: " Crónica del reino de Chile", B.A.E. tome I3I, chap.2, P.239. Le fort de Quirequire résista aux forces conjointes de Noguero de Ulloa, d'Almagro et de Rodrigo Orgoñez, durant trois heures d'un combat acharné où moururent deux Espagnols et plusieurs milliers d'Indiens amis ou adversaires, sans compter les nombreux blessés de part et d'autre: "... en tres horas que duró la batalla, se vió la parte interior del fuerte tan llena de cuerpos muertos cuanto teñido en sangre el río que por allí pasaba."

(19)- Mariño de Lobera, op.cit.ibid.

selon Cristóbal de Molina, qu'ils méritaient un juste châtimement; ils s'étaient livrés, en effet, à la rapine et à d'autres méfaits: "... lesquels, par désir ardent de piller (s'écarterent de leurs compagnons) et pour les méfaits et les mauvais traitements qu'ils infligeaient aux Indiens, d'après ce que l'on entendit dans les villes où ils passaient, ils furent tués"(20).

Almagro, mal conseillé par des capitaines qui avaient fait partie de la troupe de Pedro d'Alvarado, prit de terribles mesures de répression. Il fit arrêter le cacique coupable et une trentaine de notables et les fit brûler vifs (21).

Dans la province de Chicoana, avant les Andes, il prit d'autres dispositions non moins cruelles. Pour avoir tué un Espagnol, des Indiens furent empalés (22).

Ces cruautés monstrueuses effrayèrent les Indiens de service. Ils ne pouvaient plus supporter ces étrangers au comportement démoniaque. Mariño de Lobera rapporte, après ces effrayantes représailles, la desertion de huit mille Indiens péruviens dans la vallée de Copiapo. A la faveur du désordre qui s'ensuivit, l'interprète Filipillo prit la fuite lui aussi. Les chroniqueurs et historiens en taisent la vraie raison; cet homme avait rendu de précieux services aux deux grands conquistadors du Pérou. Peut-être pensa-t-il vraiment, comme le dit Borregán, à prendre part à la rébellion générale (23), peut -

(20)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.169.

Herrera, op.cit.ibid.liv.I0, chap.2, P.327, dit qu'ils furent tués pendant leur sommeil par le curaca Mercandei, après le franchissement des Andes par les Espagnols et leur arrivée dans la vallée de Copiapo.

(21)- Herrera, op.cit.ibid. Cette impitoyable mesure fut réprouvée en général: "... fue cosa muy injusta y que a todos pareció crueldad extraordinaria."

(22)- Mariño de Lobera, op.cit.chap.2, P.237.

(23)- Borregán, op.cit.chap.2, P.40: " Filipillo lengua propuso de se levantar con la tierra e matar a Almagro y a toda su gente; como se entendiese la bellaquería hicieron justicia dél y de otros bellacos como él."

être fut-il aussi tout simplement entraîné par le mouvement de panique qui s'empara des huit mille déserteurs. Toutefois on ne saurait retenir le motif mentionné par Gómara (24), Zárate (25) et repris par Garcilaso (26), motif que nous avons déjà repoussé au moment où il passa du camp de Diego d'Almagro à celui de Pedro d'Alvarado à Liribamba (27).

Quoi qu'il en soit, il fut recherché, retrouvé et mis en pièces -"descuartizado"- sur l'ordre de Diego d'Almagro qui se rappela très certainement que par sa faute il avait failli perdre la partie, un an auparavant, face à son redoutable adversaire le gouverneur du Guatemala.

2

2

2

Un épisode de l'expédition du Chili qui fut particulièrement meurtrier pour la troupe de l'Adélantade de la Nueva Toledo, et à quelques mois de distance, pour le contingent supplémentaire à la tête duquel se trouvait son second : Rodrigo Orgoñez, fut le passage de la cordillère andine. Il demanda, du moins pour le 'Mariscal' et les siens, cinq longues journées de marche avant l'arrivée à Copiapo (28). Là moururent des

(24)- Gómara, op.cit.chap.I34, P.53.

(25)- Zárate, op.cit.liv.3, chap.Ier, P.484.

(26)- Garcilaso, op.cit.id.liv.2, chap.29, P.I95: "El intérprete Felipé que fue con Almagro, también huyó, porque después de la muerte de Atahualpa siempre anduvo temeroso, y quisiera estar lejos de los españoles... Confesó el malvado al tiempo de su muerte, haber acusado falsamente a su buen rey Atahualpa, por yazer seguro con una de sus mujeres. Hasta aquí es de Gómara, donde se debe considerar y llorar de nuevo que el primer intérprete que aquel Imperio tuvo para la predicación de la fe católica hubiese sido tal."

(27)- Cf.supra, chap.I3, note 43.

(28)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.I67, tout comme Garcilaso (op.cit.ibid.chap.20, P.I61), dit bien que la traversée des montagnes dura cinq jours, tandis que pour Herrera elle se fit en trois jours seulement.

milliers de porteurs indiens. C'était peu avant la Saint-Jean, dit Garcilaso, époque où les jours sont ^{les} plus courts et les plus froids de l'année. Et ces malheureux, légèrement vêtus, mal chaussés, épuisés de fatigue, ne résistèrent ni à la neige qui les couvrait de ses gros flocons ni au vent glacial qui les transperçait. Il y eut plus de cinq mille morts parmi eux et une trentaine d'Espagnols (29), sans compter les membres de l'expédition, blancs, noirs ou Indiens qui perdirent des doigts ou des orteils gelés ou l'usage de la vue par l'éclatante réverbération de la neige au soleil.

(29)- Garcilaso, op.cit.ibid. Ses chiffres (dix mille Indiens et cent cinquante Espagnols) nous semblent toutefois bien excessifs. Les Espagnols, bien vêtus et dans un état physique à peu près normal résistèrent assez bien aux assauts du froid, d'autant plus qu'ils purent s'abriter, la nuit venue, dans leurs tentes ou dans des cabanes (casillas), tandis que les Indiens et les nègres pour les raisons que nous venons d'énoncer, ne purent les supporter. Ni Cristóbal de Molina, ni Herrera ne mentionnent de chiffre au sujet des chrétiens, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y eut pas de victimes. Pour le premier auteur : "... murió gran cantidad de piezas de servicio de los naturales, de frío"; et Herrera suggère la même chose dans un passage particulièrement pathétique (op.cit.ibid.P.325) : "... los indios lloraban, quejándose de los que les habían sacado de sus tierras para ponerlos en tales desventuras; los castellanos los consolaban y ayudaban lo que podían, con gran lástima, porque por la gran flaqueza no podían andar, y si se paraban se quedaban helados, y así fue que no sólo se morían los indios, pero los negros con ser más robustos...; leña para la lumbre no la había; el aire tan frío les hacía perder el aliento, y no aflojaba, y con esta tribulación era mayor la congoja de la noche, pues no había ningún abrigo; en fin murieron treinta caballos, y a muchos indios y negros arrimados a las rocas, se les salía el alma... y un negro que llevaba un caballo del diestro, en reparando a unas voces que oyó, se quedó helado y el caballo también..."

Mariño de Lobera, op.cit.chap.4,P.24I, donne pour sa part une version assez vraisemblable : "... por haberse muerto cinco mil indios, hombre y mujeres, de los que iban del Perú en su compañía y servicio, y también algunos negros esclavos de los españoles, y más de treinta españoles, lo que en aquel tiempo era gran pérdida."

Rodrigo Orgoñez et ses hommes connurent aussi, à quelques mois de là, une mésaventure identique; elle fut toute-fois moins meurtrière (30).

La vallée de Copiapo où Almagro et ses soldats arrivèrent épuisés, était, heureusement pour eux, soumise aux incas. La présence du prince Paullu fut des plus précieuses. Les naturels s'apprêtaient en effet à repousser cette invasion inattendue des étrangers (31). Et Garcilaso dit fort justement (32), que si au lieu d'être reçus par des amis, ils avaient trouvé des ennemis impitoyables, ils auraient tous péri, tant ils étaient épuisés.

Les premiers arrivés furent donc bien accueillis, et les autochtones, sur la prière du chef de l'expédition, partirent au secours des autres; ils leur apportèrent de la viande, du maïs et d'autres aliments (33).

Après s'être remis de leur fatigue à Copiapo, les conquistadors reprirent leur route vers le Sud (34). Ils atteignirent presque les limites extrêmes du Tawantinsuyu. Le passage d'Almagro par la fertile et riante vallée de l'Aconcagua est signalée par Mariño de Lobera (35). Góngora Marmolejo dit même qu'il atteignit aussi la vallée du Maipo (36).

(30)- Herrera, op.cit.ibid.chap.3,P.331:"... encomendándose a Dios y tomando ánimo como mejor pudieron, en cuatro días salieron de aquel grandísimo peligro, dejando muertos... dos castellanos, muchos negros e indios y veinte y seis caballo con sus sillars y aderezos (pérdida en aquella ocasión de gran momento)."

(31)- Mariño de Lobera, op.cit.ibid.

(32)- Garcilaso, op.cit.id.ibid.chap.20, P.162.

(33)- Herrera, op.cit.ibid. P.325.

(34)- Il leur fallut trente jours pour recouvrer leurs forces, d'après Mariño de Lobera, op.cit.chap.4,P.241.

(35)- Mariño de Lobera, op.cit.id.P.243:"Viendo los españoles la hermosura, fertilidad y grandeza deste valle y del caudaloso río que va guiando por todo él y juntamente la gran suma de indios naturales de la tierra, juzgaron todos ser el mejor puesto que hasta allí se había descubierto desde el día en que entraron en las Indias."

(36)- Góngora Marmolejo, op.cit.chap.2,P.81:"Habiendo tomado relación verdadera llegó con su campo (Almagro) que era muy vistoso y de muchos caballeros y hombres nobles muy principales, al llano y asiento donde agora está poblada la ciudad de Santiago."

Les conquistadors furent extrêmement surpris de trouver dans ces parages un Espagnol qui se trouvait là depuis trois ans: Gonzalo Calvo de Barrientos. Essorillé sur l'ordre de Francisco Pizarro pour vol commis au moment de la fondation de la Ciudad de los Reyes (37), ne pouvant supporter cette marque d'infamie, il s'enfuit vers le Sud, et ainsi, "de pueblo en pueblo", il s'arrêta au royaume du Chili" (38).

Gonzalo Calvo ne laissa aucune illusion à l'Adélantade quant aux richesses en métaux précieux que pouvait recéler le sol du pays. Ce fut là une déception qui contribua quelque peu à lui faire rebrousser chemin. Néanmoins, comme il voulut tout de même avoir des informations sur les régions situées au-delà de l'Aconcagua, il y envoya Gómez de Alvarado à la tête de deux cents hommes. Après cinq journées de marche qui le menèrent au Bío-Bío, à la frontière des redoutables Araucans avec lesquels il fut obligé d'engager de sérieux combats (39), ce vaillant capitaine revint à son point de départ, n'ayant trouvé ni or ni argent.

Almagro et les principaux chefs de sa troupe se concertèrent pour savoir ce que, dès lors, ils devaient faire. Le Chili, jugé terre ingrate et pauvre -en métaux précieux- ne pouvait retenir des hommes qui rêvaient d'en revenir chargés. Certains dirent même au 'Mariscal' que, si d'aventure il voulait s'y fixer, il vivrait constamment dans le besoin (40). Almagro ne balança pas, si tant est qu'il ait pu vraiment hésiter quand, dans la vallée de l'Aconcagua, des Indiens vinrent le prévenir que ses fidèles capitaines Rodrigo Orgoñez et Juan de Rada l'attendaient à Copiapo pour lui remettre les originaux

(37)- Góngora de Marmolejo, op.cit.chap.2,P.80.

(38)- Góngora de Marmolejo, op.cit.ibid. "... de pueblo en pueblo vino a parar al reino de Chile."

(39)-C'est à n'en pas douter aux Araucans que fait allusion Zárate (op.cit.id.chap.2,P.485) quand il dit que les Espagnols eurent des "... reencuentros con los indios de muy crecidos cuerpos, que en algunas partes había muy grandes flecheros y andaban vestidos con cueros de lobos marinos."

Mariño de Lobera, quant à lui, dit que Gómez de Alvarado pénètre dans le pays de Arauco et Tucapel: "...dos provincias, las más nombradas y su gente es la más fogosa y belicosa de todo el reino." (op.cit.chap.6,P.243)

D'après Pierre Chaunu les Araucans peuplaient le centre du Chili et appartenaient aux "Puelches". Cf. L'Amérique et les Amériques, op.cit.P.85.

des provisions royales, selon lesquels il était nommé, et sans doute aucun cette fois : "Adelantado de la Nueva Toledo" (41).

A Copiapo l'allégresse de la troupe fut générale. Et Almagro eut là un geste de magnificence digne d'un grand prince. Pour cette expédition qui s'avéra être l'une des plus pénibles de celles que connurent les Espagnols, des Indes Occidentales, les soldats s'étaient endettés auprès de leur chef, pour se pourvoir en chevaux, armes et fourniments de toutes sortes. Au retour, il se plaignaient, avec raison, de ne pouvoir se dégager de leurs obligations. C'est alors que le 'Mariscal', ce fils de paysans castillans, -"castellanos viejos"- ("castillans de vieille souche") (42), prit les reconnaissances de dettes et les détruisit en présence des intéressés.

Il pensait bien, et ses conseillers les plus intimes tels Rodrigo Orgoñez, Juan de Rada, les Alvarados, Diego et Gómez, partageaient son opinion, qu'ils s'enrichiraient lui et ses compagnons en reprenant la métropole andine, capitale de la Nouvelle Tolède selon eux. Garcilaso dit justement que le Cuzco fut la pomme de discorde que le démon lança entre les deux gouverneurs (43). Il est bien vrai que la cité impériale exerça, dès les premiers instants, un attrait puissant sur ces deux chefs aussi ambitieux l'un que l'autre. Et il convient d'ajouter ici que tous les almagristes se régouissaient à l'avance d'avoir à dépouiller de leurs biens leurs adversaires, les pizarristes, et de les railler à leur tour.

(40)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.70.

(41)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.172
Mariño de Lobera, op.cit.chap.7,P.245.

(42)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit. "Proemio" du liv.9 de la 3ème partie, P.124: "... hijo de un labrador y nieto de otros, sin mezcla de otras estirpes de moros ni judíos sino de cristianos viejos, agrícolas y hombres que por sus sudores y trabajos viven."

(43)- Garcilaso, op.cit. ibid. chap. 21, P.165: "...nada les agradaba, como no poseyesen aquella imperial ciudad del Cozco, la cual fue la manzana de discordia que el demonio echó entre estos gobernadores por cuyos amores tuviesen guerras civiles..."

On ne sait au juste, à la lecture des chroniques et des histoires de la conquête du Pérou, à quel moment Almagro apprit le soulèvement général des Indiens. Il est assez vraisemblable que Juan de Rada, qui traversa le Collao, les Charcas et la région des Chichas, après la fuite de Villac Umu, fut le premier à avoir connaissance de la révolte; il s'aperçut plus d'une fois que les naturels avaient délibérément fait disparaître les vivres que lui et les siens auraient dû trouver sur leur route (44). L'événement se confirmait d'ailleurs à mesure que ceux "du Chili", comme on les appela par la suite, se rapprochaient de la capitale incaïque. C'est, nous dit Herrera, tout de suite après la traversée du désert d'Atacama, long de quatre-vingt-dix lieues qu'Almagro fut informé de la rébellion générale des Indiens et du siège du Cuzco (45).

Garcilaso corrige fort justement l'erreur commise par Gómara et reproduite par Zárate (46), au sujet de la voie empruntée par les almagristes au retour de leur voyage. Ils affirment l'un après l'autre que l'Adélantade revint au Cuzco par le chemin qu'il avait pris à l'allér, c'est à dire celui de la sierra. Il dit aussi, avec beaucoup de bon sens, que les soldats, s'ils étaient passés par les montagnes enneigées n'auraient pas dû avoir besoin de se pourvoir d'autres remplies d'eau (47). De fait, pour ne pas se heurter aux obstacles meurtriers que les pics toujours enneigés semblaient rappeler, l'Adélantade prit le chemin de la côte pacifique qui, s'il fut moins pénible que l'autre, présenta toutefois de grands dangers. Il fit aussi des victimes, mais uniquement indiennes cette fois là (48).

(44)-Herrera,op.cit.ibid.chap.4,P.335:"... y pasando grandes trabajos...fueron continuando su camino hasta Topiza, hallando en todas partes alzados los bastimientos."

(45)- Herrera, op.cit.tomeXIII, Déc.6,liv.2,chap.Ier
P.69.

(46)- Gómara,op.cit.chap.I34,P.54
Zárate,op.cit.id.chap.2,P.485

(47)- Garcilaso, op.cit.ibid.

(48)-Mariño de Lobera,op.cit.chap.7,P.245.

Sur le conseil de Paullu inca, Almagro fit traverser le désert sablonneux d'Atacama par petits groupes de cavaliers, de fantassins et d'Indiens de service qui avancèrent de puits en puits appelés "jagueyes", nettoyés auparavant du sable et de toutes les impuretés qui les recouvraient, les incas et leurs sujets les utilisant très rarement, vu les difficultés des marches à travers ces étendues désolées et brûlantes (49).

(49)- Le passage par le désert d'Atacama est confirmé également par Herrera, op.cit. chap. Ier, P.69-70, tome XII liv. 2
Borregán, op.cit. P.40
Garcilaso, cf. supra.

XVI.- Le soulèvement général des Indiens.-

Les événements du Cuzco, postérieurs au départ d'Almagro vers le Chili et à son retour dans ce qu'il croyait être la capitale de la Nouvelle Tolède, ne peuvent s'expliquer tout à fait que si l'on considère diverses circonstances dont quelques unes sont liées à la venue de Hernando Pizarro à la Ciudad de los Reyes.

Francisco Pizarro avait probablement demandé à son frère de ne point se presser de quitter Panama et d'attendre le départ d'Almagro vers les provinces méridionales pour entrer au Pérou. On ne comprendrait pas autrement qu'il soit arrivé si longtemps après Cazalleja. Il appréhendait avant tout que les provisions royales fussent données trop tôt à leur destinataire; elles auraient alors remis en question l'affaire du Cuzco. Il fallait gagner du temps. Et cette disposition, on ne peut plus réfléchie, nous la saisissons parfaitement par la manière dont se comportèrent les frères Pizarros à l'égard du capitaine almagriste Juan de Rada. Celui-ci, venu à Lima, comme nous le savons, pour procéder, en principe, à un recrutement de volontaires pour l'expédition de l'Adélantade, devait en premier lieu, lui faire parvenir sans tarder les documents officiels relatifs à la Nouvelle Tolède. Or, les ayant demandés à Hernando Pizarro, "avec beaucoup de discrétion", il lui fut répondu qu'on ne manquerait pas de les lui donner, mais il les attendit longtemps. Le frère du Gouverneur ne consentit à les lui remettre, en effet, qu'après être arrivé lui-même au Cuzco (1). Rada dut insister beaucoup, si bien qu'il déclara alors combien ce retard volontaire le contrariait (2).

Le Gouverneur donna pleins pouvoirs à son frère, le nommant son lieutenant au Cuzco et 'justicia mayor' (3).

(1)- Herrera, op.cit.Déc.5,liv.IO,chap.4.P.333:"... y aunque no se los daba, no se los negaba."

(2)- Herrera, op.cit.ibid.P.334-35.

(3)- Herrera, op.cit.id.liv.8 chap.3,P.I99.

Et il pensa, que si Almagro revenait avec des prétentions sur la ville, il aurait à faire à forte partie (4).

La ferme intention des Pizarros d'évincer Almagro de la capitale andine, se trouve confirmée encore par l'attitude de Francisco envers l'évêque de Panama: fray Tomás de Berlanga. Ce prélat, homme d'une grande intégrité morale, avait été désigné par le roi d'Espagne pour procéder au partage des territoires concédés aux deux associés, afin d'éviter toute contestation éventuelle et des suites désastreuses, comme ce fut le cas pour les gouverneurs de la Castille de l'Or et de Panama-Coiba. Il se rendit donc au Pérou. A Tumbez (5), on lui confirma les désaccords existant entre les deux associés, mais il n'en était plus question au lendemain de son arrivée à Lima en compagnie de Hernando Pizarro. Tout était donc rentré dans l'ordre et les deux capitaines, disait-on, s'étaient séparés comme de bons amis. Le 'Mariscal' découvrait le Collao en suivant sa route vers le Chili tandis que le Gouverneur revenait à la Ciudad de los Reyes par la plaine littorale. Fray Tomás le vit donc deux ou trois jours après son arrivée dans la capitale, mais l'entrevue prit une tournure déplaisante pour le prélat. Quand il vint à parler des provisions royales qui l'habilitaient à procéder à la délimitation de la Nouvelle Castille et de la Nouvelle Polède, et de certaines questions essentielles touchant les revenus royaux et les Indiens, sans retenue aucune, Pizarro le traita de 'parâtre'.

(4)- Herrera, op.cit.id.liv.IO, chap.4, P.334: "... la dilación que se ponía en entregarle los despachos era con buen ánimo, porque como arriba se apuntó, don Francisco quería que su hermano fuese por gobernador al Cuzco, porque si Almagro, mudando de propósito, quisiese volver a entrar en aquella ciudad, no podía poner en ella persona de mayor confianza y valor que su hermano, el cual juzgaba que cuanto más tardase en dar los Despachos, estaría el Adelantado más empeñado en la tierra de Chile, y que cuando quisiese volver al Perú, se le ofrecerían tantas dificultades y tardaría tanto, que se hallarían las cosas del Cuzco tan bien asentadas que no le fuese fácil entrar en él..."

(5)- Carta del obispo de Tierra Firme don Tomás de Berlanga, dando cuenta de las diferencias entre Almagro y Pizarro. Nombre de Dios, 3 février 1536, in Gobernantes del Perú, de Roberto Levillier, tome II, P.37: "...llegado que fui en la dicha provincia, en el pueblo de Tumbez, supe como entre los gobernadores don Francisco Pizarro y don Diego de Almagro

A quelque temps de là, quand il tenta d'aborder des sujets concrets comme celui des 'encomiendas', des tributs imposés aux Indiens, il sentit le Gouverneur se raidir et bien disposé à ne pas réaliser ce qui lui était demandé (6).

En fait, il lui fut impossible de remplir l'office pour lequel il avait été désigné (7), et il eut la conviction profonde que Pizarro ne voulait pas entendre parler de partage de territoires, craignant de se voir dépossédé du Cuzco, motif capital de la brouille des deux vieux compagnons d'armes (8).

(5).-suite.-"... había diferencias sobre los términos de sus gobernaciones y luego escribí al uno y al otro exortándolos a la paz y conformidad."

(6)- Carta del obispo...id.P.37-38:"... y don Francisco Pizarro mostró desabrimiento diciendo que en tiempo que anduvo conquistando la tierra y anduvo con la mochila a cuestas nunca se le dio ayuda y ahora que la tiene conquistada y ganada le envían padrastro (jeu de mots railleurs et peu respectueux sur 'padre'), y de estas palabras yo hiciera poca cuenta sino por lo que después pareció, porque así en cosas tocantes a los negocios como en otras de encomiendas... le hallé tan sobre aviso para no hacer nada de lo que yo le rogaba como si tuviese por cierto que yo lo iba a engañar... que yo creo que no procedía de su voluntad sino como es persona que tiene necesidad de consejo las personas que aconsejaban le imponían en qué no me diese lugar a tomar más jurisdicción de la que de Vuestra Majestad traía...yo procuré de mi parte hacer con él todos los cumplimientos que pude, así en me ir a posar a su casa como en pláticas particulares, diciéndole que la intención de Vuestra Majestad no fue darle padrastro sino hermano para ayudarle a aliviar la carga que a cuestas tenga."

(7)- Herrera, op.cit.id.liv.8, chap.Ier, P.184:"... y viendo el obispo de Tierra Firme la conformidad que le daban a entender que había entre don Francisco Pizarro y don Diego de Almagro, y que no había para qué tratar de la división de las dos gobernaciones ni poner término en ellas como el Rey se lo mandara, y siendo lo más cierto que no le dieron lugar para ello, acordó de volverse a su Iglesia, con poca satisfacción de la sinceridad de ánimo con qué le pareció que se procedía en aquella tierra, tan fuera de la naturaleza y costumbre castellanas."

(8)- Carta del obispo...op.cit.id:"... las ordenaciones para el buen tratamiento de los indios yo las notifiqué al gobernador y él las mandó pregonar, pero yo sé que no se guardan y lo disimula el gobernador aunque no creo por no tener los mandamientos de Vuestra Majestad en lo que es razón sino por no apretar a los conquistadores ni desagradarlos que creo se ha mirado algo de esto por tenerlos contentos y de su banda para lo de entre él y Almagro, y según me han dicho la

.../...

L'évêque Berlanga était persuadé que la capitale incaïque se trouvait hors des limites des terres attribuées au Gouverneur, mais assez proches de la frontière australe de celles de son rival (9).

Après plusieurs mois de séjour à Lima (10), ayant bien saisi les manœuvres des frères Pizarro et les dispositions astucieuses prises par Francisco et son entourage pour

(8).- suite.- "...causa porque tomó desabrimiento conmigo fue porque le dijeron que yo iba por juez de términos entre él y el Mariscal y sus diferencias han sido sobre quien quedara con el Cuzco."

(9)- Carta del obispo... op.cit.P.49: "...por manera que lo que agora tiene Pizarro en su gobernación desde Santiago hasta el Cuzco son cuatrocientas leguas, y del Cuzco adelante otras tantas que son por todas quinientas, o le falta poco, y con dificultad podrá un obispo y aun un gobernador gobernar tanta tierra..."

(10)- Fray Tomás de Berlanga dut rester un peu plus de six mois à Lima : "... porque el arrendamiento, dit-il, que se hizo estando yo allí fue desde San Juan hasta el día del año nuevo (1536)." (Carta del obispo, op.cit.P.40)

Cieza de León, "Guerra de las Salinas", op.cit. chap.26, P.133. Par Ordonnance de Madrid en date du 31 Mai 1534 l'évêque de la Castille de l'Or était chargé par le roi de par tager les deux territoires qui constituaient l'ancien Tawantín suyu des incas. Voici ce que rapporte Cieza sur la manière de procéder de Francisco Pizarro: "... y fue platicando (fray Tomás) algunas veces con el gobernador sobre el querer ir al Cuzco a aguardar allí al adelantado para partir los límites de las gobernaciones, y por evitar que entre ellos no hubiese alguna diferencia. El gobernador no se contentó de que él pasase de allí, respondiéndole equivocadamente, e intentó de le dar joyas de oro y plata, pero el buen obispo ninguna cosa dello quiso tomar; y conociendo que don Francisco Pizarro daba a entender que había de gobernar toda la provincia y que Almagro no respondía (sans doute parce que ses messagers étaient arrêtés sur l'ordre du Gouverneur) se volvió a su obispo dejando de cumplir la provisión."

Herrera, op.cit.tomeXII, Déc.6, liv.3, chap.1er P.169, revient sur ce sujet et confirme notre point de vue: "Nunca le dejó ir (a fray Tomás) al Cuzco como lo pretendía para cumplir con lo que el Rey le mandaba, divirtiéndole por muchas vías y con varias razones, y viendo que el adelantado a quien había escrito, no le respondía, porque debieron de interceptar las cartas, no haciendo caso de los presentes de don Francisco Pizarro, porque conoció que no se daba lugar a ejecutar lo que el Rey mandaba, se volvió a su obispoado."

Francisco Pizarro dut faire intercepter le courrier adressé par le père Tomás de Berlanga à Almagro, puis qu'il était arrivé à Lima le 24 Juin 1535, comme il l'écrit lui-même et que Diego d'Almagro était parti du Cuzco le 3 Juillet 1535. Voir Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.chap.2

le décourager et l'obliger à partir sans remplir sa mission, il se décida à prendre le chemin de retour vers son évêché.(II)

(IO).-suite,- P.131:"...partió el adelantado de la ciudad del Cuzco a los tres días de Julio del año de mil y quinientos treinta y cinco años." Le Gouverneur aurait pu prévenir son associé des dispositions royales, s'il l'avait voulu.

(II)- Herrera,op.cit.ibid.P.185:"... y el obispo de Panamá no quiso aceptar de un gran presente que le daba sino una caja de cucharas que valía doce escudos, y don Francisco Pizarro le rogó que se encargase de llevar seiscientos pesos que envió al hospital de Panamá y cuatrocientos al de Nicaragua adonde mucho tiempo había andado militando."

Pour M.Ballesteros Gaibrois, op.cit.chap.8, P.253, les événements se déroulent parfois d'une manière trop simple; nous sommes loin de partager son jugement. Il dit,ici, que le brave évêque fut trompé par l'apparente tranquillité de Lima. "Esta aparente tranquilidad le engañó hasta el punto de que creyó innecesario el continuar allí, y regresó a su diócesis, sirviéndole de acompañantes algunos de los hombres que más habían brillado en la conquista, como Hernando de Soto."

Le fait est qu'il était quasiment impossible à l'évêque Berlanga d'avoir un entretien particulier avec le Gouverneur. Quand il insistait, on ne manquait pas de l'offenser en lui décochant quelques mots malsonnants et irrespectueux. Il dut être l'objet de ces insultes, plus d'une fois, puisqu'il écrit encore (op.cit.P.48):"... y dejando aparte algunas palabras que se me dijeron que estuvieran mejor por decir, viendo que se buscaban ocasiones para que yo me desconcertara, acordé y tuve por mejor volverme a mi obispado hasta informar a Vuestra Majestad." On alla même jusqu'à lui dire qu'il outrepassait les limites de la mission dont il avait été officiellement investi, par ambition personnelle et par goût du pouvoir :(op.cit.P.40) "... y como bien veía(yo)que excedía de la comisión que traía y bien me lo han notado que dicen que lo hice por ambición de mandar y porque llevaba voluntad de me quedar en el Perú, aunque en verdad no tengo yo en tan poco como ellos piensan nuestra primera y más antigua iglesia y esposa..."

En vérité, il fut tenu pour persona non grata parce qu'il dénonça:

- l'arbitraire du Gouverneur en ce qui concernait la répartition des 'encomiendas' aux dépens des conquistadors méritants et également de la Couronne, entité morale à laquelle revenaient les domaines de l'inca partagés entre le Gouverneur, ses frères et amis (op.cit.P.41) : "... por hacer lo que Vuestra Majestad me mandaba yo quise informarme de la manera que estaba hecho y hallé... muchas (personas) quejosas y... quise ver la provisión de Vuestra Majestad por virtud de la cual había hecho el repartimiento para ver si había excedido el mando de Vuestra Majestad, y hallé que cosa ninguna se había hecho conforme a ella, en especial no haber señalado ni dado a Vuestra Majestad y para patrimonio y corona real las

.../...

Pour manifester le contentement que cette décision lui procurait, Francisco Pizarro voulut lui offrir un présent somptueux qu'il refusa avec une grande habileté, puisqu'il consentit tout de même à accepter une boîte de cuillères qui valaient douze écus et un don de six cents pesos pour l'hôpital de Panama (II et I2).

(II).-suite.- "... cabeceras, especialmente el Inga Señor del Cuzco de lo cual Vuestra Majestad ha perdido mucho interés."

- les exactions sur le quint royal qui se mettaient non seulement au moment où les trésors étaient acquis ou groupés, mais encore lors de la fonte des métaux précieux: le bon aloi de l'or et de l'argent était systématiquement diminué s'il s'agissait de la part revenant à Charles Quint.

- l'Eglise elle-même se voyait spoliée des revenus qui devaient lui échoir. Les offrandes de toutes sortes faites par les curacas et les Indiens en général à leurs dieux étaient prises, sans scrupule, par les Espagnols: "... los españoles lo toman sin escrúpulo." (op.cit.P.4I), alors qu'elles devaient revenir en partage aux temples et ministres de Dieu: "... que todo aquello fuese para los templos y ministros del verdadero Dios."

Fray Tomás dénonçait également d'autres graves agissements sur l'évangélisation des nouveaux sujets du roi. Francisco Pizarro ne s'en souciait guère et, par voie de conséquence, les Espagnols, laïcs ou religieux, se préoccupaient avant tout de leur extorquer de l'or: (op.cit.P.42-43) "... pues los españoles más cuidado tienen de pedirles oro y otros servicios que de que sean cristianos, pero en fin se haría mucho si los gobernadores tuviesen más calor en ello." "... y aun también de los religiosos se debe mirar que pasen a hacer fruto y no a buscar dinero", ou encore de charger les Indiens de contributions excessives parce que non fixées à l'avance: (op.cit.P.48) "...de secreto yo hablé al lengua o intérprete que es un indio que tiene el gobernador, por ver si los indios querían que se les señalase tributo y dijo que no había cosa que más deseasen por tener cuenta y saber qué habían de dar..." Le désir de fray Tomás de déterminer la contribution indienne provoqua la colère du Gouverneur: (op.cit.id.) "Mandóme Vuestra Majestad que por qué los españoles suelen pedir y llevar a los indios más tributo y servicio de lo que buenamente pueden dar, que yo justamente con el gobernador pasásemos lo que los dichos indios podrían dar y pagar de tributo y servicio y que aquello diesen y no más, y de esto y de no cargar los indios tomó ocasión el gobernador de querer indignar el pueblo contra mí, diciendo que aún no estaba ganada la tierra ni pacificada que ya quería Vuestra Majestad ponerla en concierto y que frailes la habían de destruir como la Nueva España..."

(I2)- Voir Herrera, note II supra. L'évêque de Panama laisse bien entendre que Pizarro tenta de le corrompre (op.cit.P.49): "... bien cierto puede estar Vuestra Majestad que si

Hernando Pizarro revint d'Espagne nanti d'une com-manderie de l'Ordre de Saint-Jacques pour lui-même, de la promesse du titre de marquis de los Atabillos pour son frère aîné (I3) qui, en outre, voyait agrandir son territoire de la Nouvelle Castille d'une zone large de soixante-dix lieues au-delà de la limite australe de son territoire. Hernando essuya, semble-t-il quelques reproches de Francisco au sujet de la concession faite à Diego d'Almagro. Il se serait défendu en répondant qu'il n'avait pu l'éviter en aucune façon (I4).

Pendant son séjour à Lima, il voulut, sans perdre de temps, réaliser l'initiative qu'il avait prise concernant le don gratuit -"servicio"- à offrir au roi. Il s'adressa aux 'vecinos' de la ville et leur demanda d'aider leur souverain dans sa lutte contre ses nombreux ennemis d'Europe, le meilleur moyen étant de lui faire don d'un 'présent extraordinaire' (I5). Il essuya aussitôt des refus catégoriques. On lui répondit que le quint suffisait; le roi, dans sa conquête du Pérou, où eux, les conquistadors n'avaient ménagé ni leurs peines, ni leur sang ni leurs biens, n'avait jamais songé à leur avancer le moindre maravedi de son trésor. Ils ajoutèrent aussi qu'ils n'avaient pas à l'aider à s'assurer les faveurs royales (I6); il leur avait promis de rapporter pour eux privilèges et exemptions, et il ne rapporta que le titre de marquis pour son frère et celui de commandeur de l'Ordre de Saint-Jacques pour lui-même. (I7)

(I2).- suite.-"... yo quisiera su amistad, aunque de mi parte nunca dejé de ser verdadero amigo, pero digo amistad querer tomar lo que me daban por ventura, no hicieran tan cumplidamente lo que al servicio de Vuestra Majestad tocaba."

(I3)- Le marquisat dit "de la Conquista". "Real Cédula a don Francisco Pizarro por lo que se le concede la gracia de marqués y veinte mil vasallos..." Monzón, 10 Octobre 1537, in 'Gobernantes del Perú' de Roberto Levillier, tome 2, P.51: "En lo que me suplicáis que teniendo respeto a lo que nos habéis servido, vos haga merced de alguna cantidad de tierra en la provincia del Collao o de los Atabillos con título... he habido por bien de vos hacer mercedes de veinte mil vasallos en esta provincia con título de marqués."

(I4)- Herrera, op.cit. Déc.5, liv.8, P.186.

(I5)- Herrera, op.cit. ibid. chap.3, P.197-98.

(I6)- Herrera, op.cit. ibid. P.194.

(I7)- Herrera, op.cit. ibid. P.198.

(I8)- Herrera, op.cit. ibid. P.199

L'orgueilleux Hernando, se sentant démasqué, répliqua avec arrogance qu'après tout, le rachat d'Atahualpa, prince de sang royal, revenait en entier à leur Roi, et par suite qu'ils étaient tenus de restituer ce qu'ils en avaient reçu (I8). Rien n'y fit; mais aidé par Francisco son frère, il se mit en devoir de saigner habilement les 'vecinos', et il put ainsi rassembler une somme importante; il préleva, en effet, un pourcentage sur l'or des uns et des autres, au moment où l'on procédait à la fonte des objets précieux qui leur revenaient (I9).

Ce procédé malhonnête que le Gouverneur toléra, choqua et irrita non seulement les habitants de Lima mais du Pérou tout entier. Bon gré mal gré, tous les conquistadors durent subir ce prélèvement; mais le jugeant encore insuffisant, Hernando pensa qu'il serait heureusement complété s'il pressurait Manco Inca.

Qu'était devenu ce prince depuis sa coopération avec les chrétiens dans les combats menés contre les guerriers 'quiteños' de Quizquiz?

En toute bonne foi et avec une candeur toute juvénile, il avait cru que Francisco Pizarro lui restituerait son trône. Comme la majorité des nobles indiens légitimistes, il avait admis sans réserve que les Espagnols, arrivés si opportunément pour vaincre et châtier le tyran Atahualpa, étaient d'authentiques messagers du dieu quichua Viracocha, mandés par lui pour rétablir la justice et le bon droit. Il ne comprit pas avec quelle astucieuse raillerie, Francisco Pizarro lui rendit la 'borla', autrement dit sa couronne. L'Inca Garcilaso a bien saisi toute l'ironie de cette comédie jouée au jeune Manco par le rusé Gouverneur, et il l'a bien soulignée non sans une délicate pointe d'humour (20).

(I9)- Garcilaso, op.cit.liv.2, chap.22, P.I70.

(20)- Manco Inca, nous dit Garcilaso (op.cit.id.chap I2, P.I40), ne tarda pas à recevoir la visite de Francisco Pizarro accompagné de ses frères et des capitaines de la troupe, qui, sans ambages, lui déclara: "... que le suplicaba tomase luego la posesión de su Imperio; que si supiera antes lo que era, no consintiera que estuviera una hora sin su corona real en la cabeza."

C'est plein de confiance et de spontanéité qu'il s'était mis au service de ces étrangers qu'il tint d'abord pour des justiciers. La plupart des historiens et des chroniqueurs espagnols s'accordent pour reconnaître qu'il était animé des meilleures intentions à l'égard des 'viracochas'. Bernabé Cobo dit qu'il se montra, au début, très ami des chrétiens (21), et Pedro Sancho partage cet avis.

Pizarro pouvait donc attendre de cet adolescent qui jouissait d'un grand prestige auprès des siens, nobles orejones, curacas, capitaines, tous les services qu'il était en mesure de lui rendre. Toutes ses provinces lui étaient soumises. Il était chéri et aimé de tous (22). Et Pedro Sancho lui-même reconnaît (23) que ce fut une heureuse décision que d'avoir reconnu son autorité royale. Il donna en effet à ses sujets l'ordre d'obéir aux étrangers et de les pourvoir de tout ce dont ils pourraient avoir besoin (24). Toutefois, il n'est pas exclu de croire qu'il ait manifesté, dès les premiers temps, plus de sympathie pour Almagro que pour Francisco Pizarro, comme l'affirment certains chroniqueurs (25). Sans doute, fut-il mis en confiance par l'abord aimable et avenant du chef castillan, tandis que la réserve naturelle et le caractère peu démonstratif du Gouverneur lui inspiraient plutôt de la crainte.

P.100. (21)- Padre Bernabé Cobo, B.A.E. tome 92, chap. 20,

Pedro Sancho, op.cit.chap.19, P.99.

(22)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.156.

(23)- Pedro Sancho, op.cit.id.chap.19, P.98.

(24)- Titu Cussi Yupanqui (Diego de Castro): "Relación de la conquista del Perú..." op.cit. P.24.

(25)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.159.

Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.liv.8, 3ème partie, chap.21, P.117: "... y (Almagro) envióle a decir que... él sabía que había sido maltratado e venía a le desaguiar... y él (Manco) le respondió que le tenía por padre y le quería mucho."

Ce dernier fut-il froissé par l'attitude du jeune prince? Prit-il ombrage également de l'autorité dont il jouissait auprès des dignitaires incas et des curacas, comme cela s'était produit déjà à Cajamarca avec Atahualpa? En tout état de cause, avant le départ de l'Adélantade pour le Chili, un interprète pizarriste - les Indiens eux aussi prirent parti pour l'une ou l'autre faction- osa le menacer sous prétexte qu'il était l'ami d'Almagro (26). Manco, effrayé, aurait été se mettre sous la protection du 'Mariscal', tandis que les hommes de Pizarro en profitaient pour piller sa maison.

Les raisons du changement d'attitude du prince indien à l'égard des frères Pizarro et des Espagnols en général sont multiples.

Nous avons signalé déjà qu'il fut extrêmement choqué par la mise à sac systématique et sacrilège de la capitale religieuse de l'empire inca par les capitaines et soldats chrétiens. En se présentant au Gouverneur avant son entrée dans la ville de ses ancêtres, très certainement sur le conseil du pontife Villac Umu et des dignitaires, il avait voulu éviter ces excès. Pendant l'absence d'Almagro qui remplissait sa mission délicate à Quito, les Pizarros durent l'importuner pour obtenir de lui des trésors dissimulés, au dire des Indiens eux-mêmes, après la capture de Huascar et la condamnation d'Atahualpa. Si l'on admettait la version de son fils Titu Cussi Yupanqui, il fut jeté en prison, sous prétexte qu'il poussait ses sujets à la rébellion. Pour obtenir son élargissement, on le somma de donner beaucoup d'or (27).

(26)- Herrera, op.cit.id.liv.7, chap.8, P.140.

(27)- Diego de Castro Titu Cussi Yupanqui, op.cit. P.30-31: "... los españoles como ciegos de aquella malvada codicia tornaron a replicar... diciendo: 'Ea, sapai inga, no curáis de dar agora excusa, que certificados estamos que te quier alzar con la tierra. ¿Oís mozos? dad acá unos grillos.' Los cuales trajeron luego, que sin más respeto ni más miramiento de quien era y del bien que les había hecho, se los echaron a sus pies, y echados, mi padre como se vio de aquella manera, con mucha tristeza dijo: 'Verdaderamente digo que sois demonios y no viracochas, pues sin culpa me tratáis desta manera ¿qué queréis?' Respondieron los españoles: " No queremos agora nada, sino que te estés preso"; y dejándole así preso y con guardas, volviéronse a sus casas a dar parte de lo que

Quelques jours après le départ d'Almagro pour le Chili, Manco qui ne pouvait supporter d'être tourmenté par les Pizarros, tenta de le rejoindre. Il partit dans la nuit avec quelques nobles de sa suite, sans donner l'éveil, mais fut rejoint par Juan Pizarro dans le corridor de Muyna (28) et arrêté. On profita de son absence pour piller encore une fois son palais (29).

De retour au Cuzco, on le jeta une fois de plus en prison dans la forteresse de Sacsahuamán; on lui mit des fers aux pieds et de lourdes chaînes qu cou. Ses geôliers lui firent subir alors de grossières insultes (30). Cristóbal de

(27).-suite.- "...habían hecho al gobernador el cual no estaba muy inocente del negocio... A esto respondieron los españoles e dijeron: 'Hannos dicho que nos queréis matar, y por eso te hemos preso, por tanto, si no es así que no te quieres levantar, bueno será que redimas tu vejación y nos des algún oro y plata, que eso es lo que venimos a buscar, porque dándola te soltaremos!'"

Sur la cupidité de Francisco Pizarro et de ses conseillers intimes, parmi lesquels il faut compter ses frères et avant tout Hernando, de l'auteur anonyme de "La conquista del Perú" éd.pub. par The New York Public Library 1929, il faut citer ce passage particulièrement intéressant (cf.P.7 recto) : "Antes que Atahualpa muriese, écrit-il, había mandado traer un pastor con ovejas de oro y otras piezas muy ricas y esto todo venía para el real y aconsejaron al Señor gobernador que no lo hiciese venir luego -c'est à dire tout de suite- aquel oro porque aquellos que se venían a Castilla no hubiesen parte. En esto no me despidió de haber mi parte, pues lo ayudé a ganar. Estas piezas eran muy grandes; otros muchos y yo oímos decir al cacique que (no) lo hiciese volver aquel oro atrás porque él esperaba mucho más que le habían de traer más de doscientos indios; y el gobernador le dijo que ellos habían de ir por allí y lo recogerían; y esto se hacía porque no hubiesen parte los que se iban a Castilla. Yo digo que vi quedar allá, después de la partición del oro, una grande casa llena de vasos de oro y otras muchas piezas. Todo esto no se repartió: en lo cual tenían parte los que iban a Castilla que se hallaron en aquella batalla ya dicha. Mas digo que vi pesar y quedar allá del quinto de Su Majestad, sin lo que llevó el Señor Hernando Pizarro, más de ciento ochenta mil pesos."

(28)- Borregán, op.cit.chap.I,P.35

(29)- Herrera, op.cit.id.liv.8,chap.I,P.188

Avant de mettre la main sur le fuyard, Gonzalo Pizarro arrêta un orejón: "... que iba cerca del Inga; aprétole para que declarase adonde iba, y negando constantemente le ataron un cordel a los genitales y atormentándole astutamente daba grandes voces..."

(30)- Voir Cristóbal de Molina, op.cit.P.173.

Molina et Gonzalo Fernández de Oviedo, rapportent l'un et l'autre qu'on lui pissa dessus et même sur le visage, qu'on viola ses femmes sous ses yeux, et qu'on écrasa sur son nez des chandelles allumées (31).

De telles infamies ne pouvaient être pardonnées. Et si l'on osa les commettre envers la personne du roi, comment allait-on respecter les orejones, et à plus forte raison les curacas et les hommes du peuple, les simples "runas" ? Il était facile aux malfructeurs espagnols de se déguiser parfois pour mettre leurs mauvaises actions sur le compte des 'yanacunas' ou autres Indiens. Pillages et viols furent ainsi commis à la faveur de la nuit, nous dit encore Cristóbal de Molina.

Manco Inca reprocha aux Espagnols, maintes fois, en termes vifs sinon violents, leur lâcheté, leur ignoble conduite. Ils étaient venus, disait-il, selon eux: " ... pour se mettre au service du souverain indien, l'aimer et le traiter lui et les siens comme leurs propres personnes (32). En fait, ils avaient scandalisé et horrifié ses sujets, de telle sorte que ceux-ci étaient plongés dans le plus grand désespoir (33). Et déjà la révolte grondait dans les coeurs. C'est pourquoi il leur avait fait part de ses craintes pour lui-même et pour eux (34).

(31)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.id.ibid. chap.2I, P.II8: "... los cuales (les geôliers) teniéndole preso Juan Pizarro, le mearon en la cara e le mataban las candelas de sebo pegandoselas ardiendo a las narices, y se echaban con sus mujeres delante del mismo Inga, y otras injurias muchas que se le hicieron."

(32)- Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.50: "...veníades a servir al inga, a quererle mucho, a tratarle como a vuestras personas mismas a él y a toda su gente."

(33)- Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.50: "Toda la gente de esta tierra está muy escandalizada y amedrentada de tal manera de ver vuestras cosas que no saben ya qué se decir ni adónde se puedan ir, porque lo uno, vense desposeídos de su Rey, lo otro de sus mujeres, de sus hijos, de sus casas, de sus haciendas, de sus tierras; finalmente de todo cuanto poseían, que cierto están en tanta tribulación que no les resta sino ahorcarse o dar al través con todo, y aun me lo han dicho a mí muchas veces."

(34)- Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.45.

Son frère le pontife Villac Umu, ses plus fiers capitaines aussi, lui avaient reproché, plus d'une fois déjà, d'avoir toléré ces étrangers si longtemps, de les avoir si généreusement traités. Selon Herrera, c'est après le départ d'Almagro pour le Collao, vers les confins austraux du Tawantinsuyu, que Manco II convoqua ses parents et de vieux capitaines pour leur exposer les principaux griefs qu'il formulait, lui, à l'encontre des chrétiens. En substance, il leur dit la nécessité de secouer la tutelle insupportable à laquelle ils se voyaient réduits par ces hommes venus de pays lointains, dont les bonnes paroles étaient suivies d'actions perverses, qui ne parvenaient pas à assouvir leur insatiable convoitise et profanaient leurs temples, les palais et les tombeaux de leurs ancêtres, deshonorait leurs femmes et leurs filles, tandis qu'ils les tenaient, eux, en esclavage et obligeaient les habitants de leur pays à exploiter sans trêve ni merci les mines d'or et d'argent (35).

L'une des vexations qui blessa le plus profondément Manco Inca et les nobles 'cuzqueños', ce fut d'être traités avec mépris et par les Indiens assujettis par Huaina Capac et par certains de leurs anciens esclaves 'yanaconas', commis au service des Espagnols, et dès lors insupportables par leur arrogance (36).

Le mal venait donc en premier lieu des envahisseurs tolérés au Cuzco et traités, à tort, avec bonté (37).

(35)- Herrera, op.cit.ibid. chap.I, P.187.

(36)- Herrera, op.cit.ibid.

(37)- Manco Inca dut être critiqué, sans aucun doute, par ses parents sur son attitude bienveillante à l'égard des Espagnols.

Garcilaso reproduit un reproche formulé par un membre du Conseil des 'Orejones' (op.cit.ibid.P.172): "...Solo Señor nunca a los del Consejo de Vuestra Majestad les pareció seguro ni decente que Vuestra Majestad pusiese su persona en poder de estos extranjeros, ni que fiasse de ellos la restitución de su Imperio."

Des reproches plus graves lui furent faits par l'intermédiaire du grand pontife.

Voir Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.47: "... porque si tú... no nos mandarás que les obedeciésemos y respetásemos por tales (viracochas)... poca necesidad tendríamos de ser vejados y molestados... desposeídos de nuestras haciendas, de nuestras mujeres, de nuestros hijos e hijas y de nuestras chacaras y vernos vasallos de quien no conocemos, tan opresos, .../...

Ils n'étaient point des dieux, messagers de Viracocha, comme ils l'avaient cru ingénument, mais de vrais démons (çupaïs). Manco le leur signifia sans tergiverser, au dire de son fils Titu Cussi Yupanqui (38).

Ces reproches justifiés ne firent que creuser davantage le fossé qui séparait le fils de Huaina Capac des Pizarros et de leurs partisans (39). Manco attendit donc avec une

(37).-suite.- "...tan fatigados que hasta con nuestras capas nos hacen limpiar la suciedad de los caballos."

(38)- Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.53: "... lo habéis hecho no como cristianos e hijos que decís que sois del Viracocha, sino como siervos del Supay, cuyas pisadas vosotros seguís, haciendo males a quien os hace bien, y aun peores sois vosotros, que él no busca plata ni oro porque no lo ha menester y vosotros buscaisla y quereisla sacar por fuerza de donde no la hay... y así vosotros no os acordando de tanto bien que de mí habéis recibido, amandoos yo con tanta voluntad y deseando vuestra amistad, me habéis negado por un poco de plata e tratándome por causa de ello peor que tratáis a vuestros perros, por donde parece que tenéis en más un poco de plata que la amistad de todos los hombres del mundo; pues por amor de ella habéis perdido la mía y la de todos los de mi tierra."

(39)- Garcilaso fait un portrait assez contradictoire de Manco Inca. Il nous le dépeint comme un homme courageux et altier ("hombre de ánimo bravo y altivo"), mais aussi et dans une circonstance où ces traits ne pouvaient que s'accroître (au moment où il fut injustement jeté dans une cellule de la forteresse de Sacsahuaman), trop soumis aux dispositions injustes des Espagnols et d'une humble condescendance confinant à la sottise. S'adressant alors à quelques uns de ses sujets qui se lamentaient sur son sort inique, celui-ci les console en leur disant (op.cit.ibid.chap.22,P.170) : "... que, en todo quería obedecer a los españoles con buen ánimo, y que ellos habían de hacer lo mismo, pues su Inca Huaina Capac lo había dejado así mandado en su testamento, y que no se fatigasen hasta ver la última resolución de aquellos sucesos, que él esperaba que su prisión era para usar de mayor liberalidad con él, porque el soltarle y restituirle su Imperio se haría todo junto, para que por todo el mundo sonase más la magnificencia de los viracochas, que fiasen de ellos, pues era gente venida del cielo."

(40)- Garcilaso, op.cit.ibid.chap.23.

M. Ballesteros Gaibrois passant rapidement en revue les raisons du mécontentement de Manco Inca dit que Francisco Pizarro ne lui fit aucune promesse de lui restituer son empire. Or, nous savons pertinemment qu'il la fit à Manco de la même façon qu'il l'avait faite à Atahualpa, comptant astucieusement sur l'appui total de ces princes pour acquérir, sans peine, vivres, richesses et services gratuits des naturels

anxieuse impatience l'occasion de fuir loin du Cuzco et de rallier autour de lui toutes les forces disponibles dans les provinces du Tawantinsuyu, fidèles à leur seigneur naturel, afin de bouter hors du pays ces indésirables chrétiens. L'opportunité se présenta bientôt à lui.

Ainsi, d'après l'analyse précédente, les raisons qui l'incitèrent lui et les principaux chefs incas à la dissidence furent multiples. Les deux motifs essentiels indiqués par Garcilaso: non restitution de l'empire malgré les promesses faites à Manco Inca - mais non pas à Titu Atauchi massacré à Andamarca sous les yeux de son frère Huascar - et implantation des étrangers dans un pays où ils avaient goûté à des fruits savoureux qui satisfaisaient leurs convoitise, nous paraissent avoir une valeur de premier ordre (40).

(40).-suite.-

Outre Garcilaso, voir Herrera, op.cit.déc.5, liv.5, chap.II,P.66, où il est dit: "... y para hacer esta jornada (vers Jauja et la côte pacifique) con el ánimo más quieto (Francisco Pizarro) quiso dejar contentos a los indios, y trató con los orejones, que pues nunca fue la intención del Rey quitar los señores de sus señoríos y propiedades, le parecía que siendo el más legítimo sucesor de aquel imperio Manco, hijo de Guaynacaba, le debían aceptar por Inga, de lo cual fueron todos muy contentos; y luego, conforme a sus usos y costumbres, tomó la borla y fue recibido por señor."

Les autres chroniqueurs et historiens, en particulier Gómara (op.cit.chap.I23, P.36), Cristóbal de Molina (op.cit.P.I56) disent, le premier: "Vino Manco... a dársele (a Pizarro), él lo recibió muy bien, y lo hizo rey, poniéndole la borla." ; le second: "... le dio la borla, y lo hizo inga." N'était-ce pas un engagement? Or, voici ce qu'écrit l'auteur du "Descubrimiento y conquista del Perú" chap.9, P. 258: " ¿ Cuáles eran las causas de este descontento? Es fácil contestar: la pérdida de la soberanía, de la libertad. Cuando Garcilaso da como causa de la sublevación india -manifestación explosiva de este descontento- el que Manco estaba quejoso de que Pizarro no le hubiera cumplido la promesa de devolverle el imperio (lo que es falso, que esta promesa no podía hacerla Pizarro, y no la hizo), lo que nos está diciendo realmente es que Manco se dolía especialmente de haber perdido el señorío real y efectivo sobre sus antiguos súbditos."

Y Garcilaso nos está diciendo al mismo tiempo que no había otra causa de queja, que los españoles se habían afincado pacíficamente, y que eran una minoría de blancos entre gentes de color... No eran los abusos de los españoles, sino el deseo de no ser dominados lo que iba a mover a los quichuas a una general sublevación a las órdenes de los jefes naturales."

Manco Inca était encore incarcéré lorsque Hernando Pizarro arriva au Cuzco. Il pensa tirer parti du royal prisonnier pour apaiser sa convoitise personnelle et offrir à Charles Quint un 'servicio' appréciable sinon splendide (41). Nous devons supposer qu'il s'employa, dès son arrivée, à établir des relations amicales avec ce prince. Sans trop tarder, il dut lui faire ôter ses lourdes chaînes et peut-être bien blâmer ses geôliers en sa présence pour lui donner le change. Après quoi, quand il jugea le souverain suffisamment amadoué, il lui fit part des besoins d'argent du roi d'Espagne.

Comme ses frères et les Espagnols en général, Hernando Pizarro pensait que les trésors des incas étaient inépuisables, que le fils de Huaina Capac devait connaître les cachettes secrètes où, au dire des Indiens, avaient été dissimulées des quantités fabuleuses de bijoux et d'objets précieux. De là les diverses demandes d'or faites à Manco par Juan et Gonzalo Pizarro, après le départ d'Almagro pour le Chili (42).

(40).-suite.- Nous avons souligné les membres de phrases du texte de M. Ballesteros Gaibrois qui nous semblent discutables ou qui méritent une attention particulière. Que Manco ait souffert d'avoir perdu son pouvoir royal - "señorío real" - personne n'en doute, mais ne souffrit-il pas aussi d'avoir été abusé par le Gouverneur et ses principaux capitaines, dont ses frères, qui répondirent si mal à sa générosité?

Sur l'établissement pacifique des Espagnols au Cuzco et ailleurs, nous savons à quoi nous en tenir, il suffit de se reporter aux historiens impartiaux tels Cieza de León et Cristóbal de Molina qui ont énoncé les abus dont leurs compatriotes se rendirent coupables.

(41)- Gómara, op.cit.chap.132,P. 51.

(42)- Borregán, op.cit.P.36, dit même que Hernando Pizarro réclama à Manco les trésors de son père Huaina Capac: "...pidiéndole el tesoro de su padre Guainacaba", promis par Huascar, parce que: "... antes que muriese (Huascar) dijo que si le daban el señorío y la borla de la tierra que él daría más que su hermano Atabalipa había dado." A quoi le souverain rétorqua que ledit trésor avait été caché par le grand pontife et ses oncles quand il était enfant: "... lo habían escondido y que eran muertos."

Titu Cussi Yupanqui a noté trois demandes d'or formulées par les Pizarros, et son père aurait été incarcéré à deux reprises: les deux premières par Juan et Gonzalo entre Pâques de l'année 1534 -départ de Francisco Pizarro pour Jauja- et l'arrivée de Hernando Pizarro après Juillet 1535, et la troisième par ce dernier.

Manco se vit donc importuné, une fois de plus, par l'aîné des trois Pizarros qu'il sentit encore plus avide que ses frères. Peu à peu, par ses amabilités accompagnées de riches présents, il put obtenir de circuler librement dans la forteresse de Sacsahuaman. Pour lui montrer sa reconnaissance et après lui avoir déjà offert une idole en or, mais creuse, il promit à Hernando une statue d'or massif, image parfaite de son père, grandeur nature -'hauqui'-; il insista assez habilement pour ne pas éveiller la moindre défiance. Il fut autorisé à aller la chercher à Callca, localité située à quatre lieues au nord du Cuzco, vers le Yucay (43). Il partit, nous dit Herrera,

(42).-suite.-

Pour obtenir son premier élargissement, l'inca donna un 'buhío' rempli d'or. Et le trésor obtenu: "lo repartieron a costales", porque según era la cantidad, tardaron mucho en repartirlo por peso."

Les raisons données par Titu Cussi Yupanqui pour expliquer les détentions de son père sont les suivantes: Manco aurait été arrêté une première fois sous prétexte qu'il voulait provoquer un soulèvement général des Indiens. Cet emprisonnement dut se produire après sa tentative frustrée de rejoindre Almagro et sa troupe (cf. supra); la seconde fois, les Pizarros prétextèrent qu'il voulait les faire attaquer par ses hommes pendant la nuit et ils l'appréhendèrent au cours d'une fête: "... estaba holgándose, con toda su gente en una fiesta que a la sazón hacía." En fait, les frères du Gouverneur voulaient, une fois de plus, lui soutirer de l'or. Et, d'après son fils, on le mit aux fers pendant plus de deux mois. Pour satisfaire ses geôliers, ses sujets se dépouillèrent de leurs bijoux personnels: "... lo cual fue quitándose los unos a los otros sus dijes y trajes que traían en sus personas." (op.cit. p.52), et le trésor comprit également: "algunas bajillas que a mi padre le habían quedado en su casa para servicio de su persona," (op.cit.id.)

Herrera rapporte de son côté, et cette version nous semble moins sujette à caution, que la seconde incarcération de l'inca correspond à une seconde tentative de fuite (op.cit.liv.8, chap.2.P.192): "Los indios que excusaban esta fuga, dijeron que era (Manco) tan importunado de Juan Pizarro para que le diese oro que se iba por esta molestia."

(43)- Depuis qu'il était venu se présenter à Francisco Pizarro à Sacsahuaman, Manco avait donné des preuves innéniables de courage; son prestige auprès des Indiens, ses réactions durant sa captivité, prouvaient un caractère fier et d'une grande noblesse. Il était loin de ressembler à l'inconsistant Tupac Huallpa. Les Pizarros songèrent probablement à se débarrasser d'un prince si peu docile. D'après Titu Cussi (op.cit. p.60), ils auraient incité son frère Pascac à le poignarder. Ils pensèrent en effet que "... luego muerto que fuese... sería alzado por rey e podría dar mucha plata a los españoles que así le dieron aquel puñal para aquel efecto."

.../...

avec deux Espagnols chargés de l'accompagner ou mieux, de le surveiller, et d'un jeune interprète indien Alvarico. Hernando Pizarro dut prendre sur lui la décision de laisser partir le souverain; quand son départ s'ébruita, les premiers à se lamenter et à gémir furent les yanaconas (44); ils disaient que Manco reviendrait dans peu de temps pour se venger et qu'il tuerait aussi bien les Castellans que les Indiens (45).

Hernando comprit aussitôt qu'il avait été joué. Il attendit tout de même quelques jours, et fou de rage, blessé dans son orgueil démesuré, il partit pour Callca, décidé à ramener coûte que coûte Manco Inca; mais ayant rencontré une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, harcelé toute la nuit par des bandes de guerriers, il dut rebrousser chemin en toute hâte, le lendemain matin; et lui et ses hommes furent poursuivis par des milliers d'ennemis jusqu'au Cuzco. La rébellion générale des Indiens avait éclaté.

(43).-suite.-Avisé par un Espagnol, Manco frappa Pascac et il fut achevé par ce fidèle serviteur.

Garcilaso (op.cit.ibid.chap.23,P.172) dit aussi que les vieux capitaines réunis avant le début du soulèvement lui dirent qu'il fallait craindre que les chrétiens : "... procuren su muerte y la de todos los suyos, porque no haya quien aspire al Imperio." Et cette version nous semble vraisemblable.

(44)- Il est bon de signaler qu'un certain nombre de yanaconas restèrent fidèles à leur souverain. Dans les jours qui précédèrent la fuite de Manco, ceux-ci et de belles Indiennes entraînèrent hors de la ville des Espagnols, sous prétexte de leur montrer des 'huacas' riches en trésors: "... que les enseñaran guacas y tesoros fuera de la ciudad", et ils les massacrèrent. Cf.Col.de libros y documentos referentes a la Historia del Perú. Declaraciones de los quipucamayos a Vaca de Castro, op.cit.P.38.

(45)- Herrera, op.cit.ibid.liv.8.chap.4.P.204.

Cette rébellion ne fut pas décidée brusquement. Elle dut germer dans l'esprit des principaux oreillards du Cuzco, dès l'instant même où ils essuyèrent leur plus profonde déception de la part des Espagnols, sans doute à l'arrivée de ceux-ci au Cuzco. L'âme de la révolte fut le grand pontife lui-même qui, sans détours, reprocha aux chrétiens leur conduite inqualifiable à l'entrée du Temple du Soleil (46). C'est lui qui comprit à quels mobiles matérialistes obéissait le chef de la troupe espagnole, et il éclaira l'inca à ce sujet. Manco se rendit à l'évidence quand, malgré ses preuves d'amicale fidélité, il fut jeté aux fers à deux reprises et subit les outrages odieux que nous connaissons, accompagnés aussitôt après de menaces et de demandes d'or. La réaction des incas et des Indiens ne se fit pas attendre. Déjà avant l'arrivée de Hernando Pizarro au Cuzco, les encomenderos' espagnols avaient été tués dans leurs terres; ce fut le cas de Pedro Mártir Moguer et de Juan Becerril. La repression qui s'ensuivit fut impitoyable et d'une grande cruauté. Les plus terribles tueurs des révoltés furent les yanaconas (47).

Manco et ses conseillers durent décider le soulèvement général avant le départ d'Almagro vers le Chili. Villac Umu, parti en éclaireur avec trois Espagnols et son frère Paullu Inca dut, sur son passage, souffler le vent de la révolte; de là les difficultés rencontrées déjà par Juan de Saavedra, qui s'accroissent de plus en plus et atteignent leur point culminant après la fuite du grand pontife; la marche de Rodrigo Orgoñez, puis celle de Juan de Rada connurent plus d'obstacles ...

(46)- Voir chap.XII, supra, note 49.

(47)- Herrera, op.cit.ibid.chap.2,P.I95.

que les précédentes. Il est hors de doute que Paullu Inca, jugé trop soumis aux volontés des étrangers et en quelque sorte leur collaborateur, ne fut pas tenu au courant des dispositions belliqueuses des oreillardards (48).

C'est au retour de Villac Umu au Cuzco que fut donné le signal de la révolte. En peu de temps, grâce aux "chaguas" qui continuèrent à parcourir le pays dans tous les sens, après l'arrivée des conquistadors, tous les principaux centres où vivaient les Espagnols y compris les 'encomiendas' et les mines en exploitation, furent alertés. Les oreillardards avaient su choisir le moment le plus propice. Toutes les forces hispaniques étaient dispersées. Dans le temps où Almagro faisait son 'entrada' dans les régions australes, le capitaine Alonso d'Alvarado pénétrait dans celles des Chachapoyas, Sebastián de Belálcazar pacifiait toute la contrée de Quito et de ses environs, Juan Porcel conquérait les farouches Bracamoros, dans l'arrière-pays Antisuyu des Huancas, et Sebastián Garcilaso de la Vega découvrait une région sauvage et dépeuplée: la Buenaventura, face aux îles de la Gorgona et du Gallo (49)

(48)- Gómara et Garcilaso admettent que Paullu Inca était au courant des intentions de ses frères, Manco et Villac Umu; mais Zárate et Herrera, mieux informés, ne le disent pas. Gómara, op.cit.chap.I33, P.51.

Garcilaso, op.cit.id.liv.2.chap.20, P.160.

Zárate, op.cit.liv.3.chap.1er, P.484:

"Cuando el Adelantado partió del Cuzco, Manco Inca dejó concertado con Vilaoma, su hermano, que en un día señalado mataban a los cristianos que estaban en el Perú, y que él mataría a don Diego y a los suyos; lo cual no pudo efectuar, y el hermano hizo el levantamiento que adelante se dirá."

La thèse selon laquelle Villac Umu était seul au fait de la rébellion générale future est également notée par Herrera (op.cit.ibid.liv.I0, chap.I, P.319): "Pocos días después de llegado a Copisa se huyó el gran sacerdote Vilehoma (sic) una noche con algunas mujeres y hombres y por caminos incógnitos a los castellanos se volvió al Collao, siendo por todas partes acogido, servido y encubierto por la reverencia de su dignidad, y como en el Cuzco andaban las inquietudes que se han visto, llegó a tiempo de ayudarlas y su presencia fue mucha parte para que los indios prosiguiesen en ellas... y en echando de menos el gran sacerdote, dijo el adelantado don Diego de Almagro al inga Paullu que cómo no le había avisado de lo que intentaba Vilehoma, y respondió: "Nunca tal entendió", y bien se puede creer, porque este Inga era muy mozo y bien inclinado..."

Le massacre des Espagnols isolés et des Indiens attachés à leur service fut donc décidé (50) peu avant que la capitale incaïque soit assiégée par des troupes innombrables de guerriers. Elles ont été évaluées, uniquement pour cette ville, du moins dans les premiers jours, où tous les efforts furent déployés pour écraser les trois frères Pizarros et leurs hommes à des chiffres qui nous semblent exorbitants (51). Quoi qu'il en soit, contre ces milliers et ces milliers de naturels, disposés à se défaire enfin des odieux étrangers, Hernando Pizarro ne disposait que d'une centaine de fantassins et de quatre-vingt cavaliers (52).

(49)- Garcilaso, op.cit.ibid.chap.23, P.172-173, fait dire à un vieux capitaine du Conseil des 'Crejones' qu'il était bon et salutaire d'attaquer les étrangers alors que les forces hispaniques n'étaient plus groupées: "...y no perdamos la ocasión que nos han dado en haberse dividido en tantas partes, que será más fácil el degollarlos que estando todos juntos. Acometerlos hemos a un tiempo a todos ellos, para que no puedan socorrerse unos a otros. Los caminos se atajarán y cortarán, para que no sepan éstos de aquellos ni nadie, y así perecerán todos en un día."

(50)- Gómara, op.cit.chap.133, P.52: "Hizo matar (Manco Inca) muchos españoles que andaban en las minas y cuantos indios los servían."

(51)- Herrera, op.cit.ibid.liv.8, chap.4, P.205, évalue le nombre des assiégeants à deux cent mille: "... fueron acudiendo tantos que llegaron a doscientos miles que se hallaron en aquel sitio."

Garcilaso donne ce même nombre (op.cit.ibid. chap.24, P.175).

Pour Titu Cussi Yupanqui, ils dépassèrent quatre cent mille (op.cit.P.65): "... asomaron por todas las vistas del Cuzco a la redonda dél, en el cerco, gran suma de gente con muchos chiflos y bocinas y trompetas y gran gritería de voces que asombraban a todo el mundo, que en número serían más de cuatrocientos mil indios."

D'après les "Déclarations des quipucamayos à Diego de Castro" in.col. de lioros y documentos referentes a la historia del Perú, op.cit.P.39, le soulèvement général des Indiens commença par le siège du Cuzco le 3 Mai 1536.

(52)- Garcilaso, op.cit.ibid.

Manco ne donna pas l'ordre d'attaquer sitôt que commença l'investissement de la ville. Son fils Titu Cussi Yupanqui nous dit que, par un raffinement de vengeance, les Espagnols furent encerclés, durant la nuit et le jour suivant tout entier afin qu'ils souffrissent "... ce tourment, puisqu'ils l'avaient tourmenté lui, et il avait souffert lui aussi." (53)

Pour résister aux assauts des Indiens décidés à remporter une rapide victoire, les Espagnols dressèrent leurs tentes au milieu de la place principale du Cuzco, appelée 'Haucaipata', et ils se tinrent là, puis dans deux demeures voisines. Hernando tenta, dès le deuxième jour du siège, une irruption soudaine au milieu de la foule compacte des ennemis, mais il dut rebrousser chemin en toute hâte; un valeureux cavalier, Francisco Mejía, ne put malheureusement suivre le mouvement de retraite. Il fut enveloppé par les hordes hurlantes et féroces des adversaires, décapité sur le champ, et son cheval subit le même sort. Leurs têtes lancées au milieu de la place glaça d'effroi les chrétiens (54).

Soucieux d'exploiter ce haut fait d'armes, de tirer parti de cet avantage, Manco, conseillé par son frère Villac Umu, décida de porter des coups décisifs. Il lança une vive attaque contre la forteresse de Sacsahuaman qui, dominant la ville, au Nord, constituait une position de premier plan. Elle fut gagnée sans peine. Les rues voisines des quartiers faisant partie de ce que l'on appelait le Hanan-Cuzco, furent occupées également et obstruées pour éviter les assauts des cavaliers. Et le soir même, la plupart des demeures seigneuriales et des chaumières brûlèrent comme des torches. L'on sait en effet que les toits de ces édifices étaient faits de poutres et de poutrelles de bois posées à même le sommet des murs, alignées parallèlement et liées les unes aux autres par des cordelettes sur

(53)- Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.66:"...aquella congoja que ellos también le habían acongojado a él, que él tambien había padecido."

(54)- Roberto Levillier, "Gobernantes del Perú", tome 2 P.152, réponse à la question 17 adressée à Francisco Pancorbo: "...no poseían sino era la plaza e iglesia porque lo demás lo tenían los indios y que de día en las escaramuzas que tenían con los indios en las calles con talanqueras, los indios les ganaban estas calles y de noche les dejaban y se apartaban del poblado y lo que les ganaban de día los indios, de noche lo deshacían los españoles y muchas veces salían al campo donde alanceaban muchos de los indios..."

lesquelles étaient placés des faisceaux de paille souple et résistante de la puna andine -'ichou'-. Il ne fut pas difficile aux Indiens de les atteindre de leurs flèches aux pointes enveloppées de coton bitumineux enflammé ou de leurs pierres de fronde ardentes comme des braises. A l'exception de quelques constructions à caractère hiératique comme le Temple du Soleil, le couvent des 'acllas', le palais de l'inca Viracocha, tout fut incendié. (55)

C'est dans le 'Coricancha' principalement (et peut-être le palais de Viracocha), que les Espagnols se réfugièrent pour deux raisons: il était épargné par leurs ennemis, et, depuis la fondation de la ville espagnole, devenu église sous le vocable de Saint Dominique, patron de l'ordre dont le principal représentant était fray Vicente de Valverde (56).

(55)- Garcilaso, op.cit.ibid.chap.24.P.I74.

(56)- Garcilaso principalement (op.cit.ibid.chap.24, P.I74 et I76-I77) dont la deuxième partie du chapitre est assez significative:

" El levantamiento del príncipe Manco Inca; dos milagros en favor de los cristianos", rapporte que la demeure où les chrétiens se réfugièrent fut épargnée par les flammes (il s'agit pour lui non du 'Coricancha', mais du palais de l'inca Viracocha) : "... que, aunque le echaron innumerables flechas, y empezaba a arder por muchas partes se volvía a apagar como si anduvieran otros tantos hombres echándoles agua... Los indios, habiendo notado que la noche que quemaron toda la ciudad no habían podido quemar el galpón donde se habían alojado los españoles, fueron a él a quemarlo de hecho, pues no había quien los contradijese. Pegaronle fuego muchas veces, y muchos días, y a todas las horas, ya de día, ya de noche, más nunca pudieron salir con su intención, no sabiendo qué fuese la causa. Decían que el fuego había perdido su virtud contra aquella casa, porque los viracochas habían vivido en ella."

Pour cet auteur, à ce miracle vinrent s'ajouter, les jours suivants, des apparitions de Saint Jacques et de la Vierge Marie portant l'enfant Jésus au bras: "... que apareció visiblemente (Santiago) delante de los españoles, que lo vieron ellos y los indios encima de un hermoso caballo blanco, abrazada una adarga, y en ella su divisa de la orden militar, y en la mano derecha una espada que parecía relámpago, según el resplandor que echaba de sí... se les apareció en el aire Nuestra Señora con el niño Jesús en brazos, con grandísimo resplandor y hermosura, y se puso delante dellos. Los infieles mirando aquella maravilla, quedaron pasmados; sentían que les caía en los ojos un polvo, ya como arena, ya como rocío, con que se les quitó la vista de los ojos, que no sabían donde estaban.

(56).-suite.-

Outre Garcilaso, Herrera (op.cit.ibid.chap.7, P.224) relate le miracle de l'église non incendiée: "...aconteció que estando los indios con gran deseo de quemar la iglesia, porque tenían opinión que si la quemaban era cierto que habian de morir todos los castellanos, tiraban con hondas muchas piedras ardiendo, y con flechas algunos fuegos ...pero este fuego todos vieron que ello mismo se mató, cosa que los castellanos y los indios tuvieron por milagro, y desde entonces se les quebró el ánimo."

De son côté le père jésuite J. de Acosta: "Historia Natural y Moral de las Indias" pub.à Séville en1590, réimprimée à Madrid chez Ramón Inglés, Impresor, en 1894, tome 2, liv.7. chap.27, P.348, reproduit le miracle de Notre-Dame: "En la ciudad del Cuzco... cuentan personas fidedignas, y yo se lo oí decir que, echando los indios fuego arrojadizo sobre el techo de la morada de los españoles... siendo el techo de cierta paja que allá llaman chicho (sic) y siendo los hachos de tea muy grandes, jamás prendió mi quemó cosa, porque una señora que estaba en lo alto, apagaba el fuego luego, y esto visiblemente lo vieron los indios y lo dijeron muy admirados."

Signalons en passant que ces trois auteurs n'étaient pas, pour diverses raisons, présents au siège du Cuzco

Guaman Poma de Ayala: " Nueva Corónica y Buen Gobierno", ed.Miguel León Portillo, op.cit.foja 40I, P.156, confirme ces miracles: "La gente de Manco II ataca a los españoles en el Cuzco"- "Encendió fuego a la casa del inca llamado Cuyusmanco, adonde los cristianos señalaron por templo de Dios y puso en el techo y en el altar la Santa Cruz. Primero los indios echaron fuego a las dichas moradas de los cristianos y lo quemaron, estando cercados los cristianos, toda la morada hasta el galpón y palacio que fue del inca, el dicho Cuyusmanco, adonde está de presente la iglesia mayor de la ciudad del Cuzco. Dicen que el fuego pegado a la dicha casa volaba por lo alto y no se quería quemar la dicha casa de ninguna manera, que ellos se espantaron cómo el fuego no quería llegar a la Santa Cruz, que fue milagro de Dios Nuestro Señor en ese tiempo; era señal de Dios que estaba ya fija la Santa Iglesia en el reino.

Luego en aquella hora hizo Dios otro milagro estando cercados todos los cristianos en la plaza del Cuzco, estando haciendo oración, hincados de rodillas, dando voces y llamando a Dios y a la Virgen María y a todos sus santos y santas y ángeles, y decían: válgame la Virgen María; Madre de Dios hizo otro milagro muy grande. Milagro de la Madre de Dios en este reino que lo vieron a vista de ojos, los indios de este reino y lo declaran y dan fe de ello, como en aquel tiempo no había ninguna señora en todo el reino ni jamás lo habían visto ni conocido, sino primera señora le conoció a la Virgen María." P.156-157:" Y desde entonces los indios al rayo les llama y le dice Santiago (sic), porque el santo cayó en tierra como rayo, illapa, Santiago. Como los cristianos daban voces, diciendo Santiago, y así lo oyeron los indios infieles y lo vieron al santo caer en tierra como rayo y así los indios son testigos de vista del Señor Santiago. Y se debe guardarse esta dicha fiesta del señor Santiago en este reino como Pascua porque del milagro de Dios y del señor Santiago se ganó."

Malgré tout ils souffrirent beaucoup de la chaleur et de la fumée et ils faillirent mourir étouffés (57). Comme ils étaient harcelés sans cesse, qu'ils ne pouvaient se reposer et cela durant plusieurs jours, la plupart des Espagnols assiégés pensèrent sérieusement à abandonner la ville et, par la route du Cuntisuyu, prendre la voie d'Arequipa et gagner Lima par le littoral. Contre ce défaitisme de leurs compagnons les trois Pizarros, Hernando Ponce de León, Gabriel de Rojas, réagirent vigoureusement (58).

Hernando comprit que pour rendre courage à ses combattants, il fallait avant tout reprendre la forteresse de Sacsahuaman. Avant d'atteindre la plateforme supérieure où se trouvaient trois tours dont une ronde comme les 'chullpas' actuelles de Bolivie, il était nécessaire de passer les portes des deux enceintes farouchement défendues. Malgré leurs assauts incessants, de jour et de nuit, les Espagnols mirent près d'une semaine pour récupérer le lieu fortifié (59).

(57)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.175.

Les Espagnols adressaient d'ardentes prières à Dieu. Voir Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.67: " Los cuales estuvieron toda aquella noche en la iglesia llamando a Dios que les ayudase, puestos de rodillas y las manos juntas a la boca, que lo vieron muchos indios, y aun los que estaban en la plaza... en la vela hacían lo mismo y muchos indios de los que eran de su banda; los cuales habían venido con ellos desde Cajamarca."

(58)- Roberto Levillier "Gobernantes del Perú", op. cit.id.P.191, témoignage de Hernando Solano, "vecino de la Paz", réponse à la question 18 : "... el dicho Hernando Pizarro decía que nunca Dios quisiese que a Su Majestad se dijese que Hernando Pizarro perdía tierra que otro había ganado y que aunque todos lo dejasen, él solo había de defender esta ciudad hasta morir..."

(59)- Six jours d'après Zárate (op.cit.id.chap.3, P.486.)

Six à sept jours dit Gómara (op.cit.id.P.52)

C'est après le passage de la première enceinte, au cours d'une nuit très claire de pleine lune, que Juan Pizarro qui venait d'ôter son casque qu'il ne pouvait supporter à cause d'une blessure récente, reçut un violent coup de pierre qui lui fractura le crâne. Il ne put reprendre connaissance et mourut plusieurs jours après (60).

Le chagrin donna un sursaut d'énergie à ses deux frères. Malgré la défense opiniâtre d'un capitaine inca qui donna des preuves d'un courage surhumain, les tours furent prises l'une après l'autre (61). Les cadavres et les blessés, Indiens pour la plupart, jonchaient la plateforme. Les guerriers de Manco, en cette circonstance, combattirent vaillamment. Ils rachetèrent leurs défaites antérieures, surtout celle de Cajamarca où la surprise, la panique, permirent la facile victoire de la troupe de Francisco Pizarro. Hernán Sánchez de Badajoz s'illustra dans la prise de la tour ronde, la plus importante et la mieux défendue des trois.

La victoire de la citadelle de Sacsahuaman enhardit Hernando Pizarro qui l'avait désirée de toutes ses forces pour venger la mort de son frère; il s'était emparé d'une position dominante et prouvait enfin à l'ennemi qu'il ne le craignait point malgré ses forces écrasantes. Il alla jusqu'à tenter une seconde sortie hors de la ville, s'aventura avec

(60)- D'après Mancio Serra de Leguizamo. Voir R. Levillier: op. cit. id. P. 145, c'est en voulant le secourir que Juan Pizarro "el Bueno" fut mortellement blessé. "... y después de haber muerto a Juan Pizarro, hermano del dicho marqués en el cerco de esta ciudad, por socorrer a este testigo, que había sido el primer español que había entrado en la fortaleza, el dicho Juan Pizarro se entró detrás de este testigo y fue herido en el dicho cerco y toma de la fortaleza desta dicha ciudad."

Garcilaso dit que Juan Pizarro mourut trois jours après avoir été blessé.

Herrera, de son côté rapporte ceci: "... se quitó una celada... le dieron una gran pedrada en la cabeza que le aturdieron, y dentro de quince días murió."

(61)- Pedro Pizarro "Descubrimiento y Conquista del Perú" Col. de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, tome 7, P. 296: "... el tercer cubo tenía un orejón por capitán, tan valeroso, que cierto se pudiera escribir de él lo que de algunos romanos... Andaba, este orejón como un león de una parte a otra del cubo en lo alto dél, estorbando a los

.../...

soixante-dix cavaliers vers Tambo, dans la riante vallée du Yucay où s'était établi Manco Inca, avec l'intention de s'emparer de la personne du prince, mais il dut, comme au moment de sa première tentative du début du siège, battre précipitamment en retraite. Près de Tambo, en effet, tous ses hommes furent enveloppés par l'ennemi. Ils se frayèrent difficilement un passage (62). Les chevaux pataugeaient dans une boue épaisse; les Indiens avaient inondé les parties basses de la vallée où les Espagnols pensaient, grâce à leurs montures, avoir facilement le dessus. Et leur retraite fut encore entravée par les 'ayllos' ou lassos terminés par trois cordelettes respectivement garnies d'une boule; habilement lancés, ils s'enroulaient sur les pattes des chevaux et les faisaient tomber avec leurs cavaliers. En outre, les bêtes furent cruellement blessées par des pointes de 'cabuyas' -espèces d'agaves- dissimulées au fond de trous (63).

Au cours de cet engagement de Tambo, ils notèrent avec une grande surprise que certains chefs indiens les contre-attaquaient en faisant usage de mousquets. Les chefs espagnols se trouvaient enfin face à un inca digne d'eux-mêmes. Manco avait compris, en effet, qu'il ne pourrait venir à bout de ses ennemis qu'en employant leurs armes les plus meurtrières; il avait pris la précaution de faire épargner des prisonniers castillans qui fabriquèrent de la poudre et apprirent à ses hommes la manière de se servir des arquebuses.

(61).-suite.- "... españoles que querían subir con escalas y matando los indios que se les rendían y se descolgaban del cubo abajo."

(62)- Herrera, op.cit.ibid.P.211:" Aquel día pensaron ser muertos."

(63)- Herrera, op.cit. ibid. chap.4, P.206:" Inventaron (ce qui est inexact puisque les 'ayllos' étaient utilisés depuis longtemps) ciertas sogas de nervios de ovejas (lamas) con tres ramales y en cada uno una piedra que amaneaban y enlazaban a los caballos y a los caballeros."

Comme le siège du Cuzco semblait s'éterniser, que Francisco Pizarro ne donnait aucune nouvelle de lui, quelques rares cavaliers accompagnèrent, un jour, Gonzalo Pizarro dans une sortie orientée vers le pont de l'Apurimac, par où devaient arriver des renforts éventuels venus de la côte pacifique. Ils s'avancèrent audacieusement jusqu'à la plaine de Yahuarpampa - 'la plaine du sang'- encore appelée de Sacsahuana (64). Ils courent le risque de se faire massacrer par les Indiens qui les harcelaient sans relâche. Hernando Pizarro, prévenu à temps par l'un des cavaliers, vint avec des renforts les sauver lui et les siens d'une mort certaine.

Une troisième tentative de Hernando pour mettre fin au siège de la ville (qui s'était quelque peu relâché) en capturant Panko Inca, fut, elle aussi, vouée à l'échec. Les Indiens ne furent pas pris au dépourvu. Tambo s'était transformé en citadelle à peu près inexpugnable; elle était bien gardée par des sentinelles qui aussitôt donnèrent l'alarme. En peu de temps, Hernando Pizarro et ses cavaliers furent cernés. Ils se trouvèrent aux prises avec des guerriers qui combattaient en formation dense, savaient se retirer en ordre, sous le commandement de leur prince à cheval, et faisant usage d'armes espagnoles (65).

(64)- Qu'il faut se garder de confondre avec la forteresse de Sacsahuaman, à cause de la similitude euphonique presque parfaite des deux termes.

(65)- Herrera, op.cit.ibid.chap.7.P.221:"... era cosa notable ver salir a algunos ferozmente con espadas castellanas, rodela y morrión; y tal indio hubo que armado de esta manera, se atrevió a embestir con un caballo, estimando en mucho la muerte por ganar nombre de valiente; parecía el Inga a caballo entre su gente con su lanza en la mano..."

o

o

o

Le jour même où la métropole andine était assiégée, toutes les autres localités des provinces obéissant à l'Inca furent attaquées aussi. De toute évidence, cette disposition s'imposait aux rebelles qui, autrement, auraient vu leurs efforts voués à l'échec s'ils s'étaient limités à la seule ville du Cuzco. Les Espagnols, pris au dépourvu, furent massacrés pour la plupart. Ce fut le cas, nous l'avons déjà dit, des 'encomenderos' qui exploitaient leurs terres et les mines d'or et d'argent qui pouvaient s'y trouver; ce fut le cas aussi de Jauja qui, depuis le transfert de la majorité de la population à la Ciudad de los Reyes, ne comptait qu'un nombre assez réduit de chrétiens. On les tua tous, à l'exception de deux d'entre eux et d'un noir (66); ils furent emmenés à Tambo où l'Inca les utilisa habilement (67).

A Lima, les hostilités des rebelles Indiens commandés par l'oreillard Quejo Yupanqui (68), appelé aussi Quiso, ne pouvaient présenter le même caractère qu'au Cuzco. Elles furent moins angoissantes pour les assiégés, malgré la défection de quelques-uns d'entre eux (69), moins meurtrières aussi

(66)- Les têtes des morts furent jetées par les assaillants du Cuzco sur la place Haucaipata.

(67)- Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.74: "En este medio tiempo llegaron al dicho pueblo de Tambo los mensajeros del desbarate que había habido a Lima y Cullico Mayo, que es Jauja, donde hubieron una refriega los españoles con los indios en que los indios hubieron la victoria y trajeron a mi padre muchas cabezas de los españoles y dos españoles vivos y un negro y cuatro caballos, los cuales llegaron con gran regocijo de la victoria habida, y mi padre los recibió honradamente y animó a todos los demás a pelear de aquella suerte."

(68)- Voir "Gobernantes del Perú", op.cit.P.133, témoignage de Francisco Ponce, réponse à la question 15: "... y al tiempo que se alzó el dicho Mango Inca en esa ciudad del Cuzco, este testigo estaba en la Ciudad de los Reyes.. y fueron sobre la dicha ciudad cantidad de indios con un hermano y capitán del dicho Mango Inca."

(69)- Voir "Gobernantes.." op.cit.P.159, témoignage de Francisco Martínez, réponse à la question 18: "... algunos españoles se querían ir y dejar la tierra, vista la gran pujanza de los indios y no les dejó el dicho marqués ir, antes con su esfuerzo y de los que eran servidores de Su Majestad, se defendió la tierra..."

pour la simple raison que la cavalerie de Francisco Pizarro pouvait intervenir sans peine dans la vallée du Rimac et venir facilement à bout des attaquants qui, pour échapper aux coups des chrétiens, durent fréquemment chercher refuge sur les hauteurs du 'cerro de San Cristóbal' et de 'l'Altillo' qui dominent la ville au Nord, de l'autre côté de la rivière.

Par mer, les Espagnols avaient la possibilité de recevoir des secours.

Dans les combats livrés contre les naturels, le capitaine Pedro de Lerma se distingua particulièrement. C'est en voulant délivrer un neveu d'un certain Juan de Panés de Panama qu'une balle de fronde l'atteignit en pleine bouche et lui cassa les dents (70). Le prisonnier fut mis en pièces par l'ennemi, sous les yeux horrifiés de ses compagnons.

Si l'on en croit Garcilaso, cet engagement fit de nombreux blessés parmi les Espagnols, et beaucoup d'entre eux moururent des suites de leurs blessures (71).

(70)- Borregán, op.cit.chap.2.P.37-38:"... él (Pedro de Lerma) sale por otra parte a un cerro que está sobre la ciudad a do agora está la calera (cantera) y dan los indios con cuantos soldados y desbarátalos y dan a huir por la sierra arriba y adelantose un sobrino de un Juan de Panés, vecino de Panamá, que iba en un buen caballo y los indios le ayllaron (sic) el caballo (c'est-à-dire lui prirent les pattes en utilisant un aylló) y le ataron la manos y los pies y le tomaron de la silla y se lo llevaron; socorrió Pedro de Lerma el capitán con su gente para lo defender y con él Diego de Agüero. Como los indios fuesen mucho tiraban tantas piedras con las hondas y con las manos desde arriba de lo alto que dieron a Pedro de Lerma capitán una pedrada en los dientes que le quebraron los dientes y la boca... no pudieron quitar aquel mancebo sobrino de Juan de Panés que a él y a su caballo delante de todos los hicieron pedazo■..."

(71)- Garcilaso, op.cit.chap.28.P.192.

Le siège de Lima ne dura qu'une dizaine de jours. Voir R. Levillier, op.cit.id.P.164, témoignage de Juan de Berrio:"... el cual dicho cerco duró en la Ciudad de los Reyes ocho a diez días poco más o menos."

Le soulèvement général des Indiens du Pérou dura de longs mois (72). L'investissement du Cuzco où les secours envoyés par Francisco Pizarro depuis Lima ne purent jamais arriver, fut surtout étroit et pénible pour les Espagnols dans les premières semaines. Par la suite les Indiens, désespérant de venir à bout de leurs adversaires, soucieux de parer aux nécessités matérielles qui s'imposaient à eux pour assurer leur propre subsistance et celle de leurs familles, (les envahisseurs ayant gaspillé sans mesure les réserves alimentaires entreposées dans les greniers communaux du Soleil et de l'inca) et donc de vaquer aux travaux des champs, diminuèrent leur combativité.

Un fait est certain, c'est que Francisco Pizarro, averti du siège du Cuzco et craignant pour la vie de ses frères et de leurs compagnons, envoya, dès qu'il le put, des secours successifs qui partirent au fur et à mesure qu'ils étaient rassemblés. Les cavaliers et fantassins du capitaine Diego Pizarro, parent du Gouverneur, ceux de Francisco Morgo-vejo de Quiñones, de Gonzalo de Tapia, enfin d'Alonso de Gaete tous à l'exception de deux rescapés, furent tués en cours de route (73), et surtout dans la pénible et rude côte de Parco

(72)- La durée du siège du Cuzco varie suivant les auteurs de six à plus de dix mois.

Pedro Pizarro, op.cit.P.271:"Esto duraría seis meses hasta que Almagro volvió de Chile."

Zarate, op.cit.id.chap.3.P.486:"Y así vino el Inga con todo su poder y la tuvo cercada más de ocho meses."

Herrera, op.cit. ibid.liv.8.chap.5.P.222 "... y siendo ya los diez meses de sitio..."

Il aurait pu être levé quelques mois plus tôt si Alonso de Alvarado, nommé capitaine général par Francisco Pizarro, et parti à la tête de plus de cinq cents hommes, ne s'était arrêté cinq mois durant à Jauja. Selon les déclarations des quipucamayos à Vaca de Castro (op.cit.P.39-40) le siège dura treize mois; information erronée si la capitale incaïque fut investie le 3 Mai 1536 et que dès Avril 1537, Diego d'Almagro se trouvait près de cette ville; mais il est hors de doute que la " mayor guerra que los cristianos tuvieron fue la hambre increíble que pasaron." (d'après les quipucamayos)

(73)- Respectivement au nombre de soixante-dix (indiqué par Benzoni,op.cit.f.º 129 recto, et Garcilaso,op.cit.ibid. chap.28,P.190) pour Diego Pizarro; soixante pour Morgo-vejo (d'après Garcilaso); quatre-vingt pour G.de Tapia (Benzoni et Garcilaso); quarante pour Gaete (Garcilaso) et cinquante (selon Benzoni)

en pays Huanca (74).

Finalement, inquiet de n'avoir aucune nouvelle ni du Cuzco, ni des quatre capitaines et de leurs hommes, Pizarro dépêcha, pour information, quarante cavaliers légèrement équipés, commandés par Francisco de Godoy. Celui-ci revint, comme le dit avec humour Gómara (75) ; "la queue entre les jambes" avec deux hommes de Gaete. Le Gouverneur comprenant enfin le sort réservé aux hommes mandés depuis Lima, ne fut pas tranquilisé du tout sur celui des habitants du Cuzco.

La rébellion de Manco coûta de nombreuses vies humaines. Il est difficile d'évaluer le nombre d'Indiens qui furent tués au cours des combats du Cuzco, de Jauja, de Lima et d'ailleurs, mais on pourrait admettre le chiffre des chrétiens massacrés que donne Cieza de León, c'est-à-dire plus de sept cents (76).

(73)- suite.- Les Espagnols tués sur le chemin de Lima au Cuzco atteignirent le nombre de quatre cent soixante-dix d'après Garcilaso (op.cit.ibid.), chiffre excessif et qui dépasse les estimations précitées.

(74)- Voici de que dit G. Benzoni, op.cit.f^o 129 recto: "Il marquese, inteso la ribellione di Mango, non stimando ch'egli havesse tanta gente in campo, mandó Diego Pizarro con settantacinque Spagnuoli, i quali furon tutti morti; e fu ammazzato il capitano Morgouio (sic), con molt'altri Spagnuoli, il quale s'era partito di Guamango per andare in soccorso del Cuzco. Tornó di nuovo il marquese a mandare Gonzalo di Tapia con otenta cavalli e medesimamente lui con la maggior parte de' suoi furono ammazzati vicino a Guamanga; e il capitano Gaete con cinquanta Spagnuoli ancora."

(75)- Cité par Garcilaso, op.cit.ibid.chap. 28, P.191 avec indication erronée du chapitre de Gómara 135 et non 136 comme il le dit.

(76)- Passage noté également par Garcilaso, op.cit. ibid.P.190-191, où il dit que le chiffre de Cieza de León (Crónica del Perú, op.cit.chap.82,P.225) est confirmé par le jésuite Blas Valera; il se serait élevé à plus de sept cents: "... sucedió el alzamiento general de las más provincias, y mataron también los indios en el término que hay del Cuzco a Quito, más de setecientos cristianos españoles, a los cuales daban muerte muy crueles, a los que podían tomar vivos y llevar entre ellos. Dios nos libre del furor de los indios, que, cierto, es de temer cuando pueden efectuar su deseo. Aunque ellos decían que peleaban por librarse y por eximirse del tratamiento tan áspero que se les hacía, y los españoles por quedar..."

Qu'on ne s'étonne pas de l'importance des renforts envoyés par le Gouverneur de la Nouvelle Castille vers les assiégés du Cuzco. Dès les premiers temps du soulèvement, appréhendant de ne pouvoir faire face aux assauts répétés des Indiens, il fit partir les quelques navires qui se trouvaient ancrés dans le port de Collao, vers Panama, le Nicaragua, le Guatemala et la Nouvelle Espagne, demandant des secours à Hernan Cortés, aux Audiencias de la Castille de l'Or, de Saint-Dominique et même à Pedro d'Alvarado (77). Ces appels, surtout le dernier, prouvent combien il tenait à garder le pays qui lui avait coûté tant d'efforts opiniâtres, mais l'avait dédommagé aussi par ses richesses et ses nombreuses possibilités d'exploitation. Ils furent entendus et les secours parvinrent à temps.

Francisco Pizarro voulut également concentrer toutes les forces dispersées au Pérou, afin de reprendre le Cuzco. C'est pour cela qu'il envoya des messagers vers la Buena Ventura, Quito, les Bracamoros, les Chachapoyas, et tous ses capitaines: Garcilaso, Benalcázar, Porcel, Alonso de Alvarado, répondirent aussitôt à son appel.

Toutefois, il faut noter ici que s'ils s'adressa à Hernán Cortés (78) qui se trouvait au Mexique, il se garda d'envoyer des messagers à Diego d'Almagro; ce qui prouve bien

(77)- Carta de don Francisco Pizarro a don Pedro de Alvarado, Ciudad de los Reyes, 29 Juillet 1536, citée par W. H. Prescott, op.cit.liv.3, chap.10: "Y crea Va.S. si no somos socorridos se perderá el Cuzco que es la cosa más señalada y de más importancia que se puede descubrir; y luego nos perderemos todos, porque somos pocos, y tenemos pocas armas y los indios estan atrevidos."

(78)- R. Levillier, op.cit.id.P.102, témoignage de Gaspar Camoz, réponse à la question 19: "... que el dicho marqués don Francisco Pizarro sin embargo de lo suso dicho queriendo más antes morir en servicio de Su Majestad que desamparar la tierra... acordó de esperar y resistir a los enemigos e para poderlo hacer mejor en un galeón y tres navíos suyos propios que tenía, envió a su propia costa a los capitanes Juan Fernández, Juan de Berrio, Diego de Ayala, Benito de la Feria y otras personas a pedir socorro de gente, armas y caballos a Panamá, Nicaragua, Guatemala, a la Nueva España y a otras partes e lugares y envió con los dos capitanes gran cantidad de oro e hizo grandes promesas y ofrecimientos en nombre de Su Majestad para que con esto se animasen a hacer el dicho socorro y a defender y sustentar la guerra en su servicio."

qu'il ne tenait pas à le voir intervenir dans les territoires qu'il considérait comme siens et tout particulièrement au Cuzco (79).

Alonso d'Alvarado, originaire de Burgos, avait quelque lien de parenté avec Pedro d'Alvarado, le gouverneur du Guatemala et l'oncle et le frère de celui-ci: Gómez et Diego. Des chefs espagnols qui procédaient à la découverte et à la pacification des provinces situées au nord de Lima, il fut le premier à se présenter à Francisco Pizarro (80) pour la simple raison que la province des Chachapoyas était la plus voisine de la vallée du Rimac. Bientôt Alvarado prit beaucoup d'ascendant sur le Gouverneur, sans doute parce que des questions d'intérêt et d'amitié le liaient à Antonio Picado, secrétaire de Pizarro. Cette influence fut si grande, qu'elle fit commettre à ce dernier une grave erreur. Il avait levé une troupe forte de plus de cinq cents hommes, grâce aux secours qui lui étaient arrivés, et il en avait confié le commandement à Pedro de Lerma, qui le méritait bien, étant donné qu'il n'avait ménagé ni ses efforts ni ses peines pour combattre l'ennemi pendant le siège de la Ciudad de los Reyes. Lerma devait secourir les Pizarros au Cuzco. Or, au dernier moment, le capitanat général lui fut retiré pour être donné à Alonso d'Alvarado, à l'instigation de Picado. Lerma fut d'autant plus ulcéré que

(79)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.chap. 9.P.161:"...por escurecer y olvidar al compañero pudiendo enviar a llamarle en un navío, con publicar que era muerto Almagro, convocando muchas gentes de extrañas gobernaciones porque Almagro no ganase la gloria de la recuperación de la tierra, no gozase lo que Su Majestad le hizo merced por sus servicios, peligros, gastos y trabajos."

Beaucoup de ces hommes venus de Panama, du Nicaragua et d'ailleurs, moururent d'une mort affreuse. Ils furent écrasés sous les pierres -'galgas'- roulées ou jetées depuis le sommet de la montagne par les Indiens, dans les défilés des Andes. Voir Herrera, op.cit.ibid.chap.5,P.210:"... a todos (los socorros) los mataron los indios, salvo a ocho o nueve que Mango tenía consigo, de los cuales se servía como de esclavos; con esta gente tomó caballos, armas y algunos mosquetes y muchas mercaderías... y de las armas se servían los indios y con ellas peleaban."

(80)- Girolamo Benzoni, op.cit.f^o I29 v^o:" Il primo capitano che giunse a Lima fu Alfonso d'Alvarado e lo fece capitano generale."

Pizarro le fit partir avec Alvarado et sous les ordres de celui-ci (81). Ses hommes et les amis qui l'accompagnaient ressentirent l'affront tout autant que lui.

Alonso d'Alvarado avait reçu l'ordre étrange de ne pas se rendre d'abord à la capitale andine, qu'il aurait pu atteindre assez rapidement en évitant la région des Huancas par la plaine littorale et le Contisuyu. Il devait s'arrêter à Jauja et de là procéder à des expéditions punitives contre les Indiens qui avaient écrasé sous les rochers et les pierres les Espagnols des renforts précédemment dirigés vers le Cuzco (82).

Le capitaine général parvint sans encombre à Jauja; là il s'arrêta non pas quelques semaines pour réaliser sa première mission, d'ailleurs à peu près inutile, mais pendant cinq mois. En fait, comme le relate Herrera, il pacifia les 'repartimientos' que son ami Picado avait obtenus de Francisco Pizarro dans la région (83). Il rétablit la paix dans la

(81)- Borregán, op.cit.id.P.39: "... (Francisco Pizarro) quitó el cargo a Pedro de Lerma de capitán general y diole a Alonso de Alvarado; hizo le el mayor agravio que en las Indias se ha hecho a hombre, porque habiendo servido y sustentado aquella ciudad y trabajado tanto y puesto su vida por la sustentación de ella, antes le había de añadir mercedes que no quitárselas porque no solamente agravio a aquel capitán sino a sus soldados y amigos. Hizo que fuese con el capitán Alonso de Alvarado y con toda su gente que fue otro mayor (agravio)."

(82)- Borregán, op.cit.ibid.

(83)- Antonio Picado, tard venu au Pérou puisqu'il était arrivé avec Pedro d'Alvarado (on se souvient qu'il l'avait abandonné pour passer aux rangs de Diego d'Almagro à Riobamba) avait su, comme on le voit, gagner, en peu de temps, les grâces du vieux Gouverneur de la Nouvelle Castille. Voici ce que dit Herrera, op.cit.ibid.li.8.chap.7.P.220: "... y tomando por ocasión que don Francisco Pizarro le mandaba que fuese pacificando las tierras de los indios por donde pasaba, se detuvo más tiempo de lo que conviniera, sosegando unos lugares que su amigo Antonio Picado tenía encomendados en Jauja, siendo esta pacificación sin fruto mientras que el inga no estuviese pacificado o vencido."

riche région des Huancas, d'une manière toute spéciale, nous dit Gonzalo Fernández de Oviedo, rasant et pillant les villages et marquant les pacifiques Indiens au fer rouge des esclaves (84).

C'est à Jauja que Gómez de Tordoya de Vargas -parent très proche du capitaine Sebastián Garcilaso de la Vega- (85), vint grossir sa troupe d'un renfort de deux cents hommes, ce qui mit Alvarado à la tête d'une armée de cinq cents guerriers qui ne servirent, comme nous le verrons par la suite, ni à aider Hernando Pizarro contre les hommes de Panco qui assiégeaient le Cuzco, ni contre Diego d'Almagro qui s'empara de la capitale andine malgré le frère du Gouverneur,

(84)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit. 3ème partie.liv.9 chap.9.P.159.

(85)- Garcilaso, op.cit.ibid.chap.23.P.210:"... donde les alcanzaron... doscientos hombres, los setenta de a caballo y los demás de a pie, que el marqués envió de socorro con Gómez de Tordoya de Vargas, deudo muy cercano de Garcilaso de la Vega, para reforzar la gente que Alonso de Alvarado llevaba, que era quinientos españoles."

XVII - Prise du Cuzco par Diego d'Almagro - Incarcération des frères Pizarros et de leurs fidèles partisans.

C'est avant d'atteindre Arequipa, dans la province de Tarapaca, en une localité nommée Pica, que le soulèvement général des Indiens se confirma pour Diego d'Almagro et ses quelque cinq cents hommes. Là, nous dit Gonzalo Fernández de Oviedo (1), ils découvrirent les corps horriblement mutilés de certains de leurs compatriotes. La description de cette scène macabre est marquée du sceau hispanique; elle est digne des auteurs qui depuis Lucain, se sont complus à reproduire des détails d'un réalisme outrancier.

Arequipa, fut l'une des principales étapes des 'chilenos' vers le Cuzco. Ils y parvinrent, après la difficile traversée du désert d'Atacama et le passage d'une rivière torrentueuse où trouvèrent la mort des Indiens de service et le fils de l'auteur que nous venons de mentionner (2).

Après ces pénibles épreuves, les soldats d'Almagro, pour endurcis qu'ils fussent, nécessitaient quelques jours de repos; ils les prirent à Arequipa (3).

(1)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.chap.6 P.149: " Cosa de mucha lástima y compasión sería oir las crueldades que ensayaron los indios en las muertes que les dieron, pués tenían los cuerpos despedazados y los sesos sembrados por las paredes, con su sangre pintadas sus bellaquerías."

(2)- Voici ce qu'il écrit à propos de cela, op.cit. ibid. P.150: " El Adelantado se dió toda prisa por llegar a Arequipa, que estaba cincuenta leguas del Cuzco, para saber la verdad, y en el camino pasaron un río tan hondable y tan furioso, que fue maravilla no desbaratarse la gente, aunque se ahogó en él el desdichado Francisco de Valdés, veedor de Tierra Firme, hijo del capitán Gonzalo Fernández de Oviedo, cronista de esta general historia de Indias, porque nadie pueda más al propósito dolerse con los demás y le quepa tanta parte destas desventuras; y porque su dolor no fuese sencillo, le quedaron un niño y una niña, hijos del veedor y desde a pocos días después que supo la desventurada muerte del hijo ahogado , le llevó Dios al nieto en edad de cinco años... Bendito sea Dios por todo; y aunque siendo como soy hombre pasible (sufrido), y la falta de tales deudos no puede dejar de lastimarse, sin duda la mayor pena que siento es llevar Dios aquel mancebo, en la flor de su edad de veintisiete años, con tal manera de muerte."

(3)- L'expédition chilienne de Diego d'Almagro dura près de deux ans. Parti en Juillet 1535, il ne revint au Pérou que vers la fin Mars 1537.

Les renseignements recueillis alors semblaient particulièrement alarmants. Au dire de Paullu Inca, Francisco Pizarro avait été tué, sa tête et celles d'une centaine des chrétiens de Lima avaient été apportées à Manco Inca qui continuait à assiéger le Cuzco où résistaient encore quelque quatre-vingts Espagnols, mais non Hernando Pizarro en captivité à Tambo avec quelques compagnons de lutte (4).

D'Aréquipa, Almagro envoya un message à Manco, où il lui faisait part, en premier lieu, de sa surprise relativement à la rébellion, puis, comme il se savait estimé par ce prince, il lui écrivit à nouveau, déléguant vers lui des messagers indiens (5).

Au dire du même chroniqueur, il manda également un message "... aux Espagnols(du Cuzco) pour qu'ils l'avisent de l'état où ils se trouvaient" (6). Mais est-ce exact? Comme nous le verrons, les événements de Urcos semblent infirmer ce point.

La première réponse de Manco Inca parvint à Almagro à Atacama; Cristóbal de Molina (7) nous dit en effet, qu'il y formula de graves plaintes contre les frères Pizarros et

(4)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. P. 151: " El cual (Paullu) certificó que en el Cuzco había ochen-ta hombres, los cuales creía serían asimismo acabados, porque se les daba continua guerra, y que la cabeza del gobernador con otras ciento de cristianos de Lima se habían traído al inca presentadas..."

Borregán, op.cit.id.P.39, confirme que les Indiens apportèrent non à Manco Inca, mais à Almagro la tête d'un Espagnol: "... que como llegase la nueva a Chile de la rebelión de Manguinca (sic) en el Perú y mostrasen los indios una cabeza de un hombre muerto con canas parecía a la del gobernador Pizarro..."

Oviedo ajoute (Carta al rey del 9-12-1537, in Documentos inéditos del Archivo de Indias, tome 3, P.75) que Almagro avait tout lieu de croire vraiment les rumeurs répandues par les Indiens: "... lo cual él (Almagro) no dejó de creer, viendo como a cabo de tanto tiempo, no le iba un hombre, ni un clavo, ni una herradura, ni la menor cosa del mundo."

(5)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.id.P.150.

(6)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.

(7)- Cristóbal de Molina, op.cit.ibid.

certaines 'vecinos' du Cuzco, et il lui expliqua les motifs qui l'avaient poussé à la révolte: "... il se plaignait aussi des 'vecinos' du Cuzco, et il lui dit qu'ils le traitaient mal et l'injuriaient; ils lui crachaient et lui pissaient dessus et lui prenaient ses femmes" (8).

En outre, Hernando Pizarro, depuis son arrivée au Cuzco, postérieure de quelques semaines au départ d'Almagro vers le Chili, n'avait cessé de l'importuner à l'instar de ses frères Juan et Gonzalo, pour tenter d'obtenir de lui des dons importants. Et faute de pouvoir satisfaire leur convoitise insatiable, il avait décidé d'inciter tous ses sujets à se révolter contre ses odieux geôliers (9). A la fin de sa lettre, Manco manifestait de réelles intentions pacifiques à l'endroit d'Almagro et de sa troupe. Il lui disait : " ... qu'il avait des intentions pacifiques envers lui parce qu'il le considérait comme un ami et qu'il l'appréciait beaucoup."

(8)- Cristóbal de Molina, op.cit.ibid. + "... quejábase mucho de los vecinos del Cuzco, diciéndole que le trataban mal e injuriosamente y le escupian y le orinaban y le tomaban sus mujeres."

(9)- Cristóbal de Molina, op.cit.ibid.

Borregán, op.cit.id.P.40, d'une manière concise mais maladroite, reproduit en partie ces plaintes: "... envíole a quejar de Hernando Pizarro y sus hermanos y de los robos y malos tratamientos que le habían hecho."

C'est sans doute au contenu de cette lettre que fait allusion l'évêque fray Vicente de Valverde dans celle qu'il écrit au roi, en date du 20 Mars 1539, du Cuzco. Voir "Carta del obispo del Cuzco al Emperador, sobre asuntos de su iglesia y otros de la gobernación general de aquel país, in Doc.inéditos del Archivo de Indias, tome3.P.II5: "... es bien, dit Valverde à Charles Quint, que Vuestra Majestad, castigue a quien fue causa de todo esto, para que de aquí adelante ninguno se atreva a hacer malos tratamientos a los indios, por donde se levante la tierra... y quien hayan sido éstos (causantes de la rebelión) parecerá por la carta que el mismo inca envió al adelantado don Diego de Almagro, en la cual nombraba tres personas que le habían hecho agravios, la cual lleva don Alonso Enríquez, al cual Vuestra Majestad debe mandar esté algunos días en su Real Consejo de las Indias, para informarle de muchas cosas que acá ha visto, porque es persona que las ha visto y notado muy bien."

Il faut rejeter, pensons-nous, l'assertion fallacieuse de Pedro Pizarro (op.cit.P.II4), selon laquelle l'amitié d'Almagro et du souverain rebelle fut scellée par deux crimes commis par l'Adelantado contre deux frères de Manco, qui tentèrent de tuer celui-ci pour le détrôner: "... por los dos hermanos que a su ruego (de Manco) le mató antes que fuese a Chile."

Depuis Arequipa, Almagro répondit à Manco Inca. Nous connaissons le contenu de sa lettre reproduite par le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo (IO).

Notons-en les points essentiels:

- le ton est familier; Almagro répète, plusieurs fois, que des liens cordiaux l'unissent au prince indien;
- il lui dit ne pas ignorer les méfaits commis par les chrétiens du Cuzco: sévices contre sa personne royale, rapt de ses femmes, vol de ses trésors et de ses biens dans sa propre demeure.

(IO)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.id.chap. 7. P.151: "Muy amado hijo y hermano mío, Mango Inga Inpangue (sic). Estando en Chile bien descuidado, entendiendo en que aquellos caciques sirviesen al Emperador nuestro señor y señor de la mayor parte del mundo (el cual está en Castilla)... me dieron nuevas de los malos tratamientos que los cristianos hacían a vuestra persona, y de los grandes robos de vuestra hacienda y casa, y toma de vuestras queridas mujeres, de que yo he más dolor y sentimiento que si se hiciera conmigo, en especial porque creí que esos trabajos los recibistes sin causa. Y como yo os precio y amo y os tengo por hijo y hermano verdadero, luego que lo supe, determiné de me venir con mil hombres cristianos y setecientos caballos, que están en mi compañía con cartas y mandado y poder del Rey, mi señor, para restituiros todo lo que os tomaron, y castigar los culpados en ello y en el mal tratamiento de vuestra persona, como sus delitos lo merecían. Porque si os alzastes o distes guerra, causolo ser tan malos que no los pudiste sufrir; y aunque con su castigo debéis estar satisfecho, puesto que yo quisiera ser el ejecutor por mi mano, para los enviar presos al Rey que allá los mandará matar, pareceme que con mi venida debéis aseguraros y tener por cierto que nunca os faltará mi ayuda, si no la perdiéredes por vuestra parte. Y aunque la gente que tengo es tanta y tan poderosa que basta a sojuzgar mucha parte del mundo, y cada día espero otros dos mil hombres, no pienso en cosa salir de vuestro parecer y consejo, ni negaros el amor y voluntad que siempre os tuve.

Yo os he enviado muchos mensajeros, y asimismo he escrito el Rey cuan mal con vos se ha mirado; créeme que por esta vez disimulará el castigo que los malos recibieron, como vos le tengáis y acatéis por señor: que si estuviédesdes de otro propósito, no le pagaríades el buen tratamiento que me escribe y manda que se os haga, ni seríades agradecido a tan verdadero amigo como yo os soy... Lo que yo os ruego mucho es que por ahora sobreseáis la guerra y me dejéis castigar con esos cristianos del Cuzco, porque haréis en ello mucho placer y servicio al Emperador, y en presencia de sus hermanos y deudos serán mejor castigados..."

- pour faire étalage de sa force et tranquiliser l'inca, l'Adélantade double le nombre des soldats de son armée;

- il s'engage à restituer au souverain indien tout ce que ses compatriotes lui avaient volé, et à châtier les coupables des mauvais traitements dont il avait été victime;

- par ailleurs, il considère justifié le soulèvement parce que, dit-il " si vous vous êtes soulevés et avez déclaré la guerre, c'est parce que vous n'avez pu supporter de si mauvais traitements de leur part" ;

- enfin, et c'est là un point capital, Almagro demande à Manco de lever le siège du Cuzco en lui promettant de châtier lui-même les 'vecinos' coupables d'actes répréhensibles. Ceci devait répondre à une demande expresse formulée dès la première lettre de Manco à Almagro. Elle fut sans doute réitérée par la suite, dans le message qu'il lui fit parvenir sur la route d'Arequipa à Urcos, lieu où s'opéra la disjonction des forces almagristes.

La pensée de Manco se précisa (II), avant l'arrivée de l'Adélantade à Yucay. Celui-ci, qui se sentait enfin dans le territoire qu'il jugeait être sien d'après la capitulation royale, désirait avant toutes choses, après les souffrances et les déceptions subies au Chili, le gouverner en paix.

(II)- Cieza de León: " Guerra de las Salinas", chap. 5, P.2I: "... y (Manco) no hacía sino enviar al Adelantado mensajeros y cartas, en las cuales le decía que como él matase a los cristianos que estaban en el Cuzco, tuviese por cierto que lo tendría por padre y le obedecería como hijo obediente, donde no, que no pensase que neciamente se iba a meter en sus manos."

Garcilaso, op.cit.ibid.liv.2.chap.I9.P.I95, nous donne une information absolument fausse, quand il relate que les Indiens n'osèrent pas attaquer les 'chilenos' et que Manco Inca, par crainte leva le siège du Cuzco dès qu'il sut que Diego d'Almagro s'approchait de la ville. Voici ce qu'il écrit: " Fue (Almagro) por el Collao, sin que los indios lo enojasen, porque como aquella tierra sea tan llana, no tiene malos pasos donde pudiesen enojarle con ventaja. Cuando llegó al Cuzco, el príncipe Manco Inca había alojado del todo el cerco, sabiendo que venía cerca don Diego de Almagro para socorrer los suyos, aunque no sabía la intención que traía con los Pizarros." Manco n'ignorait pas non plus que Alonso d'Alvarado se trouvait alors à Jauja à la tête de cinq cent soldats. Que pouvait-il faire contre une armée forte d'environ

.../...

A Canes, à vingt-cinq lieues du Cuzco, il fut rejoint avec joie par le curaca et les principaux chefs de la localité. Ils ne lui cachèrent pas, toutefois, combien ils avaient souffert de la conduite des Espagnols du Cuzco (I2).

Ces plaintes furent, comme nous le savons, dites également et plus d'une fois par leur prince qui prenait à témoin Dieu et la Croix, si nous en croyons le chroniqueur Oviedo (I3).

Nanco n'en voulait pas à tous les Espagnols du Cuzco comme le rapporte le texte de la "Historia General y Natural de las Indias" (I4). Dans la lettre mentionnée dans cet

(II)-suite.- mille hommes, quand il avait été tenu en échec, des mois durant, par cent soixante-dix soldats?

(I2)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. P. I52:"... dándole críminosas quejas de los españoles que quedaban en el Cuzco y del mal tratamiento que de ellos habían recibido."

(I3)- Oviedo, op.cit.id.chap.8.P.I55:" Si, por Dios, yo no miento; para esta Cruz, si yo me alcé fue por los malos tratamientos que me hicieron, mas que por el oro que me tomaron, porque me llamaron perro y me dieron de bofetones, y me tomaron mis mujeres y tierras en que sembraba. Di a Juan Pizarro mil y trescientos ladrillos de oro y mil piezas de oro de puñetes y vasos y otras piezas menudas; di, a más, siete cántaros de oro y plata. Di más a Hernando Pizarro, dos hombres de oro y siete cargas de oro y mucha plata. Decíame: 'perro, acá oro, sino quemarte he'."

(I4)- Oviedo, voir notes IO supra et surtout I5 infra.

Rómulo Cúneo Vidal, "Historia de los últimos incas peruanos", P.I02 : " Preguntándole nosotros (il s'agit de "pachacanos" du Cuzco) a algunos indios prisioneros qué hacía el Inca o qué decía, oyeron estos que estaba muy alegre diciendo que ya venía su padre Almagro, y que llegando que llegase al Cuzco había de matar a los dos hermanos que estaban allí; y llamábale padre porque quería mucho este Inca a Almagro; y vímoslo muy claramente otro día porque cuando anocheció todas la sierras estaban llenas de gente de guerra y cuando amaneció no había nadie; y allí vimos cierto que Almagro era el que venía, porque toda la gente de guerra se le pasó de paz y le servían como si fuesen sus esclavos."

ouvrage, il désignait nommément ceux qui avaient déchaîné sa vindicte, et partant devaient en subir les effets, de sa main, de préférence. S'il tenait à son alliance, l'Adélantade devait les lui livrer ou les tuer lui-même (I5).

Outre le châtement des coupables, Almagro, qui visiblement voulait apaiser celui qui, dans son esprit, devait l'aider à la création d'un état pacifique, au-delà des territoires de Francisco Pizarro (I6), lui promit les réparations que nous savons. Après quoi, il lui fixa un rendez-vous à Urcos, localité située à six lieues au Sud-Ouest du Cuzco, passé Kuina. Avant d'accepter de se rendre à ce lieu de rencontre, l'inca qui, d'une manière générale, se défiait des promesses des Espagnols, demanda, afin que l'alliance fut confirmée et scellée, que l'Adélantade lui envoyât deux messagers espagnols, lesquels l'accompagneraient à Urcos (I7).

Almagro envoya donc vers Manco deux personnalités: Pedro de Oñate, son 'alguacil principal' et Juan Gutiérrez. On leur réserva la meilleure des réceptions; ils furent fêtés dans la liesse générale; on leur offrit des bijoux et même des présents inattendus (I8).

Tout semblait donc se présenter sous les meilleurs auspices. Or, les dispositions d'esprit du prince ne tardèrent pas à changer en quelques jours, du tout au tout. Au moment même où il s'apprêtait à se rendre à Urcos en compagnie de Oñate et de Gutiérrez, un messenger mulâtre se présenta à lui pour lui remettre une lettre de Hernando Pizarro. Il lui était précisé que Diego d'Almagro n'avait aucun pouvoir officiel pour gouverner le Cuzco et son territoire; il ne fallait donc pas admettre ses prétentions et ses mensonges (I9).

(I5)- Oviedo, op.cit.ibid.P.I55 : "... y amenazábanme Mesa, Toro y Solares y Maldonado tomé la ropa, y Pizarro y Jiménez y Setiel todos éstos me decían malas palabras y decían que me querían quemar. Los otros cristianos del Cuzco son poco bellacos; éstos son muy malos; y si me los entregas o los castigas te iré a ver."

(I6)- Voir note IO supra P.9I.

(I7)- Oviedo, op.cit.ibid.

(I8)- Oviedo, op.cit.ibid.P.I54-55: "... y les dio algunas joyas y cosas de las que había tomado a los cristianos que mataron en el camino del Cuzco."

(I9)- Oviedo op.cit.ibid.

A ce message malveillant, l'inca répondit en demandant à l'un des envoyés 'chilenos' de couper la main du mulâtre, ce qui fut fait (20). Cette disposition était assez significative; elle exprimait clairement les sentiments de rancœur et de haine que nourrissait Manco à l'égard de Hernando Pizarro, et marquait nettement qu'il désirait avant tout être vengé par ceux qui recherchaient son alliance.

Après cet incident fâcheux, Manco décida de retarder son entrevue avec Almagro. Il renvoya Oñate et Gutierrez, en fixant un autre lieu de rencontre, plus près de Tambo, à Yucay, dans la vallée du même nom (21)

Visiblement la lettre de Hernando Pizarro l'avait beaucoup troublé. Qui devait-il croire? Le déroulement des événements allait le confirmer dans ses doutes.

Almagro, ne se fiant plus tout à fait à Manco, partit de Urcos pour Yucay, accompagné de deux cents hommes, cavaliers et fantassins, et il confia le reste de sa troupe à son lieutenant Juan de Saavedra, qui devait l'attendre là et n'en pas bouger.

La mesure prise par le gouverneur de la Nouvelle Tolède s'avéra prudente, pour deux raisons. Juan de Saavedra et lui-même pouvaient résister à toute attaque éventuelle tant des Indiens que de leurs compatriotes du Cuzco. Ceux-ci, malgré les pertes assez sensibles subies au cours du siège, formaient encore une troupe aguerrie, mais ne comprenant que cent quatre-vingts hommes.

(20)- Pour Herrera, le messager mulâtre n'eut qu'un doigt coupé (op.cit.tomeXII, déc.6.Liv.2.chap.I.P.71)

De son côté Oviedo, op.cit.ibid., dit que Manco donna l'ordre de faire couper les deux mains du malheureux.

L'auteur anonyme de la "relación del sitio del Cuzco", op.cit.P.66, écrit qu'on ne lui coupa qu'une main : "... y un español de los mensajeros, por hacerle placer se la cortó."

(21)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.178: "...los dos españoles, se volvieron y no vinieron muy satisfechos del Inga, porque les pareció que estaba muy desanvuelto y que andaba con cautelas y así se lo certificaron a Almagro."

Voir également Herrera, op.cit.ibid.P.71

Selon Cieza de León, quand Hernando Pizarro apprit l'arrivée de l'Adélantade à Urcos, il s'étonna fort de ne recevoir aucun message lui annonçant son retour du Chili (22). En conséquence, il convoqua aussitôt son conseil de capitaines auquel il fit part de ses appréhensions quant aux projets éventuels que devait former Almagro: " Car, outre que l'Adélantade désirait se faire recevoir au Cuzco en tant que Gouverneur, les gentilshommes qui l'accompagnaient, étant donné la grande prospérité de cette région, croiraient que s'il était gouverneur... ils auraient les meilleurs repartimientos, lesquels seraient retirés à ceux qui depuis longtemps déjà en étaient les seigneurs." (23) Il voyait juste sur ce point, mais il se trompait certainement quand il supposait, comme le réfère l'auteur de la "Relación del sitio del Cuzco", que l'associé de son frère recherchait l'alliance des Indiens rebelles pour l'attaquer et s'emparer de la ville (24). Aussi prit-il deux mesures destinées à affaiblir son adversaire castillan. La première, nous la connaissons déjà, visait à inquiéter Manco et, du même coup, à diminuer le prestige de l'Adélantade aux yeux de ce dernier. La seconde prouve sa grande faculté de dissimulation, son astuce perverse et le mépris des vertus humaines.

Il décida, en effet, de se rendre à Urcos afin de tenter de corrompre Juan de Saavedra, non sans laisser une garnison de quarante hommes environ au Cuzco, pour parer à toute attaque imprévue, indienne ou espagnole. Si les hommes de Manco n'attaquèrent pas ceux de l'Adélantade (ni Juan de Saavedra, ni Almagro lui-même n'eurent à employer leurs armes contre eux), par contre ils s'en prirent à ceux du Cuzco quand ils s'engagèrent sur le chemin de Urcos. Et ils ne

(22)- Cieza de León, op.cit.chap.2,P.9-10.

(23)- Cieza de León, op.cit.id.P.II.

(24)- "Relación del sitio del Cuzco", op.cit.P.66: "... que se confederaban (Almagro et ses hommes) con ellos (les Indiens de Manco) para venir contra Hernando Pizarro y contra los que con él estaban y tomarles el pueblo."

cessaient de leur dire, d'après Cieza de León, qu'ils seraient tous tués par le capitaine des 'chilenos' (25). Leur passage par la lagune de Muina, avant Urcos, fut particulièrement pénible: les dards et les pierres de fronde qui pleuvaient sur eux, blessèrent quelques chrétiens et leurs chevaux. La réaction fut, en conséquence, impitoyable; ce qui amena les Indiens à venir se plaindre à Juan de Saavedra. Ils lui demandèrent avec insistance, d'attaquer les ennemis de leur roi et d'Almagro. Le lieutenant de l'Adelantado prit donc des dispositions offensives et il envoya deux de ses soldats :Cristóbal de Sosa et Alonso Arias, avec mission de prier Hernando Pizarro de ne pas combattre contre les naturels qui dépendaient du gouverneur de la Nouvelle Tolède (26). Entre-temps, il se tint prêt à repousser toute attaque éventuelle des 'cuzqueños'; il donna des ordres en conséquence à sa cavalerie et à son infanterie.

Hernando Pizarro manifesta aux deux délégués de Saavedra que ses intentions n'étaient nullement belliqueuses. Il s'approcha donc du camp almagriste et finit par avoir une entrevue avec leur chef " en présence de ses guerriers" (de blanco). Les deux hommes s'embrassèrent à la grande stupéfaction des Indiens.(27)

(25)- Cieza de León, op.cit.id.P.IO.

(26)- Cieza de León, op.cit.id.P.II-I2:" Luego mandó a dos españoles, que el uno había por nombre Cristóbal de Sosa y el otro Alonso Arias, que fuesen hacia la parte donde venían los del Cuzco, para mirar la gente que era y con la orden que venía... y que requiriesen a Hernando Pizarro que no diese guerra ninguna a los naturales, porque aquella tierra caía en el distrito de la gobernación del Adelantado don Diego de Almagro que ya estaba tratando de paz con blanco; ni se mostrasen con los indios tan apasionados, ni se deleitasen en matar tantos como con grandes lloros ellos contaban que en la guerra habían faltado."

(27)- Cieza de León, op.cit.chap.4.P.I8. . . .

Aucun arrangement ne fut possible avec cet homme intèrre. Juan de Saavedra, dit Garcilaso, qui serre de près le texte de Zárate: "... était un gentilhomme de la très noble famille qui porte son nom à Séville, et lui, personnellement, d'un caractère excellent et vertueux, ne fit aucun cas de ces propositions, pour n'avoir à commettre rien qui fût contre son honneur" (32).

Certains capitaines 'cuzqueños' auraient conseillé alors à Hernando Pizarro d'attaquer Saavedra et, nous dit Cieza de León, il refusa, préférant attendre que l'Adelantado ouvrît les hostilités contre lui et se mît ainsi dans son tort (33).

(31)- Cieza de León, op.cit.ic.P.18-19: "... pensando Hernando Pizarro convencer a Juan de Saavedra con ofrecimientos grandes que le hacía para que le entregase gente. Saavedra, estando firme en la fe de Almagro, no vino en nada de lo que Hernando Pizarro le dijo y después de haber estado un poco de tiempo, cada uno se volvió a los suyos."

Gómara, op.cit.chap.134.P.54, précise le chiffre des 'castellanos' offerts à Saavedra par Hernando Pizarro: " Dábale cincuenta mil castellanos porque se metiese con él dentro en el Cuzco."

Herrera, op.cit.ibid.chap.3.P.82: "... pues el Cuzco, era más claro que el sol que pertenecía a Almagro, se lo dejasen."

(32)- Garcilaso, op.cit.id.liv.2.chap.29.P.196; et Agustín de Zárate, op.cit.id.chap.4.P.486.

(33)- Cieza de León, op.cit.chap.3.P.19: " No le convenía ir a dar en la gente que estaba con Juan de Saavedra, sin aguardar a que por la parte de Almagro fuese desatada y rompida de ligadura de la amistad que entre él y el gobernador su hermano había, y fuéese él el primero que quebrantase el juramento tan solemne y vinculado que en el Cuzco por ellos fue hecho."

Il n'est pas impossible que pareille idée, apparemment insensée, ait pu traverser l'esprit de quelques uns des pizarristes, mais on retrouve bien dans la réponse de Hernando Pizarro, l'orgueil d'un homme qui préférerait déguiser sa déception. Il ne s'agissait pas pour lui de se demander s'il lui convenait d'attaquer ou non. En réalité, il ne pouvait pas se risquer à un combat téméraire et voué, sans doute, à l'échec. Que pouvait, en effet, sa troupe de cent quarante hommes, contre celle de Saavedra deux fois plus puissante?(34)

Hernando Pizarro ne perdit pas de temps. Comprenant qu'il avait fait fausse route en allant à Urcos, il donna l'ordre de revenir en toute hâte au Cuzco, car il craignit tout à coup que l'Adélantade eût feint d'aller à Yucay pour s'emparer de la ville pendant son absence, et il appréhenda d'être pris entre deux feux (35).

(34)- La troupe de Juan de Saavedra a été évaluée, selon les chroniqueurs et historiens à deux cent cinquante hommes au moins; les chiffres varient de 250 à 300 hommes.

Cieza de León dit 250

Zarate, 300

M. Ballesteros Gaibrois va un peu trop loin quand il écrit (op.cit.chap.IO.P.228) : "... y era tan grande la excitación (des soldats des deux troupes en présence) que hubieran llegado a las manos si los capitanes no se ponen por medio y lo impiden."

(35)- "Relación del sitio del Cuzco", op.cit.P.68-69.

o

o

o

Les Indiens de Manco Inca, qui tentèrent de barrer la route d'Urcos aux 'pachacanos', à Huina en particulier, assistèrent à des rencontres fort amicales entre les messagers de Saavedra et ceux qu'envoya vers eux Hernando Pizarro: Francisco Solar et Alonso de Toro. Ils firent part de leur surprise au lieutenant d'Almagro et déjà émirent des doutes sur les intentions réelles de leurs alliés 'chilenos' (36).

L'entrevue de Saavedra et de Hernando Pizarro à Urcos ne fit que les confirmer dans leurs soupçons. Le frère du Gouverneur du Pérou dut exagérer même ses démonstrations d'amitié, quand il embrassa le chef almagriste et ses gestes n'échappèrent pas non plus aux hommes de l'inca, puisque l'entrevue eut lieu dans un espace découvert séparant les deux troupes espagnoles. Tout fut sans doute scrupuleusement rapporté à Manco.

(36)- Cieza de León, op.cit.chap.4.P.I7: "¿Qué es lo que haces capitán? dirent-ils, ¿por qué no sales con tu gente a matar a los cristianos, nuestros enemigos, que vinieron del Cuzco? Bien vemos que andáis en cautels con nosotros, pues creyendo por vuestra mano ser socorridos, aún en este día han hecho gran daño en nosotros."

Almagro prit la route de Yucay, après avoir quitté Saavedra à Urcos. Avant d'atteindre la vallée de ce nom, il arriva à la localité de Calica où se trouvait une garnison d'Indiens, forte d'environ six mille hommes, sous le commandement d'un jeune oreillard Hanan-Cuzco. Un certain nombre de cavaliers, voulant se divertir aux dépens des Indiens, lancèrent leurs bêtes au galop vers la troupe de l'inca, avec l'intention de les arrêter à temps, mais tous n'y réussirent pas et quelques hommes furent renversés (37), ce qui irrita beaucoup leur capitaine au point que, ne pouvant se contenir, il traita Almagro et ses soldats d'ennemis de son roi, ajoutant qu'ils l'étaient au même titre que leurs compatriotes du Cuzco, et il déclara aussi que s'il n'était retenu par l'obéissance due à Inca, il se serait fait une joie de les encercler et de les tuer tous sans exception (38).

Le gouverneur de la Nouvelle Tolède se moqua des forfanteries du noble guerrier indien et poursuivit son chemin. Néanmoins, prévenu déjà par ses deux premiers messagers de l'attitude défiante de Inca, et vue l'hostilité inattendue du jeune oreillard, il envoya à Tambo un de ses capitaines : Rui Diaz, "homme fort habile" (39) et un jeune interprète indien, afin de tranquilliser l'inca sur ses intentions et le faire venir au second lieu de rencontre fixé à Yucay.

(37)- Cieza de León, op.cit.chap.I, P.7.

(38)- Cieza de León, op.cit.ibid.

(39)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.

Or, il l'attendit quelques jours en vain; ni le prince, ni aucun envoyé ne vinrent vers lui. Il apprit même que Rui Diaz était maltraité et bafoué grossièrement (40).

Nous imaginons sans peine ce qui valut ce traitement indigne au capitaine 'chileno'. Les renseignements que recevait Manco Inca de ses espions et de ses guerriers le confirmèrent dans cette défiance à l'égard de celui qui aurait peut-être été 'son ami', 'son père', comme il se plaisait à appeler Almagro dans ses lettres, s'il avait accepté de tuer quelques uns de ses compatriotes du Cuzco.

Or, ce qui trancha les liens "amicaux" ou "filiaux" de Manco envers le gouverneur de la Nouvelle Tolède, déjà bien lâches après Urcos et Calica, ce fut un incident qui se produisit à Yucay et que provoqua Hernando Pizarro, peut-être de propos délibéré. Il envoya, en effet, vers Yucay six cavaliers. quatre d'entre eux furent arrêtés par Francisco de Chaves "el chileno" (41) et emmenés au campement d'Almagro.

(40)- Herrera, op.cit.ibid.chap.3.P.82-83: "Estaba el adelantado en el valle de Yucay con mucho cuidado, porque sabía que el capitán Rui Diaz, a quien los días pasados envió a tratar con Manco para que se pacificase, los indios le desnudaron y rapada la barba y el cabello, untado todo el cuerpo y el rostro con bija (rocou), le tenían atado a un palo y con las hondas le tiraban frutas, y hacían otras tales befas, forzándole a beber mucho de su vino."

Cette relation de Herrera est confirmée par Cieza de León; les fruits utilisés par les Indiens pour molester l'envoyé d'Almagro étaient des goyaves.

Cieza de León, op.cit.chap.5.P.21-22: "... y el capitán Rui Diaz que tenían en su poder era tratado de ellos muy cruelmente, como hombre que estaba preso y en poder de ellos bárbaros: desnudo, en carnes, le hacían untar con sus mixturas holgándose de le ver horrible y de brava catadura; hacíanlo que bebiese mucha cantidad de su vino o chicha, que ellos beben, y atado en un palo le tiraban con hondas de la fruta que llamamos goyabas (sic), fatigándolo en gran manera; sin esto le hicieron rapar la barba y cortar el cabello, de suerte que, de español y buen capitán que era lo querían transformar en manera india, descubriéndole sus miembros; y con esta vida tan ignominiosa estuvo algunos días Rui Diaz hasta que Rodrigo Orgoñez de allí lo libró."

(41)- Nous le désignons ainsi pour le distinguer de son homonyme, Francisco de Chaves 'el pachacano', ardent partisan de Francisco Pizarro.

Celui-ci les embrassa pour les mettre en confiance, les interrogea sur les événements qui s'étaient déroulés depuis son départ du Cuzco pour le Chili. Des ambassadeurs de Manco Inca se trouvaient précisément alors avec Almagro; ils exigèrent que les quatre prisonniers leur fussent remis, pour être livrés à leur souverain. Almagro répondit prudemment qu'il les remettrait lui-même à l'inca quand il viendrait à Yucay. Ladessus les délégués indiens s'en retournèrent, sans plus attendre à Sambo et, bien entendu, relatèrent tout ce qu'ils avaient vu en exagérant probablement les faits et gestes dont ils furent témoins (42).

Il n'en fallut pas davantage pour que Manco, mal conseillé par le grand pontife Villac Umu, décidât non pas d'aller amicalement vers Almagro, mais de l'attaquer par surprise, afin de tirer le plus grand parti de cet assaut imprévu. Contre les deux cents Espagnols qui l'attendaient patiemment depuis deux jours, il lança des milliers de guerriers (43), qui les malmenèrent, les pressant contre la rive droite du Yucay qu'ils tentaient de passer. Il fallut, pour se tirer de ce mauvais pas, dresser une embuscade qui permit le franchissement du cours d'eau.

Selon la "Relación del sitio del Cuzco", Almagro eut beaucoup de peine à quitter les lieux où il devait rencontrer Manco Inca qui, en fin de compte, s'était comporté d'une manière perfide (44).

(42)- Cieza de León, op.cit.chap.5.P.23.

(43)- Cinq mille d'après Gonzalo Fernández de Oviedo (op.cit.ibid.); quinze mille dit Herrera (op.cit.ibid.P. 34) qui écrit ce qui suit: "Manco Inca, ofendido de que el Adelantado no procedía con él sinceramente, conforme a lo acordado, envió sobre él quinze mil indios que acometieron tan furiosamente que pusieron a los castellanos en aprieto, por la aspereza de la tierra y mataron el caballo a Rodrigo de Orgoñez, y haciéndoles rostro, lo mejor que podían procuraban de pasar el río, y los indios se esforzaban de impedirlo; pero habiéndolos cargado, con una emboscada que se les hizo, dieron lugar al paso del río y se retiraron adonde el Inca estaba."

(44)- "Relación del sitio del Cuzco", op.cit.P.69.

Si l'on admettait la version anonyme précitée (45) et même celle de Garcilaso (46), l'intention secrète de l'inca était de se débarrasser d'Almagro, ennemi lui aussi des Indiens. Rien cependant ne laissait supposer ce comportement étrange, cette sorte de vésanie, et nous nous demandons si cette obstination sanguinaire ne relevait pas de la psychopathie. Dans son esprit perturbé par tant de souffrances, Almagro, en qui il avait eu confiance, devait lui servir d'instrument de vengeance; et voilà qu'il était devenu à ses yeux un ennemi presque aussi odieux que les 'pachacanos' du Cuzco. Peut-être pensa-t-il, comme le suggère Garcilaso (46), que pizarristes et almagristes, tout en formant deux factions adverses, s'uniraient contre lui, puisqu'ils appartenaient à une même patrie et servaient un même roi. Selon Cristóbal de Molina (47): " L'Inca lui fit dire que c'était mensonge tout ce qu'il traitait avec lui et il comprenait qu'il craignaient les 'vecinos' du Cuzco; il savait bien que tout ce qu'on avait envoyé dire du Cuzco était vrai, à savoir qu'il n'était pas seigneur et qu'il se défiât de lui; aussi devait-il lui faire la guerre comme aux autres."

Malgré ce passage dont le contenu découvre derrière la raillerie mordante de Blanco, son dépit envers Almagro, il faut tout de même reconnaître que le capitaine Rui Díaz, retenu à Tambo, tout en étant malmené par les Indiens, ne fut pas tué. Quelques années après, certains partisans de Diego d'Almagro le jeune, trouvèrent refuge auprès de Blanco à Vilcabamba, après la bataille de Chupas. Aurait-il traité de la même façon les partisans de Pizarro, ceux surtout qui l'avaient outragé d'une façon si indigne et si vile?

(45)- "Relación del sitio del Cuzco" ibid.

(46)- Garcilaso, op.cit.ibid.P.I95

(46')- Garcilaso, op.cit.ibid.P.I96:"... que aunque al presente estaban divididos y enemistados, en acometiendo cualquiera de las partes, se habían de juntar todos y ser contra los indios, y que llevar adelante la guerra no era sino muerte y destrucción de los suyos."

(47)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.I80

Après les engagements de la vallée du Yucay, Diego d'Almagro, mis au fait des tractations de Hernando Pizarro à Urcos, se dirigea vers la capitale incaïque, avec l'intention délibérée de se faire recevoir gouverneur par la Municipalité.

Hernando Pizarro l'attendait de pied ferme. Il n'était pas disposé, comme il l'avait déjà manifesté à Juan de Saavedra, à céder un seul pouce du territoire qui lui avait été confié par son frère aîné. Comme le siège du Cuzco avait cessé, que des messages pouvaient enfin atteindre Lima, sans grand danger pour ceux à qui ils seraient confiés, il prévint Francisco des prétentions d'Almagro et il pressa Alonso d'Alvarado de hâter sa venue au Cuzco, lequel grâce aux forces dont il disposait, pouvait contrecarrer sérieusement les visées de l'Adelantado. Or, il fut profondément désappointé d'apprendre qu'Alonso d'Alvarado, qui avait prolongé outre mesure son séjour à Jauja, s'y trouvait encore (48).

Almagro se présenta aux abords de la métropole inca deux mois avant Alvarado. Le cours de l'histoire du Pérou de cette époque aurait pu être changé, si ce chef pizariste ne s'était attardé, si longtemps, en chemin.

(48)- Cieza de León, op.cit.chap.5.P.22:"... pues había cuatro meses y más tiempo que en aquella provincia entró."

(49)- Voir supra p.200

Nous savons à quels mobiles obéissaient les compagnons de l'Adélantade, surtout ses subordonnés immédiats (49). Non seulement ils désiraient s'emparer au plus tôt des riches 'encomiendas' de leurs adversaires, mais ils supposaient encore qu'ils tireraient des trésors inépuisables de la très riche capitale de l'ex-Tawantinsuyu. Aussi, comme le note judicieusement Herrera, il ne vint à l'esprit d'aucun d'entre eux de conseiller à leur chef de suivre la voie de la prudence; personne ne lui rappela qu'il avait, en partageant la sainte hostie, fait le serment, par-devant Dieu, de ne pas rompre le pacte sacré qui le liait à son associé (50).

Almagro n'envoya aucun émissaire vers Francisco Pizarro pour le prévenir au moins de ses intentions. Il pensa seulement à déléguer deux messagers vers Hernando: le capitaine Vasco de Guevara et Lorenzo de Aldana, pour l'informer des raisons de son retour du Chili et de ses dispositions présentes, lesquelles pouvaient se résumer en trois points capitaux(51):

- faire lever définitivement le siège du Cuzco par les Indiens rebelles;
- présenter ses Provisions Royales à la Municipalité de la ville, qui prouvaient qu'il avait été nommé gouverneur de la Nouvelle Tolède et donc, pensait-il, du Cuzco;
- enfin remettre en état ses territoires ruinés par la guerre.

(50)- Herrera, op.cit.ibid.chap.3.P.85-86.

(51)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.8.P.157: " Almagro... le envió dos mensajeros que fueron el capitán Vasco de Guevara y Lorenzo de Aldana, hombres hijosdalgos, con los cuales le hizo saber el suceso de su viaje y la causa que le trajo al Cuzco, que era venir a cercar los cristianos y reparar y reformar la tierra que estaba perdida y presentar las reales provisiones que tenía para mejor poder entender en ello."

Ce faisant, il était assuré de mener à bonne fin ses desseins. En cas de refus, ne disposait-il pas d'une armée beaucoup plus forte que celle de Hernando? En outre, il savait aussi qu'il pouvait compter sur l'aide d'un bon nombre de 'vecinos', de capitaines et de soldats du Cuzco, qui, depuis son arrivée à Urcos et jusqu'au moment où il se présenta devant l'enceinte de la ville, n'avaient cessé de formuler, verbalement et même par écrit (52), leurs désirs d'abandonner le lieutenant du gouverneur de la Nouvelle Castille pour passer dans ses rangs.

Certains de ces hommes agissaient ainsi par calcul; ils n'avaient aucune peine à imaginer que l'Adélantade aurait facilement raison du frère de Francisco Pizarro et de ses fidèles partisans, et qu'ils avaient donc tout intérêt à prendre parti pour le plus fort; d'autres ne pouvant plus supporter la morgue et la suffisance de Hernando, ni l'orgueil de son jeune frère, le fougueux Gonzalo, préféraient se mettre au service d'un chef réputé généreux et qui savait traiter ses adeptes humainement (53).

De son côté, Hernando, tout en ne voulant pas s'avouer vaincu se disposa à trouver une solution de compromis. Par quelques messagers, dont le trésorier Alonso de Riquelme, Gabriel de Rojas (déjà gagnés à la cause d'Almagro, si l'on en croit Cieza de León), Francisco de Prado et Hernan Ponce de León, il fit savoir à l'Adélantade qu'il serait

(52)- Ce fut le cas de Gabriel de Rojas, de Alonso de Riquelme, comme nous allons le voir (cf: infra)

Cieza de León cite parmi les opportunistes: le capitaine Gabriel de Rojas et d'autres: "... porque dit-il (op.cit.chap.5.P.24) este interés pecunial (sic) es lo que mueve a los desta tierra a acostarse a los bandos que ha habido en ella. Gabriel de Rojas, el tesorero Alonso de Riquelme, don Alonso Enríquez (de Guzmán) y otros, deseaban lo que digo..."

(53)- Cieza de León, op.cit.chap.9, P.39.

le bienvenu au Cuzco s'il n'avait aucune prétention sur la ville, dont il mettait la moitié à la disposition de sa troupe, car, ajoutait-il, "... sans la volonté de Francisco Pizarro, gouverneur de ces territoires, grâce au pouvoir duquel il se trouvait là, il ne pouvait, ni ne devait, selon son honneur et sa conscience, l'admettre comme gouverneur" (54).

Celle fut la position de Hernando Pizarro, après sa tentative frustrée de gagner à sa cause Juan de Saavedra. Il faut, vue l'infériorité de sa troupe par rapport à celle d'Almagro, rejeter comme excessives les versions de Gonzalo Fernández de Oviedo et de Cristóbal de Molina, selon lesquelles il lança un défi à son rival, qui était, en fait, le rival de toute la famille Pizarro (55).

Il se refusait, certes, à admettre les prétentions d'Almagro, connaissant parfaitement le contenu des provisions royales de 1534 qui, grâce à son intervention, disposaient que le territoire de son frère était prolongé de soixantedix lieues vers le Sud, ce qui, au dire de pilotes expérimentés qu'il consulta vraisemblablement avant son départ pour l'Espagne en 1533, permettait d'y inclure la capitale incaïque, anxieusement désirée par les deux factions adverses. Tel est le sentiment de l'auteur anonyme de la "Relación

(54)- Il tenta bien, nous dit Cieza de León, en accord avec la majeure partie de sa troupe, d'attaquer l'Adelantado à Guacabra, à une demie-lieue de la ville, avant que ne s'opéra la jonction des forces des 'chilenos'. La rencontre des messagers, Lorenzo de Aldana et Vasco de Guevara, à la sortie de la ville, et leur affirmation que Diego d'Almagro ne venait avec aucune intention d'hostilité, calma les esprits et évita une bataille, vivement désirée par le téméraire Gonzalo Pizarro: "El mancebo capitán Gonzalo Pizarro, por su parte, no veía la hora que aquellas cosas fuesen acabadas por las lanzas, pues estando divididos los de Chile, no tenían por qué temerlos." Cf: Cieza de León, op.cit. chap. 7.P.26.

(55)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit. ibid. : "Y envíole a decir con el tesorero Riquelme y con el licenciado Francisco de Prado y con los capitanes Hernán Ponce de León y Gabriel de Rojas y otros amigos suyos, que si le venían a socorrer fuese bien venido, pero que si había de presentar provisiones, apretase los puños porque la ciudad se alteraba en oír que había provisiones reales que había de presentar, porque él daba al diablo su ánima y desde luego se la
.../...

del sitio del Cuzco (56).

En tout état de cause, il s'employa à l'amadouer de son mieux, et tant qu'Almagro demeura à Guacabra, lui et ses hommes furent ravitaillés par des Indiens naboris du Cuzco, qui leur apportaient des vivres et des rafraîchissements en abondance. Touché par ces démonstrations amicales et jugeant, en conséquence, que Hernando Pizarro était animé des meilleures intentions à son égard, le gouverneur de la Nouvelle Tolède, se disposait naïvement à lui offrir un riche présent qui récompenserait les services rendus à la Cour d'Espagne (57).

Or, on lui fit entendre au même moment qu'il avait mal placé sa confiance, que Hernando Pizarro s'était moqué de lui et l'avait insulté gravement. Les plus chauds partisans de l'Adélantade manifestèrent leur indignation - ressentie ou feinte-. Eux, et la majorité des 'chilenos' n'étaient pas disposés à renoncer aux droits et privilèges que la possession de la ville leur donnerait; ils conseillaient vivement à leur chef de s'en emparer par les armes, sans perdre de temps. Le mieux était de rassembler toutes les forces dont il disposait et de les présenter aux regards des 'vecinos' du Cuzco pour exercer ainsi sur eux et sur les frères Pizarros, une pression efficace.

(55).- suite.- "... ofrecía, si había de dejar el Cuzco por ninguna cosa."

Cristóbal de Molina, op.cit.P.180.

(56)- "Relación del sitio del Cuzco", op.cit.P.67.

(57)- Cieza de León, op.cit.chap.6.P.30: "Vasco de Guevara que era capitán de Almagro, me dijo a mí en esta ciudad de Lima, que este mismo día, estando don Diego de Almagro diciendo que pensaba darle a Hernando Pizarro, cuarenta a cincuenta mil pesos por haber negociado la gobernación, le dijeron que Hernando Pizarro había dicho en el Cuzco que él era un moro retajado, y recibió mucho enojo de ello y respondió: '... miente en eso que dice, y eso merezco yo por a él y a sus hermanos haberles quitado las liendres. Para informarme de esto, si fue cierto que lo dijo Hernando Pizarro, le pregunté a Pedro de Hinojosa, díjome que no lo había oído, pero la verdad es. Otros dicen que Hernando Pizarro lo dijo muchas veces, así en España como en las Indias, por donde no se le daría nada decirlo en el Cuzco viendo las cosas que se iban enconando."

Déjà prévenu des intentions belliqueuses de ses adversaires par Guévara et Aldana, Almagro prit ses dispositions pour avertir Juan de Saavedra, et il lui fixa un point de rencontre où aurait lieu la jonction des troupes, dans la plaine des Salinas, à quelques kilomètres au Sud de la capitale (58).

Ses forces une fois groupées, Almagro alla vers la ville et dressa son campement à moins d'un "jet d'arbalète" des murs d'enceinte, non sans faire défiler auparavant tous ses hommes, armés de pied en cap, bannières au vent, sur les hauteurs, du côté de la forteresse de Sacsahuaman (59).

C'est après avoir réuni ses capitaines en conseil, afin de les consulter sur les dispositions à prendre, qu'il décida de faire remettre les ordonnances royales aux alcaides et aux 'regidores' de la Municipalité, par deux messagers de qualité, capables de faire entendre son bon droit: Hernando de Sosa, son secrétaire, et le licencié Guerrero. Ces deux hommes leur signifièrent qu'ils devaient admettre l'Adelantado en tant que gouverneur, en lieu et place de Francisco Pizarro, ce qui n'entraînait aucune rupture des relations amicales entre les deux associés (60).

(58)- Il pensa prévenir son lieutenant, en envoyant tout d'abord vers lui le capitaine Cristóbal de Sotelo et vingt-cinq cavaliers, mais avisé à temps par un vecino du Cuzco, Diego Pendez, frère de Rodrigo Orgoñez, de l'intention délibérée de Hernando Pizarro de les arrêter en chemin, il se contenta d'aviser Saavedra par des messagers envoyés isolément.

(59)- Cieza de León, op.cit.chap.7.P.32.

(60)- Herrera, op.cit.ibid.chap.4.P.88.

Les conseillers municipaux se virent dans un grand embarras (61). Dans les documents officiels, il n'était nullement mentionné que le Cuzco figurât dans le territoire imparti à Almagro. D'ailleurs, Hernando Pizarro était bien disposé à ne pas céder et à garder le commandement de la ville, dût-il lui en coûter la vie (62).

Comme il éprouvait le besoin de se sentir étayé par tous les habitants espagnols du Cuzco - 'vecinos' et résidents- il avait pris soin, avant l'arrivée des deux messagers de l'Adelantado, de les rassembler pour leur signifier surtout qu'ils seraient dépossédés de leurs biens au profit des 'chilenos', s'ils admettaient les revendications de leur capitaine.

Voulant avant tout gagner du temps, nourrissant jusqu'au dernier moment le fol espoir qu'Alonso d'Alvarado, prévenu du retour d'Almagro, arriverait à temps avec d'importants renforts, il fit répondre à Hernando de Sosa et à Guerrero que les 'regidores' donneraient leur réponse le lendemain. Une telle affaire, en effet, méritait réflexion et ne pouvait être résolue dans l'immédiat (63). On ajouta même, étant donné les bonnes dispositions de l'Adelantado à l'égard de Francisco Pizarro, qu'il serait bon qu'il acceptât de loger avec ses hommes dans la ville où ils n'auraient pas à souffrir de l'inclémence du temps et des lieux (il pleuvait et neigeait sans discontinuer et le terrain où ils campaient étant détrempé, hommes et bêtes patageant dans une boue épaisse et froide), car dans les jours prochains tout serait

(61)- Herrera, op.cit.ibid.P.91-92: "...y entendían do literalmente la Provisión Real, declaraban que hacía al Adelantado su gobernador del Nuevo Reino de Toledo, que comenzaba acabados los términos de la gobernación de Francisco Pizarro que primero se le concedió, y setenta leguas más, Norte-Sur, pero que no les mandaba señaladamente que en aquella ciudad recibiesen al Adelantado, ni ellos eran letrados, ni entendían de la altura de los grados para saberlo determinar."

(62)- Cieza de León, op.cit.chap.4.P.32.

(63)- Cieza de León, op.cit.chap.8.P.35.

décidé pour le mieux. Cette proposition fut repoussée par Almagro qui ne se fiait plus à Hernando Pizarro, "homme sournois et trompeur" (64).

Le jour suivant, on délégua vers le capitaine castillan deux messagers: Gabriel de Rojas et le licencié Prado qui demandèrent un délai supplémentaire d'un jour (65), lequel fut accordé, à condition toutefois que le lieutenant du Gouverneur de la Nouvelle Castille ne prît aucune mesure défensive (66). Or, il semblerait que cette condition ne fût pas respectée. Dans la nuit du deuxième jour, en effet (67), Hernando Pizarro fit détruire le pont le plus proche du campement almagriste. Comme cette disposition imprudente équivalait à un défi, elle fut le prétexte attendu par Almagro et ses hommes pour pénétrer par les autres ponts restés intacts, qui ouvraient l'accès de la ville (68). Ils rompirent donc la trêve qui devait prendre fin le lendemain à

(64)- Herrera, op.cit.ibid.chap.4.P.88.

(65)- Herrera, op.cit.ibid.P.92: "...juzgando que eran mañás de Hernando Pizarro para dilatar hasta que Alonso de Alvarado y el marqués llegasen a ayudarle."

(66)- Au dire de l'auteur de la "Relación del sitio del Cuzco", les habitants de la ville obtinrent une trêve du lundi 18 au mardi 19 Avril 1536 (en fait 1537).

(67)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.181, nous dit expressément que ces conditions consistaient à " no innovar en lo de la ciudad, con deshacer las puentes que estaban hechas, ni fortificarse más de lo que estaba."

(68)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.182.

Cieza de León. op.cit.chap.8.P.37.

Il faut dire que les versions de ces deux auteurs divergent quelque peu. Celle de Cristóbal de Molina qui assista aux événements, devrait être retenue, de préférence à la version de Cieza de León, pour deux raisons:

La décision d'entrer dans la ville, prise par Almagro, suivit la destruction du pont, à quelques heures près ce qui nous semble être la réaction la plus normale; tandis que pour l'auteur de la "Crónica del Perú", les 'chilenos' laissèrent passer la nuit et une pleine journée avant de se décider à l'action; il reconnaît toutefois que Hernando Pizarro fit détruire un pont. De plus, Molina fut témoin de l'événement.

Voici les textes des deux chroniqueurs:

-Cristóbal de Molina: "Fuele dicho una noche al Adelantado como Hernando Pizarro mandaba deshacer a mucha prisa las puentes, y sabido por los de Almagro por cierto, aperciense y por tres o cuatro partes acometen a entrar en la ciudad..."

.../...

midi (69). A la faveur de la nuit et de la pluie qui tombait à verse, les 'chilenos' pénétrèrent jusqu'au coeur de la métropole plongée dans le sommeil (70).

Almagro réalisa cette action d'autant plus tranquillement qu'il savait par les deux messagers de Hernando Pizarro qu'un bon nombre des principaux personnages lui étaient acquis (70). Mais, comme néanmoins, il n'avait pas

(68).--suite.--

- Cieza de León: "Hernando Pizarro aquella noche mandó poner guardas a las puentes que están hechas en el río que pasa por medio de la ciudad, y una de aquellas puentes que estaba junto al real de don Diego, la mandó deshacer."

(69)- L'auteur de la "Relación del sitio del Cuzco" partisan fidèle de Pizarro, altère la vérité historique, quand il affirme (op.cit.P.75): "... por todas cuatro puentes que ninguna hallaron quebrada (entraron) y vinieron a se juntar en la plaza y desde allí se repartieron a tomar las calles."

(70)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.8.P.158, trouve là deux raisons capitales pour excuser la rupture de la trêve: "...acordó una noche (Almagro) de se entrar en la ciudad, así para se aposentar y librar el cabildo y regimiento, que estaba opreso, como por que su gente no padeciese más de lo padecido donde estaba, en una ciénaga, a peligro de se perder los hombres y los caballos."

M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.chap.10. P.303,-malgré les textes de Cieza de León et de Cristóbal de Molina cités précédemment, voir note 68- s'appuyant sur un passage d'une lettre de fray Vicente de Valverde à l'Empereur Charles Quint, dit que les almagristes n'avaient aucune raison de rompre la trêve, étant donné qu'aucune mesure défensive n'avait été prise par leurs adversaires. Voici le texte cité : " La media noche sería cuando en el real del Adelantado hubo alboroto, finjiendo que los puentes de la ciudad se quebraban, y no mirando las treguas que tenían puestas, con toda la prisa que pudieron, apellidando i Almagroi i fueran los traidores! entraron de golpe por todas cuatro puentes, que ninguna hallaron quebrada y vinieron a se juntar en la plaza y desde allí se repartieron a tomar la plaza! Qui faut-il croire? Un témoin et un chroniqueur de bonne foi, ou l'évêque 'electo' gagné à la cause de Francisco Pizarro et absent au moment où se produisirent les événements rapportés?

encore l'adhésion des officiers municipaux - alcaldes et 'regidores'-, il alléguait, afin de se donner bonne conscience, que: "... les conseillers municipaux étaient soumis à des pressions par Hernando Pizarro et n'étaient pas libres d'agir à leur guise" (71).

En somme, ses hommes et lui-même se posèrent en défenseurs d'une ville opprimée (72). Aussi la première mesure à prendre, pour la libérer de cet abus d'autorité, consistait-elle à arrêter les coupables, c'est-à-dire les frères Pizarro et leurs plus fervents partisans, tout en évitant l'effusion de sang.

Les capitaines Rodrigo Orgoñez, Vasco de Guevara et Juan de Saavedra furent chargés d'isoler la grande demeure ('galpón') des Pizarro, en postant des hommes tout au long des deux rues parallèles qui la limitaient, pour éviter qu'aucun secours ne leur parvînt. Diego d'Almagro ne voulut pas se joindre à ses capitaines; il attendit l'issue de leur action dans l'église de Santo Domingo, bâtie sur les ruines du temple du Soleil. Là vinrent le saluer quelques vils flatteurs et aussi ceux qui n'aimaient pas Hernando et Gonzalo Pizarro. Ces derniers et leurs partisans, au nombre d'une vingtaine au plus -de douze à vingt selon les chroniqueurs et historiens- avaient pris des dispositions défensives. Orgoñez et ses plus audacieux soldats qui s'étaient avancés avec précaution pour ne pas donner l'éveil, jusqu'aux deux portes du 'galpón' (73), s'emparèrent de deux petites pièces

(71)- Cieza de León, op.cit.chap.7.P.36.

(72)- Cieza de León, op.cit.chap.9.P.41.

(73)- Quintana, op.cit.P.II9, a noté avec justesse, l'irrégularité du procédé employé par Almagro, mais était-il possible, se demande-t-il, d'agir autrement avec un ennemi cauteleux, téméraire, perfide et orgueilleux? "Esto, écrit-il, no era, a la verdad, proceder según las reglas más estrechas del pundonor militar; pero trataba con un enemigo cauteloso y arrojado, que no se paraba en ellas, cuando no se ajustaban a su conveniencia o a su orgullo."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.8.P.158, ardent partisan d'Almagro, dit ici, qu'au moment où le gouverneur de la Nouvelle Tolède et sa troupe firent leur entrée au Cuzco, les cloches sonnèrent sur l'ordre de Hernando Pizarro pour amener les habitants contre eux. Et nous savons par les chroniqueurs dignes de foi (Cieza, Molina, l'auteur anonyme de la "Relación..." comment les choses se passèrent ou durent se passer: la troupe almagriste entra dans la ville sans que l'éveil fût donné.

d'artillerie braquées sur la rue (74). Sans doute avait-on veillé tard dans la nuit, puisque toute la maison était plongée dans le sommeil. Mais le bruit causé par les soldats almagristes réveilla les assiégés; ils se vêtirent en hâte et s'armèrent pour résister à leurs adversaires.

Orgoñez tenta d'éviter le combat, mais il se heurta à l'opiniâtreté des Pizarro, décidés à combattre et à ne pas se rendre.

L'obstination des frères Pizarro et de leurs rares compagnons poussa Orgoñez, qui venait de perdre un homme et combattait depuis deux heures, à faire incendier le toit de chaume de la demeure pour obliger ses adversaires à cesser le combat. Ceux-ci préféraient mourir plutôt que de capituler (75). Ils finirent pourtant par sortir du brasier,

(74)- Cieza de León, op.cit.chap.9P.40.

(75)- Cieza de León, op.cit.id.P.42-43, relate les principales péripéties de ce combat téméraire: " Pues como Rodrigo Orgoñez hubiera cercado la casa de Hernando Pizarro, tomó luego en su poder aquellos pequeños tibillos que allí a la puerta de la casa, estaban, y al ruido recordó Hernando Pizarro. Ciertamente con mucha verdad, según se dice, se mostró caballero animoso en aquel tiempo, porque desechando de sus ojos los envellamientos del sueño, en un punto fue vestido y armado de las armas que allí tenía, y tomando una espada y una adarga se fue para una de las puertas que la casa tenía, y dijo a Gonzalo Pizarro, su hermano, y a otros, que se fuese a la otra, que pues Almagro le había faltado la palabra y rompido las treguas, que antes había de morir a sus manos que no entregarse a su poder vivo, pues del fementido no se podía tener ninguna esperanza para fiarse de su palabra, y que al fin Almagro había hecho como quien era. Los españoles que allí se hallaron, queriendo imitar a su capitán, tomaron sus armas para se defender; Rodrigo Orgoñez tenía cercada la casa, y daba grandes voces a Hernando Pizarro, que se diese a prisión al Adelantado, que tuviese por cierto que su persona sería mirada y muy bien tratada. La noche hacía muy oscura, porque aun había de allí al día más de tres horas, y, a las voces que daba Orgoñez, Hernando Pizarro le pudo oír, y dicen que respondió: 'No me tengo de dar a prisión a un soldado como vos'; Orgoñez le respondió que él era capitán general de la gobernación del Nuevo Toledo, y él un teniente particular del Juzco, sin lo cual, su persona tenía valor para que él no se despreciase de darse, para que por su parte él hiciese su negocio, como le decía. Hernando Pizarro, teniendo en más la reputación de su persona y la afrenta que se le había hecho en quererle tomar desnudo en la cama, se defendía él y sus compañeros de todo el poder de sus

.../...

l'instinct de conservation étant plus fort, en définitive, que leur stupide entêtement. On les arrêta aussitôt. Certains almagristes n'hésitèrent pas à les bafouer, à les injurier, voire à leur administrer quelques soufflets et même quelques horions (76), qui durent ulcérer l'orgueilleux Hernando. Lui et son frère furent emmenés, sous bonne garde, d'abord chez Diego de Mercado "... qui s'était offert avec insistance au service de l'Adélantade" (77), où ils ne restèrent qu'un seul jour, puis "aux maisons du Soleil", c'est-à-dire, très vraisemblablement dans une dépendance de l'église de Santo Domingo, et quelques jours après, on les jeta dans une tour de la forteresse de Sacsahuaman, où ils devaient demeurer de longs mois. En ce lieu mal aéré, ils ressassèrent leur rancœur à loisir et, dès lors, ils vouèrent à Almagro une haine implacable (78).

Almagro ne voulut pas voir les frères de son associé, non pas tant comme le suppose Herrera, pour ne pas faire éclater devant eux sa fureur (79), puisqu'en somme il venait de commettre une action qui satisfaisait son ambition et son désir de gloire, (et ne devait pas le contenter pleinement malgré tout) mais bien pour n'avoir pas à encourir les reproches, en partie justifiés, de Hernando et de Gonzalo; peut-être aussi, comme le suggère Quintana, pour ne pas leur infliger une humiliation de plus (80).

(75).-suite.-:"...enemigos con las lanzas y espadas, y adargas y ballestas, poniéndose a las dos puertas; tan animosamente pelearon, que fue muerto uno de los de Chile."

(76)- Cieza de León, chap. 9. P. 45.

(77)- " " " " " IO. P. 46.

(78)- La tour ronde de Cassana, ancienne demeure de Huaina Capac, dit Pedro Pizarro (op.cit. P. II9), où furent incarcérés les frères du Gouverneur, était un véritable cachot, sombre et humide; on prit soin, en effet, de boucher les fenêtres: "...tapiando ventanas y la puerta, dejando sólo un postigo muy pequeño."

(79)-Herrera, op.cit. ibid. chap. 5. P. 98-99.

(80)- Quintana, op.cit. P. I20.

o

o

o

Avant d'entrer au Cuzco, Almagro avait donné l'ordre à ses soldats de ne se livrer à aucun pillage ni à aucune violence. Cet ordre répété par ses principaux capitaines: Rodrigo Orgóñez, Juan de Saavedra et Vasco de Guevara, fut néanmoins transgressé (81). Des vols, en effet, furent commis par un petit nombre d'entre eux seulement, et ceci d'autant plus facilement que les chefs 'chilenos' étaient préoccupés avant tout d'arrêter Hernando et Gonzalo Pizarro. C'est ce que rapporte Cieza de León qui remet les choses au point, les voyant, comme à l'ordinaire d'une façon objective et sans passion; c'est donc sa version que nous retiendrons ici.

Certains 'vecinos' et résidents, que nous avons déjà taxés d'opportunistes ou de tièdes à la cause de Francisco Pizarro, vinrent, dans la nuit, offrir leurs services à celui qu'ils tenaient désormais pour le gouverneur de la ville; toutefois, nous ne pouvons admettre l'affirmation de

(81)- Cieza de León, op.cit.chap.9.P.43:"... y aunque Almagro tenía gran cuidado en mandar que no se hiciese ningún insulto ni robo, no aprovechó, porque algunos soldados se aprovechaban de lo que podían haber. Los capitanes Vasco de Guevara y Juan de Saavedra, estaban guardando la ciudad como Orgóñez se lo había mandado, y también amonestaban a los españoles que no robasen ni hiciesen ningún daño.'

Les auteurs pizarristes ne minimisent pas, bien entendu, les pillages des 'chilenos'. C'est le cas en particulier de l'auteur de la "Relación del sitio del Cuzco" qui parle d'une mise à sac systématique des demeures des 'vecinos' (op.cit.P.78); Pedro Pizarro écrit également (op. cit.P.II9): "No sabían llamarnos sino traidores; entrábasen a nuestras casas, tomabánnos nuestras haciendas y caballos; point confirmé par Alonso de Alvarado qui n'était pas encore arrivé au Cuzco, et ne put, en conséquence, que répéter ce qu'il lui fut relaté par la suite. (Voir "Gobernantes del Perú") de R. Levillier, tome II, la plainte formulée par Alonso de Alvarado, par-devant Juan Pinel, notaire de Sa Majesté, le 24 Mai 1537, contre Diego d'Almagro; P.87:'... Almagro hace procesos injustos y no debidos con testigos falsos (contra los vecinos), quitándoles sus haciendas y caballos y armas, robándoles como les han robado su oro y plata."

Gonzalo Fernández de Oviedo qui prétend, à tort, selon nous, que toute la municipalité était d'accord pour recevoir, pacifiquement, Almagro en tant que tel (82). Au vrai, ceux qui auraient voulu marquer leur opposition, durent accepter la situation, malgré eux, s'ils ne voulaient pas être jetés en prison. Que pouvaient-ils faire contre la puissance militaire de celui qu'ils considéraient comme un usurpateur?

Pour se concilier les habitants de la ville, l'Adelantado nomma le 'vecino' Gabriel de Rojas " lieutenant et magistrat suprême" du Cuzco, en remplacement de Hernando Pizarro (83). Il paraissait donc vouloir apaiser les esprits, tranquilliser ceux qui pouvaient appréhender le changement de situation. Mais les pizarristes convaincus, savaient à quoi s'en tenir sur ces mesures et sur les manoeuvres de Gabriel de Rojas depuis le retour de Diego d'Almagro dans la région. Pouvait-il, par ailleurs, ne pas tenir

(82)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.8.P.153: " Otro día, el cabildo, unánime y nemine discrepante, por la provisión y probanza que el Adelantado hizo y por la declaración de Hernando Pizarro, recibieronle a Almagro por gobernador pacificante."

Or, nous savons par un témoin nommé Tomás Vázquez, que l'alcalde Villacastín fut arrêté et incarcéré avec la plupart des 'regidores' de la Municipalité: Voir "Gobernantes del Perú " de R. Levillier, idem P.72, in " Probanza hecha a petición del Adelantado del Perú contra don Diego de Almagro", datée de la Ciudad de los Reyes, 24 Septembre 1537. Cf. aussi plainte d'Alonso d'Alvarado, op. cit.id. P.89: "... y prendieron al dicho capitán Fernando Pizarro y Gonzalo Pizarro su hermano, a los cuales hecharon grillos a los pies y les pusieron guardas y asimismo prendieron a otros que entendió e cinco vecinos y oficiales de Su Majestad, los cuales asimismo tiene presos y quitó las varas a los alcaldes y alguaciles de la dicha ciudad que estaban por provisiones reales de Su Majestad y puso otros de su mano y así puestos hizo hacer ayuntamiento y cabildo y se hizo recibir por gobernador..."

(83)- En fait, l'attitude de Gabriel de Rojas, messenger de Hernando Pizarro auprès de l'Adelantado fut on ne peut plus suspecte. Si nous en croyons Cieza de León, lui et son compagnon le licencié Prado, avaient trahi la cause pizarriste. (Voir note 71 supra). Mais en agissant de la sorte, Rojas ne pensa-t-il pas défendre la cause de Francisco Pizarro? Cieza de León qui ne paraît pas éprouver beaucoup de sympathie pour lui le laisse entendre, encore qu'il accentue davantage le côté opportuniste et intéressé du personnage.

.../...

compte des ambitions des principaux capitaines almagristes, et de ceux qui, d'une manière générale, avaient depuis de longs mois, partagé les vicissitudes de sa fortune, dès le commencement de son expédition chilienne et lors des événements encore récents dans le territoire du Cuzco?

Les charges, privilèges, bénéfices de toutes sortes furent retirés aux 'pachacanos' fidèles au Gouverneur du Pérou, pour être distribués à ses compagnons d'armes, dès les premiers jours de son établissement au Cuzco. La Municipalité subit un remaniement à peu près complet. D'autres dispositions immédiates s'imposèrent à l'Adelantado, relativement à ses prisonniers, à l'inca rebelle Manco qu'il ne pouvait plus espérer rallier à sa cause, depuis l'attaque inopinée du Yucay.

Pour justifier, à l'égard de la couronne, son action quelque peu répréhensible de la nuit du 18 au 19 Avril 1537 - rupture de la trêve et emprisonnement des frères de Francisco Pizarro - , il commença par faire une enquête officielle sur le comportement de Hernando Pizarro depuis son retour au Cuzco, avant le soulèvement général des Indiens, et ouvrit contre lui et les principaux chefs pizarristes un véritable procès (84). Les informations recueillies alors et authentifiées par-devant notaire, les

(83).- suite.- Il écrit (op.cit.chap.IO.P.47): " Gabriel de Rojas, amigo era de Almagro, pero tambien se condolia de los vecinos de su ciudad; mirando que con él tal cargo podía aprovechar, o porque era amigo de andar con el tiempo y acostarse a la parte que veía más próspera, aceptó el ser teniente y justicia, y luego le fue entregado y por los vecinos recibido."

(84)-"Carta de Francisco Pizarro al obispo de Tierra Firme don fray Tomás de Berlanga sobre sus desavenencias con Almagro" (Cf: "Gobernantes del Perú" documentos del Archivo de Indias, tomeI, P.13, lettre datée de la Nasca, 28-8-1537): "... y han hecho grandes probanzas contra mi hermano Fernando Pizarro prendiendo los hombres porque depongan contra él y el licenciado Prado ha dado parecer que le corten la cabeza... y porque teme mi hermano que le maten con un bocado como hicieron a Villalba en la cárcel ha mandado meter un costal de maíz tostado en la cárcel para comer."

lettres que Manco Inca lui avait adressées à Arequipa, à Urcos etc... accablaient Hernando (85).

Almagro avait fait jeter en prison quelques uns des plus fidèles séides (86) des frères Pizarro. Ceux-ci étaient surveillés de près, jour et nuit, par une garde nombreuse. Hernando, enchaîné comme un homme particulièrement dangereux, portait des fers aux pieds et au cou; on lui infligea donc l'humiliation la plus grande, afin de rabattre son insupportable orgueil. Et il fut question, dans l'entourage de l'Adelantado, de le mettre à mort. Rodrigo Orgoñez qui savait la rancoeur mortelle qu'il nourrissait contre Almagro, le pressait de s'en débarrasser. Celui-ci aurait peut-être cédé à l'insistance de son capitaine général

(85)- Borregán, op.cit.ibid.P.4I: "... mandó hacer información contra él por los malos tratamientos del inca y robos que había hecho. Halló tantas cosas contra él que se espantaba, y algunas joyas conocidas de oro y plata y las ropas del inca mandó dar a Diego Maldonado, alcalde, que las tuviese en depósito para dar su residencia en su tiempo."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.chap.8 P.158, confirme en partie la version de Borregán: "... y luego hubo tantas quejas de agravios y fuerzas contra el don Hernando Pizarro, que era cosa de admiración; y el Adelantado hizo de todo información con los oficiales y capitanes de Su Majestad y con los vecinos del pueblo."

(86)- Pedro Pizarro, op.cit.P.II9, nommé en particulier Solar, Cárdenas, Francisco de Chaves 'le pizarriste' et lui même.

si Diego d'Alvarado, neveu de Gómez d'Alvarado, ne s'y était fermement opposé (87).

Pour adoucir encore les jugements que le Conseil des Indes et le souverain porteraient sur lui, le Gouverneur de la Nouvelle Tolède envisagea, tout comme le fera plus tard son ennemi Hernando Pizarro, de rassembler le plus d'or possible, et de l'offrir, dans les plus brefs délais, à titre de quint et de 'servicio' à son roi (88).

(87)- Gómara, op.cit.chap.I34.P.55: "Y es cierto ... que Almagro matara a Fernando Pizarro, según voluntad de casi todos, si no fue por Diego de Alvarado..."

Zárate va même jusqu'à dire qu'il était question des deux frères (cf: op.cit.id.chap.4.P.487) : " Y luego otro día, don Diego hizo que el cabildo lo recibiese por gobernador, y lechó en prisiones a Hernando Pizarro y a su hermano, y aunque muchos le aconsejaron que los matase, no lo quiso hacer por lo mucho que se lo defendió y le aseguró dellos Diego de Alvarado."

(88)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.8.P.158 : "... y determinose el Adelantado de enviar el tesoro que había de Sus Majestades a España con el tesorero Riquelme, con toda brevedad, y todo el oro que en la tierra hubiese perteneciente a la hacienda real."

Malgré la conduite de Manco Inca à Yucay, Almagro lui écrivit pour tenter de le faire revenir à de meilleures dispositions (89). Rien n'y fit. Manco avait perdu confiance en celui qu'il qualifia de père, et en tous les chefs espagnols. Il ne devait plus jamais revenir dans la métropole de ses aïeux, vivant dans les Andes à Tambo, à Vilcabamba, à Vitcos (90), dans l'attente de la réalisation d'une prophétie annoncée par Villac Umu et certains prêtres du Soleil, selon laquelle les chrétiens des deux factions rivales s'entretueraient dans la plaine de "las Salinas" (91). Il convient de dire ici que les yanaconas des 'chilenos' s'étaient employés de leur mieux à exister les esprits de leurs maîtres, tandis qu'ils attendaient, sous la pluie et dans le froid, à proximité du Cuzco, l'ordre d'entrer dans la ville. Plus d'une fois, ils avaient annoncé que la troupe d'Alonso d'Alvarado s'approchait de la capitale. (92)

(89)- "Relación del sitio del Cuzco", op.cit. P.79. Il lui dit: "... que él era gobernador y tenía presos a sus enemigos, que viniendo le perdonaría todo lo pasado."

(90)- Vitcos, située d'après les recherches entreprises par l'expédition de l'ethnologue américain Hiram Bingham, près de "... la actual colina de Rosaspata, en el sitio conocido con el nombre de Chuguipallpa", à une cinquantaine de kilomètres au Nord du Cuzco. (Voir Rómulo Cúneo Vidal, Historia de las guerras de los últimos incas peruanos, ed. Planca, Barcelona, sans date, P.120).

(91)- Cieza de León, op.cit.chap.5.P.21.

(92)- Cieza de León, op.cit.chap.9.P.40.

Et il n'en fallait pas davantage pour pousser l'état major d'Almagro à décider leur chef à donner l'ordre de s'emparer de la ville, étant persuadés, avec raison, que le cauteleux Hernando pensait bien être secouru à temps pour tromper, une fois de plus, son rival.

Quoi qu'il en soit, Manco Inca refusant de se soumettre au gouverneur de la Nouvelle Tolède, une expédition punitive, sous les ordres de Rodrigo Orgoñez, fut envoyée contre lui. Ce capitaine essuya d'abord une défaite et dut revenir "la queue entre les jambes" au Cuzco, puis reprenant les opérations, il harcela sans trêve Manco, qui dut se réfugier dans de véritables repères de montagne difficilement accessibles.

Paullu Inca, qui s'était toujours montré complaisant à l'égard des 'chilenos' et avait rendu de grands services à l'Adélantade, au cours de l'expédition antérieure et en particulier à Copiapo, reçut des mains de celui-ci la 'borla' impériale (93), qui ne lui donnait pas plus de droits que la 'borla' reçue des mains de Francisco Pizarro par Manco Inca, en Novembre 1533.

Si l'on admettait la version de l'imaginatif Garcilaso, Manco préféra s'exiler pour éviter que ses sujets ne fussent tués par les étrangers (94). A quoi lui servirait, ajoute l'auteur des Commentaires Royaux, qui, à travers tous les événements transcendants de la conquête, s'obstine à répéter, seul parmi les chroniqueurs et historiens, la thèse absurde de la prophétie de Huaina Capac, à quoi lui servirait de lutter contre cette prédiction qui, inéluctablement, devait se réaliser. "Maintenant je vois tout à fait réalisée la prophétie de mon père Huaina Capac selon laquelle des hommes inconnus devaient s'emparer de notre empire, détruire notre république et notre religion.. .. et si avant de faire la guerre contre les Viracochas, nous eussions bien considéré ce que le Roi mon père nous manda dans son testament, nous ne l'aurions pas faite." (95)

(93)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.184.

(94)-Garcilaso, op.cit.ibid.chap.29.P.197.

(95)-Garcilaso, op.cit. ibd.

(95).- suite.- : " Ahora veo cumplida por entero la profecía de mi padre Huaina Capac, que gentes no conocidas habían de quitarnos nuestro imperio, destruir nuestra república y religión... que si antes de levantar la guerra que levantamos contra los Viracochas miráramos bien lo que el Rey mi padre nos mandó en su testamento, no la levantáramos."

Contre cette attitude d'une noblesse royale et qui honore Manco Inca, il faut reproduire un fragment du discours qu'il adressa à ses soldats et que nous devons à son fils Titu Cussi Yupanqui, où les Espagnols ne sont pas considérés comme des Viracochas, mais comme des hommes sans foi. Cf: Titu Cussi Yupanqui, op.cit.P.79-80: " Miren, dit Manco, que éstos engañan por buenas palabras, y después no cumplen lo que dicen."

XVIII - L'épisode d'Amancay.-

Alonso d'Alvarado cheminait lentement vers le Cuzco et, suivant les ordres du Gouverneur, faisait râtisser toutes les contrées par lesquelles il passait, quand, arrivé dans le pays des Antahuaillas, à proximité du rio Amancay (1), il apprit, à sa grande stupéfaction, et la prise du Cuzco par les forces almagristes et l'emprisonnement des frères de Francisco Pizarro.

Par des espions indiens dépendant de Paullu Inca, Almagro apprit de son côté, la venue d'Alonso d'Alvarado. Après avoir consulté ses principaux capitaines, il prit deux décisions: l'une consista à envoyer de fausses lettres à Alonso d'Alvarado, l'autre à détacher un groupe de reconnaissance de vingt-trois cavaliers sous le commandement de deux administrateurs du quint royal: le trésorier Juan de Guzman et le percepteur Mercado. Des informations sûres furent fournies à ces personnalités par des indigènes capturés près d'Amancay, qui confirmèrent l'approche du général des 'pachacanos'. Sans perdre de temps, Juan de Guzman avisa Almagro, lequel réunit aussitôt ses conseillers. Après discussion, la solution proposée par Diego d'Alvarado fut adoptée à l'unanimité. Elle consistait à écrire au capitaine Pedro de Lerma "para traerlo a su voluntad", autrement dit le rallier à la cause almagriste (2).

(1)- Les chroniqueurs et historiens espagnols écrivent "Abancay", Garcilaso rectifie l'orthographe du terme; la forme adoptée par lui est sans doute la bonne. Le rio Amancay est dénommé aujourd'hui rio Cachachaca.

(2)- Cieza de León, op.cit.chap.II.P.50: Il est bon de rappeler ici que le capitaine Pedro de Lerma avait conservé un ressentiment d'autant plus vif de l'offense de Francisco Pizarro, qu'il était, comme Alonso d'Alvarado, natif de Burgos. Voir Garcilaso, op.cit.ibid.chap.33.P.208: "Dezían que ya que (Francisco Pizarro) le quitaba el oficio, fuera menos agravio tenerlo consigo que dársele por soldado a su émulo, lo cual sintió más Pedro de Lerma que el quitarle el oficio, porque ambos eran de una patria y ambos nobles, y la natural arrogancia y presunción de los hombres suire más aína a un extraño por superior (aunque sea de menos calidad), que al de su patria siendo iguales."

Rodrigo Orgoñez se chargea de la rédaction de la lettre, qui fut remise par des Indiens à l'intéressé à Cochacaja (3). Celui-ci exulta en apprenant les événements du Cuzco. L'occasion lui était offerte de se venger de l'offense reçue à Lima (4); et il ne mit guère longtemps à prévenir Alonso d'Alvarado, pour se réjouir de sa déconvenue, et les capitaines de la troupe: Gómez de Tordoya, Sebastián Garcilaso de la Vega, Juan Perez de Guevara, le capitaine Villalba; il les engagea même à prendre le parti de l'Adélantade (5).

Alonso d'Alvarado comprit alors qu'il ne pouvait plus compter sur lui et sur ses partisans, au cas où il aurait à repousser une attaque des almagristes. D'ailleurs, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'un bon nombre de ses hommes et de ceux qui étaient venus avec Tordoya se ralliaient à Almagro. Ces soldats penchèrent, il est vrai, sans balancer, du côté de la faction la plus puissante, espérant tirer le plus grand profit des événements à venir, d'autant plus que l'Adélantade passait pour un homme d'une générosité princière. Le général pizarriste prit immédiatement les dispositions que lui imposait cette situation imprévisible. Sous le commandement de Gómez de León, il envoya à Lima douze cavaliers légers, dont le capitaine Sebastián Garcilaso, Gómez de Tordoya, Perálvarez Holguin et Juan Porcel, pour informer Francisco Pizarro des derniers événements. Il lui adressa une lettre que

(3)- Sur la composition de ce toponyme voir Pedro Pizarro, op.cit.P.I22.

Il n'est pas étonnant de voir des Indiens étrangers à la troupe pizarriste s'y infiltrer impunément. Il était quasiment impossible de les reconnaître, tant ils se distinguaient peu -pour les Espagnols tout au moins- de leurs congénères qui formaient une foule innombrable d'esclaves, d'hommes de service (naboris) et de serviteurs particuliers (yanaconas).

(4)- Cieza de León, op.cit.ibid.

(5)- Cieza de León, ibid.: "... diciéndoles que Almagro era gobernador y que estaba recibido por tal en el Cuzco, que sería cordura tener su voz."

lui avait fait parvenir Hernando Pizarro, en la confiant à un certain Pedro Gallego, "très grand marcheur et qui connaissait la région" (6). ce messager particulier avait trompé la vigilance de Gabriel de Rojas, puis, pour ne pas éveiller de soupçons parmi les Espagnols de la ville et ceux qu'il pouvait rencontrer éventuellement sur son chemin, il s'était déguisé en Indien, rasant de près sa barbe et sa moustache.

Dans une lettre écrite à fray Tomás de Berlanga depuis Añasco, le 28 Août 1537, et postérieure à la mort d'Almagro (7), Francisco Pizarro dit que son ex-associé fit parvenir à Alonso d'Alvarado des lettres apocryphes attribuées à

(6)- Cieza de León, *ibid.* : " muy grande andador y que sabía la tierra."

Cette lettre de Hernando Pizarro, qui devait raconter par le menu tous les incidents depuis le retour d'Almagro de son expédition du Chili, insistait, très certainement sur les événements du Cuzco, la trêve entre les deux factions, la rupture de celle-ci par l'Adelantado, l'investissement de la ville et le siège en règle du 'galpón', surtout les avanies que Gonzalo et lui avaient subies. Hernando dut s'arranger pour exiter la colère de son frère et, le connaissant, il employa les termes les plus expressifs pour atteindre son but.

Nous devions la teneur de la lettre de Hernando à Francisco, d'après le contenu de celle qu'il fit parvenir à Alonso d'Alvarado. Voir Cieza de León, *op.cit. ibid.* P. 51-52: "... y temiendo de Alvarado, con la malicia disimulada de los de Chile, no fuese engañado para que dejase de hacer lo que debía a su autoridad y era obligado, deseaba en gran manera avisarle de lo que pasaba acerca de su prisión, y de lo mal que lo había hecho en entrar en la ciudad estando puestas treguas entre todos. Diose tal maña, que, sin que fuese sentido de aquellos que le guardaban, escribió una carta a Alvarado, en que le hizo saber lo que decimos, y exhortándole para que firmemente se mostrase en favor de los Pizarros y no negase su fortuna, pues en tanto él de ellos siempre fue tenido; y que si volviese a la ciudad de los Reyes, que de todo ello avisase al gobernador para que mirase el afrenta tan grande que le habían hecho, habiéndolos prendido como a salteadores, robándoles toda su hacienda y aplicándola a sí, y que si algunas personas de valía fuesen con embajada, que los detuviese por el seguro de su vida."

(7)- Lettre citée, voir Robert Levillier, "Gobernantes del Perú", tome I, Page II.

son frère Hernando : "... où il ordonnait, sachant qu'il venait (il s'agit d'Alonso d'Alvarado) de Cochacaja, de prendre le chemin pour poursuivre l'inca Manco, d'y aller et de partager ses hommes en deux ou trois fractions, et c'était pour le tromper..." A quoi le rusé Alvarado répondit à Almagro avec ironie : "... qu'il ne voulait pas obéir à ses ordres" (8).

Pour parer à toute éventualité, Alonso d'Alvarado établit son campement sur la hauteur de Cochacaja dominant le rio Amancay qui roule des eaux torrentueuses au fond d'une gorge. On ne pouvait le passer alors qu'en deux endroits assez peu guéables et par un pont de cable d'ichou, impraticable pour la cavalerie, vu sa fragilité. Là, selon Cieza de León, il décida (9) : "... d'y maintenir une garnison permanente pour que ceux du Chili ne viennent pas le surprendre".

De son côté, Diego d'Almagro convoqua ses principaux capitaines pour leur faire part ou de la réponse d'Alonso d'Alvarado (la lettre de Francisco Pizarro à fray Tomás de Berlanga le laisse supposer) ou de celle de Pedro de Lerma qui parvint à destination grâce à un certain Melchor Palomino, bon marcheur lui aussi. Par elle, Pedro de Lerma l'informait qu'ils se mettaient lui et ses fidèles partisans à son entière disposition.

(8)- La tentative d'Almagro s'avéra inopérante, puisqu'elle fut dénoncée presque aussitôt par la lettre que Hernando confia à Pedro Gallego. La lettre à laquelle fait allusion Francisco Pizarro n'a pas été imaginée par lui pour accabler son adversaire et se justifier ainsi, en partie, du crime commis par son frère et indirectement par lui, étant donné la date à laquelle elle fut rédigée. Or, Cristóbal de Molina, 'el chileno', qui ne saurait être suspecté de sympathie envers les Pizarro confirme l'assertion du Gouverneur. Il écrit, op.cit.P.185 : "... porque así le escribiesen los Pizarros (à Alonso d'Alvarado) diciénole que se diese prisa, porque más presto les pudiese tomar"(il s'agit des Indiens de Manco Inca). Et Molina ajoute, pour qu'il n'y ait pas de doute que, Alonso d'Alvarado fut avisé à temps : "... por un peón suelto que huyó del Cuzco y le fue a avisar diciendo que mirase lo que hacía, que era inventado lo que escribían los Pizarros... que no podían hacer otra cosa porque estaban presos y de la misma manera los quería a ellos prender."

(9)- Cieza de León, op.cit.chap.I2.P.55 : "... determinó de tener siempre guarnición para que los de Chile no le viniesen a saltar."

En toute hypothèse, l'Adélantade décida après avis de ses conseillers, d'envoyer une copie des Provisions Royales au capitaine pizarriste à Amancay, et il le pria ou bien de le considérer désormais comme le gouverneur du Cuzco et donc d'admettre son autorité et de se tenir à sa disposition, ou bien, dans la négative, de sortir avec sa troupe du territoire de la Nouvelle Tolède pour passer dans celui de la Nouvelle Castille (IO).

Pour gagner Alonso d'Alvarado à sa cause, Diego d'Almagro décida de confier cette délicate mission à ses confidentes les plus intimes : Gómez et Diego d'Alvarado, amis et parents de leur homonyme pizarriste, lesquels, pour cette double raison pouvaient avoir le plus d'influence sur lui (II). Il leur adjoignit un personnage d'illustre naissance, Alonso Enriquez de Guzmán -fort connu et apprécié par tous les Espagnols du Pérou-, des administrateurs du quint royal, les précités Juan de Guzmán et Mercado, et enfin des hommes de loi : le licencié Prado, un tabellion et un alguazil. Tout fut donc prévu pour gagner la partie et donner un caractère officiel à cette délégation. Pour venir à bout d'une éventuelle réserve, fort compréhensible, Almagro s'engagea à donner des preuves patentes de sa gratitude (I2).

(IO)- Cieza de León, op.cit.chap.II. P.5I.

(II)- Herrera, op.cit.ibid.chap.6.P.I08:"... por ser de un mismo linaje y amigos tendrían con Alonso de Alvarado mayor autoridad que otros."

Quintana, op.cit.P.I2I, nous donne une information erronée quand il dit que Gómez et Diego de Alvarado étaient frères du gouverneur du Guatemala. Pedro de Alvarado: "Iban po cabezas, écrit-il, de esta embajada los dos Alvarados, hermanos del gobernador de Guatemala, amigos entonces y principales confidentes de Almagro."

(I2)- Cieza de León, op.cit.id.P.57:"... haciéndoles grandes ofertas, y que le proveería de mucho dinero con que pudiese, si quisiese, irse a España."

Borregán, op.cit.chap.3.P.4I, est beaucoup plus explicite que Cieza de León en ce qui concerne les offres faites à Alonso d'Alvarado par l'ambassade de ses parents:"...que le daría un muy honrado repartimiento do tuviese de comer y si quisiese ir a alguna entrada le favorecería con dinero para él y para su gente. Ruy Barba se halló allí en aquel tiempo de quien se puede saber, que es vecino de la ciudad de los Reyes. M. Ballesteros Gaibrois, juge ainsi l'attitude de Diego d'Almagro en cette circonstance. Il écrit, en effet,

.../...

Après les premiers moments d'amicale urbanité, envers les délégués de l'Adelantado: embrassades, invitation à se reposer à Cochacaja, où les 'cnilenos' partagèrent un repas avec les chefs 'pachacanos', l'attitude d'Alonso d'Alvarado surprit les nouveaux venus qui s'attendaient à une acceptation des propositions faites par eux. Non seulement il les repoussa en disant: "... qu'il tenait l'Adelantado pour un seigneur d'une telle noblesse que si l'occasion se présentait, il était certain qu'il lui accorderait des faveurs, mais que lui était général en chef du gouverneur Francisco Pizarro, et qu'à Dieu ne plaise, ni par convoitise d'aucune sorte, ni rien d'autre, il ne pouvait nier l'amitié qu'on avait placée en lui." (13) Cette réponse lui faisait honneur, certes, mais il releva encore le défi que comportait la seconde partie du message. Sur ce point, il répondit qu'il ne lui appartenait pas de prendre une décision avant d'avoir reçu les ordres de celui qu'il continuait à considérer comme le gouverneur du territoire où il se trouvait avec sa troupe, et il ajouta que sa ferme intention était de rester là à les attendre.

(12).-suite.- (op.cit.id.P.306): " Como vemos Almagro seguía practicando su antiguo sistema de mercedes y gratificación." Il est indéniable que Diego d'Almagro y a recouru ici et peut-être ailleurs, mais ce faisant, ne procédait-il pas comme son associé et surtout comme le frère légitime de celui-ci? Il suffit de nous souvenir, par exemple, des tentatives de corruption du premier à l'évêque fray Tomás de Berlanga, tentatives qui nous semblent plus graves puisqu'il n'hésitait pas à vouloir suborner un prélat, et de l'affaire de Urcos où Fernando essaya de soudoyer Juan deavedra.

(13)- Cieza de León, op.cit.chap.I4,P.63 : "... que él tenía al Adelantado por tal señor que si se ofreciese en qué, estaba cierto le haría mercedes, mas que él era capitán general del gobernador don Francisco Pizarro, y que no pluguiese a Dios que él, por ninguna codicia ni por otra cosa, negase la amistad que en él había puesto."

Pour marquer qu'il n'avait aucune envie de connaître le contenu des Provisions Royales, il interrompit brusquement la lecture que commençait à en faire le notaire à la demande de Diego d'Alvarado, puis il fit mine de ne pas entendre la pétition que celui-ci exprima respectivement aux dispositions qu'elles énonçaient. Enfin, bien qu'il lui en coûtât, il prit la grave décision de faire arrêter ses deux parents et leurs compagnons, craignant, s'il les laissait repartir, qu'on ne l'accusât de connivence avec eux (I4). Il ne voulait pas non plus contrarier les desseins de Hernando Pizarro qui craignait fort pour sa vie (I5).

(I4)- "Relación del sitio del Cuzco", P.84.

Garcilaso veut faire croire ici que son père, Perálvarez Holguín Gómez de Tordoya et d'autres capitaines, lui demandèrent de relâcher les ambassadeurs de façon à leur permettre de poursuivre leur route et de formuler leur message au Gouverneur de Lima. Il écrit: "... y aunque Garcilaso de la Vega y Perálvarez Holguín y Gómez de Tordoya y otros principales de su ejército le dijeron que los soltase, para que fuesen a hacer su requerimiento al marqués, que mirase que los mensajeros y embajadores, en todas las naciones del mundo, por bárbaras que fuesen, aunque anduviesen en crueles guerras y discordias, eran privilegiados y libres de toda molestia..." (op.cit.ibid.chap.23.P.2II)

Bien que cette version soit plausible, nous doutons de sa véracité et nous pensons que les trois capitaines mentionnés conseillèrent plutôt à leur chef de retenir les délégués 'chilenos'. En effet, les plus fidèles d'entre eux à la cause de Francisco Pizarro, lors de l'engagement d'Amancaes, furent précisément Sebastián Garcilaso, Gómez de Tordoya et Perálvarez Holguín. Cieza de León, op.cit.id.P.64, dit bien pour lever tous les doutes possibles que: "En todo esto, los capitanes y más principales del real estaban alrededor de los mensajeros y del capitán Alvarado, el qual, tomando parecer con algunos de ellos, sobre lo que haría de Diego de Alvarado y de los que habían venido con él, le dijeron que pues habían tenido atrevimiento de venir a su real, que sería muy bueno prenderlos; y pues tenían preso a Hernando Pizarro y en términos de le quitar la vida, que para seguridad della, y como en manera de rehenes, se debían de detener o enviarlos al gobernador."

(I5)- Herrera, op.cit.ibid.P.I04, confirme la note de Cieza de León relative à la prière que Hernando Pizarro adresse à Alonso de Alvarado: "... le suplicaba que si con algún recado del Adelantado fuesen algunas personas principales las detuviese..."

La lettre de Francisco Pizarro à fray Tomás de Berlanga si elle mentionne les exactions commises par son associé au Cuzco et sa lettre controuvée à Alonso d'Alvarado, fait le silence le plus parfait sur ce détail qui ne pouvait honorer son frère (I6).

9

9

9

Diego d'Almagro attendit le retour de ses messagers et, quand le temps jugé suffisant pour l'accomplissement de la mission se fut écoulé, il manifesta une certaine inquiétude partagée d'ailleurs par les capitaines de son conseil. Pour s'assurer qu'ils étaient bien arrivés à destination, sans avoir essuyé d'ennuis en cours de route, il fit capturer des Indiens de la zone comprise entre le pont d'Apurimac, où il avait fait établir un poste de garde depuis son entrée au Cuzco, et celui d'Amancay. Ceux-ci furent affirmatifs: ils avaient assisté au passage du fleuve par ses délégués. Une décision s'imposait donc.

Rodrigo Orgoñez proposa de répondre au méfait d'Alonso d'Alvarado par l'exécution de Hernando Pizarro, fauteur de désordres par excellence, et presque toujours à l'origine des ennuis des 'chilenos' (I7). Mais l'Adélantade refusa

(I6)- Voir supra note 84.

(I7)- Cieza de León, op.cit.chap.I5.P.67.

Herrera, op.cit.ibid.chap.8.P.II4, dit que Rodrigo Orgoñez demandait la tête des deux frères du Gouverneur du Pérou: "... dijo que no dudaba de la prisión y que pues con ella ya estaban en rompimiento, matase a los hermanos Pizarros y saliese con todas sus fuerzas contra Alonso de Alvarado...".

cette fois encore, de se prêter à une telle action, et il en fut de même chaque fois qu'elle lui fut proposée par son capitaine général, son seul but consistant à garder: " son gouvernement sans effusion de sang... et il craignait de manquer à ses obligations envers son Roi"(18), et "n'être pas cruel et sanguinaire" (19). Néanmoins, il décida de faire entendre raison, par les armes, à Alonso d'Alvarado, et après avoir confié à Gabriel de Rojas le Cuzco et la surveillance des frères Pizarro, il partit vers Amancay avec sa troupe.(20)

En fait ce fut un faux départ que celui-ci. Arrivé à proximité du rio, les soldats de son avant-garde apprirent par des Indiens que le général de la troupe adverse avait passé l'Apurimac et se dirigeait à marches forcées vers la métropole incaïque (21).

(18)- Herrera, op.cit.ibid.: "... su gobernación sin sangre... y temía deservir a su Rey."

(19)- Cieza de León, op.cit.chap.I5.P.67.

(20)- A propos de l'engagement d'Amancay, Garcilaso commet quelques notables erreurs dans la succession relative des événements et leur chronologie. Il écrit, (op.cit.ibid. chap.34.P.212), à la suite de Gómara (op.cit.chap.I38.P.59), que Diego d'Almagro avait suivi de près ses ambassadeurs, et " viendo que no volvían a su tiempo, sospechó mal del caso y se retiró a la ciudad." Il ajoute encore que Pedro de Lerma prit l'initiative d'écrire à l'Adelantado, après l'arrestation de ses messagers, afin de l'assurer de son appui, s'il décidait d'attaquer le capitaine général des pizarristes, l'assurant même qu'il pouvait compter sur l'aide d'une centaine d'amis fidèles et " que esperaba reducir a su devoción los que quedaban, según el descontento que de su capitán tenían." (pensée qui ne saurait être retenue, tant elle semble peu fondée).

(21)- Cieza de León, op.cit.id.P.68.

L'auteur anonyme de la "Relación del sitio del Cuzco", nous dit que ce fut Paullu Inca et ses Indiens qui, allant et venant le long de l'Apurimac, virent des cavaliers en nombre, passer le fleuve pour prendre la direction de la ville. Cette nouvelle imprévue sema le trouble dans l'armée des 'chilemos'. Sans prendre de plus amples renseignements, Almagro donna l'ordre de revenir en toute hâte vers le Cuzco (22). Une folle chevauchée ramena l'élite de la troupe dans la même journée, aux portes de la métropole inca. Le soleil se couchait à peine quand la cavalerie almagriste, harassée de fatigue, pénétra dans la paisible agglomération. Almagro essuya les quolibets sarcastiques de Rodrigo Orgoñez qui, revenant à la charge, demanda à nouveau l'exécution de Hernando Pizarro (23).

Bêtes et hommes étaient tellement éreintés par cette course effrénée, qu'ils durent se reposer une huitaine avant de reprendre le chemin d'Amancay. Cependant la rumeur propagée par les Indiens sur le passage du rio par Alfonso d'Alvarado n'était pas fausse. Effectivement, lui et Perálvarez Holguín avaient fait une reconnaissance du terrain jusqu'au-delà de l'Apurimac pour prévoir les possibilités stratégiques de l'ennemi au cas où un combat s'avèrerait inévitable.

(22)- "Relación del sitio del Cuzco", op.cit.P.85. D'après ce texte, il se fit précéder par un cavalier qui avait pour mission de donner à Gabriel de Rojas un ordre écrit selon lequel il lui était ordonné que: "... si los españoles de Alonso de Alvarado fuésen, que luego cortasen la cabeza a Hernando Pizarro."

(23)- Almagro se refusa à prononcer la condamnation de Hernando Pizarro qu'il détestait cependant, pour deux raisons essentielles: ne pas déplaire au roi dont il craignait le châtement, et ne pas faire de peine à Francisco Pizarro. Voir Cieza de León, op.cit.chap.I5,P.67: "... temía la ira del Rey no le castigase, y en alguna manera se condolía del gobernador don Francisco Pizarro para no darle tan gran pesar." A quoi, son capitaine général aurait répliqué (Cieza de León op.cit.ibid.) : "... que se mostrase muy piadoso, que él tenía por tal hombre a Hernando Pizarro que si él vivía, él se vendría a su voluntad." et également (Cieza de León, op.cit. ibid.P.68): "... si algún dano se le recreciese, que se quejase de sí mismo." Herrera, op.cit.ibid. P.II5, se fait l'écho d'une boutade humoristique et macabre de Orgoñez à son chef. Censurant l'hésitation de celui-ci à se débarrasser de son ennemi capital et attribuant, en guise de raillerie, celle-ci à une crainte injustifiée, il lui dit de considérer: "que el muerto no mordía."

Et il le fut, mais avec peu de chances de succès pour les pizarristes, puisque Pedro de Lerma était chaque fois plus décidé à trahir la cause du Gouverneur du Pérou, et s'employait activement à inciter tous les soldats 'pachacanos' à la révolte. En outre, le fidèle Perálvarez Holguín, dépêché par Alonso d'Alvarado pour connaître les mouvements de la troupe adverse, fut arrêté avec ses trente cavaliers par Francisco de Chaves, dans l'interfluve, grâce aux renseignements fournis par des Indiens de deux soldats pizarristes gagnés à la cause de l'Adélantade (24).

Le capitaine général Alvarado connut l'arrestation de Perálvarez Holguín par trois hommes du détachement, qui purent, grâce à la légèreté de leur monture, échapper à la poursuite de leurs ennemis; il en fut très affecté. Aussi prit-il l'engagement solennel, de résister coûte que coûte à Almagro (25). Sans tarder, il disposa des hommes face aux

(24)- Il s'agit de Francisco Nuñez et d'un certain Lemos. Voir Cieza de León, op.cit.chap.I5.P.69 et 70. Pour ce chroniqueur, les cavaliers de Francisco de Chaves tendirent une embuscade à ceux de Perálvarez Holguín et comme ils étaient deux fois plus nombreux, les 'pachacanos' ne purent leur résister: "... y fue hecho como lo dijeron, porque Perálvarez Holguín, sin recelo que tan cerca del estaban los de Chile, dio en ellos con los que iban con él, y queriendo ponerse en defensa y aun hacer rostro a los enemigos, por todas partes de ellos cercado se vido, y mirando que no podía ya ningún provecho hacer, suspendió el herir con las lanzas, y retuvo su brazo no cobarde sino de español valeroso, nacido en el riñón de Extremadura."

Comme nous pouvons le noter dans le passage antérieurement cité, il n'est pas question de trahison des cavaliers de Perálvarez. Garcilaso, op.cit.ibid.P.212, affirme le contraire et il ajoute que c'est Almagro lui-même qui capture le détachement ennemi: "Con esta nueva (lettre d'encouragement de Pedro de Lerma), se esforzó don Diego de Almagro, y habiéndose apercebido de bastimentos en que se ocupó más de quince días -encore une erreur - salió del Cuzco en busca de Alonso de Alvarado, y en el camino prendió a Pedro Alvarez Holguín que iba a descubrir la tierra... prendiolo con mucha facilidad, porque los más de los que iban con él iban apalabrados y sobornados de Pedro de Lerma."

Encore une fois, vu l'in vraisemblance du texte de Garcilaso mal documenté, nous nous en tiendrons à celui de Cieza de León qui offre de plus grandes garanties d'authenticité.

(25)- Cieza de León, op.cit.P.71.

endroits les plus propices au passage des 'chilenos': le pont d'Amancay et deux gués voisins de celui-ci, l'un en amont, l'autre en aval. La garde du pont fut confiée aux capitaines Gómez de Tordoya et Villalba, les deux autres passages respectivement à l'arbalétrier Juan de Rojas et au capitaine d'infanterie Juan Pérez de Guzman. En outre, un détachement de cavalerie fut confié à Sebastián Garcilaso, avec mission de gagner une hauteur dominante sur la rive gauche, du côté donc d'où venait l'ennemi, de façon à les surprendre et les harceler en cours de combat.

La nuit descendait dans les profondeurs de l'étroite vallée, quand Alonso d'Alvarado vit apparaître les hommes de l'Adelantado; bientôt les ombres s'épaissirent et l'on n'entendit plus que les cris aigus des Indiens qui s'interpelaient d'une berge à l'autre; ceux de Paullu Inca creusèrent une tranchée profonde le long du fleuve, qui devait abriter les fantassins des tirs d'artillerie. Les forces en présence étaient à peu près à égalité, mais de nombreuses défections allaient affaiblir sensiblement celles d'Alonso d'Alvarado (26)

(26)- Cieza de León dont nous connaissons l'objectivité habituelle laisse cependant entendre la trahison de Gómez de Tordoya à qui Alonso de Alvarado avait confié la garde du point de résistance le plus important. Il écrit: "... estando en esto (hésitation d'Almagro à attaquer) dicen que vino un español, de nación portugués, llamado Magallanes, de parte de Tordoya a ofrecerse a su servicio (otros cuentan que Tordoya no lo envió); lo que yo creo es que si no fue Garcilaso y algunos de los Chachapoyas, los demás todos eran aficionados a Almagro." (op.cit.chap.I6, P.76)

Mais que dit Garcilaso de son proche parent? Malgré les versions de Gómara (op.cit.chap.I38, P.60) et de Zárate (op.cit.chap.6.P.489) qui confirment nettement l'assertion de Cieza de León, (Gómara écrit: "llegó Almagro con la escuridad a la puente sabiendo que le aguardaban Gómez de Tordoya y Villalba y otros"; Zárate dit: "... y don Diego (de Almagro) una noche llegó a la puente, porque supo que Gómez de Tordoya y un hijo (sic) del coronel Villalba le estaban aguardando..." et qui accablent Gómez de Tordoya, Garcilaso préfère ne point les nommer, laissant toutefois entendre sa trahison (op.cit.id.chap.34.P.213): "Y los que acudieron a defender el paso de la puente y del vado, en lugar de pelear, decían a los de Almagro que pasasen sin recelo, que seguro estaba el vado y la puente, y mucho más segura la gente."

Le passage du gué par la cavalerie almagriste, sous le commandement de Orgoñez, constitue le moment essentiel de ce qui ne fut qu'un engagement à peu près inoffensif et ne mérite pas, en conséquence, d'être qualifié de bataille d'Amancay. Les ténèbres empêchaient les combattants de se voir, autrement, malgré les multiples désertions des 'pachacanos' les pertes auraient été nombreuses dans chacun des deux camps.

Pedro de Lerma s'était employé de son mieux à faciliter cette opération, encore qu'il ne jouât aucun rôle actif à ce moment là, ayant pris la fuite peu avant, pour ne pas être arrêté par Alonso d'Alvarado. Il ne put rejoindre Almagro qu'à la fin des hostilités (27).

(26).-suite.-

Or, si nous insistons sur ce point, c'est que nous avons la preuve de l'innocence de Gómez de Tordoya. Elle nous est donnée par Francisco Pizarro lui-même, dans sa lettre écrite à fray Tomás de Berlanga (Cf: Gobernantes del Perú' de Robert Levillier, tome I, P.12) de laquelle nous extrayons ce passage: "... y luego se amotinó Lerma con cincuenta de caballo, el cual dejó amotinado el real y después el Adelantado por mañás hizo grandes promesas y dio una noche sobre él y no peleó la gente de Alvarado sino fue Tordoya y Villalba y otros diez o doce caballeros con Alvarado y en fin los prendieron y desbarataron y llevaron presos..."

Ainsi, non seulement Gómez de Tordoya est lavé du deshonneur, mais Villalba l'est aussi. D'ailleurs une lecture attentive du passage de la deuxième partie des Commentaires Royaux révèle quelques contradictions de l'auteur, puisqu'il relate qu'en pleine action Tordoya criait: "¡Viva el Rey y Pizarro!", tandis que ses adversaires criaient eux: "¡Viva el Rey y Almagro", et il faisait sonner une clochette pour rallier ses hommes autour de lui; à la fin de l'engagement il fut fait prisonnier. D'aurait-on arrêté s'il avait trahi Alonso d'Alvarado?

(27)- Cieza de León, op.cit.chap.I6.P.74: "... y Pedro de Lerma... se salió huyendo de noche del real y con mucho trabajo allegó al río, y de allí fue por fuera del camino a juntarse con el Adelantado, corriendo su vida mucho riesgo, con gran dificultad se juntó con él, después de haber sido desbaratado Alonso de Alvarado y no antes."

Par ces derniers mots, Cieza de León semble contredire l'affirmation de Zárate (op.cit.ibid.) que voici: "... y don Diego (de Almagro) una noche llegó a la puente por- que supo que Gómez de Tordoya y un hijo del coronel Villalba le estaban aguardando, y mucha parte de su gente envió por el vado donde supo que los conjurados con Pedro de Lerma guardaban el paso; los cuales se le dieron y aun los animaban para que pasasen sin miedo."

La faible résistance du détachement confié à Juan Pérez de Guévara fut un autre motif du succès de Rodrigo Orgoñez, non pas comme le disent avant Garcilaso, Gómara et Zárate, parce que ceux qui gardaient le gué étaient gagnés à la cause almagriste (28), mais parce que le capitaine qui les commandait reçut une blessure qui l'empêcha de poursuivre le combat et de stimuler ses hommes (29).

Ce noyau de résistance détruit, Orgoñez porta aussitôt toutes ces forces vers l'entrée du pont où résistaient les deux capitaines mentionnés et leur commandant Alonso d'Alvarado. Ils étaient pris comme entre les mors d'une tenaille et devaient faire front aux assaillants plus puissants qu'eux-mêmes: le Gouverneur de la Nouvelle Tolède et Rodrigo Orgoñez qui, gravement blessé à la bouche par une pierre de fronde, lançait de furieux coups contre les adversaires (30).

(27).- suite.- Garcilaso va plus loin encore dans ce sens (op.cit.ibid.P.212) puisque Lerma qui, selon lui, avait rejoint la troupe de l'Adelantado, la guida jusqu'au pont: "...guíoles él hasta la puente donde sabía que habían de estar muchos de los conjurados; mandó que los de a caballo fuesen por el vado; díjoles que podían pasar seguramente." Cet auteur nous donne encore un autre exemple de son imagination débridée.

(28)- Gómara, op.cit. chap.I38, P.60.
Zárate, op.cit.ibid.

(29)- Cieza de León, op.cit.id. P.77: "... Juan Pérez de Guevara comenzó a decir: 'ea, caballeros, juntémonos todos y resistamos a nuestros enemigos!.. en esto con muy gran trabajo y no poco peligro habían algunos de los de a caballo pasado a la otra parte, y queriendo Juan Pérez de Guevara ponerse en defensa, le dieron un picazo en el muslo."

Sur ce point, M. Ballesteros Gaibrois, op.cit. id. P.311, commet deux erreurs que nous soulignons: "Pérez de Guevara, a pesar de que eran pocos y de entre ellos muchos conjurados, se defendió con calor, pero cayó herido, y esto fue la señal de la derrota que no pudo impedir Alonso de Alvarado, que acudió en el momento en que el propio Almagro atravesaba el vado y se entraba por la parte defendida por Guevara."

(30)- Herrera, op.cit.ibid.chap.9.P.122. Rodrigo Orgoñez dit: "...que había de vencer o le habían de enterrar allí."

Rodrigo Orgoñez fut blessé au cours du combat, comme le dit W.H.Prescott, op.cit.liv.4.chap.I.P.375, en sautant sur la berge après avoir passé le fleuve à gué: "Their leader received a severe wound himself in the mouth, as he was gaining the opposite bank but, nothing daunted, he cheered on his men, and fell with fury on the enemy."

Pour les deux raisons déjà mentionnées: obscurité totale au moment du combat, désertion d'un grand nombre de soldats, les pertes des deux factions furent minimales. Si certains des chroniqueurs et des historiens affirment qu'il n'y eut que quelques blessés, dont les principaux furent Rodrigo Orgoñez et Juan Pérez de Guevara, pour signaler à sa manière que le vainqueur moral de la 'bataille' d'Amancay était son lieutenant, Francisco Pizarro note **sept** morts dont deux soldats de ses partisans et cinq du camp opposé (31). Quoi qu'il en soit, ce nombre doit correspondre à la réalité, mais étant donné que des coups furent échangés de part et d'autre dès la seconde veille, c'est-à-dire après minuit et jusqu'à l'aube (32), il nous faut admettre qu'il y eut, probablement, un grand nombre de blessés (33). Néanmoins, il faut reconnaître avec W.H.Prescott (34) que "... jamais victoire ne fut plus complète, ou terminée avec si peu de pertes en vies humaines"

De cette victoire qui eut lieu le 12 Juillet 1537, le véritable artisan fut sans conteste, Rodrigo Orgoñez. Avant l'engagement, Almagro, craignant l'effusion de sang et les conséquences fâcheuses que cela pouvait encore entraîner pour lui, voulut tenter un compromis, à l'amiable, mais

(31)- Lettre citée in "Gobernantes del Perú" de R.Devillier, tome Ier, P.I2.

(32)- Cieza de León, op.cit.id.P.76: "Rodrigo Orgoñez a la segunda ('vela' ou 'guarda', sous-entendu) de la noche - c'est-à-dire entre minuit et trois heures du matin- mandó apercibir los soldados de a pie y de a caballo...", et plus loin (chap.I7.P.80) : " Preso el capitán Alonso de Alvarado, fue llevado a donde estaba el Adelantado y ya venía el día."

(33)- Herrera, op.cit. ibid.: "... viendo (Alonso de Alvarado) preso a Gómez de Torloja y muertos y heridos a muchos se fue..." Mais pas un auteur ne précise le nombre des blessés.

(34)- W.H.Prescott, op.cit.liv.4.chap.I.P.375: "... never was a victory more complete, or achieved with less cost of life..."

son capitaine général s'y opposa fermement: " C'était là des atermoiements qui faisaient perdre du temps, du courage et de la renommée." (35)

(35)- Herrera, op.cit.ibid.P.120:"Aquellas eran alargaciones con que se perdía tiempo, ánimo y reputación."

Le destin du Gouverneur de la Nouvelle Tolède aurait été changé, s'il avait écouté davantage son capitaine général Orgoñez, et si celui-ci avait pu s'imposer dans les graves circonstances qui précédèrent la bataille de las Salinas, qui sonna le glas pour ces deux hommes.

Nous ne pensons pas que Orgoñez mérite le qualificatif de " ángel malo de aquella contienda" que lui attribue M. Ballesteros Gaibrois (op.cit.id.P.312). S'il y eut un être, qui méritât vraiment pareil épithète, dans maintes circonstances de l'histoire de la conquête et de la première guerre civile du Pérou, et ce jusqu'à la mort d'Almagro, ce fut bien Hernando Pizarro, personnage d'une perversité foncière. Rodrigo Orgoñez pourrait être caractérisé par sa fidélité à toute épreuve, sa clairvoyance peu commune et une connaissance aigüe de la psychologie humaine.

XIX - Dispositions prises par Diego d'Almagro après la victoire d'Amancay.- Réactions de Francisco Pizarro.-

La Providence, pensait Almagro, s'était enfin montrée équitable envers lui et, en un laps de temps relativement bref, elle réparait les injustices commises par Francisco Pizarro et ses frères, puisqu'elle lui avait permis de s'emparer du Cuzco et de vaincre Alonso d'Alvarado à Amancay, avec tant de facilité. C'est bien parce que la belle métropole inca lui revenait, selon son interprétation des dispositions royales, que ses astucieux adversaires s'étaient arrangés pour faire miroiter à ses yeux les richesses du Chili et l'éloigner de la ville, retardant, dès cette époque, la remise des Ordonnances Royales qui lui étaient destinées et osant même faire en sorte que l'évêque de Panama dont la mission essentielle était de fixer les limites des deux états, quittât Lima (1).

Il était donc tout à fait persuadé que le Cuzco et sa province lui revenaient de plein droit. En toute bonne foi il déclara à Alonso d'Alvarado qu'il y pouvait prétendre sans rompre les liens d'amitié qui l'unissaient au Gouverneur (2).

Cieza de León admet, peut-être un peu à la légère, que les succès remportés coup sur coup le grisèrent de telle façon qu'il écouta d'une oreille trop attentive les mauvais conseils de son lieutenant Rodrigo Orgoñez. Celui-ci désirait à la faveur des circonstances, que la troupe victorieuse s'acheminât vers Lima, laquelle, selon l'état major almagriste, dépendait aussi de la Nouvelle Tolède, et il réclamait, en outre, avec insistance, les têtes des deux Pizarro, d'Alonso d'Alvarado et même celle de Gómez de Tordoya (3). Le gouverneur castillan aurait alors accédé enfin à cette demande, et il ne se serait rétracté que le jour suivant, à la prière réitérée de quelques uns de ses compagnons et amis dont Diego et Gómez d'Alvarado.

(1)- Herrera, op.cit.ibid. chap.IO.P.I27.

(2)- Herrera, op.cit.ibid. P.I28.

(3)- Cieza de León, op.cit.chap.I7.P.84.

Malgré l'objectivité habituelle de l'auteur de la "Crónica del Perú", il nous semble difficile d'admettre que Diego d'Almagro ait pu céder alors aux instances de son général. D'autres circonstances, d'une toute autre gravité, se présenteront à lui, comme nous aurons l'occasion de le noter dans les événements futurs, et néanmoins il résistera jusqu'au bout aux constantes sollicitations de son fidèle adjoint, ne voulant point employer des procédés qui seraient taxés de "grande cruauté et indignes de sa grande clémence" (4), et contraires donc à ceux qu'il avait toujours manifestés. En fait, Almagro ne voulait pas porter un coup si rude à son ancien ami Francisco Pizarro et surtout, comme nous l'avons signalé, ne pas encourir la disgrâce du Roi. D'ailleurs, Cieza de León ne se contredit-il pas, quand il dit que le chef des 'chilenos' voulut, tout de suite après Amancay, s'attirer la sympathie des hommes d'Alonso d'Alvarado et des soldats pizarristes en général? Après leur avoir fait rendre, généreusement, les biens qu'ils disaient leur avoir été dérobés dans leurs quartiers de Cachacaja (5), il leur déclara qu'il regrettait, avant toutes choses, que leur capitaine Alvarado n'eût pas obéi aux ordonnances Royales. Il ajouta qu'ils devaient oublier le passé et le tenir pour leur ami véritable, car il s'emploierait à les honorer et à leur attribuer de grands avantages et des 'encomiendas' d'Indiens situées dans de riches territoires (6). Comment aurait-il pu oser leur tenir pareil langage et compter sur leur éventuelle adhésion, s'il avait exécuté leurs chefs?

(4)- Herrera, op.cit.ibid.chap.II.P.137:"... de gran crueldad e indignos de su gran clemencia."

(5)- Cieza de León, op.cit.chap.I7.P.83:"... y mandó Almagro que los que hallasen menos alguna cosa de su hacienda y la conociesen en poder de alguno de los que con él vinieron, que lo pidiesen, y que luego se lo volviesen. Y se restituyeron algunos caballos, negros, y otras cosas señaladas y deseando satisfacerlos y que no creyesen que por los robar él había dado de noche sobre ellos, de su misma hacienda, jurando algunos que le habían sido tomados dineros y ropas, les mandó pagar el valor dellos."

(6)- Cieza de León, op.cit.ibid.

Rodrigo Orgoñez, en homme de guerre expérimenté qu'il était, songeait qu'il fallait tirer parti, sans perte de temps, de la victoire d'Amancay. Il insista vivement, d'accord avec ses principaux capitaines, pour que la troupe prit le chemin de Lima où commençait, selon eux, la province de la Nouvelle Tolède. Francisco Pizarro ne pouvait résister aux coups imprévus qui l'accablent, surtout si l'on arrivait inopinément jusqu'à lui, après avoir mis fin aux jours de ses deux frères; il pressa Almagro de suivre ses conseils; dans une situation identique à la sienne, disait-il, son ennemi n'hésiterait pas, lui, à l'anéantir: "... qu'il considérât avec attention ce qu'il ferait dorénavant; car ou bien Pizarro devait avoir peu de pouvoir ou bien il lui jouerait un tour à sa façon; en conséquence il lui appartenait d'assurer sa situation et de se guider d'après ses conseils, s'il voulait éviter de voir ses ennemis l'offenser grandement; il ne devait pas admettre qu'il pût exister désormais d'amitié véritable entre lui et les Pizarro, et celui qui ignorerait cela, serait d'un bien faible jugement... et il lui dit que quiconque allait de l'avant et gardait la supériorité l'emportait toujours... et puisqu'il savait cela, que craignait-il et pourquoi ne pensait-il pas qu'il était vraiment gouverneur de ce que le Roi lui avait donné." (7)

(7)- Cieza de León, op.cit.id.P.84-85: "... que mirase bien lo que hiciese; porque el mismo Pizarro había de poder poco o dársela a él; por tanto que asegurase su partido y se guiase por su parecer, si quería no ver tiempo que sus enemigos en él hiciesen grandes oprobios; y que no creyese ya haber amistad verdadera entre él y los Pizarros, y que quien aquello ignoraba, harto era de poco juicio... y le dijo que aquel que se adelantaba y quedaba superior siempre prevalecía... y pues aquello conocía, que de que se encogía su corazón ni se acordaba para no ver o ser gobernador de lo que el Rey le dio."

Nonobstant ces judicieux avis, qui se virent en tous points confirmés au cours de l'année 1538, Almagro décida de revenir au Cuzco, et de ne point presser les choses. On objectera qu'il ne pouvait envisager d'emmener avec lui la nombreuse troupe des vaincus d'Amancay. Or, Cieza de León nous dit bien que seul l'intérêt guidait alors les soldats du Pérou et qu'ils passaient facilement, et sans vergogne, du côté du plus fort; les deux gouverneurs et leurs officiers n'ignoraient pas cela. Mais Almagro pensait qu'il valait mieux ne rien précipiter, et que sans en venir aux armes, l'évêque de Panama, Tomás de Berlanga, reviendrait fixer les limites des deux provinces. Peut-on admettre vraiment qu'Almagro fut convaincu que la frontière de la sienne commençait à Lima? Son orgueil, selon certains chroniqueurs et historiens, ne connut pas de bornes après Amancay. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet. Zárate attribue alors à Almagro des propos et un comportement odieux à l'égard des vaincus: "... il s'en retourna au Cuzco, écrit-il, exerçant quelques mauvais traitements sur les vaincus et il devint si orgueilleux que ses hommes disaient qu'il ne devait pas rester d'ardoise (pizarra) au Pérou contre laquelle trébucher, et que le marquis et ses frères devaient aller gouverner les palétuviers, sous la ligne équinoxiale." (8)

Que certains de ses soldats aient agi et pensé de la sorte ne saurait étonner personne. Cristóbal de Molina, dans la "Conquista y población del Perú", déclare que l'Adélantade traita amicalement les vaincus et en particulier Hernando et Gonzalo Pizarro (9).

(8)- Zárate, op.cit.liv.3.chap.6.P.469: "... se volvió al Cuzco haciendo algunos malos tratamientos a los vencidos y quedando tan soberbio que decían que no había de quedar en todo el Perú pizarra en que tropezar, y que el marqués y sus hermanos habían de ir a gobernar los manglares, bajo la línea equinoccial."

(9)- Cristóbal de Molina, op.cit.P.187.

Après Amancay les troupes rentrèrent donc au Cuzco le 17 Juillet 1537. Et dès ce jour, Almagro tenta à nouveau de s'attacher les 'pachacanos' (IO).

Peu après leur arrivée, Diego d'Alvarado se rendit à la prison de Sacsahuaman pour visiter son parent Alonso. Il y vit également Hernando Pizarro qui n'ignorait pas l'amitié qui unissait le visiteur et le gouverneur de la Nouvelle Tolède. Il n'eut de cesse qu'il ne l'eût gagné à sa propre cause par des liens que n'aurait pu rompre aisément une âme bien née. Il l'invita à jouer aux cartes: " Et en quelques parties Hernando Pizarro gagna à Diego d'Alvarado plus de quatre-vingt mille pesos d'argent et d'or; et envoyant quelqu'un payer ses dettes, Hernando Pizarro, en homme astucieux qui voyait qu'il lui convenait d'avoir des amis, lui rendit l'argent par l'intermédiaire de celui qui l'avait apporté, le suppliant de lui faire la grâce de le recevoir, disant qu'il se tenait pour satisfait s'il l'acceptait. Diego d'Alvarado, connaissant la bonne volonté de Hernando Pizarro et sa grande générosité, le prit dès lors en grande amitié, et il intervint par la suite pour lui laisser la vie que maintes fois on voulut lui ôter."(II).

(IO)- Date fixée par Cieza de León qui dit (op.cit. id.P.86): "Las cosas que pasaron en la ciudad del Cuzco en estos días, no fueron otras más de que el gobernador don Diego de Almagro, industriosamente y con grandes mañas, procuraba de atraer a su amistad los que estaban en Abancay con Alonso de Alvarado, y daba de sí grandes esperanzas, que, habiendo fin las cosas que tenía entre manos, haría a todos grandes mercedes, y les repartiría las provincias; y a los de la ciudad que veía que eran neutrales o que con voluntad no seguían su partido, les hacía grandes ofertas, honrándolos de palabra, dependiendo mucha suma de dineros con unos y con otros."

(II)- Cieza de León, op.cit.ibid.: " Y en algunas veces que jugaron le ganó Hernando Pizarro a Diego de Alvarado pasados de ochenta mil pesos en plata y oro; y enviándole a hacer la paga, Hernando Pizarro como hombre mañoso y que veía que le convenía procurar amigos, con quien le llevaba los dineros se los volvió a enviar, y a suplicarle hacerle merced de los recibir, y él se tenía por muy bien pagado con ello. Diego de Alvarado, viendo la voluntad de Hernando Pizarro y su mucha liberalidad, le tomó de allí adelante mucha amistad, y fue parte para después darle la vida que muchas veces se la querían quitar."

o

o

o

A Lima, à l'époque où se situe le retour des almagristes au Cuzco, après leur expédition au Chili, le Gouverneur s'apprêtait à partir au secours de ses frères et de ses partisans assiégés par Manco Inca. Ayant pu grouper une troupe forte de quatre cent cinquante hommes, entre fantasins et cavaliers, dont une grande partie venait de la Hispaniola (I2) et de Panama, il prit, afin d'éviter les chemins périlleux des Andes, la route littorale avec l'intention de passer par les vallées de Guarco, Chíncha et Nasca et soumettre les Indiens révoltés de ces régions pour gagner ensuite la capitale inca où il craignait le pire pour ses frères et leurs hommes.

Selon toute vraisemblance, c'est pour s'attacher les soldats nouvellement recrutés qu'il laissa commettre les plus odieux méfaits à l'égard des naturels tenus alors par lui pour de dangereux rebelles. Cieza de León déplore les actions pernicieuses qui furent commises contre ces malheureux (I3).

(I2)- Deux cent cinquante hommes sous le commandement de Diego de Fuenmayor, frère de l'évêque-président de la Audiencia de l'île: Alonso de Fuenmayor.

(I3)- Cieza de León, op.cit.chap.I3.P.58-59: "No dejaré de decir que pasaron grandes maldades y fuerzas contra los naturales, cometidas por los españoles, tomándoles mujeres y aun a algunos su hacienda; y lo que más de llorar es, que, por llevar sus cargas y cosas que pudieran excusar (ici l'auteur laisse entendre que les Indiens furent chargés de fardeaux inutiles), los echaban en cadenas, y como iban caminando por los espesos arenales y las cargas fuesen crecidas y el sol fuese grande, y no había árbol que les diese sombra ni fuente que les proveyese de agua, los pobres indios se cansaban; y en lugar de los dejar tomar huelgo, dábanles muy grandes palos, diciendo que de bellacos lo hacían. Tanto los maltrataban que caían en el suelo muchos de ellos, y viéndolos caídos, por no pararse a sacar de la cadena a los que entraban para echarles fuera, (a) algunos los cortaban la cabeza con poco temor de Dios; desta suerte fueron muertos muchos indios..."

A son arrivée à Guarco, lui parvinrent les premières nouvelles fâcheuses, rapportées par Gómez de León et quelques cavaliers d'Alonso d'Alvarado, prévenu dès la prise du Cuzco et des événements subséquents, par l'envoyé de Hernando Pizarro. Quelle fut la réaction du Gouverneur, quand il apprit le comportement d'Almagro? Cieza de León nous la rapporte d'une manière assez circonstanciée: "... il fut très troublé, dit-il, en recevant (les nouvelles) si bien que cela apparaissait sur son visage. L'angoisse qu'il ressentit fut telle, qu'il demeura perplexe quelque temps... et levant les yeux au ciel, il disait qu'il se réjouissait de ce que ce fût (Almagro) qui violât la paix et commit un parjure, leur destin à lui et à son compagnon voulant que dans leur vieillesse tous deux s'occupassent de guerres civiles, et qu'ils fussent tenus pour auteurs et acteurs; de cela il prenait Dieu à témoin qu'il ne s'en réjouissait pas et ne voulait pas pousser les choses plus loin, car ce serait manquer au service du Roi!"(I4).

Si telles furent les paroles prononcées par Francisco Pizarro (et il n'y a pas lieu d'en douter), ne manquons pas de souligner, en passant, une fine remarque de Quintana (I5). Il écrit, avec une concision remarquable: "Ayant prononcé ces paroles de soulagement ou de dissimulation" . Il faut insister sur ce dernier terme qui caractérise, à notre avis, le grand conquistador. Nous l'avons noté maintes fois déjà, et nous devons ajouter encore que son expérience des hommes, son caractère même, le portaient à jouer la comédie. Devant tous ses soldats réunis, hommes et capitaines,

(I4)- Cieza de León, op.cit.id.P.59-60: "... grande fue la turbación que recibió en las oír (las nuevas), y saber, en tanta manera que bien lo mostraba en el rostro. Como la congoja que recibió fuese mucha, un poco de tiempo estuvo perplejo... y mirando hacia el cielo, decía que mucho se holgaba haber sido él (Almagro) el primero que rompió la paz y fue contra lo jurado, ya que los hados suyos y de sus compañeros querían que en la senectud dellos, entrambos entendiesen en guerras civiles, y fuesen ellos tenidos por los autores y principales movedores; de lo cual él ponía a Dios por testigo no holgarse, ni que quería pasar adelante, porque el Rey dello sería muy deservido."

(I5)- Quintana, op.cit.P.I25: "Dichas estas palabras de desahogo o de disimulo."

il prit d'abord le ciel à témoin des injustices commises par son associé, " mirando el cielo" écrit l'auteur, et pour exprimer clairement ce que ce geste signifiait, il déclara qu'il n'était pas question pour lui de se réjouir -"holgarse"- de ces nouvelles qui ouvraient l'ère des guerres civiles, "... dans leur vieillesse, tous deux s'occupassent de guerres civiles", mais corrigeant presque aussitôt cette perspective de combats fraternels, il ne manqua pas d'ajouter, prenant Dieu à témoin : "... qu'il ne voulait pas pousser les choses plus loin, car ce serait manquer au service du Roi." Il y a là deux propositions contradictoires. D'une part, la guerre contre Almagro est suggérée et tout de suite après vient le correctif de l'homme qui farde son jeu et dit ne pas vouloir entrer en guerre contre lui, pour ne pas porter préjudice au Roi (I6) . Une autre intention de ce politique consommé consista aussi à faire connaître à tous la double félonie du chef des 'chilenos', afin de lui aliéner toute sympathie: Prise du Cuzco et emprisonnement de ses frères. Cieza de León note l'impression pénible que ces deux actions exercèrent sur les hommes: "Il parut malséant à tous les Espagnols qui venaient avec lui qu'Almagro voulût pénétrer par la force des armes dans la ville et qu'il fît arrêter Hernando Pizarro qui s'y trouvait en tant que lieutenant et juge suprême." (I7)

(I6)- Cette idée est également exprimée dans une lettre à Fray Tomás de Berlanga, envoyée par Francisco Pizarro peu après la condamnation à mort de Diego d'Almagro. Cf: "Carta del 28-8-1538 in Gobernantes del Perú de R.Leviller, tome Ier.P.II:" Envié mis letras al capitán Alvarado para que no hubiese rompimiento ninguno por su parte y al señor Adelantado para que nos viésemos y nos concertásemos en paz y sirviésemos a Su Majestad y otras cosas, disimulando todo el amor que le tengo..."

(I7)- Cieza de León, op.cit.chap.I3.P.60:" A todos los españoles que venían con él, les pareció mal haber querido Almagro entrar en la ciudad por fuerza de armas y prender a Hernando Pizarro que en ella por teniente y justicia mayor, estaba..."

Or Pizarro, remis rapidement de son trouble, ne tarda pas à prendre quelques mesures, pour parer au premier coup inattendu d'Almagro qu'il supposait ou égaré dans sa découverte et sa conquête des terres du Chili, ou mort. Il décida de renvoyer Guzmán de León et ses compagnons vers Alonso d'Alvarado et il demanda à celui-ci de prendre grand soin de ne pas affronter l'ennemi (I8), mais d'attendre les secours qu'il amenait lui-même: "... qu'il fut bien sur ses gardes jusqu'à ce qu'il (Pizarro) le rejoignît, sans affronter don Diego d'Almagro ni en venir à aucune hostilité.", et selon l'auteur anonyme de la "Relación del sitio del Cuzco" (I9) de battre en retraite vers la côte pacifique au cas où il le jugerait nécessaire: "... qu'en aucune manière il ne fût quoique ce fût qui occasionnerait ou provoquerait une rupture des hostilités, mais qu'il gardât son calme, et s'il le jugeait bon qu'il opérât une retraite, mais qu'il fût tout pour établir des relations parfaitement paisibles et harmonieuses (20)

(I8)- Cieza de León, op.cit.ibid.: "... que estuvie se con gran cuidado hasta que él se juntase con él sin se afrontar con Diego de Almagro ni venir a ningún rompimiento."

(I9)- "Relación del sitio del Cuzco", op.cit.P.93.

(20)- Cieza de León, op.cit.ibid.: "... que en ninguna manera hiciese ni moviese cosa por donde viniesen en rompimiento, sino que se estuviese quedo, y si le pareciese se retrajese, trabajando todo lo posible por venir en toda quietud y concierto."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.9.P.I6I-I62, confirme ce que rapporte Cieza de León et va même plus loin puisque, selon lui, Francisco Pizarro, ne contrôlant pas sa rage, déclara à qui voulait l'entendre que l'Adelantado s'en tirerait encore à bon compte s'il le renvoyait au Chili: "... antes que supiese la prisión de Alonso de Alvarado estaba tan furioso y soberbio, que publicaba que había de hacer volver a Chile al Adelantado al mejor librase, y escribió una carta de fieros al capitán Alonso de Alvarado y a Hernando Pizarro, su hermano, en que manifestaba su dañada intención."

La décision de Francisco Pizarro de rejoindre Alvarado à Cochacaja avec des intentions belliqueuses, n'est pas mentionnée par Garcilaso et les deux auteurs qu'il suit toujours de près: Gómara et Zárate. Sans doute, n'étaient-ils pas au fait de cette circonstance qui aurait pu avoir de graves incidences si la déroute d'Amancay n'avait pas eu lieu.

Les intentions de Pizarro à l'égard d'Almagro n'étaient nullement pacifiques, malgré ses affirmations publiques. La preuve nous en est donnée par la mesure vexatoire prise à l'encontre d'un administrateur du quint royal, délégué auprès du gouverneur de la Nouvelle Tolède; le trésorier Manuel d'Espinall; il fut, en effet, arrêté à Lima par Francisco de Godoy sur l'ordre du Gouverneur quand celui-ci se rendait de Guarco à La Nasca (21).

Ce témoignage nous paraîtrait assez frêle, si d'autres mesures plus graves ne l'avaient confirmé: l'intention connue de grossir les forces d'Alvarado par les siennes pour combattre l'ennemi et l'écraser, et dessein délibéré et secret de tromper Almagro par des dispositions apparemment amicales, qu'il n'était pas disposé à respecter du tout.

(20).- suite.- Garcilaso écrit (op.cit.ibid.chap. 34, P.214) : "Balió (Pizarro)... por el camino de los llanos y a pocas jornadas que hubo caminado, tuvo el aviso que Alonso de Alvarado le envió de la retirada del Inca, de la vuelta de Almagro, de la prisión de sus dos hermanos... y por que lo llorase todo junto, le llegó dos días después la segunda nueva de la pérdida de los suyos y prisión de Alvarado, lo cual sintió fuera de todo encarecimiento."

Il est toutefois surprenant de constater que W.H.Prescott ne signale pas non plus cette décision, lui qui connaissait au moins Oviedo (la deuxième partie de la Crónica del Perú de Cieza de León n'ayant été publiée qu'en 1880 par Marcos Jiménez de la Espada; Cf. Revista de Indias. C.S.I.C. Madrid, N°15, año 19, Enero-Marzo 1959. Art. de José Muñoz Pérez : "Decientes aportaciones al estudio de Cieza de León, P.123).

W.H.Prescott rapporte (ibid.P.376): "With a force amounting to four hundred and fifty men, half of them cavalry, the Governor quitted Lima, and began his march on the inca capital. He had not avenced far, when he received tidings of the return of Almagro, the seizure of Cuzco, and the imprisonment of his brothers; and before he had time to recover from this astounding intelligence, he learned the total defeat and capture of Alvarado."

(21)- Col. de doc.inéditos de Indias, vol.3.P.157, éditée à Madrid de 1864 à 1884 en 33 vol.: "...dio orden (Francisco Pizarro) a Francisco de Godoy que me prendiese y detuviese en esta ciudad... dándome por cárcel esta ciudad y mandándome que so pena de muerte no salliese della." Et quand il demanda une licence pour rejoindre, en tant que fonctionnaire royal, le gouverneur de la Nouvelle Tolède, Pizarro la lui refusa, alors qu'il se trouvait déjà sur le chemin du Cuzco, et on le ramena prisonnier à Lima: "No me quiso dar la licencia para ello, antes me mandó traer por su mandamiento a esta ciudad, en son de preso." (id.P.156.)

Après avoir pris conseil de son état-major et des personnages les plus notables de sa troupe, il décida, en premier lieu, d'envoyer en toute hâte au Cuzco, un premier messenger: Nicolás de Ribera, l'un des "Treize de la Renommée", connu par son impartialité et ami de longue date des deux associés. Ribera était porteur de lettres destinées à Almagro d'une part, et à certains de ses principaux capitaines de l'autre. On les avait écrites "... en termes doux et amicaux, parce que cela importait beaucoup en cette affaire (22).

Il faut signaler que Cieza de León qui donne l'essentiel du contenu des premières: élargissement des frères Pizarro et des autres prisonniers de marque, glisse sur le contenu des autres. Sans doute Francisco essayait-il, comme tenta de le faire Hernando avec Saavedra à Urcos, de suborner les destinataires (23).

De toutes les façons, les conseillers d'Almagro lui demandèrent, unanimement, de se méfier de son ex-ami: "... tous lui répondirent de ne pas se fier aux paroles du gouverneur ni à ses lettres." (24)

(22)- Cieza de León, op.cit.id.P.61: "... con palabras blandas y amorosas, porque hacía mucho al caso."

(23)- Cieza de León, op.cit.ibid.

(24)- Cieza de León, op.cit.chap.I8.P.87: "... todos le respondieron que no se fiase de las palabras del gobernador ni de sus cartas."

Gómara, Zárate et Garcilaso, prêtent pour leur part, les intentions les meilleures à Francisco Pizarro. Gómara, op.cit.chap.I38.P.60: "Entre tanto que se aperció (a la guerra) quiso concertarse de bien a bien, pues era mejor mala concordia que próspera guerra, y envió el licenciado Espinosa a lo negociar."

W.H.Prescott (op.cit.ibid) déclare en toute naïveté et à notre grand étonnement qu'au lieu de donner libre cours à son ressentiment ou de se répandre en plaintes contre son ancien compagnon d'armes: "... he only lamented that Almagro should have resorted to these violent measures for the settlement of their dispute; and this less -if we may take his word for it- from personal considerations than from the prejudice it might do to the interests of the Crown."

Almagro renvoya Ribera en lui disant de rapporter : "... au gouverneur qu'il avait incarcéré Hernando Pizarro à la suite de délits qu'il avait commis, et qu'il ne se dé-cidait pas pour lors de le relâcher"; en outre, il lui remit une lettre où il déclarait sans détour, avec cette franchise ingénue qui le caractérisait: "... que l'on savait depuis toujours que lui (Francisco Pizarro) et ses frères avaient toujours agi envers lui avec ruse, qu'il ne se fiait pas à leurs paroles, et sachant ce que Hernando Pizarro avait dit de lui en Espagne, en guise de récompense aux bienfaits reçus de lui, il lui convenait de n'entretenir aucune amitié véritable avec eux, et il lui demandait seulement de vider les lieux qu'il occupait dans son gouvernement." (25)

Pizarro n'attendit pas le retour de son messenger, il continua sa route vers le Sud, après avoir fait parvenir ses instructions à Francisco de Godoy à Lima. Celui-ci devait grouper toutes les forces possibles dans la ville, afin de repousser l'ennemi en cas d'attaque imprévue (26), ne sachant pas, si après avoir rejoint Alvarado à Cochacaja, il rencontrerait ou non Almagro, qui pouvait ne pas demeurer au Cuzco et rejoindre la côte pacifique par un tout autre chemin que le sien. Comme on le voit, toutes les précautions étaient prises d'avance afin de parer à un éventuel danger.

Cette nouvelle l'affecta beaucoup, car il ne se fiait pas trop non plus aux soldats de sa troupe, et craignant que certains d'entre eux, soudoyés par quelque ennemi, partisan d'Almagro, n'intentât à ses jours, il prit la précaution, dit Cieza de León, de confier la sécurité de sa personne à "... douze hommes courageux qui avec leurs arquebuses et leurs hallebardes auraient charge de sa personne" (27-28)

(25)- Cieza de León, op.cit.ibid.: "... que conoció que siempre él (Pizarro) y sus hermanos cautelosamente trataban con él, no se fiaba de sus palabras, pues sabiendo lo que Hernando Pizarro dijo de él en España, en pago de las buenas obras que había recibido de él, le convenía ya no tener con ellos amistad verdadera, si no fuese desocupándole la parte que de su gobernación le tenía ocupada."

(26)- Cieza de León, op.cit.id.P.88.

(27-28)- Cieza de León, op.cit.ibid.: "...doce hombres valientes que con sus arcabuces y alabardas tuvieron cargo de su persona." Et (chap.20.P.100): "Porque en esta tierra es la condición de la gente della tan mudable y variable .../...

Il se trouvait à La Nasca depuis peu, quand Gómez de León et ses hommes, ayant appris la défaite d'Amancay, vinrent, en toute hâte, l'informer de cet événement. Cette autre nouvelle, plus fâcheuse encore que la première, le troubla énormément. Comment allait-il réagir devant sa troupe? Analysons les principaux points de la harangue qu'il adressa à ses hommes, sans déguiser sa colère et ses sentiments, car cette fois là, il ne put jouer ou fort peu, la comédie où il excellait quand il dominait ses passions.

Tout d'abord, il ne manqua pas de formuler des plaintes contre son associé qu'il avait tenu pour un frère, disait-il, et qui s'était conduit, par deux fois, en traître à l'égard de son souverain. Que n'était-il venu à Lima, à son retour du Chili, s'entendre avec lui sur la limite des frontières de leurs états, au lieu de s'emparer indument du Cuzco et d'arrêter Hernando et Gorzalo. N'avait-il pas prêté serment devant Dieu de ne rien faire qui fût contraire aux intérêts de la compagnie (29).

Dans l'ensemble, les arguments invoqués par Pizarro ne pouvaient être tout à fait récusés; ils paraissaient en grande partie justifiés. Mais avait-il vraiment le droit de se dire trahi par celui qu'il considérait comme un faux-frère quand lui-même avait agi si perfidement, maintes fois, dès son arrivée en Espagne en 1529 et au Pérou, dans les années qui suivirent la prise de Cajamarca ?(30) Au reste, aurait-il

(27-28).- suite.- "...ble que lo que prometen hoy niegan mañana, sólo su interés miran, por eso ninguno se fíe de las palabras dellos, porque al mejor tiempo le han de faltar."

(29)- 1ère clause du Contrat du Cuzco, voir supra chap.I4.

(30)- Cieza de León, op.cit.id.P.89:" No merecían mis obras ni hermandad que con Almagro he tenido, para que tan cruelmente hubiese tratado mis cosas, y mostrándose tan cruel y a la cara mi enemigo, y entrando en el reino con banderas tendidas y tocando atambores, como si por ventura yo me hubiese declarado contra el servicio del Rey y negándole la obediencia de vasallo que le debo, y él, por su mandato y autoridad, viniera a reducir las provincias a su servicio; y no contento con haber entrado en la ciudad del Cuzco, como ya acá sabemos, y preso a mis hermanos, ir contra Alonso de Alvarado que estaba aguardando mi mandado, y prenderle y desbaratarle, caso por cierto muy feo y que me pesa que por él

...//...

jamais admis, comme il l'affirme tout uniment, que la métropole incaïque revînt à son adversaire? En tout état de cause, à la Nasca, il ne fut plus question de déguiser ses vrais sentiments. Prenant Dieu à témoin, il jura de réparer l'outrage qui lui avait été fait et de reprendre le Cuzco à l'usurpateur, même s'il devait lui en coûter la vie: "Puisqu'Almagro l'a voulu ainsi, par Dieu j'espère tirer satisfaction, et je perdrai plutôt la vie que de ne pas obtenir la restitution de ce qu'il occupe dans mes territoires" (31).

Malgré la gravité du moment, Pizarro, conscient de la supériorité des forces d'Almagro, garda une maîtrise de soi, un sang-froid admirables. Les dispositions prises alors rappelleraient quelque peu celles du Guarco.

(30).- suite.- "... haya sido hecho. Y fuera bien que si la ciudad del Cuzco dice caer en los límites de su gobernación, que se viniese a ver conmigo, pues yo tengo la tierra a mi cargo por mandado de Su Majestad, y soy capitán general de estas provincias, y que mirara que fundé yo aquella ciudad y la gané de poder a los indios, y que visto-nos entrambos, determináramos el negocio, y cayendo en su gobernación quedárase con ella con la bendición de Dios, mas no quiso él hacerlo así ni acordarse del juramento que fue hecho por entrambos en la ciudad del Cuzco."

(31)- Cieza de León, op.cit.id.P.89-90: "Pues que así lo ha querido (Almagro), yo espero en Dios de me satisfacer, y primero perderé la vida que dejar de ser restituído en lo que me tiene ocupado."

(32)- La plupart des conseillers faisant partie de la délégation: le licencié de la Gama, Diego de Buenmayor, venu récemment de la Hispaniola, et le percepteur du quint royal - 'factor-' : Illán Suarez de Carvajal étaient suivis d'une escorte de quinze hommes; ce point est confirmé et circonstancié par Cristóbal de Molina, op.cit.P.187-88; cet auteur déclare que, avec ses délégués, le rusé Francisco Pizarro envoya au Cuzco des soldats pour les escorter, afin de parer à toute attaque éventuelle des Indiens rebelles. En fait, ils s'agissait pour ces hommes de fomenter des défections dans la troupe des almagristes et parmi les transfuges de Pedro de Lerma: "... y es de saber, écrit-il, que el marqués Pizarro usó de una cautela con el Adelantado Almagro que, so color de tornar a capitular con él, pidiéndole que se repartiesen las gobernaciones y se soltasen a sus hermanos, envió al Cuzco quince hombres y algunos de ellos iban no a otro efecto sino a hablar a Alonso de Alvarado y a los hermanos del marqués y a las demás gentes de los Pizarros, para que, habiendo oportunidad se pasasen al marqués y huyesen; y así pareció, porque cada día se huía gente para el

.../...

Pour gagner du temps, après avoir réuni son conseil comme à l'accoutumée, il prit la décision de revenir à Lima, non sans envoyer aussitôt une autre délégation dirigée, cette fois, par le licencié Espinosa (32).

Espinosa, tout comme Nicolás de Ribera, était lui aussi connu pour sa probité et l'on savait qu'il ne ménagerait pas sa peine pour tenter d'apaiser les esprits, connaissant parfaitement les deux adversaires, qu'il estimait et traitait avec sympathie. Sans doute, avait-il pris une part déterminante aux frais des expéditions destinées à la découverte du Pérou et peut-être même était-il encore intéressé à l'association non dénoncée. En principe, l'essentiel de sa mission consistait à faire fixer les limites des deux provinces, la décision de gré à gré devant être entérinée ou modifiée par Charles Quint. Pour ce faire, Pizarro donnait tout pouvoir à ses mandataires. En fait, il désirait obtenir l'élargissement de ses deux frères et, une fois le traité signé avec la partie adverse, le faire invalider, car, selon Herrera, il aurait fait partir avec les délégués de bonne foi, tel Espinosa par exemple, un certain Hernán Gonzalez qui, lui, pouvait annuler, grâce à un second pouvoir l'écriture passée précédemment (33).

(32).-suite.-:"... marqués, y los que no se huían, jamás los podía hacer Almagro que le sirviesen en aquella guerra, ni menos a los vecinos del Cuzco, por manera que antes se hizo Almagro daño en la entrada del Cuzco y en la batalla de Abancay."

(33)- Herrera, op.cit.ibid.chap.I2.P.I36.

Selon Cristóbal de Molina, dont la version nous paraît plausible, Alonso de Espinosa, dès son arrivée au Cuzco, fit parvenir, sous pli fermé, un pouvoir secret à Hernando Pizarro:"... traía poder secreto para revocar todo cuanto los demás hiciesen, el cual como entendió que las cosas estaban de aquella manera, presentó su poder y por virtud de él tornó a deshacer cuanto allí había hecho (op.cit. P.I88)

On comprend mieux ainsi, pourquoi les mandataires du Gouverneur allèrent par deux fois consulter Hernando Pizarro avant de répondre aux revendications excessives des almagristes.

Cette assertion de Cristóbal de Molina est confirmée par Oviedo, op.cit.ibid.chap.9.P.I62:"... todas (cosas) estaban remitidas al albedrío del don hernando Pizarro y a su voto y autoridad; y que de otra manera no se concluyese cosa conveniente a los límites ni conformidad."

Espinosa et ses compagnons arrivèrent au Cuzco le mercredi 8 Août 1537 (34). Ils proposèrent les conventions à l'Adelantado qui, dit-on, grisé par son succès militaire encore récent, soutenait, à l'instigation de quelques conseillers, que la limite septentrionale de la Nouvelle Tolède s'étendait jusqu'à Lima, mais il était peut-être disposé à restreindre ses prétentions à l'une des vallées littorales située au Sud de cette ville. Après en avoir délibéré avec ses capitaines, elle fut fixée à Guarco, qui se trouve à peu près à mi-chemin entre Lima et Chincha (35).

Le chef de la délégation dut juger ces revendications exorbitantes. Almagro, néanmoins, était disposé à composer avec son associé, à s'en remettre à des tiers, et en dernier ressort, à l'évêque de Panama pour trancher le différent (36).

(34)- D'après Cieza de León, op.cit.chap.I8.P.91.

(35)- Pedro Pizarro, op.cit.P.122, va jusqu'à dire que l'Adelantado voulait s'emparer de la ville pour y arrêter, si possible, Francisco Pizarro: "... acordó de ir sobre el marqués don Francisco Pizarro para prenderle si pudiese."

(36)- Cieza de León, op.cit.chap.I9.P.95: "... por su parte él deseaba tener toda concordia con el gobernador don Francisco Pizarro, pues siempre entre ellos hubo compañía hermanable... El Adelantado dijo, que él bien sabía su gobernación extenderse hasta la ciudad de Lima, pero que él lo pondría en tercería de personas que definiesen el negocio, hasta que viniese el obispo que decían, a les repartir las gobernaciones."

Garcilaso, op.cit.liv.2.chap.34.P.215, compose à sa façon les données historiques relatives à la mission d'Espinosa et de ses collaborateurs au Cuzco. Il exagère à outrance l'orgueil et les prétentions de Diego d'Almagro et prête à celui-ci l'ambition et les secrets desirs de Francisco Pizarro, de posséder, seul, l'ancien empire des incas tout entier: "Y aunque Diego de Alvarado, écrit-il, con su discreción y cordura les dijo (aux almagristes) que mirasen que los partidos que les ofrecían eran los que hasta entonces había deseado, pues les dejaban gozar y poseer libremente la ciudad del Cuzco, no aceptaron su consejo y parecer, antes respondieron que no les habían de enseñar límites ni mandarles que no pasasen hacia los Reyes. Que en su jurisdicción y en la mayor pujanza de su prosperidad y buena fortuna, no habían de obedecer leyes ajenas ni tomar partido, sino darlos, y aunque Diego de Alvarado replicó que los partidos, según eran aventajados en favor de ellos, antes parecía que ellos los daban y no que los recibían, no quisieron escucharle. Es muy de notar que hasta entonces cada uno de los gobernadores pedía al otro que le dejasen la ciudad del Cuzco...

.../...

Trois jours après leur arrivée au Cuzco, rien n'était encore résolu, et les mandataires voulurent informer Hernando Pizarro des propositions qui leur avaient été faites, ce qui laisse entendre qu'ils avaient bien reçu des instructions précises et qu'ils ne pouvaient agir sans l'assentiment du frère du Gouverneur (37).

Almagro manqua de fermeté. Au lieu de s'opposer d'une manière catégorique à cette pétition, il permit l'entrevue des délégués et des prisonniers. Hernando admit que l'on acceptât le meilleur arrangement possible, insistant pour que l'on obtînt sa liberté. Ne devait-il pas rapporter, dans les plus brefs délais, le quint à son souverain, comme il en avait été chargé, lors de son dernier voyage en Espagne? (38)

Deux hommes appartenant aux deux partis opposés, comprirent les intentions réelles de Hernando Pizarro: le licencié Espinosa d'une part et Rodrigo Orgoñez de l'autre. En toute bonne foi, le chef de la délégation de Lima, désirait vivement que les deux gouverneurs pussent régler pacifiquement leur querelle, mais comprenant les pensées secrètes et inavouables de Hernando, il le mit en garde contre toute tentative malhonnête et de vengeance. (39) Son interlocuteur le tranquillisa: " Pour ma part, je promet de ne rendre à aucun moment nuisibles les négociations." (40)

(36)- suite.- "... y ahora que se lo concedían lla-
namente a don Diego de Almagro, no quiso aceptarlo, porque le
pareció que ya él tenía aquella ciudad en posesión, y que
ofrecérsela ahora su émulo de su grado, habiéndola deseado
tanto, era manifiesta señal que tenía perder toda su guber-
nación. Y pues su fortuna le favorecía a banderas desplega-
das, quería seguirla hasta ver en qué paraba, a ver si podía
poseer todo aquel Imperio a solas."

(37)- Cieza de León, op.cit.id.P.96.

(38)- " " " " " " 97.

(39)- " " " " " " 98.

(40)- " " " " " " chap.I9. P.98.:" Yo

prometo, por mi parte, que los negocios nunca sean dañosos."

De son côté Rodrigo Orgoñez voyait bien que les mandataires du Gouverneur de la Nouvelle Castille désiraient gagner du temps, et ne prenaient aucun engagement ferme. Il mit en garde Almagro, et une fois de plus, avec une grande lucidité, il lui indiqua la seule ligne de conduite utile à suivre: en se défaisant des frères Pizarro et d'Alonso d'Alvarado, il supprimait du même coup tout danger menaçant leurs arrières, et il pouvait alors imposer ses conditions à Francisco Pizarro. Pour lui, ces attermoiements n'avaient d'autre but que de faire élargir les prisonniers afin de renforcer la puissance militaire de son ennemi (41).

C'est alors, si on admet la version de Cieza de León, que les prétentions des almagristes s'accrurent. Il ne fut plus question de fixer la frontière de la Nouvelle Tolède à la vallée de Guarco, mais de la repousser vers le Nord jusqu'à Mala, car, disait l'Adélantade, mal conseillé par ses officiers, la bande de terre qui lui serait laissée de Guarco à la Masca ne suffirait pas pour y fonder une ville et procéder à des 'repartimientos' et 'encomiendas' (42).

Aspinosa, malgré tout son bon vouloir, se sentait pris entre deux feux. Aucun accord ne lui semblait réalisable. Lui et les autres délégués voulurent encore en référer au prisonnier Hernando Pizarro qui, cette fois, manifesta plus clairement le fond de sa pensée. L'essentiel, leur dit-il, consistait à le faire dégager de ses chaînes: "... pour le reste, donnez-lui ce qu'il voudra, car nonobstant ce que vous lui fixerez, le Roi concèdera, dans cette affaire, ce qu'il voudra." Le prisonnier se serait donc accommodé de n'importe quelle convention, pourvu qu'il fût relaxé (43)-

(41)- Cieza de León, op.cit.chap.I9.P.94-95.

(42)- " " " " " " 20. P. 101.

(43)- " " " " " " P.102: "...en lo demás, dadle lo que él quisiere, que no embargante lo que por vosotros le fuere señalado, el Rey proveerá en este caso lo que más servido fuere."

Après cela furent rédigées les clauses d'un traité où devaient apparaître les dernières revendications des almagristes; il devait porter les signatures des représentants des deux gouverneurs et être contresigné par les intéressés eux-mêmes(44).

Ce traité, Espinosa sentait bien qu'il ne pouvait être viable et qu'il s'ensuivrait inévitablement une guerre civile entre les deux factions. Aussi essaya-t-il, en vain, de faire entendre raison à Almagro, de lui signaler la meilleure manière d'éviter un conflit sanglant: parvenir à un accommodement avec son vieil ami (45), la question des limites des états dépendant de fray Tomás de Berlanga, qui ne saurait tarder à venir les rencontrer tous deux.

Mais sur ce chapitre là, il faisait preuve, lui aussi, d'une grande candeur. Francisco Pizarro, nous le savons par ce qui précède, était fermement disposé et à ne pas céder aux exigences d'Almagro sur la cession de l'une quelconque des vallées de la côte pacifique, et même à lui arracher le Cuzco qui lui revenait, selon lui, à plus d'un titre. Il est vraisemblable que l'Adélantade, incité par son entourage, ne voulut pas céder lui non plus; il répliqua sèchement qu'il était déterminé à "prendre ce que le roi lui avait donné au moins jusqu'à Mala, dût-il en perdre la vie" (46). Termes qui rappellent étrangement ceux que Pizarro avait prononcés à la Nasca.

Espinosa sut dès lors que rien ne pourrait arrêter le cours fatal des événements. Il quitta Almagro, la mort dans l'âme, non sans lui dire auparavant: "Or donc, savez-vous ce que je déduis dans cette affaire? Le vaincu sera vaincu et le vainqueur fichu." , pronostic qui se vérifia par la suite. Et, nous dit l'auteur de "Las guerras civiles del Perú": "il mourut peu après d'un mal soudain" (47).

C'est alors qu'Almagro et ses principaux chefs décidèrent de se rendre à Chincha qui, selon eux, se trouvait vers la limite septentrionale du territoire de la Nouvelle Tolède.

(44)- Cieza de León, op.cit.ibid.

(45)- " " " op.cit.id.P.I03

(46)- " " " op.cit.id.P.I04.

(47)- " " " op.cit.ibid.

o

o

o

Or, Francisco Pizarro, revenu dans sa capitale, prit immédiatement des mesures défensives pour le cas où ses adversaires viendraient à l'attaquer. Lima fut entourée de barricades, fortifiée de murs d'enceintes flanqués de tours de défense. La troupe se vit grossie de soldats qu'il fit venir de Trujillo, de ceux qui échappèrent à la déroute d'Amancay et d'hommes qui, à la faveur des désordres inévitables au Cuzco, et sous l'influence des agents provocateurs qui accompagnaient la délégation d'Espinosa, s'étaient enfuis vers la côte.

Ces derniers répandaient les bruits les plus malveillants sur le comportement d'Almagro et de ses partisans à l'égard des prisonniers. Le Gouverneur faisait mine, au grand jour, de les démentir et de ne pas y accorder d'importance, mais il les fomentait, en secret, pour porter préjudice à son adversaire et s'attacher, ainsi, les soldats les plus tièdes: "... habilement ils faisaient divulguer que l'Adelantado et ceux de sa faction traitaient inhumainement les amis de Pizarro, et ils ajoutaient d'autres critiques; car bien que don Francisco Pizarro les faisait dissiper publiquement, il les fomentait en secret, parce qu'il observait que par ces rumeurs la considération et la grande estime que beaucoup de gens éprouvaient envers l'Adelantado, en regard à sa renommée d'homme bienveillant, doux et généreux, se refroidissaient" (48).

(48)- Herrera, op.cit.ibid.chap.I2.P.143 (voir aussi Cristóbal de Molina, supra, note 32: "...industriosamente hacían publicar que el adelantado y los de su bando trataban inhumanamente a los amigos de los Pizarros, y otras cosas; que aunque don Francisco Pizarro exteriormente las deshacía, de secreto las fomentaba, porque echaba de ver que con esta voz se resfriaba la inclinación y amor que muchos al adelantado tenían, por la opinión de benigno, blando y liberal."

Cette assertion de Herrera est confirmée, en partie par Cieza de León, op.cit.id.P.99-100: "... contaban que Almagro, sus capitanes y más gente eran grandes vejaciones que hacían a los amigos de los Pizarros, y que no se habían menos con ellos que si fueran infieles o de otra

Il fit mieux encore, selon ce même auteur, puisqu'il envoya certains de ses partisans s'enrôler au Cuzco, afin de désertter les rangs de l'ennemi au moment décisif du combat qu'il faudrait livrer et qu'il considérait maintenant inéluctable (49).

En toute hypothèse, ayant groupé le plus de forces possibles, il fit publier à Lima, au son des tambours, que la guerre était déclarée contre l'Adélantade. Il était déjà

(48).- suite.- "... nación. Y aunque muchas cosas de las que estos contaban eran falsas y sin verdad, eran oídas alegremente por el gobernador, aunque por disimular la enemistad que ya tenía con Almagro, no mostraba en público dar a entender que por él fuesen creídas, por entero, aquellas cosas; algunos que las oían, que por la fama que volaba de ser tan generoso (Almagro) le eran aficionados y deseaban conocer para le servir, entibiaron y arredraron de sí aquel deseo, poniéndolo enteramente en el servicio del gobernador."

Manuel de Espinall, partisan d'Almagro, va plus loin encore qu'Herrera en ce qui concerne l'attitude double de Pizarro (Cf. Manuel de Espinall, in. c. d. de Documentos inéd. de Indias, op. cit. tome 3. P. 156) : "... se volvió (Pizarro) a esta ciudad (Lima), y en ella procuró por todas las vías que pudo, hacer mucha gente, comprando muchas armas, arcabuces y ballestas, y dándoles lo que habían menester para sus personas para tenerlos contentos, diciendo que el dicho Almagro le había tomado el Cuzco por fuerza de armas y robado los vecinos y otras personas que en él estaban. y que estaba alzado y contra vuestro real servicio, y que tenía tiranizada la tierra y otras muchas otras cosas que yo vi y oí para convocar la gente que estuviese mal con el dicho Almagro.

Bien qu'il ait l'avantage sur Herrera et Cieza de León d'avoir été témoin des agissements de Pizarro à Lima, Manuel de Espinall ne laisse-t-il pas libre cours, ici, à sa passion? Ne va-t-il pas trop loin dans les jugements qu'il porte? En d'autres termes, gardé à vue à Lima sur l'ordre du Gouverneur, est-il vraiment impartial?

(49)- Cieza de León, op. cit. idi. P. 100: "... y no solamente, (quería) resistir a Almagro la venida si viniese a él, más compelerle a que dejase la ciudad del Cuzco que tenía ocupada, y sobre el caso cortarle la cabeza si a él fuese posible; desplegando banderas, tocando atambores, publicó la guerra contra Almagro y la mandó pregonar."

Il est bon de signaler une erreur psychologique commise par Garcilaso (op. cit. ibid. chap. 34. P. 213) relativement à Francisco Pizarro: " Porque veía (Francisco Pizarro) a su émulo con mucha gente, con muchas armas y caballos, deseaba que aquél fuego se apagase y reviviese la compañía, hermandad y amistad pasada, tantas veces ratificada y jurada por ellos, y que pues debajo de ella habían ganado aquel grande y riquísimo imperio, debajo de ella lo gozasen y no que se matasen al cabo de la vejez."

disposé à employer tous les moyens pour le vaincre et pensait-il, à part soi, lui faire trancher la tête sans hésitation: "... et non seulement, écrit Cieza de León, il voulait s'opposer à la venue d'Almagro, s'il venait vers lui, mais l'obliger à abandonner la ville du Cuzco qu'il occupait, et après cela lui faire couper la tête s'il le pouvait; déployant ses bannières, faisant battre des tambours, il déclara la guerre contre Almagro et la fit publier." (49)

Cependant, malgré ces dispositions belliqueuses, il se trouva à Lima des hommes qui, jugeant sereinement la situation, tentèrent de dissuader Pizarro de pousser les choses au pire. Tel aurait été le cas, en particulier, d'Alonso Borregán et de ses compagnons venus de Trujillo à l'appel lancé par le Gouverneur. Mais personne ne parvint à le détourner de sa funeste résolution (50).

(50)_ Alonso Borregán, op.cit.chap.3.P.44:"... y como los vecinos que de Trujillo salimos, llegásemos a la ciudad de los Reyes y viésemos tanta gente junta puesta en armas... acordamos de meter paz y una noche fuimos a hablar a Pizarro el gobernador, rogándole mirase que tenía partida la hostia con Almagro y que toda la tierra era de por medio, y pues Su Majestad daba a Almagro también gobernación, que se concertasen y tomase cada uno lo suyo, que aquella gente que allí estaba los enviase a descubrir pues había noticia de buena tierra rica alrededor del Perú."

XX -- Les tractations de Mala.

Parmi les délégués de Pizarro au Cuzco, il y en eut qui conseillèrent notamment à Almagro et à ses capitaines de ne pas se rendre avec leur troupe vers la côte pacifique, comme ils avaient décidé de le faire, mais de demeurer dans la ville, en attendant la décision du Roi. Ce fut le cas, par exemple, du licencié de La Gama (1); mais leur conseil ne fut pas suivi et l'Adélantade s'en alla " bien préparé avec environ six cents cavaliers et fantassins." (2)

(1)- "Carta del licenciado La Gama al Emperador sobre las disidencias de Pizarro y Almagro", in col. de doc. inéd. de Indias, op.cit. tome 3. P.142.

(2)- Gómara, op.cit. ibid.: "... bien aderezado con casi seicientos hombres de a caballo y de a pie."

Zárate, op.cit. id. chap. 7. P. 489 et Garcilaso, op.cit. ibid. chap. 34. P. 213, admettent que Francisco Pizarro n'aurait pu être plus conciliant qu'il le fût avec Almagro. Par son mandataire principal Espinosa, il fit dire, selon l'auteur des Commentaires Royaux: "... que mirase que era mejor buena paz que mala guerra", et en dernier recours de garder le Cuzco, pourvu qu'il relachât ses frères: "... que cuando no pudiese (Espinosa) alcanzar otra cosa acabase con don Diego que soltase sus hermanos y que él se estuviese en el Cuzco, sin salir hacia los Reyes, y la gobernase muy enhorabuena hasta que Su Majestad (sabido lo que pasaba) proveyese y mandase lo que cada uno de ellos hubiese de gobernar." Mais Almagro et ses partisans furent intraitables, malgré les conseils de Diego d'Alvarado (op.cit. ibid): "... y aunque Diego de Alvarado, con su discreción y cordura les dijo que mirasen que los partidos que les ofrecían eran los que hasta entonces habían deseado, pues les dejaban gozar y poseer libremente la ciudad del Cuzco, no aceptaron su consejo y parecer, antes respondieron que no les habían de enseñar límites ni mandarles que no pasasen hasta los Reyes, que en su jurisdicción y en la mayor pujanza de su prosperidad y buena fortuna, no habían de obedecer leyes ajenas ni tomar partidos sino darlos."

Ces affirmations gratuites de Garcilaso, pizarriste convaincu, vont plus loin que celles de ses devanciers Gómara et Zárate. L'attitude d'Almagro et de ses partisans n'est-elle pas outrée volontairement et les rôles des deux gouverneurs quelque peu inversés? La suite de l'histoire nous éclairera sur ces points.

L'accord entre les représentants des deux gouverneurs n'avait pu se faire; la mort imprévue du licencié Espinosa ne saurait pourtant en être la cause déterminante : ".... tout cela finit mal, dit fort justement Cieza de León, car tous agissaient avec ruse." (3)

Pour justifier son expédition aux yeux de Francisco Pizarro, (ce qui à notre sens révélerait son manque de fermeté et son indécision, et donc qu'il subissait l'influence de son état-major), Almagro fit savoir à son associé, par les délégués de Lima, qu'il n'avait nulle intention belliqueuse à son endroit, mais qu'il désirait avant tout remettre la résolution de leur différent à deux personnes de bonne foi, désignées respectivement par chacun d'eux, ceci afin d'éviter toute querelle grave qui leur porterait préjudice en haut lieu; ces personnes, sur le rapport de deux pilotes, un pour chaque intéressé, partageraient équitablement leurs provinces (4). Outre cela, son intention était d'adresser au

(3)- Cieza de León, op.cit.chap.2I.P.III:"... no vinieron a tener buen fin (estas cosas) porque todos andaban con cautelas."

Almagro aurait peut-être préféré personnellement ne pas quitter le Cuzco, étant persuadé que cette ville lui revenait. Son affirmation péremptoire au licencié Espinosa le prouverait; il y tenait tout autant que son adversaire. En donnant à son territoire le nom de la Nouvelle Tolède, n'avait-on pas songé, au Conseil des Indes, que l'ancienne capitale incaïque en constituerait le centre? Est-ce par hasard que Garcilaso rappelle que la métropole du Tawantinsuyu fut désignée d'abord par les Espagnols sous le nom de "Nueva Toledo"? Cf.op.cit.Ière partie, liv.7.chap.8.P.IOI : "El Inca Manco Capac fue el fundador de la ciudad del Cozco, la ~~que~~ los españoles honraron con renombre largo y honroso, sin quitarle su propio nombre, dijeron la 'Gran Ciudad del Cozco, cabeza de los reinos y provincias del Perú'. También le llamaron 'la Nueva Toledo', mas luego se les cayó de la memoria este segundo nombre por la impropiedad dél, porque el Cozco no tiene río que la ciña como a Toledo, ni le asemeja en el sitio."

(4)- Herrera, op.cit.ibid.chap.I3.P.55I.

Voir aussi Manuel de Espinall, op.cit.P.I57-8, qui confirme les principaux points du texte de Herrera.

Borregán ajoute même (op.cit.chap.3.P.42) qu'il se proposait de présenter les ordonnances royales à son adversaire et que Pizarro n'aurait qu'à les confronter avec les siennes pour déterminer exactement ce qui revenait à chacun d'eux. Le texte de Borregán est sujet à caution; on ne

souverain d'Espagne une relation de son expédition au Chili et de lui faire parvenir le quint royal. La fondation du port "Almagro" sur la côte s'imposait absolument; il permettait des relations directes de la Nouvelle Pôlède avec la Cour. Ces justifications sont relatées par Herrera, Manuel de Espinall et Borregán.

Faut-il douter des bonnes intentions de Diego d'Almagro? Nous ne le pensons pas, mais celles de plusieurs de ses conseillers peuvent être révoquées en doute. Nous savons quelles étaient celles d'Orgoñez et il n'en démordit jamais. En tuant les deux frères Pizarro, pensait-il avec raison, la partie serait sûrement gagnée. Mais, une fois de plus, Almagro se refusa à suivre ce conseil (5), non seulement à la suite de l'intervention de Diego d'Almagro, mais encore parce qu'il y répugnait lui-même comme l'a justement remarqué J. H. Prescott (6).

(4).- suite.- doit l'utiliser qu'avec beaucoup de prudence; il avance parfois des faits ou événements sans fondement. Ainsi, il écrit: "... envió el gobernador al licenciado Espinosa que se fuese con el Puenmayor a ver a Almagro e hiciesen entre ellos paz; Almagro según dicen respondió que se vería con el gobernador y presentarse-ían las provisiones y se vería la suya y la del gobernador Pizarro (plausible mais douteux)... volvióse el licenciado Espinosa al gobernador Pizarro (inexact)

(5)- Cieza de León, op.cit.chap.22. P.215.

Voir aussi même auteur, op.cit.chap.24.P.125: " El Adelantado, por el parecer de Rodrigo Orgoñez jamás saca ra de la ciudad del Cuzco a Hernando Pizarro vivo; mas no quería que la sangre de los hermanos de su compañero se esparciese y derramase por asegurar los límites de la gobernación."

(6)- W.H.Prescott, op.cit.ibid.P.378: "When Almagro acquiesced in these views, as in truth most grateful to his own nature..."

Avant de quitter le Cuzco, les mandataires du Gouverneur obtinrent à nouveau l'autorisation de visiter les prisonniers. Le felleux Hernando leur recommanda de dire à son frère qu'il ne souffrît pas les affronts et sévices qu'on lui avait fait subir à lui, à Gonzalo et à leurs fidèles partisans, et qui le concernaient indirectement aussi (7). Plein de rancune et profondément blessé dans son orgueil, il fut emmené, chargé de chaînes, et sous bonne garde, par la troupe des 'chilenos'. L'on confia les autres détenus à la vigilance de Gabriel de Rojas (8).

Au dire de Cieza de León, Almagro partit avec cent cinquante hommes, fantassins et cavaliers, vers la mi-septembre 1537, ce qui, selon Garcilaso, prouvait son refus de toute conciliation avec Pizarro. Et il explique que s'il emmena Hernando Pizarro, c'est qu'il n'osa pas le laisser avec les autres prisonniers, dont le nombre s'élevait à plus de cent cinquante (9), "afin qu'il ne put s'enfuir de la prison". En vérité, c'est là un argument spécieux, en apparence tout au moins, puisque l'adélantade semblait admettre que les autres détenus pouvaient s'enfuir. Il est toutefois bon de se demander quels motifs avaient pu déterminer le chef des 'chilenos' à ne pas laisser Hernando avec ses autres compagnons de captivité au Cuzco. La raison donnée par

(7)- Cieza de León, op.cit.chap.21.F.II3.

Herrera, op.cit.ibid., insiste encore davantage sur la rancune des Pizarros et des autres prisonniers: "... fueron con su licencia (de Almagro) a visitar a los presos y despedirse dellos, los cuales les encargaron que con mucho encarecimiento representasen a don Francisco Pizarro lo mucho que convenía a su honra no dilatar el sentimiento que se debía hacer por el afrenta recibida con aquella prisión y mal tratamiento..."

(8)- Cieza de León, op.cit.chap.22. F.II5.

(9)- Garcilaso, op.cit.ibid.F.215: "Don Diego de Almagro en testimonio de que no aceptaba los partidos que el marqués le enviaba, salió del Cuzco con ejército de guerra. Dejó en ella a Graviel (sic) de Rojas, por su teniente y por guarda y alcaide de todos los presos que, de los primeros que prendieron con Hernando Pizarro y de los segundos con Alonso de Alvarado, pasaban de ciento y cincuenta, puestos en dos cárceles como se ha dicho."

l'auteur des Commentaires Royaux est à retenir. Dans l'esprit d'Almagro, Hernando était le principal inculpé; il le tenait pour un être extrêmement dangereux, d'une malignité démoniaque et capable, pour arriver à ses fins, de corrompre l'homme le plus vertueux qui fût. Il le méprisait et le craignait tout à la fois. Peut-être, en le tenant à sa merci, enchaîné et surveillé de très près, satisfaisait-il aussi un vieux ressentiment, plus ou moins conscient, et prenait-il une joie secrète à humilier celui qui l'avait outragé et rabaissé de nombreuses fois, en public et en privé. De plus, connaissant l'ascendant qu'il exerçait sur son frère aîné, il pouvait fort bien, à l'occasion, par son opiniâtreté, obtenir du Gouverneur ce qu'il désirait, lui, Almagro. En somme, par Hernando, il pensait pouvoir exercer un chantage sur son associé.

D'après les informations donnée par ses pilotes au Cuzco et le contenu des ordonnances royales, les limites septentrionales de la Nouvelle Tolède devaient se situer aux environs de Lima. Ceci expliquerait la prétention de certains almagristes de s'emparer de cette ville. Nous sommes, quant à nous, persuadés que les ambitions d'Almagro devaient être plus modestes. A fortiori, ne souhaitait-il pas, lui-même, la mort de son vieux compagnon (10)?

Sa troupe avait quitté le Cuzco depuis quelques jours à peine et devait se trouver entre cette ville et la Nasca, en plein Antisuyu, quand Gonzalo Pizarro et Alonso d'Alvarado réussirent à s'évader de prison. Une grossière maladresse d'Almagro à l'égard de l'un de ses plus fidèles partisans, Lorenzo de Aldana, serait à l'origine de cette évvasion.

(10)- Francisco Pizarro dans sa lettre à fray Tomás de Berlanga, datée du 28 Août 1537, citée plus haut, écrivit: "... dice (el Adelantado) que (Lima) es suya, y que la ha de saquear como al Cuzco."

L'auteur anonyme de la "Relación del sitio del Cuzco" attribue à Almagro de bien noirs desseins (op.cit P.89) : "... pareciolo a él, y a otros que si luego iba a la ciudad de los Reyes y prendían y mataban al gobernador, que no dejaban cosa por hacer."

Ce Lorenzo de Aldana apprit de la bouche même de son cousin germain Perálvarez Holguin qu'il avait l'intention de fausser compagnie à l'Adelantado et de passer avec une vingtaine de transfuges dans les rangs de Francisco Pizarro. Ayant tenté en vain de le dissuader, Aldana alla voir Almagro et lui demanda, avant de lui donner connaissance de la désertion, sa parole d'honneur qu'il ne prendrait aucune mesure vexatoire contre Perálvarez Holguin, hormis de le faire surveiller étroitement. Il la lui donna bien à la légère, puisqu'il s'en fut trouver sans tarder le coupable et après l'avoir blâmé, il lui fit prêter serment de ne pas quitter la ville sans sa licence. Perálvarez Holguin reprocha à son proche parent d'avoir dévoilé ce qu'il aurait dû taire: "... et pour cette même raison, dit Cieza de León, Lorenzo de Aldana ne manifesta pas dorénavant une amitié aussi véritable à l'Adelantado, comme avant que cela se produisit." (II)

Lorenzo de Aldana très ulcéré, prit ses dispositions pour ne pas accompagner son supérieur dans son expédition vers la côte pacifique et il jura même de se venger. Il groupa, sans perte de temps, tous ceux qui au Cuzco voulaient aider à l'évasion des prisonniers: il n'eut aucun mal à trouver des hommes prêts à lui faciliter la tâche, parmi lesquels un alguazil et certains geôliers. Ceux-ci permirent à Gonzalo Pizarro et à Alonso d'Alvarado de se défaire de leurs chaînes, après quoi il leur fut facile de brûler eux-mêmes, à l'aide d'une chandelle, les barreaux de bois de l'unique fenêtre de la cellule. Ils purent s'enfuir à la faveur d'une nuit profonde et de l'heure tardive, au moment où l'un des hommes préposés à leur surveillance, les avisa, en chantant, qu'il était temps pour eux de prendre la clé des champs (I2).

(II)- Cieza de León, op.cit.chap.22.P.II6:"...por esta misma causa, Lorenzo de Aldana mostro de allí adelante no tener tan verdadera amistad al Adelantado, como primero que aquello pasase."

Pedro Pizarro, op.cit.P.I24, explique que la défection de Lorenzo de Aldana fut déterminée par un refus de 'socorro' -don gratuit- de la part d'Almagro. Etant donné la générosité légendaire du conquistador castillan, nous ne saurions retenir cet argument.

(I2)- Cieza de León, op.cit.chap.23.P.I2I.

Les évadés , aidés par les dissidents au nombre d'une trentaine, ne tardèrent pas (I3) à s'emparer de Gabriel de Rojas et d'un certain Antón Almagro, qui se disait frère de l'Adelantado, et ils les jetèrent dans la tour qu'ils occupaient précédemment, non sans avoir particulièrement malmené le premier (I4).

Parmi les méfaits commis par les pizarristes, outre le vol d'armes, de chevaux indispensables à l'accomplissement de leur entreprise, il faut, selon Manuel de Espinall, ajouter les affronts et les injures subis par maints 'vecinos' auxquels ils déroberent leurs biens ; l'alcalde Francisco Peces dut son salut à la fuite par une fenêtre de sa demeure, en partie incendiée (I5) et (I6).

(I3)- Ce chiffre approximatif est avancé par Cieza de León, et il est confirmé par Herrera, op.cit.id.ibid. chap.I4.P.I57, qui le précise nettement: "...de manera que ya eran treinta." Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. P. I63, va jusqu'à dire qu'ils étaient de quarante à cinquante, et Garcilaso, op.cit.ibid.chap.35. P.2I7, avance le chiffre de cent.

(I4)- Cieza de León, op.cit.ibid.P.I23: "... algunos le quisieron matar y dicen que lo maltrataron ásperamente, poniéndole las manos en las barbas.", ce qui passait pour la plus grande injure qui pût être faite à un gentilhomme.

(I5)- "Carta de Manuel de Espinall al Rey", op.cit P.I6I : "... y afrentando e injuriando muchas personas, tomándoles por fuerza y contra su voluntad sus haciendas."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. P.I63., résume assez bien la situation en reprenant les principales circonstances de cette évasion: "...y amotinaron gente de la ciudad, en número de cuarenta o cincuenta hombres; y con gran escándalo... se soltaron y prendieron al capitán Gabriel de Rojas, que allí había quedado por teniente del Adelantado y le tomaron su hacienda y caballos y los de otros vecinos de la ciudad; y pusieron fuego a las puertas de la casa donde moraba Francisco Peces, alcalde ordinario, para le prender y matar, y se escapó huyendo por una ventana, con mucho riesgo de su vida y persona."

(I6)- Gómara, op.cit.chap.I39.P.6I et Garcilaso, op.cit.chap.35.P.2I7, admettent à tort, que les dissidents emmenèrent avec eux le lieutenant d'Almagro, Gabriel de Rojas. Le second auteur qui se complait à décrire des scènes pittoresques, voire dramatiques, fruit de son imagination toujours prête à broder sur les événements historiques, écrit: "Estando ya los prisioneros y sus confederados apercibidos para irse con el silencio de la noche, acaeció que buerato ya de ella, Graviel de Rojas los visitó, como solía

Après avoir couru de réels dangers dans les Andes où ils furent assaillis par des Indiens rebelles, en particulier dans la province de Huarochiri (I7), Gonzalo Pizarro et ses compagnons arrivèrent à Pachacamac. Là, sachant que la voie n'était pas coupée par l'ennemi, ils avisèrent Francisco Pizarro qui, aussitôt, envoya vers eux son majordome; il les régala de délicates provisions de bouche: fruits confits et vins fins (I8). Et quand ils atteignirent les abords de la ville, le Gouverneur s'avancait vers eux avec une troupe forte de plus de cinq cents hommes. Cette réception était significative; elle exprimait non seulement sa joie, mais encore sa ferme volonté de montrer à son jeune frère qu'il était prêt désormais à venger les outrages subis et à défendre ses territoires contre celui qu'il tenait pour un usurpateur.

(I6).-suite. "...otras muchas noches, y abriendo la cárcel halló que todos los prisioneros estaban sueltos y libres, y él sólo preso y cautivo, porque los rodearon todos y le dijeron que se había de ir con ellos o morir luego. Graxiel de Rojas, no pudiendo hacer otra cosa, consintió en lo que le pedían y forzaban. Y así se fueron cerca de cien(!) hombres en busca del marqués Francisco Pizarro."

(I7)- Selon Cieza de León (op.cit.chap.25.P.I32) ils perdirent leur équipage militaire, trois ou quatre Espagnols furent blessés au cours de deux engagements contre les Indiens et Alonso d'Alvarado faillit s'écraser au fond d'un abîme; il ne dut son salut qu'à un arbuste qui arrêta sa chute et aux branches duquel il s'accrocha de toutes ses forces

(I8)- Cieza de León, op.cit.id.P.I32.

2

2

2

Un sort étrange semblait frapper en cette année 1537, les êtres qui passaient ou vivaient dans la vallée de la Nasca.

Les naturels ne s'étaient pas encore remis des violences et des abus exercés sur eux par les soldats de Pizarro, quand ceux d'Almagro vinrent les accabler à leur tour. L'auteur de la "Crónica del Perú" déplore à nouveau les traitements inhumains infligés aux Indiens par ses compatriotes: "Et parvenus à la vallée de la Nasca, l'Adélan-tade donna l'ordre d'établir son campement sur l'emplacement qui lui parut le plus approprié, et là les Espagnols se pourvoyaient à volonté et aux dépens des pauvres Indiens, naguère si tranquilles et pacifiques, et leur âme était remplie de crainte en voyant les chrétiens les traiter si inhumainement." (19)

C'est après s'être reposés quelques jours dans ce paysage verdoyant que les 'chilenos' reçurent, à leur tour, la nouvelle de l'évasion des détenus de marque auxquels s'étaient joints Lorenzo de Aldana et un certain nombre de soldats. L'événements consterna Almagro, et il essuya à nouveau des reproches justifiés de Rodrigo Orgoñez qui insista, plus vivement que jamais, pour qu'on se défit de Hernando Pizarro, lequel affichait une morgue intolérable, malgré sa situation.

Faut-il admettre, comme le fait Quintana, que l'Adélan-tade fut sur le point de fléchir aux instances répétées de son lieutenant et que l'orgueilleux Hernando "...ne fut jamais en plus grand danger"? (20). Si Diego d'Alvarado continuait à plaider en faveur du prisonnier, deux autres personnages appuyaient les sollicitations chaque fois plus pressantes d'Orgoñez: le licencié Prado, dénoncé par Francisco Pizarro dans sa lettre à l'évêque de Panama et le bachelier

(19)- Cieza de León, op.cit.chap.24.P.I26

(20)- Quintana, op.cit.P.I30: "...jamás estuvo en mayor peligro"

Guerrero (21).

Il est loisible de supposer que le valétudinaire gouverneur de la Nouvelle Tolède ait pu balancer entre ces propositions contraires; mais encore une fois, il épargna son rival qui dut essuyer des insultes provocantes de ses ennemis et réagir grossièrement, selon son habitude; l'un d'eux, un certain Pantoja, officier porte-drapeau de la troupe, lui mit un jour sa dague sur la poitrine en le menaçant de mort.

Ce n'est certes pas, comme le prétend Zárate, à partir de ce moment que l'Adélantade pensa à conclure un pacte avec son associé. Cette décision avait été prise lorsque la délégation pizarriste prit congé de lui au Cuzco (22). Il ne pensa pas, en fait, à envoyer des délégués vers Francisco Pizarro qu'après la fondation du pueblo d'Almagro, dans la vallée de Chíncha, à quelques lieues au Nord de la Nasca, se rapprochant ainsi de la capitale péruvienne du Pacifique (23)

(21)- Mieza de León, op.cit.id.P.I25.

(22)- Zárate, op.cit.id.chap.8.P.489: "... y como don Diego supo la soltura de los presos y la gran pujanza de gente que el marqués tenía, determinó tomar algún partido con él, y aun de moverle él por su parte."

Garcilaso, op.cit.id.chap.35.P.217, reprend la citation précédente et y insiste à sa façon: "Don Diego de Almagro, sabiendo la mucha y muy buena gente que el marqués llevaba y la libertad de sus prisioneros y la prisión de su teniente general, vio en un punto trocada la suerte que pensaba tener ganada, y antes que la perdiese del todo, pidió partido, arrepentido de no haber aceptado lo que le habían ofrecido."

(23)- Pedro Pizarro, op.cit.p.I26, prétend que la troupe des 'chilenos' se trouvait à Pachacamac, donc sur le point d'arriver à Lima, quand l'Adélantade apprit l'évasion des chefs pachacanos, ce qui l'obligea à se retirer sur le champ vers Chíncha: "... y con la llegada de éstos, el marqués recibió gran alegría y Almagro pesar, y así se retiró luego (aussitôt) a Chíncha, treinta leguas de Lima."

Le port "Almagro" devait permettre des relations directes avec l'Espagne et de lever, en conséquence, les obstacles dressés par le Gouverneur sur la route, maritime ou terrestre de Panama au Cuzco et vice versa. De la sorte l'Adélantade devait pouvoir adresser la correspondance au Conseil des Indes, en recevoir, et se pourvoir en hommes, chevaux, vivres, armes et munitions (24).

Or, "Almagro" fondée au début du mois d'Octobre 1537 se trouvait dans des territoires dépendant de Lima. Certains 'vecinos limeños', qui possédaient des 'encomiendas' dans la vallée de Chincha, manifestèrent vivement leur mécontentement, et dès lors se déclarèrent ennemis irréconciliables de l'Adélantade venu les spolier de leurs biens, ce qui ne déplut pas, tant s'en faut, à Francisco Pizarro (25), qui, par ailleurs, considérait cette fondation comme un défi patent, puisqu'elle devait devenir la rivale de la Ciudad de los Reyes.

La nouvelle ville du littoral eut donc ses deux alcaldes et ses conseillers municipaux, sa potence et son pilori -"horca y picota"- et le gouverneur de la Nouvelle Tolède put donc songer à mener ses projets à bonne fin. Ayant réuni son conseil, il fit élire deux médiateurs qualifiés, dont la mission était de s'entendre, comme convenu au Cuzco, avec deux mandataires de Francisco Pizarro; ainsi le problème des frontières des deux états péruviens serait résolu une fois pour toutes.

(24)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.9.P.162:"... y como en lo que tocaba al servicio del Emperador había bien que mirar y desculpar de algunos yerros no bien sonantes (así como impedir la libertad a los vasallos de Sus Majestades, y tratantes, y el despacho de las cartas y provisiones de Su Majestad, tomándolas y encubriendo las que iban como las que venían de Su Alteza, y otras cosas feas, y así de las que eran en ofensa del Adelantado, como de particulares personas.)"

(25)- Herrera, op.cit.ibid.liv.3.chap.2.P.I73.

Deux gentilshommes: Alonso Enríquez de Guzmán et l'alcalde Diego Muñoz de Mercado, partirent donc du pueblo de "Almagro" en compagnie d'un prêtre, Bartolomé de Segovia et de trois administrateurs du quint royal: le maître des comptes, Juan de Guzmán, le trésorier, Manuel de Espinall et le contrôleur, Juan de Turégano. Ils étaient porteurs de dépêches destinées au roi et au Conseil des Indes, de la relation de l'expédition du Chili et de lettres adressées à des habitants de Lima. Sur l'ordre de Francisco Pizarro, ils furent arrêtés peu avant Mala, localité située à mi-chemin entre Lima et "Almagro", par un certain Alonso Alvarez et un groupe de trente cavaliers armés; ceux-ci avaient pour mission d'intercepter tout courrier allant à Chincha ou ~~en-~~venant. En outre ils avaient reçu licence d'ouvrir les dépêches des délégués de l'Adelantado.

Après échange de quelques formules de politesse de part et d'autre, les six envoyés susnommés furent sommés de jeter leurs armes blanches et de remettre toute correspondance, officielle ou non.

Juan de Guzmán refusa catégoriquement d'obtempérer à la sommation d'Alonso Alvarez: "Je me refuse à les donner, parce qu'il s'y trouve des lettres et des dépêches destinées à l'Empereur" (26). On lui fit entendre raison, et on alla même jusqu'à forcer la serrure du coffre où ces documents se trouvaient. Après cela, Alvarez réclama l'or à poinçonner, mais comme la marque officielle était déjà apposée sur les lingots, il déclara cyniquement: "Je ne me souvenais pas que (le Gouverneur) me donna également l'ordre d'emporter les lingots poinçonnés et à poinçonner." (27)

(26)- Cieza de León, op.cit.chap.27.P.I39: "Yo no los daré, porque vienen entre ellos cartas y despachos para el Emperador."

(27)- Cieza de León, op.cit.id.P.I40: "No me acordaba que también me mandó (el Gobernador) que lleve lo marcado, como lo por marcar." Après quoi, des propos plus ou moins insultants furent échangés de part et d'autre et un certain Cristóbal Pizarro, parent de Francisco, poussa l'audace jusqu'à **menacer** d'estafilades Alonso Enríquez de Guzmán et Juan de Guzmán. Tous ces détails sont mentionnés au chapitre 27 de la "Guerra de las Salinas".

Ce pillage rejoint, quant à la gravité, les forfaitures dont s'était déjà rendu coupable Francisco Pizarro, peu auparavant (28), et elles se reproduisirent par la suite,

(28)- C'est pour faire parvenir la relation de son expédition au Chili et le quint royal à la Cour que Diego d'Almagro adressa au Gouverneur une demande de navire, qui ne reçut aucune réponse. L'époque où cette pétition fut adressée à Lima n'est précisée par aucun chroniqueur ou historien du XVI^e siècle. Nous inclinons à penser que la délégation des deux mandataires : Alonso Enríquez de Guzmán et l'alcalde Diego Nuñez de Mercado et de leurs quatre compagnons, arrêtée par Alonso Alvarez sur la route de Chincha à Lima devait être chargée de remettre à Pizarro cette requête. (Ceci prouverait qu'un règlement à l'amiable du différent était souhaité par l'Adelantado); elle dut être formulée vers la fin Octobre ou le début Novembre 1537.

Les raisons qui nous incitent à préciser cette époque sont les suivantes: Juan de Guzmán, délégué par Almagro vers Francisco Pizarro, fut arrêté encore par celui-ci le 10 Novembre 1537. Il lui dit qu'il n'ignorait pas que les almagristes avaient tenté de faire parvenir par leurs propres moyens des dépêches au Roi: "¿pensáis, lui dit-il, que acá ignoramos que allá (à "Almagro") habéis hecho la balsa para enviar vuestros despachos al Rey?" A quoi il lui fut répondu: "Si balsas algunas se han hecho, será porque no dais lugar a que vaya navío ninguno, porque no sepa Su Majestad lo que en la tierra ha sucedido." (Cf. Cieza de León, op.cit. chap.37.P.194). En effet, un radeau fut construit à Chincha, à quelques encablures de l'embouchure de l'actuel rio San Juan; il fut confié à quelques hommes (quatre Espagnols dit Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.chap.10.P.164; six ou sept d'après Manuel de Espinall, op.cit.ibid.). Espagnols et Indiens, étaient sous le commandement d'un certain Luis García Samames (Cf. Borregán, op.cit.chap.3.P.44) ("...procura Almagro de hacer una balsa de enea y échala a la mar con algunos marineros y con Luis García de Samames que vaya a buscar navíos y se los encaminase a Chincha.") dont la mission consistait à envoyer un ou plusieurs navires à Chincha-Almagro, ou à défaut, gagner Panama afin de transmettre la correspondance au roi et prier l'évêque fray Tomás de Berlanga de revenir au Pérou pour délimiter enfin les deux territoires en litige.

L'entreprise était on ne peut plus risquée, vus les dangers que pouvaient courir l'équipage et le délégué chileno sur une frêle embarcation; il leur fallait aussi passer le barrage des eaux du Callao-Lima où le Gouverneur avait établi une surveillance étroite. Comme on pouvait le prévoir, le radeau fut arrêté: "Esta balsa sé yo que se tomó por las espías y amigos del gobernador Pizarro, y la relación no iría pues no le cumplía a él que Almagro fuese oído (Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.)

La relation la plus détaillée, celle de Borregán peut être sujette à caution; d'après lui, ce serait Fernando Pizarro qui aurait donné l'éveil: "...salido Luis García, écrit-il, .../...

comme nous aurons à le noter encore. Rien ne saurait les excuser (29). En tout cas, quand cette mauvaise action fut

(28).- suite.- "...del puerto, avisaron a Francisco Pizarro, gobernador, por parte de Hernando Pizarro y despachó un navío y envió a él a Francisco Martín de Alcántara su hermano y a Rodrigo Lozano, mi vecino de Trujillo, con mucha gente y que corriese toda la mar y la tomasen y la deshiciesen y trujesen presos a Luís García y a los marineros porque supo que iban muchas informaciones contra Hernando Pizarro para darlas a Su Majestad; tomarónla y las informaciones trujéronlas a la ciudad de los Reyes y como las viese el gobernador Pizarro y le avisaron que si aquello su Majestad sabía, había de castigar a todos los que se habían hallado en los malos tratamientos de aquel señor Inga Inca, robos de su casa (en) plata y oro, y fuerzas de sus mujeres hechas... (op.cit.ibid.P.44 et 45)- Gonzalo Fernández de Oviedo, dans sa lettre au roi, (op.cit.ibid.P.66) dit aussi que les dispositions prises par le Gouverneur ne concernaient pas uniquement les 'chilenos'; elles étaient générales: "...ni consintió, Pizarro que persona del mundo le trujese a Vuestra Majestad carta alguna, sino las suyas, y no otro pasajero; antes escriben que dos hombres de los que venían de Quito daban una arroba de oro a estos navíos (de Lima) porque los trujese a Panamá, y no quisieron hacerlo por no enojar a Francisco Pizarro." - M.Ballesteros Gaibrois justifie l'embargo durable de l'Adelantado et critique le texte de Borregán: "Borregán nos cuenta, dit-il, -op.cit.id.P.322- que Almagro decidió comunicarse con el Rey, pero que como Pizarro no le daba barco para ello, ordenó a Luís García Samanes que hiciera una balsa, para con ella lograr llegar hasta donde hubiera barco que les permitiera comunicar a España todo lo que sucedía. Secretamente tuvo noticia de todo ello Pizarro y envió a Francisco Martín de Alcántara y a Rodrigo Lozano, vecino de Trujillo, para que lo impidieran, pues las informaciones que indudablemente habían de llevar estos partidarios de Almagro, habían de ser contrarias a su causa, diciendo en ellas todos los excesos que habían cometido los Pizarros con los Indios. Esta es, al menos, la malévola interpretación que Borregán da a la medida de Pizarro, de aprisionar, como lo hizo, a los que se querían partir para España."

(29)- Herrera, op.cit.ibid, chap.15.P.163, résume l'essentiel de cet épisode; de toute évidence Alonso Alvarez ne fut que l'instrument de Pizarro. Il écrit: "... y la gente del gobernador, por su mandato, salieron a los mensajeros al camino y tomarónlos, y abrieron los despachos, prendieron y maltrataron a los mensajeros con feás palabras, y no los dejando entrar en la ciudad ni que hablasen a persona, ni que algunos hablasen con ellos."

M. Ballesteros Gaibrois, écrit, malgré les textes de Cieza de León et de Herrera (op.cit.id.P.320) : "Uno de los destacamentos al mando de Alonso Alvarez que había salido con treinta de a caballo, topó con la comisión de apoderados de Almagro, a los que hizo prisioneros sin contemplaciones, enviando los despachos o papeles a Lima,

connue à Lima : "... le Gouverneur et tous ses capitaines et conseillers s'en réjouirent beaucoup." (30)

(29).- suite.- "... para que Pizarro los viera y decidiera. Pizarro se apresuró a devolver los despachos y envió al factor Illán Suárez de Carvajal con orden de darles cabalgaduras y la libertad."

Or, par cédule royale du 8 Août 1538, le Gouverneur de la province du Pérou, le marquis don Francisco Pizarro, fut mis en garde contre les procédés indignes auxquels il avait eu recours dans le courant de l'année 1537.

(30)- Cieza de León, op.cit.chap.27.P.I40 : ".se holgaron mucho el gobernador y todos sus capitanes y consejeros."

Carta Real dirigida: " a vos el marqués don Francisco Pizarro, nuestro Gobernador de la provincia del Perú y otros cualesquier jueces y justicias de la dicha provincia" Cf.Col.de cédulas reales, dirigidas a la Audiencia de Quito, 1538-1600 -Quito 1935:"Publicaciones del Archivo Municipal, folio 55I, 9 août 1538, P.4 et5: "Sepades que Nos somos informados que estando por Nos mandado y proveído que todos los vecinos y habitantes de las dichas Indias, Islas y Tierra Firme del Mar Océano, nuestros súbditos y vasallos pudiesen libremente y cuando les pareciere, convenía a nuestro servicio, venir a Nos informar de las cosas de esas partes, y asimismo escribir y hacernos relación de todo lo que de allá, lo pudiesen hacer libremente, y que nadie en ello les pusiese impedimento alguno, so ciertas penas; de algunos días a esta parte no se ha guardado lo susodicho, antes se ha impedido, y procurado de impedir a algunas personas que han querido venir o venían a Nos informar de cosas muy cumplideras a nuestros servicios con formas que (secretas)... -mots illisibles-... algunos se ha tenido, y a otros de hecho y públicamente, poniendo penas mayores a los maestros y pilotos y marineros que los querían traer y así... le escribir, en que parece que se pone impedimento a los dichos nuestros vasallos que no tengan libertad de Nos informar de las cosas de las dichas Indias, como por experiencia se ha visto que de muchos días a esta parte nos habemos sido informado por cartas, de las cosas de nuestras islas... como se solía hacer, de que Nos habemos sido y somos muy deservidos y nuestros súbditos y vasallos reciben mucho agravio y daño y queriendo proveer en ello como Reyes y Señores naturales, fue acordado que debíamos mandar esta nuestra carta en la dicha razón, por lo cual mandamos y defendemos firmemente que agora, y de aquí en adelante en todo tiempo, cada y cuando nuestros oficiales y todas las otras personas, vecinos y moradores y habitantes en las dichas Indias, Islas y Tierra Firme del Mar Océano, nos quisieren escribir y hacer relación de todo lo que les pareciere que conviene a nuestro servicio y venir o enviar mensajeros, lo puedan hacer, sin que en ello les sea puesto embargo, ni estorbo, ni impedimento alguno directa ni indirectamente, ni a los maestros, pilotos o marineros que los hubieren de traer en sus navios o vinieren a estos reinos, por vos ni por otra persona ni personas

.../...

Néanmoins, il voulut farder la réalité et il envoya vers les mandataires et messagers de l'Adelantado, Illán Suárez de Carvajal, qui le disculpa et leur fit entendre qu'Alvarez et ses cavaliers avaient agi de leur propre

(30)- suite.- "... algunas, so pena de perder cualesquier mercedes, privilegios y oficios y juros y otras cosas que de Nos tengan, y perdimiento de todos sus bienes para nuestra Cámara y fisco, y de caer en mal caso.

Y porque venga a noticia de todos y nadie dello pueda pretender ignorancia, mandamos que esta nuestra carta sea pregonada públicamente por las plazas y mercados y otros lugares acostumbrados de esas dichas ciudades, villas y lugares, por pregonero ante escribano público..."

Autre lettre adressée par le roi à Francisco Pizarro, ibid. P.6. datée de Valladolid, 9 Août 1538; nous n'en donnons que l'essentiel:

"... y porque agora Nos somos informados que contra el tenor y forma della habéis detenido y detenéis en esa dicha provincia ciertas personas que venían a nuestra corte con cartas y despachos del Adelantado don Diego de Almagro, nuestro gobernador de la provincia de la Nueva Toledo, tomándoles el oro y plata que traían, no dejándoles salir de esa dicha provincia, de lo cual Nos habemos tenido y tenemos por deservidos; y queriendo proveer en ello, visto en el Nuestro Consejo de las Indias, fue acordado que debíamos mandar esta nuestra carta para vosotros en la dicha razón y Nos tuvimoslo por bien; por lo cual vos mandamos que veáis la dicha nuestra carta suso incorporada y la guardéis y cumplís, y hagáis guardar y cumplir en todo y por todo según y como en ellas se contiene, y la hagáis a pregonar en las ciudades, villas y lugares de esa dicha Provincia; y si alguno o algunas personas fueren o pasaren contra el tenor de ella, ejecutéis en ellos las penas en ellas contenidas, en sus personas y sus bienes; y si contra el tenor y forma dello habéis detenido las dichas personas que así enviaba a esta nuestra corte el dicho adelantado don Diego de Almagro, los soltéis de la prisión en que estuvieren, y les hagáis volver o restituir las cartas y despachos y otras cosas que se les hubieren tomado, y dejáis a los maestros y marineros y pilotos que los hubieren de traer que los traigan en sus navíos libremente sin les poner ni consentir que les sea puesto embargo ni impedimento alguno. Yo la Reina, yo Juan de Sámano, Secretario de Sus Reales Majestades."

chef. Afin d'atténuer leur mésaventure, il leur fit apporter beaucoup de fruits confits et de bons vins. Deux autres délégués de marque: Francisco de Jodoy et Hernán Ponce furent chargés d'annoncer sa venue: "... il désirait accord parfait et amitié avec l'Adelantado puisqu'il ne pouvait en être autrement entre ceux qui s'aimaient tant et s'étaient tant ché ri." (31)

Tout en ayant l'air de les traiter avec les plus grands égards, puisqu'il allait vers eux, Pizarro désirait, surtout éviter leur présence dans la ville et l'ébruitement du fâcheux incident provoqué par Alonso Alvarez qui aurait risqué d'entraîner un retournement dans l'attitude de certains de ses partisans au bénéfice d'Almagro (32).

Ils se rencontrèrent à "La Acequia", le 10 octobre 1537 (33), à une lieue de Lima. Un accord fut conclu entre les deux mandataires 'chilenos' et le Gouverneur. Celui-ci voulait se faire préciser, comme s'il les ignorait vraiment, les raisons qui avaient poussé son vieux compagnon à s'emparer du Cuzco, après avoir fait arrêter ses frères. Il prit à part le maître des comptes, Juan de Guzmán, qui justifia le comportement de son maître. Malgré les pilotes qui affirmaient : "... que le gouvernement (de la Nouvelle Tolède) compté d'après le méridien, comprenait la ville (du Cuzco)", Hernando et Gonzalo n'avaient pas voulu admettre les droits d'Almagro sur cette ville.

(31)- Manuel de Espinall rapporte dans la lettre citée ci-dessous: "... deseaba toda conformidad y amistad con el Adelantado, pues no se permitía menos se hiciese entre quien tanto se amaban y habían querido tanto."

"Carta de Manuel de Espinall al Rey", datée de Lima, 30 Mai 1539, sobre las disidencias entre Pizarro y Almagro, op.cit.P.148 à 152: " Sabido por el Gobernador, écrit-il, que venían los dichos mensajeros envió a ellos el factor Guillén Suarez de Carvajal, a decirles que fuesen bien venidos, y que le había pesado por el desaorimiento que les habían hecho al dicho pueblo de Hara (sic), que no había sido por su mandato; y les hizo volver las armas."

Cieza de León, op.cit.id.P.141-142, répète à peu près les mêmes termes.

(32)- M.Ballesteros Gaibrois, op.cit.id.P.320, admet que Francisco Pizarro: "... no quiso que llegaran hasta Lima por si tramaban conjuras."

(33)- Nous devons ces précisions de lieu et de date à Cieza de León, op.cit.id.P.144.

Francisco Pizarro convint, puisqu'il y avait été invité par Almagro, de désigner, à son tour, deux fondés de pouvoir; son choix s'arrêta sur le provincial dominicain Juan de Olías et le capitaine Francisco de Chaves.

Afin que les quatre mandataires, d'un commun accord, "... tous ensemble vérifient avec les pilotes les plus expérimentés et entendus dans cet art, pour quoi l'on saura quelles sont les limites et les confins des gouvernements, conformément à l'instruction commise à l'évêque de Terre Ferme, et que ce qu'ils détermineront, l'Adelantado et le Gouverneur le tiennent pour ferme et stable et le respectent jusqu'à ce que Sa Majesté en dispose autrement (34)."

Or, c'est bien par désir d'une véritable conciliation que l'Adelantado se prêta aux divers arrangements proposés par lui-même à partir du Cuzco et confirmés tout de suite après la fondation du pueblo de "Almagro"; mais l'un d'eux lui fut suggéré par Francisco à l'instigation du retour Hernando Pizarro. Le Gouverneur n'ignorait pas le contenu des Capitulations de Tolède du 21 Mai 1534, passées avec le 'Mariscal' don Diego d'Almagro (35), ni les Ordonnances Royales

(34)- Cieza de León, op.cit.id.P.145: "... todos juntos, averiguen con pilotos los más sabios y entendidos en aquel arte, por donde se entienden que son los límites y términos de las gobernaciones, conforme a la provisión que está cometida al obispo de Tierra Firme, y que lo que declarasen el mismo Adelantado y el Gobernador lo hayan por firme y estable y lo aguarden hasta que Su Majestad otra cosa mande."

(35)- "Capitulación que se tomó con el Mariscal don Diego de Almagro para descubrir doscientas leguas del Mar del Sur hacia el estrecho", datée de Tolède, 21 Mai 1534, in col. de doc.inédits de Indias, op.cit.tome22.P.338 à 346. Cette capitulation reproduit en partie celle qui fut passée avec Francisco Pizarro le 26 Juillet 1529.

Nous n'en rapporterons que les passages essentiels:

" Por quanto el capitán Fernando, en nombre del mariscal don Diego de Almagro y por virtud de su poder bastante, que en el Nuestro Consejo de las Indias presentó, me hizo relación... que el dicho Mariscal don Diego de Almagro, por Nos servir y por el bien y acrecentamiento de Nuestra Corona Real, descubrirá, conquistará y poblará las tierras y provincias que hay por la costa de la Mar del Sur a la parte de Levante, dentro de doscientas leguas hacia el estrecho de Magallanes, continuadas las dichas doscientas leguas desde donde se acaban los límites de la gobernación que por la capitulación y por nuestras provisiones tenemos encomendadas al capitán

...//...

de Madrid du 31 Mai 1534 adressées à l'évêque de Panama, don

(35).-suite.-:"... Francisco Pizarro, a su costa y su misión... Y me suplicastes y pedistes por merced, mandase encomendar la conquista de las dichas tierras al dicho Mariscal y le concediese y otorgase las mercedes y con las condiciones que de suso serán contenidas, sobre lo cual mando tomar con vos el dicho capitán Fernando Pizarro... el asiento y capitulación siguiente:

19) Voy licencia y facultad al dicho Mariscal don Diego de Almagro para que por Nos y en nuestro nombre y de la Corona Real de Castilla, pueda conquistar, pacificar y poblar las provincias y tierras que hubiese en las dichas doscientas leguas que comienzan desde donde se acaban los límites de la gobernación que por la dicha capitulación y por nuestras provisiones tenemos encomendadas al capitán Francisco Pizarro a Levante, que es hacia el estrecho de Magallanes.

"Item, entendiendo ser cumplidero al servicio de Dios y nuestro, y por honrar su persona y le hacer merced, Prometemos de le hacer Nuestro Gobernador y Capitán General por todos los días de su vida, de las dichas doscientas leguas con salario de 725.000 maravedís cada un año, contados desde el día que vos el dicho Fernando Pizarro.....

"Otrosí, le hacemos merced del título de nuestro Adelantado de las dichas tierras y provincias que así descubriere y poblar en el término de las dichas doscientas leguas, y asimismo del Alguacilazgo Mayor dellas; todo ello por los días de su vida."

.....
 Clause mentionnant le contrat passé entre Francisco Pizarro et Diego d'Almagro:

"Y porque en nombre del dicho Mariscal don Diego de Almagro nos habéis hecho relación que el Gobernador Francisco Pizarro ha de ayudar al dicho don Diego de Almagro y ser parcionero en la dicha contratación y descuento como el dicho Mariscal lo es en las tierras y provechos de la gobernación del dicho Francisco Pizarro, Queremos y es Nuestra Merced, que ayudándole en lo susodicho, por virtud del concierto que los dos hicieron y otorgaron ante escribano, el dicho Francisco Pizarro haya y lleve otros quinientos ducados en cada un año de las dichas rentas y provechos."

.....
 Clause relative au prince et seigneurs faits prisonniers au cours des combats:

"Otrosí, como quiera que según derecho y leyes de nuestros reyes, cuando nuestras gentes y capitanes de nuestras armadas tomen preso algún príncipe o señor de las tierras donde por Nuestro Mandato hacen guerra, el rescate del tal señor o cacique pertenece a Nos con todas las otras cosas muebles que fueren hallados y que pertenecieren a ellos mismos, pero considerando los grandes trabajos y peligros que nuestros súbditos pasan en la conquista de las Indias, en alguna enmienda de ellos y por les hacer merced, Declaramos y Mandamos que si en la dicha vuestra conquista y gobernación se cautivase o prendiese algún cacique o señor,

.../...

Tomás de Berlanga (36), qui tenta en vain de les faire respecter lors de son séjour de plus de six mois à la Ciudad de los Reyes.

(35)- suite.- "... que todos los tesoros, oro y plata y piedras y perlas que se hubieren dél, por vía de rescate o en otra cualquier manera, se nos dé la sexta parte dello, y lo demás se reparta entre los conquistadores, sacando primeramente nuestro quinto, y en caso que el dicho cacique o señor principal mataren en batalla o después por vía de justicia, o en otra manera, pues en tal caso los tesoros o bienes susodichos que de él se hubieren, juntamente havamos la mitad, lo cual ante toda cosa cobren nuestros oficiales, y la otra parte se reparta, sacando primeramente nuestro quinto."

(36)- Cieza de León, op.cit.chap.26.P.I35-I36:

"DON CARLOS - A vos, el Reverendo en Cristo, padre don fray Tomás de Berlanga, obispo de Tierra Firme, llamada Castilla del Oro, de Nuestro Consejo, salud y gracia Sepades que Nos mandamos tomar cierto concierto y capitulaciones con el Adelantado don Francisco Pizarro, sobre la conquista y población de la provincia del Perú, al cual, en la dicha capitulación, señalamos por límite de su gobernación la tierra que hay desde el pueblo que en lengua de los indios se dice Tempula, y después los cristianos le llamaron Santiago, hasta el pueblo de Chincha, en que diz puede haber doscientas leguas poco menos; después, por otra nuestra provisión, prorogamos al dicho Adelantado don Francisco Pizarro los límites de la dicha su gobernación por otras veinticinco leguas, desde dicho pueblo de Chincha adelante; y últimamente, por otra nuestra provisión la prorogamos otras setenta leguas, de tal manera que en ellas se incluyesen las otras veinticinco leguas, en lo cual toda nuestra intención y voluntad fue que el dicho don Francisco Pizarro tuviese de gobernación doscientas y setenta leguas de largo de costa, desde el dicho pueblo de Tempula o Santiago, Norte-Sur, por derecho meridiano. Y asimismo, después de lo susodicho, hicimos merced al Pariscal don Diego de Almagro de otras doscientas leguas de gobernación, las cuales se contienen desde donde se acaba la gobernación del dicho Adelantado don Francisco Pizarro, cumplidas las dichas doscientas y setenta leguas de su gobernación. Y porque podría acaecer que por no ser la costa derecha hubiese alguna diferencia entre los dichos don Francisco Pizarro y don Diego de Almagro, sobre la medida y cuenta de las dichas leguas, de que Nos seríamos deservidos y las dichas tierras y provincias recibirían daño, y visto y platicado por los de nuestro Consejo de las Indias, queriendo evitar lo susodicho, fue acordado que debíamos mandar dar esta nuestra carta para que vos en la dicha razón, por la cual vos cometemos y encargamos que hagáis tomar el altura y grados en que está el dicho lugar de Tempula o Santiago, y así tomados, midáis, por derecho meridiano Norte-Sur, las dichas doscientas y setenta leguas, sin contar de las vueltas que la costa hiciere, mirando los grados de la tierra que en ello se comprende, y según las leguas que suelen responder a

Reprenons ici les passages fondamentaux desdites Ordonnances, qui modifiaient les Capitulations de Tolède du 25 Juillet 1529. Il y est dit expressément: "... toute notre intention et volonté ont été de faire que ledit don Francisco Pizarro disposât du gouvernement de deux cent soixante-

(36).-suite.-"...cada grado Norte-Sur, y por donde, tomada el altura, se viniesen a cumplir los grados, y así se comprende en las dichas doscientas y setenta leguas, allí señaladas ser el fin y término de la dicha gobernación de don Francisco Pizarro, para que de aquello sea Gobernador con toda la tierra que hubiere leste-oeste dentro de los dos parajes donde comenzaren y acabaren las dichas doscientas y setenta leguas, contadas por meridiano derecho, y desde allí comience la gobernación de don Diego de Almagro hasta cumplir las dichas doscientas leguas, en la cuenta de las cuales se tenga y guarde la misma orden que de suso va declarada. Y mandamos a los dichos Francisco Pizarro y Diego de Almagro, que, hecha por vos la dicha declaración, cada uno de ellos guarde los términos de su gobernación, y en solos ellos hagan sus oficios y gobernación, sin entrar cosa alguna de los límites y jurisdicción del otro, so pena de privación de oficio de Gobernador del que lo contrario hiciere. Dada en Madrid, a treinta y un día del mes de Mayo de mil quinientos y treinta y cuatro años." Yo la Reina - Yo Juan Vázquez de Molina, secretario de su Cesárea y Católica Majestad, la hice escribir por su mandado..."

Il convient de rectifier la date de l'édit royal de Madrid et la reporter à trois ans avant, comme nous le faisons. Herrera commet une erreur de deux ans, quand il la date du 31 Mai 1536 (erreur reproduite par M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.id.P.309). En effet, l'évêque de Panama mit le roi au courant de ses démarches à Lima par lettre datée de Nombre de Dios, le 3 Février 1536 (Cf. "Gobernantes del Perú", op.cit.id.P.37) où Berlanga précise toutes ses recherches à Lima sur la conduite de Francisco Pizarro, Alonso de Riquelme, Antonio Navarro, 'gobernador', 'tesorero', 'contador', respectivement du trésor royal, et García Saucedo, 'veedor', à dater du 20 Août 1535, et ceci jusqu'à la veille de son départ qui eut lieu, comme il le précise lui-même dans sa lettre citée du 1er Janvier 1536.

La lettre à fray Tomás de Berlanga fut signée par la reine Isabelle de Portugal, non parce que le roi était absent d'Espagne en 1534, mais parce que, en tant que régente du royaume depuis 1529, elle disposait d'une procuration qui prit fin en 1538, c'est-à-dire quelques mois avant sa mort qui eut lieu le 1er Mai 1539. Cf: Eduardo Ibarra: "España bajo los Austria", 2a ed. Labor, chap.6.P.64 et sqs.

dix lieues le long de la côte, depuis la localité de Tempula ou Santiago, suivant le Méridien Nord-Sud... parce qu'il se pourrait que la côte n'étant pas droite, il y eût quelques différends entre lesdits Francisco Pizarro et Diego d'Almagro, au sujet des mesures et du nombre desdites lieues, ... c'est pourquoi nous commettons que vous fassiez prendre la hauteur et latitude de ladite localité de Tempula ou Santiago (limite septentrionale du territoire de Francisco Pizarro, coïncidant d'ailleurs avec celle de l'empire des Incas, l'"Ancasmayu" ou Rivière Bleue qui correspond à quelques kilomètres près à la frontière Nord-Ouest de l'Equateur et de la Colombie actuels) et une fois prises, vous mesuriez suivant le Méridien Nord-Sud, les deux cent soixante-dix lieues, sans tenir compte des sinuosités que la côte pourrait faire, considérant les degrés du territoire inclu, et d'après les lieues correspondant à chaque degré Nord-Sud; d'où connaissant la hauteur, le nombre de degrés soit bien respecté, répondant aux dites deux cent soixante-dix lieues; marquez alors la fin et limite du gouvernement de don Francisco Pizarro et qu'il en soit gouverneur comme de tous les territoires compris à l'Est et à l'Ouest des deux pages où commenceraient et finiraient lesdites deux cent soixante-dix lieues comptées sur le Méridien et, qu'à partir de là commence le gouvernement de don Diego d'Almagro jusqu'à atteindre les deux cents lieues comptées de la même manière qu'il a été déclaré ci-dessus..."

Comment faut-il interpréter ce texte? Nous en avons signalé les termes clés. Il s'agissait dans l'esprit du législateur, le secrétaire d'Isabelle de Portugal et de Charles Quint, Juan Vázquez de Molina, en l'occurrence, de mesurer les deux cent soixante-dix lieues revenant à Pizarro; d'après le méridien Nord-Sud qui passe sur le delta du rio Santiago, soit à environ 819,20' de longitude Ouest, et de mesurer deux cent soixante-dix lieues en ligne droite de là vers le Sud.

Ces calculs donnaient pour limite australe à la Nouvelle Castille, une ligne qui se trouvait située, non comme le disaient les pilotes d'Almagro à quelques lieues au Nord de la vallée de Lima (37), mais au Sud de la Nasca

et, en conséquence, le Cuzco n'entrait plus dans le territoire de la Nouvelle Tolède, laquelle commençait assez près de la limite septentrionale du lac Titicaca, à hauteur de l'actuelle Azángaro (département de Puno, Pérou, ou si l'on veut au "Puerto Caballas" situé sur la côte pacifique à quelque dix kilomètres au Nord de l'embouchure du río Grande, département d'Ica). (38)

(37)- D'après les évaluations de l'évêque de Panama, Francisco Pizarro avait à peu près doublé les mesures du pays qu'il devait gouverner: Cf: "Gobernantes del Perú", tome 2. P.39-40: "... por manera que lo que agora tiene Pizarro en su gobernación, desde Santiago al Cuzco, son cuatrocientas leguas, y del Cuzco adelante otras cientos, que son por todas quinientas leguas o le falta poco, y con dificultad podrá un obispo y aun un gobernador gobernar tanta tierra."

En fait, fray Tomás de Berlanga commettait une erreur de calcul: "... entre Puerto Viejo y la bahía de San Mateo, escribait-il, que agora está poblando (Sebastián) Garcilaso habrá ciento diez leguas (en fait environ cinquante; mais pourquoi s'arrêter à Puerto Viejo et non à Tumbes?), y de Tumbes à Lima, ciento ochenta leguas -calcul à peu près juste- y de Lima al Cuzco ciento cinco leguas." En réalité, les deux villes sont à un degré quarante cinq minutes de latitude l'une de l'autre, soit à trente et une lieues maritimes environ. Jusqu'au Cuzco, selon lui, Francisco Pizarro devait occuper: 110 + 180 + 105 lieues, soit 395. En fait il y en a 250 par excès.

(38)- Se basant sur les Capitulations de Tolède du 26 Juillet 1529, Francisco Pizarro pouvait prétendre que les soixante dix lieues à lui concédées par l'Ordonnance de Mai 1534, devaient être comptées à partir de la vallée de Chincha. Si nous nous reportons à la première clause des susdites Capitulations, nous trouvons ce qui suit:

"Doy licencia y facultad a vos el dicho capitán don Francisco Pizarro para que Nos y en Nuestro Nombre y de la Corona Real de Castilla, podáis continuar el dicho descubrimiento, conquista y población de la dicha tierra y provincia del Perú, hasta doscientas leguas de tierra por la misma costa, las cuales dichas doscientas leguas comienzan desde el pueblo que en lengua de indios se dice Zemuquella (sic) y después llamastéis Santiago hasta llegar a Chincha, que puede haber las dichas doscientas leguas de costa poco más o menos."

Ainsi la Couronne, en fixant la limite australe des deux cents lieues à Chincha commettait alors une erreur d'environ quatre-vingt dix lieues au bénéfice du conquistador 'extremeño'. Ajoutons toutefois que le coupable de cette erreur fut Francisco Pizarro, qui, ayant atteint Santa, lors de la fameuse expédition des 'Treize de la Renommée', prétendait être parvenu avec ses compagnons jusqu'à la vallée

.../...

Ainsi donc, pour en revenir à l'entrevue de la "Acequia" disons que les choses paraissaient se concrétiser;

(38).- suite.-: ...de Chinchá, laquelle se trouve exactement à quatre vingt sept lieues et demie au Sud de Santa.

Dans la preuve juridique ou 'probanza' qu'il fit dresser à Lima, le 24 Septembre 1537, (peu après qu'il ait appris à La Nasca la déroute d'Amancay) par-devant Francisco de Abalos, alcalde 'ordinario' de Lima et le notaire Cristóbal de Figueroa, Francisco Pizarro faisait savoir au Conseil des Indes - Cf: "Gobernantes del Perú" op.cit. tome 2.P.62-63 - : "... que el gobernador don Diego de Almagro se ha entrado en el Cuzco por fuerzas de armas y me ha despojado de la posesión, teniéndola y poseyéndola en nombre de Su Majestad por virtud de sus provisiones y habiéndola descubierto y conquistado y poblado de nuevo en este alzamiento de los naturales della, la he defendido de doscientos mil indios de guerra y en la defensa de la dicha ciudad murió mi hermano Juan Pizarro, y para en guarda de mi derecho y para que Su Majestad mande sea restituido porque al presente estoy despojado por el dicho gobernador don Diego de Almagro, quiero hacer cierta probanza para que Su Majestad conste de la fuerza a mí hecha de violento despojo, de lo cual todo Su Majestad me mande restituir y mande castigar al principal culpable, y yo ante todas cosas sea puesto en mi antigua posesión."

On voit là quels furent les arguments exposés par Francisco Pizarro pour justifier sa requête au Roi:

- la ville du Cuzco avait été découverte et conquise par lui;
- il l'avait défendue contre le soulèvement de Manco Inca;
- au cours de cette défense, son frère Juan avait été tué.

Por assurer ses droits, le Gouverneur fit établir divers articles par-devant sept témoins qui confirmèrent ses dires et ses droits à la possession du Cuzco et des territoires annexes.

Voici les noms des témoins :Antonio Vaca, Pedro Cermeño, Pedro de Mantenegro, M... (illisible) Andrés, Tomás Vázquez, Juan López, Diego de Agüero, et le contenu des principaux articles:

article 2 : " Si saben (los testigos) que Su Majestad le mandó por virtud de sus Provisiones que tuviese en administración y gobernase todas estas provincias... y según su buen celo y servicio de S.M. pobló la ciudad de Xauxa, y de allí con deseo de acrecentar la corona de S.M. fue a la gran ciudad del Cuzco y la pobló y puso justicia y regimiento y repartió indios y solares y la poseía y gobernaba en nombre de Su Majestad, y por tal gobernador de la dicha ciudad era habido y tenido y digan y declaren cerca de esto lo que saben." (ibid.P.63)

article 4 : "Item, si saben que teniendo y poseyendo justamente el dicho gobernador don Francisco Pizarro la dicha ciudad del Cuzco y teniendo en ella por su teniente a Hernando Pizarro entro en la dicha ciudad del Cuzco el gobernador

l'accord pouvait être conclu entre les deux parties adverses. On en vint même à proposer, au cas où l'entente ne pourrait aboutir, de s'en remettre à deux autres mandataires, dignes de confiance, pour qu'ils pussent, avec les précédents, trancher enfin de débat (39).

(38).- suite.- : "... don Diego de Almagro con mano armada, expelió y despojó de su justa posesión al dicho gobernador don Francisco Pizarro, forzablemente se hizo recibir por gobernador de su posesión, y puso justicias y regidores como violento poseedor, y digan y declaren las fuerzas que en este caso hizo" (ibid.P.64)

article 5:"Item, si saben que el dicho gobernador don Diego de Almagro como injusto poseedor y como despojador de la posesión del dicho gobernador don Francisco Pizarro, a todas las personas que le podían contradecir la dicha posesión los ha tenido muy aprisionados y a otros ha puesto temores y a otros ahorcado (faux témoignage) y a otros azotado, digan y declaren lo que acerca de esto saben." (ibid.P.64)

Des témoignages précités, seul Antonio Vaca assura qu'il avait vu appréhender Hernando et Gonzalo Pizarro, "y a otro hombre vio ahorcar", ce qui contredit quelque peu le contenu de l'article 5.

(39)- Cieza de León, op.cit.chap.28.P.145:"... para que asistan y estén presentes a la averiguación que se manda hacer." Et cet auteur ajoute un jugement personnel que nous ne partageons pas entièrement (ibid. P.145): " Bien me parece, muy justificados, y que para ellos estaba deseada la paz y conformidad; pero su intención de cada uno de ellos era otra, que, si la averiguación no se hacía a su gusto y contento, por la punta de la lanza procurar de haber el gobierno de la provincia." Autrement dit, pour lui, Francisco Pizarro et Diego d'Almagro étaient, dès même avant tout accord, d'aussi mauvaise foi l'un que l'autre. Il est vrai, cependant, qu'il rectifia par la suite ledit jugement (op.cit. chap.31. P.163-164) : "ya que hubo aceptado el poder que le estaba cometido, el Provincial no fue parte para que los gobernadores por sus partes dejasen de tener cuidado de aderezarse de armas y engrosar sus ejércitos; la esperanza no la tenían puesta ninguno de ellos en la sentencia que había de dar el provincial Bobadilla. Y mas mal inclinada estaba esta postema en el gobernador Francisco Pizarro, por haber él poblado al Cuzco, y no osaba claramente dar lugar de que se entendiese por entero, hasta ver si pudiese sacar de prisión donde estaba a Hernando Pizarro su hermano."

Il fut convenu que les transactions auraient lieu à Mala, et les deux troupes, sur proposition de Pizarro, devaient demeurer dans leurs quartiers respectifs, pendant une quinzaine de jours (40).

Almagro pouvait encore tenir la dragée haute à Pizarro, puisqu'il avait toujours en son pouvoir Hernando. On ne pouvait, sans danger pour ce dernier, résoudre la contestation au détriment des prétentions de l'Adelantado. On songea donc à entortiller l'adversaire. Qui en eut l'idée? Francisco Pizarro ne manquait pas de ruse diplomatique. Peut-être fut-il assisté par le provincial mercédaire ou par son dernier secrétaire, le jeune Antonio Picado, ou même, ce qui est plus vraisemblable, par son mauvais génie de toujours, son propre frère Hernando (41).

Toujours est-il qu'après la précédente décision, Illan Suárez de Carvajal et le moine Bobadilla furent envoyés à Chíncha, en principe pour prier les deux délégués chiliens de venir régler, sans tarder, le différend, mais en fait pour

(40)- A quelque temps de là, Manuel de Espinall avait prié le capitaine Diego de Fuenmayor qui s'en retournait à la Hispaniola, étant donné, disait-il, que sa mission au Cuzco était terminée, de demeurer encore au Pérou afin de s'interposer entre les deux gouverneurs et éviter ainsi une guerre fratricide. Le trésorier d'Almagro lui déclara: "... que en quedarse serviría más a Su Majestad que no en irse.", puis devant son refus, il voulut lui confier des lettres destinées au roi: "... y me dijo que no las podía llevar, ni parecía bien (pourquoi?) él llevase despachos míos llevando los del gobernador Pizarro y que me rogaba no se lo encargase." Espinall explique cette attitude équivoque et surprenante par le fait que: "Hernando Pizarro (au Cuzco) le había mandado dar diez mil castellanos (op.cit.ibid.P.158)".

(41)- Manuel de Espinall (op.cit.ibid.P.160): "En esto Francisco de Bobadilla, provincial de la Orden de Nuestra Señora de la Merced... se movió a ir a verse con el dicho Adelantado y hablarle acerca de estos negocios; no sé si salió de él o del dicho Francisco Pizarro, mas por lo que después pareció creo que fue de parecer de entrambos."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. P.150à 152, dit que Francisco Pizarro s'était entouré de personnes "de poca autoridad", dont il subissait la néfaste influence: "... a cuyo seso y parecer se sojuzgaba." et l'un d'eux "Antonio Picado era hombre de poca calidad y mala intención y peores obras."

faire relaxer Hernando. C'est à ce moment là qu'il fut permis au trésorier Manuel de Espinall d'aller vers son gouverneur qu'il aurait dû rejoindre et assister depuis longtemps (42). Il pouvait alors, par son intercession, aider à l'élargissement du prisonnier (43).

Almagro tomba à nouveau dans le traquenard qui lui était tendu. Il accepta de s'en remettre au seul arbitre, le provincial mercédaire, afin de parvenir à un accord et libérer enfin le frère de son associé.

Cette grave décision ne reçut l'approbation ni du trésorier Manuel de Espinall, ni de Rodrigo Orgoñez (44), mais la plupart de ses conseillers l'y incitèrent (45), et

(42)- Manuel de Espinall, (op.cit.ibid.P.154 -156) avait été relâché par Godoy après l'épisode de Guarco; sur le chemin de la Nasca, alors qu'il allait rejoindre l'Adélantade, il fut arrêté sur l'ordre de Francisco et ramené à Lima; la nouvelle de la défaite d'Amancay motivait ces dispositions contradictoires. "No me quiso dar licencia para ello (Pizarro) antes me mandó traer por su mandamiento a esta ciudad (Lima) en son de preso." Voir aussi note 21 P. 151

(43)- Manuel de Espinall, op.cit.id. P.162, dit qu'il fut envoyé de Lima vers Almagro : "... para le atraer a todo buen concierto y conformidad con don Francisco Pizarro." ; mais dans sa lettre au Roi datée de Lima, 30 mai 1539, il accusera ouvertement Hernando Pizarro.

(44)- Manuel de Espinall P.163, manifesta son étonnement au su d'une pareille marque de confiance et l'Adélantade lui répondit: "... que él había sabido lo que había hecho, porque el dicho Bobadilla le había dicho que él estaba muy bien informado, hasta donde llegaban los términos de su gobernación, y que le había prometido por el hábito de Nuestra Señora de la Merced, de no le quitar un palmo de tierra y que le entendía dar hasta el pueblo de Guarco, que es veinte leguas de esta ciudad (Lima), y que por esto le había puesto de sus manos."

(45)- Dans sa lettre au Roi, op.cit.P.149-150, Manuel de Espinall dit que Francisco Pizarro l'envoya à Chincha : "... con achaque que los iba a concertar y fue en su compañía el factor Guillén Suárez de Carvajal y con él fuimos de esta ciudad de los Reyes yo y el contador Juan de Guzmán a entender en los mismos conciertos." Il ajoute que Bobadilla insista alors pour voir le prisonnier; c'est après leur entretien que le moine dit à Almagro: "... que él veía la razón y justicia que tenía en lo que pedía de su gobernación, y que él no veía mejor medio, sino que lo comprometiese en sus manos, y que asimismo Francisco Pizarro lo dejaría en las suyas (op.cit.ibid.P.150). Il déclare encore: "... que él le prometía que no le mandaría salir de la ciudad del Cuzco y de la posesión que en ella tenía, ni tampoco le mandaría retraer del valle de Chincha donde entonces estaba."

plus particulièrement les deux Alvarados, non sans raison d'ailleurs puisque Bobadilla avait pris de fermes engagements, verbaux il est vrai comme l'affirmèrent Almagro et Espinall (46).

(45).- suite.- Almagro pourrait en outre recevoir les marchands venus de Panama ou d'ailleurs: "... para que su gente fuese reparada de lo necesario y que unos y otros se contratasen", et Francisco Pizarro lui donnerait même un navire, afin qu'il pût adresser directement sa correspondance au Roi: "... le mandaría dar navío en que pudiese enviar a Vuestra Merced sus despachos y relaciones de las cosas que en el viaje de Chile le había sucedido." (op.cit.ibid.P.150)

Ainsi, Almagro fut trompé par Bobadilla lequel avait été circonvenu par Hernando Pizarro: "... dio (Almagro) crédito a sus palabras aunque fingidas... porque dentro del pan blanco que le mostró, le traía las zarazas de la muerte que después le dieron por se fiar del padre." (op. cit.id.P.150-151). "La cual cautela, déclare encore Espinall, yo creo fue toda urdida por Hernando Pizarro, cuando le fue a ver, porque según fue público diz entonces que le prometió mucha suma de pesos de oro... de los cuales pesos de oro no se le dieron según después se publicó."

Hernando Pizarro suggéra donc aux deux délégués de son frère de faire toutes les concessions désirées pourvu qu'il fût élargi. Son comportement à l'égard du Provincial ressemble étrangement à celui qu'il eût au Cuzco avec le licencié Espinosa. Mais il faut croire que ce laïc fut moins sensible à la corruption que le religieux.

(46)- Cieza de León, op.cit.chap.29.P.149-150, dit que tous les chefs almagristes consultés furent d'accord sur le choix du seul arbitre Bobadilla: "... y tomando su consejo y parecer de Diego y Gómez de Alvarado, de los capitanes Rodrigo Orgoñez, Juan de Saavedra, Francisco de Chaves, Vasco de Guévara, Cristóbal de Sotelo y otros caballeros, les pareció que poner aquella cosa en terceros sería alargar el término y después no hacer nada, que mejor sería elegir un juez árbitro para que éste tal pudiese sentenciar el negocio y compeler, con el poder que le diesen, a que guarden y cumplan lo que sentenciaré y hallare por justicia."

Ce même auteur écrit peu après sa précédente affirmation en ce qui concerne Rodrigo Orgoñez (op.cit. chap.30.P.153): "... Rodrigo Orgoñez no se satisfizo nada de que el Adelantado hubiese nombrado por juez árbitro al Provincial, porque el gobernador Pizarro le había de sobornar y atraer a que la sentencia que diese fuese en su favor; mas Almagro decía que no se había de tener tal sospecha de un religioso y letrado que entendía bien los debates que había entre él y el gobernador."

Cieza de León ajoute même (op.cit.id.chap. 33.P.175) que le provincial avait été corrompu "con oro y plata", point confirmé par Espinall Cf: supra note 45.

Cieza de León ne fait aucune mention de cet engagement verbal (47). Il dit seulement qu'au cours d'une entrevue, furent tenus des propos captieux par le mercédairre, où l'intervention de Dieu et la grâce divine tenaient une large place.

(46).- suite.- "Rodrigo Orgoñez, écrit encore Cieza de León, nunca jamás le parecía bien aquella averi uación por la mano del fraile Bobadilla, y decía que Pizarro lo tenía corrompido con oro y plata, y que muy mejor consejo hubiera sido haber cortado la cabeza a Hernando Pizarro y haber ido contra el gobernador, que no aguardar lo que él sentenciase."

Manuel de Espinall, op.cit.ibid. Bobadilla lui confirme personnellement les promesses faites à l'Adelantado: "... y lo mismo me dijo el provincial Bobadilla, hablando con él en secreto" Ce même auteur, op.cit.id.P.139, s'explique encore plus clairement dans sa lettre à l'empereur, écrite au Cuzco le 6 Janvier 1539 (Pascua de los Reyes 1539) : "Y dijo (el provincial) a don Diego de Almagro que era poner debate ponerlo en dos de cada parte; y que condo-liéndose de la sinrazón que pedía Francisco Pizarro, que si se ponía esto en sus manos, le prometía por el hábito de Nuestra Señora cuya profesión él tenía, de la dar y senten-ciar que fuese su gobernación el Cuzco, y que llegasen los límites hasta veinte leguas de Lima, por encima del cacique de Guarco, y dejarlo poblado en Chíncha donde la sazón esta-ba. Y don Diego de Almagro, creyendo que tenía justicia como a todos nos parecía, y parece, y que el fraile no era demonio, como después se mostró, cebóse y holgose desto, y pare-ciole muy mejor camino y diome cuenta dello como tesorero del Emperador y de Vuestra Majestad. Yo creyendo que no hu-biera tanto mal debajo de un hábito tan bueno, no me pareció mal, y quiseme informar del fraile, y de las palabras dichas por él, las cuales ni más ni menos me dijo, como las dijo a Diego de Almagro, y aquí van representadas por lo que debo a Dios y a Vuestra Merced. Y después dio la horrible y espanta-ble sentencia; que ya Vuestra Majestad habrá sabido cuando ésta llegare a sus reales manos, por la cual no solamente no apagó el interés el fuego de don Francisco Pizarro sino en-cendió el amortiguado de la gente de su compañía, por do fue muerto el desventurado de don Diego de Almagro y sobre dos-cientos hombres en la batalla que le dio Hernando Pizarro, por un mandamiento que dio él, irregular, contra su regla y orden de hecho y contra derecho, porque el poder que le di-mos los sobredichos, por parte de don Diego de Almagro, no fue para entender en cosas pasadas, sino de entonces para adelante, poniendo remedio en lo por venir; como por el po-der se verá al cual me remito."

(47)- Cieza de León, op.cit.id.P.150-151: "... por-que él (Almagro) quiere en todo justificar su intención y obras para que Dios Nuestro Señor y Su Majestad sean ser-vidos... habiéndose platicado y consultado con muchos religio-sos y letrados, y allegándose al más santo, mejor y más

.../...

Dans l'acte dressé par-devant notaire en la ville d'Almagro n'apparaissent que de pieuses expressions destinées à leurrer l'Adélantade, mais il n'est aucunement question des limites des deux provinces.

Bobadilla savait ce qu'il faisait. (48) Il s'engagea seulement à " supplier Dieu de lui donner une telle grâce qu'il pût apporter un remède, qui tout en le servant (Dieu), permettrait à tous de connaître la paix et qu'il n'y aurait de sa part ni penchant ni intérêt quelconque (s' il se chargeait de la vérification des frontières) capable de le faire s'écarter de la vérité le moins du monde "(49). Il laissa entendre qu'il voulait bien servir d'intermédiaire, mais que Francisco Pizarro ignorait qu'il pût prendre part à ces démarches. Ce dernier avait eu l'habileté de laisser l'initiative de la proposition au moine, alors qu'il en avait conçu lui-même l'idée et la lui avait suggérée. Pousant plus loin le stratagème, le mercédaire ajouta qu'au cas où cette désignation d'un seul juge arbitre ne conviendrait pas à Francisco Pizarro, il faudrait revenir à la

(47).- suite.- provechoso parecer y medio... que por su parte está presto y aparejado de venir en qué entrambos nombren y elijan un juez, que sea tal persona que convenga, celoso del servicio de Dios y de Su Majestad y del bien público... y porque más claridad haya y notoriedad de su justificación y buen celo, que desde agora, si necesario es, nombra y señala por tal juez al muy reverendo padre fray Francisco de Bobadilla... por ser, como es, celoso del servicio de Dios y de Su Majestad..."

(48)- Selon M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.id. P.321, fray Francisco de Bobadilla hésita à accepter le rôle de "juge arbitre" qui lui fut proposé par Pizarro et qu'Almagro admit innocemment: "Bobadilla en un comienzo no estaba muy inclinado a aceptar, pero al ver que las dos partes se avenían, aceptó el cargo de juez árbitro en 27 de Octubre de 1537."

(49)- Cieza de León, op.cit.chap.30. P.152 : "... a suplicar Dios le diese tal gracia que por su mano pudiese dar tal remedio, que sirviéndole, todos tuviesen paz, y que no habría afición ni otro ningún interés para que él, si tomase la averiguación a cargo, bastase a hacerle torcer de la verdad un punto."

première solution : au choix de deux (50) ou trois intermédiaires par chacune des parties contestantes. Mais en cas d'acceptation par les deux gouverneurs, il se ferait donner un pouvoir exécutif absolu et irrévocable lui permettant d'imposer la sentence, car il se substituerait alors tout à fait au souverain d'Espagne (51).

Almagro donna dans le panneau (52), délié il est vrai, qui lui fut si bien dressé. Et convenons, une fois de

(50)- Gómez, op.cit.chap.139. P.61-62, commet une double erreur, d'abord quand il écrit que l'initiative de confier l'affaire du partage des provinces fut prise ouvertement par Francisco Pizarro, ensuite quand il ajoute que les chiliens désignèrent de leur côté un autre moine : fray Francisco Husando, pour défendre leurs intérêts, le mercédaire s'occupant, lui, de ceux des pizarristes : "Hablaron (los mensajeros de Almagro) con Pizarro, y él lo comprometió en Francisco de Bobadilla, provincial de la Merced, y ellos en fray Husando; los cuales sentenciaron..."

Garcilaso, op.cit.ibid. chap.25.P.217, qui suit de près Zárate, op.cit.ibid. P.489, écrit ceci: El marqués los recibió (il s'agit des messagers d'Almagro arrêtés à Mala) y entre todos se trataron muchos y grandes partidos, mas no pudieron avenirse en algunos dellos. Por lo cual dijo el marqués lo comprometiesen en una persona de ciencia y conciencia."

Cieza de León, comme nous l'avons noté, et Herrera, op.cit. ibid. chap.2.P.176, sont formels quant à l'initiative d'Almagro sur le choix du mercédaire: "... y porque, écrit cet historien, le parecía (conformándose con lo que sus amigos le persuadian) que con más brevedad lo resolvería un solo juez árbitro, pues con dificultad tantos se podrían conformar... que por servicio de Dios y del Rey y bien común nombraba al padre fray Francisco de Bobadilla, Provincial de la Orden de la Merced de las Indias, por ser como era, celoso del servicio de Dios y del Rey y persona de ciencia y conciencia."

(51)- Cieza de León, op.cit.chap.29. P.151.

(52)- Pourtant Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit id. ibid. chap.10. P.164; ne croit pas qu'Almagro n'ait pas eu conscience des manoeuvres de Pizarro; il écrit, semble-t-il au Roi, après son acceptation de l'entrevue de Mala, pensant: "... que Francisco Pizarro podría ser que quisiese rompimiento ora por su voluntad o por inducimiento de la gente que tenía." Il était toutefois disposé à n'admettre aucune tyrannie d'aucune sorte: "... no consentía tiranía en tanto que fuese vivo", et prévoyant ce qui se produisit par la suite, il demandait; au cas où il viendrait à mourir, en guise de reconnaissance de ses services, que son fils Diego héritât de ses titres.

plus que, en cette occasion, son lieutenant Orgoñez vit clair dans le jeu de son ennemi (53). En attendant, et depuis son retour à Lima, celui-ci ne perdait pas son temps; il se préparait sérieusement à la guerre, grossissant sa troupe par des appels lancés aux 'pueblos' de son territoire (54); en outre il faisait fabriquer des armes, de la poudre, et il nommait déjà les officiers qui dirigeraient les opérations contre les soldats de Chincha: ainsi son frère Gonzalo était-il placé à la tête de son armée, Pedro de Valdivia, le futur conquistador et gouverneur du Chili, lui était adjoint en tant que 'maese de campo' -son lieutenant en quelque sorte-, Alonso d'Alvarado commanderait la cavalerie et Pedro de Vargara, pour ne citer que les plus importants d'entre eux, se chargerait, vu son expérience récente dans la guerre des Flandres, des arquebusiers (55).

(53)- Herrera, op.cit.ibid.chap.23.P.180, critique l'aveuglement de l'Adelantado: "... y si el Adelantado no estuviese ciego, de mucho le hubieran aprovechado los consejos de sus amigos, y en especial en no haber puesto en negocio un juez que por tantas causas era digno de sospecha."

(54)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.: "... y publicando conciencia rehízose de gente como tenía los puertos, despoblando los pueblos de su gobernación..."

Herrera, op.cit.ibid.P.178, dit même que seul le désir de prendre sa revanche animait alors le Gouverneur: "... y no por esto dejaba Pizarro de continuar en reforzar y aderezar su ejército, porque ninguna inclinación tenía a la paz, aunque disimulaba y exteriormente manifestaba lo contrario, hallándose muy ofendido de haberle quitado el Cuzco y prendido a sus hermanos, no sintiendo menos la rota de Abancay, aunque encubría mucho su afecto y era de ello experimentado maestro."

(55)- Cieza de León, op.cit.P.148: "... en la ciudad (Lima) se hacían armas y se juntaba gente, diciendo que los conciertos que ellos querían y habían de hacer no eran otros más de que Almagro, dejada la ciudad del Cuzco, se retrajese a su gobernación,"

Manuel de Espinall, op.cit.id.P.156, donne quelques éléments intéressants sur le personnage du Gouverneur, qui complètent ce que nous savons déjà: " (Francisco Pizarro) se volvió a esta ciudad y en ella luego procuró, por todas la vías que pudo, haver mucha gente, comprando muchas armas, arcabuces y ballestas, y dándoles lo que habían menester para sus personas, para tenerlos contentos, diciendo que el dicho Almagro le había tomado el Cuzco por fuerza de armas, y robado los vecinos y otras personas que en él estaban... y que estaba alzado contra vuestro real servicio..

.../...

Il est clair que l'arbitrage du provincial Bobadilla fut accepté sans réticence par Francisco Pizarro; il y adhéra tout aussitôt: "... ayant toujours présent à l'esprit le service de Dieu et de Sa Majesté, et désirant la paix de ce royaume comme quelqu'un qui la recherche et l'aime " (56).

Bobadilla fut donc investi par les deux intéressés de pouvoirs judiciaires incompatibles avec son état ecclésiastique, puisqu'ils ne lui avaient été conférés ni par le Roi, ni par une instance administrative supérieure, tel le Conseil des Indes, comme ce fut le cas pour l'évêque de Panama fray Tomás de Berlanga.

Pareil juge n'aurait dû prêter le flanc à aucune critique. Or le défiant Orgoñez avait marqué de sérieux doutes sur son choix à l'Adelantado (Cf. Note 44), doutes qui se virent confirmés quelques jours après sa venue à Chíncha. En effet, Juan Rodríguez Barragán, mandataire d'Almagro, s'étant rendu à Mala et s'étant aperçu qu'un notaire, Diego de la Presa, avait été délégué depuis Lima pour procéder aux démarches et à l'établissement des actes officiels, réclama qu'une même disposition fût prise par son seigneur.

(55).- suite.- "... y que tenía tiranizada la tierra y otras muchas cosas que yo vi y oi, para convocar la gente que estuviese mal con el dicho Almagro."

La proposition vague de Espinall: "dándoles lo que habían menester" est précisée par Gómara, op.cit.chap I39.P.61: "... sabiendo esto Pizarro, sonó atambores en los Reyes, dio grandes pagas y ventajas..."

Selon ce même auteur, id.P.62, ce qui rendait redoutable l'armée de Francisco Pizarro, c'était sa cavalerie et ses arquebuses: "... juntó mas de setecientos españoles con muchos caballos y arcabuces que daban reputación a su ejército."

(56)- Cieza de León, op.cit.chap.30.P.154 "... teniendo como siempre he tenido el servicio de Dios y de Su Majestad por delante, y desear la paz de este reino como quien la quiere y ama."

Et le mercédaire le fit jurer sur la croix, qu'il ne formulait pas là des soupçons sur Domingo de la Fresa ou sur sa propre personne (57). Nous verrons au cours des événements à venir, se confirmer l'attitude ambiguë du moine.

Diego d'Almagro souscrivit au jugement du provincial le 20 Octobre 1537, et son engagement précéda de cinq jours celui de Francisco Pizarro. Il y fut spécifié que les frontières des deux états seraient déterminées conformément aux décisions royales, et en particulier par la "provision de Sa Majestée adressée à l'évêque de Panama", c'est-à-dire l'ordonnance exécutée à Madrid le 31 mai 1534 (Cf. note 36 supra). De plus, il demanda que la position géographique exacte de Lemumpala ou Santiago fut précisée. En outre, pour adresser sa correspondance et le quint à son souverain, il le chargea de solliciter du Gouverneur Pizarro des navires qui mouilleraient dans les eaux de "Almagro-Chincha". Dans l'accord établi par-devant notaire, en présence de divers témoins, dont Illán Suárez de Carvajal, l'Adélantade se livrait pieds et poings liés à l'arbitraire absolu du religieux. Il donna son accord les yeux fermés à des clauses qui devaient le tenir à la merci de son adversaire (58).

(57)- Cieza de León, op.cit.chap.31. P.164. Cieza dit et répète (id. P.165) que fray Francisco de Bobadilla était plus enclin à complaire à Francisco Pizarro qu'à Almagro : "... ni afirmaré más de que sé su inclinación siempre fue a desear agrandar al gobernador."

(58)- Après avoir acquis en partie ce qu'il désirait anxieusement: l'accord sur une entrevue à Mala, Francisco Pizarro tenta d'obtenir la mise en liberté de son frère Hernando, par l'intermédiaire du capitaine Hernan Ponce de León. La réussite de cette mission lui aurait permis de prendre sa revanche, à sa guise, sans obstacle d'aucune sorte. En supposant, en pleine conscience, qu'on ne lui donnerait pas satisfaction, il réussit à faire prêter serment à tous les chilenos, sans exception, sur les conditions de l'entrevue de Mala, lesquelles devaient être respectées scrupuleusement. On ne comprend pas, à première vue, la nécessité d'une telle convention, destinée en principe à éviter tout conflit entre les deux factions. A la réflexion n'était-ce pas une manière d'expliquer la venue inattendue de Hernan Ponce de León ou même un moyen destiné à tromper l'adversaire, à le lier encore plus et le duper sur ses intentions secrètes?

Il fut mentionné dans ladite écriture que "... le révérend père , fray Francisco de Bobadilla, puisse nous enjoindre à chacun de nous de demeurer dans la partie ou le lieu qui lui paraîtra bon, et qu'il s'occupe des choses concernant le service de Sa Majesté, le bien et la quiétude du pays, et avec notre accord; c'est pourquoi il peut m'imposer ainsi qu'au-dit Gouverneur don Francisco Pizarro les peines et les dépens qu'il voudrait ou qui lui semblerait justes et que ledit Provincial, en tant qu'amiable compositeur procède au partage et à la séparation desdites frontières, selon l'information des pilotes qu'il choisira, et en connaissance de cause, j'admettrai ce qu'il déclarera et fixera, et les peines qu'il appliquera à ce propos; ainsi vous pouvez m'obliger, selon le droit; ledit Gouverneur admettant ledit compromis et s'engageant comme je le fais, de son côté." (59)

(58).-suite.- Voici le serment prêté par l'adé-lantade à Chíncha. Cieza de León, op.cit.chap.34.P.180: " Vuestra Señoría, señor don Diego de Almagro, Gobernador y Capitán General del Nuevo Reino de Toledo, jura por vida del Emperador, y promete y hace fe y pleito homenaje, como caballero hijodalgo, en manos y poder de Hernán Ponce, una, dos y tres veces, según estilo de España, que guardará y mantendrá bien y lealmente las cosas siguientes: Primeramente, que por vía direte ni indirete, por Vuestra Señoría, ni por su mandato, ni de sus capitanes, ni caballeros hijodalgos de su compañía, ni criados, ni de algunos dellos, en fecho ni en dicho... en esta vista de Vuestra Señoría y del Gobernador don Francisco Pizarro que se hace por mandato del Provincial fray Francisco de Bobadilla, juez árbitro nombrado entre Vuestra Señoría, no habrá muertes, ni prisión, ni maltratamiento en las personas del gobernador don Francisco Pizarro, ni en los que conmigo trujere, ni cuestión, ni alboroto, ni escándalo, mas de cumplir y obedecer lo que el Provincial ha mandado por su mandamiento; y que libremente, sin lisió, ni mal ni daño, que por vuestra parte, caballeros y capitanes y más gente que con vos tengáis, se volverá el gobernador don Francisco Pizarro a la ciudad de los Reyes a poder de sus gentes y capitanes, y si alguna encubierta o cautela, supiéredes que contra su persona se quiera hacer, la descubriréis y haréis saber al gobernador don Francisco Pizarro, cada y quando que a vuestra noticia venga."

(59)- Cieza de León, op.cit.chap.30.P.155-156.

La convention de Chincha telle qu'elle fut conduite et dirigée prouverait la bonne foi d'Almagro, mais non celle du prélat. Cieza de León ne croit pas à la droiture des deux gouverneurs. Toutefois, nous ne le suivons pas, quand il charge spécialement l'Adelantado: " Les intentions des gouverneurs n'étaient pas de regagner l'amitié d'autrefois aux dépens de leurs dignités, parce que don Francisco Pizarro ne voulait pas d'égal pour régir ces provinces et Almagro non seulement désirait la même chose, mais il laissait entendre que par sa seule personne il devait gouverner la majeure partie du royaume "(60).

Que penser de ce point de vue? Si quelques liens de véritable amitié n'avaient subsisté en lui, Almagro aurait-il tant de fois repoussé les arguments convainquants de son général Rodrigo Orgoñez, sur la politique à suivre pour commander en seul maître du Pérou? Aurait-il souscrit si facilement aux propositions de Bobadilla et admis si souvent les conseils préjudiciables de Diego d'Alvarado? L'auteur de " la Guerra de las Salinas " ne se contredit-il pas, quand il rapporte qu'avant son départ pour l'entrevue de Mala, Almagro tenta de tranquilliser Orgoñez qui, une fois de plus, le mit en garde contre une trahison de ses ennemis? Il écrit : " L'Adelantado lui répondit qu'il ne fallait ni craindre ni penser que ce qui était juré fût rompu par le Gouverneur et ses capitaines, et qu'il ne convenait pas de manquer d'aller à l'entrevue ni que l'on pût dire qu'il avait rompu le pacte en voie de réalisation "(61). La meilleure preuve de sa

(60)- Cieza de León, op.cit.chap.35.P.183: " Las intenciones de los gobernadores no eran de cobrar la amistad antigua con detrimento de sus dignidades; porque don Francisco Pizarro no quería que hubiese igual en estas provincias en las mandar como Almagro no solamente quería lo mismo, mas daba a entender que por su sola persona la mayor parte del reino había de gobernar."

(61)- Cieza de León, op.cit.id.P.185: " El Adelantado le respondió que no había que temer ni pensar por parte del Gobernador y sus capitanes fuese quebrantado lo que estaba jurado, y que no convenía dejar de ir a las visitas y que se dijese que él había roto y quebrado el pacto que se hacía."

loyauté nous sera fournie, lors de l'entrevue de Mala (62).

Le prêtre mercédaire avait poussé Diego d'Almagro dans le piège préparé par les frères Pizarro, Hernando et Francisco notamment. Ce dernier savait prévoir très à l'avance et avec beaucoup de clairvoyance les conséquences des actes où il entraînait ses adversaires: le guépier où tomba Atahualpa en est une preuve, l'entrevue de Mala en sera une autre. A la différence d'Almagro, il ne s'embarrassait d'aucun scrupule; seuls comptaient pour lui les objectifs à atteindre. Il s'appliqua donc inlassablement à obtenir la libération du prisonnier; venaient ensuite la satisfaction de sa vengeance et enfin celle de ses ambitions de toujours: la possession de ce qui fut l'empire des incas. Sa joie ne connut pas de bornes, quand Bobadilla vint lui annoncer que, par ses mandataires, l'Adélantade avait accepté de s'en remettre à son arbitrage.

Le 25 Octobre 1537, en présence de ses représentants et de ceux d'Almagro, il faisait spécifier sur le pouvoir remis au mercédaire, dûment authentifié, qu'il ne renonçait pas à la ville du Cuzco et territoires annexes. Voici l'essentiel dudit document passé "dans la vallée de Lima" (63): "Par suite, moi ledit Gouverneur don Francisco Pizarro, et nous lesdits maître des comptes Juan de Guzman, trésorier Manuel de Espinar (sic), contrôleur du quint Juan de Turégano (sic), alcalde Diego Muñez de Mercado et don Alonso Enriquez et Bartolomé de Segovia, prêtre, au nom dudit Adélantade, et en vertu du pouvoir que nous acceptons, nous

(62)- Manuel de Espinall n'a douté à aucun moment de la bonne foi de l'Adélantade: "Certifico, écrit-il au Roi, op.cit.ibid. P.162, dans une lettre datée de Lima, 15 Juin 1539, postérieure de près d'un an à la condamnation à mort de Diego d'Almagro, certifico a Vuestra Majestad que conocí del dicho don Diego de Almagro intención y voluntad y conformidad y hermandad con el dicho don Francisco Pizarro, y así lo dijo y lo publicó, muchas veces, en público y en secreto."

(63)- Pouvoir où il désigne le mercédaire sous le nom de "amigable componedor", à qui il accorde avec une insistance répétée à quatre reprises, son "poder", terme complété par le ou les qualificatifs: "cumplido" P.156 à 160, ou encore "cumplido, libre y llenero y bastante" P.159.

connaissions et disons, vu qu'entre moi ledit gouverneur don Francisco Pizarro et l'Adélantade don Diego d'Almagro, il y a eu et il y a de nombreuses controverses et dissensions, et entre nos hommes et capitaines des querelles et des désaccords, étant donné que moi Gouverneur je dis que ces territoires et provinces de la Nouvelle Castille appartiennent à mon gouvernement, aussi bien cette ville des Rois, compte tenu de sa région et de ses limites, que la ville du Cuzco avec les siennes, pour l'avoir conquise et peuplée au nom de Sa Majesté et parce qu'elle entre dans lesdites limites de mon gouvernement préité dont Sa Majesté m'a fait grâce.." (64)

A ce passage qui aurait dû éveiller la méfiance des mandataires chilenos, viendra s'ajouter une disposition semblable en partie, mais dont le complément, avec une insistance voulue, ne laissait aucune issue possible à l'Adélantade. En voici le contenu: " Moi, Gouverneur, en mon nom et nous lesdits (suivent les noms des six représentants d'Almagro) en vertu dudit pouvoir dont nous disposons pour agir ... que moi ledit gouverneur je demeurerai et ledit gouverneur demeurera (dans les territoires déterminés) et nous respecterons et nous remplirons et tiendrons pour ferme,

(64)- Cieza de León, op.cit.id.P.158: " Por ende, yo, el dicho Gobernador don Francisco Pizarro, por mí, y nos los dichos contador Juan de Guzmán, y tesorero Manuel de Espinar (sic), y veedor Juan de Turuégano (sic), el alcalde Diego Nuñez de Mercado, y don Alonso Enríquez y Bartolomé de Segovia, clérigo, en nombre del dicho Adelantado, y por virtud del dicho poder que otorgamos, conocemos y decimos que por cuando entre mí el dicho gobernador don Francisco Pizarro, y el adelantado don Diego de Almagro ha habido y hay muchos debates y diferencias, y entre nuestras gentes y capitanes, y ha habido cuestiones y disensiones sobre razón que yo el Gobernador digo pertenecerme en gobernación estas tierras y provincias de la Nueva Castilla, así esta ciudad de Los Reyes, con sus términos y límites, como la ciudad del Cuzco con los suyos, por razón de haber conquistado y poblado en nombre de Su Majestad como por entrar en los dichos límites de la dicha mi gobernación que Su Majestad me tiene hecha merced..."

stable et valable tout ce qui sera déclaré et ordonné, jugé et fixé par ledit père Francisco de Bobadilla... et que nous n'irons pas ni ne réagirons pas contre cette décision et nous n'admettrons pas d'aller contre elle ni contre une partie quelconque de ladite..." Et si l'un des contractants ne respectait pas ledit contrat, non seulement il serait condamné à payer une amende fixée à cinquante mille pesos d'or du meilleur aloi ("de perfecta ley"), mais encore "ladite amende payée ou non, que nous lesdites parties nous soyons détenus et mis dans l'obligation de respecter et de remplir lesdits engagements." (65)

Ainsi, Pizarro, (66) par l'intercession du provincial tout dévoué à sa cause, tenait à son entière discrétion celui qu'il aimait comme un frère, au dire de Gonzalo Fernández de Oviedo, et auquel il vouait maintenant une haine implacable.

Afin de décider du sort de l'ex-Tawantinsuyu que ne se disputaient plus deux frères ennemis, mais deux amis irréconciliables, le père Bobadilla les convoqua à Mala, en leur faisant parvenir ses mandements. Il fixa donc des conditions en les priant de les respecter. Chacun d'eux devait se présenter accompagné de douze cavaliers non armés, de leurs mandataires respectifs et des administrateurs du quint. Pour leur sécurité, il leur fut demandé d'interdire qu'on les escortât d'hommes armés, fantassins ou cavaliers, lesquels ne devaient pas franchir une ligne fixée à deux lieues de distance de leur campement, et de confier trois otages à un gentilhomme de la partie adverse.

(65)- Cieza de León, op.cit.id.P.160-61.

En confrontant les deux passages cités des engagements respectifs de Chincha et de la vallée de Lima, il sera aisé de noter que si Almagro s'engageait lui personnellement, employant la forme singulière; Pizarro préférerait la forme plurielle qui les liait tous deux, en accentuant les obligations bilatérales; pour que la sentence prononcée par Bobadilla fut entièrement respectée, il était même spécifié que les parties contractantes se soumettraient, de plein gré, à la juridiction de n'importe quel alcalde ou officier de justice de S.Majesté: "...pedimos y damos y otorgamos todo nuestro poder cumplido a todos y cualesquier alcaldes y justicias de Su Majestad, de cualquier fuero y jurisdicción que sean para que todos los medios y rigores del derecho nos estringan (sic) -sans doute pour 'constrinjan'-compelan y apremien a lo así tener, y guardar y cumplir y haber por firme por vía perentoria o en otra cualquiera manera."

(66)- Francisco fut élevé au marquisat d'une région située dans les environs de Lima par cédula royale datée de Monzón, 10 Octobre 1537; voir "Gobernantes del Perú" de A. Levillier, op.cit.tome2.P.51.

Le marquis devait livrer avec sa fille Francisca deux de ses capitaines, Francisco de Chaves et Pedro de Portugal, tandis que l'Adélantade donnerait son fils Diego et les deux Alvarados Diego et Gómez, ceci dans les cinq jours qui suivraient la notification. Le lendemain du délai prescrit, les deux gouverneurs se présenteraient munis de leurs ordonnances et cédulas royales, de pilotes chevronnés et diplômés -'examinados'- nantis de cartes marines et d'astolabes.

Or si ces conditions furent admises volontiers par le Gouverneur castillan, son adversaire les repoussa vigoureusement. Diverses raisons expliqueraient ce refus. D'abord Francisco Pizarro ne voulait pas être placé sur le même plan que celui qui pour lui était l'usurpateur du Cuzco et auquel il avait jusque là et dans presque toutes les circonstances, dicté ses volontés. Par ailleurs, il considérerait qu'un seul otage de marque, détenu et malmené depuis plusieurs mois, suffisait bien à son rival. S'il en était autrement, en cas d'acceptation de cette condition, déclarerait-il, il ne répondait pas des réactions de ses hommes:"... lui n'avait pas pouvoir d'arrêter ses hommes de sortir (de la ville des Rois) et de le suivre, vue la détermination qu'ils manifestaient... et qu'ils désiraient combattre contre eux" (67).

A notre sens la vraie raison n'était pas là, et il ne pouvait l'avouer, car il s'agissait de faire tomber Almagro dans un traquenard à Mala, l'arrêter et lui faire subir au moins les traitements dont avaient souffert Hernando et Gonzalo. Bien que les chroniqueurs et historiens n'aient pas voulu se prononcer nettement sur ce point, nous sommes persuadés que telle était sa secrète intention.

(67)- Cieza de León, op.cit. chap.33. P.176:
"... el no tenía parte para detener la gente que tenía para que saliesen y fuesen tras él, según la voluntad que tenían ... y deseaban verse con ellos a las manos."

Avant de quitter Lima, Gonzalo Pizarro et le bachelier García Díaz Arias ne dissimulèrent point la leur devant le conseil de capitaines réuni par le caudillo. Les otages, s'ils étaient remis à Bobadilla, empêcheraient l'exécution d'un tel acte. L'arrestation d'Almagro, disait encore Gonzalo, se ferait sans désordre aucun et sans effusion de sang, et l'usurpateur serait envoyé en Espagne pour être jugé par la Cour (68). Cependant, il se trouva de nobles gentilshommes pour repousser ce dessein déloyal. S'ils l'acceptaient, ils seraient tenus pour parjures; ils sont désignés nommément par Cieza de León et Herrera (69).

Pour le chroniqueur, il s'agissait de Francisco de Chaves, Diego de Aguéro et 'd'autres'; l'historiographe y ajoute Alonso de Mesa et Alonso d'Alvarado. Parmi les 'autres', il nous faut adjoindre, étant donné sa noble conduite à Mala, Francisco de Godóy.

Analysons les réactions de Francisco Pizarro dans les instants qui suivirent l'échange de ces propos. Manifestement, il ne pouvait accepter de suivre son frère. Mais il

(68)- Cieza de León, op.cit.chap.35.P.185: "Gonzalo Pizarro y el bachiller García Díaz Arias aconsejaban al gobernador que debía salir la gente tras él y prender al Adelantado porque se haría sin alboroto y derramamiento de sangre haber su persona solamente, y no aguardaría que se volviese a juntar con sus capitanes a su real; y que después que lo hubiesen preso, que lo debían enviar a España para que Su Majestad, siendo informado de la suerte que había entrado en la ciudad del Cuzco y de los daños que por su causa se habían recibido y resultado, le mandase castigar."

(69)- Cieza de León, op.cit.íbid. P. 186.

Herrera, op.cit.íbid.liv.3.chap.3.P.185.

M. Ballesteros Gaibrois, dit, lui, que la proposition de Gonzalo Pizarro fut repoussée par la majorité des membres du conseil (op.cit.chap.10.P.322.) : "Le afearon la mayoría de los caballeros esta propuesta... Fueron de este acuerdo todos, y Pizarro hizo levantar acta de escribano de que salía para Mala con sólo doce caballeros."

Herrera, op.cit.íbid., dit précisément le contraire: "... y habiendo concurrido la mayor parte, que eran los que deseaban la guerra, en que prendiesen al Adelantado."

avait auparavant attiré l'attention de ses officiers sur la probable conduite ambiguë de l'Adélantade (70). Puis, sans leur demander de l'accompagner à Mala avec leurs compagnies respectives, il les pria toutefois de se tenir près à toute éventualité; enfin, pour mieux déguiser ses arrières-pensées il fit établir un témoignage authentifié par notaire, dont la teneur mentionnait qu'il partait pour Mala avec ses douze cavaliers (71). Ainsi, il sauvait les apparences et paraissait ne point partager le but avoué de son jeune frère. Néanmoins, soulignons-le, il ne s'y opposa pas.

En cours de route, il rencontra Juan de Guzmán, envoyé de l'Adélantade, dont la mission consistait à s'assurer que l'une des conditions des accords préalables à l'entrevue de Mala était bien respectée par le Gouverneur: que celui-ci n'avait d'autre cortège que ses douze cavaliers. Guzmán avait été d'abord retenu par le mercédaire lui-même à Mala: "... il lui avait dit que l'armée fût sûre du côté de l'Adélantade, car pour celle du Gouverneur, il n'y avait pas lieu de la suspecter" (72).

Cependant il poursuivit son chemin et quand il se trouva en présence de Pizarro, il le pria de prêter serment sur l'honneur -'pleito homenaje'- qu'il respecterait en tout point les conventions passées. Cette demande exprimée avec tout le respect dû à un personnage de la qualité

(70)- Cieza de León, op.cit.ibid. : "... porque él no tenía del Adelantado entero crédito para que dejase de ponerse en armas viendo aparejo para ello."

(71)- Herrera, op.cit.ibid.

(72)- Cieza de León, op.cit.chap.37.P.194: "... le decía que estuviese el campo seguro por la parte del Adelantado, que por la del Gobernador no había que tener sospecha et: "... mas todavía Juan de Guzmán se partió; lo cual visto por Bobadilla, dicen, que envió cuatro de a caballo que avisasen al Gobernador dello." Pourquoi cette intervention de fray Francisco de Bobadilla? Était-elle compatible avec l'impartialité du rôle qu'il devait jouer?

du Gouverneur, fut récusée av. En cette circonstance, Francisco Pizarro perdit la maîtrise de soi, ce qui lui arrivait rarement; sa fureur éclata et, repoussant du bras Guzmán ("dándole una manguanada"), il l'offensa à la fois par son ton véhément et par ses propos : "... à quoi diable pensez-vous? Vous usez de ruses là-bas, et moi je ne m'en tiens qu'à ce qui est convenu" (73).

Le meilleur moyen de prouver qu'il était de bonne foi et ne dissimulait rien, n'aurait-il pas consisté à laisser Guzmán accomplir sa mission sans le contraindre à retourner avec lui à Mala?(74)

Francisco Pizarro était-il au courant des intentions de son jeune frère? Manuel de Espinall n'en doute pas et l'accuse sans ambages : "... on prévint Almagro de la façon dont il avait été trompé et on lui dit aussi que Francisco Pizarro lui avait tendu un guet-apens"(75).

Juan de Guzmán revint donc à Chíncha rendre compte de ce qu'il avait vu et entendu (76). Ses informations

(73)- Cieza de León, op.cit.ibid.:" ¿en qué diablos andáis? Vosotros tenéis cautelas allá, que yo no tengo más de lo concertado."

(74)- Cieza de León, op.cit.ibid.:" Juan de Guzmán le dijo que le suplicaba le diese licencia para ir adelante, pues ya por la carta del Adelantado (qu'il portait), y porque Hernán Ponce se lo había hecho saber, estaba satisfecho venir solamente con doce de a caballo. Respondió Pizarro: ' adonde estoy todo está seguro y volvéos que no hay necesidad de pasar adelante."

(75)- Manuel de Espinall:"Carta al Emperador", op.cit.id.P.165:"... avisaron a Almagro como le habían traído engañado y que Francisco Pizarro tenía celada de gente."

(76)- M. Ballesteros Gaibrois admet, après avoir modifié la réponse de Francisco Pizarro, op.cit.id.P.323, que Guzmán fut convaincu par les arguments de son interlocuteur; "Venid conmigo, donde yo vaya estaréis seguro." Cet historien cite son ouvrage:" Francisco Pizarro", éd. Segovia, 1940. P.249, voir "Descubrimiento y conquista del Perú", op.cit.chap.IO.noteII6. P.335: " Convencióse de ello Guzmán, y sus informes, que transnitió a Almagro, tranquilizaron a éste, que salió con los suyos camino de Mala."

ne tranquilisèrent pas du tout l'Adélantade et la plupart de ses conseillers. Elles confirmaient la méfiance qu'avait toujours laissé paraître le très perspicace Orgoñez. Il avait été le seul à ne pas avoir adhéré à la proposition du cauteleux mercédaire (77), persuadé qu'aucune solution positive ne découlerait de l'entrevue. Il émit même, avec d'autres capitaines, des doutes sur la sécurité de l'Adélantade qui n'emmenait que douze cavaliers désarmés avec lui, (78) et il lui dit, en toute cordialité, qu'il fallait avoir des vues étroites pour ne pas comprendre que des hommes qui avaient subi l'outrage d'être détenus ou d'avoir été vaincus, n'honoreraient pas leurs promesses, mais qu'ils se vengeraient dès qu'ils en auraient l'opportunité (79). Comme pour confirmer ce dernier point de vue, il semblerait que l'Adélantade ait été avisé, au dernier moment, qu'il se tramait une trahison contre lui à Mala (80), et c'est à la suite

(77)- Cf. supra note 44.

(78)- Cieza de León, op.cit, chap.34.P.I78.

(79)- Cieza de León, op.cit.chap.35.P.I84.

Herrera, op.cit.ibid.P.I83-84:" Orgoñez, hombre verdaderamente militar y que sincera y lealmente deseaba el bien de don Diego de Almagro le dijo: que muchas veces había seguido el parecer de personas de quien aún no tenía bastante experiencia: que con las lanzas en las manos se habían de poner en riesgo de perder las vidas por su servicio, y reprobado el suyo, que verdadera y claramente le decía lo que le convenía para conseguir su deseo; y que ahora por los homenajes tomados, le parecía que los Pizarros habían de cumplir a su señoría lo que le prometían, sin acordarse que ninguna cosa más deseaban en sus corazones que vengarse de él, porque era cosa muy de hombres acordarse más de las injurias que de los beneficios, y que ahora, por no faltar en nada a lo que le debía, le quería dar un consejo saludable... sobre el cual mucho había pensado... el cual era que luego cortase la cabeza a Hernando Pizarro y con su gente se retirase al Cuzco por el camino de Guaytara, por el cual era cierto que lo habían de seguir los Pizarros, y que siendo más dificultosos los caminos de la sierra nevada que de los valles y más faltos de mantenimiento, irían los enemigos tan maltratados, que se le podrían ofrecer muchas ocasiones para deshacerlos; y que supiese que el vencido fue siempre condenado y el vencedor justificado; y que era por demás pensar que los Pizarros habían de guardar su fe y palabra y así sería mejor vencer a los malos; y que sobre esto era cosa más segura la guerra que una paz dudosa y sospechosa."

(80)- Cieza de León, op.cit.chap.37.P.I93.

de cet avertissement qu'il envoya Juan de Guzmán vers Lima, pour information. Malgré les indices troublants rapportés par son messenger, Diego d'Almagro se rendit tout de même au lieu du rendez-vous. Faut-il s'étonner qu'il ait demandé à son général de tenir ses hommes prêts à intervenir, au cas où il serait l'objet de quelque mésaventure? Cela n'implique nullement qu'il ait donné l'ordre de décapiter Hernando, comme le relatent Gómara et M. Ballesteros Gaibrois aujourd'hui (81)

2

2

2

Etant parti de Lima le 10 Novembre 1537, le marquis arriva trois jours après à Mala, où il fut 'bien reçu' par le juge Bobadilla. Le suivaient à quelques lieues de distance son frère Gonzalo et sa troupe forte de plus de sept cents hommes (82).

Il faut croire que le Gouverneur et le mercédaire étaient de connivence sur deux sujets d'importance capitale: la sentence de jugement et, fort probablement aussi, pensons nous, l'arrestation de l'Adélantade. L'auteur de la "Guerra de las Salinas se borne à dire:" Arrivé au pueblo de Mala, le Gouverneur Pizarro fit montre d'une grande diligence pour obliger le juge Bobadilla à faire ce qu'il voulait, et à certains indices l'on s'aperçut qu'il penchait plus en faveur de celui-ci que d'Almagro et (le moine et Pizarro)

(81)- Gómara, op.cit.chap.139. P.62:"... encomendó a Rodrigo Orgoñez, su general, que con el ejército estuviese a punto, por si algo se le hiciera, y matase a Hernando Pizarro, que le dejaba en poder, si a él fuerza le hiciesen."

M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.id.P.325. Mais Francisco Pizarro était bien trop astucieux pour se risquer à certains actes qui auraient pu nuire à la vie de son adversaire, tant que son frère était détenu par les chiliens.

(82)- Cieza de León, op.cit.chap.35.P.187.

avaient, en public et en privé des conversations et des accords." (83).

Malgré le serment prêté au mandataire d'Almagro, Alonso Enriquez de Guzmán, et qui reproduisait en tous points celui de l'Adelantado à Hernán Ponce de León, il n'était nullement dans les intentions du marquis de les respecter; les événements futurs vont le prouver d'une manière incontestable.

Gonzalo Pizarro, à la tête de son armée, vint se placer à quelque distance du lieu de rencontre et il ordonna alors au capitaine Nuñez de Castro de se dissimuler avec une cinquantaine de soldats armés d'arquebuses et d'escopettes dans une cannaie située près de Mala où devait se dérouler le jugement (84). La relation la plus circonstanciée de cet épisode nous est encore donnée par Cieza de León, et nous pouvons la compléter par quelques détails supplémentaires tirés des récits de Herrera et de Pedro Pizarro en particulier (85).

(83)- Cieza de León, op.cit.chap.36.P.188:"... Llegado que fue al pueblo de Mala, el Gobernador Pizarro puso gran diligencia para atraer a que hiciese su voluntad el juez Bobadilla, y en alguna manera se conoció inclinarse más su favor a la parte suya que no de Almagro, y tenían pública y ocultamente pláticas y conciertos."

(84)- Herrera, op.cit.ibid.chap.4.P.189:" En este tiempo Gonzalo Pizarro se iba acercando a Mala, y en un cañaveral que estaba muy cerca emboscaron el capitán Castro con una banda de arcabuces... y tenían ordenado que tocasen dos trompetas que era la señal que tenían dada para saber que ya el Adelantado era llegado: esto afirmaron la mayor parte de los que se hallaron en estos tratos, aunque algunos dan la culpa de ello a Gonzalo Pizarro; pero cuando esto estuviera en duda, de los términos de proceder de cada parte se comprenderá la voluntad de cada uno."

Le pizarriste Pedro Pizarro, op.cit.P.142, cousin et page alors du Gouverneur écrit, quant à lui: "Pues partido que fue el marqués, Gonzalo Pizarro con todo el campo marchó trás él hasta el río de Mala y se emboscó en unas arboledas que estaban junto al río, poniendo en unos cañaverales de la barranca del río cincuenta arcabuceros emboscados, porque el pueblo donde se habían de ver estaba de la otra parte del río hacia Chíncha, de adonde había de venir Almagro, el río arriba (entendons du côté de la rive gauche)..."

(85)- Cieza de León, op.cit.chap.31. P.195: "Pues... Gonzalo Pizarro no tenía poco deseo de llegar a
.../...

Le premier auteur nous dit ce qui suit: " Et... Gonzalo Pizarro désirait fort arriver à Mala sans qu'on s'en aperçut, afin d'arrêter l'Adelantado don Diego d'Almagro; aussi avançaient-ils le plus secrètement possible; ils avaient convenu ceci: dès qu'ils entendraient des trompettes qui se trouvaient à Mala, cela signifierait que l'Adelantado y était (arrivé), et donc qu'ils pourraient l'appréhender, si toutefois il est vrai qu'ils avaient l'intention de le faire; et, dans une cannée sise à proximité de la demeure de Mala, ils dressèrent une embuscade formée de soldats porteurs d'arquebuses et d'escopettes, sous le commandement du capitaine Castro, qui devait exécuter l'ordre qui lui serait donné."

Or, il est question dans la "Relación del descubrimiento y Conquista del Perú" de Pedro Pizarro, d'une tentative d'assassinat de l'Adelantado, et Gonzalo Pizarro, qui avait rejoint son capitaine Nuño de Castro, se serait opposé à ce que l'on tuât son ennemi (86), parce qu'il se trouvait parmi les arquebusiers. En d'autres termes, nous pouvons inférer de ce récit qu'on aurait songé à tirer à vue, depuis la cannée, sur le gouverneur de la Nouvelle Tolède. Cette circonstance nous paraît tout à fait invraisemblable, malgré l'existence des armes à feu dont disposaient

(85).-suite.-:"...Mala sin ser sentido, para que fuese preso el Adelantado don Diego de Almagro, y así, lo más encubiertamente que podían andaban; tenían hecha tal señal que en oyendo tocar unas trompetas que estaban en Mala, supieran que el Adelantado estaba allí y que podían ir a le prender, si era verdad que lo querían hacer; y en un cañaveral que estaba muy cerca del aposento de Mala pusieron una emboscada de arcabuceros y escopeteros, y con ellos al capitán Castro, porque hiciese lo que le fuese mandado."

(86)- Pedro Pizarro, op.cit.P.127:" Llegó Almagro al río y llegado al río dio de beber al caballo en que venía, y los arcabuceros del marqués, que digo que estaban emboscados, quisieron tirarle y matarle. Gonzalo Pizarro les mandó que no hiciesen tal, porque entonces estaba con ellos."

Borregán, op.cit.chap.4.P.45, ne va pas aussi loin que cet auteur:"... y de industria, dit-il, o que el mismo gobernador le mandase o que sus capitanes lo hiciesen sin su saber, enviaron treinta a cuarenta soldados arcabuceros que estuviesen en celada y estando los dos gobernadores juntos salieran de presto y prendiesen a Almagro'.

ces hommes. Francisco Pizarro avait sans doute l'intention de faire arrêter Almagro, mais sans aller au-delà; il désirait seulement obtenir alors un échange d'otages: le gouverneur chileno contre son frère (87).

Entre les douze cavaliers du Gouverneur du Pérou, il se trouva un noble gentilhomme, Francisco de Godoy, qui savait ce qui se tramait contre l'innocent Almagro, et Cieza de León dit clairement: " Francisco de Godoy qui avait accompagné le Gouverneur et qu'on avait désigné comme l'un des douze qui partirait avec celui-ci de la ville de Los Reyes, se considérait comme un grand ami de l'Adelantado, et il lui en coûtait de savoir qu'on voulût l'appréhender et le tuer, à son insu, et il avait grande envie de l'en aviser." (88)

2

2

2

L'Adelantado se présenta à Mala quelques heures après son rival. Quelles furent les réactions des deux hommes qui ne s'étaient pas revus depuis deux ans et demi environ, et que séparait maintenant un abîme creusé par les événements des années 1536 et 1537?

Malgré leurs dissensions et les raisons graves qui pouvaient inciter Almagro à se tenir sur la réserve, après être descendu de cheval, il s'avança amicalement vers

(87)- M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.id.P.322, qui tente, d'une manière à peu près Générale, d'excuser les agissements des Pizarros dit ici: " (Francisco) Pizarro salía de Lima el 10 de Noviembre y llegaba a Mala el 13, mientras su hermano Gonzalo, con un fuerte destacamento, salía secretamente (?) acercándose a Mala por si era necesaria su intervención."

(88)- Cieza de León, op.cit.ibid. : " Francisco de Godoy que había ido con el Gobernador y había sido señalado por uno de los doce que con él de Los Reyes saliese, tenía por muy amigo del Adelantado, y pesábale que viniendo él tan ignorante, le quisiesen prender y matar, y tenía voluntad de le avisar dello."

Voir aussi Gonzalo Fernández de Oviedo.op.cit.ibid.chap.IO.P.183:"... propusieron (Gonzalo Pizarro y Nuño de Castro) de matar al Adelantado o prenderle en las vistas."

son vieux compagnon, le salua en ôtant son chapeau et alla l'embrasser. Que fit Pizarro de son côté? Laissons parler le chroniqueur Cieza de León (89): " Dès qu'il arriva près du lieu où se trouvait le Gouverneur, il descendit de cheval et ôtant son chapeau, il alla l'embrasser. Pizarro portait une salade sur la tête; il ne la retira pas, et ne fit rien d'autre, en signe de courtoisie, que d'y porter les mains en s'inclinant; l'Adelantado alla l'embrasser, lui l'embrassa aussi, mais il manifesta peu de plaisir à le faire." (89)

Les trompettes devaient sonner pour annoncer l'arrivée du Gouverneur de la Nouvelle Tolède. Juan de Guzmán s'étonna qu'on ne rendît pas les honneurs à son seigneur et fit une observation dans ce sens aux préposés qui lui répondirent, avec un sourire narquois: " il n'est pas encore temps " ('aún no es tiempo') ; ce qui lui parut suspect; il prit donc sur lui de les empêcher de sonner quand ils en auraient l'intention.

Cependant Bobadilla fit monter les gouverneurs, leurs mandataires et les administrateurs du quint dans la chambre haute de l'édifice de Mala (90).

(89)- Cieza de León, op.cit.chap.38.P.197:

" Luego que allegó junto donde estaba el Gobernador se apeó de su caballo, y quitándose un sombrero que traía puesto, le fue a abrazar. Pizarro tenía una celada en la cabeza; no se la quitó, ni hizo más que, en señal de cortesía, poner las manos en ella, inclinándose hacia abajo, y yéndole a abrazar el Adelantado, él hizo lo mismo, mostrando poca gana de ello."

(90)- Gómara, op.cit.chap.139.P.32; Zárate, op.cit.id.chap.2.P.490 et Garcilaso, op.cit.ibid.chap.36.1.222 qui reproduit presque à la lettre le texte de ce dernier historien, disent que les deux vieux amis s'embrassèrent fraternellement. Voici ce qu'écrit Zárate: "... y así cuando llegaron a juntarse (en Mala) se abrazaron ambos amorosamente y después de haber pasado algunas pláticas sin haber tocado en el negocio principal..."

Ces effusions amicales et fraternelles sont encore plus outrées dans la "Relación del sitio del Guzco", op.cit.P.96, et son auteur nous dit que: "El gobernador y el adelantado se juntaron en los aposentos señalados para ello, y allí se recibieron con tantas lágrimas y palabras de amor, como si cosa hasta entonces no hubiera pasado; y considerando la buena amistad y hermandad que se habían tenido, y siendo la discordia que a la sazón tenían, mirábase el uno al otro, como espantados de lo sucedido."

Et sans autre préambule, le Gouverneur apostropha l'Adélantade, donnant libre cours à sa mauvaise humeur. Mieux vaut reproduire ici le dialogue vivant et pittoresque qui nous est donné par l'auteur de la "Guerra de las Salinas" (91) "... pourquoi t'es-tu emparé de la ville du Cuzco que j'ai conquise et découverte à grand peine, et pourquoi t'es-tu emparé de mon Indienne et de mes yanaconas? Et non content d'avoir commis une telle offense, tu as fait arrêter mes frères? L'Adélantade lui répondit: "...prenez garde à ce que vous dites; je vous ai pris le Cuzco que vous soutenez avoir conquis vous-même, et vous savez fort bien qui l'a conquis. Si je l'occupe, j'ai pu le faire grâce aux Ordonnances du Roi dont je dispose, ce qui prouve bien qu'il entre dans mon gouvernement, et comme le pays lui appartient, il avait pouvoir de me le donner, car il ne s'agit pas d'herbe de Trujillo, et personne n'a plus de pouvoir que le Roi voudrait lui en conférer. Et si j'ai fait arrêter vos frères, et je tiens en prison Hernando Pizarro, c'est à juste titre, parce que pour ma part, avant d'entrer dans la ville, à une lieue de distance, j'avais mandé Juan de Guzmán, ici présent, afin qu'il me recût en tant que gouverneur, et il le requit de ne pas rassembler des soldats, parce que je ne voulais pas y entrer avec des guerriers, mais seulement avec les Ordonnances de Sa Majesté posées sur ma tête; et ayant constitué un conseil d'officiers municipaux, Juan de Guzmán lui signifia de les laisser siéger, disant qu'ils exécuteraient les ordres de Sa Majesté; et à la sortie du Conseil, ils lurent les Ordonnances. Juan de Guzmán leur donna toutes les informations suffisantes, fournies par les pilotes qui disaient que la ville entraînait dans mon gouvernement, et Hernando Pizarro déclara en public: " mon frère, tout en étant un jeune homme l'a défendue et moi je la défendrai mieux encore." "C'est pour toutes ces raisons que je suis entré au Cuzco pour m'y faire recevoir en tant que

(91)- Cieza de León, op.cit.chap.38.P.198 rapporte que le provincial ordonna aux personnes présentes de retirer et de déposer leurs armes; ceci fait, il leur aurait dit alors: "... dáos agora de puñada si queréis", termes qui nous paraissent incongrus de la part d'un prélat et incroyables. D'après Herrera, op.cit.ibid. P.190, il aurait dit

Gouverneur. 'Pizarro lui répliqua: "... cela ne suffit pas pour expliquer que vous ayez eu l'audace de faire arrêter mes frères et infliger une défaite au capitaine Alonso d'Alvarado; c'est pourquoi, rendez-moi le Cuzco, et lâchez mon frère; prenez garde si vous ne le faites pas, il s'en suivra de grands dommages." L'Adelantado répondit: " Le Cuzco se trouve dans mon gouvernement et je ne le céderai pas, si ce n'est par ordre de Sa Majesté; pour ce qui est, selon vous, de relaxer votre frère, voici des hommes de loi, qu'ils décident de ce que je puis faire, et je le ferai si c'est justice, et s'il se présente personnellement devant Sa Majesté avec les pièces du procès." (92)

Si nous analysons ce texte, nous noterons en premier lieu que Diego d'Almagro prétendait avoir conquis le Cuzco; en cela il avait, en grande partie raison, puisque c'est grâce à lui qu'Hernando de Soto n'avait pas été vaincu par les soldats du général d'Atahualpa, Quizquiz (93). Toutefois, il semblait oublier qu'il avait lui-même écrit au Roi que le Gouverneur Pizarro avait conquis: " la région du Cuzco" (94). Il convient de rappeler aussi que, selon l'ordonnance royale de Madrid du 31 Mai 1536, il disait vrai, semble-t-il, quand il affirmait que le Cuzco et sa province lui avaient été concédés par le souverain d'Espagne, et il n'aurait pas arrêté, disait-il encore avec raison, Hernando et Gonzalo s'ils n'avaient rassemblé leurs soldats avec une intention hostile à son égard et s'ils n'avaient pas résisté et incité contre lui les magistrats municipaux du Cuzco.

(91).- suite.- et ceci nous l'acceptons plus volontiers- : "... que entre los sabios era fortísimo vínculo la palabra y el respeto.", expression qui dénoncerait à nouveau le pharisaïsme du religieux et de Francisco Pizarro.

(92)- Cieza de León, op.cit.id.P.I98-I99.

(93)- Cf.supra, chap.I2.

(94)- Cf.Carta a Su Majestad de Diego de Almagro citée supra chap.I3. note 29. L'Adelantado disait en particulier: "...e así fue que salidos(Pizarro y yo) del pueblo de Caxamalca con ayuda de Dios Nuestro Señor,el Gobernador a pacificado e conquistado en nombre de Vuestra Católica Real Magestad esta Provyncia del Cuzco e su comarca, ques Provyncia muy poblada de gente e muy abastecida de mantenymientos e de oro y plata". Col. de Documentos inéditos de América y Oceanía, tome XLII, p.I05".

En dernier lieu l'Adélantade était disposé à remettre en liberté Hernando, si les hommes de loi -'los letrados'- le décidaient, à la condition toutefois qu'il se présentât, avec les pièces du procès ouvert contre lui au Cuzco, à Sa Majesté.

Les choses en étaient là, quand Juan de Guzmán qui avait dû mener son enquête personnelle, prenant à part son seigneur, le prévint du complot ourdi contre lui par les frères Pizarro. Quelques instants auparavant, Francisco de Godoy qui, rappelons-le, faisait partie de l'escorte du Gouverneur, avait chanté le romance :

"Tiempo es el caballero,

Tiempo es de andar de aquí."

Juan Guzmán tenait déjà sellé et prêt à partir le cheval d'Almagro qui, prétextant un besoin urgent que nul homme ne peut éviter ("que iba a hacer lo que no se puede excusar), descendit de la salle de réunion, enfourcha sa monture et partit au galop vers Chincha, suivi peu après par son escorte (95)

En réalité, le brusque départ de l'Adélantade dut surprendre le marquis et ceux qui devaient tremper dans la conjuration; et c'est cela même qui les empêcha d'agir.

(95)- Cieza de León, op.cit.id.P.I99

Herrera, op.cit.ibid. P.I92.

Gómara, op.cit.id.P.62 (cité par Garcilaso op.cit.ibid.P.218-219, chap.35) commet quelques erreurs à propos de l'épisode de Mala, sur la personne qui prévint l'Adélantade et le moment où elle le fit, sur l'embuscade dressée sur la route de Chincha à Mala, si mal faite qu'Almagro vit les soldats armés de Gonzalo Pizarro peu après avoir quitté le lieu de rencontre. Il écrit: "Acercóse uno de Pizarro, antes que comenzasen negocios, a Diego de Almagro, y díjole al oído que se fuese luego de allí, ca le iba en ello la vida; él cabalgó presto y volvíose sin hablar palabra en aquello ni en el negocio a que viniera; vio la emboscada de arcabuceros y creyó..."

Agustín de Zárate, op.cit.chap.9.P.490, prétend que quelques gentilshommes de la suite de Pizarro voulaient arrêter Almagro, mais qu'il s'y opposa pour ne pas faillir à l'honneur: "... el marqués nunca lo permitió por haber venido debajo de su palabra, ni creyó que se volviera sin concluir a lo que había venido."

Le cauteleux Gouverneur comprit alors que sa forfaiture éventée trop tôt pouvait entraîner des suites très fâcheuses pour son frère Hernando. Il ne tarda pas à envoyer vers Chinchá deux messagers qui jouissaient de crédit auprès des chefs chiliens: Francisco de Godoy et Alonso Martín de San Benito. Il faisait encore nuit, quand ils rejoignirent Almagro qui se reposait des fatigues du voyage, des émotions et désagréments éprouvés naguère. Ils lui transmirent un message où le moins averti aurait perçu des intentions perfides. "... il le priait, écrit Cieza de León, de s'en retourner le lendemain à Mala; pourquoi -fit-il demander- était-il parti de cette manière? puisqu'il ne désirait rien d'autre que d'en venir avec lui à des accords modérés, de telle sorte que leur fraternité fût plus parfaite qu'elle ne l'avait été"(96). Almagro se plaignit qu'on ait voulu l'arrêter, malgré les accords de Chinchá et de la vallée de Lima, et le serment prêté par Hernán Ponce de León. Il ajouta que la conduite des Pizarro ne l'étonnait guère: "...car les Pizarro ont toujours usé de ruse" (97). Les deux délégués pizarristes lui confirmèrent, l'un après l'autre, que le guet-apens avait été vraiment tendu par Gonzalo Pizarro (98).

(95).-suite.- Girolamo Benzoni, op.cit.P.I3I verso Pour lui le coupable de l'embuscade tendue à Almagro était le Gouverneur Francisco Pizarro: "... lasciando comissione a Gonzalo suo fratello, que con tutto il campo gli andasse alla coda, e che metesse in un aguato alcuni archibugieri, per lo camino dove Almagro haveva di passare."

(96)- Cieza de León, op.cit.id.P.I99-200: "... le rogaba se volviese otro día y que ¿ por qué se había ido de aquella manera? pues su voluntad no era otra que hacer con él conciertos convenientes, y de tal manera que la hermandad fuese más perfecta que había sido."

(97)- Herrera, op.cit. ibid.chap.5.P.I93: "... pues siempre los Pizarros fueron cautelosos."

(98)- Herrera, op.cit.ibid.P.I94- Alonso Martín de San Benito lui dit sans tergiverser: "... que aunque no iba a encender el fuego, por el amistad antigua le diria la verdad, que supiese que los capitanes de don Francisco Pizarro estaban cerca de Mala con su gente y que públicamente se decía que iban a prenderle."; et plus loin: " Dijo Francisco de Godoy que lo que entendía era que le detendrían para dar libertad a Hernando Pizarro."

L'Adélantade se garda de se rendre à l'invitation fraternelle du marquis. Il admit de se faire substituer par ses mandataires qui présenteraient les documents reconnaissant ses droits sur le Territoire de la Nouvelle Tolède.

Dans les jours qui suivirent l'entrevue avortée de Mala, Bobadilla reçut des messages du Gouverneur et une lettre de l'Adélantade, qui pressentant l'injustice qui lui serait faite, lui disait de procéder avec équité envers lui, car il était évident que la ville du Cuzco se trouvait dans les limites de son gouvernement. (99)

Les Capitulations et Ordonnances Royales concernant les deux parties furent présentées, les unes après les autres par leurs représentants respectifs. Celle du 26 Juillet 1529, qui accordait à Francisco Pizarro deux cent lieues de Santiago à Chíncha, puis celle du 4 Mai 1534, datée comme la première de Tolède, concédée à la requête de Sebastián Rodríguez, prête-nom d'Hernando Pizarro, qui ne poussa pas l'audace jusqu'à la formuler lui-même; mais avant d'obtenir gain de cause, il ne perdit pas l'occasion de corrompre les membres influents du Conseil des Indes (100) Ces tractations valurent au gouverneur de la "Province du Pérou et de la ville de Tumbes": "soixante-dix lieues le long de la côte." (101)

(99)- Herrera, op.cit.ibid. P.199.

(100)- Lewis Hanke: "La lucha española por la justicia en la conquista de América", éd. Aguilar, Madrid 1967, signale aux pages 170 et 171, que le Conseil des Indes fut suspendu de Juin 1542 à Février 1543, après visite de cette institution sur ordonnance de l'empereur Charles Quint: "Durante el curso de la visita se descubrió que el doctor Beltrán, el miembro más anciano había aceptado regalos en metálico de Cortés, Hernando Pizarro y Diego de Almagro, por lo cual se le multó y destituyó... El Emperador perdió también confianza en el cardenal (García) de Loaysa, presidente del Consejo, a causa de varias quejas que no se hicieron públicas debido a su elevada posición."

(101)- Cieza de León, op.cit.chap.39.P.206. Il est astucieusement spécifié dans cette ordonnance royale que "...todo estuviere junto y debajo de la gobernación y de la persona que los pacificó y conquistó (il s'agit des caciques de régions situées au Sud de Chíncha, nommés Coli et Chipi), siendo como era todo del señorío del cacique Atabalipa que vos así conquistaste. Dans ce passage, l'on voit poindre l'ambition de Francisco Pizarro et son arrière-pensée; ayant vaincu Atahualpa, maître incontesté du Tawantinsuyu, après sa victoire sur son demi-frère Huascar, il voulut
.../...

Juan Rodriguez Barragán, à son tour, présente l'Ordonnance promulguée à Valladolid le 19 Juillet 1534, à la requête du capitaine Hernando Pizarro, mandataire de Diego d'Almagro; elle spécifiait qu'il était accordé au 'Mariscal', deux cents lieues à partir de la frontière australe du territoire du gouverneur de la Nouvelle Castille. Bien que l'Ordonnance de Madrid du 31 Mai 1536 fût notifiée au cours des pourparlers de Chincha-Almagro et de la vallée de Lima par les représentants respectifs des deux gouverneurs (102), on ne la mit pas en évidence ni d'un côté ni de l'autre. L'attention fut uniquement centrée sur la position géographique de Temumpala ou Santiago. Les pilotes présentés par Francisco Pizarro : Juan Mejía, Juan Roche, Hernando Galvín, Juan de Mafra, déclarèrent qu'elle se trouvait à un degré ou un degré trente minutes de latitude Nord et que le Cuzco était situé à treize degrés trente ou quatorze degrés de latitude Sud. La métropole incaïque, enjeu principal des débats, appartenait donc à Pizarro, et le territoire dépendant de la Nouvelle Castille s'étendait encore à

(101).-suite.- s'arroger la toute puissance sur le pays des incas tout entier.

(102)- Cieza de León, op.cit.chap.30.P.155-156 et 159:"... doy poder (dit Almagro à Chincha) al muy reverendo padre fray Francisco de Bobadilla... para que como tal juez... así como elegido y consentido por nos, y arbitrariamente comprometido en sus manos, por vía de compromiso, pueda conocer y distinguir la división y partición de los límites de entrambas gobernaciones, conforme a la provisión de Su Majestad dirigida al señor obispo de Panamá..."

"... le damos y otorgamos (dit Francisco Pizarro dans la vallée de Lima) poder cumplido, libre y bastante para que... por solamente el tenor de las dichas provisiones reales de Su Majestad, así las demás provisiones como la que habla con el dicho obispo de Tierra Firme, y tomados pareceres de los pilotos y personas que al dicho provincial le puedan informar..."

On conviendra que dans la convention formulée par les hommes de loi de Francisco Pizarro (sans doute le licencié Carvajal, frère du trésorier Illán Suárez de Carvajal et le licencié de la Gama), l'Ordonnance du 31 Mai 1534 passe presque inaperçue entre les avis des pilotes et autres informateurs, tandis qu'elle se détache nettement dans la convention du licencié Prado, conseiller juridique d'Almagro. De cette ordonnance, il ne fut pas du tout question le 15 Novembre 1537, quand, en présence de Eco Pizarro, de ses capitaines et des mandataires de l'Adelantado, le mercédaire Bobadilla prononça son jugement."

vingt lieues au Sud de cette ville. Les pilotes de l'Adelantado: Francisco Cansino, Ginés Sánchez, Francisco Quintero, Pedro Gallego se bornèrent à dire que Llangalla se trouvait à quatorze degrés de latitude Sud (103). Toutes les villes et les territoires situés au-dessous du parallèle correspondant à cette localité revenaient à leur seigneur y compris le Cuzco, et leurs calculs s'avéraient erronés puisque Llangalla était au Sud du parallèle passant par la capitale de l'ancien Tawantinsuyu, à quelques lieues près. Le procureur Barragán, pour assurer la possession de cette métropole à Almagro affirma seulement que le 18 Avril 1537, l'Adelantado avait été reconnu, par acte notarié, dressé en présence des alcaldes et conseillers municipaux : "Gouverneur et Général en chef du Cuzco, de ses limites et de sa juridiction, en vertu d'une instruction royale de leurs Majestés, signée par l'Empereur Notre Seigneur, expédiée par les membres de son très haut Conseil des Indes" (104). Cette Ordonnance Royale, ajoutait-il, était enregistrée sur le livre du conseil municipal. Il faut donc supposer que si les représentants d'Almagro se contentèrent de faire allusion à une preuve aussi fragile, c'est qu'ils n'étaient même pas en possession d'une copie de l'Ordonnance de Madrid du 31 Mai 1534, adressée à titre personnel à l'évêque de Panama, fray Tomás de Berlanga.

Le mercédaire Bobadilla qui avait pris connaissance des Ordonnances et Cédulas Royales qu'on lui présentait, prononça donc sa sentence en présence de Francisco Pizarro, "puisque'il favorisait le Gouverneur et l'avantageait", de ses capitaines et des mandataires de la partie perdante.(105)

(103)- Herrera, op.cit.ibid.chap.5.P.197.

(104)- Cieza de León, op.cit.chap.40.P.216:"Gobernador y Capitán General del Cuzco y sus términos y jurisdicción, en virtud de una provisión real de Sus Majestades, firmada del Emperador Nuestro Señor, librada por los señores de su muy alto Consejo de las Indias."

(105)- Cieza de León, op.cit.chap.41.P.218:"Como era en favor del Gobernador y en su pro."

Les attendus du jugement furent précédés par la formule, consacrée " Ayant Dieu Notre Seigneur pour témoin, J'Ordonne..." (IO6). Ils étaient au nombre de huit. Un point litigieux était spécialement souligné: la situation de Tem-pula (ou Temumpula). Le fond de la contestation aurait dû porter sur les lieues octroyées par la Couronne aux deux gouverneurs. Pas un chroniqueur ou historien n'a insisté suffisamment sur l'erreur commise par fray Tomás de Berlanga qui imagina à tort, comme nous l'avons signalé, que Francisco Pizarro s'était approprié plus de quatre cents lieues en prenant possession du Cuzco (IO7).

Des huit attendus signalés, il est bon de rappeler ceux qui paraissaient porter préjudice aux 'chilenos'. Le second prévoyait la cession du Cuzco à Francisco Pizarro, indûment prise, et pour la deuxième fois par l'armée de l'Adélantade: " ... n'ayant ni pouvoir ni faculté de Sa Majesté, mais allant à l'encontre de ses Ordonnances Royales." (IO8). Il y était rappelé, en effet, que Diego d'Almagro s'en était déjà emparé, malgré la résistance d'Hernando de Soto, argument inexact, comme nous l'avons précédemment précisé. Mais alors sa faute était accrue du fait qu'il avait arrêté le lieutenant du Gouverneur, sans aucun droit, vu qu'il n'était ni gouverneur ni juge; en conséquence, il devait relâcher, non seulement tous les prisonniers mais aussi son principal otage, dans un délai de trente jours à compter de la sentence arbitrale, et rendre à celui-ci toutes les pièces du procès ouvert contre lui au Cuzco (IO9).

(IO6)- Cieza de León, op.cit.ibid.: "Teniendo a Dios Nuestro Señor por delante: Fallo...!"

(IO7)- Voir supra note 37.

(IO8)- Cieza de León, op.cit.id.P.219.: "... no habiendo poder ni facultad de Su Majestad para lo hacer, antes yendo contra sus Reales Provisiones."

(IO9)- Sur ces deux attendus, si habilement contraignants pour Almagro et ses partisans, M. Ballesteros Gai brois, sans nuancer la pensée subtile du législateur - sans doute l'un des licenciés attachés au service du Gouverneur - se borne à dire: "... que ambos generales permitiesen a los mercaderes respectivos" - dont il n'est pas question du tout - " de hacer compras recíprocas." (op.cit.id.P.327)

Les troisième et quatrième attendus, selon les apparences, favorisaient Almagro, puisqu'il était mandé au Gouverneur de donner un navire à la partie adverse, le premier qui pourrait se trouver dans le port de Lima, ce qui permettrait à l'Adelantado de faire parvenir à Sa Majesté la relation de son expédition dans les régions situées vers le détroit de Magellan. Mais il n'était aucunement question de lui attribuer un port sur la côte pacifique. Lui et ses hommes pouvaient librement traiter et négocier - 'tratar y contratar' - avec les marchands de Lima et même, en cas de nécessité, pour éviter tout différend à propos des affaires commerciales, un certain Antonio de Pastrana - créature de Francisco Pizarro à n'en pas douter - fut désigné d'office par le provincial mercédaire pour leur fournir ce qu'ils nécessiteraient.

Par l'alinéa suivant, le sixième, il était ordonné à la troupe almagriste, vu les préjudices causés dans la vallée de Chíncha répartis en 'encomiendas' des 'vecinos' de la Ciudad de los Reyes, de se retirer dans un délai fixé à neuf jours, à partir du lendemain de la sentence de Bobadilla, dans la vallée de La Nasca, à environ deux degrés de latitude Sud par rapport à Chíncha, soit à trente-cinq lieues environ, la frontière septentrionale à ne pas dépasser étant signalée par la vallée de Ica (II0).

Or, c'est au huitième alinéa que l'habileté de Francisco Pizarro se manifeste le mieux. On y trouve comme un écho affaibli de l'entente cordiale qui fut décrite à l'évêque de Panama par Pizarro dans les derniers jours de

(II0) - M. de Espinall, dans sa lettre à l'empereur du 15 Juin 1539, op.cit.id.P.166, rappelle les clauses essentielles du jugement de Bobadilla, et il dit que le 17 Novembre 1537, c'est-à-dire deux jours après, le licencié Prado et l'alcalde Diego Martínez (sic) de Mercado, vinrent informer Almagro qu'il devait restituer le Cuzco, relâcher Hernando Pizarro: "... y que se retrujese al pueblo de la Nasca, y que desde allí para adelante tuviese por límites de su gobernación, y que desde allí para acá tuviese por límites el dicho Francisco Pizarro, hasta que Nuestra Magestad mandase otra cosa."

Juin 1535. Le voici: " Idem: lesdits gouverneurs don Francisco Pizarro et don Diego d'Almagro envoient des messagers à Sa Majesté sur l'accord qui a été conclu, à leur gré, afin que Sa Majesté sache et connaisse la volonté qu'ils ont de se mettre à son Royal Service, et sache qu'il n'existe plus de différend entre eux, mais que lesdits gouverneurs et leurs hommes s'emploient à réaliser ce qu'ordonne Sa Majesté, à savoir peupler et pacifier ces royaumes, selon ce qui leur a recommandé..."

Cet attendu concluait en quelque sorte l'acte judiciaire et pouvait entériner toutes les dispositions prises à l'égard d'Almagro.

La sentence du mercédaire donnait entière satisfaction au marquis; elle prenait un caractère comminatoire, puisqu'elle enjoignait au coupable d'en respecter tous les motifs, sous peine d'une amende de deux cent mille pésos d'or à verser au fisc royal- " para la Cámara y el Fisco Real" et de la privation de sa charge. En outre, l'arbitre donnait pouvoir et faculté à tous les magistrats du Pérou et de toute autre province espagnole de l'empereur, de la faire exécuter et respecter (III).

Le principal représentant de l'Adelantado la repoussa vigoureusement et se pourvut en appel auprès de Charles Quint et de son Conseil des Indes pour son mandant dont les droits, disait-il sans raison valable, s'étendaient jusqu'à la vallée de Lima (II2).

(III)- Cieza de León, op.cit.chap.4I.P.222.

(II2)- Cieza de León, op.cit.id.P.223:"... don Diego de Almagro posee y tiene la ciudad del Cuzco... y también tiene posesión de todos los pueblos y valles hasta la ciudad de los Reyes, donde se cumple su gobernación conforme a la Provisión Real."

Herrera, op.cit.ibid.chap.2.P.202:"... que el Adelantado era agraviado en la sentencia y que apelaba ante el Rey y su Real y Supremo Consejo de las Indias, para ante quien y con derecho convenía."

Hernando Pizarro, par ailleurs, relevait du droit criminel, et c'est en tant que tel qu'il avait été arrêté et détenu. Il appartenait au Roi et à la Haute Cour de Justice de la métropole de décider de son sort, mais non au prélat. Bobadilla rétorqua aux raisons invoquées par Barragán qu'il rejetait l'appel, étant donné que son arbitrage avait été sollicité par les deux parties. En conséquence, sa sentence avait un caractère exécutoire (II3).

De plus, Hernán González, mandataire du Gouverneur demanda qu'elle fut exécutée sans délai.

Pour exercer une pression sur son adversaire et sur ses hommes, la troupe des 'pachacanos', plus nombreuse et mieux armée, fut déplacée sur l'ordre de Pizarro, de Lima à Lunaguana, plus au Sud, dans la vallée de Huarco. Les deux armées se trouvaient donc séparées par quelques lieues seulement (II4).

En interjetant appel, Barragán voulait annuler le jugement prononcé par le moine mercédaire, mais Pizarro se vit aussi dégagé de toute obligation à l'égard de son adversaire. Il ne fut plus question de lui fournir le navire prévu par l'attendu trois. Malgré tout, renseigné sur les dispositions d'esprit des soldats et capitaines de la faction adverse à l'égard de son frère Hernando, rendu responsable en grande partie des ennuis qui avaient fondu sur les almagristes depuis son arrestation au Cuzco (II5), et craignant que l'on ne mît fin à ses jours, Francisco Pizarro

(II3)- Cieza de León, op.cit.chap.4I.P.224:"... No ha lugar la apelación, por ser como es de consentimiento de ambas las partes, y que, sin embargo de su apelación manda lo que mandado tiene."

(II4)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. P.I64.chap.I0:"... podría ser que (Francisco Pizarro) quiesse rompimiento ora por su propia voluntad, o por inducimiento de la gente que tenía por ser más en número de doscientos hombres que el Adelantado y más bien armada."

(II5)- Herrera, op.cit.ibid.chap.6.P.204:"... a cada paso le decían que se confesase que le querían matar."

se hâta d'entrer en rapports avec Almagro. Celui-ci était accablé par la mauvaise foi de Bobadilla et du Gouverneur. Il s'aperçut enfin qu'il avait été joué; ses hommes osèrent lui reprocher ouvertement son ignorance et sa faiblesse, sénile, disaient-ils; ils en prévoyaient les conséquences fatales: l'occupation par leurs rivaux des provinces riches et peuplées du Cuzco, tandis qu'ils seraient, au mieux, rejetés dans les Charcas stériles où l'on ne trouvait même pas de bois pour se chauffer. Rodrigo Orgoñez, "aussi naïf que loyal" (II6), le consola, mais il lui reprocha tout de même de n'avoir jamais voulu lui accorder créance et d'avoir préféré à ses conseils ceux des Alvarados. Pour lui, l'unique solution consistait encore à couper la tête à Hernando Pizarro, puis à se retirer avec sa troupe vers la métropole andine, comme il l'avait déjà proposé. Ils auraient facilement raison de leurs ennemis qui, s'ils osaient les poursuivre, seraient écrasés dans les sierras quand le mal des montagnes, le 'soroche', les étourdirait: "Rodrigo Orgoñez, voyant qu'il s'affligeait de la sorte, lui dit de ne pas se tourmenter car il avait été la principale cause de tout; il regrettait de voir^{que} tout ce qu'il lui avait annoncé s'était réalisé, et c'est pour n'avoir pas suivi ses conseils qu'il ne disposait pas de son Gouvernement, car tout se serait déroulé autrement; la solution finale à adopter consistait à couper la tête à Hernando Pizarro, se retirer au Cuzco où il se mettrait en état de défense. Et même si le Gouverneur les poursuivait avec une puissante armée, les chemins n'étaient pas si aisés ni si bien pourvus en vivres qu'ils ne pussent les défaire en quelque lieu qu'ils atteindraient, tant ils seraient las et fourbus; quant à la sentence de Bobadilla, elle n'avait point à l'affliger car il devait s'en tenir à ce que disait César: 'Si les lois devaient être violées, il fallait le faire pour régner.'" (II7)

(II6) - D'après Quintana, op.cit. P.I35: "Tan ingénuo como leal."

(II7) - Cieza de León, op.cit. chap.42.P.226: "Rodrigo Orgoñez, viendo que así se afligía, le dijo que no se fatigase, pues él había sido la causa principal de todo aquello, y que le pesaba de que todas las cosas que le había dicho hubiesen salido verdaderas, y que por no haberse seguido por ellas no estaba apoderado en su gobernación, sin de que aquella suerte se hubiesen las cosas guiado; y que el final remedio que tenía era que cortando la cabeza a Hernando Pizarro se retirase a la ciudad del Cuzco, adonde se harían fuertes, y que aunque el gobernador con poderoso ejército los siguiese, no eran los caminos tan fáciles ni tan bien proveídos que no allegasen tan fatigados y trabajasen cualquiera parte que no los pudiesen desbaratar. La sentença que Bobadilla había dado no le diese pena,

Ces conseils d'Orgoñez ne furent pas plus suivis que les précédents. Almagro était décidé à transiger pour ne pas déplaire à son roi, et à éviter toute guerre qui porterait préjudice aux Espagnols et aux Indiens (II8). Il reçut donc la délégation du Gouverneur : Hernán Bome de León, Francisco de Godoy auxquels s'était joint le licencié Prado, dont le rôle nous paraît assez équivoque, vu qu'il était passé dans les rangs des almagristes après la prise du Cuzco, et qu'il était resté à Lunaguana une fois rendue la sentence de Bobadilla. Quoi qu'il en soit, un nouvel accord fut conclu. Les deux parties admirent de revenir à la situation antérieure au jugement de Mala, et confièrent la résolution des difficultés soulevées par la délimitation des frontières à six mandataires, trois pour chacun des contestants (II9).

Pour endormir la défiance éventuelle de son rival, Pizarro écarta Bobadilla et désigna à sa place le dominicain fray Juan de Olías, auquel il adjoignit Hernán Ponce de León et Francisco de Godoy. De l'autre côté furent délégués: Juan de Guzmán, Diego Nuñez de Mercado et le licencié Prado. Est-il nécessaire d'ajouter que le général Orgoñez s'éleva encore contre ce qu'il tenait pour une aberration évidente et que l'Adelantade ne l'écouta pas plus que les précédentes fois? (I20) Par ce nouveau pacte, le Gouverneur pensait obtenir enfin la libération de son frère (I2I); après quoi, il était bien décidé à se venger à tout prix.

(II7) suite: "que se llegase a lo que César decía: que si las leyes se habían de quebrantar, había de ser por reinar"

(II8)- Cieza de León, op.cit.ibid.

(II9)- Tout de suite après la sentence de Mala, il ne fut aucunement question pour l'Adelantade de prendre la route de la sierra, comme l'assure M. Ballesteros Gai-brois (op.cit. id.P.327): "Como era esperado, Almagro no aceptó esta propuesta (le jugement de Bobadilla) y decidió tomar el camino de la sierra, sin esperar más dilaciones y así lo hubiera hecho de no haber mediado la intervención de un hombre sensato -Diego de Alvarado- que creyó mejor que se volviera a tratar sobre la base de los acuerdos anteriores."

(I20)- Cieza de León, op.cit.chap.43.P.229.

(I2I)- Herrera, op.cit.ibid.chap.7.P.206-207: "... el cual (Francisco Pizarro deseaba tanto la libertad de su hermano, que propuso aceptar cualquier medio aunque

.../...

Le deuxième pacte fut énoncé, passé et authentifié par un notaire au "tambo" de Lunaguana, à l'embouchure du rio Huarco, le 24 Novembre 1537, en présence des trois mandataires d'Almagro, de leurs confrères pizarristes, de su 'Señoría' -le marquis lui-même- qui était là avec son frère Gonzalo et certains capitaines 'pachacanos', non loin du campement où se tenaient les soldats armés, venus de Lima. Cette extorsion avait été hardiment montée par le principal protagoniste de l'entrevue; comme l'épée de Damoclès, elle était destinée à faire peser une menace constante et sur les représentants de l'Adelantado et sur sa troupe, par le biais de ceux-ci. Ainsi, perdus parmi les capitaines et les témoins pizarristes, subirent-ils une contrainte morale indéniable. Ils proposèrent cependant de nouvelles capitulations. "In nomine Dei", il fut stipulé en premier lieu qu'Almagro acceptait, dans un délai de six jours, à compter du lendemain, de se retirer d'une dizaine de lieues vers le Sud, jusqu'au port de Zangalla (I22), où ils transférèrent sa fondation. Il lui serait remis (deuxième clause) un navire "bien équipé et propre à la navigation", dix jours après la convention. Il garderait la ville du Cuzco (I23), sans y apporter de changement administratif "jusqu'à ce que Sa Majesté disposât d'autre chose", et à partir de la vallée de Zangalla, tout le territoire péruvien jusqu'à la métropole incaïque, dépendrait de la Nouvelle Tolède.

(I21)-suite- "... para él fuese perjudicial, como viese libre (pourvu qu'il vît élargir) a su hermano, porque su intención era, en consiguiendo la soltura del hermano, satisfacerse del Adelantado por todas las vías posibles, tanto era el deseo de la venganza y la rabia de la ofensa."

Ces dispositions haineuses sont totalement confirmées par Cieza de León, op.cit.chap.43.P.230:"... deseaba en tanta manera ver suelto de la prisión en que estaba a su hermano Hernando Pizarro, que industriosamente y con gran cautela determinó de aprobar todo lo que quisiesen y venir en ello, y después que viese en su campo a Hernando Pizarro, su hermano, con toda crueldad mover la guerra hasta satisfacerse de Almagro."

(I22)- M. de Espinall dans sa lettre au Roi, citée plus haut, désigne ce port par une altération de forme inattendue, sous le nom de 'San Gallan': "... y que hiciese el pueblo en el asiento de San Gallan."

(I23)- Cieza de León, op.cit.id.P.233:"... hasta que Su Majestad otra cosa provea."

A Zangalla, Almagro, selon l'attendu numéro sept s'engageait à ne garder qu'une garnison de quarante hommes au plus sous le commandement de l'un de ses lieutenants, afin de ne porter aucun préjudice aux 'encomenderos' de Lima. Il y était mentionné, d'une manière assez vague que le-dit lieutenant transmettrait à son supérieur toute dépêche de Sa Majesté le concernant, et il lui serait donné connaissance également de la venue " de monseigneur l'évêque ou de toute autre chose qui lui conviendrait" (I24).

Au terme du pacte figurait, comme à l'accoutumée, la peine infligée au contrevenant, fixée à la somme de deux cent mille castellanos d'or dont la première moitié revien-drait au fisc royal et l'autre à la partie obéissante. Mais Francisco Pizarro ajoutait, pour sa part, à la conven-tion certains addenda d'après lesquels il ne renonçait pas au royaume qu'il avait conquis, autrement dit au Cuzco et à ses territoires annexes, et il attirait en particulier l'at-tention sur le point déjà signalé : la situation géographi-que de Santiago ou Tempula (I25).

(I24)- Cieza de León, op.cit.id.P.234:"... del señor obispo o otra cualquier cosa que le convenga."

(I25)- Cieza de León, ibid.:" El dicho señor go-bernador don Francisco Pizarro dijo que por bien de paz y servir a Su Majestad y estorbar muertos de hombres y escán-dalos que se podían seguir, si viniese en rompimiento con el dicho gobernador y Adelantado, y con sus gentes, dejando su derecho a salvo, y no obstante que su justicia está cono-cida por haber conquistado este reino, en tanto que parezca Su Majestad mandar otra cosa o declarar lo que cada uno de-be tener en gobernación, o viene la declaración de los pi-lotos en qué grado está el río de Santiago, y se hace la declaración de los límites que tiene por bien, guardando el dicho Adelantado lo contenido en los dichos capitulos, de guardar y cumplir y estar por lo que los dichos señores ca-pitanes Hernán Ponce y Francisco de Godoy tienen firmado...

M. Ballesteros Gaibrois ne nuance pas le contenu de ce quatrième alinéa. Il écrit, op.cit.id.P.328: "... se dividirían los indios encomendados". Or il n'était pas question de partager les naturels entre les partisans des deux factions. Voici ce que rapporte Cieza de León, op. cit.chap.43.P.223, que M. Ballesteros qualifie de " princi-pe de los cronistas del Perú" (op.cit.chap.Ier.P.I6) mais auquel il n'a recours qu'une seule fois au chapitre IO, no-te I4I, P.338, préférant le texte plus succinct de Herrera, qui tire le meilleur de sa relation de celle de l'auteur de la "Guerra de las Salinas": "Otrosí, que en tanto que Su Majestad otra cosa mande proveer o declarar, no se entreme-tera el señor gobernador don Diego de Almagro en quitar
.../...

C'est après acceptation sous serment des conditions du pacte par Francisco Pizarro, par ses mandataires et ses capitaines présents, que les trois représentants de l'Adélantade, de retour à Chincha, le firent jurer à son tour qu'il le respecterait aussi, ce qui fut fait aussitôt. Comme convenu, Almagro transféra sa fondation d'Almagro-Chincha à Zangalla, située près de l'actuelle Paracas (état de Ica, Pérou) (I26).

Cependant la raison capitale de cette deuxième convention provoquée par Francisco Pizarro consistait, évidemment, à faire libérer son frère, et on fit dépendre ceci de certaines stipulations énoncées la veille du jour où Bobadilla donna sa sentence. Almagro s'en préoccupait beaucoup et il fit énoncer à Mala que " l'un des points principaux qui concernaient ladite pacification (des gouverneurs) c'était la libération et l'élargissement d'Hernando Pizarro (I27). Il y consentait, sous certaines conditions qui déclataient la méfiance d'Almagro à l'égard de son otage, mais qui devaient être considérées, à coup sûr, comme vexatoires par l'intéressé.

En premier lieu, le frère légitime du Gouverneur de la Nouvelle Castille devait remettre une somme fixée à cinquante mille pesos d'or pour garantir son engagement de quitter le Pérou et de comparaître devant le président et les magistrats du Conseil du Roi, dans un délai de six mois

(I25).-suite.-"... ni impedir el servicio de los indios repartidos a los vecinos de la ciudad de los Reyes, o los dejará como aquí han estado, libre y desembargadamente, con tanto que la gente que quedare en el dicho pueblo de Zangalla pueda tomar los bastimentos que fuesen menester en los indios comarcanos, sin les tomar otra cosa, ni impedir el servicio que han de hacer asus amos, ni hacerles otros daños a los indios ni extorsiones algunas."

(I26)- Aujourd'hui se trouve à quelques trente kilomètres à l'Ouest de l'ancienne Zangalla, l'île de Sangallán.

(I27)- Cieza de León, op.cit.chap.45.P.242.

à compter du jour de son départ de Nombre de Dios; il se-
rait jugé en Espagne sur le vu des pièces du procès ouvert
contre lui au Cuzco. Puis il devait prêter serment, sur
son honneur de gentilhomme, qu'il éviterait par sa person-
ne, son avis, son conseil, ses intentions, d'offenser le
gouverneur, ses capitaines ou ses hommes, en aucune forme
ou manière, jusqu'à sa comparution devant Sa Majesté. Enfin
il était notifié, en particulier, que ledit navire cédé
par Francisco Pizarro à son ancien associé naviguerait de
conserve jusqu'à Panama avec celui où serait embarqué le
délinquant (I28). On ne pouvait marquer plus clairement le
peu de foi que suscitaient les promesses verbales d'Hernan-
do Pizarro qui, en définitive, ne fut pas libéré puisque
le jugement du mercédaire avait été remis en question.

Cependant, un élément nouveau, d'après Francis-
co Pizarro devait abroger les conventions promulguées pré-
cédemment. Quelques jours avant l'entrevue de Mala, en effet,
s'était présenté à lui, accompagné de deux capitaines et de
cent fantassins - cinquante arquebusiers et cinquante arba-
létriers - Pedro Ansúrez de Camporredondo, plus communément
désigné sous le nom de Peransúrez. Vers le milieu de l'an-
née 1535, il était parti pour la métropole, en tant que mes-
sager du Gouverneur, afin de recevoir, en principe, des se-
cours pour réprimer le soulèvement général des Indiens,
mais en fait, à l'instigation de son seigneur pour obtenir
la remise d'une Ordonnance Royale qui infirmerait celle du
31 Mai 1534 adressée à fray Tomás de Berlanga. Pizarro dé-
sirait que le souverain ou le Conseil des Indes décidât de
maintenir chacun des deux gouverneurs de l'ex-Tawantinsuyu
dans la province où l'atteindrait l'édit royal, pensant que
Peransúrez reviendrait à Lima avant la fin de l'expédition
chilienne d'Almagro (I29).

(I28)- Cieza de León, op.cit.id.P.243.

(I29)- Cieza de León, op.cit.chap.46.P.246:"...
y como su intención principal (de Peransúrez), y a lo que
el gobernador le enviaba era para sacar una provisión y man-
dado de Su Majestad para que se estoviesse cada uno de ellos
donde le tomase la provisión, hasta que los términos de las
gobernaciones fuesen partidos y señalados, y esto deseábalo
el gobernador Pizarro porque creyó que Peransúrez viniera
antes que volviera de Chile Almagro y que enviándole allá,
.../...

Lorsque Peransurez se présenta à la cour, porteur de la dépêche du Gouverneur, datée du 25 Mai 1536, le bruit avait couru, ou commença à se répandre, que l'Adelantado était mort au cours de son voyage vers les régions australes. Une lettre d'Isabelle de Portugal remise au délégué de Pizarro à Valladolid, le 6 Novembre 1536, ne dissimule pas la joie de la Reine quand elle apprit que cette fâcheuse nouvelle n'était pas fondée; elle disait ceci: "... j'ai noté ce que vous dites et c'est que le 26 Mai alors que vous écriviez cette lettre, vous n'aviez aucune nouvelle du 'Mariscal' don Diego d'Almagro, et je me réjouis beaucoup, parce que l'on avait rapporté ici qu'il était mort; nous le tenons en effet, pour l'un de nos très bons serviteurs." Elle remerciait Francisco Pizarro de lui avoir envoyé, au Chili, un secours en hommes, vivres et munitions (!), et le priait de continuer à l'aider et à le favoriser dans la mesure de ses moyens. Pizarro ne pouvait être plus cynique, car il ne se soucia guère de savoir ce qu'avait pu devenir son associé depuis son départ du Cuzco (130).

D'autres remerciements de la Reine à son fidèle vassal de Lima suivaient, au sujet des peines qu'il avait endurées pour le service de l'Espagne, toujours mise en évidence, tout comme pour "... le bon traitement qu'il avait toujours essayé de réserver aux naturels de ce pays" (131). Nous avons eu, maintes fois, l'occasion de marquer sa manière particulière de traiter les Indiens, y compris leur souverain l'ancêtre Inca. Sans doute y reviendrons nous encore au cours des événements futurs.

(129).- suite.- "... la provision le constriñera a que se retuviera sin venir a abajar (entendons revenir vers le Nord).

Herrera, op.cit.chap.8.P.212, exprime clairement la pensée secrète de Francisco Pizarro: "... llevo orden (Peransurez) de procurar que el Rey mandase que los dos gobernadores se estuviesen adonde les tomase su orden... para tener desterrado en Chile al Adelantado perpétuamente, y estarse él en las gobernaciones que fue lo que siempre procuró."

(130)- Cieza de León, op.cit.chap.46.P.249: "... y así os encargo siempre le ayudéis y le favorezcáis en lo que os fuera posible."

(131)- Cieza de León, op.cit.id.P.248: "... el buen tratamiento que siempre habéis procurado hacer a los naturales de esta tierra."

La lettre de l'épouse de Charles Quint fut précédée d'une Ordonnance Royale en date du 3 Novembre 1536, établie à Valladolid et adressée aux deux gouverneurs et à Pedro de Mendoza qui conquerrait le Rio de la Plata. Cet édit précisait que chacun d'eux connaissant la longueur de côte qui lui était concédée devait, afin de ne pas nuire au peuplement des territoires occupés et à l'évangélisation des naturels -préoccupation majeure, semble-t-il de la Couronne- éviter tout malentendu ou discorde. C'est donc pour parer à ce mal éventuel que la reine faisait établir, en particulier, que chaque gouverneur demeurât dans les limites qui lui avaient été fixées par Ordonnances et Cédules, mais, dans un esprit de conciliation, il était ajouté un alinéa complémentaire qui stipulait, au cas où l'un des gouverneurs aurait empiété sur le territoire de son voisin, d'y demeurer nonobstant les réclamations justifiées du possesseur, jusqu'à ce que justice fût rendue à celui-ci par le Roi et le Conseil des Indes (I32).

(I32)- Cieza de León, op.cit.id.P.250-252: "... y porque estando como están, divididas y señaladas las gobernaciones que cada uno de vosotros ha de tener, y declaradas las leguas de costa que a cada uno de vosotros cabe... visto en el Nuestro Consejo de Indias... fue acordado que debíamos mandar dar esta nuestra carta... y vos mandamos y defendemos que cada uno de vos, del día que esta nuestra carta nos fuere mostrada, o de ella supiereis en cualquier manera, no salgáis ni excedáis de los límites que os están dados en gobernación, por las dichas vuestras provisiones, ni capitulaciones, antes aquellas guardéis, sin exceder por vuestras personas... Y porque podría ser que al tiempo que esta nuestra carta vos fuere mostrada, pensando en ello nos servir, alguno de vosotros hubiésedes pasado los límites de las dichas vuestras gobernaciones, y hubiésedes conquistado y tomado posesión en algunas tierras y provincias que fuesen en la gobernación del otro y sobre ello podrían nacer asimismo entre vosotros disensiones, de que Dios Nuestro Señor y Nos seríamos deservidos, declaramos y mandamos que los términos y provincias que cada uno de vosotros hubiere conquistado y pacificado, al tiempo que esta nuestra carta vos fuere notificada, las tengáis en gobernación, no embargante que el otro pretenda ser en sus límites, y el que así lo pretendiere envíe ante Nos, al nuestro Consejo de Indias, información de los dichos límites y del agravio que en ello recibe, pues visto por Nos mandaremos que seáis desagaviado y se haga justicia..."

Nous signalons ici/que la passion peut dicter à un esprit inquiet et partial. L'est l'auteur anonyme de la "Relación del sitio del Cuzco", qui restreignant le contenu de l'édit royal du 3 Novembre 1536,

.../...

Ladite Ordonnance Royale fut suivie d'une lettre de l'empereur, venu de Gênes au cours du dernier mois de l'année 1536. Il la fit remettre à l'envoyé de Pizarro; elle était datée également de Valladolid, 1er Janvier 1537, et confirmait le contenu de celle d'Isabelle de Portugal. Le roi disait combien il déplorait la révolte des Indiens: " Au sujet du soulèvement des naturels qui a eu lieu en ce pays, je dois dire qu'il m'a déplu, surtout en ce qui concerne leur conversion et également notre service..." (133) Il y était ajouté que Peransúrez partirait d'Espagne en même temps que l'évêque élu (fray Vicente de Valverde) et, vu les nécessités du trésor royal, le souverain demandait, au cas où Hernando Pizarro ne pourrait se charger de rapporter le quint en métropole, de le confier ou à fray Tomás de Berlanga, ou au trésorier Alonso de Riquelme ou encore à toute autre personne de confiance.

(132).- suite.-dit qu'il ordonnait:"... que cada uno de los gobernadores tuviese y proveyese lo por ellos conquistado y poblado, hasta que otra cosa se proveya por Vuestra Majestad."

Le licencié de la Gama, pizarriste convaincu, dans sa lettre au roi, datée du Cuzco, 10 Mars 1539 (op.cit.P.144) confirme également ce point de vue, presque à la lettre:"... que cada uno estuviese en gobernación lo que hubiese conquistado y pacificado."

(133)- Cieza de León, op.cit.chap.46. P.247:"Del levantamiento que en esa tierra ha habido de los naturales della me ha desplacido, principalmente por lo que toca a su conversión y también por lo que toca a nuestro servicio.

(134)- Herrera, op.cit.chap.8.P.214 : " I luego por orden de Francisco Pizarro determinaron (los capitanes de su ejército) que no tenían por firmes la capitulaciones arriba contenidas; que por tanto, mirase lo que convenía hacer porque aunque habían jurado, les convenía obedecer a una Provisión Real que había llegado, y que cumpliéndola como el Rey lo mandaba quedaban libres de todo juramento."

(135)- Cieza de León, op.cit.chap.47.P.254:"... visto por Vuestra Señoría el mando real, vendrá a toda paz y nosotros por esta (carta) se lo suplicamos y requerimos, pues querer contender en guerra más claro se ve el deservicio que a Su Majestad se hace."

C'est à coup sûr parce qu'il avait dû attendre l'arrivée de Charles Quint, deux mois durant, que Peransúrez ne parvint pas assez tôt, au gré de Pizarro, à Lima; il dut s'embarquer à Panama à une époque peu propice aux voyages vers le Sud, et arriver donc avec Valverde, évêque du Cuzco, non encore confirmé dans ses nouvelles fonctions par le Pape, dans les jours où se situe l'entrevue de Mala, ou peu après.

Francisco Pizarro, interprétant à sa façon la teneur de l'Ordonnance du 3 Novembre 1536, s'était engagé au sujet de la seconde convention, mais avec la ferme intention de la dénoncer tout de suite après. Il fit tout pour dissimuler l'arrivée de Peransúarez à Lima, prêt à user de l'édit royal pour annuler le pacte au moment jugé le plus opportun. C'est donc sitôt après l'authentification de l'acte et les serments prêtés par ses capitaines, qu'il écrivit à Almagro pour lui annoncer la résiliation pure et simple des capitulations. Le spectre de la guerre fut habilement évoqué alors (I34), pour avoir raison de toute velléité de résistance de la faction adverse : "... vu par Votre Seigneurie l'ordre royal, vous sauvegarderez la paix et nous par cette lettre nous vous en prions et vous le demandons, car il est bien évident que faire la guerre c'est manquer au service de Sa Majesté!"(I35)

Extrêmement surpris et peiné par cette rupture inattendue des accords, l'Adelantado, après avoir réuni son conseil, à l'exception de Rodrigo Orgoñez, répondit au Gouverneur pour lui demander de respecter ce qui avait été décidé, s'il ne voulait pas être tenu pour parjure et éviter les suites fâcheuses de sa conduite (I36). En guise de réponse, Pizarro adressa à Zangalla une Cédule de la reine Isabelle, datée du 17 Décembre 1537, écrite de Madrid, et donc postérieure à l'Ordonnance précitée, mais adressée à Almagro; elle fut donc ouverte indûment par le Gouverneur.

(I36)- Cieza de León, op.cit.id.P.255:" Y luego el Adelantado escribió al gobernador que mucho se había admirado en lo que le habían dicho y sus capitanes escrito, que después de haber asentado entre ellos la paz y confirmando la amistad, hubiese otro acuerdo queriéndose eximir de los juramentos y pleito homenaje que hicieron, poniendo por muy fácil cosa no sustentar la que con tantas firmezas y vínculos habían asentado, y que no quisiese ser tenido en cuenta de los perjuros ni dejar de que pasase adelante lo asentado por ellos."

(I36).- suite.-

Herrera, op.cit.ibid.chap.8.P.215:"... (el Rey) le mandaba guardase los límites que el obispo señalare para su gobernación, sin entrar en lo que le señalase a don Francisco Pizarro, y que con él estuviese en toda concordia, como hasta entonces lo había sido, porque de lo contrario se tendría por deservido."

M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.chap.II. P.353-54, qui cite Herrera, interprète les termes de la Cédule de la reine; il y était encore question de l'évêque de Panama, fray Tomás de Berlanga, et de sa procuration pour délimiter les deux provinces; l'ordre n'était donc pas "vague" du tout, et par sa réponse, judicieuse Almagro s'en remettait à la décision de la Couronne, sans manifester la moindre hostilité. Voici ce qu'écrit cet historien contemporain: "La decisión sin embargo, de que estos límites fueran señalados por un hombre de autoridad -el obispo de Panamá- había pasado ya, ido éste, y Almagro ante la vaguedad que la orden envolvía, podía contestar lo que en efecto respondió al envío de Pizarro, 'que ninguna cosa más deseaba, que poder libremente estar en la provincia que Su Majestad le tenía señalada, para guardar sus términos, y que pues se veía que la ciudad del Cuzco caía en ellos, con lo demás que él tenía ocupado hasta aquella parte, pedía que cesasen las diferencias...' (ici M. Ballesteros passe un fragment de phrase se très significatif à propos des intentions pacifiques d'Almagro: 'y que se derramasen las juntas de gentes que había y que cada uno...') y que cada uno se estuviese en la parte que el rey le mandaba..." Puis il cite un passage tiré de las "Guerra de las Salinas", sans en mentionner la référence (Cf.note 28, op.cit.P.374) exacte, ajoutant néanmoins auparavant: "Almagro introducía una novedad sin embargo, que daba dramático cariz a todo el pleito." Ici vient la citation de Cieza de León, non précisée (Cf. "Guerra de las Salinas", op.cit.chap.47.P.255). Nous la donnons in extenso: "Y luego (que Francisco Pizarro eut signifié à Almagro qu'il devait respecter l'Ordonnance Royale du 3 Novembre 1536; selon toutes apparences elle semblait annuler le pacte convenu par eux tous, sous serment, sur les bords du río Lunaguana) el Adelantado escribió al gobernador que mucho se había admirado.....

..... que si otra cosa hiciere, que ante Dios pedía que fuese su justificación mirada, para que los males y daños que estaban por venir, y por causa de no cumplir lo asentado se habían de recrecer, ni fuese tenido por culpante, ni le llamasen autor de la guerra."

En procédant de la sorte, n'est-il pas juste d'admettre que l'Adelantado "se crut victime d'une tromperie" et qu'il protesta de ce que Francisco Pizarro manquât à la foi jurée? (Cf. M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.id. P.335) écrit ceci: "El Adelantado como era lógico que sucediere, se creyó (sic) víctima de un falaz engaño y protestó de lo que creía era una falta a la fe jurada."

Deux points y étaient notamment précisés:

- Almagro s'était emparé du Cuzco, malgré Hernando de Soto qui s'était opposé à son entrée dans la ville; cet événement remontait à mai 1535 et il avait été déformé en toute intention par Peransúre z:

- les deux gouverneurs devaient s'en rapporter à l'arbitrage du Révérend père fray Tomás de Berlanga, évêque de Terre Ferme, qui avait pouvoir pour délimiter les frontières des deux états en litige, et Almagro ne devait pas entrer dans les territoires attribués à Francisco Pizarro.

C'est là, à notre sens, un élément des plus importants et auquel Diego d'Almagro et ses conseillers auraient dû s'attacher sans faiblir depuis leur établissement à Chinchá, sans avoir à accepter toute conciliation proposée en définitive par le roué Francisco Pizarro. La dernière Cédule Royale était destinée, selon celui-ci, à contraindre encore plus les 'chilenos' à abandonner la capitale des Andes.

(136).-suite.-

A la vérité n'était-ce pas un parjure que commettaient Francisco Pizarro et ses principaux partisans? Pouvait-on considérer comme 'une déclaration de guerre' qu'il ait mis en garde le Gouverneur contre d'injustes agissements qui pouvaient avoir de terribles conséquences?

M. Ballesteros écrit également, après la citation mentionnée ci-dessus de Cieza de León: "Masta entonces no se le había surgido a Pizarro una declaración de guerra o amenaza más cumplida que aquella." Malgré tout, l'opinion du "prince des chroniqueurs" et celle de Herrera, si souvent cités par cet historien, accablent Pizarro et ses mauvais conseillers."

(137)- Cieza de León, op.cit. chap.42.P.256-57: "que él no deseaba otra cosa más de que libremente pudiese estar en la provincia que Su Majestad le tenía asignada para que gobernase y guardar sus términos, y pues se veía que la ciudad del Cuzco caía en ellos, con lo demás que él tenía ocupado hasta aquella parte, que cesasen las diferencias y derramasen las juntas de gente que había, y cada uno se estuviese en la parte que Su Majestad mandaba; que cada uno estuviese adonde aquella carta le tomase, que él lo determinaba y quería."

Almagro qui ne voulait pas acquiescer à ce qu'il tenait pour une injustice révoltante, adressa à son tour une lettre à Lima où il déclarait qu'en demeurant au Cuzco, il ne contrevenait pas aux décisions du roi : non seulement cette ville lui revenait de droit, mais, ajoutait-il encore, il respectait l'Ordonnance du 3 Novembre 1536 en demeurant là où il se trouvait (137).

(137).-suite.-

Gómara, op.cit.chap.I40. P.63-64, résume d'une manière concise et claire la judicieuse réponse d'Almagro: "Almagro respondiô, leída la provisión que la oía y la cumplía estándose quedo en el Cuzco, y en los otros pueblos que al presente poseía, según y como el emperador lo mandaba y declaraba por aquella su real cédula y voluntad y que con ella misma le requería y rogaba lo dejase estar en paz y posesión como estaba."

M. Ballesteros Gaibrois (op.cit.id. P.350 351) ne considère pas l'attitude de Francisco Pizarro comme une volte-face, après l'arrivée de Peransúraz. Pour lui, le Gouverneur était un homme loyal qui n'aurait su manquer à ses engagements: "No cabe pensar, écrit-il, en un dolo intencionado en que hubiera esperado la libertad de Hernando para faltar a la palabra dada." Seule une raison d'état peut expliquer, ajoute-t-il, la rupture du serment sur l'honneur qu'il fit (il semblerait pourtant que le Gouverneur avait failli à la loyauté plus d'une fois jusque là). "Es tan grave, dit-il, el viraje, es tan profunda la transformación que una observación superficial induce a errar. ¿Cómo es posible que Pizarro, que fue siempre servidor fiel del honor, se atreviese a faltar a la palabra dada, a desconocer lo que él mismo había jurado delante de testigos y tras laboriosas negociaciones?" Pour cet auteur une seule explication peut être admise: "la Justice et la Suprême Autorité Royales, le Loyalisme envers le roi" (Cf.op.cit.id. P.353). "La base de todo el compromiso era el desconocimiento de unos límites (mais par qui, demandons-nous?), la necesidad de mantener la paz a toda costa, desarmados los ejércitos." (N'y a-t-il pas là un renversement des rôles? N'est-ce pas pour maintenir la paix que Diego d'Almagro avait tant de fois accepté une suite de compromis, toujours transgressés par Pizarro?

Une preuve convaincante de la bonne foi de Pizarro, écrit-il encore, nous est donnée par les dispositions testamentaires prises par lui le 5 Juin 1537, par-devant notaire: Cristóbal de Figueroa, et notamment la clause 25 qui concerne son associé; il la reproduit en entier:

"Y mando que la carta de compañía que postrimeramente hicimos el Adelantado don Diego de Almagro, gobernador de la provincia de la Nueva Toledo por Su Magestad, mi compañero, e yo, en el pueblo e provincia de

Mais répétons ici encore que si Francisco Fizarro avait été animé de bonnes intentions et d'une probité à toute épreuve envers Almagro, comme le pense M. Ballesteros Gaibrois, que n'accepta-t-il pas de se soumettre à

(I37).- suite.- : "... Pachacama en catorce días del mes de Enero del año pasado de mil e quinientos e treinta e cinco años, ante Bernardino de Valderrama, escribano de Sus Majestades, en efecto hicimos compañía universal de todos nuestros bienes, aquella se guarde e cumpla, según como en ella se contiene, que es en efecto, y quiero, y es mi voluntad que entre el dicho Adelantado don Diego de Almagro e mí, e nuestros herederos, se partan universalmente todos nuestros bienes, cuantos habemos y tenemos, trayendo a montón e colación cada uno de nosotros lo que hubiere habido e recibido e tomado de la dicha compañía para nuestros provechos e honras particulares, y pagando todas la deudas primeramente, que debiéramos cada uno de nosotros, y el resto que quedare, se parta hermanablemente, habiendo tanto el uno como el otro. Y ruego y encargo al dicho Adelantado don Diego de Almagro, mi compañero, que si yo muriera primero, haga la dicha partición con mis hijos y herederos, pacíficamente, e sin pleito ni contienda alguna, o sea que se descargue mi conciencia e ánima entera y complidamente, e que porque él sabe todo lo más de mi vida y hacienda, e pordríanse olvidar algunas cosas, e acordarse él dellas, que las pague o descargue como a él le parezca que convenga a mi conciencia. Y asimismo ruego e encargo que mire por los dichos mis hijos como por propios suyos, o asimismo por todos mis hermanos, especialmente por los que quedaren en esta gobernación e provincias, favoreciéndoles e honrándoles, e ayudándoles en todo lo que se ofreciere. A todos los cuales ruego y encargo que tengan y acaten al dicho Adelantado don Diego de Almagro, como lo hacían e hicieron a mi persona, e que en cuanto a lo de la hacienda e cuenta, razón de ella digo que yo he tomado de la hacienda y gastos, e lo que tengo en mi poder es treinta y siete mil pesos de oro, que yo envié a España a hacer una iglesia e capilla, e del resto comprar cierta renta para mis hijos."

"Que asimismo que lo que pareciere que el dicho Adelantado don Diego de Almagro ha tomado para comprar renta o hacer otro edificio o iglesia o capellanía, para dejar a sus herederos o hijos, que lo declare e que declaro por él, e habiendo por buena esta dicha declaración se haya e tenga por buena e verdadera la que el dicho Adelantado hiciere, y esto solamente, que así hubiéramos sacado e tomado cualquier de nosotros para las dichas rentas e obras pías nuestras, de nuestros hijos o herederos, sea obligado cada uno a lo contar y haber por recibido, en la parte que cupiere e hobiere de haber de toda la dicha hacienda, e todos los otros gastos que nosotros o cualquier de nosotros hobiere fecho, así en haber como en otras cualesquier vía o manera, sea habido e contado por gastos comunes de la dicha compañía sin que ninguno de ellos sea obligado a los contar al otro, ni hacer descuento dello, por ninguna vía o manera..."

l'arbitrage de l'évêque de Panama, comme le demandait la reine par Cédule du 17 Décembre 1537, lorsqu'on lui fit parvenir la réponse de l'Adélantade. Il le somma, au contraire

(137).--suite.--

Ce testament n'offre pour nous aucune garantie d'authenticité; il est à peu près hors de doute que les dispositions de Francisco Pizarro à l'égard d'Almagro qui pouvaient être celles qui sont mentionnées par la clause vingt-cinq jusqu'à la ratification de la société bipartite établie à Pachacamac le 14 Janvier 1535, aient changé du tout au tout après la tentative d'Almagro de s'emparer du Cuzco avant son expédition au Chili, et surtout depuis les événements du 19 Avril 1535 au 27 Novembre 1537: prise du Cuzco, arrestation des frères du Gouverneur, défaite d'Amancay infligée à Alonso d'Alvarado, pactes divers remis en question.

Voici encore ce qu'écrit M. Ballesteros (op.cit.chap.II. P.347): " Donde más cuidado había puesto Pizarro, y de lo que, sin duda más orgulloso se mostraba, aunque le había costado, seguramente, por su declarada enemistad, más discusiones con su secretario Picado, era en lo relativo a Almagro, su socio. Todo era entonces en torno a Pizarro contrario a Diego de Almagro, al que sus amigos tachaban de desleal y envidioso, quizá no sin absoluta razón. Todos le decían que siempre había sido intento de Almagro traicionarle, y hacerse con una parte de su gobernación. Los sucesos parecían comprobarlo, y el calvario que había de sufrir con la prisión de su hermano Hernando y la ilegal ocupación de el Cuzco vendrían a corroborarlo, pese a que formaban una 'universal sociedad' desde 1522, sociedad ratificada en Pachacamac en 1535. Pero todavía todo esto que iba a suceder, no era más que una premonición en el ánimo de los partidarios y amigos de Pizarro. El gobernador no quería dudar de la sinceridad de intenciones de su socio, aunque éste, ante unos traslados de Reales Provisiones, sin demasiada meditación, se hubiera apoderado de la ciudad que había sido capital del imperio incaico. Para Pizarro sólo había una verdad: que habían constituido 'universal sociedad o 'compañía', y que según ella estaban los dos comprometidos a repartirse todo, gastos y beneficios, y que por tanto debía ser consecuente con lo que había jurado, y esta consecuencia y lealtad debía reflejarse en su testamento." Vient alors l'énoncé par cet auteur de la clause numéro vingt cinq du testament de Francisco Pizarro, que nous complétons pour notre part par une 'Carta de Poder' (publiée dans la Harkness Collection, "Documents from early Peru, the Pizarros and Almagro" 1531- 1578, Washington 1932, N° 21, P.86 à 88) de Francisco Pizarro à ses mandataires pour procéder à une saisie des biens d'Almagro en Espagne; datée du 19 Novembre 1537, elle se situe donc après l'entrevue de Mala (13 Novembre) et avant la seconde convention établie à la demande du Gouverneur (24 Novembre 1537); elle contient ce qui suit : " Sepan cuantos esta carta vieren... como yo el

.../...

d'abandonner ce qu'il avait usurpé et pris en usant de violence.

(137).- suite.- : "... Comendador don Francisco Pizarro, Adelantado, Capitán General y Gobernador por Sus Majestades en estos reinos de la Nueva Castilla otrogo y conozco que doy y otorgo todo mi poder... a vós Francisco Maldonado que estáis presente y a Francisco de Cavalla, vecino de Sevilla, y a cada uno in solidum:..... para que podáis embargar y embargáis cualquier oro y plata que haya ido a España en nombre del gobernador don Diego de Almagro, el cual dicho embargo se haga por razón de la compañía que entre él y mí ha habido, por cuanto está deshecha la dicha compañía hasta tanto que nos contemos basta para pagar las muchas deudas que por él yo estoy obligado de pagar y en razón dello hiciéredes los requerimientos y protestaciones necesarios...y de lo que recibierdes y cobrardes en cualquier manera decís y otorguéis vuestras cartas de paga y finiquito...."

Cette procuration de Francisco Pizarro à ses deux représentants en Espagne, nous paraît très significative; non seulement elle tenait pour nulle et non avenue la clause vingt-cinq du testament mise en évidence par M. Ballesteros Gaibrois, mais elle spécifiait de plus la résiliation de la "société universelle", établie le 14 Janvier 1535 à Pachacamac.

A propos du testament de 1537 : "El testamento de Francisco Pizarro, texto inédito, prólogo y notas de Raul Porras Barrenechea, Cuadernos de Historia del Perú, N°1 pub. par l'Imprimerie des Presses Modernes, Paris 1936", l'annotateur dit qu'il fut ouvert publiquement devant le conseil municipal de Lima le 12 Juillet 1541, soit vingt-deux jours après l'assassinat de Francisco Pizarro. Mais le contenu de ce testament correspondait-il à celui qui fut légalisé le 5 Juin 1537?

Hernando Pizarro qui fut incarcéré pendant vingt-et-un ans, d'abord à l'alcázar de Madrid le 14 Mai 1540, puis au château de la Mota à Medina del Campo, d'où il ne devait sortir que le 17 Mai 1561, disposa longtemps des "écritures originales" qui lui furent confisquées par le Conseil des Indes pour lui être restituées par la suite. C'est une copie, liasse 1076, "sección Justicia" des Archives des Indes de Séville, "fielmente sacado en veinticinco fojas de trece pliegos de papel (op.cit.P.8) que R. Porras a tiré le testament de 1537. Or l'original était accompagné d'un brouillon corrigé, complété mais non authentifié par notaire. Il offrait, dit l'historiographe péruvien, "des caractères d'authenticité, mais éveillait des soupçons de fraude", et ces documents furent longtemps en possession d'Hernando Pizarro. Qui peut prouver aujourd'hui qu'il n'y eut pas de falsification des pièces par cet homme qui se révéla à nous, au cours de la conquête et de la première guerre civile du Pérou, sous tant de facettes déplaisantes?

M. Ballesteros croit absolument à la droiture du Gouverneur; il nous dit: (op.cit.ibid.P.349) qu'après l'expédition du testament de 1537 : "Pizarro podía estar contento de las garantías que daba en este documento privado y solo conocible después de su muerte, de que había tomado todas las medidas para mostrar su buena fe."

de renoncer "... à la domination qu'il exerçait sur le Cuzco et qu'une fois hors de ses confins, il pouvait s'arrêter ^{et demeurer} là où bon lui semblerait" (I38). N'était-ce pas là vraiment une déclaration de guerre non déguisée?

Almagro aurait pu encore se ranger à l'avis de son général Rodrigo Orgoñez, faire tuer Hernando Pizarro et quitter Zangalla pour prendre aussitôt la route du Cuzco. C'est alors qu'intervint, une fois de plus, le mercédaire Bobadilla, à l'instigation du Gouverneur qui, sentant le danger auquel il exposait son frère, voulut prendre encore des mesures apparemment conciliatoires.

Par acte établi par-devant Domingo de la Presa, notaire, et deux témoins, mais en l'absence de tout représentant chileno : "... tout ce que (le Gouverneur) ordonnait de notifier à l'Adelantado, vu que son mandataire s'en est allé" (I39), Pizarro déclara qu'il était désireux de couper court à toutes querelles et différends entre lui et Diego d'Almagro et ses hommes; pour éviter toute rupture à cause des manquements que cela entraînerait à l'égard de Dieu Notre Seigneur et Sa Majesté, il voulait bien que sa paternité (Bobadilla) notifiât les moyens qui lui paraîtraient convenables pour atteindre ces buts; il promettait et jurait sur la vie de l'empereur de les respecter (I40). A la suite de quoi d'autres clauses furent énoncées, mais au désavantage d'Almagro et de ses partisans.

Primo: la ville du Cuzco devait être confiée à une tierce personne désignée par le Provincial, jusqu'à ce que les pilotes envoyés à Santiago eussent déterminé la position géographique exacte de cette localité et se fussent prononcés.

(I38)- Cieza de León, op.cit. id.P.257: "... al dominio que tenía sobre el Cuzco, y que salido de sus términos podía parar o estar donde le pareciere."

(I39)- Cieza de León, op.cit. ibid: "... todo lo cual mandaba notificar (el Gobernador) al Adelantado por cuanto su procurador se ha ido."

(I40)- Cieza de León, op.cit. ibid.: "... que quería que se atajasen todos enojos y diferencias y no hubiese causa que hubiese rompimiento entre él y al dicho Adelantado don Diego de Almagro y sus gentes, por el deservicio que de ellos se seguiría a Dios Nuestro Señor y a Su Majestad."

Secundo: l'Adélantade devant abandonner Zangalla et se retirer avec ses hommes à la Nasca; ils ne devaient pas dépasser la vallée de Ica, située à mi-chemin entre Zangalla et la Nasca, ceci sans préjudice des droits dudit Pizarro, si Sa Majesté ordonnait autre chose; ce qui signifiait que l'on songeait à les faire se retirer encore plus au Sud (I41).

Tertio: Pour que la paix soit enfin scellée entre les deux gouverneurs, il était mandé à l'Adélantade de relâcher, sur le champ, son prisonnier Hernando Pizarro, afin qu'il pût remplir ses devoirs envers son souverain (I42); cette clause, bien qu'énoncée après le deux précédentes était fondamentale. Elle rejoignait les deux premières dispositions du second pacte, selon lesquelles Hernando faisait serment de se présenter au roi d'Espagne après versement de cinquante mille pèsos d'or, dans le délai déjà énoncé de six mois, sauf empêchement imprévu qui le prorogerait, comme par exemple la présence de corsaires dans les eaux de Nombre de Dios. Par ailleurs, il jurait d'éviter toute querelle ou différend avec ledit Adélantade.

Quarto: Le gouverneur s'engageait, dès la libération de son frère, à livrer un navire à Almagro, à Lima ou dans tout autre port, à la ou les personnes désignées par lui.

(I41)- Herrera, op.cit.ibid. P.217, qui reproduit le texte de Gieza de León (op.cit.id.P.258-59) dit textuellement: "... que el dicho Adelantado se vaya (sic) al valle de la Nasca, que aquello se entienda que pueda (sic) estar en los valles de Ica, y la Nasca y Camana, y la costa adelante donde quisiere, y que entre en ello Arequipa y las Charcas, y en ello pueda poblar..."

(I42)- Gieza de León, op.cit.id.P.258: "Y por cuanto por conformidad y paz entre ambos señores, se requiere y es necesario la soltura y la liberación de Hernando Pizarro a quien el Adelantado tiene preso, manda y declara, que el dicho señor Adelantado le mande luego soltar para que pueda cumplir lo que Su Majestad le tiene mandado..."

Ces propositions, qui le désavantageaient beaucoup, furent repoussées par Almagro qui ne reconnaissait aucun droit à Bobadilla d'arbitrer à nouveau le litige. Il dénonça même sa malice, quand il vint le voir à Zangalla pour proposer son intervention (I43).

(I43)- Voir Manuel de Espinall, op.cit.P.102, note 45.

Cf. aussi Cieza de León, op.cit.id.P.260-61: "En la ciudad de Almagro, a diez y nueve días del mes de Noviembre de mil y quinientos y treinta y siete años el muy magnífico señor el Adelantado don Diego de Almagro... dijo: 'que el dicho fray Francisco de Bobadilla no es juez ni parte para mandar lo que manda, por cuanto la comisión que tuvo para ser juez entre los dichos señores gobernadores se acabó y espiró el día que dio la sentencia, y de ella fue apelado como está, y mediante la apelación él no es juez ni lo puede ser, ni innovar cosa alguna; y caso que lo pudiera ser, que no es, después de estar sentenciado y apelado no puede enmendar su sentencia, especialmente que se conoce y ha conocido de él claramente la malicia en dar la dicha sentencia, y las maneras y formas que trujo y buscó con el dicho señor gobernador don Diego de Almagro para que esta cosa se confiase de él solo, y se pudiese en sus manos, jurándole y prometiéndole por el hábito de Nuestra Señora de partir los dichos límites y gobernación dejándole en esta ciudad de Almagro, con la mitad de la tierra que hay dende aquí a Lima; y lo platicó y dijo a muchas personas sin se lo pedir ni hablar en ello el dicho señor gobernador, por el bien y pacificación de todos, concedió en ello. En lo cual claramente parecían los engaños y falsedades, y maldades que el dicho Provincial tenía ordenadas y fabricadas; y así pareció por la obra, al tiempo que dio la dicha sentencia, su mala intención, que llamó al señor gobernador don Francisco Pizarro y a sus capitanes para que estuviesen delante para que le favoreciesen y alabasen su juicio. Y esto dijo que daba y dio por su respuesta, no considerando en sus mandamientos, ni requerimientos, ni en alguno de ellos, y si necesario es agora apela de ello, como apelado tiene, y de todo lo demás, para ante Su Majestad y para ante su Consejo Real, y para ante quien con derecho deba, como de agravios añadidos a agravios. Y pidiolo por testimonio."

Ce passage de Cieza de León, accablant pour le mercédaire, est également confirmé par Herrera, op. cit. ibid.P.219, chap.9.

(I44)- Herrera, op.cit.ibid. P.220: "Todavía se volvió a platicar de los medios de concierto porque don Francisco Pizarro los fomentaba por lo mucho que deseaba la libertad de su hermano; y aunque su pensamiento era muy ajeno de cualquiera cosa que se prometiese, industriosamente certificaba el cumplimiento de ello y lo prometía con mucha disimulación."

+ don Diego de Almagro, salvo de propio motu, y al dicho gobernador por el bien....

Francisco Pizarro se conduisit alors avec toute la cautèle que nous lui connaissons; il éludait fort habilement l'intervention décisive et peut-être désavantageuse pour lui de fray Tomás de Berlanga, et il mettait en évidence, une fois de plus, dès le début du compromis proposé, la situation de Santiago, point septentrional extrême de son territoire, alorsque ce n'était pas là le seul élément valable. Des historiens tels Cieza de León et Herrera n'ont pas été dupes de sa dissimulation et de son cynisme (I44). Il proposa encore un autre accomodement, puisque le précédent s'avéra inacceptable. Des pourparlers eurent lieu entre ses mandataires: Hernán Ponce de León et Francisco de Godoy et deux d'Almagro: Diego Nuñez de Mercado et Juan de Guzmán. (I45)

Almagro, qui, à tout prix, voulait éviter une guerre fratricide à laquelle il répugnait de toutes ses forces, pour ne déplaire ni à Dieu ni au Roi, s'en remit à ses conseillers habituels, à l'exception de Rodrigo Orgoñez (qu'il n'aurait pas écouté de toutes façons, sachant à l'avance ce qu'il lui dirait). Il leur déclara en effet: "qu'il voulait que l'on sache pour toujours qu'il n'avait pas voulu la guerre et qu'il ne cessait de rechercher la paix".

(I44).- suite.-

Voir aussi Cieza de León, op.cit.id.P. 261 : "... y como el gobernador don Francisco Pizarro tanto deseo tuviese de ver en su poder a su hermano Hernando Pizarro, vino en otras capitulaciones, que se trataron fraudulentamente y con industria, y no para más de que el Adelantado soltase a su hermano."

Quintana, op.cit.P.I35, écrit aussi: "Quiso (Francisco Pizarro) y propuso que se tratase de otros medios de concierto y se diese libertad al prisionero. Queríala conseguir a todo precio y con tanto más ahinco cuanto en su corazón tenía propuesto de no cumplir cosa de lo que se concertase por ella."

Seul M. Ballesteros croit à la bonne foi de Fco Pizarro, et pour le dégager de toute félonie, il n'hésite pas à accabler Hernando Pizarro (op.cit.chap.II.P. 343): " En todo ello procedió Francisco Pizarro con una extraordinaria buena fe y hombría de bien. No hizo traición nunca a su socio -si la hubo luego... fue por parte de Hernando al faltar a la palabra dada y se allanó a tratar con Almagro en ocasiones en que no asistían a éste razones de peso y sólo poseía la fuerza de las armas, materialmente

.../...

Les discussions traînaient depuis plus d'un mois et demi (I46). Il se sentait sans doute très las et le rusé caudillo 'trujillano' jugea qu'il pouvait enfin gagner la partie; il osa proposer, sans vergogne, un pacte ou visiblement il se moqua de son antagoniste, le raillant avec impudence. Il comprit qu'il fallait agir avec fermeté, sans hésiter et vite. En premier lieu, il proposa la relaxation de son frère qui, après avoir prêté serment, quitterait le Pérou pour remplir la mission dont l'avait investi Charles Quint dès 1534.

Le deuxième alinéa, dans l'esprit et la forme, est la manifestation la plus claire de la mauvaise foi du Gouverneur. Tout en paraissant laisser le Cuzco à Almagro, il exigeait le rétablissement de l'administration municipale telle qu'elle existait avant le 19 Avril 1535 et le retour des 'encomiendas' et 'repartimientos' aux 'vecinos' de sa faction. Le voici tel que l'énonce Cieza de León:
"Idem: que ledit gouverneur don Diego d'Almagro garde la ville du Cuzco, comme il l'a gardée en sa possession, jusqu'à ce que Sa Majesté veuille bien ordonner autre chose, ou que vienne l'évêque qui doit déterminer les limites ou arriver une déclaration des pilotes, selon l'énoncé de la sentence; pourvu que ladite ville revienne à la situation

(I44).- suite.- (à Chinchá? à Zangalla? à la Nasca?, avant la bataille de las Salinas?) y el peso moral de la prisión de Hernando."

(I45)- Cieza de León, op.cit.id. P.263.

(I46) - Elles commencèrent en effet dès le 10 Octobre 1537 et finirent le 27 Novembre de la même année, date de l'intervention de Babadilla repoussée par l'Adelantado.

où il l'avait trouvée, avec ses alcaldes et ses officiers municipaux, et que les Indiens et les 'repartimientos' ne soient pas retirés aux 'vecinos' qui les possédaient." (I47)

Le troisième alinéa est une reprise obstinée et narquoise d'une partie de la sentence de Bobadilla, récusée naguère par Almagro. Était-il nécessaire de revenir sur cette sentence sinon pour irriter et offenser l'adversaire?

Dans le quatrième alinéa, il est précisé que le navire serait livré au commandant de bord par Francisco Pizarro lui-même (!); et l'on ajoutait aussi "... que le gouverneur don Diego d'Almagro peut venir, malgré de qui est ordonné, au port de Zangalla, ou de Chincha, où le navire peut mouiller, et où l'on peut le lui livrer." (I47) S'agissait-il ici, de raillerie à l'égard de l'adélantade ou d'une tentative, peu subtile, de le faire tomber dans un nouveau guet-apens?

Almagro se plia aux exigences de son ennemi par une aberration que l'on peut imputer à son infirmité et à l'abattement où le jetaient les prétentions inébranlables de celui qui fut jusqu'en 1529 un frère d'armes et un ami véritable, mais qu'il estimait encore au point de ne vouloir pas se défaire d'Hernando, comme le lui conseilla toujours le lucide Rodrigo Orgoñez. Et l'historien Gonzalo Fernández de Oviedo note, à juste titre, que de Munaguana, si près de Zangalla, pesait sans cesse sur lui et ses hommes la menace constante d'une armée de plus de sept cents hommes, bien équipés et mieux armés que les siens qui étaient au nombre de cinq cents, et encore, bon nombre

(I47)- Cieza de León, op.cit.id. P.254-65:
 "Otrosi: que el mismo gobernador don Diego de Almagro se tenga la ciudad del Cuzco, como se la tiene (on notera toute la raillerie mordante du 'tenir' possessif) hasta tanto que Su Majestad sea servido de mandar otra cosa, o venga el obispo que ha de partir los términos, o venga declaración de los pilotos, según por la sentencia está declarado; en tanto que la dicha ciudad se vuelva a reducir en el estado en que la halló, con sus alcaldes y regidores, y que no les sean quitados los indios y repartimientos a los vecinos que los tenían." "...que el gobernador don Diego de Almagro puede venir, no obstante lo mandado, al puerto de Zangalla, o Chincha, donde el navío puede llegar, y hacerse entrega de él."

Après cela, il nous paraît insoutenable que M. Ballesteros prête des intentions bienveillantes à

d'entre eux, les opportunistes, étaient prêts à passer à l'ennemi (I48). C'est donc aussi par crainte d'une guerre meurtrière, qu'il consentit à tout ce qui le désavantageait et surtout à libérer enfin Hernando Pizarro (I49).

Quand il se résolut à prendre cette décision, il convoqua son général. Il ne savait comment lui annoncer cette disposition, car il craignait son jugement et ses blâmes justifiés. Orgoñez fut extrêmement contrarié et peiné. Il dit encore à son seigneur une vérité pleine de bon sens: "celui qui en Espagne n'avait pas tenu sa parole (de représenter loyalement le 'Mariscal' auprès du Conseil des Indes), ne la remplirait pas non plus aux Indes" (I50). Et il fit alors des gestes expressifs et éloquents, ceux de se prendre la barbe de la main gauche, de pencher la tête en arrière et de passer le bord de sa main droite sur sa gorge en criant -manière forte/^{non}signifier sa colère, mais son affliction-: "Malheur à toi Orgoñez, pour l'amitié que tu as vouée à Almagro, on te coupera la tête." Sur ce point, il ne devait pas se tromper non plus (I51). Et il ajouta qu'il fallait maintenant se préparer sérieusement à la guerre (I52).

(I47).-suite.- à Francisco Pizarro et tente de l'innocenter en invoquant le respect des dispositions royales, des Raisons d'Etat, dont il se souciait comme d'une guigne. D'ailleurs Cieza de León, op.cit.id..P.265, dit bien: "Estas cosas fueron las que en efecto pasaron, sacadas a la letra del original."

(I48)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.8.P.164.

(I49)- Herrera, op.cit.ibid.chap.9.P.221, critique la simplicité d'esprit et la générosité du gouverneur de la Nouvelle Tolède; il dit: "El Adelantado, que no era hombre doblado y que tenía liberalidad, las cuales dos cosas, si no son moderadas se convierten en daño."

(I50)- Cieza de León, op.cit.id.P.265: "... mandó llamar al general Rodrigo Orgoñez...y le dijo que no se turbase en que sin su consejo se había determinado de hacer una cosa que siempre por él había sido estorbada...y que para evitar (las guerras) había determinado de poner en libertad a Hernando Pizarro para que pudiese salir del reino e ir a España y presentarse al Emperador."

(I51)- Cieza de León, op.cit.id.P.265 et 66: "Ay de ti Orgoñez, que por el amistad de Almagro, te han de cortar ésta por la garganta."

Herrera, op.cit.ibid.chap.9.P.223 et Quintana, op.cit.P.125, répètent à peu près ces mêmes paroles.

La nouvelle de la libération d'Hernando Pizarro jeta la consternation parmi les chiliens (153). Des petits placards furent apposés par eux en divers lieux publics de Zangalla; ils portaient ces quatre vers on ne peut plus expressifs:

Almagro pide paz	Almagro demande la paix,
los Pizarros guerra, guerra;	les Pizarros la guerre, la guerre
ellos todos morirán,	eux tous mourront,
y otro mandará la tierra.	et un autre gouvernera cette
	terre.

Malgré les conseils d'Orgoñez et le mécontentement général de ses partisans, Almagro libéra son rival de toujours. Il alla le voir lui-même en compagnie des deux Alvarados et de quelques capitaines, à l'exception de son général. Les deux ennemis s'embrassèrent. L'irresponsable chef castillan dit à Hernando Pizarro qu'il fallait maintenant oublier le passé et leurs discordes, pour se vouer

(152)- Garcilaso, op.cit.ibid.chap.36.P.221, exprime d'une façon pittoresque et très hispanique la future conduite de son ennemi: "Vuestra Señoría suelta el toro, pues él arremeterá con Vuestra Señoría y le matará sin respeto de cumplir palabra ni juramento."

(153)- Quintana, op.cit.P.135: "Todo el campo alborotado, sabiendo lo que se trataba y convencido del carácter perverso, implacable y vengativo de Hernando Pizarro, manifestaba los mismos recelos que Orgoñez."

Presque tous les détails des deuxième et troisième pactes manquent chez Gómara, Zárate et Garcilaso. Ils passent pour ainsi dire sans transition de la sentence de Bobadilla à la libération d'Hernando, mais il est faux de prétendre qu'Almagro, après avoir relâché son otage, le regretta aussitôt et voulut le faire arrêter. Cf. Gómara, op.cit.chap.140. P.63 et Garcilaso, op.cit.ibid.chap.35.P.219 qui cite le précédent auteur: "Almagro soltó luego a Fernando Pizarro sobre pleitesía que hizo, a ruego y seguro de don Diego de Alvarado, aunque Rodrigo Orgoñez lo contradijo muy mucho, sospechando mal de la condición áspera de Fernando Pizarro, y el mismo Almagro se arrepintió y lo quisiera detener."

Zárate ajoute à cela un élément personnel, qui, selon lui, expliquerait l'attitude d'Orgoñez: "Esta solución de Hernando Pizarro, contradijo mucho Rodrigo Orgoñez porque había visto algunos malos tratamientos que en la prisión se hicieron, pensando que quería vengarse dellos teniendo poder y su voto siempre fue que le cortasen la cabeza" (op.cit.chap.9.P.490)

dorénavant à la paix. Ce dernier, après avoir juré solennellement "sur Dieu et sur Notre Sainte Marie et sur les paroles de l'Evangile" qu'il s'engageait à remplir les capitulations, versa sa caution (I54), et après qu'on eût établi les écritures officiellement, relatives à ces actes, il fut bien traité et fêté par l'Adélantade, ses capitaines et des gentilshommes. Puis le jeune Diego d'Almagro et quelques personnages de qualité dont Diego d'Alvarado (qui s'était toujours opiniâtrement opposés à ce qu'on exécutât le frère du Gouverneur Gómez, son oncle, Francisco de Chaves 'el chileno', Pedro de los Rios, Alonso **Enríquez** de Guzmán et d'autres soldats l'accompagnèrent jusqu'à Lima. Là ils furent accueillis avec beaucoup d'égards. Francisco Pizarro leur offrit des bijoux et tout particulièrement à son filleul Diego, fils de son ancien compagnon d'aventure. Le Gouverneur était enfin arrivé à réaliser ses desseins, et sa joie fut immense quand il revit son frère: " Je ne pourrais dire le plaisir que j'éprouve" (I55).

(I54)- M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.id.P.330 prête à Almagro, généreux jusqu'à la prodigalité, une mesquinerie inacceptable à l'égard de son prisonnier. Après lui avoir fait prêter serment, il lui aurait dit: "-Cuando hayáis dado las finanzas y hecho juramento y pleito homenaje, podéis iros." Ce comportement intéressé et rude n'a aucun rapport avec l'attitude de l'Adélantade telle qu'elle a été rapportée précédemment.

(I55)- Cieza de León, op.cit.chap.49.P.268.

XXI - Conséquences des accords de Mala, de Lunaguana et de Zangalla.-

Au retour de Lunaguana, les délégués d'Almagro étaient persuadés qu'Hernando Pizarro n'admettrait aucune des clauses de la dernière convention proposée par le gouverneur de la Nouvelle Tolède "mais ils ne croyaient pas qu'en aucune façon il voudrait passer pour parjure"(I56 a).

Ils étaient loin de supposer que les trois frères Pizarro étaient animés par le démon de la vengeance " il est notoire, écrit Cieza de León, et c'est ce qu'affirme tout le monde, qu'on ne s'entretenait de rien d'autre, entre eux, que de la manière dont on pouvait se venger d'Almagro" (I56). A présent, il était inutile d'agir en prenant des ménagements; on devait signifier, sans trop tarder, à Almagro, qu'il devait vider les lieux occupés indûment. Le Gouverneur le prévint donc, quatre jours après la libération de son frère, qu'il lui fallait se soumettre à l'Ordonnance Royale rapportée par Beransúrez (I57), et, en conséquence, le dernier pacte n'avait plus aucune validité. Il lui était reproché, en outre, d'avoir tenté de s'allier avec l'ennemi Ranco Inca, de s'être emparé, en usant de violence, du Cuzco et, après avoir jeté en prison Hernando, Gonzalo Pizarro et beaucoup de leurs partisans, d'avoir osé s'attaquer à Alonso d'Alvarado à Amancay. Ces actes inqualifiables en faisaient un traître à la cause du roi, un rebelle à châtier. Zangalla-Almagro

(I56 a)- Cieza de León, op.cit.chap.49.P.269:"... más no creían que por ninguna manera querría ser tenido por perjuro."

(I56)- Cieza de León, op.cit.chap.50.P.270:" ... es público, y así lo afirmaron todos, que no se entendía otra cosa entre ellos, sino como podían tomar venganza de Almagro." " Y desde a quatro días de la liberación de su hermano quebrantó la fe y pleito homenaje, y juramento que hicieron... desde a otros días teniendo en su poder una provisión de Su Magestad... la divulgó entre sus capitanes para que peleasen contra el Adelantado como contra moros. Y por un requerimiento le pidió que le dejase el Cuzco y fuese adelante de él, publicando que Su Magestad se lo había dado, y ciento y treinta leguas adelante... y publicaba que el Adelantado había cometido grandes delitos y desacatamientos contra Su Magestad, por enemistarle con todos."

n'entrant plus dans le gouvernement de la Nouvelle Molède, il lui fallait donc se retirer plus au Sud et peupler Arequipa et les stériles et glaciales Charcas des Aymaras (I58).

(I57)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.IO.P.I64 : " Y estaban ocho leguas el uno del otro, y por una parte el Pizarro le hizo notificar la cédula real en que le mandaba que conservase la paz y amistad y compañía, y por la otra tenía (más había de mes y medio) deshecha la compañía secretamente, y aquel mismo día hizo notificar el auto de como la había deshecho."

(I58)- Pedro Pizarro, op.cit.P.I28

Zárate, pizarriste convaincu, ne doute pas du bon droit du Gouverneur. Paradoxalement il altère la convention établie après la dénonciation des accords de Mangalla par l'Ordonnance du 3^e Novembre I536 et la Cédula de la Reine Isabelle de Portugal (voir supra chap.XXI P.372 à 375). Son texte ne relate pas le pacte passé entre les deux parties tout de suite avant l'arrivée de Peransúrez. Il écrit, sans aucune nuance et sans entrer dans les détails (op.cit.id. chap.IO.P.490) : " Ya quando se hicieron aquellos consiertos (de Mala) el marqués tenía provisión y mandado de Su Majestad, que había traído Peransúrez, para que ambos gobernadores se estuviesen en la tierra que cada uno tuviese descubierta, poblada y conquistada al tiempo de la notificación, aunque fuese en los límites de la gobernación del otro, hasta tanto que Su Majestad proveyese en el negocio principal lo que de justicia se debía hacer. Y con esta provisión, después que el marqués tuvo en su poder a Hernando Pizarro, envió a requerir a don Diego para que se saliese de la tierra y pueblos que él había descubierto y poblado, como Su Majestad lo mandaba."

Garçilaso, op.cit.ibid.chap.36.P.220-2I, pour ne pas faillir à son habitude, imagine par ailleurs plusieurs interventions de Diego d'Alvarado entre les parties adverses et un serment tripartite qui rappellerait quelque peu ceux de Panama (I526) et du Cuzco (I535), (faut-il dire ici qu'il méconnaît tout à fait la complexité des événements qui suivirent les accords de Mala), et ses efforts furent couronnés de succès puisqu'il obtint la liberté d'Hernando: "Diego de Alvarado, como atrás dijimos, fue un caballero muy caballero en todas sus cosas; fue muy cuerdo y discreto - qualificatifs très discutables- y como tal vio en lo que estos gobernadores habían de parar si sus pasiones pasaban adelante. Deseó atajarlas, como en los sucesos pasados se ha visto, y se verá en los presentes y los por venir."

"Vio que la sentencia de los 'religiosos': fray Francisco de Bobadilla y fray Francisco Husando (erreur à imputer à Gómara, comme nous l'avons déjà indiqué) antes habían aumentado los fuegos que aplacádolos, entró de por medio y con todas veras solicitó y procuró la paz y concordia entre el marqués y don Diego de Almagro, yendo y viniendo muchas veces del uno al otro, y no paró hasta que con sus buenas razones persuadió a don Diego que soltase libremente de la prisión a Hernando Pizarro, y del marqués alcanzó que diese

.../...

Il parut donc bon au Gouverneur de marquer sa volonté de récupérer sa province dans son intégralité. Il porta toutes ses troupes de Lunaguana à Chíncha, à quelques lieues au Sud et, dit Cieza de León, il établit là son campement,

(I58).- suite.- "... navío y puerto seguro a don Diego. Y para que esta paz y conformidad permaneciese entre ellos, les hizo hacer pleito homenaje a todos tres en sus manos y él se hizo fiador de ambas las partes por obligarles a cada una de ellas, como su fiador, le hiciesen respeto y cumpliesen el juramento que como cristianos le habían hecho y la palabra que como caballeros le habían dado."

Pour le licencié de la Gama (op.cit.P.144) autre pizarriste convaincu et notoire par sa partialité, les deux gouverneurs des territoires péruviens ne purent s'accorder sur l'interprétation de l'Edit Royal rapporté par Peransúrez, par suite de la mauvaise foi d'Almagro. Lui non plus ne fait aucune allusion au pacte qui précéda de peu l'élargissement d'Hernando Pizarro. A ce propos, il écrit ce qui suit: "... sobre cuyo entendimiento (de la Ordenanza) difirieron tanto que ninguno fue parte para los convenir... y yo le hablé (al gobernador) y hallé en él lo que siempre, que era evitar pasiones y diferencias, y escribí 'luego' -sans plus attendre- al dicho Adelantado Almagro sobre ello; y todo lo que le escribí y aconsejé " cecidit super lapidem."

Dans ces circonstances, comment peut-on admettre que Francisco Pizarro ne nourrissait aucune rancœur contre Almagro et que tout mauvais sentiment contre celui-ci devait retomber uniquement sur Hernando? C'est ce que pense M. Ballesteros (op.cit.id.P.352). Il cite, sans référence exacte, un fragment de Borregán (op.cit.id.P.47), comme pour affirmer son assertion: "Lo que sí parece más verosímil es que como nos cuenta el mismo Borregán de los hechos posteriores que 'suelto Hernando Pizarro y vista tanta gente, todos de su patria los más, y tan buen aparejo, acordose otra cosa, pero no por parte del gobernador, sino de su irritado hermano, que se sentía fuerte y veía en la llegada de Pedro Ansúrez la decisión de dejar sin efecto todo lo acordado con Almagro y sus partidarios."

S'il en avait été ainsi, aurait-il annoncé la rupture de la dernière convention? Si Hernando avait une forte personnalité, Francisco n'en manquait certes pas, et ceci ne veut pas dire, malgré tout, qu'il ne subissait pas, dans une mesure qu'il ne faut tout de même pas exagérer, l'ascendant de son frère légitime.

Ce qui pouvait exercer sur Pizarro une espèce de retenue, dissuadée sans doute par divers sentiments: la haine farouche d'Hernando à l'égard de l'Adelantado, celle de Gonzalo plus atténuée, mais qu'il épousait, sa propre ambition et celles de ses partisans, c'était, comme le note avec raison Cieza de León (op.cit.ibid.) la colère du roi et son châtement ("la ira del rey y su castigo"), qu'éprouvait aussi le gouverneur de la Nouvelle Tolède, mais plus profondément, sa crainte allant de pair avec une grande vénération.

première manifestation d'hostilité qui marque véritablement, à notre avis, sa déclaration de guerre (I59). C'est de Chincha qu'on avisa l'Adélantade des mauvaises intentions de Pizarro.

Dans ces même lieux où Almagro avait rêvé d'implanter sa fondation propre, le marquis des Atabillos lui manda un délégué: Eugenio de Moscoso, gentilhomme de qualité, et un notaire, pour lui ordonner de respecter l'édit de Sa Majesté (I60), sans cela il le rendait responsable des dommages et des conséquences funestes qui s'ensuivraient.

Après avis de son conseil, Almagro répondit à Moscoso qu'il avait bien conscience de ne pas avoir enfreint les dispositions du roi et, restant là où il se trouvait, c'est-à-dire à Mangalla, il en respectait les termes. Cette réponse digne ne correspondait pas tout à fait à son état d'esprit; la rupture du dernier pacte par le Gouverneur, l'avait rempli d'angoisse; il comprit, mais un peu tard, qu'il aurait dû suivre les conseils judicieux de son général; c'est alors qu'il regretta d'avoir relâché Hernando Pizarro, et ceci d'autant plus amèrement que certains pizarristes mécontents lui apprirent que leur 'caudillo' s'apprêtait à l'attaquer. Il dut prendre des mesures d'urgence; tandis qu'Orgoñez se rendrait avec toute la troupe par le chemin de la sierra à Guaitara -hauteurs difficilement accessibles et qui lui assureraient une position stratégique de premier plan-, Diego d'Alvarado, lui, partirait à la hâte, avec quelques cavaliers, vers le Cuzco pour en assurer l'administration et la garde contre toute ingérence éventuelle des pizarristes, et ce jusqu'à l'arrivée de l'Adélantade; il s'emparevait des dépôts de métaux précieux et bijoux, propriété des frères Pizarro, qu'il distribuerait aux soldats (I6I).

(I59)- Herrera, op.cit.ibid.chap.I0.P.226.

(I60)- Cieza de León, op.cit.chap.5I.P.275.

(I6I)- Cieza de León, op.cit.id.P.276.

A Zangalla, Almagro laissa le quint royal sous la responsabilité et la garde du trésorier Alonso de Riquelme, et la ville à la bonne garde des alcaides, des conseillers municipaux et de quelques vieillards qui ne pouvaient lui être d'aucune utilité ou presque dans les engagements futurs contre les 'pachacanos'.

Pouvait-il agir autrement? La menace latente et proche des adversaires se faisait sentir; les soldats des deux partis n'étaient qu'à quelques lieues de distance, les forces inégales, et dans l'alarme générale, des transfuges passaient déjà de sa troupe dans le camp opposé.

Hernando Pizarro avait juré, en prenant Dieu à témoin, qu'il partirait du Pérou dans les délais que nous connaissons. Comment pouvait-il éviter de commettre un parjure et réaliser ses noirs desseins? les deux aînés des Pizarro avaient plus d'une ruse dans leur sac. Comédiens nés, ils combinèrent une mise en scène remarquable par la rouerie qu'ils déployèrent -qualifiée de 'farce indécente' par Quintana- devant le conseil des capitaines, administrateurs du quint et hommes de lois réunis. Cieza de León admet qu'elle fut préparée habilement par Hernando (I62); elle consista à mettre en évidence tout d'abord la responsabilité d'Almagro dans la non pacification du pays; il avait empêché le châtiement des Indiens coupables d'avoir tué six cents Espagnols, et de leur inca rebelle; lui-même par la non-obéissance à l'Ordonnance et à la Cédule royales et ce afin de satisfaire sa propre ambition (I63), il avait causé la mort de nombreux compatriotes. En conséquence, il fallait reprendre l'oeuvre

(I62)- Cieza de León, op.cit.chap.50.P.272:"... fue mañeado por Hernando Pizarro y pareciéndole que por allí el propósito que tenía se podía colorear."

(I63)- Cieza de León, op.cit.id.P.271 : "... en el cual (incendio de guerra) habían sido muertos pasados de seiscientos españoles... y porque asimismo de la venida del Adelantado don Diego de Almagro a su gobernación, y haberse entrado en la ciudad del Cuzco que él tenía poblada, por fuerza de armas, estorbando con la guerra que hizo a los españoles que en ella estaban que no prosiguiesen la que hacían al Inga, y sus valedores y gente de guerra... de que Su Majestad ha sido muy deservido, así en la muerte de los españoles como en los delitos graves que ha cometido el mismo Almagro con propósito de señorear el reino, sin tener poder ninguno que se le dio en gobernar, sino por su propio interés y voluntad."

entravée par l'Adélantade et sa troupe: la pacification du pays, et donc réduire à néant cet obstacle qui nuisait au bien du royaume. Qui pouvait se charger de cette tâche délicate?

Lui, Francisco Pizarro, se sentait très vieux et très las. Pour le substituer, il devait avoir recours à un homme plus jeune, plein d'expérience, prudent et sage. Hernando lui paraissait tout désigné, puisqu'il avait tenu en échec, durant des mois, le soulèvement de Manco Inca avec ses quelques deux cents soldats qui luttèrent avec succès contre des hordes innombrables de guerriers aborigènes. Le roi, qui avait une grande confiance en lui, attendait qu'il lui rapportât le quint et des dons gratuits amassés depuis 1535, mais, dans sa lettre du 1er Janvier 1537, il était spécifié que si son séjour au Pérou s'avérait indispensable, et c'était le cas, il pouvait y demeurer afin d'apporter son précieux concours au Gouverneur. Aussi, compte tenu des circonstances présentes, il le requérait et lui ordonnait de demeurer au Pérou jusqu'à sa totale pacification, sous peine d'avoir à payer une somme de cinquante mille pesos d'or qui serait versée au fisc royal.

Ceci dit, deux autres actes de cette farce astucieuse devaient être encore joués par les frères Pizarro. Hernando refusa d'abord, assez mollement, d'obtempérer à la sommation de Francisco. Il insista, bien entendu, sur le rôle appréciable qu'il avait rempli dans la défense de l'ex-métropole incaïque, ce qui l'avait retenu très longtemps, et sur son incarcération de huit longs mois. Ces obstacles suffisaient; il se sentait tenu de remplir enfin ses devoirs envers son souverain. Aussi requérait-il, à son tour, le marquis de ne point le retenir, mais de le laisser aller " librement et sans obstacle pour remettre le trésor tant attendu en Espagne. Francisco ne disposait-il pas d'un grand nombre de vaillants gentils-hommes dans son armée, qui sauraient faire ce qu'on lui demandait? Le dernier acte fut représenté, peu de temps après, sans doute le lendemain ou le surlendemain. Francisco Pizarro, en présence de tous ses hommes donna l'ordre à Hernando, et par-devant notaire, de ne point partir pour la métropole, afin de

le servir en ce royaume (I64). D'ailleurs, au port de Lima, pas un navire n'était en état de prendre la mer. Hernando répondit qu'il lui déplaisait beaucoup de rester au Pérou, mais " voyant le besoin qu'avait (le Gouverneur) de sa personne pour l'aider à la pacification de ces provinces, jusqu' à ce que les Indiens soient rentrés dans le calme, il resterait (au Pérou) et pour apporter le trésor à Sa Majesté, s'il voulait l'envoyer, il se trouverait quelque personne de toute confiance pour le faire." (I65)

(I64)- Cieza de León, op.cit.id.P.271-72:"... y para que pacíficamente sin contradicción del Adelantado, y sus gentes, él pudiese allanar la tierra, por ser cosa importante al bien del reino; que por estar muy viejo y cansado, y convenir que la tal conquista que se ha de hacer la traten hombres que la entiendan, y porque su persona solamente no podría poner tan buen recaudo, y porque al presente se halla allí Hernando Pizarro, su hermano, y serle notorio la confianza que Su Majestad de él muestra, y conocer de su persona y deseo que tiene de le servir, y que con su cordura y prudencia podrá ayudarle, y porque asimismo se halló en la ciudad del Cuzco defendiendo a los indios que no la ocupasen, y que tiene toda experiencia, y que Su Majestad por sus cartas le manda que conviniendo su estada en el reino, que se quede en él y le ayude en su pacificación, y porque está de camino para se ir a los reinos de España a llevar a su Majestad cierto oro...por tanto considerando la necesidad de su estada de su persona en su provincia, que le requería y mandaba se quede y no salga de ella hasta que toda esté pacificada."

(I65)- Cieza de León, op.cit.chap.51. P.274-75:
"... viendo la necesidad que tenía(el gobernador) de su persona para le ayudar en la pacificación de estas provincias, hasta que estén asosegados los indios, él estaría, y que para llevar el tesoro a Su Majestad, si lo quisiese enviar, se hallaría persona de toda confianza que lo llevase."

Herrera, op.cit.ibid.chap.10.P.228, confirme l'essentiel de cette farce un peu grosse pour des esprits quelque peu perspicaces. Voici le fragment qui correspond à ce troisième acte: "... dijo que suplicaba y requería al señor gobernador, su hermano, no le detuviere, sino que entregándole el tesoro, lo dejase ir libre, y que en lo tocante a la guerra, él tenía en su ejército muchos caballeros que sabían servir al Rey y hacer lo que conviniese a la pacificación de los reinos..."

Quintana, op.cit.P.136-137, reproduit d'une manière concise la simulation des deux frères Pizarro dans ses éléments principaux. Peut-être exagère-t-il le désir de revanche chez Ego Pizarro et la feinte résistance d'Hernando: " Juntó (Francisco Pizarro) sus capitanes y en presencia de ellos pronunció auto en que, calificando de delitos

.../...

Ainsi le Gouverneur et ses frères pouvaient, dès lors, avec l'assentiment de leurs capitaines, satisfaire à leur soif de vengeance, premier et principal mobile de leurs actes futurs, à notre sens. Officiers et soldats furent placés sous le commandement d'Hernando Pizarro.

(I65).- suite.- : "...todas las operaciones del Adelantado desde su vuelta de Chile, se constituía vengador y castigador de aquellos males, y mandaba a su hermano Hernando Pizarro no saliese del reino hasta pacificarlo, por la necesidad que allí de su persona había, pudiéndose enviar los quintos del Rey con otro sujeto de confianza. Resistió Hernando el cumplimiento de esta parte del auto, alegando el encargo especial que había traído de la Corte, y para completar esta farsa indecente, que a nadie podía engañar, se hizo repetir aquel mandato dos o tres veces y aun amenazar con castigo si no se le obedecía."

Malgré les textes des chroniqueurs et des historiens, M. Ballesteros Gaibrois ne croit pas à la comédie jouée par les deux Pizarros à leurs soldats. Il dit (op.cit. id. P.335): "En opinión de Herrera (añadimos de Cieza de León et de Quintana) todo este requerimiento era una comedia que hacían ante sus soldados los hermanos, para no perder la popularidad en su ejército (élément secondaire à notre sens) ya que su decidido propósito era continuar la campaña contra Almagro y obligarle a cumplir la interpretación que ellos daban a las órdenes del rey en lo relativo a límites de gobernaciones, aun en el caso de que éstas se manifesten por medio de escritos o declaraciones."

Pour cet historien, Francisco et Hernando Pizarro étaient partagés entre le désir de plaire au roi et de satisfaire à l'irritation (sic) que leur avait causée Almagro.

(I66)- Cieza de León, op.cit.chap.52.P.279. Cet auteur ne se contredit-il pas et n'est-il pas injuste à l'égard de l'Adelantado, quand il le rend aussi fautif que Francisco Pizarro au sujet des conséquences néfastes qui découlèrent de leurs ambitions respectives et de leurs querelles? Voir op.cit.ib.P.273: "Ya la guerra estaba declarada de tal manera que por todos era entendida, y con tanta crueldad e incendio, tratada entre unos y otros, que no se perdonaba sangre a sangre, ni a Dios ni al Rey temor se tenía, y en las dos parcialidades cada uno trabajaba por superar y vencer al otro, pretendiendo los autores de estas sediciones mandar y gobernar estos reinos sin tener igual y compañero, y habiéndose en ello con tan poco temor de Dios..."

Ils partirent donc pour le Sud, mais à Lima-Caxca, dans la vallée de Guarco, où ils campèrent après avoir quitté Chinchá, Almagro tenta de dissuader son ancien ami de toute action guerrière: il délégua vers lui Juan de Guzmán et Diego Nuñez de Mercado, ses messagers habituels de la paix et "il leur dit de déclarer de sa part (à Francisco Pizarro) de ne pas déclancher la guerre, ni les dissensions, ni de rompre ce qui avait été établi par eux." (I66)

Cette démarche s'avéra inutile. Et c'est pourquoi, il prit les mesures que nous avons déjà mentionnées.

L'initiative des hostilités fut prise par le Gouverneur (I67): marches vers le Sud, arrêt à Lima-Caxca et, après le départ des 'chilenos' pour Guaitara, reprise de la marche et arrêt à Zangalla, qui fut démantelée et où l'on fit subir des vexations, voire des brutalités aux autorités municipales et aux habitants. On retira aux alcaldes leur bâton de commandement, on les appréhenda au corps, eux et leurs conseillers, et un certain Bachicao, qui s'illustra par la suite par ses méfaits et ses immoralités, alla jusqu'à battre des vieillards de la localité dont l'existence même rappelait l'Adelantado exécré (I68).

(I67)- Que penser de cette opinion inattendue et surprenante de M. Ballesteros (op.cit.id.P.356) qui tente de trouver une justification à l'avance des troupes pizarristes vers le Sud? "Quizá, écrit-il, el avance de los hombres hasta Chinchá (et au-delà ajoutons-nous) obedeciera inicialmente a la necesidad perentoria de hacerse con los tesoros reales (n'est-ce pas admettre le vol qualifié?) para que fuera el gobernador quien los enviara a España."

(I68)- Cieza de León, op.cit.id.P.278-79.

Borregán, op.cit.id.P.49: "Salimos de Chinchá y fuimos al valle de Limaycasca (sic) que se dice Zangalla, y tenía allí poblado Almagro un pueblo y en él puesto una picota y estaba allí un pobre viejo que se decía Peña y otros dos viejos con él, y es la verdad, Excelente Señor, que un Bachicao (sic) y otros como él les dieron palos y les hicieron cortar la picota."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. P.165: "Y luego (Francisco Pizarro) movió con todo su campo para donde el Adelantado había salido, y de camino despobló la villa de Almagro que el Adelantado había poblado y tomó las varas a los alcaldes y los prendió en contradicción de la provisión real y de lo que entre ambos estaba capitulado y asentado por solemnes fes, pleitos homenajes, juramentos, penas y posturas."

Parmi les almagristes restés à Zangalla se trouvait Alonso Riquelme qui avait la garde du quint rassemblé par les administrateurs d'Almagro, à l'exception du trésor extorqué par Alonso Alvarez à Juan de Guzmán. Pedro de Valdivia, fait général en second -'maese de campo'- de l'armée par le marquis, s'empara à son tour, de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur à Zangalla. Le trésorier de l'Adelantado alla se plaindre au Gouverneur, mais comme il lui fut répondu que l'on ne pouvait tenir compte de ses récriminations, Riquelme tenta de reprendre les lingots d'or et d'argent marqués au poinçon de la Nouvelle Tolède. Le susdit Bachicao le prévint de n'en rien faire, s'il tenait à la vie (I69).

Tous ces actes blâmables furent rapportés à Diego d'Almagro qui avait atteint péniblement un 'tambo' situé quelque peu à l'écart du sommet de la sierra de Guaitara, que seuls les fantassins pouvaient gravir, et encore avec beaucoup de difficulté (I70).

(I69)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.I6.P.I88.

(I70)- Cieza de León, op.cit.chap.5I.P.276, nous donne une description imagée de ces hauteurs grandioses et terrifiantes où l'on accédait par deux chemins dont l'un suivait les cimes et l'autre s'agrippait aux pentes vertigineuses, bordées d'un abîme de chaque côté: "El aposento o tambo estaba desviado de esta sierra, que cierto es áspera y trabajosa de subir, porque va un camino por lo alto y más encumbreado de ella, y está otro por el cual también se puede subir, pero con muy gran dificultad, y por una parte y por otra está cercada de grandes despeñaderos."

Selon Herrera, op.cit.ibid.chap.I2.P.237, Almagro tenta une fois encore de faire parvenir à son rival des propositions de paix: "El Adelantado sabiendo que se aumentaba el ejército de los Pizarros, envió a Lima, adonde estaba don Francisco Pizarro, a Juan de Guzmán y a Diego Nuñez de Mercado, que de su parte le dijeron que le rogaba que no diese ocasión de contravenir a lo capitulado y que se tuviese respeto a la fe dada; pero ninguna cosa se hizo, porque la ira y el odio, aunque diferentes, no daban lugar."

Cette disposition nous la trouvons confirmée par Pedro Cieza de León, qui rectifie le lieu de rencontre de la délégation almagriste et du Gouverneur: il s'agit non de Lima, mais de Lima-Caxca: "El Adelantado, teniendo aviso que la potencia de Pizarro crecía a cada día y se engrosaba más, llamó a Juan de Guzmán y a Diego Nuñez de Mercado para que fuesen a Lima y Caxca donde estaba el gobernador y le dijessen de su parte que no fuese adelante la guerra, ni las disensiones, ni se quebrantase lo concertado por ellos; y aunque estos mensajeros fueron y volvieron, ninguna cosa negociaron (op.cit.id.P.279)

Orgoñez qui dut prendre la direction des opérations, vu le mauvais état de santé de l'Adelantado (I71), établit deux postes de guet au débouché de chacun des chemins défendus respectivement par cinquante et vingt sentinelles, placés sous le commandement du capitaine Francisco de Chaves et l'autre du capitaine Salinas. Sur l'ordre de Paullu Inca (I72), toujours fidèle à la cause almagriste, les voies d'accès furent coupées par ses quelques milliers d'Indiens qui entassèrent des pierres de toutes tailles - 'galgas' - avec l'intention de les jeter ou de les faire rouler sur les ennemis qui oseraient s'aventurer dans cette périlleuse escalade.

Toutes ces dispositions stratégiques devaient rendre ces lieux inaccessibles. Pourtant, après une habile surveillance des passages par deux soldats audacieux, les 'pachacanos' en nombre restreint, répartis en deux sections sous les ordres d'Hernando Pizarro d'une part et de Pedro de Valdivia de l'autre, parvinrent à s'approcher de leurs ennemis par chacun des deux chemins, au cours de la première veille d'une nuit -entre neuf heures et minuit- et comme le guet devait s'être relâché alors, ils n'eurent qu'à crier "Pizarro! Pizarro!" à plusieurs reprises et d'une voix décidée, pour semer la panique parmi les sentinelles. Celles-ci s'enfuirent

(I71)- Et il ne fut jamais question pour lui de partir pour le Juzco après avoir établi ses deux postes de guet. Voir ce que dit M. Sallasteros, op.cit.id.P.360: "La serranía había sido fortificada por Orgoñez poniendo a varios de sus capitanes con soldados suficientes (?) mientras él partía por el Juzco, alarmado por las noticias que de la prisión de Guzmán - en cuya misión tanto habían confiado los almagristas- le trajo un pasado del campo de Pizarro, llamado Encinas."

(I72)- M. Sallasteros Gaibrois, op.cit.id.P.356, ne comprend pas pourquoi Almagro fut aidé d'une manière générale par les Indiens et plus spécialement par ceux de Paullu Inca. Cela tenait, à notre sens, au fait qu'il ne les avait pas malmenés comme les frères Pizarro et leurs partisans, dont nous avons relaté le comportement ignoble à l'égard de Manco Inca et des naturels 'cuzqueños'. Il écrit ceci: "Los indios como se recordará estaban más cerca del Adelantado que de Pizarro, pese a la decisiva pero sin duda no pública intervención de Almagro en la muerte de Atahualpa. Se point a été éclairci (cf. supra chap. XI et infra "Conclusion"). D'ailleurs Almagro n'était pas homme à dissimuler ses sentiments et les indiens ne manquaient ni de bon sens ni de jugement. Paullu Inca resta fidèle à la cause de l'Adelantado durant toute son expédition chilienne et jusqu'à la fin de la bataille de las Salinas."

à toutes jambes, sans tenter de se ressaisir, craignant d'être débordées par les pizarristes. Et ni Francisco de Chaves, ni Salinas; ni Paullu Inca, ne purent retenir leurs hommes et ne le tentèrent même pas. Quand Rodrigo Orgoñez fut prévenu de cette fuite honteuse devant l'ennemi, il ne put réprimer sa rage et sa peine, insultant en particulier Chaves en qui il avait mis sa confiance (I73).

Guaitara fut donc prise par les pizarristes et envahie progressivement par toutes les forces disponibles, regroupées sous le commandement de Francisco Pizarro qui avait attendu avec deux cent cinquante hommes l'issue de l'attaque surprise au pied des montagnes (I74). Il fallut à Orgoñez opérer un mouvement de repli dans le pays des Charcas, vers Vilcas. Certains de ses capitaines, en particulier Cristóbal de Sotelo et Vasco de Guévara, tentèrent de le persuader d'attaquer vivement les ennemis qui les talonnaient. Ceux-ci, pris par le mal des montagnes, le "soroche" (I75) et aveuglés par la blancheur éclatante des neiges, auraient été facilement battus, disaient-ils (I76). Mais Orgoñez jugea

(I73)- Cieza de León, op.cit.chap.53.P.286-87:

"En gran manera le pesó (a Rodrigo Orgoñez) y pelábase las barbas con gran rabia, diciendo muchas palabras contra Francisco de Chaves, que por su causa habían perdido aquel paso por fiarle de hombres temerosos y sin constancia, pues si él fuera avisado y experto en la guerra, era imposible los Pizarros ganárselo tan ligeramente, y que mal hubiese capitán que fiaba ningún negocio arduo de hombre que no estuviese experimentado."

(I74)- W.H.Prescott, op.cit.id.chap.II.P.333, attribue à tort la prise des hauteurs de Guaitara par les pizarristes à la suite d'une erreur de leurs adversaires.

(I75)- Garcilaso, op.cit.ibid.P.22I.chap.36:"Lo que Gómara dice que los pizarristas se marearon, es de saber que así los bisoños que nuevamente van de España (que en la lengua de los barloventanos se llama chapetones, como los prácticos en la tierra los llaman baquianos,) si están mucho tiempo en los llanos, que es la costa de la mar, cuando vuelven de la tierra se marean, como los que nuevamente entran en la mar, y mucho peor; porque (según la diversa complexión de cada uno) están un día o dos que no pueden comer ni beber ni tenerse en pie, sino vomitando, si tienen qué. También la nieve les ofende la vista, que muchos ciegan por dos o tres días, y luego vuelven en sí. Dicen que la causa de esto es la mudanza de la región tan caliente como los llanos a la región tan fría como la cordillera y la sierra nevada que hay entre la costa y la tierra adentro, y ser tan poca la distancia que, en menos de seis horas, pasan de la una región a la

.../...

plus prudent, vu l'infériorité de ses forces, de ne pas engager le combat. Il se peut aussi, comme le dit Zárate et le confirme M. de Espinall (I77), qu'Almagro lui ait donné l'ordre de ne pas attaquer les ennemis et d'éviter tout combat meurtrier contre des compatriotes.

Le fait est que les 'chilenos' durent abandonner une partie de leur équipement militaire à leurs poursuivants qui pensaient déjà les défaire. Almagro souffrait de douleurs atroces dues à l'inflammation de ses bubons syphilitiques, dans le grand froid des Andes. Il fallut s'arrêter dans un désert où l'on s'attendait à voir surgir l'ennemi d'un instant à l'autre au milieu des congères. Dans leur précipitation,

(I75).-suite.- : "... otra, lo cual no acaece a los que van de la sierra a los llanos."

(I76)- Cieza de León, op.cit.id.P.287: "Allegado Cristóbal de Sotelo, halláronse por todo doscientos cincuenta hombres de a pie y de a caballo (nombre nettement inférieur à celui que nous connaissons, au départ de Zangalla), y tuvieron pues acuerdos en lo que harían, pareciéndoles algunas veces que sería cosa acertada revolver contra los enemigos y haber con ellos la batalla, y superarlos o perder las vidas; y dijo a todos que se retirasen, a tiempo que ya era pasado buen rato del día, y los Pizarros subían a toda prisa muy contentos en ver qué cosa fácil les fue ganar el paso que tan temido por ellos era; y decían todos que ya la fortuna de Almagro se había acabado, pues con tanto descuido y flojedad se había perdido una cosa tan fuerte."

(I77)- Zárate, op.cit.id.chap.I0.P.490: "... lo cual Rodrigo Orgoñez no quiso hacer, por no ir contra la orden de su gobernador; aunque se cree que le sucediera bien si lo hiciera, porque la gente del marqués iba mareada y maltratada de las muchas nieves que había en la sierra y recibiría mucho daño."

M. de Espinall, lettre au roi, op.cit.id. P.I83: "... no quiso que se hiciese, trabajando y deseando que no hubiese efecto al dicho rompimiento, y por no deservir a Vuestra Majestad, y esto puedo yo certificar a Vuestra Majestad que conocí en el dicho Adelantado este deseo y propósito."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.I7. P.I9I, ajoute à cela un complément plausible et cependant discutable: "... y dícese que Almagro dijo que no quería pelear con cristianos 'sino que los traería trís sí y los cansaría hasta que fuese juez de su Majestad que los quitase de aquellas diferencias...'"

Que pouvons-nous penser à propos du jugement de Garcilaso qui, après avoir adopté une opinion, n'en déjard jamais, malgré l'évidence des faits ou des événements? ou/celle de M. Ballesteros qui nous surprend beaucoup aussi?

.../...

les Pizarro n'emportèrent ni tentes, ni l'équipement indispensable pour supporter les basses températures sous des rafales de vent et de neige. Et Francisco Pizarro passa, lui aussi, une nuit très pénible; un grand nombre de ses hommes souffraient des rigueurs du froid et des hautes altitudes, "ils avaient des étourdissements" dit l'auteur de la "Guerra de las Salinas". Dans ces conditions, le Gouverneur se vit donc obligé de songer à abandonner la poursuite, malgré son frère Hernando, désireux de persister dans cette course folle pour traquer son rival et en finir une fois pour toutes. On redescendit dans les vallées d'abord tempérées, puis chaudes de la côte, et la troupe se retrouva sur les bords de la rivière Iza qui coule ses eaux à quelques lieues au Sud de Jangalla. Ainsi, ils revenaient à leur point de départ, laissant loin derrière eux les Andes hostiles et leurs ennemis, mais décidés toutefois à reprendre la lutte, surtout Hernando qu'une soif inextinguible de vengeance animait.

Francisco Pizarro ne cachait plus son aversion et sa haine contre Almagro, mais l'ambition était chez lui plus forte que ces mauvais sentiments (178). C'est alors qu'il céda, sur la demande de son frère légitime, et après réunion de son conseil, de lui confier la mission de récupérer le

(177).-suite.- Cf. Garcilaso: "... porque siempre (op. cit. ibid.) estos dos gobernadores desearon conformarse en sus pretensiones y no llegar al rompimiento." Pour M. Ballesteros, op. cit. id. P. 362: "No es muy juicioso pensar que Orgoñez -seguramente por indicación de Almagro- no quería verdaderamente llegar a la guerra. Quería probablemente dejar la iniciativa en manos de sus enemigos, para que éstos fueran los que ante el Rey- perdieran la razón, adentrándose en territorios que no les pertenecían (!), y que habían jurado, por el concierto, respetar como depositados en manos del Mariscal."

(178)- Cieza de León, op. cit. chap. 55. P. 293: "Como el odio que el gobernador tenía contra Almagro fuese mucho y en tanta manera le aborrecía, no solamente deseaba lo que su hermano le aconsejaba, mas decía que su gobernación hasta el estrecho de Magallanes allegaba, y que con la punta de la lanza lo (sic) había de defender a Almagro y a otra cualquier persona que quisiese, sin autoridad real, tiranizarlo."

Herrera, op. cit. ibid. chap. 3. P. 317: "... y aunque el mayor medio que para con él podía haber era el pensar que ni el Rey ni su Consejo de Indias habían de tomar en buena parte aquellas alteraciones, ya estaba en su ánimo tan arraigada la ambición y el deseo de verse único y poderoso

.../...

Cuzco en le nommant "Surintendant, Gouverneur, Chef de l'Armée " et "Juge Suprême" de la ville et des territoires annexes. Gonzalo, de son côté, se chargerait d'aider son frère aîné au commandement de l'armée toute entière, laquelle se voyait grossie encore par les nombreuses défections des 'chilenos' opportunistes.

Ces nominations furent admises par la majorité de ses partisans car, disait-il, "... se voyant vieux et très las, miné par les maladies, il avait décidé de nommer Gonzalo Pizarro général, et pour le cas où Almagro aurait opprimé la justice de la ville du Cuzco, on devait le contraindre à sortir du Cuzco par la force des armes," (I79) son intention étant de regagner Lima. Avant de partir, il réunit tous ses hommes, soldats et capitaines, et leur fit part de sa décision et il leur répéta ce qu'il avait déjà dit aux membres de son conseil, ajoutant que "... pour ne pas permettre aux forces almagristes de ne pas être châtiées... tous lui feraient un grand plaisir en suivant ses frères" ; il leur dit que leur but était d'anéantir les ennemis du roi, déjà à demi-vaincus, puisqu'ils avaient fui à Guaitara.

Il se trouva, néanmoins, parmi les pizarristes des hommes qui, soit parce qu'ils n'avaient aucun intérêt à se lancer dans une aventure où ils risqueraient de perdre leurs biens et la vie -cas des 'vecinos' de la côte, déjà

(I78).- suite.- "... Gobernador en los Reinos del Perú, y en sus hermanos la venganza, que nada bastó para que templasen su afecto..."

Quintana, op.cit.P.I39, dit que la "ambición hidrópica (era) más insaciable en él (Francisco Pizarro) que en su hermano la venganza."

(I79)- Herrera, op.cit.ibid.P.315-16 et Cieza de León, op.cit.id.P.293-94: "... por verse viejo y muy cansado, lleno de enfermedades, tenía determinado de nombrar Gonzalo Pizarro por su capitán general, y para que si Almagro tuviese opresa la justicia de la ciudad del Cuzco, por fuerza de armas le compeliere a salir del Cuzco."

(b)- Cieza de León, op.cit.chap.58.P.302: "... que por dar lugar a que las fuerzas de Almagro quedasen sin castigo... todos le harían muy gran placer en seguir a sus hermanos."

bien pourvus en 'repartimientos'- soit par sagesse, conseil-
lèrent à Hernando Pizarro de ne pas s'engager dans une guerre
civile (180). Mais on fit la sourde oreille aux arguments
intéressés des premiers ou désintéressés des seconds.

Pour en revenir à la grave décision du Gouverneur,
elle fut prise, n'en doutons pas, après qu'il en eût délibé-
ré avec lui-même, puis avec ses frères (181). Nous ne retien-
drons pas celle qu'il allégua et que M. Ballesteros Gaibrois
adopte tout en la modifiant quelque peu et en la teintant
d'une sentimentalité chimérique (182). Les vraies causes de
sa détermination, nous croyons pouvoir les inférer des réflé-
xions qu'il dût être amené à faire, avant même de prendre
ses décisions:

-Rester à Lima pour intercepter toute correspondan-
ce de l'Adelantado à la Couronne et vice-versa; recevoir
tous les renforts en hommes, armes et munitions qui pour-
raient, en cas de besoin, servir à sa troupe. Défendre éven-
tuellement la ville contre toute incursion d'Indiens rebelles
ou même de troupes espagnoles adverses.

(180)- Cieza de León, op.cit.chap.58.P.302.

Herrera, op.cit.ibid.P.316.

Borregán, op.cit.id.P.50:"... pues visto
por Hernando Pizarro que todos los vecinos de la ciudad de
los Reyes para abajo (Trujillo, Puerto Viejo, Quito) iban de
mala voluntad les mandó que se volviesen a sus casas."

(181)- Dans les débats et résolutions concernant
la guerre à mener contre Diego d'Alvarado, chroniqueurs et
historiens ne font jamais allusion à Francisco Martín de
Alcántara. Quel rôle joua-t-il auprès de Francisco Pizarro
dans ces moments? La question reste posée, puisqu'une affec-
tion profonde unissait les deux frères utérins.

(182)- M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.id.P.362:

"Pizarro se sentía ya cansado y abatido por las circunstancias
que le enfrentaban tan duramente con el que había sido su
socio entrañable y compañero de los tiempos duros de la
conquista."

- Accueillir toute personnalité détachée par la métropole pour trancher les débats l'opposant à son rival.

- Ne pas participer à une guerre inéluctable entre les deux factions espagnoles, afin de n'y être pas impliqué directement au regard du souverain et du Conseil des Indes.

Et pour résoudre enfin le différend sur les limites des deux états qui auraient dû lui revenir, puisqu'il avait appréhendé lui-même, de ses mains, la personne de l'inca Atahualpa, maître du Tawantinsuyu tout entier, il donna, vraisemblablement, dès lors, pleins pouvoirs à Hernando pour qu'il se défit de l'Adélantade. (I83)

Pour justifier le séjour prolongé de son frère légitime au Pérou et atténuer peut-être le crime que dans son for intérieur il se proposait de commettre, il prit la résolution de répondre aux demandes d'or des souverains espagnols et leur envoyer six cent mille pésos d'or par Diego de Fuenmayor qui était retourné à la Hispaniola après sa mission infructueuse au Cuzco (I84).

(I83)- Cieza de León, op.cit.chap.58.P.301-302:
"... el gobernador mandó a su secretario Antonio Picado que hiciese los despachos y poderes para su hermano, y algunos quisieron decir que le dio ciertas firmas en blanco."

(I84)- Cieza de León, op.cit.chap.55.P.294.

Herrera, op.cit.id.liv.4.chap.2.P.3II:
"(los seicientos mil pesos de oro) con que confiaba (según las necesidades del Rey por la guerra que traía con los franceses) que sus hechos, justos e injustos serían tomados en buena parte."

o

o

o

Rodrigo Orgoñez, sachant par deux pizarristes arrêtés par ses hommes au cours d'une embuscade, que l'intention d'Hernando Pizarro était de gagner le Cuzco par la province des Rucanas, en partant de la Nasca, prit la voie de Vilcas où il pensait pouvoir s'arrêter avant de regagner le Cuzco "parce que c'était une province qui était toujours bien pourvue en vivres" et de là pratiquer la politique de la terre brûlée, en faisant disparaître les vivres indispensables à Hernando Pizarro et à ses soldats, et couper les ponts d'Amancay et d'Apurimac (I85).

A Vilcas, les 'chilenos' demeurèrent plus longtemps qu'ils ne l'auraient désiré; l'état de santé de leur seigneur empira de telle façon, par suite du froid persistant qui sévissait, qu'on fut obligé de le transporter dans une petite vallée chaude du rio Vilcas où il failli passer de vie à trépas; en effet, il tomba dans un état comateux tout un jour et une nuit et perdit toute sensibilité (I86).

(I85)- Cieza de León, op.cit.ibid.: "... por ser provincia que siempre era (de mantenimientos) bien proveída."

(I86)- Cieza de León, op.cit.chap.59.P.305: "Al Adelantado don Diego de Almagro le fatigaba el mal con dolores grandes que pensó morir; y visto por sus capitanes y gentes cuan peligroso le era estar en tierra tan fría como aquella, determinaron de buscar algún valle caliente donde le pudiesen curar, y en el mismo río de Vilcas estaba un pequeño valle de yungas, y allí lo llevaron; y tanto se congojó un día y una noche, que tuvo quitada la habla y fuera de sentido, que no conocía a quien le miraba ni oía a quien le hablaba, y todos creyeron que allí muriera..."

M. de Espinall, op.cit.P.I83: "... en Vilcas cayó enfermo (Almagro) y estuvo a punto de muerte, de bubas y dolores y estuvo allí veinte a veinticinco días."

C'est peu avant la maladie d'Almagro que le très lucide Rodrigo Orgoñez (au courant de la marche de la troupe des 'pachacanos', non plus par les Lucanas, mais par la province de Parinacocha et celle des Aymaras, plus au Sud que la route précédemment indiquée) proposa un plan audacieux et génial. Il lui semblait téméraire et hasardeux d'aller plus avant pour affronter une troupe bien équipée et placée sous le commandement de capitaines valeureux, qui auraient facilement raison de la sienne. Aussi, demanda-t-il que l'on revînt en arrière, sans perte de temps, pour aller s'emparer de Lima qui tomberait facilement en leur pouvoir et d'où il leur serait possible de se munir d'armes, de renforts éventuels et surtout d'envoyer, enfin, leur correspondance au roi. Cet avis, on ne peut plus judicieux, fut partagé par quelques capitaines prudents tels Pedro de Lerma, Salinas et Cristóbal de Sotelo, mais il n'emmena pas malheureusement l'adhésion de la majorité; Juan de Saavedra, Vasco de Guevara, Francisco de Chaves et Gómez de Alvarado; d'autres encore, ne voulurent pas l'adopter.

Après la maladie d'Almagro, le général revint une fois de plus à sa proposition. Elle fût encore très discutée, mise sans doute aux voix et l'on décida, en définitive, de cheminer prestement vers le Cuzco (187), car, selon les informations reçues, Hernando s'en approchait déjà et il fallait avoir le temps de se préparer sérieusement à la bataille.

(187)- Quintana, op.cit.P.138. Certains de ceux qui s'opposèrent à la proposition de Rodrigo Orgoñez -égoïstes aux vues étroites- ne voulurent pas, selon cet auteur: "... abandonar a sus contrarios las riquezas que en él tenían ni alejarse de las delicias y regalos que allí disfrutaban."

M. Ballesteros Gaibrois, qui n'avait pas hésité à qualifier le général almagriste d'impulsif -trait de caractère que nous récusons- (Cf.op.cit.P.362:"Cabe preguntarse la razón de la prudencia de Orgoñez, siempre tan impulsivo."), au risque de se dédire, écrit P.363-64:" Sus razones eran por demás juiciosas y, desde el punto de vista de la conveniencia del partido almagrista, debían de haber sido aceptadas por su gente, en lugar de empeñarse en una resistencia sin esperanzas en el interior."

La première conséquence de l'irrésolution des officiers chiliens fut la désertion de soldats peu convaincus du succès de l'entreprise et décidés, pour la plupart, à passer dans le camp pizarriste.

Après avoir franchi les ponts des rios Amancay et Apurimac, qu'il fit détruire, Almagro et sa troupe arrivèrent au Cuzco.

Des mesures furent prises immédiatement pour renforcer la résistance; on tenta de recruter des soldats parmi ceux qui étaient restés dans la ville. Les pizarristes assez francs pour manifester leur fidélité à la cause du Gouverneur furent arrêtés et mis sous bonne garde (188). Quant à ceux qui marquèrent de l'indécision, on tenta de les convaincre, en justifiant le bon droit de l'Adélantade ou bien en leur promettant de riches 'repartimientos', sitôt la guerre achevée, ou bien on les invita à quitter les lieux.

Parmi les gentilshommes arrêtés et jetés en prison, il se trouva précisément Sebastián Garcilaso de la Vega, Gómez de Tordoya (189), un certain Gómez de Alvarado, surnommé 'el nancebo', pour le distinguer de son homonyme, oncle de Diego d'Alvarado, et d'autres encore.

(188)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid. chap.27.P.193: "En este tiempo supo don Diego de Almagro que venía cerca Hernando Pizarro, y mandó prender a algunos vecinos del Cuzco y a muchos de los otros estantes, que serían sesenta o setenta, porque no quisieron ir a pelear contra la gente de don Francisco Pizarro, y metiéronlos en los cubos, y tapiaron todas las puertas y ventanas, y dejáronles una luz abierta por lo alto. La prisión era tal que aunque el Cuzco es frío, se asaban de calor."

Cet historien ne dit pas comme Zárate (op. cit.id.chap.II.P.491) que les prisonniers enfermés dans les tours de Sacsahuaman: "... eran tantos y el lugar tan angosto que algunos se ahogaron."

Gómara, op.cit.chap.IIO.P.65, répète la même chose: " Almagro... metió los aficionados a Pizarro en dos cubos de la fortaleza, donde algunos se ahogaron, de muy apretados."

(189)- Cieza de León, op.cit.chap.60.P.310

Dans les jours qui suivirent son arrivée dans la métropole andine, Almagro donna l'ordre de fabriquer des armes, de la poudre (I90). Pensant qu'il aurait peut-être à se défendre dans la ville elle-même, il fit élever des retranchements, 'albarradas', dans les principales artères. Cependant, malgré ces mesures défensives, il essaya une dernière fois, comme nous le verrons bientôt, d'éviter la lutte fratricide qui se préparait.

Hernando Pizarro, de son côté, passant par la province des Chumbivilcas (I91) et par des voies d'accès difficiles, n'eut pas de mal à se rendre maître du pont de

(I90)- Comme nous l'avons déjà signalé, sur les trésors des Pizarros (Hernando et Gonzalo) gardés en dépôt depuis son entrée au Cuzco, Almagro préleva au dire de Oviedo, vingt mille pesos qu'il utilisa pour payer leur solde à certains de ses hommes et à la fabrication d'armes en alliage de cuivre et d'argent: corselets, salades etc...(Cf. Fernando Gonzalez de Oviedo, op.cit.ibid.chap.I7.P.I94): "El Mariscal, para socorrer a algunos de los que le ayudaban tomó el oro que estaba secuestrado de Hernando y Gonzalo Pizarro, hasta veinte mil pesos, con lo que hasta entonces se había tomado de ello, diciendo que él le pagaría a Su Magestad, que lo había de haber. E hizo hacer coseletes y celadas y otras armas de plata y cobre."

(I91)- Après discussion au sein du conseil des capitaines, deux voies pouvaient s'offrir à la troupe pizarriste. Celle du pont Accha, par la province de Cotabamba, plus proche du Cuzco, mais où l'ennemi avait dû prendre des dispositions sérieuses pour en rendre le passage périlleux: manque total de vivres, chemins coupés, et celle du pont de Cacha par où l'on décida donc de passer en faisant un long crochet., d'accès pénible, mais mal gardée certainement, vu son éloignement de la capitale. Hernando, en homme déterminé, adopta sans hésiter cette solution. Cf.Cieza de León, op.cit. chap.60. P.309: "A Hernando Pizarro no le agradaban aquellos dichos, y tenía determinación de no ir por otra parte que por el paso de Cacha, y así se publicó y todos lo supieron."

A marches forcées, et au grand dam des Indiens, puisque: "... más de mil indios quedaron muertos por los caminos de las cargas que habían traído." (op.cit.ibid.) il atteignit l'objectif qu'il s'était fixé, où six de ses soldats, sous le commandement de Juan Alonso Palomino s'emparèrent sans coup férir des cinq hommes préposés par Orgoñez à la garde du pont.

Cacha, établi également sur l'Apurimac. Arrivé parmi les premiers, sur une hauteur dominant Cacha, il était si impatient de se rendre au Cuzco, qu'il voulut partir de là sans attendre le gros des troupes (I92).

La majorité de ses capitaines était opposée à cette résolution jugée téméraire et périlleuse, mais comme ils n'osaient pas l'affronter, ils délèguèrent vers lui Alonso d'Alvarado. Celui-ci, non seulement essuya des rebuffades, mais même des reproches cinglants sur sa lenteur à lui apporter aide au Cuzco au moment où il la nécessitait le plus: attaque de Manco Inca, retour d'Almagro; et lui rappela ce qu'il appelait la honteuse déroute d'Amancay. Une altercation s'ensuivit et les deux hommes se fâchèrent si fort qu'il fallut intervenir et les réconcilier pour éviter toute conséquence funeste à la cause du Gouverneur.

Le passage du pont fut aisé. Alonso d'Alvarado avait vu juste, et il faut reconnaître qu'Hernando Pizarro savait choisir la voie la plus sûre et la plus efficace, sans hésiter, à la différence de Diego d'Almagro.

(I92)- Cieza de León, op.cit.chap.6I.P.3I2-I3:

"Hernando Pizarro, con los que habían llegado quiso partirse luego y acercarse a la ciudad. Tanto era su deseo de verse vengado de Almagro, que cualquiera dilación la tenía por molestia... y a todos (los capitanes) pareció muy mal el apresuramiento que daba, pues sin aguardar lo que faltaba, no era cosa decente caminar a ninguna parte.. y dijeron al capitán Alonso de Alvarado que hablase a Hernando Pizarro... pues sabían que el Adelantado estaba en el Cuzco con su gente, y que podría ser haber enviado algunos capitanes y gentes a los caminos y tomarlos en algún paso por donde se viesan en peligro. Alvarado se fue a hablar a Hernando Pizarro, y sobre si sería bien caminar o aguardar, hubieron algunas palabras, en que le dijo Hernando Pizarro al capitán Alonso de Alvarado, que no había él de llevar tanto espacio como él llevó los días pasados desde Lima a Abancay donde le desbarataron; y Alonso de Alvarado respondió que él había hecho lo que el gobernador le había mandado; y hablando otras cosas y porfías, Hernando Pizarro se entró en su tienda y Alonso de Alvarado se fue a la suya... Lo cual entendido por los capitanes, y viendo el daño grande que se recrecería si entre ellos mismos hubiese contiendas y porfías, los conformaron y pusieron en paz."

Herrera, op.cit.ibid.chap.4.P.323, confirme la relation de Cieza de León et précise que si Hernando Pizarro avait réalisé son désir, en scindant l'armée, il aurait échoué dans son entreprise:"... de manera, dit-il, que dividiéndose aquel ejército como Hernando Pizarro pretendía, les podría suceder alguna desgracia."

L'Adélantade n'était pas au Cuzco depuis deux semaines (I93), qu'il apprit que son vindicatif adversaire passait l'Apurimac. Comment réagit-il alors? Très préoccupé et sur le conseil de Juan de Guzmán et de Turégano, il décida d'envoyer vers lui une délégation afin de négocier la paix. Mais qui aurait assez d'audace pour se charger d'une mission aussi dangereuse? Aucun membre du corps municipal n'osa affronter le terrible Hernando (I94). Rodrigo Orgoñez, par ailleurs, ne voulait pas entendre parler de compromis avec cet ennemi irréductible dont il aurait fallu se débarrasser depuis longtemps. L'Adélantade lui demanda s' "...

"...il n'y avait aucune transaction de paix, si l'on demandait à Hernando Pizarro de ne pas en venir à une rupture en cette affaire, car Sa Majesté en serait grandement desservie et outre cela il s'ensuivrait de nombreuses morts; Rodrigo Orgoñez lui répondit, vu que les requêtes n'avaient servi à rien, qu'il n'y avait pas lieu d'en adresser une autre, et qu'il confiât la chose à Dieu Notre Seigneur" (I95).

Pour couper court à tous ces propos inutiles, il lui dit même que : "...puisque'il avait voulu donner la vie à Hernando Pizarro, il était digne de tout mal à venir." (I95)

(I93)- Zárate affirme à tort (op.cit.ibid.P.491), que: "... don Diego estuvo en el Cuzco más de dos meses haciendo gente y aparejos de guerra" pour la simple raison que l'impétueux Hernando Pizarro ne put laisser tant de répit à son ennemi, qui passa près d'un mois à Vilca pour se remettre de ses souffrances.

(I94)- M. de Espinall, op.cit.P.185 écrit: "... (los alcaldes y regidores dijeron) que ninguna persona quería ir a entender en ello, porque Hernando Pizarro había dicho y publicado que a los mensajeros que enviase, que les tirasen con arcabuces."

(I95)- Cieza de León, op.cit.chap.62. P.317: "... no habría algún medio de paz, si se requiriera a Hernando Pizarro que no llegase a rompimiento este negocio, pues Su Majestad de ello tanto sería deservido, y sin esto habría muerte de muchos. Rodrigo Orgoñez le respondió, que pues los requerimientos pasados no habían aprovechado, que no había necesidad de que se hiciese ninguno, y que lo encomendase a Dios Nuestro Señor."

"...pues él había querido dar la vida a Hernando Pizarro, digno era de cualquier mal que le sucediese."

Le général Orgoñez savait déjà que la partie était perdue pour Almagro, pour lui et tous les hommes de coeur qui combattraient contre les pizarristes. Il jugea bon d'attendre l'ennemi dans la vallée même (I96). Mais les avis étaient partagés; certains pensaient qu'il était encore temps d'aller vers l'ennemi à Cacha où une embuscade pouvait lui être tendue et couronnée de succès, grâce au grand nombre de cavaliers dont ils disposaient (I97); d'autres jugeaient qu'il fallait sortir du Cuzco et l'attendre de pied ferme dans la vallée (I98). Enfin Almagro décida, sans opposition de son général qui était résolu à ne pas enfreindre sa volonté, de guerroyer hors de la ville.

(I96)- Zárate, op.cit.ibid., prétend que Hernando et Gonzalo Pizarro voulaient éviter le combat. Le lendemain de leur arrivée, aux approches du Cuzco, écrit-il: "... habiendo oído misa Gonzalo Pizarro y su gente, bajaron al llano, donde ordenaron sus escuadrillas, y caminaron hacia la ciudad con intento de se ir a poner en un alto que estaba sobre la fortaleza, porque creían que viendo don Diego la pujanza de gente que tenían, no le osaría dar batalla; lo cual ellos deseaban excusar por todas vías, por el daño que della esperaban..."

Garcilaso qui cite le fragment de texte précédent, partage cet avis et il va même jusqu'à dire que Gómara confirme ce point (Cf.op.cit.ibid.chap.36.P.222): "Hasta aquí es de Agustín de Zárate, y lo mismo dice Francisco de Gómara." Or, si nous nous reportons au texte de l'historien mentionné (op.cit.ibid.) nous nous apercevrons qu'il ne fut pas question pour les pizarristes de ne pas arriver aux armes avec les almagristes: "Fernando Pizarro (et non Gonzalo), écrit Gómara, dicha la misa, bajó al llano en ordenanza, con pensamiento de tomar un alto que sobre la ciudad estaba y que no le aguardarían los contrarios llevando tanta pujanza." Ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

(I97)- Herrera, op.cit.ibid.P.322.

(I98)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.: "...Orgoñez y otros, que algo sabían, no quisieron salir del (Cuzco) diciendo que allí le esperarían a Hernando Pizarro. Y aun fuera lo mejor, porque el Orgoñez era un veterano y valiente soldado y hombre de experiencia de las cosas de la guerra. Y otros fueron causa de hacerlos salir de la ciudad, diciendo que muy mejor estaría fuera."

Cieza de León, op.cit.chap.6I. P.314: "... y estando sin determinarse en lo que habían de hacer, dicen que un vecino del Cuzco, llamado Cristóbal de Hervas, dijo con voz alta, mirando contra el Adelantado, que se estuviese en la ciudad y no saliese de ella, porque si otra cosa hacía era perdido; diciendo más que tuviese su gente aparejada, y que cuando viniesen los enemigos estarían

.../...

La bataille de las Salinas se déroula, selon certains chroniqueurs et historiens le 26 Avril 1538, pour d'autres le 6 Avril 1538 (199), C'est cette dernière date qu'il faudrait admettre de préférence.

(198).- suite.- "... holgados y sin ningún cansancio, y tomadas las entradas de las calles principales, con el arcabuceria y el artillería que tenían los desbaratarían. Y así, pareciendo a unos bien la ida a encontrarse con Hernando Pizarro y a otros la estada de la ciudad, el Adelantado allegó su parecer con los que decían que 'no' (ici coquille évidente) saliesen del Cuzco, y por entonces así lo determinaron de hacer.

Avant l'engagement dans la plaine de las Salinas, Paullu Inca fut incité par un certain Villegas à abandonner Almagro pour passer à l'ennemi: "... diciéndole que Almagro no era gobernador y otras cosas feas contra él y que tenía más de otros cincuenta cristianos para irse." (Cf. Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.ibid.) Paullu Inca, après avoir dénoncé ce traître, le convoqua chez lui où il avait dissimulé deux almagristes qui entendirent ses déloyales propositions, et le lendemain: "... prendieron al Villegas y confesó todo lo que Paullu había dicho, y condenó a otros muchos; y así le ajusticiaron sin que alguno fuese parte para excusarle de la muerte..."

(199)- Contrairement à Gómara (op.cit.ibid.) et Zárate (op.cit.ibid.) Garcilaso la situe (op.cit.chap.38. P.231) le 6 Avril 1538: "... sábado siguiente al viernes de Lázaro." Gonzalo Fernández de Oviedo (op.cit.ibid.) donne la même date; Cieza de León (op.cit.chap.63.P.327) écrit sans donner de précision suffisante: "... dióse sábado de Lázaro, en la tarde, año de mil y quinientos y treinta y ocho."

Cette date est admise également par M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.id.P.369: "Era ya el seis de Abril de 1538, víspera de Domingo de Ramos..."

Nous admettons la rectification de Garcilaso qui fréquenta le monde ecclésiastique, de plus en plus assidûment, à Cordoue, depuis l'année de son installation définitive en cette ville jusqu'à sa mort, soit de la fin de l'an 1591 ou début de 1592 jusqu'au 18 Avril 1616. Cf. "El Inca Garcilaso" de José de la Torre y del Cerro, Madrid 1935 et l'ouvrage de même titre du péruvien Aurelio Miró Quesada y Sosa, Lima 1945. Garcilaso avait de nombreuses relations et quelques amis parmi les chanoines du chapitre de la Cathédrale et les principaux représentants des ordres monastiques, des jésuites en particulier; nous supposons qu'il dut se renseigner auprès d'eux pour rectifier la date donnée par ses deux prédécesseurs: "Diose aquella batalla el seis de Abril año de mil y quinientos y treinta y ocho, sábado siguiente al viernes de Lázaro, por cuya devoción, por haber sido tan cerca de su día, hicieron los españoles una iglesia, que yo dejé en pie, en el mismo llano do fue la pelea, en la que.

.../...

Le matin de ce même jour, mémorable dans les annales du Pérou, un 'vecino' du Cuzco, le docteur Sepulveda, fit parvenir à Hernando Pizarro, par un yanacôna, un message où il lui demandait de le recevoir. Or l'action commença avant même que cette sollicitation n'eût reçu de réponse.(200)

(I99).- suite.-: "... enterraron todos los que de una parte y de la otra murieron, y, aunque hay quien diga que fue a 26, decimos que fue yerro del impresor y relator, que por decir seis dijo veinte y seis."

W.H.Precott, op.cit.id.P.385, note 3, tout en indiquant la date du 26 Avril 1538, écrit: "A church dedicated to St Lazarus was afterwards erected on the battle-ground and the bodies of those slain in the action were entered within its walls. This circumstance leads Garcilaso to suppose that the battle took place on Saturday, the 6th, -the day after the feast of St Lazarus- and not on the 26th of April, as commonly reported."

La date du 26 Avril 1538 est également donnée par Quintana, op.cit.P.I39.

(200)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit.id. chap.I7.P.I94: "El viernes de Lázaro, en la noche, entraron don Alonso Enríquez y el tesorero Manuel de Espinar (sic) a casa del doctor Sepúlveda, que estaba enfermo, y dijéronle que pues clérigo ni fraile no se movía a poner la paz entre aquellas gentes, que por amor de Dios, como él pudiese, fuese a hablar a Hernando Pizarro, y que podía ser que/excusase tan grande mal. El doctor les respondió que ya sabían que Hernando Pizarro había mandado matar a quien fuese a entender en paces; y don Alonso le replicó que para su seguridad escribiese primero una carta a Hernando Pizarro, pidiéndole licencia, y como respondiese, así hiciese... y fue a dar la carta a un 'anacona' (sic) para que la llevase."

D'après Cieza de León, op.cit.chap.62. P.216, les transfuges 'chilenos' qui à la faveur des préparatifs du combat passèrent dans les rangs ennemis rapportaient à Hernando Pizarro le mauvais état de santé de l'Adelantado: "... decían como Almagro estaba tan malo que ya sería muerto. Decía Hernando Pizarro que no le haría Dios tan gran mal que le dejase/venir a morir en sus manos."

Herrera, op.cit.ibid.chap.5.P.325, répète presque à la lettre le texte de Cieza de León,

On fit au Cuzco une procession pour la paix et l'on célébra une messe en demandant l'intercession de Notre-Dame. Mais les pizarristes et les almagristes convaincus ne la désiraient pas sincèrement. Cependant, tous les soldats communiquèrent comme s'était l'usage, avant d'ouvrir le combat.

Les forces en présence étaient très inégales, nous le savons (201). L'Adélantade disposait de quelques quatre cents hommes, mais l'ardeur belliqueuse de plus de cent d'entre eux était quasiment nulle; s'ils ne désertaient pas encore ils en attendaient l'occasion (202). Six mille Indiens, sous le commandement de Paullu Inca, devaient apporter leur appui à leurs compagnons chrétiens; ils avaient pour mission secondaire de tuer tous les Espagnols qu'ils verraient fuir: "soit qu'ils fussent des leurs ou ennemis" (203).

Hernando Pizarro disposait de plus de sept cents hommes, anxieux de combattre, vu la supériorité écrasante de leurs forces, de quatre-vingts arquebuses modernes au tir précis et qui viendraient facilement à bout des quinze ou vingt arquebuses anciennes qui leur seraient opposées (204).

(201)- Il faut rejeter les affirmations erronées et tendancieuses de Pedro Pizarro (op.cit.P.I29) et de l'auteur anonyme de la "Relación del Cuzco" qui prétendent que les deux armées adverses disposaient d'un nombre à peu près égal de combattants, soit environ huit cents hommes.

(202)- Cieza de León, op.cit.id.P.317.

(203)- Cieza de León, op.cit.chap.63.P.321

(204)- Ces chiffres sont indiqués par Pedro Pizarro op.cit.P.I29. Garcilaso qui se prétend mieux informé que ses prédécesseurs Gómara et Zárate, nous donne des précisions sur la fabrication des balles employées dans les nouvelles escopettes, fruit probable de son imagination. En voici la description, op.cit.chap.37.P.225: "Las pelotas de alambre (para los que no las han visto) se hacen en el mismo molde que las comunes; toman una cuarta o una tercia de hilo de hierro, y a cada cabo del hilo hacen un garabatillo, como un anzuelo pequeño, y ponen el un cabo del hilo en el un medio molde y el otro (en el otro) medio; y para dividir los medios moldes, ponen en medio un pedazo de una hoja de cobre o de hierro delgado como papel, y luego echan el plomo derretido, el cual se incorpora con los garabatillos del hilo de hierro, y sale la pelota en dos medios divididos, asidos al hilo de hierro. Para echarlos en el arcabuz los juntan, como si fuera pelota entera y al salir del arcabuz se partan, y con el hilo de hierro que llevan en medio cortan cuanto por delante topan. Por este cortar mandaron tirar a las picas, como los dicen los historiadores, porque con las pelotas comunes no pudieran quebrar

.../...

La combativité des chefs des deux partis en présence ne saurait être comparée. Les discours qu'ils adressèrent l'un et l'autre à leurs hommes, avant l'attaque, nous semblent très significatifs et traduisent leurs dispositions d'esprit respectives, d'où la fougue ou la nonchalance qu'ils pouvaient susciter. Almagro, dressé sur sa litière, faisant effort pour parler, dit aux siens, d'une voix éteinte et d'un ton triste et las, combien il s'était employé à éviter cette guerre qui déplairait à Dieu et au Roi. Il insista sur la déloyauté du Gouverneur et de son frère Hernando qui voulaient s'emparer du Pérou tout entier. Ces paroles n'étaient pas faites pour enhardir les lâches ni même les coeurs vaillants. Le seul motif qui pût les stimuler, c'est qu'ils luttèrent pour la justice et la conservation de leurs biens (205). Par contre l'orgueilleux Hernando, plein de vitalité et de rage, sut trouver les termes qui pouvaient enflammer les novices, les vaincus d'Amancay et les anciens partisans de son frère aîné. Ils venaient lutter, leur dit-il, contre un usurpateur qui s'était emparé du Cuzco, sans aucun droit, et en conséquence ennemi de leur roi; ils devaient donc reprendre cette ville et réparer les offenses commises contre lui, contre le Gouverneur et son général Alonso d'Alvarado. Enfin et surtout

(204).-suite.-:"...tantas picas como quebraron. No tiraron a los piqueros, por no hacer tanto daño en ellos; quisieron mostrar a sus contrarios la ventaja que en las arcabuces les tenían."

"Esta invención de pelotas llevó de Flandes al Perú el capitán Pedro de Vergara, con los arcabuces que allá pasó. Yo alcancé en mi tierra algunas dellas, y en España las he visto y las he hecho, y allá conocí un caballero que se decía Alonso de Loaisa, natural de Trujillo, que salió de aquella batalla herido de una pelota de éstas, que le cortó la quijada baja con todos los dientes bajos y parte de las muelas."

W.H.Precott, op.cit.id.P.385, a cru naïvement à l'existence d'un tel projectile, bien que la fabrication paraisse différente que celle dont parle l'Inca Garcilaso. Il écrit: "They were of a large calibre and threw double-headed shot, consisting of bullets linked together by an iron chain." Et le malheureux Orgoñez fut, selon lui, doublement blessé par une seule arquebusade: "... he was hit by a chain-shot from an arquebuse, which, penetrating the bars of his vizor, grazed his forehead, and deprived him for a moment of reason."

(205)- Herrera, op.cit.ibid.chap.5.P.327: "... pero que... mirasen lo que a ellos mismos convenia pues que los Pizarros usando de tanta perfidia, debajo de tantos juramentos .../...

la victoire leur permettrait de jouir de nombreux et riches 'repartimientos', puisqu'il y aurait de nombreux et vastes territoire à partager.

La première guerre civile se déroula, comme on le sait, un peu au-delà du lieudit las Salinas, à cause des puits salants existant à quelques kilomètres au Sud du Cuzco, en un endroit de la vallée que les chroniqueurs désignent sous le nom de 'el llano', à cause de sa configuration. (206)

Des collines et des montagnes se trouvent donc de chaque côté de la capitale andine; c'est vraisemblablement par les hauteurs méridionales qu'arrivèrent les pizarristes le vendredi de la St Lazare, soit le cinq Avril 1538. Ils campèrent sur une hauteur dominant las Salinas où les attendaient les hommes d'Almagro (207).

(205).- suite.- : "... y pleito homenaje los iban a buscar, y que entendiesen que esto era certísimo, que cuantos seguan sus banderas era con esperanza de gozar del repartimiento de la tierra y quitársela a ellos, que la habían de gozar y por tanto se debían de esforzar a defenderlo y conservarlo como propio..."

(206)- Garcilaso, op.cit.id.chap.36.P.223: "... y cuanto a lo primero (para los que han visto el sitio do fue la batalla), decimos que fue yerro de molde decir que se iban a poner los de Pizarro en un alto que estaba sobre la fortaleza, porque la batalla se dio en un llano que los indios llaman 'Cachipampa', que es campo de sal, que está más de una legua al mediodía de la fortaleza, cerca de una hermosísima fuente de agua muy salobre, de que los moradores de aquella ciudad y su comarca hacen sal en grandes salinas, que, siguiendo la corriente del agua, tienen hechas, que están entre la ciudad y el sitio do fue la batalla que por haber sido tan cerca de ellas le llamaron la batalla de las Salinas."

Zárate, op.cit.id.chap.2.P.491 commet une grave erreur -'error de molde'- à laquelle se réfère Garcilaso quand il dit que la troupe pizarristes alla se placer: "en un alto que estaba sobre la fortaleza."

Cieza de León, ne se trompe pas dans son évaluation de la distance qui séparait le champ de bataille de la ville, lorsqu'il dit (op.cit.chap.52.P.318): "... que serían aun no media legua del Cuzco." Lui aussi connu, comme Garcilaso, la métropole andine et ses environs.

(207)- Cieza de León, op.cit.ibid.

Malgré l'insistance réitérée de Vasco de Guevara et des capitaines qui avaient charge de la cavalerie, - beaucoup plus importante que celle de l'ennemi- et désiraient combattre dans la plaine, là où la course des chevaux ne pouvait être entravée par les accidents du terrain, Orgoñez s'obstina à vouloir occuper des lieux peu propices à leur action. Ils se trouvaient ainsi assez resserrés entre des hauteurs inégales et trop près des salines. L'infanterie flanquée de deux escadrons de cavalerie devait être protégée par une seule ligne d'arquebusiers et d'arbalétriers, placés en avant, et quelques rares bouches à feu dominant l'ensemble. Ce dispositif déconcerta la troupe; il parut plus que téméraire à beaucoup d'officiers. En fait Orgoñez qui ne voulut pas lutter hors du Cuzco, mais s'y fortifier, conscient de son infériorité, avait songé à une action défensive, mais non pas offensive.

Quand les pizarristes se rangèrent de l'autre côté de la rivière qui pouvait être franchie à gué, il se fit tout à coup un grand silence dans la vallée et sur les hauteurs.

Dans les deux armées, composées en majorité d'Espagnols d'une même province, l'Extrémadoure, se trouvaient des hommes unis par des liens de parenté, parfois très étroits. Ils avaient communiqué la veille, selon la coutume traditionnelle, avant d'entreprendre une action guerrière contre tout ennemi de l'Espagne, et, de part et d'autre, ils venaient d'assister à une messe générale et de recevoir la bénédiction de l'officiant. Malgré tout, des deux côtés, on était parvenu à faire naître la haine. Hernando Pizarro, inspiré par cette subtile fourberie dont il avait donné jusqu'alors maintes preuves, après avoir mis le feu aux poudres, sut glisser habilement un trait de compassion duquel il attendait précisément des effets contraires. Cette situation rappelle étrangement le meurtre de Huascar par Atahualpa dont la main meurtrière avait été conduite, à l'insu du prince inca, par Francisco Pizarro. Il leur dit en effet: "... si Dieu leur donnait la victoire, que leur comportement envers eux, les 'chilenos', fut modérée

ils ne devaient tuer personne, puisque tous étaient chrétiens et vassaux de Sa Majesté." (208)

Des milliers d'Indiens, hommes, femmes et enfants, venus des villages alentour et du Cuzco, une grande partie des guerriers aborigènes des deux factions, attendaient, en silence, de voir se réaliser la prédiction de Villac Umu et se rejouir du spectacle qu'allaient leur offrir les artisans de leurs malheurs en s'entretenant. W. H. Prescott, a su mettre l'accent sur la grandeur de la scène de ce drame sanglants où se jouaient la possession et l'avenir du grand empire (209).

Dans l'immensité de ce paysage andin, en effet, il faut tenir compte aussi de l'atmosphère qui préluda à la tragédie et que créèrent les acteurs d'une part et les innombrables spectateurs qu'une joie maligne animait, de l'autre (210).

Quand le signal de l'attaque fut donné par Hernando Pizarro au capitaine Nuño de Castro, qui devait passer la rivière avec ses arquebusiers et arbalétriers, et que le combat commença, les Indiens poussèrent de longs cris qui se mêlèrent aux fracas des armes. Rodrigo Orgoñez, ordonna à Vasco de Guevara de se lancer dans la mêlée avec ses cavaliers. Ne pouvant faire face à cette situation des plus difficiles, Guevara lui aurait répondu: "C'est à la boucherie que vous m'envoyez.", selon les uns, et "qu'il n'était plus temps d'agir", selon les autres (211). Et cette désobéissance

(208)- Cieza de León, op.cit.chap.63.P.323-324: "... que si Dios les diese victoria, se hubiesen en ellos - los chilenos- con templanza, sin matar gente, pues todos eran cristianos y vasallos de Su Majestad."

Cf. Herrera, note 213 infra.

(209)- W.H.Prescott, op.cit.ibid.: "It is not however, the number of the players, but the magnitude of the stake, that gives importance and interest to the game; and this bloody game, they were to play for the possession of an empire."

(210)- Cieza de León, op.cit.id.P.320: "... pareciéndoles (a los indios) que en alguna manera se satisfacían de los daños que habían recibido de ellos."

(211)- Cieza de León, op.cit.id.P.325.

ne doit pas être entendue comme une lâcheté puisqu'il fut blessé au cours du combat. Orgoñez, lui, n'attendit pas; il entraîna ses hommes au cri de : " Vive le Roi et Almagro!", et leurs antagonistes se ruaient vers eux en poussant avec force leur: " Vive le Roi et Pizarro!".

La confusion devint en peu de temps générale; le chef 'chileno' et le capitaine Pedro de Lerma en voulaient tout spécialement à Hernando Pizarro. Il n'est pas impossible qu'ils se soient concertés bien avant l'engagement. Hernando tué, la partie pouvait être gagnée par eux (2I2).

(2I2)- Garcilaso, op.cit.ibid.chap.36.P.223, apporte ici un élément curieux, personnel, que nous ne trouvons nulle part ailleurs chez les chroniqueurs et historiens du XVI ème siècle. Il s'agit d'un défi lancé deux jours avant par Hernando Pizarro à Rodrigo Orgoñez: "(Este) como buen soldado estaba sentido de un recaudo que dos días antes Hernando Pizarro le envió en lugar de desafío, diciendo que él y un compañero suyo entrarían en la batalla armados de cota y coracina, y sobre las armas llevarían sendas ropillas acuchilladas de terciopelo anaranjado, y que le enviaba aquel aviso para que si él o cualquiera otro le quisiese buscar le hallase por las señas. Esto envió a decir Hernando Pizarro como sentido de algunas cosas que en la prisión le habían hecho, indignas a su persona."

Orgoñez aurait prié Pedro de Lerma de se joindre à lui pour lutter contre les deux capitaines adverses.

Dans les combats singuliers, Garcilaso apporte des précisions que ne nous donnent ni Zárate (op.cit. ibid.) ni Gómara (op.cit.chap.40.P.66). Il écrit en effet (op.cit.ibid.chap.37.P.226): " Pedro de Lerma y Hernando Pizarro se encontraron de las lanzas, y... (como) eran jinetas y no de ristre, ... y es así que por ser las lanzas largas y blandear más de lo que los dueños quisieran, fueron los encuentros bajos. Hernando Pizarro hirió malamente a su contrario a un muslo, rompiéndole las coracinas y la cota que llevaba puesta. Pedro de Lerma... hirió a Hernando Pizarro en el vientre, no de herida mortal, porque el caballo, del bravo encuentro de la lanza, se deslomó a aquel tiempo y cayó en tierra, y con su caída libró de la muerte al caballero."

Orgoñez, de son côté, n'eut aucun mal à vaincre son adversaire; citant Zárate, Garcilaso(op.cit.ibid) rapporte le passage suivant: "... y cuando Rodrigo Orgoñez acometió, le hirieron con un perdigón de arcabuz por la frente, habiéndole pasado la celada; y con su lanza, después de herido, mató dos hombres y metió un estoque por la boca a un criado de Hernando Pizarro, pensando que era su amo, porque iba muy bien ataviado."

Ici Garcilaso s'élève contre cette relation de Zárate qui, déformée, dit-il par un 'chileno' fut divulguée dans toute l'Espagne et vint à la connaissance du

(212).- suite.- Conseil des Indes, portant ainsi un grave préjudice au frère légitime du Gouverneur de la Nouvelle Castille. En faisant porter la cotte d'armes, autrement dit cette même roupille à crevés, en velours orangé, non par un capitaine mais par un serviteur, il fut, selon lui, outragé et tenu pour lâche et pusillanime.

Or, pour plus ample informé, Garcilaso s'adressa, ajoute-t-il, à un vieux soldat Gonzalo Silvestre qu'il fréquenta beaucoup et lui donna toutes les précisions sur le défi d'Hernando Pizarro à Orgoñez.

Que penser de ce récit, non moins fantaisiste que beaucoup d'autres qui émaillent aussi bien les Commentaires Royaux que la "Florida"? A supposer qu'il put s'agir non d'un serviteur, mais d'un compagnon d'armes, selon la rectification apportée, il n'en resterait pas moins vrai qu'Hernando Pizarro n'aurait pas fait preuve d'un courage exemplaire, puisque Rodrigo Orgoñez, dans la confusion du combat, ne pouvait distinguer facilement Hernando de son compagnon, et par suite la lâcheté du général 'pachacano' restait bien établie.

Cette relation apocryphe, à notre avis, a pour base des éléments vrais mais apprêtés à la façon toute particulière de son auteur: l'antagonisme réel existant entre Pedro de Lerma et Rodrigo Orgoñez d'une part, et Hernando Pizarro de l'autre; le coup porté par Orgoñez à un soldat pizarriste qui dès les premiers moments du combat avait crié: "Victoire!" par deux fois (Cf. Cieza de León, op.cit.id P.325): "Y uno de ellos a grandes voces comenzó a decir: '¡Victorial! ¡Victorial! por Pizarro!' " Orgoñez que peleando andaba, que lo oyó, arremetió a él y le dijo: 'no la verás tú, villano, y diciendo esto le metió la espada por la boca y cayó muerto en tierra.'"); peut-être aussi la cotte d'armes et le panache voyant et provoquant portés par Hernando, en signe de défi à ses adversaire et de ralliement pour ses hommes ne mettrait pas en cause son courage, mais le ferait valoir au contraire.

Quintana, op.cit.P.140, est certainement dans le vrai, bien qu'il nous paraisse avoir subi quelque peu l'influence de Garcilaso, quand il écrit: "... Hernando, armado de todas las piezas, con una rica sobrevesta de damasco anaranjado y un alto penacho blanco en la cimera del yelmo, con que amigos y enemigos le distinguiesen de lejos, sacó su gente al combate...", le courage d'Hernando Pizarro étant incontestable.

M. Ballesteros Gaibrois(op.cit.id.P.368) admet la version de Garcilaso. Pour lui ce fut une manière d'attirer l'ennemi hors de la ville. C'est là une opinion toute personnelle que ne confirment ni les chroniqueurs ni les historiens du XVIème: "Dos días antes- nos dice Garcilaso- Hernando Pizarro le envió (a Orgoñez) en lugar de desafío... (suit le fragment tiré des Commentaires Royaux jusqu'à)... Orgoñez las recibió por desafío aampal." Esta fue la manera como Hernando, que sabía que le convenía una batalla en campo abierto, atrajo a los almagristas a un combate de choque, mejor que lanzarse al asalto de una ciudad fortificada." Il nous paraît inutile d'insister davantage sur ce point.

Lerma l'attaqua en l'accusant de trahison, selon Cieza de León (213). Et il lui donna un si grand coup de lance qu'il l'aurait tué, s'il n'avait été protégé par une armure solide.

Dès les premiers temps du combat, la partie était perdue pour les 'chilenos'; de nombreuses défections se produisirent: celle du porte-étendard principal, Francisco Hurtado, au nom prédestiné, - Cf: "~~hurta~~ el cuerpo" = se dérober, s'esquiver- qui entraîna celle des guerriers les plus tièdes lesquels se dissimulèrent par dizaines dans des ruines voisines du champ de bataille, ou s'enfuirent en jouant des jambes ou au galop de leurs montures vers la ville; à cela il faut ajouter que les arquebusiers de Pedro Ansures brisèrent une bonne cinquantaine de lances des cavaliers 'chilenos' au début de l'affrontement⁽²¹⁴⁾ qui devint bientôt très inégal; les coups des hommes d'Hernando portèrent principalement contre les capitaines almagristes; ceux-ci luttèrent désespérément contre plusieurs soldats à la fois. Orgoñez, frappé au front, comme on le sait, se vit entouré de ses ennemis; n'en pouvant plus, il demanda s'il n'y avait pas un gentilhomme parmi eux auquel il pourrait se rendre. "Oui, rendez vous à moi", (215) répondit un serviteur d'Hernando Pizarro; "... puis, entre tous ils s'emparèrent de lui et Fuentes avec une grande cruauté lui coupa la tête" (215). Ainsi, sa prédiction de Zangalla s'avéra confirmée en tous points. N'était-ce pas sur un ordre d'Hernando que Fuentes et ses compagnons agirent aussi vilement?

(213)- Cieza de León, op.cit.chap.43. P.325.

Herrera, op.cit.ibid.P.328 va plus loin encore quand il écrit: "... acudió grandísimo número de los naturales y en las laderas y cerros estaban mirando los ejércitos, deseando que ambos perezcan con sus propias armas."

(214)- Gómara, op.cit.ibid.: "... y Fernando Pizarro dijo a los arcabuceros que tirasen a las picas arboladas; quebraron más de cincuenta de ellas, que mucha falta hicieron a los de Almagro."

(215)- Cieza de León, op.cit.chap.64.P.326: "Sí, dáos a mí" et "... y luego le tomaron entre todos, y Fuentes con gran crueldad le cortó la cabeza."

Grièvement blessé, Pedro de Lerma, gisait à terre, quand Hernando Bachicao, dont nous avons déjà signalé la lâcheté, tira son épée et lui porta encore plusieurs coups.
(216)

(216)- Cf. chapitre 22 supra note I68.

Herrera, op.cit.ibid.chap.6.P.337: "Hernando Machicao (sic) buscó a Pedro de Lerma, y aunque le halló en tierra herido, le dio otras muchas heridas y le dejó, pensando que quedaba muerto, y lo fue publicando a voces."

Ce point est confirmé par Cieza de León, op.cit.chap.63.P.325.

L'historien M. Ballesteros Gaibrois, op.cit id. P.372, donne un récit à demi-erroné, en attribuant la mort du valeureux capitaine Pedro de Lerma au seul Bachicao: "... y el mismo Lerma, écrit-il, sería víctima de esta furia, ya que Machicao (rectifions Bachicao) que estaba resentido con él, le buscó y remató, pese a estar mal herido, aunque este Lerma lo traslada Borregán- que tuvo las noticias por referencias, como sabemos- a un tal Samaniego que tenía una querrela pendiente con Lerma, colocando el suceso no en el mismo campo de batalla, sino en el Cuzco."

Borregán écrit en effet (op.cit.chap.5. P.51): "... y como en el Cuzco habiendo venido el capitán Pedro de Lerma a curar había entrado en la posada un Samaniego que había habido palabras con el capitán Lerma, cuando venían con Alonso de Alvarado de la ciudad de los Reyes; este Samaniego y otros dos de los Chachapoyas, que hoy son vivos, van a su posada y le acabaron de matar a estocadas, estando Hernando Pizarro en el Cuzco y todos sus capitanes."

En fait, Lerma fut frappé et sur le champ de bataille par l'ignoble Hernán Bachicao et vilement achevé chez son ami Pedro de los Rios, au Cuzco, par Samaniego (Cf. Cieza de León, op.cit.id.P.326): "...Hernando Bachicao había ido a buscar a Pedro de Lerma, y hallándole caído sacó su espada el cobarde, y dióle muchas heridas, y creyendo que era muerto lo dejó volviendo diciendo a grandes voces que dejaba muerto a Lerma." Et plus loin Cieza de León écrit (op.cit.chap.64.P.329-30): "Y otro día después de la batalla habían traído del campo a Pedro de Lerma, malamente herido con diez y siete heridas, a la posada de Pedro de los Ríos, y como se supo que aún estaba vivo, fueron a lo matar doce hombres armados con sus cotas y espadas, por cierto enojo y afrenta que había hecho a Pedro de Samaniego, y junto con aquellos, que debían de ser sus amigos, se fueron a la casa de Pedro de los Ríos, y a la puerta se quedaron algunos de ellos, y otros entraron dentro y hallaron a Pedro Martínez de Godoy, y Juan de Escobar, que eran de los vencidos, sin armas ningunas, y, preguntando adonde estaba Pedro de Lerma, supieron que en una cama estaba echado sin se poder menear. Samaniego llegó a él, y alzando la ropa que tenía, vido que estaba desemejado, que má manera tenía de estar muerto que vivo; las
.../...

Le malheureux devait être achevé au Cuzco.

La mort du général Orgoñez décida de la victoire des partisans du Gouverneur; mais la fureur frénétique d'un grand nombre de ceux-ci, des vaincus d'Abancay surtout, était telle qu'ils s'acharnèrent sur les blessés. La mort du capitaine Ruiz Diaz, tué d'un coup de lance sur la croupe du cheval d'un ami pizarriste, illustre comme celle d'Orgoñez le carnage impitoyable de las Salinas, provoqué, à notre sens, sur l'incitation d'Hernando Pizarro, dissimulés sous une feinte pitié. Les malheureux almagristes, achevés de la sorte devaient subir d'autres outrages. A la faveur du désordre, des soldats dépouillèrent les corps de leurs compatriotes des objets de valeur qu'ils portaient. (2I7)

(2I6).- suite.- "... sábanas ensangrentadas, y él tan debilitado que todas sus fuerzas le habían dejado. Y como así lo vido preguntóle si era él Pedro de Lerma, y respondió que sí; tornó Samaniego a le decir que si se acordaba de la afrenta que le había hecho en Abancay; respondió Pedro de Lerma que sí se acordaba mas que ¿ que venganza podía tomar en él estando de la manera que estaba? y que si en él había alguna virtud, y tenía algún enojo con él, que le hiciese curar y si sanase le pidiese lo que quisiese, que si de otra suerte le mataba hacía mayor su injuria y no ganaba honra. Samaniego, que no venía con aquel propósito, sacando su espada se la metió tres veces por el lado del corazón. Esta fue la muerte que dieron a Pedro de Lerma, natural de la ciudad de Burgos."

Ces lâchetés commises contre la personne de Pedro de Lerma sont confirmée par Herrera, op.cit.ibid. P.337 et chap.7 P.34I..

La nouvelle de ce second meurtre odieux dut être assez divulguée au Pérou; il est également relaté par Garcilaso qui, nonobstant les habituels enjolivements, rapporte (cf.op.cit.id.chap.38.P.229-30) que Samaniego se vantait encore de l'avoir commis, à Puerto Viejo; appréhendé sur l'ordre de l'alcalde de la localité, il fut pendu.

(2I7)- "Relación del sitio del Cuzco" op.cit.P. II4. L'auteur anonyme mentionne les nombreuses vengeances personnelles vidées sur place, et il ajoute que les corps furent détroussés par: "...los vencedores, la gente baja."

Ceux-ci partis, comme des vautours affamés, beaucoup d'Indiens dévalèrent les pentes des collines avoisinantes et se mirent à achever ce que leur congénères chrétiens n'avaient pas osé faire; ils arrachèrent les vêtements aux morts et aux blessés et beaucoup d'entre eux moururent de froid dans la nuit. Il nous semble inconcevable que l'on ait pu penser que les Indiens aient songé à attaquer les Espagnols après la bataille; et qu'ils auraient pu les vaincre s'ils étaient venus en nombre. Cette idée absurde lancée par Gómara (218) et reprise par Zárate, Garcilaso et de nos jours par R. Ballesteros Gaiibrois.

(218)- Gómara, op.cit.chap.I40. P.66: "murieron peleando los capitanes, loscoso, Salinas y Fernando de Alvarado, y tantos españoles, que si los indios, como lo habían platicado, dieron sobre los pocos y heridos que quedaban, los pudieran fácilmente acabar. Mas ellos se embebieron en despojar los heridos, dejándolos en cueros, y en robar los reales que nadie los guardaba, porque los vencidos huían y los vencedores los perseguían."

Zárate, complète la relation de Gómara par quelques particularités nouvelles, mais ne dit pas que le campement fut mis à sac par les Indiens; (les vainqueurs durent le faire à leur place: Cf.Cieza de León, op.cit.chap.43. P.327: "Ya era tarde, y vino un agua muy grande, y robado el campo, los vencedores se fueron a la ciudad. Duraría la batalla poco más de dos horas.") Zárate dit aussi, op.cit.chap.II P.491: "Los indios, viendo la batalla fenecida, ellos también se dejaron de la suya, yendo los unos y los otros a desnudar los españoles muertos y aún algunos vivos que por sus heridas no se podían defender; porque como pasó el tropel de la gente siguiendo la victoria, no hubo quien se lo impidiese; de manera que dejaron en cueros a los caídos, y los Españoles, vencedores y vencidos, escaparon tales del reencuentro, que muy fácilmente los indios pudieron vencer si tuvieran ánimo para dar sobre ellos, como lo tenían concertado."

La version la plus inattendue jusqu'à un certain point, nous est donnée par Garcilaso, (op.cit.id.chap. 38.P.230-31). Les Indiens, dit-il, avaient décidé de tuer les chrétiens après la bataille, mais ils ne le firent pas, parce que Dieu ne le permit pas, grâce à l'intervention des 'yanacónas' et par respect pour la prophétie de Huaina Capac: "Dejaron de hacerlo porque Dios, que los guardaba para la enseñanza de su Santo Evangelio, permitió que la discordia entrase entre los Indios porque los criados familiares de los españoles, por la natural lealtad que a sus amos tenían, no consintieron en la muerte dellos. Dijeron que sus reyes Huaina Capac y Manco Inca, su hijo, les habían mandado que sirviesen y agradasen a los Españoles. Por esa contradicción, cesó la mala intención que los indios familiares tenían. También fue mucha parte para no ejecutar su maldad no tener los indios caudillo que los gobernara, que, si lo hubiera, no librarán bien los vencedores, como lo dicen sus historias."

(218).-Il est difficile d'accepter que les Indiens désorientés et obéissant mal à l'Inca, depuis la déroute que lui infligea Rodrigo Orgoñez, aient pu songer un seul instant à attaquer une armée de plus de mille Espagnols, et ceci, même si nous admettons que beaucoup parmi eux avaient de graves blessures, quand des milliers et des milliers de naturels n'avaient pu rien faire, lors du soulèvement général contre la petite troupe d'Hernando Pizarro, retranchée au Cuzco et forte de cent quatre-vingts hommes environ.

M. Ballesteros Gaibrois, op.cit.chap.I2. P.380, ne repousse pas la possibilité énoncée par Gómara, Zárate et Garcilaso; cette opinion nous déconcerte encore plus que les précédentes: " Y fue fortuna, écrit-il, que los indios se entregaran a este despojo, en vez de aprovecharse de lo que la batalla significaba de quebranto para los dos ejércitos, pues como bien dice Zárate:(ici est rapportée en partie la citation énoncée ci-dessus.)

o

o

o

Diego d'Almagro n'attendit pas la fin du combat; il partit sitôt qu'il comprit que la partie était définitivement perdue pour lui. La mort dans l'âme, il gagna le Cuzco accompagné par le docteur Sepúlveda. Ce triste retour nous est conté en particulier par Oviedo et Espinall (219). C'est dans une tour de la forteresse de Sacsahuaman que le malheureux Adelantado se réfugia, attendant ce que le sort lui réservait. C'est là que vint l'arrêter Alonso d'Alvarado. Le jeune capitaine d'arquebusiers, Nuño de Castro, qui accompagnait le "maese de campo" eut le front de l'outrager gravement et il l'aurait tué, sans merci et à brûle pourpoint -sur l'ordre, dit-on, de Hernando Pizarro- si le général en second ne s'était interposé (220) et (221).

(219)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 17, p. 195 : "El doctor Sepúlveda estuvo allí esperando por ver si podía remediar algunos heridos, y llegaron dos de los de Pizarro que le conocían, y dijéronle que se fuese a la ciudad, que venían allí muchos bellacos, y entre ellos muchos extranjeros que no le conocían y le maltratarían, y yéndose a la ciudad iban las andas del Mariscal y cabe éste el doctor, y muchos llegaban y dábanle de lanzadas diciendo : "Muera el puto viejo", pensando que venía allí Almagro".

Espinall, témoin oculaire, dit que le retour d'Almagro au Cuzco se fit sur sa prière instante, non sur une litière, mais à cheval. Voir M. de Espinall, op. cit. p. 187 : "A mi importunidad y ruego, salió de las andas donde estaba y cabalgó en un caballo y se fue a la fortaleza de la dicha ciudad".

(220)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 6, p. 336 et chap. 7, p. 340 : "Don Diego de Almagro, viendo deshecho su ejército... se fue a la fortaleza del Cuzco", et "...Alonso de Alvarado en sabiendo que el Adelantado se había retirado a la fortaleza de la ciudad por no dar lugar a la furia de los victoriosos, fue a ella y le sacó; y llegando el capitán Castro, pareciéndole que el Adelantado era de mala presencia y feo de rostro, porque nunca le había visto, le quiso dar con el arcabuz diciendo : "mirad por quien han muerto a tantos caballeros"; y le matara si no le impidiera Alvarado, según se dijo por orden de Hernando Pizarro".

.../...

La bataille de las Salinas, voulue par Hernando Pizarro et ses frères Francisco et Gonzalo, fut très meurtrière à la différence de celle d'Amancay, qui coûta la vie à quelques rares hommes. Les chiffres donnés par les chroniqueurs et les historiens varient entre quarante-cinq et plus de deux cents morts, et environ deux cents blessés.

La relation, la plus complète de ce carnage insensé, nous est donné par l'historiographe Gonzalo Fernández d'Oviedo qui écrit : "Dans cet engagement moururent vingt-cinq hommes de chaque côté. Et comme ceux d'Almagro fuyaient déjà, quelques gentilshommes de ceux qui allaient avec Hernando Pizarro se mirent à sauver ceux qu'ils connaissaient de la faction de Diego d'Almagro, lesquels se trouvaient parmi eux. Et comme les autres soldats de Hernando Pizarro étaient nombreux et de diverses provinces, ils commencèrent à poursuivre les fuyards, et ils faisaient rendre leurs armes à beaucoup d'entre eux et, une fois soumis, dès qu'ils étaient désarmés, ils tiraient sur eux leurs arquebuses et arbalètes, ainsi les tuèrent-ils. Et de cette façon, ils en tuèrent plus de cent vingt et ils en blessèrent beaucoup d'autres à coup d'épée donnés sur le visage, leur faisant d'autres vilaines blessures; ce qui fit qu'il y eut plus de deux cent blessés de part et d'autre; ils en tuèrent beaucoup, alors qu'ils s'étaient rendus et se trouvaient sur la croupe des chevaux des soldats de Hernando Pizarro".(222)

(220)- suite- Cieza de León, op. cit. chap. 63, p. 326 et chap. 64, pp. 328-29, confirme presque à la lettre le texte de Herrera.

(221)- M. Ballesteros Gaibros, op. cit. id, p. 379 : "Almagro...se retiró con algunos caballeros a la fortaleza, quizá con intento de defenderse desde ella..." Pour notre part, nous ne pensons pas que, dans son asile de Sacsahuaman, Almagro ait pu songer à résister à ses ennemis, vu son état physique et moral.

(222)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid, p. 413-14 : "Murieron en este reencuentro veinticinco hombres de ambas partes. Y como ya huían los de Almagro, algunos

.../...

Le chiffre des morts est accru par Pedro Pizarro, fidèle à la cause de son cousin, il en dénombre plus de deux cents (223).

(222)- suite- "caballeros de los que iban con Hernando Pizarro, pusieron a salvar a los que de Don Diego de Almagro conocían, que estaban allí entre ellos. Y como la otra gente de Hernando Pizarro era mucha y de diversas naciones, comenzaron a seguir el alcance, y hacían desarmar a muchos después de rendidos, y desde estaban desarmados, soltaban en ellos los arcabuces y ballestas, y así los mataban. Y de esta manera mataron más de ciento y veinte e hirieron a muchos otros de cuchilladas por la cara e otras feas heridas, en que hubo más de doscientos heridos de una parte y otra, y a muchos mataron, trayéndolos rendidos a las ancas de los caballos los mismos de Hernando Pizarro".

(223)- Pedro Pizarro, op. cit. p. 132

Cieza de León l'évalue à cent trente environ (op. cit. ibid.) : "Luego la batalla fue vencida y muertos en ella de la parte de Hernando Pizarro solamente nueve, y el capitán Eugenio de Moscoso salió tan mal herido que a pocos días murió, y de la parte de Almagro murieron en el campo y después pasados de ciento y veinte, entre los cuales fueron muertos algunos hombres valerosos".

Herrera, op. cit. ibid. chap. 7, p. 339, confirme ce chiffre et apporte un détail intéressant qui corrobore la version de Gonzalo Fernández de Oviedo : "...murieron de los de Almagro en la batalla, y después de las heridas, ciento veinte hombres, mucha parte de ellos a sangre fría, por la crueldad de los que fueron vencidos en el puente de Abancay, que vengando la desvergüenza de su vencimiento, ejecutaban inhumanamente la victoria, y de los de Pizarro pocos murieron".

Le licencié de la Gama, op. cit. pp. 144-45 dans sa lettre à l'empereur, de même que l'auteur anonyme de la "Relación del sitio del Cuzco", op. cit. pp. 113-14, diminuent intentionnellement les chiffres précédemment cités. Le premier écrit : "... a lo que yo he podido saber así de cirujanos como de clérigos serían hasta cuarenta y cinco". (pizarristes et almagristes). Le second va jusqu'à soixant-cinq (cinquante "chilenos" et quinze "pachacanos"), et il donne ce complément qui valide ce qui est relaté par Oviedo : "Hubo grande cuchilladas por las caras, porque como venían bien armados y traían celadas, no había otra cosa más descubierta que los rostros y todos los más golpes se tiraban a ellos".

.../...

Compte tenu de ces diverses relations, et nous reportant à celle de Cieza de León qui nous semble la plus pondérée, nous avancerions le chiffre de cent cinquante morts dont une centaine, une fois désarmés ou blessés furent l'objet de vengeances personnelles, et dans les cinquantes autres nous comprenons les "pachacanos", les blessés qui périrent des suites de leurs blessures ou de froid sur le champ de bataille.

Il n'est pas impossible que Hernando Pizarro et certains de ses capitaines aient tenté tout de même d'arrêter le carnage impitoyable, comme le rapportent Oviedo et Zarate. (224)

o

o

o

Hernando Pizarro tint sa promesse envers ses soldats quand il leur livra la ville du Cuzco qui fut systématiquement pillée, d'après Manuel de Espinall : "...et volant et pillant les personnes qui se trouvaient dans la ville, ils leur prenaient leur or et leur argent, leurs esclaves et gens de service, leur mettant les arquebuses sur la poitrine, ils leur disaient que s'ils ne leur donnaient pas d'or, ils les tueraient en les faisant sortir dans la campagne et ils les menaçaient, comme ils procédèrent à l'égard de don Enríquez de Guzmán..." Le quint royal ne fut pas respecté pour autant : "...et il ne

(223)- suite- Gómara (op. cit. chap. 140), Zarate (op. cit. chap II, p. 491) et Garcilaso (op. cit. ibid. chap. 38, p. 231) préférèrent s'abstenir de toute indication sur le nombre des tués.

(224)- Oviedo, voir supra p.288-9 et Zarate, op. cit. ibid. : "...y de aquella manera mataron a algunos rendidos, sin que fuesen parte para lo estorbar Hernando Pizarro y los capitanes aunque lo procuraban con harta diligencia."

servit de rien que je leur dise que j'étais trésorier et que ces biens appartenaien à Votre Majesté; ils me répondaient que là, je n'avais rien du Roi, que tout était à eux, qu'ils l'avaient gagné, grâce à leur lance, et ils me mettaient leurs arquebuses sur la poitrine et m'adressaient de grossières paroles et des injures." (225)

D'autres horreurs et graves méfaits furent commis au Cuzco, tolérés ou même voulus par Hernando Pizarro. C'est ainsi qu'il fit mettre au pilori la tête de Rodrigo Orgoñez : "...chose indigne et très laide, que ne méritait certes pas un homme si valeureux, et cela déplut beaucoup à maintes personnes." (226) Personne n'empêcha la soldatesque de violer les indiennes et de se battre pour s'arracher le butin pillé. (227)

Les frères Pizarro dont la cupidité était devenue légendaire après les exactions et les spoliations commises au dépens de Manco Inca, récupérèrent leurs biens sur ceux du

(225)- M. de Espinall, lettre au roi, op. cit. pp. 187-88 et p. 199 : "...y robando y saqueando la gente que dentro estava, écrit-il, tomándoles su oro y plata y esclavos y servicio, poniéndoles los arcabuces a los pechos, diciéndoles que si no les daban oro, que los habían de matar, sacándolos para ello al campo, y amenazándolos, como hicieron con don Alonso Enríquez de Guzmán..." et : "...y no aprovechó nada decirles que yo era tesorero y que aquella hacienda era de Vuestras Majestades, los cuales me respondían que allí no tenían nada del Rey, que todo era suyo, y que ellos lo habían ganado, por su lanza, poniéndome los arcabuces a los pechos y diciéndome palabras feas y injuriosas."

(226)-Cieza de León, op. cit. id. p. 330 : "...cosa indigna y muy fea, y que no lo merecía varón tan esforzado, y a muchos pareció muy mal." Il venait d'être nommé "Mariscal de la Nueva Toledo", sans doute après intervention auprès du Conseil des Indes de son beau-frère l'évêque du Cuzco, fray Vicente de Valverde, originaire comme lui de Croyesa.

(227)- Cieza de León, ibid.

Voir aussi Herrera, op. cit. ibid. chap. 7, p. 341.

roi, d'Almagro, de ses serviteurs et de ses principaux partisans (228). Pour obtenir ce qu'ils voulaient, ils les soumettent parfois à la torture.

Malgré ces divers témoignages qui concordent pour accuser Hernando Pizarro d'avoir permis la mise à sac du Cuzco, M. Ballesteros Gaibrois, en citant Pedro Pizarro, ne croit qu'à demi à ces méfaits et il attribue les mesures de clémence prises par Almagro, quand il s'empara du Cuzco, à son retour du Chili, au frère légitime du Gouverneur (229).

La défaite de las Salinas, ou si l'on préfère la victoire de las Salinas posa dès les premiers jours, de graves problèmes au "Superintendente; Cabeza del Ejército y

(228)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. p. 196 : "Y robaron de un Juan Rodríguez Borregán cinco mil pesos de oro y cuanto tenía don Diego de Almagro y todos sus criados, que no les quedó cama en que se echar. E a algunos oficiales dieron trato para sacarles lo que tenían; y algunos mataron sobre quitarles algunas indias y lo que tenían que no era parte alguno para estorbárselo. Entraban la noche en las casas y tomaban los caballos que tenían y aun maltrataban a los que se los querían defender, y en Nuestra Señora de la Merced entraron a matar a un Francisco Pina, criado de don Diego de Almagro, que se había acogido allí con lo que le había quedado; y si no huyera, le mataran y tomaran cuanto allí tenía, que no fueran parte los frailes para estorbálos, y en los caminos salían a los de Chile y les tomaban los caballos y lo que llevaban."

Herrera, op. cit. ibid, p. 340, confirme ces déprédations et pillages.

(229)- M. Ballesteros Gaibrois, op. cit. id. p. 380 : "Pedro Pizarro -quizá como familiar, inclinado a Hernando- dice que éste no constió...los robos, como Almagro hizo cuando volvió de Chile, antes mandó volver algunos caballos que habían tomado, y piezas de servicio y esclavos a cuyos eran, y todas las demás cosas que parecían haber tomado los suyos, cuando en el Cuzco entraron y en la batalla."

"Pero estas medidas de orden -que no debieron ser tan rigurosamente acatadas como nos quiere hacer creer Pedro Pizarro..." Si nous en croyons les chroniqueurs dignes de foi, ces mesures d'ordre ne furent pas ordonnées et, en conséquence, il ne fut pas question de les respecter (Voir en particulier Cieza de León et Herrera cités supra p. 291)

Justicia Mayor" du Cuzco. Parmi les nombreux soldats qui furent épargnés par cette guerre fratricide, et que nous pouvons évaluer à environ mille deux cents, il se trouvait ses propres partisans qui, se fiant à ses promesses, se prenaient à imaginer qu'il leur serait donné les plus riches "repartimientos" des territoires de la ville (230), et, par ailleurs, les partisans d'Almagro qu'il fallait éloigner afin d'éviter toute tentative de sédition dont le but aurait été de délivrer leur malheureux seigneur, jeté dans un sombre cachot.

Dans les plus brefs délais, il se forma des expéditions vers des régions lointaines, sous l'ordre de capitaines pizarristes. Ainsi Alonso d'Alvarado, qui ne pouvait plus supporter Hernando Pizarro, obtint facilement la licence de repartir pour la conquête des Chachapoyas, interrompue par l'appel de Francisco Pizarro dès le commencement de la révolte générale des Indiens. Il emmena la plupart de ses hommes et on lui confia la garde du jeune Diego d'Almagro, fils de l'Adelantado qui devait être remis à Francisco Pizarro, et également son parent Gomez d'Alvarado qui l'accompagna dans son expédition (231).

Pedro de Vergara s'en alla, lui aussi, avec un certain contingent de soldats plus au Nord encore, vers les Bracamoros, et le capitaine Alonso de Mercadillo partit pour les Chupachos.

A l'instigation de l'une de ses concubines

(230)- Zárate, op. cit. chap. 12, p. 492 : "...porque cada uno pensaba que con darle toda la gobernación no quedaba pagado."

(231)- Le but de Hernando Pizarro étant d'éloigner le jeune Diego des partisans de son père, qui se sentant tout à fait désarmés, éviteraient toute tentative de révolte. Cf Herrera, op. cit. ibid. chap. 7, p. 342 : "...porque quiso apartarle de la presencia de los soldados de su padre, a los cuales llamaremos los de Chile."

Gómara, op. cit. chap. 141, p. 67, est plus explicite sur ce point : "Envió también (Hernando Pizarro), en son de preso, a don Diego de Almagro, porque los amigos de su padre no se amotinassen."

indiennes, Pedro de Candía, qui disposait d'une très grande quantité de pesos d'or - quatre-vingt mille selon Cieza de León (op. cit. chap. 65, p. 334) - se proposa de passer les Andes de l'Antisuyu où, selon elle, il trouverait une très riche province, appelée Ambaya. Le naïf Candia, tombant peut-être dans un piège tendu par Hernando Pizarro, recruta plus de trois cents hommes, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'almagristes et quelques capitaines pizarristes dont Alonso de Mesa, capitaine d'arbalétriers et d'arquebusiers, Francisco de Villagrán, Juan de Quijada, général en second; ils s'en allèrent bientôt vers les Andes orientales où les attendaient des mésaventures multiples et de graves ennuis.

En stimulant ces conquêtes et découvertes, l'intention d'Hernando Pizarro était de se défaire de tous les mécontents, et plus spécialement des partisans de l'Adélantade (232). Nous avons déjà dit qu'il l'avait fait jeter dans un cachot lugubre et humide; c'était celui-là même où il avait passé plus de deux mois. Comme il désirait avant tout se venger, il le laissa, d'abord, dans le plus complet dénuement (233). Puis, sur la demande de son prisonnier, il lui fit une visite et avec le plus cruel cynisme, il lui laissa espérer qu'il serait relâché dès l'arrivée de son frère Francisco au Cuzco, et dit-il en outre, au cas où celui-ci s'attarderait, il le

(232)- Borregán, op. cit. chap. 5, p. 52, nous dit que beaucoup d'entre eux, ne sachant où aller vivre : "...andaban escondiéndose como ganado sin pastor", et parmi ceux-ci se trouvèrent des officiers qui refusèrent toute conciliation avec leur principal ennemi. Voir Zárate, op. cit. *ibid.*, : "Hernando Pizarro trabajó mucho de venir en gracia con los capitanes de don Diego que habían quedado vivos y como no pudo acabarlo, muchos desterró del Cuzco."

(233)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. *ibid.* pp. 196-97 : "A Almagro le dejaron tal, que la noche que le prendieron, envió a pedir una camisa que se vistiese, al doctor Sepúlveda, y otra para don Diego su hijo, y él se las envió, y a otros pidió un colchón en que se echase. Y si este doctor de compasión de él, no le comprara el maíz y aves y las otras cosas que había menester, no lo tenía, aunque le tomaron más de tres mil fanegas de maíz y más de cuatro mil ovejas y carneros...lo cual partieron entre Hernando Pizarro y Gonzalo Pizarro."

libérerait pour lui permettre d'aller vers lui (234).

Au cours de cette visite, il se rendit compte de l'état de déficiencia physique et du découragement de son rival; il craignit, tout en s'en réjouissant, que la maladie et la prostration n'eussent raison de sa vie. Aussi lui fit-il envoyer, à partir de là, des mets délicats et abondants, de bons vins, des fruits confits qui le réconforteraient (235). Dans ce même temps, il intentait un procès contre le détenu. Les témoins à charge ne manquèrent pas : la lâcheté des uns, la vénalité des autres, permirent de remplir plus de deux mille feuilles doubles de papier officiel -"dos mil pliegos"- . Dans son esprit, son ennemi était bel et bien condamné à mort, mais, astucieusement il laissait entendre le contraire (235).

Quelles accusations porta-t-il contre l'Adelantado ? Elles sont résumées succinctement par Gómara qui reproduit les principaux griefs relevés contre le prévenu (236).

(234)- Cieza de León, op. cit. chap. 70, p. 351.

(235)- Cieza de León, op. cit. id. p. 352 : "Hernando Pizarro industriosamente hacía entender que su deseo no era de lo matar, y para que creyesen que era así, no embargante que en su pecho ya el Adelantado estaba condenado, le mandaba proveer de cosas delicadas que comiese, por estar tan debilitado de la enfermedad que tenía, y así le llevaba vino y conservas y otros regalos; y le envió a decir que de qué manera le parecía que iría mejor a verse con el Gobernador, en unas andas o sentado en una silla. El Adelantado, creyendo que Hernando Pizarro le decía en aquello verdad, muy contento respondió que le hiciesen una silla y en ella puestas unas varas algo cumplidas para en que fuese, porque él iría sentado en la silla mejor que en andas, y que en viéndose con el Gobernador su hermano, no habría entre ellos ningún rencor."

Cf. aussi Herrera, op. cit. ibid, chap. 9, p. 356.

(236)- Gómara, op. cit. chap. 141, p. 67 : "Los cargos y culpas fueron que entró en el Cuzco mano armada; que causó muchas muertes de españoles; que se concertó con Mango contra españoles; que dió y quitó repartimientos sin tener facultad del emperador; que había quebrado las treguas y juramentos; que había peleado contra la justicia del rey en Abancay y en las Salinas. Otras hubo también que callo, por no ser tan acriminadas."

.../...

La condamnation d'Almagro décidée sans doute dès la victoire de las Salinas, fut officiellement déclarée sitôt qu' Hernando Pizarro connut la conjuration qui se traitait contre lui par les hommes de Pedro de Candía, parmi lesquels le principal artisan était Alonso de Mesa. Le candiote et sa troupe avaient beaucoup souffert au cours de leurs pérégrinations à travers l'Antisuyu et les forêts équatoriales; ils revinrent au Collao, persuadés qu' Hernando Pizarro les y avaient poussés "intentionnellement pour les faire mourir tous" (237), argument plausible, mais peut-être excessif. Le capitaine des arquebusiers prépara donc son complot, il persuada Villagrán de se joindre à lui et tous deux groupèrent un grand nombre de soldats mécontents (238). Almagro, qu'ils tenaient pour un homme généreux, saurait, lui, les récompenser sitôt qu'il serait libéré.

Avec raison, ils reprochaient tous, à Hernando Pizarro la rudesse de son caractère et son orgueil insupportable.

Le plan, habilement combiné par Mesa et ses compagnons devait échouer à cause de Diego d'Alvarado. Ce gentilhomme, toujours animé des meilleures intentions à l'égard de l'Adélantade, causa sa perte. En effet, deux des principaux conjurés lui écrivirent pour lui demander de grouper au Cuzco les ennemis du "Superintendente". Il leur répondit de ne pas mettre leur projet à exécution, étant persuadé que tout

(236)-suite- Zárate, op. cit. ibid. ajoute : "...diciendo que...por haber al principio entrado con gente de guerra en la ciudad y ocupádola por su propia autoridad, y muerto mucha gente de los que resistieron, y llegando con españoles y banderas tendidas a la provincia de Chincha (que no había duda ser de la gobernación del marqués)..."

Cf. Cieza de León, op. cit. ibid. et Herrera, op. cit. ibid, pp. 350-56.

(237)- Cieza de León, op. cit. chap. 47, p. 343 : "...industriosamente porque todos muriesen...", et Herrera, op. cit. ibid. chap. 8, p. 349.

(238)- Herrera, op. cit. ibid, chap. 9, p. 353.

rentrerait dans l'ordre à l'arrivée de Francisco Pizarro, annoncée déjà comme imminente, non seulement Diego d'Almagro serait relaxé aussitôt, mais il serait rendu justice à ceux qui avaient sujet de se plaindre des iniquités de Hernando.

Ces deux hommes : Francisco de León et Alonso Díaz, craignant qu'Alvarado ne les dénonçât, écrivirent au "Justicia Mayor" et lui dirent qu'ils avaient feint de tremper dans la machination tramée par Mesa et Villagrán pour en connaître les principaux acteurs et les lui dénoncer.

Le prétexte recherché par Hernando Pizarro pour condamner à mort son ennemi, avec toutes les apparences de la justice, se présenta de lui-même. Il le saisit prestement. Mais malgré les pouvoirs dont il était investi, nous sommes tout à fait persuadés qu'il ne prit pas sur lui de faire mourir Almagro sans l'assentiment du Gouverneur.

XXII - Condamnation de Diego d'Almagro.-

Francisco Pizarro était en train de jouer aux quilles, quand lui parvint à Lima la nouvelle de la victoire de las Salinas : "...la nouvelle de la victoire parvint à Francisco Pizarro qui jouait aux quilles, et il la reçut avec une grande allégresse; il se voyait seul pour gouverner cet empire et dès cet instant, il changea de caractère et il traita les hommes avec moins d'égard et plus d'arrogance" (1). Ceci devait donc se passer dans la première quinzaine d'Avril 1538, si nous adoptons la date avancée par l'Inca Garcilaso pour cette bataille.

L'évêque du Cuzco, fray Vicente de Valverde, arrivé depuis la fin Mars à la "ciudad de los Reyes", supplia le Gouverneur de lui permettre de se rendre dans la métropole andine. Il était persuadé que son intercession éviterait l'affrontement sanglant des deux factions et les conséquences graves qui en découleraient. Mais Pizarro trouva des raisons spécieuses pour le retenir dans la capitale de la côte pacifique : insécurité, prétendait-il, des régions séparant les deux villes, où se trouvaient encore beaucoup d'Indiens rebelles (2).

Dans une lettre écrite au roi le 20 Mars 1539 (3),

(1)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 7, p. 342 : "Llegó la nueva de la victoria a Francisco Pizarro que jugaba a los bolos, y la recibió con grán alegría, écrit Herrera, por verse ya único en aquel imperio, y desde este punto mudó de condición y trató con mayor libertad y arrogancia."

(2)- Herrera, op. cit. ibid.

(3)- Lettre citée par fray Alberto María Torres, op. cit. p. 420 : "En llegando a Lima, écrit Valverde, procuré con toda diligencia que se me diese luego gente para proseguir mi camino para esta ciudad del Cuzco. Y así, estando el gobernador don Francisco Pizarro junto con los oficiales de Vuestra Majestad y alcaldes y regidores de la ciudad de los Reyes, yo le pedí por merced y requerí que me diese gente, pues veía cuánto importaba mi venida para poner en paz toda esta tierra, y sabía como yo no podía pasar a esta ciudad del Cuzco sin

fray Vicente de Valverde affirme que Francisco Pizarro lui promet une escorte qu'il se garda de lui donner, quelques jours avant le combat meurtrier qui opposa "chilenos" et "nachacanos". Puis, quand il apprit à Lima l'arrestation de l'Adelantado, il lui demanda de donner l'ordre de le faire libérer et d'empêcher toute violence contre les vaincus. Pizarro lui répondit qu'il n'était pas question de faire relâcher son rival.

Les intentions du gouverneur de la Nouvelle Castille étaient bien arrêtées. Ayant refusé une escorte à l'évêque du Cuzco, il partit lui-même de Lima vers la mi-Avril (4), sans l'emmener, ce qu'il aurait dû faire, en invoquant le prétexte précité (5).

(3)- suite : "venir a buen recaudo, por estar la tierra de guerra. Y él me respondió que me daría gente, y después en efecto no se movió, no sé porqué... Tengo por cierto, que si al Cuzco yo me partiera, que no muriera el Mariscal."

Estando yo en Lima entendiendo en que se me diese gente, vino la nueva de como Hernando Pizarro había prendido al Adelantado don Diego de Almagro y tomado la ciudad del Cuzco. Y luego fui al gobernador, y delante de los oficiales de Vuestra Majestad le dije, en la iglesia de Lima, que mirase cuánto deservicio era de Dios y del Rey que pasasen semejantes cosas; que enviase luego por la posta a mandar a Hernando Pizarro que soltase luego al Adelantado y lo enviase a su gobernación; y que le mandase que no consintiese que se hiciese agravio ninguno ni violencia a la gente del Adelantado. Y él me respondió que no hablase de soltarlo que no lo había de soltar."

(4)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 18, p. 198 : "...después de Pascua de Resurrección", qui tombait cette année là le 14 Avril.

(5)- Lettre au roi citée par fray Alberto María Torres, ibid. : "Yo tenía confianza que miraría mucho lo que convenía al Adelantado, como a persona con quien había tenido tan larga hermandad; yo no me partía juntamente con él, mas que en partiéndose y teniendo noticia que la tierra estaba algo más segura me partiría luego."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. p. 197 : "...el doctor Sepúlveda escribió a don Francisco Pizarro lo que le parecía que se debía hacer que no se acabase de perder

.../...

Néanmoins à son départ de Lima, en compagnie de ses affidés, dont son jeune secrétaire Antonio Picado et son chapelain García Díaz Arias (qui par la suite devint évêque de San Francisco de Quito), il tranquillisa les esprits inquiets (6) sur le sort de l'Adelantado, et Valverde tout particulièrement (7).

S'il avait éprouvé la moindre compassion envers Almagro, disons mieux encore, s'il n'avait ressenti aucun appétit de vengeance, aurait-il permis qu'il pût être privé si longtemps de liberté (8). Il dépendait de lui que le prisonnier fût mis en liberté.

(5)- suite- "aquella tierra, pues tan gran mal como el que estaba fecho no se podía excusar, a lo menos para que se remediase lo por venir. Y aquellos mensajeros le tomaron en la ciudad de los Reyes, y ya el obispo de aquellas partes estaba allí desde principios de Abril, y había pedido al gobernador gente para ir al Cuzco, y con dilaciones le detuvieron."

(6)- Cieza de León, op. cit. chap 68, p. 345 : "... publicando que lo hacía (el viaje) por dar la vida al Adelantado, mas no lo tenía él en pensamiento, que ya se le acercaba el tiempo en que había de urdir muerte tan repentina y cruel, que excusara si mandara que a Almagro entonces no le mataran."

(7)- Valverde, qui le connaissait, le pria d'agir charitablement envers l'Adelantado. Cf. Cieza de León, id. pp. 345-46 : " Fray Vicente de Valverde (le dijo) que se acordase de la amistad que siempre hubo entre don Diego de Almagro y él, y pues le tenía preso, se hubiese con él piadosamente y fuese tenido por clemente, y no habido por riguroso y vengativo. El gobernador le respondió que lo haría así como lo decía, y que en lo que tocaba al Adelantado que perdiese cuidado y creyese que él volvería a tener con él el amistad antigua..."

Cf. Herrera, op. cit. ibid. chap. 9, pp. 351-52

(8)- Cieza de León, op. cit. chap. 70, pp. 352-53 : "También ponen culpa al gobernador de esta muerte, y lo tienen por remiso, pues estuvo vivo el Adelantado después de la batalla más de tres meses durante el cual tiempo si él tuviera voluntad que viviera, lo enviara a mandar..."

La lettre du licencié La Gama au roi, datée du Cuzco

.../...

Au cours de son voyage, il s'arrêta longtemps à Jauja où vinrent le voir Alonso d'Alvarado et son filleul le jeune Diego d'Almagro.

Quand il apprit qu'ils approchaient de la ville, il alla à leur rencontre et les reçut, apparemment, avec toutes sortes d'égards. Alonso d'Alvarado pensait, qu'après les services qu'il avait rendus depuis son arrivée à Lima, à la suite des appels pressants lancés par le Gouverneur au moment de la révolte générale des Indiens, on lui en saurait quelque peu gré, ~~car~~ : "...Francisco Pizarro lui fit de grandes promesses, mais il ne lui donna aucune aide pécuniaire ni aucun prêt

(8)- suite- 10 Mars 1539, est un tissu de mensonges combinés par ledit licencié et Francisco Pizarro. Voyons ce qu'il écrit (op. cit. pp. 144-45) : "...aconsejé (a Francisco Pizarro), que luego se viniese para esta ciudad (el Cuzco) para que tornase a forzar los negocios; y así se partió luego, y yo me partí tras él, y le alcancé en Jauja...él luego despachó cartas al dicho don Hernando Pizarro como él venía, y que hasta que llegase, no se entendiese en la causa del dicho Adelantado; y dicen que no llegaron acá las cartas, porque las traían indios y como estaban en todo lo más del camino de guerra, no podían pasar, y veinte leguas de esta ciudad, en un río que se dice Abuncay, supimos como Hernando Pizarro había concluso el proceso con el dicho Adelantado, y le había cortado la cabeza."

Il faut noter que tout se fait d'après La Gama "luego", c'est-à-dire "prestement", "sans perte de temps". Or quelques jours suffisaient pour aller de Lima au Cuzco. Mais le gouverneur mit plus de trois mois pour réaliser ce voyage. La mort de l'Adelantado était donc bien voulue par Francisco Pizarro. Faut-il prendre pour argent comptant la lourde excuse évoquée par ce séide du Gouverneur qui n'hésita pas à faire retomber sur la tête de son frère le sang d'Almagro ?

Que penser de ce souci de M. Ballesteros Gaibrois (op. cit. id. p. 393) à vouloir blanchir à tout prix Francisco Pizarro, quand il écrit, après l'entrevue de Jauja du gouverneur avec son filleul Diego d'Almagro : "Promesa formal que respondía a lo que sinceramente creía Pizarro que había de acontecer. Es arriesgada la conclusión de Herrera cuando dice : "... aunque no la cumplió", pues no iba a estar en mano del gobernador el cumplir o no cumplir lo que públicamente ofreciera

.../...

d'argent pour lui permettre de partir pour sa conquête (des Chachapoyas) (9).

Son filleul Diego d'Almagro, qui avait le sentiment des avançes qu'essayerait son père et du sort funeste qui le frapperait, lui demanda, en souvenir de la vieille amitié qui les unissait autrefois, de ne pas consentir qu'on lui fît subir d'affront ni qu'on attentât à ses jours. Il fut tranquilisé et son parrain alla jusqu'à lui dire que "...son père vivrait et qu'il entretiendrait avec lui la même amitié passée, et qu'en cela il n'eût aucun doute" (9-10).

Entre son départ de Jauja et son arrivée au pont d'Amancay où on lui apprit l'exécution d'Almagro, Francisco Pizarro avait eu le temps de donner des ordres pour éviter cette fatale décision" (11). Mais nous inclinons à croire qu'il avait pris le parti de se défaire de celui qui avait contrarié ses ambitieux projets. Le cas d'Almagro ressemble étrangement à celui de l'Inca Atahualpa. Il s'était senti face à un

(8)- suite- "al "mozo" Almagro, en la que él, como sabemos (y aún hemos de discutir) no tuvo parte ninguna."

(9)- Cieza de León, op. cit. id. p. 418-19 : "...y don Diego el mancebo dijo al gobernador que se acordase de la antigua amistad que tuvo con su padre, y que no consintiese que le fuese hecha ninguna deshonra ni afrenta, ni que le fuese quitada la vida, porque aunque en el Cuzco Hernando Pizarro publicaba que no le había de matar, no creían muchos que lo decía con voluntad que lo dejaría de hacer."

(10)- Cieza de León, op. cit. id. p. 418-19 : "...que su padre viviría y que tendría con él la misma amistad pasada, y que en aquello no tuviese duda ninguna."

(11)- Cieza de León, op. cit. ibid. Alonso d'Alvarado lui remit, dès son arrivée à Jauja, une lettre urgente du docteur Sepulveda; il lui était dit : "...que se diese prisa a ir al Cuzco, porque si no se la daba, no hallarían vivo al Mariscal."

ennemi qu'il ne pouvait libérer sous peine d'avoir à affronter de nouveaux ennuis, et si comme certains de ses officiers le lui avaient suggéré, il l'avait envoyé en Espagne pour être jugé par le souverain et la Haute Cour de justice, rien ne prouve qu'il n'aurait pas été acquitté. Il se serait vu alors dans l'obligation de partager l'immense empire des incas. En froid calculateur, dénué de scrupules, il décida, mal conseillé par Hernando, son secrétaire Antonio Picado et d'autres encore, de faire disparaître son vieux compagnon. Le "Justicia Mayor" se trouvait lui aussi dans une fâcheuse situation (12); il avait

(12)- Herrera, op. cit. ibid. p. 356 : "Llegó en este tiempo el aviso de la conjuración que contra Hernando Pizarro se hizo entre los soldados de Pedro de Candía, y conociendo que en el Cuzco y fuera había muchos soldados que le querían mal y amaban al adelantado; y que si su prisión había pesado a Diego de Urbina y a muchos principales, y que si le llevaban a su hermano, los Almagros que andaban derramados le pondrían en libertad; y que si salía del Cuzco para sosegar la conjuración de los soldados de Pedro de Candía, en volviendo las espaldas, le habían de soltar. Y para salir de estos cuidados y excusar tantos daños e inconvenientes como le parecía que le amenazaban, mandó cerrar luego el proceso y le condenó a muerte, andando en todo lo demás con mucha vigilancia y cuidado."

Voir aussi Cieza de León, op. cit. chap. 70, p. 352, qui exprime ces mêmes motifs en y ajoutant que Francisco et Hernando Pizarro risquaient fort d'être tués par les almagristes : "...pareciéndole que, si lo quería enviar a la ciudad de los Reyes, los de Chile que andaban derramados saldrían a le liberar, y matarían a él y al gobernador."

Garcilaso, op. cit. chap. 39, p. 233-34, paraît n'avoir pas saisi les mobiles essentiels d'Hernando Pizarro : "A los principios, escribió, no tuvo Hernando Pizarro intención de matarle, sino de enviarle a España, con la información contra él hecha."

Pour M. Ballesteros Gaibrois, op. cit. id. p. 384, la cause déterminante de la mort d'Almagro fut le complot de Mesa et non la soif de vengeance et l'ambition des frères Pizarro : "Estaba, dit-il, en este proceso, actuando (Hernando) con lentitud, pues sinceramente deseaba que llegara su hermano el gobernador, cuando le vino la noticia del fracaso de la

.../...

dû le tenir au courant des témoignages portés contre le détenu et rédigés en présence d'un notaire, de la sentence prononcée avec l'assentiment des alcaldes et de la municipalité

(12)-suite- "expedición de Gandía (sic)...Veamos la conspiración (de Mesa) cuyo descubrimiento aceleraría el proceso de Almagro y endurecería el ánimo -ya duro de por sí- del implacable Hernando."

Cet historien, malgré les accusations directes portées par Herrera (cf. op. cit. ibid. note 32 infra) et Borregán (op. cit. chap. 5, p. 51) qui écrit : "Envió a pedir Hernando Pizarro al gobernador su hermano mandamiento para matar a Almagro y por su mandado había hecho y dado la batalla. El gobernador se lo envió como el lo pidió.", et indirectes de Cieza de León, op. cit. id. p. 353 : "...y en este caso algunos quisieron decir que Hernando Pizarro por su mandado (de Francisco) le cortó la cabeza, aun cuentan que muchas veces Hernando Pizarro dijo que si algo hizo tuvo para ello mandamiento del gobernador.". M.Ballesteros, disons-nous, lave Hernando et Francisco Pizarro de toute criminelle préméditation. Il partage les suppositions de Garcilaso (op. cit. ibid. p.234) comme il le dit : "Parece muy justa la presunción de Garcilaso que nos muestra a Hernando inquieto, en perpetua zozobra, viéndose rodeado de amigos de Almagro; en un momento dado podían recomenzar las alteraciones, que él había creído concluidas con la batalla de las Salinas. No puede, pues, pensarse, como hace Herrera (et Borregán), que mientras agasajaba a Almagro enviándole de comer y preguntándole cómo quería ir a Jauja a verse con el gobernador, si en andas o en silla, ya en su pecho lo tenía condenado."

Comment accepter cette version qui met, avant tout, en évidence l'inquiétude d'un homme qui se conduisit en toutes circonstances avec une assurance altière et qui, pour se débarrasser de ses ennemis les plus dangereux, les avait fait partir pour des expéditions lointaines et périlleuses, quand il ne s'en était pas défait en les chassant impitoyablement de la ville. En fait que pouvait craindre Hernando au Cuzco ?

M. Ballesteros Gaibrois voit dans la conjuration d'Alonso de Mesa la raison majeure et prépondérante de la condamnation à mort du vieil Almagro, perclus d'infirmités. C'est pour lui la peur, non pas la peur du lâche, mais celle de l'homme réfléchi qui veut éviter coûte que coûte de fâcheuses conséquences, une nouvelle guerre sanglante, qui poussa Hernando à faire mourir le gouverneur de la Nouvelle Tolède. Mais qui avait poursuivi la troupe almagriste au-delà de Guaitara? qui donc

.../...

du Cuzco (13). Francisco dut confirmer à Hernando, verbalement ou par missive secrète, la condamnation de celui qu'il aime peut-être comme un frère et qu'il détestait depuis la prise de la métropole incaïque, le 15 avril 1535, comme un ennemi dangereux. Et s'il se mit à couvent, en laissant peser sur Hernando le poids de ce grave arrêt, ce dernier, de son côté, voulut

(12)- suite- avait pris à nouveau le sentier de la guerre, après avoir failli aux serments faits par-devant Dieu, sinon Hernando Pizarro, coupable de la mort de nombreux compatriotes dans la plaine de las Salinas, et qui non seulement prit un plaisir vésanique à voir souffrir son rival, mais lui rendit un peu de vie pour la lui ravir toute entière quelques jours après ? Les arguments de M. Ballesteros Gaibrois (op. cit. id. p. 389) : "Muchos de los que enjuician estos actos de Hernando -casi todos ellos-, sólo ven el cumplimiento de la venganza y se niegan a sí mismos la capacidad de análisis de descomponer la decisión en sus factores. Hernando obró en aquella ocasión, no me cabe la menor duda, por temor, no el miedo del cobarde sino el miedo de las consecuencias, a enzarzarse en una nueva guerra." Ces arguments, disons-nous, ne sauraient nous convaincre et nous ne nous refusons pas la "capacité d'analyse", comme il le dit, nous admettons d'être compris parmi ceux qui jugeant les actes d' Hernando Pizarro -à partir de sa mise en liberté à Zangalla- voient avant tout, en lui, le désir de se venger implacablement de l'Adelantado, en lui faisant payer très cher les outrages subis, sentiment que Francisco n'avait rien fait pour modérer.

(13)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. : "Y Hernando Pizarro se dio prisa en el proceso, y negoció con algunos regidores que le requiriesen en cabildo que matasen a Almagro, porque así cumplía al servicio de Su Majestad y bien de la tierra."

Hernando Pizarro ne trouva au "cabildo" qu'une seule opposition : celle de Felipe Gutiérrez, son ami intime, à qui il voua dès lors une haine tenace et qu'il poursuivit inlassablement de sa vindicte : "Y como en cabildo se propuso, ajoutez ce même auteur (ibid. pp. 198-99), dicen que Felipe Gutiérrez, respondió que él no quería tal; antes él requería que no le matasen, porque era echar a perder la tierra y los que en ella estaban, sino que ya que algo quisiesen hacer, que lo remitiesen a Su Majestad Cesárea, pues que el Hernando Pizarro no era su juez, porque esto era el servicio de Su Majestad y así se lo dijo después muchas veces, y se lo importunaba cada vez que en el caso hablaban, diciéndole que no se hiciese juez

.../...

dégager sa responsabilité à l'égard de la Couronne en liant dans la sentence de mort plusieurs personnalités des deux factions, habilement subornées par ce maître des corruptions.

Avant que la sentence de mort ne fut communiquée au prévenu, le "Justicia Mayor" reçut la visite de personnalités qui, de tout coeur, désiraient sauver l'Adelantado, en particulier le licencié Prado, le docteur Sepúlveda et Manuel de Espinall. Celui qui implora la grâce pour le chef castillan avec une ferveur insistante, ce fut Diego d'Alvarado, lui qui avait sauvé tant de fois la vie à Hernando, mais cette grâce lui fut refusée d'un ton tranchant (14).

Ce fut un moine de la Merci, le bachelier Vargas qui fut envoyé par Hernando Pizarro pour prévenir Almagro de se préparer à la mort (15). Celui-ci n'y crut pas tout d'abord, puisqu'il avait été question peu de temps auparavant, de sa libération. Mais comme on le pressait de se confesser, il demanda à voir celui qui s'était érigé en juge. Hernando se rendit à la prison et confirma le verdict; il ajouta : "que si ces royaumes pouvaient rester en paix en lui gardant la vie, il se réjouirait qu'il ne mourût pas de telle façon dans sa vieillesse." (16)

(13)- suite- "porque no lo era; y desde entonces comenzó Hernando Pizarro a estar mal con él, y lo apartó de sí, y antes de esto estaban como hermanos."

(14)- Cieza de León, op. cit. chap. 70, p. 355 : "El virtuoso caballero Diego de Alvarado, no así ligeramente podemos decir las lamentaciones que hacía en este tiempo, llamando de tirano a Hernando Pizarro, y diciendo que por haberle dado él la vida, daba la muerte al Adelantado."

(15)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. chap. 19, p. 201.

(16)- Herrera, op. cit. id. livre 5, chap. 1er, p. 360 : "...que si aquellos reinos pudiesen estar en paz en sustentarle la vida, holgara que en su vejez no acabara con tal muerte."

Almagro accablé par l'attitude intransigeante de son ennemi, lui rappela de quelles obligations lui et ses frères lui étaient redevables. C'était grâce à son aide pécuniaire que Francisco avait pu partir pour l'Espagne et obtenir les faveurs du roi. Il le supplia de l'envoyer, comme il le lui avait promis, vers le Gouverneur de qui il accepterait toute décision le concernant, ou à défaut en Espagne pour y être jugé, mais il se heurta à une inflexibilité inexorable. Hernando lui reprocha même sévèrement de manquer de dignité et de ternir, par son attitude, son renom de gentilhomme valeureux. A quoi Almagro répondit que Jésus, malgré sa divinité avait souffert les angoisses de la mort.(17). Il se reprit cependant et il le prévint qu'un jour viendrait où il pleurerait amèrement l'injustice qu'il commettait envers lui et que le roi lui donnerait réparation en lui infligeant un châtiment exemplaire(18)

Avant de subir le supplice de la garotte dans la prison (19), le gouverneur de la Nouvelle Colède fit un

(17)- Zárate, op. cit. ibid.

(18)- Cieza de León, op. cit. chap. 70, p. 354 : "Almagro le dijo que bien no le podía venir con su muerte ni que mal se le podía recrecer con su vida, que según razón podía vivir poco, que no permitiese hacer tal cosa como era quitarle la vida, y que mirase, que aunque de presente no sintiese su muerte, en los tiempos venideros la lloraría, y la Real Majestad de César, acordándose de lo mucho que le había servido y de las provincias que había descubierto, haría castigo en su venganza."

(19)-Hernando Pizarro avait pris ses précautions, en faisant mettre sous bonne garde les personnes qui pouvaient tenter de fomenter une sédition pour délivrer le prisonnier; de la forteresse à la place principale du Cuzco où le cadavre devait être exposé, il fit placer, sur deux alignements parallèles, trois cents hommes armés : "...porque no le pudiesen libertar." Cf. Cieza de León, op. cit. id. p. 353.

Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 13, p. 198 : "En este tiempo hizo el Mariscal un testamento cerrado, en que dejaba al Emperador nuestro señor por heredero y diole a guardar a Juan Paeza, y hurtáronsele con otras escrituras y cierto oro que tenía."

second testament en présence de son confesseur; le premier, confié à un de ses amis, Juan Baeza, avait été soustrait peu de jours après chez le dépositaire. Par ce testament, dont l'habileté ne doit pas nous échapper, Almagro désignait le souverain d'Espagne comme héritier de ses biens : "...disant qu'il y avait une grande somme d'argent dans la compagnie formée par lui et le gouverneur, et qu'il reçût le tout à son compte." (élément qui devait prévenir toute malhonnêteté de son ex-associé) (20), et il demandait à Charles Quint, conformément à une Ordonnance Royale, de permettre que son fils Diego lui succédât comme gouverneur de la Nouvelle Tolède, et que pendant sa minorité Diego d'Alvarado en assurât la lieutenance (21).

(20)- Cieza de León, op. cit. ibid. : "...diciendo que había gran suma de dinero en la compañía suya y del gobernador, y que todo lo tomase en cuenta."

M. De Espinall, op. cit. p. 190, en précise le montant : "...declarando que tenían un millón (de pesos) él y el gobernador." Chiffre confirmé par Gonzalo Fernández de Oviedo op. cit. id. chap. 18, p. 199 : "...y hablándole en su testamento, díjole el doctor (Hernando Sepúlveda) que cómo era posible, no teniendo él nada, y estando don Francisco Pizarro tan pobre, tener un cuento de pesos de oro en su compañía, que en qué lo tenía; y respondió que él lo sabía, porque aun lo de Caxamalca (sic) no era salido a luz, y otro oro y plata que se había habido en el Cuzco, que todo estaba enterrado en poder de don Francisco Pizarro, y que antes se acertaba que no se alargaba en la suma que es dicha, porque no quería encargar su ánima."

(21)- M. de Espinall, op. cit. ibid. : "...la gobernación y cargos...y repartimientos."

Garcilaso, op. cit. ibid. chap. 39, p. 233, commet une grave erreur quand il affirme que : "...sus bienes (de Almagro) fueron confiscados para la Cámara de Su Majestad."

Dans le codicille de son testament (cf. Harkness Collection, op. cit. n° 28, pp-112 à 114 : "from his will", Almagro désigne six exécuteurs testamentaires. Il y est dit : "In nomine (Dei) amen. Sepan cuantos esta carta de codicillo vieren como yo El Adelantado y Mariscal don Diego de Almagro, Gobernador y Capitán General de estos reinos del Nuevo Toledo

.../...

En ce qui concerne son arrêt de mort, il n'est pas sûr, mais probable, que l'Adélantade ait fait appel à la cour, puisqu'il déniait à Hernando toute qualité de juge; néanmoins, il serait faux, selon nous, de faire croire qu'il voulut, ce faisant, gagner du temps pour éviter d'être exécuté comme le dit Gómara (22) et paraît le confirmer Garcilaso, qui le cite. Bien au contraire, Cieza de León et Herrera affirment qu'il se confessa avec beaucoup de contrition (23), puis on lui fit subir la peine énoncée dans la cour de la forteresse de Sacsahuaman (24) : "...parce que (Hernando Pizarro) n'osa

(21)- suite- "(sic) por su Majestad, estando como estoy en este cubo, con grillos y cadenas, por mando de Hernando Pizarro, y de sus capitanes contra toda justicia sin ser jueces para ello, y estando como estoy en mi entero juicio y seso y entendimiento cual plugo a Dios Nuestro Señor de me dar y creyendo como creo todo lo que cree y tiene la Santa Madre Iglesia Católica de Roma, como fiel y católico cristiano debe creer, tomando por intercesora y abogada mía como siempre he tenido a mi señora la Virgen María, madre de mi señor Jesucristo, para que ella sea intercesora a mi Señor Jesucristo por mí, pecador, temiéndome de la muerte que es cosa natural, ordeno este codicillo y voluntad con la forma y manera siguiente... y para cumplir y pagar las mandas y legatos que este mi codicillo...establezco y deço por mis albaceas y testamentarios a Diego de Alvarado y al doctor hernando de Sepúlveda y a Juan de Rada, mi mayordomo y a Juan Balsa, mi contador, y a don Alonso Enríquez (de Guzmán) y al contador Juan de Guzmán, estando al presente en esta dicha ciudad del Cuzco a los cuales, a cada uno dellos por sí "in solidum" doy todo mi poder."

(22)- Gómara, op. cit. chap. 141, p. 68 et Garcilaso op. cit. ibid. chap. 39, p. 232.

(23)- Cieza de León, op. cit. chap. 70, p. 354.

Herrera, op. cit. ibid. p. 352.

(24)- W.H. Prescott, op. cit. ibid. p. 393, nous donne ici une information personnelle et plausible, l'intervention des amis d'Almagro poussa, écrit-il, Hernando Pizarro à le faire exécuter, non sur la place publique mais dans son cachot : "...Some of the principal cavaliers, and among them Diego de Alvarado, to whose intercession, as we have seen, Hernando Pizarro, when a captive has owed his own life, waited

.../...

pas l'exécuter publiquement." (... "porque no se atrevió (Hernando Pizarro) a sacarle fuera." (25). Quand l'acte fut consommé, on fit transporter le corps sur une "tenture armoriée" (repostero), donnée par le docteur Sepúlveda, jusqu'au pilori de la place où un crieur public proclama, "au nom du Roi et de Hernando Pizarro son représentant", les principaux griefs déjà énoncés contre le gouverneur de la Nouvelle Tolède". Là, on le décapita, et lorsque cette seconde infamie fut commise, le cadavre fut transporté chez Hernan Ponce de León, enveloppé dans un linceul, et conduit au monastère des mercédaires du Cuzco. Hernando Pizarro qui portait un grand chapeau en signe de deuil et tous les capitaines et personnalités de la ville formèrent le cortège (26). Ses hommes et tous les Indiens qui l'avaient connu pleuraient amèrement sa disparition. (27)

(24)- suite- "on that commander and endeavoured to dissuade him, from so high-handed and atrocious a proceeding. It was in vain. But it had effect of changing the mode of execution, which, instead of the public square, was to take place in prison.

(25)- Cieza de León, op. cit. chap. 70, p. 355.

(26)- Cieza de León, op. cit. ibid. : "Hernando Pizarro salió con un gran sombrero y todos los capitanes y más principales salieron a acompañar el cuerpo generoso, y con mucha honra fue llevado al monasterio de Nuestra Señora de la Merced, adonde están sus huesos."

(27)- Cieza de León, op. cit. ibid. : "...fue grandísimo el sentimiento que demostraron los de Chile, los indios lloraban todos, diciendo que Almagro era buen capitán y de quien siempre recibieron buen tratamiento."

Herrera, op. cit. ibid, p. 363 : "Los gemidos y sollozos de todos, las lamentaciones y general sentimiento de toda la nación castellana, no se puede encarecer, y sobre todos de Diego de Alvarado que nunca se pudo consolar, llamando abiertamente tirano a Hernando Pizarro y diciendo que por haberlo dado la vida, mató al Adelantado."

Cette triste fin d'Almagro, après une longue détention de trois mois, fit taxer les frères Pizarro de cruauté. Le deuil mené par Hernando et Gonzalo vêtus de noir (28) rappela curieusement celui que conduisit Francisco Pizarro aux obsèques de l'inca Atahualpa (29).

La nouvelle de l'exécution du conquistador castillan (30) parvint, au marquis des Atabillos, quand il s'apprêtait à franchir, enfin, le pont d'Amancay : "...il suivait le chemin royal et quand il parvint au pont d'Abancay, un messager d'Hernando Pizarro vint à lui, porteur de lettres et de nouvelles sur la mort qu'il avait donnée à l'Adelantado don Diego d'Almagro. Certains laissent entendre qu'avant ce moment il la connaissait et en avait eu des informations par des Indiens qui étaient venus en courant la poste, et qu'il la

(28)- "Relación del sitio del Cuzco", op. cit. p. 120

(29)- W.H. Prescott, op. cit. ibid. : "The Pizarros appeared among the principal mourners. It was remarked that their brother had paid similar honours to the memory of Atahualpa."

(30)- Garcilaso, op. cit. ibid. chap. 39, p. 234, déplore la mort tragique de Diego d'Almagro en ces termes : "Decimos, pues, que este hombre tan heroico fue ahogado en la cárcel (que bastaba) y degollado en la plaza, para mayor lástima y dolor de los que le vieron, porque su edad pasaba de los sesenta y cinco años, y su salud andaba tan quebrada que, cuando no le apresuraran la muerte, se entendía que estaba muy cerca."

Herrera, op. cit. ibid. liv. 5, chap. 1er, p. 363, nous fait un portrait élogieux de l'Adelantado : "había sido hombre de cuerpo pequeño, feo de rostro, especialmente después que perdió un ojo en la guerra...fue animoso, valiente, gran trabajador, avisado, generoso, amigos de buenos y de blanda y suave condición, y sobre todo muy observante al servicio del Rey y gran parte para la pacificación de aquellos reinos."

dissimula tout en s'en réjouissant; d'autres laissent entendre qu'après la fin du procès, Hernando Pizarro envoya demander au gouverneur ce qu'ils devaient faire d'Almagro, s'il voulait qu'on lui coupât la tête et que le gouverneur répondit qu'il s'arrangeât de telle sorte qu'Almagro ne pût les inquiéter ni faire naître de dissensions. Mais, sans faire cas de ces rumeurs, qui sont des propos du peuple, ce qui eut lieu vraiment, je le vis affirmer par l'évêque don García de Díaz (dont nous avons eu l'occasion de douter de la sincérité), et il me jura que le gouverneur, jusqu'à son arrivée à Abancay, ne sut rien sur Almagro, et qu'il n'adressa aucun ordre à Hernando Pizarro, et là, quand il vit les lettres et qu'on lui apprit ce qui s'était passé, il resta un long moment les yeux baissés, levant son regard vers le ciel, et qu'il parût être peiné, mais seul Dieu Notre-Seigneur sait si ces démonstrations étaient feintes ou non. Outre cela, j'ai ouï dire à quelques uns de ceux qui accompagnaient le gouverneur qu'ayant su la nouvelle, l'on sonna des trompettes en signe d'allégresse." (31)

(31)- Cieza de León, op. cit. chap. 86, p. 419 : "... yendo caminando por el camino real, llegando a la puente de Abancay, le llegó un mensajero de Hernando Pizarro con cartas y nuevas de la muerte que había dado al Adelantado don Diego de Almagro. quisieron algunos decir que antes de este tiempo lo supo y tuvo nueva de ello por indios que vinieron por la posta, y que la disimuló holgándose con saberlo; otros quisieron decir que después de cerrado el proceso, Hernando Pizarro envió a decir al gobernador que le parecía qué debían de hacer de Almagro, y que si quería que le cortasen la cabeza, y que el gobernador respondió que hiciese de tal manera que nunca Almagro fuese parte para ponerlos en más alborotos y disensiones. Mas dejando aparte esto, que son dichos de pueblo, lo verdadero yo lo vi afirmar al obispo don García de Díaz (dont nous avons eu l'occasion de douter de la sincérité), y me juró que el gobernador, hasta que llegó a Abancay, no supo nueva ninguna de Almagro, ni envió a mandar ninguna cosa de Hernando Pizarro, y que allí cuando vido las cartas y dijeron lo que había pasado, que estuvo gran pieza los ojos bajos, mirando al cielo, y que mostró recibir pena porque solo Dios Nuestro Señor lo sabe si eran fingidas o no. Aunque sin esto, yo oí decir a algunos de los que

.../...

que vaut le serment fait par le chapelain de Francisco Pizarro ? Cieza de León répète tout ce qui lui a été relaté par les uns et par les autres. Francisco Pizarro nous a donné jusqu'ici l'impression d'un parfait comédien qui, lorsqu'il se savait observé, faisait les gestes qui tout en le servant, convenaient à une situation déterminée. A-t-il pleuré sincèrement un homme qu'il avait trompé en de multiples occasions, et plus particulièrement en Espagne, à Mala, à Lima-Caxca, qu'il avait poursuivi lui-même jusqu'à Guaitara et un peu au-delà, et fait poursuivre par son frère Hernando Pizarro dont il connaissait les mauvais sentiments. Il lui fut plus facile de verser quelques larmes sur le défunt rival, que de donner l'ordre de faire cesser son calvaire ou d'empêcher par tous les moyens dont il disposait de faire surseoir au moins à sa condamnation (32), jusqu'à son arrivée au Cuzco.

(31)- suite- "iban con el gobernador que, oída la nueva, se tocaron las trompetas en señal de alegría."

(32)- Si l'on devait accepter la version de Pedro Pizarro (op. cit. p. 134), Francisco Pizarro vint au Cuzco parce qu'il avait appris la mort d'Almagro : "Pues sabido el marqués, don Francisco Pizarro, la prisión y muerte de don Diego de Almagro, su compañero, pesándole mucho de que le hubiesen muerto, vino al Cuzco." Or Herrera écrit (op. cit. ibid) : "Por esta muerte se dio gran culpa a don Francisco Pizarro, y fue notado de cruel, porque habiendo estado el Adelantado preso cerca de cuatro meses, no lo pudo ignorar y si quisiera lo pudiera remediar, de donde se conoció que se hizo con su voluntad y sabiduría y así lo dio/hacia de inhumano y la infamia de pleito homenaje quebrantado."

que se la hacia, muchas veces a entender su hermano Hernando, por salvar el cargo Quintana, op. cit. p. 145 : "La odiosidad de esta ejecución recayó al principio toda sobre Hernando Pizarro; mas después se fijó con más encono en el gobernador, como principal autor de aquel desastre, hecho a su nombre, y bajo su autoridad, sin que él, en tanto tiempo como duró el proceso, hiciera el menor esfuerzo para impedirlo... y la noticia de su muerte le cogió ya vuelto a poner en camino y cerca del puente de Agancay (sic). Sus amigos cuentan que al oirla estuvo gran rato mirando al suelo, con los ojos bajos, y derramando lágrimas; otros aseguraron que, cerrado el proceso, su hermano le envió

.../...

Pour nous, Pizarro, lorsqu'il arriva au pont d'Amancay, était non seulement au courant de l'exécution d'Almagro, mais il avait déjà dû donner des ordres à ses frères pour conquérir la Nouvelle Tolède. Autrement comment expliquer, que sans l'attendre, dans une situation d'une telle gravité, Hernando et Gonzalo soient partis avec leurs meilleurs capitaines dont Pedro de Valdivia, Pedro de Castro, Peransúrez, et une troupe d'environ quatre cents hommes, pour le Collao, laissant une petite garnison au Cuzco. (33)

Cette expédition devait permettre au "Justicia Mayor" de châtier les rebelles Alonso de Mena et Villagrán, par la même occasion.

Hernando cacha à ses hommes ses desseins, disant seulement : "...qu'il voulait aller si bien accompagné parce que ceux du Chili, considérant qu'il avait tué leur gouverneur, ne prissent les armes. Tous crurent que ce devait en être la cause, et il sortit du Cuzco de cette façon." (34) Et il monta

(32)- suite- "a preguntar lo que había de hacerse, y que la respuesta fue que hiciese de modo que el Adelantado no los pusiese más en alborotos. No se opone lo uno a lo otro, y estos grandes comediantes que llaman políticos tienen a su mandato las lágrimas cuando ven que les convienen."

(33)- Quand les administrateurs du quint, délégués par la Couronne auprès d'Almagro, vinrent, après sa mort, le quérir de les laisser gouverner le territoire de la Nouvelle Tolède, il les fit arrêter. Cf. "Relación del sitio del Cuzco", op. cit. p. 120 : "...diciendo (los oficiales del Rey) pues el Adelantado era muerto, que a ellos como oficiales de Nuestra Majestad, convenía y pertenecía gobernar, y que le pedían y requerían les dejase aquella tierra como la tenía el Adelantado. A Hernando Pizarro le pareció manera de escándalo y alboroto, que era lo mismo sobre que antes habían debatido mandándolos prender..."

(34)- Cieza de León, op. cit. chap. 71, p. 357 : "...que quería ir tan acompañado porque los de Chile, mirando que él había muerto a su gobernador, no se pusiesen en armas. Todos creyeron que sería aquella la causa, y así salió del Cuzco."

un guet-apens des plus astucieux contre ses adversaires.

Etant arrivés à une demi-lieue de l'endroit où campaient Pedro de Candia et ses hommes, il demanda au gros des forces de l'attendre là, jusqu'à son retour qui ne saurait tarder; et il partit avec vingt amis et serviteurs, comme s'ils allaient à la chasse; pour donner le change aux conjurés, chacun de ses compagnons et lui-même disposait d'un faucon (35).

Pedro de Candia et ses capitaines, sachant qu'il venait vers eux, allèrent à sa rencontre. On s'embrassa de part et d'autre et Hernando Pizarro, pour endormir toute méfiance, dit aux séditeux que son intention était de leur donner un nouveau pouvoir pour toute nouvelle province qu'ils désireraient découvrir. Tout le monde se rendit au campement de Candia où l'on fit un déjeuner copieux et agréable. Après quoi, le frère du gouverneur demanda au chef candiote de l'accompagner avec tous ses capitaines, et il les emmena là où se trouvait sa troupe, afin de régler, disait-il, les divers points concernant la nouvelle entreprise.

Arrivés à destination, il donna l'ordre de faire arrêter aussitôt Pedro de Candia, Alfonso de Mesa et Villagrán. Il fit relâcher le premier sitôt qu'il fût convaincu de son innocence, et ordonna d'exécuter les deux principaux coupables. Mesa fut pendu prestement. C'est sur l'intercession de son frère Gonzalo, de Feransúrez et d'un grand nombre de gentilshommes que Villagrán fut grâcié au dernier moment : "...alors qu'on voulait lui couper la tête." (36) Après cela, il partit pour le Collao, afin de pressurer les caciques et leur tirer la

(35)- Cieza de León, op. cit. id. p. 358

(36)- Cieza de León, op. cit. id. p. 360 : "...a tiempo que ya le querían cortar la cabeza." Mort moins vile que la pendaison et généralement réservée aux hommes de qualité.

plus grande quantité de métaux précieux (37), qui devait atténuer, aux yeux du roi, sa culpabilité à l'égard d'Almagro, et acheter les memores les plus influents du Conseil des Indes; puis il rentra au Cuzco, non sans avoir retiré auparavant à l'inepte Candia son commandement pour le confier à Peransúrez (38), auquel il demanda d'emmener loin du Collao les almagristes dans une expédition au pays des Chunchos.

(37)- Cieza de León, op. cit. chap. 86, p. 420

(38)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 2, p. 368.- Peransúrez s'appelait en fait Pedro Ansúrez Enrique de Campo Redondo; il était originaire de Cisneros.

XXIII - Conquête du Collao - Départ d' Hernando Pizarro pour l'Espagne; sa condamnation - Manco Inca et les Pizarros

Quand Francisco Pizarro entra au Cuzco, des trompettes et des flageolets sonnèrent en signe d'alégresse. Il portait une cape de martre : "...et c'est ce deuil qu'il porta quand il fit son entrée." (1)

L'évêque Valverde ne devait, quant à lui, franchir les portes de la ville que le 18 novembre 1536 (2), soit six mois après son inutile intervention auprès du marquis pour éviter, tout d'abord, la guerre civile, puis la mort de l'Adelantado.

Hernando Pizarro ne revint au Cuzco qu'après avoir laissé son jeune frère continuer les mêmes exploits que lui, pensant que le Gouverneur des deux provinces péruviennes avait dû arriver, ce qui prouverait bien que l'un et l'autre étaient de connivence.

La Cour fut tenue au fait des principaux événements de ces terres australes par le gouverneur du Nicaragua, Rodrigo de Contreras, qui reçut des informations pour les années allant de 1535 à 1538 par des amis de Diego d'Almagro,

(1)- Manuel de Espinall, op. cit. p. 192 : "...que fue el luto con que entró."

Il est temps de parler de cette cape de martre que revêtait Francisco Pizarro dans les circonstances les plus solennelles et qu'il disait avoir reçue de son parent Hernán Cortes de Mexico, au moment où affluèrent à Lima les renforts de soldats espagnols venus pour écraser le soulèvement général des Indiens des années 1536-37. Chroniqueurs et historiens ont admis sa version qui semblait plausible. Or l'Adelantado Pedro d'Alvarado écrivit au roi, à la date du 20 novembre 1536 (cf. Documentos inéditos del Archivo de Indias, tome 24, p. 218) : "... y entre muchos agravios que allí recibí (au Pérou et à Lima surtout)...asimismo el Adelantado Pizarro se me quedó con una ropa de martas que valía dos mil escudos, sin me pagar cosa ninguna por ella."

(2)- Carta del obispo del Cuzco al Emperador, en date du 20 Mars 1539, op. cit. p. 94

partis furtivement du Callao de Lima (3). Elle avait déjà pris des dispositions qui favorisait Francisco Pizarro, deux semaines, jour pour jour, après la bataille de las Salinas qu'elle ignorait bien entendu. Par un édit du 22 Avril 1538, en effet, voulant mettre un terme aux dissensions des deux factions, elle ordonnait à Diego d'Almagro de céder, au moins temporairement, le Cuzco à son adversaire. Ainsi la première guerre civile, si meurtrière, aurait pu être évitée si les frères Pizarros avaient respecté et l'Ordonnance Royale rapportée par Peransúrez et leurs derniers engagements envers le Mariscal (4).

Quelque trois mois avant cette Ordonnance, le vingt cinq Février mille cinq cent trente-huit, avait été créée un "Royal Tribunal et Chancellerie de Panama et de la Castille de l'Or". Ce tribunal composé de trois juges, "auditeurs", avait pour mission, entre autres choses, de mettre bon ordre aux affaires de toutes les provinces de l'Amérique du Sud y compris la Nouvelle Castille et la Nouvelle Tolède, nommées en dernier lieu afin de ne pas éveiller la susceptibilité de Pizarro : "... pour lors, il ne parut pas bon d'apporter plus de nouveauté si ce n'est d'établir un Tribunal Royal et une Chancellerie en la ville de Panama et commencer ainsi à asseoir un bon gouvernement pour réformer les abus. Tribunal auquel il donna droit de juridiction sur le royaume de la Castille de l'Or, la province

(3)- Cf. Col. Muñoz, vol. 81, pp. 138-139 : "...huyéndose, porque el gobernador don Francisco Pizarro no dejaba salir ningún navío y les tenía tomadas las velas porque nadie llevase cartas."

(4)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 3, p. 375 : "... sin ponerse (la Corte) a determinar a quien pertenecía de justicia la ciudad del Cuzco, se ordenaba a Diego de Almagro que la dejase a los Pizarros...y según el estado de las cosas todo se juzgaba que convenía hacerse así y disimular hasta hallar el expediente que mejor conviniese para el remedio."

du Río de la Plata et le détroit de Magellan, le Nicaragua, Cartagena, Carabaro, la Nouvelle Castille et la Nouvelle Tolède... afin qu'il ne parût pas qu'il était établi pour les Fizarro uniquement et pour ne pas les soumettre à un assujettissement trop notable." (4 bis)

Le Roi et le Conseil des Indes connaissaient parfaitement l'orgueil des chefs "trujillanos", mais on ne pouvait imaginer alors en métropole que toutes les relations de la Nouvelle Tolède avec Panama étaient interrompues par la volonté omnipotente de Francisco Pizarro. En haut lieu, on se gardait de prendre la moindre disposition pouvant le cabrer. On n'avait pas songé, malgré les avertissements de fray Tomás de Berlanga, à envoyer à Lima un "juge-rapporteur", qui aurait pu mener une enquête sur la façon dont s'acquittait le gouverneur de ses diverses charges, de l'administration du quint et de la conversion et édification des Indiens plus particulièrement. L'expérience de l'évêque de la capitale du Darien avait suffi. Ce n'est que cinq mois environ après la mort de Francisco Pizarro, que sera instituée la première "Audiencia" de Lima. (5)

(4 bis)- Herrera, op. cit. ibid. p. 376 : "...no pareció por entonces de hacer más novedad que poner una Real Audiencia y Chancillería en la ciudad de Panamá, y comenzar desta manera a asentar el buen gobierno para reformar los abusos, a lo cual dio jurisdicción en el reino de Castilla del Oro, provincia del Río de la Plata y estrecho de Magallanes, Nicaragua, Cartagena, Carabaro, Nueva Castilla y Nueva Toledo.. ..porque no pareciese que se establecía por solo los Pizarros ni por ponerlos en demasiada sujeción..."

(5)- En même temps que furent publiées les Ordonnances de Barcelone, le 20 Novembre 1542. Cf Cieza de León, op. cit. chap. 99, p. 355 et "La Parte de la Historia del Perú" de Diego Fernández de Palencia, dit "El Palentino"; in Biblioteca Hispania, ed. 1713, p. 24, qui écrit : "Fue también proveído.. que la Audiencia de Panamá se deshiciese y se ordenase de nuevo en los confines de Guatemala y Nicaragua, mandando que fuese sujeta a esta Audiencia la provincia de Tierra Firme. Asimismo se proveyó que hubiese nueva Audiencia en el Perú y en ella cuatro oidores y un Presidente con título de visorrey y capitán general."

La Couronne, qui se savait frustrée dans la part des trésors péruviens lui revenant, mais toujours à court d'argent, fermait les yeux sur beaucoup d'iniquités commises par le Gouverneur. Lasse d'attendre Hernando Pizarro, elle envoya à Nombre de Dios, une puissante armada placée sous le commandement de Blasco Núñez Vela. Les corsaires anglais, hollandais ou français, n'osèrent pas attaquer un tel adversaire, et avec le quint le futur premier vice-roi du Pérou rapporta les premières plaintes formulées par les almagristes. Elles furent confirmées par la suite, non seulement par Rodrigo de Contreras, mais par quelques uns des amis du malheureux Adélantade, lesquels quittèrent le Callao de la façon que nous connaissons. Parmi ceux-ci, il se trouva Diego d'Alvarado qui osa demander au marquis des Atabillos, en sa qualité d'exécuteur testamentaire principal d'Almagro, de respecter les ordonnances du roi et donc, de lui laisser gouverner les territoires de la Nouvelle Tolède pendant la minorité du jeune Diego. Il se présenta à lui, quelques jours après son entrée au Cuzco, "... avec une grande douceur et très poliment" (6a). "Le gouverneur lui répondit rudement et lui dit que son gouvernement n'avait pas de limites et qu'il allait jusqu'aux Flandres; et ainsi il ne voulut pas laisser libre la province de la Nouvelle Tolède et il fit entendre que la coinvoitise mais non pas la justice avait été la cause de la guerre." (6b)

Faut-il s'étonner de la réaction discourtoise et rude de Francisco Pizarro, qui confirmait ainsi les dispositions prises par ses deux frères au lendemain de l'exécution de l'Adélantade.

Diego d'Alvarado, comprenant qu'il était inutile d'insister, après avoir demandé en vain que soient établis

(6)- Cieza de León, op. cit. chap. 137, pp. 423-24

a) "...con gran mansedumbre y crianza"

b) "El gobernador le respondió desabridamente y le dijo que su gobernación no tenía término y que llegaba hasta Flandes; y así no quiso desembarazar la provincia de la Nueva Toledo y dio a entender que codicia y no justicia había sido la causa de la guerra pasada."

des témoignages authentiques de la réponse du Gouverneur, quitta la ville avec quelques chefs chiliens, non sans risquer de se faire arrêter à Lima. (7)

Manuel de Espinall tenta lui aussi d'obtenir réparation pour Diego d'Almagro le jeune. Il formula sa requête au Gouverneur. Celui-ci, dans la discussion, vint à perdre la maîtrise de soi et le menaça de sa dague tout en l'insultant. (8)

(7)- Cieza de León, op. cit. id. p. 424 : "E Diego de Alvarado pidiendo sus testimonios, procuró de irse a los Reyes adonde el gobernador envió a mandar lo detuviesen, recelándose que le haría su ida a España daño."

Selon Alonso Borregán (op. cit. chap. 5, p. 52) Diego d'Alvarado ne put même pas obtenir lesdits témoignages officiels : "...y como no pudo hallar escribano que lo osase hacer, y testigos que osasen jurar contra los Fizarros y tomada la gobernación de Almagro y repartida entre sus enemigos, y que habían tomado la mina de Porco y los indios Chichas para sí, visto todos sus amigos corridos y perseguidos...y como hombre aburrido con solo el testamento del Adelantado como dejaba Nuestra Majestad su hijo por heredero...se vino a pedir justicia a Su Majestad..."

(8)- Manuel de Espinall, op. cit. p. 193

Manuel de Espinall ajoute aussi qu'un dénommé Zavallos, partisan de Francisco Pizarro : "...arremetió a mí, poniendo las manos en mi persona, echándome a empujones y repujones del aposento del dicho gobernador y díjele yo que no pusiese en mí las manos, que los criados y oficiales de Vuestra Majestad no habían de ser así tratados; y él me dijo que me fuese de allí con el diablo, que más valía su zapato, con mucho, que no mi cara."

Pour attester ces offenses, Espinall cite les noms d'Alonso Enríquez de Guzmán, de Juan de Guzmán, Juan de Turégano et d'autres gentilshommes qui assistèrent à cette scène violente.

Oviedo, op. cit. ibid. chap. 20, p. 205, confirme ces faits : "Y sobre esto, como el tesorero M. de Espinall fue el que más habló, los criados del marqués y otros que presentes estaban, le trataron muy mal con palabras, y aun poniendo las manos en él."

.../...

averti par les amis et les partisans d'Almagro des événements péruviens, le docteur Roblés, juge de la Audiencia de Panama, prit des dispositions pour arrêter Hernando Pizarro quand il débarquerait dans la capitale du Darien.

2

2

2

Pendant que Gonzalo Pizarro poursuivait la conquête du Collao, de la région de Cochapampa et des Charcas (Bolivie actuelle), Hernando revint au Cuzco. Il avait écumé

(8)- suite- M. de Espinall, op. cit. p. 194, dit encore, qu'ayant demandé à l'évêque Vicente de Valverde d'intervenir auprès du Gouverneur pour lui faire entendre raison et le conseiller, parce que : "...convenía al servicio de Vuestra Majestad y al bien de la tierra", lui répondit : "...que él así lo había hecho y aconsejado y requerido al dicho Gobernador y que no podía más hacer, que no se había de apuñear con él."

L'ex-trésorier d'Almagro rapporte aussi (op. cit. ibid. p. 192) qu'un certain Juan d'Espinosa, délégué de l'Adelantado en Espagne, vint au Cuzco porteur d'une Ordonnance Royale par laquelle il était admis, en cas de décès du gouverneur de la Nouvelle Tolède, que la personne désignée par lui pouvait lui succéder et, nous savons, que cette personne c'était son fils. Diego d'Alvarado lut le document à Pizarro : "...el cual (Juan de Espinosa) trujo una provisión en que Vuestra Majestad hacía merced al dicho Adelantado que heredase su gobernación la persona que él en su muerte señalase por heredero, con lo cual el dicho Diego de Alvarado requirió al dicho gobernador Pizarro, el cual respondió a ella, antes que la acabase de leer el escribano que ya sabía lo que era, y que el Adelantado había muerto por delitos que había cometido, y que no debía gozar de la dicha merced, jurando por el hábito de Santiago que aunque dijese la provisión de Vuestra Majestad lo que quisiese, que él había de poblar; esto sin la besar, ni obedecer como suelen hacer vuestros vasallos."

Peut-être Espinall exagère-t-il l'attitude passionnée de Francisco Pizarro, mais l'évêque Vicente de Valverde, confirme bien dans sa lettre à l'Empereur, en date du 20 Mars 1539 (op. cit. p. 122) l'intention délibérée et intransigeante du marquis de ne pas céder la Nouvelle Tolède à Diego d'Alvarado et partant à son filleul : "...y según dicen, el Mariscal, al tiempo de su muerte, por una provisión, nombró

.../...

suffisamment de richesses dans la Nouvelle Tolède pour retrouver son frère aîné et prendre enfin ses dispositions relativement à son départ pour la métropole. Son séjour au Pérou ne pouvait se prolonger pour diverses raisons, la principale étant, à nos yeux, non pas tant de remplir la mission dont il avait été investi par le Conseil des Indes en 1535, mais d'échapper à la vindicte de ses ennemis qui ne pouvaient lui pardonner ni l'exécution de leur capitaine, ni les mesures inhumaines prises en général contre les "chilenos", rejetés impitoyablement hors du Cuzco. L'Inca Garcilaso a mis, à juste titre, l'accent sur les dangers qui le menaçaient constamment (9).

Quoique l'auteur de la "Relación del sitio del Cuzco" rapporte qu' Hernando et Francisco Pizarro "se reçurent par des démonstrations d'amours fraternelles ("se recibieron con amor de hermanos"), il est à peu près certain que, passés les premiers moments, une violente explication accompagnée de termes injurieux eut lieu entre eux. Pour en venir là, il nous faut supposer qu'une ou plusieurs affaires graves furent débattues. Nous inclinons à croire, comme Oviedo, qu'il dut s'agir principalement de la condamnation à mort d'Almagro, que Francisco faisait endosser à son cadet (10).

(8)- suite- "a Diego de Alvarado para que en su lugar gobernase su gobernación, hasta que Vuestra Majestad proveyese otra cosa; y el marqués don Francisco Pizarro dijo que tenía otra provisión de Vuestra Majestad en que Vuestra Majestad mandaba que después de la muerte del adelantado, él la proveyese."

(9)- Garcilaso, op. cit. ibid. chap. 4, p. 237

(10)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 19, p. 203 : "...dicen que riñeron sobre muchas cosas, en especial que don Francisco Pizarro decía que no le había mandado dar la batalla ni matar al Mariscal, y él decía que sí, y porque le pedía para ir a España, a estos negocios, ochenta mil ducados y no se los daba."

Cieza de León, op. cit. chap. 93, p. 449 : "...y al tiempo que se quiso partir (3 Avril 1539 d'après l'auteur de

.../...

Tout laissait supposer que la responsabilité de cette exécution retombait entièrement sur Hernando Pizarro et la comédie du pont d'Amancay paraissait la confirmer au regard de ceux qui accompagnait le Gouverneur.

Les deux frères se réconcilièrent, et peu d'instants avant de se séparer, à quelques lieux du Cuzco, Hernando conseilla au marquis de s'attirer l'amitié des "chilenos" et de ne pas permettre en tout état de cause, toute réunion de plus de dix d'entre eux; rien n'étant plus certain qu'ils essayeraient d'attenter à ses jours. (11)

Il lui suggéra même d'envoyer le jeune Diego d'Almagro en Espagne, ce qui désorienterait ses ennemis et affaiblirait grandement leurs possibilités de revanche.

À toutes les raisons de Hernando, (qui par la suite s'avérèrent tout à fait fondées) Francisco trouva un argument décisif : "...leurs têtes protégeraient la sienne"(12)

(10)- suite- "la "Relación del sitio del Cuzco", op. cit. p. 127) entre él (Hernando) y el marqués su hermano hubo palabras mayores sobre algunas cosas privadas, de las cuales se sintió Hernando Pizarro...mas al fin como eran hermanos se tornaron a conformar."

Herrera, tome XIII, Décade 6, liv. 6, chap. 10, p.68, ne nous éclaire pas sur les raisons qui poussèrent les deux frères Pizarro à se quereller; il écrit : "...trató con su hermano de su jornada a Castilla, y como el uno y el otro no eran fáciles en sus condiciones, llegaron a tanta quiebra que Hernando Pizarro se salió del Cuzco; pero como entre ellos no convenía la división...volvieron a conformarse."

(11)- Pedro Pizarro, op. cit. p. 139 : "...estos de Chile andan desvergonzados, si yo no me fuera no habría de qué temer, y decía la verdad Hernando Pizarro porque temblaban de él. Vuestra Señoría haga dellos amigos dándoles en qué coman los que lo quisieren, y a los que no quisieren, no consienta Vuestra Señoría que se junten diez en cincuenta leguas alrededor de adonde Vuestra Señoría estuviere, porque si los deja juntar, lo han de matar."

(12)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 10, p. 69 et Vieza de León, op. cit. chap. 93, p. 449. "...las cabezas de ellos guardarían la suya."

Hernando partit donc pour Lima, emportant avec lui un riche trésor, "...recueilli honnêtement ou non pour le Roi et pour lui-même." (13), un grand nombre de liasses d'actes authentifiés, qui devaient justifier sa conduite à Las Salinas, au Cuzco, et la condamnation d'Almagro (14).

Ayant fait escale avant Panama, sans doute à Terrarica dans l'archipel des Perles, où l'on avait coutume de relâcher avant d'entrer dans le port du Darien, il apprit que le docteur Robles était prêt à le faire arrêter et jeter en prison. Pour éviter pareille mésaventure, son, navire, longeant les côtes de la Mésoamérique, mouilla à Huatulco (état de Caxaca). Il avait l'intention, en débarquant là, de gagner le port de Vera Cruz, afin de partir pour l'Espagne, sans perdre de temps; mais sur le chemin, peu avant Caxaca, il fut détenu sur l'ordre d'Antonio de Mendoza. Or, le vice-roi jugeant qu'il n'avait pas qualité pour le retenir en Nouvelle Espagne, le relâcha peu après. (15)

Hernando Pizarro, malgré toutes ses habituelles manoeuvres (corruption des membres du Conseil des Indes et des nobles titrés qui pouvaient influencer le souverain) craignait la justice royale. En cours de route, il s'arrêta aux Açores où il attendit patiemment qu'on l'informât s'il pouvait se présenter ou non devant Charles Quint (16).

(13)- Herrera, op. cit. ibid. p. 68 : "...recogido bien o mal para el Rey y para sí mismo."

(14)- Herrera, op. cit. ibid.

(15)- Herrera, op. cit. ibid. pp. 69-70

(16)- Herrera, op. cit. ibid. p. 70 : "...aunque llegó presto a las islas Azores, no quiso pasar adelante, hasta saber de sus amigos si podría ir seguramente a la Corte, y porque...el Cardenal de Sevilla, Presidente del Real Consejo de las Indias (don García de Loaysa), el doctor Beltrán, el licenciado Carvajal y el secretario Samano eran sus apasionados, fue avisado que podía ir y así lo hizo, aunque no halló tan buen acogimiento como quisiera."

Les partisans et amis d'Almagro, tels Alonso Enriquez de Guzmán, Diego Nuñez de Mercado, Juan de Guzmán, le docteur Sépúlveda, avaient déjà fait entendre leurs plaintes et découvert ses odieux agissements à l'égard du gouverneur de la Nouvelle Tolède, des administrateurs du quint et autres chefs chiliens. Diego d'Alvarado, qui ne lui pardonnait pas sa perfidie, voulait venger la mort du Mariscal dont il se sentait en quelque sorte responsable; il demanda que l'on envoyât un "juge-rapporteur" ("juez de residencia") au Pérou (17), et comme il s'aperçut que bien après l'arrivée d' Hernando à Tolède, la justice traînait en longueur, il le défia en combat singulier, l'accusant de n'avoir respecté ni les ordres du roi ni sa parole engagée à Zangalla, au moment de sa mise en liberté (18).

Or ce duel de réparation ne put avoir lieu par suite de la mort soudaine et mystérieuse de Diego d'Alvarado (19). Fut-elle naturelle, ou provoquée par son ennemi ? De

(17)- Borregán, op. cit. id. pp. 52-53 : "...y como Diego de Alvarado...se vino a pedir justicia a Su Majestad y como Su Majestad lo remitiese a sus oidores y él no pudo alcanzar justicia, ni Hernando Pizarro trujese tantas informaciones, y con los sobornos y dádivas que les daba Hernando Pizarro y el gobernador su hermano enviaba de allá y prometía de les enviar, como Diego de Alvarado no podía hacer cosa ninguna, pide el emperador que vayan a hacer informaciones al reino del Perú que no faltarían buenos cristianos que dijese la verdad y Su Majestad supiese la gran injusticia que contra Almagro se había usado y que el juez (sic) que fuesen hechas las informaciones las enviase a Su Majestad."

(18) - Herrera, op. cit. ibid. liv. 8, chap. 9, p.120

(19)- Garcilaso, op. cit. ibid. chap. 40, p. 238 : "...dijo (Diego de Alvarado) que le desafiaba a batalla singular, donde se probaría con las armas, que era quebrantador de su fe y palabra y que eran suyas las culpas que imponía a don Diego de Almagro. Acusole otras muchas cosas...y siguiendo su pleito, Diego de Alvarado le acusó de algunos presentes y dádivas muy ricas que había hecho...y algunas probó con la demostración dellas mismas, que fue causa que se descompusiesen algunas personas graves, y porque su muerte fue muy en breve, se sospechó (como dice Gomara) que fue de yerbas."

.../...

fortes présomptions pèsent sur ce dernier ou, selon nous, sur quelque membre influent du Conseil des Indes; la question reste posée encore aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, Hernando Pizarro ne tarda pas à être arrêté, jugé et incarcéré d'abord à l'alcazar de Madrid, avant d'être transféré au château de la Mota de Medina del Campo où il purgea une peine de dix-neuf ans. (20)

(19)- suite- Gómara, op. cit. chap. 141, p. 60 : "...y porque murió en tres o cuatro días dijeron algunos que fue de yerbas."

Quintana, op. cit. p. 148, est assez affirmatif sur la culpabilité d'Hernando Pizarro. En fait, comme nous l'avons suggéré, la mort énigmatique de Diego d'Alvarado, à supposer qu'elle ne fût pas naturelle, pourrait être attribuée aussi bien à Hernando Pizarro qu'à quelque(s) personnage(s) influent(s) du Conseil des Indes atteint(s) par les accusations directes de Diego d'Alvarado. Il se peut aussi que plusieurs individus, dont Hernando Pizarro y aient été impliqués. Voici ce qu'écrit Quintana : "...muerte tan oportuna, atendiéndose al carácter perverso que se conocía en su adversario, no se creyó exenta de malicia."

(20)- Antonio de Orellana Pizarro, op. cit. p. 63 : "Bien purgó Hernando el haber excedido en algo el orden judicial : diecinueve años de prisión en el castillo de la Mota de Medina del Campo, saliendo de allí para trasladarse a su mayorazgo de la Zarza." En fait écroué à Madrid en 1540, il ne sortit du château de la Mota qu'en 1560.

Voir aussi la note I de l'édition de Quintana, op. cit. ibid., la date de 1560 est confirmée par une information faite en 1625 par un petit-fils du détenu. Nous retiendrons celle-ci de préférence.

Il nous faut rectifier une erreur de W.H. Prescott qui affirme qu'Hernando Pizarro était l'aîné de la famille. Cf. op. cit. id. chap. 3, p. 462 : "He was the eldest of the brothers, to whom he was related only by the father's side, for he was born in wedlock, of honorable parentage on both sides of his house."

L'aîné des Pizarros était, sans doute aucun Francisco. Cf. supra chap. 2

Il dut se souvenir, maintes fois, pendant ce long emprisonnement des prédictions de Diego d'Almagro, quand il eut le front de lui signifier sa condamnation à mort dans la tour de Sacsahuaman.

2

2

2

Francisco Pizarro était venu au Cuzco non seulement pour jouir désormais en seul maître de l'ancienne métropole du Tawantinsuyu, mais pour récompenser ses fidèles partisans, surtout ceux qui avaient aidé ses frères à remporter la victoire de las Salinas. Il fit procéder à de nouveaux "repartimientos", avantageant ses amis de la dernière heure au détriment parfois de ceux qui lui étaient restés toujours attachés, et a fortiori des "chilenos" lesquels furent évincés, sans pitié, des territoires que leur avait attribués le gouverneur de la Nouvelle Tolède. Sur ces hommes, Espinall brosse un tableau des plus sombres. Il attire l'attention de Charles Quint sur leur misère, c'était pitié de les voir souffrir : "...errant par les montagnes, désespérés." ("...andando por los montes desesperados."), vivant de la charité des Indiens et repoussés durement par leur corréligionnaires et compatriotes. "Pour l'amour de Dieu que Votre Majesté y porte remède sans tarder en envoyant dans ce pays un juge tel qu'il rende justice comme il convient selon le droit, afin qu'on ne dise pas ce que jusqu'à présent les Pizarros auraient affirmé, que grâce à l'argent dont ils sont bien pourvus, Votre Majesté pardonnera les fautes, les délits qu'ils ont commis..."(21)

(21)- Manuel de Espinall, op. cit. pp. 197-198 :
"Por amor de Dios, Vuestra Majestad lo remedie con brevedad, enviando a esta tierra justicia, cual convenga que la ponga en concierto y razón, porque no se diga lo que hasta aquí dicen que han dicho estos Pizarros, que por dineros que tienen muchos, Vuestra Majestad, les perdonará las culpas, los delitos que han cometido..."

L'ambition du Gouverneur ne connaissait pas de limites. Il avait enfin réalisé le rêve qui le hantait depuis l'arrestation de l'inca Atahualpa, c'est-à-dire posséder l'Empire des fils du Soleil tout entier : "...depuis le rio Santiago où commence le gouvernement jusqu'où arrivèrent l'Adelantado et ses hommes, il y a plus de mille deux cents lieues de chemin et dans ce qu'a découvert Benálcazar vers Quito, il y a trois gouvernements, et tout lui appartient, dit Francisco Pizarro, et tombe dans la zone de son gouvernement." (22)

Il se comporta en vrai despote, répartissant quelquefois de très riches territoires à quatre ou cinq "vecinos" : "...parce qu'il y a autour des pueblos quinze ou vingt mille Indiens, ils ne doivent pas être répartis à quatre ou cinq "vecinos" comme ils le sont." dit Oviedo admettant par ailleurs toutes sortes d'abus aux dépens des malheureux aborigènes, (23) que les déprédations commises sur leurs terres et sur leurs biens, meubles ou immeubles, par les Espagnols des deux factions, avaient réduits à la disette. Le Gouverneur n'écoutait même pas les plaignants; il les chassait en les insultant. Des méfaits ignobles furent commis par les pizarristes sur les curacas ou leurs sujets. Cieza de León dénonce objectivement une fois de plus ces révoltantes injustices (24).

(22)- Manuel de Espinall, op. cit. id. : "...desde el río de Santiago adonde comienza la gobernación hasta do llegó el Adelantado y su gente, hay más de mil doscientas leguas de camino; y en lo que ha descubierto Benalcázar por la vía de Quito, hay tres gobernaciones, y todo esto dice el dicho Francisco Pizarro que es suyo y cae en los límites de la gobernación."

(23)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 20, p. 207 : "...porque si hay alrededor de los pueblos quince o veinte mil indios, no estarán repartidos en cuatro o cinco vecinos como están."

(24)- Cieza de León, op. cit. chap. 87, p. 422 : "Y lo que agora quiero contar es, que luego que la batalla de las Salinas fue vencida, sin temor de Dios ni del Rey, se

.../...

Tous les méfaits perpétrés par les Espagnols étaient connus de Manco Inca. Il nous faut dire ici, qu'après l'entrevue avortée de la vallée du Yucay avec Almagro, le descendant des souverains du Tawantinsuyu vécut dans des repaires andins pratiquement inaccessibles aux Espagnols, tantôt dans la région de l'Antisuyu (Tampu-Amaypampa), tantôt plus au nord près de Huanacu, à Vitcos (Viticos pour les Espagnols).

(24)- suite- "derramaron muchos de los que habían sido de la parte de los Lizarros por la provincia de Condesuyu o Chinchasuyu, y robaban a los indios todo lo que podían; y las ovejas que tenían escondidas por miedo de los ladrones, les daban tormento apretándoles con cordeles hasta que se las daban en su poder, y sacando grandes manadas las llevaban a vender a la ciudad de los Reyes y las daban casi de balde; y los malaventurados de los indios, yendo a pedir justicia y favor al marqués, diciéndoles que mentían les echaba de sí, y andaban los pobres de cerro en cerro quejándose de los malos tratamientos que les hacían. Los alcaldes y alguaciles también mostraban remisión; y las mujeres de los señores y las indias hermosas eran llevadas en cadenas para tenerlas por mancebas, o si sus maridos quejándose las pedían los mataban, o les daban golpes con palos o con los pomos de las espadas. Y algunos vecinos hicieron cosas más feas, entre los cuales los que mas se señalaron fueron un Gonzalo de los Ridos, que por traidor fue ahorcado en el Cuzco, y un Alonso de Orihuela, que es vivo este año de cincuenta; estos tenían encomendados ciertos caciques e indios, y, después de haberles robado lo que tenían los principales señores hacían hoyos y metíanlos dentro hasta la cintura y les pedían oro, y como ya hubiesen dado lo que tenían y no quisiesen creerlos los azotaban con duros azotes, y echando más tierra tapaban hasta los hombros, y como no les diesen nada allegaban a taparlos hasta las bocas. Y de esta manera se habían con los caciques aquellos buenos hombres; y aun creo, sin me engañar, que oí decir que del fuego murieron no sé cuantos de ellos. Y por el consiguiente se hacían otras cosas a estas semejantes en una parte y en otra, y se quedaban sin castigo como habemos visto."

Au moment où Almagro gouvernait en seigneur le Cuzco, vers la fin de la première moitié de 1535, Rodrigo Orgoñez voulut prendre sa revanche en poursuivant Manco Inca, sans relâche, dans les sierras escarpées de la Cordillère Orientale avec une troupe de deux cents soldats; il fut sur le point de le capturer dans un fort situé à vingt-cinq lieues de la capitale andine.(25) L'inca lui échappa de justesse et aurait été pris si Almagro, qui voulait se rendre vers la côte pacifique, n'avait donné l'ordre à son général de le rejoindre sans tarder (26).

C'est grâce à cette action du général chileno que les tourments de Ruy Díaz cessèrent. Il prit la fuite à la faveur des circonstances et rejoignit les siens; et nous devons admettre que l'esprit de vengeance de l'inca à l'égard des soldats d'Almagro n'avait rien de cruel. Manco déplorait sans doute de n'être pas parvenu à un accord avec le capitaine castillan. Et celui-ci tâchait d'apaiser le souverain rebelle en relâchant ses prisonniers de guerre, sans leur faire de mal comme le relate Herrera (26).

C'est de Vitcos que partaient les groupes d'indiens qui s'attaquaient aux voyageurs et aux marchands espagnols qui, après la mort de l'Adélantade, s'aventuraient sans moyens de défense, ou presque, sur la route andine reliant Lima au Cuzco. Contre ceux-ci, il n'y avait point de quartier et moins encore contre les "yanaconas". Les chrétiens étaient empalés comme s'ils s'ils s'étaient trouvés en terre musulmane, de préférence en présence des femmes indiennes; on voulait ainsi châtier leurs débordements sexuels. Sur ce tourment corporel Cieza de León ne nous fait grâce d'aucun détail d'un réalisme bien hispanique : "...ils surgissaient devant eux et après leur avoir volé leurs marchandises, ils les tuaient, et si bon leur semblaient ils en emmenaient quelques uns vivants,

(25)- Cieza de León, op. cit. chap. 21, p. 109

(26)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 13, p. 150

et une fois terminées leurs prises, ils s'en retournaient à Viticos, leur principal siège, et aux chrétiens qu'ils emmenaient vivants en présence de leurs femmes, ils infligeaient de grands tourments, et vengeaient sur eux leurs injures, comme si leur sort pouvait ainsi s'améliorer, et ils donnaient l'ordre de les empaler sur des pieux qui leur ressortaient par la bouche." (27)

Les naturels, porteurs ou serviteurs des Espagnols, eux, subissaient d'horribles amputations; on leur tenait ainsi rigueur d'avoir servi des ennemis exécrés, alors qu'ils ne pouvaient faire autrement dans bien des cas (28).

Pour mettre fin à ces pillages et à ces massacres, Francisco Pizarro essaya en premier lieu de faire revenir Manco à de meilleurs sentiments en lui faisant parvenir des lettres de l'évêque Valverde (29), puis s'apercevant que

(27)- Cieza de León, op. cit. chap. 87, p. 424 :
 "...salían a ellos y después de les haber robado su hacienda, los mataban, llevando vivos a algunos si les parecía, y hechas sus cabalgadas se volvían a Viticos, principal asiento y a los cristianos los llevaban vivos en presencia de sus mujeres, les daban grandes tormentos, vengando en ellos sus injurias como si su fortuna pudiera ser mayor, y les mandaban empalar metiéndoles por les partes inferiores estacas que les salían por la boca."

(28)- Cieza de León, op. cit, chap. 81, p. 430, relate les tortures infligées aux porteurs de Villadiego (voir infra) : "El Inca, luego que hubo muerto aquellos españoles, a muchos indios amigos que iban con ellos mandaba cortar las manos y a otros las narices, y por el consiguiente hizo sacar a otros los ojos."

(29)- Manco Inca refuse toute compromission par le biais de fray Vicente de Valverde, qui écrit au roi : "...porque dijo cuando yo vine al Cuzco hice la mocha al gobernador, que quiere decir que le quité el bonete, que no quería venir a mí de paz, sino a uno que viniese de Castilla, que no hiciese la mocha al gobernador, porque le parece a él que éste le podrá defender por lo que ha hecho y no otro." Cf. Carta del obispo del Cuzco al Emperador sobre asuntos de su Iglesia y otros de la gobernación general de aquel país, carta del Cuzco del 20-3-1539, in Documentos inéditos del Archivo de Indias tome 3, p. 120.

c'était peine perdue , il envoya contre lui, tout d'abord, le maître des comptes Illan Suárez de Carvajal (qui perdit dans l'expédition un jeune chef, nouveau venu au pays, nommé Villadiego, et vingt-quatre hommes d'une escouade de trente) (30). Puis trois de ses capitaines réussirent à faire fuir l'inca (31) et enfin il le fit poursuivre par son propre frère Gonzalo (32). Se voyant harcelé sans trêve, Manco dépêcha à chacun de ses deux ennemis des messagers de paix. Un bon motif le poussait à agir de la sorte. Au cours d'une poursuite très serrée, Gonzalo avait réussi à s'emparer de l'épouse légitime de l'inca, la coya Cura Ocllo, qu'il chérissait particulièrement. Et Manco dut faire des offres sérieuses pour qu'on la lui rendît (33). Rien n'y fit. Il dut accepter, malgré lui, une entrevue qu'il fixa lui-même dans la vallée du Yucay.

(30)- Villadiego, nous dit Cieza de León, op. cit. chap. 82, pp. 427 à 431, désirait anxieusement capturer l'insaisissable Manco Inca, et par la même occasion, pensait pouvoir s'emparer d'un riche butin. Il crut réussir pleinement là où ses chefs expérimentés avaient échoué. Parti tôt le matin, il entreprit, sans avertir son supérieur, de gravir une montagne très raide au sommet de laquelle se tenaient l'inca et quatre-vingts guerriers. Le soleil ne tarda pas à briller dans le ciel, et, dardant ses rayons sur Villadiego et ses compagnons il rendit leurs ascension très pénible; en quelques heures, les Espagnols suffoquant, altérés et recrus de fatigue ne purent plus avancer, c'est alors que Manco et ses guerriers fondirent sur eux et sans grand mal eurent raison de presque tous leurs ennemis."

Voir aussi Herrera, op. cit. ibid. liv. 6, chap. 7, pp. 51-52.

(31)- La fondation de "San Juan de la Victoria de Huamanga", dont le nom rappelle fort probablement une victoire remportée le jour de la saint Jean par ces trois capitaines, dont Francisco de Cárdenas, nommé teniente de gobernador, arrêta les actes de vandalisme de Manco Inca et permit de normaliser les relations entre les deux capitales; Cuzco et Lima.

(32)- Cieza de León, "Guerra de Chupas", chap. 1er, p. 3.

(33)- Il ne s'agissait pas pour Manco Inca, croyons-nous, de venger l'infamante sentence portée contre Almagro, comme le dit Alonso de Borregán, op. cit. id. p. 52

Pour se concilier enfin le souverain indien, Francisco Pizarro envoya chez lui deux de ses plus chers serviteurs espagnols; ils devaient lui offrir de sa part des vêtements de soie et un petit cheval de selle portant de jolis harnais d'un rouge vif. Le mépris et l'aversion qu'éprouvait l'inca pour les Pizarros étaient sans doute plus forts que l'amour qu'il ressentait pour Cura Ocllo (34), car il pendit le cheval au bout d'un rocher et tua les deux émissaires chrétiens (35).

(34)- Selon Titu Cussi Yupanqui, op. cit. p. 90, Gonzalo Pizarro s'empara de la belle Cura Ocllo et d'un certain Cusi Rimache, frère de Nanco; ce dernier ne put se sauver qu'en franchissant une rivière à la nage.

(35)- Borregán qui prétend avoir été présent à cette entrevue, "testigo presencial", écrit, op. cit. id. pp. 53-54 "...y como el gobernador Pizarro había enviado aquel cuartago arriba dicho, y el inga lo había enviado a llamar con él a un tambo que está en las espaldas de Viticos, (comme nous le remarquerons les lieux sont distincts chez Borregán d'une part et Cieza de León* de l'autre) arriba de Tambo (sic), entre una sierra y enviamos mensajeros al inga para que viniese a verse con él y el inga echó una celada que tomase un paso para matar al gobernador Pizarro; fue Dios servido que andábamos ciertos soldados en un pueblo de indios y vimos pasar unos indios por la sierra a tomar el paso. Venimos a avisar al gobernador y salimos huyendo y ahorcó el inga al cuartago de una Peña."

La relation de Borregán, comme nous pouvons le remarquer, mentionne une tentative d'embuscade avortée à Viticos -élément qui nous paraît suspect, puisque Francisco Pizarro, selon Cieza de León et Herrera, n'alla pas lui-même jusque là, mais se rendit du Cuzco à la vallée du Yucay (version de Cieza de León), ou d'Arequipa à la vallée du Yucay (version de l'auteur des Décades). Par ailleurs, c'est pour se venger de Nanco Inca que le gouverneur ordonna à son frère Gonzalo de le poursuivre, dit Borregán, et toute la relation, sur cet événement du moins, nous semble apocryphe par sa complexité même.

* et Herrera

.../...

comprenant ces intentions apparut sur le chemin et au lieu de récompenser ceux qui lui apportaient les présents, il les tua (c'était deux chrétiens, serviteurs du marquis lui-même) et il s'en retourna à son siège de Viticos, méprisant l'amitié des Espagnols et leurs promesses." (36)

Il n'était pas possible d'exprimer plus nettement la violente répulsion éprouvée par Manco à l'égard de ceux qu'il prit, dans son adolescence, pour de divins sauveurs. Et c'est à partir de cet événement inattendu, qui ulcéra Francisco Pizarro dans son orgueil, que va mieux se révéler à nous un trait de son caractère : sa monstrueuse cruauté. La malheureuse Cura Oello paya chèrement la déloyauté de son époux. Tout d'abord elle fut probablement violée sinon par Francisco Pizarro, du moins par le jeune et fougueux Gonzalo et par le secrétaire Antonio Picado (37), puis on l'exécuta sur le lieu-même où furent sacrifiés les deux serviteurs du Gouverneur.

(35)- suite- Nous acceptons plus volontiers celle de Cieza de León, plus sobre et qui, selon nous, doit cerner la vérité de plus près.

(36)- Cieza de León, op. cit. id. p. 4 : "El marqués creyendo lo que el bárbaro no pensaba hacer, por ponerle más voluntad le envió una haca muy galana y ropas de seda; lo cual entendido por Manco Inca, salió al camino y en lugar de gratificar a los que le llevaban el presente, los mató (los cuales eran dos cristianos, criados del mismo marqués) y se volvió a su asiento de Viticos, no teniendo en nada el amistad de los españoles y lo que prometían."

(37)- Cieza de León, op. cit. id. pp. 4-5, le suggère assez clairement quand il écrit : "En este valle de Yucay, se hizo justicia de la principal señora, mujer del Inca; por ser mujer fue tenida por gran crueldad y el marqués la tenía presa, y aun dicen algunos que él o Gonzalo Pizarro habían tenido con ella ayuntamiento; aun lo mismo dicen de Antonio Picado su secretario, y como el Inga no viniese de paz, por darle enojo tan grande como era matar a la mujer más querida suya, hicieron justicia de ella, dándole tormento cruel, y ella espantada decía que por qué la mataban, que no tenía culpa que fuese digna de muerte..."

Il est bon de noter que l'auteur de la "Crónica del

.../...

Les versions de Borregán et de Titu Cusi Yupanqui (38) divergent quant à la peine de mort qui fut infligée à la princesse. Le fils bâtard de Manco Inca relate qu'elle mourut percée de flèches. Pour l'auteur espagnol, Francisco Pizarro "...la fit pendre et brûler." (39). C'était là une mort définitive, selon les croyances indiennes, la survie dans l'au-delà de Cura Ocllo devenant impossible, puisque de la sorte, son âme sombrait dans le néant. Rien ne pouvait navrer davantage l'inca, rien ne pouvait l'horrifier autant, et Pizarro le savait. Était-ce pas pousser la vengeance au suprême degré ? (40)

(37)- suite- "Perú" emploie ici, en toute intention, la forme "algunos dicen" plus affirmative que l'hypothétique "algunos quieren decir" utilisée chaque fois que le fait ou l'événement lui semble moins sûr.

Si Titu Cusi Yupanqui, op. cit. p. 90, dit ingénument que pour éviter tout contact charnel avec ses bourreaux, elle couvrit son corps de matières puantes, c'est que les informations recueillies auprès des Indiens confirmaient le viol de la reine inca : "Vino a ponerse, dit-il, en su cuerpo cosas hediondas y de desprecio porque los que quisieren llegar a ella tuviesen asco."

Herrera, op. cit. ibid. liv. 7, chap. 1er, pp. 76-77, souligne le caractère vindicatif de cette condamnation, qui déplut en général aux Espagnols : "...mandó matar, en el mismo lugar donde fueron muertos sus criados a una de las mujeres del inca, que tenía presa, cosa que pareció muy indigna de hombre cuerdo y cristiano."

(38)- Titu Cusi Yupanqui, op. cit. id.

(39)- Borregán, id. ibid. : "...la hizo ahorcar y quemar."

(40)- Cura Ocllo, nous dit Cieza de León, op. cit. id. p. 5, demanda que son corps -ou ses cendres- fussent jetées dans les eaux du Yucay qui les entraîneraient jusqu'auprès de son époux; et, ajoute le chroniqueur : "...cuando él (Manco Inca) lo supo hizo notable sentimiento."

Bien que Manco Inca survécût à Francisco Pizarro et que notre étude des événements et des nommes du Pérou s'arrête précisément aux jours qui suivirent de près l'assassinat du grand conquistador, pour la simple raison qu'avec lui finit vraiment l'ère de la découverte et de la conquête du Pérou, nous ne manquerons pas de rapporter à grands traits les principaux faits qui concernent ce fils légitime de Huaina Capac et sa mort tragique. Il semble d'ailleurs qu'un destin étrange et impitoyable ait été le lot des enfants de ce monarque indien qui avait poussé les limites septentrionales de son empire jusqu'à la rivière bleue, quelques années avant l'arrivée des Espagnols. Titu Atauchi, Huascar, Tupac Huallpa, et leur demi-frère Atahuallpa, le bâtard, Manco Inca et Jura Ocllo, soeur-épouse de ce dernier, moururent tous de mort violente.

Après l'arrivée du vice-roi Vasco Nuñez de Balboa à Lima, le 15 Mai 1544 (41), et le départ de Gonzalo Pizarro du Cuzco, que l'on peut situer vers la fin du mois d'août de cette même année, Manco Inca, jugeant que la capitale de ses ancêtres pouvait être reprise sans trop de peine, vu qu'elle disposait d'une faible garnison et que les nouvelles dissensions grouperaient sur la côte pacifique la plupart des soldats espagnols, envoya vers elle des guerriers fidèles à sa cause pour avoir raison de Diego Maldonado, surnommé "el Rico", lieutenant de Gonzalo Pizarro. Or si ses hommes parvinrent jusqu'aux environs de la ville, tant des chrétiens et des naturels 'yanaconas', isolés dans les "encomiendas", ils n'osèrent pas affronter la cavalerie pizarriste, constituée par tous les hommes valides de la ville, prêtres y compris. (42)

(41)- Diego Fernández de Palencia, op. cit. chap. 9, p. 54, tome Ier.

(42)- Herrera, op. cit. Décade 7, liv. 8, chap. 6, pp. 144-45

Cieza de León, complète cette relation. Cf. "Guerra de Quito", pub. par Marcos Jiménez de la Espada, impr. de M.G. Hernández, Madrid 1877, chap. 51, p. 167.

S'apercevant qu'il ne pouvait s'emparer du Cuzco, le souverain indien cherchait à se concilier les faveurs du vice-roi Blasco Núñez Vela, ennemi déclaré de Gonzalo Pizarro.

La bataille de Chupas, fatale à Diego d'Almagro le jeune, avait eu lieu le 16 Septembre 1542 (43). Peu de jours après, arrivèrent à Vitcos quelques Espagnols qui, fuyant le châtement du gouverneur Vaca de Castro, demandèrent asile à l'inca. Parmi eux se trouvaient les dénommés Diego Mendez et Gómez Pérez, qui jouèrent par la suite un certain rôle auprès du souverain indien, celui-ci, tout en les faisant surveiller de près, les traitait avec égard. (44)

A partir de là, il existe deux versions divergentes sur les derniers moments de Manco Inca.

D'après Cieza de León (45), Manco chargea ses hôtes d'aller trouver le vice-roi à Lima, pour solliciter son pardon, et le leur, par la même occasion, puisqu'ils avaient pris une part active à la bataille de Chupas contre les troupes royalistes commandées par Vaca de Castro. C'est au moment de leur départ qu'une discussion aurait éclaté entre le prince indien et ses messagers espagnols, le premier aurait donné l'ordre à ses guerriers de les tuer tous, séance tenante. C'est donc pour parer à ce danger que Diego Pérez (sic) se serait jeté sur lui et l'aurait tué en lui portant de nombreux coups de poignard. Mais ni lui, ni ses compagnons n'eurent le temps de s'enfuir et périrent à leur tour, mortellement frappés par les Indiens.

Cette version qui paraît vraisemblable et qui

(43)- Cieza de León, "Guerra de Chupas", chap. 78, p. 281, en fixe la date au 16 Septembre 1542.

(44)- Cieza de León, "Guerra de Quito", op. cit. chap. 51, p. 168

(45)- Cieza de León, op. cit. id. p. 169.

fut rapportée au chroniqueur, comme il le dit lui-même, par un prêtre nommé Ortún Sanchez, ne nous convainc pas. Nous admettons davantage celle de l'Inca Garcilaso et de Titu Cusi Yupanqui. Le premier disposant d'éléments d'information recueillis auprès de ses parents maternels, lesquels se recourent en grande partie avec ceux que nous donne le prince Inca.

Pour ce dernier, son père traitait si familièrement ses hôtes qu' : "...il prenait plaisir avec eux comme si c'étaient ses propres frères." ; ils jouaient un jour au "herrón" -sorte de jeu de palets circulaires ressemblant assez à notre jeu d'anneaux- (46), et Gómez Pérez, qui devait être mauvais joueur, bouscula le roi. Une altercation s'ensuivit et l'Espagnol, emporté par la colère, poignarda son adversaire en lui portant plusieurs coups de dague. La suite ressemble à celle que relate Cieza de León, à cette différence près que le souverain inca n'expira pas tout de suite ; il vécut trois jours durant et put donner des conseils précieux à son fils Titu Cusi, témoin oculaire de la scène tragique, lui disant de se défier toujours des Espagnols, race de gens ingrats et pervers à laquelle il fallait, à tout prix, interdire l'entrée dans leurs territoires montagneux : "Ne permets pas qu'ils entrent dans ton territoire, même s'ils t'invitent verbalement, parce que leurs paroles mielleuses m'ont trompé moi et ainsi agiront-ils à ton égard si tu les crois." (47)

(46)- Titu Cusi Yupanqui, op. cit. p. 92 : "...se holgaba con ellos como si fueran sus hermanos propios."

(47)- Titu Cusi Yupanqui, op. cit. pp. 96-97 : "No consientas que entren en tu tierra, aunque más te convidan con palabras, porque sus palabras melosas me engañaron a mí y así harán a tí si los crees."

Gómara, op. cit. chap. 156, pp. 102-103 et Garcilaso op. cit. ibid. liv. 4, chap. 3, pp. 27-28, après avoir relaté la mission des Espagnols auprès du vice-roi, mission qui fut couronnée de succès -mais a-t-elle eu lieu vraiment ?- en viennent au jeu, mais chez eux, il ne s'agit pas de cercles à enfiler, mais de boules. Ce jeu devait être assez semblable à notre pétanque actuelle, à cette différence près qu'une ligne

.../...

(47)- suite- tracée à une distance convenue, devait remplacer notre cochonnet. Et Inca après avoir été bousculé, reçut un coup de boule sur la tête donné par l'irascible Gómez Pérez et mourut sur le champ. Voici à la lettre le texte de Garcilaso : "Jugando así un día el Gómez Pérez (Cieza de León commet une confusion de noms en écrivant Diego Pérez), porfió más y más que solía, porque con los favores que el visorrey le había hecho y con la esperanza de salir de aquel lugar muy aína, le parecía que podía tratar al inca como a un indio de servicio de los que el mismo inca les había dado. A una mano de las del juego estuvo Gómez Pérez tan desacatado, y porfió con tanta libertad y menosprecio del inca, que, no pudiéndolo ya sufrir el pobre príncipe, le dio una puñada o rempujón en los pechos, diciéndole : "¡Quítate allá, y mira con quien hablas!". Gómez Pérez, que era tan colérico como melancólico, sin mirar su daño ni el de sus compañeros, alzó el brazo con la bola que en la mano tenía, y con ella le dio al inca un tan bravo golpe en la cabeza, que lo derribó muerto. Los indios que se hallaron presentes arrenetieron con Gómez Pérez, el cual, juntamente con sus compañeros, fueron huyendo a su aposento, y con las espadas defendieron la puerta, de manera que no les pudieron entrar. Los indios pegaron fuego a la casa. Los españoles, por no verse quemados vivos, salieron de ella a la plaza, donde los indios los flecharon como a fieras, con mayor rabia que todas las del mundo podían tener, de ver su príncipe muerto. Como los tuvieron muertos, de pura rabia estuvieron por comérselos crudos, por mostrar la ira que contra ellos tenían; aunque ya difuntos, también determinaron quemarlos y echar los polvos a un río bajo, para que no quedase rastro ni señal dellos. Mas al fin acordaron de echarlos en el campo, para que aves y animales se los comiesen, pues no podían hacer otro mayor castigo de aquellos cuerpos. Así acabó el pobre príncipe Inca a manos de los que él guardó de la muerte y regaló todo lo que pudo mientras vivió, que no le valió su destierro voluntario ni las bravas montañas que eligió para su refugio y defensa, que allá le fueron a hallar las manos y la furia de un loco sin juicio, sin consejo ni prudencia. Francisco López de Gómara toca esta muerte en el capítulo ciento y cincuenta y seis de su libro, aunque difiere en la manera del matarle; pero yo lo supe de los incas que se hallaron presentes a aquella nunca jamás oída locura, cuando con ternísimas lágrimas la contaron a mi madre los parientes que salieron con el Inca Sairi "Upac..."

XXIV - Activités de Francisco Pizarro - Arrivée au Pérou du Président Vaca de Castro.-

L'activité de Francisco Pizarro pendant son séjour sur les hautes terres interandines consista à réaliser trois objectifs déjà mûris et bien fixés dans son esprit. Avant tout, il voulut se réconcilier avec Manco Inca, conscient du rôle prépondérant que pouvait encore jouer le souverain indien -malgré l'affaiblissement sensible de son autorité et de son prestige après la rébellion avortée- sur la population indienne très attachée à la tradition et aux coutumes ancestrales. La réconciliation devait faciliter les relations entre les deux ethnies et permettre aux Espagnols de tirer, des sujets fidèles à Manco, toutes sortes d'avantages et de profits matériels : exploitation des mines d'or et d'argent, avant tout, vu l'importance des métaux précieux dans l'économie de la métropole et de l'Europe du XVI^e siècle, développement de l'agriculture et de l'élevage, imposition des personnes physiques par la "mita", service des yanaconas, des porteurs de fardeaux, substitués fréquemment aux lamas, quand il s'agissait de charges trop lourdes pour ces animaux.

Dans les mois qui suivirent la conquête de la Nouvelle Tolède par Hernando et Gonzalo Pizarro, en 1539, fut fondée par Pedro Ansúrez, nommé lieutenant et gouverneur de las Charcas, la ville de la Plata, à proximité du "cerro de Pasco", sur l'emplacement même de la Chuquisaca andine -aujourd'hui Sucre en Bolivie-. (1)

Francisco Pizarro, imbu de son importance et se considérant le successeur des Incas, régla sa conduite sur la leur : il visita, à son tour, ses domaines, prenant ainsi contact avec ses propres délégués au Collao, les princes de ces régions ou "curacas" et leurs sujets (2), comme ses prédécesseurs royaux, il devait, en principe, "...visiter ces régions

(1)- Herrera, op. cit. ibid, liv. 6, chap. 9, p. 64: "Y la causa de haber dado este nombre de la villa de la Plata fue las minas del cerro Pasco, y las demás muestras que luego se conocieron."

" et donner satisfaction à ceux qui auraient fait l'objet de quelque vexation." (3)

Mais s'il recevait avec joie ses partisans et leur donnait ordre de bien traiter les naturels, il faut croire qu'il les malmenait lui-même (4) et fermait les yeux sur les abus commis par ses subordonnés.

(2)- Garcilaso, op. cit. 1ère partie, liv. 2, p. 103, chap. 18 et liv. 3, chap. 1er, p. 130 et chap. 10, p. 148, etc.

(3)- Cieza de León, "Guerra de las Salinas", chap. 93, p. 450: "...visitar aquellas regiones y desagraviar a los que hubieran recibido alguna vejación."

(4)- Cieza de León, cf. supra, chap. 24, p. 440

Les expéditions de Pedro de Candia, de Beransurez, celles d'Alonso d'Alvarado, etc... coûtèrent de nombreuses vies humaines. Aucun des chefs chrétiens ne se souciait des répercussions graves que pouvaient avoir sur la santé des Indiens ces changements de lieux et de climat. Quand ils se voyaient dans l'obligation de procéder à des "mitmacs" - "mitimaes" pour les Espagnols - ou déplacement de populations, les incas n'y avaient recours, pour le bien de leurs sujets soumis ou en voie de soumission à leur régime politique, qu'à la condition de les replacer dans des régions au climat à peu près identique au leur. Ils ne déplaçaient jamais des individus, groupes, clans, phratries ou tribus, sans en tenir compte. Ainsi, lorsqu'ils voulaient peupler des contrées chaudes des Andes, ils procédaient par transfert, par exemple, des indiens des vallées chaudes interandines ou littorales, désinés dans les deux cas par le terme "yunca", applicable également aux habitants.

Garcilaso, op. cit. id. liv. 3, chap. 18, p. 170, cite le cas suivant: "De Manasca sacó el inca (Capac Yupanqui, 5e de la dynastie) indios de aquella nación para trasplantarlos en el río Apurímac, porque aquel río dende el camino real que pasa del Cuzco a Rimac, pasa por región tan caliente que los indios de la sierra, como son de tierra fría o templada, no pueden vivir en tanta calor, que luego enferman y mueren. Por lo cual, como ya se ha dicho, tenían los incas dada orden que cuando así se trasplantasen indios de una provincia a otra, que llaman mitmac, siempre se cotejasen las regiones, que fuesen de un mismo temple de tierra, porque no se les hiciese de mal la diferencia de templada, pasándolos de tierra fría a tierra caliente o el contrario, porque luego mueren y por esto era prohibido bajar los indios de la tierra a los llanos, porque es muy cierto morir dentro de pocos días."

.../...

Avant de regagner sa fondation principale de la Ciudad de los Reyes, Francisco Pizarro demeura longtemps dans

(4)- suite. Les Espagnols, eux, ne se préoccupaient pas en général de savoir si leurs porteurs ou serviteurs supporteraient les changements climatiques auxquels il les exposaient; seul le rendement les intéressait; il leur importait peu de les faire passer de la côte littorale aux Andes ou vice-versa, leur ration alimentaire toujours insuffisante et leurs vêtements légers ne subissaient à peu près aucune modification, en toutes circonstances.

Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 20 p. 207, a dénoncé ces excès (qui expliquent en partie le soulèvement général des Indiens du Pérou) à la Cour. Il rappelle aussi que les expéditions malheureuses de Candia et de Peransúrez coûtèrent respectivement plus de quatre mille serviteurs "Lo cual se puede conjeturar, qué tantos serían los que murieron de las cargas... Porque es cosa de mucha lástima lo que cada día acontece; y lo peor es conocer la mucha razón que tienen los indios de estar levantados, porque aquellos capitanes que salieron a poblar, como es dicho, llevaron, de los indios de paz, a tres y a cuatro mil indios para cargar, y como los sacan de sus naturalezas, por maravilla, vuelve indio, porque los más se mueren, y a los que quedan, cortanles los cabellos, y hacenlos "anaconas", y de esta manera presto acabará aquella miserable gente, si Su Majestad Cesárea no lo provee en enviar una Chancillería a aquellas partes, y hombres que prepongan el servicio y celo de Dios y del Rey al interés."

D'autres méfaits furent commis sur l'ordre d' Hernando y Gonzalo Pizarro au Collao, ils sont narrés par ce même auteur (op. cit. ibid. chap. 20, pp. 204-205) "...y dejaron los indios por donde pasaron de tal manera que tendrán harto que hacer en remediar desde a muchos años, porque ni les dejan manta con que se cobijen, ni camisa que vistan, ni lana de que la hagan, porque faltando las ovejas y los depósitos que solía haber de lana, de los cuales ya no hay ninguno, no tienen de qué hacer ropa. Y con esto y con lo pasado de la destrucción que es dicho de los maizales del valle del Cuzco, quedaron muchos indios con cruces en las manos, pidiendo por amor de Dios, de puerta en puerta y los hallaban cada día muertos por las calles, caídos de hambre."

la riche vallée de Chuquiabo, puis il se rendit à Arequipa où, selon Cieza de León, il y avait un nombre suffisant d'Indiens pour procéder à des "repartimientos". Cette nouvelle fondation s'ajoutait aux précédentes. Sa joie eût été complète s'il n'avait été avisé, quelque temps auparavant, au Cuzco, que la Couronne envoyait vers lui un "juge-rapporteur" (juez de residencia), ancien juge du tribunal de justice de Valladolid; mais il fut tranquilisé, en partie, en apprenant que ce juge qualifié de "personnage grave et qualifié pour de grandes entreprises", avait été choisi par le cardinal García de Loaysa, président du Conseil des Indes qui lui était tout acquis (5). Une autre raison de mécontentement, qui irrita son orgueil et stimula sa vindicte, fut d'apprendre aussi que Sebastián de Belalcázar, son lieutenant à San Francisco de Quito, sollicitait de la Cour le gouvernement du territoire des Karas (6). Aussi dépêcha-t-il, sans tarder, son jeune frère Gonzalo pour supplanter l'indélicat capitaine (7). De la sorte, il était sûr de garder l'empire de Huaina Capac.

De retour à Lima, Francisco Pizarro procéda à de nouveaux partages de terres, prenant avis et conseil de son jeune et capricieux secrétaire Antonio Picado et de son chapelain, nouvellement promu au rang d'évêque : García Díaz Arias, personnage d'intégrité douteuse, comme nous aurons l'occasion de le constater bientôt.

Ces "repartimientos", n'étant pas plus équitables que ceux de la capitale andine, firent beaucoup de mécontents parmi les anciens "vecinos" qui avaient eu le malheur

(5)- Herrera, op. cit. ibid. liv. 8, chap. 9, p.209

(6)- Quintana, op. cit. p. 145

(7)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 6. p. 191 : "Partió Gonzalo Pizarro con los poderes del marqués su hermano, como se dijo para ser gobernador de las provincias de abajo, abusando de la facultad que tenía para renunciar en uno de sus hermanos o quien quisiese la gobernación del Perú entera y no para dividirla."

de déplaire soit au marquis, soit à son directeur de conscience ou encore à son mauvais génie, Antonio Ricardo. L'arbitraire se substituait donc aisément à l'équité. (8)

Conscient de ce que son frère Fernando en quittant le Cuzco lui avait donné un conseil salutaire, il essaya de s'attirer la confiance des principaux chefs "chilenos". Le jeune Diego ne pouvait lui pardonner le meurtre de son père; il est fort probable que ce jeune-homme n'ait pas attendu qu'on le priât de quitter le palais du Gouverneur à Lima, mais qu'il s'en alla de son plein gré, ulcéré par l'ignoble comportement de son père spirituel.

Gómez d'Alvarado qui avait accompagné son parent Alonso d'Alvarado dans la conquête des Chachapoyas, voyant que la métropole ne prenait encore aucune disposition pour réparer l'injustice commise envers Almagro et ses partisans, accepta du marquis des Atabillos la mission de fonder : "la ciudad de León de Guanuco". En compensation des services rendus, il lui était offert un "repartimiento" d'Indiens ad libitum. Il partit donc, avec un certain nombre d'almagristes, heureux de ne plus vivre enfin dans l'indigence; mais ces faveurs ayant éveillé la jalousie d'"encomenderos" de Lima, franchement hostiles à leurs rivaux, Francisco Pizarro revint plus tard sur sa décision et nomma quelqu'un d'autre en lieu et place de Gomez d'Alvarado.

Les autres capitaines et soldats de l'Adelantado refusèrent avec dignité, toutes les compromissions avec celui qu'ils tenaient pour l'assassin de leur seigneur. (9)

(8)- Cieza de León, "Guerra de Chupas," chap. 17, pp. 57-58

(9)* Francisco Pizarro essaya de se concilier la sympathie de Juan de Saavedra, Cristóbal de Sotelo et Francisco de Chaves, l'almagriste, en leur offrant de bonnes encomiendas. Mais ils lui firent savoir : "...que antes querían morir de hambre que tener de comer por la mano del marqués." Cf. Cieza de León, op. cit. chap. 24, p. 93.

Ils étaient fermement décidés à se débarrasser de lui, dès que se présenterait une occasion propice. Ce dessein se précisa dans leur esprit, à mesure que le temps passait. Dès 1540, alors que Francisco Pizarro se trouvait au Collao, sans doute dans la vallée de Chuquiabo où il demeura deux bons mois, Hernando Bachicao, "vecino del Cuzco", l'avisa par lettre, de prendre garde à sa personne : "...parce que ceux du Chili devaient le tuer, et c'est la rumeur qui circulait en ville." (10). Le maître des comptes, Illán Suarez de Carvajal lui adressa, au Cuzco, à son tour, une lettre chiffrée qui fut rétablie en clair par son frère le licencié Benito Suárez de Carvajal; il lui donnait aussi le même avertissement, lui disant en particulier : "...que des Charcas et d'Arequipa et de la ville du Cuzco, bon nombre d'entre eux s'en allaient à la ville des Rois pour s'unir à don Diego." (11). Par ailleurs, les Indiens par la voie de leurs oracles, de leurs "huacas", répandaient la rumeur sur les places publiques et les marchés -"tiangués"- que le grand chef "apomacho" serait assassiné par ses ennemis. Les Indiennes le rapportaient également à leurs maîtres espagnols. L'évêque de Quito, García Díaz Arias, fut prévenu de cette façon (12), et il en avertit le marquis.

Le fait est que les almagristes qui ne pouvaient subsister dans les diverses provinces péruviennes, poussés par la faim et la misère, se regroupaient autour du jeune

(10)- Cieza de León, "Guerra de las Salinas", chap. 93, p.450 : "...porque los de Chile le habían de matar, y así se publicaba en la ciudad."

(11)- Cieza de León, "Guerra de Chupas", chap. 17, p. 60 : "...que de las Charcas y Arequipa y de la ciudad del Cuzco, muchos de ellos se iban a los Reyes a juntar con don Diego." (cf. p. 452.53 début)

(12)- Pedro Pizarro, op. cit. p. 148

Herrera, op. cit. ibid. chap. 4, p. 322 : "...el cual (Francisco Pizarro) lo echó en risa diciendo que eran hechicerías de indios."

Diego à Lima; celui-ci, après avoir été dépouillé de tout bien par le Gouverneur, disposait en effet d'une hacienda et d'un village, propriétés d'un certain Domingo de la Iresa, qui les lui avait donnés par compassion et en souvenir des bienfaits reçus de l'adélantade. Bien que Diego et ses compagnons fussent pourvus en maïs et autres vivres indispensables, par les indiens dudit village, ils vivaient péniblement (13). Une autre raison faisait affluer les "chilenos" à Lima; ils avaient été prévenus que Charles Quint envoyait au Pérou le juge enquêteur susnommé, pour rétablir l'ordre et la justice, en rendant les territoires de la nouvelle Tolède à son légitime possesseur. Mais selon les termes mêmes de l'évêque de Quito au roi, ils étaient convaincus que ce personnage, délégué par la Cour : "ne venait pas châtier mais arranger les affaires du marquis, et non réparer les offenses... cela fut publié dans ces provinces et en chaire, partout." (14)

(13).- Cieza de León, op. cit. chap. 17, p. 59, dénonce la misère extrême des "chilenos" et le comportement impitoyable, inhumain du marquis : "...y en este tiempo los de Chile pasaban grandísima necesidad, y andaban por los pueblos de los indios porque les diesen de comer, desnudos y con mucha miseria; y como todos sabían que don Diego estaba en los Reyes, abajaron de las Charcas y Arequipa y Cuzco para venirlo a buscar, diciendo que Su Magestad lo hacía mal con ellos en no proveer de juez contra el marqués; y los que estaban en los Reyes no pasaban menos necesidad que los que estaban arriba, porque ya el marqués había muchos días que había mandado salir fuera de su casa a don Diego, y aunque después estaba en las casas de Francisco de Chaves, le echaron también de ella, y Juan de Herrada (ou Rada) y Juan Balsa, criados viejos de su padre le buscaron adonde estuviese y allegáronse a él treinta o cuarenta de los que habían seguido al adelantado, y padecían gran necesidad, y el gobernador de ninguna cosa les mandaba proveer ni se acordaba que sin Almagro él no fuera lo que era ni llegara a tener el mundo y ser que tenía, y los de Chile pasaban su miseria como ellos podían."

(14).- Carta del bachiller García Díaz Arias al Rey del 26-6-1541, in "Gobernantes del Perú" tome 2, p. 241. Points confirmés par Herrera, op. cit. ibid. chap. 9, p. 209: "...no venía a castigar sino a arreglar las cosas que al marqués convenían, y que no venía a remediar los agravios... y esto se publicó en estas provincias y en los pulpitos."

Ces nouvelles ne firent que les alarmer et accroître leur désespoir, elles ne pouvaient apaiser les esprits surexcités des miséreux almagristes. Pizarro, mal conseillé par Antonio Picado, homme particulièrement mesquin et vaniteux, et par l'évêque de Quito, prit des mesures arbitraires à la mort de Domingo de la Presa, mesures qui ne firent qu'augmenter l'aversion éprouvée par ses ennemis. Ils les déposséda de la hacienda d'où ils tiraient toutes leurs ressources et la donna à son demi-frère Francisco Martin d'Alcántara, bien que le cupide bachelier-évêque l'eût sollicité avec insistance pour lui-même. (15)

(15)- Cieza de León, op. cit. chap. 25, p. 89 : "...y sucedió que Diego de la Presa murió en este tiempo, y Francisco Martín de Alcántara, hermano del marqués pidiósele, y aun sobre ello hubieron palabras, porque el obispo, según decían, pretendía para sí la estancia y, en conclusión, el marqués la dió a Francisco Martín, y la quitó a don Diego, cosa por cierto muy mal hecha, y no conforme al merecimiento que don Diego, por respeto de su padre tenía y merecía, por tanto en aqueste reino, había trabajado y mostrádose al servicio del Rey, y como de ella se proveían de maíz y de otras cosas convenientes al servicio de la casa, donde todos vivían, sintieron tanto la falta, en tanta manera, que el mozo don Diego era compasión oír lo que decía y quejarse de la crueldad que el marqués con él usaba."

Garcilaso, op. cit. ibid. liv. 3, chap. 5, p. 253, note lui aussi l'emprise de Picado sur Pizarro et insiste sur l'innocence de celui-ci quant au mal fait à Diego d'Almagro le jeune et à ses compagnons; néanmoins, il dit bien que l'intention des conseillers du marquis était ou de les obliger à se soumettre par la famine ou à quitter la ville pour chercher leur subsistance ailleurs, : "El marqués (aunque contra su voluntad) quitó los indios a don Diego de Almagro en cuya posada se recogían los demás a comer, porque no teniendo qué comer, lo fuesen a buscar por otras tierras y se fuesen de aquella ciudad, ... y así, luego que vieron este mal término, que con ellos se usó, en lugar de irse de aquella ciudad, escribieron los de Almagro a otras partes, donde sabían que había españoles de su bando, para que fuesen a la ciudad de los Reyes donde ellos estaban, y les ayudasen en sus pretensiones" En fait les projets de Pizarro et de ses partisans échouèrent et provoquèrent une réaction précisément tout à fait contraire

.../...

Après cela, les relations furent de plus en plus tendues entre les almagristes et leurs ennemis. La lâcheté des habitants de Lima, qui ne voulaient pas indisposer le Gouverneur ni son secrétaire, était telle, qu'ils n'osaient secourir leurs compatriotes malheureux : "...chez aucun "vecino" ils ne trouvaient ni la charité ni la bonté qui aurait consisté à leur donner seulement à manger." (16). Faut-il s'étonner que les "chilenos" aient alors manifesté leur mépris en ne saluant plus le Gouverneur ? (17)

C'est vers cette époque-là que Francisco Pizarro accumula les maladresses; non seulement il prit une mesure vexatoire et grave contre son filleul et ses partisans de Lima, mais il changea de lieutenant. Il remplaça, en effet, Francisco de Chaves -cousin germain de Francisco de Chaves "el chileno"- qui avait peut-être manifesté trop de faiblesse à l'égard du jeune Almagro, réfugié un temps chez lui, par le docteur Blázquez qui, nous le verrons, donnera la mesure de sa suffisance et de sa couardise. Ces dispositions allaient lui être fatales.

(16)- Cieza de León, op. cit. chap. 17, p. 60 et chap. 28, p. 98 : "... no hallaban en ningún vecino caridad ni voluntad que tan solamente les diesen de comer."

(17)- Zárate, op.cit.liv.4.chap.6.P.496, pizarriste convaincu, oppose le bon caractère et la patience du marquis à l'irrespect de ses adversaires et il relate un fait significatif, plausible, qui, à notre avis, confirme cette irrévérence et le désespoir des almagristes aux abois: "Y así, confiado don Diego y su gente en la buena condición y paciencia del marqués, le iban perdiendo la vergüenza, tanto, que algunas veces los más principales pasaban por delante dél sin quitarle las gorras ni hacerle otro acatamiento ninguno; y una noche amanecieron atadas en la picota tres sogas pendidas, la una hacia la casa del marqués, y la otra a la de su teniente (doctor Blázquez o Velázquez) y la otra a la de su secretario; todo lo cual el marqués disimulaba, excusándolos con que estaban vencidos y que de corridos hacían todas aquellas cosas."

Cependant, l'écervelé Antonio Picado continuait à exercer sur lui une pernicieuse influence (18). Il provoquait fréquemment ceux qu'il désignait par dérision les "gentilhommes de la cape". En effet, pour sortir de leur logis qui se trouvait près de la cathédrale et vaquer à leurs nécessités, comme ils n'avaient pour tout vêtement que des haillons, ils les cach-aient en se drapant dans une cape unique, à tour de rôle.

Un jour, quelque temps après que les trois cordes allant du pilori aux demeures respectives du Gouverneur, de son lieutenant Blázquez et du secrétaire Picado, furent découvertes -si tant est que le fait rapporté par Zárate soit réel (voir supra note 17)-, il se présenta devant la maison des almagristes, sur un cheval fringant (19) aussi richement harnaché qu'il était lui-même vêtu; il portait un habit de

(18)- Antonio Picado signait tous les documents du nom du Gouverneur qui ne savait ni lire ni écrire : "...todos los despachos, écrit Zárate (op. cit. id. chap. 9, p. 499) que hacía así de gobernación como de repartimiento de indios, libraba haciendo él dos señales en medio de las cuales Antonio Picado, su secretario, firmaba el nombre de Francisco Pizarro"

Cieza de León, op. cit. chap. 24, p. 91 : "...que ya que el marqués era Gobernador por su consejo (de Picado) que convenía encaminarlo en desagruar y allegar amigos; hacíalo al revés y decía muchas palabras feas contra los de Chile, y aun él fue parte para que al mozo don Diego se le quitase la estancia y se diese a Francisco Martín."

Herrera, op. cit. ibid. liv. 10, chap. 2, p. 315, dit d'Antonio Picado : "...era hombre muy arrogante, de cuyo consejo totalmente se valía (Pizarro) debiéndole encaminar por la vía apacible, benigna y liberal que adquiere amigos; benevolencia y buena fama, lo hacía al contrario, menospreciando y persiguiendo a los de Chile."

(19)- Cieza de León, op. cit. chap. 25, p. 91

Pour Borregán, (voir chap. 26, note 10 infra) cette provocation de l'insensé Picado eut lieu le 18 Juin 1541, lors de la Fête-Dieu.

soie brodé par endroits de signes obscènes, de 'figas', lesquels sont encore en usage dans certaines provinces de la péninsule ibériques, telles la Galice et les régions portugaises voisines : 'Tras os Montes', 'Alto Douro', et 'Minho' (et que nous retrouvons dans nos expressions françaises: "faire la figue" ou "faire la nique " à quelqu'un). Pour Antonio Picado, il s'agissait de provoquer ses ennemis, et il s'y employa de son mieux; son riche vêtement était déjà un défi en soi, si l'on considère qu'il paradait devant des loqueteux, et il s'agitait d'une manière aussi grossière que significative. Il devait payer chèrement ses provocations.

Le marquis des Atabillos laissait faire et paraissait ne pas se soucier des dangers qui le menaçaient: il admettait, comme il l'avait dit à son frère Hernando, quand ils se séparèrent, qu'on n'oserait pas toucher à sa personne par crainte de représailles. Or, là où M. Ballesteros Gaibrois dont nous suivons mal le raisonnement, voit comme élément explicatif de l'attitude du Gouverneur, la confiance et l'éloignement dans son esprit de toute trahison éventuelle, nous

(19)- suite- "faire la figue" représente en fait, selon nous, la copulation des sexes, le pouce placé entre le majeur et l'index étant assez significatif.

Il existe au musée "Valencia de don Juan" de Madrid, une collection intéressante de "figas" en jais, et plusieurs pièces remontent au XVIIe siècle.

Sainte Thérèse d'Avila, sur le conseil de son confesseur, faisait, elle aussi, la 'figa' pour chasser le démon, quand elle devait le combattre, au cours de visions qui n'étaient pas toutes maléfiques. Cf. Santa Teresa : "Libro de Su Vida," B.A.E., tome 53, chap. 29, p. 88 : elle emploie l'expression "dar higas" : "Mandábame (el confesor) que ya que no había remedio de resistir, que siempre me santiguase cuando alguna visión viesse, y diese higas, y que tuviese por cierto era demonio, y con esto no vendría."

voyons, pour notre part, un orgueil démesuré (20), sa volonté de puissance ne pouvant envisager, un seul instant, de rencontrer des obstacles sérieux parmi des êtres qu'il avait réduits peu à peu à l'impuissance et à une extrême misère; c'est pourquoi il sortait seul ou accompagné d'un seul page, hors de la ville, pour se rendre dans un chantier où l'on construisait un moulin.

L'orgueil mêlé d'insouciance du marquis, stimulait l'audace de ses ennemis dont le nombre augmentait à mesure que passaient les jours, puisque s'adjoignaient à eux, les nouveaux venus au Pérou, réduits à la mendicité peu après leur arrivée. Ils se préparaient tous à un complot en achetant

(20)- Voici comment M. Ballesteros Gaibrois, op. cit chap. 13, p.414, explique l'attitude insouciance, voire imprudente du grand conquistador : "La primera posibilidad explicativa es que Pizarro procediera así por puro valor, por ausencia total de miedo. Esta contestación no puede sernos válida... Si, pues, no era un valor ciego, ni un menosprecio de las cualidades de sus enemigos lo que le hacía ir descuidado ¿qué era lo que le daba aquella confianza? Precisamente eso la confianza, confiaba en la gente, confiaba que no serían capaces del crimen, de la traición. Pensaba que sus cabezas serían prenda de la suya", es decir que no intentarían nada por el efecto que el respeto al poder constituido podía hacer en ellos. Fue su fe en la lealtad castellana..."

C'est cette même confiance qui, selon M. Ballesteros, avait fait que Pizarro considérât l'exécution de l'Adelantado comme un acte de justice : "Porque no creía que había habido injusticia, sino que por el contrario, la Justicia (con mayúscula) había triunfado... Enviaba incluso el proceso con su hermano a España, confiado en la superior sanción del Consejo de Indias."

Ce jugement ne nous paraît guère probant. Francisco Pizarro avait toujours manifesté, et ce depuis les premiers épisodes de la découverte du Pérou, beaucoup de prudence cauteleuse, beaucoup d'habileté politique qui lui avaient permis de vaincre ses adversaires, notamment Atahualpa et Almagro. Nous inclinons plutôt à penser qu'il s'agissait de confiance en soi, d'une assurance excessive due à ses nombreux succès. Son orgueil ne connaissant plus de limites lui fit perdre toute clairvoyance.

ou en se procurant, de quelque manière que ce fût, toutes sortes d'armes hétéroclites : hallebardes, lances, coutelas, épées, massues, tout en espérant l'arrivée du juge d'enquête Vaca de Castro.

Celui-ci devait être retardé de plusieurs mois dans son voyage maritime et terrestre par les éléments déchaînés d'une part, et la maladie de l'autre; tout se passait comme si l'assassinat de Francisco Pizarro qui aurait pu être évité, s'il était arrivé à temps à Lima, avait été décidé, par un destin inexorable ou la Providence divine, contre lequel ou laquelle, personne ne pouvait rien.

Vaca de Castro était parti de Séville à l'automne de l'année 1540, nanti d'une cédula Royale qui lui donnait de grands pouvoirs sur le Pérou, puisqu'il pouvait prendre, en cas de mort du marquis, le titre de gouverneur. (21). Il lui était demandé, en outre, en tant que président temporaire du Tribunal de Panama, de mener une enquête sur l'administration des 'oidores' Robles et Villalobos, accusés de concussion, et de recueillir toutes les informations possibles sur les causes des différents opposant les gouverneurs de la Nouvelle Castille et de la Nouvelle Tolède, sur la mort de Diego d'Almagro, sur les origines de la rébellion de Manco Inca et sur les possibilités de transiger avec lui : " ...en lui donnant toutes les terres que comme seigneur il devait posséder" voire de le ramener en Espagne pour éviter des troubles éventuels. En outre, il devait empêcher, par tous les moyens possibles les abus commis sur les Indiens 'porteurs de fardeaux' ('cargueros') ou 'travaillant dans les mines' ('mineros') (22), s'assurer de leur conversion et de leur instruction religieuse et, en conséquence, prendre des dispositions sévères à

(21)- Cieza de León, op. cit. chap. 24, p. 87

(22)- Herrera, op. cit. ibid. chap 11, pp. 219-20 : "...que no consistiese cargar a los indios ni sacarlos de una provincia para otras, porque siendo de complexión tan flaca les hacía daño sacarlos de su naturaleza, y echarlos a las minas...que procurase ponerle (a Mango) en libertad, dándole todas las tierras que como señor debía de tener."

l'encontre des prêtres ou des moines qui auraient enfreint les lois morales ou religieuses. (23)

Arrivé à Panama, à la mi-janvier 1542, après une traversée pénible jusqu'à Nombre de Dios, Vaca de Castro n'en partit que le 18 mars 1542; une fois remplie sa mission d'enquête, il s'embarqua sur un galion appartenant au docteur Sepulveda, refusant, à ce qu'il semble, de monter sur un navire de Pizarro (24). Quelques bateaux marchands plus légers naviguèrent de conserve vers le sud, avec le lent et lourd bâtiment qui emmenait le 'juge rapporteur' ('juez de residencia').

Au sud de Tumaco, passée l'île du Gallo -à deux degrés environ de latitude nord- une violente tempête se déclina; contre des averses diluviennes et des vents furieux, le lourd galion ballotté par d'énormes vagues dut faire marche arrière jusqu'à la petite île susnommée. Cependant comme les amarres furent cassées par de terribles secousses, les navires firent voile vers la baie dite 'Ancón de las Sardinias'

(23)- Herrera, op. cit. ibid. chap. 10, p. 217

(24)- Herrera, op. cit. id. liv. 10, chap. 1er, p. 312 .

Les factieux des deux partis avaient envoyé vers lui leurs messagers respectifs; du côté du gouverneur, Alonso de Cabrera avait été chargé de pourvoir le délégué royal de mets délicats dans toutes les auberges -'tambos'- de la route, où il s'arrêterait; les almagristes, disposant pour leur part, que Juan Balsa et Alonso Portocarrero iraient le rejoindre à San Miguel de Piura, en habits de deuil.

Les 'pachacanos' accusaient déjà leurs ennemis d'en vouloir à la vie de Vaca de Castro. Cieza de León, op. cit. chap. 24, p. 88, réfute ces fausses accusations, pour lors, ce qui ne veut pas dire, bien entendu, qu'ils n'y aient pas songé par la suite : "...quisieron algunos decir que concertaron con Juan de Herrada y don Diego de saber bien la intención de Vaca de Castro, y, si no conformase con lo que ellos aguardaban y creían, que le matarían y recogerían todas las armas que hubiese. Esto es lo que los del bando de Pachacama dicen, mas por entonces nunca tal concierto de matar a Vaca de Castro pasó, ni tal entre ellos se comunicó, ni iban por más de informarle de lo que había sucedido."

et, par une nuit des plus orageuses, la flotille fut dispersée. Le galion de Vaca de Castro était seul dans l'immensité des lames furieuses. Revenu à l'île du Gallo, désamparé, il y rencontra un navire parti du Nicaragua. Ils firent route ensemble en suivant la direction du Sud, afin de trouver un havre où tout le monde pourrait se remettre des fatigues du voyage. Le juge d'enquête avait hâte d'atteindre le ciudad de los Reyes : " ...pour éviter que ne se reproduise quelque scandale entre les factions du Chili et de Pachacamac." (25) Mais les deux navires devaient mettre onze jours avant de trouver le port de la Buena Ventura, éloigné de la côte et établi dans un labyrinthe formé par les nombreuses ramifications du delta du rio de San Juan. Vaca de Castro, harassé par son odyssée, partit vers la ville de Cali -Colombie actuelle-, et souffrit de telle façon, en cours de route, qu'il faillit passer de vie à trépas quand il atteignit cette localité (26).

C'est avant d'arriver à Quito, à Popayan, alors qu'il pensait se rendre enfin à Lima, qu'il apprit l'assassinat de Francisco Pizarro par les almagristes (27), ce qui veut dire qu'il mit environ trois mois et demi pour aller de Panama à Quito.

(25)- Cieza de León, op. cit. chap. 26, p. 93 : "...para evitar no recreciese algún escándalo entre los bandos de Chile y Pachacamac."

(26)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 3, p. 223.

'Carta de Cristobal Vaca de Castro al emperador Carlos participándole el asesinato del marqués don Francisco Pizarro y la rebelión de Diego de Almagro! Quito, 15-11-1542, in 'Cartas de Indias', Ministerio de Fomento, Madrid, ed. G. Hernández, 1977, p. 465 :...en Cali estuve tres meses a la muerte.'

(27)- Cieza de León, op. cit. chap. 46, p. 146

XXV - La mort de Francisco Pizarro.-

Les Almagristes méprisaient le Gouverneur; et son secrétaire Antonio Picado, bouffi d'orgueil et de vanité ne faisait qu'accroître leurs mauvais sentiments par ses railleries, ses moqueries mesquines et cruelles, son arrogance insupportable (1). A cela s'ajoutaient diverses rumeurs contradictoires qu'il faisait répandre au sujet de l'arrivée prochaine du juge d'enquête dont la mission devait consister surtout à châtier les ennemis de Francisco Pizarro (2). C'est alors qu'ils pensèrent à se débarrasser du marquis (3), et du délégué royal, si d'aventure, celui-ci, en qui ils n'avaient qu'une confiance relative (4), s'avisait de les menacer.

Ils furent tout de même alarmés quand les bateaux marchands, partis en même temps que le galion de Sepúlveda,

(1)- Pedro Pizarro, op. cit. p. 146, note avec raison que l'un des motifs qui poussa les almagristes à tuer le marquis fut déterminé par le rôle néfaste joué par Picado : "...por que el que no andaba a su voluntad sirviéndole (a Picado) aunque tuviese méritos, lo destruía; y este Picado fue causa de que los de Chile tomasen más odio al marqués, por donde lo mataron porque este quería que todos lo revenciasen, y los de Chile no hacían caso de él, y por esta causa los perseguía éste mucho."

(2)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 5, p. 225 : "...el licenciado Vaca de Castro venía por juez de comisión, para hacer informaciones y enviarlas al Rey, y para castigar a los de don Diego de Almagro."

On disait aussi, que Vaca de Castro serait tué sur l'ordre du marquis avant qu'il n'atteignît Lima, et les chiliens admettaient aussi que s'il arrivait à Lima, il ne leur rendrait pas justice, ayant été grassement suborné en Espagne par les Pizarro. Voir "Gobernantes del Perú", tome 2, p. 218 "Carta del Ayuntamiento al Rey" du 25-6-1542.

(3)- Zárate, op. cit. id. chap. 6, p. 496.

(4)- Cieza de León, op. cit. chap. 24, p. 87, dit que Diego d'Alvarado et les défenseurs de la cause almagriste avaient écrit à Juan de Herrera et au jeune Diego : "...como el doctor Beltrán y otros que estaban en el Consejo (de Indias) por oidores habían recibido grandes presentes del marqués por donde se colegía que Vaca de Castro no haría allí recta justicia."

arrivèrent au Callao; l'on fit courir le bruit, à quelques jours de là, que le bâtiment où s'était embarqué Vaca de Castro avait dû sombrer au cours de la tempête. Ils pensèrent, alors, qu'il ne leur serait jamais rendu justice, et leur tristesse s'accrut tandis que leurs rivaux, y compris le Gouverneur, dissimulaient mal leur joie (5). Cette dernière nouvelle les poussa au désespoir le plus sombre, les incita à se défaire du marquis, malgré tous les risques que l'attentat pouvait entraîner.

Pizarro, nonobstant les avertissements réitérés de ses partisans, ne semblait pas se soucier de sa sécurité. L'évêque García Díaz Arias alla le voir peu de jours avant la saint-Jean, pour lui dire qu'une Indienne de ses servantes lui avait annoncé, avec assurance, qu'on attenterait aux jours du vieux Gouverneur. Il tint cela "comme un abus de indios" ("como un abuso de indios"), c'est-à-dire une manifestation de superstition et il le lui dit et en rit. Toutefois, malgré les apparences, ce rire devait avoir quelque chose d'amer, il ne signifiait pas qu'il ne se méfiait point, puisqu'il fit appeler incontinent Juan de herrada par l'évêque lui-même. Le chef 'chileno', assez troublé, comme ses hommes d'ailleurs, tout en se refusant d'être accompagné, se présenta au palais. Il fut reçu dans le verger, d'une façon on ne peut plus naturelle et simple. Pizarro, pour donner le change peut-être, et pour éviter toute gravité à l'entretien, soignait des orangers, les premiers du Pérou, disait-il avec fierté.

Dans leurs propos, qu'ils paraissaient vouloir francs et sans détours, les deux interlocuteurs déclarèrent, en principe, leurs intentions réelles. En fait la vérité fut sans

(5)- Cieza de León, op. cit. chap. 28, p. 98 : "...y con aquellas nuevas no se holgó poco el marqués y los de su bando."

doute dissimulée de part et d'autre. Le Gouverneur, disait ne nourir aucun dessein hostile envers ses adversaires.(6); il attendait l'arrivée du juge d'enquête dont il avait appris le débarquement au port de la Buena Ventura. De son côté, Juan de Herrada, sachant sa personne menacée, avait pris des mesures pour se protéger. A dire vrai, chacun tentait de sonder les intentions de l'autre. Voici comment Cieza de León rapporte cette rencontre : "Juan de Herrada arrivé là où était le marquis, le trouva dans un jardin en train de regarder des orangers qu'il y avait semés; quand il frappa à la porte, on lui ouvrit, et dès qu'il entra le marquis regarda de son côté et lui dit : qui êtes-vous ? Juan de Herrada lui répondit comment il ne le reconnaissait pas en le voyant : "Je suis Juan de Herrada ". Le marquis lui dit : que se passe-t-il, Juan de Herrada : l'on me dit que vous achetez des armes, que vous réparez des cottes de mailles, le tout afin de me donner la mort. Juan de Herrada répondit : il est vrai, Seigneur, que j'ai acheté une paire de corselets et une cotte pour défendre ma personne. Le marquis lui répliqua : pour quelle raison cherchez-vous aujourd'hui des armes plus qu'auparavant ? Juan de Herrada répondit à nouveau et dit : parce que l'on rapporte publiquement que Votre Seigneurie rassemble des lances pour nous tuer tous. Et il ajouta encore : allons, finissons-en, et que Votre Seigneurie fasse de nous, ce

(6)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 1er, p. 215 : "...que el gobernador, dit-il, se apercibía y perrechaba de muchas armas y de todo género de ellas para los matar a él y a sus amigos de Chile, y que a los que vivos quedasen de ellos, echarlos de la tierra, de arte que no le quedase en ella escrupulo ni persona que le pudiese dar estorbo y pesadumbre."

Cieza de León, op. cit. chap. 18, p. 100, confirme la note précédente : "...el marqués mandó al obispo que fuese a llamar a Juan de Huerrada y lo trajese ante él : y esto era en el mismo día de San Juan en la tarde. Cuatro o cinco días antes de esto, Juan de Herrada había sabido como el marqués recogía armas para prender a los de Chile, o desterrarlos, o matar a los que le pareciere."

qui lui plaira, puisqu'ayant commencé par la tête, je ne comprends pas pourquoi l'on respecte les pieds, et l'on dit même que Votre Seigneurie a donné l'ordre de tuer le juge; et si vous pensez tuer les 'chilenos', ne le faites pas; exilez sur un navire don Diego puisqu'il est innocent et non coupable; moi, je m'en irai avec lui là où le sort voudra bien nous rejeter. Le marquis, d'un air furieux, répondit : qui vous a laissé entendre une telle méchanceté, une pareille trahison ? car moi, je n'y ai jamais pensé; et quant au juge, sachez que je désire le voir plus que vous ici; Diego de Mora m'a écrit me disant que son navire avait relâché au rio San Juan; c'est ce que m'ont dit les commissaires du bord qui sont revenus; et pour n'avoir pas voulu s'embarquer sur mon galion, il n'est pas ici. En ce qui concerne les armes que je prépare, dites-vous, l'autre jour je suis parti à la chasse et je n'ai pas vu une seule lance parmi tous ceux qui y participaient, et j'ai demandé à mes serviteurs d'en acheter une et ils en ont acheté quatre. Plaise à Dieu, Juan de Herrada, que vienne le juge et Dieu nous aide à trouver la vérité et que tout cela finisse enfin." (7)

(7)- Cieza de León, op. cit. chap. 28, pp. 100-101 : "Allegado Juan de Herrada a donde estaba el marqués, hallolo en una huerta mirando unos naranjos que en ella tenía sembrados; llamando a la puerta le abrieron, y cómo entró dentro el marqués miró para él y dijo : '¿quién sois ?' Respondióle Juan de Herrada que tal le veía que no le conocía, que él era Juan de Herrada. El marqués le dijo : '¿qué es esto, Juan de Herrada, que me dicen que andáis comprando armas, aderezando cotas, todo para efecto de darme la muerte?' Juan de Herrada respondió : 'Verdad es, señor, que yo he comprado dos pares de zoracinas y una cota para defender con ello mi persona.' El marqués dijo : '¿qué causa os mueve agora a buscar armas más que otro tiempo?' Juan de Herrada tornó a responder y dijo : 'Porque nos dicen y es público que Vuestra Señoría recoge lanzas para matarnos a todos! Y diciendo esto dijo más : 'Ea, acabemos ya, y Vuestra Señoría haga de nosotros lo que fuere servido, pues que habiendo empezado por la cabeza, no sé por qué se tiene respeto a los pies y asimismo dicen que Vuestra Señoría ha mandado matar al juez, y si piensa matar a los de Chile no lo haga; destierre en un navío a don Diego, pues es inocente y no tiene culpa, que yo me

.../...

Des chroniqueurs, des auteurs de lettres ou de relations, des historiens ont mis l'accent sur l'insouciance de Francisco Pizarro dans les jours qui précédèrent le complot ourdi par ses ennemis. L'assassinat se réalisa, selon eux, comme si le destin ou la Justice divine l'avait décrété à l'avance. Rien ne pouvait donc éviter la mort de l'illustre conquistador.(8)

(7)- suite- "iré con él adonde la ventura nos quisiera echar.' El marqués, con rostro airado dijo : '¿quién os ha hecho entender tan gran maldad o traición como es esa? porque yo nunca lo pensé; y el juez más deseo yo de verlo acá que no vos, y Diego de Mora me ha escrito como arribó el navío al río de San Juan, y así me lo han dicho los maestros que han venido, y por no querer él embarcarse en mi galeón, no está aquí; y en lo de las armas que decís que aderezo, el otro día salí a caza y no vide en cuantos ibamos una lanza, y mandé a mis criados que mercasen una, y ellos mercaron cuatro. Plega a Dios, Juan de Herrada, que venga el juez, y Dios ayude a la verdad y estas cosas hayan fin."

(8)- Cieza de León, op. cit. chap. 29, p. 105, écrit : "...pudiera ser que se excusara entonces su muerte, aunque si vino, como es de creer, por juicio divino, no bastaban fuerzas humanas a estorbarlo." Et plus loin (chap. 30, pp. 106-107 : "...y que parece que Dios, por los pecados del marqués le cegó el entendimiento, y fue servido que tuviese muerte tan cruel como murió..."

Plus tard, quand les conjurés en nombre restreint (une douzaine) se rendirent chez lui, toutes les portes du palais étaient ouvertes ou s'ouvrirent pour leur permettre d'exécuter leur forfait. Personne ne les arrêta et Cieza de León (op. cit. chap. 31, p. 110) écrit encore : "...por algún secreto juicio de Dios, no le estorbaban."

Pedro Pizarro, op. cit. p. 143, écrit textuellement : "...me parece a mí que Nuestro Señor le castigó en el fin que tuvo."

C'est la même impression qu'éprouve le maestro Martin de Arauco quand il écrit au docteur Villalobos (cf. Documentos inéditos del Archivo de Indias, tome 3, p. 212) : "...quiso Dios y sus peizados que muriesen (los dos hermanos Francisco Pizarro y Francisco Martín de Alcántara), y murieron de mala muerte."

Le jeune Diego d'Almagro, dans sa lettre aux 'oidores' de Panama (op. cit. p. 206) dit aussi : "...parece que se hizo por juicio de Dios y por su voluntad, porque mi deseo no era tan largo que se extendiese a más de conservar mi vida en tanto que él

.../...

Nous ne croyons pas, quant à nous, à une insouciance totale de sa part, mais à une carence certaine de ceux qui négligèrent de remplir leurs devoirs : Antonio Ricardo et Juan Blázquez.

Plusieurs raisons poussèrent les 'chilenos' à tuer le marquis, mais le retard prolongé outre mesure de l'arrivée du juge d'enquête Vaca de Castro, comme si le sort s'acharnait sur eux, ne faisait qu'accroître leur inquiétude et la tension d'esprit dans laquelle ils vivaient (9). Ils sentaient bien, par ailleurs, après l'entrevue du marquis et de Juan de Herrera, qu'il fallait, sans plus tarder, prendre une décision (10), et puisque justice ne pouvait leur être rendue par la Cour ni par le délégué du roi, ils se voyaient dans l'obligation de se la rendre

(8)- suite- "juez llegaba."

L'évêque de Quito, ami fidèle du Gouverneur, et qui se trouvait avec lui au moment de l'assassinat, écrit également : "...como para el remedio dello hubo tantas cosas y todas tan fáciles y en ninguna se puso diligencia, parece que esto vino por algún juicio que sólo Dios lo pudo saber."

Enfin Oviedo (op. cit. id. p. 216) dit ceci : "Parece lo que es dicho, permisión divina, porque no pensara hombre alguno que era posible acometerse tal cosa y salir con ella tan brevemente y en tal manera, porque todo fue en espacio de media hora."

(9)- Cieza de León, op. cit. chap. 30, p. 106.

(10)- Borregán, op. cit. chap. 6, p. 53, relate que pour la Fête-Dieu qui tomba cette année-là le 13 Mai, des masques grossiers chantèrent dans les rues de la ville : "...mueran los enemigos del gobernador Pizarro y viva él y sus amigos que embarrancada está la vaca; y salió Ricardo aquel día con unas ropas de seda a la estradiota en un caballo alazán y con higas de oro en la gorra." Version différente de celle de Cieza de León voir supra, note 19, p.349.

" La Justicia y Regimiento de los Reyes ", dans la lettre à l'empereur du 15-7-1541 (partisans de Diego d'Almagro le jeune) disent que Francisco Pizarro, ses amis et ses serviteurs, étaient disposés à tuer Diego; point confirmé par 'el Ayuntamiento de la Ciudad de los Reyes' -lettre du 25-6-1542-, royaliste donc,

.../...

eux-mêmes pour prévenir toute atteinte contre leurs personnes. De nombreux colloques eurent lieu avant le dimanche 26 Juin, jour fixé pour porter le coup fatal à Pizarro. Le samedi 25, l'un d'eux, Fernando de Merencia, en allant se confesser à un prêtre nommé Menao, avoua la conjuration qui était en train de se tramer. Menao prévint Antonio Ricardo. Tous deux ayant appris que le Gouverneur dînait chez son frère Francisco Martín d'Alcántara -chargés avec son épouse Inés Muñoz, de l'éducation de leurs neveux, fils du Gouverneur : Francisco, Gonzalo et Francisca (11)- allèrent le trouver aussitôt. L'homme d'Église, pour ne pas être reconnu, s'était drapé dans une ample cape qui lui couvrait presque entièrement le visage; il déclara lui-même ce qui lui avait été rapporté par le 'chileno'. Une fois de plus, l'intéressé parut n'accorder aucun crédit à cet avertissement salutaire. En fait, après le départ des deux hommes, il revint à table soucieux "...et il ne mangea pas davantage, et sans plus tarder il s'en alla chez lui." (12)

(10)- suite- au service de Vaca de Castro où il est dit qu'au moment où les 'chilenos' se ruèrent vers la demeure du marquis, ils criaient (cf. "Gobernantes del Perú", tome 2, p. 216) "¡Viva el Rey y mueran tiranos que nos quieren matar a don Diego !"

(11)- Antonio de Orellana -Pizarro, op. cit, p. 68 : "Casó Francisco Pizarro con doña Inés Huaylas Yupanqui, hija de Huaina Capac y hermana (corrigemos media hermana) por tanto de Atabalipa (et soeur consanguine de Huascar et de Tupac Huallpa). ..y tuvo de ella dos hijos : don Gonzalo et doña Francisca, legitimados por concesión real del Emperador, en Valladolid en 21 de Marzo de 1544, más otro natural, llamado don Francisco, que en España casó con doña Inés Pizarro, su prima, de la que no tuvo sucesión."

(12)- Cieza de León, op. cit. chap. 29, p. 105 : " y no comió más, y sin pasar más tiempo se fue a su casa."

Cependant, avant de rentrer chez lui, il se fit accompagner par son secrétaire chez son lieutenant, le docteur Juan Blázquez. Ce dernier tranquillisa son maître en lui disant : "que tant que la verge de justice serait dans ses mains, il pouvait dormir en toute quiétude, car personne n'oserait rien faire qui lui portât préjudice." (13)

Puis le jeune Antonio Picado, considérant qu'il avait rempli pleinement sa mission s'en alla danser avec une amie.

Par lui ou par Velázquez, ou même par le prêtre Henao, le licencié Benito Juarez de Carvajal apprit la conjuration. Il crut bon de faire appeler Herrada et le mit en garde contre toute action dont il aurait à se repentir. Herrada dissimula et répondit qu'il ne comprenait pas les motifs de ces avertissements; il entendit, toutefois, que l'un des leurs les avait vendus; il s'agissait, en conséquence, d'agir sans défaillance et prestement. Il prévint donc les siens. L'assassinat fut décidé pour le lendemain; le marquis serait frappé au moment où il se rendrait à la messe, à la cathédrale, le logis des conjurés étant situé tout près de là. Or précisément, le jour suivant Francisco Pizarro, prétextant une indisposition, n'assista pas à l'office. Cela confirmait les soupçons de Herrada. Est-il nécessaire d'admettre, dans ces circonstances, que les comploteurs

(13)- Cieza de León, op. cit. chap. 29, p. 104-105 : "...que mientras estuviese en sus manos la vara de justicia, que durmiese descuidadamente y sin pensar, que ninguno se movería a hacer cosa que sea en su deservicio."

Zárate, op. cit. id. chap. 7, p. 497 : "...y porque a causa de estar mal dispuesto (el teniente) no pudo venir, el marqués fue aquella noche a su casa, acompañándose sólo de su secretario con otros dos o tres, y una nacha delante. Y como halló al teniente en la cama, le dio cuenta de todo lo que pasaba; y él le aseguró, diciendo que no tuviese Su Señoría temor, que en tanto que él tuviese aquella vara en la mano, no se osaría revolver nadie en toda la tierra; en lo cual no parece haber quebrantado su palabra, porque después huyendo (como delante se dirá) al tiempo que quisieron matar al Marqués, se echó de una ventana abajo a la huerta, llevando la vara en la boca."

aient eu besoin d'être stimulés, au dernier moment par un certain Pedro de San Millán, comme le relate Cieza de León ? (14) Juan de Herrada avait assez de personnalité et d'esprit de décision pour ne pas devoir être incité, à notre avis. Il faut supposer qu'il prit sur lui de s'élancer dans la rue avec les plus audacieux de ses hommes, dès qu'il sut que Pizarro était resté chez lui et que leur logis était surveillé (15); il apprit également que le marquis recevait un grand nombre de visiteurs.(16)

(14)- Cieza de León, op. cit. chap. 30, p. 108 : "Y estando los de Chile en la posada de don Diego, entró uno de ellos, llamado San Millán, y muy turbado y dando grandes suspiros se fue adonde estaba Juan de Herrada, y muy descuidado de salir a hacer lo que luego hicieron, y le dijo : '¿qué hacéis, que de aquí a dos horas, nos han a todos de hacer cuartos ? Y esto me ha dicho el tesorero Alonso de Riquelme.' Lo cual era mentira, porque el tesorero no le dijo nada, y él levantaba de su cabeza todo aquello para insistir a Juan de Herrada a que saliese."

(15)- Cieza de León, op.cit.id. p. 109 : "... y aun dicen que el doctor (Juan Blázquez) envió un espía, y que al tiempo que entró se metieron todos dentro porque no los pudiese ver, y como pasase por junto a las casas donde ellos estaban, Montenegro, vecino de los Reyes, lo metieron por fuerza en ellas"

(16)- Garcilaso (op. cit. ibid. chap. 6, p. 456)- Zárate (op. cit. chap. 7, p. 496)- Gómara (op. cit. chap. 144, p. 77)- Herrera (op. cit. ibid. chap. 4, p. 322) disent qu'il fut question de tuer le marquis des Atabillos le 24 Juin 1541, jour de la Saint-Jean, ce qui n'est pas confirmé par Cieza de León. "Pero el marqués, dit Garcilaso, (recelándose, ya fuera de su primera opinión) dejó de ir a misa de la Iglesia Mayor, día de San Juan, año de mil **quinientos** cuarenta y uno, que estaba mal dispuesto, y era con deseo de encerrarse por algunos días, para dar orden y remedio con sus amigos y valedores, como se atajasen las desvergüenzas y atrevimientos de sus contrarios que eran demasiados."

Gonzalo Fernández de Oviedo (op. cit. ibid. chap. 5, p. 226), va plus loin encore : "...mas según certificaron algunos, el mismo día de su muerte del marqués, pensaba prender a Diego de Almagro y a los principales caballeros que con él estaban, creyendo que Juan de Rada iba satisfecho de sus palabras. Mas fue de otro arte..."

.../...

(16) suite - Pedro Pizarro dissipe nos doutes, quand il affirme (op. cit. p. 150) que Pizarro s'entretint avec Juan Velázquez à ce propos et qu'ils décidèrent d'un commun accord : "...que por la tarde se organizaría una tropa de caballos que iría a las casas del 'mozo' y lo aprisionaría juntamente con Juan de Rada..."

Diego d'Almagro ne se décida pas à accompagner ses partisans; il lui répugnait sans doute de verser, ou même de voir verser le sang de son vieux parrain. Dieza de León, (op. cit. chap. 29, p. 104) fait un portrait plutôt élogieux de ce jeune homme, voué à une mort prématurée et violente : "Don Diego era muy mozo y virtuoso y de gran presunción para descender de padres tan humildes; tenía grandes pensamientos, y no le faltaba corazón para cometer cualquier hazaña, mas era tan muchacho que no tenía edad para gobernar por su persona."

Zárate, op. cit. id. chap. 6, pp. 495-96, en ébauche un autre, laudatif aussi : Hernando Pizarro envió a la ciudad de los Reyes un hijo que había habido (Diego d'Almagro) en una india de Panamá, que también se llamaba don Diego de Almagro, mancebo virtuoso y de grande ánimo, y bien enseñado; y especialmente se había ejercitado mucho en cabalgar a caballo, de ambas sillas, lo cual hacía con mucha gracia y destreza; y también en escribir y leer, lo cual hacía más liberalmente y mejor de lo que requería su profesión."

La relation du gentilhomme Ordoñez Dávila, insérée dans la "Historia General y Natural de las Indias" de Diego Fernández de Oviedo (op. cit. liv. 10, 3e partie, chap. 5, p. 225) esquisse à grands traits un beau portrait physique et moral du jeune Diego : "Diego de Almagro...lleva muy grandes términos de hombre : no tiene nada de su madre, antes responde a su padre. Es muy largo y muy bien criado; tiene muchas gracias; es muy gentilhomme de caballo de entrambas sillas y muy diestro en las armas, y muy lindo latino, y tiene muy linda hechura de hombre, sino que es muy moreno y tiene poquitas barbas. Es de edad de veintidos años."

Cette esquisse faite en 1541 ou 1542, nous permet de supposer qu'il naquit en 1520 ou 1521. Dans les 'datos biográficos', concernant Diego d'Almagro le jeune (cf. "Cartas de Indias", publ. par le Ministerio de Fomento, op. cit.) il est dit qu'il devait avoir à peine vingt-et-un ans le 16 Septembre 1542, lors de la bataille de Chupas où il fut vaincu par la troupe de Vaca de Castro.

Zárate, op. cit. ibid. chap. 6, p. 496, ajoute aussi, à propos de l'assassinat du Gouverneur, que l'accord n'était pas unanime chez les almagristes : "...el cual designio no fue general entre todos los de esta parcialidad, en que hubo muchos caballeros que, aunque sintieron la muerte del adelantado, no procuraban vengarla más de cuanto fuese por términos jurídicos, y sin exceder la voluntad y servicio de Su Majestad."

Dix-sept hommes, dont les noms sont mentionnés par Cieza de León (17), porteurs des armes les plus diverses, dont deux arbalètes et une arquebuse, l'accompagnèrent en poussant de temps à autre, à grands cris : "Vive le Roi ! Mort aux tyrans !"

La place principale de Lima, à l'heure où ils décidèrent de réaliser leur crime, peu après midi, sans être très fréquentée, n'était pas déserte, mais personne n'osa leur opposer le moindre obstacle. Juan de Vargas, fils de Gómez de Tordoya (18), cousin issu de ^{germains} de l'Inca Garcilaso de la Vega, et page du

(17)- Cieza de León, op. cit. chap. 30, p. 108 : "...y se juntaron con él (Herrada) : Martín de Bilbao, y Baltasar Gómez, y Diego de Moces, y Juan de Guzmán, el mismo San Millán, Juan Saso, natural de Navarra, Narváez, Francisco Núñez, de Granada, Juan Rodríguez Barragán, natural de los Santos, Porras, de Ciudad Rodrigo, Pedro Cabezas, Velázquez, el Comendador de San Juan, Bartolomé de Anciso, Arbolancha, Jerónimo de Almagro, Enrique Losa, Pineda, page del Adelantado.

Herrera, op. cit. ibid, chap. 5, p. 330, reproduit les noms des dix-sept conjurés avec une orthographe différente pour trois d'entre eux : San Millán : Esteban Millán, Juan Saso : Juan de Yaso, Anciso : Enciso, et il ajoute que douze autres hommes assuraient la protection de ceux-là, Juan de Rada ou Herrada âme du complot, avant de partir pour le palais du Gouverneur, aurait dit à ses hommes (id. p. 331) : "Señores si mostramos valor y nos damos maña en matar al marqués, como lo habemos determinado, vengaremos la muerte del Adelantado, que de todos es tan deseada como si ayer sucediera, y tendremos en esta tierra el premio que merecen los servicios que en ella habemos hecho al Rey, y si no, piensen todos que nuestras cabezas serán luego puestas en la plaza y así conviene que cada uno mire lo que en este negocio le va."

(18)- Garcilaso, op. cit. id. liv. 8, chap. 12, p. 224 "Sale por capitán de caballos Garcilaso, hace una muy lucida compañía y él Gómez de Tordoya, su primo hermano, caballero del hábito de Santiago y maese del campo del ejército imperial van a dar la obediencia..."

Gouverneur, se trouvait alors devant la porte principale du palais (19); les voyant venir de la sorte, il s'empresse de prévenir son maître et ses nombreux commensaux et amis en criant (20) : ...Aux armes ! Aux armes ! les 'chilenos' viennent tuer le marquis, mon Seigneur ! "

Francisco Pizarro accompagné de quelques uns d'entre eux, voyant monter les séditions en armes, et entendant leurs cris répétés, donna l'ordre de fermer la porte du salon situé au premier étage, pensant alors pouvoir s'armer et repousser les attaquants. Francisco de Chaves qui avait hébergé quelque temps le jeune Diego d'Almagro chez lui et n'avait pas encore admis la défaveur dont il avait été l'objet de la part de Pizarro, puis qu'il s'était vu supplanté dans ses hautes fonctions par Juan

(19)- Francisco Dávila : "El asesinato de Pizarro", ed. de Lima, p. 23 : "El cerco completo mostraba cuatro principales puertas, mirando hacia los cuatro costados de la cuadra; una, la más importante, que daba acceso a la plaza principal, que era la más grande, sino la más fuerte; por ella salía el gobernador, con su cortejo, para asistir a las fiestas religiosas y por ella también, en son de guerra, para defender a su inicial ciudad de los ataques de la indiada. Otra, más pequeña, hacia la calle lateral izquierda, aquella que daba a la calle de los Aliaga, primitivamente, hoy de Palacio; otra puerta en el fondo, muy simple y recatada, daba salida al río y por ella se eliminaban al exterior las inmundicias del palacio. Por último, otra también pequeña, daba salida hacia la calle hoy de la Pescadería, que servía para la servidumbre y las caballerías. El interior desta extensa superficie fue dividido en los cuatro solares iniciales, pero no simétricamente, sino al influjo de las primeras construcciones que allí se levantaron. Fueron estos los correspondientes al lado izquierdo, mirando a la plaza, a todo lo largo de la calle de Aliaga donde instaló desde un principio sus habitaciones Francisco Pizarro."

(20)- Cieza de León, op. cit. chap. 31, p. 117 : "¡Arma ! ¡Arma ! que los de Chile vienen a matar al marqués mi señor !"

Ils étaient environ quarante, d'après Pedro Pizarro, op. cit. p. 151 et certains d'entre eux avaient partagé le repas du gouverneur; trente-trois d'après Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 1er, p. 217

Velázquez, contrevenant à l'ordre de son maître (21), fit ouvrir la porte et se présenta aux conjurés, pensant être épargné par eux et songeant peut-être qu'il pourrait tirer avantage de cette situation inattendue (22) : " Le capitaine Francisco de Chaves donna l'ordre d'ouvrir la porte et bien qu'on lui eût dit qu'il valait mieux qu'elle soit fermée, car en la défendant quelque temps ils étaient sûrs que des secours leur parviendraient, mais cela ne suffit pas, et il vint ordonner qu'on l'ouvrît; dès qu'elle fut ouverte, il se trouva en face de Juan de Herrada et de ses compagnons, auxquels avec une grande humilité et sans avoir l'air de résister, puisqu'il n'avait pas porté la main à l'épée, il dit : Messieurs, que se passe-t-il ? La colère que vous éprouvez contre le marquis ne me concerne pas, j'ai toujours été votre ami."

(21)- Pedro Pizarro, (op. cit. p. 152) : "Señor Chaves, cerrad esta puerta y guardádmela mientras me armo. El Chaves lo hizo al revés, dicen que con mal intento, porque sabía que el marqués don Francisco Pizarro lo dejaba por gobernador, en su testamento que había hecho, estando enfermo, en ausencia de su hermano Gonzalo Pizarro, y con esta malicia, creyendo de quedar por gobernador, abrió la puerta que estaba cerrada, de la sala se salió, creyendo que los de Chile, no le matarían, porque él no les había sido nunca contrario."

(22)- Cieza de León, op. cit. chap. 31, p. 112 : "El capitán Francisco de Chaves...mandó que abriesen la puerta, y aunque le dijeron que mejor estaba cerrada, pues con defenderla algún rato estaban ciertos que les vendrían socorro, no bastó, porque vino a mandar que la abriesen; y abierta que fue, encontró con Juan de Herrada y con los otros, a los cuales con mucha humildad y sin semblante de resistencia, pues aun no echó mano a la espada dijo : ¿qué es esto? No se entienda conmigo el enojo que traéis con el marqués, pues yo siempre fui amigo."

(23)- Le docteur J. Blázquez qui aurait dû assister son supérieur, comme il s'en était vanté, fut le premier à prendre la poudre d'escampette. A. de Zárate relate avec humour et ironie cette vaillante dérobade (op. cit. id. chap. 7, p. 497) : "...y él (Blázquez) le seguró, diciendo que no tuviese su señoría temor, que en tanto que él tuviese aquella vara en la mano

.../...

Au moment où la porte fut ouverte par Francisco de Chaves, la panique s'empara de presque tous les assistants. Les uns s'enfuirent par les fenêtres, se jetant dans la rue de Aliağa, dans le patio, et de là, traversant à toutes jambes le verger, gagnèrent la porte du fond qui s'ouvrait sur la berge de la rivière (23).

Francisco Pizarro, lui, ne perdit pas son équilibre. Il mit un corselet pendant que ses deux pages et son frère Francisco Martín d'Alcántara repoussaient les attaques, prit sa bonne vieille épée (24), et attaqua ses ennemis. Il fut blessé tout d'abord par un ou deux coups de hallebarde. Son frère, ses deux pages : Vargas et Cardona, lui-même s'étaient retirés dans une petite pièce du fond de l'appartement afin de mieux se défendre. Là, comme la résistance se prolongeait, alors que ses pages, puis Francisco Martín étaient tombés, ses attaquants usèrent d'un subterfuge pour en finir au plus tôt avec leur victime, dans la crainte qu'on ne vînt la secourir; ils poussèrent vivement un de leurs compagnons, le dénommé Narváez, et le marquis en lui plongeant son épée dans le corps, se découvrit, ce qui permit à Martín de Bilbao de lui porter un coup mortel à la gorge. Comme le gouverneur ne pouvait plus réagir, ses adversaires s'acharnèrent sur lui et il tomba enfin : " ...sans montrer

(23)- suite-"no se osaría revolver nadie en toda la tierra; en lo cual no parece haber quebrantado su palabra, porque después huyendo...al tiempo que quisieron matar al marqués, se echó de una ventana abajo a la huerta, llevando la vara a la boca." Ainsi comme le dit Zárate, il avait bien tenu sa parole, puisqu'il s'enfuit avec la verge de commandement non pas dans la main, mais en la serrant entre ses dents.

(24)- Cieza de León, op. cit. chap. 31, p. 112, fait dire au vaillant Pizarro des mots qui ont une certaine résonnance épique : "Venid acá vos, mi buena espada, compañera de mis trabajos."

ni faiblesse ni manque de courage" (25).

(25)- Cieza de León, op. cit. id. pp. 116-114 : "Nombrando a Cristo, Nuestro Señor, expiró... Fue muerto a hora de las once del día, a 26 días del mes de Junio, año de nuestra reparación de mil y quinientos y cuarenta y un años." En fait, comme le relate Zárate, Francisco Pizarro mourut vers treize heures "...acabado de comer que sería entre las doce y la una del mediodía." (op. cit. ibid. chap. 3, p. 499).

Herrera, op. cit. ibid. chap. 6, p. 335, ajoute que le Gouverneur était tombé quand Juan Rodríguez Bermúdez "...con un alcarraz lleno de agua, le dio un gran golpe en el rostro que se le quebrantó con él, con que espiró en edad de sesenta y tres años."

Gómara, op. cit. chap. 144, p. 78, dit qu'avant d'exécuter il eut la force de crier : "¡confesión!", puis il fit un signe de croix par terre et le baisa : "Murió pidiendo confesión y haciendo la cruz sin que nadie dijese : 'Dios te perdone'. Mais il commet une erreur, quand il situe l'assassinat le jour de la Saint-Jean, soit le 24 Juin 1541; c'est ce qui a dû pousser Herrera et Garcilaso à supposer que les conjurés tentèrent d'exécuter leur forfait les 24 et 26 Juin et que, par deux fois, Francisco ne se rendit pas à la messe, à la cathédrale, décevant coup sur coup ses adversaires (Cf. Commentaires Royaux, op. cit. ibid. chap. 6, p. 256)

Fernando Gonzalo de Oviedo se trompe également quand il mentionne la date du 26 Juillet 1541.

Avec les deux pages : Juan de Vargas -non pas de Vergara- comme le nomme M. Ballesteros, op. cit. chap. 13, p. 440 : "Sobre su cuerpo viejo se doblaron las vidas jóvenes y fieles de sus pajes Vergara y Cardona."

Cieza de León, op. cit. chap. 31, p. 114 : "Fue muerto asimismo su hermano Francisco Martín de Alcántara y los dos pajes Cardona y Vargas, y fueron heridos malamente don Gómez de Luna y Gonzalo Hernández de la Torre, y Francisco De Vergara (de là sans doute l'erreur de M. Ballesteros) y Hurtado." Mais l'auteur de la "Crónica del Perú" ne mentionne pas Francisco de Chaves, 'el pizarrista', ce qui porte le nombre des personnes qui accompagnèrent Francisco Pizarro dans la mort à quatre.

D'après Zárate, op. cit. ibid. : "...de parte de los de Chile murieron cuatro y quedaron otros heridos."

Après l'accomplissement de leur vengeance, les 'chilenos' sortirent du palais en criant : "Le tyran est mort, il n'y a plus de coquins au monde !" (26). Certains, parmi eux, reconnurent néanmoins que le Gouverneur avait réagi en homme de coeur. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans (27).

Sitôt la nouvelle de la mort du marquis connue, les almagristes fidèles et tout dévoués à la cause, et les tièdes qui auraient penché d'un côté ou de l'autre suivant les circonstances, les plus opportunistes aussi, que toutes les époques troubles de l'histoire connaissent, manifestèrent leur joie. Les principaux partisans du marquis furent arrêtés et jetés en prison; on leur prit leurs armes et leurs chevaux (28).

(26)-"Carta del Ayuntamiento de la Ciudad de los Reyes, op. cit. p. 18, al emperador" du 15-7-1541.

(27)- Il nous faut corriger quelques erreurs relatives à l'âge du vaillant conquistador. Cieza de León lui donne soixante-trois ans : "...cuando murió había sesenta y tres años", le faisant naître en 1478 au lieu de 1468 (cf. supra chap. 2, p. 6, et note 1). Erreur reproduite par Herrera, op. cit. ibid. et Quintana, op. cit. p. 155, moins précis que ses prédécesseurs : "Lucha por cierto bien desigual, escribió, de una parte un viejo de más de sesenta años..." W.H. Prescott, op. cit. id. chap. V, p. 429, se trompe également : "Pizarro no tenía probablemente más de sesenta y cinco años de edad cuando murió."*

(28)* Ce fut le cas des frères Benito et Illán Suárez de Carvajal, du capitaine Diego de Agüero, Gerónimo de Alíaga, Rodrigo de Mazuelos et de Diego Salinas (cf. Cieza de León, op. cit. chap. 32, pp. 116-117)

Les deux principaux coupables, mauvais conseillers du marquis n'osèrent pas affronter leurs adversaires de la veille qu'ils accablaient par leurs mesures inhumaines et leurs raileries cruelles. Antonio Picado alla chercher refuge chez le trésorier Alonso de Riquelme et se cacha sous un lit pendant plusieurs jours. C'est là que vinrent le chercher ses ennemis. Le dit trésorier, dont le comportement général nous apparaît toujours équivoque, disait, lorsqu'on lui demandait s'il savait où se cachait son ami Picado : "...no sé del Antonio Picado ni le he visto, y que guiñaba los ojos, diciendo por aquella seña que le hallarían debajo de la cama." (cf. Cieza de León, op. cit. chap. 32, p. 115). Quant à Juan Velázquez, serrant toujours le

* "Pizarro was, probably, not far from sixty-five years of age, at the time of his death." .../...

Il ne fait aucun doute, malgré les dispositions prises par Juan de Herrada et le jeune Diego d'Almagro, que des méfaits furent commis à Lima par les 'chilenos'. On pilla et l'on saccagea le palais du Gouverneur. L'intervention de l'évêque de Quito, García Díaz Arias, de la belle-soeur de Francisco Pizarro, Inés Muñoz, épouse de Francisco Martín d'Alcántara, et d'amis sûrs : Juan de Barberán et sa femme, empêchèrent que le corps du marquis fût traîné sur la place publique pour y être décapité et exposé au pilori. Les deux frères utérins, Francisco Pizarro et Francisco Martín, qu'un même destin funeste avait unis dans la mort, furent ensevelis à la hâte dans des fosses prestement creusées dans la cathédrale (29).

(28)- suite- "bâton de commandement entre ses dents, il alla demander asile aux dominicains, et se cacha dans le recoin le plus secret du couvent. Il s'en tira, sans dommage, grâce à l'intervention, dans les deux mois qui suivirent, de son beau-frère, l'évêque du Cuzco, fray Vicente de Valverde.

(29)- La version du maestro Martín d'Arauco, nous semble des plus spécieuses, quand il dit que les almagristes ne touchèrent pas aux biens des 'vecinos' de Lima : "...salvo caballos y armas y esto pagándolo bien." Cf. "Documentos inéditos del Archivo de Indias", tome 3, p. 213, op. cit.

En fait, selon l'évêque de Quito, lettre du 26.6-1541 op. cit. p. 212, Herrada et ses hommes s'emparèrent du quint royal -soit de douze à treize mille ducats d'or-, des biens des défunts évalués à une somme équivalente, sans compter le butin pris chez Antonio Picado, Francisco de Chaves et Juan Blázquez

Le licencié Vaca de Castro n'exagère-t-il pas dans sa lettre à l'empereur (cf. "Carta al Emperador participándole el asesinato del marqués don Francisco Pizarro y la rebelión de don Diego de Almagro el mozo," du 15-11-1541, op. cit. p. 466), quand il dit que les 'chilenos' étaient disposés à les tuer lui et Pizarro, au cas où il ne retirerait pas, sur le champ, au marquis, le gouvernement du Pérou : "...esperaban que viniese juez y si no quitase la gobernación luego al marqués y le degollase, matar a los dos." Et il dénature les faits s'il rapporte, lorsqu'il relate, sans preuve, les fausses rumeurs parvenues jusqu'à lui. Il déclare, en effet : "...y echaron al marqués y a su hermano en la plaza cabe la picota, como a dos hombres comunes y malhechores, y allí estuvieron hasta la tarde.."

Dans les demeures de ces deux hommes, chez Licado, Blázquez, Francisco de Chaves, l'on fit main basse sur l'argent, les métaux précieux, les émeraudes, les bijoux de toutes sortes qui s'y trouvaient (30). L'on s'empara, pour parer à toute éventualité, de tous les chevaux et de toutes les armes de la ville. Les 'machacanos', effrayés, par le cours des événements, préférèrent se faire oublier. Beaucoup d'entre eux se terrèrent dans leur logis, attendant alors avec impatience l'arrivée du délégué royal dont ils s'étaient moqués naguère; il mettrait bon ordre, pensaient-ils, à ce chaos. Les alcaldes et les membres du Conseil Municipal, quand ils ne furent pas destitués d'office, agréèrent, bien qu'il leur en coûtât, Diego d'Almagro pour gouverneur. Si Juan de Herrada lui fit parcourir la ville à cheval, le faisant proclamer maître du Pérou, c'est porter un faux témoignage que de dire, comme Zárate que : "... Juan de Rada fit monter à cheval Diego (Almagro) et le fit traverser la ville disant qu'au Pérou il n'y avait pas d'autre gouverneur, ni d'autre roi, au-dessus de lui." (31 et 32)

(30)- Borregán, op. cit. chap. 6, p. 55. Au cours des perquisitions faites chez le Gouverneur, l'on découvrit des lettres en faveur des membres les plus influents du Conseil des Indes, des docteurs Beltrán et Cobos, et du secrétaire du roi Sámano : "...y hallaron tantas cartas de favor de los oidores de acá de España, doctor Beltrán y de Cobos, de Sámano..." Points confirmés par Cieza de León, op. cit. chap. 23, p. 120 : "Don Diego mandó que buscasen todos los papeles y escrituras que tenía el marqués, y abrieron un testamento que había hecho antes que muriese, y entre las escrituras hallaron cartas del comendador mayor, don Francisco de los Cobos, y del doctor Beltrán, y del cardenal (García de Loaysa) y de otros grandes de España, favorables para el marqués."

Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. liv. 10, 3e partie, chap. 5, p. 237, n'exagère-t-il pas aussi, quand il prétend que, après la mort de Rizarro : "...él (Diego de Almagro) lo hizo no como lo pensaban, mas muy humanamente, que no tocó en hombre, ni tomaron a nadie lo suyo, sino fue en casa de Pícardo, porque le tenían mucha ojeriza, porque sabían que era mucha parte para hacelles guerra de hambre y destierros."

(31)- A. de Zárate, op. cit. ibid. chap. 8, p. 497 : "Juan de Rada hizo subir a caballo a Diego e ir por la ciudad, diciendo que en el Perú no había otro gobernador, ni Rey, sobre él."

.../...

Diego d'Almagro alla ensuite s'emparer, avec ses plus fidèles séides, du palais de son parrain qui, jugeait-il,

(32)- Fray Vicente de Valverde "Carta a la Audiencia de Panamá" in Documentos inéditos del Archivo de Indias, op. cit. p. 322 : "... y luego hicieron juntar a cabildo los alcaldes y regidores e hicieron recibir a don Diego por gobernador de estos reinos, quitando las varas de Su Majestad a los alcaldes y dándolas a otros de Chile, de su parcialidad."

Il est un trait curieux dans cette lettre de l'évêque Valverde, qui fut mêlé aux principaux événements de la conquête du Pérou (prise de Cajamarca, condamnation d'Atahualpa, prise du Cuzco par les troupes almagristes, puis par celles de Rizarro...) c'est qu'il dénigre systématiquement les hommes de l'Adeltade, notamment quand il relate la mort d'Antonio Picado et certains meurtres comme celui d'Alonso de Cabrera, majordome du marquis à San Miguel de Piura, et d'un certain Antonio d'Orihue-la, nouveau venu au Pérou, tué pour n'avoir pas su tenir sa langue et avoir traité publiquement d'assassins et de mauvais serviteurs du roi les maîtres du moment. Or l'évêque du Cuzco se garde bien de dire qu'il avait obtenu du jeune Diego, malgré l'opposition générale de ses hommes, le pardon de Juan Velázquez: Cf. "Libro I^a del Cabildo de Lima", tome Ier, p. 459, où le fils du Mariscal déclare : "...y aunque fui requerido por el Cabildo y la Universidad que hiciese de él justicia (il s'agit du lieutenant du gouverneur Juan Velázquez ou Blázquez) no la quise hacer; le solté contra la voluntad de todos los de este reino."

Etait-il juste qu'il écrivît, malgré cela, dans cette même lettre au roi (id. p. 221) : "Los daños que éstos han hecho a Su Majestad así en los españoles como en los naturales -ce qui est absolument faux- son muy grandes, y cada día se espera que harán más si no se les ataja el poder." Ne devait-il pas, vu son état de prélat, rapporter la vérité et nuancer davantage ses accusations ?

Fray Vicente de Valverde mourut dans les eaux du Guayas (Equateur) avec son beau-frère Juan Velázquez, deux de ses neveux et une quinzaine d'Espagnols, comme le relate le père Alberto María Torres (op. cit. id. p. 248) d'après un acte original des Archives de la cathédrale du Cuzco : "...sabiendo que el dicho Vaca de Castro estaba en Quito, metiose con su gente en unas balsas y fueron a la Luna (erreur sans doute, mais les îles du golfe de Guayaquil et les rives de la Terre Ferme dépendaient de la Luna), y yendo por el río arriba -le río Guayas, passé le canal de Jambelí a Guayaquil- salieron a él indios de guerra y los indios que con él iban desataron las balsas y se echaron a nado por juntarse con los indios de guerra y el dicho obispo con los que con él iban fueron flechados por los dichos indios de guerra y fueron muertos y ahogados y comidos

.../...

lui revenait de droit. Au vieux Gouverneur des deux provinces péruviennes, qui occupait indûment la Nouvelle Tolède, succéda le fils de l'Adélantade qui ne pouvait prétendre à la Nouvelle Castille et s'en approprier, lui aussi, illégalement.(33)

(32)- suite- "...por los dichos indios, lo que fue por el año de 1541 y al fin de Octubre." (plutôt à la fin Novembre, puisque la dernière lettre de Valverde à la Audiencia datait du 15 Novembre 1541.) Mort imméritée ? Justice immanente ou divine ? qui le sait ?

(33)- Ordóñez Dávila, relation insérée dans la "Historia General y Natural de las Indias" de Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid, justifie mal les droits du jeune Almagro: "Después salió, a caballo, armado y con una espada desnuda en la mano, como caudillo y principal, y después se tornó a la posada, y tornó a salir vestido de negro y una vara de justicia en la mano, y se pregonó por gobernador y capitán General de entrambas las gobernaciones de los Reyes y del Cuzco. De la del Cuzco decía el pregon que por cuanto le pertenecía por herencia de su padre, conforme a la merced que Su Majestad le había hecho, que era habérsela dado por su vida y de su hijo; y la otra decía que por fin y muerte del marqués don Francisco Pizarro le pertenecía tenerla y poseerla con más justo título que otro. Y por tal gobernador fue recibido, hasta tanto que Su Majestad proveyese, y así las tiene entrambas a dos."

Diego d'Almagro et ses partisans ne pardonnèrent pas à Antonio Picado ses méfaits, son orgueil et ses sottises outre-cuidances à leur égard. Il fut torturé très cruellement, pour qu'il révélât les cachettes des trésors de Francisco Pizarro que l'on avait cherchés en vain dans son palais : "...y como este triste, dit Cieza de León, op. cit. chap. 42, p. 147, no supiese qué les decir, hacía grandes clamores, pidiendo con mucha eficacia la muerte y que no le fatigasen a tormentos."

Le 29 Septembre 1541, veille de la Saint-Jérôme, soit un peu plus de trois mois après son arrestation, on lui signifia qu'il subirait la peine de mort le lendemain : "...y confesose con mucha contrición, casándose aquella noche con Ana Juárez, su amiga." (Cieza de León, op. cit. id. p. 148); et ce même chroniqueur ajoute : "Otro día, por la mañana, lo sacaron de la cárcel en una mula de silla, y en las manos llevaba un crucifijo, yendo por las calles acostumbradas, pidiendo perdón a todos; por donde hemos de mirar el ser de este mundo cuánto es vano, y este mandar y desear de allegar tesoros y crecer en honra o dignidad, como se consume. ¡quién vió a Picado tan galano, cuán adornado de arreos, y cuán rico de tesoros, cuán privado

.../...

IV - CONCLUSION

Des mesures furent prises relativement à l'administration des diverses provinces. On envoya des messagers vers les différents centres du pays pour informer les lieutenants pizarristes et les 'vecinos' que le gouverneur du pays, était dorénavant Diego d'Almagro. Mais la plupart d'entre eux se déclarèrent contre ce qu'ils tenaient pour une usurpation de pouvoir, et pour le juge d'enquête Vaca de Castro.

Diego d'Almagro le jeune, mal conseillé, tenta de vaincre ses ennemis. Nous n'insisterons pas ici sur les prodromes de la deuxième guerre civile péruvienne qui prit fin à Chupas, le 15 Septembre 1542, à quelques kilomètres au sud de Huamanga, sur le plateau interandin -non loin de l'actuelle Ayacucho-, puisque cela ne fait pas l'objet de notre étude qui prend fin ici.

(33)- suite- "...del gobernador y cuán absoluto en el mandar ! Véislo ahí, todo ello lo dejó, y le dan muerte pública, y habiéndole atormentado así; como Dios se muestra tan recto en su juicio, fue servido que Picado muriese de aquesta suerte, pues nunca aconsejó al Marqués cosa acertada ni que le conviniese. Una de las principales causas que ha habido para que los Gobernadores de estos reinos hayan tenido tan malos fines, ha sido por fiarse de criados simples, y astutos, y maliciosos, y deseosos más de allegar dineros y favorecer a sus amigos, que no de aconsejar a sus señores lo que les conviene, y lo que son obligados a hacer; y los vivos y los que más han de venir a gobernar sirvanse de criados virtuosos, y que conozcan que no consiste en ellos ningún vicio notable y acertarán, y donde no, ellos pasarán por la carrera que han pasado los demás. Después que hubieron pregona.o con pregones que daban a entender la causa por qué le mataban, le cortaron la cabeza y le enterraron en Nuestra Señora de la Merced."

L'évêque du Cuzco Vicente de Valverde (cf. "Carta a la Audiencia de Panamá" op. cit. p. 225) déclare au'il avait demandé en vain la grâce de Picado : "...dende a un mes después de yo llegado a esta ciudad de los Reyes (il y était arrivé vers la fin Août 1541), siendo informado que andaban ordenando la muerte de Antonio Picado, secretario del Marqués, que tenían preso, fui a don Diego y a su capitán general Juan de Herrada, y a todos sus capitanes, y les puse delante el servicio de Dios y de Su Majestad, y que bastaba lo necho por respeto de Dios, humillándome a sus pies, porque no lo mataran, y no bastó, que luego dende a pocos días, lo sacaron a la plaza de esta ciudad, donde le cortaron la cabeza."

Au terme de notre étude sur la découverte et la conquête du Pérou par les deux associés qui y prirent une part active en payant de leur personne dès 1524 et 1525, il conviendrait de tracer leur portrait physique et moral, et d'étudier ensuite les relations qu'ils entretenirent avec les autorités du Tawantinsuyu -curacas, nobles personnages et princes incas- ou qu'ils suscitèrent parmi leurs soldats envers ceux-ci et leurs sujets. (1)

Certains chroniqueurs et historiens du XVI^e siècle ont brossé de Diego d'Almagro et de Francisco Pizarro des portraits qui, à la lumière des événements relatés au cours de cette étude n'ont pas restitué le modelé de leur vrai visage. Ils nous paraissent imprécis, déformés, inexacts et, en conséquence, incomplets. Faut-il dire, dès à présent, que la personnalité de Pizarro, malgré ses travers, ses défauts, prend un relief extraordinaire quand on la compare à celle de l'homme qui fut pour lui un bon compagnon d'armes d'abord, un ami, puis un adversaire. Il sera bon de signaler parfois ce qui rapprocha ou opposa ces deux fameux capitaines.

Dès 1514, l'un et l'autre se distinguèrent dans les 'entradas' ou 'cabalgadas' de ce qui fut le Darien, par une vaillance à toute épreuve. La découverte de la côte du Pérou au sens large du mot, jusqu'aux abords de Santiago du Chili, la pénétration dans les terres de l'empire inca se firent sans qu'il fut porté atteinte à ce courage exceptionnel qui, dans certaines circonstances, passerait pour surhumain. Personne ne l'a jamais contesté. Et il convient même de dire que malgré les obstacles que la nature et les populations hostiles de la côte

(1)- Nous ne pouvons envisager de tracer ici les portraits de personnages qui jouèrent un rôle de premier plan auprès de Francisco Pizarro et Diego d'Almagro dans la découverte et la conquête du Pérou tels Bartolomé Ruiz, Nicolás de Ribera, Hernando de Soto, Sebastián de Benalcázar, Hernando Pizarro, Rodrigo Orgóñez... sous peine de développer par trop cette conclusion et, en conséquence, d'en affaiblir le contenu.

pacifique dressèrent contre leur entreprise, ils la poursuivirent avec une fermeté et une constance inébranlables, surtout Francisco Pizarro. (1b)

nous avons déjà signalé (2) combien les deux hommes se ressemblaient peu au physique. Almagro, petit, malingre et d'une laideur repoussante, après l'épisode de Puerto Quemado et les effets de la maladie vénérienne qui le rongea jusqu'à sa mort, n'avait de ce point de vue rien de commun avec "l'homme de haute taille, sec, au visage agréable" (tel nombre

(1b)- Zárate, *op. cit.* liv. 4, chap. 9, p. 498, écrit à leur sujet : "Eran tan animosos y diestros en la guerra que cualquiera dellos solo no dudaba romper por cien indios de guerra."

H. H. Prescott, *op. cit.* liv. 4, chap. 5, n. 434, met en valeur, à juste titre, l'énergie virile, l'héroïsme exceptionnel du gouverneur de la Nouvelle Castille, qui monta à l'assaut des Andes avec sa petite troupe pour vaincre l'inca Atahualpa, redoutable et invincible au dire des Indiens, et à la tête d'une armée innombrable. Son exploit, dit-il, surpasse de beaucoup celui de Hernán Cortés : "Yet the same feature in his character was displayed in a manner scarcely less remarkable, when, landing on the coast, and ascertaining the real strength and civilisation of the Incas, he persisted in marching into the interior at the head of a force of less than two hundred men. In this the undoubtedly proposed to himself the example of Cortés, so contagious to the adventurous spirits of that day, and especially to Pizarro, engaged, as he was, in a similar enterprise. Yet the hazard assumed by Pizarro was far greater than that of the Conquest of Mexico, whose force was nearly three times as large while the terrors of the Inca name -however justified by the result- were as widely spread as those of the Aztecs."

Dès Tumbez, Pizarro comprit qu'Atahualpa avait déclenché ses tentatives d'intimidation qu'il répéta à la Chira, à Cajas, à Zarán, -par ses présents curieux mais significatifs de ses intentions hostiles-. Une lutte sourde de ces deux chefs astucieux persista jusqu'à Cajamarca. Comme deux gladiateurs avant le combat, ils se mesurèrent...et finalement le plus intelligent, le plus rusé l'emporta."

(2)- Voir supra chap. 2 et 3.

alto, seco, de buen rostro"), qu'était Francisco Pizarro (3), et que confirme, en partie du moins, le portrait anonyme auquel nous avons déjà fait allusion.(4)

Ni l'un ni l'autre n'était fait pour gouverner les vastes contrées civilisées dénommées Nueva Castilla et Nueva Toledo, puisqu'ils étaient complètement illétrés. (5)

Toutefois, il faut bien admettre que s'ils se recherchèrent après l'arrivée de Pedrarias Dávila à Santa María la Antigua, ce ne fut point l'effet du hasard. Au courage invincible dont ils firent preuve l'un et l'autre et que nous venons de

(3)- Selon les termes mêmes de son jeune cousin germain, le chroniqueur Pedro Pizarro, op. cit. p. 3 : "...el hombre alto, seco, de buen rostro."

(4)- Voir M. Ballesteros Gaibrois, op. cit. p. 219.

Zárate, op. cit. id. p. 499, complète cette ébauche en insistant sur la vigueur et l'endurance physiques du futur marquis des Atabillos, qui s'adonnait aux sports -jeu de paume, de barres, de quilles..." alors qu'il avait passé le cap des soixante-dix ans. Il écrit : "...y trayendo de ordinario unas tobajas (toallas) al cuello, porque lo más del día, en tiempo de paz, empleaba en jugar a la bola o a la pelota para limpiarse el sudor...Entrambos capitanes fueron pacientísimos de trabajos y particularmente lo mostraba el marqués en los ejercicios destos juegos que hemos dicho, que había pocos mancebos que pudiesen durar con él. Era mucho más inclinado a todo género de juego que el Adelantado, tanto que algunas veces se estaba jugando a la bola todo el día, sin tener cuenta con quien jugaba, aunque fuese un marinero o un molinero...Muy pocos negocios le hacían dejar el juego, especialmente cuando perdía, sino eran nuevos alzamientos de indios. " Faut-il rappeler que le 26 Juin 1541, il lutta vaillamment contre ses assassins avant d'être tué?

(5)- W.H. Prescott, op. cit. ibid, p. 432 : "Pedro Pizarro, his companion in arms, expressly tells us he could neither nor write; and Zárate, another contemporary, well acquainted with the Conquerors, confirms this statement, and adds that Pizarro could no so much as sign his name. This was done by his secretary -Picado, in his later years- while the governor merely made the customary rubrica or flourish at the sides of his name. This is the case with the instruments I have examined, in which his signature, written probably by his secretary, or his title of Marques, in later life substituted for his name, is garnished with a flourish at the end; executed in a bungling a manner as if done by the hand of a ploughman."

signaler, il convient d'ajouter le vif désir de conquérir les riches contrées décrites par le jeune prince de Comagre et le cacique Tumaco du golfe de San Miguel, l'ambition de s'illustrer en métropole par des exploits glorieux et d'obtenir du Roi et du Conseil des Indes, de hautes charges et de riches privilèges.

Il est bien vrai que si les deux découvreurs et conquistadors avaient ces traits de caractère commun, ils différaient par beaucoup d'autres. En 1514, quand ils se connurent, Almagro, encore dans toute la force de l'âge, puisqu'il n'avait guère plus de trente-six ans, devait être un homme avenant, vif, ouvert et franc, et qui, par cela même, s'attirait la sympathie de tous, tandis que Francisco Pizarro, son aîné d'une dizaine d'années, sous un air flegmatique gardait toujours une prudente réserve, parlait peu et dissimulait beaucoup ses pensées. (6)

Autant dire que le premier, qualifié à bon droit par Gonzalo Fernández d'Oviedo, de "hombre del campo", était et fut, dans presque toutes les circonstances de sa vie, un homme d'une grande simplicité, tandis que son compagnon d'armes, d'une nature plus complexe, mais tortueuse, était par excellence, ce que Yung appelle "l'homme d'attitude introvertie", qui ne perdait jamais de vue les objectifs qu'il s'était fixés longtemps à l'avance et les réalisait contre vents et marées, en appliquant d'une manière naturelle et spontanée, le précepte de Machiavel. (7)

(6)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit, 3e partie, liv. 8, chap. 1er, p. 32, écrit : "Declárome : Almagro era hábil, diligente, liberal, expédito en lo que había de hacer y hombre del campo. Pizarro lento y espacioso, y al parecer de buena intención, pero de corta conversación." Le restrictif 'al parecer' laisse entendre d'abord qu'il n'était pas aisé de porter de jugement sur un homme aussi peu loquace.

(7)- Nicolás Machiavel : "Le Prince", bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle éditeur, éd. Paris, sans date, chap. 18, p. 75 : "Un prince bien avisé ne doit pas accomplir sa promesse, lorsque cet accomplissement lui serait nuisible et que les raisons qui l'ont déterminé à promettre n'existent plus."

Nous ne croyons pas qu'il faille, à la manière de Pedro Pizarro, d'Augustin de Zárate ou de l'Inca Garcilaso, qui se rallie à l'opinion de cet historien, en le citant textuellement, rendre Diego d'Almagro plus ambitieux que Pizarro (8). Les agissements de celui-ci en Espagne, au cours de l'année 1529, -Capitulations de Toléue du 26 Juillet 1529- au Cuzco, en Juin 1535; ses tractations insidieuses pour faire prendre à l'Adelantade la route du Chili, son comportement peu édifiant, quelques temps après, avec l'évêque de Panama, fray Tomás de Berlanga, et les dispositions souvent contradictoires prises entre Avril 1537 et la bataille de las Salinas, enfin celles qui suivirent la condamnation de Diego d'Almagro en Août 1538, prouveraient le contraire.

En tout cas et malgré les jugements superficiels de ces historiens partisans, et partant peu objectifs, nous nous en tiendrons, quant à nous, aux faits historiques beaucoup plus convaincants que tous les arguments allégués.

Francisco Pizarro, comme cela a été déjà signalé, dès la victoire foudroyante remportée sur Atahualpa, songea à se rendre maître du Tawantinsuyu dans toute son étendue, du Nord au Sud. Ce n'est pas en vain qu'il dépêcha une mission de trois soldats au Cuzco, en 1533, accompagnés d'un notaire. Ainsi, il conquérait avant l'heure, officiellement, la métropole incaïque. Et au retour de cette délégation, dès le 3 Juin 1533, il écrivit au secrétaire du Conseil des Indes, Sámano, pour le prier, sans doute avec de riches présents à l'appui, de vouloir

(8)- Pedro Pizarro apporte une preuve irréfutable : c'est la prise du Cuzco par l'Adelantade à son retour du Chili, le 15 Avril 1537, en dépit du serment prêté quelque deux ans auparavant à Francisco Pizarro. (op. cit. p. 116)

Zárate, op. cit. ibid. p. 498 : "Aunque el marqués gobernó más tiempo y más pacíficamente. Don Diego era más ambicioso y deseoso de tener mando y gobernación."

Garcilaso, op. cit. ibid. liv. 3. chap. 8, p. 262

bien lui faire obtenir de repousser vers le Sud les limites de son territoire, conscient que le Cuzco ne pouvait entrer dans les deux cents lieues accordées au moment des Capitulations de Tolède de 1529. Il lui écrivit en effet : "...que Votre Grâce me fasse la grâce de voir d'un oeil favorable ce qui me concerne et Votre Grâce peut me favoriser davantage en incitant Sa Majesté à ordonner que les limites de mon gouvernement soient poussées plus avant vers le Sud." (9). Cette lettre d'une insistance maladroite devait appuyer la requête présentée par son frère Hernando qui obtint, en effet, soixante-dix lieues complémentaires avant même que l'on accordât à Diego d'Almagro son gouvernement de la Nouvelle Tolède.

Pour défendre ce qu'il tenait pour son fief inaliénable, Francisco Pizarro n'hésita pas à utiliser le témoignage du naïf Adélanctade (10), et il écrivit à Charles Quint pour expliciter ses intentions. En premier lieu, recourant à de grossiers mensonges, il accusa Pedro d'Alvarado de prétentions sur les territoires de Quito que conquérirait - ce qui était faux - le Mariscal et de vouloir gouverner le Cuzco, peuplé par lui. "Et je dirai donc, fait-il écrire, que Diego d'Almagro se trouvant avec des soldats dans la province de Quito et la conquérant, Alvarado pénétra dans cette même province; il se disait en être le gouverneur comme du Cuzco que j'ai peuplée et pacifiée et bien d'autres choses, causes de troubles et non de services à rendre à Votre Majesté." Puis, une fois ces impostures lâchées, il déclara ouvertement son désir de se trouver

(9)- "Carta de Francisco Pizarro al secretario del Consejo de Indias", 8-o-1533, in "Gobernantes del Perú" de R. Levillier, tome Ier, p. 1 : "Vuestra Merced me haga merced de favorecer lo que me tocare y lo más en que Vuestra Merced me ha de hacer merced en cargar la mano en que Su Majestad me man de alargar los límites de esta gobernación adelante..."

(10)- Voir la lettre de Diego d'Almagro au roi, en date du 8 Mai 1534, op. cit. supra note 94, p. 515, chap. XXI.

à la tête de tout l'empire incaïque : "Par Antonio Navarro, maître des comptes en ces royaumes, j'ai envoyé une supplique à Votre Majesté pour qu'elle me fasse la grâce de m'accorder et me donner, outre le gouvernement que je possède, le Cuzco et toutes les provinces et les territoires que l'Inca dominait. Cette ville étant la capitale et la principale seigneurie de ce pays, il convient au service de Votre Majesté que tout ne forme qu'un et même gouvernement, car si le Cuzco en était séparé, le pays ne pourrait être gouverné ni défendu comme il conviendrait au service de Votre Majesté et à l'amélioration et au peuplement dudit. C'est pourquoi, je supplie Votre Majesté de mander qu'on y pourvoie. Ainsi vous y serez bien servi et je le recevrai pour récompenser mes peines et les dépenses que j'y ai faites à votre service et aussi parce que je l'ai conquis et peuplé." (11)

En ce qui concerne le Cuzco, nous avons déjà noté qu'il retira à Diego d'Almagro les pouvoirs de 'lieutenant de gouverneur' ('teniente de gobernador') de la ville et de ses territoires annexes, sitôt qu'il connut le contenu des copies des Capitulations Royales, estimant que tout cela pouvait fort bien revenir à son rival.

(11)- "Carta de Francisco Pizarro a Su Majestad, refiriendo la llegada de don Pedro de Alvarado a su gobernación de Quito" -Pachacamac, 1º de Enero 1535, cf, "Gobernantes del Perú" de R. Levillier, op. cit. tome Ier, p. 5 : "Con Antonio Navarro contador en estos reinos envié a pedir y suplicar a Vuestra Majestad me hiciese merced de proveerme y darme, con la gobernación que tengo, El Cuzco con todas las provincias y tierras que él señoreaba, por ser ésta la cabeza y principal señorío de toda esta tierra y conviene al servicio de Vuestra Majestad que todo se incluya en una gobernación, porque estando apartado el Cuzco desta, no se pueda gobernar ni sostener como convendrá al servicio de Vuestra Majestad y al aumento y población della y como yo lo suplico a Vuestra majestad lo mande proveer, será muy servido y yo lo recibiré por galardón de mis trabajos y gastos que he hecho en vuestro real servicio por lo ganar como lo tengo ganado y poblado..."

Ce dernier fut fêté avec tous les honneurs dus à son titre de "Gouverneur de la Nouvelle Tolède" par Juan et Gonzalo Pizarro dès qu'ils eurent connaissance desdites copies. Mais leur frère aîné s'empressa de déléguer, en toute hâte, Melchor Verdugo pour notifier à l'intéressé, qu'il tint dès lors pour un émule dangereux, que la métropole incaïque n'entrerait pas dans les limites des nouvelles terres, mais lui appartenait. Pourquoi lui fit-il résilier ses fonctions de 'teniente- ? Pourquoi le pressa-t-il, en usant de l'influence de ses partisans, de s'en aller, sans tarder, à la découverte et à la conquête des provinces du Chili, si ce n'est pour l'écarter, peut-être à tout jamais, de la capitale andine ?(12) Et toutes les communications furent rompues entre les deux troupes espagnoles par la volonté des frères Pizarro avant même que la rébellion générale des Indiens n'éclatât (13).

Pour en revenir à l'ambition des deux gouverneurs disons qu'ils le furent tous les deux, mais à cette différence près que Diego d'Almagro voulut, à partir de 1530, en s'appuyant sur des preuves officielles ou officielles, redresser une

(12)- Cf. supra, chap. 15, p. 38

(13)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. ibid. chap. 6, p. 229-230, souligne le mauvais comportement de Francisco Pizarro et de ses frères envers Diego d'Almagro et des hommes de sa troupe. Il dit : "...y aun antes mucho que él volviere de Chile, en esta ciudad (Santo Domingo de la Hispaniola) se supo de cierto que no dejaban el marqués y sus hermanos pasar un hombre, ni una carta, ni un clavo de herradura al pobre Almagro y a los que con él habían ido; y les cerró el paso de tal manera que tampoco de los que estaban en aquella empresa y ejército, acá se sabía cosa alguna, ni consintieron que el Rey ni otro supiese nueva de los de la otra parte ni de ninguno dellos. De forma que mucho tiempo antes que Almagro se tornase para el Cuzco, ya le hacían la guerra, y le quitaban los Pizarros los alimentos y noticias del príncipe, Nuestro Soberano Señor, y de todos los que tenían necesidad de saber de sus amigos y deudos.."

injustice qui lui parut insupportable, ajoutons encore que chez lui, elle n'était point accompagnée de cupidité. S'il rechercha la gloire et les honneurs, poussé peut-être par une espèce de revanche sur le sort adverse qui les lui avait refusées, toute sa vie durant, il parut toutefois assez détaché des biens matériels, au point de déchirer les reconnaissances de dettes de ses compagnons d'armes à Copiapo, après le passage des Andes enneigées (14). Or, Garcilaso souligne à l'instar d'Augustín de Zárate que l'Adelantado était généreux plus en apparence qu'en réalité (15).

(14)- Garcilaso, op. cit. ibid. chap. 20, p. 163, : "...con este mandamiento (de Paullu Inca) trujeron los indios, en pocos días, más de otros trescientos mil ducados de oro, y se los dieron a don Diego de Almagro. El cual, vista la riqueza de la tierra que le había cabido en suerte (teniéndola ya por suya) hizo una gran magnificencia, en albricias de su buena dicha, para ganar honra y fama, que era amigo della, y en presencia dellos las obligaciones y conocimientos que tenía de los dineros que para esta jornada (y antes della) les había prestado, que pasaban de cien mil ducados, una a una las rompió todas, diciendo a sus dueños que les hacía gracia de aquella cantidad, y que le pesaba de que no fuese mayor, y a los demás de socorros y ayudas de costa, con que todos quedaron muy contentos, Francisco López de Gómara, cap. 142, habiendo contado este hecho, dice: "Fue liberalidad de príncipe más que de soldado, pero cuando murió no tuvo quien pusiese un paño en su degolladero."

(15)- Zárate, op. cit. ibid. p. 498 : "Igualmente fueron liberales en las obras, aunque en las apariencias llevaba ventaja el Adelantado porque era muy amigo que se sonase y publicase lo que daba..."

Gonzalo Fernández de Oviedo qui connut Almagro, alors que ses détracteurs ne rapportent l'un et l'autre que des ouï-dire tout à fait gratuits, écrit quant à lui : "... es hombre largo y parte bien lo que tiene, halla más amigos porque él no quiere los dineros sino para darlos, y en cien mil hombres no se halla uno de semejante condición y de esta buena reputación en que las gentes le tienen." Cf. dudit Oviedo "Carta al emperador sobre las disidencias entre Pizarro y Almagro", en date du 9-12-1537, in "Documentos inéditos del Archivo de Indias", tome 3, p. 68.

Ce même auteur voit dans la générosité de l'Adelantado, qui lui attirait l'estime et l'amitié des soldats en général, les raisons profondes du ressentiment et de l'inimitié

.../...

Ce sont là, à notre sens, des rumeurs qui circulèrent parmi ses adversaires et furent rapportées bien après sa mort, avec l'intention maligne de ternir sa renommée. Selon eux, en effet, il l'était d'une manière ostentatoire, et si le Gouverneur le paraissait moins, disons-nous, c'était parce qu'il agissait toujours avec beaucoup de discrétion non dépourvue d'astuce. Oviedo n'hésite pas à traiter ce dernier d'avare et d'homme malhonnête, puisqu'il s'appropriait le bien d'autrui (16). Nous inclinons à l'admettre, pour diverses raisons qui nous semblent irrécusables. Dans son testament Diego d'Almagro se plaignit, en effet, de n'avoir jamais reçu de son associé la part qui lui revenait du butin de Cajamarca et du rachat d'Atahualpa. Et il ne fait aucun doute que Francisco Pizarro ne songea, à aucun moment, au malheureux Hernando de Luque qui mourut dans la

(15)- suite- éprouvées par les frères Pizarro à son égard; il dit en effet : (Historia Natural y General de las Indias, op. cit. ibid. liv. 9, p. 159) "...y había otra cosa que impedía la amistad y se convertía en una intensa y entrañable enemistad perpetua que los Pizarros concibieron contra Almagro, y fue que como era liberísimo y daba a todos, era muy amado y querido de la gente militar. Los Pizarros si daban algo era con mucha o demasiada templanza; y de estos dos extremos se engendró tanta envidia que vino a nacer de ella un aburrimiento y enemistad tamaña cuanto primero había sido entre los compañeros (Pizarro y Almagro) la unión y conformidad. " Et Oviedo insiste maintes fois sur la tendance à la parcimonie de Francisco Pizarro qu'il oppose au désintéressement d'Almagro. Voir "Carta de Gonzalo Fernández de Oviedo al Emperador" du 9-12-1537, ibid. p. 97 "...en estas partes hay muchos hombres que han visto aquella tierra y conocen a ambos gobernadores y hallan que la mayor enemistad que entre estos dos capitanes hay, es ser tan buen compañero Almagro y tan bien partido, cuanto es Pizarro templado en gastar y dar de lo que tiene."

(16)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit. id. liv. 10, chap. 2, p. 222: "...No halló disculpa a su descuido y escaseza, pues que de avaro y de mal despendedor no fue para traer consigo cincuenta hombres siquiera de guarda y bien pagados; y fuérale mayor utilidad que sobrarle en las cajas las pagas que había de dar."

misère (17).

(17)- Lettre du licencié Espinosa, citée supra, chap 10, p.

S'il ne tint pas ses engagements envers ses deux co-associés, il avantagea par contre beaucoup ses frères et ses amis, ceux surtout qui surent flatter ses mauvais penchants, tel Antonio Picado. Hernando Pizarro fut tout particulièrement favorisé; il possédait, à son départ pour la métropole en 1539 de vastes 'encomiendas' dans les territoires des villes de "Los Reyes" et d'Arequipa, d'après les procurations laissées à ses mandataires Crisostomo de Montiveros et Felipe Boscán. Cf. "Harkness Collection", Documents from early Peru. The Pizarros and the Almagros, 1531-1578 : "Release to his manager Crisostomo de Montiveros, Lima 1-6-1539, and 'power of attorney d. Felipe Boscán to administer his property in Arequipa (Lima, 3-6-1539)". Par contre ceux qui encourageaient sa disgrâce avaient sujet de se plaindre de son injuste rigueur. Felipe Gutiérrez dans sa lettre au roi ("Carta de Felipe Gutiérrez al Emperador pidiéndole justicia de los agravios que le había hecho Francisco Pizarro"; in "Documentos del Archivo de Indias, op. cit. t. 3, pp. 203-204, datée du Cuzco 30-12-1540) écrit : "... (agravio) que me ha hecho el gobernador Francisco quitándome la mayor parte de los indios que en nombre de Vuestra Majestad me había encomendado, sin tener para ello ninguna razón." Et Borregán, dans sa tiédeur à aider le Gouverneur dans les différends qui l'opposèrent à Almagro, fut sur le point de perdre son 'encomienda' de la province de Trujillo. Cf, op. cit. chap. IV, p. 50.

Diego d'Almagro, cependant, aurait commis, lui aussi, seul ou en accord avec Francisco Pizarro quelques malhonnêtetés qu'il ne faut pas passer sous silence non plus. Il ne paraît pas s'être préoccupé outre mesure du vieux maître de théologie, 'protecteur des Indiens', de Panama, Hernando Luque. De plus, dans sa lettre du 20-11-1530 au Conseil des Indes, 'le gouverneur du Nicaragua Pedro d'Alvarado se plaint de ces deux hommes et surtout du Mariscal'. Il écrit (Cf. "Collección de documentos inéditos del Archivo de Indias", tome 4, p. 218) : "... y entre muchos (agravios) que allí (el Perú) yo recibí, fue que yo jugué con el Mariscal Almagro y me ganó 13.500 pesos en oro, en pago de los cuales le di ciertos negros y caballos y yeguas y vestidos y aderezos de caza, que se tasaron y valían mucha más cantidad y lo recibí todo por pago dello, y después de entregado en ello de los pesos de oro que me quedó a dar por los navíos que le vendí, se entregó otra vez de los dichos 13.500 pesos, y me los dio menos de los que había de dar, de manera que él se pagó dos veces, sin ser yo parte para cobrar lo mío...", et plus loin, p. 219, il ajoute : "Demás de esto, sobre todas las malas obras y agravios que yo recibí del Adelantado Pizarro y del Mariscal Almagro, de que tengo hecha larga relación a Su Majestad (Voir lettre du 17 Mai 1534, supra) recibí un muy

.../...

En outre, l'évêque de Panama, fray Tomas de Berlanga, qui durant son long séjour à la 'ciudad de los Reyes' en l'année 1535, eut le temps et l'occasion d'interroger diverses personnes, porte des accusations extrêmement graves qui mettent en cause l'honnêteté du Gouverneur envers la Couronne (18). Dans l'enquête qu'il mena, le 20 Août 1535, avec une grande habileté, pour ne pas s'attirer les foudres de Francisco Pizarro, ce prélat, investi de pouvoirs spéciaux, entre autres celui de "Jure délégué par Sa Majesté et le Conseil des Indes" ("Juez comisario de Su Majestad y del Consejo de Indias"), interrogea donc des témoins dont les déclarations accablaient 'l'Alguacil Mayor' de la Nouvelle Castille, lequel était de connivence avec certains administrateurs du quint royal.

Le premier à être interrogé, le 'fundidor' Pedro Diaz (surveillant de la fonte des métaux précieux), 'vecino' de Lima, révéla que "...dans la ville du Cuzco, l'on trouva une certaine quantité d'or et d'argent; il devait y avoir trente mille pesos d'or et cinquante mille marcs d'argent environ, et tous les 'vecinos' qui à l'époque se trouvaient au Cuzco y avaient envoyé leur quote-part, autant en or qu'en argent, due à Sa Majesté. Et il sait que lesdits administrateurs ne l'ont pas recouvrée; il n'ignore pas que ledit gouverneur avait envoyé quelqu'un pour aller quêrir lesdites quotes-parts." (19)

(17)- suite- "...grande engaño, que toda la paga que se me hizo de mis navíos y otras cosas, fue en planchas de plata que hicieron en joyas y bajilla del Perú, y al tiempo que las fundían para hacer las planchas, revolvieron con ellas tanto cobre en pedazos que donde pensé que traía plata, era la más parte cobre; por manera que yo perdí por este engaño, casi la mitad de lo que pensé que traía."

(18)- Cf. "Documentos inéditos del Archivo de Indias tome X, Madrid 1868, "Pesquisa hecha en Lima por el obispo de Tierra Firme llamada Castilla del Oro, fray Tomás de Berlanga sobre la conducta de don Francisco Pizarro, Alonso Riquelme, Antonio Navarro, gobernador, tesorero y contador de la Real Hacienda de aquel reino y García Saucedo, veedor..."

(19)- "Pesquisa hecha en Lima", ibid, p. 240 : "...en la ciudad del Cuzco se halló cierto oro y plata, que habría treinta mil pesos de oro y cincuenta mil marcos de plata, poco

.../...

Un autre témoin, Gregorio de Botelo, 'vecino de los Reyes', ajouta, pour plus de précision. "...que Sa Majesté a été lésée, en ce qui concerne l'or et l'argent, pour plus de soixante mille pesos d'or que l'on a donnés en public ou secrètement à des particuliers et au gouverneur lequel avait ordonné de rassembler tous les métaux précieux de l'ex-capitale incaïque destinés à Sa Majesté en '...(disant) que tout l'or et l'argent que l'on grouperait et recueillerait fût pour Sa Majesté comme biens revenant à Sa Majesté', mais '...qu'il sait que l'on n'a rien donné de tout cela à Sa Majesté...ni que les administrateurs du quint n'ont fait à ce sujet aucune diligence, à la connaissance de ce témoin." (20)

Ces malversations, preuves indéniables de la rapacité du capitaine 'trujillano', si éloignées de la générosité que ses partisans lui attribuaient, furent confirmées par d'autres témoins; ce fut le cas du jeune Gerónimo d'Aliağa, 'vecino' lui aussi de Lima et 'maître des comptes' du trésor royal. Voici ce qu'il rapporte à son tour : "...ledit Gerónimo d'Aliağa se trouvant à la fonderie, en tant que maître des comptes, dit au contrôleur du quint qu'il serait bon que nous fassions tous deux, comme administrateurs, des recherches afin de demander l'or et l'argent recueilli en ladite ville du Cuzco, vu que ce trésor appartenait à Sa Majesté, puisqu'il était destiné à Sa Majesté par le gouverneur, comme cela apparaissait dans la réponse à la requête que les conseillers municipaux de^{Jauja} lui avaient formulée; et que le contrôleur lui répliqua qu'il

(19)- suite- "...más o menos, de lo cual todos los vecinos que a la sazón estaban en el Cuzco, mandaban sus partes de lo que les pertenecía, así del oro como de la plata de Su Majestad, y que sabe que los dichos oficiales no lo han cobrado, porque sabe que el dicho gobernador había enviado a pedir estas partes."

(20)- "Pesquisa..etc" ibid. p. 242 : "...que ha Su Majestad recibido agravio en oro y plata, más de sesenta mil pesos de oro que han dado pública o secretamente a personas particulares y al gobernador...que todo el oro y plata que se habría y recogería (fuese) para Su Majestad como cosa de Su Majestad.....que sabe que no se ha dado nada dello a Su Majestad...ni que los oficiales reales han hecho sobre ello diligencia alguna que este testigo sepa."

ne le laisserait pas faire. Ce témoin lui demanda alors pour quelle raison, et l'autre lui répondit que c'était par crainte du Gouverneur (2I)...et ce témoin lui répliqua qu'il regretterait de déplaire au Gouverneur, mais qu'il agirait selon sa conscience et pour servir le Roi, qu'il ne manquerait pas à son devoir par crainte du Gouverneur ni de toute autre personne, le Gouverneur ne devant pas le pendre pour autant." Et Geronimo de Aliaga, dénoncé par le trésorier, souffrit blâmes et insultes de la part du Gouverneur qui, avant de lui retirer sa charge, lui dit: " ...le trésorier (Alonso de Riquelme) m'avait bien dit que vous étiez le diable, que le diable m'avait fait vous attribuer cette charge et que vous étiez un fauteur de discordes." (22)

Aliaga rappelle aussi que se trouvant à Jauja, il vit poinçonner vingt mille marcs d'argent "...sans en retirer le quint, et il les apporta au contrôleur aux dépens de cette ville; il fut dit qu'on les avait donnés à l'Adelantado Alvarado en paiement des cent mille pesos d'or qu'ils lui avaient déjà versés." (23).

(2I) - Cette crainte formulée ici est à rapprocher de celle qu'exprima d'une manière scatologique, l'un des soldats de l'île du Gallo, lors de la deuxième expédition de la découverte du Pérou. Cf. supra, chap.4, p.5I.

" Pesquisa, etc...ibid.: " ...estando en la Casa de la Fundación el dicho Gerónimo de Aliaga, siendo contador, dijo al veedor que sería bien que hiciesen los dos, como oficiales, diligencia en pedir oro y plata que se ha habido en la dicha ciudad del Cuzco, pues a Su Magestad le pertenecía, por haberlo aplicado el gobernador para Su Magestad, como se contenía en la respuesta de un requerimiento que los regidores de Jauja le hicieron; y que el veedor le respondió que él no lo dejaría hacer; y que este testigo le dijo por qué, y él le dijo que de miedo del gobernador."

(22) - Pesquisa, etc... p.225: "...y que este testigo le dijo que le pesaría de hacer enojo al gobernador, empero que como hiciese lo que debiese y que era conforme a su conciencia y al servicio del Rey, que no lo dejaría de hacer por miedo del gobernador ni de otra persona, que no lo había de ahorcar el gobernador.... bien me dijo a mí el tesorero (Alonso de Riquelme) que vos érades el diablo y que el diablo me había hecho daros estos cargos, y que érades un cizañador."

(23) - Pesquisa, etc...p.255: "... sin quintar, y los

Aux témoignages précédents, il nous faut ajouter celui de Pedro Sancho, qui fut secrétaire du Gouverneur, après Francisco de Jérez. Pedro Sancho dénonce la complicité de García de Saucedo, 'contrôleur' (veedor) qui, volontairement, ne poinçonnait ni l'or ni les bijoux précieux, afin de n'avoir pas à retirer la part revenant à Charles Quint. Il dit aussi que Francisco Pizarro fit publier au Cuzco une ordonnance qui portait grand préjudice au souverain d'Espagne : "...ladite ordonnance était édictée au détriment du trésor de Sa Majesté; quelques 'vecinos' du Cuzco, en effet, avaient trouvé maintes fois de l'or et de l'argent en divers lieux, et par crainte des ordonnances et des peines subséquentes que monsieur le Marquis avait annoncées, ils n'avaient pas pris ces trésors, et qu' étant revenus plus tard les voir, ils ne les avaient pas retrouvés..." (24). Quelqu'un d'autre s'en était donc emparé.

D'autres accusations confirment les précédentes; celle du bachelier Pedro Bravo; il rappelle que les 'vecinos' du Cuzco voulurent offrir en présent -"servicio"- à l'empereur une somme évaluée à trente mille 'marcos' d'argent et vingt-cinq mille pesos d'or, et qu'elle ne fut pas enregistrée par les administrateurs du quint (25). Pourquoi ?

(23)- suite- "...trujo el veedor a la costa de esta ciudad, y que dicen que los dieron al Adelantado Alvarado en pago de los cien mil pesos de oro que le dieron."

(24)- Pesquisa, etc...pp. 266-267 : "...la dicha ordenanza era en perjuicio de la hacienda de Su Majestad, porque muchas veces algunos vecinos del Cuzco habían hallado oro y plata en algunas partes y por temor de las ordenanzas y pena que su Señoría había puesto, no lo habían tomado, y volviendo otras veces por ello a verlo, no lo habían hallado..."

(25)- Pesquisa, etc...p. 282 : "...[dijo] que no oyó decir que el tesorero y oficiales hicieron diligencia alguna para que se la diesen a ellos para el Rey, antes oyó decir que de aquella plata y oro habían pagado a Alvarado la cantidad que le dieron por los conciertos que con él hicieron."

Hernando de Soto (sans doute écoeuré par les crimes, abus et malhonnêtetés du Gouverneur et de ses plus ardents partisans), quitta définitivement le Pérou après avoir subi de graves insultes de la part de Juan et Gonzalo Pizarro, lors des premiers incidents de 1525, qui marquent en fait la lutte ouverte entre les pizarristes et les almagristes, dit aussi à fray Tomás de Berlanga : "...que le gouverneur et ses frères et le trésorier possèdent chacun en particulier plus que Sa Majesté, et il sait que si lorsque la cédula de Sa Majesté parvint à ce pays, à ce royaume, l'on avait exécuté ce que Sa Majesté y ordonnait, à savoir lui attribuer les biens du prince ("cabecera") et l'on désigna comme "cabecera", ce qui veut dire souverain, (Manco Inca), Sa Majesté aurait acquis plus de quatre cent mille ducats, qu'ils ont soutirés audit Inca, tant en or qu'en argent."

Il confirma par ailleurs la confiscation du don gratuit -"servicio"- offert au roi d'Espagne par les 'vecinos' du Cuzco. (26)

Une autre accusation du même Pedro Sancho, enregistrée sur acte par-devant le notaire Pedro Salinas, met encore en évidence la coinvoitise et la malhonnêteté du Gouverneur, toujours aux dépens du roi et des hommes de sa troupe : "...ce témoin rapporte que se trouvant à Cajamarca avant la mort d'Atahualpa, il entendit dire publiquement que ledit Atahualpa faisait rapporter beaucoup de charges d'or destinées aux Espagnols. Les uns disaient que c'était cents charges et d'autres trois cents ou quatre cents, et que le gouverneur donna l'ordre de les ramener à Jauja, puisque lui et les Espagnols devaient s'y rendre. Et il ouï dire qu'on les avait ramenées; après quoi survint la mort d'Atahualpa, et comme il se rendait à Jauja, l'on

(26)- Pesquisa, etc...ibid : "...que el gobernador y sus hermanos y el tesorero tiene cada uno de ellos más que Su Majestad, y que sabe que, si cuando la cédula de Su Majestad, vino a esta tierra y reino, se hiciera lo que Su Majestad por ella mandaba, que era darle las cabeceras, y le dieron al Inga (Manco II) como cabecera que es principal destos reinos, Su Majestad hubiera sido aprovechada en más de cuatro cientos mil ducados, que del dicho cacique le han sacado, así en oro como en plata."

trouva de l'or en certains endroits du chemin. Et tout le monde sut que tout ce que l'on disait devoir être acheminé vers Cajamarca ne parut pas et n'a jamais paru." (27)

(27)- Pesquisa, etc...ibid : "...dijo este testigo que estando en Cajamarca antes que Atahualpa muriese, oyó decir públicamente que el dicho Atabalipa traía muchas cargas de oro para dar a los españoles, unos decían que eran cientos y otros trescientas o cuatrocientas; y que el gobernador mandó que le tornase a Jauja, porque él y los españoles habían de ir a ella, y así oyó decir que se había vuelto, y luego sucedió la muerte de Atabalipa; e ido a Jauja, en el camino pareció en ciertas partes oro, y fue público que no pareció ni ha parecido todo lo que decían que iba a Cajamarca..."

A titre d'exemples complémentaires, voici les témoignages : de Gregorio Sotelo, 'vecino de los Reyes' : "...de la isla de la Runa, dit-il, se hubo una piedra esmeralda que valía doscientos pesos...que se avalió en peso y medio, y quedó la piedra en el tesorero (Riquelme)" ; de Gregorio d'Aliaga, déjà mentionné, qui s'adressant à Riquelme lui dit : "Paréceme que sería bien que la marca estuviese a mejor recaudo del que está, y se comprase una caja adonde esté con tres llaves como manda Su Majestad.", et le trésorier lui répliqua qu'une seule clef suffisait au 'veedor' ; de Juan García, 'vecino del Cuzco', qui déclara à l'évêque de Panama : "Sabe que el tesorero y oficiales vendieron cierta plata del quinto de Su Majestad, y no sabe la cuantía que era." Et il ajoute ce trait significatif : "...de los quinientos pesos de buen oro le dio a este testigo el dicho tesorero doscientos veinticinco pesos, y de los marcos de plata que fueron sesenta, le dio cincuenta... y lo demás del oro y plata, se lo tomó para sí." De ces prélèvements excessifs qui atteignent la proportion de 11/20e pour l'or et 1/6e pour l'argent, quand il s'agissait pas d'extorsion pure et simple, nous avons tout lieu de croire qu'il en revenait quelque peu à l'"Alguacil Mayor"

Villalobos, procureur du roi, n'a pas été dupe des détournements de fonds du Gouverneur et des escroqueries commises à l'égard des soldats de la conquête péruvienne, avec l'accord des administrateurs du quint, escroqueries qui ressemblaient fort à la 'mohatra' pratiquée de longue date en Espagne et très tôt dans le Nouveau Monde : "...los dichos vuestros oficiales, écrit Villalobos, (voir : "Querrella e información a petición del fiscal Villalobos contra Francisco Pizarro y Diego de Almagro y oficiales del Perú, por fraude contra la Hacienda Real" (1537), in "Gobernantes del Perú", tome 2, pp. 82 à 84) dejaron de los cobrar (los tesoros de los caciques) para Vuestra Alteza, por el repartimiento particular que en el repartimiento les cabía, y aun cometieron otro mayor delito de concusión, que andaban

Il est on ne peut plus vraisemblable que Francisco Pizarro tolérât les moyens frauduleux, les escroqueries des administrateurs du quint, et tout particulièrement du trésorier Alonso de Riquelme, dont la soif d'or, d'après certains témoins, était inextinguible; et s'il fermait les yeux sur ces méfaits, il devait y trouver un double intérêt : d'une part il pouvait réaliser de fructueux bénéfices au préjudice du trésor royal, et percevoir d'autre part, par la même occasion, une portion assez importante des sommes extorquées par ses complices.

A quoi bon insister sur ces soustractions frauduleuses dont nous connaissons les victimes ! Ne faut-il pas

(27)- suite- "...a los españoles que tenían oro y plata de lo susodicho y secretamente les ponían temores que no lo habían de tomar por perdido, por el dicho vedamiento - les trésors des caciques revenant au roi- atrayéndoles con los dichos temores a que se lo vendiesen a ellos y que les darían en pago oro marcado, y que así se quitarían de embarazo, y así, en muy poco precio, habían el dicho oro para sí y lo marcarían sin quintar, y después el dicho gobernador Pizarro por se quedar con gran cantidad que de lo suso había habido y del servicio del dicho cacique Inga disimuló con los que lo habían tomado y los dichos oficiales asimismo dejaron de cobrar para Vuestra Alteza lo suso dicho y asimismo los dichos oficiales se han entrometido en mercadear a manera de regatones comprando plata y oro a menos precio y por quintar y marcar y tornándolo a vender marcado, en mayor precio y cobrando los quintos de Vuestra Alteza en el mejor oro y plata que había y tomando el peso de ello muy largo y corriente hasta el suelo en favor de Vuestra Real Hacienda, y mudando y trocando el oro y plata y tomando para sí lo bueno y poniendo en lugar de ello otro de menos ley y dándolo por menos peso no tan largo y corriente como lo habían recibido y favoreciéndolo al dicho gobernador."

Cf. l'auteur anonyme de la "Relación de la conquista del Perú", llamada la Nueva Castilla ", Séville 1534, éd. fac-similé de la New-York Public Library, 1929, *supra*, chap. XVI, note 27.

sourire de la candeur puérile de Zárate (28), partagée par l'Inca Garcilaso, qui le cite et reproduit le passage suivant : "...en particulier le marquis respectait et craignait beaucoup le nom de Sa Majesté, si bien qu'il se gardait de faire beaucoup de choses pour lesquelles il avait procuration, et maintes fois, se trouvant dans les fonderies, il quittait sa chaise pour aller ramasser les petits fragments d'or et d'argent qui tombaient ou sautaient sous le ciseau utilisé pour couper le quint. Il disait que, faute d'autres moyens, c'est par la bouche qu'on devait rassembler le trésor royal..."

Reconnaissons néanmoins que cette cupidité presque pathologique pouvait fort bien être accompagnée, de loin en loin, d'un acte généreux, apparemment délicat et discret, comme celui que réfère Zárate (29), mais qui ne saurait nous leurrer : "...et il advint qu'il apprit que le cheval d'un soldat était mort. Descendant à son jeu de paume particulier où il pensa le trouver, (il portait sur la poitrine un lingot d'or qui pesait cinq cents pesos pour le lui donner de sa main) il ne le trouva pas. Cependant une partie de paume fut décidée et le marquis joua sans retirer son pourpoint, afin qu'on ne vît pas le lingot et il n'osa pas l'ôter de dessus sa poitrine durant plus de

(28)- Zárate, op. cit. liv. 4, chap. 9, p. 499.

Garcilaso, op. cit. id. liv. 3, chap. 8, p. 264, "Particularmente el marqués fue muy aficionado y temeroso del nombre de Su Majestad, tanto que se abstenía de hacer muchas cosas en que tenía poder, y muchas veces, hallándose en las fundiciones, se levantaba de su silla a alzar los granitos de oro y plata que se caían de lo que saltaba del cincel con que cortaban los quintos reales, diciendo que con la boca, cuando no hubiese otra cosa, se había de allegar la hacienda real..."

(29)- Zárate, op. cit. ibid. : "...y así aconteció saber que a un soldado se le había muerto un caballo, y bajando él al juego de la pelota de su casa, donde pensó hallarle, llevaba en el seno un tejuelo de oro que pesaba quinientos pesos para dárselo de su mano, y no hallándole allí, concertóse entre tanto un partido de pelota y jugó el marqués sin desnudarse el sayo, porque no le viesen el tejuelo, ni osó sacarle del seno por espacio de más de tres horas hasta que vino el soldado a quien lo había de dar, y secretamente le llamó a una pieza aparte, y se lo dio diciéndole que más quisiera haberle dado trás tantos que sufrir el trabajo que había padecido en su tardanza..."

trois heures, jusqu'à l'arrivée du soldat à qui il devait le remettre. Ensuite, en secret, il le fit venir dans une pièce à part, et il le lui donna en disant qu'il aurait préféré lui en donner trois fois plus que de souffrir le mal qu'il avait subi par son retard...". N'était-ce pas là un moyen habile de faire croire à sa générosité ? Ne voulait-il pas, en procédant de la sorte, que cette action charitable fût ébruitée pour mieux dissimuler ses détournements secrets ou non ?

En tout état de cause, il faut signaler qu'il n'hésita pas à déposséder le jeune Diego d'Almagro des territoires de la Nouvelle Tolède qui lui revenaient par héritage. Non seulement il se refusa à admettre les réclamations justifiées du tuteur du jeune homme, mais il osa réclamer à l'empereur ce gouvernement qu'il avait toujours désiré depuis sa victoire de Cajamarca, tout en taisant son odieux forfait envers celui qu'il aimait, semble-t-il, comme un frère. Son audace ne connut pas alors de bornes. Il réclama par lettres remises à Hernando Pizarro la Nouvelle Tolède (30) octroyée à son alter ego décédé, disait-il cyniquement. (31)

(30)- Cf. supra, chap. 24, p.

(31)- "Real Cédula a don Francisco Pizarro por la que se le concede la gracia de marqués y veinte mil vassallos, Monzón, 10-10-1537 ", in "Gobernantes del Perú", op. cit., tome 2, p. 52 : "Decís que se publicaba, (lui fit répondre Charles Quint), en esta tierra ser muerto el mariscal don Diego de Almagro a quien teníamos encomendada por capitulación nuestra la conquista y gobernación de la provincia de la nueva Toledo de doscientas leguas de costa, y siendo cierto me suplicáis que pues ambos habéis sido una misma cosa vos haga merced de encomendaros su conquista porque ninguno lo podría hacer tan bien como vos, por la noticia que tenéis de la tierra y porque pensáis ir en persona a la conquistar por las grandes nuevas que tenéis della si por acaso la muerte del dicho mariscal saliere cierta de que me displacería mucho; por la confianza que yo de vos tengo y el aparejo y buena industria que confío que en ello pondréis, tengo por bien que teniendo vos pacificada la tierra de Vuestra Gobernación, como antes que se rebelase solía estar, y pareciendo al obispo (Vicente de Valverde) desahogada dicha provincia que no sería inconveniente el salir de la gente que en ella

.../...

Venons-en maintenant à signaler un trait spécifique et dominant du caractère de Francisco Pizarro : son astuce foncière qui tournait souvent à la fourberie. Ses agissements envers Atahualpa, Chalcuchimac, Manco Inca, les deux Almagro en constituent les preuves les plus notables.

A l'égard du prince de Quito, sans revenir sur les habiles propositions faites avant leur rencontre sur la place de Cajamarca et qui relèvent d'une ruse de guerre fort admissible -intentions prétendument pacifiques et désir de passer par le territoire incaïque afin de découvrir une voie vers la mer du Nord-, il est difficile d'accepter qu'il se soit déjugé par la promesse fallacieuse de le relâcher contre rançon (sans doute largement dépassée puisqu'il substitua, dès les premiers moments, les gardes indiens des 'bohíos' à remplir, par de fidèles séides espagnols). On objectera qu'il lui était difficile

(31)- suite- "...sobran, que vais (vayais) o enviéis a conquistar la dicha provincia de Toledo que al dicho Mariscal teníamos encomendada con la misma capitulación que a él estaba concedida, conforme a una cédula que para ello se os envía."

Le contenu de cette cédule royale aurait tout lieu de nous surprendre. Nous n'ignorons pas la vénalité du Président et des principaux membres du Conseil des Indes, qu'Hernando Pizarro eut soin de suborner grassement dès son arrivée en Espagne. Comment auraient-ils autrement admis pareille forfaiture, alors qu'ils n'ignoraient pas l'existence de Diego d'Almagro, fils de l'Adelantado, depuis longtemps, et les réclamations formulées plusieurs fois par les partisans fidèles du gouverneur officiel de la Nouvelle Tolède ?

de procéder autrement, vu que l'implantation de la colonie espagnole pouvait être remise en question par l'élargissement de son royal otage (32). Mais devait-il le tromper comme il le fit jusqu'au dernier moment, et tromper aussi les capitaines et les soldats de sa troupe, qui s'opposaient à la condamnation du fils de Huaina Capac, en les éloignant de la capitale des Chachapoyas, pour réaliser ses desseins en supprimant tout d'abord l'obstacle ? : " ...et le capitaine Hernando de Soto, le capitaine Rodrigo Orgoñez, Pedro Díaz, Miguel Estete et López Vélez... se rendirent à l'endroit mentionné (où, disait-on, se trouvait une forte troupe d'ennemis en armes)... et ils ne trouvèrent aucun guerrier, aucun homme armé, mais uniquement des Indiens pacifiques, et bien que ces quelques chrétiens mentionnés se trouvassent seuls dans ces parages, les naturels les reçurent avec joie partout où ils passèrent, et ils leur donnèrent tout ce qu'ils demandèrent de ce qu'ils avaient, pour eux, pour leurs serviteurs et les Indiens de service qu'ils emmenaient." (33)

Challcuchimac qui, nous l'avons déjà dit, avait l'intention depuis Jauja où il avait établi son campement, d'attaquer la petite troupe d'Hernando Pizarro, ne le fit pas,

(32) - Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit. 3e partie, liv.8, chap.22, pp.I2I-I22, note cependant, et non sans raison, que seul l'empereur pouvait disposer de la vie d'un prince : "... pues ningún capitán puede disponer sin licencia de su rey y señor, de la persona del príncipe que tiene preso, cuyo es de derecho."

(33) - Gonzalo Fernández de Oviedo, op.cit. ibid., p.I22 : "...y fueron el capitán Hernando de Soto, y el capitán Rodrigo Orgoñez y Pedro Díaz y Miguel Estete y López Vélez... y no hallaron hombre de guerra, ni con armas algunas, sino todos de paz, y aunque no iban sino esos pocos cristianos que es dicho, les hicieron mucha fiesta por donde anduvieron, y les dieron todo lo que les pidieron, de lo que tenían, para ellos, y sus criados e indios de servicio que llevaban."

...../.....

à coup sûr, parce qu'il en avait reçu l'ordre de son souverain et qu'Hernando Pizarro dut prendre des engagements formels concernant la sécurité de ce général indien (34).

Et que penser de la vile revanche que Francisco Pizarro prit contre l'inca rebelle en faisant subir d'atroces tourments à la malheureuse reine Cura Ocllo ? (35). A notre sens, ce procédé innomable est le fait caractéristique d'une âme dénuée de pitié et donc de générosité (36). Que dire aussi

(34)- Miguel de Estete, "Relation insérée dans la chronique de Francisco de Jérez", op. cit. p. 340 : "El capitán (Hernando Pizarro) le envió un mensajero asegurándole, y envióle a decir que viniese con el oro, que ya sabía que su señor estaba preso, y había muchos días que le esperaba, y que también estaba enojado el señor gobernador de su tardanza, y otras muchas cosas le envió a decir asegurándole para que viniese." L'on notera ici la répétition du terme 'asegurándole' que nous soulignons intentionnellement. Mais Francisco Pizarro respecta-t-il cette promesse ? La raison invoquée relativement à la condamnation d'Atahualpa ne pouvait pas jouer pour Challcuchimac; il aurait pu fort bien ne pas s'en défaire, mais l'exiler. Or, nous l'avons noté à plusieurs reprises, le capitaine 'Trujillano' ne s'embarassa jamais de scrupules. Il agit toujours, en toutes circonstances, avec une froide objectivité; tout ce qui s'opposait à sa volonté était anéanti. Si ses frères Hernando, Gonzalo et lui-même, ne purent avoir raison de Manco Inca, c'est parce qu'ils ne purent jamais le capturer.

(35)- Voir supra, chap. 24, pp.335

(36)- Cette cruauté, il l'exerça aussi bien contre les Indiens, caciques ou incas que contre ses amis et ses partisans de la première heure quelquefois. Il est indéniable qu'il fut le principal artisan de la sentence de mort prononcée contre son vieux compagnon d'armes. Et Sebastián de Benalcázar, son lieutenant à San Francisco de Quito, dut de ne pas mourir assassiné, au seul fait qu'il était parti pour l'Espagne quand Pizarro envoya vers lui son séide, tristement célèbre, Lorenzo d'Aldana. Dans le prologue à la "Guerra de Quito" de Pedro de Cieza de León, op. cit. pp. 84-85, Marcos Jiménez de la Espada, écrit : "El marqués don Francisco Pizarro, tan luego como supo que Sebastián de Benalcázar, su teniente de gobernador en Quito, había abandonado esta provincia por las tierras que nuevamente descubría al norte, en la de Popayán, mandó secretamente, contra él a Lorenzo de Aldana con poder para prenderlo, cor tarle la cabeza en caso necesario... no pudo Aldana cumplir la primera parte de su cometido, porque cuando llegaba a la ciudad

.../...

des promesses faites à Jauja au jeune Diego d'Almagro qui, sentant les dangers auxquels était exposé son père, le supplia de ne pas tolérer qu'on attentât à ses jours. A tout moment, il n'hésita pas à recourir à de cyniques mensonges ou bien pour se débarrasser des importuns, ou bien pour atteindre ses objectifs. Atahualpa constituait un obstacle à sa marche vers le Cuzco, il s'en défit en faisant répandre de fausses rumeurs d'après lesquelles l'Inca incitait ses généraux à attaquer la troupe espagnole de nuit. Lorsqu'Almagro s'installa à Chíncha, il écrivit, de la Ciudad de los Reyes, aussitôt à l'évêque de Panama pour lui signaler les ambitions de l'Adelantado qui, prétendait il, voulait, s'emparer de la ville de Lima et la mettre à sac. Et avec habileté, il déclarait que si son adversaire n'hésitait pas à faire couler le sang de ses compatriotes, lui, au contraire, perdrait plutôt son état : "...et que Monseigneur croit bien que je perdrais plutôt mon bien et ma vie que de permettre que Sa Majesté soit desservie ou que meure un seul homme." (37)

Francisco Pizarro se moqua, sans retenue, aussi bien de ses coassociés, que des souverains incas et de Charles Quint. Il sut, sans doute dès la victoire de Cajamarca, qu'il laisserait la vie sauve à Atahualpa, tant qu'il pourrait en tirer des avantages substantiels, mais qu'il s'en déferait, après l'arrivée des troupes almagristes, pour se tourner vers la faction des légitimistes indiens. L'intronisation de Tupac Huallpa, et à sa mort, celle de Manco Inca, sont assez éloquentes. Le couronnement solennel de ce dernier, dès le lendemain de l'entrée des troupes espagnoles au Cuzco, n'est en somme qu'une parodie burlesque qui nous fait penser aux promesses précédemment citées. W.H. Prescott (38) note judicieusement que

(36)- suite-"...de Cali, Benalcázar, navegando por el río de la Magdalena, iba camino de España a negociar para sí una gobernación independiente del marqués..."

(37)- "Carta a fray Tomás de Berlanga", 28-8-1537, in "Gobernantes del Perú", tome Ier, p. 13 : "...y crea Vuestra Señoría, que antes perderé mi estado, y la vida, que yo dé ocasión que Su Majestad sea deservida ni muera un solo hombre."

(38)- W.H. Prescott, op. cit. liv. 4, chap. 5, p.435
.../...

"Pizarro était perfide au plus haut degré. Cependant rien n'est plus opposé à une saine politique que la perfidie. Un acte de perfidie pleinement établi cause la ruine de son auteur. L'homme qui renonce à la confiance en sa bonne foi abandonne la base la meilleure de ses futures opérations. Qui en toute conscience édifie sur du sable mouvant ? Par son traitement perfide envers Almagro, Pizarro s'aliéna l'esprit des Espagnols. Par son perfide traitement à Atahualpa, et par la suite à l'Inca Manco il déplut aux Péruviens. Le nom de Pizarro devint le synonyme de perfidie. Almagro par sa revanche (erreur grave puisque l'Adelantado, ou mieux son général en chef Rodrigo Orgóñez s'y vit contraint par les frères du gouverneur); Manco par une insurrection qui coûta presque à Pizarro son pouvoir. La guerre civile prit fin dans une conspiration qui lui coûta la vie. Tels furent les fruits de sa politique."

Pour notre part, nous ajouterons en guise de corollaire à cette duplicité, son souci constant de dissimuler son véritable personnage : son maintien et sa mise étaient d'une simplicité qui attirait les louanges de ses partisans. Zárate en fait l'éloge dans un passage de son ouvrage (39) : "...le marquis ne portait d'ordinaire qu'un pourpoint de drap noir avec de longues basques qui lui arrivaient jusqu'à la cheville, la taille à mi-poitrine, des chaussures en peau de cerf

(38)- suite- "Pizarro was eminently perfidious. Yet nothing is more opposed to sound policy. One act of perfidy fully established becomes the ruin of its author. The man who relinquishes confidence in his good faith gives up the best basis for future operations. Who will knowingly build on a quicksand ? By this perfidious treatment of Almagro, Pizarro alienated the minds of the Spaniards. By his perfidious treatment of Atahualpa and subsequently of the Inca Manco, he disgusted the Peruvians. The name of Pizarro became a by-word for perfidy, Almagro took his revenge in a civil war; Manco in an insurrection which nearly cost Pizarro his dominion. The civil war terminated in a conspiracy which cost him his life. Such were the fruits of his policy."

(39)- Zárate, op. cit. liv. 4, chap. 9, p. 499 : "...el marqués nunca se vistió de ordinario sino un sayo de paño negro con faldamentos hasta el tobillo, y el talle a los medios pechos, y unos zapatos de venado blancos, y un sombrero blanco

blanche, et un chapeau blanc; son épée et son poignard à l'ancienne mode. Et lors de quelque fête, sur l'insistance de ses serviteurs, il mettait un manteau de martre (40) que lui avait envoyé le marquis del Valle, de la Nouvelle Espagne; dès qu'il revenait de la messe, il le jetait loin de lui et restait en taille.

Nous l'avons vu, après l'assassinat d'Atahualpa porter un grand chapeau de feutre noir, enfoncé jusqu'aux yeux en guise de deuil (41). Là ne s'arrêtait pas cette subtile rouerie. A la différence d'Almagro, il justifiait ses fourberies, de gestes, de paroles, en bon comédien consommé qu'il était, sachant combien ces apparences extérieures pouvaient tromper les gens simples et de bonne foi. Il avait le don des larmes et savait les verser opportunément : à la condamnation d'Atahualpa (42), et surtout quand on lui apprit officiellement la mort de Diego d'Almagro à Amancay, si l'on en croit -d'après Cieza de León- le vénérable évêque de Quito, García Díaz Arias, qui ne nous inspire d'ailleurs aucune confiance (43).

Si l'astuce et la perfidie furent l'apanage de Francisco Pizarro (44), la naïveté excessive, disons mieux la

(39)- suite- "...y su espada y su puñal a la antigua Y cuando algunas fiestas, por importunación de sus criados, se ponía una ropa de martas; que le envió el marqués del Valle de la Nueva España, en viniendo de misa la arrojaba de sí, quedándose en cueroo."

(40)- Nous savons à quoi nous en tenir sur ce prétendu présent de Hernán Cortés (voir supra, chap. 24,).

(41)- Cf. supra, chap. 15, p.

(42)- Pedro Pizarro, *op. cit.* p. 50, : "Yo vide llover al marqués de peñar de no podelle dar la vida; por cierto temió los repartimientos, y el riesgo que había en la tierra si se soltaba."

(43)- Cf. supra, chap. 23, p.311

(44)- C'est sans doute le retors gouverneur de la Nouvelle Castille qui, à Jauja, prit certaines dispositions pour empêcher Pedro d'Alvarado de connaître le Cuzco et qu'il obligea à repartir du Pérou, sans se faire accompagner d'un seul de ses hommes, sur un navire dont le capitaine avait reçu l'ordre, strictement observé, de l'emmener au Guatemala, sans relâcher à Panama. Alvarado s'explique sur ces divers points.

simplicité, caractérisèrent d'une manière générale l'Adelantado Diego D'Almagro. Il crut incontestablement à la bonne foi de son associé jusqu'en 1530, époque où il prit connaissance des Capitulations du 26 Juillet 1529. Et si les graves manquements de son ancien compagnon d'armes et ami suscitérent en lui une certaine défiance, attisée par de mauvais conseillers, nous pensons, pour notre part, que cette défiance s'atténua, et se dissipa presque, au cours des années qui suivirent. Aux yeux du roi, à l'égard du Conseil des Indes, il se porta lui-même un grave préjudice en reconnaissant, par sa lettre du 8 Mai 1534 à la Couronne, que Pizarro avait découvert et conquis le Cuzco et sa région (45). Il était donc malvenu qu'il s'emparât -sans titre officiel, mais en exhibant seulement des copies d'actes- du Cuzco en l'absence de son associé en 1535, et deux ans plus tard, sans respecter le serment prêté, après son retour du Chili en avril 1537.

Malgré les dispositions graves prises contre Gonzalo et Hernando Pizarro surtout, il crut encore, bien innocemment, à une possibilité d'accord avec son ancien associé, qui

(44)- suite- Cf. "Carta a Su Majestad del Adelantado don Pedro de Alvarado sobre las contrariedades que el mismo sufrió" en date du 17 Mai 1536. Voir "Documentos Inéditos del Archivo de Indias", tome 24, pp. 220-221 : "Y no me permitieron que volviese a tomar puerto a Panamá porque sabía (Pizarro) que yo luego iba a besar las Reales Manos de Vuestra Majestad, y a pedir que me hiciese justicia y castigase los que tanto deservicio hicieron a Vuestra Majestad y a mí tantos agravios y descomedimientos; antes dijeron que no me darían pasaje sino para algún puerto de esta gobernación, y de secreto mandaron en la provincia de León de Nicaragua, sin consentir que conmigo viniese ningún español de los que llevé y se querían venir conmigo, a fin de que yo no pusiese pie en parte donde hubiese justicia, y hacer probanza de lo que conmigo hicieron."

(45)- "Carta de don Diego de Almagro al Rey, fechada de San Miguel de Piura, 8 de Mayo 1534"- cf. "Documentos inéditos del Archivo de Indias, tome 22, p. 105 : "...y así fue que salidos del pueblo de Cajamarca con ayuda de Dios Nuestro Señor, el gobernador ha pacificado y conquistado en nombre de Vuestra Católica Majestad esta provincia del Cuzco y su comarca, la cual se ha pacificado y conquistado agora nuevamente sin pérdidas de gente española."

lui voua dès lors, une haine inexorable. Toutes les décisions prises dès l'incarcération du frère légitime du Gouverneur de la Nouvelle Castille ne pouvaient que creuser davantage le fossé existant entre lui et le Gouverneur (46) : établissement des troupes de l'Adélantade dans la vallée de Chincha et fondation de la ville de "Almagro", destinée à devenir la rivale de Lima. On admet difficilement la série d'erreurs énormes commises par le Mariscal en dépit des sages conseils que lui prodiga, sans cesse, le général de ses troupes, Rodrigo Orgóñez, l'un des chefs aux vues les plus amples, les plus lucides de la première guerre civile péruvienne, dans les années 1537-1538. Par quel aberration d'esprit, par quel aveulement, Almagro repoussa-t-il toujours ses conseils avisés et tint-il en estime ceux de Diego d'Alvarado et d'autres personnages peu clairvoyants qui le précipitèrent à sa ruine ? (47)

(46)- Malgré les mauvais tours que lui jouèrent celui-ci et les mauvais conseillers (refus de lui donner un navire, embargo de la 'balsa' partie de Chincha, etc...) la reconduction de la société bipartite du 14 Janvier 1535 fut dénoncée au cours des événements de 1537, sans doute après la relaxation d'Hernando Pizarro par Diego d'Almagro.

(47)- W.H. Prescott dit fort pertinemment qu'Almagro "...having once appealed to arms, he should not then have resorted to negociation, -above all- to negociation with Pizarro... He had seen enough of Pizarro to know that he was no to be trusted. Almagro did trust him, and he paid for it with his life."

M. Ballesteros Gaibrois accentue l'influence nocive qu'exerça le général Rodrigo de Orgóñez sur l'Adélantade : "La influencia de Orgóñez había de serle nociva en cierto modo a Almagro. Era él a quien seguía, cuyo consejo escuchaba, cuando se tomaban las decisiones tremendas, cuando determinaba actos de violencia. Fue la opinión de Orgóñez la que siguió Almagro cuando no accedió al primer laudo..."

A ces affirmations erronées, nous répondrons tout simplement, que si Almagro avait suivi les conseils de Orgóñez, toute l'histoire du Pérou aurait été changée dès 1537.

S'il rejeta les avis toujours sagaces d'Orgóñez, ce fut en premier lieu pour ne pas commettre un crime qui, disait-il, déplairait à Dieu; il ne pouvait se résoudre à répandre le sang de son ennemi Hernando Pizarro; et il ne voulait pas non plus affliger son ancien compagnon et encourir du même coup la disgrâce du roi, pour lequel il éprouvait une véritable vénération. Ce faisant, il tomba dans tous les pièges qui lui furent tendus par Pizarro et Bobadilla à Mala, au 'tambo' de Lunaguana, et enfin à Zangalla.

C'est à la lumière de ces éléments que l'on comprend mieux l'inconséquence apparente d'Almagro qui subissait fortement l'influence, non de son général, mais des lettrés et de ses capitaines, de certains aristocrates plus ou moins inconséquents ou inconscients; ce fut le cas en particulier du descendant d'une branche bâtarde d'Henri II de Castille, don Alonso Enríquez de Gúzmán, apparenté aux ducs de Medinasidonia et de Niebla, et néanmoins aventurier habitué à toutes sortes d'intrigues à la manière de celles que mena le pícaro Estebanillo González, dont les aventures, en divers pays d'Europe, ressemblent singulièrement aux siennes (48).

Le comportement de l'adélantado, dans presque toutes les circonstances de l'histoire péruvienne, manque souvent de cohésion, d'ampleur de vues, et il manifeste une incapacité politique totale où durent jouer un rôle non négligeable son mauvais état de santé, et, peut-être, par voie de conséquence une déficience, voire une certaine sénilité mentale. Le seul moment où le destin parut le favoriser fut lors de la victoire d'Amancay, remportée si aisément contre Alonso d'Alvarado, la seule fois où il écouta les conseils judicieux de Rodrigo Orgóñez, la seule aussi où ce général résista à son maître en s'opposant à tout compromis avec l'adversaire. Si Almagro s'était

(48) Voir Francisco Esteve Barba : "Historiografía indiana", ed. Gredos, Madrid, 1964, pp. 411 à 413.

appuyé davantage sur lui, s'il avait suivi ses jugements toujours sensés et perspicaces, il aurait pu être de taille à lutter contre le personnage d'une stature exceptionnelle qu'était Francisco Pizarro. Ce dernier fut influencé, lui aussi, mais il eut assez de sagacité et de rouerie pour tirer parti des situations, en tendant plusieurs pièges au naïf Almagro, qui y tomba chaque fois. Il est vrai qu'il subit beaucoup trop l'emprise de son cadet Hernando, animé des plus mauvaises intentions envers celui qu'il tint toujours pour un rival méprisable, d'origine obscure, un bâtard non légitimé, probablement de 'sangre impura', puisqu'il ne cessait de répéter, en public et en privé, que l'associé de son frère était un 'maure circoncis'. L'orgueil de caste de ce gentilhomme ignoble n'épargnait même pas son frère aîné à qui il devait sa fortune : honneurs, charges, privilèges et 'encomiendas' d'une prodigieuse richesse. A l'occasion, il n'hésitait pas de le traiter d'âne bête, se moquant de son analphabétisme et de sa nécessité de dépendre de ses secrétaires. "Le caractère d'Hernando Pizarro (écrit Gonzalo Fernández d'Oviedo) était soldatesque, rude et éloigné de toute modération. Il n'aimait pas Almagro et le méprisait parce qu'il n'était pas de noble extraction, il avait le marquis en piètre estime et il disait sans ambages (et même en public) que c'était un âne; et le marquis mal avisé et confiant lui donna plus d'importance qu'il n'en avait lui-même, et il ne voulait pas entraver les désirs d'Hernando Pizarro." (49)

(49)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit, ibid, chap. 9, p. 159 et liv. 10, chap. 2, p. 119 : "La condición de Hernando Pizarro era soldatesca y áspera y no amigo de esas equidades. Al Almagro desamábale y tenía en poco, por no ser hombre de linaje, y a su hermano el gobernador en menos, porque era bastardo... porque demás de ser soberbio por natura, tenía en poco al marqués y claramente decía (y aun en público) que era un asno; y el marqués de mal aperebido y confiado de él, le dio tanta parte, que él no la tenía ni quería estorbar cosa que Hernando Pizarro quisiese."

+/il mésestimait son frère le Gouverneur parce qu'il était bâtard et comme il était orgueilleux il avait le marquis....

.....

A la différence du gouverneur de la Nouvelle Tolède, Francisco Pizarro craignait assez peu le roi, puisqu'il osa prendre des dispositions que Charles Quint et le Conseil des Indes désavouèrent : crimes commis contre les caciques de la Puna, contre Almotaje et les notables de la Chira, contre l'inca Atahualpa, la cora Cura Ocllo, épouse de Manco Inca. (50)

Il prêta une oreille trop attentive aux mauvais conseils des hommes de lois (51), de ses frères et du vindicatif Hernando plus spécialement, lequel, à notre sens, est à l'origine de presque toutes les injustices commises contre Diego d'Almagro, des infractions aux pactes conclus entre eux au cours de l'année 1537. S'il ne s'était pas laissé mené aussi par le frivole, orgueilleux et vindicatif Antonio Picado, les événements d'avril 1538 au Juzco n'auraient, sans doute, pas eu lieu; Alonso d'Alvarado ne serait pas resté si longtemps dans la région de Jaaja pour pacifier les territoires de l'"encomienda" du secrétaire-favori, et aurait pu prêter son aide à Hernando Pizarro, bien avant l'arrivée d'Almagro dans la métropole andine. Peut-être aussi les 'chilenos' réfugiés à Lima, ne lui auraient-ils pas tenu une aussi stricte rigueur de l'assassinat de leur seigneur Diego d'Almagro.

(50)- Zárate loue le respect du gouverneur de la Nouvelle Castille envers Charles Quint et Isabelle de Portugal, en ces termes : "Particularmente el marqués fue muy aficionado y temeroso del nombre de sus Magestades, tanto que se abstenia de hacer más cosas en que tenía poder, diciendo que no quería que su Magestad dijese que se extendía en la tierra." (op. cit. ibid. chap. 9, p. 499). Notons qu'il accompagnait ce soi-disant respect de paroles édifiantes qu'on ne manquait pas de répandre en tous lieux, à sa grande satisfaction.

(51)- "Carta de Gonzalo Fernández de Oviedo al rey" (op. cit. p. 78) : " Si no anduviesen tantas letras entre ellos no sabrían pecar venialmente para enojar a Vuestras Magestades en la menor cosa del mundo; pero los legistas y algunos revoltosos particulares, que sin que yo los nombre allá los conocen muy bien, en tanto que les dejen estar en aquella tierra, no se espere sosiego ni han de faltar novedades."

Gardons-nous cependant, de faire une part trop grande aux responsabilités des mauvais conseillers. Le marquis des Atabillos accepta leurs suggestions ou leurs avis quand ils ne dérangent pas ses propres objectifs, et même, il fut assez habile pour laisser peser sur son conseil de capitaines, ou sur les interprètes indiens la condamnation d'Atahualpa (52), et uniquement sur son frère Hernando, celle de Diego d'Almagro.

Dans sa conduite, s'il ne faut pas exclure entièrement la lâcheté, il y faut voir avant tout ruse et diplomatie destinées à lui garder, à peu près intacte, la confiance de ses troupes et du roi. Néanmoins, il aimait son frère (53) Hernando à sa manière, et il appréciait beaucoup Antonio Picado. Il ne put prévoir cependant que la pacification prolongée de la région de Jauja allait permettre à Almagro de s'emparer du Cuzco. En réalité, il était loin de se douter du retour de celui-ci. Et il ne songea pas non plus qu'Hernando, malgré la vénalité des seigneurs influents à la Cour, du Président et de la plupart des membres du Conseil des Indes, allait être jeté en prison... et il mourut en ignorant que son mandataire collatéral devrait purger une peine de plus de deux décennies à l'alcazar de Madrid, puis au Château de la Mota de Medina del Campo.

Il ne songea pas non plus que ses méfaits, ses perfidies envers les hommes, Espagnols ou Indiens, que ses violences, ses sacrilèges, ses parjures devaient se retourner contre lui, et qu'il lui faudrait, un jour, payer tous ses crimes par une mort violente sans qu'il pût recevoir les derniers sacrements.

(52)- Gonzalo Fernández de Oviedo, op. cit, id. liv. 8, chap. 22, p. 122, note qu'après le retour d'Hernando de Soto et de ses compagnons, après la mort d'Atahualpa à Cajamarca, le Gouverneur avisé de l'inexistence de guerriers prêts à fondre sur la garnison espagnole, rétorqua : "Ya veo que me han engañado."

(53)- Il n'eut de cesse qu'il ne le fît élargir par Almagro à Zangalla, admettant les conditions imposées par son adversaire, à l'exception, pour le fond tout au moins, de celles du dernier pacte où il sentit qu'il avait pris décidément le dessus sur le faible Adelantado. Cf. supra, chap. 22, p. 246.

o

o

o

Il nous faut à présent tenter d'analyser le comportement des deux conquistadors du Pérou envers les Indiens en général et singulièrement envers les 'curacas' et les incas du Tawantinsuyu.

Au cours des deux premières expéditions et jusqu'à l'épisode de l'île du Gallo, ils se heurtèrent aux tribus à demi-sauvages, cuevacunas, de la frange littorale faisant suite au golfe de San Miguel, puis aux tribus nettement hostiles des chocos ou citaras d'origine caraïbe, juchées sur des palétuviers ou sur les cimes montagneuses dans des villages entourés de palissades; ces Indiens, particulièrement indépendants, leur livrèrent des combats meurtriers. Francisco Pizarro et Diego d'Almagro, à quelques mois de distance, furent très éprouvés à la halte pénible de Puerto Quemado.

Si le futur gouverneur du Pérou y reçut, comme le note avec beaucoup d'ingénuité Francisco de Jérez, "siete heridas, la menor dellas peligrosa de muerte" (54), son coassocié perdit en ce même lieu un oeil et deux ou trois doigts d'une main.

Au cours de l'expédition des "Treize de la Renommée" de l'île du Gallo à Santa et retour à Panama, dans les années 1527-1528, qui n'était en somme qu'un voyage de découverte plus long que celui du pilote Bartolomé Ruiz (le premier Espagnol qui ait doublé le cap de Pasao et donc longé une partie du territoire incaïque), les relations entre les découvreurs chrétiens et les sujets de Huaina Capac furent des plus cordiales. Il suffit de se souvenir de l'accueil réservé par les Indiens de Tumbes à Bocanegra, à Alonso de Molina, à Pedro de Candía et au serviteur noir qui accompagna tour à tour ces deux derniers. Nous avons dit aussi que, dans les parages de Santa Cruz

(54)- Francisco de Jérez, op. cit. p. 321

au retour de Santa, la 'cacica', désignée sous le nom de "Capillana", fut on ne peut plus généreuse à l'égard des étrangers barbus, que les Indiens prirent pour des êtres divins, descendants du Créateur de l'Univers "Pachacamac-Viracocha". La légende de la venue par la mer d'êtres supérieurs s'était répandue dans toute l'Amérique, tant au Mexique qu'aux Antilles et au Pérou. Le cauteleux chef 'trujillano' comprit, lors de cette expédition de découverte, l'erreur des Indiens; il ne voulut pas leur faire perdre leurs illusions. Il sut dissimuler ses coinvoitises et obliger ses compagnons à en faire autant. La conduite des "Treize de la Renommée" fut exemplaire, et il ne pouvait en être autrement, vu leur faiblesse numérique.

C'est en débarquant vers la mi-janvier 1531, au début de la troisième expédition, en territoire incaïque, que les choses prirent une autre tournure. Désormais Francisco Pizarro manifesta sa ferme résolution de mieux découvrir et de conquérir les territoires que lui avait concédés la Couronne. Coaque fut prise d'assaut, au grand étonnement des habitants qui s'enfuirent; et si le cacique Tumbala de la Puna réserva aux étrangers un accueil chaleureux et leur fit fête, nous pouvons admettre, sans risquer de nous tromper, qu'ils passaient à ses yeux pour des êtres supérieurs, divins et bons, comme ils en avaient donné des preuves deux ans auparavant sur le littoral de Terre Ferme.

Les choses se gâtèrent avant la fin du séjour des chrétiens dans son île; il dura quelque trois mois. Ceux qui souffraient de la terrible 'verruge', s'ils n'étaient passés de vie à trépas, une fois remis de leurs maux, se comportèrent bien mal tout comme leurs compagnons : sacrilèges, profanations des tombes et des temples, afin de s'emparer des objets précieux qui s'y trouvaient, vols, déprédations de toutes sortes, exploitation des hommes. Les 'Viracochas' devinrent vite des 'Qu pays' (Démon), et la nouvelle de leurs méfaits fut vite propagée sur le continent, d'abord dans les territoires voisins de la Puna, dépendant du cacique Tumbala, puis à Tumbes et dans tout l'empire inca, en proie aux dissidences des frères ennemis. Les condamnations cruelles décidées par le Gouverneur Pizarro et son conseil de capitaines, d'administrateurs du quint, de

religieux -dont le dominicain fray Vicente de Valverde- contre les caciques et les notabilités insulaires, ne firent qu'accroître l'horreur éprouvée envers les envahisseurs blancs. Atahualpa, au courant de ces crimes, donna l'ordre au curaca de Tumbez de s'opposer aux indésirables étrangers; ceci explique la résistance de la ville, déjà bien éprouvée par une guerre récente contre les naturels de la Puna, malgré les mesures prises à l'avantage de Tumbez par le gouverneur espagnol : restitution d'idoles d'or et libération de six cents captifs du cacique Tumbala.

Les événements de la Puna ne furent, en quelque sorte, qu'une préfiguration de ceux qui se déroulèrent dans l'empire du Soleil, divisé entre les deux factions de 'quiteños' et de 'Cuzqueños', les uns partisans du rebelle Atahualpa, les autres du prince légitime Huáscar.

Les Espagnols ne changèrent pas d'attitude envers les Indiens après la soumission de Tumbez; ils agirent cruellement envers Almotaje, ses subalternes et ceux de la Chira, autre curaca poechno. Bien qu'il ait eu des raisons de sévir, Francisco Pizarro devait-il agir aussi impitoyablement? S'il se montra inexorable envers ses adversaires indiens, c'est, à notre sens, parce qu'il voulut relever le défi d'Atahualpa, et lui prouver qu'il ne le craignait pas malgré ses innombrables guerriers, et ce faisant se rendre redoutable... Rien ne l'arrêta donc, et malgré les ambassades, avouées ou secrètes du prince indien, il persista à poursuivre son chemin, non sans témérité, vers les Andes qui, depuis son débarquement en Terre ferme, semblaient dresser leur barrière hostile, pleine d'embûches périlleuses.

La victoire de Cajamarca donna raison à son audace et à ses ruses; et c'est le renard 'truillano' qui l'emporta sur le puma 'quiteño'.

En ce qui concerne la condamnation de l'inca Atahualpa, c'est lui avant tout qui doit en porter la responsabilité et le poids (55). Aujourd'hui encore, au Pérou et en Bolivie,

(55)- Cf. notre article paru dans les "Cahiers des Amériques latines" 1958, n° 2, série Sciences de l'Homme, publiés par l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine.

les Indiens jouent la 'Tragédie de la mort d'Atahualpa' et seule la culpabilité du Gouverneur y apparaît (56). Dans ce drame, Francisco Pizarro refuse d'accéder à la prière du Prince qui lui demande de le laisser en vie. Comme dans une tragédie grecque antique, le chœur lance sa malédiction au Gouverneur et l'inca lui-même, avant de mourir, lui crie qu'il sera éternellement souillé d'avoir versé le sang injustement.

La mort du général Challichimac, brûlé avant l'entrée au Cuzco, à Saqsawana, effraya autant les partisans d'Huascar que ceux de la faction adverse; et il ne fut plus question, nulle part dans l'ancien Tawantinsuyu, de tenir les Espagnols pour des 'Viracochas' (57), surtout après la mise à sac systématique des palais sacrés, du temple du Soleil, des

(56)- Francisco Pizarro qui, curieusement, en toutes circonstances, ne prononce pas un mot quand l'inca et les Indiens lui adressent la parole, mais se contente d'ouvrir la bouche et de remuer les lèvres sans émettre de son, perce, symboliquement le prince de son épée. Voir "Vision des vaincus" de Nathan Watchel, dans la revue "Annales", Economie, Société, Civilisation, numéro de Mai-Juin 1967 : "La conquête espagnole dans le folklore indigène", pp. 554 à 585.

(57)- Titu Cussi Yupanqui, op. cit. pp. 8 et 9, insiste sur le concept 'Viracocha', vu dans presque tout son contenu idéologique. Il écrit à ce propos : "Decían (los indios) que habían visto llegar a su tierra ciertas personas muy diferentes de nuestro hábito y traje, que parecían Viracochas, que es el nombre con el cual nosotros nombramos antiguamente al Criador de todas las cosas, diciendo Tecsí Viracochan, que quiere decir principio y hacedor de todo; y nombraron desta manera a aquellas personas que habían visto, lo uno porque diferenciaban mucho de nuestro traje y semblante, y lo otro porque veían que andaban en unas animalias muy grandes, los cuales tenían los pies de plata, y esto decían por el relumbrar de las herraduras, y también los llamaban así, porque los habían visto hablar a solas con unos paños blancos como una persona hablaba con otra, y esto por leer en los libros...y también porque tenían illapas, nombre que nosotros tenemos para los truenos y esto decían por los arcabuces, porque pensaban que eran truenos del Cielo."

Guaman Poma de Ayala, op. cit. feuillet 381, confirme en partie cette notion : "Y que de día y de noche, écrit-il, hablaban cada uno con sus papeles 'quilca'..."

.../...

'huacas', des tombes de la métropole incaïque et des viols de femmes. Ce qui s'était produit à la Puna, à Tumbes, à Cajal, à Cajamarca, se reproduisit alors sur une plus vaste échelle, vu l'importance de la capitale andine.

Nous n'avons pas à revenir sur la conduite des frères Pizarro : Juan et Gonzalo à l'égard de Manco Inca. Ce prince voulut, sans doute aucun, rejoindre la troupe de Diego d'Almagro sur la route du Collao et il fut arrêté à quelques lieues au Sud-Est du Cuzco, à Huyna, près de la lagune de ce nom pour être ramené dans sa ville natale et y subir en prison d'ignobles outrages, indignes de chrétiens. Le ressentiment qu'éveillèrent en lui les vexations, les insultes de toutes sortes, dérangea, selon nous, son esprit. Il leur voua une haine inexorable s'il ne se rallia pas à Diego d'Almagro à Yucay, après avoir levé le siège du Cuzco, c'est que celui-ci refusa, pour lui complaire, de donner la mort à ceux qui furent ses geôliers.

(57)- suite- La supériorité des envahisseurs si différents d'eux-mêmes par le teint, les vêtements venait plus particulièrement de l'emploi des livres avec lesquels, selon les naïfs Indiens, ils entretenaient des conversations, vraisemblablement parce qu'ils les voyaient lire à voix basse, de l'emploi des chevaux tenus pour des monstres effrayants -au vrai l'un des moyens les plus efficaces dans la conquête des terres américaines- et surtout des arquebuses dont le tir était accompagné de lueurs enflammées, du détonnement de la poudre et de l'effet metrier, identique à celui de la foudre, -de là le nom d'"illapa" désignation de la trinité divine sous la dépendance du Soleil. (Cf. Garcilaso, op. cit. 1ère partie liv. 3, chap. 21, p. 174 : "Del claustro del templo (Coricancha) y de los aposentos de la luna y estrellas, trueno y relámpago y arco del cielo.." El otro aposento, junto al de las estrellas, era dedicado al relámpago, trueno y rayo. Estas tres cosas nombraban y comprendían debajo deste nombre "Illapa", y con el verbo que le juntaban distinguían las significaciones del nombre, diciendo : Viste la illapa ? entendían por el relámpago; si decían : Oíste la illapa ? entendían por el trueno; y quando decían : "la illapa cayó en tal parte o hizo tal daño, entendían por el rayo."

Comme le Gouverneur de la Nouvelle Castille avait déjà donné de mauvais exemples à ses hommes en châtiant durement les caciques de la Puna et de Terre Ferme(58), il ne fallait pas s'attendre à voir ses soldats traiter avec générosité les simples Indiens.

(58) - Ceci en dépit des Instructions Royales qui s'échelonnent depuis l'institution de la "encomienda" par édit - Real Ordenanza del 20 de Diciembre de 1503 - qui établit le travail des Indiens considérés " como personas libres y no como siervos ", en passant par le testament de la grande Isabelle du 20 Octobre 1504, rédigé à Medina del Campo, puis par les sermons du dominicain fray Antonio de Montesino à Santo Domingo de la Hispaniola, à la fin Décembre 1511 et au début de Janvier 1512, le Code de Législation Indienne du 27 Décembre 1512 (Cf. ^{9d} de Rafael Altamira, " el texto de las leyes de Burgos ", Revista de la Historia de América, n° 4, 1938, pp. 5 à 79) et surtout, en ce qui concerne le Pérou, les Ordonnances et Instructions qui précéderent les Capitulations passées avec Francisco Pizarro, Gouverneur de " las tierras y provincias del Perú o ciudad de Tumbes ", le 26 Juillet 1529, dont une clause dit: " Otrosí con condición que en la dicha pacificación, conquista y población y tratamiento de los dichos indios, en sus personas y bienes; que sean tenidos y obligados de guardar en todo y por todo lo contenido en las Ordenanzas e Instrucciones que para esto tenemos hechas, y se hicieron, y vos serán dadas en la nueva carta y provisión que vos mandaremos dar por la encomienda de los vuestros indios." (in " Documentos inéditos del Archivo de Indias : Capitulación que se tomó con el capitán Francisco Pizarro para la conquista de Tumbes ", tome 22, page 284.) Ces instructions furent réitérées, confirmées par les Capitulations de Tolède du 21 Mai 1534, passées avec le 'Mariscal' don Diego d'Almagro: " Para descubrir doscientas leguas del Mar del Sur hacia el estrecho." La Couronne se préoccupait toujours de l' instruction religieuse de ses nouveaux sujets. Une clause des Capitulations stipulait : "... la instrucción de los indios naturales de aquellas partes y tierras de Nuestra Santa Fe Católica "por" personas religiosas o eclesiásticas con cuyo parecer y no sin ellos se ha de hacer la conquista, descubrimiento y población de la dicha tierra. (op.cit.id. p.347).

Lesdites instructions royales furent enfin confirmées par la " Capitulación que se tomó con el Adelantado don Francisco Pizarro y don Diego de Almagro para las Islas (sic) del paraíso de sus respectivas gobernaciones. " , datée de Madrid, 15 Mars 1536 (op. cit. tome 23, pp. 501 à 513) qui confirme les dispositions prises quelque dix ans auparavant à Grenade le 17 Novembre 1526, au moment de la seconde expédition péruvienne.

Gardons-nous cependant de généraliser; certains capitaines et hommes de troupe ne maltraitèrent pas systématiquement les naturels. Mais la majorité des envahisseurs,

(58)- suite- Le ton de l'écriture est ferme; plus qu'une admonition, elle prend le tour d'une véritable semonce où les gouverneurs sont mis en garde, non seulement du risque de perdre leurs 'oficios y mercedes de que por el dicho asiento y capitulación habían de gozar', mais même d'être éventuellement châtiés, "...y no lo haciendo ni cumpliendo así (según que de suso se contiene y nos seamos obligados a vos mandar y guardar lo susodicho en cosa alguna dello, antes vos mandaremos castigar y proceder contra vosotros como contra personas que no guardan ni emplean y trapasan los mandamientos de su rey y señor natural."

Quel était l'essentiel du contenu des clauses de cette Capitulation ? Il est exprimé (op. cit. pp. 501 et 502) de la sorte : "Don Carlos....Por cuanto Nos, somos certificados y es notorio que por la desordenada codicia de nuestros súbditos que pasaron a Nuestras Indias, Islas y Tierra Firme del mar Océano, y por el mal tratamiento que hicieron a los indios naturales de las dichas Islas y Tierra Firme, así de los grandes y excesivos trabajos que les daban, teniéndolos en las minas para sacar oro y en las pesquerías de las perlas, y en las otras labores y grajerías, haciéndolos trabajar excesivamente, no les dando el vestir ni el mantenimiento que les eran necesarios para sustentación de sus vidas, tratándolos con crueldad y desamor, mucho peor que si fueran esclavos, lo cual todo ha sido y fue causa de la muerte de gran número de los dichos indios naturales de ellas, y que otros huyeron y se ausentaron de sus propias tierras y naturalezas y que se fueron a los montes y otros lugares para salvar sus vidas y salir de la dicha sujeción y maltratamiento, lo cual fue también gran estorbo a la conversión de los dichos indios a Nuestra Santa Fe Católica y de no haber venido por ellos entera y generalmente en verdadero conocimiento della de que Dios Nuestro Señor ha sido y es muy deservido, y asimismo somos informados que capitanes y otras gentes por Nuestro mandado y con Nuestra licencia fueron a descubrir y poblar, siendo como fue y es Nuestro principal intento y deseo de traer a los dichos indios en conocimiento verdadero de Dios Nuestro Señor y de su Santa Fe...los dichos capitanes y otros oficiales y gentes de las tales armadas...movidos con la dicha codicia, olvidado el servicio de Dios Nuestro Señor y Nuestro, hirieron y mataron a muchos de los dichos indios, en los descubrimientos y conquistas, y les tomaron sus bienes sin que los dichos indios hubiesen dado causa justa para ello, ni hubiese procedido ni hecho las admonestaciones que eran tenidos de les hacer, ni hecho a los cristianos resistencia ni daño alguno para la predicación de Nuestra Santa Fe...lo cual dió ocasión y fue causa que no solamente los dichos indios que recibían las dichas fuerzas y daños y agravios, pero otros muchos comarcanos, que tuviesen

.../...

disposant d'eux à leur guise, les utilisaient pour toutes sortes de travaux pénibles et vexatoires, dans les mines, les haciendas, chez eux ou en campagne; ils les obligeaient à quérir de l'eau ou du bois de chauffage, à porter des charges très lourdes lors des expéditions, les exploitant sans trêve et ne leur offrant même pas, en compensation, les vêtements et les aliments indispensables.

Les abus mentionnés ne furent pas l'apanage du seul Francisco Pizarro et de ses partisans. Pedro d'Alvarado ne fut pas plus sage que le Gouverneur, dès son débarquement dans la baie des Caranques, près de Puerto Viejo, et dans les régions traversées par sa troupe avant Quito (58). Diego d'Almagro, tout comme son associé, pour se concilier l'estime et la fidélité de ses hommes, tolérait des abus et des crimes qui font encore frémir d'horreur : "...il admettait (écrit le chroniqueur Cristóbal de Molina) et permettait la destruction du pays par ceux

(58)- suite- "...dello noticia y sabiduría, se levantaron y juntaron con mano armada contra los cristianos nuestros súbditos y mataron a muchos dellos y aun los religiosos y personas eclesiásticas que ninguna culpa tuvieron y como mártires padecieron predicando la Fe Cristiana..."

En tout état de cause, il faut, dit encore cette même Capitulation que : "...los indios sean tratados como libres y no como esclavos, y que sean bien mantenidos y gobernados, y que no les den trabajo demasiado y que no les traigan en las minas contra su voluntad; lo cual han de hacer (los españoles) con el parecer del Prelado o de su oficial, haciéndolo en su lugar, y en su ausencia, con acuerdo del cura o de su teniente de la Iglesia...sobre lo cual encargamos mucho a todas las conciencias..."(op. cit. p. 505)

(59)- "Información hecha a pedimento del Mariscal don Diego de Almagro contra el adelantado don Pedro de Alvarado sobre haberse introducido en la gobernación de don Francisco Pizarro.", Lima, 12 de Octubre 1534, op. cit. p. 156 : "...y estando seguros en sus casas (los indios) los saquearon y tomaron lo que tenían y cautivaron así hombres como mujeres, y echaron en cadenas y atados los trujeron con cargas..."

Il y est fait mention également d'Indiens tués à coups d'estoc, de têtes coupées, d'autochtones chargés de fardeaux trop lourds, ou jetés aux chiens pour être dévorés vivants 'aperreados', et du cacique de Puerto Viejo brûlé vif "...sin haber causa ni razón para ello..." (op. cit. id.)

qu'il emmenait afin qu'ils fussent très satisfaits et joyeux dans ladite découverte." (60)

Quand il partit du Cuzco vers le Chili, il emmena de force une grande foule d'indiens des deux sexes; ceux qui tentaient de fuir ou même de secouer le joug, se voyaient enchaînés ou retenus par de solides liens et jetés en prison jusqu'à la reprise de la marche, chargés comme des bêtes de somme et mal nourris : "Pour leurs découvertes, les Espagnols emportèrent (écrit ce même prêtre) des localités et du district du Cuzco un grand nombre de lamas, des vêtements et du matériel; les Indiens, qui ne voulaient pas les accompagner de plein gré étaient ou enchaînés ou attachés avec des cordes, et tous les soirs, ils les mettaient dans des prisons très pénibles et insupportables; et le jour ils les emmenaient pliant sous la charge et morts de faim." (61)

Cristóbal de Molina tenta bien de s'élever contre de pareils excès, mais nous pouvons supposer que ses interventions ne furent pas appréciées et qu'on n'en tint aucun compte. Dans son oeuvre, il ne se laissa pas de dénoncer les abus de ses compatriotes : "Pas un Espagnol ne repartit du Cuzco sans emmener des Indiens ligotés;...ils faisaient beaucoup de carcans pour les emprisonner la nuit venue...et ils les mettaient dans une plaine en les surveillant, et si l'un d'eux bougeait, ils en déduisaient qu'il voulait s'enfuir et, les surveillants,

(60)- Cristóbal de Molina, op. cit. p. 165 : "...dejaba y permitía destruir -la tierra. de los que llevaba, porque le siguiesen muy contentos y alegres en dicho descubrimiento."

(61)- Cristóbal de Molina, op. cit. pp. 165-166 : "Sacaron los españoles de lo poblado y término del Cuzco para el descubrimiento gran cantidad de ovejas, ropas y materiales que llevaban; los que de voluntad no querían ir con ellos, en cadenas y sogas atados, y todas las noches los metían en prisiones muy agrias y ásperas y de día los llevaban cargados y muertos de hambre."

lui donnaient des coups de bâton...et imaginer ce que les Indiens souffraient, le peu qu'ils mangeaient semble incroyable...un peu de maïs grillé et de l'eau." (52)

Le sort des Indiens ne s'améliora pas avec le temps et singulièrement après le soulèvement général. Ils furent tous rendus responsables, par les 'pachacanos' de la mort des détachements de renfort envoyés par le Gouverneur et anéantis sur le chemin de la Ciudad de Los Reyes au Cuzco et de tous ceux qui se hasardèrent sur cette voie au cours des années 1537 et suivantes jusqu'à l'assassinat de Manco Inca.

Cristóbal de Molina n'a pas inventé ces horreurs pour calomnier Almagro et ses compatriotes. Sa relation ne nous donne à aucun moment cette impression. Elle est, d'ailleurs confirmée par l'intègre Cieza de León, maintes fois, au cours de son oeuvre et ceci dès la première partie de la "Crónica del Perú", et pour la période étudiée, plus particulièrement dans la quatrième partie. Au moment des tractations de Hala, Luna-guana et Zangalla, ils furent les principales victimes des deux factions : " ...et une armée de chrétiens n'était pas sitôt partie qu'il en arrivait une autre; et si les uns (les 'pachacanos') avaient peu de crainte de Dieu et aucune pitié pour éviter la mort de tant de milliers d'Indiens, les autres (les 'chilenos') craignaient Dieu encore moins, car les capitaines de Pizarro étaient si négligents qu'ils n'évitaient pas tant de méfaits commis ou même n'intervenaient pas. Almagro et les siens n'avaient d'autre but que de réaliser leurs desseins et exercer

(62)- Cristóbal de Molina, op. cit. id. : " Ningún español salió de Chile que no trajese indios atados;...hacían muchos capos para aprisionarlos de noche...y poníanlos en un llano velándolos y si alguno se movía, inferían que quería huirse y dábanle, los que velaban, de palos,... y considerar lo que los indios que este trabajo traían, comían, no se podrá creer... un poco de maíz tostado y agua."

leur gouvernement. Ainsi disparurent des vallées de Lima à la Nasca la majorité de ceux qui y vivaient, tant parce qu'ils étaient morts de faim que parce qu'on les avait emmenés enchaînés." (63)

Evidemment, il n'était pas question, dans de pareils moments, de perdre son temps à éduquer les Indiens et les convertir au christianisme. Que l'on nous comprenne bien, cela ne veut pas dire du tout que l'enseignement de l'évangile n'ait pas été entrepris et même parfois mené à bien par des prêtres, des religieux, voire des laïcs. Retenons, pour mémoire, l'exemple du soldat Alonso de Molina à la Luna, qui d'après Trujillo aurait semé la bonne semence (64), ce qui fut, peut-être, un élément appréciable de la chaleureuse réception réservée par Tumbala au Gouverneur et à sa troupe. A Tumbes, à San Miguel de Tangarara et dans la région des Poéchos pacifiés, on eut le temps et la quiétude suffisants pour entreprendre l'évangélisation des naturels, et il en fut de même dans les moments de paix qui vont de la conquête à la mort de Francisco Pizarro. Mais il convient d'ajouter, et tel est notre sentiment, que le salut des âmes païennes passa toujours après la satisfaction des désirs matériels des conquistadors, disons par là l'assouvissement de leur soif d'or, de leur goût du lucre, et plus généralement de leur concupiscence (65).

(63)- Cieza de León, voir en particulier "Guerra de las Salinas", chap. 24, p. 126 : "...y no era aun bien salido el un ejército de los cristianos cuando venía ya el otro; y si unos (los pachacanos) tenían poco a Dios y no tenían caridad para remediar que no fuesen muertos tantos millares de ellos, los otros (los chilenos) le tenían menos, porque los capitanes de Pizarro eran tan remisos que no lo estorbaban ni ponían la mano en evitar tantos daños como se hacían, y Almagro y los suyos no llevaban atención más que conseguir su deseo y haber la gobernación, y así faltaron destos valles de Lima a la Nasca toda la mayor parte que en ellos habitaba, de muertos así de hambre como de llevarlos presos en cadenas..."

(64)- Diego de Trujillo, op. cit. p. 51, cité déjà au chap. 8, note 16

(65)- Gonzalo Fernández de Oviedo, : "Carta al emperador del 9 de Diciembre 1537," op. cit. ibid. p. 67. Cet auteur qui connut personnellement Pizarro et Almagro écrit : "...no

Le dominicain fray Vicente de Valverde venu enfin au Cuzco, siège de son épiscopat, après l'exécution de Diego d'Almagro, rapporte au roi (65) : sa surprise, son désappointement et sa peine de revoir, après quelques années d'absence, une ville ruinée, dévastée, méconnaissable : "A présent la majeure partie de la ville est toute démolie et brûlée, la forteresse n'a presque rien qui ne soit endommagé. Toutes les localités alentour n'ont que les murs et c'est merveille d'en voir une couverte de son toit", et il en avait naguère dénombré de dix à quinze mille.

Les Indiens, ajoute-t-il, donnent la sensation de brebis livrées aux loups. Il ne cache pas les difficultés auxquelles il se heurte lui-même lorsqu'il tente de les défendre pour éviter les abus : "En ce qui concerne la protection des Indiens dont Votre Grâce m'a chargé, ce qu'il faut en dire c'est qu'il est presque aussi important au service de Dieu et de Votre Majesté de les défendre de la gueule de tant de loups qui les attaquent, et je crois bien que s'il n'y avait quelqu'un pour les défendre spécialement, le pays serait dépeuplé..." (67). et plus loin il dira encore : "...les lieutenants (du gouverneur) et les magistrats me les ont tirés des mains...et

(65)- suite-"sé qué es aquesto, que en Castilla con un corregimiento de una ciudad o villa, hay pocos que se den maña a la gobernación, y acá no se contentan con un reino...y por esta causa hay tan poco cuidado en la conversión de los indios, y tan poca diligencia en labrar las minas sino a desollinar el oro que está en poder de los naturales."

Cieza de León, voir supra, chap. 24, note 24

(66)- "Carta del obispo al emperador por asuntos de la Iglesia y otros de la gobernación de aquel país (Cuzco a 20 de marzo 1539)" in "Documentos inéditos del Archivo de Indias" tome 3, pp. 94-95.

(67)- Op. cit. ibid. p.106 : "En lo de la protección de los indios que Vuestra Merced me mandó que entendiese, lo que hay que decir es que es una cosa casi tan importante para el servicio de Dios y de Vuestra Majestad defender esa gente de la boca de tantos lobos como hay contra ellos, que creo que si no hubiese quien particularmente los defendiese, es despoblaría la tierra..."

puisqu'ils donnent leurs terres et leurs biens et servent leurs personnes, qu'on n'en fasse pas des esclaves; rien, en effet, n'explique ce comportement." (68) En outre il les voyait arrêtés arbitrairement, enchaînés et emmenés de force hors de leur pays à Panama, au Nicaragua, dans les Antilles et même en métropole; ils mourraient pour la plupart ne pouvant supporter le dépaysement et le profond marasme dans lequel ils tombaient. "Je sais, écrit encore l'évêque, quant à moi, que la convoitise des Espagnols de ces pays est si grande qu'ils persuaderont Votre Majesté de faire esclaves les habitants de ces contrées, et que les Indiens portent des charges, et qu'on les emène hors du pays, et qu'on les jette dans les mines et qu'on ne leur donne aucune liberté." (69)

Or ce prélat "protecteur des Indiens" proposa tout de même d'en finir une fois pour toutes avec les Incas, après la mort de l'inconsistant Paullu (acquis aux envahisseurs et passant facilement de la faction des almagristes à celle des pizarristes, après avoir renié les siens); il proposa au roi donc : "...après la mort de ce Paullo, il me semble convenable, pour la quiétude de ce pays, qu'il n'y ait pas d'autres seigneur ni d'autre inca, et qu'ils (les Indiens) n'en connaissent d'autre que le gouverneur (Pizarro) au nom de Votre Majesté." (70)

(68)- Op. cit. ibid, p. 110 : "...hánmelos sacados de entre las manos los tenientes y justicias...pues dan sus tierras y haciendas, y sirven con sus personas, no sean hechos esclavos, pues no hay por qué."

(69)- Op. cit. ibid. p. 115 : "Yo sé que es tanta la codicia de los españoles de estas tierras que han de querer persuadir a Vuestra Majestad que haga esclavos de estas tierras y que se carguen los indios y que los saquen de la tierra, y que se echen a las minas y que no se les dé libertad ninguna."

(70)- Op. cit. ibid. : "...después de pasado este Paullo, parece cosa conveniente para el sosiego de la tierra que no haya otro señor ni otro inca, ni conozcan otro sino al gobernador (Pizarro) en nombre de Vuestra Majestad."

peut-on dire après tout cela que la conquête espagnole permit le rapprochement et la compréhension mutuelle des Indiens et des Espagnols, (et plus spécialement des chefs des deux civilisations qui s'affrontèrent à partir de 1532), que les païens du Tawantinsuyum mêlés aux guerres civiles de ceux qu'ils prirent un jour pour des 'Viracochas', embrassèrent avec joie la foi du Christ rédempteur ? Pour nous ces relations des deux ethnies n'eurent pas les effets positifs qu'on aurait pu espérer si les conquistadors avaient mieux respecté les dispositions royales, s'ils s'étaient montrés moins cupides, plus humains, plus charitables et partant plus chrétiens.

La soumission des contrées dépendant auparavant des incas ne fut que superficielle, et c'est pourquoi il était préconisé par l'évêque du Cuzco de se débarrasser de leurs seigneurs, que dire de l'attachement des 'yanaconas' à leurs maîtres étrangers ? Malgré l'Inca Garcilaso (71) ces liens affectifs nous apparaissent, dans la majorité des cas, plus apparents que réels. Et il suffit de se souvenir de quelle manière les

(71)- Garcilaso, *op. cit.* *ibid.* *cap.* 24, p. 176 : "Agustin de Zárate dice el grande aprieto y peligro que aquellos conquistadores pasaron en aquel cerco, donde la mucha y muy esforzada diligencia que hacían para buscar de comer no los libraba de muerte de hambre, según la que pasaban, si los indios que traían domésticos no los socorrieran como buenos amigos. Los cuales, dando a entender que negaban a sus amos, se iban a los indios enemigos y andaban con ellos de día, y, por ganar crédito, hacían que peleaban contra los españoles, y a la noche volvían con ellos con toda la comida que podían traer."

Indiens au service ou non des Espagnols dépouillèrent, sans exception, les morts et même les blessés qui auraient pu être sauvés s'ils n'avaient péri de froid sur le champ de bataille de las Salinas. Ce fut pour eux une sorte de revanche contre les étrangers nonis. Aurai-ent-ils agi de la sorte s'ils les avaient quelque peu estimés ?

Des êtres nobles et généreux préférèrent s'isoler et vivre péniblement dans des repaires montagneux des Andes, loin de ceux qu'ils avaient accueillis avec vénération plutôt que d'avoir à supporter leur présence. Ce fut le cas de Manco Inca et de son fils Tupac Anduriler. Ce qui ne les empêcha pas d'être pourchassés et de mourir sous les coups de leurs adversaires.

Telles furent les relations que les conquistadors entretenirent avec les Indiens et leurs seigneurs naturels les incas; elles étaient très éloignées de l'objectif initial qui parut préoccuper la Couronne dès la découverte du Nouveau Monde: chefs et soldats se soucièrent assez peu de l'élévation spirituelle des païens; égoïstement ils exploitèrent les autochtones pour mieux asseoir d'abord le pouvoir de leurs gouverneurs, puissances présentes, dispensatrices de biens matériels, puis celui du roi, de l'Eglise et du Christ en dernier lieu.

V - INDEX

INDEX HISTORIQUE

16 Mars 1468 : naissance de Francisco Pizarro y González à Trujillo (Extrémadoure)

13 Février 1502 : la flotte de Ovando quitte Sanlúcar de Barrameda pour la Hispaniola; Francisco Pizarro fait partie de cette expédition.

25 Septembre 1513 : Découverte de la Mer du Sud (Océan Pacifique) par Vasco Nuñez de Balboa.

mi-Juillet 1514 : arrivée à Santa-María-la-Antigua du Darién du gouverneur Pedrarias Dávila, surnommé "el justador".

24 Juin 1518 : date limite fixée par le gouverneur du Darien, Pedrarias Dávila, à Vasco Nuñez de Balboa pour faire transporter les pièces des deux brigantins de la Mer du Nord (Océan Atlantique) à la Mer du Sud.

début de Janvier 1519 : Francisco Pizarro à la tête d'un détachement de soldats arrête à ACLA Vasco Nuñez de Balboa, selon les ordres du gouverneur du Darien Pedrarias Dávila.

15 Août 1519 : Fondation de la ville de Panama et de son église cathédrale placée sous le vocable de Santa María de la Asunción par Pedrarias Dávila.

31 Août 1522 : mort de Gonzalo Pizarro " el largo ", tué au siège d'Amaya et inhumé au couvent des Franciscains de Pampelune.

14 Novembre 1524 : Premier départ de Francisco Pizarro, de Panamá, pour sa découverte de la côte pacifique.

25 Janvier 1525 : Débarquement des hommes de Francisco Pizarro au "Puerto de la Hambre".

2 Février 1525 : la première expédition de Francisco Pizarro atteint le " Puerto de la Candelaria".

Mars 1525 (fin?) : déroute de Francisco Pizarro et de ses compagnons à " Puerto Quemado".

INDEX HISTORIQUE (suite)

- mi-Avril 1525: départ de Panamá de Diego de Almagro vers le Pérou pour rejoindre Francisco Pizarro
- 25 Juin 1525: Découverte du río San Juan par le pilote Bartolomé Ruiz, Diego de Almagro et ses expéditionnaires.
- 28 Octobre 1525: Ordonnance Royale nommant le cordouan Pedro de los Ríos, Gouverneur de la Castille de l'Or, en remplacement de Pedrarias Dávila.
- 10 Mars 1526: Contrat passé entre les trois associés de l'entreprise péruvienne: Francisco Pizarro, Diego de Almagro et Hernando de Luque, par-devant Fernando del Castillo, notaire à Panamá.
- mi-Mars(?) 1526: Départ de la deuxième expédition du Pérou; navigation de conserve des deux navires de Diego de Almagro et de Francisco Pizarro.
- Mai 1526 (?): Arrivée de Pedro de los Ríos à Panamá.
- 15 Juillet 1527: Retour de Diego de Almagro de Panamá au río San Juan avec des renforts afin de poursuivre la deuxième expédition.
- 28 Août 1527: Arrivée de Juan Tafur, délégué par Pedro de los Ríos, à l'île du Gallo pour ramener à Panamá les expéditionnaires mécontents.
- 29 Août 1527: le gouverneur Pedro de los Ríos fait ouvrir une enquête sur l'entreprise du "Levante" ou du "Pérou".
- 31 Décembre 1528 (?): Retour de Francisco Pizarro et des "Treize de la Renommée" à Panamá. Fin de la 2e expédition péruvienne.
- 1529 (printemps ?): Francisco Pizarro s'embarque à Nombre de Dios pour l'Espagne.
- 26 Juillet 1529: Capitulations de Tolède conclues entre la Couronne et Francisco Pizarro, puis entre la Couronne et Simón de Alcazaba.
- 23 Octobre 1529: Ordonnance Royale désignant Diego de Almagro pour succéder éventuellement à Francisco Pizarro en tant que gouverneur du Pérou.

INDEX HISTORIQUE (suite)

- Novembre 1529: Départ de Sanlúcar de Barrameda du premier contingent de vingt hommes envoyés vers Nombre de Dios par Francisco Pizarro, suivi le
- 18 Janvier 1530 par celui du Gouverneur, des dominicains et des Administrateurs du quint royal pour la Gomera(Canaries).
- 24 Janvier 1530 : Départ du troisième contingent de Sanlúcar de Barrameda pour la Gomera, sous le commandement de Hernando Pizarro assisté de ses frères Juan et Gonzalo.
- Fin Décembre 1530 - début Janvier 1531 : Francisco Pizarro quitte Panamá pour la conquête du Pérou (3e expédition).
- 25 Juillet 1531 : (fête de Saint-Jacques-le-Majeur) :Arrivée de la troupe de Francisco Pizarro à la Puna, appelée " isla de Santiago ", en l'honneur de Saint Jacques, patron d'Espagne.
- 16 Mai 1532 : Francisco Pizarro et sa troupe quittent Túmbez pour San Miguel de Tangarara.
- 15 Septembre 1532 : Diego de Almagro quitte Panamá avec des renforts en direction du Sud.
- 29 Septembre 1532: Fondation de San Miguel de Tangarara.
- Fin Septembre - début d'Octobre 1532 : Francisco Pizarro et ses hommes quittent San Miguel de Tangarara pour Cajamarca.
- 15 Novembre 1532 (vendredi): Arrivée de la troupe de Francisco Pizarro à Cajamarca, capitale des Chachapoyas.
- 16 Novembre 1532 : Massacre des guerriers indiens. Arrestation de l'inca Atahualpa.
- 5 ou 6 Janvier 1533: Hernando Pizarro part de Cajamarca vers Pachacamac.
- 20 Janvier 1533:Arrivée à Cajamarca du deuxième convoi pour le rachat d'Atahualpa. Les métaux précieux

INDEX HISTORIQUE (suite)

- 20 Janvier 1533 (suite) - ... sont déposés dans les trois "bohios" gardés par des Indiens que le Gouverneur fait remplacer par des Espagnols.
- 15 Février 1533: Une mission de quatre Espagnols quitte Cajamarca. Placée sous le commandement de Pedro de Moguer, elle est chargée par Francisco Pizarro de reconnaître le Cuzco.
- 10 Avril 1533: Retour de Hernando Pizarro à Cajamarca; il ramène avec lui le général Challcuchimac. Visite de celui-ci, dès son arrivée, à Atahualpa incarcéré.
- 14 Avril 1533 : Arrivée de Diego de Almagro avec sa troupe et les administrateurs du quint royal à Cajamarca.
- 13 Juin 1533: Retour à Cajamarca de trois des membres de la mission partie en reconnaissance au Cuzco.
- 17 Juin 1533: Le départ de Hernando Pizarro pour l'Espagne est décidé par son frère aîné assisté de son Conseil.
- 29 Août 1533: (jour de la décollation de Saint-Jean-Baptiste): L'inca Atahualpa est condamné à mort. Baptisé in extremis, il est appelé " Jean-Baptiste "; il subit le supplice de la garrote et son cadavre est partiellement brûlé.
- 1er Octobre 1533: Lettre du licencié Espinosa au roi Charles Ier d'Espagne, (Charles Quint), datée de Panama, l'avisant de ce que le vieil Hernando de Luque n'avait pas reçu jusqu'alors la part lui revenant du butin de Cajamarca et du rachat d'Atahualpa.
- 14 Novembre 1533 : Engagements des troupes espagnoles contre les guerriers du général "quiteño" Quizquiz, dans les environs immédiats de la métropole incaïque.
- 15 Novembre 1533 : Entrée des troupes espagnoles au Cuzco.
- Décembre 1533 (début): Départ du Cuzco de deux Espagnols délégués par Francisco Pizarro pour découvrir le Collao.

.....

INDEX HISTORIQUE (suite)

- 14 Janvier 1534 : Arrivée de Hernando Pizarro, porteur du quint royal, à Sanlúcar de Barrameda.
- Mars 1534 (?) : Fondation de " la muy noble y gran ciudad del Cuzco" - " la très noble et grande ville du Cuzco"
- 4 Mai 1534: Provision Royale aux termes de laquelle les frontières de la Nouvelle Castille sont reculées de soixante-dix lieues au-delà de Chincha.
- mi-Mai 1534 : le "Mariscal" Diego de Almagro part de San Miguel de Tangarara pour rejoindre Sebastian de Belalcázar à Quito et s'opposer à la prise de cette capitale(des Karas) par l'Adelantado Pedro de Alvarado.
- 21 Mai 1534: Ordonnance Royale nommant Diego de Almagro " Gouverneur, Adelantado et Juge Principal" de la Nouvelle-Tolède, territoire de deux cents lieues de long, situé au-delà de la frontière de la Nouvelle Castille.
- 31 Mai 1534: Ordonnance Royale chargeant l'évêque de Panama, fray Tomás de Berlanga, de délimiter les territoires de la Nouvelle Castille et de la Nouvelle Tolède.
- 1er Janvier 1535 : Acte passé à Rimac entre Pedro de Alvarado gouverneur du Guatemala, Francisco Pizarro et Diego de Almagro, selon lequel Alvarado renonçait à tout établissement au Pérou.
- 6 Janvier 1535 : Fondation de " la muy noble ciudad de los Reyes " - " la très noble ville des Rois(Mages)" , dans la vallée du Rimac.
- 14 Janvier 1535 : Reconduction de l'Association de Francisco Pizarro et Diego de Almagro à Pachacamac, par-devant Bernardino Valderrama, notaire officiel.
- 24 Mai 1535: Arrivée à Lima de Francisco Tomas de Berlanga, évêque de Panama, chargé de délimiter les territoires de la Nouvelle Castille et de la Nouvelle Tolède.

INDEX HISTORIQUE (suite)

- 12 Mai 1535: Pacte d'amitié dressé au Cuzco par-devant le notaire Antonio Picado entre Francisco Pizarro et Diego de Almagro.
- 27 Mai 1535: Retour à Lima de Francisco Pizarro après son pacte avec Diego de Almagro.
- 3 Juillet 1535: Diego de Almagro quitte le Cuzco pour le Chili, avec le gros de sa troupe.
- 3 Mai 1536: Soulèvement général des Indiens du Pérou : début du siège du Cuzco par Manco Inca II.
- 29 Juillet 1536: Lettre de Francisco Pizarro au Gouverneur du Guatemala, Pedro de Alvarado, lui demandant des secours pour écraser la révolte des Indiens du Pérou.
- 3 Novembre 1536 : Ordonnance Royale de Valladolid adressée aux gouverneurs du Pérou et à Pedro de Mendoza, conquistador du Rio de la Plata, leur enjoignant de demeurer dans les territoires où cette Ordonnance leur parviendrait; elle sera infirmée par la Cédule d'Isabelle de Portugal, en date du 17 Décembre 1537.
- fin Mars 1537 : Arrivée de Diego de Almagro et de sa troupe à Arequipa, au retour de leur expédition chilienne.
- Nuit du 19 au 20 Avril 1537: Diego de Almagro et ses hommes s'emparent du Cuzco malgré la résistance de Hernando, Gonzalo Pizarro et quelques uns de leurs partisans.
- 12 Juillet 1537: Victoire d'Amancay remportée par les forces de Diego de Almagro contre Alonso de Alvarado, capitaine général de Francisco Pizarro.
- 17 Juillet 1537 : Entrée au Cuzco des troupes de Diego de Almagro et d'Alonso de Alvarado, après l'engagement d'Amancay.
- 8 Août 1537: Arrivée au Cuzco de la délégation de Francisco Pizarro, dirigée par le licencié Espinosa avec une escorte de quinze hommes.

INDEX HISTORIQUE (suite)

- mi-Septembre 1537: Départ du Cuzco de Diego de Almagro et de sa troupe vers la vallée de Chíncha.
- début d'Octobre 1537: Fondation du port et de la ville 'Almagro' sur la côte pacifique, au débouché de la vallée de Chíncha.
- 20 Octobre 1537: Diego de Almagro s'engage, par acte notarié, à remettre le différend des frontières des deux provinces péruviennes au mercédaire fray Francisco de Bobadilla.
- 25 Octobre 1537: même engagement pris par Francisco Pizarro, " en el valle de Lima" , " dans la vallée de Lima"; il fait spécifier sur le pouvoir remis au Provincial Bobadilla qu'il ne renonce ni au Cuzco ni aux territoires annexes.
- 10 Novembre 1537: Francisco Pizarro fait arrêter Juan de Guzman, délégué par le Gouverneur Diego de Almagro sur la route de "Chíncha-Almagro" à Lima.
- 13 Novembre 1537: Entrevue de Mala entre les deux gouverneurs du Pérou.
- 15 Novembre 1537: Sentence de fray Francisco de Bobadilla enjoignant à Diego de Almagro de céder le Cuzco à Francisco Pizarro.
- 19 Novembre 1537: Par lettre à ses mandataires en Espagne : Francisco Maldonado et Francisco de Carvallo, le Gouverneur de la Nouvelle Castille demande la saisie des biens de Diego de Almagro en métropole, et dénonce l'association bipartite du 14 Janvier 1535.
- 24 Novembre 1537: Au " tambo de Lunaguana" signature d'un second pacte entre les mandataires de Diego de Almagro et ceux de Francisco Pizarro, en présence de ce dernier, de son frère Gonzalo et des capitaines de ses troupes. Il y est stipulé que le Gouverneur de la Nouvelle Tolède garderait le Cuzco" hasta tanto que Su Majestad otra cosa provea ", "jusqu'à ce que Sa Majesté prenne

INDEX HISTORIQUE (suite)

24 Novembre 1537 (suite) - "...une autre disposition".

17 Décembre 1537: Cédula de la reine Isabelle de Portugal aux termes de laquelle il est interdit à Diego de Almagro d'entrer dans les territoires concédés à Francisco Pizarro.

25 Février 1538:Création par Ordonnance Royale de la " Real Audiencia y Chancillería de Panama y de la Castilla del Oro " , " Royal Tribunal et de la Chancellerie de Panamá et de la Castille de l'Or"

Fin Mars 1538: Arrivée à Lima de l'évêque fray Vicente de Valverde, à son retour de son voyage en Espagne.

6 Avril 1538: Bataille de las Salinas, qui opposa les troupes des deux Gouverneurs péruviens: Ière guerre civile du Pérou . Victoire écrasante des Pizarristes.

mi-Avril 1538:Départ de Francisco Pizarro pour le Cuzco.

22 Avril 1538: Edit Royal ordonnant à Diego de Almagro de céder le Cuzco à Francisco Pizarro.

Juillet 1538 (début): Diego de Almagro subit le supplice du garrot dans la forteresse de Sacsahuaman, puis il est décapité sur la grand-place du Cuzco.

18 Novembre 1538:L'évêque fray Vicente de Valverde arrive au Cuzco, sept mois et demi environ après son débarquement au Callao de Lima.

Automne 1540 : Départ de Séville pour le Pérou du Président Vaca de Castro.

mi-Janvier 1541:Arrivée à Nombre de Dios de Vaca de Castro.

18 Mars 1541: Vaca de Castro quitte Nombre de Dios pour Panamá et le Pérou.

26 Juin 1541:Assassinat de Francisco Pizarro et de son demi-frère utérin Francisco Martín de Alcántara par les partisans de Diego de Almagro le Jeune. Les deux corps sont ensevelis en hâte dans la cathédrale de Lima.

30 Septembre 1541 :Condamnation à mort de Antonio Picado,ex-secrétaire de Francisco Pizarro. Décapité sur la grand-place de Lima, il est inhumé au couvent des Mercédaires.

INDEX GEOGRAPHIQUE.-

A

Abancay(voir Amancay)
 Acatamez (voir Tacamez)
 Accha (pont):p.570
 Acequia (la):p.481,488
 Acla:pp.7,I9
 Aconcagua(vallée):pp.348,349
 Açores (îles):p.626
 Alcántara:p.I7
 Alcolea: I7
 Aldea del Rey: I7,I8
 Allemagne: 8I
 Almagro (Espagne): I7,I8
 Almagro-Chincha : 467,474,475,
 476,482,498,516,519,529,546,
 705.
 Almagro-Zangalla: 527,528,529,
 534,543,545,546,548,550,551,
 553,558,559
 Attillo(Lima): 382
 Amancay (río,cf.Abancay): 285,
 427,430,433 à 439, 441, 443 à
 447, 455,457,462,488,496,539,
 550,567,569,579,585,589,590,
 596,603,612,613,615,625,703,
 706.
 Ambaya: 595
 América ou Amérique: I,2,II,4I
 78,81,91,327, 7II
 Ancash: IO6
 Ancasmayu(río) ou Santiago: 40,
 81,IOI,I33,486
 Ancón de las Sardinias: 655
 Andamarca: 29I,367
 Andes: 67,I40,I48,235,344,345,
 386,424,448,472,563,595,632,
 644,712,724
 Antilles: 8,78,86,7II,722
 Antisuyu: 595,597,63I
 Apurimac(río): 300,306,380,434,
 435,436,467,469,572,642
 Aragon : I7
 Arequipa: 377,389,392,393,422,
 542,556,645,647,648,688
 Argamasilla(Espagne):I7
 Asunción de Panama(voir Panama)
 Atabillos(territoire des):359
 Atacama: 35I,352,389,390
 Atella(Italie): 9
 Atrato(río): I,I4
 Avis:I7
 Ayacucho:
 Azángaro: 487

B

Badajoz(Extrémadoure): 4,I7
 Baeza(río de): 3I
 Barcelone: 620
 Baza: 56
 Benavente: 56
 Bio-Bio (río): 349
 Birú ou Biruquete(río): I4,26,27
 Blanco(cap): 7I
 Bolaños(Espagne): I8
 Bolivar(état de): I
 Bolivie: 642,7I2
 Buenaventura(la): 45,372,385,656,
 659
 Burros: 386,427,585,7I5

C

Caballas(puerto): 487,
 Cáceres: 8,3II
 Cacha(pont): 570,57I,573
 Cachaca(état): 626
 Cachacaja: 444
 Cachipampa (voir Salinas)
 Cajamarca ou Cajamalca ou Cassa-
 malca ou Caxamalca ou Caxamarca:
 25,97,III,II9,I29,I30,I35,I36,I38,
 I47,I49.à I53,I55,I57,I68,I70,I72,
 I76,I80,I8I,I83,I88,I92,I99,203,
 204,208,209,2I3 à I5,2I7 à 20,222,
 224,225,229,230,235,239,240,244,
 252 à 54,257,265,273,274,277 à 80,
 282,287,29I,296,297,30I,309,326,
 327,330,33I,362,378,455,609,679,
 687,693,694,698,70I,7I2,7I4
 Cajas: 303,679,7I4
 Carran (auj.Serran): I35
 Calabre: II
 Calatayud: 326
 Caledonia (golfe): 7
 Cali: 656,70I
 Calica: 403,404
 Callao(Lima): 6I9,62I,658
 Callca: 369
 Camana: 542
 Cancebí: 237
 Candelaria (puerto de la): 28
 Canes: 394
 Carabaro:620
 Carachire(cap) auj.Garachiré: I4,
 26
 Cañas(vallée de): 394
 Caramari (voir Cartagena de Indias)
 Caranques(bahia de los):III,3II,
 320,577

C (suite)

Carrión: I7
 Cartagena (Espagne): 4
 Cartagena de Indias: 2,3,4,5,
 76,89,620
 Cartagena(río): 39
 Cassana: 29I, 4I8
 Castilla(Espagne): 76,249,256,
 328,363,633,654
 Castilla del Oro: I,5,7,I2,I9,
 2I,32,43,48,52,80,86 à 88,96,
 I18,354,356,385,484,6I9,620,
 625,689,72I
 Cena: 306,308
 Cerro de San Cristóbal(Lima):
 382
 Cinto: II6
 Cinto(vallée de): I36,I47
 Ciudad de los Reyes (voir Lima)
 Ciudad Real (Espagne):I3,I7
 Coaque ou Coaqui: 4I,I02 à I04,
 I07 à II0, 237
 Cochabamba ou Cochapampa: 623
 Cochacaja: 428,430,432,45I,454
 Coiba: 78
 Colicha : 22I
 Collao: 325,342,35I,359,365,
 372,385,393,397,6I5 à 6I8,623,
 642,644,647,7I4
 Collique(vallée de): I35
 Colombie: I, 89,486,656
 Comogre: I3,I4
 Condesuyu ou Contisuyu:377,387,
 Copiapo: 345,346,348,349,350,
 425,686
 Coricancha: 297,322,375
 Costa Rica: 2I, 84
 Cordoue(Espagne): I25,574
 Coricancha: 2I5,7I4
 Cotabamba: 570
 Cuellar(Espagne): 56
 Cullco Mayo(voir Jauja)
 Curaz: 92
 Cuzco: 20,26,4I,62,69,95,I06,
 I29,I37,I80,I86 à I88,2I5,
 2I7,224 à 230, 238,244,25I,
 253,254,258,277,279,282,285,
 286,289,290 à 30I, 306,307,
 320,322 à 335,338 à 342,344,
 350 à 57, 363,365,367 à 373,
 376,380 à 399, 40I à 4II,4I3,
 4I6 à 420, 425 à 43I, 433 à
 436,443,446 à 459,46I à 463,

465,66,468,469,475,48I,482,487,
 488,490,492,493,496,50I,502,508,
 5I0,5I4 à 5I6,5I8 à 528, 530,53I,
 533,534,536,537,539,54I,545,546,
 550,55I,553,554,556,560,564,567
 à 580,584,585,588,59I à 596, 599
 à 606,6I0,6II,6I2,6I4,6I5,6I7,
 6I8,6I9,623 à 626, 629 à 632,635,
 638,639,642 à 648,675,676,682 à
 684,688 à 692,694,70I,702,704,
 708,7I3,7I4,7I8,723
 Chachapoyas(région): 372,646
 Chagre: (río): 90,
 Chao(isla): 67
 Charcas(région des): 329,342,35I,
 525,542,55I,56I,623,642,647,648
 Chicana ou Chichama: 29 à 32, 38
 à 40,47
 Chicoana: 345
 Chihuana: 344
 Chili: 3I6,329,339,34I,344,346,
 349,353,354,363,368,37I,390 à
 393, 397,405,408,4I6,429,430,437,
 443,448,45I,455,466,476,477,496,
 530,53I,539,557,593,604,6II,6I5,
 647,648,65I,656,682,685,7I8,7I9
 Chinus(territoire des): 328
 Chinha(vallée de): 68,73,79,8I,
 82,83,92,97,99,I40,I47,22I,306,
 307,3I0,3II,3I8,323,327,329,448,
 458,46I,474,475,477,484,487,488,
 49I,493,496,499,500,503,507,5I6,
 5I7,5I8,522,529,545,552,553,558,
 594,597,70I,705
 Chinchasuyu: 63I
 Chionana: 3I2
 Chira(la): 84,I38,679,708,7I2
 Chira(río)ou Pochos : I30,I32,
 237,270
 Choco(Colombie): I4
 Cholula(Mexique): I40
 Chupas: 406,639,666,677
 Chuquiabo: 645,
 Chuquisaca: 642

D

Darién: I,3,5,6,I2,I5,I9,2I,26,
 33,42,43,44,47,5I,73,87,I04,620,
 623,626,678

E

Eldorado: I4,23,40,7I,304
 Equateur: 6I,486
 Esmeralda(río): 45

E (suite)

Espagne: 8,15,16,18,19,73,85,86,89,90,93,99,167,169,184,185,188,205,234,262,299,308,317,325,334,340,423,431,454,455,466,475,478,485,499,505,530,531,540,547,555,556,561,581,604,608,609,614,618,623 à 626,654,657,663,682,692,694,698,700,701

Estero(el): II6

Extrémadoure: I7,328,579

F

Flandes ou Flandres: 62I

Florida(la): I69

G

Galice: I8

Gallo (file du): 40,45,47,50,52,53,55,57,59,77,372,655,656,69I,710

Gayanca(vallée de): I35

Gênes: 533

Gomera (Canaries): 88,89

Gorgona(file de la): 40, 57, à 61,73,77,80,84,372

Gracia de Dios(cap): I

Grande(río): 487

Grenade(Espagne): 8,7I5

Guacabra: 4II

Guamachuco ou Huamachuco:2I9

Guafape(file de): 67

Guarco ou Huarco ou Gualco: 22I,448,449,452,458,460,49I,493,524,527,558

Guarva ou Guaxchapaicho: 22I
Guatemala: 302,306,308,310 à 312,314,317,319,320,324,346,385,386,40I,620,703

Guaxocingo(Mexique):I40

Guayaquil: 675

Guaytara: 508,530,558 à 56I,564,605,6I4

H

Hambre(puerto de la): 27,28

Hanán Cuzco: 374

Haucaipata ou Huailcaipata (place Cuzco): 298,374,38I

Hispaniola (voir Santo Domingo de la Hispaniola)

Hoar: 22I

Honduras: I

Huainacpac(détroit): II2,II3,II5
Huamachuco ou Guamachuco ou Guachuco: 2I7, 257'

Huamanga: 677

Huanacu: 63I

Huanca(région): 384

Huarco(voir Guarco)

Huarochiri: 472

Huatulco: 626

I

Ica: 487,522,542,563

Illescas: 2I9

Indias: II,350

Italie: I9

J

Jamaica(file de): I, 80

Jambelí(canal de): II5,675

Jaragua: 3

Jauja ou Cullco Mayo: 22I,222,229,257,280 à 82, 29I,292,300,30I,306,320 à 323,332,38I,383,384,387,388,393,407,488,503,693,694,699,70I

Jipijapa: 6I,

Jujuy: 344

K

Kara(royaume des): I29

L

Lambayeque: 69

León(de Nicaragua): 84,704

Levante: 22

Libertad(Pérou): IO6

Lima(département du Pérou): IO6, 245

Lima(Ciudad de los Reyes): II, 2I5,257,325,328,332 à 34, 339, 342,349,353,54,356,359,365,377,38I,383,384,386,407,4II,420,428 à 433,443,445,446,448,452,454,455,458,459,462 à 66, 469,474 à 479, 48I,484 à 488, 49I, 493,496,497, 499,50I à 3,505,509,5I2,5I7,5I9, 522 à 24, 527,530,53I,534,537, 540,543,549,559,565,568,584,599, 600,60I à 4, 6I8,620,626,638,644 à 48,656,657,662,666,667,673,676, 677,688,689,70I,705,7I7,7I8,720, Lima Caxca ou Limaycasca: 558, 559,6I4

L(suite)

Liribamba: 346
Lunaguana(tambo de): 524,
527,535,546,550,552,706,
719

M

Madrid: 483,485,498,515,
519,702
Magallanes(estrecho de): 83,
522,563,620
Magdalena(état de): 89
Magdalena(rio): 5,701
Maipo(vallée du): 348
Mala ou Mara : 460,465,476,
490,495,497,498,500 à 13,516,
517,526,529,530,534,550,551,
614,706,719
Malaga(Espagne):8
Malagón: 17
Malaque: 221
Manabí: 61
Manta: 106,112
Marchán(port de): 112
Mar del Norte: 14
Mar del Sur: 1,7,12,14,16,19,
22,23,24,77,80,85,91,
Medellín(Espagne): 4
Medina del Campo: 540,628,709,
715
Més:Amérique: 626
Mexico ou Méjico (ville):618
Mexique: 62,385,711
Moguer(Espagne): 40,56
Montesa (ordre de): 17
Monzón (Espagne): 503,697
Moral(Espagne): 17
Morro (canal del): 115
Motupe (vallée de): 135
Motux: 147
Moyna ou Muyna: 363,395,398,
402

N

Naranja(Equateur):113,
Nasca(la) ou Nanasca: 448,452,
455,456,460,461,473,474,486,
488,491,522,542,545,567,643,
720
Nicaragua: 1,21,32,33,83,84,93,
96,99,108,110,111,131,237,302,
306,309,311,324,357,385,386,618,
620,656,688,722

Nombre de Dios: 5,22,76,87,89,93,
108,328,485,530,621,655
Nueva Andalucía: 1,2,76,89
Nueva Castilla: 68,81,225,244,310,
325,327,329,334,359,385,409,414,
431,460,486,502,519,529,540,582,
600,619,620,676,679,680,689,695,
703,705,708,715
Nueva España: 81,87,385,626,703
Nueva Toledo: 17,327,329,334,341,
346,350,353,396,398,399,403,404,
411,413,416,417,423,425,431,440,
443,445,447,452,458,460,461,466,
467,469,474,475,481,487,499,513,
518,527,537,547,550,551,559,592,
605,608,609,611,615,619,620,621,
623,624,627,629,642,648,654,676,
680,685,697,698,708

O

Oceanía: 2
Oñón: 112
Olvera: 16,56
Oropesa: 592
Oroya:(rio la) :323
Ostie: 9

P

Pabor: 136
Pacifique: 474
Pachacamac ou Pacalmami: 169,170,
215,216 à 221, 229,240,290,306,
324,326,329,474,538
Paita: 67,130,131,269
Pampa (la): 84.
Pampelune: 11
Panama (Golfe): 26
Panamá (Asunción de,ville, port)
14,15,16,17,21 à 23,26 à 34,37 à
40,43,44,47 à 53,55,57 à 60,71 à
75,78 à 80,82,83,85,86,89,90,93,
96,99,100,104,108,111,131 à 133,
225,235 à 37,239,241,244,246,258,
302,305,309,329,330,353,357,385,
386,448,458,473,475,483,485,487,
492,530,551,619,620,623,626,654,
655,666,688,689,694,701,703,704,
710,722
Panamá-Coiba: 7,12,19,354
Parco(côte de): 383
Parinacocha: 568
Pasado ou Pasao ou Pasao(s)(cap):
45,60,111,710

P (suite)

Perles(archipel des): I3,26,
27,29,3I,626
Pérou: 8,I0,I1,I3 à I5,I7,33,
34,44,5I,52 à 54,56,69,7I,73,
74,76,79,84,86,87,89,9I,93,
I0I,I10,I2I,I27,I30,I86,235,
24I,243,245,269,285,302,306,
309,3II,3I7 à 20, 324,325,
327,328,334,340,342,345,35I,
353,354,359,385,387,389,390,
402,407,43I,442,446,464,477,
479,484,490,554 à 56,577,585,
6I8,62I,654
Pica: 389,624,627,638,642,
644,648,674,675,678,69I à
694,697,703,7I0,7II,7I2,7I5
Picuaza: II2,
Piñas(puerto): 26
Piura: I35
Piura(río et vallée): I35,
I36,I63
Plata(file de la): 6I
Plata(la)(voir Chuquisaca ou
Sucre
Poechos: I32,I33,225,720
Poechos(río): I30,I32
Popayán : 656,700
Portobello: 7
Posesión (puerto de la): 3II,
3I7
Puerto Quemado: 20,28,30,3I,8I,
92
Puerto Viejo: II0 à I2,237,238,
258,306,308,3II à I3,3I7,324,
487,565,585,7I7
Pultamarca ou Paltamarca(ther-
mes): I36,I4I,I43,I47,I52,I55,
I57,I6I,I63,I70,I89,I90,I96,
208,204,206,208,309,33I
Puna ou Santiago (file): 7I,II0,
II2,II3,II6,II7,II9,I2I,I23,
I27 à 29,I33,I70,2I0,270,302,
309,675,694,7I2,7I4,7I5,720
Puno:487
Punta Aguja: 67,69
Punta Arenas: I
Punta de Mal Abrigo: 67
Punta Desierta: 67
Punta Negra: 67

Q

Quito(San Francisco de) ou Quitu:
I29,I89,2I4,2I5,23I,272,279 à 82,
287,300,302,303,305 à I3, 3I7,3I9
à 2I,339,342,362,372,384,385,479,
565,60I,630,645,647,649,656,662,
675,683,698,700,703,7I7
Quipaypan (plaine de): I37
Quirequire: 344

R

Reventazón:69
Rimac: 2I5,323,382,643
Rimac Tampu: 285
Riobamba: 303,3I4,3I9,320,387
Río de la Plata: 532,620
Rivière bleue (voir Ancasmayu)
Rome: 9
Rosaspata ou Chuquipallpa: 424

S

Sacsahuaman: 295,363,366,369,374,
377,378,380,4I2,4I8,447,588,6I0,
7I3
Sacsahuana ou Yahuarpampa: 20,287,
380,569
Salinas(las):20,4I2,424,476,528,
535,545,574,578,585,589,593,596,
597,599,605,606,6I9,626,629,682,
724
Sallicai Marca ou Ispilo: 22I
San Blas(golfe): 7
San Cristobal(Lima): 382
Sanlúcar de Barrameda: 2,88,I08,
248,326
San Francisco(cap): 4I
San Gallán: 529
San Juan(río): I4,3I,32,33,38 à
4I,43,44,47,79,92,242,323,477,
656,660
San Juan de la Buenaventura: 3I,39
San Juan de la Victoria de Huaman-
ca: 634
San Mateo(baie): 4I,I0I,487
San Miguel(golfe): I3,23,26,29,
68I,7I0
San Miguel de Piura: I3I,289,655,
675,704
San Miguel de Tangarara: I30, I32,
I33 à I35,I38,I39,I47,I48,I5I,I54,
..../....

S (suite)

I73,235,237,239,240,252,258,
270,297,302,303,305 à 9,320,
324,720
San Sebastián: 3
Santa: 57,68,69,73,84,92,710,
711
Santa Clara(file de): 60,61,71
Santa Cruz: 67,69,70,112,116,
710
Santa Elena(punta de): 60, 61,
72,112
Santa María la Antigua del Da-
rién: 1,5,6,7,15,16,19,52,74,
76,77,118,680
Santa Marta: 5,89
Santiago (voir Tempula):
Santiago (isla de) voir Puna
Santiago(rio): 41,102,225,528,
630
Santiago de Chile: 170,678
Santo Domingo de la Hispaniola:
2,3,5,6,11,22,155,334,385,448,
456,490,655,715
Saña: 140,141
Sechura(désert de): 135
Seminara(Italie): 8
Serrán: 135,136
Seville: 6,18,19,76,77,86 à 88,
109,326,400,440,454
Sucre: 642.
Sullana(côte de): 129
Sullana(localité): 135

T

Taboga: 16,26,30,43,97
Tacamez (Atacamez,aujoud'hui
en Equateur): 45 à 47,101,244
Tacunga(La): 303
Tambo ou Tampu: 379 à 81, 390,
403,405,406,424,631,635
Tamipampa: 92,139,302,320
Taracape: 389
Tarma: 281
Tawantinsuyu: 40,47,67,76,81,
101,118,121,123,125,129,146,
157,179,216,231,235,310,329,
339,344,348,356,365,367,408,503,
518,520,530,566,629,631,678,682,
713,723
Tempula ou Temumpala ou Santiago
ou Zemuquilla: 79,81,83,310,484,
486,487,498,519 à 21,528,544
Teocajas: 303

Terarique(file) ou Tierra Rica,
aujoud'hui"Isle del Rey":13,26
30,626
Tierra Firme: 15,19,50,57,58,79,
80,86,113,121,355,389,479,482,
484,675,689,711,715
Timbianvea:221
Titicaca(lac): 487
Tlascala(Mexique): 140
Tolède(Espagne): 57,77,79,87,88,
238,310,466,482,485,497,518,527,
683,698,715
Torralba:17
Trujillo(Espagne): 8 à 11, 49,56
Trujillo(Pérou): 2,67,183,329,
330,339,462,464,478,565,688,720
Tucu: 116
Tucume(vallée de): 135
Tumaco: 47,655
Tumpiz ou Tumbez: 2,44,55,61,63,
65,66,67,69,71,73,79 à 82,84,85,
90 à 92,95,99,101,103,110,113,
116,120 à 24,126 à 130,134,140,
167,170,187,196,235,237,243,309,
354,487,679,710 à 12,714,715,
720

U

Ubeda:56
Uraba:1,2,5,14
Urcos:390,393,395 à 399, 401 à
404, 409,422,432,453

V

Valcaín: 312
Valenzuela(Espagne): 17
Valladolid: 519,531 à 33, 645,
663.
Vela(cabo de la): 1
Vera Cruz ou Villa Rica de la
Vera Cruz:111,260,626
Veragua: 19,78
Vilcabamba: 406,424
Vilcaconga: 285
Vilcas:284 à 86,289,308,320,561
567
Villalba:421
Villamayor: 17
Vizcaya: 15
Vitcos ou Viticos: 424,631,632,
636,639.

Y

Yahuarpampa: 287,91,380

Y (suite)

Yucay(vallée du): 369,
379,393,396,401,403 à
405,407,420,424,631,634,
635,714

Z

Zangalla: 527,541,542,563,
606,627,706,709,719
Zaragoza: 105
Zaran: 141,147,148,150,151,
679
Zavana(plaine): 150
Zemiquilla ou Zemupuella (voir
Tumpala)
Zuricara (río): 158

INDEX ONOMASTIQUE (Texte et Notes)

A

- Abalos(Cristobal) - 488
 Agüero (Diego de) - 239,330,
 333,382,388,505
 Aguilar(Bartolomé de) - 108
 Alcantara (Francisco Martin de)
 II,565,649,651,661,663,670,671
 673
 Alcazaba (Simon de) - 82 à 84,
 92,97,99
 Alcon (Pedro) - 56,70,80
 Alconchel - 286
 Acosta (Fray Joseph de) - 376
 Aldana (Hernando) - 179,412
 Aldana (Lorenzo) - 328,408,
 410,469,470,473,700
 Alexandre VI (Borgia) - 9
 Alfonso X^o - 17
 Alfonso XI - 17
 Aliaga (Geronimo de) - 291,
 323,690,691,694
 Almagro (Diego),dit 'L'Adelan-
 tade' ou le "Mariscal" -
 5,7,10,14,15 à 20, 22 à 26,
 29 à 34, 37,38,40,43 à 45,47,
 48,50,52,55,57,59,60,74 à 76,
 78,79,81 à 85,87,89,90,92 à
 97,99,108,134,222,224,225,
 235 à 42,244,245,247,248,251,
 252,258 à 260,266,267,275,285,
 286,288,289,293,297 à 300,
 302,303,305 à 309,314 à 321,
 324,326 à 342,344 à 46, 348 à
 56,559,361 à 63,365,368,369,
 371,372,383,385 à 87, 389 à
 399, 403 à 432,434,436 à 447,
 449 à 470,473,476 à 78, 480 à
 486, 488 à 554,557 à 564, 568
 à 578,581,588 à 90,593 à 595,
 597 à 624,626 à 29,631,632,
 634,645,647,653,654,666,678,
 680 à 83,685 à 88,694,697,
 698,701 à 710,714,715,717,
 719 à 21.
 Almagro (Diego,'le jeune') -
 II,406,504,549,602,603,609,
 621,622,625,639,648 à 50,
 655 à 57,661,662,665,666,
 668,673 à 677,697,698,701
 Almagro(Geronimo de) - 667
 Almotaje (curaca) - 132,270,
 708,712
 Alonso (Juan) - 10,285
 Alonso (Marta) - 10
 Alvarado (Alfonso de) - 20,331,
 372,383,385 à 88,393,407,413,
 414,419,424,427,428,430,432 à
 441,443,444,447,449 à 52,454,
 456,460,466,469,470,496,505,
 515,539,550,571,577,584,588,
 594,602,603,607,643,645,691,
 692,706,708
 Alvarado (Diego de) - 331,350,
 386,423,431,433,447,458,473,
 492,504,526,548,549,551,553,
 565,569,610,611,621 à 24,627,
 628,705
 Alvarado (Gomez de) - 314,331,
 349,350,356,423,431,549,594,
 645
 Alvarado (Hernando) - 92,504,
 548,568,569,586
 Alvarado (Pedro de) - 8,103,
 264,289,300,302,306 à 316,318
 à 320,323 à 325,328,334,339,
 345,346,385 à 87,423,431,618,
 683,688,703,704,717
 Alvarez(Alonso) - 276 à 78,280,
 281,559
 Alvarico(interprète) - 370
 Amaya(vicomte de) - 8 à II,628,
 663
 Anciso(Bartolomé de) - 667
 Andagoya (Pascual de) - 14,26,
 49
 Anonyme('Relacion del Cuzco')-
 396
 Antahuayllas(peuplade)- 427
 Añasco (los) - 9
 Aragonés (Falconio) - 186,
 Araucans - 349
 Arauco (Martin) - 673
 Arbolancha - 667
 Arias (Alonso) - 398,399
 Atahualpa ou Atau Huallpa ou
 Atabalipa ou Atabaliba,Tabali-
 co (Juan-Bautista) - 26,38,40,
 117,118,124,129,130,132,133,
 136 à 156,159 à 62,164 à 169,

A

Atahualpa (suite) - I7I à
173,175 à 178,180 à 82,
184 à 88,190,192,194,196
à 199,200 à 203, 205 à 207,
209 à 215,217 à 219,221 à 225,
229 à 233,247,251,252,254 à 60,
262 à 69,271 à 76,278 à 281,
283,287 à 92,296,301,321,326,
328,331,334,346,360 à 63,501,
518,566,579,603,612,630,638,
653,675,679,682,693,694,698,
700 à 703,708,709,712,713
Aticoc (fils d'Atahualpa) -
283
Ayala (Diego de) - 385
Aymaras(peuplade) - 342,568
Azteques - 199,200

B

Bachicao(dit Machicao) - 558,
559,584,647
Balboa (Vasco Nuñez de) - I,5
à 7,12,13,19,22,25,42,71,76,
77,91638
Balsa (Juan de) - 610,655
Ballesteros Gaibrois (Manuel) -
2,20,38,46,60,76,78,79,82,90,
99,100,201 à 204,213,214,239,
268,269,273,275,278,291,307,
319,333,357,366 à 68,401,415,
431,440,442,478,481,485,494,
505,507,509,512,521,526,528,
535 à 540,544,546,549,552,557,
558,560,562,563,565,568,574,
582,584,586,587,589,593,602,
604 à 606,652,653,671,680,705
Barberan (Juan de) - 673
Barco (Pedro del) - 217,224
Barragan (Juan Rodriguez) -
497,519,520,529,671
Barton (Dr.) - 107
Bastidas (Rodrigo de) - 5
Basurto (Juan de) - 22
Bataillon(Marcel) - 235,243,313,
336
Becerra (Francisco de) - I4
Becerril (Juan) 371
Beltran (Alonso?,Hernando ?)-
110,111
Beltran(Dr.,del Consejo de
Indias) - 518,626,657,674
Benalcazar ou Belalcazar (Se-
bastian) 110,111,303,311

285,439,630,678,700,701
Benzoni (Girolamo) - 31,45,111,
112,118,206,270,292,296,333,339,
340,383,384,386,517
Berlanga (fray Tomas de, évêque
de Panama) - 17,244,245,247,254,
256 à 258, 421,429,430,432,434,
443,446,450,461,469,477,484,497,
498,519,520 à 22,530,533,535,
536,539,544,682,689,693,701
Berrio (Juan de) - 382,385
Bilbao (Martin de) - 670
Blazquez ou Velazquez (Juan) -
650,651,662,664 à 69, 672,674,
675
Bobadilla (fray Francisco de) -
489 à 501, 503,505,506,509,510,
513,518 à 20,522,524 à 26, 541,
543,546,551,706
Bocanegra - 62,63,69,710
Borregan (Alonso de) - 306,328,
342,345,352,363,368,382,387,390,
391,422,431,464,466,467,477,478,
511,558,565,584,595,605,622,627,
634,635,637,651,662,674,688
Boscan (Felipe) - 688
Bracamoros (peuplade) - 372,385,
594
Bravo(Pedro) - 692
Briceño (Alonso de) - 56,80
Bueno (Martin) - 224

C

Cabezas (Pedro) - 667
Cabrera (Alonso) - 675
Calatrava (ordre) - 17
Caldera(licenciado) - 317,318,
334,335,338
Calvo de Barrientos (Gonzalo)-
349
Camacho (Juan) - 51
Candia (Pedro de) - 56,64,66,67,
75,76,77,80,125,127,156,174,195,
196,595,597,604,605,615,617,643,
644,710
Cansino (Francisco) - 520
Cañaris (peuplade)- 13,91,302
Capac Yupanqui (inca) - 643
Capillana ou Capullana (cacica)
69,70,112
Caraïbes - 3
Caranques (peuplade) - 111
Carballo (Juan de) - 48,49,50,
52

C (suite)

Cardona (page de Francisco Pizarro) - 670,671
 Carlos (Inca) - 188
 Carlos V° ou I° d'Espagne - 21, 66,78,81,166,168,194,241,243, 245,246,248,265,292,322,326, 328,337,368,391,392,415,457, 484,486,515,518,523,533,534, 542,545,609,626,629,648,683, 692,697,701,708
 Carrasco (Pedro,Alonso) - 333
 Carrion (Antonio de) - 56,80
 Carvajal (Francisco de)-
 Carvajal (licenciado) - 626
 Carvallejo (el Dr.) - 342
 Casas (Bartolomé de las) - 13,89
 Castillo (Hernando de) - 36,37, 38,235
 Castro (voir Titu Cussi Yupanqui) Diego -
 Castro (Nuñez ou Nuño) -510, 511,512,580,588
 Castro (Pedro de) - 20,615
 Cavalla (Francisco de) - 540
 Cazalleja - 329,330,339,353
 Cellinos - 18
 Cermeno (Pedro) - 488
 Cieza de Leon (Pedro de) - 17, 20,32,67,95,107,124,135,263, 356,368,384,393,397,398,400, 401 à 405,407,409,411 à 19,424, 427,429 à 33, 435 à 41, 443,à 451,453 à 55,459,460,462,464, 468,470 à 472,474,476 à 479, 481,482,489,492 à 510,512 à 520,523 à 35, 541,542 à 550, 552 à 59, 561 à 67, 569,571.à 573,575,576,578,580,582 à 84, 586,589 à 92, 595 à 97,601, 603,604,607 à 11, 613 à 15, 617,621,622,624,630,632 à 36, 638,639,642,643,645 à 49,651, 654 à 56, 658,659,661,664 à 667,669 à 72,674,676,700,703,719,
 Cobo (Bernabé de): 41,137,361 674
 Coli(cacique) - 518
 Colmenares - 13
 Colon (Cristobal) - 3,41,89
 Comogre(cacique) - 6,681
 ou Comagre
 Compañon (Francisco) - 84

Contreras (Rodrigo) - 618,621
 Corral (licenciado) - 74
 Cortés y Pizarro (Hernan ou Fernando, marqués del Valle) - 4, 62,81,86,87,119,120,131,139,140, 162,199,200,260,285,618,679,703
 Cosa (Juan de la) - 2
 Covarrubias (Sebastian de) - 94
 Cuéllar (Francisco de) - 56,70, 80
 Cuéllar (Sancho) - 262
 Cullqui Huaman (curaca) - 153
 Cuneo Vidal (Romulo) - 394,424
 Cura Ocllo (coya =reine) - 635.à 38,700,708
 Cussi Rimache - 635
 Cuyusmayo (inca) - 176
 Cuzco viejo (voir Huaina Capac)

CH

Chachapoyas (peuplade) - 129, 217,264,274,279,285,438,584,594, 603,699
Challcuchimac ou Calichima ou Chialiquichima (général de l' inca Atahualpa) - 222,223,229, 261,275,279,280 à 84,286 à 88, 291,321,698,699,713
 Chancas (peuplade) - 177,287
 Chaunu (Pierre) - 247,349
 Chaves (Francisco de) 'el alma-grista' ou 'el chileno' - 404, 422,437,482,549,568,650,668
 Chaves (Francisco de), dit 'el pizarrista' - 504,505,626,627, 650,669 à 71,673,674
 Chichas (peuplade) - 351
 Chilche(curaca) - 289,291
 Chimu Ocllo(Isabel) - 195
 Chirihuanas (peuplade) - 329
 Chipi (curaca) - 518
 Chonos (peuplade) - 116
 Choque Huaman - 165
 Chumbivilcas (peuplade) - 570
 Chunchos (peuplade) - 617
 Chupachos (peuplade) - 594
 Chusqui Huaman - 217

D

Davila (Francisco) - 668
 Diaz (Alonso) - 598
 Diaz (Bartolomé) - 55,60
 Diaz Arias (Garcia) - 505,600, 613,645,647,648,658,673,703

D (suite)

Diaz(Pedro) - 689,699
Diaz-Ruy) - 403,406,585,632
Diaz del Castillo(Bernal)-
139,163,260

E

Enamorado(Andrés) - 333
Enciso (el bachiller Martin
Fernandez de) - 4,5,6,76,
Enriquez de Guzman (Alonso) -
39I,409,43I,476,477,50I,502,
510,549,575,59I,592,610,622,
627,706
Espinall ou Espinar (Manuel de)
452, 463,466,467,47I,476,477,
48I,490,49I,493,496,497,50I,
502,507,527,543,562,572,575,
588,59I,592,609,618,622,623,
627,630

Espinosa (el licenciado Gaspar
de) - 16,I7,I9,95,99,235,24I,
243.à 245,265,342,353,357 à
359,36I,362,365 à 67,392,623,
688.

Espinosa (Juan de) - 24,244,
245,342

Estete (Miguel de) - 105,III,
I27,I73,I8I,I93,I94,I95,200,
205,208,2I7,220 à 22,229 à
3I,262,329,699,700

Esteve Barba (Francisco) -706

F

Felipe ou Felipillo(de Poechos)
160,166,167,I87,I88,229,25I à
255,275,3I5,3I6,320,345
Feria (Benito de la) - 385,
Fernandez (Juan, piloto) -
309,3II,3I2,3I8,385
Fernandez (Juana) - 110.
Fernandez de Cordoba (Gonzalo
dit " el gran Capitan) -8,I9
Fernandez de Enciso (voir
Enciso)
Fernandez de Oviedo y Valdés
(Gonzalo) - 12,I5,I7,I8,20,
23,24,44,75,90,93,94,96,99,
I33,I36,I40,I48,I52,I92,I93,
204,210,236,266,267,269,276,
304,3I9,333,335,339,356,36I,
364,386,388 à 90,392,394 à

396,403,405,408,410,4I5,4I6,420,
422,423,45I,452,47I,475,477,478,
490,495,496,503,5I2,524,546,547,
55I,558,559,569,573,574,575,588,
59I,593,595,600,606 à 609,622,624,
630,644,656,657,659,666,668,67I,
674,676,68I,685 à 87,699,707,708,
709

Fernandez de Palencia (dit el Palen
tino) Diego - 620,638
Figueroa(Cristobal) - 488,537
Fonseca (évêque) - 2I
Fuenmayor (el licenciado) Alonso -
448,476
Fuenmayor(Diego) - 448,456
Fuentes (Francisco de) - 110
Fuentes (Juean de) - 5I,583
Függer(los Fucares) - 84

G

Gaete (Alonso de) - 383,384
Gallego (Pero) - 429,430,520
Galvin (Hernando) - 5I9
Gama (el licenciado Antonio de la)-
96,I04,456,465,5I9,533,552,590,60I,
602
Gamoz (Gaspar) - 385
Garcés de Aza (Rodrigo) - 17
Garcia Diaz Arias (voir Diaz)
Garcia (Holguin) - 3II,3I2,324
Garcia (Juan) - 694
Garcia de Jérez - 56,80
Garcia de Lerma (voir Lerma)
Garcia de Loaisa (cardinal) (voir
Loaisa).

Garcia de Salcedo - 86,485,689
Garcia Samames (Luis) - 477,478
Garcilaso de la Vega (el capitan
Sebastian) - 314,33I,372,388,433,
438,569
Garcilaso de la Vega (Inca) - 9,24,
38,46,48 à 50,53,55 à 60,64 à 66,
68,83,96,97,I0I à I07,I10,I13,I14,
I17,I18,I22,I23,I25 à I27,I30,I3I,
I33,I35 à 38,I43 à 47,I53,I56,I60,
I6I,I63 à I77,I80,I82,I83 à 90,
I94 à I99,202,203,205,206,208,210
à 212,214 à 20,222 à 27,229,230,
232,235,245,247,25I à 253,262 à 65,
27I,273 à 75,280,285,287,289,290 à
295,298,303,304,314,316,318,32I à
325,327,330 à 32,340,342,344,346 à

G (suite)

48,350 à 52,360,365 à 367,
370,372,373,375,376,378,382,
384,385,388,393,400,406,424,
425,428,433,435,437,438,440,
451 à 53,458,463,465,468,471,
474,487,495,513,516,548,551,
561 à 63,573,574,576,578,581,
582,586,587,591,599,604,605,
609,610,612,624,627,640,642,
649,665,667,671,681,682,686,
696,714,723
Ginés(le marin) - II6
Godoy (Francisco de) - 240,
252,384,452,454,481,491,505,
512,516,517,526,544,584
Godoy (Pedro Martinez de) -
Gomara (Francisco Lopez de) -
8,9,12,17,25,30,32,38,45,46,
49,50,56,58,74,75,103,108,
110,114,117 à 19,121,122,
124,125 à 27, 129,132,135,
138,142,144 à 46,153,161,
162,164,168,171 à 74, 180,
182,184,185,194,195,197,198,
202,208,211,212,214,219,224,
229,230,253,262,289,291,295,
301,303,304,310,312,313,314,
318,321,322,325,340,346,351,
367,368,372,377,384,400,423,
438,440,451,453,465,471,495,
509,513,516,537,548,551,561,
569,573,574,576,581,583,586,
587,591,594,596,610,627,628,
640,641,665,671,686
Gomez (Baltasar) - 667
Gomez del Campillo - 310
Gomez de Leon - 449,455
Gomez de Luna - 671
Gomez Pérez - 639 à 41
Gomez de Tordeya de Vargas -
328,388,428,433,438,439,441,
443,667
Gomez Vidal (Romulo) - 9
Gongora Marmolejo - 348,349
Gonzalez (Hernan)- 457,524
Gonzalez (Maria) - 237
Gonzalez Alonso (Francisco) -
10,11
Gonzalez Lazcano (Francisco) -
99
Guanapac, Guaipallca (voir
Huaina Capac)

Guancavilcas (voir Huancavilcas)

Guerrero - 412,413,474
Guerri (Menaldo) - 9
Guevara (Vasco de) - 333,408,410 à
412,416,419,561,568,579,580
Guijo (Alvaro de) - 36
Gutiérrez (Elvira) - 18
Gutiérrez (Felipe) - 606,688
Gutiérrez (Hernan) - 18
Gutiérrez (Juan) - 395
Gutiérrez de Santa Clara - 25,31,
95,105,106,143,207,229,230,234,
274
Guzman (Enrique) - 314
Guzman (Juan) - 427,431,476,477,
481,491,501,502,506,507,509,513,
514,516,526,544,558,559,572,610,
622,627,667
Guzman de Leon - 451

H

Harcourt (Raul d') - 106,107
Henao (Pedro) - 663,664
Henri II de Castille - 706
Herencia (Hernando) - 663
Hernandez de Cordoba (Francisco) -
22,32
Hernandez (Juana) (voir Fernandez)
Hernandez de la Torre (Gonzalo) -
671
Herrada (Juan de) (voir Rada)
Herrera (capitan) - 22
Herrera (Antonio) - 4 à 7,13,26 à
33,38,40 à 45,47,49,54,56 à 59, 61
à 64,66 à 69,71 à 74,76,77,83,86,
87,90 à 92,94,96,98,99,101 à 104,
107 à 113,122,124,130 à 133, 138,
141,142,148 à 150, 153 à 55,157,167,
172,176,179,181 à 83, 191,195,196,
199,200 à 202,214,215,220,221,224
à 227,230,231,233 à 35,237,239,240,
247,249,251,255 à 257,259,261 à 63,
269,271,273,274,277,278,281,285,
286,292,293,300,302,304,305,308,
309 à 317,319,323 à 336,340 à 46,
348,350 à 355,357,358,362,363,365,
367,369 à 73,376 à 79,380,383,386,
396,399,400,405,408,412 à 14, 418,
431,433 à 36,440 à 44,457,462,463,
466 à 58,475,478,488,495,496,505,
506,508,510,514,516 à 18,524,526,
531,533,535,542 à 44,547,553,556,
557,559,563 à 566,571,573,575,577,
583,584,588,590,592,593,596 à 99,
...../.....

H (suite)

60I,602,604,605,607,610 à 12,
617,619,620,625,627,632,634,
635,637,638,645,647,648,65I,
654,655,665,667,67I,672
Hervas(Cristobal de) - 573
Hoces (Diego) - 667
Hojeda ou Ojeda (Alonso de) -
I,3,4,5,8,II,77
Holguin (voir Garcia de H.)-
Hontiveros (Crisostomo de)-
688
Huaillas (Francisco de) - IO
Huaillas Yupanqui (Inés) -
279,663
Huaina Capac (inca) ou Guaina-
caba ou Guayna Cava ou Guayna
Capac ou Huaicapata ou Cuzco
Viejo - 40,4I,6I,68,69,8I,
II4,II7,I29,I46,I49,I89,2I9,
22I,230,232,25I,274,277 à 79,
289 à 9I,295,34I,365 à 68,
4I8,425,426,586,638,645,699,
7IO
Huaipallca - 32I
Huancas (peuplade) - 372,
387,388
Huancavilcas ou Huancavelicas
ou Guancavilcas - II2,305,306
Huascar(inca) ou Guascar ou
Titu, ou Tupac Cussi Huallpa -
IO,40,II9,I29,I32,I36,I37,
I88,207,2I7,226,229,230,232,
233,253 à 57,262,269,273,279,
280,287,289,29I,362,368,5I8,
579,638,663,7I2,7I3
Huñtado - I24
Husando (fray Francisco de)-
55I

I

Ibarra(Eduardo) - 485
Idiaquez (Lope de) - 3I4
Incarabayo - 308
Isabel de Portugal - I7,244
485,486,53I à 34,55I,708

J

Jerez (Francisco de) - 26 à
3I,33,39,4I à 46,48 à 52,55,
58,59,72,75,I00 à IO3,I05,
IO8,II0,II3 à II5,II7 à I2I,
I26,I28,I30,I32 à I36,I38,
I39,I4I à 43,I47 à I57.I59.

I92,I94,I95,I98,200,202 à 209,2I2,
2I3,2I7 à 22,224 à 26,243,254,255,
258,259,26I,270,272,273,277 à 279,
288,692,700,7IO
Jerez (Garcia de) - 80
Jiménez - 395
Juarez (Ana) - 676
Jiménez de la Espada - 638,700
Jofre (fray Marcos) - I86

K

Karas (peuplade) - 645

L

Lachira (cacique) - I32
Lares (el Comendador de) (voir
Ovando)
Lee (Bertrand) - 243
Lemos - 437
Leon (Francisco de) - 598
Lerma (Garcia de) - 89
Lerma (Pedro de) - 382,386,427,
430,437,439,440,456,468,58I à 84,
Levillier (Robert) - 354,359,374,
377,385,4I9,429,439,503,683,684
Lewis Hanke - 5I8
Loaisa (Diego) - 535,538
Loaisa (Garcia de) - 626,645,674
Lopez (Francisco Lopez de Gomara)
voir Gomara
Lopez(Juan) - 488
Lopez (Sancha) - I8
Lopez Vélez - 699
Losa (Enrique) - 667
Lozano (Rodrigo) - 478
Lucain - 389
Lucanas (peuplade) -(voir Rucanas)
Lucena (Francisco) - 5I
Luque (Hernando de) - I4 à I7,22
à 25,32 à 34,37,39,44,52,56,59,74
à 76,79 à 8I,83,84,89,90,95,235,
24I à 47,249,328,688

M

Machiavel (Nicolas) - 68I
Mafra (Juan) - 5I9
Magallanes - 438
Maizabilica - I58,I59
Maldonado (Diego) dit "el Rico"-
422,638
Maldonado (Francisco) - 395,540
Maldonado de Saavedra (Pedro)-I25
Manco Inca ou Manco Capac II -
266,279,289,290 à 94,297 à 300,322,

M (suite)

- 378,379,381,384,390 à 93,
395 à 99, 402 à 406,420,422
à 426,430,448,466,478,531,
555,571,586,587,592,596,618,
631 à 39,641,642,654,693,
698,701,702,708,714,719,
724
Maraver (Alonso ? ou Francis-
co ?) - III
Marifo de Lobera - 344,345,
347 à 351
Marquina - 285
Martin de Alcantara (Francisco)
voir Alcantara.
Martir de Angleria (Pedro) -
4,323
Martin de Bilbao - 667
Martin de San Benito (Alonso) -
517
Martinez (Ana) - 85
Martinez (Francisco) - 110,381
Martinillo (interprète) - 229
Martin Moguer (Pedro) - 371
Mateos (Juan) - 10
Maticorena Estrada (Miguel) -
17,24,34,242,243
Mazuelos (Rodrigo) - 672
Medina (Cristobal) - 186
Medina (Toribio) - 51
Mejia (Francisco) - 374
Mellafe (Rolando) - 17 à 19
Mena (Alonso de) - 615
Mena (Cristobal) - 123,142,
156,176,191,202,206,208,222,
228,248,249,274,326,327,342,
390
Méndez (Diego) - 3, 412,639
Mendoza (Antonio) - 626
Mendoza (Pedro) - 84,532
Mercadillo (Alonso) - 594
Mercado (Diego, Nuñez) - 418,
427,431,476,477,522,526,544,
558,627
Mesa (Alonso de) - 395,505,
595,597,598,605,611
Miro Quesada y Sosa (Aurelio) -
574
Moctecuzohma dit "Moctezuma" -
120,139,199,200
Mogrovejo de Quiñones - 110,
111
Moguer (Pedro de) - 224,229,253
Molina (Alonso de) - 56,63,66,69 à
71,80,115,116,710,720
Molina (Cristobal de) - 187,289,
342 à 346,350,361 à 64,367,368,377,
390,391,396,405,410,411,414 à 16,
430,446,456,457,462,717 à 719
Montalvo (Juan) - 186
Montenegro (Gil) - 27,28
Montenegro (Juan) - 18
Montenegro (Pedro) - 488,665
Montesinos (fray Antonio de) - 67,
715
Mora (Diego de) - 264,324,325,660
Morales (Pe) - 271
Morales - 27
Morales (Gaspar de) - 13,14,23
Morgovejo (Francisco de Quiñones) -
383
Morua (Fray Martin de) - 270
Moscoso (Eugenio de) - 553,586,590
Moscoso (Luis de) - 312,314,317,333
Muñoz (Inés) - 663,673
Muñoz (Juan-Bautista) - 247

N

- Narvaez - 667,670
Navarro (Antonio) - 86,485,684,689
Nicuesa (Diego) - 1,5,6
Nidos (Gonzalo de los) - 631
Noguerol de Ulloa - 341,344
Nuñez (Alonso) - 51
Nuñez (Francisco) - 437,667
Nuñez de Castro (voir Castro)
Nuñez de Mercado (Diego) - 501,502
Nuñez Vela (Blasco) - 639

O

- Ojeda (voir Hojeda)
Olias (Juan de) - 482,526
Oliva (Juan de) - 186
Oñate (Pedro de) - 395
Ordoñez Davila - 666,676
Orellana-Pizarro (voir Conde de
Amaya)
Orgoñez (Rodrigo) - 261,285,342,
344,346,348 à 350,371,405,412,416
à 19, 422,425,428,434,436,439 à
443,445,459,460,467,473,491 à 93,
496,497,500,508,525,526,534,541,
546 à 48,560 à 563,567,568,570,
572,573,577,579 à 83,585,587,592,
632,678,699,702,705,706

O (suite)

Orihuela (Alonso) - 631,675
Ortiz (Pedro) - 163,262
Ovando (Nicolas de) - 1,2,3
Oviedo (voir Fernandez Gonzalo de Oviedo)

P

Pachacamac - 189,190,289,711
Pachacutec Yupanqui (inca) - 177,199
Pacheco (Pedro) - 306,312
Palomino (Juan Alonso) - 570
Palomino (Melchor) - 430
Pancorbo (Francisco) - 374
Panés (Juan de) - 36,38,99, 282
Pasamonte - 6
Pascac(inca) - 369,370
Pastrana (Antonio) - 522
Paullu Inca - 188,341,352, 371,372,390,425,427,438,460, 461,574,576,722
Paul III (Alexandre Farnèse) - 322
Paz (Martin de) - 56,72,80
Peces (Francisco) - 471
Pedrarias Davila ou de Avila
Pedro Arias Davila dit "el Justador" - 7,12,14 à 16,19 21 à 24,27,29,32 à 34,43,44, 51,52,74,83,84,91,680
Peralta (Cristobal) - 56,57,80
Pedraza (fray Reginaldo de) - 86,104
Peña - 558
Peralvarez (Holguin) - 428, 433,436,437,470
Peranzurez (Pedro Ansurez de Campo de Redondo) - 530, 531,533,534,536,537,551,552, 583,615,617,643
Pérez (Alonso de Vivero) - III
Pérez (Rodrigo) - 224,237,238
Pérez de Guevara (Juan) - 428, 440,441
Pérez de Guzman - 438
Periquete(cacique) - 23
Picado (Antonio) - 316,329,334, 335,338,386,387,390,539,566, 600,604,636,645,646,649,651,

652,657,662,664,672 à 677,688, 690
Pillou (vica Nusta) - 186
Pina (Francisco) - 593
Pineda (Francisca) - 335,336
Pinel(Juan) - 419
Pizarro (Alonso) - 9,10,11
Pizarro (Cristobal) - 476
Pizarro (Diego) - 383,384
Pizarro (Francisca) - 279,504,663
Pizarro y Gonzalez (Francisco), "le Gouverneur", marquis des Atabillos - I à 34, 37 à 44, 47 à 53,55 à 63, 66 à 68,70,71,73,75 à 88,90 à 94,96,97,100 à 104,108, 109,111,114,115,117,118,121,123, 124,126 à 130,132,133,136 à 138, 140,145 à 150,152,155,158 à 160, 167,168,170 à 175,178,179,180,182, 183,184,186 à 188,192,195,199,200, 204,205,207,208,210 à 14,217,218, 225,227 à 230,232,233,235,236,238 à 241,243 à 249,251,252,254 à 63, 265 à 69,271 à 286,289,292,293, 295,297 à 303,306 à 312,314,317, 318,320,322 à 25,327 à 35,337 à 340,353 à 61,363,366 à 68, 378, 382 à 87,390,395,396,399,404,406, 408 à 10,412,413,415,419,421,424, 425,427,430,432,433,436,439,441, 443,444,445,449 à 458,460 à 68, 470,472 à 510,512 à 518,520,521, 523,524,526,528 à 531,533 à 44, 546,547,549,550,552,553,555,557, 558,559,561,563,565,569,573,577, 579,581,589,594,595,598 à 600,602, 603,604,606,608,609,612,614 à 16, 618 à 25,628 à 30, 633,635 à 38, 642,644,645,647,649,652 à 58,661, 662 à 66,668 à 73,675,677 à 83, 685,687 à 89,692,694,695,697 à 704,706 à 709,711 à 13,715,717, 720,722
Pizarro (Gonzalo) dit "el largo" ou " el romano", père des frères Pizarro - 8,9,11,87,290,363,368
Pizarro (Gonzalo): 10,11,290,322, 332,334,380,391,409,410,416 à 20, 443,446,469,472,481,496,504,505, 509 à 12,515 à 17,527,550,552,564, 589,595,612,615,616,623,634,635, 636,638,639,642,644,645,669,685, 693,704,714

P (suite)

Pizarro (Gonzalo) fils de Francisco Pizarro - 91, 127, 279, 663
 Pizarro y Vargas (Hernando) frère légitime de Francisco Pizarro - 10, 11, 12, 31, 82, 87, 88, 94 à 97, 118, 154, 155, 157, 158 à 160, 165, 168, 171 à 74, 178, 190, 201, 206, 213, 214, 217 à 22, 229, 235, 237 à 40, 247 à 49, 257, 279, 290, 325 à 30, 342, 353, 354, 359, 360, 363, 368 à 71, 373, 374, 377, 378, 380, 390, 391, 394 à 402, 404, 407 à 425, 429, 430, 432 à 34, 436, 442, 443, 446, 447, 449, 450, 453, 454, 455, 457, 459, 460, 467 à 69, 473, 477, 478, 481 à 83, 489, 491, 493, 495, 498, 501, 504, 508, 509, 514, 515, 517 à 20, 522, 523 à 525, 527, 529, 533, 540 à 42, 544, 545 à 48, 550 à 57, 560, 563, 565, 567 à 583, 584, 585, 587 à 598, 600, 602, 603 à 16, 618, 621, 623, 624 à 28, 642, 646, 652, 666, 678, 683, 688, 697, 698 à 700, 704, à 709, Pizarro (Inés) - 663
 Pizarro (Juan) - 11, 127, 156, 293, 322, 330 à 32, 334, 363, 364, 368, 378, 391, 685, 693, 714
 Pizarro (Pedro) le chroniqueur - 123, 124, 207, 280, 378, 383, 391, 418, 419, 422, 428, 458, 474, 488, 510, 511, 551, 576, 590, 593, 625, 647, 657, 661, 666, 668, 669, 680, 682, 703
 Pizarro de Orellana (Juan) - 285
 Polanco (Luis) - 18
 Poma de Ayala (Guaman ou Huaman) 173, 233, 264, 266, 267, 276, 713
 Ponce (Francisco) - 381
 Ponce de Leon (Hernando ou Hernan) - 84, 96, 99, 377, 410, 481, 498, 499, 507, 510, 517, 526, 528, 544, 611
 Porcel (Juan) - 372, 385, 428
 Porras - 667
 Porras (Juan) - 110
 Porras Barrenechea (Raul) - 24, 42, 67, 85, 100, 104 à 106, 108, 111, 115, 120, 135, 136, 164, 186, 193, 263, 266, 268, 275, 540

Portocarrero (Alonso) - 655
 Portugal (Pedro de) - 504
 Prado (el licenciado Francisco de) - 409, 410, 414, 421, 431, 519, 522, 526, 607
 Presa (Domingo de la) - 498, 546, 648, 649
 Presa (Diego de la) - 497
 Prescott (William Hickling) - 12, 18, 39, 42, 45, 46, 57, 60, 61, 67, 97, 100, 241, 265, 276, 278, 287, 322, 336, 385, 440, 441, 452, 453, 467, 561, 575, 577, 580, 610, 612, 672, 679, 680, 701, 705
 Prieto (Diego de) - 110
 Puelches (peuplade) - 349

Q

Quejo Yupanqui dit "Quiso inca" - 381
 Quevedo (Juan de) - 16
 Quichuas (peuplade) - 68, 342
 Quijada (Juan de) - 595
 Quilaco (peuplade) - 264
 Quilimasa (cacique) - 125, 219
 Quiliscacha - 280
 Quintana (Miguel, José) - 53, 74, 78, 97, 102, 416, 418, 431, 449, 473, 525, 544, 548, 556, 557, 564, 568, 582, 614, 628, 645, 672
 Quintero (Francisco Martin) - 108, 520
 Quiro (Alvaro de) - 38
 Quiximies (peuplade) - 102
 Quizquiz - 136, 137, 229, 233, 278, 284 à 87, 291, 293, 294, 296, 298 à 300, 306, 308, 320, 342, 360, 515

R

Rada (Juan de) - 264, 266, 342, 349 à 51, 353, 371, 610, 648, 655, 657, 659, 660 à 62, 664, 665, 667, 669, 673, 674, 677
 Ramirez (Sebastian) - 311, Rava ou Rahua Ocllo - 233, 278
 Ribera (Geronimo? Alonso?) - 56, 57
 Ribera (Nicolas) - 29, 31, 32, 47, 56, 70, 80, 83, 90, 93, 244, 305, 453, 454, 457, 678

.... /

R (suite)

Riquelme (Alonso de) - 83,
86,266,269,275,300,409,423,
485,533,554,559,565,672,
689,691,694,695
Robles (Dr.) - 626,654
Roche (Juan) - 519
Rodriguez (Sebastian) - 518
Rodriguez Barragan (Juan) -
667
Rojas (Gabriel ou Graviel) -
300,306,311,317,320,324,377,
409,410,414,420,429,435,436,
468,471,472
Rojas (Juan) - 438
Romero (Carlos A.) - 155
Rucanas (peuplade) - 567,568
Ruiz (Bartolomé) - 30,31,41,
45,47,50,56,57,59 à 61,67,75,
76,78 à 83, 85,92,93,95,108,
130,236,237,244,678,710
Ruiz (Miguel) - 285
Ruiz de Arce (Juan) - 153,
159,165,191,193,203,214
Ruy: Barba - 431
Ruy Diaz - 342
Ruiz Naharro (Pe) - 197
Ruminahui - 254,269,280,303,
305,321

S

Saavedra (Catalina) -49
Saavedra ou Sayavedra (Juan
de) - 341,342,344,371,396
à 400,401,402,407,410,412,
416,419,432,453,492,568,
626
Saint Pontife ou Pape -
81,84,166,184,534
Saïri Tupac (inca) - 641
Salcedo ou Saucedo (voir
Garcia de Salcedo)
Salinas (Diego) - 572
Salinas (Pedro) - 560,561,
568,586,693
Salmeron (Juan) - 44
Samaniego - 584,585
Samano (Juan de) - 480,
626,674,682
Samano-Jérez - 101
San Millan (Pedro) - 665,
667
Sanchez (Ginés) - 520
Sanchez de Badajoz (Hernan)-

Sanchez (Pe Ortin) - 640
Sanchez Barba (Mario Hernandez -
44
Sancho de Hoz (Pedro) - 136,213,
214,239,243,247,258,271,272,277 à
279,281 à 286,288,291 à 95,298,
299,300,301,303,306 à 308,322,325,
361,692
Saravia ou Sarabia - 49
Santa Cruz (Juan de) Pachacuti
Yamqui Salcamaygua - 233,278
Santa Teresa - 653
Sarmiento de Gamboa (Pedro) - 137
Saso (Juan) - 667
Sedeño (Juan) - 345
Segovia (Pe Bartolomé) - 336,338,
476,501,520
Sepulveda (Dr.)- 575,588,595,600,
603,609 à 11,627,655,657
Serra de Lequizamo (Mancio) - 378
Setiel - 395
Silvestre (Gonzalo) - 582
Sinclair (Joseph) - 323
Solano (Hernando) - 377
Solar (Francisco) - 402,422
Solares - 395
Soraluce (Antonio) - 56
Soraluce (Domingo) - 80
Sosa (Cristobal de) - 398,399
Sosa (Hernando) - 413
Sosa (Juan de) - 142,327,328,342
Sotelo (Cristobal) - 412,561,562,
626
Sotelo (Gregorio de) - 690,694
Soto (Hernando de) - 84,96,99,110,
121,123,127,128,136,139,147,155 à
158,161,162,164,166 à 169,171,173,
174,190,208,217,224,261,268,269,
275,284 à 88,290,293,299,300,306,
308,325,329,331,334,357,412,515,
521,536,678,693,699
Suarez ou Xarez de Carvajal (Be-
nito) - 519,647,664,672
Suarez ou Xarez de Carvajal
(Guillén ou Illan) - 456,479 à 81,
491,498,519,634,647,672

T

Tabalico (voir Atahualpa)
Tafur (Juan de)- 52 à 55,57,59
Tapia (Gonzalo) - 383,384
Tellez de Guzman (Antonio) -334,
335,338
Tellez Giron (Rodrigo) - 18,

T (suite)

Tice ou Tizas - 279
 Titu Atauchi (inca) - I37,
 I38,I45,I46,I57,I66,I70,
 I80,I96,280,366 à 69,638
 Titu Cussi Yupanqui - I55,
 293,26I,362,364,365,369,373,
 374,377,38I,426,635,637,640,
 7I3
 Toro (Alonso) - 395,402
 Toro (Hernando) - 285
 Torre (de la T.y del Cerro)
 (José)- 574
 Torre (Juan de la) - 56,80
 Torres (P^e Alberto Maria) -
 257,599,600,675
 Trujillo (Alonso) - 56,57,72
 Trujillo (Diego de) - 56,57,
 IOO à IO4, IO8 à II3,II5,II6,
 II9,I20,I35,I36,I38,I40 à 42,
 I57,I62,I64,I65,I74,I9I,I92,
 I95,20I,202,2I4,2I5,243,284,
 285,289,29I,295,296,327,328,
 334,720
 Tubamana (cacique)-I4
 Tumaco (cacique) - 68I
 Tumbala ou Tumpala ou Tomala
 (cacique de la Puna)-II3 à
 II5,II8 à I2I,I29,I33,7II,
 720
 Tupac Amaru Ier - 724
 Tupac Atau (prince) - I37
 Tupac Cussi Huallpa (voir
 Huascar)
 Tupac Huallpa ou Topaya ou
 Toparca - IO,269,274,278,à
 83,289,29I,292,299,369,638,
 663,70I
 Tupac Inca Yupanqui - I8I
 Turégano ou Turuégano
 (Juan de) - 476,50I,502,572,
 622

U

Urbina (Diego de) - 604

V

Vaca (Antonio) - 488,489
 Vaca de Castro - 267,383,
 639,642,654 à 58,662,666,
 673,675
 Valderrama (Bernardino) -538

Valdés (Francisco) - 389
 Valdivia (Pedro de) - 496,559,560,
 6I5
 Valera (Alonso ou Luis) - I84
 Valera (P^e Blas) -I25,I66,I67,I83,
 I84,I97,270,384
 Valverde (fray Vicente de) - 86,
 I3I,I83,I84,I86,I87,I89,I9I à 94,
 I96,I97,205,269,270,27I,275,287,
 296,322,375,39I,4I5,533,534,592,
 599,600,60I,6I8,623,633,673,675 à
 677,697,7I2,72I
 Vallejo (Juan) - 38
 Vargas (Isabel) - II
 Vargas (fray Juan de) - IOO,67I
 Vargas (Juan) -667,670,67I
 Vazquez (Tomas) - 420,488
 Vazquez de Molina (Juan) - 485,486,
 Velasco - 257
 Velazquez (Dr.) (voir Blazquez)
 Vélez de Guevarra (Lope) - 262
 Verdugo (Melchor) - 330,33I,685
 Vergara (Pedro) - 496,594
 Villac Umu dit 'Vilaoma' - 295,296,
 339,34I,344,35I,362,365,37I,372,
 405,424,580
 Villacastin(alcalde) - 420
 Villadiego - 633
 Villafuerte (Francisco de) - 56,57
 Villagran (Francisco) - 595,598,
 6I6
 Villalba (coronel) - 428,438,439
 Villalobos (Dr.) - 654,694
 Villegas - 574
 Viracocha (dieu) - 68,I02,I25,I36,
 I45,I64,I65,I69,I70,I90,2I6,274,
 290,360,366,7II
 Viracocha (inca) - I76,I8I
 Vitoria - I86

X

Xerez (Garcia de) (voir Jerez)
 Xuarez de Carvajal (voir Suarez)

Y

Yungas - I96
 Yupanqui (inca)- I77

Z

Zamudio - 5
 Zarate (Agustin de) - I7,30,42,55
 à 58,II4,II7,I2I,I24 à 27,I35,I38,

Z (suite)

I42, I44 à 46, I62, I64, I68, I71,
I72, I82, I84, 200, 202, 214, 219,
224, 229, 230, 232, 239, 253, 293,
294, 319, 321, 327, 336, 341, 346,
349, 351, 372, 377, 383, 400, 401,
423, 438, 439, 440, 446, 451, 453,
465, 474, 495, 513, 516, 548, 562,
572, 574, 576, 578, 581, 585, 587,
591, 594, 595, 597, 608, 650, 651,
657, 664, 666, 669 à 71, 674, 679
à 682, 686, 696, 702, 708, 723

BIBLIOGRAPHIE

I) PRINCIPAUX OUVRAGES SUR LA DECOUVERTE ET LA CONQUETE DU PEROU

(l'édition utilisée est précédée de Cf.)

ANDAGOYA (Pascual) - Relación- apud Raoul Porras Barrenecheo « Cranistas del Perú » - Lima, 1962.

ANONIMO - «Relación del sitio del Cuzco y principio de las guerras civiles del Perú hasta la muerte de Diego de Almagro», 1535-1539», ed. Colección de libros españoles raros y curiosos, vol.13, - Madrid 1879 - Cf. Colección de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, 2e série, vol. 10, 179 folios (recto, verso) et 111 p.

BENZONI (Girolamo) - «La Historia del Mondo Nuovo», 1 ère éd. Venise 1565. Cf. éd. complète et illustrée en 1572 «Ad instantia di Pietro e Francesco Tini fratelli»

BORREGAN (Alonso) - «Crónica de la conquista del Perú». Ed. y prólogo de Rafael Laredo - Séville 1948, pub. par la Escuela de Estudios Hispano-Americanos, série 7, n.3, 118 p.

CASTRO (Diego de) TITU CUSSI YUPANQUI - «Relación de cómo los españoles entraron en el Perú y el suceso que tuvo Manco Inca en tiempo que entre ellos vivió», dictée en 1568 à un prêtre espagnol. Cf. pub. dans la Colección de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, vol.2 (2e série) - Lima 1916 im. y lib. Sanmarti.

CIEZA DE LEON (Pedro de) -

- Primera parte de la «Crónica del Perú» nuevamente escrita por P. de C. de L., vecino de Sevilla - Séville 1554. L'auteur avait terminé cette première partie de son oeuvre «en la ciudad de los Reyes», le 8 septembre 1550, et dut reprendre l'original près de quatre ans plus tard. De là le «nuevamente escrita» du titre sévillan.

- «Segunda parte de la «Crónica del Perú» o «Del señorio de los Incas» - Attribuée à juste titre à Pedro Cieza de León par Marcos Jiménez de la Espada, d'après une copie en mauvais état de la fin du XVIe siècle, conservée à la Bibliothèque de l'Escorial, cote LJ 5. Cf. éd. de l'imprimerie de Manuel Ginés Hernández - Madrid 1880, 279 p.

VI - BIBLIOGRAPHIE

- «Tercera parte de la «Crónica del Perú», pub. par livraisons dans la Revue du «Mercurio Peruano» par Rafael Laredo depuis 1946. Cf. Etude su Pedro Cieza de León, supra.
- Cuarta Parte de la «Crónica del Perú» : «Guerra de las Salinas» Madrid, Viuda de Rico, sans date, 463 p.
- «Guerra de Chupas», même éditeur, sans date, 384 p.
- «Guerra de Quito», éd. par l'imp. de G. Hernández, Madrid 1877 176 p. et «appendices» 120 p. Pub. par Marcos Jiménez de la Espada.
- COBO (Padre Bernabé) - «Historia del Nuevo Mundo», parue pour la première fois dans la Col. *Munich*, 3 vol. de la Bibliothèque du Palais de Madrid, cotes Ms. 202.203.204. Cf. éd. B.A.E. tomes 91 et 92, Madrid 1956.
- ISTETE (Miguel de) - «Relación» insérée dans la «Verdadera relación de la conquista del Perú y Provincia del Cuzco», llamada la Nueva Castilla, de Francisco de Jérez, sous le titre «La relación del viaje que hizo el señor capitán Hernando Pizarro, por mandado del Señor Gobernador su hermano, desde el pueblo de Cajamalca a Pacarma y de allí a Jauja.» Cf. B.A.E. tome 26, II, Historiadores Primitivos de Indias, pp. 338 à 343, Madrid, 1947. Cette relation est également insérée dans la «Historia General y Natural de las Indias» de Gonzalo Fernández de Oviedo y Valdés, 3e parte, liv. 7, chap 11, et 12, B.A.E. vol 121, Madrid, 1959, pp. 67 à 78.
- FERNANDEZ DE OVIEDO Y VALDES (Gonzalo) - «Sumario de la Natural Historia de las Indias» - Tolède 1536, éd. B.A.E. tome 22, vol. 1, Madrid 1946, 145 p.
- «Historia General y Natural de las Indias», première partie, Séville 1535, 1er livre de la 2e partie (livre 20), Valladolid 1557. Publication intégrale de l'oeuvre par la Real Academia de la Historia, 1851. Cf. B.A.E. vol. 117 à 121, en particulier vol. 121, vol. 5, Madrid 1959.
- GARCILASO DE LA VEGA (Inca)
- «Relación de la descendencia de Garcia Pérez de Vargas, por el Inca G. de la V. 1556 - Reproducción facsimilar del manuscrito original con un prólogo por Raúl Porras Barrenechea. Ed. del Instituto de Historia de la Universidad Nacional

Mayor de San Marcos, pub. del IV° Centenario - Lima 1951, 48 p.
 - " La Florida del Inca ", Historia del Adelantado Fernando de Soto, Gobernador y Capitán General del Reyno de la Florida y de otros heroicos españoles e indios, escrita por el Inca Garcilaso de la Vega, capitán de Su Majestad, natural de la gran ciudad del Cozco, cabeça de los reynos y provincias del Perú - Lisbonne 1605 pub. par Pedro Crasbeek. Cf.ed. Biblioteca Americana proyectada por el Padre Henriquez Ureña y publicada en memoria suya. Fondo de Cultura Económica - Mexico,D.F. 1956 , p. 471

- " Primera parte de los Comentarios Reales ", éd.princeps, Lisbonne 1609, chez Pedro Crasbeek " que tratan del origen de los incas, reyes que fueron del Perú, de su idolatría, leyes y gobierno en paz y en guerra, de sus vidas y conquistas, y de todo lo que fue aquel imperio y su república, antes que los españoles pasaran a él ".

- " Segunda Parte de los Comentarios Reales ", intitulée par l'éditeur: " Historia General del Perú", trata del descubrimiento del, y como lo ganaron los españoles. Las guerras civiles que hubo entre Pizarros y Almagros sobre la partija de la tierra. Castigos y levantamientos de tiranos y otros sucesos particulares que en la Historia se contienen." éd. posthume,Viuda de Barrera 1617,Cordoue, Cf.éd.EMECE, Buenos Aires, 2a edición 1945.

GOMARA(Francisco LOPEZ de) - "Historia General de las Indias", 1e éd. Zaragoza 1552. Cf. éd. Espasa Calpe, 2 vol. et, en particulier, le vol.2, Madrid 1941, 259 p.

HERRERA Y TORDESILLAS (Antonio de): "Historia General de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra Firme del Mar Océano" ou "Décadas" - Madrid 1601-1615.Cf.Ed.pub. por acuerdo de la Academia de la Historia, con prólogo y notas del académico de número Antonio Ballesteros Beretta, Madrid 1934, 17 vol.

HUAMAN POMA DE AYALA(Felipe): "Nueva Corónica y Buen Gobierno".Mss. découvert en 1908 par Richard Pitschman à la Bibliothèque Royale de Copenhague.Pub. par l'Institut d'Ethnologie,Paris 1936 sous la direction du Dr.P.Rivet.Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie,tome 23. Nombreux dessins de l'auteur.

La 1e Partie:" Nueva Corónica" a été publiée et interprétée inégalement par Luis F.Bustioz Gálvez.Ed."Cultura", Lima 1956,521 p. et de nombreux dessins de Huaman Poma de A.

JEREZ (Francisco de) - «Verdadera Relación de la Conquista del Perú y provincia del Cuzco, llamada la Nueva Castilla, conquistada por Francisco Pizarro, capitán de la Sacra, Católica, Cesarea Majestad del Emperador Nuestro Señor, enviada a Su Majestad por Francisco de Jerez, natural de la muy noble y real ciudad de Sevilla, Secretario del sobredicho capitán en todas las provincias y conquista de la Nueva Castilla y uno de los primeros conquistadores della» Ecrite à Cajamarca en l'an 1533 et publiée à Séville en 1534. Cf. B.A.E. «Historiadores primitivos de las Indias» tome 2, vol 26, Madrid 1947.

MOLINA (Cristobal de) dit «el Chileno» ou «el de Santiago» : «Relación de la conquista y población del Perú», in Colección de libros y documentos referentes a la Historia del Perú, vol. 1 (1ère série) - Imp. Sanmarti y Cia, Lima 1916, 215 p. et XXXI est également insérée dans cet ouvrage la «Relación de las fábulas y ritos de los incas» par Cristobal de Molina, dit «el Cuzqueño».

PIZARRO (Hernando) - «Carta a los magnificos señores oydores de la Audiencia Real de Su Majestad que residen en la ciudad de Santo Domingo» 11 novembre 1533. Cf. Col. de libros y documentos referentes a la Historia del Peru, vol, 3, 2e série, Lima 1920, Imp. et lib. Sanmatri y Cia

PIZARRO (Pedro) - «Descubrimiento y conquista del Perú», oeuvre achevée le 7 février 1571 à Arequipa ; elle est restée inédite jusqu'en 1844, année où elle a été publiée dans la Col. de documentos inéditos para la Historia de España. vol. 5. Cf. Col. de libros y documentos referentes a la Historia del Perú vol. 6, Lima 1917, avec une biographie de Pedro Pizarro par la «Relación Sumaria acerca de la conquista» por el Padre fray Luis Naharro - Notas biográficas y concordancias con las Crónicas de Indias, por Noracio Urteaga.

-«Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú y del gobierno y orden que los naturales tenian, y tesoros que en ella se hallaron, y de las demás cosas que en él han sucedido hasta el dia de la fecha (ano 1571)» Buenos Aires 1944.

QUINTANA (Manuel José) - «Vida de Españoles Célebres» 1807 -
«Vida de Francisco Pizarro,» 1830, ed. Austral n.388, Espasa Calpe
S.A., 3e éd. Madrid. 1959, 156 p.

RUIZ DE ARCE (Juan) - «Advertencias que hizo el fundador del vin cala
y mayorazgo a los sucesores en él» Pub. pour la 1ère fois dans le Boletín
de la Academia de la Historia, vol. 102, pp. 327 à 385, Cahier 11, Madrid
1933.

SANCHO DE HOZ (Pedro) - «Relación de la Conquista del Perú», trad. en
italien par Ramusio (G.B.) in «Navigazioni et viaggi Venise 1583-1613 -
3 vol. Inédite jusqu'en 1844, année où elle fut publiée au vol.V de la
Col. de documentos inéditos para la Historia de España. Cf. Col. de libros
y documentos referentes a la Historia del Perú, Lima 1917, Imp. et lib.
Sanmarti.

Voir aussi : «Versión castellana con anotaciones por Joaquin Garcia
Icazbalceta, ano 1849, éd. José Porrúa Turanza Biblioteca Tenanitla -
Libros españoles e hispano-americanos, Madrid 1962, 100 p.

SANTA CRUZ PACHACUTI YAMQUI SALCAMAYGUA (Juan de) -
«Relaciones de antigüedades deste reyno del Perú», 1620, traduction par
C.Markham, Londres 1873 : «Narratives of the rites and laws of the Incas»
sous le titre de «An account of the antiquities of Peru» Cf. Col. de libros
y documentos referentes a la Historia del Perú, vol. IX (2e série), Lima
1927, Imp. Sanmarti, 235 p.

TRUJILLO (Diego de) - «Relación del descubrimiento del reino del Perú».
Ed., prólogo y notas de Raúl Porras Barrenechea, pub. par la Escuela de
Estudios Hispano-Americanos de Séville, série 7, n. 4 - Séville 1948, 124 p.

ZARATE (Agustin) - «Historia del descubrimiento y de la conquista del
Perú y de las guerras y cosas señaladas en ella acaecidas hasta el vencimiento
de Gonzalo Pizarro y de sus secuaces, que en ella se rebelaron contra
Su Majestad», por A. de Zárate, contador de mercedes de la Majestad Cesárea» -
Anvers 1555, éd. Martin Nucio, Cf. B.A.E. tome 2 de «Historiadores
primitivos de Indias», vol. 26, 117 pages. 2 col.

BIBLIOGRAPHIE

II - BIBLIOGRAPHIE GENERALE

- ACOSTA (Padre Josef de) : " Historia Natural y Moral de las Indias " - éd.princeps,Séville 1590, en casa de Juan de Leon, 535 p. et XVIII. Cf.Ramon Anglés, éd.Madrid 2 vol.1894
- ACOSTA (Padre Josef de) : " Histoire Naturelle et Morale des Indes - A.Tiffaine, Paris 1616 - XVI et 408 p.
- AINSWORTH MEANS (Philip) - " Fall of the Inca Empire ", éd. Gordian Press - New York 1954, 351 p.
- ALTAMIRA (Rafael) - " El texto de las leyes de Burgos", in " Revista de la Historia de América,nº4,1938 "
- ARCINIEGA (Rosa) - "Pizarro - Biografia del conquistador del Peru", Ed. Cenit, Madrid 1936, 439 p.
- ARMAS MEDINA (Fernando L.) - " Cristianizacion del Peru, 1532-1600 " Prologo de Vicente Rodriguez Casado. Sevilla - Escuela de Estudios Hispano-Americanos - 1953 - XXVII + 635 p. pl., carte, fac. sim. (publication de la Escuela de Estudios Hispano-Americanos de Sevilla - 75 n° general)
- BABELON (Jean) - " L'Amérique des conquistadors " - éd.Hachette, Paris 1947, 288 p.
- BALLESTEROS GAIBROIS (Manuel) - " Historia de América ",ed. Pegaso, Madrid 1954, 584 p.
- " - " Descubrimiento y conquista del Peru " - Salvat, ed. S.A.,Barcelona, 1a ed. 1963, 483 p. avec carte, illustrations et photographies.
- BARBAGELATA (Hugo) - " Histoire de l'Amérique espagnole ". éd. Colin, Paris 1949 (2e éd.), 325 p.
- BARRIGA (Pe Victor) - Los mercedarios en el Peru en el siglo XVI - Documentos inéditos del Archivos General de Indias. I vol. (Roma - Tip. Madre di Dio) 1933, VIII + 307 p. - Tirada aparte del Boletin de la Orden de la Merced.

- BATAILLON(Marcel) - Les "douze questions" péruviennes résolues par Las Casas - Hommage à Lucien Febvre. Eventail de l'histoire vivante - Paris, lib. A.Colin 1953, pp.221-230
- " - " Fernandez de Oviedo y la cronica oficial ", Buenos Aires 1954.
- " - " Le lien religieux des conquérants du Pérou " in " The hispanic and luso-bresilian councils", London 1956.
- " - " Une légende botanique de l'épopée des conquistadors: les roseaux pleins d'eau ", in Miscellanea Paul Rivet - Mexico 1958
- " - " Un chroniqueur péruvien retrouvé: Rodrigo Lozano ", in " Cahiers de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine ". Conférence du 9.2.60
- BAUDIN (Louis) - " L'Empire socialiste des Inka " - Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, tome V - Paris 1928, 294 p.
- " - " La vie de Francisco Pizarro ", N.R.F. Paris 1930, 219 p.
- BOLETIN de la Real Academia de la Historia - tome 109, Cuad.1° (Julio-Setiembre 1936) - Apéndice n°12: " Los Alvarados en el Nuevo Mundo ".
- BRUNDAGE (Burt Cartwright) - " Lords of Cuzco. A history and description of the Incas people in their final days with drawings from Huaman Poma de Ayala. Norman University of Oklahoma Press (copyr. 1967) XIV + 458 p. (The Civilization of the American Indian series, vol.88 - notes pp.321-437.
- BUSTIOS GALVEZ (Luis F.) - " La primera parte de la nueva Cronica y buen gobierno ", ed. Cultura - Lima 1956 - 521 p.

.....

- CABELLO BALBOA (Miguel) - " Historia del Peru, bajo la dominacion de los Incas " - Lima 1920
- " - "Histoire du Pérou" par Miguel Cabello Balboa Inédite, Paris éd.A.Bertrand 1840,VIII+331 p. (Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'Histoire de la découverte de l'Amérique, 2e série vol.I5).
- CALVETE DE ESTRELLA (Juan Cristobal) - " De Rebus Indiis "- Trad.,estudio,notas y prologo de José Lopez de Toro- 2 tomes en latin. Madrid - Consejo de Investigaciones Cientificas. Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, 1950.
- " - " Elogio de Vaca de Castro" - Estudio y trad. por José Lopez de Toro - Madrid C.S.I.C. 1949, 171 p.
- CANILLEROS (Conde de) - " Tres testigos de la conquista del Peru " (Hernando Pizarro, Juan Ruiz de Arce y Diego de Trujillo). Buenos Aires, Espasa Calpe (Argentina) 1953, 146 p.
- CARRION (Benjamin) - " Atahuallpa" - 3e éd. Quito. Editorial Casa de la Cultura Equatoriana, 1956, 229 p.
- CARTAS de INDIAS - Publicalas por primera vez el Ministerio de Fomento - ed. M.G. Hernandez, Madrid 1877 Fac. sim. et cartes repliées en relief,893 p
- CASAS (Fray Bartolomé de las) - " Representacion al Emperador ", B.A.E., tome IIO,nº XIII,pp.123-33
- " - " Brevisima Relacion de la destruccion de las Indias", B.A.E. tome IIO,nºI4,pp.134-81
- " - " Los Tesoros del Peru" - éd. C.S.I.C. Madrid 1958, trad. y anotacion de Angel Losada Garcia, 480 p + XXVIII .
- CATALOGO DE PASAJEROS A INDIAS, redactado por el personal facultativo del Archivo de Indias (1509-1533) pub. Espasa Calpe - Madrid 1930,469 p.

- CEPEDA y AHUMADA (Teresa) -(Santa Teresa de Jesus) : " Libro de su vida ", B.A.E. tome 53
- CHAIX (Paul) - " Histoire de l'Amérique Méridionale au XVI^e siècle, comprenant les découvertes et les conquêtes des Espagnols et des Portugais dans cette partie du monde. I^e partie: Pérou " Genève et Paris, ed. J. Cherbuliez 1853, 2 vol.
- CHAUNU (Pierre et Huguette) - " Séville et l'Atlantique " (1504-1650), préface de Lucien Fábvre, éd. A. Colin, Paris 1955 - 3 vol.
- CHAUNU (Pierre) - " Notes péruviennes XVI^e-XVII^e-XVIII^e siècles - Aristote et le Potosi " P.U.F. 1960 - 16 p.
- " - " L'Amérique et les Amériques de la Préhistoire à nos jours ". Ed. A. Colin, Paris 1964, 470 p.
- CHEVALIER (François) - " El codice ilustrado de Poma de Ayala ", Madrid 1944 , 12 p.
- COLECCION DE CEDULAS REALES, dirigidas a la Audiencia de Quito (1538-1600) - Quito, Pub. del Archivo Municipal, año 1938.
- COLECCION DE DOCUMENTOS INEDITOS PARA LA HISTORIA DE CHILE, desde el viaje de Magallanes hasta la batalla de Maipo (1518-1818) por José Toribio Medina, 30 vol. - Santiago de Chile 1895.
- COLECCION DE DOCUMENTOS INEDITOS PARA LA HISTORIA DE ESPAÑA, 14 vol. - Ed. Compañía Ibero-Americana de Publicaciones, Madrid 1927-1932
- COLECCION DE DOCUMENTOS INEDITOS RELATIVOS AL ADELANTADO CAPITAN DON SEBASTIAN DE BENALCAZAR (1535-1565)- Ed. Talleres Tipograficos Municipales, Quito 1936 - XXIV + 590 p. , pub. del Archivo Municipal vol. 10.
- COLECCION DE DOCUMENTOS INEDITOS relativos al descubrimiento, conquista y organizacion de las antiguas posesiones españolas de América, bajo la direccion de J.F. Pacheco, F. Cardenas y L. Torres de Mendoza

(dite Colección de Torres Mendoza), 42 vol. Madrid
1864-1884

COLLIN DELAUAUD (Claude) - Une énigme ou un problème mal posé. L'effondrement de l'Empire des Incas, in " Connaissance du Monde", nouvelle série, n°90, 1966, pp.29-39

COLLOQUE D'ETUDES PERUVIENNES - Aix-en-Provence 1966. Ed. Ophrys 1967, Gap. 287 p. (Publication des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence.N.S. n°61.)

COLLOQUE INTERNATIONAL sur la littérature et l'histoire du Pérou - Toulouse 1965 - Cahiers du Monde Hispanique et Luso-Brésilien - Caravelle n°s 7-8. Toulouse, Institut d'Etudes hispano-américaines et luso-brésiliennes 1966-1967.

CONQUISTA(la) de los españoles - Drama indígena bilingüe quechua-castellano. Texto proporcionado por Ena Dargan Trad., introd. y vocabulario por Clemente Hernando Balmori (Tucuman - Universidad Nacional de Tucuman 1955 - Facultad de Filosofía y Letras, II9 p.

CRONICAS DEL PERU - Madrid, Atlas 1963-1965, 5 vol.

CRONICAS PERUANAS DE INTERES INDIGENA. Ed. y estudio preliminar de Francisco Esteve Barba - Madrid, Atlas 1968, 324 p. et Biblioteca de Autores Españoles, n°209.

CUNEO VIDAL (Romulo) - " Vida del conquistador del Peru don Francisco Pizarro y de sus hermanos: Hernando, Juan, Gonzalo Pizarro y Francisco Martin de Alcantara ". Ed. Maucci, Barcelona 1925, 656 p.

" - " Historia de las guerras de los últimos incas peruanos contra el poder español ". Ed. Maucci, Barcelona 1926, 313 p.

" - " Fundación española del Cuzco y Ordenanzas para su gobierno. Restauraciones mandadas ejecutar del Ier libro de Cabildos de la Ciudad por el

.....

- virrey del Peru don Francisco de Toledo." Publicase por la vez por Horacio A.Urteaga y Carlos A.Romero. Précedido de un estudio sobre el virrey Toledo y su gobierno. Lima, Talleres graficos Sanmarti y Cia, 1926, CXXXIII+ 247 p.
- DAVILA (Francisco) - " El asesinato de Pizarro " - Lima 1927
- DECLARACIONES DE LOS QUIPUCAMAYOS AL VIRREY DON DIEGO DE CASTRO - " Coleccion de libros y documentos referentes a la Historia del Peru ", tome 3, 2e série, Lima 1920, 183 p. Cet ouvrage comprend aussi la " Relacion de los señores indios que sirvieron a Tupac Yupanqui y a Huaina Capac ", " Informaciones sobre idolatrias en Huacho " et " Informaciones al virrey Toledo ".
- DESCOLA (Jean) - " Les Conquistadors " - Les grandes études historiques - Ed. Arthème Fayard- Paris 1954, 524 p.
- DIAZ DEL CASTILLO (Bernal) - " Verdadera Historia de los sucesos de la conquista de la Nueva España por el capitán Bernal Diaz del Castillo, uno de sus conquistadores. Inédite jusqu'en 1632, année où elle fut publiée à Madrid par les soins du mercédaire Fray Alonso Remon. Cf.B.A.E., tome XXVI : " Historiadores primitivos de Indias " II, Madrid 1947
- DICCIONARIO DE LA HISTORIA DE ESPAÑA - Pub. par la Revista de Occidente, Madrid 1952, 2 vol.
- DOLLFUS (Olivier) - " Le Pérou". Ed. P.U.F. 1967, 128 p.
Col."Que sais-je" n° 1284 (Le point des connaissances actuelles).
- ESTEVE BARBA (Francisco) - " Historiografia Indiana " - Ed. Gredos, Madrid 1964, 737 p.
- FABIE (Antonio, Maria) - " Vida del Padre Bartolomé de las Casas " - Col. de documentos inéditos para la historia de España, tome 70, Madrid 1879

.....

- FALCON (el licenciado Francisco) - " Representacion hecha en concilio provincial sobre los daños y molestias que se hacen a los indios ", 1582 - Cf. Col. de libros y documentos referentes a la Historia del Peru, vol.II, con anotaciones y concordancias con las cronicas de Indias por Horacio Urteaga - Lima, imp. y libreria de Sanmarti y Cia, 1918.
- FERNANDEZ de PALENCIA (Diego), dit " El Palentino" - " Primera parte de la Historia del Peru que escribio don Francisco, vecino de la ciudad de Palencia en que se contiene lo sucedido en la Nueva España y en el Peru ", ed. princeps, Séville 1571.Cf. Ed. Lucas de Torre, avec prologue et appendices, pub. par la Biblioteca Hispanica - Madrid 1913, 2 vol.
- FITZMAURICE KELLY (Julia) - " The Inca Garcilaso" - Oxford 1921, University Press, 99 p.
- GIBSON(Claude) - " The Incas concept of sovereignty and the spanish administration in Peru" - Austin - The University of Texas Press - 1948, 146 p.
- GILBERT Henry - " The conqueror of Peru, retold from Prescott's Conquest of Peru" - London, Toronto - G.G. Harrap and C° 1939, 286 p. - Index pp.283-86.
- GIRARD de PROPIAC (le chevalier Catherine, Joseph, Ferdinand) " Evénements qui se sont passés dans ce grand empire" - Paris - Vernareil et Tenon, 1824 - XVI + 366 p.
- GONGORA MARMOLEJO (Alonso de) - " Historia de Chile desde su descubrimiento hasta el año de 1575, compuesta por el capitan Alonso de Gongora Marmolejo , dedicada a Juan de Ovando, Presidente del Consejo de Indias " - Santiago de Chile, 16 Diciembre 1575, pub. par Gayangos, tomo IV° del " Memorial historico español " en 1850. En 1862 l'ouvrage fut inclus dans la " Coleccion de Historiadores de Chile " - Il se trouve aujourd'hui

dans la Coleccion Salazar de la Academia de la Historia.
Cf.B.A.E., tome I3I, Madrid 1960.

GUTIERREZ de SANTA CLARA (Pedro) - " Historia de las guerras
civiles del Peru (I544-I548) y de otros sucesos de
las Indias, por Pedro Gutiérrez de Santa Clara, vecino
de la gran ciudad de Mexico-Tenochtitlan de la Nueva
España ", pub. à Madrid pour la Ière fois en 1904. Cf.
B.A.E., tomes I55, I56 et I57 - Madrid 1963.

HANKE (Lewis) - " Aristotle and the American Indians ", " A stu-
dy in race prejudice in the modern world ". Ed. Hollis
and Carter, ltd. Londres 1959, 164 p.

" - " La lucha por la justicia en la conquista de América'
trad. de l'anglais par Ramon Iglesias, ed. Aguilar,
Madrid 1967, 335 p.

HARCOURT (D') (Raul) - " La médecine dans l'ancien Pérou " -
Ed. Lib. Maloine - Paris 1939, 242 p.

HARKNESS COLLECTION - The Harness Collection in the library of
Congress. Calendar of Spanish Manuscripts concerning
Peru (I53I-I65I) - Washington - Government Printing
Office - 1932 - X + 336 p.

- The Harkness Collection in the library of Congress -
Documents from early Peru - The Pizarros and the
Almagros (I53I-I578) - Washington Government Prin-
ting Office, 1936 - X + 253 p.

HART (Betty Turner) - " Conquistador, inca princess and city
fathers. The Ampuero family of Lima, Peru, in I6 th
century. Coral Gables University of Miami Press
(s.d.), 30 p. (University of Miami - Hispanic Ameri-
can Studies n°I8).

HEMMING (John) - " La conquête des Incas" Trad. de l'anglais
par Henry-Louis Méhu - Ed. Stock 197I, 419 p.

HERNANDEZ SANCHEZ BARBA (Mario) - " Historia Universal de
América " - Ed. Guadarrama, Madrid 1963, 2 vol.

.....

- HUMBOLT (Alejandro de) - " Sitio de las cordilleras y monumentos de los pueblos de América", traduccion de Bernardo Giner, imprenta Gaspar, Madrid 1878
- IBARRA (Eduardo) - " España bajo los Austrias, ed. Labor, 2a ed. con ilustraciones - Madrid 1935, 413 p.
- JIMENEZ DE LA ESPADA (Marcos) - " Tres relaciones de antigüedades peruanas " - Madrid M. Tello, ed. 1879, 328 p.
- "Relaciones geograficas de Indias" -B.A.E., tomes 183, 184 et 185.
- JUDERIAS (Julian) - " La leyenda negra" - Estudios acerca del concepto de España en el extranjero - 3a ed. Editora Nacional Madrid 1954, 407 p.
- KIRKPATRICK (J.A.) - " The Spanish Conquistadors" - Cambridge 1934
- LEVILLIER (Roberto) - " Gobernantes del Peru " - Cartas y papeles del siglo XVI - Documentos del Archivo de Indias. Col. de publicaciones historicas de la Biblioteca del Congreso Argentino - Madrid, imprenta de Juan Pueyo 1924 - Cf. en particulier tomes I, II et III.
- " Los Incas " - Publicacion de la Escuela de Estudios Hispano-Americanos, Sevilla 1956, 259 p.
- LOBSIGER (Georges) - " La légitimité de la souveraineté des lois d'Espagne sur l'ancien royaume des Incas d'après la " Nueva Coronica y Buen Gobierno de l'Indien Felipe Huaman Poma de Ayala, 1614." Tiré à part de la Société Suisse des Américanistes, Genève, bulletin n° 25, 1963, pp.34-54.
- " Une curieuse carte du Pérou dressée en 1614 par le chroniqueur indien Felipe Guaman Poma de Ayala, pp.33-69, cartes repliées ou non - Tirage à part du "Globe" n° 103, 1963 (Mémoires de la Société de Géographie de Genève, Athénée-Genève).

.....

- LOCKHART (James) - " Spanish Peru 1532-1560. A colonial society - Madison Milwaukee University of Wisconsin Press, 1968 - XII + 287 p.
- LORENTE (Sebastian) - Historia de la conquista del Perú. Ed. lib. Masías - Poissy, imp. Arrieu, 1864, 505 p.
- MADARIAGA (Salvador de) - " El auge del imperio español en América ". Ed. Sudamericana, Buenos Aires, 1959 (2a ed.)
- MAQUIAVEL (Nicolas) - "Le Prince" - Trad. pub. par la Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle éditeur - Paris, sans date.
- MARINO de LOBERA (Pedro) - " Cronica del reino de Chile ", escrita por don Pedro Mariño de Lobera, dirigida al Excelentísimo Señor don Garcia Hurtado de Mendoza, marqués de Cañete, vicerrey y capitán general de los reinos del Peru y Chile, reducido a nuevo método y estilo por el padre Bartolomé de Escobar de la Compañía de Jesus. " ' Cettre chonique fut terminée en 1584 à Valdivia (Chili). De nombreuses copies de l'oeuvre avaient été faites; l'une d'elle fut utilisée par le Padre Diego de Rosales, une autre par Cristobal Suarez de Figueroa (Cf. " Hechos de Cristobal Suarez de Figueroa "), une autre se trouvait au Vénézuéla; elle fut achetée par le Gouverneur du Chili; certains passages sont illisibles; c'est ce qui explique les lacunes marquées par des pointillés. Pub. en 1865 au tome VI de la Coleccion de Historiadores de Chile. Cg. B.A.E., tome 131, Madrid 1960.
- MARMONTEL (Jean François) - " Les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou ", 2 vol. Paris, Billois 1810, cart. dépl.
- MARTYR d'ANGHIERA (Pietro) - " Decades de Orbe Novo Petri Martiris ab Angleria... Alcala 1530. Traduction espagnole de Joaquin Torres Asensio: " Décadas del Nuevo Mundo " vertidas del latin a la lengua castellana por el doctor Joaquin Torres Asensio - Buenos Aires 1944. in Col. Fuentes para la His-

- ...toria de América, 675 p.+ LII
- MATICORENA ESTRADA (Miguel) - " Anuario de Estudios Americanos ", tome I3, 4 pl.1955, mais publié en 1957, 528 p.
- MATIENZOS (Juan) - " Gobierno del Peru", obra escrita en el siglo XVI por el licenciado don Juan Matienzos - Compañía Sud-Americana de billetes de banco, 1910, para la Facultad de Filosofia y Letras , Sección de Historia, 229 p.
- MANS (Philip, Ainsworth) - " Fall of the Inca empire and the spanish rule in Peru : 1530-1780 " New York. Gordian Press 1964.
- MELLAFE (Rolando) - " Diego de Almagro y el descubrimiento del Peru - Santiago de Chile 1954, 156 p.+ XXVI.
- MENA (Cristobal de) (?) - " La conquista del Peru llamada la Nueva Castilla " - Ed. princeps, Séville 1534 - Ed.fac.similé pub. par la New Public Library 1929, sous le titre de " The conquest of Peru as recorded by a member of the Pizarro expedition." Reproduced from the copy of the Sevilla edition of 1534, in the New York Public Library with a translation and annotations by Joseph H. Sinclair, 47 p. et carte géographique de cet auteur.
- MINGUET (Charles) - " Alexandre de Humbolt, historien et géographe de l'Amérique Espagnole "(1799-1804) - Ed. Fr.Maspero 1969, 693 p.
- MIRO QUESADA SOSA (Aurelio) - " El Inca Garcilaso". Pub. EE.EE.AA. Lima 1945, 391 p.
- MOLINARI (D.L.) - " Descubrimiento y conquista de América" - Ed.Universitaria - Buenos Aires 1946, 184 p.
- MONTAIGNE (Michel de) - "Essais ",liv.3, chap.VI: "Des coches", ed. Garnier frères, Paris 1948, pp.140 à 142 et 143 à 145.
- MONTESINOS (Fernando) - " Anales del Peru "- Ed.princeps 1525.Cf.Colección de libros españoles raros y curiosos, tome I6 - Madrid 1882

- MORALES PADRON (Francisco) - " Fisonomia de la conquista indiana " Seville 1955.
- MORUA (Padre Martin de) - " Historia del origen y genealogia real de los reyes incas del Peru. Ed. Centro Superior de Investigacion Cientifica - Madrid 1946, 444 p. + XXV.
- NAHARRO (Padre fray Luis) - " Relacion sumaria acerca de la conquista del Peru ", in Col. de libros y documentos referentes a la Historia del Peru, tome VI, Lima 1917.
- " Relacion sumaria acerca de la conquista por el padre L.N. de la Orden de la Merced"- Notas biograficas y concordancias de las cronicas de Indias por Horacio H. Urteaga - Biografia de Pedro Pizarro por Carlos A. Romero, Lima - Sanmarti y Cia 1917, XVI+ 214 p. - in " Col. de libros y documentos referentes a la Historia del Peru " VI°
- O'GORMAN (Edmundo) - "Cuatro historiadores de Indias . Siglo XVI : Pedro Martir de Angleria - Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés - Fray Bartolomé de las Casas - Joseph de Acosta " - México , Secretaria de ed. publica, 1972.
- OLIVA (el Padre Anello)- Libro primero del manuscrito original del R. Padre Anello Oliva - " Historia del reino y provincias del Peru, de sus Incas, reyes, descubrimiento y conquista por los españoles de la corona de Castilla"..escrito en 1598 y publicado por Juan Pazos Varela y Luis Vareles y Orbegosa. Lima, libreria de S. Pedro 1895 - XXXII + 207 p.
- ONDEGARDO (Polo de) - " Informaciones acerca de la religion y gobierno de los Incas ", in Col. de libros y documentos referentes a la Historia del Peru, tomes 3 et 4, - Lima 1917
- " Instruccion contra las ceremonias y cultos que usan los indios al tiempo de su infidelidad " - Revista Historica, tomo I°, Lima 1906.

- ORDONEZ DAVILA - " Relacion ", insérée au chap.V, liv.IO, 3e partie de la "Historia General y Natural de las Indias" de Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdés, B.A.E. tome I2I, pp.225 à 228.
- ORELLANA PIZARRO (Antonio de), Vizconde de Amaya - " Francisco Pizarro ", Trujillo 1928, ed.Saturnino, 95 p.
- PACHECO VELEZ (César) - " Historia del Peru ", 3 vol., in Biblioteca de Cultura Peruana Contemporanea, ed.del Sol 1963, 665 p.
- PAUW (de) - " Recherches philosophiques sur les Américains ou Mémoires Intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine" avec une dissertation sur l'Amérique et les Américains par don Pernety, et la défense de l'Auteur des Recherches sur cette Dissertation. Berlin 1770. 2 tomes de 326 et 366 pp. respectivement, avec discours préliminaire et 2 tables des matières.
- PEREYRA (Carlos) - " Historia de la América Española " - Madrid 1920-1925, 7 vol.
- " L'Oeuvre de l'Espagne en Amérique ", trad. de l'espagnol par Jean Baelen et Robert Ricard - Ed. "Les Belles Lettres", Paris 1925, 268 p.
- PORRAS BARRENECHEA (Raul) - " El testamento de Francisco Pizarro " - texto inédito, prologo y notas de R.Porras Barrenechea, in "Cuadernos de Historia del Peru " n°I. Imp. des Presses Modernes, Paris 1936, 99 p.
- " Las relaciones primitivas de la conquista del Peru " - Ed. imp. des Presses Modernes - Paris 1937, 107 p.
- " El Inca Garcilaso de la Vega " - Ed. Lumen - Lima 1946, 34 p.
- "La cronica rimada de 1538 " - Ed. Médica Peruana, S.A., Lima 1948, 22 p.

.....

- " Conferencias del Dr.R.Porras Barrenechea sobre el conquistador del Peru ", in "Documenta" - Revista de la Sociedad Peruana de Historia, Año Iº,nºI, Lima 1948, pp.159 à 174
 - " El Inca Garcilaso en Montilla ", in " Investigaciones sobre el Inca Garcilaso en la Real Academia de Cordoba " - Enero-Junio 1950, nº 63, año 2I.
 - " Cronicas perdidas, presentes y olvidadas sobre la conquista del Peru " - Lima 1951.
 - " Fuentes Historicas Peruanas " - Ed. Juan Mejia Baca y P.L.Villanueva, Lima 1955, 60I p.
 - " Nuevos Fondos Documentales sobre el Inca Garcilaso de la Vega ",in"Nuevos Estudios sobre el Inca Garcilaso de la Vega " - Actas del Symposium realizado en Lima del 17 al 28 de Junio de 1955. - Pub. por el Centro de Estudios Historicos Militares del Peru - Lima 1955, 33I p.
 - " De Garcilaso a Riva Agüero " - Lima, Imp.Santa Maria 1955, 163 p.
- PORTILLA (Miguel,Leon) - " Segunda Parte: " Buen Gobierno" de Huaman Poma de Ayala. Ed. Joaquin Mortiz - Instituto de Historia de la Universida de Méjico, D.F. 1963.
- PRESCOTT (William Hickling) - " History of the conquest of Peru with a preliminary view of the civilization of the Incas " - New York Harper and brothers (1847). Trad. espagnole pub. a Madrid en 1851 par la Biblioteca Ilustrada de Gaspar y Roig, 252 p., sans compter les index (onomastique et des chap.)
- " Historia de la conquista del Peru", con observaciones preliminares sobre la civilizacion de los Incas." Prol. de Luis Aznar. Trad. de Nemesio Fernandez Cuesta. Buenos Aires. Ed. Iman,1943, 632 p. (Coleccion Historia y Cultura de América).

- PRINCE (Carlos) - " El imperio de los incas; relacion cronologica de los soberanos que reinaron en el Peru desde su fundacion por Manco Capac en 1021 hasta la muerte de Atahuallpa en 1533 - Hechos heroicos, civilizacion y costumbres ". Lima 1883, 48 p. (Biblioteca popular. Editor Carlos Prince)
- PULGAR VIDAL (Javier) - " Historia y geografia del Peru." Universidad Nacional Mayor de San Marcos - Lima 1946
- RELACIONES DE VIAJES - Siglo XVI - XVII y XVIII. Introduccion y notas de Ruben Vargas Ugarte - Lima 1947 - XVIII + 384 p. (Universal Catolica del Peru - Instituto de Investigaciones Historicas - Biblioteca Historica Peruana).
- REPERTORIO DE LOS DOCUMENTOS HISTORICOS procedentes del Archivo de Indias editado en los años 1918, 1919, 1920, 1921, bajo la direccion de don Roberto Levillier - Madrid Rivadeneyra S.A. Artes Graficas 1921, 143 p. (Biblioteca del Congreso Argentino).
- REVISTA DE INDIAS del Consejo Superior de Investigacion Cientifica de Madrid, año 19, Madrid 1959.
- RIVARA de TUESTA (Maria Luisa) - " José de Acosta, un humanista reformista. Lima: ed. Universitaria 1970, 151 p. (Historia de las ideas en el Peru)
- RIVERA MARTINEZ (J.Edgardo) - " El Peru en la literatura de viaje europea de los siglos XVI, XVII y XVIII " - Lima 1963. Universidad Nacional Mayor de San Marcos - Facultad de Letras. Coleccion de viajeros.
- RIVET (Paul) Dr - " La balance romaine au Pérou " - Extrait de l'Anthropologie - Paris 1923, tome 33, pp.535-38 avec illúst.
- ROMERO (Carlos A.) - " Introduction à l'étude de Cristobal de Molina " el Cuzqueño" et de son homonyme "el de Santiago", in Coleccion de libros y documentos referentes a la Historia del Peru, Ia serie - Lima 1916 - Imp. y lib. de Sanmarti y Cia.

- RUJULA OCHOTORENA (José) y SOLAR TABOADA (Antonio) - " Alarde general de gentes hecho por el Adelantado don Pedro de Alvarado en la isla de los Xagüeyes - Cf. Boletín de la Real Academia de la Historia, tomo IO9, cuad.Iº (Julio-Setiembre 1938) Apéndice I2: " Los Alvarados en el Nuevo Mundo ".
- SALAS (Alberto M. de) - " Tres cronistas de Indias " - Fondo de Cultura Económica - México 1959, 319 p.
- " Tres cronistas de Indias: Pedro Martir de Angleria - Gonzalo Fernando de Oviedo y Valdés - Fray Bartolomé de las Casas - México - Buenos Aires. Fondo de Cultura Económica 1959, pp. 15-60.
- SALINAS y CORDOBA (Fray Buenaventura de) - " Memoria de las Historias del Nuevo Mundo - Piru ". Con introd. de Luis E. Valcarcel y un estudio sobre el autor de Warren L. Cook - Lima: Universidad Nacional Mayor de San Marcos 1957, 363 p. (Colección Clásicos Peruanos).
- SANCHEZ ALONSO (B.) - " Fuentes de la historia española e hispano-americana " - " Ensayo de la bibliografía sistemática de impresos y manuscritos que ilustran la Historia política de España y sus antiguas provincias de Ultramar, 3a ed. Pub. por R.F.E. 1952, 3 vol.
- SARMIENTO DE GAMBOA (Pedro) - " Segunda parte de la Historia llamada indica ".- Ed. allemande Werdmatruche Buchnanlung" Geschichte des Inkareichs ". Oeuvre découverte à Göttinguen en 1893 par W.Meyer et pub. à Berlin pour la première fois en 1906.
- SERRANO Y SANZ (Manuel) - " Orígenes de la dominación española en América " - N.B.A.E., tome 25 - 1918.
- SINCLAIR (Joseph H.) " Map showing overland routes followed in the conquest of Peru ". Cf. Mena (Cristóbal).
- TORRES (fray Alberto María, O.P.) - " Ensayo biográfico y crítico de fray Vicente de Valverde - 1a ed. Guayaquil 1912 - 2a ed. Quito 1932; prólogo por Remigio Crespo Torral. Ed.Ecuatoriana, 306 p.+XVII

avec planche et portrait.

TRUEBA (Telesforo de) - " Histoire de Fernan Cortés et de la conquête de Mexico (suivie de l') Histoire de Pizarre et de la conquête du Pérou - Histoire des voyages et découvertes des compagnons de Christophe Colomb par Washington Irving. Trad. de l'anglais par A.J.B. et C.A. Dufaucompret - Paris. CH. Gosselin 1833, 348 p.

TESTAMENTO DEL SEÑOR CAPITAN DON SEBASTIAN DE BENALCAZAR, conquistador y fundador de la ciudad de San Francisco de Quito - Version paleografica de Jorge A. Garcés g. - Anotaciones del... Alonso A. Jerves - Quito 1935 (Pub. del Archivo Municipal).

TUNDIDOR (Elvira) - " La queja indigena en Huaman Poma " - Trabajos y conferencias - Madrid 1959.

URTEAGA (Horacio) - " El Peru - Monografia Historica " - Ed. Libreria e Imprenta Gil - Lima 1928, 322 p.+ XV.

" - " El fin de un imperio " - Obra escrita en conmemoracion del I4º centenario de la muerte de Atahualpa - Lima, ed. Gil 1933 - CX + 389 p.

" - " Relacion del sitio del Cuzco y principio de las guerras civiles del Peru hasta la muerte de Diego de Almagro 1535-1539. Relacion sobre el gobierno de los Incas, anotada y concordada con las cronicas de Indias - Lima (Lib. y impr. Gil. 1934 - XXII + 155 p.)
..Col. de libros y doc. referentes a la historia del Peru, 2a serie, t.IO ;

VALCARCEL (Luis) - " Ruta Cultural del Peru " - Fondo de Cultura Economica - Méjico 1945 - Col. Tierra Firme, 279 p.

" - " Rebeliones indigenas " - Lima P.T.C.M. 1946, 177 p., 3 pl. et 1 cart. fac. sim. h.t.

VARGAS (el Pe José Maria) - La conquista espiritual del imperio de los Incas - Quito, La Prensa Catolica, 1948 - IV + 240 p.

.....

- VARGAS UGARTE (el Pe Ruben) - " Historia general del Peru - Lima. C. Milla Bastres 1966 - 6 vol.- I - El descubrimiento y la conquista (1524-1550) - XVI + 317 p. - 32 pl. (dont 3 repl.)
- " - " Manuscritos peruanos en las bibliotecas del Peru - Buenos Aires - A.Barocco y Cia 1945, 335 p. (Biblioteca Peruana, IV).
- " - " Relaciones de viajes - Siglos XVI, XVII y XVIII . Introd. de Ruben Vargas Ugarte - Lima 1947, XVIII + 384 p. - Universidad Catolica del Peru. tome V
- VELASCO (Pe Juan de) - " Histoire du royaume de Quito par le Père Juan de Velasco, natif de ce royaume ", inédite Paris A. Bertrand 1840 (Voyages, relations et mémoires originaux pour servir a l'histoire de la découverte de l'Amérique, 2e série, vol. 18 et 19.
- VEGA (Juan José) - "La guerra de los Viracochas " - Lima, Populibros peruanos 1963 - 181 p.
- VILLALOBOS (Sergio) - " Descubrimiento de Chile " - Ed. Instituto Pedagógico - Departamento de Historia - Seminario de Historia de Chile - Santiago 1954, 156 p. + XVI
- WACHTEL (Nathan) - " La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole 1530-1570. Galimard, Paris 1971 - 399 p., illust. fac. simil + 6 pl. (Bibliothèque des Histoires).
- WIESE (Carlos) - " Apuntes de Historia Critica del Peru (época colonial ". Curso Universitario, 2a ed. Lima C.I.P. 1949, 248 p.
- YARANGA VALDERRAMA (Abdon) - " Cuadro estructural del Peru en el siglo XVI" - Lima 1962, 144 f.
- ZAVALA (Silvio) - " La filosofia de la conquista de América" México y Buenos Aires - Fondo de Cultura Economica, col. Tierra Firme, 27, 1947, 163 p.
- " - " Estudio Indianos". Ed. del Colegio Nacional - México D.F. 1948, 464 p.

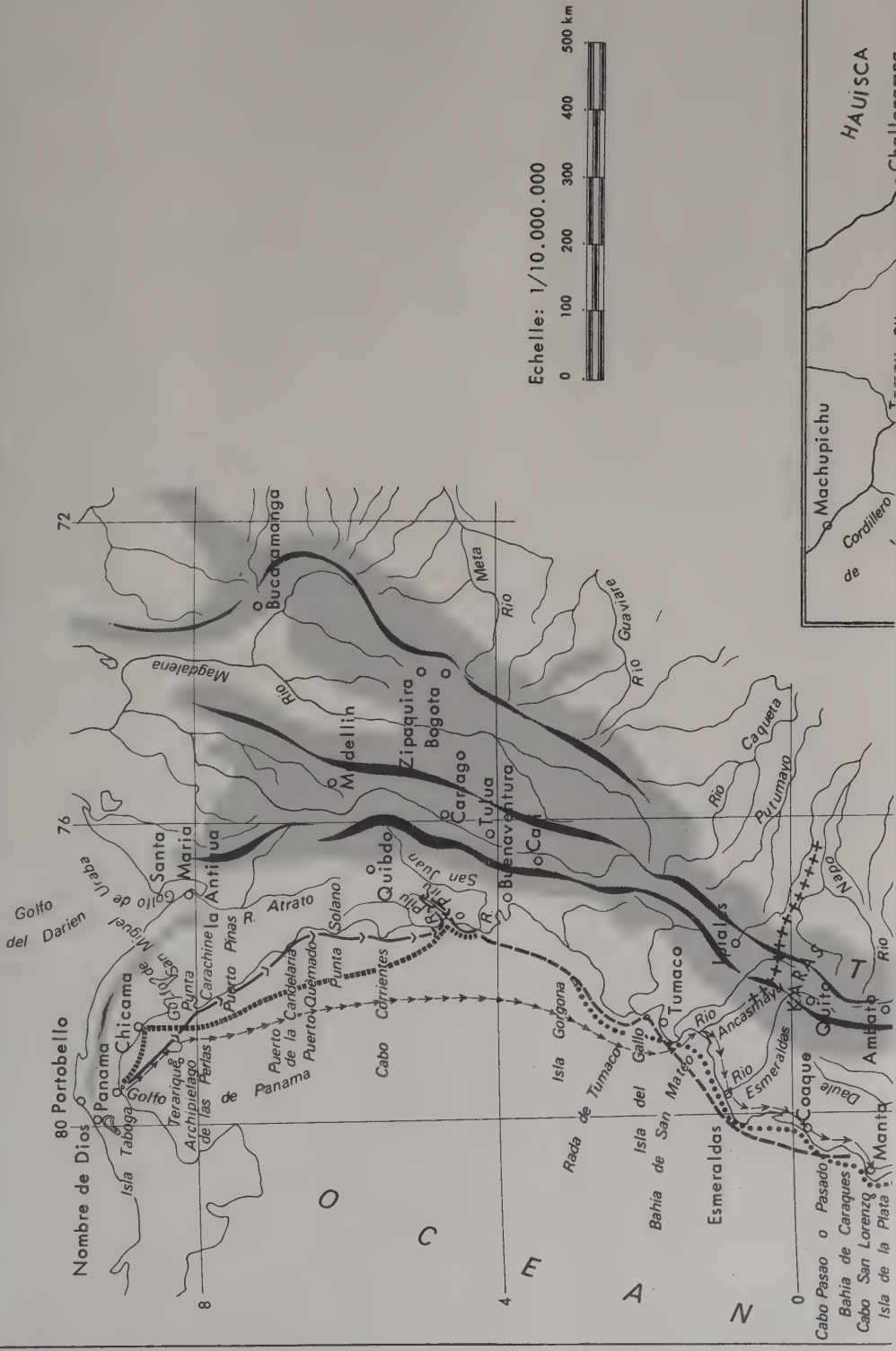
- ZAVALA (Silvio) - " El mundo americano en la época colonial"
Editorial Porrúa, Méjico 1967, 644 p. + XXVIII.
- " - " Las Instituciones Juridicas en la Cónquista
de América " - 2a ed. revisada y aumentada -
Editorial Porrúa, S.A. Mexico 1971, 621 p.
- ZABALBURU (Francisco) y RAYON (José Sancho) - " Nueva Colec-
cion de documentos inéditos para la historia
de España y de las Indias ". Pub. por Francis-
co de Zabalburu y José Sancho, Madrid - Manuel
Ginés Hernandez 1896, 384 p.
- ZAPATA GOLLAN (Agustin) - " El Peru de los Incas y de los
virreyes " - Santa Fe, ed. del Club del Orden,
1945, 32 p.

TABLE DES MATIERES

Avant Propos

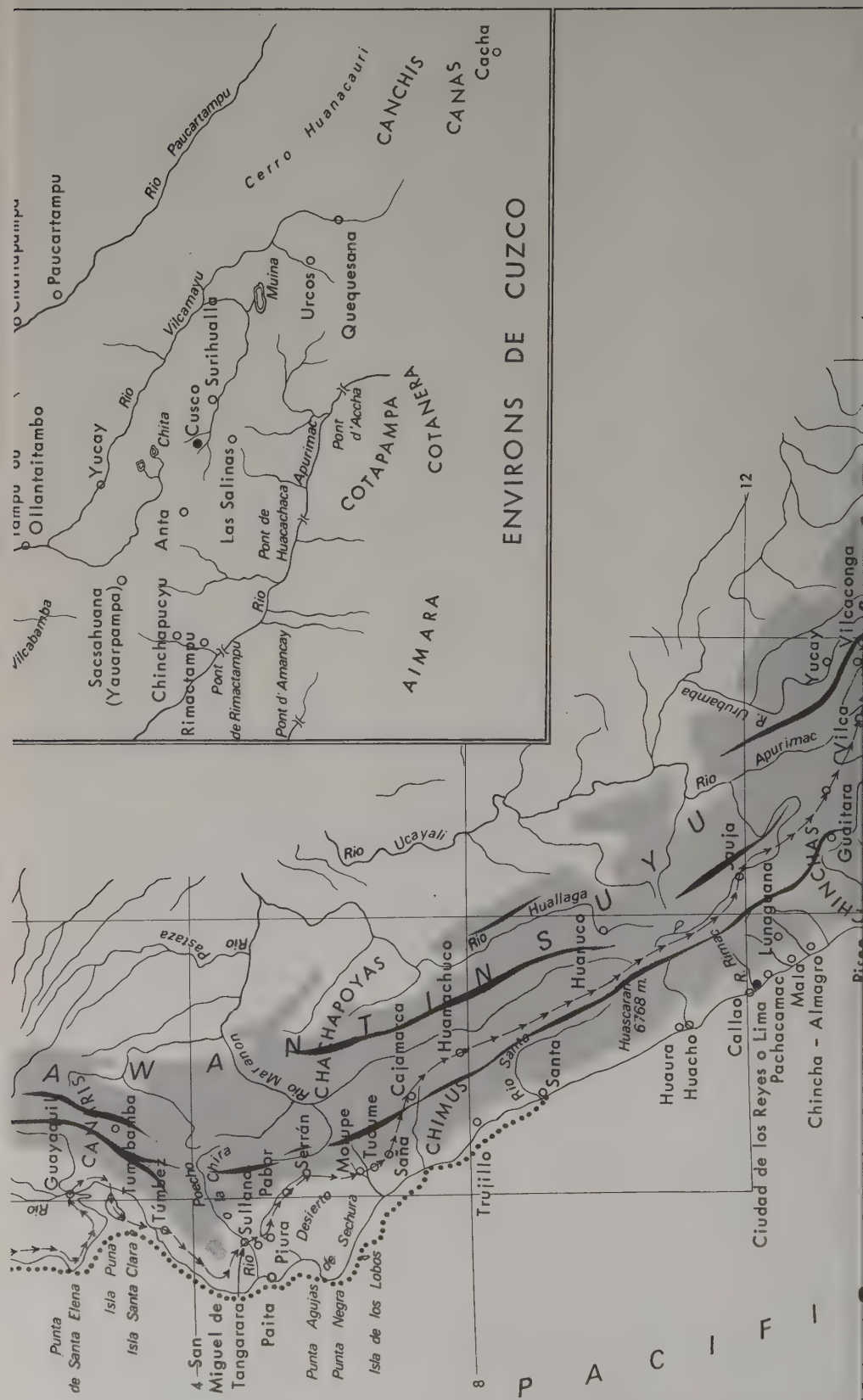
- I - Introduction, pp.I à VI
- II - La découverte du Pérou : pp. I à 98
 - I - La découverte de l'Océan Pacifique : pp.I à 7
 - II - Les origines de Francisco Pizarro et ses antécédents militaires: pp. 8 à 15
 - III - L'Association de Panama: Diego d'Almagro, Hernando de Luque, Francisco Pizarro : pp.I6 à 25
 - IV - Les deux premières expéditions péruviennes : pp.26 à 72
 - V - Retour à Panama et voyage de Francisco Pizarro en Espagne: pp. 73 à 88
 - VI - L'arrivée à Cartagena et à Nombre de Dios: pp.89 à 98
- III - La conquête du Pérou : pp.99 à 677
 - I - La troisième expédition jusqu'à l'épisode de la Puna; pp.99 à 109
 - II - L'épisode de l'île de la Puna : pp.I10 à I19
 - III - L'arrivée à Tumbez : pp.I20 à I29
 - IV - En marche vers Cajamarca : pp.I30 à I52
 - V - L'arrivée à Cajamarca - Mission des deux Hernandos, pp.I53 à I71
 - VI - Dispositions de combat chez les Espagnols - Arrivée d'Atahualpa à Cajamarca : pp.I72 à 200
 - VII - Capture d'Atahualpa - Conséquences de la victoire hispanique, pp.201 à 207
 - VIII - Dispositions prises après la victoire de Cajamarca - Les propositions d'Atahualpa : pp. 208 à 216
 - IX - Mission de Hernando Pizarro à Pachacamac - Mission espagnole au Cuzco - Mort de l'inca Huascar : pp.217 à 234
 - X - Arrivée de Diego d'Almagro à Cajamarca - Départ de Hernando Pizarro pour la Métropole : pp.235 à 250
 - XI - La mort d'Atahualpa : pp.251 à 276
 - XII - En marche vers le Cuzco - L'arrivée des troupes espagnoles dans l'ex-métropole incaïque - Fondation de la "ciudad del Cuzco" : pp.277 à 301

- XIII - Expédition de Pedro d'Alvarado au Pérou - Prise de Quito par Benalcazar et Diego de Almagro : pp.302 à 325
- XIV - Retour de Hernando Pizarro - Diego d'Almagro s'empare du Cuzco : pp.326 à 338
- XV - L'expédition de Diego d'Almagro au Chili : pp.339 à 352
- XVI - Le soulèvement général des Indiens: pp.353 à 388
- XVII - Prise du Cuzco par Diego d'Almagro - Incarcération des frères Pizarro et de leurs fidèles partisans : pp. 389 à 426
- XVIII - L'épisode d'Amancay : pp. 427 à 442
- XIX - Dispositions prises par Diego d'Almagro après la victoire d'Amancay - Réactions de Francisco Pizarro : pp.443 à 464
- XX - Les tractations de Mala : pp.465 à 549
- XXI - Conséquences des accords de Mala, de Lunaguana et de Zangala : pp.550 à 598
- XXII - Condamnation de Diego d'Almagro: pp.599 à 617
- XXIII - Conquête du Collao - Départ de Hernando Pizarro pour l'Espagne : sa condamnation - Manco Inca et les Pizarros : pp.618 à 641
- XXIV - Activités de Francisco Pizarro - Arrivée au Pérou du Président Vaca de Castro : pp. 642 à 656
- XXV - La mort de Francisco Pizarro: pp.657 à 677
- IV - CONCLUSION : pp.678 à 724
- V - INDEX
 - historique: 725 à 732
 - géographique : pp.733 à 739
 - onomastique : pp: 740 à 751
- VI - BIBLIOGRAPHIE
 - I - Principaux ouvrages sur la découverte et la conquête du Pérou : pp.752 à 756
 - II - Bibliographie Générale: pp.757 à 775

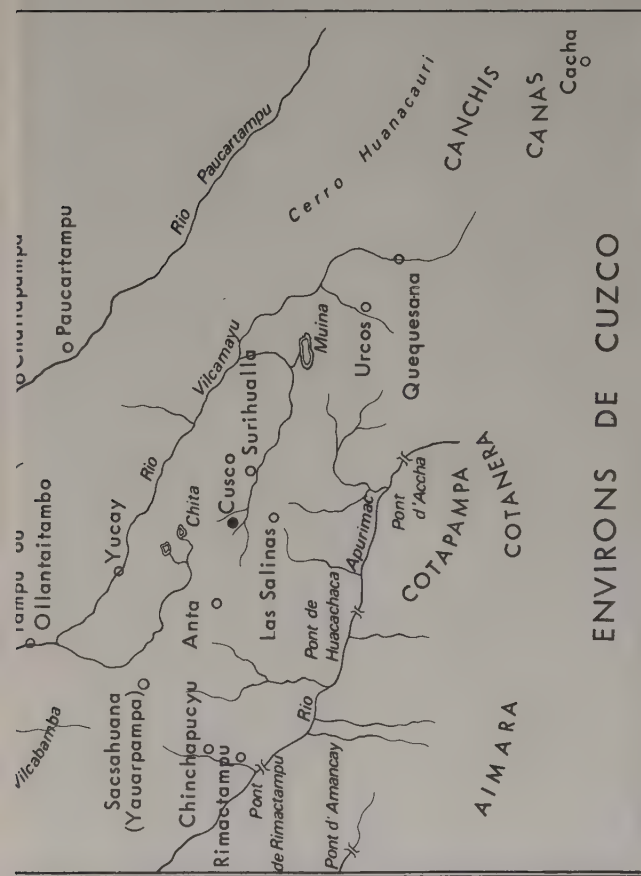


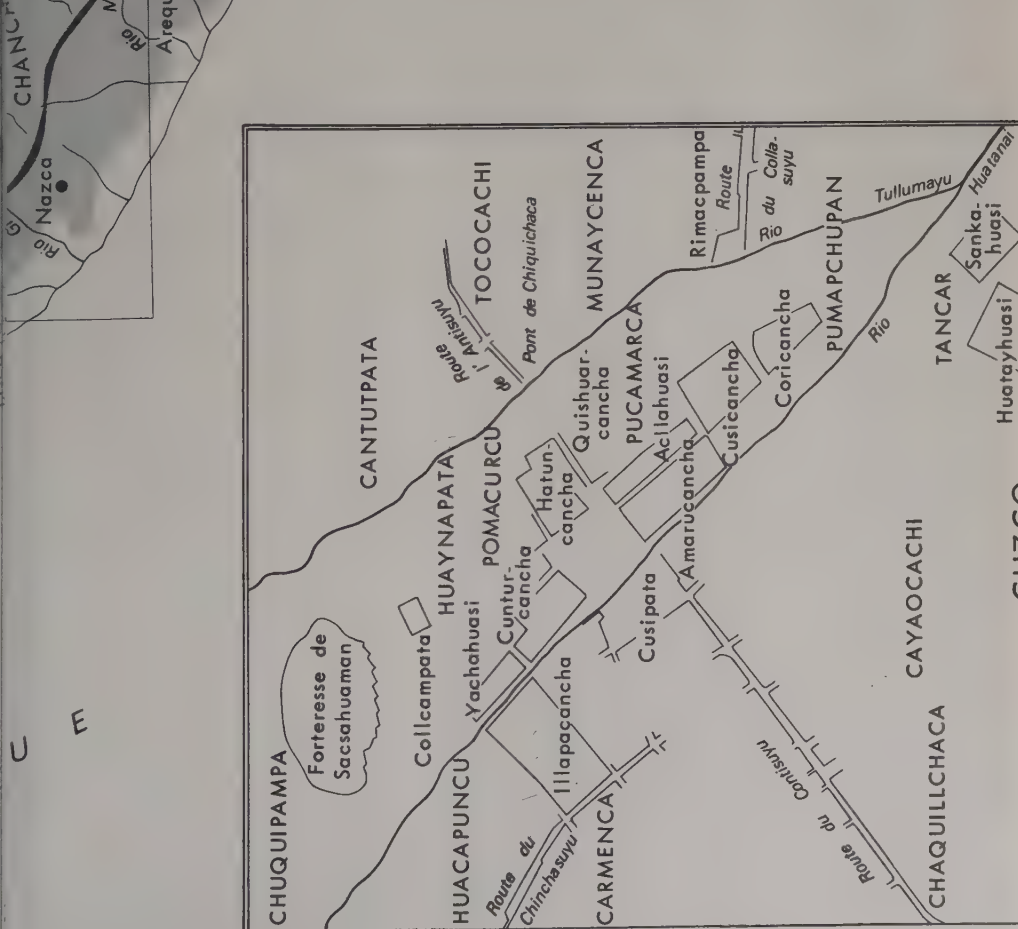
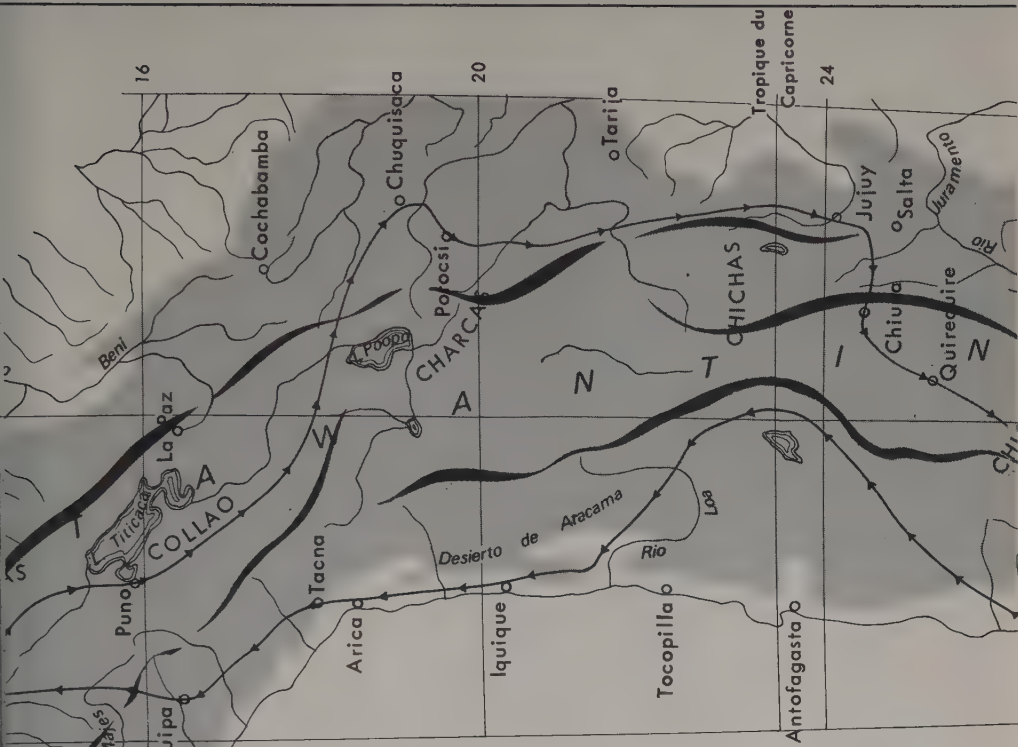
HAUISCA

Machupichu
Corollero
de



ENVIRONS DE CUZCO





7

1ère exp. $\rightarrow \rightarrow \rightarrow \rightarrow \rightarrow$

Expedition de Diego de Almagro et Francisco Pizarro

2ème exp.

Expédition de Francisco Pizarro et Diego de Almagro

2ème exp.

Découverte du pilote Bartolomé Ruiz (après cabo Pasao)

2ème exp.

Découverte de Francisco Pizarro et des "Treize de la Renommée"
(de l'île de la Gorgona à Santa)

3ème exp.

Conquête du Tawantinsuyu (et de l'intérieur des terres)
par Francisco Pizarro et Diego de Almagro (à partir de
Tumaco)

Découverte du Collao et du Chili

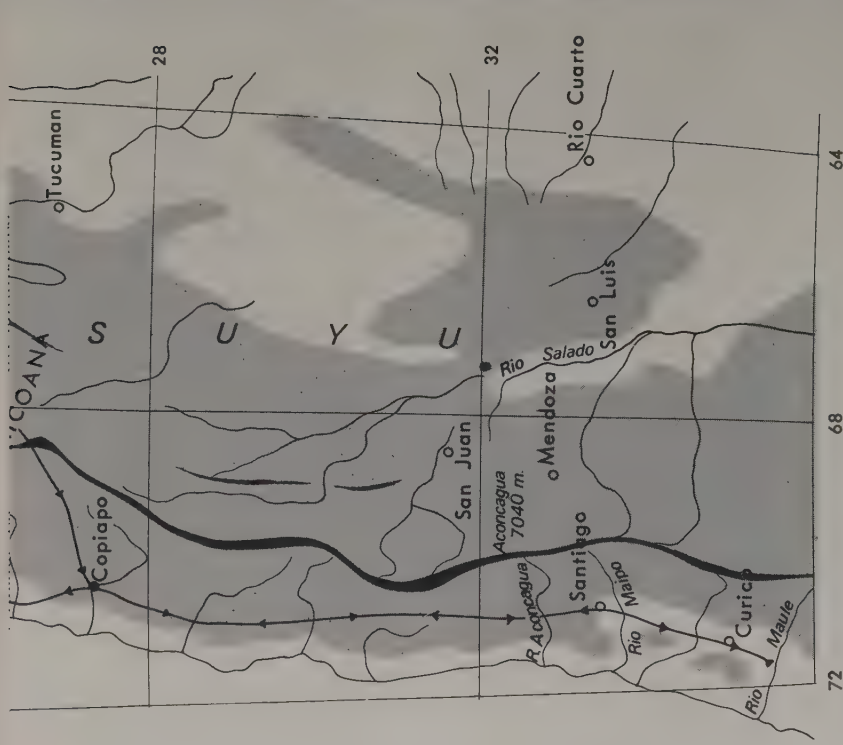
du Collao et du Chili par Diego de Almagro

+

Frontière nord du Tawantinsuyu

Masse montagnaise

Dessiné et imprimé au Service de Documentation et de Cartographie Géographiques
Institut de Géographie, Paris, 1970 Dessiné par C. Robilliard



A. GARCIA - La découverte du Pérou

